MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81220-3

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DURAND DE LAUR, H.

TITLE:

ERASME, PRECURSEUR ET INITIATEUR...

PLACE:

PARIS

DATE:

1872

Master Negative #

93-81220-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

878Er1
BD
Durand de Laur, H
Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne; par H. Durand de Laur... Paris, Didier, 1872.
2 v. 22 cm.

23331

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 3-26-93 INITIALS MLY
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

VOLUME 1

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: DURAND DE LAUR

Bibliographic Irregularities in the Original Document

List volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volumes(s) missing/not available: _____

_____ Illegible and/or damaged page(s): _____

✓ Page(s) or volumes(s) misnumbered: PAGE 78 NUMBERED 7

✓ Bound out of sequence: PAGES 433-448 BOUND BETWEEN PAGES 464-465

_____ Page(s) or illustration(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____

AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

ÉRASME

I

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE E. AUBERT
6, Avenue de Sceaux, 6

ÉRASME

PRÉCURSEUR ET INITIATEUR

DE L'ESPRIT MODERNE

COL. COLL.
LIBRARY.
N. YORK.

PAR

H. DURAND DE LAUR

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VERSAILLES

Les esprits libres et généreux aiment à être instruits; ils ne veulent pas être contraints.

(*Lettre d'Érasme à Léon X.*)

I

PARIS
Librairie académique
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Trois grands noms marquent dans l'ordre moral le commencement du XVIe siècle : Léon X, Érasme, Luther. De ces trois noms, le premier et le dernier conservent encore tout leur éclat ; le second a pâli avec le temps ; ce n'est plus que l'ombre d'un grand nom. Et pourtant, si l'on admire dans Léon X le protecteur magnifique des lettres et des arts ; si, pour beaucoup, Luther est le fondateur de la liberté religieuse en même temps que le père du protestantisme, Érasme ne mérite pas moins de fixer l'attention, car il est non-seulement le chef de la Renaissance, mais le précurseur et l'initiateur de l'esprit moderne. Il est bien plus près de nous que Luther. Ses aspirations sont celles du XIXe siècle. Les lettres, la science, c'est-à-dire la lumière, la liberté, la paix, telles sont les nobles choses qu'il a aimées avec passion, qu'il a défendues et servies avec une activité infatigable, avec une courageuse persévérance.

20374

Pourquoi donc ce nom, si éclatant dans les premières années du XVIe siècle, s'est-il obscurci? Pourquoi cette indifférence, j'allais dire ce dédain? Elle tient à plusieurs causes. Improvisateur brillant et fécond, Érasme n'a laissé que des ouvrages imparfaits et dans une langue morte. Son caractère timide et méticuleux, son âme inégale, vulgaire même par certains côtés, ne parlent pas à l'imagination, comme l'âme ardente et le caractère indomptable de Luther. Représentant de l'esprit modéré dans le grand duel du XVIe siècle, il se trouva bientôt presque seul au milieu des combattants acharnés; il devint odieux ou suspect aux deux partis. C'est ainsi que dans notre révolution le nom de Montesquieu s'effaça un moment devant ceux de Rousseau et de Mirabeau. Mais l'auteur de *l'Esprit des lois* avait écrit dans une langue vivante et polie des ouvrages achevés. D'ailleurs le retour à la sagesse et à la modération des idées fut d'autant plus prompt que la tempête avait été plus violente. Aussi Montesquieu retrouva-t-il bientôt son prestige et son autorité.

Érasme a été moins heureux. Toutefois, malgré la défaveur où il est tombé, les historiens des temps modernes, le rencontrant sur leur passage, n'ont pu s'empêcher d'en parler; mais la plupart l'ont fait avec passion et sans justice. Protestants et catholiques se sont presque tous accordés à médire de lui avec amertune. Quelques voix seulement se sont élevées en sa faveur et ont protesté contre ce dénigrement exagéré. Au XVIIe siècle, un chanoine de Notre-Dame, Claude Joly, qui avait lu sept fois tout ses écrits, composa sur la renaissance des lettres un ouvrage où il racontait surtout la vie de leur premier restaurateur; mais ce livre n'a jamais été imprimé. Au commencement du siècle suivant, Leclerc donna une magnifique édition de ses œuvres et prit sa défense avec mesure. Vers le même temps, l'abbé Marsollier écrivit son *Apologie* et traduisit quelques-uns de ses ouvrages. Plus tard, en 1757, Burigny publia une *Vie d'Érasme* qui, malgré de grands défauts, offre encore de l'intérêt. On y trouve beaucoup de faits et de nombreux passages extraits de ses écrits; mais l'érudition de Burigny est plus étendue et plus variée qu'elle n'est sûre. Sa pensée est souvent contrainte, son récit confus, son style négligé.

De nos jours, M. D. Nisard a écrit une brillante étude avec toute la finesse de son esprit et toute la délicatesse de sa plume, mais il n'a pas voulu embrasser Érasme tout entier; il ne l'a considéré en quelque sorte que de profil, laissant dans l'ombre la moitié de sa figure. Deux mémoires, couronnés en Belgique (1), ont jeté sur quelques points un de peu lumière. Enfin tout récemment deux membres de notre Université se sont occupés d'Érasme dans des thèses de doctorat (2). L'historien de Léon X, M. Audin, et l'historien de la Réforme, M. Merle d'Aubigné, l'ont jugé à des points de vue divers, mais avec une hostilité égale. MM. Michelet et Henri Martin, le premier surtout, se sont montrés plus favorables au chef de la Renaissance.

Dans le premier tiers de notre siècle, Érasme a été le sujet de beaucoup d'études et de notices en Hollande et en Allemagne. Muller a écrit sa vie (3). Mais en général les Hollandais et les Allemands ne voient en lui qu'un

(1) Mémoire de M. E. Rottier sur Erasme.—Mémoire sur le collége des Trois-Langues, par M. Nève, professeur à l'Université de Louvain.
(2) MM. Emile Chasles et Desdevises du Dezert.
(3) *Leben des Erasmus von Rotterdam.*

précurseur de Luther, un protestant timide et déguisé. Ils ne semblent pas avoir reconnu son véritable caractère. Seul, Fabricius, le savant auteur de la *Bibliothèque grecque*, a vu nettement qu'Érasme ne devait pas être confondu avec les protestants.

Même après ces travaux, le sujet est loin d'être épuisé. J'ai essayé à mon tour de saisir cette grande figure et de la montrer avec ses traits naturels, avec sa véritable physionomie : tâche difficile, tant les nuances sont délicates.

Ce n'est pas un panégyrique, encore moins une apothéose, que nous avons voulu faire. L'idolâtrie pour les grands hommes n'est pas de notre goût. L'adoration n'est due qu'à Dieu. Aux grands hommes, on ne doit qu'une juste admiration, mais il ne faut pas la leur refuser.

Un mot encore sur la manière dont ce livre a été composé. Les dix tomes *in-folio* qui contiennent les écrits d'Érasme, et surtout les deux volumes de sa correspondance dont nous avons patiemment sondé tous les secrets, telles sont les sources principales où nous avons puisé, sans dédaigner les travaux de nos devanciers qui ont souvent éclairé et guidé nos pas. Pour connaître Érasme, nous l'avons interrogé; pour le faire connaître, nous l'avons laissé parler lui-même, nous effaçant le plus possible. Cette étude, commencée il y a bien longtemps sous les auspices d'un maître non moins habile que bienveillant, poursuivie avec persévérance, mais souvent interrompue par les devoirs impérieux de l'enseignement, des loisirs prématurés m'ont permis enfin de l'achever. Encouragé par des amis, trop indulgents peut-être, je la soumets à cette partie du public qui aime les travaux consciencieux.

INTRODUCTION

On aime à retrouver dans la figure des hommes célèbres l'expression de leur génie et de leur caractère. Mais trop souvent l'imagination préoccupée leur prête une physionomie de convention, où elle lit après coup le secret de leur destinée. Je ne crois pas qu'Érasme puisse être le sujet d'une telle illusion. Quand on considère son magnifique portrait peint par Holbein et reproduit par la belle édition de Leyde, on ne peut voir, sans être frappé, ce visage où l'esprit rayonne, ce regard plus ingénieux que profond, cet air moqueur et légèrement sceptique, cette bouche largement fendue, mais fine, dont l'expression se marie si bien avec celle du regard. Un enjouement gracieux et railleur, voilà le caractère dominant de cette remarquable figure. Mais sous cet enjouement plein de verve et de saillie, ne vous y trompez pas, il y a une sensibilité vive et délicate, prompte à s'irriter et voisine de la faiblesse. Sous ce

rire perpétuel, il y a des larmes. Cette moquerie sans fin recèle un fond de bonhomie hollandaise qu'il ne faut pas méconnaître : la plume d'Érasme sera un dard acéré; ce ne sera pas un glaive.

Ne cherchez pas ici l'empreinte des convictions ardentes et fortes, des résolutions hardies et irrévocables. Quelque chose d'indécis et de flottant se reflète sur cette figure. C'est l'esprit sceptique, prompt à rire de tout, mais qui n'ose ni ne veut renverser aucun point fondamental. Tel nous apparaît Érasme dans le portrait d'Holbein.

Rapprochez de cette figure celle de Luther : quel contraste! Ce qui était finesse, devient force. Des traits fortement prononcés, un regard à la fois profond et ferme, un nez puissant, une lèvre vigoureusement dessinée, un ensemble imposant et dominateur, tout annonce la force de la volonté, l'éloquence véhémente, la parole tranchante qui perce de part en part, au lieu de la saillie légère qui effleure. Si l'on cherchait sur ces deux figures la trace du sentiment personnel, on devinerait sans peine qu'Érasme n'a dû connaître que la vanité, et que Luther a pu ressentir l'orgueil, un orgueil immense. Luther appartient par la figure au type des Mirabeau, moins la laideur. Érasme se rapproche davantage du profil de Voltaire. Moins régulière, la figure du patriarche de Ferney est plus décidée, plus hardie et plus ferme. Elle est, pour ainsi dire, taillée à vives arêtes. Ici rien de flottant et d'incertain. C'est la moquerie impitoyable, sans faiblesse, comme sans bonhomie. Sur la pente du scepticisme railleur, Voltaire ne s'arrêtera pas à moitié chemin entre Luther et Lucien; il ira hardiment jusqu'au bout.

Avec lui point de méprise possible. Ami ou ennemi, on sait à qui l'on a affaire. On est plus embarrassé avec Érasme. Les uns voient en lui un libre penseur, un sceptique, un athée, un Lucien, un Porphyre, un Épicure moderne, un précurseur de Rabelais, moins le cynisme et l'ordure, ou bien encore un philosophe qui s'inspire de la morale évangélique, sans se mettre en peine du dogme. Pour d'autres, c'est un protestant déguisé qui n'a pas le courage de son opinion, ou même qui vend sa plume aux princes et aux pontifes.

Quelques-uns croient reconnaître en lui un catholique très décidé, sinon irréprochable. Il y en a qui vont plus loin et en font presque un père de l'Église. D'autres, plus nombreux, trouvent en lui un catholique chancelant, tiède, égoïste, indifférent, qui se *croise les bras quand la maison est en feu.*

Esprit singulièrement souple, riche, étendu, conciliateur, mobile, ondoyant, divers, louvoyant sans cesse entre les opinions et les partis, on dirait qu'il cherche l'harmonie des contraires. Véritable Protée, il se tourne et se retourne avec une merveilleuse prestesse. Lorsque vous croyez l'avoir saisi, il vous échappe et se présente à vous sous une forme nouvelle. Hardi jusqu'à la témérité, vif jusqu'à l'étourderie, il a l'audace de la libre pensée qui veut tout examiner et ne se rendre qu'à l'évidence. Rieur sans fin et sans mesure, il a l'allure moqueuse du scepticisme léger qui semble se rire de tout, même de ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Mais à côté de cette hardiesse d'investigation qui a l'air de tout ébranler, de cette licence railleuse qui se donne pleine carrière, on trouve des affirmations trop constantes pour ne pas être sincères, trop positives pour ne

pas être réfléchies. Ces principes de la philosophie spiritualiste, ces dogmes de la religion révélée, que, dans le mouvement libre et aventureux de sa pensée, il effleure parfois en passant et comme en se jouant, il les confesse et les proclame partout ailleurs, avec l'accent d'une conviction raisonnée. Le plus souvent on juge Érasme d'après les *Colloques* et l'*Éloge de la Folie*. C'est comme si on voulait juger Montesquieu d'après les *Lettres persanes*, ou Pascal d'après *les Provinciales*. Il faut tenir compte des entraînements de la polémique et des licences de la satire. Si l'on suit le cours de sa vie, si l'on examine les innombrables productions de sa plume, on s'aperçoit que le scepticisme est à la surface; il traverse son âme; il ne s'y fixe pas; il n'y prend pas racine. C'est le scepticisme de la raison qui s'éveille. Comme celui de Socrate et de Descartes, c'est le doute qui cherche, ce n'est pas le doute qui nie. Le scepticisme n'est pas le but où il aspire. Étrange sceptique en vérité ! Partout il affirme le caractère surnaturel et divin du christianisme. Il passe la moitié de sa vie à composer des livres de religion et de piété, à commenter, à traduire, à paraphraser le Nouveau Testament, à donner des éditions et des traductions des pères de l'Église. Enfin il meurt dans la plénitude de sa raison en invoquant la miséricorde du Christ. Certes, il ne ressemble guère à celui qui disait sur son lit de mort : « Je vais chercher un grand peut-être. »

Érasme ne peut donc être confondu avec les sceptiques. Il n'est pas davantage un protestant déguisé qui ment à sa conviction par crainte ou par un motif plus bas encore. Témoin des abus de l'Église, il veut la réforme et il la veut profonde, mais accomplie pacifiquement par l'autorité légitime. Il veut qu'elle vienne d'en haut et non d'en

bas. Il condamne la révolte. Il n'est ni sectaire ni révolutionnaire. Il a le goût, il sent le prix de l'unité chrétienne, bien qu'il semble parfois en méconnaître les conditions. S'il se rapproche de Luther sur beaucoup de points secondaires, il rejette les deux grands principes du protestantisme, l'autorité souveraine du sens privé dans l'interprétation de la parole divine, et la justification de l'homme par la foi seule indépendamment des œuvres. Or, ce dernier principe était regardé par les premiers réformateurs comme la base sur laquelle reposait toute la réformation; et quand Érasme l'attaqua pour défendre la liberté morale, fondement de toutes les autres libertés, Luther avoua que son adversaire avait pris sa doctrine *à la gorge*. Le principe du libre examen est venu après. Pour les chefs de la Réforme, c'était, à l'origine, moins un principe qu'un expédient, ou, si l'on veut, une arme de guerre contre l'autorité qui les condamnait ; et ce qui le prouve, c'est que nul d'entre eux n'a reconnu et admis dans la pratique le principe de la liberté de conscience, regardé par Théodore de Bèze comme *un dogme diabolique*.

Quoi qu'il en soit, Érasme a repoussé les deux points fondamentaux de la réforme. Il a défendu le libre arbitre de l'homme contre le fatalisme de Luther, de Mélanchthon, de Zwingle et des anabaptistes qui, d'un commun accord, le détruisaient et jetaient à son défenseur le nom de pélagien. Il a reconnu comme règle de foi dans les dogmes de la religion et dans l'interprétation des Écritures, non le jugement individuel, mais la tradition et l'autorité de l'Église universelle. Donc Érasme n'est pas un protestant.

Est-ce un catholique irréprochable dans sa foi et dans

sa doctrine ? On ne saurait le dire après les condamnations qui ont frappé ses ouvrages. Mais si son esprit libre et investigateur ne se maintient pas toujours dans les limites et dans les termes de l'orthodoxie, il a le sentiment catholique, il déteste le schisme. Tandis que Luther et les autres chefs de la Réforme fondent des sectes et des églises séparées, il s'attache à l'Église universelle. Rien ne peut l'en détacher, ni les séductions, ni les menaces des réformateurs, ni les provocations et les injures des catholiques ardents qui attaquent ses écrits et accusent sa conduite avec la dernière violence.

Un des esprits les plus judicieux de la Renaissance, Louis Vivès, l'appelle un chrétien indépendant ; c'est le nom qui lui convient. Trouvant dans l'homme la raison et la foi, comme deux pôles sur lesquels tourne le monde moral, Érasme a pensé avant Leibnitz, que le véritable rôle de la philosophie était, non de les opposer l'une à l'autre, mais de les concilier dans une grande et savante harmonie, qu'il fallait développer la science, épurer la foi, mais non la détruire. Le chef de la Renaissance a voulu rester chrétien, ce qui le distingue essentiellement de Voltaire. Il a de plus voulu rester catholique, ce qui le sépare profondément de Luther. Plus clairvoyant que le père de la Réforme, après avoir admis l'origine surnaturelle et divine du christianisme, il n'a pas cru que le bon sens lui permît de supprimer treize siècles dans une existence de quinze cents ans.

Au seuil du monde moderne, Érasme, d'un regard pénétrant, a vu la transformation prodigieuse qui se préparait et tout à la fois le grand problème qui allait surgir : comment concilier l'existence de l'Église avec l'esprit nouveau, avec la science et la liberté ? Ce problème, non-seulement il l'a vu, mais il a essayé de le résoudre à sa manière. Il a voulu en même temps concilier l'antiquité profane qui renaissait, avec le christianisme qui avait formé et nourri le monde moderne. Ainsi, tandis que Luther retranche le moyen âge dans la vie du christianisme, tandis que Voltaire supprime le christianisme dans la vie du genre humain, Érasme prétend maintenir entière la chaîne de la tradition, associer la sagesse païenne à la vérité chrétienne, et, de cette union conclue sous les auspices des *Muses*, faire sortir l'esprit moderne.

Propager la Renaissance dans tous les pays de l'Europe, la faire pénétrer dans toutes les classes des gens instruits ; rapprocher les savants par une sorte de commerce intellectuel, unir leurs forces dans une sainte alliance et en former un faisceau invincible ; mais en même temps modérer la Renaissance dans ses excès et la concilier tout à la fois avec le christianisme et avec les aspirations des temps nouveaux ; épurer la théologie avec le secours des lettres polies et par le retour aux sources mêmes de la religion ; réformer les abus que le temps et les barbares ont introduits dans l'Église ; mais opérer cette réforme d'une manière pacifique, sans rompre l'unité, sans ébranler la hiérarchie ; faire vivre la religion et la liberté côte à côte et en paix ; substituer la politique libérale et chrétienne à la politique égoïste et brutale de la force violente ou perfide ; travailler à supprimer la guerre, cette folie sanglante, ou du moins à la rendre plus rare : telle est l'œuvre à laquelle Érasme a consacré ses efforts et sa vie.

Dans cette noble carrière, il a fait bien des faux pas. La passion a souvent obscurci son intelligence. Son cœur

même n'a pas été égal à son bon sens et à son génie. Mais les inconséquences de conduite, les erreurs de détail, les défaillances passagères ne doivent pas faire oublier la grandeur de l'entreprise. Nous essaierons d'exposer l'*Œuvre d'Érasme* telle que nous la concevons, dans sa majestueuse et complexe unité. Mais, pour bien comprendre et apprécier l'œuvre, il faut connaître l'homme et sa vie tout entière : de là naît la division naturelle de cette étude.

VIE D'ÉRASME

COL. COLL. LIBRARY. N. YORK.

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'Érasme. — Son enfance à Ter-Gouw, à Utrecht et à Deventer. — Mort de sa mère et de son père.

Les commencements de la vie d'Érasme sont enveloppés de mystère et d'incertitude. Les Hollandais, ses compatriotes, n'étaient pas d'accord sur le lieu, le jour, l'année de sa naissance. Lui-même ne paraît pas bien fixé, sur l'année particulièrement. Mais il est très probable qu'il naquit à Rotterdam, dans la nuit du 27 au 28 octobre 1466 (1). On montre encore une humble maison où est inscrit un vers latin signifiant : C'est ici la petite maison où naquit le grand Érasme. Sa mère, Marguerite, fille d'un médecin de Zevenberge, séduite par une promesse formelle de mariage, avait cédé secrètement à l'amour d'un jeune homme de Ter-Gouw, appelé Gérard, avant-dernier enfant d'une famille de dix garçons. Les parents et les frères de Gérard furent très mé-

(1) *Voir*, à la fin du volume, la note A.

contents de sa conduite. Ils avaient décidé qu'un membre d'une famille si nombreuse serait consacré à Dieu. Gérard, désespéré, s'enfuit secrètement, et de la route, il leur envoya une lettre avec deux mains entrelacées et ces mots écrits : « Adieu, je ne vous verrai jamais ! »

Celle qu'il avait désirée pour épouse fut laissée enceinte. Elle mit au monde son enfant dans une *maison écartée de Rotterdam, sans le touchant honneur qu'on rendait aux mères dont l'Eglise avait béni le mariage. C'était une pièce de linge blanc dont on entourait le marteau de la porte, pour désigner à la sympathie des passants la demeure de la nouvelle accouchée* (1).

Plus tard, lorsque l'Europe était encore remplie du grand nom d'Érasme, on vit se renouveler pour lui le débat qui s'était élevé chez les anciens au sujet d'Homère. Deux villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour, Rotterdam et Ter-Gouw; mais des preuves irrécusables veulent qu'il soit né à Rotterdam, quoi qu'il ait été conçu et élevé à Ter-Gouw.

Cependant Gérard, qui n'était pas étranger aux lettres, se rendit à Rome, et là, transcrivant des livres, il se fit un revenu suffisant. L'imprimerie était encore à sa naissance, et Gérard avait la main très habile. Il vécut d'abord en jeune homme. Il avait un caractère enjoué qui devait passer à son fils, mais bientôt il appliqua son esprit à de nobles études. Il apprit parfaitement le latin et le grec. Il fit aussi des progrès remarquables dans la jurisprudence. Dès que ses parents surent qu'il était à Rome, ils lui écrivirent que la jeune fille dont il avait désiré la main, était morte. Il le crut, et, dans sa douleur, il se fit prêtre. De retour dans sa famille, il découvrit la fraude. Cependant Marguerite ne voulut jamais dans la suite se marier, et jamais depuis, Gérard n'eut commerce avec elle.

Le jeune Érasme fut d'abord élevé chez son aïeule paternelle. Son père prit soin de lui faire donner une éducation libérale. A peine avait-il dépassé sa quatrième année, qu'il fut envoyé à l'école chez Pierre Winckel, son oncle, qui enseignait dans la petite ville de Ter-Gouw. D'abord l'enfant avançait très peu dans ces études rebutantes pour lesquelles il n'était pas né (1). Bayle raconte que, de son temps, on se servait encore en Hollande de son exemple pour consoler les pères et les mères dont les enfants ne faisaient aucun progrès. Un peu plus tard, il fut enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, où l'extrême ténuité de sa voix le rendait propre à chanter les préludes qui précèdent l'intonation des chantres. Dans sa neuvième année, son père, toujours attentif à son éducation, résolut de l'envoyer à Deventer. Sa mère, qui ne songeait qu'à réparer sa faute, l'accompagna pour veiller sur son jeune âge et prendre soin de sa santé qui était délicate.

L'école de Deventer, la plus florissante des Pays-Bas, et très fréquentée depuis plus d'un siècle, était pourtant encore barbare. Les méthodes d'enseignement, les auteurs qu'on y expliquait, portaient la rude empreinte du moyen âge. Toutefois, l'influence de l'Italie commençait à s'y faire sentir. Elle avait à sa tête Alexandre Hegius, de Westphalie, homme de valeur, versé dans la bonne littérature. Il était déjà maître ès-arts et avait quarante ans, lorsqu'il alla chercher Rodolphe Agricola, qui n'était qu'un jeune homme, et qui, revenu d'Italie, apportait en Allemagne l'étude nouvelle du grec. Hégius étudia sous lui, et, dans la suite, il se donnait en exemple à ceux qui, déjà avancés en âge, avaient de la répugnance à se remettre aux éléments de la grammaire. Il gouverna pendant trente ans, selon les uns, pendant trente-six ans, selon les autres, le collége de Deventer, pépinière féconde pour les lettres et les langues savantes. Érasme et Hermann

(1) M. D. Nisard. *V. Colloques*, t. I, p. 766. — Édition de Leyde, d'après laquelle seront faites toutes les citations.

(1) Ceci a beaucoup embarrassé Bayle. Il s'agit des méthodes barbares du temps.

Buschius (1) ont fait à l'envi l'éloge d'Hegius. Selon le premier, ses ouvrages, imprimés à son insu, étaient dignes d'être immortels, et ses vers étaient si parfaits qu'on aurait pu les croire des meilleurs siècles.

Parmi les ecclésiastiques du collége, qui, portant le nom de frères sans faire de vœux, vivaient en commun sous un habit simple et uniforme, se trouvait Jean Sintheim, homme fort instruit pour son temps, et renommé dans les écoles d'Allemagne pour avoir fait quelques traités de grammaire. Admis avec ses compagnons plus âgés aux leçons de ce maître, Érasme commença dès lors à respirer le parfum d'une littérature meilleure. Puis il entendit quelquefois Hegius lui-même, mais seulement aux jours de fête, où il faisait des lectures pour tout le monde.

Le génie de l'enfant se révéla bientôt avec éclat. Il était supérieur à tous ceux de son âge. Sintheim, charmé de ses progrès, l'embrassa un jour en lui disant : « Allons, Érasme, « courage! tu parviendras au plus haut sommet de la science.» L'avenir devait justifier ce présage. Suivant une autre tradition moins authentique (2), Agricola aurait porté un jugement tout aussi favorable sur le jeune écolier. Il venait souvent visiter l'école de Deventer pour être témoin des progrès des élèves. Un jour, il examina une composition d'Érasme, qui n'avait alors que douze ans. Il fut émerveillé de l'invention, du style et des fleurs qui ornaient le discours du petit orateur. Dans sa joie, il le fit venir et lui donna les plus grandes louanges. Après avoir examiné son visage, il lui prédit que s'il continuait, il serait quelque jour un grand homme. Érasme devait payer en éloges pompeux et en pieuse gratitude ces encouragements donnés à son enfance.

Il apprit à Deventer la langue latine, les premiers éléments du grec, la logique, la physique, la métaphysique, la morale.

(1) Hermann von dem Busch, auteur du *Vallum humanitatis*.
(2) Foppens, *Bibl. belg.* — M. Adam. — Chitrei Saxonia. — Burigny.

Il dit lui-même, dans un de ses écrits (1), qu'il savait à onze ans toutes ces parties de la philosophie. Son esprit était prompt, sa mémoire prodigieuse. Enfant, il savait par cœur Horace et Térence; ce dernier surtout était alors l'objet de sa prédilection. Plus tard, il le regardait encore comme l'auteur le plus propre à former le style et même les mœurs des jeunes gens, s'il était lu avec des dispositions convenables. Dans une lettre de sa jeunesse, il en recommande la lecture à tous ceux qui veulent parler latin avec pureté, ajoutant que saint Jérôme, saint Augustin et saint Ambroise l'ont étudié dans leur jeune âge, l'ont relu dans leur vieillesse, et qu'il ne peut être haï que par un barbare.

Érasme était déjà dans sa treizième année, lorsque la peste, sévissant avec violence, enleva sa mère. La fureur du fléau croissant de jour en jour et ravageant toute la maison où il vivait, il retourna dans son pays.

Gérard fut tellement affligé de la mort de Marguerite, qu'il tomba lui-même malade et mourut peu après. L'un et l'autre n'avaient guère plus de quarante ans.

(1) Contre Carvajal. Dans la lettre à Lambert Grunnius, il dit qu'il avait appris en grande partie la Dialectique de Pierre d'Espagne.

CHAPITRE II

Érasme est amené, sans vocation et contre sa volonté, à entrer dans un ordre religieux.

Érasme avait un frère, un vrai frère, plus âgé que lui de deux ans, et qui s'appelait Pierre. Dans l'abrégé de sa vie, qui lui est attribué et qui a tous les caractères de l'authenticité, il ne parle pas de ce frère et semble faire entendre, sans le marquer expressément, que Marguerite n'a eu qu'un fils. Peut-être a-t-il voulu amoindrir la faute de sa mère.

Quoi qu'il en soit, Gérard, en mourant, choisit pour tuteurs de ses enfants les trois hommes sur la foi desquels il comptait le plus. Le principal était Pierre Winckel, le maître d'école de Ter-Gouw. Il laissait assez de bien pour suffire à leurs études, si les tuteurs l'avaient administré avez zèle et probité, mais il n'en fut pas ainsi. Érasme se vit donc relégué à Bois-le-Duc, bien qu'il fût déjà assez avancé pour être envoyé dans quelque Université. Ses tuteurs craignaient les Universités, parce qu'ils avaient résolu d'élever les deux enfants pour la vie religieuse. Érasme, qui en savait plus que ses maîtres, vécut là près de trois ans en pure perte dans la maison des *frères*, comme on les appelait. C'était une communauté de fondation assez récente, qui s'occupait de l'éducation des enfants, et s'attachait à leur inspirer le goût de la vie monastique.

Un des ecclésiastiques qui enseignaient dans ce monastère, appelé Rombold, aimait singulièrement le naturel d'Érasme. Il se mit à le solliciter pour qu'il entrât dans sa communauté.

L'enfant s'excusait sur l'inexpérience de son âge. Un jour Rombold, prenant un crucifix, lui dit avec vivacité : « Reconnaissez-vous celui qui est mort pour vous? je vous en conjure, faites en sorte que ce ne soit pas inutilement; songez à votre salut; ne vous exposez pas à périr dans le monde. » Érasme répondit qu'il était trop jeune pour prendre une détermination sur un objet si grave, surtout sans avoir consulté ses dispositions naturelles et ses parents. Rombold n'eut rien à répliquer à ces paroles sensées.

Ce fut probablement à Bois-le-Duc (1) qu'eut lieu l'incident dont il fait mention dans son écrit sur les moyens d'inspirer aux enfants l'amour de la vertu et des belles-lettres.

Un maître qui l'aimait beaucoup, peut-être Rombold, voulant l'éprouver, le châtia sous un faux prétexte. Érasme, qui se sentait innocent, perdit aussitôt l'amour de l'étude et conçut un si vif chagrin, qu'il fut atteint d'une fièvre quarte. Le maître, comprenant sa faute, était inconsolable. Déjà se révélait dans cet enfant une sensibilité nerveuse qui devait être le fléau de toute sa vie.

La peste ayant éclaté à Bois-le-Duc, Érasme, qui avait été longtemps malade de la fièvre quarte, revint à Ter-Gouw. L'étude de quelques bons auteurs avait déjà formé son style. Nous touchons au moment décisif de sa vie. Des influences malheureuses vont le jeter dans un genre de vie incompatible avec sa nature vive et indépendante. Un de ses tuteurs était mort de la peste; les deux autres, qui avaient assez mal géré la tutelle, commençaient à parler de monastère. Le jeune homme, encore languissant de la fièvre quarte qui l'avait tenu plus d'un an, n'avait pas d'éloignement pour la piété, mais il en avait pour la vie monastique. On lui laissa un jour pour délibérer. Un des tuteurs, P. Winckel, suborna des gens pour entraîner une âme faible par la séduction, la menace et l'autorité. Il avait trouvé une place dans

(1) Burigny veut à tort que ce soit à Deventer.

un monastère de chanoines communément appelés réguliers, au monastère de Sion, près de Delft ; c'était la maison principale de leur institut.

Érasme, s'apercevant que les tuteurs disposaient en maîtres de la volonté de leurs pupilles, s'ouvrit à son frère. Il lui demanda s'il était vraiment dans l'intention de se lier par des vœux irrévocables. Pierre avoua ingénûment qu'il était conduit, non par l'amour de la vie monastique, mais par la crainte des tuteurs. Érasme lui dit alors qu'il ferait la dernière des folies, si, par une sotte honte et par crainte de ceux dont au moins il n'avait pas à redouter les coups de verge, il entrait de lui-même dans un genre de vie qui lui était inconnu et d'où il ne pourrait sortir une fois qu'il y serait entré. Pierre se rejeta sur l'exiguïté de leurs ressources encore diminuées par la négligence de leurs tuteurs. « Tu n'as rien à craindre, lui dit Érasme, nous recueillerons ce qui reste, et, après avoir ainsi formé une petite somme, nous irons dans quelque Université. Les amis ne nous manqueront pas, et beaucoup vivent par leur travail industrieux. Enfin Dieu secondera des intentions louables. »

Pierre approuva si fort cette réponse, qu'il fit briller aux yeux de son frère beaucoup d'espérances auxquelles le plus jeune n'avait pas songé. Il fut convenu entre eux, d'un commun accord, qu'ils remettraient à un autre temps la question de la vie monastique, lorsque, ayant passé trois ou quatre ans dans les Universités, l'âge et l'expérience leur permettraient de mieux juger ce qu'il convenait de décider. Toutefois l'aîné était encore tourmenté au sujet de la réponse à faire aux tuteurs, qui traitaient la chose sérieusement et avec chaleur. On dressa un plan de réponse que Pierre approuva. Il demanda seulement que son jeune frère portât la parole pour tous deux, car il était moins timide et plus instruit. Érasme y consentit; mais il stipula que Pierre demeurerait ferme dans sa résolution, car, si une fois la réponse faite, son frère l'abandonnait, alors tout l'orage retomberait

sur sa propre tête. « Change plutôt d'avis à présent, lui dit-il, si tu crois que les caresses ou les menaces puissent te faire lâcher pied; car il ne s'agit pas, crois-moi, d'un badinage. » Pierre s'engagea par un serment sacré et donna sa parole qu'il tiendrait ferme.

Au bout de quelques jours, le tuteur vint à eux, et, après un long préambule sur sa tendresse pour ses pupilles, sur son zèle rare et sa vigilance, il se mit à les féliciter de ce qu'il avait trouvé pour tous deux une place chez les chanoines réguliers. Érasme le remercia de sa bienveillance et de son zèle, mais en même temps il répondit « que leur âge et leur inexpérience du monde ne leur permettaient pas d'engager leur vie; ils ne savaient pas encore ce que c'était qu'un moine. Il paraissait donc convenable de renvoyer la décision de cette affaire à un temps plus oppportun. » Cette réponse pleine de maturité mit Winckel en fureur. Cet homme, qui paraissait d'ailleurs d'un caractère doux, s'abstint à peine dans sa colère de battre le jeune Érasme. D'un air terrible, il le traita de vaurien, de mauvais esprit. « J'abdique la tutelle, ajouta-t-il, pourvois à ton entretien. » En même temps, il attesta qu'il ne restait plus rien, et refusa de se porter caution auprès de ceux qui devaient nourrir ses pupilles à un prix convenu. Ces injures arrachèrent à l'enfant des larmes, mais sans ébranler sa résolution. « Nous acceptons, dit-il, l'abdication de la tutelle, car nous sommes d'un âge à ne plus avoir besoin de tuteurs, et nous vous déchargeons du soin de nos personnes. »

Le tuteur, voyant que les menaces et les reproches n'avançaient à rien, employa comme négociateur son frère, homme singulièrement aimable et insinuant. On se réunit dans un verger; les enfants furent invités à s'asseoir; on servit à boire. Après une causerie amicale, on traita l'affaire par une autre voie. On n'avait que des paroles caressantes; on vantait la merveilleuse félicité des chanoines réguliers; on faisait briller aux yeux des jeunes gens de belles espérances et un

grand avenir. Subjugué par ces séductions, Pierre faiblit, malgré sa promesse. Érasme resta inébranlable. Il ne pardonna jamais à son frère ce qu'il appelait une trahison. Il l'accuse d'avoir dérobé secrètement, selon sa coutume, tout ce qu'il trouva sous la main : « Aussi lent d'esprit que robuste de corps, il était, dit-il, intéressé, fourbe, roué, ravisseur du bien d'autrui, ardent à la débauche, si peu semblable à son frère, qu'il pouvait paraître supposé. » Il lui reproche d'avoir été son mauvais génie. Il le compare au traître Judas. Cependant, lorsque Pierre vit son frère malheureux par sa faute, il regretta sa conduite. « C'était, dit Erasme, la confession de Judas, et plût à Dieu qu'à son exemple il se fût pendu, avant de commettre ce crime impie! » Cette violence de langage à l'égard d'un frère montre combien la blessure avait été profonde.

Comme presque tous les hommes nés pour les lettres, il était inhabile aux choses de la vie, d'une négligence et d'une simplicité étonnantes. Son esprit ne brillait que dans les études. De quel côté pouvait-il se tourner, si jeune, sans expérience, sous l'influence de la maladie? Pour assurer le succès de son entreprise, le tuteur suborna des gens différents de position et même de sexe, cousins et cousines, jeunes gens et vieillards, personnes connues et inconnues. L'un vantait au jeune homme la paix et les joies de la vie monastique, un autre lui représentait les périls du monde, les souffrances de l'enfer; on l'effrayait par des exemples fabuleux; en un mot, on fit jouer tous les ressorts pour ébranler une âme tendre et simple.

Sur ces entrefaites, Érasme visita par hasard un monastère voisin, c'était le couvent d'Emaüs ou de Stein, près de Ter-Gouw. Il y trouva Corneille Verdenus, avec lequel il avait été élevé dès l'enfance. Celui-ci était plus âgé de quelques années, d'un esprit rusé et toujours attentif à son intérêt, d'une âme élevée toutefois, d'un caractère insinuant et d'une rare paresse, ayant peu réussi dans les lettres, habile seulement à chanter. Après avoir cherché fortune en Italie, voyant

ses parents se plaindre de leur gêne domestique, il s'était réfugié au couvent comme dans un asile. Ayant découvert dans une conversation quels heureux progrès Érasme avait faits dans les lettres, songeant aussitôt à son intérêt, il se mit à l'exhorter avec une ardeur incroyable à partager ce genre de vie. Il lui fit un tableau merveilleux de cet institut, de la paix, de la liberté, de la concorde, de la communauté angélique dont on y jouissait. Il s'attachait surtout à lui répéter et à lui inculquer dans l'esprit combien riche était l'abondance des livres, combien grand le loisir pour l'étude. A l'entendre, ce n'était pas un monastère, c'était le jardin des Muses.

Érasme, dans la candeur de sa nature, aimait Verdenus avec la vive affection d'un enfant heureux de l'avoir retrouvé contre son attente, après un si long espace de temps, « et c'est la coutume de cet âge, dit-il, de concevoir pour certains camarades une tendresse passionnée. » Corneille se retournait de mille manières pour subjuguer par ses enchantements l'âme de l'enfant, et cependant il ne la fit pas fléchir. Sorti de cet entretien, Érasme fut repris par les autres avec une vivacité plus grande que par le passé. On lui représentait l'état désespéré de ses affaires, le ressentiment de tous ses amis, en dernier lieu la faim, la plus cruelle de toutes les morts.

Ainsi tourmenté plutôt qu'ébranlé, il retourne vers Corneille, en vue seulement de s'entretenir avec lui. Déjà celui-ci faisait tous ses efforts pour l'engager à devenir son maître en secret et gratuitement. Érasme finit par se rendre à ses instances et alla demeurer à Stein, non dans l'intention de s'attacher à cet ordre, mais pour échapper, en attendant, aux obsessions qui l'étourdissaient, jusqu'à ce que le temps lui apportât un meilleur conseil. « Ce lieu, dit-il, était si humide et si malsain, qu'il était à peine bon pour des bœufs, bien loin de convenir à un corps si frêle et si délicat. »

Corneille abusait à son profit de la complaisance et de la simplicité de son ami.

Érasme, quelquefois, en une seule nuit, lui expliquait en

cachette une comédie tout entière de Térence, de sorte qu'en peu de mois ils achevèrent les principaux auteurs dans leurs entrevues secrètes, non sans compromettre une santé fragile.

Cependant, pour l'empêcher de revenir sur ce qu'il avait entrepris, on lui accordait tout; la charmante camaraderie de ceux de son âge lui plaisait beaucoup; on chantait, on jouait, on luttait avec de petits vers; il n'était pas astreint au jeûne; on ne le réveillait pas pour les chants nocturnes; nul avis, nulle réprimande; tous l'aimaient et lui souriaient. Quelques mois se passèrent ainsi dans l'irréflexion. Lorsque déjà s'approchait le jour où il devait déposer l'habit profane pour revêtir l'habit sacré, Érasme, revenant à lui, se mit à chanter son vieux refrain et à parler de liberté devant ses tuteurs qu'il avait fait venir.

Alors se renouvelèrent de terribles menaces. Corneille remplit son rôle avec résolution. Enfin, malgré les protestations du jeune homme, on lui fit prendre l'habit, et pourtant, dit-il, on savait que ses sentiments n'avaient point changé. Cela fait, les caresses et les complaisances recommencèrent. Une année presque tout entière se passa encore en badinage et en étourderie. Mais déjà il s'était à peu près convaincu que ce genre de vie ne convenait ni à son âme ni à son corps. Il ne pouvait supporter l'abstinence de nourriture, et, plusieurs fois, il vit sa santé fort compromise pour avoir retardé son repas au-delà de l'heure accoutumée. Ne se connaissant pas lui-même, il était seulement averti par les douleurs d'estomac et les défaillances de cœur. Il avait en outre une infirmité propre qui durait depuis son enfance et qui fut toujours incurable. Il ne pouvait s'endormir que bien avant dans la nuit, et, son sommeil une fois interrompu, il ne se rendormait qu'au bout de quelques heures. Quand il n'avait pas soupé, il ne pouvait trouver le sommeil, et ce n'était pas sans dommage pour sa santé. Il avait pour le poisson une aversion telle, que l'odeur seule lui onnait une forte douleur de tête accompagnée de fièvre.

« Que pouvaient faire, dit-il, une telle âme et un tel corps dans un monastère? Ce que ferait un poisson dans un champ, ou un bœuf dans la mer. »

Cependant les religieux, au lieu d'avertir son inexpérience, employaient toute sorte de stratagèmes pour le retenir; l'un disait que c'était la coutume de Satan de mettre en jeu toutes ses ruses pour faire choir le nouveau soldat du Christ; cet assaut soutenu courageusement, tout le reste deviendrait facile; un autre lui faisait envisager la colère de saint Augustin outragé, et citait des exemples effrayants d'une telle vengeance; on ajoutait que la prise d'habit renfermait une profession muette, qu'il était trop tard pour reculer, que s'il déposait l'habit religieux, il serait criminel devant Dieu, déshonoré devant le monde, regardé comme un apostat. Malgré la répugnance de son cœur, malgré la résistance de ses paroles, il fut forcé de subir le joug, « absolument, dit-il, comme à la guerre les vaincus sont obligés de présenter leurs mains aux chaînes des vainqueurs. »

Voilà comment une sorte de contrainte morale fit entrer le jeune homme dans un ordre religieux. Esprit railleur et sceptique, il est assujetti à la régularité uniforme et minutieuse de la vie de couvent. Son exemple montre une fois de plus combien il est dangereux de pousser les hommes hors de leur voie. Ce moine, entré pour ainsi dire de force au bercail, devait bientôt en sortir pour livrer à la risée du monde la vie monastique à laquelle il avait voué une haine implacable. C'est dans une lettre écrite plus tard à un secrétaire de Léon X, que nous venons de prendre la substance de ce récit, en adoucissant quelques termes échappés à la vivacité du ressentiment (1). Elle fut lue d'un bout à l'autre au pontife, à quelques cardinaux et aux grands personnages présents.

Léon X fut singulièrement charmé par le style. Il conçut

(1) Lettre à Grunnius, t. III, p. 1821 et suivantes. Ce récit, on le comprend, ne doit être accepté qu'avec une certaine réserve. *V.* la note B.

une vive colère contre ces hommes qui, poussés par un zèle aveugle ou par des motifs intéressés, remplissaient le monde de moines malheureux et pervers, non sans un grand dommage pour la religion. « Le Christ, disait-il, aime la piété spontanée, et non les prisons d'esclaves. »

CHAPITRE III

Vie d'Érasme au couvent de Stein.

Érasme assure qu'il aurait, tant bien que mal, triomphé de son âme. « Mais, ajoute-t-il, nul ne se donne son propre corps. » Cependant, il fit ce que font d'ordinaire les prisonniers. Il se consola par l'étude autant qu'il le put, « car il fallait s'y livrer en cachette, tandis qu'il est permis de s'enivrer publiquement. »

Il eut dans cette maison pour compagnon d'études Guillaume Hermann, de Ter-Gouw, jeune homme très appliqué aux lettres, et qui publia dans la suite un recueil d'odes. Ils étudièrent ensemble tous les ouvrages des auteurs latins. Ils donnaient aux lettres les jours et les nuits. Le temps que les autres passaient à s'amuser ou à dormir, ils l'employaient à lire et à écrire. Cette amitié dura même après leur séparation. Érasme, dans ses lettres, appelait Guillaume son Pylade, un autre lui-même. *Ils étaient une seule âme en deux corps.* Plus tard des nuages s'élevèrent et troublèrent cette amitié sans la détruire entièrement.

G. Hermann était neveu de Corneille Verdenus, qui est aussi désigné sous le nom de Corneille Aurotin et de Corneille de Ter-Gouw. Celui-ci exerçait son talent poétique sur des sujets religieux. Entre autres ouvrages, il avait composé un discours sur la Mort, un poème sur la guerre d'Utrecht et une histoire de saint Nicolas, également en vers latins (1). C'est à lui que sont adressées les plus anciennes lettres d'Érasme qui nous soient restées. On a même prétendu que Corneille dirigeait alors les études du jeune homme. Leurs lettres donnent un démenti formel à cette assertion. On y voit qu'Aurotin, ayant entendu vanter les talents d'Érasme, l'invita le premier à un commerce épistolaire dont les belles-lettres devaient faire les frais. Quoique moins âgé, c'est Érasme qui est le maître et non le disciple. Corneille le pria de corriger ses écrits, particulièrement l'ouvrage sur la Mort. Il en composait un autre qu'il voulait dédier à Érasme; et, pour consacrer cette fraternité littéraire, il mêla dans un dialogue ses vers à ceux de son ami, qu'il modifia même pour les rendre susceptibles d'être chantés.

Corneille, à ce qu'il paraît, ne manquait ni de feu ni d'abondance; mais son style était rude, embarrassé, incorrect. Aussi G. Hermann, son neveu, l'engageait-il à écrire plus purement, s'il voulait rivaliser avec Érasme. Celui-ci répondit à l'invitation de Corneille, et, pour mieux légitimer cette association d'études, il cita l'exemple de saint Jérôme et de saint Augustin. Bientôt ce fut entre eux un échange immodéré de compliments et d'éloges; mais ils excusaient ces louanges réciproques en disant qu'elles nourrissaient leur ardeur studieuse. La poésie et les poètes avaient d'ardents ennemis au monastère de Stein et ailleurs. Cicéron y passait pour barbare, et maître *Ebrard* (2) pour docte. Corneille

(1) Corneille reçut la couronne poétique des mains de l'empereur Maximilien. *V.* Foppens, qui l'appelle Cornelius Aurelius. *V.* la note C.
(2) Auteur classique du moyen âge, aujourd'hui oublié.

soutenait son ami, et toutefois engageait le jeune poète à choisir des sujets sévères et religieux. Érasme confessait humblement qu'il avait sur la conscience quelques pièces d'une poésie molle et profane, mais c'étaient des écarts de jeunesse que l'indulgence de Corneille devait lui pardonner. « Les barbares, disait-il, condamnent l'obscénité des pensées, qui se cache sous l'éclat des paroles; nous aussi, nous la condamnons; aimer les vers à l'excès leur semble un défaut, et à nous aussi. Mais tout ce qui est éloquent et poétique est-il obscène? La douce poésie ne se recommande pas moins par la gravité des pensées que par la grâce du style. »

Érasme exhala ses plaintes dans *un chant lamentable* sur le mépris de la poésie qui servit de texte au dialogue de Corneille cité plus haut. Quelquefois il laisse voir un profond découragement; il déplore que la culture des lettres n'enfante maintenant que dommage et déshonneur. « Il n'a garde de vouloir passer une vie oisive dans de telles études. Depuis longtemps son cœur y a renoncé. »

Mais au milieu de ce découragement plus apparent que réel, il ajoute : « Les hommes exercés dans les lettres ne peuvent s'empêcher de les estimer et de les aimer. » Ailleurs, il déclare que « depuis sa plus tendre enfance il les a mises au-dessus de toutes les *richesses de l'Arabie*, de tous les *trésors de Crésus*. » Érasme se montre tout entier dans ces paroles. « Les lettres et les arts, dit-il encore, sont soumis à des alternatives d'éclat et de ténèbres. Après les barbares sont venus des maîtres ignorants qui ont voulu enseigner ce qu'ils ne savaient pas. Rejetant les méthodes des anciens, ils leur ont substitué des préceptes nouveaux et pleins d'ignorance, des fictions verbales, des règles ridicules de grammaire. »

Mais il est surtout hardi et incisif quand il prend la défense de Laurent Valla, que Corneille avait appelé un corbeau croassant. Valla est son auteur favori. « S'il vivait encore, Corneille serait traité comme l'infortuné Le Pogge; il n'y a pas de

courage à s'attaquer aux morts; la cause de Valla est celle de tous les hommes versés dans les lettres polies. Quant à lui, il pardonne aisément les injures personnelles; mais il est inexorable pour celles que l'on fait aux lettrés, ses amis; et Aurotin, pour lui résister, aura besoin d'alliés. Toutefois, il préfère une paix même désavantageuse à la guerre. Que Corneille accepte donc ces trois conditions équitables : d'abord, qu'il change de langage et appelle Valla l'éloquence même, une Muse attique; en second lieu, qu'il apprenne par cœur *les Élégances* (1); enfin, qu'il communique à Érasme les riches trésors de sa bibliothèque, sur laquelle il veille comme un dragon d'Hespérie. Pieux disciple des lettres, il ne doit pas lancer ses traits contre un homme qui ne peut être haï que d'un barbare. » On aperçoit déjà cet esprit vif et piquant, cet enthousiasme passionné pour les lettres, cette aversion pour la guerre, qui se montrent dans tous les écrits d'Érasme.

Dans une seconde lettre, il reprend en main la cause de Valla : « C'est en vain, dit-il, que les sectateurs stupides de la barbarie ont prétendu accabler un savant incomparable; on ne doit pas mesurer le mérite sur la renommée, qui est la chose la plus trompeuse; et, de même que c'est un titre à la défiance que de plaire à la foule, lui déplaire est un préjugé favorable pour la probité d'un homme. »

Érasme avait dès lors peu de goût pour les jugements de la multitude. Il ajoute : « Si Valla eut beaucoup d'ennemis, c'est le partage de tout homme éminent. La vérité est amère et odieuse. Il a déplu en attaquant les barbares et les réputations usurpées. Il a osé critiquer des hommes instruits, mais qui ne savaient pas tout. Cicéron lui-même, dans l'élégance de son style, n'est pas à l'abri de tout reproche. Il faudrait être bien petit d'esprit, bien étroitement jaloux, pour ne pas

(1) Ouvrage de Valla sur la langue latine.

aimer avec passion un homme qui a ressuscité les belles-lettres presque ensevelies, et qui a rendu à l'Italie l'éclat de son ancienne éloquence. Que Corneille étudie de plus en plus Valla, s'il ne veut pas écrire pour les seuls Bataves. »

Il y a dans ces paroles une vivacité d'allure, une indépendance de jugement qu'il n'est pas nécessaire de mettre en relief. Le *Cicéronien* y est en germe. Le grand maître, en fait de polémique, y prélude avec éclat. Si nous avons parlé un peu longuement de ces premières lettres, c'est qu'il nous semble important de marquer le point de départ et le premier essor des hommes éminents qui ont laissé une large trace dans l'histoire de l'esprit humain.

A vrai dire, l'amitié qui unissait Érasme à Corneille n'était guère qu'une confraternité d'études, à laquelle s'ajoutaient des services réciproques, mais où le cœur n'entrait pas pour beaucoup. Il y avait quelque chose de plus dans l'affection qu'il ressentait pour Guillaume Hermann et aussi pour un jeune homme d'Amsterdam, appelé Servais Roger, qui plus tard devint prieur du monastère de Stein : c'était toute la chaleur de l'amitié la plus expansive. Servais était heureusement doué de la nature. Érasme conçut pour lui une très vive affection qui respire dans ses lettres, au milieu de la rhétorique et des souvenirs classiques dont elle est mêlée. Il aurait voulu le tourner vers l'étude des lettres. Servais montrait peu d'ardeur à s'instruire; il aimait mieux se livrer à l'oisiveté et à la mollesse, lorsqu'il avait tout à souhait pour l'étude. Il regrettait son ignorance, mais il semblait ne pas savoir à quel prix on devient habile. Érasme lui offre ses services et promet de corriger ses barbarismes sans en rire. Les chagrins de Servais le touchent plus que ses propres infortunes. Il s'inquiète de la santé de celui qu'il appelle le plus cher de ses amis.

Il paraît que le jeune homme répondait assez froidement à une amitié si vive. Érasme se plaignait de sa tiédeur, de son indifférence, de sa dissimulation même. « Ce n'était pas ainsi

qu'il devait payer un attachement si désintéressé et si tendre. » Les lettres qu'Érasme lui écrit trahissent une sensibilité inquiète, une âme passionnée. C'est presque le langage de l'amour transporté dans l'expression de l'amitié. On retrouvera cette même chaleur de sentiment dans une lettre écrite plus tard à G. Hermann, qui n'avait pas craint de blesser son cœur par des reproches injurieux. On sent qu'une telle nature était peu faite pour la vie monastique.

Indépendamment des lettres qui paraissent remonter à cette époque, plusieurs pièces de vers et même quelques ouvrages plus sérieux furent composés par Érasme au couvent de Stein. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année, lorsqu'il commença son livre des *Anti-Barbares*, qui d'abord portait ce titre : *Des Lettres*. Vers le même temps, il composa un discours sur le bonheur de la paix. Ce discours, adressé à Corneille Aurotin, était dirigé contre les factieux. L'année suivante, il écrivit l'éloge funèbre de Berthe de Heyen, qui était une veuve de Ter-Gouw. Cette pieuse femme l'avait secouru et consolé dans ses malheurs; elle avait éclairé son inexpérience par de sages conseils; elle l'aimait comme ses propres enfants. Érasme offrit cette oraison funèbre à ses filles, religieuses à Ter-Gouw même, et s'honora ainsi par sa reconnaissance. A la même année appartient le petit traité sur *le Mépris du monde*. Cet écrit porte le nom de Thierry de Harlem, qui l'adresse à Jodocus, son neveu, pour l'engager à se retirer du monde. Érasme prétend ne l'avoir composé que sur les instances de Thierry. Il le retoucha plus tard, et, en haine des moines, il y ajouta un dernier chapitre qui en était la contre-partie. Il paraît aussi que, pour se délasser de l'étude, il s'occupait de peinture, s'il est vrai qu'on ait trouvé à Delft, dans le cabinet de Cornelius Musius, un Christ avec cette inscription : « Ne méprisez point ce tableau, il a été peint par Érasme, lorsqu'il était religieux au monastère de Stein. »

Ses ennemis, et en particulier Jules Scaliger, l'accusent d'a-

voir souillé cette maison par ses dérèglements. D'autre part, ses panégyristes ont vanté outre mesure la pureté de ses mœurs. Il reconnaît lui-même qu'il succomba quelquefois aux tentations de la volupté, sans en être jamais l'esclave. Mais s'il ne fut pas exempt de faiblesses dans l'âge des passions, il eut toujours en horreur l'ivrognerie et la débauche, vices fort communs dans son temps et dans son pays.

CHAPITRE IV

Érasme sort du couvent. — L'évêque de Cambrai. — Il est envoyé à Paris. — Le collége de Montaigu. — Les Scotistes. — Il retourne dans les Pays-Bas pour rétablir sa santé.

Érasme éprouvait une antipathie de jour en jour plus vive pour la vie monastique. Cependant, par respect pour l'opinion, qui regardait la sortie du couvent comme un sacrilége et une apostasie, il se résignait, afin de ne pas donner de scandale. Un hasard inespéré lui montra tout à coup une voie de salut. Henri de Bergues, évêque de Cambrai, aspirait au cardinalat, « et il l'aurait obtenu, dit Érasme, si les écus sonnants ne lui avaient pas fait défaut. » Il désirait avoir auprès de sa personne quelqu'un sachant parler latin avec pureté. La réputation d'Érasme était venue jusqu'à lui. Ses lettres, élégamment écrites, annonçaient de grands talents littéraires, beaucoup d'éloquence, des mœurs nobles. Il pensa que le jeune lettré serait pour son entourage un instrument utile et un ornement, s'il fallait traiter avec le pape et les cardinaux.

Érasme ne quitta le couvent qu'avec l'autorisation de son ordinaire, l'évêque d'Utrecht, la permission du prieur de Stein et du général de l'ordre, enfin, le consentement de toute la communauté.

Quoiqu'il ne se crût pas lié par un vœu arraché de force, il ne voulut pas abandonner son costume, malgré l'invitation formelle de son évêque, « moitié, dit-il, par un sentiment exagéré de la bienséance qui lui fut souvent très nuisible, moitié pour ne point donner prétexte au penchant invincible de l'ignorance et de la superstition à se scandaliser. »

Son départ causa une vive douleur à ses amis du couvent, et surtout à G. Hermann, comme l'attestent les vers composés par lui en cette occasion. Nous en avons traduit une strophe : « Mais maintenant le sort nous sépare ; qu'elle te porte bonheur, cette séparation si cruelle! Tu t'en vas seul, et, sans moi, tu te diriges vers le Rhin glacé et vers les Alpes : joyeux, tu pénétreras dans l'Italie, dans la charmante Italie. »

G. Hermann, à ce qu'il paraît, se déplaisait au couvent de Stein presque autant qu'Érasme. Dans une lettre qu'il lui écrit peu de temps après son départ, on lit ceci : « A quels maux tu t'es dérobé, nul ne le sait mieux que moi, qui suis encore à la merci de la tempête. Tu es heureux d'y avoir échappé sans naufrage. Pour moi, je suis décidé à ne rien précipiter et à imiter la ruse et la patience d'Ulysse... Ami des Muses, je livre ma tristesse aux vents de Crète, quoique je sois et que je doive être longtemps sous la tyrannie... Je vis tout entier pour les lettres; et, non-seulement je suis exempt de tristesse, mais je puis même rire. » Érasme, pour le consoler de son départ, lui avait fait espérer qu'il ne serait pas toujours absent. « C'est une douce consolation pour moi, lui répondait Guillaume, mais je veux te parler à cœur ouvert. Je m'étonne que, dès le principe, tu n'aies consulté personne sur cette affaire et que tu n'en aies pas fait part même à ton ami; tu me sembles avoir manqué en ceci à la prudence et à

l'amitié. Toutefois, je me reconnais ton obligé, et je proclame la sagesse de ta conduite comme l'étendue de ton savoir. Tu nous as caché ton projet, parce que tu as craint de nous voir y mettre empêchement, et assurément nous l'aurions fait. » Cette lettre curieuse nous apprend que le départ d'Érasme avait été enveloppé d'un grand mystère, même pour ses plus intimes amis. Hermann était blessé de cette réserve excessive, mais son amitié savait résister à cette épreuve.

Le voyage d'Italie n'eut pas lieu. Ce qui probablement l'empêcha, ce fut le manque d'argent. Mais, quoique renonçant à se rendre à Rome, l'évêque de Cambrai garda Érasme auprès de lui, charmé par les agréments et la supériorité de son esprit, comme par la candeur de son âme. Son extrême amabilité lui fit beaucoup d'amis. Au premier rang, il faut compter le frère même de l'évêque, Antoine de Bergues, abbé de Saint-Bertin, et Jacques Battus, secrétaire de la ville de Bergues. Celui-ci était déjà connu d'Érasme, mais leur amitié devint alors plus étroite. Nous retrouverons bientôt ce personnage devenu précepteur du jeune Adolphe de Bourgogne, prince de Weere. Érasme, pendant quelque temps, fonda les plus grandes espérances de fortune sur son crédit auprès de la mère du prince, Anne de Borselles.

L'évêque de Cambrai n'était pas en général très constant dans ses affections. Son protégé s'en étant aperçu, sollicita la faveur d'être envoyé à Paris pour étudier. Le prélat, admirant le beau naturel du jeune homme, fournit l'argent nécessaire à ses dépenses, et lui promit même une pension annuelle; mais elle ne fut jamais payée. « C'est ainsi, dit Érasme, que les grands en agissent d'ordinaire. » Il entra au collége de Montaigu; mais il ne garda pas un bon souvenir du régime de cette maison, il en parle ainsi lui-même : « Il y a trente ans, j'ai vécu à Paris dans un collége dont le surnom (1) est le

(1) Érasme joue sur le double sens du mot latin *acutus*. T. I, p. 806. — V. la note D.

symbole de la sagesse, et où les murailles mêmes ont l'esprit théologique. Pour moi, je n'en ai rapporté qu'un corps infecté d'humeurs vicieuses, et une très grande abondance de vermine. Dans ce collége régnait alors Jean Standonck, homme dont le zèle était estimable, mais chez qui le jugement se faisait désirer; car de ce que, lui-même se rappelant sa jeunesse passée dans une extrême pauvreté, il avait égard aux pauvres, on doit vivement l'approuver; et s'il était venu en aide à l'indigence, de manière à fournir le nécessaire pour d'honnêtes études sans abondance superflue, il aurait mérité des éloges, mais il s'y prit d'autre façon; on était couché si durement, nourri si grossièrement et avec tant de parcimonie, accablé de tant de veilles et de travaux, que dans l'espace d'une année, dès le premier essai, plusieurs jeunes gens d'un naturel heureux et donnant les plus belles espérances, moururent, ou bien devinrent aveugles, ou fous, ou lépreux. J'en connais moi-même quelques-uns. Il n'y en eut aucun dont la santé ne fût compromise. L'usage de la viande était entièrement interdit. Réprimer par des moyens modérés l'effervescence de l'âge, c'est une précaution paternelle; mais, au milieu de l'hiver, on donne un peu de pain à ceux qui en demandent; la boisson est tirée d'un puits renfermant une eau pernicieuse, et qui serait funeste, quand elle n'aurait que l'âpreté glacée du matin. J'en connais plusieurs qui ne peuvent même aujourd'hui se débarrasser de la maladie qu'ils y ont contractée. Il y avait dans un lieu bas des chambres en plâtre pourri, que le voisinage des latrines rendait mortelles; nul n'y a jamais habité sans que la mort ou une maladie incurable en soit résultée. Je ne parle pas maintenant du supplice étrange des verges, infligé même à des innocents, pour dompter la fierté de l'âme. Combien on y dévorait d'œufs pourris! combien on y consommait de vin gâté! On a peut-être déjà réformé ces choses; mais c'est trop tard pour ceux qui ont péri ou qui traînent de côté et d'autre un corps vicié. »

Érasme nous apprend qu'étant encore à ce collége, il fit quelques discours publics dont il ne nous dit pas le sujet. Il regretta dans la suite de ne pas les avoir conservés. Né pour les lettres et l'éloquence, il montra fort peu de goût pour la théologie scholastique. On lit dans une lettre écrite un peu plus tard : « Moi, un vieux théologien, j'ai commencé dernièrement à devenir *Scotiste :* puisse le ciel favoriser l'entreprise ! Votre Érasme est assis bâillant au milieu de ces *Scotistes* sacrés, écoutant Gryllardus qui fait sa leçon du haut de son trône... Mon front se contracte, mes yeux sont interdits, mon visage, inquiet... On ne peut comprendre ces mystères, si l'on a quelque commerce avec les Muses ou avec les Grâces. Avez-vous quelque peu de bonne littérature ? il faut l'oublier. Je m'efforce de parler sans élégance, sans esprit ; et je parais y réussir... Peut-être me reconnaîtront-ils enfin pour un des leurs. »

Voyant sa santé altérée par le régime malsain du collége de Montaigu, Érasme retourna auprès de l'évêque de Cambrai. Il fut reçu honorablement. Il se rétablit de sa maladie à Bergues, chez son ami Battus ; puis il revit la Hollande, avec l'intention de rester auprès des siens. Mais ceux-ci l'exhortèrent eux-mêmes à retourner à Paris. Cependant il n'eut pas à se louer de tous ; car, dans une lettre, il se plaint d'un oncle paternel qui l'a débarrassé d'une de ses tuniques, sans doute pour alléger son bagage, au moment où il allait entreprendre un long voyage : « Mais aussi, pourquoi l'a-t-on fait passer pour riche ? Qu'est-ce que l'argent peut avoir de commun avec Érasme ? Quant à sa santé, il l'a fatiguée dans toute la Hollande par d'abondantes rasades. Toutefois, il a triomphé de tous les périls ; il est redevenu homme ; il a repris du teint et du cœur. » Il visita Louvain où il ne s'arrêta que vingt-quatre heures. Il passa dix jours environ auprès l'évêque de Cambrai qui allait partir en mission pour l'Angleterre. Cette ambassade lui fut nuisible. Le prélat, accablé d'affaires, tout occupé d'amasser de l'argent pour le voyage,

et un peu irrité que le prince n'eût accordé pour les dépenses de l'ambassade que 600 florins, lui confia ses longues plaintes, mais lui donna très peu d'argent. Indépendamment des affaires de Philippe le Beau, il poursuivait un but personnel ; il espérait parvenir au cardinalat avec l'appui des Anglais. Il avait été demandé par le roi, et il était fort cher au cardinal d'Angleterre, qui l'avait recommandé par ses lettres au pape et au collége des cardinaux. Henri de Bergues, naturellement magnifique, voulait paraître avec avantage devant un peuple riche et très avide d'ostentation.

Après le départ du prélat, Érasme, faute de compagnons de route, fut obligé de séjourner à Bruxelles, bien à contre-cœur, et d'y vivre à ses frais. Il y fut témoin d'une cérémonie qui semble l'avoir frappé. Le pape avait envoyé en don au jeune prince une rose d'or, aussi admirable par le travail que riche par la matière. Philippe alla au devant du légat avec l'évêque de Courtrai à la distance de deux lieues. Le présent fut apporté solennellement dans Bruxelles par l'ambassadeur du pape, qui marchait au milieu d'un cortége d'évêques, tenant élevée dans ses mains la rose symbolique. Le lendemain, elle fut remise au prince au milieu d'une nombreuse assistance. Érasme, dans le cours de sa vie, devait être témoin de représentations bien autrement fastueuses (1).

(1) T. III, p. 1852 et suiv.

CHAPITRE V

Érasme à Paris. — Il est obligé de donner des leçons pour vivre. — Robert Gaguin, Fauste Andrelin, Augustin Caminade. — Le vieil Anglais. — Lettre à G. Hermann.

Érasme, de retour à Paris, y trouva la pauvreté, mais bientôt aussi la réputation.

Destitué de l'appui d'un Mécène, il vécut plutôt qu'il n'étudia. La peste, qui se perpétua dans cette capitale durant plusieurs années, le forçait tous les ans de retourner dans sa patrie. La pension que l'évêque de Cambrai lui avait promise ne lui était pas payée. Il manquait surtout de livres pour les grandes études qu'il avait entreprises. Il fut réduit à donner des leçons; mais il ne voulut jamais, à ce qu'il assure, sacrifier l'intérêt de ces études aux propositions les plus séduisantes. Une grande obscurité règne sur cette époque de sa vie. Dans ce labyrinthe, on n'a, pour se conduire, que quelques lettres sans date authentique, au milieu desquelles il n'est pas facile de trouver son chemin.

Il écrivait à Nicolas Werner, prieur de Stein : « J'ai sacrifié à mon amour pour les études sacrées des offres très avantageuses. Il y a peu de temps, le hasard m'avait fait rencontrer certains Anglais très considérables par la naissance et la fortune. Tout dernièrement, il s'est présenté un jeune prêtre fort riche, qui avait refusé un évêché, reconnaissant l'insuffisance de son instruction. Néanmoins, le roi devait un an plus tard l'appeler à un autre évêché, bien qu'il possède, indépendamment de tout évêché, un revenu annuel de plus de deux

mille écus. Dès qu'il a entendu parler de mes connaissances dans les lettres, il s'est mis à me témoigner une affection incroyable avec toute sorte d'égards et de respect. Il a vécu quelque temps avec moi. Il m'a proposé cent écus, si je voulais l'instruire pendant un an. Il m'a offert aussi un bénéfice au bout de quelques mois; enfin un prêt de trois cents écus, si j'en avais besoin pour acquérir de la considération, jusqu'à ce que je pusse les lui rendre sur les revenus du bénéfice. Par ce service, je pouvais m'attacher tous les Anglais de cette ville, qui sont tous du plus haut rang, et par eux toute l'Angleterre... J'ai dédaigné cette brillante fortune et un avenir bien plus brillant encore. J'ai repoussé les prières, et les larmes mêmes qui s'ajoutaient aux prières. Je dis la vérité sans aucune exagération. Les Anglais comprennent que je ne fais aucun cas de l'argent de toute l'Angleterre. Ce n'est point par légèreté que j'ai refusé et que je refuse ces offres; mais je ne veux à aucun prix me laisser arracher aux saintes études. Je ne suis pas venu ici pour enseigner ou pour entasser de l'or, mais pour m'instruire. Je postulerai le doctorat en théologie, s'il plaît au ciel. L'évêque de Cambrai m'aime merveilleusement; ses promesses sont libérales; mais les dons qu'il m'envoie ne le sont pas, à parler franchement. »

Érasme exagérait son ardeur pour les études théologiques; mais il ressentait alors dans toute sa vivacité cet amour désintéressé des lettres, qui fut la principale passion de sa vie. On voit qu'il commençait à être connu et apprécié. Cette colonie d'Anglais, venus à Paris pour achever leur instruction, s'était bien vite aperçue que, parmi les professeurs de belles-lettres, il n'y en avait aucun dans toute l'Université qui fût plus instruit ou plus consciencieux. Fauste Andrelin, occupé d'ailleurs à composer des poésies très soignées, professait avec négligence, recherchant les applaudissements des auditeurs ignorants ou novices par certaines saillies pleines de gaieté plutôt que de bon goût. Robert Gaguin, employé à

remplir des missions auprès des princes étrangers, n'était pas d'ailleurs un maître accompli dans ces études (1).

Érasme se concilia l'estime et l'amitié de ces deux personnages : il luttait quelquefois avec Fauste de bel esprit; il demandait à Gaguin des livres et des éclaircissements sur certaines difficultés de la science. Les bonnes relations qui s'établirent entre eux paraissent avoir continué sans orage. Il n'en fut pas de même de la liaison plus intime qu'Érasme contracta de bonne heure avec un jeune professeur de belles-lettres, appelé Augustin Caminade. Celui-ci reçut même ses leçons, et plus tard il l'appelait encore son maître. Il avait alors sous sa direction un enfant de Lubeck, nommé Christian. Érasme donna aussi des conseils au jeune écolier et lui adressa même, selon toute apparence, une méthode pour étudier, que l'on trouve parmi ses œuvres. Bientôt Christian quitta les lettres pour le commerce, *Minerve* pour *Mercure*, comme disaient les savants de la Renaissance.

Érasme vécut quelque temps avec Augustin Caminade dans une sorte de communauté domestique. Il y eut entre eux un premier refroidissement. Les deux amis se séparèrent. « Il use de finesse avec moi, écrivait Érasme à Guillaume Hermann ; entre nous il n'y a point et il n'y eut jamais d'affection sincère. Il doit bientôt venir chez vous. Tu agiras de finesse avec lui. Tu lui montreras de la déférence devant les autres. Tu le traiteras aussi magnifiquement que possible. Il dira peut-être quelque chose à ta louange; tu l'écouteras... Ainsi tu feras honneur à cet homme en vue de ton intérêt; et les motifs ne manquent pas; il a interprété tes poésies publiquement, sans se faire payer. Tu le remercieras; mais tu ne lui donneras rien de ce qui peut m'être utile. » Plus tard ils se réunirent de nouveau, pour se séparer encore.

Comme on vient de le voir, les odes de Guillaume avaient été publiées. Ce fut par les soins d'Érasme, qui ajouta une

(1) *V.* la note E.

lettre très flatteuse à l'adresse de l'évêque de Cambrai. Il constate les applaudissements qui ont accueilli ces pièces à l'Université de Paris. Il offre à son protecteur l'œuvre d'autrui; « il n'a pu rien faire imprimer lui-même, tout occupé qu'il est des études théologiques; il apprend pour enseigner plus tard. Une maladie a épuisé son corps et sa bourse. Il a besoin de refaire l'un et l'autre. Il prie l'évêque d'agir selon sa coutume. »

Séparé de Caminade, Érasme entra chez un Anglais noble, qui avait avec lui deux jeunes gens de naissance, et qui paraissait très galant homme et grand ami des lettres. « J'y suis, écrivait-il, de telle façon que je ne pourrais être plus magnifiquement et avec plus d'honneur chez un évêque, quand je serais évêque moi-même. » Il pria son ami Guillaume, dont cet Anglais appréciait singulièrement les poésies, d'envoyer quelque pièce nouvelle par chaque courrier. C'était d'un grand intérêt pour tous deux. Il l'engagea même à écrire au personnage une lettre amicale, où il vanterait son admiration enthousiaste pour les lettres, goût si rare chez les hommes de son rang, la félicité qu'on y trouve, l'éclat de la vertu jointe à la science. « Tu me recommanderas, lui disait-il; tu feras toi-même des offres bienveillantes de service. Ta réputation s'en trouvera bien. Il a infiniment de crédit parmi ceux de sa nation ; il répandra tes écrits en Angleterre. »

La suite ne répondit pas à ces heureux commencements. Au bout de quelques mois, Érasme fut en butte à une accusation qui est restée mystérieuse. On voit seulement qu'un des jeunes gens s'y trouvait mêlé. Après une scène violente, Érasme fut brutalement congédié. Ces deux jeunes Anglais s'appelaient, à ce qu'il semble, Thomas Grey et Robert Fisher. Il conserva des relations affectueuses avec tous les deux. Il ne vit plus le jeune Grey, qui reçut un autre précepteur; mais de loin il continua de diriger ses études. Ainsi qu'en plusieurs autres circonstances, la sensibilité nerveuse d'Érasme s'irrita au dernier point. Ses larmes coulèrent. Il

remplir des missions auprès des princes étrangers, n'était pas d'ailleurs un maître accompli dans ces études (1).

Érasme se concilia l'estime et l'amitié de ces deux personnages : il luttait quelquefois avec Fauste de bel esprit; il demandait à Gaguin des livres et des éclaircissements sur certaines difficultés de la science. Les bonnes relations qui s'établirent entre eux paraissent avoir continué sans orage. Il n'en fut pas de même de la liaison plus intime qu'Érasme contracta de bonne heure avec un jeune professeur de belles-lettres, appelé Augustin Caminade. Celui-ci reçut même ses leçons, et plus tard il l'appelait encore son maître. Il avait alors sous sa direction un enfant de Lubeck, nommé Christian. Érasme donna aussi des conseils au jeune écolier et lui adressa même, selon toute apparence, une méthode pour étudier, que l'on trouve parmi ses œuvres. Bientôt Christian quitta les lettres pour le commerce, *Minerve* pour *Mercure*, comme disaient les savants de la Renaissance.

Érasme vécut quelque temps avec Augustin Caminade dans une sorte de communauté domestique. Il y eut entre eux un premier refroidissement. Les deux amis se séparèrent. « Il use de finesse avec moi, écrivait Érasme à Guillaume Hermann ; entre nous il n'y a point et il n'y eut jamais d'affection sincère. Il doit bientôt venir chez vous. Tu agiras de finesse avec lui. Tu lui montreras de la déférence devant les autres. Tu le traiteras aussi magnifiquement que possible. Il dira peut-être quelque chose à ta louange; tu l'écouteras... Ainsi tu feras honneur à cet homme en vue de ton intérêt; et les motifs ne manquent pas; il a interprété tes poésies publiquement, sans se faire payer. Tu le remercieras; mais tu ne lui donneras rien de ce qui peut m'être utile. » Plus tard ils se réunirent de nouveau, pour se séparer encore.

Comme on vient de le voir, les odes de Guillaume avaient été publiées. Ce fut par les soins d'Érasme, qui ajouta une

(1) *V.* la note E.

lettre très flatteuse à l'adresse de l'évêque de Cambrai. Il constate les applaudissements qui ont accueilli ces pièces à l'Université de Paris. Il offre à son protecteur l'œuvre d'autrui; « il n'a pu rien faire imprimer lui-même, tout occupé qu'il est des études théologiques; il apprend pour enseigner plus tard. Une maladie a épuisé son corps et sa bourse. Il a besoin de refaire l'un et l'autre. Il prie l'évêque d'agir selon sa coutume. »

Séparé de Caminade, Érasme entra chez un Anglais noble, qui avait avec lui deux jeunes gens de naissance, et qui paraissait très galant homme et grand ami des lettres. « J'y suis, écrivait-il, de telle façon que je ne pourrais être plus magnifiquement et avec plus d'honneur chez un évêque, quand je serais évêque moi-même. » Il pria son ami Guillaume, dont cet Anglais appréciait singulièrement les poésies, d'envoyer quelque pièce nouvelle par chaque courrier. C'était d'un grand intérêt pour tous deux. Il l'engagea même à écrire au personnage une lettre amicale, où il vanterait son admiration enthousiaste pour les lettres, goût si rare chez les hommes de son rang, la félicité qu'on y trouve, l'éclat de la vertu jointe à la science. « Tu me recommanderas, lui disait-il; tu feras toi-même des offres bienveillantes de service. Ta réputation s'en trouvera bien. Il a infiniment de crédit parmi ceux de sa nation ; il répandra tes écrits en Angleterre. »

La suite ne répondit pas à ces heureux commencements. Au bout de quelques mois, Érasme fut en butte à une accusation qui est restée mystérieuse. On voit seulement qu'un des jeunes gens s'y trouvait mêlé. Après une scène violente, Érasme fut brutalement congédié. Ces deux jeunes Anglais s'appelaient, à ce qu'il semble, Thomas Grey et Robert Fisher. Il conserva des relations affectueuses avec tous les deux. Il ne vit plus le jeune Grey, qui reçut un autre précepteur; mais de loin il continua de diriger ses études. Ainsi qu'en plusieurs autres circonstances, la sensibilité nerveuse d'Érasme s'irrita au dernier point. Ses larmes coulèrent. Il

ne mit aucune mesures à ses invectives contre le vieillard qui avait payé ses services par l'outrage.

Après avoir accusé la noire ingratitude, la fausse religion de cet homme à la langue venimeuse et calomniatrice, il poursuit ainsi : « O venin de vipère, plus empoisonné que le suc de l'aconit, que la bave de Cerbère! La pureté du soleil n'est-elle pas altérée par l'aspect d'un tel monstre? Faut-il que cet être affreux respire, ou plutôt souille l'air qui donne la vie? Les monstres imaginés par les poètes peuvent-ils être comparés à ce fléau que la Gothie a vomi récemment sur nous? Mes services éminents mettent ce vieillard en rage. Mais, pour comprendre que c'est là un monstre achevé, contemplez un peu ce visage farouche : une forêt de cheveux hérissés cache des yeux fuyants qui regardent toujours de travers; son front, dur comme la pierre, ne se colore jamais des teintes de la pudeur; ses narines, envahies par une forêt de soies, exhalent une odeur de polype; ses joues sont pendantes, ses lèvres livides; sa voix se précipite; vous jugeriez qu'il aboie, quand il parle. »

C'est dans une lettre au jeune Grey qu'il s'exprime de la sorte. Le vieillard avait écouté lui-même ses leçons. Érasme s'était prêté de bonne grâce à l'instruire. Il regrette maintenant le temps et la peine perdue pour un tel monstre. Puis, déplorant le sort de Thomas Grey, victime de la jalousie du vieillard, qui voyait avec envie ses progrès dans les lettres, il ajoute avec une affectueuse éloquence : « Pourquoi n'ai-je pu m'échapper tout entier, sans laisser la plus chère portion de moi-même? Faut-il qu'une âme si noble, un caractère si honnête et si doux, un naturel si heureux soit assujetti à des monstres plein de rage!... Un vieillard décrépit étouffera-t-il ainsi dans sa fleur un esprit si distingué?... Ces gens sont jaloux qu'un sang bouillant bondisse dans votre poitrine, lorsqu'ils n'ont eux-mêmes dans le cœur que du plomb. »

Dans une autre lettre écrite sous le nom d'un de ses élèves, il achève le portrait du vieillard : « Il fallait voir, dit-il, cet élève en cheveux blancs, flétri de rides, à la tête tremblante, aux dents rubigineuses. Il voulait entrer dans les ordres; c'était bien l'histoire du démon malade qui veut se faire moine. » Toute la maison le maudissait et redemandait Érasme avec larmes. Robert, qui était très riche, le sollicitait par ses promesses, Thomas, par ses paroles caressantes. Le père, la mère, les servantes, les valets, tous réclamaient son retour, tant il avait su se concilier tout le monde par l'agrément merveilleux de ses mœurs. Il ajoutait : « Érasme demeure aussi impassible que le marbre de Paros. » On vient de voir quelle était cette impassibilité.

Cependant un nouveau coup vint fondre sur son cœur, et ce coup lui fut porté par un ami de longue date, par ce Guillaume dont il avait favorisé le succès poétique. Des bruits fâcheux pour sa réputation couraient dans son pays. Beaucoup désapprouvaient la carrière qu'il suivait. Quelques-uns craignaient qu'il ne fît des dettes et ne fût à charge aux siens. Le prieur de Stein, N. Werner, à ce qu'il paraît, invité par Érasme à lui ouvrir son cœur, se faisait l'écho de ces plaintes dans un langage d'ailleurs affectueux. Érasme calma ces craintes que le prieur déclarait ne point partager. On s'inquiétait aussi des dispositions de l'évêque de Cambrai. Érasme avait beau écrire : « Tout va bien; il ne donne rien; mais il promet beaucoup : » on revenait à la charge.

Aux mauvais bruits qui couraient dans sa patrie, il opposait la bonne réputation dont il jouissait à Paris. Guillaume l'exhortait à la vertu. Lui, de son côté, pressait Guillaume de s'appliquer avec ardeur à la science comme à la vertu, lui annonçant qu'il serait un jour l'unique ornement de la Hollande. « Tu deviendras, lui écrivait-il, plus facilement théologien là-bas, que moi ici. » Il avait déjà cette humeur errante et voyageuse qu'il conserva toute sa vie. « Selon ma coutume, disait-il, j'imite Ulysse; et dernièrement, à la suite de mon voyage, je suis tombé malade, et je relève à peine. » Il se plaignait de la brièveté et de la négligence de la lettre à

laquelle il répondait; puis il ajoutait : « M'as-tu oublié au milieu des plaisirs? Que ne suis-je assez heureux pour les partager? Victime de l'ambition, je roule encore le rocher de Sisyphe; j'ai un projet en tête; s'il ne réussit point, je volerai là-bas. Je ne suis pas en peine pour vivre honorablement. Je suis recherché à l'envi, appelé de tous côtés. Mais pourquoi Guillaume est-il loin de moi? C'est lui que je regrette douloureusement, et lui seul... Adieu le nom de théologien; adieu la réputation; adieu une considération inutile. J'ai goûté d'avance ce que c'est que d'être quelque chose. Quoi de meilleur que de bavarder avec un ami? » Érasme faisait même en plaisantant des offres de service : « Nous avons toujours, disait-il, une ou deux couronnes pour Guillaume; vois comme nous sommes Français. »

G. Hermann paraît avoir répondu à cette lettre d'une façon amère et insultante. Érasme, quand il reçut sa réponse, était encore vraisemblablement sous l'impression de sa mésaventure chez le noble Anglais. « Il ne manquait plus, écrivait-il à son ami, oui, il ne manquait plus, pour mettre le comble à mon infortune, que de recevoir de toi une lettre si injurieuse, comme si je n'avais pas ici assez de sujets de douleur. Mais, ô mon cher Guillaume, tu aurais agi d'une façon plus digne de notre vieille amitié, si, au lieu d'une réprimande, tu m'avais envoyé une consolation... Dans ma situation présente, je n'aurais pu supporter un encouragement; et tu aigris ma misère de tes invectives? Que devrai-je donc attendre de mes envieux, lorsque je reçois un pareil traitement d'un ami?... Vois comme tu m'accuses avec raison. Je ne sais qui t'a révélé que j'étais parti indigné contre toi. Souvent dans mes lettres, et dernièrement de vive voix, je t'ai reproché ton peu d'ardeur pour les études... Je t'exhortais à travailler de toutes tes forces pour rendre ton nom immortel, à publier quelque œuvre telle que tout le monde en attendait de toi, à ne rien mettre au-dessus de la gloire, à laisser à la foule les plaisirs frivoles. Si je me suis

mis en colère contre toi, c'est uniquement parce que tu n'estimais pas ton génie autant que je le faisais moi-même.

« Mais mon insistance t'assomme et te déplaît. N'est-il pas digne de quelque indulgence, celui qui pèche par excès d'amour?... Et que veulent dire, mon cher Guillaume, ces paroles : « Tu vois toi-même comment tu vis, où tu es, et je « ne l'ignore pas non plus. » Malheureux que je suis! tu crois, je le crains bien, que je me livre ici dans l'oisiveté à la folie et à l'amour. Détrompe-toi, mon cher Guillaume; Érasme n'est pas fou; il est très malheureux; et celui que tu avais coutume d'appeler opiniâtre, est aujourd'hui tout à fait brisé et sans vie. Garde-toi bien de me juger sur mes anciennes mœurs, ou sur ta félicité. Si à Ter-Gouw je babillais un peu trop librement avec toi, à raison de notre intimité, tu devais attribuer cette pétulance de langage, soit au vin dont alors, comme tu sais, nous étions obligés de nous remplir, soit au soin de ma santé; car, pour la rétablir entièrement, je m'étais relâché un peu à dessein de l'ancienne austérité. Au reste, mes sentiments sont tels que, s'il m'était permis de me livrer à la folie, je ne le voudrais pas; et telle est d'un autre côté ma situation, que j'aurais beau le vouloir, je ne le pourrais pas... A peine pourrais-je de vive voix t'exposer mes infortunes, tant il s'en faut que je puisse les faire entrer dans une lettre... Oh! comme j'ai trop fait l'épreuve de cette liberté! et comme tu la connais peu toi-même!

« Mais pourquoi aigrir par ces plaintes le cœur d'un homme qui m'aime tendrement? Tu écris que tu fais tête à l'indignation excitée autour de toi par ma gloire... A quoi bon? Pourquoi entreprends-tu ma défense, même quand elle doit être écoutée avec prévention? Tu dis qu'on vous annonce de moi beaucoup de choses qui ne sont pas agréables à entendre. Pour moi, mon cher Guillaume, je puis bien répondre de mon innocence, mais non de l'opinion des hommes. Je crains davantage celle que tu peux avoir de moi; car, j'en atteste le ciel, je t'estime plus que tous les autres. Veux-tu

donc savoir comment Érasme vit ici?... Il vit; mais je ne sais si je dois dire qu'il vit. Il vit accablé de toute espèce d'infortunes, plongé dans les larmes. Que de piéges l'ont assailli! Que de disgrâces l'ont ballotté en tous sens! Mais il vit le plus innocent des hommes. Je sais que tu auras de la peine à le croire; tu songes à l'ancien Érasme, à mon indépendance, au lustre que je puis avoir; mais si je pouvais te parler en face, rien ne me serait plus facile que de te persuader. Si tu veux donc te représenter une image vraie d'Érasme, tu dois te le figurer, non comme un ami de la folie, de la table, de la débauche, mais comme un homme très affligé, larmoyant, odieux à lui-même; qui ne trouve plus de plaisir à vivre, et qui n'a pas la permission de mourir; très malheureux enfin, mais par l'injustice du sort, et non par sa faute; très malheureux pourtant; qu'importe, en effet? mais t'aimant avec tendresse, avec dévouement, avec passion... Si je te suis odieux, parce que je suis malheureux, pourquoi voudrais-je vivre? O mon cher Guillaume, toi ma consolation autrefois, la douleur m'arrache presque des cris avec des larmes. Si j'avais manqué à notre amitié par quelque crime grave et abominable, tu aurais dû cependant accorder ta pitié et tes larmes à ton ami malheureux... et maintenant tu l'accables d'outrages, comme s'il manquait de gens pour conspirer des pieds et des mains à ma ruine.

« Dans le lieu que tu habites, fut-il un objet dont l'oubli ne se soit glissé en moi au milieu de ces infortunes?... Toutes ces affections vulgaires ont pu sortir de mon cœur. Seul tu es resté attaché à mon âme, et attaché de telle façon que mon amour s'est accru par l'interruption de notre vie commune, au lieu de s'éteindre; et tu peux haïr un ami si opiniâtre dans son dévouement, lorsqu'il est malheureux!... Mais il faut mettre un terme aux larmes, mon cher Guillaume; car il ne m'est pas permis de dire, mon très doux Guillaume! Au nom de ma détresse, je te fais une seule demande, une seule prière : si tu ne peux t'empêcher de me haïr, si tu ne peux

avoir de compassion pour moi, abstiens-toi du moins d'aigrir par tes injures une plaie si cruelle, et fais à un ami innocent une grâce qui serait due à un ennemi vaincu. Soigne d'autant plus ta santé, que la mienne est désespérée. »

Cette lettre éloquente ne put lui ramener entièrement le cœur de son ami. Vainement le poète Fauste, écrivant à G. Hermann, donnait à Érasme une attestation éclatante de science et de vertu, et félicitait l'ordre des chanoines réguliers d'avoir trouvé un tel homme qui excitait l'amour, le *respect et l'admiration* de l'Université de Paris, *à une époque si molle, si corrompue, si adonnée aux voluptés de Sardanapale.* « Votre Ordre, disait-il avec indignation, et votre patrie ne sont pas dignes d'Érasme. » Celui-ci ne put triompher entièrement des préventions excitées contre lui. Ses meilleurs amis se refroidirent. Corneille ne lui écrivait plus et ne parlait plus de lui dans ses lettres. Servais, qu'il avait tant aimé, tenait à son égard une conduite équivoque. Il ne trouvait alors qu'indifférence ou hostilité dans une patrie dont il devait être la gloire.

CHAPITRE VI

Montjoy. — Battus. — La marquise de Weere.

Parmi les jeunes Anglais venus à Paris, il s'en trouvait un plus illustre que les autres et destiné à tenir un rang éminent à la cour d'Angleterre : c'était mylord Montjoy. Recevant déjà des leçons d'Erasme, il lui témoignait beaucoup d'amitié et l'invitait même à venir habiter avec lui. Plus tard il devint son Mécène; mais la libéralité de ce seigneur ne fut pas égale à son affection. Cependant cette amitié eut une influence notable sur la destinée d'Erasme.

Il n'y avait pas longtemps qu'il avait fait la connaissance du jeune lord, quand, par l'entremise de son ami Battus, il entra en relation avec la marquise de Weere, Anne Borsala, fille de Wolfard de Borselles, maréchal de France, et de Charlotte de Bourbon-Montpensier. Elle avait épousé le fils d'Antoine de Bourgogne, un des bâtards de Philippe le Bon, et elle possédait de son chef la seigneurie de Weere, dans l'île de Walcheren, en Zélande, celle de Flessingue et quelques autres. De son mariage était né Adolphe de Bourgogne, dont Battus devint précepteur. Erasme lui rendit visite pour la première fois au château de Tournehens. De ce lieu même il écrivit à mylord Montjoy le récit pittoresque de son voyage avec ses impressions personnelles entremêlées de souvenirs mythologiques : « Nous sommes arrivés enfin en bonne santé, malgré, paraît-il, les puissances du ciel et de l'enfer. O le rude voyage ! Quel Hercule, quel Ulysse ne mépriserai-je pas désormais? Junon, toujours contraire aux hommes poétiques, luttait contre nous.

Elle avait cherché de nouveau à séduire Éole. Elle nous attaquait avec toutes les armes à la fois, le froid le plus rigoureux, la neige, la grêle, la pluie, l'orage, les brouillards; enfin toutes les intempéries... Le sol, hérissé de frimas, ne formait pas une surface unie, mais présentait de tous côtés des monticules très aigus. Vous eussiez vu les arbres tellement chargés de neige, que les uns allaient toucher le sol avec leur cime; d'autres avaient les branches brisées; d'autres étaient fendus d'outre en outre ; d'autres enfin gisaient à terre entièrement arrachés. Les paysans âgés juraient devant nous que de leur vie ils n'avaient rien vu de pareil.

« Cependant, il fallait s'avancer à cheval, tantôt à travers de profonds monceaux de neige, tantôt par des sentiers couverts de glace, tantôt dans des ornières durcies et tranchantes, tantôt sur la croûte de la neige, trop molle pour porter un cheval, trop dure pour ne pas déchirer ses pieds. Quel était alors, pensez-vous, le courage de votre Érasme? Il se tenait, cavalier effrayé, sur son cheval qui ne l'était pas moins. Toutes les fois que celui-ci relevait les oreilles, je sentais mon courage fléchir, et toutes les fois qu'il tombait sur ses genoux, le cœur me bondissait... Je me laissais aller le long des montagnes, voguant sur cette surface glacée et dirigeant ma course avec une perche; elle me servait de gouvernail. C'était une nouvelle manière de naviguer. Telle était la violence du vent, qu'un ou deux hommes, étant tombés évanouis, périrent. Mais si le voyage fut rude, le reste se passa très heureusement. Nous sommes parvenus vivants auprès d'Anne, princesse de Weere... Que vous raconterai-je de la politesse, de la bonté, de la libéralité de cette dame? Je sais que les amplifications des rhéteurs sont tenues ordinairement pour suspectes... mais ici, je n'exagère rien; la réalité est au-dessus de notre art. Vous pouvez m'en croire, jamais la nature n'a produit plus de sagesse, de modestie, de candeur, de bonté; et voulez-vous que je comprenne tout en un seul mot? Elle a été pour moi aussi bienfaisante, sans que je l'aie mérité, que

ce vieillard a été malfaisant, en dépit de ce que j'avais fait pour lui (1)...

« Que vous dirai-je de mon cher Battus? C'est le cœur le plus sincère, le plus aimant qu'il y ait au monde. A présent seulement, je commence à détester ces ingrats. Faut-il que j'aie servi si longtemps de pareils monstres? Pourquoi vous ai-je connu si tard, vous de qui la fortune m'a séparé, avant qu'une intime amitié vous eût uni à moi? »

Érasme devait se rendre dans sa patrie et retourner sur-le-champ à Paris, « où il arriverait peut-être avant sa lettre. » Il ajoutait : « Je ne puis rien vous écrire de certain touchant notre projet de vie commune. On se décidera d'après les circonstances. Persuadez-vous seulement qu'il n'est personne au monde qui vous aime plus cordialement que votre Érasme. » Il caressait déjà le projet de partager la félicité de Battus auprès de la marquise. Le même enthousiasme, le même bonheur, respirent dans une autre lettre écrite à un certain Falcon. « La destinée, lui dit-il, cesse de me persécuter... O malheureux Falcon, d'avoir refusé de me suivre! Tu aurais été le plus fortuné des hommes! » L'imagination d'Érasme s'exalte; il se voit déjà transformé en homme de cour. Il a pris congé de la noble dame en courtisan.

L'enivrement était extrême. Son cœur était tout entier à la marquise et à Battus. Au moment de lever l'ancre, à Anvers, il écrit à son ami précipitamment, au milieu de tout le tumulte d'un départ. C'est la même chaleur de sentiment, la même effusion d'admiration reconnaissante. Il appelle Battus son appui, son très doux Battus. Il souhaite santé et bonheur à leur commune protectrice. L'absence redouble son amour. Il vante la douceur de la marquise au milieu des plus graves injures; sa gaieté et sa fermeté au milieu des plus grands soucis; enfin, son zèle pour les lettres. « Oui, disait-il, tu

(1) Il s'agit du vieil Anglais, et non de l'évêque de Cambrai, comme l'a cru Burigny.

es le plus heureux des hommes, si tu peux conserver sa faveur le plus longtemps possible. » La marquise avait ajouté à son bon accueil des présents et la promesse d'une pension de 100 florins. Il ne songeait qu'à montrer sa reconnaissance pour une bonté si généreuse. Il devait revenir au plus tôt, si le ciel le permettait. Toute son espérance, toute sa vie reposaient sur la princesse.

Cet enthousiasme ne devait pas tarder à se refroidir. Battus, plus influent que jamais, lui écrivit de venir le rejoindre, mais il lui envoya un mauvais cheval et une faible somme d'argent. Érasme ne se pressa pas. Il mit en avant divers prétextes. Il commençait à redouter le génie des cours et l'influence funeste de sa fortune. Il se rappelait que l'évêque de Cambrai, maintenant si froid, lui avait donné les plus riantes espérances. Il aurait voulu un salaire assuré, fût-il faible, au lieu de ces promesses magnifiques, mais vagues. Le vers célèbre de Virgile, sur l'inconstance de la femme, lui revenait souvent à l'esprit. Il est vrai que la marquise lui semblait, non une femme, mais une demi-déesse. Il se représentait aussi l'aversion de ses compatriotes pour toute espèce de science, et le petit nombre de ceux qui sauraient apprécier son talent. Battus, peu favorisé de la fortune, avait des dettes et ne pouvait pas secourir son ami en cas de revers. Les commencements n'étaient pas de bon augure. On lui envoyait un cheval de louage qui ne valait pas une obole, et peu ou plutôt presque point d'argent pour les frais de route. « Si c'est la marquise qui fournit l'argent, comme je le pense, écrivait-il à Battus, le début ne me plaît pas; si c'est toi, cela me plaît moins encore. Ma dignité me défend d'accepter de telles conditions. Ce serait légèreté, sottise et misère. »

La négociation en resta là pour le moment. Érasme, cédant au désir de Montjoy, alla vivre avec lui. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer, d'après quelques passages de ses lettres. Il vivait là dans les plus grandes délices, ce qui ne l'empêchait pas de tomber de temps en temps malade.

Une de ces indispositions, beaucoup plus sérieuse que les autres, dura plus d'un mois et demi. C'était une fièvre lente, mais quotidienne, qui le prenait la nuit et qui l'épuisa entièrement. Enfin, il entra en convalescence. « Je ne vis pas encore, dit-il dans une lettre, mais je vois poindre quelque espoir de vivre. » La maladie avait produit son effet ordinaire. Il était dégoûté du monde; il condamnait ses espérances, désirant vivre pour Dieu seul, pleurer les fautes d'un âge inconsidéré, et se livrer à l'étude des saintes Écritures. Toutefois, il ne songeait pas à rentrer dans son monastère. « La vie de couvent, écrivait-il, ne peut convenir à une santé si fragile. Je ne puis supporter ni jeûnes ni autres incommodités. J'ai donc résolu de faire cette année le voyage d'Italie, de passer quelques mois à Bologne, dans l'étude de la théologie, et d'y recevoir le grade de docteur, ensuite, d'aller visiter Rome dans l'année du *Jubilé;* puis, cela fait, de retourner dans mon pays et d'y vivre en repos. Mais je crains de ne pouvoir exécuter ces projets. Je redoute les fatigues du voyage, la chaleur du climat pour une santé si délicate, les dépenses de la route et du séjour, les frais du doctorat pour une bourse vide. L'évêque de Cambrai me donne très parcimonieusement... j'en suis un peu la cause, car je ne le presse pas, et il y en a tant d'autres qui obtiennent de force. Je suis décidé à prendre conseil des circonstances. »

Il paraît que, selon sa coutume, il alla rétablir sa santé dans son pays. Il annonça partout à ses amis son prochain départ pour l'Italie, qui devait avoir lieu après Pâques. La marquise de Weere lui donna un cheval et une somme d'argent pour les frais du voyage. Érasme ne trouva pas la somme assez ronde. Revenu à Paris, il écrivit bientôt à Battus, alléguant divers motifs vrais ou simulés, pour justifier une nouvelle demande : « Son retour ne s'était pas accompli heureusement; sa valise, attachée à la selle, était tombée en route et n'avait pu être retrouvée. Pendant son absence, celui qui avait son argent en dépôt, l'avait dissipé. La femme

d'un ami qui lui avait emprunté une somme, s'était enfuie à Louvain, ainsi que son mari. Un individu avait reçu de l'argent en son nom pour des copies vendues et l'avait gardé. La somme donnée par la marquise avait fondu avec une incroyable rapidité; le cheval, engraissé pendant quatorze jours, avait été vendu cinq pièces d'or seulement, car il avait les pieds malades. Il avait donc différé son voyage, parce qu'il n'avait pas d'argent pour le faire. En attendant, il vivait avec Montjoy aux anciennes conditions. Il s'était montré peu dificile, pour être plus libre. » — « Le comte, disait-il, m'aime et m'honore. » Tout entier dans les livres, il rassemblait ses écrits épars, en composait de nouveaux et employait le mieux possible tout le temps que lui laissait une santé ébranlée par de pénibles voyages. Il avait résolu de remettre au mois d'août son départ pour l'Italie. Il espérait, dans l'intervalle, pouvoir ramasser l'argent nécessaire. Il pressait Battus d'achever l'œuvre commencée. Pour réparer la brèche faite à la somme qu'il avait reçue, il n'avait d'espoir qu'en lui. »

Battus, qui venait d'être sérieusement malade, ne répondit pas favorablement. Il traita de fable la perte de la valise. Repoussé dans sa demande, Érasme tourna ses vues d'un autre côté et résolut de se laisser aller où le vent le porterait en l'écartant de la route, sans toutefois abandonner les voiles et le gouvernail, afin d'atteindre une plage quelconque, sinon le port désiré. Il semble ainsi désigner obscurément Montjoy et l'Angleterre. C'est avec peine qu'on le voit recourir à de petits moyens indignes de lui, pour se faire donner quelques écus par la marquise. Il faut dire cependant à sa décharge, que cette détresse, qui lui fit tant de fois oublier le soin de sa dignité, avait pour cause principale l'amour passionné des lettres. Sa pauvreté, selon la remarque de M. Nisard, était une pauvreté relative. Il fallait se procurer des manuscrits, les faire transcrire par des copistes payés, vivre avec une certaine représentation, si l'on ne voulait pas être

méprisé. D'ailleurs, pour un savant de la Renaissance, l'Italie, c'était la terre promise. Nulle réputation n'était solidement établie, si elle n'avait reçu une sorte de consécration sur cette terre des lettres.

CHAPITRE VII

Premier voyage en Angleterre. — Thomas Morus. — La famille royale. — Érasme à Oxford. — Colet. — Les savants d'Angleterre. — Lettre à Fauste Andrelin.

Érasme ne devait se rendre en Italie que plusieurs années après; mais, vers l'automne de 1499, il suivit en Angleterre mylord Montjoy, son élève, qui allait contracter mariage. Sa réputation l'avait précédé dans cette île, où brillaient déjà des savants remarquables, et le nom de Montjoy lui servit de patronage. Il ne tarda pas à se lier avec les lettrés anglais, et en particulier avec Thomas Morus, dont il nous a laissé un portrait aussi fidèle et aussi expressif que celui dû au pinceau d'Holbein. Il eut aussi occasion de voir de près les princes de la famille royale, et surtout ce jeune Henri, qui donnait déjà de si belles espérances, tristement démenties plus tard.

Pendant qu'il vivait à la campagne de Montjoy, attendant que celui-ci fût libre de continuer ses études, car le comte ne voulait pas y renoncer malgré son mariage, il reçut un jour la visite de Thomas Morus, et se laissa entraîner par lui dans une promenade de plaisir au village voisin, où étaient élevés

tous les enfants du roi, à l'exception du prince Arthur, qui était l'aîné. Lorsqu'on fut arrivé à la demeure royale, les personnes de la maison de Montjoy se mêlèrent au cortége des princes.

« Au milieu était Henri, âgé de neuf ans, montrant dès lors, dit Érasme, une âme royale, une grande élévation de sentiments, jointes à une bonté merveilleuse. A droite, se tenait Marguerite, qui, plus tard, épousa Jacques, roi d'Écosse; elle avait environ onze ans. A gauche, Marie, qui avait à peine atteint sa quatrième année, s'amusait à des jeux enfantins. Edmond, encore au berceau, était porté dans les bras. »

Morus, bon courtisan, tout philosophe qu'il était, après avoir salué le prince Henri, lui offrit des vers de sa composition. Érasme, qui ne s'attendait à rien de semblable, ne put faire de même. Il promit pourtant de montrer bientôt de quelque manière son zèle pour la personne du prince. Il était un peu en colère contre Morus qui ne l'avait pas prévenu; mais ce qui le piqua plus au vif, c'est que, pendant le dîner, l'enfant royal l'invita par un billet à donner quelque chose de sa façon. Érasme s'en alla tout honteux, s'enferma dans sa chambre, et, au bout de trois jours, en dépit des Muses, il eut fait un poème en l'honneur des enfants du roi, du monarque lui-même et de toute l'Angleterre.

Quelque temps après, il se rendit à Oxford, où le comte Montjoy devait venir le joindre. Il se trouva là dans son élément. Le prieur de la maison et de l'église du Christ l'accueillit avec bienveillance, et communiqua quelques vers improvisés par lui à un poète de son ordre, originaire de la Frise, appelé Sixtinus. Celui-ci en goûta le *tour facile et délicat*, la *séve poétique*, digne *des maîtres anciens*, la *grâce attique*, la *merveilleuse douceur*. Dans une pièce de vers qu'il lui adressa, il l'engageait à cultiver les Muses et à prouver de plus en plus que les Allemands n'étaient pas inférieurs en génie aux Italiens. Il l'appelait le plus grand poète de l'é-

poque. Érasme n'accepta pas ces éloges exagérés. « Ses vers n'avaient rien d'attique, sinon l'absence de pathos et d'enflure. Il ne se faisait pas illusion sur leurs défauts. Quant à réveiller sa muse, la baguette de Mercure seule pouvait le faire. Il valait mieux la laisser dormir. » — « Les Muses, disait-il, sont indiscrètes, bavardes, importunes. » Naguère, il les avait réveillées d'un sommeil de plus de dix ans, pour chanter les louanges de la famille royale. Irritées, elles ne s'étaient réveillées qu'à demi, et n'avaient fait entendre qu'une sorte de chant soporifique. Aussi les avait-il laissées retomber dans leur sommeil. »

Il vit à Oxford un personnage plus célèbre, Jean Colet, plus tard doyen de Saint-Paul. C'était un théologien d'une grande portée et de mœurs très pures, mais d'opinions indépendantes et hardies. Pendant son séjour à Paris, il avait entendu parler d'Érasme; il avait lu une lettre écrite par lui à Robert Gaguin, auteur d'une *Histoire de France.* Dès qu'il avait appris son arrivée en Angleterre, où sa présence pouvait être si utile aux études, il en avait ressenti beaucoup de joie et lui avait écrit une lettre flatteuse. Érasme fut charmé de ces louanges, venant d'un personnage qui répandait un parfum de vertu et de candeur sur tout ce qu'il écrivait. Il lui répondit avec une délicate modestie : « Vous trouverez en moi un homme d'une fortune très humble, ou plutôt sans fortune, étranger à l'ambition, très porté à l'amitié; lettré peu habile, mais admirateur passionné des lettres; plein d'une vénération religieuse pour la probité d'autrui, sans priser la sienne; disposé à céder à tous pour la science, et à personne pour le dévouement; un homme simple, ouvert, franc, également incapable de feindre et de dissimuler, une âme timide, mais droite, une parole sobre, un homme enfin à qui l'on ne peut rien demander que son cœur. »

Ainsi accueilli en Angleterre, il avait surmonté assez vite les ennuis qu'il avait d'abord éprouvés. Son entrée dans

cette île avait eu lieu sous les plus tristes auspices. Il avait même demandé à son ami Battus de le tirer de sa captivité, par une lettre spécieuse et pressante. On peut croire qu'il s'était trouvé mal à l'aise dans ce monde nouveau, et que Montjoy, tout occupé de son mariage, avait négligé son maître. Mais peu à peu, l'habitude, l'aimable société de Colet et du prieur Charnoce, ce prêtre des Grâces, comme il l'appelait, de joyeux repas que des conversations savantes assaisonnaient agréablement, triomphèrent de ses premières impressions.

Il attendait toujours mylord Montjoy qui devait quitter sa jeune épouse pour continuer ses études, mais le comte ne se hâta pas d'arriver. Érasme, qui avait dévoré les ennuis des premiers temps pour être utile à son élève, ne le voyant pas venir au jour fixé, lui écrivit pour ranimer son zèle, mais sans le presser vivement. Il comprenait que les affaires et les douceurs d'un nouvel hyménée pouvaient difficilement se concilier avec ces projets d'études.

Cependant il se plaisait de plus en plus en Angleterre. Les mœurs de Colet et du prieur l'enchantaient. Il écrivait à Montjoy : « On ne saurait imaginer plus d'amabilité, plus d'agrément, plus de charme. Avec ces deux amis, je ne refuserais pas de vivre aux extrémités de la Scythie. » Colet était très opposé à la théologie scholastique. C'était un des précurseurs de la Réforme. Il s'était imposé la tâche de restaurer l'ancienne théologie des Pères. Depuis trois ans, il expliquait à Oxford les épîtres de saint Paul. Il engageait Érasme à interpréter Moïse et Isaïe. Celui-ci se récusa. « Il avait renoncé à la rhétorique et à la poésie qui avaient cessé de lui être agréables, depuis qu'elles avaient cessé de lui être nécessaires, mais il ne se reconnaissait pas la science requise pour une telle mission. » Il promettait pourtant son concours ultérieur pour la restauration des études sacrées.

Ils avaient souvent ensemble des discussions théologiques. Un débat de ce genre donna naissance à un petit traité

d'Érasme sur la tristesse et l'effroi du Christ au jardin des Oliviers. C'est aussi peut-être à Oxford que fut composée la lettre dédicatoire de son ouvrage sur l'art épistolaire. Cette dédicace était adressée à Montjoy. On y voit que le jeune comte, bien que nouvellement marié et assailli d'affaires, n'a pas renoncé à son ancien amour pour les lettres.

De jour en jour son enthousiasme pour l'Angleterre allait croissant. Il éclatait dans ses lettres. Écrivant à un de ses anciens élèves qui se trouvait en Italie, après avoir exprimé la crainte bien naturelle qu'il éprouvait, en envoyant sa lettre dans un pays où les murailles étaient plus éloquentes que les hommes des autres contrées, il disait : « J'y serais déjà moi-même, si le comte Montjoy ne m'avait pas emmené en Angleterre au moment où j'allais partir. Mais où ne suivrais-je pas ce jeune seigneur, si bon, si généreux, si aimable? Je le suivrais jusque dans les enfers. Vous m'en aviez fait le plus magnifique éloge, mais chaque jour il surpasse vos éloges et mon attente. Vous me demanderez ce qui me charme dans *notre* Angleterre. Vous pouvez me croire, mon cher Robert, aucun pays ne m'a plu encore au même degré. J'ai trouvé ici un climat aussi agréable que salutaire, et tant de lumières, tant de science profonde, exquise, vraiment antique, que je ne me soucie plus guère de visiter l'Italie. Lorsque j'entends mon ami Colet, je crois entendre Platon lui-même. Qui n'admirerait en Grocin ce profond savoir encyclopédique? Quoi de plus pénétrant, de plus élevé, de plus délicat, que le jugement de Linacer (1)? La nature a-t-elle jamais rien produit de plus aimable, de plus doux, de plus heureux, que le génie de Thomas Morus? On pourrait à peine croire quelle riche moisson se prépare ici de tous côtés pour les lettres antiques. »

Il transmettait à son ami Fauste, le poète lauréat, des confidences d'un autre genre. « Nous aussi, lui disait-il, nous avons profité en Angleterre. Cet Érasme que vous connaissez, est déjà presque un bon chasseur, un cavalier non méprisable, un courtisan assez délié. Il salue avec un peu plus de grâce, sourit avec plus d'affabilité, et tout cela, malgré Minerve. Qu'importe? je réussis assez bien. Vous aussi, vous vous hâterez de venir, si vous êtes sage. Quel plaisir pouvez-vous trouver, vous si fin, à vieillir dans *ce fumier* (1) de la France? Si vous connaissiez-bien les prérogatives de l'Angleterre, mon cher Faustus, vous auriez des ailes pour accourir; et si la goutte vous retenait, vous emprunteriez l'art de Dédale. Je toucherai un seul de ces avantages si nombreux. Il y a ici des nymphes au visage divin, que vous préféreriez aisément à vos muses. Il existe de plus une coutume qu'on ne saurait assez louer. Partout où vous allez, on vous embrasse. Quand vous partez, on vous embrasse encore. Vous revenez, nouveaux baisers. On vient vous voir, vous êtes embrassé; on vous quitte, nouvel embrassement. On se rencontre, on s'embrasse. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne trouvez partout que baisers. Si vous en aviez goûté la douceur et l'agréable parfum, mon cher Faustus, vous voudriez assurément voyager, non pas dix ans, mais toujours jusqu'à la mort, en Angleterre. » Lorsqu'Érasme écrivait cette lettre assez étrange pour un théologien, il se préparait à quittter cette île et à reprendre la route de la France. Une aventure inattendue allait lui donner des idées plus sombres.

(1) Linacer ou Linacre, savant médecin anglais, a laissé des ouvrages de grammaire et des traductions latines de Galien et de Proclus. Il ne reste aucun écrit de Grocin.

(1) Le latin est plus cru encore.

CHAPITRE VIII

Érasme est dépouillé à son départ d'Angleterre. — Guet-apens sur la route d'Amiens à Paris. — Publication des premiers Adages. — La peste à Paris. — Érasme se retire à Orléans.

Érasme emportait avec lui vingt livres. C'était plus que ne permettaient les lois anglaises. Il l'ignorait. « Je fis, dit-il, naufrage, avant d'entrer dans le vaisseau (1). » Montjoy et Morus lui avaient assuré que ce règlement ne concernait que la monnaie anglaise. Il n'en fut pas moins dépouillé de tout ce qu'il avait. Il fut lui-même retenu prisonnier. Montjoy ne put obtenir sa délivrance qu'avec beaucoup de démarches et d'argent. Débarqué sur le continent, il se rendit auprès de Battus qu'il avait informé de sa disgrâce. Il paraît que celui-ci avait pressenti ce malheur et pis encore. Content d'avoir retrouvé son ami, même maltraité, même mutilé, il annonça l'arrivée d'Érasme à Montjoy, maudissant ces harpies qui n'avaient pas su respecter les Muses et la poésie. Mais il n'y avait rien à faire avec Henri VII, de rapace et sordide mémoire. « Érasme, disait Battus, a supporté sa disgrâce avec une constance inébranlable; il était moins abattu que moi-même. O la belle chose que la philosophie, objet constant de son étude et de ses louanges! C'était mon devoir de chercher à le consoler; mais lui riant a gour-

(1) De là on a conclu à tort qu'il avait fait réellement naufrage. Ce n'est qu'une figure.

mandé mes larmes et relevé mon courage. » Il ne regrettait nullement d'avoir visité l'Angleterre; car s'il avait perdu son argent, il avait gagné des amis qu'il préférait à tout l'or du monde.

Après avoir passé deux nuits avec Battus, il se mit en route pour Paris; mais la fortune d'Angleterre le suivit jusqu'à cette ville. Son voyage fut marqué par une nouvelle tragédie, pire que la première. Arrivé à Amiens par un temps affreux, il résolut de louer des chevaux, aimant mieux ménager son corps déjà fatigué que sa bourse peu remplie. Il part sur le soir en compagnie d'un Anglais. Le lendemain on arrive à un petit village appelé Saint-Julien, vrai coupe-gorge. Le jeune homme, qui les accompagnait pour ramener les chevaux, veut que l'on s'arrête, quoiqu'il fasse encore grand jour. Avant la fin du souper, la servante l'appelle, prétendant que l'un des chevaux est malade. Il sort, mais avec un visage qui laisse voir tout autre chose. Les soupçons d'Érasme s'éveillent. Peu après, il voit entrer le loueur lui-même qui annonce que sa fille, femme du jeune homme, a été foulée aux pieds, et qu'il est accouru pour le renvoyer à la maison. Il se rappelle alors plusieurs circonstances suspectes et n'a plus aucun doute sur le guet-apens. Il s'agit d'échapper au couteau. Il propose aux deux hommes de retrancher du prix du voyage le chemin qui reste à parcourir, les laissant libres de s'en retourner chez eux. Le loueur secoue la tête. L'Anglais, aussi effrayé qu'Érasme, ne sait quel avis donner. Comment vont-ils passer la nuit? car il faut coucher dans la même chambre que les voleurs. Quand les deux hommes se sont mis au lit, Érasme et l'Anglais en font autant; mais ils restent habillés et chaussés. N'ayant pour se défendre qu'une épée et un gant cuirassé, ils veillent et dorment tour à tour. Érasme se lève avant l'aube, ouvre les fenêtres et fait grand bruit. Les brigands déconcertés se lèvent également. Pour payer l'aubergiste, les voyageurs n'ont pas assez de monnaie d'argent. On fait des difficultés pour changer une pièce d'or; et pendant

qu'on se débat sur la matière et le poids des pièces, les voleurs s'aperçoivent qu'Érasme et son compagnon ne sont pas aussi riches qu'ils l'avaient cru. On pèse enfin, mais avec des poids faux. Érasme écarte adroitement le plus lourd, et le plateau de la balance penche aussitôt. On retient pour le souper et les chevaux ce qu'on veut, mais les voyageurs sont sauvés. Une nouvelle contestation s'élève sur le prix pour le chemin qui reste à parcourir. Érasme s'esquive et fait semblant d'aller à la messe. Il passe la rivière et atteint Saint-Denis sans prendre haleine. Il arrive à Paris harassé de fatigue, épuisé d'argent.

N'ayant plus que trois écus de très mauvais aloi, il s'établit chez Augustin Caminade, où il vit chichement, mais dans l'étude des lettres. Ce guet-apens n'a rien d'invraisemblable; mais il faut dire qu'Érasme en adresse le récit à son ami Battus qui peut obtenir de la marquise de nouvelles largesses. Ici commence une des périodes les plus pénibles de sa vie. On voit se dérouler une suite de requêtes, qui ressemblent beaucoup trop aux suppliques d'une mendiante pauvreté. Dans sa détresse, la blessure qu'il avait reçue en Angleterre lui devenait plus sensible à mesure qu'elle vieillissait, et, au souvenir de l'affront sanglant qu'il avait reçu, s'ajoutait l'impossibilité de s'en venger. « Pouvait-il combattre contre toute l'Angleterre, ou contre son roi? L'Angleterre était innocente. Écrire contre celui qui pouvait proscrire et même faire mourir, c'était le comble de la démence. Il souhaitait, comme Thémistocle, l'art d'oublier. »

Au milieu de ses travaux et de ses inquiétudes, sa santé si frêle chancelait souvent. Après son retour à Paris, les fatigues d'un voyage d'hiver sur terre et sur mer, le labeur continu qui suivit ces fatigues, le régime du carême, qui le rendait malade chaque année depuis son arrivée en France, un changement fâcheux de domicile, toutes ces causes réunies firent reparaître quelques traces de cette fièvre nocturne qui, deux ans auparavant, l'avait mis aux portes du tombeau. Les soins, l'art

de G. Copus (1), médecin habile et dévoué, sectateur des Muses, chose bien rare! enfin, dit-il, la protection de sainte Geneviève, triomphèrent du mal. Mais sa santé était toujours précaire, et le retour de la fièvre pouvait lui être mortel. » Dans une lettre écrite vers la même époque à son ancien supérieur, il raconte sa guérison, qu'il attribue à la sainte, et les miracles qui se reproduisaient autour de sa châsse conservée chez les chanoines réguliers. Il parle d'une pluie qui avait duré près de trois mois, et d'une inondation de la Seine qui avait envahi la ville et la campagne. On avait conduit la châsse de sainte Geneviève processionnellement à Notre-Dame. L'évêque avec toute l'Université vint au devant en grande pompe. Les chanoines réguliers et l'abbé lui-même formaient le cortége, marchant nu-pieds. Quatre hommes entièrement nus portaient la châsse. « Maintenant, dit-il, le temps est d'une sérénité parfaite. » Cette lettre est curieuse à cause de la main qui l'a écrite et par quelques traits bizarres de mœurs (2).

Cependant Érasme, malgré tant de digrâces, ne s'était pas abandonné à un découragement inactif. Battus lui avait envoyé les fruits de ses veilles, sa seule richesse. Tout entier à l'étude, il avait résolu de publier un recueil de proverbes et les avait rassemblés à la hâte. Cette première édition des *Adages* parut dans l'été de l'an 1500, avec une lettre flatteuse du poète royal, Fauste Andrelin. Elle fut dédiée à Montjoy. Elle renfermait seulement huit cents proverbes. Caminade expliquait l'ouvrage devant un auditoire très nombreux, et le début promettait un heureux succès. Ce travail achevé, Érasme voulait faire tous ses efforts pour terminer son ouvrage sur les belles-lettres et consacrer tout l'été à composer des livres. En même temps, il se livrait avec ardeur à

(1) G. Copus, traducteur de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Æginète; premier médecin de François Ier. Aléandre lui servit de maître pour le grec.

(2) Érasme consacra sa pieuse reconnaissance par un chant lyrique en l'honneur de sainte Geneviève. *V.* t. V, p. 1335.

une étude qui, à cette époque, présentait de grandes difficultés, je veux parler de l'étude du grec. Il aimait beaucoup Homère. Plus tard, à Orléans, séparé d'Augustin Caminade, il écrivait que ce poète était son unique consolation, tout en avouant qu'il ne le comprenait pas toujours. Cette étude le fatiguait extrêmement. Il n'avait ni livres ni argent pour payer un maître. A peine avait-il de quoi soutenir sa vie. « Voilà, disait-il, ce que me vaut l'amour des lettres. » La peste, qui de nouveau sévissait à Paris, devint menaçante. Erasme vit avec douleur ses études interrompues et la vente des Adages arrêtée.

Il hésita sur le refuge qu'il choisirait. Son cœur l'attirait vers les pays voisins de sa patrie et vers son ami Battus, qu'il désirait aider et exciter dans ses études. Mais un motif de délicatesse l'empêchait d'accepter l'hospitalité chez un ami commun. Il craignait les calomnies de la foule, hostile aux professeurs de belles-lettres encore plus qu'aux gens de cour, prompte à croire le mal qu'elle se sent capable de faire. D'ailleurs, tant d'allées et de retours devaient exciter l'étonnement; enfin, Battus l'avait invité froidement à venir. Il voyait avec une sorte de jalousie grandir dans le cœur de son ami une affection rivale et même préférée. Il lui reprochait de chercher à élever G. Hermann à ses dépens. La marquise avait fait à celui-ci un magnifique présent de voyage; elle l'avait laissé lui-même partir, la bourse vide; et pourtant Guillaume revenait dans son pays; Érasme s'en éloignait; Guillaume courait aux festins somptueux; Érasme retournait à ses livres.

Se croyant négligé, il écrivit à Battus et lui dépeignit sa détresse. « La peste mettait obstacle aux profits qui étaient sa seule ressource. Hors de Paris, que pouvait-il attendre? L'évêque de Cambrai le détestait, l'abbé de Bergues le payait de belles espérances. Il croyait encore la marquise assez riche pour lui faire du bien, mais il se défiait des cours et de l'humeur capricieuse des femmes. Il demandait l'accomplissement des promesses qu'on lui avait faites, et en outre un bénéfice ecclésiastique dont Battus recueillerait le revenu pour lui. Rassasié de la France, où il passait pour un exilé rejeté de son pays, il désirait la quitter pour aller vivre dans sa patrie, où l'on attribuait son éloignement à l'amour de l'indépendance. Mais s'il le pouvait, si Montjoy ou la marquise lui en fournissait les moyens, il irait auparavant chercher le titre de docteur en Italie. »

Après avoir ainsi stimulé le zèle de Battus, qui semblait s'endormir, il partit pour Orléans et encourut les railleries de Fauste qui lui reprocha sa poltronnerie. Érasme répondit : « Que le reproche pourrait toucher un soldat suisse, mais non un poète ami du calme et du repos. Se montrer sans crainte contre un ennemi invisible, c'était sottise. »

De nouveaux tiraillements l'attendaient à Orléans. Il s'installa d'abord chez Caminade, qui l'avait précédé dans cette ville, mais au bout de quelques jours, un des jeunes gens qui demeuraient avec celui-ci, tomba malade. On ne savait pas si le mal était contagieux. Érasme, craignant pour sa santé, se transporta chez Jacques Tutor, d'Anvers, professeur de droit canon, homme plein d'obligeance, son ami et son admirateur passionné. Il devait retourner chez Caminade aussitôt après le rétablissement du jeune homme. Mais Caminade devint jaloux de Tutor.

Vainement Érasme lui exprima le chagrin que lui causait cette séparation momentanée, s'engageant à ne pas communiquer à son hôte une ligne de ses écrits, et le pressant d'adoucir l'interruption de leur vie commune par un commerce épistolaire. Caminade retint chez lui l'ouvrage sur la manière d'écrire les lettres, qu'Érasme réclamait pour y mettre la dernière main, ne pouvant, faute de livres, s'occuper d'autres travaux; il donna même à entendre qu'il lui fermerait sa porte.

Malgré ses feintes, Érasme crut bientôt reconnaître les sentiments d'un ennemi déclaré, d'un perfide, d'un larron,

enfin tous les traits de cet ancien Augustin qu'il avait dépeint dans plusieurs de ses lettres. Il le soupçonna de tramer un complot pour s'emparer de l'argent qu'il attendait d'Angleterre. Selon lui, le plan d'Augustin était d'arrêter secrètement le porteur de cet argent, de prendre la somme et de faire disparaître le messager en imaginant quelque fable. En ce moment, il lui paraissait pire qu'un assassin acharné après sa personne et son argent.

Érasme combina toute une série de mesures pour déjouer le complot avec le secours de Battus, chez lequel le messager devait passer, et pour s'assurer des gages contre Augustin. Il invoqua tout le zèle, toute la ruse, toute la diligence de son ami, afin de prévenir les mauvais desseins de ce loup ravisseur. Confiant par nature jusqu'à l'étourderie, mais timide et mobile, il éprouvait tout à coup de ces défiances fiévreuses qui semblent propres aux tempéraments maladifs et aux âmes faibles.

L'intérêt commun amena bientôt une réconciliation. Augustin reconnut ses dettes, mais il prétendit n'avoir rien à donner. Réconcilié tant bien que mal avec lui, Érasme ne tarda pas à s'irriter contre la marquise et même contre Battus. Celui-ci s'était plaint de son humeur morose. Il l'avait même accusé de feindre. Ce reproche était fait pour offenser un homme qui se déclarait avant tout ennemi de l'hypocrisie. « Une fois, à la vérité, il avait eu recours à la feinte pour sortir d'Angleterre, mais cette ruse était dirigée contre l'Anglais (1), et non contre Battus. S'il lui avait exposé sa détresse, rien n'était moins supposé, et cependant Battus ne lui avait envoyé que trois angelots (2). Il croyait encore à la sincérité de son affection, mais il le priait d'expédier à la marquise un messager ou de partir lui-même pour appuyer de son éloquence la lettre qu'il lui écrivait. Il désirait aussi

(1) Montjoy.
(2) L'angelot valait dix schellings.

que le jeune Adolphe intercédât pour lui de ses caressantes prières. Mais il fallait obtenir un don important. Il ne convenait pas de faire aux grands des demandes mesquines. Un savant comme lui ne ferait-il pas plus d'honneur à la marquise que ses théologiens? Leurs sermons étaient vulgaires; les écrits d'Érasme seraient immortels.

« Battus pouvait bien faire quelques légers mensonges pour sauver un ami. Il devait vanter son génie, son caractère, ses espérances, la pudeur qui l'empêchait de raconter lui-même son indigence, enfin son amour pour la marquise, et, après ces précautions oratoires, arriver à demander 200 florins, c'est-à-dire le paiement anticipé de sa pension pour l'année suivante. Il ne pouvait postuler moins, car avec 100 florins, déjà même entamés, faire le voyage d'Italie, c'était impossible, à moins de se mettre de nouveau sous la dépendance de quelqu'un, condition qui lui semblait pire que la mort.

« Qu'importait à la marquise de donner à présent ou dans un an. Il fallait que Battus fût encore sa providence; ce n'était pas assez que de le sauver du dénûment. Il était décidé à renoncer aux études, ou à se procurer, de quelque manière, ce que les lettres demandaient, c'est-à-dire une vie qui ne fût ni misérable ni basse. Il n'avait pas été loin de la mendicité; il y touchait encore, sa bourse était vide. Suffisait-il de ne pas laisser Érasme mourir de faim, lorsque tant d'ânes bâtés nageaient dans l'opulence? Battus se plaignait qu'il n'envoyât rien; mais cachait-il ses trésors? Se livrait-il au sommeil? Il ne ménageait pas même sa santé, toujours occupé à composer, à expliquer, à corriger, à lire, à recueillir, à écrire, à châtier ses écrits, à pousser l'étude si difficile du grec. Il n'aspirait pas à une science vulgaire. Aussi ne se pressait-il pas de donner l'essor à ses livres. Il préférait une gloire tardive, mais solide, à une renommée précoce, mais éphémère.

« Permis à celui qui n'en avait pas fait l'épreuve, d'ignorer quel travail c'était que de faire un livre. Battus avait beau jeu, mesurant les loisirs de son ami aux siens, de l'engager à

écrire un ouvrage pour celui-ci, des lettres pour des milliers de personnes, comme s'il avait un génie d'airain. « Tu mêles dans ta lettre, disait-il en finissant, des traits qui peuvent te paraître piquants, mais que je trouve insultants et déplacés. Renonçons, je t'en prie, à ces épigrammes qui sentent Momus plutôt que les Grâces. Au nom de notre amitié, qu'il ne te vienne pas à l'esprit de faire l'expérience si je puis dédaigner le dernier espoir qui me reste, et ne troublons pas une amitié si douce pour des bagatelles inopportunes. »

Cependant la peste ayant cessé à Paris, Érasme songeait à y retourner et à vivre de nouveau avec Augustin qui s'y trouvait déjà rendu. Mais quoique réconcilié ostensiblement, celui-ci semblait lui garder rancune. Les protestations de respect et d'affection ne manquaient pas. « Très digne maître, lui écrivait-il, moi, votre élève tout dévoué, je me donne à vous; ordonnez ce que vous voudrez; rien n'est à moi; tout est à vous. »

Érasme, mécontent de ce langage hyperbolique, invitait Augustin à le traiter comme un ami et non comme un tyran. « Compatissant à sa gêne, se réjouissant de voir la destinée s'adoucir un peu pour lui, il relevait son courage et lui demandait formellement si, revenant à Paris, il pourrait recevoir chez lui l'hospitalité sans l'incommoder. Il le priait de lui dire franchement toute la vérité. Il avait moins en vue son intérêt que celui d'Augustin qui, par les soins d'Érasme, devait mettre la dernière main à sa science. Il l'avait initié aux *bonnes* lettres; il avait vécu intimement avec lui pendant un grand nombre d'années. Avec qui pouvait-il perfectionner plus agréablement ses connaissances? Mais il voulait savoir à quoi s'en tenir, afin d'aviser. »

Il s'occupait en ce moment d'un ouvrage sur l'*abondance oratoire*, mais en dépit des Muses. Il manquait de livres, et la matière s'étendait devant lui à mesure qu'il avançait. Il y travaillait cependant pour ne pas rester oisif. Sa santé paraissait raffermie pour quelque temps. Il voulait faire tous ses

efforts, afin de publier les ouvrages commencés, et de réduire au désespoir ses trop nombreux Zoïles en traitant des matières théologiques; car depuis longtemps son cœur le portait vers les études sacrées. Le temps lui semblait venu de faire taire l'envie par l'éclat du mérite, et il espérait y réussir, avec la grâce de Dieu, pourvu qu'il lui fût donné de vivre encore trois ans. Il déposa de nouveau ses chagrins dans le cœur de Battus. En même temps il le pria de lui faire parvenir par un messager sûr l'argent qu'il aurait reçu de la marquise, ou tout au moins celui venu d'Angleterre, afin qu'il pût retourner à Paris; ce qu'il avait résolu de faire à la Noël, et *il n'y avait pas de rocher plus nu que lui.* « Certes, il ne pouvait assez se louer de Jacques Tutor, nouveau Battus pour le cœur et le visage; mais il ne voulait pas lui être à charge, car Tutor attendait, plutôt qu'il n'avait, une grande fortune, ayant assez pour lui-même, pas assez peut-être pour nourrir Érasme. »

Il chercha même à lui rendre service à son tour, et à obliger tout à la fois l'abbé de Bergues. Cet abbé avait un jeune frère appelé Dismas, qui se trouvait à Orléans pour ses études (1). D'un beau naturel, spirituel et modeste, le noble écolier désirait vivre chez Tutor qu'il avait connu à Louvain. Tutor, de son côté, souhaitait d'avoir dans sa maison un jeune homme ne ressemblant en aucune façon au vulgaire, ardent pour les nobles études, et auquel il pût communiquer sa science. Battus fut prié d'employer son influence pour arranger l'affaire. Érasme écrivit lui-même au chapelain de l'abbé; il retraçait les dangers qui menaçaient le corps et l'âme de Dismas dans la maison où il était : « Malproprement et chichement nourri, le jeune seigneur avait là pour camarades des bouffons, plutôt que de vrais étudiants, plus amis des épées que des livres, coureurs de nuit, buveurs de jour, adonnés à l'orgie plus qu'aux veilles studieuses. Chez Tutor,

(1) L'Université d'Orléans était alors fort renommée pour l'étude du droit.

il trouverait un père plein d'affection, des jeunes gens de noble naissance, et en particulier deux frères de la famille de Nassau, très vertueux et très unis entre eux. On pouvait craindre que Dismas n'apprît pas bien le français chez un compatriote, mais il le parlait déjà avec facilité; d'ailleurs il entendrait assez de gens le parler; et, ce qui importait davantage, il apprendrait les bonnes lettres, il apprendrait la vertu. »

Érasme avait d'abord hésité à écrire à l'abbé lui-même. D'après le conseil de Battus, il se ravisa. Il avait craint qu'Antoine de Bergues, qui venait de voir l'évêque, son frère, dans le Brabant, ne fût revenu mal disposé pour lui; il ne savait que croire de ses sentiments. « S'il devait imiter son frère, écrivait-il, nous ne pourrions jamais être trop loin l'un de l'autre. » Quant à l'évêque, il avait usé à son égard d'un procédé inconvenant, pour ne pas dire odieux. Un jeune bachelier de Malines avait reçu du prélat la mission d'épier et de scruter avec toute la sagacité possible les secrets de la vie d'Érasme, et de lui transmettre par écrit les découvertes de son espionnage. Une magnifique récompense était promise au délateur. « Dans son impudente légèreté, disait Érasme, cet homme a exprimé son étonnement de ce que j'osais demeurer à Paris, malgré son désaveu. Insensé d'avoir cette pensée, plus insensé encore de la communiquer à un pauvre étudiant! » Ce qui aigrissait davantage l'évêque, à ce qu'il croyait, c'était la pensée que son protégé le négligeait et se plaignait peut-être de lui à son frère et à d'autres personnes. Mais, loin de se décourager, Érasme n'en avait qu'un plus vif désir de publier à Paris quelque œuvre remarquable qui fît sécher de *dépit ces gens-là*. « Quel malheur pour mon faible talent, disait-il, d'avoir rencontré cet *anti-Mécène*, qui, au lieu de me soutenir, me porte envie à l'excès! »

CHAPITRE IX

Retour d'Érasme à Paris. — Nouvelles instances auprès de la marquise. — Chute de ses espérances — La peste à Paris. — Il cherche un refuge dans les Pays-Bas. — Mort de Battus.

La veille de son départ d'Orléans, Érasme reçut d'un médecin un présent de vin aromatique. Il le remercia dans une lettre où il citait Homère, faisant, pour ainsi dire, l'essai de son savoir en grec. De retour à Paris, son premier soin fut d'écrire de nouveau à l'abbé de Bergues et à la marquise. L'abbé avait bien accueilli sa première lettre. Érasme, le remerciant, faisait plusieurs citations grecques, et se plaignait que son ardeur pour l'étude fût contrariée par sa mauvaise fortune. Il désirait vivement offrir à l'abbé quelque œuvre de sa plume. Il parlait ensuite d'un sorcier, d'un sacrilége, d'une hostie profanée, d'un prêtre complice de la profanation, d'une évocation du démon pour se procurer de l'or par des moyens magiques. Dans une nouvelle lettre où il annonçait le dénoûment du procès et la punition des coupables, il revint sur l'étude du grec. « Il avait, disait-il, trouvé par hasard certains ouvrages en cette langue, et passait à les transcrire les jours et les nuits. Il regrettait vivement de n'avoir fait qu'effleurer cette étude dans son enfance, car il voyait bien que la science du latin sans celle du grec n'était qu'une science imparfaite et mutilée. » A ses yeux, la connaissance de cette langue était nécessaire pour comprendre à fond les traductions latines des livres saints, où les formes grecques avaient été conservées, comme pour la partie de la théologie qui traitait des mys-

tères. « Chez nous, disait-il, ce ne sont que de petits ruisseaux et comme des flaques fangeuses; chez les Grecs, ce sont des sources très pures et des fleuves qui roulent de l'or. »

Il s'appuyait d'un décret pontifical, qui recommandait l'étude des trois langues comme indispensable pour l'intelligence parfaite des divines Écritures. « Maintenant, au contraire, on se contentait d'une faible teinture du latin, et on croyait tout tirer de Scot comme d'une corne d'abondance. Il travaillait à une œuvre difficile, pour ne pas dire téméraire, à la restauration de saint Jérôme dont le texte était fort corrompu. Il se proposait d'y ajouter des commentaires qui devaient en faciliter l'intelligence. Aussi, pour se fortifier dans la connaissance de la langue grecque, voulait-il *pendant quelques mois se donner un maître tout à fait grec, ou plutôt deux fois grec, toujours affamé et faisant payer ses leçons un prix excessif* (1). » C'était adroitement solliciter la munificence de l'abbé de Saint-Bertin.

Avec la marquise, il alla au but plus directement. Dès les premières semaines qui suivirent son retour à Paris, il lui adressa une lettre pleine de flatteries, exagérées jusqu'au ridicule, pour tâcher de faire violence à sa générosité.

« Il rappelait d'abord les trois Anne, célébrées par les auteurs anciens; la sœur de Didon, placée parmi les déesses du ciel, à cause de son amour pour sa sœur; la mère privilégiée de Samuel; enfin, la mère de la sainte Vierge. Les Muses latines avaient consacré la première à l'immortalité; les annales des Hébreux célébraient les louanges de la seconde, et la piété chrétienne rendait un culte à la troisième, chantée par R. Agricola et par Baptiste de Mantoue. « Puisse mon talent littéraire, disait-il, avoir assez de pouvoir pour faire connaître à la postérité votre cœur si pieux, si pur, si chaste, et consacrer votre gloire; et il en sera ainsi, pourvu que notre génie réponde à votre vertu. »

(1) Ce grec s'appelait Michel Pavius.

« Noblesse de naissance, piété insigne, patience éprouvée par les plus rigoureuses disgrâces, tels étaient les traits communs qu'elle avait avec ces trois femmes dont elle portait le nom comme par une sorte de convenance providentielle. De même que le palmier, Anne Borsala savait résister aux disgrâces, et défier les assauts de la fortune qui se faisait un jeu de tourmenter l'innocence. Il aimait à penser que le Ciel envoyait quelquefois ces tempêtes, non pour perdre la vertu, mais pour la faire briller d'un plus vif éclat. Il citait l'exemple d'Hercule, d'Ulysse, d'Énée, à côté de celui de Job. Il applaudissait à la sérénité joyeuse que la marquise opposait aux rigueurs du sort, et se fortifiait lui-même par son exemple plus que par celui d'aucun personnage de l'antiquité. Voué dès sa naissance à l'infortune, il naviguait depuis une année entière, malgré le vent, sous un ciel irrité, contre un courant ennemi.

« Le jour où il écrivait cette lettre rappelait un triste anniversaire, le naufrage de son petit trésor sur le rivage d'Angleterre. C'était l'aliment de ses études. Depuis lors, les malheurs s'étaient succédé sans interruption. Rejeté nu sur le continent par le monstre britannique, il s'était vu exposé à un temps rigoureux, à un voyage pénible, au poignard des brigands, à la fièvre, à la peste. Il fallait ajouter encore les soucis domestiques de chaque jour. La fortune, qui ne pouvait mordre la marquise que de loin en loin, se déchaînait sans cesse contre lui, constante, pour ainsi dire, en ce seul point. Mais fortifié par les lettres et la philosophie, il devait rougir de se laisser abattre, quand une femme née et élevée dans la mollesse savait supporter virilement les atteintes du sort, quand surtout la protection d'Anne Borsala, comme une constellation bienfaisante, brillait à ses yeux. La fortune ne pouvait lui ravir sa science, et les richesses de la princesse pouvaient facilement lui rendre ce peu d'argent nécessaire à son repos studieux et à sa muse qui lui était exclusivement consacrée.

« Il énumérait les poètes et les écrivains qui avaient trouvé des protecteurs bienfaisants, depuis Virgile jusqu'à Politien, et leur avaient assuré en retour l'immortalité pour prix de leurs bienfaits.

« Quant à moi, poursuivait-il, je refuserais, ô ma bienfaisante nourrice, d'échanger votre appui contre celui d'un Mécène ou d'un César quelconque. »

« Il promettait d'employer toutes les forces de son faible génie à faire connaître aux siècles futurs la femme incomparable qui avait surgi aux extrémités du monde pour ranimer les *bonnes lettres*. Elle avait soutenu la muse d'Érasme, délaissée par ceux qui lui avaient fait de si brillantes promesses, dépouillée par un tyran. Cette muse, nourrie par elle, implorait encore, en suppliante, sa générosité. Elle invoquait l'intérêt sacré de cette auguste reine qu'on appelle la théologie, non cette *théologie défigurée, couverte des haillons de l'école*, mais cette théologie ancienne, au vêtement varié et resplendissant d'or, qu'il voulait débarrasser de la rouille du temps.

« Pour cette entreprise, deux choses étaient indispensables : un voyage en Italie où il recevrait la consécration de sa science, et la conquête du titre de docteur, chose vaine en soi, mais très importante pour le vulgaire et même pour les gens les plus éclairés. Autrefois on était tenu pour maître quand on avait fait preuve de savoir par des livres publiés; maintenant il fallait revêtir la peau du lion pour avoir crédit et autorité, prendre l'armure du Glaucus d'Homère, non celle qu'il reçut, mais celle qu'il donna. Il s'était donc armé d'impudence contre sa coutume, contre son caractère, enfin contre cette pudeur virginale qui sied aux lettres; mais la nécessité avait une force pressante.

« Il envoyait à la marquise un chant qu'il avait composé en se jouant, dans son enfance, en l'honneur de sainte Anne; car, dès son jeune âge, il avait eu une dévotion particulière pour cette sainte. Il lui offrait en même temps certaines prières qui devaient, comme des formules magiques, servir à

évoquer, même malgré elle, non la Lune, sœur de Phébus, mais celle qui enfanta le Soleil de justice, et qui d'ailleurs ne pouvait se montrer que très facile, lorsque, vierge, elle était invoquée par des prières virginales. « Car, disait-il, je vous compte moins parmi les veuves que parmi les vierges. Si toute jeune vous avez pris un époux, vous l'avez fait, en partie, pour obéir à vos parents, en partie, pour assurer la perpétuité de votre race; et votre mariage fut tel, que le plaisir y trouva moins de place que la patience. Mais que, dans la fleur de l'âge et si près de l'enfance, nulles poursuites de prétendants n'aient pu vous faire renoncer à la continence, ce n'est plus un veuvage, c'est une véritable virginité; et si, comme j'en ai la confiance, vous persévérez dans la même vertu, croyez-moi hardiment, je vous rangerai, avec l'approbation de saint Jérôme, j'espère, non dans le chœur des vierges qui sont, dit l'Écriture, innombrables, ni parmi les quatre-vingts concubines dont parle Salomon, mais parmi les cinquante reines. »

« Il avait en main plusieurs ouvrages : il destinait le livre sur la *composition épistolaire* et le traité sur l'art de *varier le discours* à l'instruction du jeune prince; mais il voulait consacrer à sa princesse son livre sur les bonnes lettres. Si ces ouvrages se faisaient attendre, c'était la faute de la fortune, et non la sienne. Publier de mauvais livres, c'était le comble de la folie; en produire de bons, c'était une œuvre très difficile. »

Non content d'avoir écrit cette lettre, adulatrice sans mesure et sans goût, il sollicita le patronage de Nicolas de Bourgogne, préposé à l'administration des biens de la marquise. Dans la lettre qu'il lui écrivit, il comparait les poètes aux cygnes.

« Les uns, disait-il, portent la blancheur dans leur âme, les autres, sur leur plumage. Mais aujourd'hui, sous notre ciel, les uns et les autres ont perdu la voix. Peut-on s'étonner que les cygnes soient devenus muets, lorsque le vent du nord et la tempête soufflent si souvent, sans faire place au zéphyr?

Érasme aussi à perdu la voix avec ses écus au souffle de l'aquilon britannique. » Il le priait poétiquement, mais non sans recherche, d'appuyer sa demande et d'être pour lui un autre Battus.

Il eut beau faire, sa supplique resta sans effet. Battus répondit d'une façon qui parut inconvenante et outrageuse. Alors Érasme ne put se contenir, et prodigua l'injure à celle qu'il avait flattée sans délicatesse et sans dignité.

« Ou je me trompe, mon cher Battus, écrivait-il, ou quelque mauvais génie, irrité contre notre union, conspire à rompre une amitié si douce. Pourquoi envoyer un messager de confiance pour apporter, non pas mille angelots, mais huit francs? Pourquoi avoir encore retranché quelque chose à une si petite somme? Craignait-il que, devenu riche, Érasme n'oubliât son devoir? Voulait-il conserver une ou deux pièces d'or, pour avoir occasion d'expédier un autre envoyé? Était-ce pour prendre les lettres que Battus demandait, comme si l'affaire n'aurait pas pu s'arranger sans ces lettres, s'il l'avait bien voulu? Cette demande avait fait le plus grand tort à ses travaux. De toute l'année, la fièvre ne lui laissait que trois ou quatre mois pour l'étude : il avait besoin de les mettre à profit. Il était occupé à refondre ce qu'il avait écrit autrefois sur l'art épistolaire. A l'arrivée du messager, porteur d'une lettre injurieuse et d'une somme rognée, violemment ému, il avait jeté ce qu'il avait en main, prêt à renvoyer le jeune homme sans lettres, si Tutor ne l'en avait dissuadé avec beaucoup de peine. Mais c'était avec une répugnance indicible qu'il avait écrit des fadaises à la marquise, au préposé, à l'abbé de Saint-Bertin.

« Sans doute Battus accuserait son humeur morose, mais il devait songer combien il était difficile d'exciter son esprit à écrire un grand ouvrage, combien il était pénible de se voir interrompu pour des bagatelles dans le feu de la composition. Au milieu de sa profonde oisiveté, il croyait qu'Érasme avait toujours l'esprit dispos et joyeux; comme s'il existait un ennui

plus sérieux que celui d'un homme fatigué par le travail de la composition, ou comme s'il ne devait pas satisfaire à Paris ceux dont les bienfaits le faisaient vivre. On lui demandait des charges de livres, des centaines de lettres, sans examiner s'il avait le temps de les écrire, et sans tenir compte de sa promesse d'immortaliser un jour le nom de la marquise par des ouvrages publiés. Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'on lui avait promis de l'argent, et son ami ne lui envoyait qu'une espérance stérile, ne cessant de lui dire : « Je ne désespère pas; je plaiderai ta cause activement, et autres choses nauséabondes, à force d'être répétées. »

Battus déplorait la fortune de la marquise. Érasme lui répondait : « Tu me parais malade de la maladie d'autrui. Elle néglige sa fortune, et tu te tourmentes!... Elle s'amuse et folâtre...; et tu ronges ton frein! Elle n'a rien à donner, dis-tu; je le vois parfaitement; si, pour ces raisons, elle ne donne rien, elle ne donnera jamais rien; car de telles raisons ne manquent jamais aux grands. » Au milieu de tant de dépenses inutiles, qu'était-ce qu'une somme de deux cents florins? Elle était sans doute dans de grands embarras; mais c'était par sa faute, pour avoir voulu s'attacher à un joli homme plutôt qu'à un personnage grave et austère, comme il convenait à son âge et à son sexe. Il prévoyait pour elle de bien plus grands embarras, si elle ne changeait pas de sentiments. Au reste, s'il parlait de la sorte, ce n'était pas en ennemi, car il chérissait en elle sa bienfaitrice; et il revenait sur les 200 florins : « Sept heures après qu'ils auront été donnés, elle ne s'en souviendra déjà plus. Toute la question se réduit à arracher l'argent, ou comptant, ou à toucher sur un banquier de Paris. » Battus avait mal combiné ses mesures, mais ce qu'il n'avait pas fait, il pouvait le faire encore, s'il voulait s'y appliquer de grand cœur.

On rougit de trouver dans la correspondance d'Érasme cette lettre si âpre, si outrageante pour celle qu'il appelle sa bienfaitrice, cette lettre qui donne un démenti si révoltant aux

adulations de la veille, et qui respire la plus cupide rapacité. L'irritabilité de son caractère l'explique, mais ne l'excuse pas.

Bientôt il apprit que le crédit de Battus était fort ébranlé. On disait même qu'il était malade. Alors, revenant à lui, il supporta avec un calme philosophique la chute de ses espérances, rassura Battus sur la constance de son amitié et le consola dans les termes les plus affectueux. « Si sa santé malheureusement chancelante pouvait devenir meilleure, il espérait triompher de tous les obstacles. Il s'étonnait cependant que celle qui avait promis de n'être jamais une femme pour lui, fût maintenant plus qu'une femme. Mais il fallait se résigner à la nécessité. Il regrettait surtout le bruit qu'avait fait cette affaire, non sans exciter probablement la jalousie de beaucoup de gens. Battus devait tâcher de se rétablir et de veiller à ses intérêts le plus tôt possible. Il voyait à quels orages les cours étaient exposées. Il avait écrit des notes sur les *Offices* de Cicéron, et avait eu l'intention de les offrir au jeune Adolphe; mais ce n'était plus la peine. »

Au printemps de 1502, la peste ayant recommencé ses ravages à Paris, Érasme songeait à se réfugier de nouveau chez son ami Tutor. Déjà il avait ramassé quelque argent pour ne pas lui être trop à charge, mais, apprenant que le fléau se montrait aussi à Orléans, il fut forcé de tourner sa voile d'un autre côté. Il prit la route de son pays. Il passa près de deux mois dans la Hollande, en courses et en festins, non sans de très grandes dépenses. Cette vie sensuelle était peu de son goût. « J'aimerais mieux, disait-il, vivre chez les Phéaciens. » Il visita son *doux* ami Guillaume et l'excita vainement à l'étude. Guillaume se reconnaissait son obligé et s'accusait de ne pas lui avoir témoigné suffisamment sa gratitude. Érasme s'était fait le patron de ses odes. Quand les *Adages* parurent, Hermann, prié d'en favoriser le succès, s'y prêta d'assez mauvaise grâce et laissa paraître des sentiments peu généreux et même peu désintéressés. Malgré ses torts, l'amitié d'Érasme ne s'était pas refroidie. Il désirait que Guillaume se fît un nom immortel par des œuvres éclatantes. Pour le voir, il s'avança jusqu'à Harlem, avec une grande charge de livres, bravant la dépense, la fatigue et le danger. Il voulait l'enflammer pour l'étude du grec, mais il dépensa son argent et sa peine sans fruit. Il perdit douze couronnes et en même temps celui qu'il regardait comme un ami unique; car, découvrant le fond des sentiments de cet homme, il vit qu'il s'était fait jusque-là illusion sur son compte, et le quitta sans regret.

Guillaume avait reçu fort mal certains reproches qui lui étaient faits au nom de Tutor. Ils se séparèrent presque ennemis. « Si Epicure, rendu à la lumière, disait Érasme, contemplait le spectacle de cette vie, il se prendrait pour un homme austère et pour un stoïcien. »

Parti de Dordrecht, il eut une navigation très périlleuse la veille de la fête du Saint-Sacrement. Forcé, à son grand déplaisir, de rester plusieurs jours à Ziericzée, parce que la navigation avait donné la fièvre tierce à son jeune domestique dont la mère habitait ce pays, il serait tombé malade lui-même, s'il n'avait quitté au plus vite la *Zélande*. Nul climat n'était plus contraire et plus nuisible à son frêle corps. Quant au reste, sa mauvaise fortune se fit sentir partout. Il rendit visite à *son* évêque qui, toujours semblable à lui-même, imagina, selon sa coutume, de nouveaux prétextes pour ne lui rien donner. Chez la dame de Weere, les choses en étaient venues à un tel point, que des gens bien intentionnés le dissuadèrent d'avoir un entretien avec elle. Il ne l'aurait pu sans courir le plus grand danger, et son voyage même avait excité le soupçon. L'intendant était en prison et la marquise en tutelle. « Son sort est dur, écrivait Érasme, et il faudrait plutôt la soulager que lui imposer des charges. » Il se trouva par hasard sur son passage. Elle lui tendit la main d'un air très bienveillant et témoigna visiblement que ses anciens sentiments pour lui n'étaient pas éteints; mais il n'osait plus espérer. Il voyait autour d'elle des chiens vigilants qui déjà s'é-

taient transformés en loups. « Il devait songer à se nourrir lui-même et à se *revêtir de ses propres plumes.* »

Il alla droit chez son ami Battus et résolut d'y jeter l'ancre pendant un mois ou deux. Il ne trouvait de charme qu'en lui. Renonçant presque au latin, et voulant à tout prix acquérir en grec une force raisonnable, il étudiait avec ardeur cette langue, mais seul, car le loisir manquait à Battus au milieu de l'esclavage d'une cour; et d'ailleurs il préférait le latin. Le jeune Adolphe de Bourgogne montrait un grand goût pour lui, mais son humeur était changeante comme la marée. Rien de plus mobile que ses sentiments. Il avait dépêché en Hollande un messager pour l'engager à venir, tant il était impatient de le voir. Il avait même donné deux pièces d'or pour les frais du voyage, mais lorqu'Érasme fut venu, il fit paraître une froideur étrange. Celui-ci, bien décidé à ne plus dépendre de pareils admirateurs, résolut de se laisser aller où le vent le pousserait. Il songeait quelquefois à retourner en Angleterre, pour y passer un mois ou deux avec Colet, dans le sanctuaire de la théologie, mais il tremblait encore à la pensée des écueils tristement fameux où il avait fait naufrage. Il conservait toujours un ardent désir de voir l'Italie; il songeait même à s'y rendre vers l'automne, s'il le pouvait, mais il se rappelait que sans ailes il n'est pas facile de voler. Jérôme Buslidius, frère de l'archevêque de Besançon, allait partir, disait-on, pour ce pays. Erasme s'accusait de maladresse pour n'avoir pas su se glisser dans l'intimité de ce personnage, ami des lettres (1).

La peste le séparait de la France. Le climat de la Hollande lui plaisait, mais ses festins épicuriens lui étaient insupportables. Les Hollandais lui semblaient grossiers, incultes, contempteurs des études. Susceptibles de beaucoup d'envie, ils refusaient aux hommes instruits toute récompense. D'ailleurs,

(1) La lettre d'Érasme, d'où ceci est tiré, fixe l'époque du voyage de Jérôme de Buslidius, placé à tort par quelques-uns en 1498.

tous les siens désiraient qu'ils ne revînt pas sans avoir établi solidement son autorité et sans s'être armé contre l'arrogance des ignorants.

Il ne tarissait pas d'éloges sur la sincérité et la constance de Battus, cet ami rare que la vertu seule lui avait donné, que la fortune n'était pas capable de lui ravir. Très affligé, il l'avait vu devenir son ami; affligé de nouveau, il le verrait toujours fidèle à l'amitié. Son ardeur pour l'étude croissait de jour en jour. La vie passée dans le commerce des lettres et de l'amitié lui semblait une vie digne des dieux. Il préférait la pauvreté et le culte des Muses aux richesses qui décoraient l'ignorance. Jaloux de se procurer tout livre grec nouveau, il se disait prêt à mettre sa garde-robe en gage plutôt que de s'en priver. Il reconnaissait lui-même que le genre d'études auquel il se livrait semblait à beaucoup de gens stérile, déplacé, infini, peu utile pour la piété; mais il ne s'arrêtait pas à l'opinion du vulgaire et ne refusait point de paraître insensé en compagnie de saint Jérôme.

Cependant la position de Battus se trouvant de plus en plus critique et précaire, la présence d'Érasme était une charge pour un homme riche seulement en dettes. Il résolut donc de le soulager et d'aller ailleurs demander l'hospitalité. Il se rendit d'abord à Saint-Omer, chez l'abbé de Bergues. Un ami riche, désigné sous le nom d'Adrien, l'invitait à venir dans sa maison. Érasme hésitait, car un ami commun lui conseillait de rester chez l'abbé. D'autre part, le médecin de l'abbé l'engageait à se rendre à l'invitation d'Adrien. « Ils faisaient, dit Érasme, comme les chiens qui ne veulent point avoir de compagnon à la cuisine. » Il fut tiré d'embarras par le seigneur de Courtemburne, personnage fort courtois, qui lui offrit l'hospitalité dans son château, à peu de distance de Saint-Omer.

Érasme résolut d'y passer les mois d'hiver dans l'étude des lettres sacrées. De là, il écrivit à un prêtre appelé Edmond, qu'il aimait comme un frère, pour obtenir d'Adrien quelques

livres; en particulier, les commentaires de saint Augustin et de saint Ambroise sur saint Paul, les homélies d'Origène; enfin les commentaires de Nicolas de Lyra ou de tout autre, sur les Épîtres de l'Apôtre des Gentils.

On ne sait s'il était encore dans le château de Courtemburne, quand la mort de Battus le jeta dans la plus vive douleur. Il croyait que son ami avait été empoisonné. Ecrivant de Saint-Omer à Tutor, il disait : « Après que Battus a péri, comment douter qu'Érasme n'ait péri du même coup. » D'autre part, ses affaires ne pouvaient aller plus mal, et il n'avait d'espoir que dans la vertu. Sa lettre est brève et désolée.

CHAPITRE X

Érasme à Louvain. — Le *Manuel du Chrétien* et le Panégyrique. — Mort de l'évêque de Cambrai. — Retour à Paris. — Second voyage en Angleterre. — Une lettre du prince Henri.

La peste, au lieu de cesser en France, étendait plus loin ses ravages. Érasme chercha un refuge à Louvain. *Jean Paludanus* (1), professeur d'éloquence, habile dans les deux langues savantes, lui donna l'hospitalité. Dans cette ville, tout lui plaisait assez, excepté la nourriture, qui était grossière et coûtait fort cher. Il n'y avait, d'ailleurs, aucun gain à espérer.

(1) Desmarais, de Cassel, mort en 1526.

Les magistrats lui offrirent une place de lecteur, sur la recommandation spontanée du doyen, Adrien d'Utrecht, qui, plus tard, devenu pape, rappelait de lui-même leur ancienne confraternité d'études à Louvain. Il la refusa.

Un des motifs qu'il donnait de son refus au père Werner, prieur de Stein, c'est qu'il était trop près des mauvaises langues de Hollande, *capables de nuire, mais incapables de servir*. Il était plongé tout entier dans l'étude du grec, et il n'avait pas perdu sa peine, car il pouvait écrire en cette langue avec assez de bonheur tout ce qu'il voulait, et d'improvisation. Mais les livres lui manquaient; il en demandait à ses amis.

La fortune lui avait fait éprouver dans le cours d'une année les pertes les plus sensibles. La mort, ou, comme il le croyait, le poison, venait de lui enlever Battus. Il perdit aussi, dans l'archevêque de Besançon, un protecteur sur lequel il croyait pouvoir compter avec assurance (1). Un mariage plus que servile lui ravit pour toujours la marquise de Weere. La mer le séparait du comte Montjoy. Augustin Caminade avait quitté les lettres pour le droit, à Orléans. La peste lui fermait à la fois la France, l'Angleterre, l'Allemagne. Au milieu de ces disgrâces, son cœur se retourna vers cet ancien ami de Hollande contre lequel il était naguère si fortement irrité. Il épancha sa douleur dans le sein de G. Hermann. Il se plaignit de son silence. « Je puis cependant, lui disait-il, servir ta renommée, voyant beaucoup de monde et quelquefois des hommes d'une science achevée. Je fais souvent ton éloge, tout en sachant bien que tu as à mon égard presque les sentiments d'un ennemi. Je veux lutter d'amour, mais non de haine et de mépris, avec celui que j'ai tant aimé. »

Un peu plus tard, au commencement de l'hiver, il lui écrivit de nouveau. « Je viens, disait-il, de traduire en latin quel-

(1) Fr. Buslidius, mort en Espagne, où il avait suivi Philippe le Beau.

ques petites déclamations, une de Libanius, et deux autres dont les auteurs sont incertains. J'ai dédié ce travail à Nicolas de Ruter, évêque d'Arras, chancelier de l'Université de Louvain. Le prélat, très flatté de cet hommage, m'a invité à dîner et m'a offert ses services, avec un don de dix écus d'or.

« J'ai vu mon amitié recherchée par Jérôme Buslidius, frère de l'archevêque de Besançon, archidiacre de Cambrai, personnage très instruit dans les langues grecque et latine. Il m'a dit souvent que, si son frère était revenu d'Espagne, ma fortune était assurée. Ne cessant de vanter *mon cher Guillaume*, j'ai offert à l'archidiacre tes *Apologues* (1); mais depuis longtemps je vois que tu te contentes d'une gloire renfermée dans la Hollande. Jamais tu ne m'as envoyé quelqu'une de tes œuvres pour me fournir l'occasion de louer ton talent.

« Quoique la Hollande me dédaigne, je ne suis méprisé ici ni parmi les hommes religieux, ni parmi les grands, ni parmi les gens instruits. Tu diras peut-être : « Assez de renommée, mieux vaut un peu plus de bien. » Pour moi, je suis d'un avis tout opposé, et pourtant la renommée mène souvent à la fortune. Je soupçonne que peut-être tu fuis mon amitié, pour ne point partager l'aversion que certaines gens ont pour moi. Peu m'importe ce procédé peu officieux envers un ami très ancien, envers un émule de tes études, en faveur duquel tu ne peux mépriser les injures de quelques hommes à capuchon et de quelques femmes. Si tu voulais considérer la grandeur de ton talent et de ta science, tu ne t'en inquiéterais pas plus qu'un éléphant ne s'inquiète d'une mouche. »

Le prieur de Stein avait été choqué de la violence avec laquelle il repoussait les attaques de ses détracteurs. Érasme, tout en s'excusant, lui écrivait : « Il y a là des hommes stupides et ignorants qui font consister uniquement la piété dans

(1) Ces apologues étaient traduits d'Ésope.

le froc et la tristesse d'humeur. Rien n'est plus facile que de mépriser ce que d'autres possèdent. » Il opposait à ce dédain de la Hollande les témoignages d'estime qu'il recevait à Louvain. Adrien d'Utrecht lut et approuva son *Manuel du Chrétien*, qui parut à cette époque. Ce petit livre, qui eut un succès prodigieux, avait été commencé au château de Tournehens, lorsqu'Érasme, fuyant la peste, avait cherché un asile chez Battus. Une femme très pieuse l'avait prié de composer cet ouvrage, dans l'espoir qu'il pourrait contribuer à la conversion de son mari, dont elle avait fort à se plaindre. Il avait été chargé officiellement de composer, en l'honneur du prince Philippe, un discours solennel où il devait célébrer son voyage en Espagne et son heureux retour.

Ce panégyrique fut prononcé dans le palais de Bruxelles, le jour des Rois, en l'an 1504, devant une assemblée aussi nombreuse que distinguée. Philippe était présent, ainsi que le chancelier de Maigny, qui répondit à Érasme, au nom de son souverain. Le prince fut très satisfait. Il gratifia son panégyriste de cinquante pièces d'or, et lui proposa d'entrer dans sa maison à des conditions très avantageuses.

Vers la même époque survint la mort de l'évêque de Cambrai, qui ne changea rien à la situation d'Érasme. Depuis longtemps il avait délaissé son protégé. Celui-ci composa en son honneur trois épitaphes latines et une grecque. Il reçut seulement six florins. « Il fallait, dit-il, qu'il fût semblable à lui-même après sa mort. » Dans leur dernière entrevue, H. de Bergues avait paru l'accuser d'ingratitude. Ce reproche lui était allé au cœur. « La fortune, écrivait-il au prélat, ne m'a jamais fait de blessure plus cruelle, car, d'abord, je mets votre estime au-dessus de tout; et puis, j'ai toujours eu en horreur l'ingratitude, par raison comme par nature. » Dans cette lettre, il s'efforçait de le ramener à un autre sentiment par les protestations les plus affectueuses. Il recevait ce reproche comme venant d'un médecin et d'un père plein d'amour. Il l'appelait son appui et sa gloire. Il le

priait, au nom de sa douceur et de sa clémence, de lui pardonner les torts qu'il pouvait avoir. La méchanceté n'y avait eu aucune part. « En cette circonstance, disait-il, comme en beaucoup d'autres, j'ai péché par manque de réserve et par étourderie; mais mon amour, mon respect, mes louanges, mes prières ferventes, seuls moyens en mon pouvoir pour montrer ma reconnaissance, n'ont jamais fait défaut à mon bienfaiteur. Si vous hésitez à le croire pour le passé, vous devez du moins en être persuadé pour l'avenir. Les destins pourront accabler Érasme, ils ne sauraient le rendre ingrat. Si vous croyez avoir assez fait pour votre protégé, je n'en aurai pas moins de reconnaissance pour les bienfaits que j'ai reçus sans y avoir aucun droit. Je regarderai moins mes besoins que les libéralités dont j'ai été comblé. Je vous ai été présenté, non comme un homme riche, mais comme un admirateur passionné des lettres. Mon ardeur studieuse n'a pas diminué. Je la voue et la consacre à Votre Grandeur, heureux si je puis un jour lui élever un monument de ma reconnaissance. Je n'épargnerai pour cela ni fatigues ni veilles. »

On ne saurait dire jusqu'à quel point cette lettre était sincère; mais assurément elle ne manquait pas de noblesse. Il désirait alors, à ce qu'il semble, se réconcilier sérieusement avec son ancien protecteur. Il pria même un grand-vicaire du prélat d'employer son crédit pour ménager cette réconciliation. Il prenait Dieu à témoin de son affection aussi vive que dans les premiers mois qui avaient suivi son entrée dans la maison de l'évêque, protecteur et promoteur de ses études, c'est-à-dire de sa vie même.

Ce grand vicaire, appelé Jacques de Middelbourg, avait soumis à son jugement un ouvrage qu'il avait composé et qui n'était autre chose que l'apologie de la majesté impériale. Une telle apologie n'était pas hors de saison dans un temps où l'empereur, par sa pénurie et son impuissance, était devenu la risée de l'Europe. Mais le moment approchait où,

grâce à des mariages habiles et à de riches héritages, la dignité impériale allait sortir de son abaissement. L'auteur de l'ouvrage voyait en elle la protectrice de la paix chrétienne contre les calamités de la guerre. Henri de Bergues avait inspiré et approuvé ce livre. Érasme se montra plus froid que l'évêque. Il avait peu de confiance dans l'efficacité du remède proposé contre la guerre. Tout en admirant la majesté de l'empire, il ne croyait la monarchie universelle ni praticable, ni même bonne en soi.

Voilà tout ce que les lettres d'Érasme nous apprennent sur le séjour qu'il fit alors en Brabant. Il paraît être retourné à Paris vers la fin de l'hiver. Il y était rendu avant Pâques, car nous le voyons attendre, à l'époque de cette fête, le fils d'un de ses amis d'Anvers, ce Pierre Gilles auquel il devait porter tant d'affection. Quelques mois plus tard, nous le trouvons établi dans la maison d'un Anglais, appelé Christophe Fisher, protonotaire apostolique, ami de Colet et grand protecteur des hommes instruits. En ce moment, il reportait sa pensée vers ses amis d'Angleterre, qu'il avait négligés depuis longtemps. Il s'occupa de renouer avec Colet des relations interrompues pendant plusieurs années. Il lui écrivit donc une longue lettre. « Notre amitié, lui disait-il, fondée sur la science et la vertu, n'est pas une de ces amitiés vulgaires que le temps et la distance détruisent. » Il n'attribuait le long silence de Colet qu'à ses occupations et à l'ignorance où il était de la résidence de son ami. Il s'étonnait que ses commentaires sur saint Paul n'eussent pas vu le jour. Sa modestie devait céder à l'intérêt public. Il offrait de présider lui-même à l'impression de ses ouvrages.

Colet avait reçu le titre de docteur et les honneurs décanat. Érasme l'en félicitait, en ajoutant qu'il honorait ces titres plus qu'ils ne l'honoraient lui-même. « Quant à moi, disait-il, je suis plein d'ardeur pour les études sacrées. Je me suis rendu en France pour tâcher d'en finir avec les bagatelles qui m'empêchent de m'y livrer tout entier. Libre ensuite, je veux y

consacrer le reste de ma vie. Il y a trois ans, je me suis essayé sur l'*Epître aux Romains*, et d'un seul élan, pour ainsi dire, j'ai achevé quatre volumes. Mais j'ai été distrait de ce travail. Ce qui m'a surtout arrêté, c'est le besoin de connaître les Grecs. L'étude de leur langue m'a occupé tout entier depuis trois ans. J'avais commencé aussi à prendre une teinture de l'hébreu; mais, rebuté par les difficultés d'une langue si étrangère aux autres, songeant aussi que la vie et l'esprit d'un seul homme ne peuvent suffire à tant de choses, j'y ai renoncé. J'ai lu une bonne partie des œuvres d'Origène avec grand profit, car ce maître ouvre, pour ainsi dire, certaines sources, et montre les fondements rationnels de la théologie. J'ai composé un *Manuel de la piété*, non pour faire étalage d'esprit et d'éloquence, mais en vue de porter remède à l'erreur de ceux qui font consister la religion dans de pures cérémonies et des observances vraiment judaïques. Je me suis en quelque sorte efforcé de tracer les règles de la véritable piété. J'ai éprouvé pour le panégyrique tant de répugnance que je ne me souviens pas d'avoir rien fait plus contre mon gré. La flatterie était inévitable dans une pareille œuvre. Je crois pourtant avoir trouvé le secret de conserver dans l'adulation la liberté du langage. L'artifice dont j'ai usé pour rendre ces louanges utiles est celui que Pline semble avoir employé dans le panégyrique de Trajan. Je les ai tournées de telle façon qu'elles peuvent être regardées comme des conseils et des exhortations. »

Érasme abordait ensuite un sujet plus délicat. « Il y a plus de trois ans, disait-il, j'ai envoyé en Angleterre à mes frais cent exemplaires des *Adages*. Grocin a écrit qu'il prendrait soin de les faire répandre selon mes désirs, et il a dû remplir sa promesse avec le zèle et l'intégrité rare que toute l'Angleterre admire en lui. Il est impossible que dans un si long espace de temps les livres n'aient pas été vendus. Cependant je n'ai pas touché l'argent, et j'en ai un pressant besoin. Je veux m'appartenir pendant quelques mois pour me débarrasser entièrement des travaux profanes que j'ai entrepris. J'avais espéré les terminer cet hiver même; mais tant d'espérances m'ont déçu, que je ne vois pas encore la fin de ma tâche. Pour m'assurer cette liberté de quelques mois, il ne me faut pas beaucoup d'argent. J'ose espérer que vous m'aiderez à m'affranchir de ces lettres profanes qui ont cessé d'avoir du charme pour moi. Je ne dois pas solliciter Montjoy, mon élève; et cependant les *Adages*, composés à son instigation, lui ont été dédiés. Une nouvelle édition est devenue nécessaire, car la première, faite à la hâte, est pleine de défauts. Je sens qu'elle est tout à fait insuffisante, depuis que j'ai feuilleté les auteurs grecs; mais, tout en préparant une édition nouvelle, je recueille, chemin faisant, des matériaux pour mes travaux ultérieurs sur l'Ecriture sainte. »

Érasme avait habilement calculé le sens et les termes de cette lettre, en vue d'exciter l'intérêt d'un homme passionné pour les études sacrées; mais, comme on le verra plus loin, Colet ne se montrait pas, en fait de largesses, aussi facile qu'il l'aurait désiré. Au reste, l'étude de l'Ecriture sainte le préoccupait vivement, et ses idées sur cette matière devenaient plus hardies de jour en jour. Il se proposait de travailler, pour sa part, à la restauration de l'ancienne théologie, « corrompue, disait-il, par la dialectique subtile du moyen âge. » Les guides qu'il suivait de préférence étaient les esprits les plus indépendants et même les plus agressifs. Dès sa première jeunesse, il avait montré une sorte de prédilection pour Laurent Valla. Pendant l'été de 1504, il trouva dans une vieille bibliothèque ses *Annotations sur le Nouveau Testament*. Il voulut aussitôt les communiquer aux hommes studieux. Mais les préventions répandues contre Valla, et celles qui s'attachaient au sujet lui-même, l'en détournèrent d'abord. Son hôte et son protecteur Christophe Fisher leva ses scrupules, et offrit de prendre sur lui toute la responsabilité de cette publication faite sous ses auspices. Érasme ajouta une préface où il justifiait l'ouvrage et l'auteur. Telles étaient les disposi-

tions d'esprit qu'il apportait dans l'étude des lettres sacrées. Elles avaient une tendance réformatrice qui devait déplaire à beaucoup de théologiens.

Sur ces entrefaites, les vœux empressés du comte Montjoy et de tous les Anglais instruits le rappelèrent dans cette Angleterre où il avait essuyé un si cruel outrage. Peu de temps après cette spoliation douloureuse dont il avait été victime à Douvres, il avait publié un petit poème à la louange du roi et de toute la nation (1). Cette conduite généreuse ou plutôt habile lui avait gagné tous les cœurs. Cédant aux conseils d'hommes sages, il se décida sans peine à retourner dans un pays qui lui envoyait de brillantes promesses.

Plus amoureux de la science que de la fortune, il passa quelques mois chez son noble élève. Il trouvait à Londres cinq ou six personnages parfaitement instruits dans les deux langues, tels en un mot que l'Italie, à ses yeux, n'en avait peut-être pas de pareils en ce moment. Tous faisaient le plus grand cas de son talent et de son savoir. L'estime de ces hommes, les *premiers dans les lettres en dépit de l'envie*, lui causait une satisfaction qu'il n'était pas fâché de faire connaître en Hollande où il avait trouvé de si nombreux détracteurs. Ecrivant à Servais, cet ancien ami de Stein, sans quitter le ton de la modestie, il lui faisait le récit de l'accueil flatteur qu'il recevait en Angleterre, et il ajoutait : « Pour moi, je crois n'avoir rien gagné, si je n'obtiens pas l'approbation du Christ, seule source de la félicité suprême. »

Servais ne répondit pas. Érasme lui écrivit plusieurs autres lettres où il parlait de la faveur dont il jouissait auprès des personnages les plus considérables et les plus doctes du royaume. Le roi lui promettait un bénéfice ecclésiastique. Mais l'arrivée du prince Philippe, jeté par la tempête sur le sol anglais, avait fait remettre la conclusion de cette affaire.

« Au reste, disait-il, je songe seulement à consacrer au

(1) C'est le petit poème dont il a été question plus haut.

Christ et à la piété le temps qui me reste. La vie de l'homme, même la plus longue, est fragile et éphémère. Mon corps, naturellement délicat et maladif, a été encore affaibli par l'excès du travail et par le malheur. Les études m'apparaissent comme un dédale sans fin, et chaque jour il semble que l'on commence tout de nouveau. J'ai donc résolu, satisfait de ma science, tout ordinaire qu'elle est, et de la connaissance suffisante que j'ai du grec, d'employer tous mes soins à méditer sur la mort et à perfectionner mon âme. Il aurait mieux valu sans doute s'occuper de cet objet beaucoup plus tôt, et ménager le plus précieux des trésors, les années, lorsqu'elles étaient belles; mais l'économie, pour être tardive, n'est que plus indispensable, quand le fonds est déjà diminué et en fort mauvais état. »

La même disposition morale se retrouve dans une lettre antérieure écrite de Londres à un autre compatriote appelé François. Il l'engageait, au nom de leur amour mutuel, à se livrer tout entier à l'étude des livres sacrés et à la lecture des anciens interprètes. « Croyez-moi, lui disait-il, ou nous parviendrons par cette voie à la béatitude, ou nous n'y parviendrons par aucune autre. »

Il logeait à Londres dans le palais épiscopal. Ce fut dans ce voyage qu'il acquit l'amitié de Guillaume Warham, archevêque de Cantorbéry, qui devint son Mécène. Il avait entrepris à Louvain une œuvre difficile. Il avait traduit l'*Hécube* d'Euripide en vers latins, et avait volontairement augmenté la difficulté de sa tâche, en recherchant la plus grande exactitude dans la forme des vers comme dans l'expression de la pensée, et en s'efforçant de rendre vers pour vers et presque mot pour mot. Arrivé en Angleterre, il ajouta une préface avec une pièce de vers tout à fait improvisée, et, à l'instigation de ses doctes amis, de Grocin en particulier, qui tenait alors le premier rang parmi les lettrés anglais, il offrit ce travail à l'archevêque de Cantorbéry. Ce fut l'heureux prélude de leur connaissance. Le prélat lui adressa quelques mots

avant dîner, et causa encore quelques instants avec lui après le repas. La simplicité de ses manières le mit à l'aise, car Érasme n'était pas grand parleur de sa nature. Puis il le congédia en lui faisant un présent d'honneur, que, selon sa coutume, il lui remit seul à seul. Ceci se passait à Lambeth, maison de campagne du primat. Érasme s'en retourna en bateau. Pendant le trajet, Grocin lui demanda combien il avait reçu. Érasme par plaisanterie dit une somme énorme. Grocin se mit à rire. Lui, étonné, en demanda la cause : « Grocin croyait-il le cœur du prélat trop peu généreux pour donner une somme aussi forte, ou sa fortune insuffisante pour supporter une telle libéralité? ou bien l'ouvrage lui semblait-il indigne d'un présent magnifique? » Enfin il fit connaître la somme réelle et demanda en riant pour quelle raison l'archevêque avait donné si peu. Cédant à ses instances, Grocin répondit : « Ce n'est aucun des motifs énumérés, mais le soupçon que vous avez peut-être offert ailleurs le même ouvrage à un autre. » Érasme, surpris, voulut savoir sur quel fondement le prélat avait pu concevoir un tel soupçon. Grocin, riant d'un rire sardonique, lui dit : « C'est que vous avez coutume, vous autres, d'en agir ainsi. » Cette parole amère se grava profondément dans l'âme d'Érasme qui n'était pas accoutumé à ces traits piquants. Il ne la pardonna jamais entièrement à Grocin.

De retour à Paris, il livra l'ouvrage à l'imprimeur, en y ajoutant *Iphigénie en Aulide* qu'il avait traduite en Angleterre d'une manière moins serrée et plus libre; et quoiqu'il n'eût offert à Warham qu'une seule pièce, il les lui dédia toutes deux. C'est ainsi qu'il se vengea du bon mot de Grocin.

Il était fort satisfait de Montjoy dont les dispositions pour les hommes instruits *étaient telles que le soleil n'avait jamais rien vu de semblable.* Mais le long séjour de Philippe le Beau en Angleterre troubla cette satisfaction et lui causa beaucoup d'ennuis. « Le prince ne s'est pas encore embarqué, écrivait-il

à un ami de Hollande; et c'est à mon grand détriment, car mon Mécène, par ordre du roi, est forcé de l'accompagner et à ses dépens. Pendant ce temps, j'épuise le peu d'argent que je possède (1). » Sa santé était devenue meilleure. Il songeait à quitter l'Angleterre et à revoir la Hollande dans le courant de l'été. « Alors, disait-il, nous vous révélerons toutes choses et les mystères des enfers; car dans le royaume de Pluton, il faut penser au retour et agir en tout avec circonspection. »

Cette seconde sortie d'Angleterre ne fut pas très heureuse. Cette fois, il eut affaire, non au receveur de Douvres, mais aux vents et aux flots, à la merci desquels il fut livré pendant quatre nuits. Il eut froid et prit mal. L'indisposition se porta vers la tête. « Les glandes sous les oreilles, écrivait-il au savant médecin Linacer, sont gonflées; j'ai des palpitations aux tempes, des bourdonnements aux deux oreilles, et je n'ai point de Linacer pour me guérir par son art. Voilà ce que me vaut, dès à présent, la *convention italienne.* Si jamais dans la vie une ferme résolution fut prise par moi, c'était bien celle de ne jamais me confier aux vents et aux flots, quand je pourrais aller par terre. » Cette convention italienne, comme il l'appelait, allait enfin lui permettre de faire dans l'âge mûr ce voyage qui avait été le rêve de sa jeunesse.

Le médecin du roi d'Angleterre, Baptiste Boerio, de Gênes, lui avait confié l'instruction de ses enfants et la mission de les guider sur cette terre des lettres. Ces jeunes gens avaient en outre un gouverneur pour prendre soin de leur personne et de leurs mœurs.

Pendant le séjour d'Érasme en Angleterre, le bruit de sa mort s'était répandu en France. La rumeur était accréditée et constante. Son retour put seul la faire évanouir. Ce qui probablement y donna lieu, ce fut la mort d'un français dans la

(1) On sait que Philippe fut retenu comme prisonnier par Henri VII, pendant trois mois.

maison de Montjoy, peu de jours après son arrivée. Erasme fut peu ému du présage, et il dut à cet incident de prendre un avant-goût de la postérité et d'entendre vivant les jugements qui devaient être portés sur lui après sa mort. Il revit la France avec plaisir, et il ne savait laquelle des deux contrées souriait le plus à son cœur, ou l'Angleterre, qui lui avait donné tant d'amis nouveaux, ou la France qui renfermait tant d'anciens amis, et qu'une longue habitude, une douce liberté, une faveur prononcée pour son talent, lui rendaient si chère. En effet, son esprit facile et enjoué, son style net et vif, devaient plaire à des français.

Quoique l'Angleterre eût mis peu d'empressement à tenir ses promesses, il espérait y revenir bientôt et y passer le reste de sa vie. Pour le succès de ses espérances, il comptait sur ses amis si nombreux, si considérables par toute sorte de mérites éclatants, si empressés à l'aimer et à le servir; car aucune contrée tout entière ne lui en avait donné autant que la seule ville de Londres.

Il comptait aussi sur la faveur du prince Henri, héritier présomptif de la couronne. Ce jeune prince, qui semblait promettre un souverain accompli, avait été séduit par l'esprit charmant d'Erasme; et l'on voyait un fils de roi écrire à un pauvre lettré, souvent contraint de déployer toute sa rhétorique pour se procurer quelques écus d'or. Cet exemple devait se renouveler avec plus d'éclat encore deux siècles plus tard pour Voltaire et celui qui fut le grand Frédéric.

Érasme ayant écrit de Bologne au jeune prince une lettre où il lui faisait part du bruit de la mort de Philippe, roi de Castille, Henri d'Angleterre lui répondit de sa propre main. «Votre lettre, disait-il, a fait sur moi une vive impression, très éloquent Erasme, car elle a trop d'élégance pour avoir été écrite à la hâte, trop de clarté et de simplicité pour avoir été longuement méditée par un homme si habile. Je ne sais comment cela se fait, mais d'ordinaire, les gens d'esprit, quand ils écrivent avec un soin appliqué, deviennent moins

clairs et moins faciles : car en cherchant un langage plus poli, nous laissons échapper, sans nous en apercevoir, la clarté et la facilité du style.

« Quant à votre lettre, elle n'est pas plus remarquable par la grâce que par une clarté lumineuse. Mais pourquoi m'arrêterais-je à louer votre éloquence, lorsque votre talent est célèbre dans le monde entier? Je ne puis en vérité rien imaginer à votre louange, qui soit digne de votre science si achevée. Je renonce donc à faire votre éloge, aimant mieux me taire que de louer avec parcimonie.

« Cette nouvelle de la mort du roi de Castille, ce frère si profondément regretté, je l'avais apprise avec une vive douleur longtemps avant votre lettre. Plût à Dieu qu'elle eût été moins vraie ou beaucoup plus tardive ! Non, jamais, depuis la mort d'une mère tendrement aimée, nouvelle plus triste n'est venue ici ; et, à dire vrai, je goûtais moins cette partie de votre lettre que la rare élégance des paroles ne le demandait. Elle ranimait une douleur que le temps commençait à cicatriser. Mais les mortels doivent se résigner à la volonté du ciel. Pour vous, continuez à nous écrire les nouvelles que vous apprendrez, mais qu'elles soient moins tristes... adieu. »

En lisant le commencement de cette lettre, ne croirait-on pas lire une de ces épîtres flatteuses que l'héritier du trône de Prusse écrivait au brillant poète de Paris? Mais que dire de cette sensibilité ombrageuse et inquiète qu'importune le réveil de la douleur ?

CHAPITRE XI

Voyage d'Érasme en Italie. — Bologne. — Venise. — Les *Adages*. — Padoue. — L'archevêque de Saint-André. — Rome. — Les cardinaux. — Jean de Médicis, Grimani et Raphaël de Saint-George. — Lettre de Montjoy. — Retour en Angleterre.

Érasme avait souvent projeté un voyage en Italie, une première fois, lorsqu'il n'avait pas encore accompli sa dix-septième année, puis à vingt ans, lorsqu'il était en Hollande; enfin à Paris, ayant vingt-huit ans (1). Il en avait près de quarante lorsqu'il lui fut donné de le faire. Hâtons-nous de dire, pour éviter toute méprise, qu'il voyagera, non pas en poète ou en artiste, mais en érudit de la Renaissance. Ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les monuments des arts qu'il va contempler et étudier : ce qu'il recherche avant tout, ce sont les trésors de la science antique, les livres imprimés ou manuscrits ; c'est la conversation des savants et des professeurs; c'est la réputation et l'autorité que les Italiens seuls peuvent établir solidement et consacrer par leurs suffrages.

Avant de partir, il alla voir ses amis d'Orléans. Il reçut pendant quelques jours l'hospitalité chez Nicolas Béraud, lettré habile et mathématicien distingué, qui lui offrit, à son départ, un présent d'amitié. Ce fut vers la fin de l'été 1506 qu'il se mit en route pour l'Italie.

Il partait, comme on l'a dit, avec les deux fils du médecin Boerio. Il s'était chargé seulement de diriger et de surveiller

(1) Réponse à Cursius, t. X, p. 1750.

leurs études. Leur précepteur s'appelait Cliston. Tout alla bien d'abord. Erasme trouvait les deux frères modestes, dociles, studieux. Il espérait que Jean et Bernard, c'étaient leurs noms, seraient un jour l'honneur de l'Angleterre. Il ne se louait pas moins de leur gouverneur. Mais bientôt il se refroidit avec le père, que Cliston, par jalousie peut-être, avait indisposé contre lui. Au bout d'un an, on se sépara, au grand détriment des deux jeunes gens, qui restèrent cependant amis d'Erasme. Il y eut aussi raccommodement avec le père; mais cette réconciliation dura peu.

Erasme s'arrêta quelque temps à Turin, et s'y fit recevoir docteur en théologie avec un Anglais, son compagnon de voyage. « La faculté de Turin, dit-il, n'était pas sans réputation. » Ce fut pour ainsi dire contre son gré qu'il rechercha ce titre dont la concession n'était pour lui qu'une vaine formalité; mais il céda aux conseils de ses amis. Il portait donc en Italie la science et l'autorité que les autres y allaient chercher. Aussi, quoiqu'il ait passé un peu plus d'un an à Bologne, il ne suivit les leçons d'aucun des professeurs qui enseignaient publiquement.

Lorsqu'il arriva dans cette ville, l'Italie était livrée à tous les orages de la guerre, et les études languissaient. Erasme, qui voulait surtout compléter ses études en grec, fut d'abord découragé, et il annonçait à ses amis de Hollande un prompt retour. Le pape Jules II, avec les troupes des Français, se préparait à mettre le siége devant Bologne. Erasme se vit forcé de chercher un refuge à Florence. Mais bientôt arriva la nouvelle certaine que Bentivoglio avait quitté Bologne avec ses trois fils, et qu'il avait été pris par les Français. Enfin, le jour de la saint Martin, Jules II entra dans cette ville. Le dimanche suivant, il célébra la messe dans la cathédrale. Erasme, espérant que la paix serait rétablie d'une manière solide, était de retour vers le commencement de novembre. Mais les esprits étaient loin d'être calmés. On attendait l'arrivée de l'empereur, et l'on préparait une expédition

contre les Vénitiens, dans le cas où ils ne voudraient pas satisfaire aux réclamations du pontife. Pendant ce temps, les études chômaient. Erasme fut peu édifié de l'entrée triomphale de Jules II dans Bologne. Il la comparait à la marche des apôtres. Longtemps après, dans son *Apologie contre Stunica* (1), il en parlait encore avec indignation.

La guerre n'était pas la seule cause de la langueur des études. Le premier Béroaldo, l'Achille des professeurs de son temps, comme on l'appelait, était mort dans un âge peu avancé, et Baptiste Pius, émule malheureux de l'antiquité, ne faisait que rêver *Osques et Volsques*. Toutefois, Erasme vit à Bologne plusieurs savants distingués, entre autres Scipion Cartéromaque et Paul Bombasio. Cartéromaque possédait une science profonde et accomplie, mais éloignée de toute ostentation. A moins qu'il ne fût provoqué, on eût juré qu'il était étranger aux lettres. Érasme le retrouva plus tard à Padoue et à Rome. Il le consulta souvent sur les textes altérés des auteurs grecs, et partagea plus d'une fois sa table et même son lit. Il se lia d'une amitié plus étroite encore avec Bombasio, professeur de grec, homme plein de candeur et de science, qui fut singulièrement charmé par l'esprit et le savoir de ce Batave élevé chez les barbares. Cette amitié dura tant que vécut Bombasio. Devenu secrétaire du cardinal Pucci, il périt massacré, lorsque Rome fut prise par les troupes du connétable de Bourbon. Le cardinal plus heureux s'échappa.

C'est à Bologne qu'Érasme se vit forcé de modifier le costume religieux qu'il avait gardé jusque-là. Etant à Louvain, il avait obtenu de l'évêque d'Utrecht la permission de porter un scapulaire blanc, au lieu de la robe entièrement blanche des chanoines réguliers, et un camail noir, selon la coutume de Paris, au lieu du manteau noir. Arrivant en Italie, et voyant sur toute la route les chanoines revêtus d'un long

(1) T. IX, p. 361. *V.* Burigny.

manteau avec un scapulaire, pour ne choquer personne par la nouveauté de son costume, il prit lui-même un long manteau noir avec un scapulaire blanc. Cependant, la peste ayant éclaté à Bologne, ceux qui soignaient les pestiférés portaient un linge blanc suspendu à l'épaule gauche et tombant sur le dos et sur la poitrine, avec une baguette à la main, pour être plus facilement évités des passants. Ils devaient eux-mêmes fuir leur rencontre, s'ils ne voulaient pas être assaillis de pierres. « Car ce peuple, dit Érasme, craint tellement la mort, que l'odeur de l'encens le met en fureur, parce qu'on a coutume d'en brûler dans les funérailles. » Un jour qu'il rendait visite à un docte ami, deux mauvais sujets, tirant leurs épées, se préparaient à fondre sur lui, et ils l'eussent fait, si une dame ne les avait pas avertis que c'était un ecclésiastique. Ils ne cessèrent de le menacer et d'agiter leurs épées que lorsqu'Érasme, ayant frappé à la porte de la maison, eut pénétré dans l'intérieur. Un autre jour, il allait voir quelques compatriotes, ses amis; tout à coup, une foule s'amasse autour de lui, armée de pierres et de bâtons. Ces furieux s'excitent les uns les autres à le frapper, en criant : « Tuez ce chien, tuez ce chien. » En ce moment passe un prêtre qui se contente de rire, et lui dit, mais à voix basse et en latin : « Les ânes! les ânes! »

Ils s'agitaient encore tumultueusement, lorsqu'un jeune homme de grande distinction, vêtu d'un riche manteau, sortit d'une maison voisine. Érasme se sauve auprès de lui, comme un fugitif auprès de l'autel, car il ne savait pas la langue de ce peuple. Il demande au jeune gentilhomme ce que lui veut cette foule. « Soyez assuré, lui répondit le jeune homme, que si vous ne quittez pas ce scapulaire, vous serez lapidé quelque jour. Je vous avertis, à vous de profiter de mon avis. »

A partir de ce moment, Érasme cacha son scapulaire et obtint de Jules II l'autorisation de porter l'habit religieux ou de ne pas le porter, selon qu'il le jugerait à propos, à condition

toutefois de garder l'habit sacerdotal. Léon X, dans la suite, confirma la dispense dans les termes les plus exprès et les plus honorables. De retour en Angleterre, Erasme reprit son costume habituel; mais averti qu'on en serait choqué, il cacha le scapulaire, et pour éviter tout scandale, il ne le porta plus, profitant de la permission pontificale (1)

De nombreux travaux marquèrent son séjour à Bologne. Il composa sur la vie religieuse une *Déclamation* qui ne fut jamais publiée. Elle se divisait en deux parties. Dans la première, il exposait toutes les raisons qui pouvaient en détourner, et dans la seconde, il en faisait voir tous les avantages. Il retoucha le premier livre des *Antibarbares*, et traduisit quelques ouvrages grecs. Il se refusa constamment à faire des leçons publiques, persuadé que les Italiens ne pourraient jamais s'accoutumer à sa prononciation allemande. Il donna aussi ses soins à quelques éducations, et plus tard il regrettait de s'être laissé presque *envelopper dans le filet* à Bologne (2), avouant sa répugnance invincible à élever des jeunes gens.

Mais ce qui l'occupa surtout, ce fut la nouvelle édition des *Adages*, qu'il préparait depuis longtemps. Parvenu au terme de son travail, il écrivit au célèbre imprimeur Alde Manuce, pour lui demander s'il voulait se charger de l'impression. Celui-ci accueillit la proposition avec empressement. Erasme se rendit à Venise. Arrivé à l'imprimerie, il fut forcé d'attendre longtemps un entretien. Alde était occupé à revoir les épreuves confuses de ses ouvriers, et il pensait que c'était un de ces visiteurs vulgaires dont la curiosité stérile l'importunait souvent. Mais dès qu'il eut appris le nom de l'étranger, il lui fit des excuses, l'embrassa affectueusement, et lui donna un logement dans la maison d'André Asulanus, son

(1) *V.* Lettre de B. Rhenanus à Charles V et lettre à Servais, t. I. — *V.* aussi lettre à Lambert Grunnius, t. III, p. 1850.

(2) Peut-être est-il question seulement des jeunes Boerio. *V.* Burigny, t. I, p. 124.

beau-père. Erasme y trouva Jérôme Aléandre, qui, dans une position humble encore, se faisait remarquer par la connaissance approfondie des trois langues, le latin, le grec et l'hébreu. Admirant sa science et aimant son caractère, il se lia intimement avec lui; mais cette amitié, contractée à Venise, fit place dans la suite à des sentiments tout contraires. Il devint aussi l'ami du patricien Paul Canalis, d'Ambroise Léon de Nole, médecin éminent, de Baptiste Egnazio, aussi recommandable par la candeur de son âme que par l'étendue de sa science.

Canalis était un jeune homme qui donnait les plus belles espérances; « mais, dit Erasme, la mort envia son génie à la terre. » La phthisie l'enleva peu de temps après. Ambroise Léon composa un grand ouvrage contre Averroës. B. Agnazio publia une histoire des empereurs et beaucoup d'autres écrits. Ces deux savants entretinrent toujours avec Erasme un commerce de lettres et d'amitié. Alde Manuce gardait de lui un très bon souvenir et lui écrivait. Asulanus lui offrait sa maison et une magnifique hospitalité. Ils virent cependant avec peine la préférence accordée à l'imprimeur de Bâle, Jean Froben, qui donna les dernières et les plus complètes éditions des *Adages*. Jean Lascaris (1), ambassadeur de Louis XII à Venise, l'invitait souvent à dîner. Il fut convié une fois par le fameux général Alviane; mais il ne put se rendre à son invitation et même ne connut jamais son visage (2). Il ne vit Pierre Cotta qu'à un dîner où il l'écouta seulement; ce savant était encore dans la fleur de l'âge; sa modestie égalait sa science.

Érasme passa près de huit mois dans la maison d'Asulanus. Il avait apporté à Venise les matériaux qui devaient composer le volume entier des *Adages*, ainsi qu'un grand bagage de livres, principalement de livres grecs, sur lesquels

(1) Sur Jean Lascaris, *V.* une note intéressante dans le *Lascaris* de M. Villemain.

(2) *V.* Burigny, t. I. p. 129, et réponse d'Érasme au prince de Carpi.

il avait écrit des notes. L'ouvrage fut imprimé dans l'espace de peu de mois, en même temps qu'il était composé. Alde ne pouvait comprendre qu'Érasme pût tant écrire d'improvisation, et cela, au milieu du tumulte assourdissant d'une imprimerie. Il exprimait souvent tout haut son étonnement. Un correcteur payé revoyait les épreuves. L'auteur ne corrigeait que la dernière, pour voir seulement s'il devait changer quelque chose. Alde lut l'ouvrage après lui. Comme Érasme lui demandait pourquoi il prenait cette peine, il répondit : « J'étudie, tout en lisant. » Plus tard, le prince de Carpi et César Scaliger prétendirent qu'il avait rempli l'office de correcteur et presque de domestique dans l'imprimerie d'Alde Manuce. Érasme le nia formellement. Ce n'était pas lui qui avait été le serviteur de l'imprimerie, c'était l'imprimerie qui avait été mise à son service. Il ne partagea la table d'Alde que pour achever l'ouvrage le plus promptement possible. « Si le désir de hâter l'impression de mon livre, dit-il, ne m'avait pas enchaîné, j'aurais pu me rendre à l'invitation obligeante et souvent réitérée de Jean Lascaris, qui m'offrait sa maison et sa table. D'ailleurs, j'avais assez d'argent pour vivre deux ans à Venise, quand même je n'aurais rien reçu de ma patrie. »

Cette table d'Alde lui donna la gravelle, mal inconnu auparavant. Aussi écrivait-il plus tard à François Asulanus : « Je n'ai pas oublié notre ancienne liaison; et quand même je voudrais l'oublier, la gravelle, qui me tourmente de temps en temps, me force à me souvenir de Venise. »

Comme sa santé se trouvait mal d'une nourriture à laquelle il n'était pas accoutumé, il demanda si Asulanus verrait sans peine qu'il se fît préparer à manger dans sa chambre. A partir de ce moment, il n'usa plus jamais de la table d'Alde, ce qui n'empêcha pas le prince de Carpi d'affirmer qu'Alde avait été son maître, dans un temps où il n'était pas même son hôte. « A Rome, disait Érasme, je ne supportais pas d'avoir des cardinaux pour maîtres, quoiqu'ils fussent de mœurs

si commodes, qu'on n'eût pu souhaiter des camarades plus aimables; et, à mon insu, Alde a été mon maître? Je ne sais s'il m'a regardé comme son serviteur; il m'a du moins cédé la première place à table; il a déclaré avoir appris beaucoup de moi; et, l'ouvrage terminé, il s'efforçait encore de me retenir, désirant s'exercer un peu sur la rhétorique. »

Le prince de Carpi voulait enfin qu'il eût beaucoup profité en Italie dans l'une et l'autre langue. Érasme répondait : « Veut-il dire que j'ai appris d'Alde le latin et le grec? Certes, Alde lui-même, s'il vivait, n'entendrait pas cela sans rire. Je n'ajouterai rien au sujet de sa science. Vivant, je l'ai aimé; mort, je ne le blesserai pas. Je puis seulement dire avec vérité, qu'en arrivant en Italie, je savais mieux le grec et le latin que je ne les sais maintenant.... Je ne dois rien à l'Italie de mon instruction dans les lettres. Je voudrais lui devoir beaucoup. Sans doute il y avait dans ce pays plusieurs hommes auprès desquels j'aurais pu apprendre, mais il s'en trouvait de pareils en Angleterre, en France, en Allemagne. En Italie, je n'avais pas le temps. J'étais venu seulement en visiteur. »

Scaliger alla plus loin dans ses calomnies outrageuses. Il accusa Érasme d'ivrognerie. A l'en croire, Alde Manuce lui avait raconté à Mantoue qu'Érasme, tout seul, faisait plus d'ouvrage que n'en auraient pu faire deux hommes, mais qu'il passait le reste du temps à boire largement de l'excellent vin de Crète. Ailleurs il ajoute, en l'apostrophant : « Les Italiens qui travaillaient avec vous à cette imprimerie étaient indignés de voir que, tandis qu'ils faisaient leur ouvrage, vous alliez cuver votre vin (1). »

Qu'Érasme à cette époque ait pris goût au vin de Grèce, comme plus tard au vin de Bourgogne, ses lettres en contiennent l'aveu non déguisé. Mais qu'il soit tombé dans les excès dont l'accuse Scaliger, c'est ce qui est démenti par ses

(1) *V.* Burigny, t. I, p. 127.

déclarations formelles, rappelées plus haut, et par les nombreux passages de ses lettres, où il fait paraître son aversion instinctive pour l'intempérance des Hollandais de son temps. Les nobles amitiés qu'il acquit à Venise ne réfutent pas moins les accusations furieuses de Scaliger.

Indépendamment des *Adages*, il donna une nouvelle édition de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie*, déjà publiées à Paris. On prétendit dans la suite qu'il avait trouvé ces traductions quelque part et qu'il avait publié sous son nom le travail d'autrui. Érasme les revendiqua hautement comme son ouvrage. Où pouvait-il donc les avoir trouvées? En Italie? Elles avaient paru avant son voyage. Dans son pays? Qui donc y avait jamais vu quelque chose de semblable? Il invoquait le témoignage des savants de Louvain et d'Angleterre, de Paludanus, de Montjoy, de Morus, de Grocin et de Linacer, sous les yeux desquels il avait travaillé à cette œuvre. « Ce n'est pas, disait-il, la coutume d'Érasme de prendre ce qui appartient à autrui (1). » Il prépara encore une édition de *Térence*, revit le texte de Plaute et le mit dans un ordre meilleur. Il reçut pour ce dernier travail vingt écus et non quarante ducats, comme on le dit plus tard faussement.

Sa réputation grandissait de jour en jour. Alexandre, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse, qui étudiait les lettres à Padoue, désira l'avoir pour maître de rhétorique. Ce jeune homme, qui n'avait que vingt ans, était déjà archevêque de Saint-André. Malgré les instances d'Alde, Érasme se rendit à son invitation. Parmi les érudits qu'il vit à Padoue, on doit remarquer Louis Texeira, qui fut précepteur de Jean III, roi de Portugal, Raphaël Regius, interprète et commentateur de Quintilien; enfin, le célèbre Marcus Musurus.

Regius était un homme d'un grand âge, mais d'une vieillesse verte et vigoureuse. Il n'avait pas alors moins de soixante-dix ans, à ce que l'on disait, et cependant, quelle

(1) On supposa que ces traductions étaient l'œuvre de R. Agricola.

que fût la rigueur de l'hiver, il allait tous les matins entendre à sept heures M. Musurus qui professait le grec, et qui, dans toute l'année, passait à peine quatre jours sans enseigner publiquement. Tandis que les jeunes gens ne pouvaient supporter l'âpreté du froid, ni la fausse honte ni l'hiver n'étaient capables de chasser ce vieillard de la salle où se faisaient les leçons.

Musurus, né en Crète et grec de nation, était merveilleusement habile dans la langue latine : habileté que ne posséda aucun des Grecs réfugiés en Italie, à l'exception de Théodore Gaza et de Jean Lascaris. Léon X le fit archevêque, mais il mourut avant d'atteindre la vieillesse. Il n'y avait rien d'obscur, rien de mystérieux pour cet initié, pour ce prêtre des Muses. Il avait tout lu, tout approfondi. Il connaissait à fond les formes du langage, la fable, l'histoire, les usages antiques. Érasme fit souvent appel à ses lumières. Cette science accomplie était relevée encore par sa piété filiale. Il entourait de son affection et de ses soins pieux, son père, grec d'un très grand âge. Un jour qu'il donnait à dîner, au moment de se laver les mains, les convives faisaient des cérémonies, comme il arrive d'ordinaire. Érasme, qui était au nombre des invités, pour couper court à un retard inutile, prenant par la main le père de Musurus, lui dit en grec : « Nous sommes deux vieillards, nous. » — « Et nous, deux jeunes gens, » répartit Musurus, en se tournant vers un jeune homme remarquablement instruit, nommé Zacharie, qu'il embrassa. Le bon vieillard se mit à rire de tout son cœur. Érasme, en effet, n'était guère plus âgé que Musurus.

Sa santé s'étant dérangée à Padoue, il quitta cette ville avec le jeune archevêque et se rendit à Sienne. Dans la suite, il loua souvent le naturel de son noble élève qui périt bientôt à la bataille de Flowden, à côté de son père. Il composa pour son instruction plusieurs pièces d'éloquence qui se sont perdues, excepté une seule qu'il envoya plus tard à un professeur de Bâle, son protégé et son ami. Elle est intitulée :

Déclamation sur la Mort; elle a pour objet de consoler un père de la perte de son fils.

Se trouvant près de Rome, il obtint un congé du jeune prélat pour aller visiter cette capitale du monde chrétien. Une réputation brillante et tout à fait honorable l'y avait précédé. A son arrivée, il fut accueilli avec un chaleureux empressement par tous les hommes instruits, même par ceux qui avaient le haut rang de cardinal. Le plus illustre de tous était Jean de Médicis, qui devait être pape sous le nom de Léon X. Quelques années auparavant, l'abbé de Bergues, que Médicis, voyageant pour s'instruire, avait visité à Saint-Omer, lui avait écrit une lettre, dont Érasme, selon toute apparence, fut l'auteur véritable et dont il devait être le porteur; mais son voyage fut remis à un autre temps. Le cardinal conçut pour lui la plus grande estime, et, plusieurs années après, Érasme lui ayant rappelé leur ancienne liaison à Rome, Léon X, dans sa réponse, ne désavoua pas ces relations ni la haute opinion que, dès ce temps, il s'était formée de son mérite.

Après Jean de Médicis, les principaux dignitaires qu'il connut particulièrement à Rome furent le cardinal de Saint-George, le cardinal Grimani et Gilles de Viterbe, général des Augustins, personnage très habile dans les langues, qui fut promu au cardinalat sous Léon X. Dominique Grimani était vénitien. Érasme raconte sa première entrevue avec ce cardinal, dans une lettre où il déplore la mort de cet homme incomparable, qui avait formé à grands frais une magnifique bibliothèque, monument précieux laissé à la postérité. « Lorsque j'étais à Rome, dit-il, invité une ou deux fois à lui rendre visite, par l'entremise de Pierre Bembo, je crois, moi qui alors avais beaucoup d'éloignement pour le commerce des grands, je me rendis enfin à son palais, plutôt par pudeur que par inclination. Je ne trouvai personne ni dans la cour ni dans le vestibule. C'était l'après-midi. Je donnai mon cheval à mon domestique et je montai seul. J'arrive à la pre-

mière chambre, je n'y vois personne; puis à la seconde et à la troisième, personne. Aucune porte n'était fermée. Je m'étonnais de cette solitude. J'arrive enfin à la dernière, j'y trouve un grec, médecin, j'imagine, aux cheveux courts, qui gardait la porte. Je demande ce que fait le cardinal. Ce grec répond qu'il est en conversation avec des personnages de haut rang. Comme je n'ajoutais rien, il demanda ce que je voulais. « Saluer le cardinal, lui dis-je, si je l'avais pu sans le déranger; mais puisqu'il est occupé, je reviendrai une autre fois. » Tandis que, prêt à me retirer, je considère un moment de la fenêtre la belle vue, le grec revient vers moi et me demande si je ne veux rien faire dire au cardinal. « Ce n'est pas la peine, lui dis-je, de l'interrompre dans son entretien, mais je reviendrai bientôt. » Enfin, comme il me demandait mon nom, je le donne. Aussitôt qu'il l'eut entendu, sans que je m'en aperçusse, il courut à l'appartement du cardinal et, en étant bientôt sorti, il me prie de ne pas m'en aller. Aussitôt on me fait entrer. Le cardinal m'accueille, non pas comme un cardinal et surtout un cardinal de ce rang devait traiter un pauvre homme de ma condition, mais comme un collègue. On me donna un siége, et notre entretien dura plus de deux heures; et jamais, pendant ce temps, il ne me fut permis de porter la main à mon chapeau : affabilité vraiment prodigieuse dans une si éminente grandeur. »

Dans cette conversation, où il discuta sur la littérature de la manière la plus savante, le cardinal annonçait assez ouvertement son projet sur la bibliothèque, projet qui fut exécuté à sa mort. Il engagea Érasme à ne pas quitter Rome, cette mère nourrice des grands talents. Il l'invita même à partager son palais ainsi que toute sa fortune, ajoutant que le climat de Rome, humide et chaud, convenait à une complexion délicate, surtout dans la partie de la ville où était son palais, construit par un pape dans un lieu choisi comme le plus salubre de tous.

Après beaucoup de propos échangés de part et d'autre, il fit venir son neveu, déjà archevêque, jeune homme d'un naturel vraiment divin. Comme Érasme voulait se lever, il l'en empêcha. « Il convient, dit-il, que le disciple soit debout devant le maître. » Enfin il lui montra sa bibliothèque, pleine de livres en toute sorte de langues. « Si j'avais eu le bonheur de connaître un pareil homme plus tôt, disait Érasme, jamais je n'aurais quitté Rome, qui montrait pour moi une faveur bien supérieure à mon mérite. Mais j'avais déjà résolu de partir, et je n'étais plus libre de rester. Quand je lui eus dit que j'étais appelé par le roi d'Angleterre, il cessa de me presser. Mais, à plusieurs reprises, il me pria de me garder de croire que ses promesses ne fussent point sincères, et de ne pas le juger d'après les mœurs ordinaires des gens de cour. Il me laissa partir avec peine; mais, ne voulant pas me retenir plus longtemps malgré ma volonté, il exigea de moi, en me congédiant, la promesse de venir le voir encore une fois avant de quitter Rome. Malheureux! je ne revins pas, de peur que, vaincu par son éloquence, je ne fusse amené à changer de dessein. Jamais mon esprit ne fut si mal inspiré. Mais que faire, quand la destinée nous entraîne? »

Toutefois, c'est au cardinal de Saint-George qu'il paraît avoir inspiré le plus d'affection. Quelques années après, Érasme lui ayant écrit une lettre où il annonçait son prochain retour à Rome, le cardinal lui répondit : « Vous dites que vous songez à revenir dans cette ville. Plus nous le désirons, moins nous osons l'espérer, pour ne pas tomber dans une fausse joie. Plût à Dieu que vous eussiez une bonne fois arrêté ce dessein! car je crains, tant les pensées des hommes sont mobiles, les circonstances de temps et d'affaires diverses, que quelque chose ne vous porte à d'autres projets. Nous avertissons seulement votre sagesse que la situation présente de Rome n'est pas à dédaigner, soit que vous regardiez la fortune ou la dignité, et je pense que vous ne devez mépriser ni l'une ni l'autre. Il faut préparer de bonne heure

des ressources à la vieillesse qui approche, et la dignité vous préservera des morsures de l'envie qui est toujours la compagne de la gloire éclatante. Tous ceux qui ont un mérite supérieur se rendent de toutes parts dans cette ville, comme dans un théâtre, où non-seulement les plus magnifiques récompenses sont préparées pour les hommes éminents, c'est-à-dire pour ceux qui vous ressemblent, mais où les hommes même ordinaires trouvent une place honorable qui les excite à monter plus haut. Ce n'est pas assez dire : Rome vous réclame à bon droit comme un des siens, et, quoiqu'elle partage cette prétention avec beaucoup de cités, comme autrefois sept villes se disputaient Homère, cependant elle ne cédera dans cette rivalité au zèle d'aucune autre cité. Différente est la patrie des autres hommes; mais Rome est la patrie commune, la nourrice et l'appui de tous les savants. Vous nous avez attristé par votre départ : puissiez-vous nous combler de joie par votre retour! »

Il y avait dans cette lettre autant de sagesse que d'affection. Érasme regretta plus d'une fois de ne pas avoir suivi les conseils d'une amitié prévoyante; mais la fortune et la dignité avaient moins de prix à ses yeux que l'indépendance. Le cardinal, au nom de Jules II, le pria d'écrire deux discours sur la guerre contre les Vénitiens, dont il était alors question au conseil des cardinaux. Dans le premier, Érasme détournait le pape d'entreprendre cette guerre; dans le second, il lui conseillait le contraire. Le second l'emporta, quoique le premier eût été écrit avec plus de soin, et qu'il fût plus conforme à ses sentiments pacifiques. Il périt par la perfidie d'un imprimeur. Érasme le recommença de mémoire, mais cette ébauche s'égara dans ses papiers (1).

Il se concilia l'estime et l'amitié des lettrés de profession, comme il avait obtenu la faveur et l'affection des cardinaux amis des lettres. Il connut et aima (2) ce Phédrus, dont

(1) *V.* Catalogue des écrits d'Érasme, t. I.
(2) *Cognovi et amavi.* — *V.* t. III, p. 788.

l'éloquence était merveilleuse dans l'improvisation. Sa parole était plus puissante que sa plume. Elle avait une abondance et une autorité admirables. Ce qui fit une grande partie de son bonheur, ce fut d'avoir Rome pour berceau de sa renommée. Il commença d'abord à se faire connaître en jouant le personnage de Phèdre, dans l'*Hippolyte* de Sénèque, sur la place qui était devant le palais du cardinal de Saint-George. C'est de là que lui vint le surnom de Phédrus. Érasme apprit ce détail de la bouche même du cardinal. Phédrus possédait à fond la tragédie et la comédie antiques. Il mourut bibliothécaire du Vatican, avant d'avoir atteint sa cinquantième année. Il fut appelé le Cicéron de son siècle.

Érasme vit à Rome plusieurs autres lettrés de l'époque, Jules Camille, François Sphœrula, Beroaldo le jeune, égal et peut-être supérieur à son oncle, Pierre Marsus, vieux plutôt que célèbre. On ne pouvait s'empêcher d'admirer son ardeur pour le travail. Agé de près de quatre-vingts ans, il écrivait des commentaires sur le *Dialogue de la Vieillesse* et sur quelques autres petits traités de Cicéron. On pouvait apercevoir en lui les traces de l'ancien temps. Il ne fut donné à Érasme de voir Jérôme Donat qu'une fois par occasion : c'était un vieillard plein de vigueur, d'une rare souplesse d'esprit, aussi propre aux fonctions de la vie active qu'à la culture des lettres.

Il assurait, dans la suite, qu'il n'avait pas eu le plus petit démêlé avec les savants du pays, et que nulle nation ne lui avait mieux convenu que la nation italienne (1). On lui offrit la place de Pénitencier, s'il voulait rester à Rome, comme un degré pour monter aux plus grands honneurs. Les revenus de cette charge n'étaient pas à mépriser, mais Érasme était engagé avec ses amis d'Angleterre. Il quitta donc Rome pour aller rejoindre le jeune archevêque de Saint-André. Il y revint un peu plus tard avec lui. Avant de retourner dans son pays, le noble Écossais désirait voir la ville éternelle.

(1) *V.* Réponse à Cursius, t. X.

Pour n'importuner personne, il dissimula sa dignité d'archevêque. Non content de visiter Rome, il parcourut la partie ultérieure de l'Italie, jusques à Cumes, et pénétra dans l'antre de la Sybille, que les habitants montraient encore. Puis il partit pour l'Écosse, laissant à son maître, comme souvenir, un anneau où était représenté le dieu Terme.

Érasme, depuis lors, se servit de cet anneau en guise de cachet, après y avoir fait graver cette inscription, fort critiquée par ses ennemis : *Concedo nulli*, je ne cède à personne.

Le jeune prélat une fois parti, il se hâta lui-même de quitter l'Italie. Aussitôt après l'avénement de Henri VIII, Montjoy lui avait écrit pour lui annoncer cet heureux changement de règne. « Désormais, lui disait-il, vous devez rejeter de votre cœur toute inquiétude. Que ne pouvez-vous espérer d'un prince dont vous connaissez si bien les qualités éminentes, qui vous honore de son amitié et qui a daigné vous écrire de sa propre main, faveur bien rare? Quelle sagesse ! Quel amour du bien et de la justice! Quel zèle pour les lettres ! Pour voir cet astre nouveau et bienfaisant, vous devez vous hâter d'accourir. Tous les mortels, dans la bienheureuse Angleterre, s'abandonnent à l'ivresse de la joie, et, en voyant un tel spectacle, il est impossible de ne pas verser des larmes d'attendrissement. L'air sourit, la terre bondit d'allégresse. Tout est plein de lait, de miel, de nectar. L'avarice est bannie. La libéralité répand ses largesses à pleines mains. Le nouveau roi ne désire ni or, ni pierrres précieuses, ni métaux, mais seulement la vertu, la gloire, l'immortalité. Faisant profession de protéger les lettres : « Sans elles, dit-il, nous vivrions à peine. »

Aux derniers jours d'avril, Érasme, écrivant à Montjoy, lui avait exposé amicalement ses projets, ses pensées, ses disgrâces, ses infortunes. Le comte lui répondait : « La fin de vos malheurs est arrivée. Vous allez venir auprès du roi d'Angleterre qui vous dira : Soyez riche et le plus grand des poètes. J'ai reçu les *Adages*, cette œuvre si remarquable par

l'érudition et par l'éloquence aux yeux de tous les savants. Je suis fier et reconnaissant de voir un tel livre paraître sous mon patronage avec une dédicace beaucoup trop flatteuse, mais qui rendra mon nom immortel. C'est moi qui suis l'obligé, le débiteur, et non pas vous. Tout le monde élève jusqu'au ciel cet ouvrage. L'archevêque de Cantorbéry ne peut le quitter et ne se borne pas à de stériles louanges. Si vous voulez revenir en Angleterre, il vous promet un bénéfice. Il m'a remis cinq livres pour les frais du voyage. J'en ajoute cinq autres, non à titre de présent, mais pour hâter votre retour et la fin des regrets de tous vos amis. Je vois avec peine que vous soyez devenu valétudinaire. Je ne vous ai jamais conseillé le voyage d'Italie, mais, envisageant la renommée littéraire que vous y avez acquise, je suis fâché de ne pas vous avoir accompagné. Qu'est la faim, l'indigence, la maladie, la mort même, auprès de tant de science et de tant de gloire ? »

Érasme fut séduit par ces brillantes promesses. Persuadé qu'il allait trouver des monceaux d'or en Angleterre, il résolut d'aller s'y établir pour le reste de ses jours. Il se dirigea vers les Alpes rhétiques, passa par Coire et Constance, toucha la Forêt-Noire, et arriva par le Brisgau à Strasbourg. De là, il descendit le Rhin jusqu'en Hollande. Bientôt, après avoir salué ses amis d'Anvers et de Louvain, et avoir rendu ses devoirs au prince Adolphe de Bourgogne, qui désirait beaucoup le retenir, il se dirigea vers l'Angleterre. Il était impatient de revoir ses doctes amis, Colet, Grocin, Linacer et surtout Morus, chez lequel il reçut l'hospitalité. Pendant ce voyage, étant à cheval, il avait ébauché un petit livre satirique d'une grande hardiesse, *l'Éloge de la Folie*. Il l'acheva en Angleterre, dans la maison de Morus, à qui l'ouvrage fut dédié. Il était resté, soit en Italie, soit en voyage, trois ans et demi, de l'automne 1506 au printemps 1510 (1).

(1) *V.* la note F, à la fin du volume.

CHAPITRE XII

Troisième séjour d'Érasme en Angleterre. — Déceptions qu'il éprouve. — Voyage en France. — Érasme à Cambridge. — Son ami Ammonio. — Le vin de Grèce. — La guerre et la peste. — Travaux d'Érasme. — Colet reçoit mal ses demandes d'argent. — Défaite des Français et des Écossais.— Érasme se décide à quitter l'Angleterre.

Après avoir reçu en Italie les propositions de ses amis d'Angleterre, Érasme en avait fait part à Jacques Pison, ambassadeur de Hongrie, homme plein de sens, dont il avait réveillé l'ardeur pour l'étude par sa conversation et par ses écrits. Pison, qui avait trouvé un grand charme dans son commerce, lui avait répondu : « Il est bon d'être riche, mais il est meilleur encore d'être libre. Si la fortune vous offre l'un et l'autre, prenez avec les deux mains. Les lettres grecques et latines vous doivent beaucoup. Elles ne laisseront pas longtemps leur promoteur dans une condition obscure. »

Érasme allait voir en effet sa renommée s'étendre et grandir de plus en plus; mais il ne devait trouver en Angleterre ni la richesse, ni l'indépendance plus chère à son cœur que tout le reste. Fasciné par les lettres de ses amis et par la faveur déclarée du jeune monarque, lui d'ordinaire grand contempteur des richesses, il avait vu en imagination une si grande quantité d'or, que *dix Pactoles* n'auraient pu en fournir autant. Il s'était donc arraché aux attraits de Rome et de l'Italie, aux séduisantes avances des cardinaux, et avait pris en quelque sorte son vol vers l'Angleterre. Mais lorsqu'il eut

remis le pied sur le sol britannique, le roi, quoique toujours aussi bienveillant, lui fut presque entièrement ravi par les orages de la lutte entreprise pour soutenir Jules II. Montjoy, le plus ancien protecteur de ses études après Henri de Bergues, lui témoigna plus d'affection qu'il ne lui donna d'argent, écrasé qu'il était par les charges de la guerre. Érasme, dans ses lettres, accusait moins ses amis que son peu d'ambition, son éloignement pour les affaires, son indolence. Il avait besoin, comme Timothée, que la fortune remplît son filet pendant son sommeil.

Après s'être enivré d'espérances, il se réveilla et vit la triste réalité. La trompette guerrière de Jules II avait appelé le monde aux travaux de Mars. Les Muses furent négligées. Érasme se vit presque dans la détresse. L'archevêque de Cantorbéry, *son Achille, son incomparable Mécène*, d'une affabilité singulière pour tous, d'une libéralité gracieuse, et qui ne laissait jamais personne mécontent, le traitait lui-même avec l'indulgence d'un père, avec l'affection d'un frère. L'évêque de Durham, secrétaire du roi, Jean Fisher, évêque de Rochester, qui n'avait point d'égal en science et en sainteté, sans parler de beaucoup d'autres grands personnages, montraient pour lui la plus grande faveur. Mais tous ces témoignages de bienveillance et d'estime ne pouvaient lui tenir lieu de cette ample fortune qu'on avait fait resplendir à ses yeux, de cette indépendance dorée qu'on lui avait promise, et à laquelle il avait sacrifié l'Italie. Il ne tarda pas à regretter le brillant théâtre de Rome, son ciel, ses campagnes, ses bibliothèques, ses promenades, les doux entretiens de ses savants, tant de personnages distingués, lumières du monde, la fortune, les espérances qu'il avait abandonnées si facilement.

Au milieu de ces déceptions amères, l'amour de la science, son ardeur infatigable pour l'étude, le soutenaient et le consolaient. Depuis son retour en Angleterre, il s'était lié très étroitement avec un Italien instruit, Ammonio de Lucques, qui était venu aussi chercher fortune dans ce royaume. Il

était alors nonce du pape; plus tard il devint secrétaire du roi. Quelques écrits assez frivoles de cet Italien, communiqués à Érasme, lui avaient inspiré une grande estime pour son talent plein de séve, que beaucoup de personnages et en particulier l'archevêque d'York n'appréciaient pas moins. Ammonio, comme Érasme, occupait une chambre dans la maison de Morus. Ce rapprochement contribua sans doute à former ou à resserrer leur liaison.

Au commencement de l'année 1511, attendant toujours l'accomplissement des promesses qu'on lui avait prodiguées, Érasme fit un voyage en France pour visiter ses amis et livrer à l'impression ses nouveaux écrits. On peut croire qu'il voulait aussi par son absence réveiller le zèle endormi de ses puissants protecteurs. Donnant des conseils à son ami Ammonio dans une lettre qu'il lui écrivait plus tard, il trahit son secret : « Vous connaissez, lui disait-il, la jalousie britannique. Il faut vous en servir pour votre bien, supposer des prétendants divers qui vous recherchent, annoncer et préparer votre départ, montrer des lettres qui vous appellent ailleurs avec de grandes promesses, vous éloigner quelquefois pour exciter les regrets et les désirs. » Il partit avec Montjoy, nommé gouverneur de Ham. Ammonio lui avait confié ses poésies pour les faire imprimer à Paris. Érasme les montra au comte qui loua l'esprit et le savoir de l'auteur, mais blâma la préface comme trop flatteuse pour lui. En homme politique, il repoussait les éloges exagérés qui lui étaient donnés au détriment de ceux de sa caste. Ammonio modifia sa préface, et, la renvoyant à Érasme avec prière de la corriger, il lui remit avec confiance le soin de sa réputation. « Il n'y a rien de nouveau en Angleterre, ajoutait-il, sinon que le roi se montre de jour en jour plus divin. »

Cependant l'absence d'Érasme excitait les plus vifs regrets. Ammonio était assailli de ces questions sans cesse renaissantes : « Que nous dites-vous d'Érasme? Quand reviendra-t-il? C'est bien le soleil de notre siècle. Oh! qu'il revienne

remis le pied sur le sol britannique, le roi, quoique toujours aussi bienveillant, lui fut presque entièrement ravi par les orages de la lutte entreprise pour soutenir Jules II. Montjoy, le plus ancien protecteur de ses études après Henri de Bergues, lui témoigna plus d'affection qu'il ne lui donna d'argent, écrasé qu'il était par les charges de la guerre. Érasme, dans ses lettres, accusait moins ses amis que son peu d'ambition, son éloignement pour les affaires, son indolence. Il avait besoin, comme Timothée, que la fortune remplît son filet pendant son sommeil.

Après s'être enivré d'espérances, il se réveilla et vit la triste réalité. La trompette guerrière de Jules II avait appelé le monde aux travaux de Mars. Les Muses furent négligées. Érasme se vit presque dans la détresse. L'archevêque de Cantorbéry, *son Achille, son incomparable Mécène*, d'une affabilité singulière pour tous, d'une libéralité gracieuse, et qui ne laissait jamais personne mécontent, le traitait lui-même avec l'indulgence d'un père, avec l'affection d'un frère. L'évêque de Durham, secrétaire du roi, Jean Fisher, évêque de Rochester, qui n'avait point d'égal en science et en sainteté, sans parler de beaucoup d'autres grands personnages, montraient pour lui la plus grande faveur. Mais tous ces témoignages de bienveillance et d'estime ne pouvaient lui tenir lieu de cette ample fortune qu'on avait fait resplendir à ses yeux, de cette indépendance dorée qu'on lui avait promise, et à laquelle il avait sacrifié l'Italie. Il ne tarda pas à regretter le brillant théâtre de Rome, son ciel, ses campagnes, ses bibliothèques, ses promenades, les doux entretiens de ses savants, tant de personnages distingués, lumières du monde, la fortune, les espérances qu'il avait abandonnées si facilement.

Au milieu de ces déceptions amères, l'amour de la science, son ardeur infatigable pour l'étude, le soutenaient et le consolaient. Depuis son retour en Angleterre, il s'était lié très étroitement avec un Italien instruit, Ammonio de Lucques, qui était venu aussi chercher fortune dans ce royaume. Il était alors nonce du pape; plus tard il devint secrétaire du roi. Quelques écrits assez frivoles de cet Italien, communiqués à Érasme, lui avaient inspiré une grande estime pour son talent plein de séve, que beaucoup de personnages et en particulier l'archevêque d'York n'appréciaient pas moins. Ammonio, comme Érasme, occupait une chambre dans la maison de Morus. Ce rapprochement contribua sans doute à former ou à resserrer leur liaison.

Au commencement de l'année 1511, attendant toujours l'accomplissement des promesses qu'on lui avait prodiguées, Érasme fit un voyage en France pour visiter ses amis et livrer à l'impression ses nouveaux écrits. On peut croire qu'il voulait aussi par son absence réveiller le zèle endormi de ses puissants protecteurs. Donnant des conseils à son ami Ammonio dans une lettre qu'il lui écrivait plus tard, il trahit son secret : « Vous connaissez, lui disait-il, la jalousie britannique. Il faut vous en servir pour votre bien, supposer des prétendants divers qui vous recherchent, annoncer et préparer votre départ, montrer des lettres qui vous appellent ailleurs avec de grandes promesses, vous éloigner quelquefois pour exciter les regrets et les désirs. » Il partit avec Montjoy, nommé gouverneur de Ham. Ammonio lui avait confié ses poésies pour les faire imprimer à Paris. Érasme les montra au comte qui loua l'esprit et le savoir de l'auteur, mais blâma la préface comme trop flatteuse pour lui. En homme politique, il repoussait les éloges exagérés qui lui étaient donnés au détriment de ceux de sa caste. Ammonio modifia sa préface, et, la renvoyant à Érasme avec prière de la corriger, il lui remit avec confiance le soin de sa réputation. « Il n'y a rien de nouveau en Angleterre, ajoutait-il, sinon que le roi se montre de jour en jour plus divin. »

Cependant l'absence d'Érasme excitait les plus vifs regrets. Ammonio était assailli de ces questions sans cesse renaissantes : « Que nous dites-vous d'Érasme? Quand reviendra-t-il? C'est bien le soleil de notre siècle. Oh! qu'il revienne

bientôt. » Il revint, et plus vite qu'il n'avait d'abord voulu. Il avait songé à passer quelques mois au château de Ham; mais bien loin d'exécuter ce projet, il ne rendit pas même visite à l'abbé de Saint-Bertin, son bienfaiteur. Il resta quelque temps à Londres; mais dégoûté de cette ville où il avait éprouvé beaucoup d'ennuis, et où il ne trouvait de charme que dans le commerce de deux ou trois amis, encore mal guéri d'une atteinte de la suette, maladie nouvelle qui avait pris naissance en Angleterre, il se rendit à Cambridge, l'une des deux villes savantes du royaume. Le voyage fut très pénible. Au milieu des éclairs, des coups de tonnerre et des torrents de pluie, son cheval s'abattit trois fois. Érasme semblait prédestiné à tous les accidents de voyage.

Arrivé à Cambridge, il s'établit au collége de la Reine. Mais il s'aperçut bien vite qu'il n'avait aucun profit à espérer, et qu'il allait au contraire dépenser tout ce qu'il pourrait arracher à ses Mécènes. « Je vois là, disait-il, des vestiges de la pauvreté chrétienne. Que puis-je prendre à des gens sans avoir, moi qui suis d'ailleurs peu âpre au gain et en butte à la colère de Mercure? » Cependant son humeur enjouée ne l'abandonnait pas. Il se moquait beaucoup d'un médecin qui prétendait, au moyen de la *cinquième essence*, rendre la jeunesse aux vieillards et la vie aux morts. « Si je pouvais, écrivait-il, rajeunir en goûtant cette merveilleuse essence, je ne regretterais pas d'être venu à Cambridge. » Il avait l'intention d'y séjourner quelque temps et d'y professer; mais la bière et le vin qu'on y buvait ne lui plaisaient nullement. Le pape Jules II avait envoyé en Angleterre un vaisseau rempli de vins de Grèce, de jambons, de fromages et de fruits, pour gagner à sa cause par ces présents les grands du royaume. Érasme pria le nonce Ammonio de lui expédier une outre de ce vin de Grèce, dont plus tard Scaliger l'accusait d'avoir fait abus à Venise. Il offrait d'envoyer l'argent d'avance, si Ammonio le voulait. Plaisantant sur la guerre qui allait éclater, grâce aux bulles de Jules II, il disait : « Déjà nous mourons

de soif; voilà le commencement; et pourtant nous n'avons pas encore passé le détroit. »

Ammonio lui envoya une bouteille d'un vin exquis avec une lettre plus douce encore. Il s'indignait qu'Érasme eût parlé d'argent. Il est vrai que celui-ci avait demandé, non une bouteille, mais une outre qui pût durer quelques mois. Après avoir vidé la précieuse bouteille, il la garda longtemps pour respirer encore le parfum de ce vin délicieux. Il consacra sa reconnaissance par une pièce de vers où sa muse pliait l'iambe à la louange d'Ammonio; mais cet éloge pompeux n'avait ni beaucoup de grâce ni beaucoup de poésie. Le vin de Grèce avait médiocrement inspiré le poète. Ammonio répondait de son mieux à l'amitié d'Érasme dont les lettres, *pleines de miel et de nectar*, le charmaient. Ses vers lui paraissaient presque dignes d'Homère. Il s'apprêtait à renvoyer la même bouteille remplie, dans l'espoir de faire éclore des vers semblables. Il lui rendait iambes pour iambes.

La grande affaire du moment, c'était la ligue préparée contre les Français que l'on voulait chasser d'Italie. Érasme, informé des événements par Ammonio, les appréciait à sa manière. Jules II venait de se rendre en pèlerinage à Lorette pour remercier la Vierge de l'avoir sauvé. La conduite belliqueuse du pape, ce pèlerinage à Lorette, édifiaient peu Érasme. « O ciel! quelle piété! » disait-il ironiquement, mais en grec. La guerre qui s'annonçait lui apparaissait sous un aspect sombre et lugubre. A ses yeux, la fougue intempérante de Jules II pouvait mettre en péril l'Église romaine. « Supposé, disait-il, que les Français soient chassés d'Italie, la domination des Espagnols et des Vénitiens, insupportable même à leurs compatriotes, sera-t-elle préférable à celle des Français? Car les Italiens ne supporteront jamais la domination des prêtres; et jamais ils ne s'accorderont entre eux à cause des dissensions intestines et des haines irréconciliables. L'Italie ne fera donc que changer de maître, et au lieu du joug français, elle devra supporter un joug deux fois plus

dur. Jupiter a entendu sans doute la prière de cet auteur qui, dans un petit livre, invite les fontaines, les fleuves, les lacs et les étangs à pleurer sur les maux de l'Italie. »

Ces pensées ne manquaient pas de sens politique; sans porter un vif intérêt à la France, Érasme détestait la guerre, comme le brigandage exercé en grand. Il ajoutait avec malice : « Au reste, je n'accuse personne, excepté le médecin de Jules II, à qui l'art, ou l'ellébore, fait sûrement défaut. Mais je me repose dans la Providence qui saura faire prévaloir ses décrets. »

Un fléau, plus voisin et plus pressant que la guerre, désolait l'Angleterre et préoccupait Érasme : c'était la peste. Elle avait éclaté à Londres et s'était avancée assez près de Cambridge. Heureusement, l'hiver qui approchait allait la faire disparaître. En effet, à la fin de novembre, on n'en parlait plus.

Érasme commençait à se plaire à Cambridge. Pour ménager sa santé chancelante, il était resté quelque temps sans professer. Il expliqua d'abord la grammaire de Chrysoloras devant un petit nombre d'auditeurs. Il se proposait de passer ensuite à la grammaire de Théodore Gaza devant un auditoire plus nombreux, et peut-être même d'aborder l'explication théologique et les Epîtres de saint Paul. Le gain, sans être nul, n'était pas assez considérable pour le toucher; mais il rendait service aux études et trompait le temps durant quelques mois. Il devait retourner à Londres vers Noël, quand la peste aurait complétement cessé, car la perspective de passer l'hiver à Cambridge lui souriait peu. Il ne voulait pas d'ailleurs rester trop longtemps éloigné de son *Jupiter*. Malgré ses espérances trompées, il ne s'abandonnait pas lui-même. Sans négliger l'archevêque de Cantorbéry, chancelier du royaume, il recherchait la faveur des évêques de Durham et de Winchester. Ce dernier, d'abord mécontent de voir qu'Érasme ne l'approchait jamais, mais bientôt gagné par une lettre insinuante, témoigna pour lui la plus franche amitié. Il le croyait déjà en possession de

son bénéfice. Ammonio, qui servait d'intermédiaire, répondit qu'il avait bien l'espérance, mais non le bénéfice lui-même. L'évêque, souriant, dit alors : « Mais cette espérance peut-elle le nourrir? » Ammonio sourit à son tour, et ajouta : « Érasme achète cette espérance au prix de son or et de son temps. » L'affaire en demeura là pour le moment. Le prélat était accablé d'affaires. On résolut d'attendre le retour d'Érasme à Londres pour agir plus efficacement.

Ce retour, d'abord fixé au mois de décembre, fut ensuite remis jusqu'au mois de janvier, à cause des leçons qu'il faisait à Cambridge sur saint Jérôme. Au commencement de novembre, il fut pris d'un enrouement tellement fort, qu'il était forcé de se faire comprendre par signes. Cette indisposition était sans doute l'effet d'une humidité excessive, produite par des pluies qui ne cessaient de tomber ni le jour ni la nuit. Une maladie plus difficile à guérir, c'était la gravelle dont il avait ressenti les premiers symptômes en Italie. Au mois de décembre 1511, il éprouva de nouvelles atteintes de ce mal cruel. Riant de tout, il plaisantait sur sa maladie avec Ammonio et même avec l'archevêque de Cantorbéry qui, pour le guérir, lui envoya trente angelots d'or, *remède d'une énergie salutaire*. « Je me suis abandonné, disait-il, aux médecins et aux apothicaires, c'est-à-dire à des bourreaux et à des harpies. » Il attribuait son mal à la bière qu'il buvait depuis longtemps faute de vin. Il ajoutait : « Tels sont les prémices des beaux fruits que l'on doit recueillir de cette mémorable guerre contre les Français. »

Avant de retourner à Londres, il s'occupa de chercher un logement. Il aurait voulu pouvoir habiter dans la maison de Montjoy; mais le maître se trouvait absent, et à sa place était une *espèce de Cerbère* qui l'éloignait. Il lui fallait une ruche bien chaude pour se tapir durant l'hiver. Il désirait être assez près de Saint-Paul. Sur ces entrefaites, Montjoy revint; mais il n'y avait pas dans sa maison d'endroit commode pour l'hiver, à moins de chasser le maître de ses appar-

tements; et d'ailleurs le terrible Cerbère était toujours présent. Il eut l'idée d'aller s'établir chez les Augustins; mais il n'y avait là personne qui pût être son commensal. Au couvent de Saint-Thomas, où logeait Ammonio, il n'y avait pas de place, et la table était mauvaise. Auprès de Saint-Paul était un collége où des hommes instruits faisaient bonne chère; mais ils habitaient un vrai cloaque. Un certain François de Padoue lui offrait l'hospitalité et la vie de l'Italie; mais il était plus pauvre qu'Irus. Un autre personnage lui proposait sa maison; mais il ne voulait pas engager sa liberté. Chez Morus, il y avait une *harpie au bec recourbé*, qui effrayait Ammonio.

L'explication de saint Jérôme, tâche rude et difficile, l'avait beaucoup fatigué. Pour faire diversion à ces graves études, il avait traduit des œuvres plus légères, parmi lesquelles se trouvait l'*Icaro-Ménippe* de Lucien. « C'étaient, disait-il, des appâts qu'il avait préparés pour le 1er janvier; » mais il craignait que ce ne fût inutilement. Il demeura peu de temps à Londres, car, dès le commencement de février, il était de retour à Cambridge. Dans l'intervalle, il avait été sur le point de partir pour l'Italie. L'évêque de Rochester, envoyé en ambassade à Rome, désirait l'avoir pour compagnon de voyage, mais ils connurent trop tard leurs sentiments réciproques. Érasme n'eut pas le temps de mettre ses affaires en ordre. Il regrettait d'avoir laissé échapper cette occasion, lorsqu'il apprit, en quittant Londres, que l'ambassadeur était rappelé par une lettre royale.

Il passa la plus grande partie de l'année 1512 à Cambridge dans l'étude. Le Nouveau Testament, saint Jérôme, le traité de l'*Abondance oratoire*, l'occupèrent pendant un grand nombre de mois. Il menait la vie d'un limaçon, comme il disait, se tenant enfermé chez lui, absorbé qu'il était par ces travaux. Il préparait en outre une nouvelle édition des *Adages*, que l'imprimeur de Paris, Badius, lui avait demandée.

Sa fortune restait précaire et ses demandes d'argent n'étaient pas toujours bien accueillies. Plus d'une fois, des mots assez durs furent échangés avec le doyen de Saint-Paul. Offensé de quelques plaisanteries, Colet lui écrivit : « Vous êtes mon obligé, quand même vous ne le voudriez pas. » — « Sans doute, lui répondit Érasme, il y a des gens dont il est pénible d'être l'obligé; mais rien n'est plus doux à mon cœur que de me sentir l'obligé de Colet. Je crois, ajoutait-il, à votre pauvreté, et je m'en afflige; mais la mienne, qui me presse plus lourdement, m'a forcé d'importuner la vôtre. Vous pouvez juger combien je l'ai fait à regret, puisque j'ai réclamé si tard l'argent promis par vous depuis longtemps. Je ne m'étonne pas que cette promesse ait été oubliée au milieu de tant d'affaires. Mais dans votre jardin, la conversation étant tombée sur le traité de l'*Abondance*, je dis que j'avais l'intention d'offrir à notre jeune prince (1) ce livre d'éducation. Vous m'avez prié de dédier cet ouvrage nouveau à la nouvelle école que vous avez fondée. J'ai répondu en riant que votre école était pauvre, et que j'avais besoin de quelqu'un qui pût me mettre dans la main un peu d'argent. Après que j'eus énuméré de nombreuses causes de dépenses, vous avez hésité un moment; puis vous avez dit : « Je ne puis vous fournir autant que demandent vos dépenses, mais je donnerais volontiers quinze angelots. » Vous avez insisté, répétant que vous les donneriez volontiers. — « Et moi, je les accepterais de même, » ai-je répondu.

Erasme rappelait ces circonstances pour réveiller les souvenirs du doyen, et continuait en ces termes : « Il y a des gens qui vous accusent d'être un peu dur et serré à l'excès pour donner de l'argent. Ce n'est pas, à leurs yeux et aux miens, que vous soyez intéressé; mais incapable par timidité de repousser les instances importunes, vous êtes moins généreux envers vos amis discrets. »

(1) Charles d'Autriche. Burigny a cru qu'il s'agissait du jeune prince d'Angleterre, qui vécut seulement deux mois.

Prié plus tard par Colet de chercher un sous-maître pour l'école de Saint-Paul, et n'en trouvant pas, il lui adressa une lettre sur les études. En même temps, il lui annonçait qu'il avait commencé de traduire le Commentaire de saint Basile sur Isaïe. Il se proposait de montrer un échantillon de son travail à l'évêque de Rochester, et de voir si le prélat pourrait par quelque présent venir en aide à ses études. « O mendicité! disait-il. Vous riez déjà, je le sais; mais moi, je me hais, et je suis bien résolu à trouver quelque position qui me mette à l'abri de cette mendicité, ou bien à imiter Diogène. » N'osant pas trop adresser au doyen une requête pour son propre compte, il prenait un détour assez adroit. « Si vous avez, lui disait-il, des sommes d'argent en dépôt pour être données à titre de secours, je vous prie d'envoyer quelques *nobles* (1) à Richard Crocus, ancien élève de Grocin, qui maintenant étudie les bonnes lettres à Paris. C'est un jeune homme de belle espérance; et vos bienfaits, si je ne me trompe, seront bien placés chez lui. »

Colet approuva tout dans sa lettre sur les études, admirant son talent, son art, sa science, son abondance éloquente. Il avait souvent désiré des maîtres tels que les voulait Erasme. Arrivant au passage où il était dit : « Je me flatte d'apprendre aux jeunes gens à parler assez bien le latin et le grec en moins d'années que vos maîtres n'en mettraient pour leur apprendre à bégayer, le doyen lui répondait ainsi : « O Erasme, combien j'ai souhaité de vous avoir pour maître dans mon école! Mais j'ai l'espoir que vous nous aiderez un peu à former nos maîtres, quand vous aurez quitté votre Cambridge. »

Il l'exhortait à poursuivre son travail sur Isaïe, puis il ajoutait : « Vous ferez bien d'imiter Diogène, et satisfait, au sein de la pauvreté, d'être le roi des rois; peut-être atteindrez-vous

(1) Monnaie d'or. Le *noble à la rose*, frappé en Angleterre, valait 23 fr. 71 c. Le *noble Henri* valait un peu moins.

à la fortune et aux richesses, à force de les mépriser; car, parmi les chrétiens, le monde s'attache à ceux qui le fuient. Mais je sais que ces paradoxes ne sont pas de votre goût. » Quant à Richard Crocus et à l'argent que l'on croyait déposé chez lui, il n'avait que ses ressources personnelles. L'usage qu'il en faisait était connu d'Érasme (1). « J'ai souri, disait-il en finissant, et j'ai applaudi à votre candeur naturelle, en vous voyant, au milieu de cette mendicité insupportable qui vous afflige, plaider la cause d'autrui plutôt que la vôtre. Quoiqu'il n'y ait pas chez moi d'argent déposé, cependant, si vous mendiez avec humilité, j'ai un peu d'argent personnel, et si vous demandez sans honte, ma pauvreté soulagera pauvrement la vôtre. »

Malgré ces traits piquants du doyen, Érasme revint à la charge. « Je suis occupé, lui disait-il, à terminer mon ouvrage sur l'*Abondance;* et il semble difficile d'expliquer comment je me trouve à la fois au milieu de l'abondance et de la plus extrême disette. Puissé-je mettre fin à toutes deux en même temps! Car j'aurai bientôt achevé mon ouvrage, si toutefois les Muses favorisent mes études plus que la fortune n'a favorisé jusqu'ici mes affaires. » Abordant ensuite le sujet qui le touchait le plus, il disait : « Diogène vous a fait rire; je me réjouis de contribuer à votre plaisir de quelque manière que ce soit. Mais si la fortune persiste, je prendrai sérieusement ce rôle de Diogène, non pour me croire le roi des rois, mais pour mépriser entièrement la vie. A mon âge, avec ma santé, peut-on entendre autrement le rôle de Diogène? Et dédaignant la vie, qui ne mépriserai-je pas désormais? »

Il remerciait le doyen des offres personnelles qu'il lui faisait; il reconnaissait ses anciens sentiments; mais un mot l'avait blessé, quoique dit en plaisantant : *si vous mendiez avec humilité*. Colet l'accusait visiblement de ne pas supporter la

(1) Colet fit les plus grands sacrifices pour la fondation de l'école de Saint-Paul.

mauvaise fortune avec l'humilité et la résignation chrétiennes; mais comment accorder cette humilité avec la demande effrontée? Par humilité, fallait-il entendre abjection et servilité? Sénèque pensait bien autrement, et condamnait l'ami qui attendait ce mot humiliant : Je demande. C'était acheter un service fort cher que de l'acheter par des prières!

« Mais, je vous le demande, poursuivait-il avec amertume, y a-t-il rien de plus humilié, de plus étranger au respect humain que moi, qui depuis longtemps mendie publiquement en Angleterre? J'ai tant reçu de l'archevêque de Cantorbéry, qu'il faudrait être sans cœur pour recevoir de lui quelque chose, quand même il l'offrirait. J'ai demandé assez hardiment à un autre (1), mais ma demande effrontée à essuyé un refus plus impudent encore. Notre ami Linacer lui-même m'accuse de manquer de discrétion. Lui qui m'a vu quitter Londres avec six angelots à peine, dans mon état de santé bien connu et à l'approche de l'hiver, il m'avertit avec soin de ménager l'archevêque, de ménager Montjoy, de resserrer mes dépenses et de m'accoutumer à souffrir courageusement la pauvreté. O conseil digne d'un ami! Eh bien! je hais surtout ma fortune, parce qu'elle ne me permet pas de garder ma pudeur.

« Lorsque mes forces le comportaient, j'aimais à dissimuler mon indigence; maintenant je ne le puis, à moins de négliger aussi le soin de ma vie; et pourtant je ne suis pas devenu si impudent que je demande tout à tous. Aux autres, je ne veux pas demander en vain; mais à vous, de quel front vous demander, quand vous n'êtes pas bien riche vous-même? Toutefois, si l'impudence peut vous plaire, je finirai ma lettre le plus effrontément qu'il m'est possible, et je vous dirai : « Je ne suis ni assez effronté pour solliciter votre libéralité, sans y avoir aucun titre, ni assez orgueilleux pour rejeter un don, si un ami, comme vous, l'offre volontiers, surtout dans l'état de

(1) Montjoy.

fortune où je suis. » Nous ignorons quel fut le succès de cette demande. La conclusion ne manquait assurément ni de délicatesse ni de dignité.

Tout en poursuivant ses travaux sur saint Jérôme et le Nouveau Testament, pour lequel il préparait des annotations, Erasme avait toujours un faible pour les auteurs profanes. Afin de se distraire des luttes de saint Jérôme contre Vigilance, il traduisit en latin le traité de Plutarque sur la *manière de distinguer le flatteur de l'ami*. Ce travail fut dédié au roi Henri VIII. Érasme traduisit ainsi un grand nombre de traités de Plutarque et de dialogues de Lucien. Il offrit l'*Astrologie* de ce dernier auteur au médecin Boerio. Les préventions mutuelles qui les avaient divisés s'étaient dissipées, mais pour renaître bientôt. Boerio, après avoir fait revenir ses fils, avait rendu justice à leur ancien maître. Il lui offrit de partager même sa maison et sa table. Érasme, dans sa candeur et sa simplicité, accepta presque cette communauté domestique; mais après avoir goûté le poison, il résilia le contrat. Boerio, le voyant échappé, le poursuivit de son venin et l'attaqua de loin avec sa langue empoisonnée. Mais Érasme se reposait dans son innocence et dans le discrédit profond de cet homme haï de tous, même de ses frères et de ses enfants, ennemi déclaré de sa femme. Il écrivait à un ami : « Un mauvais génie d'une nouvelle espèce, un tout petit monstre, plus venimeux que la vipère, venu de Ligurie, pays plus fertile que l'Irlande en poisons de ce genre, lance de loin contre moi son venin qui n'épargne ni amis ni ennemis. »

Pendant ce temps, la *sainte Ligue* poursuivait en Italie la guerre contre les Français. Un moment déconcertée par les victoires de Gaston de Foix, elle avait rétabli ses affaires, lorsque la mort de Jules II lui enleva son véritable chef. Cependant on essaya d'en resserrer les liens par le mariage projeté de Charles d'Autriche avec Marie d'Angleterre, cette jeune princesse de laquelle Érasme disait : « La nature ne saurait rien former de plus gracieux et de plus accompli.

Elle ne surpasse pas moins toutes les femmes par la bonté et la sagesse que par la beauté. » En même temps, Henri VIII franchit le détroit et fit une campagne heureuse. Pendant que les Écossais étaient écrasés dans deux batailles, il mettait en fuite les Français qui avaient cherché à le cerner, s'emparait de Douai et de Tournai, et voyait arriver dans son camp l'empereur Maximilien.

Ces succès excitèrent la verve poétique d'Ammonio. Il avait suivi l'expédition sur le continent. Il faisait dans ses lettres des récits dramatiques et guerriers qui faisaient sourire le pacifique Érasme. Il composa même un panégyrique en vers, qu'il soumit à la censure et aux corrections de son ami. L'ouvrage plut aux hommes les plus considérables et en particulier à l'archevêque d'York. On avait souri à ces deux vers sur l'empereur Maximilien :

Qui, fléchissant pour toi sa majesté si fière,
Vint, ô présage heureux, marcher sous ta bannière (1).

L'or de Henri VIII avait produit ce merveilleux effet sur un prince dont la pauvreté était devenue proverbiale. Ammonio retraça aussi la lutte avec les Écossais dans un tableau historique. Érasme lui-même avait raillé la fuite des Français, mais Apollon et les Muses avaient refusé de l'inspirer dans cette œuvre d'ingratitude contre une nation qui lui avait montré tant de faveur.

Plusieurs autres célébrèrent les victoires des Anglais, entre autres Thomas Morus, qui les chanta dans ses vers. Un lettré du temps, nommé Carmilianus, italien, à ce qu'il paraît, naguère ami d'Érasme, qu'il appelait le plus docte des doctes, mais devenu son ennemi par un brusque retour,

(1) *Augusta nuper qui majestate remissa*
In tua felici se contulit omine castra.
(Œuvres d'Érasme, t. III, p. 105.)

composa une épitaphe injurieuse pour le roi d'Écosse. Cette pièce était pleine d'invectives dignes d'une femme en colère. Il la fit imprimer magnifiquement et trouva des prôneurs. Mais Érasme le poursuivit de ses railleries mordantes. Il était peut-être excité par les regrets que lui inspirait la mort de son élève, le jeune archevêque de Saint-André.

Tandis que les Anglais combattaient contre les Français, il soutenait lui-même une lutte aussi rude, quoique moins périlleuse, avec les textes altérés de saint Jérôme et de Sénèque. Il eut sa part du butin. L'évêque de Durham lui donna dix écus d'or, libéralité dont il n'usait qu'envers les hommes en possession de son estime et de son affection.

La peste ne faisait pas moins de ravages à Londres que la guerre sur le continent. Érasme se tenait à Cambridge, épiant chaque jour le moment favorable pour décamper ; mais l'occasion manquait, et il était retenu par les trente *nobles* qu'il attendait à la Saint-Michel. La peste le poursuivit jusque dans Cambridge, et cette ville, toujours déserte, le devint entièrement. Tout le monde prit la fuite. Érasme chercha un refuge à la campagne ; mais la disette de vin le força de revenir dans la ville. Il craignait moins la peste que le manque d'une boisson nécessaire à sa santé. Il encourut les plaisanteries d'Ammonio qui lui écrivait : « O courageux soldat de Bacchus, vous n'avez pas voulu abandonner votre général, même dans le plus grand danger. » Pour adoucir le mordant de sa plaisanterie, il lui envoya une cruche de vin de Crète, composé de *lait et de nectar*.

En ce moment, Ammonio voguait à pleines voiles vers la fortune. Érasme, qui avait présagé le succès de son ami, y applaudissait, et Ammonio, heureux, était plus que jamais fidèle à l'amitié. Cependant sa bourse s'était épuisée à Cambridge. Ses dépenses avaient été intolérables. Cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés, qu'il avait déjà dépensé soixante *nobles*. Il en avait reçu un seul de quelques-uns de ses auditeurs et s'était même fait beaucoup prier pour l'accepter. Il

était résolu à lever l'*ancre sacrée* pendant les mois d'hiver et à tout essayer. S'il réussissait, il s'assurerait une existence paisible; sinon, il était décidé à quitter ce pays, sans savoir où il irait, mais à tout hasard, quand ce ne serait que pour mourir ailleurs.

Depuis quelque temps déjà, il avait commencé à reporter ses vues du côté des Pays-Bas. Ammonio avait visité de sa part l'abbé de Saint-Bertin, cet ancien bienfaiteur, Antoine Lutzenbourg, chanoine de Saint-Omer, économe de l'abbé, le médecin Ghisbert, deux amis au cœur loyal, enfin le doyen de cette église, homme d'une probité rare et plein d'amour pour les lettres. Antoine de Bergues, au nom d'Érasme, avait éprouvé *la joie qu'une mère veuve fait éclater* quand elle apprend des nouvelles d'un fils en voyage. Il prit à part Ammonio et le questionna avec une très grande bienveillance sur le sort d'Érasme en Angleterre. Ammonio répondit, comme il était vrai, que sa fortune n'était pas digne de son mérite. L'abbé fit paraître les sentiments les plus affectueux.

Érasme avait écrit lui-même au prince de Weere, Adolphe de Bourgogne, qui, trois ans auparavant, lui avait offert à Louvain une belle condition. Mais alors, enivré par de brillantes promesses, il avait tout refusé. Il s'en repentait amèrement. « Si je pouvais, lui disait-il, obtenir sur le continent une fortune seulement passable, comme Ulysse, je me trouverais heureux d'apercevoir enfin la fumée s'élevant des toits de mon pays. » Il priait le prince d'aider un homme qui depuis longtemps lui appartenait. Il déplorait le sort de sa patrie qui, ravagée ou plutôt presque anéantie par de si longues guerres, était entraînée peu à peu dans la lutte présente; et personne n'élevait la voix pour arrêter de si grands troubles !

Érasme déjà préludait à ce rôle d'apôtre de la paix, qu'il devait remplir toute sa vie avec une noble persévérance. On voit en même temps que son existence précaire et mendiante en Angleterre lui était de plus en plus insupportable. Ammonio, devenu secrétaire du roi, l'engageait à courtiser la fortune. Malgré sa répugnance naturelle et d'assez tristes pressentiments, il était décidé à suivre ce conseil. Il avait cru se mettre à l'abri de cette maîtresse capricieuse, en écoutant les propositions si positives de Montjoy qui l'appelait au port. Il se plaignait amèrement d'avoir été déçu par celui en qui il avait mis toute sa confiance. Quoique sa pauvreté lui parût un fardeau bien lourd, surtout au seuil de la vieillesse, cependant l'indigence le touchait moins que la honte. Il fallait se résigner à son destin, dévorer sa douleur et s'armer d'impudence.

Revenu de Cambridge à Londres, vers le commencement de janvier, il salua ses Mécènes, l'archevêque et Montjoy. Il se proposait d'essayer l'effet de ses présents sur quelques amis et en particulier sur Wolsey, alors évêque de Lincoln. Mais la peste, qui rendait le séjour de Londres encore peu sûr, le força d'attendre une occasion plus favorable.

Malgré la mort de Jules II, la guerre avait continué avec vigueur. Toutefois, l'avénement du nouveau pape, regardé comme un homme pieux, savant, intègre, avait fait naître l'espoir d'une paix prochaine. Ennemi de la guerre par caractère et par principe, Érasme engagea vivement l'abbé de Bergues à user de son crédit auprès du prince Charles, de l'empereur Maximilien et des grands d'Angleterre, pour leur inspirer des dispositions pacifiques. Il attaquait la guerre comme contraire à l'humanité, à la fraternité chrétienne, à l'intérêt bien entendu des peuples et des souverains. « La lutte présente avait atteint son but. Le pape n'était plus en péril. L'Italie était délivrée des Français, sans être pourtant dans un état meilleur. » En même temps qu'il plaidait la cause de la paix avec une forte éloquence, il faisait part à l'abbé de son désir de retourner dans sa patrie, pourvu qu'il pût obtenir du prince une condition qui assurât son repos.

Cependant sa fortune en Angleterre s'était améliorée. L'archevêque de Cantorbéry lui avait conféré la cure d'Adlington, et, comme il se faisait scrupule de toucher le revenu d'une charge dont un autre remplissait les fonctions, il avait résigné ce bénéfice en échange d'une pension de 100 couronnes. Montjoy lui donnait une somme égale (1). Les grands du royaume lui faisaient des dons qui n'étaient pas sans importance. Malgré tout, sa condition était encore dépendante et précaire. Il ne pouvait s'en contenter. « La guerre, disait-il, a changé tout à coup le génie de cette nation. La cherté de toutes choses s'accroît de jour en jour, et la libéralité diminue. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque les hommes sont tant de fois soumis à la dîme ? Dernièrement, faute de vin, la gravelle, contractée par l'usage de boissons viciées, m'a conduit presque au tombeau. Relégués dans une île, nous sommes encore plus étroitement emprisonnés par la guerre qui ne laisse pas même sortir nos lettres. » La peste, assoupie durant l'hiver, reparaissait çà et là *comme par étincelles*, et menaçait de renouveler ses ravages. Deux ou trois personnes étaient mortes à la cour du roi. Henri VIII lui-même tomba malade à Richemond ; mais le danger fut bientôt passé. On se préparait à continuer la guerre, *cet océan de maux* (2).

De plus en plus détaché d'un pays où il ne trouvait pas même quelqu'un pour recopier un recueil de *Similitudes*, tant la paresse y était grande, Érasme annonçait, au mois d'avril 1514, son départ dans les quarante jours, à moins qu'une bonne fortune, qu'il ne prévoyait pas même en rêve, ne le fixât de nouveau sur le sol anglais. Il avait passé à Cambridge une bonne partie des trois années précédentes. Le traité de l'*Abondance oratoire*, des traductions de Lucien et de Plutarque, une nouvelle édition très enrichie des

(1) C'était le prix de la dédicace des *Adages*.
(2) Malgré ces préparatifs, la paix se fit bientôt, grâce à l'intervention de Léon X, et la fiancée du prince Charles devint la femme du roi de France.

Adages, un travail de correction sur Sénèque, mais surtout les annotations du Nouveau Testament et la restauration de saint Jérôme, avaient absorbé la plus grande partie de son temps.

CHAPITRE XIII

Premier voyage d'Érasme à Bâle. — Lettre à Servais. — Huit mois au milieu des imprimeurs. — Lettre à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George. — Wolsey et la prébende de Tournai. — Charmante candeur de Morus.

Les déceptions éprouvées en Angleterre n'étaient pas le seul motif qui engageait Érasme à passer sur le continent. De graves raisons l'appelaient dans la haute Allemagne. Jean Froben, le grand imprimeur de Bâle, à la demande des hommes d'étude, rivalisant avec Alde, avait imprimé heureusement les *Adages*. L'édition de Venise était reproduite avec tant de fidélité, qu'il fallait de l'attention pour ne pas s'y méprendre. Cette contrefaçon avait déjà paru depuis quelque temps, lorsqu'Érasme confia une copie de l'ouvrage corrigé et enrichi à un certain François Berckmann, colporteur de presque tous les livres vendus en Angleterre, pour qu'il la remît à Badius, ou à tout autre que celui-ci aurait désigné. Cet homme peu délicat avait porté le manuscrit à Bâle, et l'avait livré à l'imprimeur même de la précédente édition. Grande fut la colère d'Érasme, qui pensait qu'on n'imprime-

rait la nouvelle copie que lorsque lorsque les anciens exemplaires seraient écoulés, c'est-à-dire au bout de dix ans : il maudissait la mauvaise foi des *Sicambres*. Il avait chargé ce même François de remettre à Badius de nombreux traités de Plutarque et de Lucien, pour être joints à ceux qui étaient déjà entre ses mains. Berckmann avait tout porté à Bâle; mais à *Crétois*, *Crétois et demi*. Érasme avait gardé une copie des *Adages*, un peu plus riche encore que celle qu'il avait livrée. C'était une ressource pour la vengeance.

Cependant le bruit se répandit que Froben se préparait à publier tous les écrits de saint Jérôme. La rumeur n'était pas vaine; car depuis longtemps, Jean Amerbach, après avoir terminé saint Ambroise et saint Augustin, s'était appliqué tout entier à la correction du texte de saint Jérôme, avait cherché de tous côtés de vieux manuscrits et payé le concours d'hommes instruits, pour rétablir partout le grec. Au nombre de ces savants se trouvait Reuchlin, qui, avec le secours de lexiques, essayait de combler les lacunes. Il eut pour successeur le dominicain Conon de Nuremberg. Suivant une méthode meilleure, celui-ci rétablissait avec soin, d'après d'anciens manuscrits, ce qui manquait et ce qui était altéré. Plus familier presque avec le grec qu'avec le latin, il était versé dans la connaissance des meilleurs auteurs. Il avait, pendant quelques années, écouté en Italie Musurus, Scipion Cartéromaque et Jean de Crète. Amerbach étant venu à mourir, ses fils Brunon et Basile, avec Jean Froben, avaient poursuivi son œuvre et commencé l'impression par les Prophètes. Cette nouvelle et la réputation croissante des éditions qui sortaient de cette imprimerie, inspirèrent à Érasme la pensée de se rendre lui-même à Bâle.

Il franchit le détroit vers le commencement de l'été. En passant à Londres, il s'était rendu plusieurs fois chez Ammonio, pour dire un dernier adieu à l'ami le meilleur qu'il *eût peut-être rencontré dans sa vie*. Il ne put le voir, le tourbillon de la cour s'était désormais emparé de cet italien. Il avait

salué le roi, qui l'avait reçu avec un visage très bienveillant. L'évêque de Lincoln, Wolsey, l'avait invité à nourrir les espérances les plus belles et les plus assurées, mais sans parler de présent (1). Celui de Durham lui avait donné six *angelots* spontanément et pour la quatrième fois. Le prélat de Cantorbéry, cherchant lui-même l'occasion, en avait ajouté autant. L'évêque de Rochester lui avait remis un *royal* d'or. Voilà tout ce qu'il emportait d'Angleterre.

La traversée fut très heureuse pour les autres passagers, pleine d'inquiétude pour Érasme seul. Ces *brigands* de mer, comme il les appelait, si redoutés par lui, transportèrent sur un autre navire la caisse qui renfermait ses écrits. C'était en vue de le voler, s'ils pouvaient le faire commodément; sinon, ils se proposaient d'extorquer quelques écus et de vendre à Érasme son propre bien. Pour lui, croyant perdues ces veilles de tant d'années, il fut saisi d'une si profonde douleur, que jamais père n'en ressentit une plus grande de la mort de ses enfants. « Il vaudrait mieux, disait-il, avoir affaire à des Turcs. » Il s'étonnait que les souverains de l'Angleterre souffrissent les excès de ces misérables, qui déshonoraient la nation en faisant croire que tous leurs compatriotes leur ressemblaient.

Pendant que ses bagages le devançaient à Anvers, il alla visiter Montjoy, gouverneur de Ham, et quelques autres amis. Il ne renonçait pas encore tout à fait à l'Angleterre. Si la fortune répondait enfin à ses vœux et aux promesses qu'on lui avait faites, il devait hâter son retour, sinon il prendrait conseil des circonstances. Pendant son absence, Ammonio avait pour mission de veiller sur ses intérêts.

Ce fut après sa sortie d'Angleterre qu'Érasme reçut une lettre de son ancien ami Servais qui, devenu supérieur du monastère de Stein, l'invitait à rentrer au couvent. Cette

(1) Érasme lui avait dédié la traduction du traité de Plutarque *sur le profit que l'on peut tirer d'un ennemi*.

invitation réveilla dans son cœur des souvenirs amers. La lettre de Servais lui était parvenue après avoir passé par un grand nombre de mains. Cette circonstance l'avait blessé. Il répondit avec une fermeté qui n'était pas exempte d'aigreur. « Il était impossible, disait-il, de satisfaire tout le monde, mais il pouvait attester sa résolution de suivre le parti le meilleur. L'âge et l'expérience avaient corrigé les sentiments emportés de sa jeunesse. Il n'avait jamais eu le dessein de renoncer à cette manière de vivre et de se vêtir, non qu'il en fût partisan, mais pour éviter le scandale. Jeté dans un genre de vie qui ne convenait pas à sa nature, parmi beaucoup d'infortunes, il regardait celle-là comme la plus grande de toutes. Il était persuadé que s'il avait embrassé un genre de vie plus libre, il aurait compté, non-seulement parmi les heureux, mais même parmi les bons. C'était en vain qu'on lui opposait l'année d'épreuve. Un enfant de dix-sept ans, élevé dans les lettres, pouvait-il se connaître lui-même, lorsque des vieillards blanchis ne se connaissent pas encore ?

« Il avouait sa propension à de grands vices ; mais son naturel n'était pas assez corrompu pour ne point se laisser conduire au bien par une direction convenable et vraiment chrétienne. Dans son malheur, il avait cherché le genre de vie où il pût être le moins mauvais, et il croyait l'avoir trouvé. Il avait vécu parmi des gens sobres dans l'étude des lettres qui l'avaient détourné de bien des vices. Il avait pu lier commerce avec des hommes vraiment remplis de l'esprit du Christ, dont la conversation l'avait rendu meilleur. Toutes les fois qu'il avait songé à retourner au couvent, il s'était mis devant les yeux la jalousie de plusieurs, le mépris de tous, ces conversations insipides, cette vie qui ne se recommandait que par de froides pratiques, sa santé affaiblie qui ne pouvait suffire aux exigences du couvent, même en se faisant violence ; la gravelle enfin, maladie douloureuse et mortelle qui le forçait à ne boire que du vin, et qui ne s'accommodait ni de toute nourriture ni de tout climat. Son retour à Stein

devait être pour ses frères en religion une source d'ennuis et pour lui la mort.

« Ce qui importait, ce n'était pas le lieu, mais la manière de vivre. Les philosophes anciens, les apôtres, saint Jérôme lui-même, avaient beaucoup voyagé. Pour lui, sans se comparer à eux, il n'avait changé de résidence que pour fuir la peste ou dans l'intérêt de ses études et de sa santé. Partout où il avait vécu, il le disait avec un peu d'arrogance, il avait obtenu estime et louange de la part de ceux qui en étaient le plus dignes. Il n'y avait aucun pays, ni l'Espagne, ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Écosse, où ne lui fût offerte l'hospitalité la plus bienveillante. Il avait su plaire au premiers personnages de Rome. Tous les cardinaux l'accueillaient comme un frère, sans qu'il eût brigué leur faveur. Cet avantage, il ne le devait qu'aux lettres, objet de mépris pour ses compatriotes, objet d'un culte religieux pour les Italiens.

« En Angleterre, il n'y avait pas un évêque qui ne se réjouît d'être visité par lui, qui ne désirât l'avoir pour convive et l'attirer dans sa maison. Le roi lui avait écrit de sa propre main la lettre la plus flatteuse. La reine s'était efforcée de l'attacher à sa personne en qualité de précepteur. L'archevêque de Cantorbéry lui avait conféré un riche bénéfice ; en peu d'années, il lui avait fait présent de plus de 400 *nobles ;* en un seul jour, il lui en avait donné 150, par une libéralité toute gratuite. Cambridge et Oxford se disputaient l'avantage de le posséder. A Londres, le doyen de Saint-Paul, le vertueux et savant Colet, jouissant d'une autorité universelle, ne vivait avec personne plus volontiers qu'avec lui.

« Il rappelait ses principaux ouvrages, bien que peut-être ils fussent dédaignés à Stein : le *Manuel*, où plusieurs personnes reconnaissaient avoir puisé une grande ferveur pour la piété ; les *Adages*, œuvre profane, mais très utile aux gens instruits, qui avait coûté des veilles et des travaux incalculables ; le traité de l'*Abondance oratoire*, très propre à former

les prédicateurs. Dans les deux dernières années, sans compter beaucoup d'autres travaux, il avait corrigé le texte fort corrompu de saint Jérôme, conféré le Nouveau Testament avec les textes grecs et d'anciens manuscrits, éclairci par des notes plus de mille passages, non sans fruit pour les théologiens. Il avait entrepris des commentaires sur les Épîtres de saint Paul, qu'il se proposait d'achever après la publication de ces deux ouvrages, car il était résolu à poursuivre ses études sur les lettres sacrées jusqu'à la mort. De grands personnages croyaient qu'il pouvait plus que d'autres en de telles matières.

« Parmi tant d'hommes doctes qu'il avait rencontrés, aucun ne lui avait conseillé de rentrer au couvent. L'ancien prieur de Stein, N. Werner lui-même, l'avait engagé à s'attacher à quelque évêque. « Je ne vois pas, ajoutait-il, ce que j'irais faire en Hollande. Revenant vieux dans un lieu que j'ai quitté jeune, j'attirerais tous les regards. Maladif, je serais méprisé même des plus infimes, moi qui suis accoutumé à me voir honoré par les plus grands. » Servais promettait de lui chercher une retraite avantageuse. Érasme supposa qu'il s'agissait de le placer dans une maison de religieuses. Il se révoltait à la pensée d'être l'esclave de quelques femmes, lui qui n'avait jamais voulu servir des archevêques et des rois. « Il ne voulait de fortune que ce qui était nécessaire à sa santé et au calme de ses études, pour n'être à charge à personne. Il se rendait à Bâle, afin de publier ses écrits, et peut-être, pendant l'hiver, irait-il visiter Rome. A son retour, il tâcherait d'avoir une entrevue avec celui qui avait été jadis le plus doux des amis et qui était maintenant un père digne de son respect. Il lui ouvrirait alors son cœur sûrement et sans danger. Il saluait les autres religieux pour lesquels il avait les sentiments qui leur étaient dus, car il attribuait les anciens orages à ses égarements ou, si l'on aimait mieux, à son destin (1). »

(1) La lettre à Lambert Grunnius, dont il a été question, paraît avoir été écrite à cette époque. Érasme, en obtenant du pape une dispense, voulait se mettre à couvert de tout péril.

Après avoir écrit cette lettre sous l'influence des sentiments qui l'oppressaient, il prit congé de Montjoy, et alla passer deux jours à Saint-Omer chez l'abbé de Bergues. Ces deux jours s'écoulèrent gaiement. L'abbé lui fit un présent d'hospitalité, accompagné des promesses les plus flatteuses. Tout allait pour le mieux, quand soudain la fortune le frappa, et lui apprit qu'il ne fallait se fier à aucun succès. A peine sorti d'une auberge entre Rosbecque et Gand, son cheval, à la vue de quelques lambeaux d'étoffe étendus à terre, s'épouvante, et tandis qu'Érasme, penché, se prépare à dire quelque chose à son domestique, effrayé de nouveau, il s'emporte en sens contraire et lui tord le bas de l'épine dorsale avec tant de force, qu'aussitôt une douleur insupportable lui fait jeter de grands cris. Il veut descendre de cheval, il ne peut. Son domestique le reçoit dans les bras et le dépose à terre. Il ressent une douleur que nulle parole ne saurait exprimer, surtout quand il fléchit son corps. Droit, il souffre moins; mais pourtant il ne peut se dresser lui-même lorsqu'il est courbé. Il se trouve au milieu des champs; et dans le voisinage il n'y a que de misérables auberges qui n'offrent aucune ressource. Il est à six grands milles de Gand. Il s'aperçoit qu'en marchant son mal diminue de violence. Cependant la route était trop longue pour être faite à pied même en bonne santé. En cet instant critique, une pensée lui vint. Il fit vœu à saint Paul d'achever ses Commentaires sur l'Épître aux Romains, s'il avait le bonheur d'échapper à ce péril.

Un peu après, désespéré, il essaie de monter à cheval. Contre son attente, il peut monter. Il marche lentement, il supporte la marche. Il ordonne à son domestique de marcher un peu plus vite; il le supporte encore, mais non sans douleur. Il parvient à Gand, descend de cheval et entre dans une chambre. C'est là que la douleur se montre tout entière, surtout après le repos. Il ne pouvait se tenir debout sans être soulevé et fortement soutenu par deux personnes; et s'il essayait de se courber un peu, une douleur insupportable le

reprenait de nouveau. Il ne pouvait rester assis ou couché, ni faire le moindre mouvement. Il fit venir un médecin. Il était si mal qu'il ne pensait plus qu'à la mort. Le lendemain matin, il s'efforce de se mouvoir un peu sur son lit; il réussit, se tient sur son séant, se remue et s'assied, sans être soutenu. Il rend grâces à Dieu et à saint Paul.

Cependant la sensation douloureuse persista, surtout quand il fléchissait le corps en divers sens. Il resta donc quelques jours à Gand où le retinrent ses amis et un mal sur lequel il n'était pas encore bien rassuré, car il lui avait paru d'une gravité peu ordinaire. Enfin il se dirigea vers Bâle où il arriva avant l'Assomption. L'Allemagne l'accueillit avec tant d'honneur qu'il en était confus. A Mayence surtout, on lui fit la réception la plus chaleureuse. Il s'enferma dans les *étuves germaniques* pour veiller à l'impression de ses écrits, *ne se donnant pas moins de mouvement pour cette affaire que César ne s'en donna pour la soumission des Venètes.*

Pendant qu'on imprimait la nouvelle édition des *Adages* et les traités de Plutarque, il revoyait pour Mathias Schurer, imprimeur à Strasbourg, le traité de l'*Abondance* et d'autres écrits. En même temps, il prêtait un concours actif à l'œuvre du saint Jérôme. La beauté de l'impression lui plaisait, mais surtout la scrupuleuse diligence des frères Amerbach pour corriger les fautes. Lui-même, toujours présent, était souvent consulté quand les manuscrits n'étaient pas d'accord; mais il revendiqua spécialement les volumes des lettres. A ce travail si considérable, un autre beaucoup plus grand vint s'ajouter. Les hommes studieux de France et d'Allemagne désiraient qu'on publiât à part le texte grec du Nouveau Testament qui avait été réuni avec l'Ancien dans l'édition de Venise. Érasme avait depuis longtemps écrit des annotations, à l'exemple de Laurent Valla. Il les revit à la hâte et les augmenta au milieu du bruit des presses. Plusieurs demandaient aussi que la version latine du Nouveau Testament, faite pour la foule des chrétiens, fût corrigée. Il entreprit également cette

œuvre, pour obéir à leurs vœux. « Un seul de ces travaux, disait-il, demanderait, non pas un Érasme, mais un homme d'airain ou d'une matière plus dure encore. »

Sa présence à Bâle au milieu des imprimeurs excitait l'attente et la joie des hommes instruits. Un Français, aussi renommé pour sa vertu que pour son savoir, Jacques Lefebvre, d'Etaples, lui écrivit pour le féliciter d'avoir quitté l'Angleterre. « Plein de toute espèce de science, lui disait-il, vous allez, comme le soleil, répandre votre lumière sur le monde savant. Digne de l'admiration et de l'amour de tout homme honnête et lettré, réservé à la félicité du ciel comme à l'immortalité de la gloire, vous devez rester le plus longtemps possible sur la terre pour y multiplier vos bienfaits. »

L'enthousiasme des Allemands était plus grand encore. Il y avait à Fribourg, en Brisgau, un vieux professeur de droit, non moins recommandable par la science que par une bonté pleine d'enjouement. Il s'appelait Zazius. Vieilli dans l'étude des légistes, il parlait un latin beaucoup moins élégant que celui d'Érasme. Effrayé d'abord par la *renommée auguste* du nouveau venu, mais rassuré par son aimable indulgence, que Boniface Amerbach lui avait dépeinte, il avait osé lui écrire, demandant à être compté, non parmi ses clients, mais parmi les derniers de ses serviteurs. Il préparait un ouvrage *sur l'origine du droit*, où il célébrait Érasme comme un dieu mortel. Ne voyant pas venir de réponse, il écrivit de nouveau, excusant son indiscrétion par l'excès de son amour. Érasme répondit enfin à des avances si engageantes, assurant qu'il ne se serait pas laissé prévenir, sans ce travail forcé qui lui laissait à peine le temps de prendre sa nourriture. Mais il le pria d'employer des expressions plus modérées, s'il ne voulait pas faire rire aux dépens d'un homme si chétif et si malheureux. Zazius ne se corrigea pas. Ravi de la réponse d'Érasme, il le proclama le Varron du siècle, le Cicéron de la Germanie moderne, un astre venu du ciel. Il fit circuler la précieuse lettre parmi la jeunesse de

Fribourg, qui se l'arrachait avec empressement. On avait une haute opinion de Zazius, depuis qu'il était en correspondance avec la divinité de Rotterdam. L'Allemagne revendiqua hautement Érasme comme son enfant, et le déclara d'un commun accord le premier des contemporains dans l'érudition grecque et latine, le mettant bien au-dessus des Français et des Italiens.

Parmi les jeunes gens remarquablement instruits qu'il connut intimement à Bâle dès ce premier voyage, Beatus Rhenanus, de Schelestadt, mérite une mention particulière, parce qu'il fut toujours son ami loyal et constant. Il garda même après sa mort le culte de sa mémoire, dirigea l'édition complète de ses œuvres, et, dans une lettre adressée à Charles V, retraça rapidement sa vie et ses travaux. Ce fut par l'entremise de Rhenanus que Bilibald Pirckheimer, conseiller de l'empereur et sénateur de Nuremberg, connu dans les annales de l'érudition par ses études sur saint Grégoire de Nazianze et sur Ptolémée, entra en relation avec Érasme. Bilibald regardait son intervention dans l'œuvre du saint Jérôme comme un bonheur providentiel. Il l'engageait à ne pas laisser sous le boisseau les facultés éminentes reçues du Créateur, qui avait voulu reproduire en lui les merveilles de l'éloquence antique.

Il y avait aussi à Schelestadt un théologien austère, protégé par Jules II contre les persécutions ombrageuses de certains hommes. Il se nommait Jacques Wimpheling. Admirateur passionné d'Érasme, dont il parlait avec enthousiasme dans son *Catalogue* des Archevêques de Mayence, il prenait le plus vif intérêt à l'édition de saint Jérôme. Goutteux, quoique pauvre, il voulut se rendre à Bâle. L'évêque Christophe d'Utenheim, informé de son désir, lui envoya une mule avec un domestique, mais le vieillard ne put ni monter sur la mule, ni sortir de sa maison.

Érasme reçut la visite d'un personnage plus célèbre. Zwingle, car c'est de lui qu'il est question, professait l'admiration

la plus vive pour cette *science plus vaste que le monde*. A l'approche du printemps, il se rendit à Bâle pour voir Érasme. Il fut ravi de sa charmante affabilité non moins que de son savoir. Il était venu, sans avoir de question ardue à lui soumettre, comme tant d'autres, mais pour être témoin de cet esprit si vif, uni à tant d'urbanité dans les mœurs. Il en conserva un souvenir ineffaçable, et, en lisant ses écrits, il croyait toujours voir le geste et entendre la parole de cet homme, petit de corps, mais étincelant de grâce et d'esprit. Érasme devint pour son admirateur comme cet objet aimé avec lequel on a besoin de converser avant de s'endormir. Zwingle voyait en lui le restaurateur des lettres sacrées, l'ennemi de la barbarie et des sophismes, le savant plein d'amour pour Dieu et les hommes, qui regardait comme un bienfait personnel tout service rendu aux lettres. De même qu'Eschine s'était donné à Socrate, il se donnait à Érasme, tout en reconnaissant l'indignité d'un tel don; mais du moins ce don n'avait été jusque-là et ne serait jamais dans l'avenir offert à aucun autre. L'événement devait démentir ces promesses. Érasme ayant refusé de suivre les nouveaux réformateurs, Zwingle lui témoigna autant de mépris qu'il avait montré pour lui d'admiration.

Au mois de septembre 1515, arrivait à Bâle un homme d'un caractère tout différent, qui devait aussi jouer un rôle considérable dans le mouvement de la réforme. C'était Œcolampade. Un instituteur distingué de la jeunesse, nommé Jean Sapidus (1), déjà lié avec Érasme, servit d'intermédiaire. Recommandable par ses mœurs et par ses talents, instruit dans les lettres grecques, habile dans la théologie, versé dans la connaissance de l'hébreu, Œcolampade était, lui aussi, désireux de connaître et d'entendre le savant admiré de tous. Il resta plusieurs mois à Bâle, vivant avec lui, comme Rhe-

(1) Il était principal du collége de Schelestadt. C'est à lui qu'est dédié le livre des *Anti-Barbares*.

nanus, dans la plus grande intimité. Après leur séparation, il voyait toujours avec les yeux du cœur le grand homme qui l'avait captivé. Ayant reçu de lui comme souvenir le commencement de l'Évangile selon saint Jean, il l'avait suspendu au crucifix devant lequel il avait coutume de prier, et, la main sur ce texte sacré, il s'était voué par serment à Érasme. Il couvrait de ses baisers les lettres de celui qu'il appelait, en langage hébraïque, la *couronne de sa tête*. Il lui écrivait dans les termes les plus tendres. « L'amour, disait-il, n'est pas satisfait, tant qu'il n'a pas communiqué ses sentiments à l'objet aimé. » Mais cette amitié si expansive ne résista pas non plus au déchirement de la réforme, quoiqu'il n'y ait jamais eu rupture ouverte.

La scission fut plus éclatante avec Ulric de Hutten. Nature singulièrement vive et spirituelle, caractère passionné, vaniteux, inconséquent, livré à la licence de l'esprit comme à celle du cœur, il devait, aux derniers moments de sa fin misérable, causer les plus amers chagrins à celui qu'il avait appelé son maître et qui avait tant aimé son génie satirique. Mais alors il se montrait son admirateur enthousiaste. Il aurait voulu vivre quelques années avec lui, le suivre même jusqu'en Angleterre, en un mot s'attacher à lui comme Alcibiade à Socrate; car, à ses yeux, Érasme était le Socrate de l'Allemagne. Il eût mieux aimé devenir son serviteur, lui chevalier germain, pour apprendre à ses pieds le grec sous un tel maître, que de vivre à la cour où il était appelé, mais pour laquelle il n'avait aucun goût; et même que d'aller en Italie et à Rome, où ses parents l'envoyaient pour étudier le droit. Il avait déjà publié une pièce de vers intitulée *Nemo*, personne, et avait parlé d'Érasme dans la préface. Il voulait passer à Bâle pour le voir, mais ses compagnons de voyage s'y opposèrent. Nous avons voulu nommer dès à présent ces trois hommes, quoique leurs relations avec Érasme semblent avoir seulement commencé durant le second séjour qu'il fit à Bâle.

Après huit mois d'un travail écrasant, il avait besoin tout à la fois de mouvement et de repos. Il était impatient de se rendre dans les Pays-Bas et en Angleterre. Il voulait recueillir son revenu de l'année précédente et faire sa cour à Wolsey, désormais tout-puissant auprès du roi et devenu archevêque d'York. « Il règne maintenant, » écrivait le doyen de Saint-Paul.

Érasme n'osait pas trop compter sur sa faveur. Quelques mots de Colet n'étaient pas propres à le rassurer. « Je me réjouis, lui disait-il, de ce que vous annoncez que vous reviendrez un jour parmi nous. Cependant je le désire plus que je ne puis l'espérer. Pour ce qui touche une fortune plus ample, je ne sais que vous dire. Ceux qui peuvent ne veulent pas, et ceux qui veulent ne peuvent point. » Il pensa que sa présence pourrait changer ces dispositions équivoques. Il quitta donc Bâle au commencement du printemps, quoique le Saint Jérôme fût loin d'être achevé et que l'impression du Nouveau Testament ne fût pas même commencée.

Pendant son absence, on devait imprimer Sénèque. L'affaire fut mise en train avec activité. Un certain Nesenus devait revoir le texte, découvrir les fautes, et B. Rhenanus, rétablir les endroits altérés. Mais dès le début, ils se trouvèrent arrêtés par un texte fort corrompu. Beatus en informa sur-le-champ Érasme, lui disant que seul il était capable de surmonter les difficultés. Pressé par les imprimeurs, il était forcé d'improviser des restitutions, sans avoir aucun ancien manuscrit à consulter. Honteux plus tard d'une édition si défectueuse et qui faillit compromettre sa réputation d'érudit, Érasme rejeta toute la faute sur Nesenus et n'épargna pas Rhenanus lui-même. Sans nul doute, Nesenus était un correcteur peu capable et peu attentif, comme Beatus, qui d'abord le vantait, ne tarda pas à s'en apercevoir. Mais Érasme, tout en se plaignant de lui, s'accusait de lui avoir imposé une tâche au-dessus de ses forces : il se rappelait la fable de l'alouette.

Quant à Rhenanus, il se trouvait gêné en travaillant sur l'œuvre d'autrui, et d'ailleurs il n'avait à sa disposition ni la science ni les ressources nécessaires pour une tâche si difficile.

Malgré son désir d'arriver promptement en Angleterre, Érasme resta en route plus longtemps qu'il n'avait pensé. Non-seulement il fit halte à Francfort où il vit Reuchlin, mais il demeura trois jours à Gand où il fut retenu par le chancelier du prince, Jean Sauvage. Bientôt même le bruit courut qu'il allait devenir précepteur du jeune roi destiné à porter tant de couronnes. Il s'arrêta encore trois jours à Tournai, dont Montjoy était devenu gouverneur. Il en passa autant à Saint-Omer, chez l'abbé de Saint-Bertin. La traversée fut coûteuse et pleine de péril, mais rapide. La caisse qui renfermait ses livres, confiée au frère du colporteur François, se fit un peu attendre. Érasme ne savait pas s'il devait attribuer ce contretemps au hasard ou à la mauvaise foi qui voulait débiter les anciens exemplaires des *Adages*. Il le regrettait doublement. Séparé de toutes ses notes sur Saint Jérôme, il ne pouvait préparer le travail qu'attendaient les imprimeurs de Bâle; privé de ses livres, il se voyait contraint de visiter les prélats les mains vides et de s'en retourner de même.

Il mit à profit ce loisir pour écrire à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George qui lui avaient témoigné à Rome tant d'affection. Plusieurs motifs l'engageaient à cette démarche. Il pensait que la faveur déclarée du pontife et des princes de l'Église pourrait lui aplanir la voie auprès du monarque et de l'archevêque d'York, pour obtenir cette fortune indépendante à laquelle il aspirait. C'était par un détour qu'il cherchait à se concilier le tout-puissant Wolsey. D'autre part, ses opinions libres et hardies, l'entreprise même d'un ouvrage de critique sur le Nouveau Testament, devaient choquer les hommes ombrageux ou timorés. Il était bon de s'assurer contre eux la protection du pape et des cardinaux. Le sort de Reuchlin l'avertissait du péril qui pouvait le menacer lui-même. Enfin, ce savant persécuté (1) l'avait prié de recommander sa cause aux personnages éminents qu'il avait connus à Rome.

Dans les lettres qu'il adressa aux deux cardinaux, il faisait paraître un grand regret de ne pas être resté dans cette capitale du monde chrétien et un vif désir d'y retourner. « Trois ans auparavant (2), il avait été sur le point de partir avec l'évêque de Rochester. L'année précédente, il s'était avancé de lui-même jusqu'à Bâle. Mais là, une affaire à ses yeux très importante l'avait retenu, l'impression de Saint Jérôme. Il avait bien songé à l'Italie, au secours de ses bibliothèques, à l'autorité de ce pays privilégié ; mais il avait trouvé à Bâle le travail commencé avec succès. Il réclamait leur patronage pour une publication si utile à la piété chrétienne, et en même temps la communication des ressources que les bibliothèques de Rome pouvaient fournir pour l'œuvre entreprise. Il avait l'intention de la dédier à Léon X, surtout si les cardinaux approuvaient ce dessein, car autrement il avait résolu d'en offrir la dédicace à l'archevêque de Cantorbéry, à qui il devait tout; mais le prélat céderait volontiers cet honneur au souverain pontife. Au reste, il se proposait de mêler si bien le souvenir de l'archevêque aux louanges du pape, qu'il servirait mieux ainsi les intérêts de Saint Jérôme et ceux de son Mécène. »

« Il annonçait son voyage à Rome pour l'hiver suivant, si le Christ, très bon et très grand, si le roi et l'archevêque le laissaient partir. Cette permission, Saint Jérôme, à son défaut, l'obtiendrait pour lui. Comptant lui même sur l'appui des cardinaux, s'il en avait besoin, il les priait d'accorder leur protection à Reuchlin que poursuivaient des accusations passionnées. « Toute l'Allemagne, disait-il, est redevable à ce savant homme d'avoir éveillé l'amour des lettres grecques

(1) *V.* la note G.
(2) *V.* la note H.

et hébraïques. Habile en plusieurs langues, plein d'une érudition variée, illustre par ses écrits, cher à l'empereur Maximilien dont il est le conseiller, honoré de ses compatriotes, au milieu desquels il remplit la charge de *triumvir*, d'une réputation jusque-là intacte, vénérable par ses cheveux blancs, Reuchlin se voit engagé dans des débats odieux pour une affaire qui n'a pas même une ombre de gravité. Cette persécution excite une grande indignation, non-seulement en Allemagne, mais aussi en France et en Angleterre. Après avoir pacifié les princes, il est digne de la sagesse pontificale de pacifier les lettres et les savants. Jules II s'est fait un grand honneur en arrachant Wimpheling à de semblables tracas (1) et en imposant silence à ses accusateurs. Il s'attachera des cœurs innombrables, celui qui rendra Reuchlin à la science et aux Muses. »

La lettre d'Érasme à Léon X laissait voir, sous la pompe de la louange, l'indépendance de la pensée. « D'abord il priait le pontife d'excuser sa hardiesse. Il osait écrire à celui qui surpassait en majesté les autres mortels autant que les hommes surpassent les animaux, à celui qui était ici-bas comme une divinité terrestre, et à qui les plus grands princes n'écrivaient pas sans crainte; mais la bonté de Léon X était encore supérieure à sa grandeur. Admis à l'honneur de voir de près le cardinal de Médicis, il en avait fait la douce expérience. Son avénement, salué par l'allégresse universelle, devait surtout remplir de joie les amis des lettres et de la vraie piété. Aux dons d'un naturel excellent s'étaient ajoutées les leçons d'un maître supérieur (2) qui l'avait initié non à ces lettres hérissées d'épines et de disputes, mais aux lettres véritables qu'on appelle bonnes avec raison, et au commerce de ces muses plus douces, capables d'apprivoiser même un esprit sauvage.

(1) Wimpheling fut cité à Rome pour avoir dit que saint Augustin n'avait pas été moine. *Œuvres d'Érasme*, t. III, p. 1141.
(2) Politien.

« A peine était-il monté au souverain pontificat, soudain ce siècle *plus que de fer* s'était changé en âge d'or; le flot de la guerre s'était calmé; les menaces des princes s'étaient évanouies; les plus grands rois, mortellement ennemis naguère, avaient été ramenés à la concorde chrétienne; le schisme avait disparu sans laisser même une cicatrice. D'autres pouvaient célébrer les guerres de Jules II et ses triomphes d'une pompe royale; la gloire de Léon X n'avait coûté ni gémissements ni murmures, et il n'était pas à craindre qu'elle fût démentie par la postérité. Si l'univers presque entier, excité à la guerre, avait fait paraître la grandeur de Jules II, assurément la paix rendue au monde montrait plus de grandeur encore dans Léon X; et bientôt on pourrait lui appliquer le passage de l'Apocalypse : *Vicit Leo de tribu Juda* (1).

« Le pontife avait à remporter deux victoires, l'une sur les vices, les plus funestes, pour ne pas dire les seuls ennemis du christianisme; l'autre sur les impies et barbares adversaires du nom chrétien. Mais la guerre contre les vices était la plus nécessaire et la plus difficile; elle était ordonnée par le Christ et les apôtres; la guerre contre les Turcs, désapprouvée par quelques hommes de bien, n'était recommandée ni par le Christ ni par les apôtres. Au reste, Léon X veillait en même temps sur ces deux grands intérêts; il appelait le peuple chrétien aux préceptes sérieux de la religion par des décrets salutaires qui n'avaient pas pour objet le lucre, la domination, la tyrannie, mais qui reproduisaient véritablement l'esprit apostolique. D'un autre côté, la pacification de la chrétienté était la route la plus sûre pour soumettre ou vaincre les Turcs.

« Érasme, lui aussi, voulait travailler, pour sa faible part, à la gloire du nouveau pontificat, en faisant paraître sous le patronage de Léon X le plus grand théologien de l'Église latine. Mais ses écrits se trouvaient si altérés et si défigurés,

(1) Un lion de la tribu de Juda est victorieux. Érasme joue sur le double sens du mot latin *leo*.

qu'ils étaient inintelligibles même pour les gens instruits. Aussi croyait-il cette entreprise non-seulement au-dessus de ses forces, mais au-dessus des forces humaines. Toutefois, cédant aux exhortations des évêques et particulièrement de l'archevêque de Cantorbéry, encouragé par l'ambassadeur du Saint-Siége, Pierre Caraffa (1), que l'éloquence et le savoir élevaient si haut, il avait repris une tâche souvent abandonnée. Il s'était presque tué de travail en voulant faire revivre saint Jérôme, et il osait affirmer que ce docteur avait eu moins de peine à écrire ses livres qu'il n'en avait pris lui-même avec ses coopérateurs pour les restaurer et les éclaircir. « Cette œuvre immense, disait-il, est depuis longtemps commencée. Saint Jérôme renaît tout entier, au sein de l'illustre ville de Bâle, dans l'atelier de Froben. »

« Pourquoi maintenant désirait-il dédier cette publication à Léon X? C'est qu'une œuvre si belle devait contribuer à sa gloire; c'est que tous les arts devaient être sous le patronage de celui qui les faisait refleurir par la paix rendue au monde; c'est enfin que le premier des docteurs devait paraître sous les auspices du chef de la religion. Pour lui, il attendait sa récompense de celui à la gloire duquel il consacrait ses efforts. Cependant il n'oubliait pas que l'offrande faite à une divinité devait être digne d'elle. »

Ces trois lettres furent bientôt imprimées, mais avec des changements et des additions. Elles parurent même avant le Nouveau Testament et le *Saint Jérôme*, qui fut dédié à l'archevêque de Cantorbéry. Érasme aima mieux placer l'ouvrage du Nouveau Testament sous la protection de Léon X qui en agréa la dédicace, mais ne récompensa l'auteur par aucun présent. Il avait eu d'abord l'intention de faire hommage de cette œuvre à l'évêque de Rochester, mais avec l'approbation de l'archevêque de Cantorbéry; il jugea qu'il était plus sage d'in-

(1) Plus tard, ce même Pierre Caraffa, devenu pape sous le nom de Paul IV, condamna son édition de *Saint Jérôme* et ses *Adages*. — *V.* Burigny.

scrire au frontispice d'un tel livre le nom du souverain pontife.

Tandis que par ces lettres brillantes et flatteuses, il se ménageait à Rome de puissants protecteurs, ses démarches auprès de l'archevêque d'York avaient un commencement de succès. Il avait placé en lui, comme il disait, *l'ancre sacrée* de ses espérances. Dès son retour à Bâle, il lui écrivit une lettre brève et habilement conçue : « Il regrettait de n'avoir pu lui parler plus intimement avant de quitter l'Angleterre, mais il était pressé par le *Saint Jérôme*, œuvre éclatante, destinée, il le croyait du moins, à être immortelle; en outre, pieuse et utile. Il avait pris cette affaire tellement à cœur, qu'il faisait passer tout le reste après elle. Il annonçait l'ouvrage qu'il se préparait à publier sur le Nouveau Testament, puis il ajoutait : « Ces publications une fois terminées, je hâterai mon retour, surtout si votre bonté, dans l'intervalle, me prépare une retraite où je puisse ranimer mon esprit et mon corps épuisés par les travaux présents. Je souhaite bonne santé à *votre révérendissime domination*, à laquelle je me voue et me dévoue tout entier. »

Cédant aux sollicitations de Montjoy, Wolsey lui avait accordé une prébende à Tournai, cette conquête de Henri VIII. C'était un don précaire, sujet aux vicissitudes politiques. L'évêque Louis Guillard avait abandonné son poste plutôt que d'accepter la domination anglaise; il pouvait revenir. La majorité des chanoines, il est vrai, était charmée de voir un homme d'un si grand mérite rendu ainsi aux Pays-Bas, mais l'autorité de Wolsey, nommé administrateur du diocèse, était peu respectée. Son vicaire fut même excommunié, et l'acte d'excommunication affiché publiquement. Un peu plus tard, Érasme écrivait de Bâle : « L'évêque du lieu, personnage noble, docte et puissant, vit, se porte bien et triomphe. Pourtant nous avons accepté, car il n'est rien de plus facile que de perdre. » Mais Wolsey, infidèle à sa parole, donna cette prébende au fils du chirurgien du roi, au moment où elle commençait à lui plaire. Il avait même envoyé à Montjoy

toutes les pièces nécessaires pour cette collation. Il faut dire qu'il avait semblé la repoussser à Bruges, énumération faite de tous les avantages et de tous les inconvénients. Peu de temps après son départ pour Bâle, Morus s'étant rendu à Tournai, apprit de Montjoy que Wolsey avait écrit de donner ce bénéfice à un autre qui en avait la promesse. Il conseilla de répondre que ce canonicat avait été conféré à Érasme, et qu'on ne pouvait en disposer avant d'avoir trouvé pour lui un bénéfice meilleur. Wolsey, riche de promesses, écrivit que la prébende ne convenait pas à Érasme et qu'il voulait lui en donner une plus avantageuse.

Morus ajoutait : « Je ne doute pas que le cardinal n'accomplisse prochainement sa promesse, car il parle de vous dans les termes les plus bienveillants. »

Wolsey était alors au comble de la faveur (1). Warham avait été déchargé de l'office de chancelier, comme depuis quelques années il le désirait. Érasme avait déploré pour sa fortune cette retraite prématurée. « En possession d'un repos longtemps souhaité, écrivait Morus, l'archevêque de Cantorbéry jouit du commerce des lettres et du souvenir de la bonne gestion des affaires. Le cardinal d'York, son successeur, surpasse encore la haute espérance qu'avaient fait naître ses éminentes qualités. » Il avait été assez habile pour se faire prier d'accepter les sceaux. Ammonio, R. Pace, Morus lui-même, rivalisaient pour lui faire leur cour. Le dernier remplissait une mission à Bruges, lorsqu'Érasme repartit pour Bâle. Il se voyait séparé en même temps d'un autre ami intime, Richard Pace, envoyé en ambassade auprès de l'empereur. Il espérait pour lui un retour prochain et une haute fortune, grâce à la faveur du roi et du cardinal. Il n'en était pas ainsi d'Érasme, de cette *autre moitié de son*

(1) Wolsey, aumônier du roi et administrateur du diocèse de Tournai dès 1513, est nommé doyen d'York et évêque de Lincoln, le 4 mars 1514 ; archevêque d'York, le 5 août ; cardinal, le 11 décembre 1515 ; chancelier, le 22 décembre ; légat du pape, le 27 juillet 1518. *V.* Lingard et la correspondance d'Érasme.

âme, qui annonçait un voyage en Italie d'où peut-être on ne le laisserait pas revenir. « Jusqu'ici, lui écrivait-il, la fortune n'a pas rempli en Angleterre vos espérances. Mais pourquoi désespérer de l'avenir ? Si, jusqu'à ce moment, vous n'avez pas obtenu une condition digne de votre mérite et de l'affection de si grands protecteurs, il faut l'attribuer en partie à votre indifférence pour ce que les autres recherchent, en partie à des circonstances fortuites. »

Morus n'avait aucun goût pour ces missions diplomatiques, sources de dépenses, et qui le privaient de la vie de famille. C'était le plus doux des maris et le plus indulgent des pères. Négligent pour écrire des lettres, il avouait ce défaut avec une aimable candeur : « Si je vous disais que je vous ai écrit trois fois, comme vous avez fait vous-même, vous ne me croiriez peut-être pas. J'aurais beau mentir par ce qu'il y a de plus sacré, vous connaissez ma paresse à écrire des lettres, et vous savez que mes scrupules en fait de véracité ne vont pas jusqu'à regarder un tout petit mensonge comme un parricide. » Il faisait des libéralités à son ami, non sans délicatesse. Dans une circonstance, chargé de lui faire passer neuf angelots, il lui en envoya douze. « Au lieu de neuf angelots, lui écrivit Érasme, vous m'en envoyez douze ; je ne vois pas ce que vous gagnez. Je m'aperçois que la fortune favorable va vous enlever à nous, mais je le supporte avec plus de calme, parce qu'en attendant vous êtes heureux, quelle que doive être votre destinée. »

CHAPITRE XIV

Second séjour d'Érasme à Bâle. — L'ouvrage sur le Nouveau Testament. — Le *Saint Jérôme*. — L'institution du prince. — Propositions qu'on lui fait. — Admiration croissante des Allemands. — Retour dans les Pays-Bas. — La prébende de Courtrai. — Voyage en Angleterre.

Après quelques mois passés en Angleterre et dans les Pays-Bas, Érasme avait repris la route de Bâle. Son retour y était vivement désiré. Froben, toujours infatigable, demandait l'ouvrage du Nouveau Testament. Il voulait aussi donner une nouvelle édition de *la Folie*, la première, de dix-huit cents exemplaires, étant à peu près épuisée. Il désirait y ajouter *le Scarabée* et *les Silènes*, ces digressions satiriques des *Adages*, *le Gryllus* de Plutarque, *les Parasitiques* et *la Mouche* de Lucien. Ce n'était pas tout : il priait Érasme de revoir le *Manuel du Chrétien*, d'achever le *Traité sur la composition épistolaire* et de songer à rétablir le texte de Quintilien. Les frères Amerbach, Rhenanus, la famille Froben, tous attendaient avec impatience son arrivée pour le mois d'août.

Le voyage ne fut pas sans péril. Cette route était d'ordinaire fort exposée aux brigands; mais elle ne le fut jamais plus qu'en ce temps-là. Le Rhin, grossi par les pluies et la fonte des neiges, avait couvert les campagnes. « Il fallait, dit Érasme, nager plutôt que chevaucher. » Dès les premiers jours d'août, il se trouvait au milieu des imprimeurs; car le 9 de ce mois, Zazius saluait son retour par une lettre pleine

d'enthousiasme. On poursuivit avec activité l'impression de ses ouvrages. Il écrivait le 2 octobre : « Le *Saint Jérôme* avance; on a déjà entrepris le Nouveau Testament. Pour moi, je ne puis rester à cause de l'odeur insupportable des poêles, ni m'en aller, parce que l'œuvre commencée ne pourrait s'achever sans moi. »

En ce moment, les Suisses, battus par les Français à Marignan, rentraient dans leurs foyers. Érasme, ennemi de la guerre, ne put retenir sa verve railleuse. « Les Suisses, écrivait-il, sont fort en colère contre les Français, qui, au lieu de battre civilement en retraite devant eux, comme devant les Anglais, en ont détruit beaucoup avec leurs canons. Ils sont revenus chez eux un peu moins nombreux qu'ils n'étaient partis, éclopés, meurtris, mutilés, avec leurs bannières en lambeaux. Au lieu de chants de victoire, on n'entend que des chants funèbres. » Il se proposait de rester à Bâle jusqu'à Noël, si sa santé le permettait; sinon, il devait retourner en Brabant, ou aller à Rome. Il fut plusieurs fois malade, et le bruit même de sa mort se répandit, à la grande douleur de l'Allemagne.

« C'est un vieil usage, écrivait-il à Morus, d'envoyer des présents salutaires à ses amis convalescents; et à moi qui suis revenu tant de fois à la vie, il ne m'arrive même pas une lettre du pays où vous êtes. »

Vers Noël, le Nouveau Testament était presque achevé; mais il se voyait accablé de travail. Œcolampade l'aidait pour l'hébreu. Le *Saint Jérôme* était poussé activement; mais l'œuvre s'étendait sans fin. Après plusieurs mois d'un labeur non interrompu, Érasme se sentait de plus en plus harassé de fatigue, lorsque, vers la fin de février, il reçut des propositions séduisantes. Le duc Ernest de Bavière, zélé protecteur des lettres, et en particulier du gymnase d'Ingolstadt, qu'il voulait rendre rival des plus célèbres universités, avait l'intention d'y appeler par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Allemagne. Il aurait voulu surtout y attirer Érasme, cet

homme *d'un génie et d'une science vraiment divine.* Il s'était informé s'il y aurait moyen de l'engager à enseigner comme professeur ordinaire. Les avis avaient été partagés; mais le duc avait persisté dans son dessein avec opiniâtreté, résolu à ne rien épargner. La faveur d'un prince éclairé, une retraite assurée pour le reste de sa vie dans l'Allemagne, sa patrie, un salaire très honorable, de nombreux bénéfices, une résidence agréable, un climat très sain, tels étaient les avantages qui lui étaient offerts. « Si son âge craignait les fatigues de l'enseignement, on devait lui accorder toute sorte de loisir. On voulait seulement posséder un homme supérieur qui donnât du lustre au Gymnase par sa présence. Si Érasme, avant d'accepter ces propositions, voulait voir le prince et le lieu, il recevrait des frais de voyage et une indemnité convenable. Mais dans le cas où il refuserait ces offres et dédaignerait un salaire annuel de 200 écus d'or et les plus riches bénéfices, le duc espérait au moins obtenir qu'il viendrait visiter ce gymnase. Il pouvait bien lui donner un mois; il aurait des frais de route magnifiques et serait très libéralement récompensé, en même temps qu'il verrait un prince plein d'amour et d'admiration pour les lettres. »

Érasme répondit qu'il était formellement engagé avec le roi Charles, son propre souverain, dont il allait devenir le conseiller, en réservant toutefois sa liberté, bien résolu à tout résigner, s'il la voyait compromise. « Autrement, disait-il, la vieillesse même ne m'aurait pas semblé une raison suffisante pour refuser; et pourtant, je suis moins vieux par l'âge que par l'épuisement des forces, car je suis tout au plus dans ma quarante-neuvième année. Si le plan de mon voyage le permet, je ne craindrai pas d'acheter par deux ou trois jours de retard la faveur de voir un tel prince. »

Il fut aussi invité par Jérôme Emser, conseiller de George, duc de Saxe, à visiter la Misnie et le gymnase de Leipzig. Emser offrait d'obtenir pour lui soit un salaire annuel, soit d'honorables frais de voyage. L'année suivante, il renouvela cette

invitation au nom du prince et de toute la noblesse, le priant de fixer lui-même la somme d'argent qu'il désirait. Il appelait Érasme un *vase d'élection*, le second docteur des nations après saint Paul. Un prélat allemand lui faisait des offres semblables. C'est ainsi que l'Allemagne manifestait de tous côtés la plus vive admiration pour sa science et pour ses écrits.

Enfin, le lendemain de la Pentecôte, il était prêt à partir et à quitter *cet antre de Trophonius.* Tant de travaux avaient presque éteint sa vie; il avait accompli en dix mois l'œuvre de six années. Avant de se mettre en route, il voulut recommander au patronage de Bilibald Pirkheimer son ouvrage sur le Nouveau Testament; car il n'ignorait pas combien toute nouveauté excite de préventions.

Le conseiller de l'empereur accueillit ce livre avec le plus vif enthousiasme. « Érasme, disait-il, a d'un seul coup achevé ce qui fut tenté en vain pendant mille années. » Il voyait en lui le restaurateur de l'éloquence latine et des bonnes lettres, l'unique ornement de l'Allemagne, la gloire et la splendeur du genre humain.

Erasme quitta Bâle plus tard qu'il n'avait souhaité, mais un peu prématurément pour ce qu'il avait entrepris. Il laissait inachevé le livre de l'*Institution du prince*, malgré son désir de le présenter à son jeune souverain auquel il était dédié. Il manquait aussi quelque chose au *Saint Jérôme.* Dans toutes ses lettres, il parlait avec une satisfaction modeste de l'accueil empressé et flatteur que lui avait fait la haute Allemagne. Aucun pays ne lui avait souri davantage. « Je puis à peine exprimer, écrivait-il à Morus, combien le climat de Bâle et le caractère des habitants me plaisent. On ne peut rien voir de plus franc et de plus affectueux? Quel cortége de gens à cheval, quand je suis parti! Que de larmes, en prenant congé de moi! » Tout le charmait dans ce pays, excepté ces poêles infects dont l'odeur était insupportable à son tempérament délicat; et il regrettait vivement de l'avoir connu si tard.

L'évêque de Bâle, vénérable par sa sagesse, ses lumières et sa vertu, l'avait comblé d'honneur. Quoi qu'il fût peu généreux de sa nature, car on trouvait en lui cette imperfection, comme une tache dans un beau corps, il lui offrit de l'argent et le força d'accepter un cheval qu'Érasme, une fois sorti de la ville, aurait pu vendre cinquante florins d'or. Il avait même commandé un gobelet d'argent dont il voulait lui faire présent; mais l'orfèvre manqua de parole. Il portait toujours avec lui le *Manuel du Chrétien*, dont il avait lui-même colorié toutes les marges. « Mais, disait Érasme, je m'arrête, de peur de paraître vaniteux; et pourtant je ne craindrais pas d'être même extravagant avec Morus. On peut supporter jusqu'à un certain point un ou deux coups de la fortune; moi, je suis infortuné en tout. Combien il est difficile d'être sage, quand on a la fortune contraire! »

Ce n'était pas sans intention, il est permis de le croire, qu'il entrait dans ces détails si honorables pour lui. On se rappelle le conseil qu'il donnait à son ami Ammonio. Il fallait exciter l'émulation et la jalousie des Anglais. Ammonio était impatient d'entendre ses récits sur cette haute Allemagne dont il se louait si fort. Il lui écrivait avec un peu d'ironie : « Ce pays que Tacite dépeint si rude et si sombre pour ceux qui n'y sont pas nés, vous a donc souri. Faut-il s'en étonner? Vous pouvez répandre la sérénité sur les monts Riphées, amollir les bêtes sauvages et les rochers, comme Orphée lui-même. Tous en Angleterre attendent votre arrivée avec impatience. »

Érasme avait d'abord voulu faire route par la Lorraine. Il était déjà parvenu à Kaiserberg; mais voyant des bandes de soldats répandues çà et là, les habitants des campagnes se retirant de tous côtés dans les villes, il dut renoncer à son projet. Toutefois, il n'évita pas le péril. A Cologne, il trouva les députés italiens, et tous réunis, ils formèrent une troupe de quatre-vingts cavaliers environ; mais, même en si grand nombre, ils ne firent pas le voyage sans danger. « Grâce au ciel, écrivait-il à Morus, me voici arrivé sain et sauf à Anvers. Je suis malade pour les autres, bien portant pour vous seul. »

Il salua le chancelier Jean Sauvage, chez lequel il dîna. Craignant de ne pas le rencontrer à Bruxelles ou à Malines, il lui avait écrit d'Anvers pour lui annoncer son arrivée et se mettre à sa disposition. Il alla voir ensuite l'évêque de Chieti, Pierre Caraffa, légat du pape. Antérieurement il l'avait prié, non-seulement de lui être favorable, mais de l'aider pour son ouvrage du Nouveau Testament. L'ambassadeur pontifical avait cru qu'il s'agissait d'argent et lui avait envoyé un don. Érasme, sentant sa faute, lui avait écrit pour l'excuser, ajoutant ces mots : « Combien de fois il m'arrivera d'en rougir? » Mais il ne renvoya pas le présent; c'eût été faire injure au légat : Caraffa lui témoigna autant d'amitié que d'admiration. Érasme dîna aussi chez Tunstall, ambassadeur d'Angleterre, qui lui parut avoir beaucoup de ressemblance avec Morus. Il devait bientôt se lier avec lui d'une étroite amitié.

Dans l'attente des faveurs que le chancelier lui avait fait espérer, il alla passer quelques jours chez Montjoy, à Tournai, et chez l'abbé de Bergues, à Saint-Omer. De cette dernière ville, il écrivit à ses amis d'Angleterre. Dans sa lettre à Linacer, il se plaignait d'une petite fièvre qui lui était survenue, et qui l'empêchait de se mettre en mer. Si ce motif était réel, ce n'était pas le seul, ni même le principal. Avec Ammonio, il parle bien de fièvre, mais aussitôt il ajoute qu'il est obligé de rester quelques jours pour être agréable au prince Charles. Il était encore plus explicite avec Morus : « Bientôt, lui disait-il, je traiterai avec le prince; et si je vois l'affaire conduite avec la froideur que dans ce pays on montre habituellement pour les lettres, j'irai droit à Bâle, à moins que vous ne soyez d'un autre avis. »

Ce n'était pas sans raison qu'Érasme avait différé son départ pour l'Angleterre. Le 8 juillet, le chancelier, qui mettait le plus grand intérêt à le fixer dans les Pays-Bas, en lui assurant un repos honorable, lui offrit une prébende à Courtrai,

au nom du roi catholique, dont la libéralité ne devait pas se borner à cette grâce; il lui en donna l'assurance positive. Le lendemain, Érasme annonçait sa guérison à ses amis d'Angleterre. Il céda cette prébende, qui rapportait cent écus, moyennant une pension de trente livres de Flandre. Ce fut un certain Barbirius, chapelain du chancelier, qui fut le négociateur de ce marché peu d'accord avec les idées réformatrices d'Érasme. Ce même Barbirius, qui alors se montrait son ami très respectueux et très dévoué, devait plus tard le dépouiller de cette pension par une insigne perfidie.

La fortune d'Érasme semblait être en pleine prospérité. Il était question de le nommer à l'archevêché de Saragosse (1), dont la vacance était prochaine. On verra bientôt ce qu'il y avait de sérieux dans ce projet de le faire évêque.

L'affaire de la prébende étant arrangée à sa convenance, il se rendit en Angleterre. Il voulait visiter ses amis, recueillir sa moisson d'argent, voir le roi, faire sa cour au cardinal, et découvrir, s'il le pouvait, ce qu'il devait espérer de sa faveur. La prébende de Tournai, qui avait passé devant ses yeux comme un songe heureux, lui avait semblé une véritable dérision. Ammonio et Montjoy combattaient cette idée. D'après eux, rien n'était plus éloigné du caractère de Wolsey, qui avait pour lui la plus grande estime; il fallait voir dans cette affaire un accident indépendant de sa volonté, et qui pouvait être aisément réparé.

Peu rassuré sur ses intentions, Érasme avait attendu avec d'autant plus d'impatience les réponses du pape et des cardinaux à ses lettres. Il s'était informé plusieurs fois auprès d'Ammonio s'il n'avait rien reçu. Dès le mois d'octobre, il lui écrivait: « S'il a été répondu quelque chose qui soit d'un grand intérêt pour moi, faites-le moi savoir, mais à mots couverts. » Ammonio reçut en effet, pour lui, trois lettres de Rome; mais il ne savait en quel lieu Érasme se trouvait

(1) T. III, p. 1563, *Œuvres d'Érasme.*

alors; car celui-ci, incommodé par les poêles, avait annoncé son départ de Bâle, d'abord pour le 1er novembre, puis pour la Noël, ensuite pour le 1er mars; puis, il le remit encore. Il semblait indécis s'il irait à Rome, ou à Venise, ou en Angleterre. Ammonio voulut donc attendre une nouvelle lettre qui ferait cesser toute incertitude. Il le recommanda cependant à son ancien protecteur, l'évêque de Worcester (1), ambassadeur d'Angleterre à Rome, pour le cas où il se rendrait dans cette ville.

Ce prélat avait écrit que Léon X avait été fort réjoui par la lettre d'Érasme et qu'il avait demandé avec intérêt où il était, ce qu'il faisait, et s'il voudrait venir à Rome. Il avait donné beaucoup d'autres marques de sa grande affection pour lui. Puis, s'étant tourné vers des personnages très instruits et très considérables qui étaient présents, il leur fit passer la lettre, en vantant le rare génie et la science de celui qui l'avait écrite. Tous rivalisèrent de louanges, fidèles à l'ancienne coutume de vanter et d'admirer seulement les hommes remarquables par l'éloquence; mais Léon X faisait plus; il savait les protéger et les enrichir. « Les lettres, écrivait Ammonio, fondent sur lui les plus grandes espérances. Si je regarde votre avantage, je vous conseillerai d'accourir à Rome; si je ne considère que mon plaisir, je vous engagerai à reprendre votre vol vers nous. »

Il y avait deux lettres du pape, une pour le roi, l'autre pour Érasme, en deux exemplaires. Un de ces exemplaires et une copie du Bref adressé au monarque furent envoyés par Ammonio à Richard Pace, ambassadeur auprès de Maximilien, pour qu'il les fît remettre à leur ami commun. Elles restèrent longtemps en route. Froben les reçut peu de jours après le départ d'Érasme et les renvoya dans les Pays-Bas. Le pape, dans sa lettre, l'assurait de sa bienveillance toute particu-

(1) C'était un Italien qui ne se souciait pas de résider en Angleterre. — *V.* Lingard.

lière. « Ce qu'Érasme disait de ses intentions pour la restauration de la piété chrétienne et des premiers actes de son pontificat, lui avait beaucoup plu. Il tâcherait, avec l'assistance divine, de ne pas manquer à l'espérance du monde. Il attendait avec une douce impatience les volumes de *Saint Jérôme* et du Nouveau Testament, dus à ses veilles, et acceptait avec reconnaissance la promesse qu'il faisait de lui dédier tous les fruits de ses études. Il savait gré, pour son compte, à l'archevêque de Cantorbéry, qui montrait son mérite et sa libéralité, en protégeant la science et la vertu d'Érasme. »

La lettre au roi pouvait paraître bien vieille pour être remise; mais, en général, selon la remarque d'Ammonio, quand il n'était pas question d'argent, on ne faisait pas attention à la date. Léon X y déclarait ouvertement son amour naturel pour les savants et pour les *bonnes* lettres, convaincu de leur salutaire influence sur la vertu, et en même temps de l'utilité et de l'honneur qui en rejaillissait sur toute l'Église. « Érasme était, à ses yeux, un des premiers dans cet art et dans cette science. Il avait appris à l'estimer extrêmement par les relations qu'il avait eues avec lui dans une condition plus humble, mais bien davantage par les monuments de son génie. Sans demander aucune faveur spéciale et déterminée, il appelait sur lui la bienveillance du roi, de son propre mouvement, et sans qu'Érasme l'en eût prié. Les bienfaits de Henri VIII, répandus sur un tel homme, feraient au monarque le plus grand honneur, et le pape lui en aurait une reconnaissance personnelle. »

Ces deux brefs causèrent à Érasme une grande joie; elle respire, ainsi que la gratitude, dans la lettre qu'il écrivit au pontife, pour le remercier d'une faveur si rare et si spontanée. « L'approbation, disait-il, non-seulement d'un pape, mais de Léon X, est, après celle de Dieu, la plus haute qu'un mortel puisse obtenir. Si ces deux brefs m'avaient été remis assez tôt, et pendant que j'étais à Bâle, le danger des routes n'aurait pu m'empêcher de voler aux pieds de votre béatitude. Mais à présent, de retour dans ma patrie, mon âge, qui commence à s'appesantir, me retient, comme aussi la bonté de mon prince et l'amour extraordinaire de mes compatriotes. Le roi catholique m'a invité très libéralement pendant mon absence, par l'offre d'une pension annuelle que je n'avais ni briguée ni espérée; et, à peine j'étais de retour, qu'il m'a donné un bénéfice aussi important qu'honorable. »

« La recommandation du pontife avait merveilleusement accru l'ancienne faveur du roi d'Angleterre, du cardinal d'York et de l'archevêque de Cantorbéry pour leur protégé. Il devait beaucoup à Léon X. Il voulait lui devoir encore davantage. L'évêque de Worcester lui exposerait de vive voix, et André Ammonio, nonce du pape chez les Anglais, lui expliquerait dans une lettre de quoi il s'agissait. Il espérait éprouver, en cette circonstance, les effets de cette bienveillance naturelle au cœur du pontife, et qu'il lui avait promise, d'autant plus que l'affaire intéressait l'utilité publique non moins que sa dignité personnelle. Il aurait pu faire intervenir la recommandation des plus grands princes; mais il aimait mieux ne rien devoir qu'à la bonté de Léon X. La grandeur du pape était sans doute au-dessus de toute reconnaissance. Néanmoins, il était résolu à multiplier ses efforts pour ne point mériter le reproche d'ingratitude.

« Le Nouveau Testament avait paru depuis longtemps sous les auspices heureux de Léon X. Il ne savait pas si cet ouvrage était approuvé de tout le monde. Il l'était du moins des théologiens les plus estimés, et en particulier de l'éminent évêque de Bâle, sous les yeux duquel le livre avait été imprimé. Il ne prétendait pas renverser la Vulgate; mais il corrigeait quelques altérations, éclaircissait quelques obscurités; et cela, non d'après les songes de son imagination, mais d'après les manuscrits les plus anciens et le sentiment des docteurs les plus respectables. Toujours prêt à effacer les erreurs où l'humaine faiblesse aurait pu le faire tomber, il travaillerait encore à rendre l'œuvre de jour en jour moins indigne d'un

pape tel que Léon X. *Saint Jérôme* tout entier allait paraître au mois de septembre. « Désormais, disait-il en finissant, aucune page ne s'échappera de la plume d'Erasme, sans contenir l'éloge d'un si grand et si bon pontife. »

On voit, par cette lettre, qu'il désirait obtenir du pape une grâce spéciale. Quelle était cette grâce? Les documents, empruntés à la correspondance d'Erasme, en parlent avec mystère. Il y attachait un intérêt capital; il disait que son salut et sa vie en dépendaient. S'agissait-il d'une dispense générale du maigre que sa santé ne pouvait supporter? c'est ce qui semble hors de doute. On sait qu'à cette époque, l'infraction de la loi d'abstinence entraînait les peines les plus graves. Mais ne voulait-il pas aussi obtenir, à l'occasion d'une grâce particulière, un témoignage rare, et, pour ainsi dire, inouï de la faveur pontificale, capable de frapper les princes et d'imposer silence à certains hommes qui commençaient à murmurer? Pour le succès de cette affaire, il comptait sur le concours dévoué d'Ammonio, qui ferait agir à Rome l'évêque de Worcester. Il espérait tout de son heureuse dextérité.

Après avoir préparé sa lettre avec le plus grand soin, il la fit transcrire par son domestique, et, peu content de l'écriture, il pria son ami de la faire copier plus soigneusement, s'il le jugeait à propos. Toujours impatient, il désirait que cette affaire fût conduite avec la plus grande promptitude; mais la difficulté et le péril des routes ne permettaient pas cette célérité qu'il demandait.

Peu satisfait de l'Angleterre, l'esprit et le cœur tournés vers les Pays-Bas où la fortune semblait lui sourire, il avait hâte de repasser sur le continent. Par malheur, il tomba au milieu des chasses royales. Ammonio était parti pour ces chasses. Il était impossible de voir le roi et le cardinal. Un autre objet le retenait encore. Un certain Urswic (1), son ami et son bienfaiteur, lui avait donné un cheval qui avait fait deux fois le

(1) Abbé d'Abingdon, ancien aumônier de Henri VII. — *V.* Lingard.

voyage de Bâle, heureusement pour son cavalier et pour lui-même, par une route, non-seulement longue, mais très pénible. « Il est déjà, disait Érasme, aussi sage que l'Ulysse d'Homère. Il a vu beaucoup de villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. Il a visité tant d'Universités! Tandis que je me tue presque de travail à Bâle pendant dix mois, lui, oisif durant ce temps, devient si gras qu'il peut à peine marcher. » Apparence trompeuse; il périt *de la maladie de Flandre, pour avoir trop bu.* Afin de le remplacer, Urswic, à qui Érasme avait offert un exemplaire du Nouveau Testament, lui promettait un nouveau cheval. Mais quand il alla le voir, il le trouva parti pour la chasse. *C'est ainsi que le thon lui échappa.*

En attendant, l'évêque de Rochester le pria de venir passer quelques jours avec lui. Érasme lui accorda dix jours; mais il se repentit de son engagement plus de dix fois, et il se rappela le proverbe grec : « Engage-toi; la peine t'attend. » Il voulut du moins profiter de l'occasion pour faire passer le prélat du latin au grec. Il essaya d'*opérer cette métamorphose.* Plus tard, Fisher reconnaissait lui devoir le peu qu'il savait de grec : « Plût à Dieu, lui écrivait-il, que j'eusse pu écouter vos leçons pendant quelques mois. » La *Dialectique* d'Agricola, qu'il avait achetée sur sa recommandation, l'avait charmé. « Pourquoi, disait-il, n'ai-je pas trouvé un tel maître dans ma jeunesse? Je préférerais assurément cet avantage à la dignité d'archevêque. » Dans un moment de détresse, Érasme avait eu recours à sa générosité. L'évêque de Rochester passait pour avoir à sa disposition beaucoup d'argent; mais l'emploi en était fixé, et il ne pouvait le changer. Érasme avait cru le contraire. Le prélat, qui le voyait nécessaire à l'université de Cambridge, dont il était chancelier, lui promit de ne pas le laisser dans le besoin, tant que ses faibles ressources ne seraient pas épuisées.

Cependant Ammonio, informé du séjour d'Érasme à Rochester, le railla doucement sur la faveur qu'il avait faite à

l'évêque; car, pour lui, il n'aurait pas osé demander deux jours à son impatience. Il était convaincu d'ailleurs que son engagement ne lui serait pas préjudiciable, et qu'Érasme plaçait à intérêt. « La chasse vous a mal réussi, ajoutait-il; ce n'est pas étonnant, vous n'avez pas l'habitude de chasser dans ces bois-là. » Pour le consoler de ses ennuis, il lui fit présent d'un cheval blanc d'Irlande. L'envoi ne se fit pas attendre. Morus, ayant appris qu'Érasme s'était arrêté à Rochester, accourut, afin de voir encore un ami qu'il craignait de perdre pour toujours, et fit amener le cheval qu'Ammonio lui offrait. Erasme fut touché, ravi. Il vantait avec effusion le cœur d'Ammonio. Il voulait battre son domestique indiscret et renvoyer le cheval; mais Morus l'en empêcha. « Je préfère, disait-il, la possession de tels amis au souverain pontificat. J'aurais mieux aimé cependant exercer cette piraterie sur le cardinal d'York, sur Colet, sur Urswic; mais ceux-là sont sages. Pourtant Urswic me promet un beau cheval, et il le donnera, j'en suis sûr, non pas aux calendes grecques, mais aux calendes d'octobre. » Il annonçait son prochain départ pour les Pays-Pas, d'où il écrirait au cardinal.

CHAPITRE XV

Érasme à Bruxelles. — Cutbert Tunstall. — Évêché en Sicile. — Ombrages de certains théologiens. — Faveur accordée par le pape. — Ouvertures de la France. — Correspondance et lutte épistolaire avec Budé. — Lettre à François Ier. — Canossa.

De retour sur le continent, Érasme passa quelques jours chez Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers. Il acheta des vêtements et s'arma contre l'hiver; mais il vida sa bourse. Il écrivait à Morus : « Me voilà bien vêtu; mais je risque de mourir de faim. » Il se plaignait beaucoup des banquiers, qui rognaient d'une façon usuraire les sommes qu'il recevait de l'archevêque de Cantorbéry. Il recommençait à parler de sa pauvreté; car ce fut toujours sa faiblesse. Il proposa au chanoine Buslidius ses deux chevaux que la disette d'argent le forçait de vendre. « Je n'ai pas envie, lui disait-il, d'être nu pour aller à cheval, et je ne suis pas encore assez riche pour me vêtir et nourrir des chevaux. J'ai des acheteurs; mais l'approche de l'hiver fait qu'ils se vendent moins. Je ne désire ni vous les faire prendre de force ni vous les vanter; mais si cela vous accommode, prenez-les tous deux, ou prenez-en un seulement. Vous en ferez vous-même le prix d'après l'usage, ou vous n'en ferez pas. Sinon, je m'en déferai au prix que je trouverai pour les empêcher de me dévorer. » Ce n'était peut-être qu'une ouverture adroite, afin de les mettre en pension chez Buslidius. Le plus piquant, c'est qu'en ce moment même

il chargeait Morus de hâter l'envoi du cheval que lui avait promis Urswic.

Il reçut bientôt du chancelier un message qui l'invitait à se rendre à Bruxelles. Il ne se pressa pas de partir. « Si le chancelier me mande une seconde fois, écrivait-il à Buslidius, je volerai. Sinon, je rassemblerai mes bagages et je me transporterai tout entier à Bruxelles; car ce plan me sourit tous les jours davantage. » Quatre jours après, il se disposait à monter à cheval. Le 6 octobre, il était installé à Bruxelles dans une chambre fort petite, mais près de la Cour et de Cutbert Tunstall, ambassadeur d'Angleterre; ce qui le recommandait beaucoup à ses yeux. Il pria P. Gilles de lui envoyer ses livres. Il se réjouissait d'avoir délivré cet ami excellent de tous les ennuis qu'il lui avait causés par sa présence. « J'avais pitié, lui disait-il, de vous et de votre femme. Votre cœur, dans son amour inconsidéré, ne croyait jamais avoir pour moi d'assez bons offices... Voulez-vous maintenant apprendre quelque chose qui vous fera rire? Ce que d'autres souvent n'obtiennent pas après de longs efforts, je l'ai presque obtenu en dormant. Le roi catholique m'avait fait évêque, ou peu s'en faut. Où donc? direz-vous. Non pas à l'extrémité des Indes, d'où cependant notre ami Barbirius tire de l'or, gouverneur de peuples qu'il n'a jamais vus, mais chez les Siciliens, fins Grecs jadis, maintenant encore diseurs de bons mots, et d'humeur enjouée. Mais on s'est trompé heureusement et tout à fait à mon gré; car, ensuite, on a découvert que la collation de cet évêché appartenait au souverain pontife. Bientôt après, le roi a écrit au pape pour le prier de maintenir la validité de cette nomination. Voilà ce qui se fait à Bruxelles, pendant que nous sommes oisifs à Anvers; et c'était pour cela que le chancelier me faisait venir. Si j'avais pu le soupçonner, j'aurais mis moins de hâte dans mon départ. A mon arrivée, ceux qui étaient dans la confidence me félicitaient et me souhaitaient bonheur. Pour moi, je ne pouvais que rire; et cependant je les ai remerciés de leur intention, mais en les avertissant de ne pas prendre, à l'avenir, une telle peine; car je n'échangerais pas mon repos contre un évêché, quelque brillant qu'il pût être. »

Il racontait pareillement ce rêve à son ami Ammonio : « De retour à Bruxelles, j'allai rendre visite au chancelier, mon Mécène. Dès qu'il me vit, s'étant tourné vers les conseillers présents : « Voici, dit-il, un homme qui ne connaît pas encore toute sa grandeur. » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Le prince s'efforce de vous faire évêque; et déjà il vous avait conféré un évêché, non méprisable, qui se trouve en Sicile; mais ensuite on a su qu'il ne faisait point partie de ceux qu'on appelle *réservés*. Il a donc écrit en votre faveur au souverain pontife, pour qu'il vous en laisse prendre possession. » A ces paroles, je n'ai pu m'empêcher de rire. Toutefois, l'intention du prince, ou plutôt du chancelier qui est prince en réalité, n'est pas sans me flatter, parce qu'il ne favorise guère que ceux qu'il sait ou qu'il croit honnêtes. Puisse l'économie de cette pièce comique avoir un heureux dénoûment; car nous avons écrit presque en même temps, nous d'Angleterre, et eux du Brabant. Je brûle d'apprendre le succès de l'affaire. »

Il était résolu à passer l'hiver à Bruxelles. Il trouvait un grand charme dans la société de Cutbert Tunstall; il écrivait : « Je n'ai pas encore trouvé d'ami plus dévoué. » Il avait alors de l'éloignement pour Louvain, où il devrait à ses frais se faire le serviteur des écoliers, où sans cesse les jeunes gens viendraient l'assourdir de leurs demandes : « Corrigez cette pièce de vers; retouchez cette lettre. » Celui-ci lui demanderait un livre, celui-là un autre; et il n'y avait là personne qui pût être pour lui un ornement ou un appui. En outre, il devrait quelquefois entendre les criailleries des faux théologiens, les gens les plus désagréables du monde. « Dernièrement encore il s'est élevé, disait-il, parmi eux un homme qui a presque excité un orage contre moi, et je puis dire à son sujet que je tiens le loup par les oreilles, sans pouvoir le

maîtriser ou le laisser aller. Il me flatte en face, et me mord quand je ne suis pas là. Il promet d'être mon ami, et il se conduit en ennemi. Puisse le *grand Jupiter* refondre et reforger toute cette race d'hommes, qui, incapable de nous rendre meilleurs ou plus instruits, suscite des tracas à tout le monde! » Il avait en vue un professeur distingué de Louvain, appelé Martin Dorpius, qui, dans une lettre, avait censuré l'*Éloge de la Folie* et le projet même d'un travail critique sur le Nouveau Testament.

Il était alors plein d'indifférence pour les dignités ecclésiastiques. Il regretta plus tard de ne pas les avoir recherchées, comme une sauvegarde contre les attaques de ses ennemis. Ammonio, devenu habile dans la carrière de l'ambition et dans la pratique des Cours, lui donnait de forts bons conseils. Il croyait que le pape désirait son élévation en dignité; mais, convaincu de la bonne volonté du roi catholique et sachant que les occasions ne manqueraient pas, Léon X aimerait mieux le voir honoré aux dépens d'autrui. Il approuvait beaucoup son projet de passer l'hiver à Bruxelles, où il pourrait paraître souvent au grand jour de la Cour, se rappeler par sa présence à ses protecteurs, seconder la fortune, être utile tout ensemble et à lui-même et à sa patrie. Un autre conseil fort sage que lui donnait Ammonio, c'était de lâcher ce loup qui ne pouvait le mettre en péril et qui cherchait seulement l'honneur de s'être mesuré avec lui. Malheureusement Érasme ne tint pas compte de cet avis. Il se laissa entraîner dans la polémique, voulut faire une apologie et ouvrit la voie à des débats interminables, où il déploya une singulière souplesse d'esprit, mais qui absorbèrent un temps précieux et finirent par l'accabler.

Dans ses lettres, il effleurait en passant de sa mordante ironie les ambitieuses avidités de la Cour. « Il y a ici, disait-il, une véritable chasse aux faveurs de toute espèce; mais je n'ai pas de mains pour prendre. Ce qui me fâche, c'est que les Italiens, les Espagnols, les Gètes, se conduisent envers moi

avec plus de candeur que mes compatriotes, race famélique et née seulement pour le ventre. Je dois beaucoup au chancelier; mais je ne suis pas le seul; tout le pays lui est redevable. » Sous ces éloges, on pouvait découvrir un secret mécontentement. Dans les Pays-Bas, comme en Angleterre, il obtenait beaucoup moins qu'il n'avait espéré. Il écrivait au conseiller Antoine Clava, son ami : « Je ne fais encore que semer, ignorant quelle sera la moisson. Je voudrais seulement que le produit ne fût pas inférieur à la dépense. J'ai ce qui peut suffire à mon cœur, à mon repos. Bientôt le sort de ma vie sera fixé. Je rejetterais même volontiers le fardeau de la renommée, et je suis bien près de dire avec Épicure : « Vis dans l'obscurité. »

Avec ses amis d'Angleterre, il voilait mieux son découragement. « Je ne suis pas en peine d'argent, disait-il; quand même l'archevêque de Cantorbéry me ferait défaut, il y a ici des personnages de qui je puis en obtenir avec un signe de tête seulement. » Il avait écrit au cardinal Wolsey qu'il avait eu un vif regret de ne pouvoir lui rendre grâces pour son affection : il la connaissait déjà auparavant; mais le comte Montjoy la lui avait fait connaître plus parfaitement encore. « Quand vous aurez réglé, ajoutait-il, ce que vous jugerez suffisant pour assurer mon repos, je tâcherai d'obtenir de mon prince mon congé, comme il convient de quitter un souverain, son bienfaiteur. »

Pour le moment, il faisait reposer sa plus grande espérance sur la négociation qui se poursuivait à Rome. Ammonio avait écrit d'une manière très pressante à l'évêque de Worcester et au pape lui-même. Érasme était très impatient d'apprendre le dénoûment. « Croyez-moi, écrivait-il, mon très cher Ammonio, maintenant tous les dés sont jetés; si le coup ne réussit pas, c'en est fait; s'il réussit, je devrai tout à votre cœur et à la bonne volonté de l'évêque de Worcester; sinon, je reconnaîtrai mon mauvais génie qui ne m'est que trop connu. Vous m'exhortez à m'approcher de *Jupiter*. Je ferai

effort et avec plus de courage, quand, bien éveillé, j'aurai entendu l'oracle certain d'où dépend ma destinée. Vous savez combien je suis peu délié, surtout en ces affaires. »

De tous côtés, ses amis l'avertissaient de l'orage qui le menaçait de la part de certains théologiens et de certains moines. Colet lui avait écrit quelques mois auparavant : « Votre Nouveau Testament est acheté ici avec empressement et est lu par tout le monde. Beaucoup de gens approuvent et admirent vos travaux ; quelques-uns les désapprouvent, les censurent et disent ce qui se trouve dans la lettre que Dorpius vous a écrite. Mais ce sont ces théologiens que vous dépeignez dans *la Folie* et ailleurs avec non moins de vérité que d'esprit. » Des avis semblables, sous une forme mêlée de sérieux et d'enjouement, lui venaient de Thomas Morus. Après l'avoir averti des critiques du savant Latimer, qui, en grammairien puriste, l'accusait de n'avoir pas osé assez dans sa traduction, et d'avoir conservé des mots étrangers à la langue latine, comme celui de *Sabbatum*, il lui annonçait qu'une conspiration s'était formée en Angleterre pour découvrir et rassembler les erreurs contenues dans ses livres. Il le priait donc avec instance de passer promptement en revue ses écrits et de corriger tout ce qui pouvait prêter à la critique ou à la chicane.

Un homme fort savant en hébreu, esprit rusé et retors, Fabricius Capiton, prédicateur à Bâle, qui plus tard se jeta tout à coup dans la réforme, après avoir longtemps flatté les deux partis, applaudissait de son côté au projet annoncé d'une nouvelle édition du Nouveau Testament. « Des esprits pointilleux, disait-il, vous reprochent les fautes qu'un travail précipité n'a pu corriger, les contradictions qui se rencontrent dans les notes. » Capiton l'engageait à parler avec prudence des pratiques acceptées par la superstition ou par la foi : « Jusque-là il avait servi la cause de la vérité avec une modération ferme et avec un art charmant qui avait fait taire même les personnes attaquées. Mais l'envie ne manquerait pas de

saisir l'occasion, si Érasme oubliait de modérer l'impétuosité de sa plume. » Il l'avertissait de ne pas ajouter un mot de plus, sinon avec des ménagements infinis sur certains points délicats du dogme. Il lui montrait l'envie distillant son venin, le peuple soulevé par les perfides apparences d'un zèle véritable, et le pieux Érasme maudit, réprouvé comme l'ennemi public du christianisme. « Je vous ai déjà défendu, ajoutait-il, auprès de bien des personnes vivement irritées, moins par mes raisons et ma science que par la bonne opinion qu'on a de ma vie et de ma piété. »

Les écrits du savant Batave étaient lus avec empressement et admiration dans la Saxe comme dans le reste de l'Allemagne. Toutefois, il y avait un moine Augustin, passant pour un homme plein de candeur et de sincérité, qui le voyait avec peine placer la justice des œuvres dans les pratiques et les observances *figuratives*, et avancer que l'Apôtre, dans l'Epître aux Romains, ne parlait pas nettement du péché originel. Il pria donc un de ses amis d'engager Érasme à consulter les écrits de saint Augustin, trop peu estimé de lui, et qui reproduisait la doctrine des autres pères.

Ce religieux faisait consister la justice de la loi, dont parle saint Paul, dans l'observation de tout le Décalogue, et pensait que cette observation, hors de la foi chrétienne, n'était pas plus la justice qu'*une sorbe n'est une figue :* il fallait d'abord être juste pour faire des œuvres justes. Au nom de la théologie tout entière, il soumettait ces observations à Érasme, comme au Dieu de Dephes lui-même. On a aisément reconnu Luther, dont le nom encore obscur allait bientôt retentir dans le monde.

Peu de temps après, un autre théologien, d'un esprit tout différent, Jean d'Eck, qui devait être le fougueux adversaire de la réforme luthérienne, reprochait à Érasme, avec beaucoup de ménagement dans les termes, mais avec une grande netteté dans le fond, de méconnaître les lumières supérieures de saint Augustin et d'ébranler l'autorité des Saintes Écri-

tures dans son caractère divin. En France, il s'élevait aussi de sourds murmures parmi les docteurs de la Sorbonne. Mais nulle part les plaintes n'étaient plus vives, les attaques plus violentes qu'à Louvain. Indépendamment du théologien Dorpius, dont la censure était modérée, il y avait quelques moines qui ne mettaient aucune mesure à leurs furieuses accusations. Ainsi, au milieu du concert d'éloges enthousiastes, qui célébrait la gloire d'Érasme, quelques voix discordantes ne laissaient pas de l'inquiéter. Ce nom d'hérétique, qui l'effrayait dès sa jeunesse, lui apparaissait maintenant comme un écueil où il pouvait faire naufrage.

Pour imposer silence à ses ennemis, comme pour faire une douce violence à la libéralité des princes, il espérait tout de cette faveur extraordinaire qu'il attendait du pontife avec une si inquiète impatience. Elle fut retardée un peu par une indisposition du pape et par les troubles du duché d'Urbin. Enfin, grâce à l'intervention habile et empressée de l'ambassadeur d'Angleterre, le bref fut signé le 26 janvier 1517. On y lisait : « L'honnêteté de votre vie et de vos mœurs, votre science rare et les mérites éminents de vos vertus, qui sont attestés si hautement par les monuments de vos études, célèbres en tous lieux, comme aussi par le suffrage des hommes les plus instruits, et qui nous ont été recommandés par les lettres de deux princes très illustres, le roi d'Angleterre et le roi catholique, font que nous vous entourons d'une bienveillance toute particulière et pour ainsi dire unique. Aussi accordons-nous volontiers votre demande, disposé à répandre plus abondamment sur vous les marques de notre affection, lorsque vous nous en fournirez vous-même, ou que les circonstances nous en donneront l'occasion, pensant qu'il faut par de justes récompenses exciter à de plus grands efforts votre sainte activité qui travaille assidûment pour l'utilité publique. »

Érasme reçut avec une joie reconnaissante cette haute faveur de Léon X. Il se hâta de le remercier par une lettre

plus flatteuse encore que les précédentes. « Comme toujours, lui disait-il, votre bonté et votre affection paternelle dépassent non-seulement nos mérites, mais même nos vœux. Ce que ma réserve demandait avec plus de restriction et de ménagement, votre munificence me l'a octroyé plus largement et d'une manière plus étendue; et elle n'a pas voulu me laisser ignorer à qui je devais ce bienfait, lorsque moi-même je désirais le devoir entièrement à Votre Sainteté. Je savais que le roi catholique m'avait recommandé à vous, mais pour un autre objet; et pourtant cela même a été fait, non-seulement en mon absence, mais même à mon insu. Quant au roi d'Angleterre, bien que je lui sois redevable à beaucoup d'autres égards, j'ignorais certes jusqu'ici cette nouvelle dette. Je comprends, oui, je comprends, très saint Père, quel pesant et multiple fardeau s'impose à mes épaules; car d'abord, je dois lutter de toutes mes forces pour user de la grâce que votre affection paternelle m'a concédée, d'une manière digne de celui qui la donne et de celui qui la reçoit; ensuite, je dois m'efforcer de répondre, au moins dans une certaine mesure, à la recommandation de si grands princes. » En terminant, il se félicitait lui-même d'avoir l'approbation d'un pontife éminent entre tous. Il félicitait son siècle qui allait renouveler l'âge d'or sous les auspices heureux d'un pape, destiné à rendre au monde les trois principaux biens : la piété chrétienne, tombée en décadence; les bonnes lettres, négligées ou méconnues; enfin, la paix publique, mère et nourrice de la piété comme de la science. « Voilà, disait-il, les trophées impérissables de Léon X... Je demande avec prière au Dieu *très bon* et *très grand* de vous conserver toujours ces sentiments et de vous laisser le plus longtemps possible au milieu de nous, de telle sorte qu'après avoir ordonné les affaires humaines selon votre désir, *vous retourniez tardivement au ciel.* »

Érasme semblait sacrifier ici à ce paganisme littéraire qu'il a raillé ailleurs avec une verve incisive. Il voulait sans

doute se conformer au goût qui régnait alors en Italie (1).

Pendant qu'il attendait l'entier accomplissement des promesses qui lui avaient été faites dans les Pays-Bas, il reçut de la France des ouvertures séduisantes. Là aussi ses ouvrages et sa renommée avaient un grand retentissement. La France possédait alors un érudit supérieur, Guillaume Budé, d'un esprit moins attrayant que celui d'Erasme, moins facile, moins communicatif, mais plus solide et plus profond, d'une science plus sûre, d'un caractère plus ferme, d'une imagination moins mobile, d'une humeur moins irritable. Il avait composé sur les monnaies anciennes un livre plein d'érudition et de pénétrante sagacité. Pendant qu'on l'imprimait, l'anglais Linacer, se trouvant à Paris, vint à parler dans la conversation de certaines difficultés qu'il semblait impossible d'éclaircir et de résoudre. A son grand étonnement, Budé promit de le faire dans cet ouvrage, et il tint parole.

A cette époque, il commençait à se former en Europe une sorte de république intellectuelle. Les lettrés des divers pays se cherchaient, s'écrivaient, se communiquaient leurs idées, leurs sentiments, leurs recherches, leurs découvertes. Erasme contribua plus que tout autre à établir un lien entre tous les membres de cette société savante dont il était considéré comme le chef. Avant son retour de Bâle, il avait écrit à Budé une lettre laconique, mais singulièrement flatteuse et amicale, où se trouvaient ces mots : « Il est impossible de dire, mon très cher Budé, quel intérêt je porte à votre gloire et combien j'admire votre science. » Budé crut à la sincérité de ces paroles. Le *Manuel du Chrétien* l'avait convaincu depuis longtemps qu'Érasme était un homme honnête et plein de respect pour la vérité. Il ressentait pour son mérite la plus profonde admiration et n'osait donner le nom d'ami à celui que réclamait le monde entier.

(1) La même intention semble se trahir dans la lettre de l'abbé de Saint-Bertin au cardinal de Médicis, dont il a été question plus haut.

Dès qu'il avait reçu sa lettre, il avait tout abandonné pour faire dans Sénèque le travail qui lui était demandé, lorsque tout à coup on annonça le Nouveau Testament en deux langues. Il quitta Sénèque pour le livre nouveau. Il passa une demi-journée à lire l'*apologie*, l'*exhortation* et la *préface*, placées en tête de l'ouvrage. Aussitôt après dîner, il alla rendre visite à François de Loin, conseiller au Parlement, homme de la plus grande science et de l'autorité la plus haute, lecteur très empressé des écrits d'Érasme. C'était à ce noble personnage que Budé avait consacré en quelque sorte son livre sur les monnaies, en établissant un dialogue avec lui vers la fin de l'ouvrage. « Avez-vous quelque nouvelle? » demanda Fr. de Loin. « Aucune, » répondit Budé. « Eh bien! moi, répliqua-t-il, j'ai à vous annoncer une chose qui vous regarde et qui vous sera très agréable. Voici votre éloge fait par une autorité qui égale pour vous celle du Sénat romain. Vous désiriez voir en France trois ou quatre Érasmes, si toutefois une seule génération pouvait en produire plusieurs, afin de pouvoir vous abandonner librement avec eux à l'essor de votre esprit. » En effet, Budé avait coutume de dire avec une pédantesque emphase qu'il était obligé de modérer la fougue de sa plume et l'élan de son inspiration, de replier ses voiles, pour se mettre à la portée des hommes de son temps, de ces demi-savants qui prétendaient circonscrire les ressources de la langue latine dans les limites de leur intelligence. « Eh bien! continua Fr. de Loin, cet Érasme lui-même, non-seulement lit, mais vante vos ouvrages; et en même temps il lui montra le livre tout frais sorti de l'impression. Louant dans Érasme la candeur de l'amitié non moins que la supériorité de l'esprit, il ajouta : « Pour vous, Budé, qui avec tant d'ardeur vous portez l'émule des personnages les plus grands dans les lettres, vous devez tâcher de ne pas vous laisser vaincre en bons procédés par cet homme qui vous fait des avances si obligeantes. »

Alors commença entre les deux lettrés un commerce épis-

tolaire auquel furent associés l'anglais Tunstall et quelques français, de Loin, Ruzé, Nicolas Béraud. Dans des lettres interminables, écrites pour le public avec un grand apprêt, et se succédant avec une merveilleuse rapidité, ils échangèrent des louanges souvent emphatiques, parfois équivoques, toujours mêlées de critiques plus ou moins agressives, quelquefois même d'épigrammes mordantes. Un mot surtout, échappé au savant français, fit au cœur d'Érasme une blessure mortelle pour leur amitié. Après une légère escarmouche de philologie, il l'avertissait de ne pas dépenser son génie et son éloquence sur des minuties (1) qu'il devait laisser aux esprits médiocres ; c'était perdre de sa majesté. Érasme fut moins charmé des éloges de Budé que choqué de ses critiques. Il répondit sur un ton aigre-doux. Il releva le mot malencontreux. « Il sentait, disait-il ironiquement, qu'il n'était point fait pour le grand. Son esprit était petit comme son corps. »

Budé, qui n'avait pas eu d'intention blessante, eut beau expliquer sa pensée, disant qu'il avait en vue certains écrits de peu de valeur que la postérité traiterait d'apocryphes, comme le recueil des *Similitudes*, quelques traductions et même le traité de *l'Abondance oratoire*, indigne de son titre et de son auteur, aux yeux de beaucoup d'hommes distingués et bienveillants. En voulant guérir le mal, il ne fit que l'envenimer, car il ajoutait un peu rudement : « Vous avez voulu être *polygraphe*, mais tant de petits écrits ne peuvent que ternir quelque peu l'éclat de votre nom. »

Érasme lui répondit avec son ironie accoutumée : « Ce que vous pensez de *l'Abondance* et d'autres écrits est également vrai pour tous mes ouvrages. Les *Adages*, pour être plus volumineux, n'ont pas un sujet plus relevé, et pourtant j'ai surpassé mes prédécesseurs. Je sais mesurer mes forces, et votre amitié les exagère. J'écris pour les enfants et les

(1) Λεπτολογήματα.

ignorants. J'aime à mettre ma philosophie en de petits sujets, souvent moins frivoles et plus utiles que les matières les plus brillantes. Beaucoup de gens font grand cas du traité de *l'Abondance*, si mince à vos yeux comme aux miens, affirmant que je n'ai rien écrit de plus utile et de plus habilement traité. Vous corrigez votre expression comme Aristophane dans le passage connu : « Tu n'as pas dérobé, mais tu as ravi. » Au reste, il convenait de ses défauts et ajoutait ironiquement : « A Budé la science parfaite et la sublimité de l'esprit; à Budé, rival d'Hermolaüs (1) et de Pline, et non point à Érasme, enfant de la Batavie. » Puis il poursuivait ainsi avec une fine malice : « Budé n'est pas un Lucullus, ignorant de ses richesses, mais un père de famille aussi diligent que riche, dont tous les trésors sont classés et mis en ordre, ayant sous sa main des tables faites avec soin, et à sa disposition la plus heureuse mémoire. Quelquefois un lecteur difficile pourrait désirer des apprêts plus simples. Fuyant dans la pensée et dans l'expression tout ce qui est vulgaire, cherchant l'éclat et la profondeur, sans jamais se détendre, il ne peut guère être goûté que d'un lecteur aussi attentif qu'instruit, et qui éprouve presque plus de fatigue à lire que l'auteur à composer. Passionné pour les métaphores et les comparaisons brillantes, qu'il suit fort longtemps, il paraît s'éloigner de la simplicité naturelle; et son style, au lieu d'être parsemé de pierres précieuses, n'est qu'un assemblage de diamants. Pourtant le naturel, comme par une sorte d'affinité, a un charme secret et tout-puissant sur le cœur et sur l'esprit des hommes. »

Après plusieurs passes d'armes, Budé, qui avait engagé la lutte, sentit qu'il fallait y mettre un terme; car ces piqûres légères pouvaient amener un choc violent, au grand scandale des lettrés, comme à la grande joie de leurs ennemis. Il avait

(1) Le vénitien Hermolaüs Barbaro, un des plus savants hommes du xve siècle.

cru s'apercevoir qu'Érasme s'était offensé de sa franchise un peu trop hardie. Il reconnaissait qu'il avait moins l'habitude de ces luttes qui demandaient beaucoup d'urbanité avec un enjouement délicat. Érasme était passé maître en fait d'élégant badinage. Lui, au contraire, il ressemblait à ces athlètes qui ne savent pas lutter avec grâce. Pour éviter tout ombrage, il résolut de traiter à l'avenir des sujets moins périlleux.

Cette joute épistolaire durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'il fut chargé par le roi François Ier d'une négociation diplomatique. Un jour qu'il parcourait, après midi, les boutiques des libraires, il avait rencontré chez Jean Petit un homme du plus haut rang, Guillaume Petit (1), confesseur du roi et prédicateur de la cour dans les occasions solennelles, éminent théologien, orateur accompli pour les sermons d'apparat : c'était un dénicheur habile des livres cachés, un scrutateur pénétrant des bibliothèques. Budé, son ami, disait en plaisantant qu'il n'avait qu'un reproche à lui faire, c'est qu'il était trop partisan d'un étranger, de cet Érasme dont la trop grande gloire, remplissant de son éclat l'Allemagne et la France, sans parler d'autres pays, éclipsait la sienne.

G. Petit lui raconta que l'avant-veille la conversation chez le roi était tombée sur les savants. Comme on parlait d'Érasme, de Budé et d'autres encore, tout à coup François Ier, comme *inspiré par Minerve*, déclara qu'il avait l'intention d'attirer dans son royaume, par les plus riches récompenses, l'élite des hommes distingués et de former en France une pépinière de savants. G. Petit, saisissant l'occasion, dit que le roi devait appeler avant tout Érasme, et que Budé pouvait très bien négocier l'affaire, car ces deux hommes, rapprochés par leurs études communes, étaient liés d'une très grande amitié. D'autres personnages, amis des lettres, et surtout François de Rochefort, ancien précepteur du roi, appuyèrent cet avis. Enfin le monarque, dominé par l'élan généreux de son cœur, dit qu'il voulait faire offrir à Érasme, s'il consentait à venir en France, un bénéfice de 1,000 livres et même plus.

(1) Dominicain. Il fut évêque de Troyes et de Senlis.

Choisi comme négociateur, Budé fit observer à son ami qu'il était seulement intermédiaire et non garant de la promesse. « Il n'avait point assisté à la conversation ; quant à lui, il n'avait retiré aucun avantage de la bonne volonté du roi, et il n'attendait aucun avancement de la cour. Il sentait qu'il n'était pas fait pour lui plaire et pour s'y plaire. Mais il en était autrement d'Érasme, car on n'exigerait de lui que ce qu'il pouvait faire avec plaisir. En son nom personnel, il lui conseillait d'accepter ces offres. »

Quelle gloire pour Érasme d'être ainsi appelé d'un pays lointain par le plus illustre des rois, sur la renommée seule de sa science ! « Celui qui vous invite, disait-il, ce n'est pas seulement un roi de France, c'est François Ier, dont le règne promet d'être grand, un prince instruit dans les lettres, éloquent dans sa propre langue, spirituel, gracieux, affable, merveilleusement doué du côté du corps et de l'âme. Il est riche, libéral, non moins qu'aucun souverain du monde. Autant qu'on peut le conjecturer, il veut fonder une belle institution qui consacrera dans l'avenir l'utilité des arts libéraux et immortalisera son règne. Vous avez pour garant des promesses royales, un de vos partisans dévoués, conseiller sacré du prince, G. Petit, qui plaidera auprès de lui la cause de tous les savants, stipulera pour eux et rappellera sans cesse au monarque ses nobles desseins. Vous aurez aussi un protecteur dans l'évêque de Paris, Etienne Poncher, personnage aussi instruit que vertueux, illustré par des ambassades diverses, homme d'Etat consommé, soutien empressé des savants, et à ce titre renommé même en Italie. »

L'évêque se trouvait en ce moment à Bruxelles, où il attendait l'empereur. Admirateur chaleureux d'Érasme, il prenait sa défense contre les partisans de l'ancienne ignorance.

Il consacrait à la lecture de ses écrits tout le temps qu'il pouvait enlever aux affaires. Budé lui-même avait vu l'ouvrage du Nouveau Testament dans le cabinet le plus retiré du prélat. Érasme pouvait donc compter sur la faveur de ce personnage qui avait le plus grand ascendant sur le prince et faisait partie de son conseil intime. On devait croire que la bonne volonté du roi était, non pas un élan passager, mais un dessein fixe et mûrement arrêté, car il avait à cœur les lettres polies, et manifestait hautement l'intention d'appeler à lui les hommes d'un savoir éminent. « Toutefois, ajoutait Budé, si vous acceptez ses propositions, il faut, par une stipulation nouvelle, prendre des garanties. Je ne veux pas que vous soyez dupe. » G. Copus, médecin du roi, habile dans les deux langues, allait aussi lui écrire, par ordre du prince, ainsi que d'autres personnages et peut-être le roi lui-même. « Trois Guillaume, disait Budé, se trouvent employés à cette affaire, mais si Etienne Poncher peut s'entretenir avec vous en Brabant, nul n'est plus capable de mener à bien la négociation. »

G. Copus, qui jadis avait donné ses soins à Érasme malade, lui écrivit en effet. Il avait souvent reçu des lettres de lui; mais il n'avait pas osé lui répondre, à cause de la barbarie de son style. « Il était chargé par le roi de sonder ses dispositions et de savoir s'il voudrait vivre en France et à quelles conditions. Le monarque promettait de faire en sorte qu'il ne se repentît jamais d'avoir accédé à son désir. »

Avant que ces lettres fussent arrivées dans les Pays-Bas, l'évêque de Paris avait vu Érasme et l'avait trouvé encore plus grand que sa renommée. Il l'avait comblé d'éloges, l'avait admis dans son commerce et à sa table, le plus grand honneur que les *dieux des poètes pussent faire à un mortel.* Il l'avait invité, au nom du roi, à se transporter en France, si son prince y consentait, lui promettant quatre cents écus d'or, toute dépense payée.

Ces offres magnifiques flattèrent singulièrement l'amour-

propre d'Érasme; mais il résolut de ne rien précipiter. Les déceptions dont sa vie avait été semée l'avaient rendu plus circonspect et moins naïf dans ses espérances. Il répondit d'abord aux ouvertures d'Ét. Poncher, par une lettre datée d'Anvers le 14 février 1517. Après un éloge de la France, le plus florissant royaume de la chrétienté, il louait avec effusion François Ier, qui réunissait en lui les vertus les plus contraires, qui, tout grand guerrier qu'il était, préférait la gloire du législateur et du souverain pacifique, et qui, non content de posséder des hommes tels que G. Copus, le prince de la médecine, et Budé, le vainqueur des Italiens, appelait auprès de lui les savants des pays étrangers. « Quant à lui, il était prisé au-dessus de son mérite. Il avait une affection toute particulière pour la France, où il avait passé plusieurs années très agréablement dans l'étude des lettres; mais son âge le dissuadait de changer de pays. Il était d'ailleurs attaché au Brabant par la bonté et la libéralité du roi Charles. Il ressentait la plus vive reconnaissance pour les offres du monarque français; mais il ne pouvait donner de réponse précise. En attendant, s'il ne lui était pas permis de rendre son frêle corps commun à tous, il pouvait communiquer à tous son âme et les productions de son esprit. »

Sa réponse à Budé fut également évasive; même admiration pour le roi, vive expression de gratitude pour ses amis. « Énumérer tous les motifs qui l'engageaient ou le détournaient, était trop long. Il ne pouvait rien répondre de positif, avant d'avoir conféré avec le chancelier de Bourgogne qui était absent. Dès qu'il lui aurait parlé et qu'il aurait consulté ses amis, il répondrait franchement. La France lui avait toujours été chère à bien des titres; mais elle lui était plus chère encore, puisqu'elle possédait Budé. Il ne se croyait pas étranger à elle, car les géographes plaçaient la Hollande dans la Gaule. Bien souvent il avait remarqué combien les Guillaume avaient de place dans sa destinée. A dix ans, il avait aimé un camarade de jeu qui portait ce nom; à quinze, il chérissait

un autre Guillaume plus que lui-même. G. Hermann l'avait remplacé. G. Montjoy, G. Latimer, G. Grocin, G. Warham, G. Copus, G. Budé, G. Petit, n'épuisaient pas la liste des Guillaume vraiment prédestinés pour lui. »

Il fit à Copus une réponse analogue; ni acceptation ni refus. Il adressa aussi à François Ier une lettre de remerciement. Après avoir loué le monarque, à la fois belliqueux et pacifique, il ajoutait : « Votre Majesté très vigilante, bien que possédant au sein de son royaume tant de personnages éminents par toute sorte de vertus et de connaissances, appelle cependant de tous côtés, par les plus grandes récompenses, les hommes qui peuvent ajouter un nouvel ornement à un royaume déjà si riche de son propre fonds... Moi aussi, parmi eux, votre bonté a daigné m'inviter par les offres les plus honorables; et, certes, je vois combien je suis redevable à votre âme aussi libérale qu'élevée. Puissé-je avoir assez de génie et de science pour répondre, du moins en partie, à l'attente d'un roi si grand, assez d'éloquence pour recommander un jour dignement à la postérité vos vertus héroïques, votre gloire si éclatante, et, par-dessus tout, ce bienfait divin de la paix rendue au monde principalement par vos efforts! Je prie le Dieu très bon et très grand de fortifier et de seconder en vous ces nobles élans qu'il lui a plu de mettre dans votre âme... Que ce Dieu, ô roi excellent, conserve et protége très longtemps, pour le bonheur de votre royaume ou plutôt du monde, votre majesté heureuse et florissante de toute manière; à elle, je m'abandonne et je me consacre tout entier. »

Un peu antérieurement à cette invitation du roi de France, Érasme avait reçu d'un Italien, nonce du pape dans ce royaume et en même temps évêque de Bayeux, les offres les plus libérales. Il avait fait sa connaissance à Londres d'une façon assez singulière. Le bruit courait, en ce moment, qu'un cardinal déguisé était arrivé en Angleterre, comme légat du pontife. Ammonio avait invité Érasme à dîner. Celui-ci vint, sans soupçonner aucun piége de la part d'un ami intime. Il trouva

chez lui un homme en habit long, mais les cheveux retroussés, avec un seul domestique. Il causa beaucoup avec Ammonio sans se douter de la présence de Canossa. Cependant, il regardait avec étonnement la fierté toute militaire de l'inconnu. Aussi demanda-t-il en grec à son ami qui était cet homme. « Un gros marchand, » répondit Ammonio. Érasme répliqua toujours en grec : « Il en a bien l'air. » Et il ne fit aucune attention à lui. On se mit à table. L'Italien s'assit à la place d'honneur. Érasme était à côté de lui. Pendant tout le repas, selon sa coutume, il causa familièrement avec Ammonio, sans dissimuler son dédain pour le marchand. Il demanda enfin s'il était vrai, comme le bruit en était répandu, que Léon X eût envoyé un légat pour ménager la paix entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ammonio fit un signe affirmatif. « Le souverain pontife, dit Érasme, n'a pas besoin de mes conseils : si pourtant il m'avait consulté, je lui aurais donné un autre avis. — Lequel? — Il n'était pas bon de parler de la paix. — Pourquoi? — Parce que la paix ne peut se faire sur-le-champ; et en attendant, pendant que les monarques traitent des conditions, les soldats, flairant la paix, font pis que dans la guerre. Mais une trève arrête sur-le-champ leurs bras. Je prescrirais donc une trève de trois années, durant lesquelles il serait permis de peser à loisir les conditions d'une paix durable. » Ammonio approuva et dit : « C'est précisément, je pense, l'objet de la mission du légat. » Érasme revint alors sur la personne de l'ambassadeur; car Ammonio, sur ce point, n'avait pas répondu nettement : « Est-il cardinal? — D'où vous vient cette pensée? — Les Italiens le disent. — Et comment le savent-ils? — Je vous connais, dit Érasme; si, au bout de quelques années, je vous voyais en Brabant, demanderiez-vous comment je puis vous reconnaître? » Canossa et Ammonio échangèrent un sourire, sans qu'Érasme eût le moindre soupçon. Il insistait répétant sa question : « Est-il cardinal? » Ammonio, à bout de faux-fuyants, dit enfin : « Il a le cœur d'un cardinal. » Erasme,

souriant doucement, répliqua : « C'est quelque chose que d'avoir un cœur de cardinal. »

Canossa écouta ces propos et beaucoup d'autres en silence. Enfin il dit je ne sais quoi en Italien. Bientôt il mêla quelques mots latins, mais de façon à laisser voir l'homme d'esprit sous le marchand. Comme Érasme ne répondait rien, il se tourne vers lui en disant : « Je m'étonne que vous vouliez vivre chez cette nation barbare, à moins que peut-être vous n'aimiez mieux être seul ici que le premier à Rome. » Étonné de trouver tant d'esprit chez un commerçant, Érasme répondit qu'il vivait dans un pays qui renfermait une foule d'hommes remarquablement doctes, parmi lesquels il lui suffisait d'occuper le dernier rang, tandis qu'à Rome il ne compterait même pas. Il s'étendit là-dessus, non sans être un peu en colère contre le marchand. Un bon génie, en cette circonstance, vint à son aide; autrement Ammonio l'aurait exposé à un très grand péril, lui qui savait avec quelle liberté il avait coutume de laisser échapper, devant ses amis, tout ce qui lui venait à l'esprit.

Érasme se promena longtemps avec lui dans le jardin, et, après une longue causerie, Ammonio le reconduisit par civilité jusqu'à la porte. Quelques jours après, celui-ci lui découvrit toute l'affaire et le pressa vivement d'accompagner Canossa en Italie, car le légat avait conçu la plus haute opinion de son mérite et parlait de lui dans les termes les plus magnifiques. Érasme ne voulut rien écouter. Il était fâché du procédé d'Ammonio.

Canossa s'était toujours proposé, dès qu'une fortune plus brillante le lui permettrait, d'appeler auprès de lui quelque lettré qui vivrait dans sa maison, et dont les entretiens savants et spirituels l'instruiraient et le charmeraient tout à la fois. Il avait cru trouver dans Érasme l'homme qu'il cherchait. Aussi, dès que, grâce à la faveur du roi de France, il fut mis par Léon X à la tête de l'église de Bayeux, il lui fit part de sa nomination, l'invitant à venir demeurer avec lui :

« Si Érasme se rendait à son invitation, il n'aurait pas à s'en repentir; en attendant mieux, il recevrait une pension annuelle de 200 ducats, non compris sa dépense personnelle et l'entretien de deux chevaux. » Le prélat demandait une réponse positive, mais Érasme prétexta l'absence du chancelier pour ne pas répondre catégoriquement. Il paraît que dans la suite Canossa se montra peu bienveillant pour lui. « Tel est, disait Érasme, l'effet ordinaire de l'amour dédaigné. »

CHAPITRE XVI

Érasme à Anvers. — La cour des Pays-Bas. — Négociation avec la France. — Voyage en Angleterre. — Portrait par Quintin Matzys. — Le cardinal de Sion. — Ximénès. — Érasme à Louvain. — Querelle avec Lefebvre. — Mort d'Ammonio.

Depuis que Tunstall avait quitté Bruxelles pour se rendre auprès de l'empereur, Érasme se déplaisait dans cette ville, d'autant plus qu'il était malade. Il résolut de se transporter à Anvers, chez son hôte habituel, Pierre Gilles. Il lui demanda franchement si sa présence ne lui serait pas à charge, et lui exposa son embarras. « Il ne savait où se réfugier; Montjoy était trop loin. A Louvain, quoique la paix fût faite à peu près avec les théologiens, il craignait le carême. Si P. Gilles pouvait lui céder une chambre convenable, il irait peut-être s'établir chez lui pour préparer ce qu'il voulait envoyer à

Bâle. Il paierait l'accroissement de la dépense pour éviter une gêne mutuelle. » Il était chez P. Gilles dès le milieu de février.

A vrai dire, il avait déjà pris en dégoût le Brabant. Le prince se préparait à partir pour l'Espagne. Toujours libre dans ses jugements, Érasme écrivait à Morus : « On demande au peuple une grosse somme d'argent comptant ; les nobles et les prélats, qui ne donnent rien, ont bien accueilli la demande. Les villes délibèrent. Les campagnes se remplissent de soldats, et l'on ne sait d'où ils viennent, ni au nom de qui. L'empereur, autrefois sans armes, est présent avec une troupe magnifiquement armée... Malheureux pays, dévoré par tant de vautours, mais heureux, si la concorde pouvait s'établir entre les villes ! » Un peu plus tard, il disait encore : « L'empereur est parti assez mal apaisé ; il n'a pas voulu assister à une assemblée tenue par le roi Charles ; et pourtant, qui fut plus heureux dans sa colère ? La récolte a été assez bonne. On aurait pu conclure la paix avec ceux de la Gueldre à des conditions avantageuses même pour Maximilien ; mais il l'a empêché, sans doute de peur qu'il n'y eût plus de guerre nulle part. »

Il ne traitait pas mieux la cour des Pays-Bas. « L'état de la cour, écrivait-il, est tel que les gens de bien s'en tiennent éloignés volontiers. Il est peu sûr d'y parler selon sa pensée. On a jeté dernièrement en prison un certain personnage, pour avoir dit : « Si tous ceux qui entourent le prince l'aimaient aussi sincèrement que je le fais, ses villes ne seraient pas ainsi traitées. » Le seigneur de Chièvres conduit tout au gré de sa volonté. Il a fait évêque de Cambrai son neveu, un jeune homme de dix-huit ans. On le dit destiné à succéder à l'archevêque de Tolède... La cour est partagée en plusieurs factions : les Espagnols, les partisans de Chièvres, les Français, les impériaux, les Napolitains, les Siciliens, que sais-je ? » Toutes ces divisions, toutes ces intrigues excitaient sa verve railleuse et lui ôtaient l'envie de se faire courtisan. En

attendant, le trésor était toujours vide ; rien ne pouvait remplir ce tonneau des Danaïdes.

A la douleur de voir sa patrie en proie à la rapine et à l'oppression, s'ajoutait le mécontentement personnel que lui causaient ses espérances trompées. Il n'avait reçu guère plus de 300 florins, tant pour la prébende de Courtrai que pour la pension royale ; encore cet argent avait-il été pris sur les fonds particuliers du chancelier ou sur le butin, et non dans le trésor du prince, entièrement à sec.

Il n'avait pas tout à fait renoncé à l'Angleterre, où Ammonio veillait sur ses intérêts avec un zèle actif. Il aurait bien voulu voir arriver de ce côté une bonne nouvelle. Ammonio, qui l'avait si bien servi auprès de Léon X, le consolait dans ses chagrins, le blâmait dans ses défaillances, et faisait luire à ses yeux des espérances nouvelles. Érasme, de son côté, déplorait ces affaires d'État qui empêchaient son ami d'appartenir tout entier aux Muses. Il voyait Morus, invincible jusque-là, entraîné dans les mêmes orages. Pour lui, toujours semblable à lui-même, il continuait de *sacrifier toutes ses nippes*, pour garder son indépendance. Il conjurait Ammonio de travailler toujours à sauver le *trois fois malheureux* Érasme. Il lui avait fait part des offres du roi de France et de sa réponse évasive. Il reçut de ce pays des nouvelles qui n'étaient pas faites pour trancher son indécision.

Budé avait présenté une première fois sa lettre au monarque. Mais en ce moment la cour avait quitté Paris, et le roi était occupé de chasse. Un jour qu'il allait à la messe dans le village de Saint-Maur, Budé, qui avait une maison de campagne en ce lieu, se trouva sur son passage avec G. Petit. Dès que le roi le reconnut : « Où est, lui dit-il, la lettre d'Érasme ? » Budé la lui présenta, et le roi, ayant dit qu'il la lirait, se rendit à la messe. A la sortie, Budé se trouva encore sur son passage avec G. Petit, Rochefort et d'autres personnages. Le roi dit alors : « Quelle est l'intention d'Érasme ? car elle n'est pas clairement marquée dans *ma* lettre.

— Assurément, répondit Budé, il est peu facile de le comprendre, d'après *votre* lettre. — Vous a-t-il écrit plus nettement, » répartit le prince. Budé ayant répondu de la manière qu'il crut la plus favorable au succès de l'affaire, Rochefort ajouta : « Sire, si vous voulez attirer Érasme à votre cour, Budé réussira dans cette négociation, ou nul autre. » Budé, en effet, s'était vanté dans la conversation d'obtenir la venue d'Érasme en France, s'il voyait le monarque animé d'intentions convenables. A ces paroles de Rochefort, François Ier, se tournant vers Budé : « Eh bien, que dites-vous? — Sire, répondit Budé, si vous m'ordonnez de traiter officiellement avec Erasme, et de lui écrire une bonne fois, j'oserai garantir qu'il ne refusera pas de se rendre à mon avis. — Je le veux, » dit le prince, et aussitôt il alla dîner, sans donner d'autre garantie plus solide. Alors Budé, se penchant à demi vers ceux qui étaient à ses côtés, déclara que si les intérêts d'Érasme n'étaient pas plus sûrement garantis, lui, Budé, ne lui écrirait jamais, car ce n'étaient pas là des espérances capables de lui faire abandonner une position assurée.

Un peu plus tard, il alla trouver l'évêque de Paris et lui révéla ce qu'il cachait aux autres. Poncher lui dit qu'il aimait infiniment Érasme et qu'il essaierait de faire réussir la négociation. Budé, ne voulant pas donner à son ami une fausse confiance, l'avertit qu'il ne fallait ni trop espérer, ni renoncer à tout espoir.

Un autre lettré, Germain de Brie, qu'Érasme avait connu à Venise, devenu archidiacre d'Alby et secrétaire de la reine, prit occasion du retour d'Étienne Poncher pour lui écrire. L'évêque avait fait l'éloge le plus pompeux de son esprit, de son savoir, de son éloquence. Sa conversation l'avait charmé. Il le mettait au-dessus des Italiens, au-dessus de Démosthène. A l'entendre, c'était la Muse attique elle-même. Il le jugeait profond théologien, quoique pussent dire certains hommes, comme il était profond philosophe. Germain de

Brie, en faisant connaître à Érasme ces sentiments du prélat, avec l'emphase qui lui était propre, exprimait lui-même le désir qu'il pût accepter les propositions du roi et venir en France. Il offrait de partager avec lui sa fortune, plus grande que son mérite. Érasme répondit avec empressement à des avances si amicales, mais il repoussa modestement les louanges immodérées qu'on lui envoyait. « Elles le détournaient, disait-il, plus que tout le reste de se rendre dans ce pays. Comment, en effet, remplir une attente si magnifique? »

Sollicité ainsi par la France, il résolut de consulter son ami Cutbert Tunstall, dont il estimait beaucoup le jugement et le sens exquis. L'ambassadeur d'Angleterre, toujours à la suite de l'empereur, ne se hâta pas de répondre. Il préférait s'expliquer de vive voix. Mais apprenant qu'Érasme était passé en Angleterre et qu'on l'avait vu descendre à Douvres, comme il ne se croyait pas près de le revoir, il se résolut à lui écrire. « Pour moi, mon cher Erasme, lui disait-il, je ne suis pas moins dévoué à vos intérêts qu'aux miens; et si l'on vous offrait une condition digne de vous, je ne serais pas d'avis de la dédaigner. Mais, au nom du Dieu immortel, quelle solide espérance pouvez-vous avoir dans ce royaume, lorsque les Français même qui cultivent les lettres y trouvent à peine des Mécènes? C'est ce que Budé, l'ornement de sa patrie, déplore longuement dans ses commentaires. Les gens de guerre y sont en grand honneur. S'il faut en croire la renommée, il serait de bon ton parmi les Français d'ignorer les lettres, ou de faire semblant de les ignorer, de peur de paraître plus habile à manier la parole que le fer. Vous savez vous-même quel cas la théologie de la Sorbonne fait de ces études. Un ami vous a écrit par ordre du monarque. Mais est-il plus puissant auprès du roi des Français que n'est auprès du vôtre quelqu'un que vous savez? Je n'ai pu voir par votre lettre sur quel fondement repose votre espoir. Je crains que vos amis de France, désireux de vous voir, pour mieux vous attirer, n'aient

exagéré, en vous écrivant, la mission que le roi leur avait donnée. De plus, je me rappelle vous avoir souvent entendu dire que le climat de ce pays, malgré sa douceur, était contraire à votre santé. Selon moi, il est plus sage de passer commodément le reste de votre vie sur le sol natal, ou sur une terre appropriée par l'habitude à votre tempérament, que d'aller courir après de nouvelles espérances à l'étranger, en mettant votre santé en péril; car Érasme ne saurait manquer ni d'amis ni d'argent. »

Quand on connut son départ pour l'Angleterre, on crut qu'il était appelé à une haute fortune par Henri VIII, ce modèle de toutes les vertus royales, comme disait le secrétaire de l'ambassadeur de Venise. Ce fut là qu'il apprit la promotion de M. Musurus, nommé archevêque par Léon X et appelé à Rome. Le pape avait voulu honorer en sa personne tous les lettrés. Érasme et Morus reçurent cette nouvelle avec beaucoup de joie. Warham, dans sa retraite, conservait pour son protégé la même affection; les espérances qui brillaient pour lui sur le continent réjouissaient son cœur, quoiqu'il y vît plus de promesses que de fortune réelle et présente. Si, après le départ du prince pour l'Espagne, Érasme tournait ses regards vers l'Angleterre, il lui offrait à côté de lui une retraite douce et commode pour ses études. Wolsey se montrait toujours le même. Il lui promettait une pension de cent marcs, mais seulement quand il serait en Angleterre.

Érasme quitta cette île le 1er mai 1517, pour n'y plus revenir. Le vent étant devenu assez violent et contraire, le bateau fut jeté au milieu de la nuit sur des rochers dangereux de la côte de France, non loin de Boulogne. Bientôt s'élevèrent des brises très âpres, dont le voisinage de la côte augmenta le froid pénétrant pendant le reste de la route. Il y eut beaucoup d'esquinancies qui causèrent la mort de nombreux passagers.

De retour à Anvers, Érasme trouva P. Gilles sérieusement malade d'une affection peu connue, mais dangereuse. En ce

moment, il se faisait peindre avec lui sur la même toile qui devait être donnée à Morus. Chacun d'eux payait la moitié de la dépense, afin que le présent fût commun. Il se portait assez bien; mais son médecin lui ayant ordonné de prendre quelques pilules purgatives, sot avis qu'il suivit plus sottement encore, son visage changea d'une manière sensible; et le peintre, le célèbre Quintin Matzys, qui avait commencé le portrait, dut attendre quelques jours que l'air de santé fût revenu. Dans ce tableau, Érasme était représenté commençant la Paraphrase de l'Epître aux Romains, et P. Gilles tenant une lettre dont l'adresse était écrite de la main de Morus. Celui-ci, dans une pièce de vers latins, célébra ce don de l'amitié et le talent du peintre. Exempt de vanité, il ne pouvait rejeter de son cœur l'amour de la gloire, et il croyait que l'amitié d'Érasme serait son principal titre aux yeux de la postérité. Il était alors en mission à Calais, non sans un très grand déplaisir. « C'est ainsi, disait Érasme, que les rois font le bonheur de leurs amis. »

Un homme, célèbre surtout par sa haine contre la France, le cardinal de Sion, se trouvait en ce moment dans les Pays-Bas. Il était allé en Angleterre, cherchant partout des ennemis aux Français, comme un nouvel Annibal. Il estimait Érasme qui le payait de retour. La veille de son départ, il le reçut à dîner. Ils discutèrent longuement sur le Nouveau Testament et sur la guerre. Le cardinal se déchaînait contre la France avec toute la franchise helvétique. Il disait que les Allemands aspiraient à subordonner tous les rois à l'empereur. Ce cardinal guerrier et ce lettré pacifique, assis à la même table, présentaient un étrange contraste. L'amour des lettres sacrées et le désir d'une réforme dans l'Église les rapprochaient.

Cependant l'activité studieuse d'Érasme ne se ralentissait pas. Il venait de faire partir pour Bâle quelques écrits avec les Épigrammes et l'Utopie de Morus. Froben et Lachner, son beau-père, se montraient disposés à imprimer tout ce qu'il

enverrait, que ce fût son œuvre ou celle d'un autre. Ils venaient d'achever une nouvelle édition du livre de *l'Abondance*.

Tout à coup Froben, se voyant sur le point de n'avoir rien à faire, s'adressa, selon sa coutume, à Rhenanus, qui lui proposa *les Silènes* des *Adages*. Il accepta; mais, le lendemain, ce furent des plaintes tragiques : « On le prenait donc pour un imprimeur de chansons ! » Lachner n'aimait pas les petits livres. Il voulait de gros volumes. On attendait très impatiemment les nouveaux écrits qu'Érasme avait annoncés, la Paraphrase des *Épîtres apostoliques*, l'ouvrage sur la *Composition épistolaire*, le livre des *Anti-barbares*, le traité de *l'Abondance* refondu et enrichi. Il était question de revoir le texte de Saint Augustin. Louis Berus, théologien d'une très grande autorité à Bâle, tout en se réjouissant des offres qu'il recevait du roi de France et de tant d'autres princes, lui rappelait qu'en Suisse il trouverait une fortune inférieure, il est vrai, à son mérite, mais honorable, sûre, tranquille, dans un lieu agréable et sain, une fortune enfin telle que les Muses pouvaient la souhaiter. Jean Froben le regrettait si vivement qu'il offrait, sa vie durant, de donner cent écus d'or chaque année, si Érasme voulait revenir à Bâle et s'établir chez lui. Berus, qui l'appelait son maître, quoiqu'il eût obtenu le premier rang dans les luttes de la Sorbonne, mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait. D'autres rivalisaient avec lui d'affection et d'offres généreuses. Mais les poêles de l'Allemagne et les routes infestées de brigands le détournaient de se rendre à Bâle.

Il était aussi appelé en Espagne par le cardinal Ximénès, protecteur éclairé des lettres, qui avait fondé l'Université d'Alcala, et faisait en ce moment même imprimer une bible polyglotte. Mais il n'avait aucune envie de se transporter dans un pays qui avait été mortel pour beaucoup de ses compatriotes, et où régnaient les moines avec l'Inquisition. Aussi refusa-t-il de suivre le roi catholique et le chancelier

qui l'engageaient à les accompagner, comme il avait décliné l'invitation de Ximénès.

Sur ces entrefaites, le départ de Tunstall pour l'Angleterre lui causa un sensible chagrin. Cet ambassadeur partit fort satisfait d'avoir terminé sa mission ambulante dans les Pays-Bas, à la suite de l'empereur, et surtout d'avoir échappé aux exhalaisons pestilentielles de la Zélande, où plusieurs de ses gens étaient tombés malades et dont les habitants ne se défendaient de la fièvre qu'en buvant sans mesure. Érasme ne tarissait pas de louanges sur sa généreuse amitié. Son aide lui avait été fort utile pour la nouvelle édition du Nouveau Testament, qu'il préparait. Il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance, lorsque Tunstall le força d'accepter 50 écus de France. « Que je meure, disait-il avec effusion, si notre âge a rien produit qui lui soit comparable ! »

Se voyant privé du commerce de cet ami, auquel il s'était attaché tant qu'il avait pu, il songea sérieusement à se rendre à Louvain, où les théologiens désiraient vivement sa présence. Un seul murmurait encore, pour ne pas se démentir. On a vu que l'*Éloge de la Folie* avait trouvé dans cette Université des adversaires. Quelques vieux théologiens et quelques moines avaient été choqués de ce badinage.

Un peu plus tard, en 1515, Martin Dorpius, connu par des opuscules pleins d'élégance, qu'Érasme estimait particulièrement et qu'il avait beaucoup vantés en Angleterre, avait tout à coup fait paraître des sentiments peu bienveillants pour lui et avait écrit une lettre où il attaquait *la Folie*, invitant l'auteur à faire l'Éloge de la Sagesse. Il critiquait son projet de corriger le Nouveau Testament d'après les textes grecs, et lui imposait des limites si étroites qu'il valait mieux y renoncer. Érasme lui avait répondu brièvement du milieu de son voyage, promettant une plus ample réponse, quand il serait arrivé à Bâle. Dorpius répliqua. Érasme, de plus en plus étonné, disait avec aigreur : « Je ne sais ce qui lui est

venu à l'esprit, mais tels deviennent les hommes, grâce à la théologie présente. »

Morus, qui se trouvait alors en mission à Bruges, écrivit à Dorpius une longue lettre où, rappelant tous les titres d'Érasme à son amitié, il prenait la défense de l'*Éloge de la Folie*. Malgré les mots amers, malgré les insinuations qui pouvaient noircir l'auteur aux yeux des théologiens et des universités, on n'en vint pas à une rupture ouverte. Ce qui avait surtout blessé Érasme, c'est que les lettres avaient circulé. Dorpius jura qu'il ne les avait montrées qu'à une ou deux personnes. Il rejeta la faute sur d'autres. Il désirait voir Érasme arriver à Louvain, et, si sa venue se faisait attendre, il avait résolu d'aller le trouver lui-même; mais tandis qu'un ami lui annonçait ces bonnes dispositions, un autre lui écrivait que Dorpius persistait dans ses errements, louant, estimant chez lui les Muses et leurs amis, mais les décriant au dehors. Érasme sentait qu'il était plus que temps de finir un combat où le vaincu aurait toujours, devant le public, l'honneur d'avoir lutté avec lui.

A vrai dire, Dorpius n'était pas l'ennemi des études nouvelles. Dans une préface, il condamnait énergiquement ceux qui négligeaient les divines Ecritures pour de vaines et épineuses questions. Il recommandait avec chaleur l'étude des sources sacrées. Érasme l'engagea vivement à poursuivre son œuvre. « Je verrai avec joie, lui disait-il, le faible éclat de mon nom effacé par votre gloire; mais, dans les matières religieuses, les discussions peuvent avoir de très fâcheuses conséquences, car la foule ignorante voit dans toute divergence d'opinion une hérésie ou même la négation du christianisme. »

Dorpius craignait les représailles des amis d'Érasme. Celui-ci le rassura, et, d'après son désir, il écrivit à Morus pour le faire entrer dans la réconciliation. « Les injures, répondit l'auteur d'*Utopie*, ont adouci cet homme que les caresses avaient rendu plus fier. » Le professeur d'éloquence Paludanus servit de médiateur avec l'obligeante loyauté qui était dans son caractère. Dorpius promit de suspendre son jugement. « La seconde édition du Nouveau Testament, disait-il, satisfera tout le monde. Vous ménagerez les faibles qui ne peuvent encore supporter que le lait, et vous trouverez en moi un ami chrétien, comme j'ai toujours eu l'intention de l'être; mais vous ferez sagement de conférer avec quelques théologiens de cette Université, et particulièrement avec le premier de tous, homme plein de bonté et de savoir, mûri par une longue expérience des choses humaines. » Dorpius désignait par là Jean Briard, connu sous le non d'Atensis, vice-chancelier de l'Université.

La paix ainsi faite avec les théologiens, Érasme n'avait plus de répugnance pour aller vivre dans une ville où ils régnaient. « Je suis, écrivait-il, appelé en France par des lettres nombreuses et des promesses magnifiques, et cela, au nom du roi; mais il ne me plaît pas de paraître de nouveau sur le théâtre. Mon cœur aspire à la retraite; mon âge et surtout ma santé me forcent aussi au repos. »

Il se transporta donc à Louvain, vers le commencement de l'été, avec sa bibliothèque et tous ses bagages. En attendant qu'il pût trouver un logement commode pour ses goûts et ses études, il s'établit chez Paludanus, son ancien hôte. Les théologiens l'accueillirent avec empressement. Atensis se montrait tout dévoué, ainsi que Dorpius; mais *celui-ci était plus mobile qu'une femme*. Il se proposait de rester là quelques mois pour refondre l'ouvrage du Nouveau Testament et pour attendre ce que lui réservait la faveur du chancelier. Sauvage, en partant pour l'Espagne, lui avait laissé les plus belles promesses. Il paraissait lui destiner un évêché, car il était plus facile à cette cour de faire un évêque que de payer une somme d'argent. Érasme avait auprès du chancelier deux amis dévoués, Barbirius, son chapelain, et le chanoine Buslidius. Il écrivait au premier : « Nous nous trouvons délaissé, depuis que notre incomparable Mécène nous a quitté,

ainsi que vous, mon *sous-Mécène*, qui seriez le premier de tous, si votre fortune était égale à votre cœur. Le chancelier est mon ancre sacrée. S'il me manquait, me préserve le ciel de ce malheur, c'en serait fait d'Érasme; mais je supporterais ma perte plus facilement, si la dérision n'y était pas jointe. »

Assuré de la faveur du chancelier, il suivait pourtant d'un œil inquiet les menées d'un ennemi très puissant auprès du roi, dont il était le confesseur. Il s'appelait Briselot. D'abord carme, puis bénédictin, bientôt suffragant de Cambrai, docteur de la faculté de Paris, hautain, très emporté et très médisant, s'il faut s'en rapporter à Érasme, il était son adversaire acharné. Il déclamait contre lui à la cour et dans les repas.

Il avait été préféré à Jodocus Clithové, qu'on avait appelé pour remplir la même fonction auprès du roi; mais celui-ci n'avait pas plu à la cour, parce qu'il était chauve et maigre. Il ignorait, du reste, pourquoi on l'avait fait venir. On lui donna cent écus pour qu'il retournât à Paris. Briselot se déchaînait partout contre l'*Éloge de la Folie*. « L'ingrat! disait Morus, il rougit de sa souveraine, de sa bienfaitrice; sans elle, aurait-il jamais été désigné pour un tel poste? Sans elle, sa prestance et ses larges épaules l'auraient-elles fait préférer à ce vieillard, repoussé par sa calvitie et sa maigreur, ces insignes de la sagesse. »

Le roi, partant pour l'Espagne, allait emmener son confesseur. Érasme soupirait après cet heureux moment, espérant qu'il n'en reviendrait pas; mais, par une sorte de fatalité, les vents irrités retenaient depuis deux mois le prince sur le rivage, et l'on désespérait de le voir partir. En attendant, il ménageait Briselot, dans ses lettres aux personnages de la cour : « Il ne voulait pas croire, disait-il, ce qu'on racontait d'un homme si docte et si vertueux. » Plus tard, le faux bruit de sa mort en Espagne s'étant répandu, il écrivait ironiquement à Barbirius : « Cette rumeur si triste m'avait

presque ôté la vie, mais votre lettre m'a ranimé. » A Morus, il parlait en termes plus sombres de ces attaques sans cesse renaissantes de certains moines : « De jour en jour, les méchants se groupent et n'attendent qu'un chef. Certains frères prêcheurs et certains carmes, jaloux des dominicains de Cologne, illustrés par l'affaire de Reuchlin, trament sourdement quelque chose contre moi. Ils commencent à exciter le peuple à la violence brutale, et nulle part ils ne sont plus puissants qu'en ce pays. Cependant, ni à la cour ni dans le peuple, nul n'a osé me jeter une parole à la face. Sans doute ils craignent la dent du lion; et certes ils en sentiraient la pointe comme ils le méritent, si je n'étais retenu par la modération chrétienne. Je continuerai à marcher d'un pas ferme vers mon but, qui est de servir les bonnes études. »

Il était à peine réconcilié avec les théologiens de Louvain, lorsqu'un différend assez grave s'éleva entre lui et ce vieux théologien de Paris, Lefebvre d'Étaples, qui avait applaudi avec tant de chaleur à son premier voyage de Bâle. Lefebvre était un homme inoffensif et adoré de la jeunesse. Il professait hautement son admiration pour Érasme, et, quoiqu'il eût été souvent repris par lui, il n'en témoignait aucun ressentiment. Ses facultés avaient semblé dépérir avant l'âge, et sa mémoire s'éteindre. Il était devenu presque incapable d'éclaircir un point douteux, et il se trouvait souvent obligé de consulter un de ses élèves. Tel était l'affaissement de ses forces, qu'il ne pouvait même dicter une lettre; mais l'affaiblissement du corps ne diminuait en rien la spiritualité religieuse qui vivait en lui. Ses forces se ranimèrent peu à peu, et sa santé se rétablit. Il publia une nouvelle édition de ses *Commentaires sur saint Paul*, corrigeant beaucoup de choses d'après les indications d'Érasme, mais sans le nommer, excepté une seule fois, au sujet d'un passage de l'Épître aux Hébreux (1), où, non content de défendre son interprétation,

(1) *V.* la note I, à la fin du volume.

il attaquait assez violemment celle d'autrui, censurant même certains articles qui ne le touchaient pas lui-même et qui intéressaient la foi. Par une vaine gloire qui fut relevée, il voulait faire croire que sa seconde édition était antérieure à l'ouvrage même qu'il combattait.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'irritabilité naturelle d'Érasme. Cette manière d'agir, de la part d'un homme qui se disait son ami et même très chaud, ne lui parut pas fort amicale. A ses yeux, Lefebvre faisait voir par là qu'il était homme, pour ne rien dire de plus. Il résolut de répondre, mais sans colère, non pour réfuter le sentiment de Lefebvre, qu'il avait rapporté dans ses annotations sans le rejeter, mais pour montrer qu'il n'était pas aussi stupide que voulait le faire croire ce *mathématicien qui ne manquait pas de vide.*

Il ne s'engagea qu'à regret dans cette querelle où il se disait provoqué odieusement. « Que je meure, écrivait-il à Louis Berus, si je n'eusse pas mieux aimé consacrer un gros volume à son éloge qu'à sa réfutation. » Il se mit à l'œuvre, composa une apologie et la fit imprimer à Louvain, vers le milieu d'août 1517. Il sentait bien que cet écrit produirait une émotion pénible parmi les savants qui estimaient le caractère et les services de Lefebvre. Au milieu de cette république littéraire qui commençait à se former, c'était comme un déchirement civil et une lutte intestine. On ne pouvait voir qu'avec douleur ces deux grandes lumières de la religion et de la science, divisées et en quelque sorte ennemies. Il écrivait à Cutbert Tunstall : « Je vous envoie mon apologie où je réponds à Lefebvre. Je le sais, vous vous en affligerez pour l'un et pour l'autre, mais moins que moi. Je hais la destinée qui m'a condamné à ce travail. Parcourez sans lire ; c'est fait à la hâte. »

Tunstall ayant paru traiter Lefebvre assez légèrement, Érasme réclama en faveur de son adversaire. « Il est difficile, disait-il, de trouver, même parmi plusieurs milliers d'hommes, une âme plus honnête, un cœur plus loyal. Lefebvre a été une

seule fois différent de lui-même en m'attaquant si violemment. Mais qui donc est sage à toutes les heures? Comme j'aurais voulu pouvoir l'épargner! J'ai maintenant deux chagrins, celui d'avoir été forcé d'en venir aux mains avec un tel ami, et celui de voir certaines personnes penser moins favorablement d'un homme qui ne pourrait être trop estimé de tout le monde. »

Morus déplorait la funeste pensée qui avait poussé le bon vieillard, pieux et modeste assurément, à combattre avec si peu de modération pour une gloire qui, par cette insistance hors de saison, pouvait lui échapper tout entière; mais il applaudissait, dès le principe, aux intentions pacifiques et modérées de son ami. « Sans abandonner la défense de la vérité, Érasme allait adoucir sa plume, calmer son rival, prévenir une lutte furieuse et empêcher les barbares de profiter des dissensions des Grecs. C'était, dans la victoire, renoncer aux honneurs du triomphe. » L'intention de Morus, en parlant ainsi, n'était pas obscure. Ces éloges cachaient de sages conseils. Il savait combien Érasme était sensible à la critique et amer dans la défense. Il espérait, par ces paroles, l'affermir dans sa résolution d'être modéré.

Tous les théologiens et même les partisans de Lefebvre lui donnèrent la palme ; mais il détestait sa victoire. « Votre sagesse, écrivait-il à l'évêque de Rochester, nous plaindra tous deux ; et pourtant mon malheur est moindre, en ce qu'il est exempt de faute. » Ce fut surtout en France, dans le pays de Lefebvre, que cette querelle produisit une impression fâcheuse pour Érasme. On se déclara généralement contre lui. Budé intervint, et l'amitié consacrée solennellement entre les deux plus illustres représentants des lettres, fut sur le point d'être rompue avec éclat.

Vers le même temps, Érasme reçut d'Angleterre une triste nouvelle. Le poète Sixtinus lui annonça la mort de leur ami commun, Ammonio. La suette, qui venait d'enlever tant de grands personnages, l'emporta en huit heures. Sixtinus, qui

devait dîner chez lui le lendemain, avait appris sa mort, en se levant, avant de connaître sa maladie. De tous les Italiens venus en Angleterre, Ammonio était, aux yeux d'Érasme, le plus honnête dans les mœurs et le plus habile dans les lettres. Il fut très affligé de cette mort; mais il la supporta philosophiquement. « O événement crûel! écrivait-il à Sixtinus; mais à quoi sert de se plaindre? » Il le pria de faire en sorte que Pierre Ammonio, frère du mort, rassemblât leurs lettres et les lui envoyât. Il écrivit à P. Ammonio lui-même et lui exprima sa douleur sur cette mort inattendue, ainsi que sa ferme résolution de ne pas laisser périr la mémoire de son ami. Mais cet homme remplit très mal son désir. Il lui envoya, plusieurs mois après, une ou deux lettres, parmi lesquelles ne se trouvait pas celle du cardinal Grimani. Érasme, dans sa colère, ne put se contenir. Il désirait se venger d'un monstre si peu semblable à son frère. Il écrivait à Sixtinus : « Peut-il exister un être plus scélérat que P. Ammonio? O nature vraiment italienne! »

CHAPITRE XVII

Lettres à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Testament de Buslidius. — Les évêques d'Utrecht et de Liége. — Lettres des *hommes obscurs*. — Dialogue de Jules II. — Lefebvre et Budé. — Paraphrase de l'Épître aux Romains. — Présent de Henri VIII. — Enthousiasme pour l'Angleterre. — Jean Grollier. — Le fils de Battus.

Au moment de sa mort, Ammonio poursuivait, dans l'intérêt d'Érasme, une négociation auprès du cardinal et du roi d'Angleterre. A son dernier voyage, Henri VIII et Wolsey l'avaient accueilli avec la plus grande faveur. L'un et l'autre lui avaient offert des avantages qui n'étaient pas à dédaigner, une maison magnifique et six cents florins par an. Il ignorait ce qu'avait fait Ammonio depuis son départ. Il écrivit lui-même au cardinal et au monarque. Le ton de sa lettre à Wolsey, cet autre roi, comme il l'appelait, était très humble, pour ne pas dire plus. « Très illustre père, disait-il, je n'ignore pas avec quelle religieuse réserve les plus grands personnages même doivent aborder votre Grandeur et combien de mortels se sont repentis d'avoir troublé de leurs paroles les divinités. Mais j'ai puisé ma confiance dans cette affabilité extraordinaire et inouïe que j'ai éprouvée moi-même plusieurs fois et surtout pendant mon dernier séjour en Angleterre. L'envie est la compagne ordinaire d'une félicité remarquable; mais la merveilleuse douceur de votre caractère, facile et ouvert à tous, bannit si bien toute envie, que les

hommes n'aiment pas moins la bonté de votre cœur qu'ils n'admirent la grandeur de votre fortune. »

Il lui envoyait un petit volume qui contenait le livre de l'*Institution* du prince, offert au roi Charles, la traduction du traité de Plutarque sur *la manière de distinguer le flatteur de l'ami*, dédiée jadis au souverain de l'Angleterre, enfin celle du traité du même auteur sur *le profit que l'on peut tirer d'un ennemi*, adressée autrefois à Wolsey. « Ce n'est pas sans raison, ajoutait-il, que j'ai réuni dans ce petit volume trois noms très grands et trois hommes très chers l'un à l'autre. Henri VIII est non-seulement le parent, mais l'allié et l'ami intime du roi catholique, et vous êtes pour le souverain du plus florissant royaume du monde ce que fut Thésée pour Hercule, Achate pour Énée...

« Au milieu des guerres, le roi n'a pas eu sans doute le temps de lire le livre que je lui ai offert jadis par votre main; j'ai donc jugé à propos de renouveler un présent ancien, mais resté inconnu. Il y a encore le petit livre qui vous est dédié, aussi petit que vous êtes grand. »

Après ces flatteries excessives pour le favori placé au même rang que son maître, les louanges qu'il prodiguait au monarque paraissent bien modérées. « Illustre roi, disait-il, parmi les innombrables qualités vraiment royales et héroïques, qui vous rendent égal ou plutôt supérieur à votre glorieux père, ce que j'admire par-dessus tout dans un monarque si sage et si plein d'une naturelle perspicacité, c'est votre amour pour les entretiens des hommes éclairés et instruits, de ceux principalement qui ne savent pas flatter. Je trouve encore tout à fait merveilleux qu'au milieu des affaires du royaume et même du monde, vous ne laissiez passer aucun jour presque sans employer quelque temps à la lecture des livres anciens, ces sages conseillers exempts d'adulation. Vous ne ressemblez guère à ces princes qui mettent leur honneur à rester étrangers aux lettres et à la philosophie, ou qui ne lisent que des ouvrages frivoles et corrup-

teurs, comme s'il y avait incompatibilité absolue entre la sagesse et les fonctions de la royauté; et pourtant, sans la sagesse, que reste-t-il au prince, sinon un vain titre, pareil à ces inscriptions pompeuses qui décorent les cénotaphes. Providence de tous, et en quelque sorte divinité terrestre, un monarque est homme cependant. Chacun doit l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Pour moi, je ne puis m'acquitter de ce devoir que par mes écrits...

« J'ai offert récemment au roi Charles un livre comprenant tout ce qui importe à la bonne administration d'un état, non que ce prince ait besoin de mes conseils; mais un souverain appelé à gouverner tant de nations, ne doit repousser aucun avis sincère, surtout lorsque tant d'orages viennent de bouleverser le monde et menacent de le troubler encore plus profondément, si la sagesse des monarques n'y met obstacle. Enfin, ayant reçu le titre de conseiller, j'ai cru ne pouvoir mieux remplir les devoirs de ma charge qu'en ouvrant à un prince d'un beau naturel, mais encore enfant, non pas tel ou tel avis sur une affaire particulière, mais les sources mêmes de la sagesse politique. De tels conseils ne peuvent s'adresser à Henri VIII, qui offre aux regards attentifs le modèle de la perfection royale; mais j'ai pensé que les leçons données dans mon petit livre auront plus de poids, si elles paraissent approuvées du plus sage et du plus incorruptible des monarques vivants. » C'est ainsi qu'Érasme flattait Henri VIII et son tout puissant ministre, mais sans perdre de vue les deux intérêts sacrés des lettres et de la paix qu'il n'a jamais sacrifiés.

En attendant, il ne se déplaisait pas trop à Louvain. Il trouvait dans cette Université autant de science et moins d'arrogance hautaine que dans celle de Paris. Il vivait dans la meilleure intelligence avec les théologiens et surtout avec Atensis. Un ou deux moines mendiants déclamaient seuls contre lui, mais en son absence. L'orage soulevé par eux se calmait. « Ces hommes, écrivait-il, songent sérieusement à la paix. Quant à moi, résolu à montrer pour eux des sentiments chré-

tiens, j'ai foi dans le triomphe de la vérité... Mais je ne veux être ni une cause ni une occasion de discorde. » Les théologiens se donnaient beaucoup de mouvement pour le faire entrer dans leur corps, ou, comme il disait en plaisantant, dans l'Ordre des Dieux. C'était une faveur bien rarement accordée à ceux qui n'avaient pas reçu le titre de docteur chez eux. Tunstall, en homme politique, lui conseillait d'accepter cet honneur qui devait être un gage perpétuel d'amitié.

Jusque-là, il n'avait donc qu'à se féliciter de son séjour à Louvain. Quelquefois cependant, avec cette humeur inconstante qui lui était naturelle, il regrettait d'y être venu; mais il avait honte de son inconstance. Il songea un moment à se rendre à Bruges; il espérait obtenir un logement dans le palais vide du prince et partager la table d'un chanoine de Saint-Donatien, où il trouverait des repas dignes d'un philosophe, plus délicats que prolongés. Parfois aussi, il se prenait à rire de sa situation au milieu des théologiens. « Je joue maintenant, disait-il, une comédie théologique, elle réussit assez bien. Du moins les premiers de tous sont pour moi: mais je n'ai pas dessein de jouer des pièces à mes frais, sans autre avantage que d'être à l'abri de leurs attaques. » Les théologiens de Louvain allaient être honorés dans un des leurs. Adrien d'Utrecht était cardinal désigné. « Il semble, écrivait Érasme, qu'une constellation théologique domine maintenant dans le ciel, tant on voit régner partout *nos maîtres*. Le pape se montre sage de ne faire entrer dans le collége des cardinaux que des personnages saints et célestes. »

Logé provisoirement chez le professeur d'éloquence, il n'avait pas assez d'espace pour déployer ses livres. Il chercha donc une habitation plus commode. Mais il s'était formé deux petits partis, et chacun d'eux voulait l'attirer; il craignait d'offenser l'un ou l'autre. Enfin, il s'établit assez commodément au *collége du Lis*, chez le directeur Jean Névius, homme

plein tout à la fois d'instruction, d'amabilité et d'obligeance. « Jamais, disait-il, je n'ai vécu plus à mon gré. » Seulement Névius avait certains tracas d'affaires qui l'empêchaient de s'adonner tout entier à l'étude et qui l'avaient brouillé avec Dorpius. Érasme s'efforça de rétablir la concorde entre deux anciens amis. Il trouvait dans l'étude son principal plaisir. Nous nous figurons difficilement l'ardeur de ces hommes de la renaissance, la joie dont ils étaient remplis, lorsque, dans ces premiers temps de l'imprimerie, ils apprenaient que tel ou tel ouvrage était enfin imprimé; ils se communiquaient la nouvelle avec empressement. Ils saluaient cette heureuse publication avec un enthousiasme qui nous paraît bien naïf. Erasme écrivait à son ami Tunstall : « Ma lettre vous apporte un trésor de voluptés que l'excellent Frowicus, revenu de Rome, a versées dans notre sein. Asulanus imprime l'Ancien et le Nouveau Testament en grec. Il nous a donné certains ouvrages de Grégoire de Nazianze. On a imprimé Strabon, les *Vies* de Plutarque, Pindare avec les *Scholies*, et beaucoup d'autres ouvrages qui dans le moment ne me reviennent pas. O richesses! si je pouvais redevenir jeune!... Mais si je ne puis me féliciter moi-même, je félicite du moins mon siècle. »

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis la mort d'Ammonio, lorsqu'Erasme apprit la perte d'un autre ami distingué, Jérôme Buslidius. Une pleurésie l'avait enlevé à Bordeaux. Erasme s'affligea d'autant plus sincèrement de cette mort, qu'il s'accusait de froideur envers lui avant son départ. « Nous avons, disait-il, payé ces prémices à l'*Orcus* espagnol. » Buslidius voulut, par son testament, fonder à Louvain un collége où l'on devait enseigner gratuitement les trois langues, c'est-à-dire le latin, le grec et l'hébreu. Cette fondation fit concevoir à Erasme les plus grandes espérances pour le progrès des études. Il pensait avec raison qu'elle aurait imité ailleurs. Il travailla de toutes ses forces à faire exécuter le testament de Buslidius. Le mauvais gré de quelques théologiens, exas-

mis des lettres, s'efforça d'entraver cette création. Les frères du testateur étaient loin d'avoir ses lumières et la largeur de ses vues. Érasme supplia Gilles, l'aîné, de ne pas se laisser détourner d'une œuvre si utile aux études et si glorieuse pour toute leur famille, de ne point écouter des hommes qui, ennemis de leur propre bien, pour ne pas être obligés d'apprendre une science meilleure, voulaient en priver les autres. En toute cette affaire, il n'était dirigé que par l'intérêt public. « Il n'y a là pour moi, disait-il, ni semence ni récolte. Toute institution nouvelle soulève toujours un peu d'opposition; mais déjà les meilleurs approuvent, et bientôt tout le monde sera unanime. Pour moi, si cette institution réussit, comme je l'espère, je me plairai de plus en plus à Louvain. Je serai charmé de devenir l'hôte du collége et à mes frais. Ma présence ne sera pas inutile à un tel établissement. Enfin je le ferai héritier de ma bibliothèque. »

Sur sa recommandation, l'enseignement de l'hébreu fut aussitôt confié au médecin Mathieu Adrian, juif de naissance, mais chrétien depuis longtemps. Il avait été le maître de Fabricius Capiton, et passait pour être fort savant en hébreu. Toutefois, le collége ne fut organisé que plus tard. Résolu à ne point laisser périr la mémoire du généreux fondateur, autant qu'il dépendait de lui, Érasme composa en latin et en grec des épitaphes qui devaient accompagner son image. Mais depuis quelques années, il se livrait à un genre détudes, ennemi de l'éloquence et surtout de ce qui ressemblait à des vers.

Il venait de perdre deux amis; il était tristement préoccupé de la santé d'un troisième, de celui qui semblait alors être le premier dans son cœur. Depuis plusieurs mois, P. Gilles languissait d'une maladie lente et dangereuse. Pendant qu'Érasme travaillait par ses conseils au rétablissement d'une santé si chère, il fut atteint lui-même d'un rhume affreux, accompagné de fièvre et d'extinction de voix. Cette indisposition l'accabla au point d'éteindre presque la vie et dura près d'un mois.

En ce moment il était assez content de ses recettes. « La bourse paternelle, écrivait-il, est tout à fait privilégiée du destin. Outre cinquante couronnes qui me sont tombées du ciel à Bruges, il m'a été envoyé cent florins de la cour, et il m'est arrivé d'Angleterre trente-six écus. Mais le mal, c'est que l'argent s'écoule de ma bourse à mesure qu'il y entre. La fortune ne me manquerait pas vraisemblablement, si je voulais me mêler des affaires des princes; mais je vois à la cour des factions telles, qu'à mon avis, il n'est sûr de s'attacher à aucune. On m'a confié, au nom de l'empereur, le soin de traiter une question importante; mais je ne veux pas me laisser enchaîner à ces sortes d'affaires. J'ai promis de l'examiner, mais en me réservant la liberté de ne pas répondre... Je préfère poursuivre mes études. » Ainsi sa fortune restait humble et précaire, tandis que sa réputation montait au comble.

Le nouvel évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, qui venait de succéder à son frère David, comme lui fils naturel de Philippe le Bon, montrait pour Érasme la plus grande faveur. Celui-ci lui dédia son opuscule intitulé *Plainte de la paix*, comme prémices de son dévouement. Gérard de Nimègue, son ami, expliqua le petit livre au prélat, dont il était le chapelain. Il fut chargé d'écrire au nom du prince une lettre de remerciement. Érasme, joyeux de voir son présent agréé, insinua très adroitement à l'évêque l'idée de lui conférer un bénéfice. Il raconta, dans une lettre adressée à Gérard, qu'un homme était récemment accouru, lui annonçant que son bénéfice d'Utrecht avait été estimé quatre écus (1). D'abord, il se réjouissait, rêvant quelque nouveau bénéfice qui lui aurait été accordé; ensuite il s'étonna; enfin il reconnut que la communauté de nom avait été cause de l'erreur. Philippe de Bourgogne parut comprendre l'insinuation; mais il ne répondit rien de positif. Il voulut le charger de présider à l'éducation d'enfants. Érasme déclara qu'il n'avait jamais voulu remplir

(1) *Quatuor Philippeis*. T. III, p. 272.

ces fonctions et qu'il s'en chargerait moins encore au dernier acte de sa vie.

Il reçut bientôt des ouvertures d'un autre prince ecclésiastique, l'évêque de Liége, Érard de Lamarck. En protégeant Aléandre, ce prélat s'était rendu cher à toutes les lettrés. Érasme avait entendu son éloge de la bouche d'Étienne Poncher. Un homme instruit, appelé Berselius, servit d'intermédiaire. Il avait osé écrire à ce *Dieu* des lettres et de la science, à qui les rois, les évêques et les savants les plus illustres adressaient leurs hommages. Érasme lui accorda l'honneur d'une réponse amicale et gracieuse qui le mit au comble de la félicité et fit fondre son cœur de joie. Il le pria de lui concilier la faveur du prélat. La négociation eut un plein succès. Érasme écrivit à l'évêque et lui envoya sa Paraphrase de l'Épître aux Romains qu'il venait d'achever.

Le prince reçut la lettre dans son château, la lut à haute voix, et baisant la Paraphrase, il s'écria dans sa joie à plusieurs reprises : Érasme! Érasme! Après un dîner magnifique où le prélat était entouré de son frère Robert, guerrier illustre, de la femme de celui-ci, *fidèle comme Pénélope*, *vertueuse comme Lucrèce*, et de leur fille, *belle comme Diane*, Berselius fut appelé auprès du prince qui parla d'Érasme en termes pompeux; il désirait le voir, l'embrasser comme un père, ou plutôt comme une divinité descendue sur la terre. Il lui écrivit et le pressa de venir sans retard. Autrement il irait lui-même jouir de sa présence et de sa conversation.

Érasme fut charmé, et tout en plaisantant sur ce dîner plein de dieux et de déesses, il déclarait avoir rêvé de l'évêque toute la nuit. Cependant il se défendit d'aller sur-le-champ lui rendre visite. Il donna pour raisons l'hiver, sa santé qui se soutenait avec peine au coin d'un bon feu où il vivait comme le coucou dans le nid, et de plus un travail de forçat, assez avancé toutefois pour laisser entrevoir le terme : « C'est ainsi, disait-il, que dans la grotte de Naples on aperçoit de loin, à travers les épaisses ténèbres de la montagne percée un faible

rayon de lumière qui annonce le jour. Dans un mois, avec l'aide du Christ, j'espère me dégager de ce labyrinthe; mais si ce travail était interrompu, je n'aurais jamais le courage de le reprendre. Maintenant que Protée est pris, il faut de force lui arracher l'oracle. Bientôt l'hiver s'adoucira et je prendrai mon vol avec les cigognes et les hirondelles. » Il ajoutait : « J'ai besoin d'un Mécène qui ranime les forces de mon corps, qui retrempe mon talent, et non d'un Mécène qui me produise sur la scène de la fortune et me charge des honneurs qu'elle donne. L'âge et d'opiniâtres études ont épuisé mon corps et mon esprit. Je n'ai jamais ambitionné une grande fortune pour mon âme qui est petite et pour mon corps qui est frêle; maintenant je ne serais même plus capable de la porter. »

Il était donc bien décidé à défendre son repos à tout prix, sans refuser à l'intérêt public le concours d'un travail modéré, compatible avec l'état de ses forces. Le jeune archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, l'invitait aussi à venir le visiter, lui promettant de magnifiques frais de voyage. Il l'engageait à écrire les *Vies des Saints*, « traitées jusque-là, disait-il, d'une manière barbare et invraisemblable. » Mais Érasme déclina une mission qui ne convenait pas à la tournure de son esprit. Quoiqu'il n'eût pas répondu à une première invitation, le prélat, toujours désireux de le voir, lui écrivit de sa propre main, célébrant ses travaux sur le Nouveau Testament et sur saint Jérôme. Il l'appelait le restaurateur de la théologie et le régénérateur des études en Allemagne.

Érasme était sans doute très flatté de toutes ces démonstrations affectueuses; mais il eût préféré un amour moins platonique. « Ces prélats m'aiment beaucoup, écrivait-il, mais c'est tout. » Le roi d'Angleterre et le *révérendissime* cardinal dont il avait capté si souvent la libéralité, avaient autant de fois échappé à ses filets. Montjoy se bornait à l'aimer et se plaignait qu'il eût repoussé les offres du roi. La pension que lui faisait l'archevêque de Cantorbéry lui arrivait fort rognée au passage.

Il songea même un moment à la faire racheter. Il s'en ouvrit à Morus qui l'en détourna, en disant que ce serait déclarer l'intention de renoncer à l'Angleterre. Il reconnaissait du reste les obligations qu'il avait à ce pays. « Si l'Angleterre, disait-il, n'avait pas soulagé ma détresse, Érasme mendierait encore. C'est là que je compte mes plus nombreux et mes meilleurs amis.

Ayant à peu près achevé son travail sur le Nouveau Testament, il se demanda s'il ferait imprimer cette nouvelle édition à Bâle ou à Venise. Rhenanus s'était plaint de Froben et de Lachner qui ne voulaient pas écouter ses avis. Érasme leur fit savoir qu'il n'était pas embarrassé, car Asulanus, beau-père d'Alde, avait mis leur imprimerie à sa disposition. Il désirait que ce qu'il avait envoyé fût publié promptement, et surtout que les œuvres de son ami Th. Morus fussent imprimées avec soin. « Tous les savants, disait-il, ont confirmé d'une voix unanime le jugement que j'ai porté sur ce beau génie. Que n'aurait pas fait une si heureuse nature, si elle s'était formée en Italie, si elle s'était consacrée tout entière aux Muses, si elle était parvenue à sa maturité, et pour ainsi dire à son automne? »

Son mécontentement augmenta, quand il apprit qu'on n'imprimait pas ce qu'il avait envoyé, et particulièrement l'*Utopie* de Morus. « Je ne veux pas, écrivait-il, me laisser jouer impunément. » On donna pour excuse une élégante préface que Budé avait promise. A ce grief s'ajoutaient quelques démêlés d'intérêt. Il se plaignait aussi de l'incapacité ou de l'incurie du correcteur : c'était à Froben d'y veiller; il fallait maintenir la réputation de l'imprimerie; il avait eu l'intention d'envoyer à Bâle la *Paraphase* qui semblait faite pour trouver des acheteurs; mais, supposant qu'on y était trop occupé, il l'avait remise à l'imprimeur de Louvain, Thierry Martens.

Ainsi mécontent de Froben, il reçut des nouvelles de Venise. Alde était mort, et le bruit s'était répandu qu'il avait pour successeur Baptiste Egnazio.

Érasme s'empressa de le féliciter, le déclarant supérieur au grand Alde lui-même. Mais Egnazio n'accepta pas ces exagérations de l'amitié. « Qui donc pourrait, disait-il, égaler l'activité, la patience, les veilles d'Alde, son zèle pour l'avancement des lettres. » Il n'avait aucune envie de se charger d'un tel fardeau. Il n'avait mis la main qu'à un petit nombre de publications. On avait affaire à un homme qui s'inquiétait plus de son intérêt privé que de l'utilité publique... Il était plus juste de louer sa fortune et son opulence que sa gratitude et sa bienveillance pour les savants. Tout était fait avec avarice et lésinerie. On se montrait du reste très empressé de recevoir les écrits d'Érasme, et l'on promettait de les imprimer avec le plus grand soin.

Asulanus lui écrivit lui-même et lui annonça qu'on avait donné une belle édition des *Dialogues de Lucien* et de l'*Éloge de la Folie*. Il lui demanda s'il voudrait occuper la chaire laissée vacante par Musurus; dans le cas où la proposition lui plairait, on traiterait l'affaire avec les *trois cents* de qui elle dépendait.

En Allemagne commençaient à gronder les sourds orages qui devaient aboutir à la réforme. Comme il arrive toujours, les exagérations d'un parti appelaient les exagérations du parti contraire. L'Université de Cologne était le principal théâtre de cette guerre de plume, où le nom d'Érasme se trouvait compromis. Les dominicains, poursuivant Reuchlin à outrance, s'attirèrent des représailles. Érasme, arrivant à Bâle en 1514, y avait trouvé une lettre écrite à la main, qui avait pour titre : *le Festin des maîtres*. Elle ne contenait qu'un badinage inoffensif. On l'attribuait à la plume d'Ulric de Hutten. On l'avait lue si souvent entre amis, qu'il la savait par cœur. De retour à Bâle, comme la copie de cette lettre s'était perdue, il l'avait dictée de mémoire à B. Rhenanus. Quelque temps après on vit paraître un petit livre qui renfermait un grand nombre de lettres diffamatoires, obscènes, pleines de violence. On lisait avec avidité ce libelle intitulé : *Lettres d'hommes obscurs*. Érasme riait comme les

autres; mais, quoique charmé par l'enjouement spirituel qui régnait dans beaucoup de ces lettres, il condamnait le mauvais exemple.

Un peu plus tard, de nouvelles *Lettres d'hommes obscurs* furent publiées. Il se les fit envoyer par P. Gilles avec le plus grand secret et à l'insu même de celui qui en était le porteur. A Bâle, ces nouvelles lettres furent hautement désapprouvées. On regretta unanimement que les auteurs de ce libelle eussent mêlé à leurs extravagances le nom d'Érasme. Il n'eut pas de peine à se ranger au sentiment de ses amis. Il condamna hautement les *Lettres des hommes obscurs*. Il écrivit en ce sens à son ami Jean Césarius de Cologne et au comte de *Nuenar* ou *du Nouvel-Aigle*, personnage plein de zèle pour le progrès des lettres, qui enseignait lui-même publiquement le grec et l'hébreu. « Tout d'abord, disait-il, la plaisanterie aurait pu me plaire, à part le scandale de l'exemple. Mais tout le monde à Bâle sait que, dès le principe, j'ai désapprouvé les *Lettres des hommes obscurs*. J'aime le badinage, mais seulement quand il ne blesse la réputation de personne et ne va pas jusqu'au sang. Moi aussi, j'ai plaisanté dans *la Folie;* mais je n'ai effleuré aucun nom. Les auteurs du libelle, non contents de s'être abandonnés une fois à leur délire, en ont ajouté un second où mon nom est souvent invoqué; c'est vouloir me rendre odieux; c'est compromettre la cause des lettres et perdre le fruit de tant d'efforts. Le silence imposé même aux bons écrivains, tel sera l'effet infaillible de ces folies. »

Ce qui mit le comble à son mécontentement, c'est que, d'après le rapport de son domestique, revenu de Cologne, on avait répandu dans cette ville un petit livre badin sur le pape Jules II exclu du paradis par saint Pierre. Érasme conjecturait que c'était le même qui avait été composé par un Espagnol, à Paris, et traduit en français : « Car, disait-il, la France a toujours porté très loin la licence en ce genre d'écrits frivoles. » Le domestique avait ajouté que certaines gens à Cologne soupçonnaient Érasme d'en être l'auteur, parce qu'il

était d'une assez bonne latinité. « Je ne suis pas assez oisif, écrivait-il, pour donner même une heure à de pareilles sornettes, ni assez impie pour me jouer d'un souverain pontife, ni assez insensé pour écrire contre ceux qui peuvent proscrire. » Il suppliait donc Césarius et le comte du Nouvel-Aigle, dans l'intérêt des lettres, d'employer toute leur autorité pour étouffer, avant l'impression, ces libelles criminels qui déshonoraient la cause des lettres et n'étaient pas dignes d'honnêtes gens. Partisan de Reuchlin, dont il estimait la science, il n'était pas en guerre avec Hochstrate ni avec les autres chefs de cette faction, bien qu'il désapprouvât avec tous les hommes de bien ces attaques violentes, pleines de l'esprit du monde.

Mais quand il vit Pfeffercorn, de mauvais juif devenu très mauvais chrétien, comme il disait, *graine funeste semée par Satan*, publier un livre en langue allemande, où il déchirait à belles dents tous les lettrés et surtout Érasme, il oublia la modération qu'il recommandait aux autres, et donna libre carrière à sa véhémence satirique. « Que ne peut-on, écrivait-il, couper la langue et les mains à ce circoncis? Pourquoi ne restait-il pas juif tout entier? Véritable Alecto, apôtre du diable déguisé en ange de lumière, il combat les chrétiens sous leur propre drapeau. » Érasme continuait longtemps sur ce ton, et ajoutait ces graves paroles que les événements devaient bientôt justifier : « Il est aisé de nuire; la multitude est aveugle; d'une légère étincelle peut sortir un vaste incendie. »

Préoccupé de ces querelles violentes qui agitaient les esprits en Allemagne, non sans péril pour lui-même, il s'étonnait du silence étrange qui, du côté de la France, avait succédé à des invitations si empressées et si bruyantes. De Loin ne répondait pas à la lettre qu'il lui avait adressée. Budé, qui auparavant lui écrivait des volumes, ne lui disait plus un mot ni du roi ni de l'évêque de Paris. Il avait seulement fait entendre qu'il y avait quelque chose de suspect relativement à

G. Petit. Érasme ne savait que croire. Était-il tout entier dans l'explication des Pandectes? Était-il offensé? Tout ce fracas de lettres n'avait-il été qu'un jeu?

Budé lui écrivit enfin. Il se plaignait, lui aussi, de n'avoir reçu depuis longtemps que des simulacres de lettres d'une parfaite insignifiance. Au reste, il ne lui avait rien laissé ignorer au sujet du roi et de l'évêque de Paris. Il s'était vu abandonné par ceux qui semblaient porter le nom d'Érasme dans leurs yeux, et, à cette occasion, il s'était presque déclaré leur ennemi.

Il avait réservé pour la fin le point le plus délicat, ce qui regardait Lefebvre. « Je sais, lui disait-il, quel est le jugement des hommes sur vous, mais je ne crois pas nécessaire d'interposer le mien. » Il eût souhaité que ce différend ne se fût pas élevé. Il espérait que les deux adversaires, après cette passe d'armes pour la vérité, enseveliraient l'affaire dans le silence. « Votre gloire, ajoutait-il, demande qu'il en soit ainsi, cette gloire acquise par tant de belles études philosophiques. Je sais combien il est difficile de modérer sa plume, quand une fois on a pris son élan; mais en désirant soutenir votre droit par tous les moyens, vous paraissez négliger le soin de votre bonne réputation. Ce n'est pas le langage de la médisance, c'est un avertissement de l'amitié qui ne doit pas rester oisive dans le danger d'un ami. »

On peut croire qu'Érasme, peu satisfait de son pays, ne vit pas sans quelque regret les dispositions de la cour de France changées à son égard, mais il affecta une froide indifférence. Il répondit à Budé : « Je ne me suis jamais mis en peine de cette affaire. Si jusqu'à présent la fortune m'avait enchaîné aux faveurs des cours, à défaut de mon âme qui eut toujours pour ces théâtres un éloignement invincible, mon âge du moins et ma santé me forceraient à demander mon congé. Si j'avais voulu m'attacher au service d'un prince, quel monarque pouvait paraître préférable au roi catholique, le plus puissant potentat de l'époque, mon propre souverain, qui, de

lui-même, m'avait offert d'assez belles conditions avec une bienveillance peu commune? Toutefois, j'aurais cru agir avec ingratitude et incivilité, si j'avais rejeté orgueilleusement la faveur de François Ier, un si grand prince, surtout quand je pouvais, sans rien compromettre, jouir de cette gloire. »

Il s'étendit longuement sur son démêlé avec Lefebvre. Accusé de blasphème et d'impiété, il avait dû se défendre. Vainqueur, à ce qu'il paraissait du moins, il détestait sa victoire. Se contentant de repousser des imputations odieuses, il s'était abstenu d'user de représailles outrageantes. Lefebvre, malgré sa douceur et sa bonhomie, avait l'orgueil du théologien. Il regardait Érasme comme un petit rhéteur, tandis qu'il se prenait lui-même pour un théologien, un philosophe, un gardien des mystères. « Je désire de tout mon cœur une réconciliation, disait-il en finissant. Si vous voulez y travailler, je ne serai pas difficile sur les conditions, tout prêt à sacrifier l'*Apologie*, si Lefebvre veut sacrifier la censure. Il peut tout au moins changer ses injures en éloges, ou se disculper dans une lettre, ou, si c'est encore trop, attester que nous sommes d'accord, en dépit de la tempête soulevée par je ne sais quel génie malfaisant. Quoique l'affaire ne soit pas entièrement de votre compétence, je veux en passer par votre jugement, pourvu que vous preniez une pleine connaissance de la cause. Autrement, je ferai appel de Budé sommeillant à Budé attentif. »

Il avait envoyé son apologie à Lefebvre avec un billet d'une sèche brièveté : « Je réponds à vos arguments ou plutôt à vos accusations. Si mon apologie vous blesse, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Les imputations étaient si nombreuses et si violentes que je n'ai pu ni dû me taire. Si vous répondez, vous devez le faire d'une façon digne de notre amitié, digne de vous-même. Je me laisserai volontiers instruire et reprendre, mais non accuser injustement d'impiété. » Lefebvre ne se pressa pas de répondre. On disait cependant qu'il préparait quelque chose. Érasme lui écrivit

de nouveau : « Nos amis communs plaignent le sort de l'un et de l'autre. Quel est donc le mauvais génie qui vous a inspiré la pensée de m'attaquer d'une manière si odieuse? Je me suis vu forcé, malgré mon horreur pour ce genre d'écrits, d'entrer en lutte avec un homme très cher, à la grande joie de nos ennemis, qui sont en même temps les ennemis des bonnes lettres. » Il l'engageait donc à terminer cette lutte impie ou à la continuer avec une modération convenable. Il finissait par ces mots conciliants : « Retenez la plume de vos disciples, comme je retiens celle de mes amis. Agissons avec une candeur vraiment chrétienne. Vous ne trouverez en moi aucun fard. »

L'*Apologie* avait été reçue partout avec tristesse, même par ceux qui lui accordaient la victoire et qui l'approuvaient de s'être défendu. Elle trouva des censeurs jusque parmi ses meilleurs amis. « Ce sera un spectacle bien agréable pour certaines gens, écrivait Capiton, de voir Érasme aux prises avec Lefebvre. » Louis Berus alla plus loin. Il releva dans l'*Apologie* certaines expressions qui ne lui semblaient pas orthodoxes et que l'auteur lui-même le pria de corriger. Il lui reprocha d'avoir cédé à la colère. Érasme, à son tour, accusait Berus de ne pas être exempt de ce *je ne sais quoi propre à l'esprit théologique*. Loin de reconnaître qu'il avait été mordant, il croyait avoir ménagé son adversaire. Un de ses amis ayant trouvé l'*Apologie* non-seulement acérée, mais travaillée avec soin, il répondit qu'il l'avait composée en douze jours. Il ajoutait : « Il est facile d'être modéré, quand c'est un autre qui est l'offensé. »

Son ami Barbirius l'avait détourné de cette lutte. Érasme lui écrivit : « Les Allemands, les Anglais, les Italiens me félicitent de ma victoire sur ce français. Quant à moi, je hais mon triomphe, peu glorieux par sa facilité même, et propre à m'attirer des haines, pour avoir remporté des dépouilles opimes sur un ami. Que Lefebvre rejette ses armes offensives, je déposerai mon bouclier. Qu'il fasse disparaître ses poisons,

je cesserai d'user d'antidotes. Quelques-uns disent qu'il rassemble ses forces pour recommencer la guerre. Pour moi, je préfère la paix à tout, principalement avec lui, non que je le craigne, mais c'est que je l'aime du fond du cœur. Ce sera sa faute s'il est reçu peu civilement. Assailli des plus violentes injures, je ne laisserai plus *un âne quelconque braire ou un pourceau grogner contre moi.* »

Le plus souvent, il affectait de paraître sans crainte. Il regrettait seulement d'employer quelques moments à ces bagatelles, lorsqu'il pouvait à peine suffire à des travaux plus utiles. Combien ces querelles convenaient peu à des prêtres des Muses, à des initiés du Christ! « Mais, ajoutait-il, nul ne combat plus vivement que celui qui est entraîné malgré lui à la guerre. » Quelquefois, il montrait des sentiments plus généreux. Il invitait Nesenus, son protégé, qui se trouvait alors en France, à aimer et admirer Lefebvre, à ne pas faire dépendre ses sentiments de leur petit démêlé. Il tenait le même langage à un autre de ses disciples, Henri Glareanus (1), qui, sur sa recommandation, avait été appelé à Paris pour remplacer Fauste Andrelin. « Je me réjouis, lui écrivait-il, que vous soyez cher à Lefebvre. C'est un homme que je crois docte, vertueux et bon, quoique, à mon égard, il n'ait pas été semblable à lui-même. » Plus tard, lorsque l'évêque de Rochester attaqua le théologien français, au sujet de son livre sur la *Madeleine* de l'Évangile, et parut vouloir ramener l'affaire à une question de foi, en raillant *l'Église* de Lefebvre, Érasme plaida sa cause auprès du prélat, qu'il s'efforça de rappeler à une discussion plus modérée.

Tandis que l'*Apologie* excitait chez tous un sentiment de douleur et chez plusieurs un mécontentement hostile, la *Paraphrase* obtenait l'approbation générale. Il s'applaudissait d'avoir pu, même dans un seul petit livre, plaire à des esprits

(1) H. Loriti ou Loreti, né à Glaris. Appelé en France en 1517, il retourna à Bâle en 1522. Érasme l'avait recommandé d'abord au duc Ernest de Bavière, puis à l'évêque de Paris.

difficiles et injustes. Il regrettait de ne pas s'être renfermé dans une carrière qui offrait bien plus de gloire et demandait beaucoup moins de travail. Il avait dédié cette Paraphrase au cardinal Grimani et, dans une lettre qu'il lui écrivit plus tard, il attribuait à son bon génie le succès de l'ouvrage. Peu satisfait de la première édition sortie des presses de Thierry Martens, il en fit imprimer une seconde à Bâle avec assez d'élégance, et ce fut seulement alors qu'il envoya le livre au cardinal. « Si vous approuvez mon œuvre, lui disait-il, je tenterai le même travail sur les autres épîtres. »

Les hommes d'étude le demandaient avec des instances pressantes. Ils attendaient aussi avec impatience la nouvelle édition du Nouveau Testament. On désirait qu'elle fût imprimée chez Froben, dont l'impression nette, élégante, agréable, obtenait tous les suffrages. Érasme hésitait entre Bâle et Venise. Trois fléaux lui faisaient redouter la haute Allemagne, les poêles, les brigands et la peste qui venait d'enlever Lachner, beau-père de Froben. La longueur de la route, l'approche de l'été, la dépense, lui faisaient craindre l'Italie. En attendant, il cherchait à se pourvoir d'argent pour le voyage. Le chanoine de Courtrai lui envoya de lui-même sa pension avec une bonne foi rare pour l'époque. L'archevêque de Cantorbéry en fit autant. « Pourquoi n'ai-je pas dix protecteurs comme lui? écrivait Érasme à Barbirius, je les préférerais aux dix Nestors désirés par l'Agamemnon d'Homère. »

En parlant ainsi, il voulait sans doute exciter l'émulation de Barbirius, ou plutôt celle de Jean Sauvage, son suprême Mécène, comme il l'appelait, *vraiment digne d'être immortel en ce monde.* Il écrivit au chancelier lui-même. Il comparaît son rôle à celui d'Hercule suppléant Atlas, et sa verte vieillesse à celle de Massinissa et de Caton. Pour lui, arrivé à la fin de la pièce, il voulait se surpasser au dernier acte, s'il le pouvait. « Je ne sollicite pas votre générosité, disait-il, je ne l'avertis pas non plus, bien assuré que vos efforts tendent à me rendre du côté de la fortune ce que l'âge m'enlève du

côté des forces. Mais quand même je n'aurais rien de plus, je reconnais que je vous dois tout. »

C'était principalement d'Angleterre qu'il espérait recevoir l'argent qui lui était nécessaire. Il voulait tenter un dernier effort auprès du roi et du cardinal qui jusque-là s'étaient montrés pour lui si peu prodigues de leurs dons. « Par combien d'amorces, écrivait-il, j'ai déjà cherché à prendre le monarque et son respectable Achate! Cependant ma ligne ne retire rien. Si je ne réussis point cette fois, je ne risquerai plus désormais ni hameçon ni appât. » Pour négocier l'affaire et en assurer le succès, il invoqua le concours de ses amis.

Le doyen de Saint-Paul croyait avoir à se plaindre de son obligé. Érasme se contentait de le saluer dans des lettres qui n'étaient pas à son adresse. Il avait envoyé à l'évêque de Rochester et non à lui l'ouvrage de Reuchlin sur l'*Art cabalistique.* Son affection s'offensait d'en voir d'autres plus aimés que lui-même. Érasme excusa son silence par son peu de loisir. Il ne pouvait suffire à une correspondance devenue écrasante. Évêques, grands, lettrés, amis d'Espagne, d'Italie, de France et d'Allemagne, tous lui écrivaient. Il pouvait bien rendre amour pour amour, mais non lettre pour lettre. Il exprimait noblement ses regrets sur la mauvaise santé de Grocin (1), dont il avait eu pourtant à se plaindre : « Comme les Vestales, disait-il, nous portons le feu sacré du génie dans des vases d'argile, et par une sorte de fatalité, les hommes dignes surtout d'être immortels sont les plus exposés aux accidents de la fragilité humaine. »

Il parlait ensuite de son prochain départ pour Bâle ou Venise. Colet sans doute s'étonnerait de le voir entreprendre un si grand voyage, avec sa santé, à son âge, à une époque qui n'avait pas eu sa pareille en crimes depuis six cents ans, au milieu du brigandage sans frein qui régnait partout. Mais que

(1) Il avait été frappé de paralysie.

faire? Telle était sa destinée. Il citait l'exemple de l'évêque de Paris, qui, bien que septuagénaire, entreprenait de plus longs voyages pour des affaires moins importantes à ses yeux. S'il mourait, ce serait du moins en accomplissant une œuvre qu'il ne croyait pas mauvaise. Si, au contraire, après avoir achevé ce dernier *acte* de sa vie selon son désir et à la satisfaction des gens de bien, il était assez heureux pour revenir vivant; il était décidé à passer en Angleterre le reste de ses jours. « Ce sera là, disait-il, ma retraite, loin du monde souillé de toutes parts. » Il priait le doyen de le servir auprès du roi et du cardinal, de concert avec Tunstall, cet ami dévoué. Il avait besoin de beaucoup d'argent pour ce voyage où il pouvait survenir tant d'accidents. Il voulait aussi augmenter sa bibliothèque avec les livres excellents qui se publiaient en Italie.

Il pressa de même Warham d'intervenir en sa faveur pour obtenir de la munificence royale un don considérable et le plus tôt possible. En même temps, il désirait un cheval convenable et en état de supporter la fatigue. « Plût à Dieu, disait-il au prélat avec une adroite insinuation, que j'eusse un cheval comme celui que vous avez envoyé, par mon entremise, à l'abbé de Saint-Bertin. » Si l'archevêque le regardait comme un protégé assez diligent, il devait de son côté être semblable à lui-même et accroître un peu sa pension, car la vieillesse augmentait ses besoins.

Ses demandes ne furent pas sans effet. Henri VIII lui envoya soixante angelots. Son domestique lui amena un cheval, mais il le gâta en route. Sa reconnaissance pour le monarque fut pleine d'effusion : « La grandeur du présent ne lui était pas plus agréable que la source d'où il venait. L'approbation d'un roi comme Henri VIII ne le touchait pas moins que cette libéralité qui lui envoyait de l'or. Sa cour, pleine de savants personnages, présentait le modèle de toutes les vertus chrétiennes et faisait envie à toutes les universités du monde. Pour lui, il était forcé de consacrer quatre mois à l'édition

nouvelle; mais, cette œuvre achevée, il voulait se vouer tout entier au souverain de l'Angleterre. »

Le même enthousiasme pour la cour anglaise se montrait dans une lettre écrite à Richard Pace. Ce personnage, revenu de ses ambassades, était en grande faveur auprès du roi et du cardinal. Érasme estimait son caractère franc, loyal, intègre; mais il l'avait cru refroidi à son égard. Le livre des *Anti-Barbares*, qu'il lui avait confié à Ferrare, s'était perdu par sa faute; il le pensait, du moins. Il n'avait pas été content d'une lettre écrite par lui au théologien Dorpius. Enfin, dans son livre sur l'*utilité des études*, ouvrage peu digne de lui, R. Pace l'avait souvent représenté comme un pauvre affamé et comme un lettré odieux aux théologiens, quoiqu'il vécût en bonne intelligence avec les premiers d'entre eux et qu'il possédât un revenu annuel de trois cents ducats, sans compter ce que la libéralité de ses Mécènes et le produit de ses travaux y ajoutaient. Mais, en cette circonstance, il l'avait servi avec zèle. Rassuré sur la constance de son amitié, Érasme lui écrivait : « Je vous félicite, mon cher Pace, d'avoir un tel roi, et je félicite le prince qui voit son règne illustré par tant de brillants esprits. Je félicite à ce double titre votre Angleterre, à laquelle aucun pays ne peut être comparé. C'est maintenant qu'il me plaît de passer toute ma vie chez un peuple où, grâce à la faveur du monarque, les bonnes lettres règnent, où la vertu est en honneur, où la piété fausse et hypocrite, la science mesquine et niaise de savants ineptes sont bannies et rejetées. »

Il y avait un français fort riche, trésorier du roi dans le Milanais, qui protégeait les lettres. Il s'appelait Jean Grollier (1). Un libraire de Pavie, nommé Calvi, avait engagé Érasme à lui écrire. Celui-ci lui adressa une lettre longue et travaillée avec soin. Il faisait un éloge pompeux de Grollier,

(1) On sait que Grollier, envoyé en mission auprès de Clément VII, forma une collection précieuse de médailles, de manuscrits et de livres rares. Son médaillier fut acheté plus tard par Louis XIV.

vantait ses qualités physiques et morales, sa haute fortune, son jugement éclairé, son goût délicat, sa libéralité magnifique pour les hommes instruits et vertueux, son habile et intègre administration. « Des savants illustres, disait-il, inscrivent en tête de leurs doctes ouvrages le nom de Grollier pour leur donner un lustre nouveau; car ce n'est pas lui qui leur devra l'immortalité. Moi aussi, j'ambitionnais l'honneur de célébrer un si grand mérite; mais je reconnaissais mon indignité. Calvi a triomphé de mes craintes. Je vous écris donc au milieu des préparatifs d'un grand voyage. C'est de ma part une insigne audace dont la faute retombe sur lui. Mais si elle ne vous déplaît pas, je tâcherai de vous consacrer quelque œuvre considérable et digne du grand nom de Grollier. » Il ne paraît pas que cette adulation emphatique ait eu beaucoup de succès.

Érasme faisait plus d'honneur à son caractère par le patronage bienveillant dont il entourait le fils d'un ancien ami, de Jacques Battus. Ce jeune homme, dont les jambes étaient contrefaites, avait une existence pénible. Érasme lui avait fait des libéralités que son obligé rappelait avec une gratitude filiale, tandis que le prince de Weere, élève de Battus, ne lui donnait pas même une obole. Maître dans une école à Groningue, il recevait à peine de quoi suffire à son vêtement. Il eut recours à son bienfaiteur pour obtenir une condition meilleure.

Érasme, sur le point de se mettre en route, lui répondit avec une affectueuse bonté; il n'avait pas cessé d'aimer et et de regretter son cher Battus; il exhortait le jeune homme à se montrer digne d'un tel père par sa science et par ses mœurs. Puis il ajoutait : « Si votre condition est supportable, le mieux est d'attendre mon retour; sinon, allez trouver à Louvain Jean Névius; il vous adressera au coadjuteur de Saint-Donatien de Bruges, à qui je vais écrire. En attendant, je vous envoie dans cette lettre un *noble* de Flandre, comme un gage tel quel de mon affection. » Il écrivit en effet au

coadjuteur Laurinus, son ami, pour lui recommander le fils de Battus.

Son inquiète sollicitude pour la santé de P. Gilles ne mérite pas moins d'être remarquée. Avant de partir, il lui adressa de nouveaux conseils dans l'intérêt de sa guérison. « Peu m'importent mes propres dangers, lui disait-il, pourvu que vous recouvriez votre santé et votre vigueur. » Ni l'âge, ni les déceptions de la vie, ni les études austères n'avaient éteint dans son âme la chaleur de l'amitié.

CHAPITRE XVIII

Troisième voyage à Bâle. — Seconde édition du Nouveau Testament. — Bref approbateur de Léon X. — Retour d'Érasme. — Le receveur de Poparde. — Le comte du Nouvel-Aigle. — Maladie qui offre quelques symptômes de la peste.

Érasme s'était décidé pour Bâle. Malgré un mécontentement passager, il était dévoué sincèrement à Froben. On avait cherché à le satisfaire. L'*Utopie* de Morus allait enfin paraître avec la préface de Budé. On lui avait compté trente florins d'or. Il écrivit à Froben, au sujet de la mort de son beau-père, l'invitant au courage et à la résignation. Il promettait de servir ses intérêts avec le plus entier dévouement; il se serait montré moins exigeant, s'il n'avait pas cru que l'argent était donné par Lachner, sans préjudice pour lui. Enfin il lui faisait espérer sa présence à Bâle pour l'été, si toutefois les brigands

lui permettaient de traverser l'Allemagne plus *difficile à franchir que l'enfer*.

En même temps, il excitait le zèle de Rhenanus, des frères Amerbach et des autres jeunes gens dans la force de l'âge et du talent; pour lui, il devait songer au repos. Il écrivit aussi à Œcolampade, son Thésée, comme il l'appelait, pour réclamer son concours. Il l'avertissait des critiques soulevées par les textes hébreux de la première édition. Il le priait de se rendre à Bâle et de l'aider de toutes ses forces dans cette affaire.

L'impression du Nouveau Testament lui faisait tout braver. Il voulait qu'il parût le plus tôt possible, approuvé par l'autorité même de Léon X, pour faire sécher de dépit tous les envieux. Il croyait n'avoir rien négligé pour améliorer son ouvrage et le mettre à l'abri de la censure. Il avait invoqué les lumières de l'évêque de Rochester. Il s'était aussi adressé à Guillaume Latimer (1); mais les instances de Morus triomphèrent avec peine des répugnances de ce savant modeste et méticuleux. « Érasme, disait-il, a tout examiné, tout approfondi. J'ai étudié la vieille langue grecque; mais la langue des Pères ne ressemble guère à celle des anciens. Les mots sont détournés de leur sens primitif. Je ne comprends que très imparfaitement le langage des auteurs sacrés. » Ses observations arrivèrent trop tard, lorsque déjà les *Annotations* étaient imprimées.

En ce moment, Erasme était dans les meilleurs termes avec les théologiens de Louvain; c'était une amitié parfaite. Les murmures qui avaient accueilli la création du collége des trois langues s'étaient apaisés. Les théologiens lui rendaient grâces pour le Saint Jérôme. Ils ne condamnaient pas son travail sur le Nouveau Testament; quelques-uns même l'approuvaient formellement. Érasme comparait ce calme aux jours des Alcyons.

(1) On ne doit pas confondre, comme l'a fait Burigny, Guillaume Latimer avec Hugh Latimer, évêque de Worcester, brûlé comme hérétique sous le règne de Marie Tudor.

Voyant Atensis au-dessus de tous les autres par le jugement et la science, comme par l'autorité, il l'avait prié de l'aider de son travail et de son savoir pour la nouvelle édition qu'il préparait. Atensis avait répondu qu'il lirait l'ouvrage et qu'il agirait avec Érasme comme un frère. Il avait répété plusieurs fois la même promesse. Érasme avait adressé une invitation semblable à Dorpius et à d'autres théologiens. Sur le point de se mettre en route, dînant chez Atensis, il annonça son prochain départ et supplia son hôte de l'avertir, s'il croyait que quelque chose dût être changé, dans l'intérêt de la morale et de la foi catholique. Atensis répondit qu'il avait lu tout l'ouvrage qui lui paraissait également pieux et savant. « J'aimerais mieux, lui dit Érasme, être averti que loué. Un avertissement servirait; les éloges ne servent de rien. Maintenant je suis libre de corriger; plus tard, je ne le pourrai pas. » Atensis répéta ses éloges. « Mais si vous parlez sincèrement, dit Érasme, pourquoi des clameurs si violentes ont-elles poursuivi la première édition de mon ouvrage. » Atensis répondit qu'avant d'avoir lu, il avait conçu des préventions, sur de faux rapports, mais qu'elles s'étaient dissipées à la lecture du livre. « Ce que vous avez écrit, ajouta-t-il, me plaît beaucoup; mais je ne sais pas ce que vous écrirez dans la suite. » Il l'exhorta vivement à continuer ses travaux pour le bien de la religion chrétienne.

Rassuré par ce discours, Érasme partit pour Bâle. Le voyage fut assez pénible à cause de la chaleur et d'une compagnie peu agréable. « Par une sorte de fatalité, il s'était rencontré, dit-il, avec des Hollandais. » Il arriva cependant en bonne santé le jour de l'Ascension. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Mais voilà qu'une nouvelle épidémie se répandait dans toute l'Allemagne. Elle attaquait un grand nombre de personnes. C'était une toux, des déchirements d'entrailles, une douleur de tête allant chez quelques-uns jusqu'au délire. Elle tuait beaucoup de malades; mais elle en laissait échapper un plus grand nombre. Au bout de dix-sept jours,

Érasme lui-même fut atteint. Sans ce contre-temps, il avait espéré en deux ou trois mois se tirer d'affaire et terminer l'impression, tant il avait pressé l'œuvre; mais il fallut se soumettre à la destinée.

En donnant une nouvelle édition de son ouvrage, il semblait reconnaître que la premiène ne le satisfaisait pas. Ses ennemis triomphaient de cette espèce d'aveu; mais était-il défendu de faire mieux, même quand on avait bien fait? Pourquoi condamnait-on ce que le pape ne condamnait pas? Car Léon X avait reçu ce livre, l'avait lu et avait remercié l'auteur par une lettre et même par une faveur positive et remarquable. Afin de mieux se mettre en garde contre toutes les attaques, il résolut de ne rien négliger pour obtenir du souverain pontife un bref approbateur.

Antoine Pucci, nonce du pape en Suisse, montrait pour lui la plus grande bienveillance. Dès qu'il avait appris son arrivée à Bâle, il l'avait fait saluer. De passage dans cette ville, il l'avait invité instamment à un entretien et à dîner. Comme Erasme, malade, n'avait pu se rendre à son invitation, le nonce était descendu lui-même à l'imprimerie de Froben pour le voir.

Encouragé par ces avances flatteuses, Érasme lui écrivit avant de quitter Bâle. Après s'être excusé sur sa maladie de n'avoir pas répondu plus tôt à tant de bienveillance par une lettre reconnaissante, il lui exposait que la peste, s'étendant de plus en plus, le forçait de partir avant d'avoir terminé un ouvrage qui lui avait fait dédaigner jusque-là, non-seulement l'argent, mais même la vie, tant il avait à cœur de le rendre digne de Léon X. Ce livre allait paraître de nouveau, perfectionné avec le plus grand soin. Nul ne pouvait imaginer combien de travail il lui avait coûté. En le composant, il n'avait eu qu'un but, l'avantage du monde chrétien. Le nonce pouvait l'aider à l'atteindre, en obtenant du pape un bref attestant que l'ouvrage avait son approbation. Par là on fermerait la bouche aux rares détracteurs que ce livre avait rencontrés. Il ne prétendait pas remplacer *la Vulgate*. Tout en traduisant la leçon des Grecs, il ne l'approuvait pas toujours, et en certains cas il préférait la leçon latine. Au reste, cette variété de leçons ne pouvait mettre la foi en péril. Uniquement préoccupé de l'intérêt des études, avec l'approbation du pontife, il ne demandait aucune récompense, ni présent ni bénéfice. L'ouvrage devait être achevé dans trois mois. Si, dans l'intervalle, le bref était expédié, on pourrait le mettre en tête du livre, à la grande joie de Froben à qui les études sacrées étaient si redevables.

Érasme écrivit aussi pour le même objet au cardinal Grimani et à son ami Bombasio. Celui-ci avait accompagné le nonce en Suisse; mais il avait bientôt quitté ce pays avec joie. Les poêles de l'Allemagne le dédommageaient mal de ne plus voir le soleil d'Italie. « Et pourtant, disait Érasme, où le martial, le magnanime Bombasio pouvait-il être mieux que chez les Suisses? » Après avoir parlé de la visite que le nonce lui avait faite, de sa maladie qui l'avait tenu plus d'un mois et durait encore, de R. Pace et de la cour d'Angleterre dont il faisait un pompeux éloge, il arrivait au sujet principal de sa lettre; il ne savait pas ce qu'en Italie les savants pensaient de ses écrits; en Allemagne, on les prisait au-dessus de leur mérite. Cependant quelques esprits opiniâtres ou ignorants murmuraient violemment contre lui; mais il se consolait en comptant sur la candeur des gens de bien.

Bombasio, ami dévoué de cœur, toujours plein de joie quand il entendait le nom d'Érasme, et encore plus quand il recevait une de ses lettres, admirateur sincère de ses nobles travaux, regretta vivement d'avoir quitté la Suisse, en apprenant son voyage à Bâle. Quant au bref désiré, il répondit qu'Érasme n'avait pas à solliciter l'appui des Cardinaux Grimani et de Saint-George. Le premier depuis longtemps était absent de Rome, et le second venait de la quitter pour l'automne. Mais le cardinal des Quatre-Saints, dont Bombasio était secrétaire, oncle du nonce Pucci et protec-

teur de tous les hommes instruits, arbitre principal de ces choses, lui était favorable.

Averti de son désir, le cardinal approuva un modèle de bref rédigé par Bombasio et l'envoya transcrit sur parchemin au pape Léon, parti de Rome depuis deux jours, pour qu'il en prît connaissance et le signât, s'il ne le désapprouvait point. Mais la mauvaise destinée d'Érasme se retrouva dans cette affaire. Un jeune lettré, français de nation, qui se faisait appeler Sylvius, et se disait son grand admirateur, se rendait en ce moment auprès du pontife avec une lettre de recommandation du cardinal et annonçait son retour pour le lendemain. Bombasio crut qu'il ne pouvait trouver un plus sûr messager. Il lui confia le bref et une lettre pour le secrétaire du pape, priant celui-ci, au nom du cardinal, de renvoyer sur-le-champ par le même Sylvius le bref signé. Mais Sylvius, fiévreux et valétudinaire, tomba malade en route, à ce qu'il paraît, et envoya devant lui le bref et la lettre au secrétaire qui les mit sans retard sous les yeux de Léon X. Le pontife vit le bref et le signa. Puis, ayant lu d'un bout à l'autre la lettre de recommandation, il fit appeler le jeune français, et comme il ne paraissait pas, il commanda de le chercher avec soin. Mais on ne put le trouver nulle part. Cependant Bombasio, qui avait espéré voir l'affaire terminée en très peu de jours, écrivit de nouveau au secrétaire, accusant sa négligence et son oubli injurieux pour le cardinal. Le secrétaire raconta longuement la disparition du jeune homme et assura que le bref avait été envoyé par je ne sais quel messager.

Comme il ne fut pas retrouvé, Bombasio en fit expédier un autre, et il espérait enfin le faire parvenir à Érasme, si quelque mauvais génie ne l'arrêtait pas encore au passage; il devait l'adresser au protonotaire apostolique, Marinus Caraccioli, le nonce Pucci ayant dû se mettre en route pour Rome. Caraccioli en effet envoya le bref avec diligence en l'accompagnant d'une lettre affectueuse. Érasme, en le recevant, fut

transporté de joie et de reconnaissance pour le cardinal et surtout pour son ami Bombasio. « O cœur vraiment né pour les Muses et les Grâces! disait-il, plût à Dieu que ce pays-ci possédât quelques *Bombasio*, fussent-ils peu nombreux! Qui jamais montra une affection plus sincère et plus constante pour un ami éminent que vous n'en avez fait paraître gratuitement pour Érasme, humble, pauvre, ne pouvant vous être utile en rien? » Il s'étonnait qu'on eût intercepté le premier exemplaire du bref, qui ne pouvait servir à personne; s'il avait été question d'un bon évêché ou de quelque brillant bénéfice, c'eût été différent.

Le Nouveau Testament fut la principale, mais non la seule publication qui l'occupa. Il fit paraître *Suétone* corrigé d'après un manuscrit très ancien, trouvé à Tournai dans la bibliothèque de Saint-Martin, et communiqué par Montjoy, gouverneur de cette ville pour le roi d'Angleterre. Cette publication fut dédiée aux princes de Saxe, l'électeur Frédéric et le duc George, son cousin, tous deux amis des lettres et des savants. Il donna aussi l'*Institution* du prince et le *Manuel* du chrétien, réimprimés avec quelques autres écrits, enfin un supplément de lettres choisies par Rhenanus. Ce fut à Paul Wolzius, abbé du monastère de Haugsaufen, qu'il dédia la nouvelle édition du *Manuel*. Ce petit livre, écrit jadis pour un ami ignorant, tant de fois imprimé depuis, était toujours redemandé comme nouveau. Il parut chez Froben, renouvelé en quelque sorte, corrigé et poli, avec une préface pleine d'idées hardies qui furent approuvées par les uns, vivement censurées par les autres. Érasme raconte lui-même qu'un ami aussi spirituel que savant avait blessé son cœur en disant sous forme de badinage : on voit plus de sainteté dans l'ouvrage que dans l'auteur. Et ce qui lui avait été plus sensible encore, c'est que le personnage pour lequel il avait écrit principalement ce livre, au lieu de s'arracher à la cour, s'y plongeait de plus en plus pour son malheur, comme il en convenait. Mais il se consolait en voyant un si grand nom-

bre de personnes portées par ce petit ouvrage au goût de la vraie piété; pour lui, s'il répondait mal à ses propres avis, il avait du moins le désir d'être pieux, ce qui était une partie de la piété.

Il quitta Bâle, faible et languissant; il n'avait pu encore se réconcilier avec le climat, après être resté si longtemps enfermé chez lui dans des travaux accablants et non interrompus. Tout son voyage fut une tragi-comédie. La navigation sur le Rhin ne manquait pas d'agrément. Seulement, vers midi, le soleil devenait incommode. A Brisach, on dîna, mais d'une façon fort déplaisante. La mauvaise odeur et les mouches, plus désagréables encore, le fatiguèrent extrêmement. On demeura oisif plus d'une demi-heure à table, pendant qu'on préparait le repas. Enfin on ne servit que des mets nauséabonds. Sur le soir, on débarqua dans un triste village dont Érasme ne voulut pas même connaître le nom. Là il fut incommodé presque à mourir. Un ramassis confus de plus de soixante individus de toute espèce, soupa dans un poêle assez petit. « Oh! quelle puanteur, dit-il dans une lettre. Quels cris, surtout quand ils furent échauffées par le vin! et pourtant il fallut rester à table tout le temps qu'ils voulurent. » Le lendemain matin, avant le jour, les voyageurs furent réveillés par les clameurs des bateliers. Érasme, qui n'avait ni soupé ni dormi, entra dans le bateau. On atteignit Strasbourg avant dîner, vers neuf heures. Là il fut mieux traité, grâce au vin que fournit l'imprimeur Schurer. Quelques membres de la société Rhénane (1) étaient présents. Bientôt ils vinrent tous saluer Érasme.

On gagna Spire à cheval, et sans voir l'ombre d'un soldat, malgré les bruits menaçants qu'on avait répandus. Érasme s'esquiva secrètement de l'auberge et se rendit chez un ami qui habitait dans le voisinage. Le doyen de Spire, homme

(1) Association de littérature, d'art et de plaisir, établie par un évêque de Worms, à la fin du xve siècle.

instruit et obligeant, lui donna pendant deux jours une douce et aimable hospitalité. De là il fut transporté en voiture à Worms, et de Worms à Mayence. Il y avait dans la même voiture un secrétaire de l'empereur qui dans toute la route se montra son serviteur très empressé. A Mayence, il ne le laissa pas aller à l'auberge, et, à son départ, il l'accompagna jusqu'au bateau. La navigation ne fut pas sans charme, à cause de la douceur du temps; mais les bateliers la rendirent fort longue à dessein. Erasme était d'ailleurs incommodé par l'odeur des chevaux.

A Poparde, tandis qu'on faisait la visite du bateau et que les voyageurs se promenaient sur la rive, quelqu'un l'ayant reconnu, le fit voir au receveur d'impôts, en disant : c'est lui. Ce receveur, appelé Christophe Eschenfelder, fut saisi d'une joie inexprimable. Il l'entraîna dans sa maison. Sur une table, à côté des registres de la recette, étaient couchés les petits livres d'Érasme. Il s'écrie qu'il est heureux, il appelle ses enfants, sa femme, tous ses amis. Cependant les bateliers poussent des clameurs. Il leur fait porter deux cruches de vin; et lorsqu'ils recommencent leurs cris, il leur en envoie deux autres, et promet de faire, au retour, remise de l'impôt à celui qui lui avait amené un tel passager. Son petit vin clairet produisit un effet merveilleux sur la femme du chef. Cette femme, intrépide buveuse, le trouvait si bon qu'elle ne voulait en donner à personne. Elle en but à souhait; mais bientôt elle se porta aux dernières violences et assomma presque sa servante. On eut peine à faire cesser le combat. Elle attaqua ensuite son mari sur le pont et menaçait de le jeter dans le Rhin. Érasme écrivit lui-même le récit de cette scène tragi-comique à Eschenfelder. La vue de ce receveur de douanes, cultivant les Muses et les bonnes lettres, le frappa vivement. Il se souvint alors du Christ reprochant aux pharisiens de se laisser précéder dans le royaume du ciel par les courtisanes et les publicains.

A Coblentz, l'*official* de l'évêque, Mathias, habile latiniste,

grand jurisconsulte, le força d'aller à sa maison. Le souper fut gai. Parvenu à Bonn, il aurait voulu éviter Cologne; mais son domestique, avec les chevaux, l'y avait précédé. Le lendemain donc, avant six heures, il arriva dans cette ville. C'était un dimanche. L'air était déjà pestilentiel. Entré à l'auberge, il donne commission de louer une voiture à deux chevaux et entend la messe. On ne réussit pas pour la voiture. Il essaie alors de louer un cheval, les siens étant hors de service; on ne réussit pas davantage. Il comprend qu'on veut le faire rester. Aussitôt il fait préparer le départ, et, enfourchant son cheval boiteux, il se rend chez le comte du Nouvel-Aigle qui habitait Bedbur. Il y avait cinq heures de marche. Érasme passa chez lui cinq jours très agréablement dans un repos et un calme parfaits. Il revit même une bonne partie du Nouveau Testament, qu'il avait emportée avec lui. Le comte lui plut beaucoup. « Il est jeune, écrivait-il à Rhenanus, mais d'une sagesse rare et qu'on trouverait difficilement dans un vieillard. Il parle peu; mais, comme le Ménélas d'Homère, il parle d'une manière très agréable et pleine de sens. Instruit sans prétention dans plusieurs genres d'études, c'est un cœur tout loyal, un ami dévoué. O changement honteux! Les prêtres et les moines sont esclaves de leur ventre et de leur gourmandise; les chevaliers s'attachent aux bonnes mœurs et aux bonnes lettres... un receveur d'impôts bondit de joie en voyant Érasme. De Nuremberg, de Bohême, de Hongrie, de Pologne, il m'arrive des lettres pleines de l'esprit du Christ, mais écrites presque toutes par des laïques. »

Il se sentait déjà bien portant et assez vigoureux. Il s'applaudissait beaucoup et se flattait d'aller visiter en bonne santé l'évêque de Liége et de retourner plein de joie vers ses amis du Brabant. Festins joyeux, félicitations, causeries, il savourait tout en espérance. Il se proposait même, si l'automne était beau, de se rendre en Angleterre et d'accepter ce que le roi lui avait offert tant de fois. Mais, ô espérances trompeuses des mortels! O retours soudains et imprévus! De

tous ces rêves de félicité, il fut précipité sur le bord du tombeau.

Une voiture était louée pour le lendemain. Le comte, ne voulant pas lui dire adieu le soir, annonça qu'il viendrait le voir le matin avant son départ. Cette nuit, il s'éleva une tempête horrible. Érasme quitta son lit bien avant le jour, voulant écrire quelques lignes. Comme il était sept heures et que le comte ne paraissait pas, il le fit éveiller. Celui-ci vint « et, avec une délicate réserve, il lui demanda s'il était résolu à partir malgré un si mauvais temps. « Je crains pour vous, » ajouta-t-il.

« Mais, en ce moment, dit Érasme, je ne sais quel *Jupiter* ou quel mauvais génie m'ôta, non pas la moitié de mon esprit, mais mon esprit tout entier; et plût à Dieu que le comte eût été plus pressant dans ses remontrances, ou que j'eusse été plus obéissant à ses avis discrets, mais pleins de dévouement! La force du destin m'entraîna. Comment, en effet, dire autrement? » Il monte donc dans une voiture non couverte, par un vent si violent qu'il pouvait renverser les chênes tremblants sur les hautes montagnes. C'était le vent du midi. Il ne soufflait que peste et contagion.

Erasme se croyait bien couvert par ses vêtements; mais la violence du vent ne laissait pas que de pénétrer. Sur le soir, vint une petite pluie plus malsaine encore que le vent. Le cahot de la voiture, sur un chemin jonché de pierres, le fatiguait tellement qu'il préféra monter sur son cheval boiteux. Arrivé à Aix-la-Chapelle, un chanoine, à qui le comte du Nouvel-Aigle l'avait recommandé, l'entraîna de l'auberge dans la maison du chantre où soupaient quelques chanoines. Un très faible dîner avait creusé son estomac; mais il n'y avait que des carpes qui même étaient froides; il se rassasia. Le lendemain, on le mena chez le vice-prévôt. C'était son tour de recevoir. Pour tout poisson, il n'y eut qu'une anguille. La tempête en était cause; car d'ordinaire il traitait magnifiquement. Érasme contenta son appétit avec un poisson durci

au vent. Ce mets était assez de son goût; mais une partie n'était pas cuite. Après dîner, comme le temps était très malsain, il se rendit à l'auberge et fit allumer un peu de feu. Le chanoine, homme plein de civilité, causa avec lui près d'une demi-heure. Érasme, ressentant quelque malaise d'estomac, le congédie. Le poisson mal cuit est rejeté. Il se couche et repose sans dormir, n'éprouvant de douleur ni à la tête ni dans le reste du corps. Il est de nouveau invité à souper. Il s'excuse en vain. Il savait par expérience que son estomac ne supporterait qu'un breuvage chaud. Le souper était magnifique, mais fort inutilement pour lui. En sortant, son corps vide de nourriture éprouva un frisson étrange. La nuit fut très mauvaise. Le lendemain matin, après avoir pris de nouveau de la bière chaude avec quelques miettes de pain, il monta sur son cheval boiteux qui le fatigua beaucoup. Il était dans un tel état que le lit lui convenait mieux que le cheval. Mais le pays était sauvage. Bien portant, il n'eût pas voulu y séjourner; malade, il s'esquivait au plus vite. La maladie le sauva du danger, ou plutôt de la crainte des brigands qui étaient fort à redouter dans cette région.

Avant de quitter Bâle, il s'était fait une petite écorchure aux deux aines (1). Après deux jours de cheval, l'écorchure de l'aine gauche s'était un peu envenimée. Toutefois, la douleur n'était sensible que lorsqu'il appuyait trop fortement. Mais dans cette nouvelle marche l'inflammation devint violente et gagna toute cette partie. Un gonflement glanduleux s'y forma, mais peu saillant. Une autre tumeur dure se développait sourdement plus haut, mais sans douleur ni inflammation.

Après avoir parcouru quatre milles, on arrive à Maëstricht. Érasme y prend un léger breuvage et se met en route pour Tongres, éloignée de trois milles. Cette marche fut extrêmement douloureuse. Le mouvement irrégulier du cheval lui torturait les reins. Il souffrait moins en marchant à pied; mais il craignait la sueur, et il y avait danger d'être surpris par la nuit au milieu des champs. Il parvint à Tongres, après avoir horriblement souffert, surtout des reins et du foie. La fatigue et le défaut de nourriture avaient brisé son corps qui ne pouvait plus se tenir ferme, ni dans le repos ni dans la marche. La langue, qui se portait bien, dissimulait la gravité du mal. Après avoir avalé un peu de bière, il alla se coucher.

(1) Érasme dit comment : *Dum ex more scalpo partes inguini vicinas ad solvendam alvum.* T. III, p. 373.

Le lendemain matin, il fit louer une voiture couverte à deux chevaux. Durement cahoté à cause des pierres, il monta sur le plus grand cheval dont la marche était plus douce et plus sûre; mais à peine monté, il fut saisi par la fraîcheur de l'air, et il demanda son manteau. Bientôt survint une défaillance. On aurait pu le réveiller, en lui touchant la main seulement; mais son domestique et les autres personnes présentes le laissèrent se réveiller de lui-même sur son cheval. Revenu à lui, il rentra dans la voiture. Il reprit un peu de couleur et de courage. On approchait de Saint-Trudon. Il voulut remonter à cheval, de peur qu'on ne le crût malade, si on le voyait en voiture. L'air du soir lui fut nuisible encore, et il eut mal au cœur, mais sans défaillance.

Le lendemain, il se fit porter dans la même voiture jusqu'à Tirlemont, à trois milles de Tongres. Là, l'hôtelier, qui le connaissait, lui raconta combien l'évêque de Liége avait regretté qu'il ne lui eût pas rendu visite en allant à Bâle. Après avoir ranimé son estomac par un léger breuvage, il alla se coucher. La nuit fut affreuse. Il souffrait cruellement de la plaie ulcérée de l'aine, qu'envenimait une grande quantité de sang épaissi et corrompu. Il trouva par hasard une voiture à quatre chevaux qui allait à Louvain, distant de six milles. Il s'y jeta, et le même jour, vers sept heures, après une souffrance horrible et presque intolérable, il atteignit cette ville. Il ne voulut pas se rendre à sa chambre, pensant bien que rien n'était préparé pour le recevoir, et dans le cas où un bruit de peste viendrait

à courir, il ne voulait pas nuire aux intérêts du collége. Il alla donc loger chez l'imprimeur Thierry Martens, ami tout dévoué, mais dont malheureusement la fortune ne répondait pas à son cœur.

Pendant la nuit, sans qu'il s'en aperçût, le plus gros abcès aboutit, et la douleur s'apaisa. Le lendemain, il fit venir un chirurgien qui appliqua des cataplasmes. Une troisième plaie s'était formée au dos par l'effet de la maladresse de son domestique qui, en frictionnant les reins avec de l'huile de rose, avait frotté trop rudement avec son doigt calleux. Sous la mamelle droite, une glande mobile s'était gonflée, mais ce gonflement disparut peu à peu de lui-même, sans ulcération. En s'en allant, le chirurgien dit en secret au domestique et à Thierry, que c'était la peste, qu'il enverrait des *émollients*, mais qu'il ne reviendrait pas. Érasme, ne le voyant pas revenir, en demande la cause à Thierry, qui répond comme il peut. Le malade, soupçonnant la vérité, réplique : « Pense-t-il que ce soit la peste? — Il l'affirme, dit Thierry, et prétend que ce sont trois petits charbons. » Érasme se mit à rire et ne crut nullement à la peste. Quelques jours après, le père du chirurgien vient, examine, juge de même et déclare en face au malade que c'est la véritable peste. Érasme ne fut pas davantage persuadé. Il fit venir secrètement un autre chirurgien de grand renom. Celui-ci l'examine et lui dit : « Je ne craindrais pas de coucher avec vous. » Érasme appelle alors un médecin très estimé à Louvain. Au sujet des plaies ulcérées, il lui expose les raisons qui l'empêchent de croire que ce soit la peste. Le médecin avait écouté tout le reste d'un air assez rassuré, mais sitôt qu'il fut question des abcès, le malade s'aperçut qu'il était plein de crainte. Il lui donne une couronne d'or. Le médecin promet de revenir après dîner; mais effrayé, il envoie son servant. Érasme refuse de le recevoir, et, irrité contre les médecins, il se recommande au Christ, médecin du corps et de l'âme.

Au bout de trois jours, l'estomac se rétablit avec du poulet

haché et un verre de vin de Beaune. Aussitôt il reprit ses études et acheva ce qui manquait au Nouveau Testament. Dix-sept jours après, il tomba des plaies une chair noire et morte, comme les chirurgiens l'avaient annoncé. Elles n'offraient plus aucun danger. La glande de l'aine gauche, qui s'était gonflée, sans douleur cependant, s'amollit et baissa peu à peu. Soigné pendant près de quatre semaines chez Thierry, il rentra dans sa chambre. « Si c'était la peste, dit-il, je repoussai le fléau par la fatigue, le mouvement et la force de l'âme, car souvent l'imagination est pour une grande part dans la maladie. »

Dès son arrivée, il s'était refusé à la visite de toute personne qui ne serait pas appelée nommément, ne voulant ni effrayer les autres ni être importuné lui-même. Dorpius, le premier, força l'entrée. Bientôt après, Atensis, Laurinus, Berselius, chaque jour présents, lui ôtèrent une partie du mal par la douceur de leur commerce. Il écrivait à Rhenanus : « Qui aurait cru que ce corps si grêle, si délicat, affaibli encore par l'âge, après les fatigues de tant de voyages, après tant de labeurs studieux, serait capable de résister à de si nombreuses maladies? » Il se prenait souvent à penser que cette année lui serait fatale, en les voyant se succéder l'une à l'autre et toujours avec plus de gravité. Mais au plus fort du mal il ne regrettait pas la vie et ne craignait pas la mort, dont le nom seul le faisait frémir dans sa jeunesse. L'âge lui avait appris à la redouter peu et à ne pas mesurer le bonheur sur la longueur de la vie. Il avait passé sa cinquantième année que bien peu atteignent, et il ne pouvait se plaindre d'avoir trop peu vécu. Ensuite, si cela était de quelque importance, il croyait avoir préparé un monument qui attesterait son existence à la postérité. Peut-être sur son tombeau, comme parlaient les poètes, l'envie se tairait et sa gloire deviendrait plus éclatante; mais un cœur chrétien, indifférent à la gloire humaine, ne devait chercher la sienne que dans l'approbation du Christ.

CHAPITRE XIX

Le poète Eobanus. — Mort du chancelier Sauvage. — Nouvelle invitation de la France. — Édouard Lée. — Melanchthon. — Le professeur Pierre de la Moselle. — Le théologien Jacques Latomus. — Le cardinal Campége. — Lettres emphatiques à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Le cardinal de Croy. — Lettre de Luther.

Erasme resta plus de six semaines entre les mains des chirurgiens. « Vous avez coutume, écrivait-il à Colet, de m'appeler infortuné. Que serait-ce donc, si vous me voyiez, ou plutôt si vous m'aviez vu. » Il était encore malade et en outre fort occupé, lorsqu'il reçut la visite d'Eobanus, poète et prosateur habile, cet Ovide chrétien, comme il disait, qui réunissait en lui seul l'esprit de Rhenanus, le beau naturel de Mélanchton, la majesté de Reuchlin et les grâces de Hutten. Eobanus était venu d'Erfurth seulement pour le voir. Érasme regretta de n'avoir pu lui faire l'accueil qu'il méritait, et lui souhaita la fortune dont il était digne. Il n'approuvait pas ce zèle immodéré qui pouvait être importun à autrui sans avoir d'utilité pour soi-même. Il écrivait à un certain Werther : « Depuis longtemps vous avez vu dans les livres d'Érasme sa meilleure image, si toutefois il en est une bonne ; ou plutôt vous avez vu Érasme tout entier. »

Cependant, pour reconnaître un si vif sentiment d'amitié, il prit la plume, tout malade et tout accablé de travail qu'il était, et, cédant à son désir, il lui adressa une lettre, sans avoir rien de sérieux à lui dire. Un autre Allemand très instruit lui

envoya un petit présent qu'il refusa d'abord, mais qu'il accepta quand il sut d'où il venait. « Je joins, lui disait-il, le catalogue de mes bagatelles, quoique je m'en souvienne à peine. » Il écrivit à ses amis de Strasbourg pour les remercier de leur bon accueil. « Saluez de ma part, ajoutait-il, Bathodius, ce nouvel ami : c'est ainsi que je m'enrichis tous les jours. »

En ce moment il ne semblait pas éloigné d'accepter les offres de Henri VIII. Le chancelier Sauvage, le seul homme auprès du roi Charles qui lui fût sincèrement dévoué, était mort en Espagne. Son ami Barbirius, en lui annonçant cette perte, disait que si le chancelier avait vécu encore trois mois, une grande fortune lui était assurée. Érasme n'espérait plus rien de son pays. Nulle part les lettres n'étaient plus méprisées et plus délaissées. « Il n'y a de gain, disait-il, que pour les cabaretiers, les avocats, les financiers. » Il écrivit à R. Pace pour sonder le terrain : « J'avais résolu de vous rendre visite cet automne et d'accepter les offres spontanées de la libéralité royale. Si ce que le roi m'offre s'ajoutait a ce que j'ai déjà, je n'ambitionnerais rien de plus. » Il s'ouvrait encore davantage à Tunstall : « Je désire savoir ce que je dois espérer des Anglais. Mon âge décline, mes forces s'affaiblissent. Si les cent marcs que me promet le roi m'étaient assurés, je ne rechercherais pas autre chose. » Il parlait à peu près de même à l'archevêque de Cantorbéry : « Ou je serai Anglais, ou moitié Anglais et moitié Brabançon. »

Il avait pourtant reçu de la France de nouvelles ouvertures par l'entremise de Budé ; mais elles lui souriaient peu. Sa querelle avec Lefebvre n'était pas encore apaisée. Cependant le théologien de Paris commençait à se radoucir et l'on espérait une réconciliation. Mais du côté de Budé s'élevaient des nuages de plus en plus inquiétants. La dernière lettre d'Érasme l'avait blessé. Il répondit en termes amers, lui reprochant d'avoir tourné contre le pacificateur la plus grande partie de sa colère. « Si vous voulez, lui disait-il, me gagner à votre

cause, cédez à mes avis. Étouffez les murmures de votre cœur et les frémissements de votre bouche. Réconciliez-vous avec l'honnêteté et la modération. Rentrez dans votre caractère et redevenez vous-même. » Jusque-là on pouvait croire qu'il n'avait lutté que pour la défense de la vérité; mais, s'il ajoutait un mot de plus, ses amis ne pourraient le lui pardonner.

Passant à un sujet plus agréable, Budé lui transmettait une nouvelle invitation qui l'appelait en France. Il avait vu deux fois l'évêque de Paris, mais non sans témoins. Le prélat, toujours plein d'admiration pour Érasme, lui avait dit que le roi et les personnages de la cour ne cessaient de faire son éloge. Parlant du dominicain Giustiniani et de Ritius que François Ier avait fait venir d'Italie, Poncher avait ajouté : « Que pensez-vous d'Érasme, Budé? Savez-vous quelles sont ses intentions, et s'il pourrait enfin être attiré en France par des récompenses dignes de lui? — Si vous croyez, répondit Budé, que le roi ait cela fort à cœur, j'essaierai encore volontiers de pressentir si on pourrait le décider à se transporter à Paris pour y faire sa résidence; car, si je le connais bien, il ne voudrait pas, même au prix d'un évêché, commencer à vivre parmi les hommes de cour. » L'évêque, n'ayant pas le temps d'écrire lui-même, avait chargé Budé de sonder les dispositions d'Érasme. Il devait ensuite arranger l'affaire à la cour. « Allons, disait Budé, ô homme un peu superbe; voyez, délibérez, décidez, si vous voulez être des nôtres, et cessez de faire le dédaigneux, comme dit le comique. Quel salaire demandez-vous pour consentir à passer chez nous votre vieillesse? A ce salaire s'ajoutera bientôt un bénéfice, à ce que pense le prélat. »

Toujours un peu gauche et gourmé dans la plaisanterie, il poursuivait en ces termes : « Votre venue doit combler de joie beaucoup de Français habiles dans les deux langues, moi surtout qui serai heureux d'entendre quelquefois votre spirituel badinage. Vous avez donc sacrifié aux Grâces, pour avoir

conquis l'admiration et la faveur de l'évêque, esprit si fin, dans un commerce de quelques jours. Le charme de votre style, la gaieté séduisante qui règne dans vos ouvrages, plaisent infiniment à notre nation qui se plaint de ne pas les trouver dans ses écrivains. Aussi malheur aux Français qui s'attachent à l'éloquence, s'ils écrivent seulement pour les Français auprès de qui leurs compatriotes sont rarement illustres! »

« Plus heureux que Budé, dont les lettres avaient compromis la fortune, Erasme voyait les Français inconsidérés, disputer à ses concitoyens et aux autres étrangers le privilége de lui offrir de grandes récompenses. Les deux plus grands rois du monde briguaient ses faveurs; et pourtant il se plaignait de la fortune! Deux puissants empires se disputaient l'honneur de posséder le maître de l'éloquence. Quelle rivalité glorieuse pour les lettres! Il devait donc se hâter de consulter ses amis. Budé, s'il était interrogé le premier, pensait que son intérêt et sa considération lui commandaient de se transporter en France avec toute sa bibliothèque, pour honorer de sa présence le collége que le roi, disait-on, voulait fonder à Paris. Le meilleur était de répondre directement à l'évêque de Paris et de s'entendre avec lui pour le salaire et les frais de voyage. C'était lui qui semblait chargé d'organiser ce collége. Il n'y avait pas à craindre d'être dupe avec un tel garant. »

Erasme ne reçut que le 1er septembre 1518 la lettre de Budé écrite le 12 avril. Il était encore à Bâle. Elle lui fut renvoyée de Gênes. Il en ressentit un vif mécontentement. Il écrivait à Cutbert Tunstall : « Je regrette de ne pas trouver dans cette lettre le sens commun. Mais j'en suis moins blessé, parce que je connais particulièrement le caractère de l'homme. » Il répondit à Budé en peu de mots : « Votre lettre est telle que la dignité de l'un et de l'autre commande peut-être de la faire disparaître ou de la tenir secrète. Je crois avoir découvert la nature particulière de votre esprit, et je ne doute pas que ce

que vous avez écrit ne parte d'un cœur sincère; mais je crains de ne pouvoir en convaincre également les autres. Que sera-ce donc, si cette lettre parvient à la postérité? Rhenanus, homme docte, d'un jugement sain et d'une merveilleuse candeur, m'en a fait lecture après souper. Je ne veux pas rapporter son jugement, quoique je l'eusse prévenu de la liberté un peu grande que vous preniez dans la plaisanterie familière. Rivaliser d'injures n'est pas digne d'un homme de cœur; lutter de railleries n'est pas de mon goût. Je pourrais l'emporter sur vous par les raisonnements solides autant que vous m'êtes supérieur par l'appareil du langage, même au jugement de vos amis les plus dévoués; mais j'aime mieux votre seule amitié que dix victoires semblables. C'est assez d'une apologie, c'est même trop. »

Budé, voyant son irritation, lui écrivit de nouveau; mais il ne fit qu'élargir la blessure : « Lui qui croyait connaître Érasme aussi bien que lui-même, il s'était donc trompé! Il avait regardé comme une faveur des Grâces ce pacte d'amitié avec un homme enjoué, maniant la plaisanterie si habilement, la supportant plus patiemment encore, et voilà qu'il était déclaré par Érasme et ses amis un esprit bizarre et grossier! Pour couper court au mal, il fallait trancher dans le vif. Il acceptait donc cette loi du silence qui lui était faite. Cependant il avait beau lire et relire cette lettre criminelle, son esprit stupide ne pouvait y découvrir ce fiel de malveillance qui avait blessé Érasme et les siens. En quoi il reconnaissait l'absurdité de son jugement et l'aigreur de leur esprit. » Il terminait par ces paroles : « Voyez en moi un plaisant quelque peu grossier plutôt qu'insolent, ainsi que vous paraissez disposé à le faire de vous-même, si vos amis vous le permettaient. Que le ciel me soit propice, comme il est vrai que je vous veux du bien et que je me réjouis de votre bon retour à Louvain! C'était en effet un bruit très répandu que vous étiez allé à Rome ou à Milan. Adieu; et lorsque vous m'aurez assez haï, aimez-moi de nouveau. »

Il y avait dans le langage de Budé un mélange de rude franchise et de bel esprit pédantesque; mais on y sentait un cœur honnête et loyal. Érasme fit paraître plus de grâce et de fine ironie, mais moins de candeur. Budé avait ainsi commencé sa lettre : « G. Budé, jusqu'ici ami d'Érasme, le salue pour la dernière fois. » C'était annoncer qu'il n'écrirait plus. Érasme commença plus heureusement sa réponse : « Erasme, à tout jamais ami de Budé, qu'il le veuille ou non, lui souhaite vie et bonheur, non pour la dernière fois, mais pour toujours et pour toute la durée du temps. »

« Attristé par un travail excessif, par des maladies continuelles, par l'ingratitude et l'injustice des hommes, il sentait, disait-il, sa gaieté renaître ou du moins ses ennuis s'adoucir en lisant les lettres enjouées de son ami. Ce style animé réveillait sa somnolence; cette abondance intarissable corrigeait son aridité; cette chaleur ranimait la sienne. Rien ne lui était plus agréable que ce commerce épistolaire. Quand même ses écrits devraient périr avec leur auteur, ou plutôt avant lui, la postérité saurait cependant qu'il exista un certain Erasme aimé et quelque peu estimé du grand Budé. Aussi, en voyant cette lettre longue et soignée que son ami avait destinée au public, il avait craint qu'elle ne jetât un peu d'ombre sur leur amitié aux yeux des gens qui ne connaîtraient pas à fond le caractère de Budé et qui pourraient mal juger son cœur. L'esprit français aimait à plaisanter outre mesure et se donnait même en ce genre une liberté qui pouvait paraître presque de l'insolence à des gens d'humeur chagrine... C'était la coutume des favoris de la fortune de prendre un ami de bas étage pour sujet de risée. Peut-être un autre genre de badinage convenait-il à des initiés des Muses et des Grâces. Assurément, tel n'était pas l'enjouement de Cicéron et de Pline. Par une inconséquence bizarre, tantôt Budé le représentait comme un maître auguste et sacré de la religion et des lettres, comme un homme déjà immortel et placé au-dessus de l'opinion; tantôt il gourmandait ce théologien vénérable,

comme une mère gourmande son enfant, ou comme un précepteur sévère fustige son élève. »

Érasme justifiait longuement sa conduite à l'égard de Lefebvre. Quant aux ouvertures qui lui avaient été faites au nom de François Ier, s'il n'avait pas écrit au monarque et à l'évêque, c'est que Budé lui avait enlevé l'espoir de conclure cette affaire au gré de ses désirs. Ingrat envers son souverain, compromettant ses intérêts en Angleterre, devait-il accourir en France après je ne sais quelle espérance vague? « Quelle nécessité, ajoutait-il, de m'attacher à tel ou tel prince, de manière à me soustraire aux autres? J'aime mieux n'être au service d'aucun, et être utile à tous, si je puis. »

Tandis que ce commerce épistolaire devenait de plus en plus aigre entre les deux maîtres de la science, Érasme avait vu s'élever contre lui en Brabant un nouvel adversaire. C'était un anglais d'origine écossaise. Il se nommait Edouard Lée. « Ce petit homme, écrivait-il, pâle et maigre, chose étonnante, car nul ne fut jamais plus content de soi, affamé de renommée jusqu'au délire le plus enfantin, est devenu grec tout à coup; et en moins de deux ans, il a si bien appris l'hébreu, que saint Jérôme et Reuchlin n'y entendent rien auprès de lui. » Érasme s'était d'abord lié d'amitié avec ce jeune homme qui ne manquait ni d'intelligence, ni de savoir. Mais un peu avant son départ pour Bâle, Lée cessa d'être son ami. Il s'était mis à noter dans la première édition du Nouveau Testament diverses choses qui avaient, selon lui, une grande importance, et qui, aux yeux d'Erasme, n'en avaient aucune. Il commença bientôt à mêler à ses remarques des *étincelles* de colère. Erasme, tout en lui donnant satisfaction sur quelques articles, l'avertit de se souvenir, en donnant ses avis à un homme, qu'il était homme lui-même.

Pendant son absence, Lée sema le bruit qu'il avait noté deux cents passages, et il semblait préparer un écrit. A son retour, il ne lui rendit pas visite. Dans une lettre adressée à Tunstall, Erasme reconnaissait encore que c'était un homme

honnête, mais opiniâtre dans son sentiment, d'un caractère irritable, d'une langue légère. La querelle s'envenima promptement, et, dès le mois de décembre, il écrivait à Budé : « Né pour le rôle de calomniateur, il n'est rien que cet homme n'ose, rien qu'il ne trame pour devenir sur-le-champ illustre; et il pense que c'est là le chemin le plus court. Il ne mérite pas qu'on lui réponde, à moins qu'on ne veuille lui rendre service; et pourtant c'est un petit insecte trop venimeux pour qu'on puisse le supporter. Il ne cesse de médire, se promenant à travers les rues, les carrefours, les places publiques, les monastères, les églises. Il envoie de tous côtés des lettres pleines des calomnies les plus mensongères. Cet histrion ne manque pas de gens qui l'applaudissent, le favorisent, l'encouragent; et en se conduisant de la sorte, il se croit un petit saint, comme s'il suffisait pour la sainteté de n'être ni adultère ni joueur. Je n'ai pas encore décidé ce que je dois faire à son égard; mais s'il triomphe de ma douceur, je ferai en sorte qu'il ne plaise pas à tout le monde autant qu'il se plaît à lui-même. Je ne promets rien de plus pour le moment, tandis qu'il promet lui-même des *montagnes* d'or. Mais je lui assurerai plus de renommée que de gloire. »

En Allemagne aussi, quelques hommes avaient commencé à murmurer. « Mais, disait-il, déconcertés par l'exemple de Lefebvre, ils ont renoncé à leur projet d'attaque, en voyant qu'ils auraient affaire à un homme qui avait dents et ongles. » On avait prêté à Mélanchton ce propos. « Je reprendrais bien des choses dans l'ouvrage sur le Nouveau Testament, si l'auteur n'était pas l'ami de Reuchlin. » Mélanchthon protesta contre cette imputation, ajoutant qu'il serait ridicule au *petit Bacchus* d'attaquer le *grand Jupiter*. Il avait appris d'Érasme lui-même ce qui était dû à un maître, à un frère en Jésus-Christ. Seulement, au premier coup d'œil, il avait trouvé, non dans le Nouveau Testament, mais dans la Paraphrase, quelques digressions abusives.

Erasme lui répondit : « Je ne suis pas homme à me brouiller

jamais avec un ami pour une offense quelconque. Je suis trop accoutumé à la liberté des jugements pour m'en émouvoir beaucoup. Je demande seulement qu'ils soient équitables et loyaux. Il ne faut pas oublier qu'au milieu des haines soulevées contre les bonnes lettres, la concorde est une force immense pour résister aux barbares conjurés. J'ai une cordiale affection et une estime particulière pour votre beau génie. J'aime infiniment l'hymne du nouvel Orphée en l'honneur des anges. J'ai lu aussi la préface où vous célébrez la science antique avec le courageux enthousiasme d'un jeune homme et d'un Allemand. Je vous avertis seulement de travailler plutôt à défendre les bonnes lettres qu'à poursuivre d'invectives leurs ennemis. C'est la voie la meilleure pour avancer. »

La querelle entre les partisans et les adversaires de Reuchlin continuait en Allemagne, tandis que Luther préludait à la réforme. Les esprits s'échauffaient à un tel point qu'on ne s'en tenait plus à une guerre de plume. A Cologne, un chevalier à longue barbe s'était présenté au monastère des Dominicains et avait demandé un entretien avec Hochstrate. Les frères répondirent qu'il n'était pas présent. Le chevalier insista d'un air menaçant; et comme ils promettaient de transmettre ses paroles, il leur dit : « Ce coquin a écrit contre mon noble ami le comte du Nouvel-Aigle, et il n'échappera pas au châtiment qu'il mérite. » Hochstrate se cacha et prit la fuite. Il se rendit à Constance, puis à Louvain où il eut de fréquents entretien avec le carme Nicolas d'Egmond, ennemi acharné d'Erasme. « Le voleur connaît le voleur, disait celui-ci, et le loup connaît le loup. »

Son esprit s'aigrissait au milieu des attaques sans cesse renouvelées de certains théologiens et de certains moines. Il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry : « Comme des chiens lâches, ils aboient en mon absence, et ils sont muets devant moi. » Dans une autre lettre, il parlait avec plus de colère encore : « J'effleure avec ma plume en quelques endroits les

faux théologiens, si peu dignes de ce nom, tels, en un mot, que je ne croyais pas qu'il y en eût de semblables parmi nous. Mon expérience m'en a fait découvrir certains qui n'ont pas leurs pareils dans le monde, pas même parmi les entremetteurs. » Quelques amis sages cherchaient à le calmer. Ils l'engageaient à dédaigner ces adversaires qui ne faisaient que livrer à la risée du monde leur violence et leur sottise, à compter sur la postérité qui rendrait justice à la véritable science. Erasme reconnaissait la sagesse de cet avis; mais sa raison ne pouvait triompher de son irritabilité naturelle.

Il suivait avec une certaine inquiétude, mais non sans faveur, les mouvements de Luther. Il écrivait à Capiton : « Quelqu'un m'annonce que Luther est en danger. Le *Dialogue* de Jules II est répandu partout. Il a été imprimé plusieurs fois. O emportements ! » Tout le monde lisait ce livre; peu de personnes le condamnaient. Les écrits de Luther contre la vente des indulgences commençaient à ébranler fortement les âmes. Un jeune homme qui appelait Érasme son maître, s'exprimait ainsi dans une lettre : « Froben vous envoie le livre de Luther, théologien vraiment chrétien, mais odieux à tous les histrions théologiques. Il est impossible de dire combien il plaît aux hommes d'étude. Pour moi, je ne suis rien; mais il a rendu mon esprit plus libre; bienheureux que nous sommes de vivre dans un siècle où, éclairés, guidés, perfectionnés par vous, nous voyons les bonnes lettres et le vrai christianisme renaître ! »

Un grand duel théologique se préparait en Saxe. « Les deux athlètes, disait un lettré du temps, seront Jean d'Eck, l'alpha de la théologie vaine et orgueilleuse, et André Carlostadt, archidiacre de Wittemberg. On fait de part et d'autre de grands apprêts. L'un doit traîner à sa suite la faction *augustinienne*, et l'autre le peuple des frères prêcheurs. Les spectateurs vont venir de tous côtés pour voir aux prises ce noble couple de *scotistes*. »

Celui qui parlait ainsi de ce combat théologique, était un

professeur de Leipzig, appelé Mosellanus ou Pierre de la Moselle. Il enseignait publiquement le grec et soutenait avec plus d'ardeur que de succès une lutte pénible contre les ennemis de cette langue. Ceux-ci, usant de ruse, avaient tourné contre le professeur la plus grande partie de la jeunesse, en prétendant que le grec ne pouvait être enseigné par un allemand ou par un homme à demi français. Mosellanus était de Trèves. Pour faire pencher la balance, il sollicita une lettre d'Érasme. Telle était la renommée de ce batave dans toute l'Europe, qu'un simple billet d'amitié ou d'estime obtenu de sa plume, consacrait le talent ou l'autorité d'un professeur public. Érasme fit attendre un peu sa réponse, mais enfin il répondit, et fort longuement. Il allégua comme excuse de son retard les lettres innombrables qu'il avait à écrire. « Si je ne réponds pas, disait-il, je parais incivil; si je réponds, je m'expose à un double inconvénient : d'abord, je ne satisfais pas à ceux à qui je réponds, car j'écris nécessairement tout ce qui me vient à l'esprit; en second lieu, écrivant avec précipitation, je gâte encore mon style déjà de lui-même assez mauvais. »

A ses yeux, il était ridicule d'aller chercher en Italie ce qu'on avait chez soi. Il regardait comme italien quiconque avait une connaissance parfaite des bonnes lettres. Il était résolu désormais à ne plus lutter contre leurs ennemis. Un vétéran tel que lui méritait de recevoir son congé; mais comme pour démentir cette résolution, il poursuivait dans cette même lettre ses adversaires des traits inépuisables de sa moquerie. « Je ne suis pas étonné, disait-il, de la lutte ardente qui a éclaté à Leipzig. Il en est de même partout. C'est une conjuration universelle et fatale. Les astrologues consultés rejettent le mal sur l'éclipse de l'année dernière. »

Au milieu de ces querelles, il poursuivait ses travaux. Encore malade, il avait mis la dernière main à l'ouvrage du Nouveau Testament et avait ajouté des sommaires à toutes les Épîtres apostoliques. Il s'occupa ensuite des Paraphrases. Le

succès de la première l'encourageait. Il commença par les deux Épîtres de saint Paul aux Corinthiens. Il dédia ces Paraphrases à l'évêque de Liége. Il s'applaudissait de mériter à peu de frais la reconnaissance publique et de faire goûter saint Paul. Il entreprit ensuite l'Épître aux Galates ; mais de nouvelles tragédies interrompirent son travail.

Un théologien de Louvain appelé Jacques Latomus, qui depuis longtemps se montrait son ami assez loyal et qui n'était pas très ennemi des lettres, publia tout à coup un dialogue hostile. Erasme avait donné une méthode théologique. Aux préceptes de cette méthode, Latomus opposait des préceptes contraires. Il ne nommait pas Érasme; mais ses attaques n'en étaient que plus dangereuses; car un lecteur ignorant pouvait croire dirigé contre lui ce qui s'adressait à Luther ou à tout autre. Il écrivait à l'évêque de Rochester : « Voilà la modération peu modérée que nos théologiens ont imaginée. Toutefois le livre m'a plu à divers titres. Je voudrais les voir écrire à satiété, s'ils pouvaient abandonner le rôle de calomniateurs. J'avais résolu de ne pas répondre du tout à ce livre. J'ai cédé au sentiment de mes amis; mais j'ai répondu de telle sorte que je parais ne pas avoir répondu. Il ajoutait ce trait mordant : « J'avais dit dans ma *Méthode* qu'une bonne partie de la théologie consistait dans la piété et l'inspiration de la grâce. Latomus attaque ceci et montre longuement qu'un théologien et un homme pieux ne sont pas la même chose. » Il avait repoussé l'attaque par un petit livre échappé de sa plume en deux jours.

On soupçonnait assez généralement que le livre de Latomus était l'œuvre concertée des théologiens de Louvain. Pendant qu'Érasme était malade à Bâle, on avait tout à coup attaqué l'ouvrage du Nouveau Testament. A son retour, il avait remis à Dorpius la partie imprimée qui renfermait les *annotations*, le priant, si quelque chose le choquait, de lui en faire part, car il était encore temps de changer avec un sacrifice d'argent. Lorque Lée avait éclaté ouvertement, ne pou-

vant rien obtenir de lui, il avait traité l'affaire avec Atensis qui avait tergiversé, craignant sans doute quelque orage. Cependant il était attaqué de temps en temps dans les sermons devant la multitude. Enfin Atensis, en présence d'un auditoire très nombreux d'étudiants, l'accabla tellement d'injures, qu'on pouvait, dit-il, pleinement espérer qu'il mourrait de douleur ou se cacherait dans quelque retraite.

Vers le même temps parurent quelques petits livres de Luther sous de mauvais auspices. L'orage recommença tout de nouveau. D'un commun accord, il fut décidé que ces écrits étaient l'œuvre d'Erasme, parce qu'une ou deux préfaces étaient écrites dans un latin un peu plus élégant. On donna mission à des bacheliers de recueillir ses erreurs, on les récolta par boisseaux. Dans les repas de corps, on ne parlait que des erreurs d'Erasme. Comme ce bruit ne finissait pas, ses instances obtinrent qu'Atensis avec deux autres personnes doctes noteraient les passages qui les choquaient. Atensis nota donc un très petit nombre d'endroits; Dorpius en signala quelques autres. Atensis protestait qu'il ne mettait pas en doute ses bons sentiments. Il lui demandait seulement d'expliquer sa pensée pour les faibles. Érasme satisfit son désir dans un petit écrit. Atensis approuva tout, à l'exception d'un article touchant la confession, sur lequel ils ne purent s'accorder (1).

Ce bruit s'étant apaisé, Atensis proposa lui-même de couvrir toute l'affaire du silence. Mais la tragédie de Luther devenant de plus en plus menaçante, Érasme, qui voyait clairement qu'il se tramait contre lui quelque chose de très dangereux, se plaignit de ces sourdes menées à quelques-uns des principaux théologiens. Le seul, Nicolas d'Egmond, plus franc que les autres, déclara que le motif de leur conduite était le soupçon répandu au sujet des livres de Luther. Érasme protesta de son innocence, étonné que des hommes graves pussent établir sur un tel fondement une si odieuse tragédie. En même temps circulaient de tous côtés un grand nombre de petits livres très badins dont les Allemands s'applaudissaient beaucoup. Tout ce qui paraissait était attribué à Érasme.

(1) Nous ne connaissons les relations d'Érasme avec les théologiens de Louvain que par son témoignage, qui peut à bon droit paraître suspect de partialité.

Cette rumeur s'était répandue partout, principalement en Angleterre où Lée comptait de nombreux amis. Érasme écrivit au cardinal Campége, légat du pape en ce royaume, pour la démentir. « Depuis longtemps, lui disait-il, la renommée de vos remarquables vertus et de votre rare savoir a fait naître en moi l'ardent désir de vous connaître de près et de vous rendre mes hommages en personne; mais jusqu'ici j'ai été retenu par ma santé trop faible encore pour soutenir les fatigues d'un voyage sur mer, et aussi par l'invitation que j'ai reçue du roi très chrétien, invitation à laquelle je n'ai pu me refuser plus longtemps. » Il profita de l'occasion pour repousser les calomnies dont il était l'objet, et particulièrement le soupçon injuste qui l'accusait d'avoir pris part à la composition du petit livre contre Jules II.

Le cardinal lui répondit avec bienveillance, l'appelant *théologien très docte et très cher*. « Il avait vu, disait-il, l'Italie tout entière remplie du nom d'Érasme, comme l'Europe occidentale. Il avait le regret de ne pas le connaître encore, et se comparait à *l'amant* qui *ne peut voir son amante*. Il avait cherché son image dans ses écrits; mais cette image incomplète n'avait fait qu'enflammer son désir de le connaître tout entier. Il mettait son amitié au-dessus de tous les dons des rois. Il l'engageait à ne pas s'inquiéter des oppositions qui s'élevaient contre lui. Il croyait sa piété aussi grande que sa science; il n'avait jamais dit ni fait entendre à personne qu'Érasme fût l'auteur du dialogue en question. Il avait pu seulement le soupçonner intérieurement en vertu du penchant qu'on avait à lui attribuer tout écrit piquant et plein de sel. Prêt à tout faire pour accroître sa dignité, il le priait de lui

écrire quelquefois et lui envoyait comme souvenir une bague ornée d'un diamant. »

Charmé de cette lettre, Erasme rendit au légat compliments pour compliments : « Ce diamant, que le cardinal avait ôté de son doigt pour le lui envoyer, était plus précieux pour lui que tous les trésors d'Attale. Il voyait dans l'éclat de l'or le symbole de sa sagesse, et la lumière du diamant lui représentait sa gloire immortelle. Il désirait que ses livres fussent admis dans la bibliothèque du cardinal, comme autrefois les ouvrages étaient consacrés dans le temple d'Apollon. Il espérait montrer bientôt dans un monument plus durable ses sentiments et sa reconnaissance. »

Fatigué des orages qui troublaient son repos dans les Pays-Bas, il paraissait assez disposé à se rendre en France, si on lui assurait une fortune convenable. Il y était appelé avec instance. Toutefois ses relations avec le premier des savants français n'étaient pas meilleures. Sa dernière lettre, en prévenant une rupture, n'avait pas rétabli une harmonie réelle. « J'ai vu, lui répondit Budé, le commentaire que vous avez écrit sur ma lettre, commentaire plein d'une urbanité obligeante, mais qui auparavant ne vous était pas accoutumée. » Cette réponse elle-même, séduisante en apparence, lui semblait amère au fond. Un trait surtout l'avait blessé profondément. Érasme l'avait accusé plusieurs fois déjà de tenir en réserve, comme argent comptant, un certain nombre de bons mots, recueillis de longue date et qu'il décochait contre lui pour ne pas les perdre. Voulait-il donc, comme arbitre absolu des lettres, s'arroger le droit d'user seul des adages et des apophthegmes transmis par l'antiquité? N'était-il pas permis de glaner après lui dans ce domaine commun, ou même de faire des emprunts à ses recueils grossis d'année en année et devenus volumineux jusqu'à l'excès? Après avoir moissonné tous les champs des anciens, fauché tous les prés des Muses, sa jalousie ne pouvait-elle pas souffrir les pauvres glaneurs? « Voyez, ajoutait-il, qui de nous a plus le droit de se plaindre. Vous répétez hautement que j'ai déprécié vos ouvrages; et moi je supporte avec peine que vous rabaissiez les miens. » Dire que Budé avait été cause qu'il n'avait écrit ni au roi ni à l'évêque de Paris, ce n'était ni justice ni reconnaissance : Erasme jouait la comédie. Maintenant qu'il avait déchargé sa colère, il pourrait enfin passer en France, pur et dégagé de tout fiel. S'il en restait dans son cœur, Budé s'offrait encore à ses coups. En attendant, il méditerait de son mieux sur les paroles où s'était jouée la colère d'un ami susceptible, difficile, aimant les flatteurs. Il tâcherait de se réconcilier avec la gravité et renoncerait à un badinage qui ne lui avait pas attiré les bonnes grâces de son éloquence.

On lit dans un *post-scriptum :* « Nous avons commencé à tout traiter *impérativement* depuis la mort de Maximilien. N'espérez donc pas de ma part beaucoup d'équité et de clémence. Adieu, et si vous voulez, aimez-moi, puisque, pour obéir à votre ordre, je n'ai pas gardé le silence. » Érasme sentait de plus en plus qu'il fallait mettre un terme à ces débats irritants. De Malines, où il se trouvait, il écrivit à Budé ce peu de mots : « A votre dernière lettre, je ne réponds absolument rien. Je n'ambitionne pas l'honneur d'être disert en pareilles matières, et je n'ai aucun goût pour une victoire qui s'achète au prix de l'amitié. Je ne sais ce que vous soupçonnez de moi intérieurement. Pour moi, je ne craindrais pas d'attester par le serment le plus sacré, qu'il n'y a personne ici qui juge avec plus de candeur ou qui loue plus magnifiquement le génie, la plume et la science de Budé. Les ennemis des Muses, dans presque tout l'univers, sont d'un merveilleux accord et joignent leurs forces. Nous n'en devons être que plus unis entre nous. Quant à la lettre qui paraît vous avoir blessé, je ferai ce que vous voudrez, prêt à la détruire ou à l'adoucir. »

Quelques jours auparavant, il écrivait à Ruzé, ambassadeur du roi de France à Liége : « J'apprends que Budé est quelque peu irrité contre moi pour une lettre qui lui semble

un peu trop libre; mais je le crois homme trop sage pour s'émouvoir sérieusement d'un mot déplacé ou trop franc; et je le juge ami trop constant pour cesser de l'être à cause d'une légère offense de cette espèce; car, à mon avis, celui qui cesse d'être ami pour un motif quelconque, ne l'a jamais été. »

Budé refusa de détruire la lettre livrée à sa discrétion. « Aimant, disait-il, à plaisanter avec ses amis, toute plaisanterie, même à demi-sérieuse, lui était agréable, à moins qu'elle ne parût mêlée d'insolence. » L'éclat, qui avait paru si prochain, était évité pour le moment.

Au milieu de ces querelles, que devenait la négociation ouverte pour attirer Érasme en France? Il avait écrit enfin à l'évêque de Paris. Bientôt Poncher, devenu archevêque de Sens, vécut entièrement à la cour, et Budé ne put s'entretenir avec lui. Une fois pourtant, dans la chambre du roi, le prélat lui dit qu'il avait l'intention d'écrire à Érasme. Peu après, il dut partir pour une mission dans le Midi. François Ier se montrait toujours merveilleusement disposé à favoriser les lettres; mais, en ce moment, l'affaire de l'empire absorbait toute l'attention de la cour. Budé, qui d'abord avait engagé Érasme à sonder de nouveau les sentiments du prélat, voyant les esprits tournés ailleurs, lui conseilla une attitude expectante, jusqu'à ce qu'on eût fixé le sort qu'on prétendait lui faire. « Nous savons à peine, disait-il, ce que nous voulons. La mort de Maximilien a bouleversé tous nos calculs; et c'est à peine si l'on peut résoudre quelque chose. » Le spectacle de tous ces mouvements, pour l'élection d'un empereur, excitait l'humeur satirique d'Érasme. Il répétait, mais en grec, le mot d'Horace: Insensés les rois et les peuples!

Depuis quelques mois, il négligeait un peu la cour d'Angleterre, qui n'avait pas voulu lui garantir solidement ce qu'elle lui promettait. Il avait écrit au cardinal Campége sans écrire au tout-puissant Wolsey. Averti par ses amis, il se ravisa et lui envoya la seconde édition du Nouveau Testament. Il s'excusa de n'avoir pas encore rendu visite à ses éminents Mécènes d'Angleterre, depuis son retour de Bâle. Deux causes l'en avaient empêché: sa santé d'abord, et puis des travaux accablants. Il succombait presque à la peine. C'étaient sans cesse de nouveaux fardeaux qui s'ajoutaient aux anciens, ou, comme disait Ovide, la vague succédant à la vague. S'il n'avait pas écrit au cardinal, c'est qu'il n'avait pas voulu le distraire des grands intérêts de l'État et de l'Église. Mais, ayant entendu les voyageurs venus d'Angleterre, célébrer d'une commune voix le zèle et le succès avec lesquels le cardinal s'efforçait de transformer une Angleterre d'airain en une Angleterre d'or, il ne pouvait s'empêcher de le féliciter et avec lui tout le royaume. « Vous venez, disait-il, de sceller une paix définitive avec les principaux monarques du monde, tandis que le pape Léon ne poursuivait qu'une trêve de cinq ans; vous délivrez l'Angleterre des brigands et des vagabonds oisifs; vous tranchez les difficultés les plus épineuses, comme Alexandre coupait le nœud *gordien;* vous apaisez les dissensions des grands; vous rendez les monastères à l'ancienne discipline; vous accomplissez la réforme du clergé tout entier; vous restaurez les études en décadence; vous soutenez de votre faveur les lettres polies en lutte avec les défenseurs de l'ancienne ignorance, et vous appelez par des salaires magnifiques les professeurs les plus savants. Vous rassemblez les plus riches bibliothèques et vous faites revivre les langues, sans lesquelles toute science est incomplète, car le bienfait accordé à l'école d'Oxford s'étend à toute l'Angleterre (1). »

Érasme espérait qu'un si noble exemple éveillerait l'émulation des autres princes. « Je vois, poursuivait-il, je vois naître un second âge d'or, pourvu que vos sentiments entrent dans le cœur d'un bon nombre d'entre eux. Celui sous les auspices duquel ces choses paraissent s'accomplir vous récompensera justement de vos vertueux efforts, et la postérité ne sera pas ingrate. Les lettres consacreront par des monu-

(1) Wolsey fonda plusieurs chaires à Oxford.

ments immortels le souvenir de vos bienfaits et célébreront un cœur né pour le bonheur du monde. »

« Heureux de la félicité publique, il voyait avec joie son nom obscurci par l'éclat des hommes nouveaux qui surgissaient de toutes parts. C'était assez d'honneur pour lui, si toutefois il pouvait s'en flatter, que d'avoir été au nombre de ceux qui s'étaient efforcés de dissiper la grossière et honteuse barbarie reprochée par les Italiens aux autres peuples. Il ne savait pas jusqu'à quel point ses efforts avaient été heureux; mais ce n'était pas sans avoir encouru les haines qui s'attachent d'ordinaire aux nobles entreprises.

« Il se déclarait étranger à la cause de Luther comme à celle de Reuchlin. C'était faussement qu'on lui attribuait en Angleterre, ainsi que dans les Pays-Bas, tous les écrits satiriques qui voyaient le jour. Il mettait son nom en tête de tous ses ouvrages. Il s'était appliqué à ne rien écrire qui pût souiller la jeunesse, nuire à la piété, exciter la sédition ou blesser la réputation de quelqu'un. Il n'avait eu d'autre but que le progrès des lettres et de la piété chrétienne. Il consacrait tout ce qu'il avait de talent et d'éloquence à la gloire du Christ, à l'Eglise catholique et aux études sacrées. Quiconque étudierait de près ses sentiments en serait convaincu. On le calomniait auprès du cardinal; mais il se reposait en sa rare sagesse. Au besoin, il saurait montrer son dévouement au Saint-Siége et surtout à Léon X. »

Trois jours auparavant, il avait écrit au roi Henri VIII. « De même que ce monde inférieur, lui disait-il, dépend des corps célestes, de même l'état des peuples et des affaires publiques dépend surtout des plus grands princes. Réconciliée enfin avec la terre, la divinité inspire aux plus éminents monarques l'amour de la paix et de la piété. C'est sous les auspices, par les exhortations et grâce à la sagesse de Henri VIII que la paix, vœu constant de son âme, a été conclue. O cœur vraiment royal! O âme élevée et digne surtout d'un monarque chrétien! Comme il sait rendre la paix féconde pour les arts

et pour la vertu!... Non content d'exhorter et d'ordonner, il est l'exemple vivant de tout ce qu'il ordonne et recommande aux autres. Qui donc, même parmi les particuliers, observe plus exactement les lois, est plus incorruptible, plus attaché aux conventions, plus constant dans l'amitié, plus ami de l'équité et du droit? Quelle maison privée offre l'exemple plus manifeste d'un mariage chaste et uni? Où trouver une épouse qui rivalise mieux avec un époux excellent?... L'Angleterre sous Henri VIII renaît, pour ainsi dire, surpassant l'antique Marseille par les mœurs, Rome par la piété, pouvant par ses lettrés exciter la jalousie de l'Italie elle-même, si les lettres pouvaient être jalouses, possédant enfin un prince qui peut servir de modèle à tous les rois à venir. »

On sait que Henri VIII se piquait de science et surtout de science théologique. Dans une discussion qu'il avait engagée pour son divertissement, il avait soutenu qu'on ne pouvait exiger des laïques, à la messe, que la prière mentale. A l'occasion de ce paradoxe, Érasme vantait la finesse de son esprit, la force de ses raisonnements, la grâce de son élocution. « Dans ces lettres, auxquelles, disait-il, votre enfance auguste s'essaya si heureusement, vous avez fait tant de progrès, sans beaucoup d'étude peut-être, mais grâce à la richesse inouïe de votre nature, que la sûreté et la finesse de votre esprit paraissent merveilleuses, même aux théologiens les plus instruits. L'éloquence grecque et l'éloquence latine raconteront éternellement qu'il a existé en Angleterre un roi nommé Henri VIII, qui a réuni en sa personne l'amour de Ptolémée Philadelphe pour les bonnes lettres, le bonheur d'Alexandre le Grand, l'affabilité de Philippe, la force d'âme invincible de César, le bon sens d'Auguste, la douceur de Trajan, l'intégrité d'Alexandre Sévère, la science de Marc-Aurèle, la piété de Théodose. » Ici l'adulation aboutissait au ridicule. Toutefois, au milieu de ces louanges emphatiques se trouvaient des pensées qui ne manquaient ni d'élévation ni d'à-propos. Malheureusement les princes ainsi flattés finissent

par se persuader qu'ils possèdent toutes ces éminentes qualités dont on les gratifie.

Horriblement fatigué par le carême, Érasme voulut changer d'air et de nourriture. Il se rendit à Anvers. Après des maladies si graves, il crut devoir faire quelques sacrifices à sa santé qui avait besoin de se raffermir. A Louvain, il ne prenait pas même le temps d'être malade. Il avait, pendant l'hiver, perdu quelques jours à Malines, où il se vit forcé de faire sa cour aux évêques d'Utrecht et de Liége, ainsi qu'à d'autres grands personnages, parmi lesquels se trouvait le prince de Weere, toujours bienveillant comme dans son enfance. Un jeune prélat, Guillaume de Croy, archevêque de Tolède et cardinal, montrait également pour lui la plus grande faveur. Tous les dons de la nature se trouvaient réunis en sa personne. Il avait la pensée pénétrante, l'esprit vif et plein de séve. Il s'exerçait à parler et à écrire. Un espagnol, distingué par le talent et le savoir, Louis Vivès, était son précepteur.

Pour répondre au désir du jeune cardinal, Érasme lui adressa une lettre, le priant d'occuper la première place parmi les Guillaume, ses protecteurs. Il mêlait aux louanges de sages conseils. Il l'engageait à s'entourer de bons amis et de bons livres. « Les amis, disait-il, sont des conseillers utiles, mais les livres sont des conseillers plus utiles encore. » Parmi les sciences, il lui recommandait particulièrement celles qui pouvaient développer les qualités supérieures d'un prince. G. de Croy voulut qu'Érasme se dît, non pas son serviteur, mais son maître. Une discussion s'engagea entre eux par lettres au sujet de la morale péripatéticienne, que le jeune cardinal préférait à la morale platonicienne. Érasme laissa voir qu'il soupçonnait Vivès d'avoir inspiré son élève. « Si je ne savais, lui écrivait-il, que votre esprit peut se plier à tout, je croirais que quelque sophiste vous a aidé de ses conseils, tant vous avez d'adresse pour détourner le sens des choses. » Il applaudissait à son amour pour les lettres et l'estimait

plus heureux à ce titre que par son chapeau de cardinal.

Pendant que G. de Croy provoquait et recevait ses avis, il était sérieusement question de le choisir pour précepteur de Ferdinand, frère du roi Charles. Érasme n'accepta point cette mission, tout en reconnaissant qu'on ne pouvait désirer un prince meilleur et plus docile; car il s'entretenait souvent avec lui. Il proposa Vivès; mais il craignait que le cardinal ne voulût pas se séparer d'un maître tendrement aimé. Il s'étonnait qu'on négligeât de donner au jeune prince un précepteur digne de lui. Il citait l'exemple de l'Angleterre, où la cour ressemblait à une académie, et où l'on avait imposé *silence à ces langues qui ne savaient que médire.* En Brabant, les ennemis des lettres se déchaînaient encore. Ils semblaient pourtant s'adoucir peu à peu et se *remettre comme après le délire d'une grande fièvre.*

Au milieu de ces débats orageux, il avait reçu une lettre de Martin Luther. Quelque temps auparavant, Mélanchthon lui avait écrit : « Martin Luther, tout dévoué à votre nom, désire être approuvé de vous en toutes choses. » Le père du protestantisme ne maniait pas la langue latine avec autant d'élégance que le prince des lettres. Son style laissait voir la rouille scolastique; mais sous cette enveloppe un peu barbare circulait une séve riche. On y sentait une pensée originale et forte sous une forme saisissante.

Cette lettre, datée du 31 mars 1519, était ainsi conçue :

« *Martin Luther à Érasme, de Rotterdam, salut :*

« Voilà bien des fois que nous nous entretenons ensemble, vous et moi, ô Érasme, notre ornement et notre espérance, et pourtant nous ne nous connaissons pas encore. N'est-ce pas une chose étrange? Mais, tout étrange qu'elle paraisse, elle se reproduit tous les jours. Quel est l'homme dont Érasme n'occupe pas le sanctuaire le plus intime, qu'Érasme n'instruit pas, en qui Érasme ne règne pas? Je parle de ceux qui ai-

ment véritablement les lettres; car je ne me réjouis pas moins que, parmi les autres dons du Christ, on puisse vous attribuer celui de déplaire à bien des gens : c'est à ce signe que je discerne d'ordinaire les dons du Dieu clément et les dons du Dieu irrité. Je vous félicite donc de ce que, plaisant souverainement à tous les gens de bien, vous ne déplaisez pas moins à ceux qui veulent être seuls les premiers de tous et plaire souverainement. Mais c'est sottise à moi d'aborder sans façon et sans formules de respect et d'honneur un personnage de votre mérite, comme l'ami le plus intime, tandis que c'est un inconnu qui s'adresse à un inconnu. Mais votre bonté pardonnera ce tort à mon amour ou à mon ignorance; car ayant passé ma vie parmi les sophistes, je n'ai pas acquis assez de savoir pour écrire à un homme lettré. Autrement, de combien de lettres ne vous aurais-je pas fatigué depuis longtemps? et je n'aurais pas souffert que vous fussiez toujours seul à me parler dans ma chambre.

« Maintenant, instruit par l'excellent Fabricius Capiton que ces riens touchant les *indulgences* vous ont fait connaître mon nom, et par votre dernière préface du Manuel, que vous avez non-seulement vu, mais accueilli mon bavardage, je suis forcé de rendre hommage même par la lettre la plus barbare à votre excellent esprit qui m'a prêté, comme à tous, ses richesses. Toutefois, je le sais bien, vous compterez assurément pour peu de chose que je vous témoigne dans une lettre mon amour et ma reconnaissance; car il vous suffit que le cœur brûle pour vous devant Dieu d'une gratitude et d'une affection secrète, comme c'est assez pour nous aussi de posséder à votre insu votre cœur et vos bienfaits dans vos écrits, sans lettre reçue de vous et sans la présence de votre personne. Cependant un sentiment intime de pudeur et d'honnêteté ne me laisse pas libre de ne point me montrer reconnaissant en paroles, lorsque surtout mon nom commence à être connu, de peur que mon silence ne paraisse à quelqu'un de mauvaise nature, et même de la pire espèce.

« Ainsi, ô mon cher Érasme, ô homme aimable, si vous le trouvez bon, reconnaissez un pauvre frère en Christ, assurément plein de zèle et d'amour pour vous, mais n'ayant mérité par son ignorance que de rester caché dans un coin obscur, inconnu même au ciel et au soleil, communs à tous; ce que j'ai toujours ardemment désiré, ayant parfaitement conscience de ce que valait mon bagage; et je ne sais par quelle destinée la chose a tourné autrement, en sorte que me voilà forcé de souffrir avec une grande honte que mes misères et ma malheureuse ignorance soient exposées et étalées même devant les doctes.

« Philippe Mélanchthon va bien; mais tous ensemble nous pouvons à peine l'empêcher d'accélérer la ruine de sa santé par un amour excessif et insensé pour les lettres. Dans la chaleur de son âge, il brûle d'être tout et de faire tout pour tous. Vous remplirez un bon office, si dans une lettre vous l'avertissez de se conserver pour nous et pour les bonnes études. S'il vit, nous nous promettons je ne sais quoi de plus grand que l'espérance. André Carlostadt vous salue, vénérant de tout son cœur le Christ en vous. Que le Seigneur Jésus lui-même vous conserve pour l'éternité, excellent Érasme; ainsi soit-il.

« J'ai été verbeux; mais vous songerez qu'il ne faut pas lire toujours des lettres savamment écrites. Il faut quelquefois devenir faible avec les faibles. »

Il y avait dans cette lettre un singulier mélange d'humilité et d'orgueil que recouvrait un voile de haute mysticité. Elle frappa vivement l'esprit d'Érasme. Il répondit, le 30 mai 1519 :

« Mon très cher frère en Jésus-Christ, votre lettre m'a été fort agréable. Elle montre un esprit plein de finesse et respire une âme chrétienne. Je ne pourrais jamais exprimer par des paroles quelles tragédies vos petits livres ont excitées en ce pays.

« On ne peut même à présent arracher de l'esprit de ces hommes l'opinion très fausse que vos ouvrages ont été composés avec mon aide, et que je suis, comme ils disent, le chef de cette faction. Quelques-uns croyaient avoir trouvé l'occasion d'étouffer les bonnes lettres qu'ils détestent mortellement comme devant nuire à la majesté théologique, préférable pour beaucoup de gens au Christ lui-même, et de m'accabler du même coup; car ils m'attribuent quelque influence pour exciter les études. Tout s'est passé en clameurs, en actes téméraires, en artifices, en attaques haineuses, en calomnies; et si, présent, je n'avais pas été spectateur et même victime, je n'aurais jamais cru celui qui eût prêté à des théologiens un tel délire. Vous eussiez dit que c'était un fléau fatal, et cependant ce mal contagieux, parti d'un petit nombre, s'est propagé chez une foule de personnes, et une grande partie de cette Université assez nombreuse, comme atteinte de l'épidémie, s'est livrée à des transports frénétiques. J'ai attesté que vous m'étiez tout à fait inconnu, que je n'avais pas encore lu vos livres; que, par suite, je ne désapprouvais ni n'approuvais aucun article. J'ai averti seulement ces hommes qu'ils ne devaient pas se répandre en clameurs odieuses devant le peuple avant d'avoir lu vos livres, qu'il y allait de leur propre intérêt, car leur jugement devait être plein de gravité. Il fallait aussi examiner s'il était utile de porter devant une multitude confuse des points qui seraient plus convenablement réfutés dans des livres, ou discutés entre les hommes instruits, lorsque surtout la vie de l'auteur était louée d'un commun accord. Rien n'y a fait, tant ils aiment avec délire les discussions obliques ou plutôt diffamatoires.

« Que de fois la paix a été convenue entre nous! Que de fois, sur un léger soupçon, témérairement conçu, ils ont excité de nouveaux tumultes! Et avec une telle conduite, ils se croient des théologiens! Cette classe d'hommes est ici presque odieuse aux gens de cour. C'est moi aussi, disent-ils, qui en suis la cause. Comme tous les évêques me sont assez favorables, il ne mettent aucune confiance dans les livres. Ils placent tout l'espoir de la victoire dans les calomnies seules, que je méprise, fort de ma conscience. Ils deviennent un peu plus doux pour vous; ils redoutent peut-être les plumes savantes, peu rassurés qu'ils sont par leur sentiment intérieur. Certes, je les peindrais au naturel avec les couleurs dont ils sont dignes, si la doctrine, comme l'exemple du Christ, ne me dictait une autre conduite. Les bêtes sauvages s'adoucissent par les bons offices; les bienfaits rendent ces hommes furieux.

« En Angleterre, il y a des personnages qui pensent très favorablement de vos écrits, et ce sont les plus grands. Ici même vous avez des partisans, et parmi eux un homme éminent. Pour moi, je reste libre, ce qui m'est permis, afin de mieux servir les bonnes lettres, et il me semble qu'on avance plus par une douce modération que par l'impétuosité. C'est ainsi que le Christ attira le monde sous ses lois. C'est ainsi que saint Paul abrogea la loi judaïque, en ramenant tout à des figures. Il vaut mieux réclamer contre ceux qui abusent de l'autorité des papes que contre les papes eux-mêmes. Je pense que l'on doit faire de même à l'égard des rois. Il faut moins couvrir de mépris les écoles que les rappeler à des études plus saines. Sur les choses trop reçues pour être sur-le-champ extirpées des âmes, il faut discuter par des arguments serrés et concluants plutôt qu'affirmer dogmatiquement. Il est plus utile de dédaigner que de repousser certaines attaques violentes. En toute circonstance, on doit prendre garde de rien dire ou de rien faire qui sente l'arrogance ou la faction. Ainsi le veut, selon moi, l'esprit du Christ.

« En attendant, il importe de garder son âme, pour qu'elle ne soit pas corrompue par la colère, la haine, la vanité, car celle-ci nous tend ordinairement des piéges, même au milieu de notre zèle pour la piété. Si je rappelle tout cela, ce n'est

pas pour vous dire de le faire, mais pour que vous fassiez toujours ce que vous faites déjà.

« J'ai commencé à lire vos *Commentaires sur les Psaumes.* Ils me plaisent beaucoup, et j'espère qu'ils seront d'une grande utilité. A Anvers se trouve un religieux prieur, de son monastère, homme sincèrement chrétien, qui vous aime tout particulièrement. Il a été autrefois votre élève, à ce qu'il dit publiquement. Presque seul entre tous, il prêche le Christ; les autres prêchent des fables inventées par les hommes au profit de leur cupidité. J'ai écrit à Mélanchton. Que le Seigneur Jésus vous communique son esprit plus abondamment de jour en jour, pour sa gloire et pour l'utilité publique. »

Cette lettre devait rester secrète. Publiée quelques mois plus tard par l'indiscrétion des Allemands, elle excita la plus violente tempête.

CHAPITRE XX

Hutten et le cardinal de Mayence. — Élection impériale. — Frédéric le Sage. — Jonas. — Lettre à Léon X. — Mort de Colet. — Louis Vivès, médiateur entre Érasme et Budé. — Lettre de Longueil au doyen d'Orléans.

Ce qui préoccupait surtout les esprits en ce moment, c'était l'élection d'un empereur. Le jeune archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, cardinal et primat de la Germanie, devait y présider, comme grand chancelier de l'empire. C'était un personnage brillant, mais cupide jusqu'au cynisme, faisant profession de protéger les lettres et en même temps dirigeant la vente des *indulgences*. Grand admirateur d'Érasme, il avait à sa cour le principal auteur des *Lettres des hommes obscurs*, Ulric de Hutten, un chevalier qui maniait aussi bien l'épée que la plume. Érasme aimait son esprit vif et mordant, sans approuver ses témérités licencieuses. Hutten avait obtenu du prince le paiement de sa solde partout où il serait. Érasme n'était pas étranger à cette faveur. En vantant dans ses *annotations* du Nouveau Testament le patronage dont l'archevêque entourait Hutten, il avait stimulé le zèle du cardinal pour les bonnes lettres. Il avait annoncé l'intention de lui dédier son petit livre sur la *Méthode de la vraie théologie*. « Il vous aime merveilleusement, écrivait Hutten à son maître; vous devez cet avantage à vos éminentes qualités. Toutefois c'est contre la coutume des princes allemands. »

La verve enjouée de Hutten n'était pas oisive à la cour de l'électeur. Pendant une année entière, il s'était occupé de badinage. Il avait déjà envoyé à Érasme d'autres écrits. Il lui fit parvenir alors la *Fièvre* et le *Phalarisme*. « Je le sais, lui disait-il, vous blâmerez mon audace plus que vous n'approuverez mon courage. » Une expédition se préparait contre le duc de Wurtemberg. Hutten devait y prendre part. S'il périssait dans cette lutte contre un brigand, il priait Érasme de faire connaître à la postérité son nom et son zèle pour lui. Le *Triomphe de Reuchlin*, son œuvre, venait de paraître et excitait de grands murmures chez les théologiens.

Érasme lui répondit : « J'ai lu votre petit livre, intitulé *la Cour;* il m'a plu infiniment. Quelle chose en effet, venant de Hutten, ne me plairait pas? La vente de la *Fièvre* et du *Phalarisme* a été interdite à Louvain, mais à Louvain seulement, car la tyrannie de cette Université ne s'étend pas plus loin. Certains demi-dieux s'y trouvent attaqués... Mais qu'est-ce que j'entends? Hutten tout armé de fer combattra sur un champ de bataille! Je vois bien que vous êtes né pour la guerre, vous qui luttez, non-seulement avec la plume et la langue, mais aussi avec les armes de Mars. Je loue votre courage; mais si vous m'écoutez, vous conserverez Hutten aux Muses. S'il vous arrivait malheur, le ciel nous en préserve! comment remplacer un tel génie? Vous savez que Mars est inconstant et peu favorable aux beaux talents, car c'est le plus stupide des dieux. »

Quelques semaines après, écrivant à l'archevêque de Mayence, il lui parlait de la protection que la famille royale, les deux cardinaux et presque tous les évêques d'Angleterre accordaient aux lettres, et engageait par là délicatement l'électeur à suivre un si bel exemple. Enfin il recommandait Hutten, cet unique ornement de l'Allemagne. « Ici, disait-il, tout le monde aime de plus en plus le génie de Hutten. Votre Altesse, en lui accordant si franchement sa faveur, s'attire les éloges et même la reconnaissance de tous les lettrés. » Le

cardinal, tout occupé de l'élection impériale, sut trouver un moment pour lire la lettre d'Érasme; rien en effet ne pouvait l'empêches de lire ses lettres élégantes, en quelque temps, en quelque lieu qu'elles lui fussent remises; chacune d'elles *le faisait tressaillir de joie.* « Continuez, lui écrivait-il, à enrichir par vos études admirables les lettres sacrées et la science divine. » Il aimait Hutten, parce que Hutten était aimé d'Érasme. Par suite d'un malentendu, le livre qui lui était destiné avait été dédié à un autre; mais satisfait de son intention, il allait lui envoyer un faible présent.

Une faveur si empressée remplit Érasme de joie. C'était, disait-il, non-seulement un aiguillon, mais une force. Il aurait voulu dignement remercier le prince d'une bonté si rare envers un homme de si humble condition; mais il aimait mieux féliciter le monde d'avoir pour empereur, grâce surtout à l'archevêque et aux plus sages princes, Charles V, seul capable en ce moment de porter un si grand poids. L'empereur qui, depuis quelques siècles, avait plus de droits que de pouvoir réel, allait posséder une puissance égale à ses prérogatives et exercer sa suprématie sur le monde en fait comme en droit. Par son âge, par ses possessions, Charles devait être plus que tout autre redoutable aux barbares ennemis du Christianisme. « Heureux le monde, ajoutait-il, si le nouvel empereur, fidèle au beau caractère qui se montre en lui, fait partout régner la paix, fleurir les lettres et la religion, ou tourne, au besoin, les armes des princes unis contre les adversaires du nom chrétien! Ce qui relève sa gloire, c'est d'avoir eu pour compétiteur le roi de France, un si grand prince, et d'avoir obtenu l'empire sans l'avoir ambitionné, sans l'avoir acheté. »

Sur ce dernier article, Albert de Brandebourg savait à quoi s'en tenir. « J'ai honte de sa honte, disait de lui un agent de la maison d'Autriche (1). » Au fond, Érasme avait moins

(1) Voir un article de M. Mignet, *Revue des Deux-Mondes*, 1854, t. I, p. 224.

d'enthousiasme pour l'élection du nouvel empereur qu'il n'affectait de le dire. « On nous a imposé, écrivait-il, le lourd fardeau d'un grand nom. Fasse le ciel que ce soit pour le bonheur du monde chrétien ! » Dans les Pays-Bas, la joie fut sans mesure. La multitude, presque toujours aveugle, applaudissait à la grandeur de son prince, sans voir que cette puissance préparait la ruine des anciennes libertés. L'électeur de Saxe, Frédéric, avait refusé l'empire avec noblesse, la veille du jour où Charles fut élu. Comme on lui demandait ensuite qui devait être choisi, il dit que nul n'était plus capable que le roi catholique de soutenir un si grand fardeau. Il refusa avec beaucoup de fermeté trente mille florins qui lui étaient offerts de la part de ce prince; et comme on le pressait de permettre qu'on en donnât au moins dix mille à ses serviteurs : « Qu'ils reçoivent, s'ils veulent, dit-il, mais demain aucun de ceux qui auront reçu seulement un écu d'or, ne restera chez moi. » Le lendemain, montant à cheval, il se déroba, sans plus de retard, à ces importunes instances.

R. Pace, l'ambassadeur d'Angleterre, parlait de lui avec admiration. Gravité, prudence, intégrité, science, tout lui avait paru digne d'un grand prince. Érasme disait : « A mon avis, il a refusé l'empire avec plus de gloire que d'autres ne l'ont recherché, et cependant nul ne tient mieux les rênes du gouvernement que celui qui en connaît bien le poids. »

Il le remercia de la protection qu'il accordait aux lettres contre les défenseurs de l'antique ignorance. Il s'était formé autour du prince une sorte d'association composée d'amis des bonnes études, qui étaient en même temps les partisans et les soutiens de Luther. C'est à elle qu'Érasme écrivait : *Amat victoria curam* (1). C'était la devise de la prudence aussi bien que du zèle; c'était sa propre devise.

Il avait des amis et des admirateurs dans toute l'Allemagne. Tous voulaient avoir une lettre de lui, grande ou

(1) *Littéralement :* La victoire aime le soin.

petite. Un jeune homme appelé Dracon s'apprêtait à célébrer ses louanges, repoussant d'avance tout soupçon de flatterie. Érasme répondit qu'il ne voyait pas pourquoi on le flatterait. Il n'avait rien à donner. Deux autres allemands, Gaspard Schalbus et Jodocus Jonas, ne se contentèrent pas de lui écrire. Ils se rendirent ensemble à Louvain pour le voir, comme avait fait Eobanus, sans craindre les brigands et la peste qui désolaient les lieux par où ils devaient passer. Ils étaient prêts à chercher celui qu'ils admiraient non-seulement en Belgique et en France, mais jusqu'aux extrémités du monde. Sa conversation les charma. Ils n'auraient pas voulu donner leur voyage pour des monceaux d'or, mais ils désiraient surtout emporter une lettre d'Érasme.

Jonas ayant obtenu cette faveur, son compagnon réclama la même grâce. Cet empressement embarrassait un homme désireux de paraître modeste et interrompait ses études. Cependant il finissait par s'y prêter. Jonas, que nous retrouverons à Worms, à côté de Luther, lui plut tout particulièrement. Il lui semblait destiné à relever la gloire du Christ par la prédication de sa doctrine. Dans une lettre assez longue, Érasme lui traça les principaux devoirs du prédicateur évangélique. Il écrivit plus brièvement à Schalbus : « L'amour, disait-il, celui d'un allemand surtout, est de soi-même impérieux et irrésistible. » Toutefois il espérait que son visiteur se contenterait d'une courte lettre, par pitié pour lui et dans l'intérêt des études. C'était Eobanus qui lui avait adressé les deux visiteurs. Il s'en plaignit doucement : « De telles entrevues, ajoutait-il, diminuent toujours l'idée qu'on avait de moi. » Eobanus avait écrit en vers son itinéraire; il plut beaucoup à Érasme qui le fit réimprimer.

Sa renommée s'étendait plus loin que l'Allemagne, en Hongrie, en Bohême, en Pologne. L'évêque de Breslau, Jean Thurzon, lui écrivit de sa propre main une longue lettre où il lui annonçait un présent et l'intention de lui rendre visite. Érasme répondit qu'il ne conseillait pas au prélat de faire un

si grand voyage pour voir un homme si chétif; il n'était pas Tite-Live, et l'évêque n'était pas un barbare de Gadès. Thurzon avait près de lui un lettré, appelé Gaspard Velius, qui avait chanté Érasme dans un poème latin. « En lisant ces vers, disait celui-ci, je crois entendre la trompette de Lucain. Velius doit chanter les grands rois et non Érasme. » Heureux de posséder enfin une lettre autographe de celui qu'il proclamait l'unique restaurateur et le second père des bonnes lettres, ainsi que de la vraie théologie, l'évêque de Breslau lui envoya un bonnet d'hermine, quatre horloges à sablier et quatre parcelles d'or pur, extrait des mines de ce diocèse, et dont *l'éclat inaltérable était l'image de sa gloire.*

Un personnage considérable de la Bohême, Jean Schlectas, qui avait passé à la cour du roi Ladislas seize années pour s'instruire, lui adressa une lettre qui était un véritable panégyrique. Il l'invitait à venir à Prague. Là aussi Érasme avait des partisans et des adversaires. Un chanoine y avait répandu le bruit qu'il avait été brûlé avec ses ouvrages à Cologne. Il répondit à son admirateur qu'il n'avait aucune envie de visiter un pays où les voyageurs avaient besoin de se faire escorter pour être en sûreté, mais qu'il entretiendrait volontiers un commerce de lettres avec un ami tel que Schlectas.

Il supportait impatiemment ces fausses rumeurs par lesquelles ses ennemis le faisaient mourir en impie et le mettaient en terre tout vivant. « Que peut-on leur souhaiter, disait-il, sinon des sentiments meilleurs, afin qu'ils ne vivent plus dans la mort? Comment, en effet, appeler vivants des hommes animés d'une telle haine contre leur prochain qui ne leur fait point de mal et qui s'applique à être utile à tout le monde. Affligés de le voir vivre, ils l'enterrent de temps en temps. Ne pouvant jouir de la réalité, ils se repaissent d'une vaine image et se font un cruel plaisir de la douleur de ceux que leurs récits plongent dans l'affliction. » Une fois, il reçut une élégie inspirée par un autre sentiment. On y déplorait sa

mort et on le plaçait au ciel. Cette louange, pour ainsi dire posthume, ne lui fut pas désagréable. « L'éloge qui s'adresse à un homme vivant, disait-il, est toujours suspect de flatterie. »

Tandis qu'il trouvait de chauds partisans dans les contrées les plus lointaines, on continuait de l'attaquer avec violence dans son pays. Lée menaçait de publier un livre où il relevait plus de cent passages erronés dans la nouvelle édition du Nouveau Testament. Les moines le proclamaient mille fois plus savant que son adversaire. Ils ajoutaient que les théologiens de Louvain allaient, par une décision unanime, expulser Érasme de leur école. En apprenant ces graves nouvelles, ses amis s'alarmaient. Un chanoine d'Aix-la-Chapelle, l'exhortant au courage, l'invitait à imiter saint Jérôme terrassant Ruffin, à préparer contre *ce Goliath* étranger la fronde de David, c'est-à-dire la parole de Dieu et la doctrine du Christ. Des amis plus sages l'engageaient à dédaigner son adversaire, car il ne manquerait pas de gens qui accableraient, sans lui, ce jeune homme *perdu par la soif de la renommée.*

Érasme n'écouta pas cet avis. Ce qui l'inquiétait et l'exaspérait tout à la fois, c'est qu'il croyait voir dans Lée, comme dans Latomus, l'instrument de certains théologiens qui ne cherchaient qu'une occasion. Quelques-uns même prétendaient que son livre n'était qu'un centon et un assemblage de calomnies diverses. Presque calmé d'abord, Lée s'était irrité de nouveau en voyant Érasme écrire au commencement de sa réponse à Latomus qu'il y avait un homme pétri de fard et de mensonge qui se livrait contre lui à toute sorte de manœuvres. En effet, Lée mettait en avant un petit livre, mais il ne le montrait qu'aux gens malintentionnés pour son adversaire, qui n'avait pu lui-même obtenir de le voir. Érasme lui écrivit pour se plaindre de sa conduite. Ce qu'il lui reprochait, ce n'était pas d'être en désaccord avec lui, mais d'être devenu tout à coup son ennemi, d'avoir écrit contre lui en son absence, d'avoir attaqué la première édition du Nouveau

Testament, lorsqu'une nouvelle allait paraître; d'avoir communiqué le livre à ses détracteurs et non à lui-même, de l'avoir rempli d'injures violentes et même de mensonges. Il le rappelait à la gravité chrétienne. « Pourquoi ne publiez-vous pas ce livre, disait-il, si vous voulez être utile? Pourquoi ne faites-vous pas admirer cette science prodigieuse acquise en quelques mois? Peut-être le pape, admirant votre génie, vous confiera-t-il la censure du monde entier? Aussi bien, dit-on que, trois jours après avoir commencé l'hébreu, vous avez prétendu en remontrer à Reuchlin et à Capiton.

« On suppose que vous attendez ma mort pour publier votre livre et triompher sans contradiction comme sans gloire... Jeune, vous pouvez vous faire pardonner un amour excessif de la renommée; mais la postérité condamnera hautement la voie suivie par un homme qui se donne, non-seulement pour un théologien et un honnête homme, mais même pour un petit saint. Vous continuez, depuis près deux ans déjà, cette comédie, et vous la trouvez si agréable, que vous semblez vouloir y persévérer jusqu'à la fin.

« Je ne vous veux pas de mal; je ne désire vous attirer aucune inimitié; mais, grâce aux émissaires de certains hommes, cette affaire est connue partout. J'ai en tous lieux quelques amis que je me suis faits par mes ouvrages. J'en ai en Allemagne de bien plus ardents que je ne voudrais. Les hommes de cette nation sont violents de leur nature. Les lettres n'ont pas encore adouci leur rudesse native. Vous pouvez voir par quels mordants libelles ils accablent ceux qui ont osé les provoquer. Jusqu'ici j'ai retenu leur plume par mes lettres et par mes paroles. Je continuerai de le faire autant que je le pourrai. Mais j'apprends que certains hommes menacent de mettre au jour des écrits d'une grande violence. Si ces craintes sont fondées, c'est à vous de prévenir par votre prudence un malheur qui, en vous accablant, laisserait peser sur moi un injuste soupçon de connivence. »

On voit qu'il cherchait à intimider son adversaire. Il écrivait à l'évêque de Rochester qui avait essayé vainement d'apaiser la querelle :

« L'Allemagne est absolument folle contre Lée; tant est grand le nombre des libelles qui surgissent de tous côtés. Quoiqu'il soit digne de tout mal, je souhaiterais pourtant les voir rester tranquilles. Ils m'écrivent ouvertement qu'ils ne m'obéiront que pour s'abstenir d'outrager la nation anglaise. Je les ai menacés d'être Français à l'avenir, s'ils ne cessaient de m'aimer d'une façon si désagréable. » Il était plus franc avec Hutten. « Ici, disait-il, on use des plus basses calomnies avec une habileté qui dépasse mes forces; il faut bien que je l'avoue. Si quelqu'un parmi vous veut apprendre l'art de calomnier, je lui indiquerai un maître merveilleux qui semble né tout à fait pour une telle profession. Cicéron est un orateur moins habile que ce calomniateur. Il n'est pas temps encore; mais bientôt je vous recommanderai l'homme, pour qu'il soit célébré par la plume de tous les lettrés. C'est l'honneur dont il est digne et qu'il ambitionne ardemment. »

Il n'était pas sans redouter la fâcheuse influence que les trames de Lée pouvaient exercer sur les prélats d'Angleterre. On avait même essayé d'indisposer Fisher contre lui, sous prétexte qu'Érasme ne le nommait que très rarement dans ses ouvrages. L'évêque de Durham se montrait toujours bienveillant. Érasme lui avait dédié la Paraphrase de l'*Epître aux Galates* qui venait de paraître. « Avec la marche du temps, lui disait-il, la vérité triomphera. » Moins bien disposé, l'évêque de Winchester écoutait les accusations de ses ennemis. Érasme lui écrivait : « Si Lée croit ses opinions plus vraies que les miennes, il n'a qu'à procéder démonstrativement; le soin de sa réputation le lui commande. La vérité peut être en souffrance, mais elle est invincible. »

Mal protégé par les brefs de Léon X, il désirait une intervention plus efficace du pontife pour faire cesser des luttes funestes à son repos comme à la paix publique. Il prit le parti

de lui écrire : il parlait d'abord de la seconde édition du Nouveau Testament, préparée par des labeurs incalculables. Elle avait paru, à ce qu'il semblait, sous d'heureux auspices, recommandée non-seulement par le nom d'un pape, mais encore par celui de Léon X, de tous les noms le plus doux au monde chrétien. Auparavant, tous ceux qui avaient une véritable piété, vénéraient cet ouvrage qui lui était consacré comme à une divinité. Ils le recevaient avec plus d'empressement encore, maintenant qu'il était approuvé par l'oracle de l'évêque suprême. Ne serait-ce pas, en effet, le comble de la démence pour un faible mortel que de condamner par un jugement privé ce qu'approuvait le souverain interprète de la pensée divine, à l'autorité duquel nous devons même de croire à l'Évangile. Ceux que la nouveauté de la première édition avait choqués prenaient un autre sentiment et reconnaissaient leur méprise. Tous étaient enflammés d'amour pour les *Ecritures sacrées;* et c'était à Léon X qu'en revenait l'honneur. Ceux qui jusque-là puisaient en quelque sorte une théologie froide et toute troublée à des mares fangeuses, préféraient maintenant puiser aux sources très pures du Christ et des Apôtres.

Tous approuvaient l'édition nouvelle, excepté un fort petit nombre d'hommes trop bornés pour être convaincus par de bonnes raisons, ou trop superbes pour vouloir apprendre une science meilleure, ou trop opiniâtres pour ne pas rougir d'être peu constants dans une mauvaise entreprise, ou enfin trop avancés en âge pour espérer quelque profit de leurs efforts. Condamnant pour la plupart sans avoir lu, ils s'efforçaient de persuader aux esprits grossiers et ignorants que la connaissance des langues et des bonnes lettres était contraire à l'étude de la théologie, tandis qu'elle lui prêtait en réalité autant de secours que d'ornement. Ils avaient placé leur plus grand espoir de victoire dans leurs calomnies et leurs clameurs devant la foule ignorante à laquelle il était très facile d'en imposer au nom du zèle religieux qu'ils savaient merveilleusement simuler. Ils mettaient en avant les noms affreux d'hérésie et d'anté-Christ, l'intérêt de la religion menacée et en péril.

« A ces maux si effrayants, poursuivait Érasme, ils mêlent les langues et les lettres polies. Ils prétendent que ces horreurs viennent de la poésie; car sous ce nom, ils décrient toute science un peu ornée, c'est-à-dire tout ce qu'ils n'ont pas appris eux-mêmes. Ils n'ont pas honte de débiter ces sottises même en chaire, eux qui veulent être regardés comme les hérauts de la doctrine évangélique. Ils abusent aussi des noms du pontife et du Saint-Siége, sacrés pour tous. Il n'y a point de trame qu'ils n'aient ourdie, point de calomnie qu'ils n'aient essayée contre ceux dont ils voient les ouvrages contribuer au progrès des études.

« Parmi eux, ils me comptent aussi, moi qui ne sais quelle a été l'influence de mes travaux, mais qui du moins ai fait de grands efforts pour rappeler les hommes de ces stériles subtilités à l'amour ardent d'une théologie plus pure et en même temps plus austère, et je comprends que mes efforts n'ont pas été entièrement perdus, quand je considère avec quelle fureur me poursuivent certains hommes chagrins de voir en honneur ce qu'ils ne peuvent enseigner, et rougissent d'apprendre... Mais satisfait d'avoir pour témoin le Christ à qui surtout sont consacrées mes veilles littéraires, fort du jugement de Votre Sainteté et aussi de ma conscience, appuyé enfin du suffrage de tant de personnes illustres, j'ai toujours dédaigné ces furieuses clameurs. »

Il aurait pu, en traitant d'autres sujets, s'élever aux richesses, aux dignités. Il avait mieux aimé servir la gloire du Christ, en lui consacrant son talent, si faible qu'il fût.

Il avait toujours pris soin de ne rien écrire d'impie, d'obscène ou de séditieux. Si dans sa jeunesse il s'était joué quelquefois avec trop de licence, il n'avait jamais noirci personne par sa plume. Nul n'avait été rendu moins pieux par ses écrits; nul trouble n'avait éclaté et n'éclaterait jamais à cause

de lui. Aucune méchanceté de ses détracteurs ne pourrait le faire sortir de cette ferme résolution. Ce que d'autres écrivaient ne le regardait pas.

Toutefois il voyait avec affliction que les controverses amères de certains hommes ébranlaient fort sérieusement le calme des études et de l'Église chrétienne. Déjà l'on ne s'en tenait plus aux arguments; le combat s'envenimait par de violentes injures, par des libelles mordants, et, grâce aux invectives réciproques, le tumulte dégénérait en une véritable fureur. « Il n'est personne, disait-il, qui ne manque en quelque chose, excepté celui qui n'est pas homme; mais ces manquements humains, s'ils sont de telle nature qu'on ne puisse fermer les yeux, doivent être corrigés avec une douceur chrétienne. Maintenant on défigure et l'on corrompt ce qui a été bien dit, et souvent ce qu'on ne comprend pas. On aigrit par des paroles violentes ceux que l'on pouvait guérir par la mansuétude chrétienne. On éloigne par la rigueur ceux que l'on pouvait retenir par la bonté...

« Ces désordres, partis quelquefois de faibles commencements, produisent souvent un très vaste incendie; et un mal, d'abord négligé comme de nulle importance, grandissant peu à peu, éclate enfin et devient un grand péril pour la paix chrétienne.

« En cette circonstance, on doit beaucoup d'éloges aux excellents monarques qui, par leur autorité, ont calmé ces dissensions dès leur naissance, comme Henri VIII en Angleterre, François Ier en France. En Allemagne, pays partagé entre plusieurs souverains, il n'en peut être de même. Chez nous, qui avons commencé tout dernièrement à posséder un prince très bon et très grand, mais séparé de nous par une immense distance, quelques hommes s'agitent impunément. Ainsi Votre Sainteté me parait devoir faire une chose très agréable au Christ, si elle impose silence aux luttes de ce genre, faisant pour le monde entier ce que les rois de France et d'Angleterre ont fait pour leurs royaumes. Votre piété

ramène à la concorde les plus grands monarques; cette même piété doit rendre aussi le calme aux études; ce qui sera, si, par votre ordre, ces hommes qui ne peuvent parler cessent de murmurer contre les lettres polies, et si, muets pour bénir, ils s'abstiennent de médire de ceux qui étudient les langues; si enfin chacun maintient avec fermeté ce qu'il enseigne, sans outrager l'enseignement d'autrui. »

Ces paroles pleines de prévoyance ne furent pas entendues. Plus tard, Sadolet lui-même reconnaissait avec douleur les fautes commises par Léon X. Le pontife, plus occupé de politique, de littérature et de fêtes que de religion, ne sortit de son insouciance que pour user de rigueurs inopportunes qui aggravèrent le mal au lieu de le guérir (1).

En attendant, Érasme continuait ses travaux pour le progrès des études. Il avait résolu de donner au monde Saint Cyprien, purifié des fautes qui l'altéraient, et débarrassé des ouvrages qui lui étaient faussement attribués. Il dédia cette édition au cardinal Pucci. Il voulait montrer sa reconnaissance pour les services signalés que le cardinal et le nonce, son neveu, lui avaient rendus.

Quoiqu'il donnât la plus grande partie de son temps aux auteurs sacrés, il revenait quelquefois aux auteurs profanes, et ce n'était pas sans bonheur. « Ceux qui ont été piqués par les scorpions, disait-il, demandent à ces mêmes animaux le remède de leur piqûre. Moi aussi, fatigué de corps et d'esprit par des études trop austères, je cherche encore mon délassement dans les études, mais dans des études plus riantes. Les hommes véritablement studieux ne font pas autre chose durant toute leur vie, autant qu'il leur est permis de gouverner leur existence à leur gré, et ils interrompent moins souvent leurs études qu'ils ne détendent quelquefois leur esprit pour le ranimer. Ils ne sont jamais oisifs. Leurs vacances, leur repos même sont plus féconds que les occupa-

(1) [illegible]

tions les plus actives de certaines gens. C'est ainsi qu'un bon soldat, même dans ses jeux, s'exerce à la guerre. »

Harassé par des travaux excessifs, voulant récréer son corps et son esprit, il quitta Louvain et voyagea dans quelques villes du Brabant et de la Flandre, pour se tenir quelque temps éloigné de ses livres, comme pour jouir de la présence et des entretiens de quelques doctes amis. Cependant il ne put se séparer de sa chère bibliothèque sans emporter un ou deux livres, comme des compagnons de route avec lesquels il pourrait s'entretenir et tromper le temps, s'il n'avait personne pour causer agréablement. Il prit donc avec lui les *Offices* de Cicéron, *Lélius* et *Caton*, avec les *Paradoxes* des stoïciens. La petitesse du volume, commode pour le voyage, l'avait séduit. Il recueillit un double fruit de cette lecture. Elle lui rappela le souvenir délicieux de son ami Tutor, à qui le volume était dédié. En second lieu, elle l'enflamma tout entier de l'amour de l'honnête et de la vertu. Depuis longtemps il n'avait rien ressenti de semblable en lisant certains auteurs modernes qui étaient chrétiens et qui discutaient les mêmes questions avec beaucoup de subtilité, à ce qu'il trouvait, mais avec non moins de froideur. Il ne pouvait contenir son admiration en voyant une telle morale dans une bouche profane et païenne.

« Dépeignez à nos Satrapes, disait-il, un prince ou un magistrat tel que le peint Cicéron, que je meure, si avec son portrait il ne prête à rire, comme un insensé!... Où trouver, parmi les chrétiens, deux amis qui ressemblent à l'image tracée par ce païen, des vieillards qui supportent avec une âme si ferme les incommodités de l'âge ou qui s'entretiennent si chastement avec des jeunes gens? Et cependant il y a des esprits assez grossiers pour détourner les hommes d'étudier ces livres comme poétiques et nuisibles à la pureté des mœurs! » Erasme, au contraire, pensait que les maîtres devaient les expliquer à la jeunesse, que les vieillards devaient

les lire et les relire. Il en fit donc une nouvelle édition qu'il dédia de nouveau au savant jurisconsulte. Il y ajouta des notes courtes, mais selon lui assez utiles, où il s'attachait principalement à rabattre la superstition de certains hommes en fait de diction. Il préludait ainsi au cicéronien.

Rentré à Louvain, il ne tarda pas à faire la paix avec les théologiens qui la demandèrent eux-mêmes, après avoir, dit-il, tout tenté pour le perdre. Atensis, qui avait été l'instigateur de Martin Dorpius, passait pour avoir suscité cet orage. Ce fut lui aussi qui proposa la réconciliation. Après des négociations assez laborieuses, le traité fut conclu et signé au *Collége du Faucon*. On promit d'oublier tout ce qui s'était passé. Les théologiens devaient réparer autant que possible le tort fait à la réputation d'Erasme, et celui-ci retenir la plume de ses amis. Dorpius publia même un petit livre où il déclarait avoir changé de sentiment. Érasme déposa les armes, bien résolu à ne pas violer la paix, mais à se tenir constamment en garde. « Je sais, écrivait-il à Tunstall, que vous n'approuvez pas mes *Apologies*, mais il a fallu se conformer au temps. Vous loueriez plutôt ma douceur, si vous connaissiez la violence de l'attaque. »

Lée ne fut pas compris dans le traité. La paix ainsi faite avec les théologiens, Érasme pria l'évêque de Liége de le réconcilier avec les princes de Bergues et le comte de Hochstraten, que leurs accusations lui avaient un peu aliénés. Le prélat l'avait invité instamment à venir le voir. Érasme remettait toujours ce voyage. Enfin il allait partir, quand un brouillard affreux l'arrêta encore.

Le vieux prince de Bergues envoyait le dernier né de ses enfants compléter son éducation en Angleterre, dans *cette cour unique pour la pureté des mœurs, pour la science, la vertu, la sagesse*. Érasme recommanda ce jeune homme de belle espérance aux personnages illustres de ce royaume, et profita de l'occasion pour se rappeler au souvenir de ses amis d'outre-mer. Il avait vu à Bruges le cardinal Campége et avait dîné chez

lui. Les manières de ce personnage, franches et sans fard, lui avaient beaucoup plu. Le cardinal lui avait dit que Wolsey avait accueilli sa dernière lettre avec un visage bienveillant et joyeux. Mais ni le roi ni le tout-puissant ministre ne lui répondaient. Ce silence lui semblait étrange. Il s'en ouvrait à R. Pace. Il exprimait à Wolsey lui-même son ardent désir de recevoir une réponse, il imputait ce retard au flot des affaires. « Une lettre de Votre Éminence, lui disait-il, serait pour moi la plus grande des faveurs, si je la méritais. »

L'Angleterre venait de faire une grande perte. Colet était mort, enlevé par une hydropisie. Érasme paraît avoir vivement regretté son bienfaiteur et son ami. Voici ce qu'il écrivait à un certain Lupsetus, qui était l'élève et comme l'enfant du doyen de Saint-Paul : « Depuis dix ans, aucune mort n'a été plus cruelle pour moi. Je suis très désireux de consacrer sa mémoire à la postérité. »

Il le pria de lui fournir tous les renseignements qui pouvaient lui être inconnus. « Malheureux que nous sommes, disait-il, on pleure l'argent perdu avec des larmes vraies. Comment ne pas pleurer une telle perte avec les larmes les plus amères?... Mais que servent les sanglots et les lamentations? Il ne peut être rappelé, et nous le suivrons bientôt. Cependant il faut féliciter Colet, qui jouit déjà avec sécurité du Christ, objet de son amour, du Christ qu'il avait toujours sur les lèvres et dans le cœur. » Il écrivait encore à R. Pace, qui avait succédé à sa fortune, comme doyen de Saint-Paul : « Il me semble que je suis privé de la moitié de ma vie depuis la mort de Colet. Quel homme a perdu l'Angleterre! Quel ami j'ai perdu moi-même ! »

Il fut fidèle à sa mémoire. Il raconta sa vie dans une lettre adressée à Jonas d'Erfurt. Il y joignit celle d'un religieux franciscain appelé Vitrarius, qu'il avait connu à Saint-Omer. « J'avoue, disait-il, mon très cher Jonas, que j'ai été lié avec beaucoup d'hommes dont j'estimais fort la vertu, mais, à mes

yeux, tous dans leurs mœurs laissaient désirer je ne sais quoi sous le rapport de la pureté chrétienne, par comparaison avec la vertu de ces deux hommes. Dans Colet, cependant, il y avait certaines choses qui rappelaient l'humanité. Dans Vitrarius, je n'ai jamais rien vu qui trahît en quelque manière le sentiment humain. »

Le silence de Wolsey l'inquiétait d'autant plus que la négociation engagée avec la France n'avait pas avancé depuis quelques mois. Vers le milieu de juin, Nicolas Béraud lui avait annoncé que l'archevêque de Sens allait lui écrire sur des affaires très importantes. Érasme avait répondu qu'il tenait peu à une grande fortune accompagnée d'une charge égale. Il ajoutait : « Mon cœur a toujours été amoureux de repos et de liberté, plein d'aversion pour le tumulte des affaires. » Le 2 octobre, la lettre annoncée n'était pas encore arrivée. Érasme profita d'une occasion pour se rappeler au souvenir du prélat, lui exprimer sa reconnaissance et lui donner des nouvelles de sa santé ébranlée par un temps malsain et par les agitations violentes qu'avait excitées la conspiration de ses ennemis. Malgré ces assauts effroyables, il croyait avoir gardé son équilibre et être resté fidèle à la modération chrétiene.

Sa correspondance avec Budé était toujours pleine d'ombrages. En dépit des protestations d'amitié, les cœurs gardaient un fond d'amertume secrète. Aux lettres interminables avaient succédé des billets laconiques. Entre les deux savants mutuellement aigris, un espagnol, leur admirateur, Louis Vivès, essaya d'intervenir. Il était allé à Paris, où l'Université l'avait accueilli avec franchise et bonté, quoiqu'il fût l'ennemi de la dialectique subtile. Il vit deux fois Budé et lui fit l'éloge d'Érasme. D'un autre côté, écrivant à celui qu'il appelait son maître, il donna les plus grandes louanges au savant français. Érasme lui répondit : « Budé ne s'aliénera jamais Érasme, quand même il écrirait contre moi les plus violentes invectives. » A son tour, Budé voyait dans

Vivès un médiateur aimable qui ferait disparaître tout nuage. « Pour ce qui me regarde, disait-il, je n'ai éprouvé jusqu'ici ni ressentiment ni défiance, et je n'avouerais pas le contraire au prêtre même qui reçoit les confidences de mon âme. » D'un caractère un peu rude, il n'aimait pas les hommages complaisants et les amitiés assaisonnées de mutuelles flatteries. Ami de la plaisanterie jusqu'à l'excès, il savait la supporter dans les autres, lors même qu'elle était à deux tranchants. Il s'étonnait qu'Érasme n'eût pas répondu à sa dernière lettre agressive.

Cette réponse arriva enfin, écrite en grec. Elle commençait à peu près ainsi : « Si je n'ai pas répondu, l'unique motif, c'est que, mettant votre amitié à un haut prix ou plutôt la prisant au-dessus de tout, je souhaitais qu'elle parût à tous ce qu'elle était véritablement à mes yeux, c'est-à-dire pure et franche. Je pensais que notre bonne intelligence avait besoin pour se maintenir non de L. Vivès, servant de lien entre nous, mais d'un commerce de lettres plus aimable et plus mesuré dans son enjouement. Il ne s'inquiétait pas de ses propres injures, mais il craignait pour la réputation de son ami qu'il regardait comme sienne. Vivès lui-même, qui avait vu la lettre, ne pouvait croire qu'elle eût été écrite par Budé. Celui-ci ne faisait-il pas entendre que les louanges données à Érasme n'étaient ni sérieuses ni sincères? « Au reste, ajoutait-il, je ne m'y suis jamais trompé. Sous l'éloge, j'ai vu les détours et la moquerie. Mais à parler sans feinte, très illustre Budé, si je me réjouis d'être loué par un homme digne de louange, privé en quelque sorte de vos éloges, je ne m'en affligerai ni ne m'en plaindrai. Si donc vous regrettez votre bienfait ou plutôt votre excès de bonté, je n'hésiterai pas à vous rendre votre don tout entier. »

Il se voyait accusé d'ingratitude, parce qu'à des promesses incertaines et vagues comme des songes, il n'avait pas fait de réponse positive. Budé disait fièrement : « Érasme qui s'accoutume à badiner avec moi. » N'était-ce pas le langage

d'un roi ou d'un Satrape parlant à un esclave acheté, plutôt que celui d'un ami, d'un esprit plein de tact, d'un initié des Grâces? « Puisque c'est contre moi seul que vous plaisantez ainsi, disait-il en finissant, il faut que vous m'aimiez d'une manière bien intime, ou bien l'on croira tout autre chose. Il me semble donc, ô le plus sage des hommes, que le mieux sera de laisser tout à fait de côté ces plaisanteries toutes françaises, mêlées de fiel et à double sens, pour ne nous écrire désormais que des choses dignes des Muses et des Grâces, de l'amitié et de la science. Jetons l'oubli sur tout ce qui a été dit et fait jusqu'à présent. »

La lettre d'Érasme prenait à partie, pour ainsi dire, chaque expression de Budé. Celui-ci répondit sur-le-champ dans la même langue : « Il avait éprouvé beaucoup de plaisir en recevant une lettre attendue depuis longtemps, mais le contenu ne lui avait pas été aussi agréable. D'abord, voyant le commencement écrit en grec, cette nouveauté l'avait surpris. Dans son empressement, il s'était mis à parcourir la lettre avec rapidité, et, pendant cette lecture, rougissant, pâlissant, souriant, grinçant les dents, s'impatientant et jugeant froidement tour à tour, s'épanouissant de joie, se resserrant de tristesse, tantôt il voulait cesser la lutte, tantôt il avait envie de guerroyer encore. Enfin, après avoir tout pesé dans la balance, il s'était arrêté à une résolution agréable et sage. Se rattachant à une amitié si chère, il s'était rappelé qu'il devait moins tenir compte des reproches d'Érasme qu'apprécier la bienveillance et l'affection de son cœur. Il avait songé aussi aux fautes qu'il avait pu commettre contre le Dieu protecteur de l'amitié, et il devait les racheter par un grand sacrifice. Il acceptait de grand cœur la loi d'oubli proposée par Érasme. Il demandait seulement la permission d'attester avec serment, devant amis et ennemis, que tout ce qu'il avait pu dire ou écrire était l'effet d'une certaine ardeur de controverse et non d'une opposition chagrine et malveillante. Il regrettait seulement qu'Érasme eût jugé à propos de revenir

sur le passé, car s'il voulait s'opiniâtrer à son tour et se laisser aller à la chaleur de son âme, la querelle serait sans fin. Mais, s'apercevant qu'il recommençait des récriminations inopportunes, il disait avec raison : « Celui qui a regret de s'être laissé aller aux contestations, s'il ne sort pas tout à fait de ce champ de dispute, n'évitera pas de retomber. »

Cette fois Budé avait à peu près tenu parole. Sa lettre fut bientôt suivie d'une autre, écrite, non plus en grec seulement, mais dans un latin mêlé de grec. Celle-ci était beaucoup moins conciliante. Érasme lui avait reproché un langage à double sens. « Si vous voulez vous-même être sincère, lui répond Budé, vous reconnaîtrez ce langage à double sens dans ce que vous avez écrit le premier à mon sujet sous forme d'éloge. J'ai montré à Vivès une lettre d'un homme au jugement fin, qui me faisait remarquer divers passages de vos écrits très mordants pour moi. J'en ai vu une autre, écrite par un italien, qui allait au même but. »

Érasme trouva cette lettre beaucoup trop guerroyante, tout en déclarant qu'il ne s'en offensait pas. Il n'avait pas même été satisfait de la précédente, car Budé avait mis en balance les torts de l'un et de l'autre. Il désavoua la sienne doublement fautive, et comme parlant en mauvais grec, et comme ayant paru impertinente à son ami. Il s'applaudissait néanmoins qu'elle lui eût fait écrire deux lettres aussi pleines de savoir que de faconde. La première, d'un atticisme parfait dans toute son étendue, semblait avoir été écrite à Athènes plutôt qu'à Paris. Il n'y répondait pas, Budé le lui avait défendu. « A quoi bon, du reste, disait-il, confesser mes fautes, lorsque vous avez fait la confession de tous deux et surtout la mienne. Comment ne céderais-je pas volontiers la palme du génie, de la science, de l'éloquence grecque et latine à Budé, le Milon du siècle dans la palestre littéraire ? Mais je ne lui céderai pas aussi volontiers la palme de la candeur et de la bienveillance. Sur ce terrain, je veux être tenu au moins pour son égal. Toutefois, vous arrachez aussi

de force cette palme, tant il est vrai que vous êtes invincible en tout, ô noble lutteur ! »

Quant au langage à double sens, Érasme protestait pour son compte contre une telle imputation. Il défiait n'importe qui de l'avoir entendu parler de Budé autrement qu'il avait fait dans ses écrits, pas même au milieu des entretiens les plus libres, pas même à table où échappe souvent ce qui sied et ce qui ne sied pas. Jamais il n'avait souffert qu'un ami en sa présence le mît au niveau ou au-dessus de Budé, encore moins qu'il se fît le détracteur de sa gloire. « Je ne sais, ajoutait-il, de quel prix est pour vous cet italien au regard pénétrant, qui s'est donné le soin de vous montrer, comme à un homme peu clairvoyant, des passages écrits par moi à double sens. Quant à moi, nul assurément n'obtiendra ma reconnaissance pour de tels offices... Portez-vous bien, ô grand protecteur, ô ami incomparable. »

L'ironie ne se faisait que trop sentir dans cette lettre. Budé la reçut à minuit. Il répondit dès le matin. Reproduisant presque l'exorde du *discours de la couronne*, il commençait ainsi : « D'abord, homme très cher, je demande avec prière à tous ceux et à toutes celles qui habitent le ciel, que la bienveillance dont je suis toujours plein pour vous, je l'obtienne de vous-même aussi grande ; ensuite, que ce qui est le plus dans notre intérêt et à l'avantage de notre piété et de notre gloire, la divinité nous le suggère. Or, ceci consiste non-seulement à nourrir l'un pour l'autre une bienveillance mutuelle, mais à rester fidèles à la loi d'oubli posée entre nous. » Après ce préambule favorable, Budé annonçait la ferme résolution d'observer cette loi, revêtue à ses yeux de la plus haute sanction légale. Aussi ne répondait-il pas à ce qui lui était objecté. C'était le seul moyen d'en finir avec ce monstre sans cesse renaissant. Seulement, il niait ce langage à double sens qu'Érasme lui avait reproché de ne pas nier. Il n'était pas responsable des paroles inconsidérées et médisantes de ses partisans. Il prêterait désormais une oreille moins facile aux

dénonciations et aux faux rapports. Souvent il s'était laissé tromper par un excès de candeur. Cette palme de la science qu'Érasme lui cédait, il ne l'acceptait pas. Jamais il ne s'engagerait dans une lutte de cette nature. Et pourtant ce soupçon, il n'en pouvait douter, avait pénétré une fois dans le cœur d'Érasme qui n'avait pas craint de dire : « Que veut donc Budé? Je lui ai déjà cédé la place et je lui abandonne encore le premier rang dans la science. Veut-il que je devienne même son parasite? — Moi, disait Budé, en être venu à ce degré d'insolence! Moi, avoir conçu une telle pensée! Non certes, quand même j'aurais été votre supérieur et l'auteur de votre fortune. Vous avez cru légèrement là-dessus les colporteurs de nouvelles. Nous devons purger notre âme de ces petites défiances. Tel est mon avis. »

Les deux rivaux croyaient avoir mis un terme à leurs querelles. En effet le débat finit pour un temps, mais l'union des cœurs était devenue à peu près impossible.

Érasme entretenait avec d'autres français distingués un commerce de lettres moins actif, mais plus calme. Ruzé, en mission à Liége, l'avait pressé vivement de se rendre en France. Érasme lui répondait : « La société de personnages tels que de Loin, Ruzé et Budé, me séduirait plus que les offres d'un roi d'ailleurs très généreux. Mais le vent présent ne me permet ni de rester en place ni de naviguer. » Il félicitait la France et les bonnes études cultivées et honorées dans son sein, grâce à la faveur du monarque. Pour lui, il était content de sa fortune, telle quelle. Il n'ambitionnait pas la renommée, dont il était rassasié jusqu'au dégoût. Sans intérêt personnel, il favorisait les lettres et ceux qui les cultivaient. « Mais qu'est-ce que j'entends, très cher Ruzé? disait-il avec un peu d'ironie. Moi, j'ajouterais quelque éclat à votre France qui brille de tant de pierres précieuses, de tant d'astres, et qui, sans parler de votre triumvirat, possède Lefebvre, G. Copus, Paul Émile, Germain de Brie, N. Béraud. Mais, insensé, voilà que je me mets à compter le sable de la mer! Parmi tant de lumières éclatantes, pourrais-je ne pas être obscurci? Et pourtant, il me plairait d'être éclipsé de la sorte, si je pouvais jouir de ceux qui paraissent m'éclipser. »

Au milieu des hommages flatteurs que la France lui prodiguait, deux étrangers avaient élevé la voix dans son sein, l'un pour le dénigrer, l'autre pour revendiquer la prééminence en faveur de Budé. Le premier était l'évêque Giustiniani, qui le diffamait à Paris pendant qu'Érasme vantait la loyauté de cet italien dans le Brabant; l'autre était Christophe Longueil, son compatriote. Écrivant de Rome à Jacques Lucas, doyen d'Orléans, il osa contester la royauté littéraire d'Érasme. Mettant sa suprême ambition à égaler un jour l'éloquence d'un si grand homme, ou du moins à s'en approcher le plus possible, il demandait cependant pourquoi la France, toujours indifférente pour les Français, dédaignant pour la première fois les Italiens, recherchait avec tant d'empressement les savants de l'Allemagne, pourquoi François Ier préférait Érasme à Budé, un allemand à un français, un étranger à un citoyen, un inconnu à un lettré qu'il connaissait intimement.

Quant à la science, il ne voyait pas en quoi Budé le cédait à Érasme, soit dans les lettres polies, soit dans les lettres chrétiennes. Pour l'éloquence, il la trouvait égale de part et d'autre, quoique d'un genre différent. Suivait un long parallèle des deux écrivains, où Longueil se faisait l'organe des critiques, sans se prononcer lui-même. Il concluait ainsi : « D'illustres orateurs ont reconnu pour juge, en fait d'éloquence, le peuple et non les critiques. On peut dire qu'Érasme s'adresse à tout le monde, que Budé se contente de parler à un petit nombre. En tout cas, leurs qualités compensent largement leurs défauts, et ils méritent bien plus souvent l'admiration que l'indulgence. »

Depuis longtemps Érasme connaissait Longueil, le seul homme d'au-delà des Alpes à qui les Italiens accordèrent le

nom de cicéronien. Il avait conçu une idée assez avantageuse de son talent, d'après un panégyrique de saint Louis, ouvrage de sa première jeunesse. Ruzé lui communiqua la lettre écrite au doyen d'Orléans. Il fut profondément blessé. Pour le moment, il sut contenir son dépit, qui devait éclater plus tard. Il écrivit à Longueil que sa lettre lui avait été agréable à divers titres ; il ne s'offensait nullement de la préférence accordée à Budé ; la lettre lui semblait presque avare d'éloges pour ce grand homme, et prodigue de louanges pour Érasme. « Lorsque je contemple, disait-il, les dons presque divins de Budé, je crois voir quelque chose de plus grand que toute l'éloquence humaine. Pour ce qui me regarde, vous m'accordez plus que je me reconnais et plus que je ne demande. C'est pour moi un triomphe assez beau que d'être comparé à un homme de tout point incomparable, et vous ne pouviez, à mon avis, mieux relever la réputation d'Érasme qu'en le plaçant après Budé, mais assez près de lui. »

On ne saurait dire si Longueil sentit cette fine ironie. Érasme ajoutait : « Au reste, j'ai lu avec plus de plaisir l'éloge de Budé que le mien, car non-seulement d'après le principe pythagoricien, mais d'après une convention formelle, tout est commun entre nous, et la gloire de Budé m'est plus chère que celle de tout autre. » En second lieu, il ne se reconnaissait pas tout entier dans le portrait que Longueil avait tracé. Toutefois il se réjouissait d'avoir été peint par la main d'Apelles. Quant aux critiques, elles lui avaient été aussi utiles qu'agréables. Peut-être cependant contesterait-il quelques points, s'il avait une confiance moins absolue dans le jugement de Longueil. « Il n'est pas étonnant, disait-il, que le langage soit humble chez un homme en qui tout est humble, le corps, l'esprit, la fortune. Le roi de France n'a pas préféré Érasme à Budé, mais il a voulu les réunir. Si je m'étais rendu dans ce royaume, je n'aurais pris la place de personne, encore moins celle de Budé. » Quelques mois plus

tard, Longueil, revenu de Rome, visitait l'Angleterre. A son retour, il alla voir Érasme qui lui fit bon accueil. « Il est fort savant, écrivait celui-ci à Budé, et m'est très agréable à beaucoup de titres. » Il parlait plus froidement de cette visite à son ami Nesenus : « J'ai donné près de trois jours entiers à Longueil. Il m'a plu de toute façon, à part qu'il est trop français, bien qu'il soit notre compatriote. » A Tunstall, il se contentait d'écrire : « Longueil m'a pris deux jours entiers. »

COL. COLL.
LIBRARY.
N. YORK.

CHAPITRE XXI

Lettre à l'archevêque de Mayence. — Livre de Lée. — Érasme à Calais. — Bulle de Léon X contre Luther. — Érasme dénoncé à Rome. — Nicolas d'Egmond.

La paix avec les théologiens de Louvain ne fut pas de longue durée. Très peu de temps après sa conclusion, on apporta en Brabant un recueil de lettres choisies par des Allemands plus zélés que sages. Il s'y trouva quelques lignes qui blessèrent les théologiens, surtout le carme Nicolas d'Egmond. Aussitôt éclata une tempête plus furieuse que les précédentes, et pourtant le volume avait paru à Bâle avant qu'il fût question de paix. Mais ce qui excita encore plus leur colère, ce fut la lettre écrite à Luther, que ses partisans venaient de publier.

L'orage commençait à gronder, lorsqu'Érasme reçut du cardinal de Mayence le présent annoncé depuis longtemps. C'était une coupe d'or. Il lui écrivit pour le remercier, disant avec modestie : « Le verre et l'argile me conviennent mieux que l'or ciselé. » Hutten, porteur de ce présent, le lui avait rendu plus précieux encore, en lui apprenant que cette coupe, formée de deux parties qui se joignaient ensemble, était appelée coupe d'amour, et que ceux qui s'en servaient étaient unis par l'affection la plus constante. Voulant en faire l'expérience, Érasme l'avait présentée au jeune cardinal de Croy qui visitait sa bibliothèque, et ils avaient bu tous deux à la santé l'un de l'autre. Il regrettait de n'avoir pas reçu plus tôt cette coupe merveilleuse. « Si j'avais pu, disait-il, la faire paraître au repas qui a scellé ma réconciliation avec les théologiens, peut-être la paix eût-elle été conclue sous de meilleurs auspices, car voilà que sur je ne sais quelle lettre mal comprise et plus mal interprétée, la concorde a été rompue de nouveau. C'est sans doute l'œuvre de Satan, cet ennemi de la paix chrétienne, qui, pour mieux nuire, se couvre du masque de la piété. »

A ce sujet, il croyait devoir entrer dans quelques explications qui avaient de l'importance pour lui et peut-être aussi pour le cardinal, qui en avaient surtout pour les bonnes lettres, si dignes de l'intérêt de tous les hommes de bien. D'abord, l'affaire de Luther comme celle de Reuchlin lui étaient complétement étrangères. La *Cabale* et le *Talmud* ne lui avaient jamais souri. « Quant à Luther, poursuivait-il, s'il a bien écrit, il ne m'en revient aucun mérite, s'il a mal écrit, on ne peut rien m'imputer. Je vois que les hommes les meilleurs ne sont nullement choqués de ses écrits, non pas assurément qu'ils approuvent tout, mais ils le lisent avec le même sentiment que nous lisons saint Cyprien, saint Jérôme et même Pierre Lombard, en fermant les yeux sur beaucoup de choses.

« Pour moi, je regrettai la publication de ses écrits, et tout

d'abord, quand on commença de montrer je ne sais quels petits livres, je m'opposai de toutes mes forces à ce qu'ils fussent publiés, parce que je craignais d'en voir sortir quelques troubles. Luther m'avait écrit une lettre parfaitement chrétienne, au moins d'après mon jugement. Dans ma réponse, je l'ai averti en passant de ne rien écrire de séditieux ou de trop violent contre le pontife romain, d'éviter l'arrogance et la colère; enfin de prêcher la doctrine évangélique dans sa pureté et en toute douceur. Je l'ai fait avec ménagement pour obtenir plus de succès. J'ai ajouté qu'il y avait ici des hommes qui lui étaient favorables, afin qu'il se conformât davantage à leur jugement : ce que certaines gens ont interprété fort sottement, comme si je favorisais Luther, et pourtant aucun d'eux ne l'a encore averti, tandis que seul je l'ai fait. Je ne suis ni son accusateur, ni son défenseur, ni son juge.

« Je n'ose prononcer sur l'esprit qui l'inspire. Un pareil jugement est toujours trop difficile à porter, surtout pour condamner. Mais si j'étais favorable à Luther comme homme de bien, car ses ennemis même le reconnaissent tel, comme accusé, comme victime des ennemis masqués des bonnes lettres, où serait le crime? C'est agir en chrétien, que d'être favorable à Luther, s'il est innocent, pour l'empêcher de succomber sous les trames des méchants conjurés; s'il est dans l'erreur, il faut le guérir et non le perdre; c'est plus conforme à l'exemple du Christ. Pour moi, je souhaiterais que ce cœur, qui semble contenir des étincelles très brillantes de la doctrine évangélique, fût, non pas étouffé, mais corrigé et rappelé à la prédication de la gloire du Christ.

« Au lieu de l'avertir et de l'instruire, des théologiens, qui ne l'ont ni compris ni lu, le dénoncent au peuple avec des clameurs insensées et le déchirent par les plus violentes attaques, n'ayant à la bouche que les mots d'hérésie, d'hérétiques, d'hérésiarques, de schisme et d'anté-Christ. On condamne comme hérétique, dans Luther, ce qu'on trouve

orthodoxe et même pieux dans saint Bernard et saint Augustin. Dès le commencement, j'ai conseillé à ces hommes de ne pas s'abandonner à ces clameurs, mais d'écrire et de discuter, comme il convenait à des théologiens luttant contre un adversaire dont la vie était universellement approuvée. Il n'est peut-être pas sûr de traiter de pareils sujets devant la multitude, où se trouvent beaucoup de gens à qui déplaît la confession des fautes secrètes. S'ils entendent dire que des théologiens nient la nécessité de confesser tous les péchés, ne s'empresseront-ils pas d'embrasser une opinion perverse?

« Aussitôt, pour reconnaître ces avis bienveillants, on a soupçonné que les livres de Luther étaient en grande partie mon œuvre et qu'ils avaient pris naissance à Louvain, tandis qu'il n'y a pas un seul article qui soit de moi ou qui ait été publié de mon aveu ou de mon gré. Sans demander aucune explication, on a excité sur-le-champ les plus furieux orages qu'on ait jamais vus. Un grand nombre de théologiens, oubliant que leur mission est d'enseigner, ne parlent que de contraindre, que d'exterminer, que d'anéantir; et pourtant saint Augusin n'approuvait pas, même contre les Donatistes, non-seulement hérétiques, mais brigands forcénés, ceux qui se bornaient à contraindre sans instruire. Des hommes, à qui surtout convient la douceur, n'aspirent qu'à voir Luther pris et anéanti. Mais c'est se conduire en bourreau et non en théologien! Doit-on punir un homme pour avoir mis en discussion des points débattus en tout temps dans les écoles, accabler celui qui demande à être instruit, qui se soumet au jugement du Saint-Siége et des universités? Faut-il s'étonner qu'il refuse de se livrer aux mains de ceux qui veulent le voir détruit plutôt qu'honnête? »

On devait avant tout considérer la source du mal. Érasme retraçait avec force les abus qui, à ses yeux, menaçaient d'étouffer la dernière étincelle de la piété chrétienne. Puis il continuait ainsi :

« Ce sont sans doute ces excès qui ont touché l'âme de Luther et lui ont donné le courage de s'opposer à l'insupportable effronterie de certains hommes. Peut-on soupçonner un autre motif chez celui qui n'ambitionne pas les honneurs et ne convoite pas l'argent? S'il a manqué de mesure dans ses écrits, il ne faut en accuser qu'un état de choses où tout respire le lucre, la flatterie, l'ambition, le mensonge, l'imposture. Tout homme favorable à la doctrine évangélique est favorable au pontife romain qui, le premier, est chargé de la proclamer, comme tous les autres évêques. Ils tiennent tous la place du Christ; toutefois, parmi eux, la prééminence appartient à l'évêque de Rome. Mais, dans l'opinion qu'on se forme de lui, il ne faut consulter aucun autre intérêt plus que celui du Christ, dont il se glorifie d'être le ministre. C'est lui rendre un mauvais service que de lui accorder par adulation plus qu'il ne s'attribue lui-même et plus qu'il n'est utile au peuple chrétien. Au reste, quelques-uns de ceux qui font naître ces tragédies n'agissent point par zèle pour le pape, mais ils se servent de son pouvoir pour le lucre et la tyrannie. Nous avons, je pense, un pontife pieux; mais dans ce tourbillon d'affaires si diverses, il y a bien des choses qu'il ignore, il en est certaines qu'il ne peut obtenir, quoiqu'il veuille. Comme dit Virgile, le conducteur est emporté par les chevaux, et le char n'entend plus la voix du frein.

« Aussi les plus grands princes doivent-ils plutôt consulter sa volonté permanente que sa condescendance aux obsessions de la méchanceté. Parmi ceux qui excitent le pape contre Luther, il en est qui n'ont en vue que le gain, la gloire, la vengeance, qui voient avec chagrin les bonnes lettres refleurir, et qui veulent les étouffer en confondant ensemble Reuchlin, Érasme et Luther. Tout ce qui ne leur plaît pas, tout ce qu'ils ne comprennent pas, est, à leurs yeux, hérésie; savoir le grec, hérésie! parler avec élégance, hérésie! C'est une accusation grave que celle d'avoir altéré la foi; mais il ne faut pas tourner tout en question de foi, et ceux

qui ont mission d'en connaître doivent être exempts de toute apparence d'ambition, de cupidité, de haine et de vengeance. Si on lâche la bride à la tyrannie de ces hommes, bientôt les têtes les plus augustes seront menacées; les évêques et le pontife lui-même ne seront pas à l'abri de leurs attaques. »

Érasme avait soin, à plusieurs reprises, de séparer sa cause de celle de Luther. Il terminait ainsi : « L'affaire de Reuchlin a été déférée au pape, celle de Luther aux universités. Quelle que soit leur décision, elle ne peut m'intéresser personnellement. Jamais, sciemment, je n'ai été un maître d'erreur ou un promoteur de sédition, résolu à tout souffrir plutôt que d'exciter la révolte. Je ne prétends pas donner des conseils à Votre Altesse ni dicter sa conduite, mais si les ennemis des bonnes lettres essaient de se couvrir du prestige de votre dignité, j'ai voulu vous mettre en garde et éclairer votre jugement. Rester le plus possible étranger à cette afffaire, c'est le meilleur moyen d'assurer votre tranquillité. »

Cette lettre, datée du 1er novembre 1519, était confidentielle. Elle fut publiée, grâce à l'indiscrétion déloyale de Hutten, à qui Érasme l'avait adressée, en le laissant libre de la remettre au cardinal ou de la tenir secrète, comme il lui semblerait préférable. On l'imprima même avant qu'elle ne fût remise à l'archevêque. Il est facile de concevoir l'émotion qu'elle dut produire au milieu des querelles ardentes qui agitaient l'Allemagne. Sans tout approuver dans Luther, Érasme parlait de lui avec une faveur marquée et attaquait ses adversaires avec une grande violence. Tout en reconnaissant la prééminence pontificale, il ne ménageait pas les agents de la cour romaine. Enfin, il engageait le cardinal de Mayence à ne point prêter son concours aux rigueurs contre le moine révolté. Les partisans de Luther furent comblés de joie, se flattant qu'Érasme passerait bientôt dans leur camp ; ses adversaires, indignés, éclatèrent en plaintes et en

clameurs. « Ils sentiront, disait-il, que je favorise non pas Luther, mais la paix chrétienne. De quelque manière que ce théologien ait écrit, ce tumulte ne plaît à aucun homme de sens; ils excitent, à son occasion, une tragédie funeste et insensée. »

Ces attaques sans cesse renouvelées le préoccupaient fortement. Il écrivait à Montjoy : « Pendant que vous êtes heureux à tant de titres, il faut que je lutte ici, non contre des hommes, mais contre les monstres les plus exécrables. J'essaierais volontiers contre eux ce que peut l'éloquence; mais la modération chrétienne, comme *la Pallas* d'Homère, me saisissant par les cheveux, m'arrête, quand déjà ma main est sur la garde de mon épée. » Il regrettait de ne pas avoir accepté les offres que la bonté du roi Henri VIII, l'obligeance du cardinal d'York, l'amitié fidèle et prévoyante de Montjoy lui avaient faites quelques années auparavant. « Je reconnais encore là, disait-il, l'inimitié de la fortune; mon esprit était aveugle, et mes oreilles sourdes à toutes les paroles. Je savais qu'il n'y avait point au monde de cour plus pure. Mais qui pouvait deviner que le palais d'un prince deviendrait la demeure des Muses? Maintenant il faut suivre le conseil que me donnent mon âge et ma santé. En attendant, je vous félicite de votre bonheur, puisqu'il ne servirait de rien de déplorer mon infortune. »

Parfois il paraissait dégoûté du monde : « Je suis rassasié, lisons-nous dans une lettre, de tout ce que je vois s'accomplir par une sorte de fatalité. » Apprenant que ses amis Volzius, Œcolampade, Wimpheling, fatigués des agitations humaines, songeaient à la retraite et regardaient le port, il écrivait au premier : « Je suis abandonné seul au milieu des flots; Colet a pris les devants; le Christ a attaché à mes pas un démon d'élite, né pour le trouble, et qui, laissant tout le reste, est uniquement occupé à soulever le monde contre moi; et, en attendant, je dois faire tous mes efforts pour l'empêcher d'être lapidé ! Je n'aurais jamais cru que tant de

venin fût contenu dans des cœurs mortels. Il menace de perdre tous ceux qui oseront bien parler d'Érasme. » Toutefois, malgré ces défaillances momentanées, persuadé qu'il fallait chercher la paix dans son âme, il continuait de marcher dans la voie qu'il s'était tracée, poursuivant ses travaux et résolu de mourir à l'œuvre.

Un libelle anonyme ayant circulé contre lui, un certain Hagius, accusé d'en être l'auteur, s'en défendit avec serment. Érasme soupçonnait Lée d'y avoir eu part. « La chose me touche peu, disait-il, fort que je suis de ma conscience; mais si je puis connaître d'une manière certaine le coupable, on fera en sorte qu'il serve d'exemple à d'autres, quel que soit cet instrument de Satan. »

Il croyait que ses amis d'Angleterre empêchaient Lée de publier son livre. Loin de s'en montrer reconnaissant, il le regrettait, craignant que l'ouvrage ne fût publié plus complet après sa mort. Cet homme n'y renonçait pas; il le refondait au contraire tous les jours, et jamais il ne s'en était plus occupé. Érasme avait conçu quelques soupçons au sujet de Fisher lui-même. « Je n'ai aucun doute, écrivait-il à Tunstall, sur les sentiments de l'évêque de Rochester; mais pourtant il n'est rien de plus fourbe et de plus méchant que ce calomniateur. » Le prélat possédait une copie de l'ouvrage. Érasme lui écrivit, le suppliant, au nom de son amour pour les saintes études, au nom de leur amitié, s'il ne voulait pas lui donner communication du livre entier, de noter au moins ce qu'il jugeait avoir quelque importance, ou de confier ce soin à Morus, s'il n'en avait pas lui-même le temps.

Il s'adressa pour le même objet à un Anglais, son ancien élève : « Si vous voulez, lui disait-il, m'obliger par un service immortel, trouvez un moyen quelconque pour faire parvenir ce livre jusqu'à moi. Trois ou quatre personnes en ont chez vous une copie... Si vous me rendez ce service, demandez-moi en retour ce que vous voudrez, rien ne vous sera refusé. »

Toutes ses démarches furent inutiles. Le bruit s'étant répandu en Angleterre qu'Érasme et ses amis usaient d'intimidation pour empêcher le livre de paraître, il réclama vivement : « Rien, disait-il, n'est plus impudent que cette rumeur. J'ai tout intérêt à la prompte publication d'un ouvrage qui ne peut manquer d'être imprimé un jour. Lée, au contraire, est intéressé à la différer, car les absents ou les morts ne rendent pas morsure pour morsure. »

Dans une entrevue qu'il avait eue avec lui dans l'église de Saint-Pierre de Louvain, à son retour de Bâle, il lui avait proposé un de ces trois partis, ou de lui communiquer ses critiques pour qu'il pût en profiter, promettant de le citer avec honneur, ou bien de vider l'affaire de vive voix et volumes en main, ou enfin de livrer au public son ouvrage. Il se chargeait même du soin et des frais de l'impression, en donnant toutes garanties à l'auteur pour en assurer l'exactitude. Il avait engagé Thierry Martens et deux imprimeurs d'Anvers à entreprendre cette publication. Ayant entendu dire que l'ouvrage avait été envoyé à Cologne, Érasme avait écrit à deux amis, afin qu'on le laissât imprimer. A la nouvelle que Lée avait traité avec un libraire d'Anvers qui hésitait seulement par crainte de lui déplaire, il avait fait savoir que l'affaire avait son approbation et qu'ils n'avaient qu'à se hâter. On avait parlé de menaces. « Mais, disait-il, quiconque me connaît n'ignore pas combien je suis ennemi de la violence et de la diffamation. Averti que des amis ardents préparaient contre Lée de violents libelles et menaçaient même d'employer le bâton, j'ai fait mes efforts pour prévenir ces excès. J'ai même donné à mon adversaire l'avis de se tenir en garde; mais cet avertissement a été pris comme une menace et non comme une démarche amicale. »

Fatigué de toutes ces disputes sans terme et sans frein, il était presque résolu, après avoir achevé les *Paraphrases* de saint Paul dans les mois d'hiver, *à chanter désormais*

pour lui et pour les Muses, ou plutôt pour le Christ. « Descende qui voudra dans l'arène, disait-il ; pour moi, je crois avoir assez lutté contre de tels monstres. Il est bon quelquefois de céder à la méchanceté incurable, lorsqu'il n'y a aucun fruit à espérer de ses bons offices, et qu'en irritant les méchants, on s'expose à de plus graves blessures. » Il songeait même à quitter Louvain. Il écrivait à François Chiregati, protographe apostolique à Rome : « Je ne sais si je resterai plus longtemps ici, car je suis appelé en France. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Peut-être dans peu de mois je serai à Rome. Il annonçait la même intention au cardinal Campége : « J'espère bientôt revoir cette Rome que j'ai tant aimée autrefois, à moins que le retour de notre prince Charles ne change mes desseins. »

Vers le mois de février, il avait achevé les *Paraphrases* de saint Paul, l'Épître aux Hébreux exceptée, lorsqu'il apprit que le livre de Lée allait être publié. S'il faut en croire ses paroles, il était sans crainte ; ce livre, tant vanté, devait, comme la montagne, enfanter une souris. « Au sujet du Nouveau Testament, écrivait-il à l'évêque de Rochester, soyez sans inquiétude ; le bruit répandu chez les moines et les ignorants n'a rien qui doive surprendre. Né pour la calomnie, Lée ne s'occupe pas d'autre chose. Les moines sont ses agents. Mais le monde n'est pas assez fou pour se laisser troubler par le jugement de Lée. »

Le livre parut enfin. Dans une lettre écrite le 15 mars à Chiregati, il disait : « Ce livre est plein d'injures ; Lée me diffame, mais il se diffame encore plus lui-même. » Il annonçait à tous ses amis sa ferme résolution d'être modéré en répondant, dût-on prendre sa modération pour de la lâcheté, de la peur ou toute autre chose. » Un peu plus tard il écrivait : « Déjà une partie de ma réponse a paru. On y verra assurément que je triomphe de Lée par la modération de l'âme plus que par la science. » Son *Apologie* remplit trois petits livres.

Cependant Lée ne paraissait pas encore satisfait. On disait qu'il avait préparé un autre écrit plus violent et qu'il l'avait envoyé à Paris pour y être imprimé. Érasme eut recours à l'intervention de l'évêque de Winchester. « Lée, disait-il au prélat, n'écoute point les conseils sensés de ses amis, et il ne paraît pas devoir en finir, s'il n'est retenu par votre autorité ; et plût à Dieu que cela eût été fait avant que l'incendie fît explosion. Il a suborné à Londres un chartreux ignorant, mais vaniteux jusqu'au délire. Si votre intervention arrache Lée à cette agitation furieuse, elle assurera la tranquillité de nos études troublées maintenant par lui... Ni les lettres de tant d'amis, ni mes avertissements multipliés n'ont pu l'empêcher de souiller sa réputation, en voulant ternir la mienne. Le livre a paru sous de mauvais auspices, non sans dommage pour mon nom, mais il a fait beaucoup plus de tort au sien. »

Écrivant à R. Pace, il était moins mesuré : « Ce que trame contre moi ce scélérat de Lée ne me concerne pas seul, mais cela regarde peut-être aussi toute votre Angleterre, quelque peu intéressée à l'honnêteté de son panégyriste. Je sais que mes travaux ont ajouté fort peu à sa gloire, mais ce peu, Lée le lui envie. » Il s'adressa aussi au cardinal d'York. Il lui représenta l'Allemagne frémissant de fureur et lançant contre son adversaire des centaines de libelles. « J'ai beau réclamer dans mes lettres, disait-il, ces hommes se refusent à l'épargner, tout en consentant à épargner la nation anglaise. Lée agira donc sagement s'il apaise par un écrit ceux qu'il a irrités par ses injures contre moi. De mon côté, je m'efforcerai de mettre fin à cette tragédie. » Il écrivit au roi lui-même, à ce *protecteur incomparable des lettres et des études chrétiennes.* Il lui dénonça la conjuration d'un petit nombre d'hommes qui, trop accoutumés au *vin aigre*, n'aimaient pas *son vin doux.* Il lui envoya son *Apologie.* Il avait perdu à la faire environ quarante jours qui *auraient été bien mieux employés à célébrer les vertus du roi ou à servir les intérêts*

du Christ. « Plût à Dieu, ajoutait-il, que Lée eût écrit autrement ou qu'il ne fût pas anglais! Je ne lui dois rien, mais, dans un sentiment chrétien, je suis plus bienveillant pour lui qu'il ne l'est lui-même. Je dois à l'Angleterre plus qu'à aucun autre pays... Je lui réponds, mais sans injures; il y renoncera lui-même s'il prend soin de son honneur. Quant aux raisons, je pense qu'il n'y répondra jamais. »

Érasme cherchait à mettre en jeu l'honneur de l'Angleterre, connaissant bien le caractère de la nation. Au reste, l'exaspération des Allemands était grande. « J'ai lu, écrivait Bilibald Pirckheimer, ou plutôt j'ai vu l'invective très insipide d'Édouard Lée. En effet, qui pourrait lire ce livre sans esprit, sans pudeur, sans littérature, sans aucune qualité humaine? J'ai lu aussi votre *Apologie.* Vous désirez connaître mon sentiment? J'aurais préféré le silence ou une réponse digne de l'agresseur. » Suivant lui, Érasme aurait dû accabler de tous les traits de son éloquence le misérable qui avait osé le souiller de ses outrages immondes et de son venin infernal.

Cette lettre pleine de violence, écrite par un personnage grave et considéré, montre quelle passion enflammait l'Allemagne. Érasme lui répondit: « Bien d'autres, mon très cher Bilibald, me donnaient le conseil que vous me donnez maintenant avec sagesse et amitié... Mais à Dieu ne plaise que la violence de quelqu'un, arrachant mon âme à son assiette, me fasse lâcher la bride à la médisance, pour me déchaîner contre la réputation d'autrui! Que serait-ce, en effet, sinon partager le délire d'un insensé, et se venger de la méchanceté en devenant méchant soi-même? Puissé-je, au contraire, conformément à la doctrine apostolique, rendre avec usure le bien pour le mal! » Il avait répondu à Lée de manière à le priver de la renommée qu'il ambitionnait, tout en conservant son ancienne modération. Trop de violence n'aurait fait qu'aigrir une situation déjà pleine d'emportements. Il ne voulait à aucun prix renoncer à la gloire de n'avoir noirci personne par

ses écrits. D'un autre côté, s'il n'avait pas répondu, il y avait danger pour lui de perdre pendant quelques mois, avec l'estime de beaucoup de gens, une partie du fruit qu'il avait cherché par tant de veilles. Il avait reçu de ses amis d'Allemagne des lettres où son adversaire était mis en pièces. Il ne les avait fait lire à personne, car il désirait mettre fin à cette lutte et ne pas augmenter l'importance du personnage. Bilibald avait annoncé que l'Allemagne lui préparait des *panégyriques* annuels. Il souhaitait que ce ne fût qu'un badinage. « Autrement, disait-il, Lée se prendrait pour un Dieu. »

Un autre Allemand, Hermann Buschius, n'était pas plus modéré dans son langage que Bilibald, il regardait Lée comme le plus léger, ou plutôt comme le plus méchant des hommes: « C'était le scarabée s'attaquant à l'aigle, un vaurien, un bourreau. » Il aurait voulu pouvoir venger son ami; mais Érasme n'avait pas besoin de son secours pour terrasser cet Anglais, et avec lui toute la faction des barbares.

En lui répondant, le prince des lettrés se départait quelque peu de cette modération dont il faisait parade. Il appréciait ainsi l'ouvrage de Lée: « Parmi tant de livres futiles que les imprimeries vomissent sur le monde, que je meure, s'il a paru quelque chose où il y ait plus d'ignorance, plus de sottise, plus de venin! Cet homme a mécontenté tout le monde, ses partisans comme ses ennemis. Toutefois, il est content du bruit qu'il a fait. Il a mis tout en œuvre pour saper ma réputation en Angleterre; mais il n'a pas réussi. Tous les gens de bien sont pour moi dans cette île. »

Les épigrammes n'épargnèrent pas son adversaire. Érasme désapprouva ces injures: « Qu'il soit digne de la corde, disait-il, je le veux; mais j'aimerais mieux le voir attaqué avec des arguments qu'avec des injures de cette espèce. » Il empêcha aussi la publication des lettres écrites contre Lée. Sa conduite était dictée moins par la modération que par des motifs de prudence, et par la crainte de ranger dans quelque parti celui que les ennemis mêmes des lettres refusaient de

reconnaître. A Louvain, le livre de Lée fut enlevé de la bibliothèque des Franciscains, et après avoir été souillé d'ordures immondes, il fut remis à sa place. Pendant quelques jours on ignora la cause de la puanteur qui remplissait la bibliothèque. On découvrit enfin le livre souillé intérieurement. Le prieur entra dans une grande colère. Il menaça d'excommunication l'auteur du méfait. Érasme condamna hautement ces excès auxquels des amis plus zélés que sages se laissaient emporter (1).

Parmi les partisans que Lée comptait en Angleterre, se faisait remarquer Standicius, d'abord frère mineur, puis théologien, enfin évêque. C'était un adversaire opiniâtre d'Érasme qui s'en vengeait en le couvrant de ridicule. Un jour, prêchant dans le cimetière de Saint-Paul, à Londres, il se déchaînait contre les traducteurs du Nouveau Testament. Il déclarait que la religion était menacée d'une ruine complète, si l'on ne faisait disparaître toutes les traductions nouvelles. Il accusait Érasme d'avoir altéré *l'évangile* de saint Jean, en substituant le mot *sermo* au mot *verbum* de la Vulgate. « Ce petit grec, disait-il, ne comprend pas les motifs de la préférence donnée par saint Augustin au mot *verbum*. » Il supplia le maire de Londres et les autres magistrats présents de venir au secours du christianisme en péril.

Érasme écrivit au cardinal Wolsey au sujet de ce sermon de Standicius. Il se plaignait de l'acharnement des moines mendiants contre les lettres. « Ils attaquent, disait-il, sans l'avoir lu, un ouvrage approuvé par le pape et par tant de personnages éminents. » Il composa une *Apologie* où il justifia l'orthodoxie de sa traduction relativement au mot censuré.

Il avait commencé la *Paraphrase* des Épîtres de saint

(1) Après avoir rempli une mission diplomatique en Espagne, Lée devint aumônier du roi, puis archevêque d'York en 1532. Attaché de cœur à la cause du pape, il reconnut cependant Henri VIII comme chef souverain des Églises du royaume, ce que Tunstall, évêque de Durham, refusa de faire. Je ne parle pas de Thomas Morus et de l'évêque de Rochester, tout à la fois ami d'Érasme et de Reuchlin.

Pierre. D'autres travaux l'occupaient encore, lorsqu'il tomba malade, mais il se rétablit peu à peu. Les *Paraphrases* de saint Pierre et de saint Jude furent livrées au public.

Il espérait que le retour de l'empereur, annoncé depuis longtemps, calmerait les agitations tumultueuses de ses ennemis. On l'attendait de jour en jour. En même temps une entrevue entre le roi de France et le roi d'Angleterre se préparait à Calais, avec une pompe merveilleuse. L'archevêque de Cantorbéry avait engagé Érasme à ne pas manquer de s'y rendre. Morus avait joint ses instances à celles du prélat. L'empereur arriva enfin, mais, en habile politique, il rendit visite au roi d'Angleterre. Morus écrivait à son ami : « Aujourd'hui l'empereur débarque. Demain, au point du jour, ou peut-être même cette nuit, le roi s'avancera au-devant de lui. Vous ne sauriez croire quelle a été la joie, je ne dis pas du prince et des grands, mais aussi du peuple, quand on a reçu la nouvelle que Charles V débarquait ici. »

Il est certain qu'Érasme se rendit à Calais, mais les détails font défaut. Il y passa plusieurs jours. Il aurait voulu entretenir longuement le cardinal. C'était le but principal de son voyage, comme il le lui écrivait, mais les affaires d'État s'y opposèrent. Il se contenta de le saluer, sans oser solliciter un entretien. Il lui écrivit donc et lui demanda la continuation d'une faveur dont les bonnes études profitaient. Il désirait depuis longtemps lui témoigner sa reconnaissance par quelque monument capable de durer, mais jusque-là l'occasion avait manqué. Quelque temps auparavant, il lui avait exprimé le regret de ne pouvoir lui dédier les *Paraphrases* de saint Paul, ouvrage destiné à vivre, à ce qu'il semblait, et approuvé même de ceux qui n'aimaient aucun écrit d'Érasme. Mais les diverses parties de cette œuvre, exécutée à diverses reprises et non d'une seule haleine, avaient été dédiées à divers personnages.

En ce moment Thomas Morus possédait toute la faveur de son souverain; sans l'avoir désiré, sans l'avoir recherché,

il fut nommé chevalier et reçut la charge de trésorier, qui était aussi honorable que lucrative. Jusque-là il était seulement conseiller du roi. Ce fut alors qu'il entra en relation avec trois amis d'Érasme, en vertu du principe pythagoricien sur la communauté. Ces trois hommes étaient Louis Vivès, François Craneveld, Conrad Goclenius.

Un jeune homme lui fit voir quelques écrits de Vivès. Il en fut ravi. Ce savoir encyclopédique, si vaste, si achevé, si profond, le frappa tellement, qu'il se prit à rougir de lui-même. Érasme lui répondait : « Vivès est un de ceux qui doivent obscurcir mon nom, et cependant je n'ai pour aucun lettré plus de faveur. La bienveillance si franche que vous lui montrez ajoute encore à mon affection pour vous. Vivès a une âme merveilleusement philosophique. Il méprise avec héroïsme cette souveraine à laquelle tant de gens sacrifient. Toutefois la fortune ne peut manquer à un tel talent, à un tel savoir. Nul n'est plus capable de mettre en déroute les phalanges des sophistes. Il a longtemps servi dans leur camp. »

Craneveld était de Bruges. Érasme n'aimait pas les mœurs des Flamands, mais il faisait une exception pour Craneveld. Il le présenta donc à Morus qui l'accueillit avec sa candeur ordinaire. Pleinement satisfaits l'un de l'autre, tous deux le remercièrent du nouvel ami qu'il leur avait donné. Morus plaçait dans l'amitié le principal charme de la vie. Le plaisir que d'autres prenaient au jeu, à la chasse, à la musique, il le cherchait dans la libre causerie d'amis doctes et bien nés. Un caractère si franc et si aimable était fait pour en avoir beaucoup, mais avare en ce point, il n'était pas homme à refuser les acquisitions nouvelles.

Érasme lui parla de Conrad Goclenius, professeur de langue latine au collége de Louvain, qui se recommandait par son intégrité morale, son caractère affable, son esprit fin et pénétrant, sa plaisanterie attique, son talent de conteur aimable, ses poésies pleines d'agrément. N'ayant point de passion trop vive, étranger à l'envie, il semblait vraiment né

pour l'amitié. L'affection d'Érasme pour ce professeur fut constante. « Heureuse, disait-il, la jeunesse de nos jours qui a de tels maîtres. Je lui porterais envie, si je ne favorisais de tout mon cœur l'intérêt public. Plus les grenouilles coassent, plus s'accroît l'ardeur des jeunes gens pour les bonnes études, ainsi que leur dédain pour les lettres barbares. » Il engageait Goclenius à ne point perdre son temps à disputer contre ces esprits chagrins et envieux qui voyaient avec peine les progrès de la véritable science. La plus belle manière de se venger, c'était de leur montrer un homme irréprochable dans ses mœurs, sage dans son enseignement. « Que penseront, en effet, les gens sensés, disait-il, lorsqu'ils apprendront qu'à Louvain le professeur d'éloquence et de poésie sait éviter l'obscénité et la médisance, tandis que les leçons de théologie et même les sermons sont viciés par les mensonges et les injures les plus révoltantes ? » Goclenius devint le confident le plus intime de ses sentiments et de ses pensées.

La santé d'Érasme s'étant trouvée fatiguée par les études et la chaleur, quelques jours passés à la campagne la rétablirent. Il écrivait à un ami : « Je pensais auparavant que les anciens n'avaient tant vanté la vie des champs qu'en vue du plaisir, mais l'expérience m'a appris qu'elle est encore moins agréable que salutaire. J'avais presque perdu la vie dans les villes. Mon estomac était pris d'une nausée continuelle. J'avais déjà affaire à plusieurs médecins. On m'avait prescrit potions, pilules, poudres, drogues, bains, emplâtres et le reste. Cependant je n'avais pas le temps d'être malade. Rassemblant donc mes bagages, je monte à cheval. Mon domestique me demande où je vais. Je réponds : « Partout où me sourira un air doux et sain. » A peine avais-je passé ici deux jours, que la fièvre avait disparu. L'estomac se portait bien. Il semble que, dans cette campagne, j'ai tout à fait rajeuni. Il n'est rien que ne digère mon estomac auparavant si faible. » Érasme se donna beaucoup de mouvement cette année-là. Nous le verrons plus tard à Cologne.

Cependant l'affaire de Luther touchait à une crise décisive. L'orage devenait de plus en plus menaçant pour ce théologien en révolte. Le docteur d'Eck avait argumenté contre lui. Hochstrate avait promis je ne sais quels raisonnements auxquels tous devaient être contraints de céder. Les théologiens de Louvain discutaient et même écrivaient. Deux Universités avaient déjà condamné Luther. On attendait la décision de la *Faculté* de Paris. « Mais voilà que tout à coup, disait Érasme avec son ironie habituelle, l'affaire sembla se résoudre en bulle et en fumée. » En effet, une bulle formidable avait été imprimée, mais le pontife avait défendu de la publier. Érasme s'en alarmait dans l'intérêt de Luther et des bonnes lettres. « Je crains terriblement, disait-il, pour le malheureux Luther, tant de tous côtés est ardente la conjuration, tant on irrite contre lui de toutes parts les princes et surtout le pape Léon! Plût à Dieu qu'il eût suivi mon conseil et se fût abstenu de ces violences séditieuses et intolérables! Il aurait recueilli plus de fruit et moins de haine. Ce serait peu de chose que la perte d'un homme, mais s'ils réussissent dans cette affaire, personne ne pourra souffrir leur insolence. Ils ne se tiendront pas en repos jusqu'à ce qu'ils aient anéanti entièrement *les langues et les bonnes lettres*. Déjà ils attaquent de nouveau Reuchlin en haine seulement de Luther, qui, malgré mon conseil, mêlant à son affaire le nom de ce savant, l'a compromis, sans avoir servi sa propre cause. »

Il n'était pas moins inquiet pour la paix de l'Église. Son esprit clairvoyant avait pressenti ce que pouvait avoir de redoutable le mouvement dont Luther avait donné le signal. « Je crains, disait-il, que le débat ne dégénère en une sédition grave. Ceux qui conseillent ainsi le pape lui donnent, à mon sens, un conseil plus ou moins pieux, mais assurément plein de péril. Cette affaire a jailli des sources les plus mauvaises. Puis les moyens les plus pernicieux l'ont poussée au point où elle est. Cette tragédie a sa première origine dans la haine des bonnes lettres et dans la sottise des moines. Ensuite, de grandes injures, de malicieux complots l'ont amenée à ce délire que nous voyons. Leur but n'est douteux pour personne. Ils veulent étouffer les lettres qu'ils ne connaissent pas, afin de régner impunément avec leur barbarie. Quant à moi, je ne me mêle pas de cette pièce. Autrement un évêché même est tout prêt, si je voulais écrire contre Luther. Je vois avec douleur qu'on étouffe ainsi la doctrine évangélique, et que l'on nous contraigne seulement, au lieu de nous instruire. »

C'était en ces termes qu'Érasme exposait sa pensée à Gérard de Nimègue, chapelain de l'évêque d'Utrecht. Il désapprouvait les violences de Luther et s'abstenait de juger sa doctrine, mais il souhaitait que ce théologien ne fût pas sacrifié à la haine de ses adversaires. Il écrivit à Œcolampade : « Les livres de Luther étaient sur le point d'être brûlés en Angleterre, et c'était sans remède. Un ami, de condition humble, mais vigilant à propos, y a remédié. Je ne suis pas capable de prononcer sur ses écrits, mais la tyrannie présente ne me plaît en aucune façon. »

Luther avait pour appui principal l'électeur de Saxe. Ce prince montrait aussi beaucoup de faveur pour Érasme. Il lui avait envoyé deux médailles à son effigie, l'une en or, l'autre en argent. Ce don, s'il faut l'en croire, lui avait fait plus de plaisir qu'un talent attique. « L'électeur, disait-il, m'a envoyé son image en or et en argent. A mon tour, je lui envoie la mienne en airain. La matière est digne de l'un et de l'autre. Qu'y a-t-il en effet dans ce prince qui ne soit d'or? » Il louait la sagesse de son administration qui enrichissait ses états, sans faire tort à ses voisins, la création d'une école florissante, enfin cette modération qui fermait la bouche même aux défenseurs de l'ancienne science. « Si les lettres ne sont pas tout à fait ingrates, ajoutait-il, elles consacreront les bienfaits de leur glorieux protecteur par des monuments immortels. » Pour lui, il aspirait au bonheur de voir cet

illustre prince et l'université de Wittemberg. Se proposant de voyager en Allemagne au prochain automne, il voulait aller visiter ses amis de Saxe, s'il pouvait le faire sûrement.

Le duc George, qui ne devait pas suivre son cousin dans la voie de la réforme, rivalisait cependant avec Frédéric pour faire fleurir les bonnes études. L'université de Leipzig était l'émule de celle de Wittemberg. Sous ses auspices et grâce à sa munificence, cette université avait joint l'étude des lettres polies et des langues aux anciennes sciences qui, depuis longtemps, l'avaient illustrée. Malheureusement la discorde y régnait. Érasme écrivait au duc : « Ainsi le veut la destinée, il n'y a rien de si parfaitement heureux qui ne soit souillé de quelque tache... Il appartient à votre sagesse de calmer ces dissensions des études, et le moyen, c'est que chacun recommande son enseignement sans outrager celui des autres. » Le prince lui avait fait remettre trois petits fragments d'argent brut extrait de ses mines. Érasme reçut ce présent comme un objet curieux qui l'intéressait par sa nouveauté. Peut-être eût-il préféré un argent moins brut. « J'aurais regardé comme très précieux, disait-il, tout ce qui m'aurait été apporté de la part d'un tel prince. » Le porteur du présent était un jeune homme qui le séduisit par des dehors brillants. Il se nommait Henri Epphendorp. On le retrouvera plus loin, et il deviendra son mortel ennemi.

Érasme se plaignait beaucoup du zèle inconsidéré de certains Allemands, zèle qui lui était plus nuisible que la haine de ses ennemis. Ils avaient mis au jour des lettres qui auraient dû rester secrètes. « Nos ennemis sont plus sages, écrivait-il. Ils cachent tout et conspirent en secret. Nous, au contraire, nous ne cachons rien. Je prépare une nouvelle édition de toutes les lettres, afin que personne ne les imprime de nouveau comme elles ont été publiées. Nous rejetterons certains endroits, nous en adoucirons d'autres. La lettre écrite à Luther et publiée chez vous a été déférée à Léon X.

D'autres passages ont été mis sous les yeux de diverses personnes pour les exciter contre moi. Qui donc a enseigné à ces mauvais génies l'art de conspirer? »

Il ouvrait son cœur plus à fond dans une lettre adressée à Rhenanus : « Je m'étonne que les Allemands me demandent précisément ce qui excite contre moi les haines. Vous savez sous quels auspices parurent les premières lettres, publiées d'abord par vos soins. Mais combien plus fâcheuse fut la publication qui suivit! J'avais cédé en partie aux instances de mes amis, en partie à la nécessité elle-même, car je voyais des gens prêts à publier malgré moi celles de mes lettres qu'ils avaient entre les mains. »

Lorsqu'il était à Sienne, Jacques Pison, ambassadeur du roi de Hongrie, avait vu étalé chez un libraire un recueil de lettres d'Érasme. Il l'avait acheté et le lui avait fait parvenir. Quoiqu'il y eût là beaucoup de choses qui pouvaient ne point paraître indignes d'être conservées, Érasme, troublé par un accident si imprévu, avait condamné le recueil tout entier aux flammes. Aux raisons générales et communes à tous, qui le détournaient de publier ses lettres, s'ajoutaient des motifs particuliers. Sa fortune ayant toujours été non-seulement humble, mais constamment malheureuse, et la suite de sa vie n'ayant pas été telle qu'il voulût ou qu'il pût se dire exempt de tout reproche, il n'avait pas lieu de souhaiter qu'il restât des traces nombreuses de ses fautes et de ses infortunes. Il songeait aussi que ceux à qui l'on écrit voient souvent avec peine leurs sentiments intimes dévoilés au public et exposés à de mauvaises interprétations.

De retour dans son pays, il sut que beaucoup de personnes possédaient des recueils semblables à celui que Pison avait trouvé. Tous ceux qu'il put rencontrer furent livrés au feu, mais il avait affaire à *l'Hydre de Lerne*. Il laissa donc imprimer quelques lettres, espérant qu'on cesserait de lui demander les autres, ou du moins qu'on renoncerait à une publication dont il s'était chargé lui-même. Il revit le recueil, éclair-

cit quelques points mal interprétés, retrancha certains détails qui avaient offensé des esprits chatouilleux et irritables à l'excès; il en adoucit d'autres; mais telle était la nature de l'époque présente, qu'il se repentit bientôt de sa résolution. Au milieu de la haine que les défenseurs des langues et des bonnes lettres inspiraient à certaines gens, la tragédie de Luther, éclatant tout à coup, avait tellement échauffé les esprits, qu'on ne pouvait plus ni parler ni se taire sans péril.

Érasme, rendu circonspect, écrivit à Froben d'une manière pressante, afin qu'il supprimât pour toujours cet ouvrage ou qu'il le réservât pour un temps plus calme. Mais en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, Froben, mal inspiré pour ses intérêts, hâta l'impression des lettres, à son insu, et, arrivé presque à la fin, il n'attendait plus que la *Préface* et l'*Épilogue*, prêt à livrer le volume au public, quand même Érasme refuserait d'y rien ajouter, ne voulant pas supporter la perte d'une si grosse dépense. Informé de ces dispositions, il se résigna, mais il invoqua la loyauté de Rhenanus pour écarter du moins tout ce qui pouvait exciter des haines trop fortes. Son ami devait se montrer un autre lui-même, sans reculer devant la dépense; Érasme offrait de la supporter entièrement. « Je crois, lui disait-il, qu'il y a profit, quand, par une perte d'argent, on assure sa réputation. » Quoique le zèle de Rhenanus fût sincère, l'ouvrage excita des colères tout à fait tragiques. Érasme prépara donc une nouvelle édition où il voulait tâcher de ménager davantage la susceptibilité ombrageuse de certains lecteurs.

Les ennemis des nouvelles études s'efforçaient d'associer Érasme et Reuchlin à Luther. Érasme protestait hautement contre cette confusion; mais, à dire vrai, si on poursuivait en lui le lettré et le novateur, lui, de son côté, dissimulait le novateur sous le masque du lettré. Il crut nécessaire de prémunir le pape contre les accusations de ses adversaires. « Il se reposait assurément sur la bonté de Léon X, qui ne voudrait pas faire du mal à un innocent; sur sa sagesse, qui refuserait de croire aux calomnies des méchants. Toutefois, voyant les occupations sans nombre qui absorbaient l'esprit si pénétrant du pontife, les trames continuelles des ennemis conjurés des bonnes lettres, il n'était pas tout à fait sans crainte. Il ne connaissait pas Luther; il n'avait lu de lui que dix ou douze pages, et encore par fragments détachés. D'après ce qu'il avait alors entrevu, cet homme lui avait paru très propre à expliquer les lettres sacrées à la manière des anciens. « J'ai favorisé en lui le bien, disait-il, et non le mal, ou plutôt j'ai favorisé en lui la gloire du Christ. J'ai soupçonné, presque le premier de tous, qu'il y avait danger que l'affaire n'aboutît à la sédition, ce que j'ai toujours eu en horreur, autant que personne. »

« Il avait écrit souvent à ses amis, les priant d'engager Luther à ne point perdre de vue, dans ses écrits, la douceur chrétienne et la paix de l'Église. C'était dans le même sens qu'il avait répondu à sa lettre écrite deux ans auparavant. Cette réponse, pleine d'avis affectueux, avait été précisément dénoncée au pontife, et pourtant elle était faite pour lui concilier sa faveur. Quel avertissement épargnait-il à Luther? Il parlait sans doute avec modération, mais on avançait plus ainsi que par l'âpreté.

« On incriminait surtout deux passages, l'un où se trouvaient ces paroles : « J'écris ceci, non pour vous avertir de le faire, mais pour que vous fassiez toujours ce que vous faites. » L'autre, où il disait : « Beaucoup de personnes vous sont ici favorables. » C'était la vérité. On était favorable, tout comme Érasme lui-même, à ce qu'il y avait de bien en lui; mais pour conserver cette faveur, Luther devait écrire avec la modération qu'il prescrivait et non en séditieux. Dans la lettre telle qu'elle avait paru à Leipzig, le nom de l'évêque de Liége avait été mêlé à cette affaire. Il s'en étonnait et regrettait la publication d'une lettre secrète. Le texte, imprimé à Bâle, n'en faisait pas mention. Ce qu'il y avait de

certain, c'est que l'évêque avait toujours été, comme lui, étranger à la cause de Luther. Au reste, la lettre avait été écrite près de deux ans auparavant, lorsque l'affaire n'en était pas venue encore à ce degré de violence, et lorsqu'on provoquait la discussion. Il défiait que personne, même à table, l'eût entendu défendre les opinions de Luther.

« On lui reprochait de n'avoir pas écrit contre cet homme; mais il ne le pouvait pas avant d'avoir lu attentivement ses écrits une ou deux fois, et il n'avait pas le temps. D'ailleurs, l'affaire dépassait la faible mesure de son esprit et de sa science. Il ne voulait pas non plus ravir cette gloire aux universités qui s'étaient emparées du débat. « Je ne suis pas assez insensé, ajoutait-il, pour oser quelque chose contre le suprême vicaire du Christ, moi qui ne voudrais même pas me porter l'adversaire de mon évêque particulier. Je ne suis pas assez ingrat pour ne point m'efforcer de répondre à votre bonté plus que paternelle. Mon talent, si faible qu'il soit, servira toujours la cause du Christ et la paix du peuple chrétien. Quiconque y fera obstacle m'aura pour adversaire. »

« Il ne défendait pas Luther, même quand il était permis, jusqu'à un certain point, de lui être favorable. Seulement il désapprouvait la manière dont on l'attaquait, et il servait non les intérêts de Luther, mais l'autorité des théologiens. Il voyait qu'on traitait cette affaire avec des haines violentes et des clameurs séditieuses devant le peuple, ce qui ne faisait que donner du lustre aux ouvrages de Luther et exciter dans la foule le désir de les lire. « Si d'abord, disait-il, on l'avait réfuté, si on l'avait effacé de l'esprit des hommes et qu'ensuite on eût brûlé ses livres, on aurait pu anéantir Luther tout entier sans trouble dans le monde, s'il mérite véritablement d'être traité comme ces hommes le disent hautement. Les esprits libres et généreux aiment à être enseignés, mais ils ne veulent pas être contraints. »

Cette lettre était habile et hardie. Toutefois, Érasme se

défendait faiblement au sujet de l'indiscrétion commise envers l'évêque de Liége, et il manquait de sincérité quand il exposait les raisons qui l'avaient empêché d'écrire contre Luther. En finissant, il faisait part à Léon X du projet qu'il avait formé d'aller passer l'hiver à Rome pour consulter sur quelques points la bibliothèque de Sa Sainteté. Mais les congrès des princes l'avaient forcé de remettre ce voyage à l'hiver suivant.

Dans une autre lettre écrite à François Chiregati (1), il parlait aussi de ce projet comme d'une résolution arrêtée, pourvu qu'il fût en vie et en santé. Au sujet de Luther, il s'exprimait ainsi : « Peu de personnes s'affligent autant que moi de cette sédition. Que n'ai-je pu, dès le commencement, l'empêcher d'éclater, ou que ne puis-je à présent l'apaiser? Mais toute cette affaire, qui est née malheureusement par la faute de certains moines agissant dans leur propre intérêt, en est venue par un progrès funeste jusqu'à ce degré de rage où nous la voyons. Ce serait être impie que de n'être pas favorable à la dignité du pontife romain. Mais plaise à Dieu qu'il sache combien lui nuisent certaines gens *qui s'imaginent la défendre admirablement!* Croyez-moi... rien n'a plus recommandé Luther à l'affection du peuple que les clameurs insensées de ces hommes devant la foule; et cependant aucun d'eux ne le réfute dans des livres publiés : ce à quoi je les ai toujours exhortés, car je voyais que c'était le seul moyen de l'accabler, s'il était vraiment tel qu'on l'accusait d'être. Ceux qui jusqu'à présent ont écrit contre lui ne satisfont pas même les personnes les plus mal disposées à son égard...

« Que n'ai-je auprès du pontife un ascendant égal à la sincérité de mon zèle? Je lui aurais donné un conseil plus utile à lui-même et plus salutaire au monde. Les cris et la terreur pourront comprimer le mal pour un temps; mais bientôt il

(1) Chiregati, alors protographe apostolique, fut plus tard évêque de Terni. Adrien VI le chargea d'une mission en Allemagne.

éclatera plus pernicieux encore. De tels moyens ne feront pas que Luther ait moins de partisans, ou que l'on ait de meilleurs sentiments à l'égard du pontife romain. Mais l'on dissimulera avec plus de circonspection. Jusqu'ici, du moins, nous avons vu que ces clameurs et ces menaces n'ont servi qu'à irriter et à rendre plus favorables à Luther ceux qui auparavant ne le soutenaient qu'avec froideur, ou même à mettre de son côté ceux qui d'abord lui étaient plutôt contraires.

« Pour ce qui me concerne, il n'y a rien à craindre. Jamais je ne serai un maître d'erreur ou un chef de sédition; et pourtant vous croiriez à peine toutes les tentatives qu'on a faites pour m'engager à me mêler un tant soit peu de cette affaire, qui serait dans un état bien différent, si j'avais voulu donner quelque espoir à ce sujet. Mais qu'une telle pensée n'approche jamais du cœur d'Érasme! Jusqu'ici j'ai prêché le calme et la concorde. Jusqu'ici j'ai travaillé pour le Christ. Voici que le terme de ma vie approche. Je ne déserterai pas la voie où je suis entré, et je ne perdrai pas la couronne. J'abandonnerai au jugement du souverain Maître ces déclamateurs, opprobre de leur ordre, qui du reste se font plus de mal à eux-mêmes qu'à moi, tellement partout le peuple s'éloigne d'eux.

« Nous publions maintenant toutes les œuvres de saint Augustin. Ce travail achevé, je ferai connaître combien les factieux me déplaisent, combien je suis dévoué à la chaire romaine, quoiqu'elle n'ait pas besoin de l'appui d'un vermisseau tel que moi. Tous les gens de bien embrasseront sa cause avec plus de zèle encore, si lui-même soutient sincèrement les intérêts du Christ, car son vicaire suprême ne doit pas briller d'autres ornements que ceux mêmes qui se trouvaient dans le Christ à un degré éminent. »

Érasme, dans cette lettre, établissait assez nettement sa position au milieu des débats soulevés par Luther. Il désapprouvait hautement la manière dont on le combattait; mais

en même temps il refusait de faire cause commune avec lui. Il voulait rester uni à l'Église de Rome; mais il souhaitait que le pape, renonçant à une ambition mondaine, satisfît par de sages réformes au désir des gens de bien. Il voyait avec perspicacité l'étendue et la profondeur du mouvement qui agitait le monde, comme aussi l'impuissance des moyens violents pour l'étouffer. Fatigué des injures et des menaces dont il était assailli, il faisait assez clairement entendre qu'il était imprudent de le pousser à bout, et tout en protestant de son aversion pour le schisme et l'hérésie, il voulait qu'à Rome on songeât de quel poids serait son nom dans la grave dissension qui avait éclaté.

Dès que la bulle ordonnant de prêcher contre Luther avait paru, quelques religieux mendiants avaient décidé qu'il fallait attaquer en même temps Érasme devant le peuple. Deux dominicains se déchaînèrent contre lui d'une manière si violente, à Louvain, que l'affaire menaçait de tourner à la sédition. Le même fait eut lieu à Anvers et à Bruges. Un frère mineur, suffragant de l'évêque de Tournai, lança pendant des heures entières force injures contre Luther et contre Érasme, les appelant bêtes, ânes, grues, bûches, mais ne réfutant rien. Dans un autre sermon, il dit ouvertement qu'il y avait dans les livres d'Érasme des articles hérétiques. Un magistrat instruit alla le trouver et lui demanda quels étaient ces articles. Il répondit : « Je n'ai pas lu les livres d'Erasme; j'ai voulu lire ses *Paraphrases;* mais elles sont d'une latinité trop haute pour moi. Je crains donc qu'il ne puisse tomber dans quelque hérésie à cause de cette haute latinité. »

Mais le plus violent de tous était le carme Nicolas d'Egmond. Quelqu'un ayant dit qu'Érasme et Luther n'étaient pas d'accord, il répondit : « Il n'y a jamais accord entre les hérétiques. » Le jour de Saint-Denys, dans l'église de Saint-Pierre, au milieu d'un sermon sur la charité, il abandonna tout à coup son sujet pour attaquer Érasme qui était survenu par hasard. Il l'accusa particulièrement d'avoir favorisé Luther et

d'avoir même employé tous ses efforts à le défendre. Un autre jour, le désignant sans obscurité, il s'écria : « Attachez-vous aux anciens; fuyez les nouveautés; restez fidèles à l'ancien Évangile. » Il continua longtemps sur ce ton avec colère. Le dimanche suivant, il revint sur le même sujet et ajouta ce complément : « Ceux-là aussi seront un jour attachés au poteau, s'ils ne s'arrêtent pas. »

Érasme écrivit au recteur de l'Université, Godschalc Rosemond, pour se plaindre de ces excès de langage. « N. d'Egmond, lui disait-il, a reçu la mission de parler contre Luther et non contre Érasme. Cependant il a presque plus accusé le second que le premier. C'est agir contre les intentions du pontife qui désire gagner ceux qui ont été jusqu'à présent du parti de Luther. A plus forte raison ne veut-il pas envelopper dans sa ruine ceux qui sont étrangers à sa cause. Votre autorité doit donc réprimer cette langue effrénée qui donne le plus détestable exemple et déshonore l'ordre entier des théologiens, ainsi que la très célèbre université de Louvain. Toute sorte de motifs doivent engager cette école à imposer silence à des clameurs insensées; mais si elle ne veut pas, ou si elle ne peut pas le faire, j'aurai alors recours à un autre remède. »

Le recteur répondit que si Érasme voulait entendre d'Egmond s'expliquer en sa présence, l'affaire pourrait peut-être s'arranger. Il y consentit, quoique bien persuadé, dit-il, qu'il ne sortirait aucune parole sensée de la bouche de son adversaire. Il a fait lui-même le récit comique de cette entrevue, dans une lettre adressée à Thomas Morus. Le recteur prit place, ayant Érasme à sa droite et d'Egmond à sa gauche. Ce n'était pas sans intention qu'il avait rangé ainsi les deux adversaires. Il connaissait le caractère du carme et il s'était persuadé qu'Érasme pouvait s'irriter. Il s'était donc assis au milieu pour séparer les combattants, si, la dispute s'échauffant, on en venait aux coups de poing. Il exposa l'affaire en peu de mots.

D'Egmond, prenant un air singulièrement grave, commença ainsi : « Je n'ai injurié personne dans mes discours sacrés. Si Érasme se croit blessé, qu'il s'explique, je suis prêt à lui répondre. » Érasme lui demanda si ce n'était pas la plus grave des injures, que de dénigrer un homme innocent par des mensonges dans un discours public. Aussitôt d'Egmond prit feu : « Et pourquoi vous-même, dit-il, nous dénigrez-vous dans vos livres sacrés? — Dans mes livres, répondit Érasme, votre nom ne se trouve nulle part. — Ni dans mes discours, répliqua d'Egmond, jamais on n'a entendu votre nom. » Érasme dit que ses livres n'étaient pas sacrés, qu'il y racontait quelquefois ses rêves, qu'il y insérait des bagatelles frivoles. Il ajouta qu'il avait traité d'Egmond comme celui-ci le méritait, pour l'avoir calomnié publiquement en l'accusant de favoriser Luther. Alors le carme, passant de la colère à la fureur, s'écria : « Vous êtes l'auteur de tout cela; vous êtes un caméléon et un fin matois. » Là-dessus il vomit un torrent d'injures.

La colère montait au cœur d'Érasme, et déjà un mot peu mesuré et assez mal sonnant était sorti de sa bouche. Mais il se contint sur-le-champ, voulant ménager sa santé et celle du recteur, également chancelante, rougissant aussi de rivaliser avec un furieux. Souriant donc, il se tourna vers le recteur et dit : « Je pourrais rendre injures pour injures. Il m'appelle caméléon; je pourrais l'appeler renard;... mais trêve d'injures qui ne sont pas dignes d'hommes, et qui conviennent à peine à des femmes; raisonnons : supposez que j'aie... » D'Egmond l'interrompit sur-le-champ de sa voix tonnante : « Je ne suppose rien; je ne veux rien supposer. Ceci est votre affaire, à vous poètes, de supposer et de mentir en toutes choses. »

Érasme s'étant exprimé d'une autre façon, d'Egmond l'arrêta de nouveau plusieurs fois, et le recteur obtint avec peine qu'il le laissât parler. « Quand même il serait vrai, dit Érasme, qu'il y a dans mes livres des choses déplacées, vous n'avez pas cependant le droit d'abuser, pour satisfaire votre ven-

geance, du lieu saint, de l'autorité de la parole sacrée, de la crédulité d'un peuple simple. Vous pouviez à votre tour écrire contre moi, m'appeler en justice. » Au lieu de répondre, d'Egmond détourna la discussion. « Oui, dit-il, vous souhaiteriez bien avoir une semblable autorité. — Laquelle? — L'autorité de la prédication. — J'ai prêché anciennement, reprit Érasme, et je crois être capable de parler mieux que je ne vous entends le faire quelquefois. — Pourquoi donc ne le faites-vous pas? — Parce que je crois faire une chose plus utile en écrivant des livres. »

Dans sa lettre au recteur, Érasme s'était donné pour un homme bien méritant. « Comment avez-vous bien mérité, demanda le carme? — La plupart conviennent, répondit Érasme, que j'ai bien mérité des bonnes lettres. — Oui, dit son adversaire, c'est ainsi que vous les appelez; c'est mauvaises lettres qu'il faut dire. — Mais, reprit Érasme, j'ai aussi rectifié beaucoup de choses dans les livres sacrés. — Dites plutôt que vous en avez altéré beaucoup. — Érasme se couvrit de l'approbation pontificale. D'Egmond parut mettre en doute l'authenticité de cette approbation; et comme Érasme disait l'avoir montrée aux théologiens Atensis et Dorpius, il allait décocher quelque injure contre ce dernier, mais le visage sévère du recteur l'arrêta. Érasme, pour le convaincre, ayant offert de la lui montrer à lui-même : « Je ne veux rien voir de vous, dit-il sèchement. — Pourquoi, reprit Érasme, l'autorité du pontife a-t-elle tant de poids, quand elle condamne Luther, et si peu, quand elle approuve mes ouvrages?... D'Egmond ne répondit pas; mais ayant recours au pathétique, il rappela les honneurs dont les théologiens de Louvain l'avaient comblé avant d'être attaqués dans ses écrits. Toutefois il se garda bien de parler des violentes diatribes par lesquelles ils l'avaient déchiré, même avant qu'il allât s'établir à Louvain. « J'ai senti, répondit Érasme, combien vous pouviez faire de mal; mais je n'ai pas éprouvé vos bienfaits. »

Il y avait eu une première réconciliation avec Nicolas d'Egmond; mais celui-ci, qui était l'offenseur, lui avait gardé rancune. Il nia cette réconciliation. « Mais, dit Érasme, n'avons-nous pas bu splendidement au collége du Faucon? Là, n'y a-t-il pas eu promesse d'oubli réciproque? » — Le moine osa nier ce qui s'était passé devant tant de témoins.

Le recteur, pour modérer le débat, prétendit qu'il y avait eu réconciliation chrétienne, mais non une paix complète. Erasme, souriant, demanda combien il fallait de rasades pour rendre parfaite la paix théologique.

Aussitôt d'Egmond s'empara de ces mots : « Vous faites bien de me le rappeler, dit-il; vous nous poursuivez de vos sarcasmes, vous nous accusez d'ivrognerie. » En effet, Érasme avait écrit que d'Egmond, qu'il désignait sans le nommer, était sorti d'un grand dîner légèrement pris de vin. Dans son exaltation, celui-ci avait dit qu'Érasme et Lefebvre, qui maintenant luttaient entre eux, combattraient un jour au fond de l'enfer. Il nia d'abord le fait, mais il n'osa soutenir sa dénégation et se tut.

Bientôt, changeant de terrain, il déclara qu'il ne cesserait jamais de poursuivre Luther à grands cris, jusqu'à ce qu'il l'eût accablé. « Je ne vous empêche pas, répondit Érasme, de crier jusqu'à vous rompre le poumon, pourvu que ce ne soit pas contre moi. Toutefois vous n'y gagnerez que d'être la risée des gens de bien, car, à ce sermon, j'ai vu tout le monde rire. — Oui, reprit d'Egmond, c'étaient vos amis. — Je ne sais jusqu'à quel point ils sont mes amis, la plupart ne me sont pas même connus de visage. » — D'Egmond l'accusa de supposer des lettres de personnages illustres qui faisaient son éloge, et comme Érasme, pour justifier ses plaintes contre les théologiens, rappelait les imputations calomnieuses de Standicius en Angleterre, sur la résurrection, le mariage et l'eucharistie (1) : « Tout cela est peut-être vrai, » dit le carme.

(1) *V.* la note J, à la fin du volume.

Érasme sentit bouillonner son indignation, mais il réussit à se contenir. D'Egmond attaquait surtout ces mots dans la lettre à Luther : « *Je vous avertis de continuer à faire ce que vous faites déjà.* » Érasme ayant allégué la civilité oratoire : « Vous avez raison, répliqua-t-il, c'est bien le propre des rhéteurs, de tout farder, de semer partout la fiction et le mensonge. »

La dispute continuait, et les deux adversaires ne pouvaient tomber d'accord sur aucun point. Si Érasme disait qu'il avait consulté la dignité des théologiens : « Laissez-nous ce soin, répliquait d'Egmond, nous y veillerons. » S'il faisait observer qu'en arrachant Luther des bibliothèques on ne l'arrachait pas des esprits : « C'est vous qui l'y avez mis, » répondait son adversaire.

Le recteur, interrompant enfin cette longue altercation, dit que tout cela n'était pas digne de théologiens, qu'il écouterait plus volontiers ce qui serait proposé pour rétablir la concorde. Érasme demanda ce qu'il fallait faire pour rendre la paix parfaite. « Réparer le tort fait par vous à notre réputation, » dit enfin d'Egmond, pressé par les instances du recteur... « Où donc vous ai-je fait tort, répondit Érasme? est-ce dans mes lettres? — D'Egmond fit un signe d'assentiment. — Ce que vous demandez, reprit Érasme, ne dépend pas de moi, ces lettres ayant été livrées au public. Au reste, elles ne blessent la réputation de personne. — Rétractez-vous, alors. — Comment? — Écrivez qu'à Louvain il y a des théologiens sincères et honnêtes. — Je ne l'ai jamais nié. Mais si ceux que j'ai critiqués me donnent occasion de les louer, je le ferai en termes magnifiques. » D'Egmond, irrité, répliqua : « Et nous de même, si vous nous donnez occasion de bien parler de vous, nous le ferons. Vous avez la plume, nous avons la langue. Vous nous accusez d'aboyer par derrière, j'ose vous parler en face. — Ce n'est pas étonnant, dit Érasme, vos mœurs sont telles que vous oseriez même cracher au visage d'un honnête homme. »

Le recteur ayant rappelé qu'il s'agissait surtout de Luther : « Eh bien! dit Nicolas d'Egmond, vous avez écrit en faveur de Luther, écrivez maintenant contre lui. » Érasme s'en défendit, alléguant son peu de loisir, son insuffisance, la crainte de paraître cruel en attaquant un homme terrassé et vaincu. « C'est cela, reprit d'Egmond, écrivez que Luther a été vaincu par nous. » Érasme répondit qu'il ne manquerait pas de gens qui proclameraient leur victoire sans lui. Il était plus convenable qu'elle fût célébrée par ceux qui l'avaient remportée. Pour lui, il n'était pas certain qu'ils eussent vaincu Luther, car leurs livres n'étaient pas encore publiés. Alors d'Egmond, se tournant vers le recteur : « Ne vous ai-je pas annoncé d'avance, lui dit-il, que nous ne ferions rien? Tant qu'il refusera d'écrire contre Luther, nous le regarderons comme un luthérien. »

Il prit congé du recteur, mais non d'Érasme, et se retira. Le recteur, racontant l'entrevue à ses amis, non sans en rire, disait : « Je n'aurais jamais cru qu'Érasme eût tant de modération. »

CHAPITRE XXII

Voyage à Cologne. — Entrevue d'Érasme avec Frédéric. — Aléandre. — Le dominicain Faber. — *La Captivité de Babylone.* — Diète de Worms. — Érasme prend la résolution de quitter les Pays-Bas. — Stunica et Caranza. — Le livre de Henri VIII. — Départ d'Érasme pour Bâle.

Depuis longtemps Érasme annonçait le projet d'un voyage en Allemagne. « Plusieurs fois déjà, écrivait-il au cardinal de Mayence, j'ai mis mes ailes en mouvement pour m'envoler vers vous ; mais toujours il s'élève quelque obstacle qui m'enchaîne ici. » Il partit enfin, mais il ne paraît pas être allé plus loin que Cologne. Il passa dans cette ville environ trois semaines. De là il écrivit à Œcolampade et à Reuchlin. Le cardinal de Sion avait annoncé la mort de ce dernier, mais bientôt des nouvelles meilleures arrivèrent. Œcolampade s'était fait moine. Érasme avait prévu cette résolution d'après une de ses lettres. Bilibald lui apprit qu'il était entré au monastère du *Sauveur*, près d'Augsbourg. C'était un couvent de l'ordre de Sainte-Brigitte, où le gouvernement appartenait aux femmes.

« Plût à Dieu, disait Bilibald, qu'il eût mieux consulté ses intérêts ! — Qu'il ait agi avec jugement ou par une maladie de l'âme, avait répondu Érasme, puisque nous ne pouvons y rien changer, il nous reste à demander au ciel que cette résolution tourne à bien pour lui et pour nous. » Il écrivit à Œcolampade lui-même : « Dieu veuille que vous trouviez ce

que vous désirez. Si je savais qu'il en fût ainsi, vous m'auriez bientôt pour compagnon. Mais je crains que l'ennui ne vous suive dans cette retraite. C'est à son âme qu'il faut demander le repos. Votre mauvaise santé peut se rétablir, puisque vous êtes à la fleur de l'âge. Pour moi, je dois mourir au milieu de ces travaux. Ah ! si un peu de bonheur avait favorisé l'ardeur de mon âme, ces hommes, que je ne veux pas autrement qualifier, n'en imposeraient pas ainsi impunément au monde ! Je n'aime pas la sédition. J'accomplirai le reste dans la mesure de mes forces. Je suis fatigué de ces chrétiens ou plutôt de ces pharisiens. J'aimerais mieux être un publicain mécontent de lui-même. »

Blessé de ces paroles, Œcolampade lui adressa une longue lettre, ou, pour mieux dire, un petit livre avec un billet scellé auquel Érasme répondit de Cologne en quelques mots : « A Dieu ne plaise, mon frère, que je cherche jamais à détourner quelqu'un d'une vie sainte, encore moins vous qui êtes d'un âge à vous connaître, et à qui ce genre de vie n'était pas inconnu ! Je souhaitais seulement, au fond de mon cœur, que votre résolution fût heureuse, car, d'après votre lettre, je l'avais devinée ; maintenant je vous félicite du succès. O philosophie vraiment fortunée, vraiment évangélique ! Méditer sérieusement comment notre âme, dégagée de toutes les passions de ce monde, libre et pure, pourra s'envoler à l'appel du Christ !... Ne parlons pas des pharisiens. Je désignais ceux qui, sous prétexte de religion, attaquent la la piété véritable, et qui, par des trames étranges, nous suscitent d'odieuses affaires. Dégoûté de pareils hommes, je voudrais pouvoir me retirer dans quelque désert. Je le ferais, si la faiblesse de mon frêle corps ne m'en empêchait. Rejetez donc de votre âme ce soupçon, car je ne doute pas que votre sagesse n'ait choisi une communauté pure et vertueuse. Capiton est tout entier à la cour, et il y réussit ; mais je crains un peu que ce siècle pervers, s'il en fut jamais, ne l'amorce. En attendant, nous ne pouvons souhaiter que ce qu'il y a de

meilleur. » On verra bientôt Œcolampade et Capiton parmi les chefs de la Réforme.

Érasme se trouvait à Cologne lorsque Jérôme Aléandre y arriva. Délégué par le pape contre Luther, il avait commencé par brûler à Louvain quelques livres de ce moine. Bientôt il avait agi de même à Liége. « Il prépare la même opération pour demain à Cologne, écrivait Érasme à Jonas. Ils ne sont pas moins en colère contre moi que contre Luther lui-même; car ils croient que, seul, j'empêche qu'il ne soit partout anéanti; et cependant, pour plusieurs motifs, je ne me suis jamais mêlé à sa cause. Je favorise les bonnes études. Je favorise la vérité évangélique. Je le ferai en secret, si je ne puis le faire ouvertement. Le Christ donnera un jour des temps plus calmes. »

Charles V, chassé par la peste d'Aix-la-Chapelle où il avait été couronné, s'était rendu à Cologne. Il s'y tint une grande diète, à laquelle Érasme assista en qualité de conseiller de l'empereur. Le légat pontifical demandait que les écrits de Luther fussent brûlés, et qu'il fût lui-même livré au supplice ou remis entre les mains du pape. L'électeur Frédéric, un peu ébranlé, voulut prendre conseil d'Érasme. L'entrevue eut lieu le 7 novembre 1520, en présence de Spalatin, chapelain du prince, qui servit d'interprète; car l'électeur, bien que très instruit, n'était pas habitué à parler latin. Frédéric était debout devant le foyer. Après les premiers compliments, il dit tout à coup à Érasme : « Que pensez-vous de Luther? » Son visiteur, surpris et embarrassé, chercha d'abord à éluder la question. Mais l'électeur, ouvrant de grands yeux, comme il avait coutume de le faire quand il voulait avoir une réponse précise, fixa sur lui des regards perçants. Érasme alors répondit : « Luther a péché en deux points : il a touché à la couronne du pape et aux ventres des moines (1). »

(1) *Lutherus peccavit in duobus : tetigit coronam pontificis et ventres monachorum.*

L'électeur sourit; mais il fit comprendre à son interlocuteur qu'il parlait sérieusement.

Selon l'historien protestant Seckendorf (1), qui prétend reproduire le récit laissé par Spalatin, Érasme exprima sa pensée à peu près ainsi : « La source de toute cette dispute, c'est la haine des moines contre les bonnes lettres et la crainte qu'ils ont de voir finir leur tyrannie. Qu'ont-ils opposé à Luther? Des clameurs, des cabales, des accusations haineuses, des libelles... Plus un homme est vertueux et attaché à la doctrine évangélique, moins il est contraire à ce théologien. La dureté de la bulle a excité l'indignation de tous les gens de bien, et personne n'a pu y reconnaître la douceur d'un vicaire de Jésus-Christ. Parmi tant d'universités, deux seulement ont condamné Luther. Encore l'ont-elles condamné et non convaincu... Inaugurer le règne de Charles V par un acte aussi odieux que son emprisonnement, serait d'un triste présage. Le monde a soif de la vérité évangélique. Gardons-nous de lui opposer une résistance coupable. Qu'on fasse examiner l'affaire par des hommes graves et d'un jugement sain. C'est ce qu'il y a de plus convenable pour la dignité du pape lui-même. »

Rentré chez le comte du Nouvel-Aigle, son hôte, Érasme écrivit le résumé de ce qu'il avait dit au prince, et le remit à Spalatin. Mais bientôt la peur d'Aléandre le prit, et quand Spalatin vint au nom de l'électeur, le lendemain matin, lui offrir comme présent une riche étoffe de damas, il redemanda son écrit, de crainte qu'il ne tombât entre les mains du nonce déjà mal disposé à son égard. Frédéric, fort de son opinion, parla d'une manière plus décidée à l'empereur. Tel est, en somme, le récit de l'historien protestant qui cherche visiblement à présenter sous un aspect ridicule et comique l'hésitation et la timidité d'Érasme.

Celui-ci, dans sa réponse à Hutten, raconte que chez Fré-

(1) *V.* la note K, à la fin du volume.

déric, devant Spalatin, lorsque *la Captivité de Babylone* n'avait pas encore paru, il s'était plaint des emportements satiriques et de l'arrogance apparente de Luther. On répondit qu'il était plein de douceur dans ses sermons et dans ses leçons. « Je témoignai, dit Érasme, ma joie et mon approbation, en ajoutant qu'il fallait surtout montrer cette douceur dans les écrits qui circulaient dans le monde entier, tandis que la voix n'était entendue que d'un petit nombre. »

Ce qui est certain, c'est qu'il était résolu à demeurer spectateur de la lutte. Il écrivait à Reuchlin, en le félicitant sur la fausse nouvelle de sa mort : « Vous voyez la tragédie fatale qui se joue. Quel sera le dénoûment? Rien de plus incertain. Quel qu'il doive être, je demande au ciel qu'il tourne à la gloire du Christ et à l'avantage de la vérité évangélique. J'aime mieux être spectateur qu'acteur dans cette pièce, non que je refuse de courir quelque danger pour la cause du maître, mais je vois clairement que cette affaire dépasse ma faiblesse. Que ne puis-je faire ce qu'il y a de mieux, comme je le désire? »

Mais, quoique décidé à rester neutre entre Luther et ses adversaires, il ne refusait pas de travailler au rétablissement de la concorde. Dans des conférences tenues pendant la nuit, comme autrefois celles de Nicodème, il s'efforçait de persuader aux conseillers de Charles V qu'il fallait agir avec mesure et douceur. De concert avec un dominicain appelé Jean Faber (1), il cherchait le moyen d'apaiser cette tempête, sans que le monde fût ébranlé par une violente secousse. Il avait conçu pour ce religieux une grande estime. Il vantait sa science profonde, son esprit vif et souple, son jugement fin, ses mœurs aimables et franches, son âme intègre. Il s'étonnait quelque peu de ressentir tant d'amitié pour un dominicain. « Où sont maintenant, disait-il, ceux qui ne cessent

(1) Il faut distinguer le dominicain Jean Faber de Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance, et plus tard évêque de Vienne. Ce que Burigny n'a pas fait.

de s'écrier qu'Érasme est peu favorable à cet ordre. De tels sentiments, une telle science, de telles mœurs me plaisent beaucoup sous quelque manteau qu'on les trouve. » Leur amitié, comme on le verra, ne dura pas longtemps.

Mais alors leur manière de voir sur l'affaire de Luther ne différait pas tellement. Tous deux voyaient avec chagrin le premier acte de cette tragédie qui menaçait d'amener, si l'on n'y prenait garde, un dénoûment très périlleux pour le christianisme. Ils regrettaient que l'affaire eût été poussée aussi loin ; mais ils croyaient que le mal pouvait encore être réparé. Ils étaient d'avis que la décision devait être déléguée à des juges doctes et intègres, à l'abri de tout soupçon ; ils ne prétendaient pas pour cela enlever au pape sa souveraineté et le soumettre à l'autorité d'autrui ; mais ils pensaient que sa piété ferait d'elle-même et volontairement ce qui lui serait montré comme utile à la paix de la religion chrétienne.

Érasme écrivit en ce sens à Conrad Peutinger, conseiller influent de l'empereur, et lui fit part du plan de pacification que Faber devait lui exposer complétement. « Si, disait-il, vous l'approuvez, il appartient à votre sagesse de faire adopter dans la prochaine diète, à Worms, quelque mesure qui obtienne l'assentiment de tous les gens de bien. »

Ses sentiments vrais se révèlent dans plusieurs lettres écrites vers le même temps. Il parlait ainsi au cardinal de Mayence : « Je vois que la tyrannie de certaines gens a trop de succès, et je ne puis que prier pour que l'affaire tourne à l'avantage du Christ, de quelque manière qu'elle doive tourner pour moi. » Il exprimait la même crainte à l'évêque de Liége : « Si je me réjouis de voir supprimer la licence extrême de quelques hommes, je crains que ce succès n'excite les ennemis des lettres à étouffer les bonnes études, je ne veux pas dire la doctrine évangélique. »

Il tenait un langage encore plus libre au cardinal Campége : « Il appartient aux théologiens d'enseigner, aux tyrans de

contraindre seulement. » Protestant contre l'accusation qui le représentait comme le collaborateur de Luther, il justifiait longuement les deux lettres dont on lui faisait un crime. « Souvent, disait-il, un avertissement doux et civil, donné à propos, sauve ceux que perdrait une réprimande sévère et intempestive. » Par sa lettre au cardinal de Mayence, il demandait seulement que Luther ne fût pas écrasé par la force, et sans que sa cause eût été entendue. Il voulait son amendement et non sa perte. Il ne se prononçait ni pour ni contre lui. Il laissait à ses juges la décision. « De même que mes éloges, ajoutait-il, ne lui seraient d'aucun secours, je ne voudrais pas que le mal que je puis penser de lui rendît sa situation plus grave. »

Ses hardis avertissements lui avaient aliéné un grand nombre de personnes en Allemagne. A sa conduite, il comparait celle de certains théologiens qui se contentaient de déclamer contre l'hérétique et d'annoncer la venue prochaine de l'anté-Christ. On ne devait pas récompenser l'adulation par la mitre, la franchise par la persécution. Il terminait en ces termes : « La bulle pontificale a paru à tous plus rigoureuse qu'on ne l'attendait de la douceur de Léon X, et ceux qui sont chargés de l'exécution ont ajouté beaucoup à ses rigueurs. Nul cependant n'a vu Érasme inquiet ou plus triste que de coutume. Si les mœurs corrompues de la cour pontificale réclament un remède énergique, ce n'est point mon affaire, ni celle des gens qui me ressemblent. Que d'autres aspirent au martyre. Je ne me crois pas digne de cet honneur. Je sais que je suis odieux à certaines gens, mais non parce que je suis luthérien; car, ce qui les met en colère, c'est précisément que je ne sois pas luthérien. »

Cependant les accusations violentes de ses ennemis ne laissaient pas que de l'inquiéter vivement. Il invoqua de nouveau l'autorité du recteur de Louvain. « Je ne suis pas luthérien, lui écrivait-il, à moins que Luther ne serve les intérêts du Christ. Je sais que ma langue est trop libre; nul cependant

ne m'a entendu approuver sa doctrine. J'ai toujours montré la plus grande faveur pour vos discussions orales, mais encore plus pour vos écrits; et l'on m'appelle luthérien! » Le recteur lui avait fait espérer que N. d'Egmond garderait à l'avenir le silence. Malgré cette promesse, les attaques redoublaient. Un dominicain, Frison, qui avait déjà interprété à sa manière l'*Eloge de la folie*, s'en prenait maintenant au livre des *Anti-Barbares*, qui avait été enfin publié. Il se répandait en injures de toute espèce, croyant user de représailles légitimes contre un homme qui n'avait pas ménagé les moines. « J'imagine, disait Érasme, que certaines gens se réjouissent de mon chagrin. Pour moi, j'ai supporté de plus grandes injures, et ma patience n'est pas épuisée. Je mentirais pourtant, si je disais que je suis insensible à ces choses. Si un mulet ou un fou me heurtait, je le souffrirais avec moins de peine; cependant j'aimerais mieux ne pas être frappé. Il est maître de la réputation, comme de la vie d'autrui, celui qui fait bon marché de la sienne. Blesser est facile à qui le veut; et Dieu me préserve de vouloir essayer à mon tour ce que je puis en ce genre. »

Comptant peu sur l'intervention efficace du recteur, il se plaignit au prieur des dominicains. Celui-ci déclara ne pas savoir ce que le prédicateur avait dit; mais son air, son geste, ses paroles semblaient annoncer que tout se faisait à son gré. Le lendemain, le prédicateur se rendit auprès d'Érasme pour se justifier. C'était un jeune homme singulièrement présomptueux. Il lui déclara que, le jour de Sainte-Catherine, il en avait plus dit qu'on ne lui en avait rapporté.

Parmi les détracteurs acharnés d'Érasme, se faisait remarquer un religieux du même ordre, nommé Vincent de Harlem. Cependant, lorsqu'il le rencontrait, il lui prodiguait les caresses et les marques d'amitié. Un jour, après un grand dîner chez les Augustins, il lui demanda très amicalement ses commissions pour la Hollande. « Je vous recommande, lui répondit Érasme, la charité fraternelle, trop négligée par

vous jusqu'ici. » Cet avertissement ne le corrigea pas. Érasme alla le trouver dans sa chambre et l'avertit de ne pas censurer des livres qu'il ne comprenait pas, et de mieux employer son temps en apprenant la grammaire et les bonnes lettres, afin de ne pas tomber dans des méprises que des enfants ne commettraient pas.

Quand parut la bulle contre Luther, Vincent l'accusa de la repousser. Érasme se rendit une seconde fois dans sa cellule, et, seul avec lui, il se plaignit de ses clameurs avec un peu plus de liberté qu'auparavant, mais toujours avec amitié. Vincent nia d'abord le fait et parla de la lettre au cardinal de Mayence, qu'il avoua n'avoir pas lue. Peu de jours après, admonesté par Jean Faber, il fit les promesses les plus solennelles pour l'avenir; mais il recommença bientôt ses attaques. A Dordrecht, une sédition éclata, à la suite d'un sermon qu'il avait prêché. Peu empressé de donner sa vie pour sa foi, il se réfugia promptement à Louvain. Il attribuait tout haut sa mésaventure à Érasme, qui déclarait ne connaître personne à Dordrecht et n'avoir rien écrit à son sujet ni en bien ni en mal. Il croyait lui faire injure en l'appelant orateur et poète. En commençant l'explication de saint Paul, il avait demandé à Dieu de convertir Érasme et Luther, comme il avait fait de Saul, son persécuteur, un apôtre de son Évangile.

Dans un grand dîner, à Anvers, un autre dominicain affirmait qu'il n'y avait pas dans ces contrées d'hérétique plus impie qu'Érasme. Vincent avait dit lui-même: « Ce pernicieux Luther, et cet Érasme plus pernicieux encore; car celui-là a sucé tout son venin aux mamelles de celui-ci. »

Érasme s'étonnait de voir un ordre, qui avait sa faveur plus que les autres comme étant moins chargé de pratiques, se plaire à de semblables tragédies. Épargnant toujours les personnes et les ordres, il prétendait n'avoir jamais fait de mal aux dominicains. Il avait calmé Reuchlin et le comte du *Nouvel-Aigle*. Il avait agi de même auprès de Buschius, qui pré-

parait contre eux un livre satirique. « Ils aiment mieux, disait-il, se rendre redoutables que de se faire aimer, et ils ne remarquent pas assez que la crainte assure mal l'avenir. » Il accusait les théologiens de Louvain de fermer les yeux sur ces excès, ou même d'en être les instigateurs. A plusieurs reprises, il sollicita l'appui du recteur et fit appel à toute sa sévérité disciplinaire, se plaignant d'une douceur qui était cruauté à son égard. Mais il avait beau se plaindre et faire redouter des représailles, de nouveaux assaillants prenaient la place de ceux qui étaient écartés de la lice. Il avait affaire, non à tel ou tel religieux, mais à tout un peuple de moines.

De plus en plus aigri par ces attaques violentes, il déplorait la conduite séditieuse et folle du parti contraire. Sourd à tous les avis, Luther ne mettait aucun frein à ses emportements. Il avait publié *la Captivité de Babylone*, et, par représailles, avait brûlé à Wittemberg la bulle du pape avec les *Décrétales* et les livres du droit canonique. Hutten s'était précipité dans la sédition. Excommunié par le pape et mis au ban de l'empire, il interceptait les chemins avec une bande d'aventuriers qui arrêtaient les prêtres, les moines et tous les agents de la cour romaine. Érasme regrettait son génie enjoué. « L'orage de Luther, disait-il tristement, l'a enlevé aux Muses. »

Mélanchthon venait de prendre femme et voulait ensuite connaître le sentiment de ses amis. Celui qui écrivit à Érasme dans ce but, ne put obtenir de lui que cette réponse digne du nom d'Ulysse qu'il lui avait donné : « Si Philippe s'est marié, il ne reste plus qu'à lui souhaiter bonheur; car ce qui est fait ne saurait être abrogé. A quoi bon maintenant recueillir les avis? »

Au sujet de Luther lui-même, il s'exprimait ainsi dans une lettre : « Je ne suis ni son conseiller, ni son patron, ni son agent, ni son juge. Si je ne me trompe, nous n'avons pas écrit les mêmes choses ni de la même manière. Vous m'exhortez à me joindre à lui; ce sera facile, si je le vois du

parti de l'Église catholique. Que si l'on en vient à une confusion extrême, de telle sorte que l'Église penche également des deux côtés, je me fixerai, en attendant, comme sur un rocher solide, jusqu'uà ce que l'orage étant apaisé, on voie clairement où est l'Église; et alors Érasme sera là où se trouvera la paix évangélique. »

La réserve qu'il gardait lui-même, il la recommandait à ses amis. Il écrivait au professeur Goclenius, le plus cher de tous : « Celui-là est sage, qui sait l'être comme le veut le temps présent. Fiez-vous à peine à vous-même. — Si la pièce qui se joue réussit, disait-il encore, je ne réclame aucune gloire. Si elle échoue, je ne serai pas répréhensible. Les destins sauront trouver leur voie. » Il avait donc, pour ainsi dire, planté sa tente entre les deux camps ennemis, et, sourd aux exhortations contraires qui cherchaient à le faire sortir de sa neutralité, il s'y maintenait inébranlable à la fin de l'année 1520.

Travaillant sans relâche dans l'intérêt des études, il achevait les Paraphrases des épîtres apostoliques, sur les instances de ses doctes amis. Il avait renoncé à donner une édition complète de Saint Augustin, craignant d'envenimer encore une situation qui n'était que trop ulcérée. Il se concenta d'écrire une préface pour *la Cité de Dieu*, commentée par Louis Vivès. En même temps il animait par ses lettres le zèle de ses amis et des autres disciples de la science qui lui écrivaient des contrées les plus lointaines. Quelquefois ils n'obtenaient pas de réponse; mais ils ne se rebutaient point, et enfin la réponse désirée arrivait.

Les soucis que lui causaient les accusations passionnées de ses adversaires, joints à l'insalubrité de l'air, aux fatigues de l'étude et au régime du carême, influèrent sur sa santé qui se maintenait avec peine. « Je suis lapidé tous les jours, écrivait-il à N. Béraud, par les injures des dominicains; et si je souffrais tout cela pour la cause de la foi, je ne céderais pas la palme à saint Étienne lui-même. »

Invité à se rendre à Worms, comme conseiller de l'empereur, il avait décliné l'invitation. Il craignait la peste et se défiait de sa langue. D'ailleurs, il ne voulait se déclarer ni pour ni contre Luther. Enfin il connaissait les dispositions hostiles du nonce Aléandre.

Lié d'une manière intime avec lui à Venise, il l'avait recommandé à ses amis de France, lorsque Louis XII l'avait appelé à Paris. Aléandre y avait répandu le goût pour l'étude du grec. Devenu recteur de l'Université, il avait passé bientôt au service de l'évêque de Liége qui l'avait pourvu d'une prébende et l'avait nommé son chancelier. Érasme s'en était réjoui sincèrement. Quelque temps après, Aléandre quitta Liége pour se rendre à Rome où Léon X le fit conservateur de la bibliothèque du Vatican. Il fut choqué de la lettre écrite par Érasme à Luther. Ses anciens sentiments d'amitié firent place à une malveillance secrète que la jalousie augmentait peut-être, et que, d'ordinaire, il dissimulait. Elle se manifesta dans une lettre écrite de Rome à l'évêque de Liége. Érasme, qui en eut connaissance, conçut dès lors à son égard une défiance incurable.

Éminent par l'éloquence, comme par la science des langues, remarquable par la dignité de la vie et par une intégrité incorruptible, Aléandre était hautain, porté à la jalousie, plein de mépris pour les barbares et surtout pour les Allemands, dissimulé avec une apparence de franchise (1). Érasme disait de lui : « C'est un homme né pour la tragédie présente. » Le choix d'un tel personnage pour la promulgation de la bulle pontificale était heureux, si l'on voulait intimider et entraîner; il était funeste, si l'on désirait calmer et concilier. En remettant la bulle à Charles V dans les Pays-Bas, il lui dit : « Le pape, qui est venu à bout de tant et de si puissants princes, saura mettre à la raison trois grammairiens. » Il parlait de l'électeur de Saxe avec un ton menaçant : « Nous saurons bien, disait-il, trouver votre duc Frédéric. »

(1) *V.* la note L, à la fin du volume.

Avant d'arriver en Brabant, il avait été excité à Liége contre Érasme par la langue la plus venimeuse. Aussi parut-il d'abord éviter une entrevue avec lui, soupçonnant je ne sais quoi. Enfin, certaines paroles peu bienveillantes qu'il avait laissé échapper se répandirent à Louvain. De retour dans la ville où il avait puisé son venin, le même aspic versa dans son cœur un nouveau poison. A Cologne, on rapportait de tous côtés à Érasme que le nonce avait tenu sur son compte devant les grands et dans les repas les propos les plus hostiles. Cependant il ne pouvait savoir où Aléandre était logé; car telle était en Allemagne la violence des passions qu'un légat apostolique se voyait contraint de se cacher. Enfin, ayant découvert sa demeure, il lui fit savoir qu'il désirait lui parler.

Aléandre, joyeux, lui envoya une invitation à dîner. Érasme s'excusa pour le dîner, redoutant, dit-il, le poison. Mais il se rendit chez le nonce qui le reçut avec la plus grande bienveillance. Ils eurent une conversation de quelques heures. Des explications furent échangées; car on avait aussi rapporté au légat qu'Érasme avait parlé de lui d'une manière peu amicale; ce qui n'était pas entièrement faux. En se quittant, ils s'embrassèrent comme d'anciens amis.

Mais pendant la diète de Worms, après la mort du prince de Chièvres, Érasme fut informé par des personnages de la cour, et principalement par Capiton, qu'Aléandre ourdissait contre lui quelque trame sinistre. Il lui envoya un messager avec une lettre assez libre pour se plaindre. Le nonce lui répondit et se justifia. Après la dissolution de la diète, lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, Érasme alla le trouver. L'entretien dura cinq heures environ. Ayant le cœur ouvert et la langue libre, il ne lui fit pas mystère de ses sentiments. Le nonce lui reprochait d'avoir fait courir le bruit qu'il était d'origine juive. « Si les langues médisantes, disait Érasme plus tard, m'avaient permis d'entretenir une amitié constante avec Aléandre, l'affaire de Luther aurait pu être traitée d'une manière moins violente, et l'on n'aurait pas renouvelé la flamme et la fumée dans tant de villes; ce qui ne faisait qu'irriter les esprits. »

Le nonce, ayant changé de sentiment, écarta le péril qui le menaçait, comme auparavant il avait travaillé à sa perte; il le lui jura formellement à Bruxelles, et c'était la vérité. De retour en Allemagne, Érasme s'en convainquit par le témoignage de Capiton qui s'attribuait l'honneur de ce changement, et par celui d'autres personnages présents à l'affaire.

A la nouvelle de l'orage qui le menaçait à Worms, il ne se contenta pas d'écrire au légat. Il chercha prudemment à détruire auprès du chancelier Gattinara les préventions défavorables qu'on cherchait à faire naître dans son esprit. Le chancelier accueillit cette justification avec beaucoup de faveur. « Je n'ai jamais cru, disait-il dans sa réponse, que vous ayez pu vous écarter en rien des dogmes de l'orthodoxie à laquelle vous avez consacré tous vos travaux et même toute votre vie. Ce qui a fait naître cette pensée, c'est le style de certains écrits anonymes, qui ressemble beaucoup au vôtre. Mais les gens de bien ne vous ont pas soupçonné, et je travaillerai moi-même à dissiper toute défiance. »

A Worms se trouvait avec le chancelier un homme modéré d'esprit et dévoué sincèrement à Érasme. C'était Marlianus, évêque de Tuda. Étant encore en Espagne, il lui avait fait écrire par leur ami commun, Barbirius, pour l'engager à ne pas compromettre sa gloire éprouvée dans des luttes quotidiennes où les vaincus pouvaient se glorifier de leur défaite même. A son retour, il vit Érasme à Bruxelles et le conjura de n'avoir rien de commun avec Luther. Il ne se faisait pas illusion sur l'orage fatal qui devenait tous les jours plus menaçant. Le mal s'enracinait dans beaucoup d'esprits, et le nombre de ceux qui étaient infectés par la contagion n'était pas inférieur au nombre de ceux qui semblaient pouvoir l'être encore : ainsi parlait le prélat. En homme sage, il désapprouvait la manière dont le moine rebelle avait été combattu par

ses adversaires. « Leurs remèdes, disait-il, l'ont forcé au délire, il fallait l'attaquer par une autre voie. »

Ces paroles sont remarquables dans la bouche d'un évêque dont l'orthodoxie n'avait rien d'équivoque, et qui voyait avec une douleur profonde les progrès du luthéranisme. Condamner la cause en épargnant l'homme, sauver l'État et la religion sans perdre celui qui les mettait en péril, tel était, à ses yeux, le but à poursuivre. Si Érasme, de son côté, pouvait faire quelque chose pour apaiser ces troubles séditieux, il ne devait pas être avare de son crédit et de son autorité. C'était le moyen d'atteindre sûrement cette immortalité qu'il cherchait et que lui promettaient ses ouvrages.

Érasme remercia Marlianus de son affection pleine de sollicitude. Il devait assurément, disait-il, se conformer aux avis de celui que l'empereur lui-même s'applaudissait d'écouter. Il ne pouvait s'empêcher d'imputer à la fatalité le malheur de l'époque présente, et il n'apercevait pas de remède, à moins qu'*un Dieu* n'apparût pour donner à la pièce un heureux dénoûment. Il voyait par les lettres de ses amis qu'il n'avait pas à s'inquiéter des défiances excitées contre lui à Worms. On avait seulement suspecté un discours en tête duquel on lisait le nom de Didyme Faventinus. L'éclat du style et le sel des plaisanteries qui s'y trouvaient mêlées, avaient inspiré de légers soupçons à quelques personnes. Ce discours lui avait été envoyé. Le vrai surnom de l'auteur se trouvait à la fin, mais en grec. Au reste, le nom eût-il été absent, l'auteur ne lui aurait pas échappé (1).

Il s'exprimait avec réserve sur le plan proposé au conseiller Peutinger. « On m'a encore averti, disait-il, qu'il avait paru à Cologne un plan de pacification qui laissait au pape la gloire de la clémence et à Luther celle de la soumission. Plusieurs me l'ont attribué. Il me fut communiqué, en effet, lorsque l'empereur était à Cologne, écrit à la main et avant la publication des derniers livres de Luther, qui ont détaché de cet homme un très grand nombre d'esprits. A parler franchement, il ne me déplut pas alors. Que si les princes aiment mieux terminer tout par la rigueur, je demande au ciel que la résolution qui leur sourit davantage soit aussi la plus heureuse, je dis la plus heureuse pour le christianisme, et non pour les intérêts de certains hommes qui ont à cœur les choses de ce monde. »

(1) C'était Mélanchton.

Cependant Luther avait paru à l'assemblée de Worms. Plus heureux que Jean Huss, il quitta sain et sauf cette diète, où il avait eu l'audace de se présenter. Le bruit courut pourtant qu'il avait été surpris par des gens embusqués sur la route et qu'il avait péri. Il n'en était rien. On l'avait seulement mis en sûreté dans la forteresse de Wartbourg, d'où il inonda l'Allemagne de ses écrits. A Worms, on avait tout essayé, les menaces, les caresses, pour qu'il soumît ses livres à la majesté impériale. Quand on vit qu'on ne pouvait l'y résoudre, il dut être ramené à Wittemberg par le héraut de l'empereur, sous la foi publique, et l'on accorda pour cela un espace de vingt jours. Bientôt, par ordre de Charles V vivement irrité, ses livres furent brûlés à Worms. On imprima aussi à Louvain un édit terrible contre ceux qui n'obéiraient pas à la volonté de César.

Lorsqu'Érasme vit les espérances de pacification s'évanouir à peu près devant l'opiniâtreté de Luther, il s'en affligea vivement, et, par une lettre adressée à Jonas, il tenta sans grand espoir un dernier effort en faveur de la concorde. Il voulait en même temps séparer nettement sa cause de celle de Luther. « Depuis longtemps, disait-il, c'est un bruit accrédité ici, mon très cher Jonas, que vous avez assisté avec une courageuse constance Martin Luther à Worms, et je ne doute pas que votre piété n'ait agi comme j'aurais agi moi-même, si j'avais eu le bonheur d'être présent, c'est-à-dire n'ait tout fait pour que cette tragédie fût assoupie par des moyens modérés, de telle sorte qu'elle ne pût éclater dans la suite avec

un plus grand dommage pour le monde. Je m'étonne qu'il n'en ait pas été ainsi, lorsque des hommes excellents prenaient vivement à cœur, en vrais chrétiens, la tranquillité de l'Église qui, privée de l'union et de la concorde, perd le nom d'Eglise. Qu'est-ce, en effet, que notre religion, sinon la paix dans l'Esprit-Saint? »

Il reconnaissait la nécessité d'une réforme; mais il condamnait les emportements séditieux de Luther. Il repoussait des remèdes qui envenimaient le mal au lieu de le guérir. Loin de détruire la tyrannie, Luther en avait doublé le poids en la rendant plus ombrageuse. Cette sédition avait fait aux bonnes lettres le plus grand tort. Il fallait donc s'efforcer de la calmer. En tout cas, il désirait que Jonas ne fût pas mêlé à cette affaire, et que ses belles facultés fussent consacrées uniquement à la prédication évangélique. « Plus j'aimais, disait-il, l'heureux génie de Hutten, plus je vois avec douleur qu'il nous ait été ravi par ces troubles. Qui ne serait cruellement affligé dans son âme, si Philippe Mélanchthon, ce jeune homme orné des plus éminentes qualités, était enlevé par cette tempête fatale aux vœux universels des gens instruits?... Avant tout je suis d'avis que l'on doit éviter un schisme qui serait funeste à tous les gens de bien. Il faut s'accomoder au temps avec une sainte adresse, sans trahir toutefois le trésor de la vérité évangélique où la corruption des mœurs peut trouver un remède. Peut-être quelqu'un demandera si mes anciens sentiments à l'égard de Luther sont changés. Nullement : ils sont toujours les mêmes. J'ai toujours désiré que, changeant certaines choses qui me déplaisaient, il exposât dans sa pureté la philosophie évangélique. J'ai toujours souhaité le voir corrigé plutôt qu'anéanti, tel enfin qu'on pût l'aimer ouvertement et sans péril; et je n'ai pas d'autres sentiments à l'égard de mes accusateurs. Pourvu qu'ils prêchent le Christ avec autant de piété qu'ils ont mis d'acharnement à déclamer contre moi, j'oublierai ce qu'ils m'ont fait, et j'aimerai sans réserve leur zèle pour l'Évangile. »

Par cette lettre, Érasme enlevait aux luthériens tout espoir de l'attirer dans leur camp. On pouvait attribuer sa détermination à la peur. Quelques passages de ses lettres sembleraient appuyer cette supposition. « Luther, disait-il, n'écoutant aucun conseil, a mis une telle violence dans ses écrits, que l'affaire ne pouvait avoir une heureuse issue, quand même ses livres n'auraient rien contenu qui ne fût vrai. Beaucoup de ses avis sont excellents; et plût à Dieu qu'il n'eût pas gâté par des défauts intolérables le bien qui était en lui. Mais n'eût-il rien écrit que de pieux, je n'avais pas cependant l'intention d'exposer ma vie pour la vérité. Tous les hommes n'ont pas la force d'aller au martyre, et je crains que, s'il y a quelque tumulte, il ne m'arrive d'imiter saint Pierre. Quand le pape et l'empereur décident bien, je m'attache à leur décision, et cette conduite est pieuse. Lorsqu'ils décident mal, je supporte leurs décrets, et cette conduite est sûre. Je pense qu'elle est permise même aux gens de bien, s'ils ne peuvent espérer aucun profit d'une conduite contraire. »

Les âmes généreuses ressentiront peu de sympathie pour la faiblesse qui se montre dans ces paroles. C'était une défaillance, mais passagère. Érasme n'avait pas assurément l'héroïsme de l'apostolat. Il croyait qu'on pouvait se taire, quand on n'avait rien à gagner en parlant; mais sa faiblesse n'alla jamais jusqu'à professer une doctrine contraire à ses sentiments. A vrai dire, dans sa lettre à Jonas, il ne s'écartait pas du plan de conduite qu'il s'était tracé dès le principe. Seulement, à mesure que Luther marchait en avant, il montrait pour son parti un éloignement plus décidé. Il s'agissait maintenant de savoir, non pas s'il se rangerait du côté des luthériens, mais s'il tournerait sa plume contre eux.

Il reprochait à leur chef d'avoir fourni aux ennemis acharnés des lettres une arme si désirée pour accabler avec elles les gens de bien qui, avec simplicité de cœur, favorisaient la doctrine évangélique. Il écrivait à Louis Ber-

« Ou je me trompe, ou cet homme ne conduit pas très bien une excellente pièce. C'est un beau défenseur de la liberté évangélique, celui qui en a fait un usage tel que nous avons à craindre de voir notre joug une fois plus pesant, comme les prisonniers qui, pour avoir tenté maladroitement de forcer leur prison, voient leurs chaînes doublées, ou comme ces malades qui, ayant pris un remède peu convenable, aggravent leur maladie; et peut-être est-il lui-même en sûreté; mais il y a ici des monstres furieux qui n'en poursuivent qu'avec plus de violence des hommes excellents; car ils rangent dans le parti de Luther quiconque a favorisé la philosophie évangélique et les lettres polies. »

Il avait contre les luthériens des griefs plus personnels encore. « En vérité, écrivait-il à Bilibald, je me demande avec étonnement quel mauvais génie a dirigé l'esprit de Luther; et lorsque tant d'amis le détournaient de provoquer le pontife, l'a poussé à écrire avec une violence toujours croissante; mais je suis plus étonné encore du zèle malicieux de certains individus qui se sont efforcés d'entraîner quelques hommes bon gré, mal gré, à leur sentiment, comme s'ils désiraient périr en bonne compagnie. Qu'ont-ils en effet cherché par de tels libelles, sinon leur perte? Ceux qui écrivaient et menaçaient de la sorte auraient dû avoir des forces toutes prêtes, s'ils voulaient être sauvés... Voyez le beau succès. On nous demandait de la prudence et de la sagesse; et voilà que nous, Allemands, qui d'ordinaire sommes redoutables par les armes, nous nous voyons méprisés, comme n'ayant ni raison ni armes. Une immense dissension s'est élevée dans le monde, qui durera peut-être beaucoup d'années, et qui s'envenimera toujours davantage. Quelques nobles menacent ici les richesses des prêtres, comme si c'était là que doit aboutir la tragédie de Luther. De cette façon, ils rendent tout le clergé favorable au parti contraire. »

On lit dans une autre lettre : « Je l'avoue, je suis porté de cœur pour l'Allemagne. On ne saurait dire combien de beaux talents s'y épanouissent de jour en jour. Elle me témoigne plus d'attachement et de zèle que je n'en mérite ou que je n'en demanderais. Mais je voudrais que l'amitié de certains hommes eût été quelquefois plus heureusement inspirée. L'Angleterre a mauvaise réputation en fait de bonne foi; mais j'ai trouvé dans cette île des amis si constants, si fidèles, si prudemment dévoués, que je n'aurais pu en souhaiter de meilleurs. »

Il s'exprimait avec Capiton en termes plus amers. « En certains Allemands, disait-il, auxquels je me fiais de tout cœur, j'ai trouvé très peu de loyauté. » On avait recueilli çà et là dans ses écrits des passages que l'on avait publiés pour le rendre odieux aux catholiques et à l'empereur. Toutes les fois qu'on parlait aux adeptes, on le censurait comme un homme pusillanime ou vénal; et en public on le représentait comme le chef du parti. « Je le dis avec franchise, écrivait Capiton qui, dès lors attaché de cœur au luthéranisme, voulait peut-être intimider son âme faible, cette conduite m'a irrité... Ils font tout avec trop d'insolence et de fureur. Ils saisissent avec les dents n'importe qui. Ils vomissent l'injure à la face de chacun avec une barbare impudence. Il méprisent ouvertement tout le monde, excepté eux. Depuis longtemps je suis intervenu; je les ai priés de ne pas se laisser emporter ainsi et de ne pas défendre leur cause par l'injure. J'espère qu'ils parleront de vous en termes plus mesurés. »

Érasme était persuadé que les luthériens avaient voulu l'attirer de force dans leur parti. « Projet inconsidéré, disait-il; c'était plutôt le moyen de m'éloigner d'eux; et de quel secours aurais-je pu être à Luther, si je m'étais associé à son danger? Deux hommes auraient péri au lieu d'un seul, voilà tout. »

Tandis que le parti luthérien tenait à son égard une conduite déloyale et perfide, certains catholiques ardents continuaient de l'attaquer avez acharnement. Dans un sermon prêché devant le roi de France, un moine avait annoncé

l'approche de l'anté-Christ qui avait eu déjà quatre précurseurs, je ne sais quel frère mineur en Italie, Luther en Allemagne, Lefebvre en France, Érasme en Brabant. Le suffragant de Tournai accusait ce dernier d'hérésie devant le peuple. L'évêque, qui ne partageait pas les sentiments de son coadjuteur, l'avertit d'être plus mesuré à l'avenir. Il écrivit une lettre pleine de bienveillance à Érasme qui lui répondit avec une douce ironie : « Je m'endurcis à ces injures, car elles sont journalières. »

Ce qui l'inquiétait surtout en ce moment, c'était la crainte de voir les ennemis de Luther abuser de leur victoire. Il écrivait à Barbirius, devenu chapelain du cardinal Adrien : « La tragédie de Luther a eu son dénoûment parmi nous; et plût à Dieu qu'elle n'eût jamais paru sur la scène ! Quelques-uns craignent seulement qu'on n'use de cette victoire plus cruellement qu'il ne convient à l'intérêt du Christ. Ici je suis lapidé chaque jour, et il y a péril que je ne sois enfin écrasé par tant de pierres qui volent vers moi. » Il croyait que les théologiens de Louvain, ses ennemis personnels, avaient trouvé dans Aléandre un instrument merveilleusement propre à les seconder. « Cet homme, disait-il, est assez furieux de sa nature, sans qu'on l'excite; mais à présent il a des instigateurs qui pourraient pousser au délire même l'esprit le plus modéré. De tous côtés circulent des petits livres très violents. Aléandre me les attribue tous, quoiqu'il y en ait plusieurs dont j'ignorais l'existence avant qu'il me la fît connaître. »

Luther avait reconnu ses écrits devant l'empereur. On n'en imputait pas moins à Érasme *la Captivité de Babylone*. Un jour, dans un grand repas, quelqu'un lui demanda comment ce petit livre commençait. Il fut très embarrassé pour répondre; et comme il voulut savoir pourquoi cette question lui était faite, on lui dit que certaines gens l'avaient soupçonné d'être l'auteur de l'ouvrage, parce que les premiers mots, *que je veuille ou ne veuille pas*, rappelaient assez le commencement du *Panégyrique* de Philippe le Beau, *que tu veuilles ou ne veuilles pas*. Aléandre l'informa qu'on lui attribuait deux petits livres intitulés : l'un, *Eubule*, et l'autre, *les Lamentations de Pierre*. Érasme n'en connaissait pas même le titre. Il était assez maltraité dans le second. On tâchait de faire croire que la révolte avait pris naissance en Brabant, ce qu'il niait avec force.

Quoique jusque-là on n'eût rien tenté contre lui ouvertement, son irritation égalait son inquiétude. Il se plaignait de ces accusations passionnées avec une hardiesse d'expression qui touchait au blasphème. « Je voudrais, disait-il, que Luther n'eût pas écrit certaines choses, on les eût écrites autrement. Maintenant je crains qu'en évitant cette *Scylla*, nous ne tombions dans une *Charybde* beaucoup plus funeste. Si ceux qui osent tout dans l'intérêt de leur ventre et de leur domination réussissent dans leur entreprise, il ne reste qu'à écrire *l'épitaphe du Christ* qui ne ressuscitera plus. C'en est fait de cette étincelle de la doctrine évangélique; c'en est fait de cette veine de la doctrine céleste, tant ces hommes flattent bassement les princes et ceux dont ils espèrent quelque avantage, au grand préjudice de la vérité chrétienne. »

Plusieurs personnages d'un rang élevé le défendaient avec zèle. Parmi eux se faisait remarquer Louis de Prat, préfet de Gand. Érasme lui écrivait : « Jadis, selon les apologues, les membres conspirèrent contre le ventre. Maintenant, au contraire, ce sont des ventres conjurés contre le reste du corps. Certes, si je voulais à ces hommes le plus grand mal, je ne pourrais leur souhaiter autre chose que les sentiments qui les animent. Plus ils déclament contre les bonnes lettres, plus elles deviennent florissantes. Nul ne vient plus en aide à Luther que ceux qui l'attaquent par toute sorte de machines de guerre. Tandis qu'ils le poursuivent d'étrange façon et avec la plus grande violence, ils recommandent leur ennemi à l'affection du peuple et s'attirent la haine générale. Que si Luther ne se perçait lui-même de ses propres traits par la

violence de plus en plus croissante de ses écrits, il serait extrêmement redevable à la sottise de ses adversaires. »

C'est ainsi qu'Érasme rendait à ses ennemis injures pour injures; mais au milieu de ces emportements jaillissaient des vérités qui peuvent jeter un grand jour sur l'histoire des révolutions humaines. Sur la fin du printemps, malade et fatigué, il quitta Louvain et alla s'établir à Anderlac, près de Bruxelles, chez le chanoine Wichman, son ami, pour respirer l'air des champs. Ce séjour à la campagne, pendant l'été, le ranima. « J'étais mort, disait-il, si je n'avais laissé la puanteur des villes. Je me voyais déjà entre les mains des médecins. Consultés séparément, ils m'avaient prescrit des remèdes divers. Si je ne les ai pas pris, c'est que je n'avais pas le temps d'être malade, de nouvelles affaires surgissant toujours. » Un peu plus tard, il écrivait à Budé : « Invité par votre exemple, nous avons commencé nous-même à vivre à la campagne. Je m'en suis bien trouvé; et désormais, chaque année, je recommencerai. Puissé-je avoir aussi le moyen de bâtir, comme vous! »

Poursuivi jusque dans Anderlac par les attaques de ses ennemis, craignant de se voir contraint d'écrire contre Luther, s'il ne voulait pas s'exposer au plus grand péril, il songeait sérieusement à quitter un pays où son repos et sa sûreté même se trouvaient menacés. Il n'avait jamais pu entretenir avec les théologiens de Louvain une liaison durable. « Porté à l'amitié, disait-il, persévérant dans mes affections, mais naturellement franc et sincère, j'aime mes amis plus que je ne les cultive. Dans l'occasion, pourtant, il n'est pas de service que je ne sois prêt à leur rendre; mais il y a des hommes dont l'amitié est plus difficile à ménager que celle des monarques les plus puissants. » Il convenait, du reste, que sa langue était trop peu discrète et qu'il aimait la plaisanterie outre mesure. Il était fatigué à l'excès de toutes ces accusations qui s'acharnaient à le confondre avec Luther. « Mieux vaudrait, écrivait-il, vivre au milieu des nations les plus sauvages. Des

retraites monastiques, cette fureur a passé aux cours des rois. Dans tous les repas, on dispute avec passion au sujet de Luther. Puis on en vient à Erasme. Ceux qui ne comprennent rien à l'affaire sont ceux qui crient le plus fort. »

Les chefs de cette lutte ardente étaient Latomus et Vincent. Le premier lui imputait le plan anonyme de Cologne; le second lui reprochait la lettre au cardinal de Mayence. Érasme prit le parti d'écrire au corps même des théologiens, pour voir si ces débats pourraient enfin avoir un terme. « Blesser la réputation d'un homme, leur disait-il, c'est une espèce d'homicide... Mes amis sont nombreux; et si je voulais user de représailles avec la plume, la lutte deviendrait fureur. Nous devons prendre garde qu'en nous déchirant mutuellement, nous ne finissions par nous dévorer les uns les autres... Veut-on détruire Luther, on aura plus de chances pour réussir, en ne mêlant pas Érasme à sa cause. Si j'avais voulu me joindre à lui, ses affaires seraient en meilleur état, mais je ne veux être que chrétien. Si je n'ai pas écrit contre lui, j'ai eu plusieurs motifs pour m'abstenir. Au reste, après les condamnations de trois universités, après les foudres pontificales, après l'édit de l'empereur, la censure d'Érasme, d'un petit vermisseau, serait d'un faible poids. Cependant je ne manquerai, dans la mesure de mes forces, ni à la paix de l'Eglise catholique, ni à la vérité chrétienne, ni à la dignité du pontife, lorsque je le pourrai; et peut-être produirai-je plus d'effet que ceux qui croient pouvoir terminer cette affaire par des violences tumultueuses... Si vous avez quelque grief contre moi, n'ayez pas recours aux injures, comme Vincent le fait sans cesse, et je vous satisferai sur tout. Si vous voulez rivaliser avec moi de bons offices, je ne me laisserai pas vaincre. S'il y en a qui préfèrent lutter, je ne me piquerai pas de remporter la victoire en ce genre; mais je m'efforcerai de défendre mon innocence, et je crois que l'appui du Christ et celui des gens de bien ne me feront pas défaut. »

Ce n'était pas seulement dans les Pays-Bas que l'on se plai-

gnait de son attitude équivoque dans l'affaire de Luther. Un soupçon pareil s'était propagé en Espagne. Cependant Barbirius lui annonça que cette rumeur s'était apaisée. Érasme s'étonnait qu'elle eût pu naître. « Plût à Dieu, lui écrivait-il, que je fusse exempt de tout vice, comme je suis étranger à cette affaire! Je ne craindrais pas de mourir sans confession. Si Luther a pris certaines choses dans mes livres, je ne suis pas responsable de l'abus qui en a été fait. Réservé dans mes affirmations, j'ai mieux aimé avertir que dogmatiser. Ce que j'ai dit avec mesure et opportunité, Luther le présente avec une exagération insupportable. Si jusqu'à ce jour je n'ai rien écrit contre lui, deux motifs m'en ont empêché, le manque de loisir et le sentiment de mon insuffisance. »

Toutefois, après avoir achevé ce qu'il avait en main, il se proposait d'écrire quelque chose, non pas tant contre Luther que pour apaiser cette dissension. Il aspirait au rôle de médiateur, mais il craignait que sa médiation ne fût prématurée, tant les phalanges conjurées serraient leurs rangs sans vouloir reculer. « Le Christ seul, ajoutait-il, a le pouvoir de calmer une tempête si funeste. Que si l'on appelle seulement luthériens ceux qui approuvent et défendent tout ce que Luther a écrit, je ne pense pas qu'il y ait un seul homme d'un esprit si extravagant. Si l'on est orthodoxe du moment que l'on dit du mal de Luther, il faut féliciter le monde chrétien; mais je crains qu'il n'y en ait beaucoup qui se répandent en injures contre lui, et qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme. »

En Angleterre comme en Espagne, on avait fait courir un bruit sinistre. On disait qu'Érasme était non-seulement le partisan, mais l'aide et en quelque sorte l'âme de la faction luthérienne. Montjoy s'était alarmé d'une rumeur qui, en compromettant son ami, le touchait lui-même. Il l'exhorta donc à se justifier en publiant un livre contre Luther. Érasme lui répondit : « Plus votre affection pour moi est sincère, plus je m'afflige de ne pas être pour vous un ami aussi heureux que le méritait la candeur de votre âme. Mais l'accusation est

aussi mensongère que si l'on disait : Érasme a des ailes. Ce qui est plus certain qu'un oracle de la Sybille, c'est que jamais je n'ai conclu de *pacte secret avec Luther ni avec aucun luthérien.* »

Justifiant son silence, il ajoutait : « C'est ainsi que le Christ se tut devant Hérode... Vous écrivez qu'il dépend de moi de calmer tout ce tumulte. Plût à Dieu que votre seigneurie dît vrai! Cette tragédie n'aurait pas même pris naissance. On répète ici tout haut que je n'ai point de plume. J'ai bien une plume, mais des motifs sans nombre me retiennent. Appeler Luther un champignon est très facile; défendre la cause de la foi par de bons arguments est très difficile, pour moi du moins. Jusqu'ici d'autres ont réussi assez mal, et pourtant je mettrais plus volontiers la main à cette affaire, si j'étais sûr que certains hommes qui, sous prétexte de la foi, plaident la cause du monde, useront de leur victoire à l'avantage du christianisme. Pour finir, mon excellent Mécène, vous n'avez pas lieu de douter de votre Érasme. Ni la piété, ni la morale, ni la paix publique ne seront jamais blessées par mes écrits. Je suis maître de mon innocence, mais non des langues des hommes. »

On trouve, dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, ces remarquables paroles qui expliquent toute sa conduite dans l'affaire du luthéranisme. « Je vois s'élever une tempête très périlleuse dans laquelle je sens que je dois modérer ma course, de manière à ne pas abandonner les intérêts du Christ en flattant les hommes, et à ne pas me jeter sans fruit dans quelque danger. Luther a lancé une pomme de discorde dans le monde dont il n'est aucune partie que je ne voie troublée. »

Ses amis de Rome ne s'étonnaient pas moins de son silence que ses amis d'Angleterre. Bombasio se fit l'interprète du sentiment commun : « Dans une cause si juste et si sainte où il s'agissait de défendre la vérité contre des hérésies renouvelées des temps anciens, pourquoi ne prenait-il par les armes

avec son habileté accoutumée ? La Providence semblait l'avoir prédestiné à la destruction de ces doctrines monstrueuses, en lui assurant une gloire immortelle. Auprès d'une telle œuvre, tous ses autres travaux paraîtraient de peu de prix. On pouvait deviner aisément les motifs qui le retenaient. Ce n'était pas la crainte des inimitiés périlleuses que cette lutte lui susciterait, c'était plutôt l'exagération téméraire de certains défenseurs de la bonne cause qu'ils discréditaient et compromettaient par leur zèle insensé. Mais leurs stupides fureurs ne devaient pas l'empêcher de remplir son rôle. Comme lui, bien des gens à Rome et ailleurs étaient d'avis que cette affaire devait se traiter par d'autres hommes et par d'autres moyens. » Bombasio lui rappelait, en terminant, ce qu'il devait à l'affection éprouvée de Léon X.

Érasme essaya de justifier sa conduite : « Dans la cause de Léon, disait-il, je me suis tû moins que vous ne croyez. » Expliquant pourquoi il n'avait pas combattu Luther par des livres imprimés, il ajoutait : « Vous voyez combien sa plume est féconde, et il n'est pas seul; il a cent mains. Je suis plus exercé dans une autre carrière. Après tant de livres publiés, n'ai-je pas droit au repos que semble me commander le poids croissant de l'âge? Cette affaire est telle, que si je m'y engage une fois, je devrai y vouer ma vie entière. O mon cher Bombasio, il est aisé de dire : écrivez contre Luther; mais pour cela il faut plus de choses que pour construire un char, comme parle Hésiode. Je vois combien les jugements des hommes sont fâcheux et divers, surtout de notre temps. Il est fort difficile de régler sa plume de manière à garder la dignité des hommes, sans blesser la gloire du Christ. Si le mal peut être étouffé par une guerre de plume, de jour en jour s'élèvent des essaims de petits livres, et il n'est nullement besoin d'Érasme. S'il faut des cris, les *Stentors* ne manquent pas. Partout on a vu les bûchers se dresser en abondance. On n'a rien oublié dans les édits pour inspirer la terreur... Aucun pays n'est plus dévoué à la dignité pontificale que le

nôtre ; mais le patronage odieux de certains hommes lui a été fort nuisible. Sans leur délire, l'affaire n'en serait pas venue au point où elle est. Je dis plus : si maintenant encore ils se taisaient pendant trois mois seulement, Luther avec tous ses petits livres n'exciterait que l'indifférence, et rien absolument ne serait changé à cause de lui dans les affaires humaines.

« Je suis tout entier à revoir l'ouvrage du Nouveau Testament et quelques autres de mes écrits. Mais j'espère avoir bientôt un peu plus de loisir. J'ai toujours favorisé sincèrement la paix publique, et fort peu de personnes lui ont été plus sincèrement dévouées. Je sacrifierais la vie même pour affermir la vérité évangélique, et je n'ignore pas combien je dois personnellement à la bonté inouïe du souverain pontife. Si j'ai le bonheur de vivre encore trois ou quatre ans, ou je mourrai au milieu de mes efforts, ou je ferai en sorte qu'il ne m'accuse pas d'être tout à fait ingrat ; si la nature me refuse l'éloquence, mon cœur et la chaleur de mon âme y suppléeront. Il y en a qui croient servir convenablement ses intérêts, en le faisant craindre autant que possible. Pour moi, je m'efforcerai plutôt de faire aimer Léon X de l'univers. Mais j'ai besoin de sa protection pour ne pas succomber sous les attaques des conspirateurs exécrables qui me poursuivent sans relâche et vont même jusqu'à me menacer du poignard et du poison. J'appelle les imprécations de tous sur ma tête, s'il est vrai que j'aie lu d'un bout à l'autre un seul des petits livres de Luther, si dans les écrits attribués à cet homme ou qui prennent sa défense, une seule syllabe a été tracée ou autorisée par moi, si jamais enfin je me suis efforcé de défendre quelqu'une de ses opinions. »

Il pria Bombasio d'obtenir du pape un bref qui lui permît de lire sans péril les livres de Luther, car le pontife seul pouvait donner cette permission. « Je ne veux pas, disait-il, fournir une occasion aux méchants qui ne demanderaient pas mieux. »

Malgré tant d'accusations, il conservait à Rome beaucoup d'admirateurs et de partisans. Léon X avait répondu à sa dernière lettre de la manière la plus flatteuse, déclarant qu'il avait eu quelques doutes sur ses sentiments et que cette considération l'avait détourné de récompenser ses services; mais sa lettre avait effacé toutes ces mauvaises impressions. Il ne doutait pas de son attachement au Saint-Siége et à la foi de l'Église. Il l'exhortait à écrire contre la faction luthérienne et lui donnait l'assurance qu'il le verrait avec joie arriver à Rome.

Lorsqu'on montrait au pontife quelque lettre d'Érasme, il la lisait avec empressement et la louait sans réserve. Une fois même, après avoir lu une de ses lettres, qui était adressée à Bombasio, il la redemanda et la fit voir à Sadolet et à d'autres personnages instruits. Un espagnol s'étant déchaîné avec violence contre l'ouvrage du *Nouveau Testament*, Léon X l'avait averti de ne rien publier de semblable à l'avenir et de défendre la vérité avec mesure, sans haine et sans envie.

Cet Espagnol était un théologien d'Alcala, nommé Jacques Lopis de Stunica. Noble de naissance, il avait beaucoup d'instruction. Érasme dit qu'il n'était guère plus savant que Lée, mais qu'il avait moins de venin. Stunica, de son côté, refusait à son adversaire l'esprit, la mémoire, le jugement, l'érudition, la lecture intelligente des livres sacrés, la science des langues et de la grammaire. C'était une compensation des éloges immodérés que d'autres lui donnaient. « Ceux-là, disait le prince des lettrés, font d'une mouche un éléphant; Stunica fait d'un pygmée un moucheron. » Le cardinal Ximénès avait conseillé à ce théologien d'envoyer son travail à Érasme avant de le publier, lui faisant observer que si la réponse n'était pas satisfaisante, il pourrait le livrer au public sous de bons auspices. Stunica ne goûta pas cet avis, et, aussitôt après la mort du cardinal, il remit son manuscrit aux imprimeurs. Non content d'avoir publié cet ouvrage, il en prépara un autre beaucoup plus violent et se rendit à Rome pour le faire imprimer.

Mais Léon X arrêta la publication de ce libelle intitulé *Blasphèmes*.

Ce fut vers la fin de l'été 1521 qu'Érasme répondit au premier écrit de Stunica. Cette apologie, composée en sept jours, était courte et relativement modérée, non pas, disait-il, que son adversaire méritât des égards; mais il n'avait pas voulu renoncer au mérite de la modération qu'il avait su garder jusque-là, il le croyait du moins. « Au premier abord, écrivait-il à Bombasio, le livre de Stunica jette beaucoup de fumée et s'annonce avec une grande ostentation. Mais à l'examiner de près, on voit que ce ne sont que de vaines vapeurs. Cet ouvrage a déplu même au nonce Aléandre, quoiqu'il lui eût souri quelque peu au commencement. Il ne peut nuire à ma réputation, du moins auprès des gens équitables et instruits. »

Bientôt après, un autre théologien d'Alcala vint au secours de son compatriote. Sanctius Caranza releva trois ou quatre points dans les *Annotations*, comme favorisant l'*arianisme* et la doctrine de Luther sur le mariage (1). Cette attaque, bien que très modérée dans la forme, blessa vivement Érasme qui en sentait la gravité. Dans sa réponse, tout en affectant beaucoup de modération et d'urbanité, il laissa voir en plusieurs endroits une irritation secrète. Il y eut pourtant réconciliation entre les deux adversaires, et plus tard Caranza prit la défense d'Érasme contre les moines espagnols.

En attendant, les déclamations violentes contre les langues et les lettres polies redoublaient de fureur dans les Pays-Bas. N. d'Egmond lançait à tout propos l'accusation d'hérésie. Érasme désirait vivement le retour du cardinal Adrien (2), espérant qu'il réprimerait cette fougue insensée. « Je ne vois pas, disait-il, ce que ces hommes se sont proposé; car s'ils cherchent à faire comprendre au peuple qu'il y a dans leurs ordres des hommes médisants jusqu'à l'impudence, le peu-

(1) Cet écrit parut à Rome, après la mort de Léon X, pendant l'interrègne. Il s'en fallut peu que l'auteur ne fût mis en prison. *V.* Burigny, t. II, p. 176.

(2) Adrien d'Utrecht, évêque de Tortose, était alors vice-roi d'Espagne.

ple en est convaincu plus qu'il ne convient à leurs intérêts. S'ils prétendent attirer à l'étude de leur théologie les jeunes gens étrangers aux bonnes lettres, rien n'est plus capable de les en détourner. A Paris, à Cambridge, la théologie est plus florissante que partout ailleurs. Pourquoi? c'est que l'on s'y conforme au goût nouveau du temps, et qu'au lieu de repousser les bonnes lettres comme des ennemies, on les accueille de bonne grâce comme des hôtes. Si les études théologiques sont peu florissantes à Louvain, comme quelques-uns s'en plaignent, on ne peut m'en rendre responsable, car je n'ai jamais détourné personne de ces études. » Il approuvait qu'on eût opposé aux libelles diffamatoires l'édit de l'empereur; mais il se plaignait de la licence donnée aux langues médisantes et aux libelles plus que diffamatoires, imprimés coup sur coup à Cologne par Pfeffercorn, sans qu'il fût permis aux honnêtes gens de défendre leur honneur par des livres publiés.

Voyant son repos et sa sûreté de plus en plus compromis, il avait pris la résolution de quitter le Brabant, malgré les liens qui l'y attachaient. Le climat de Louvain lui plaisait beaucoup; nulle part, on ne pouvait étudier avec plus de calme; il aimait les heureux talents qui s'y trouvaient rassemblés; il entourait de son patronage zélé le collége des trois langues; mais là il se voyait au milieu de ses implacables ennemis. C'étaient sans cesse de nouveaux orages. Il voulait s'y dérober, si c'était possible. Quelquefois il regrettait de ne pas avoir accepté les propositions séduisantes de la France où il avait passé tant d'années de sa jeunesse, non sans agrément, et où il comptait d'illustres amis. D'autres fois, il songeait à l'Italie où l'avaient appelé des offres plus brillantes encore et où les savants étaient aussi libres qu'honorés. Il écrivait à Bombasio : « J'ai le dessein de me transporter tout entier à Rome pour y passer le reste de mes jours au milieu des hommes les plus doctes et des bibliothèques les plus riches du monde. J'avais déjà commencé à me mettre en marche; mais la guerre, augmentant tous les jours de violence, m'a détourné de partir; cependant mon âme le désire encore, et peut-être oserai-je me risquer. »

On doit croire qu'en parlant de la sorte, il voulait plaire aux Italiens. Mais à Rome aurait-il joui de cette pleine indépendance de la pensée qu'il prétendait garder à tout prix? Aurait-il pu se maintenir dans cette neutralité philosophique dont il s'était fait une loi? Il est certain cependant qu'il désirait revoir l'Italie et les nombreux amis qu'il y possédait encore, mais que la mort éclaircissait tous les jours. Elle lui enleva le savant Pyrrhus qu'il connaissait depuis son enfance. C'était en partie pour le voir qu'il avait souhaité se rendre à Milan. Pyrrhus l'avait averti qu'il possédait un écrit complétement oublié d'Érasme. Celui-ci désirait le ressaisir pour le détruire. Il craignait l'indiscrétion des Allemands qui publiaient tout, sans égard pour la réputation d'autrui.

Mais avant tout il voulait se rendre à Bâle, afin de présider lui-même à la troisième édition du *Nouveau Testament* et à d'autres publications qu'il avait préparées. Cela fait, il devait prendre conseil des circonstances. Il chargea néanmoins ses amis Goclenius et Dorpius de louer pour lui à Louvain une maison convenable, ne voulant pas ressembler à un vagabond sans domicile, ni donner à croire qu'il ne reviendrait pas dans les Pays-Bas.

Vers le milieu d'août, il alla passer quelques jours à Bruges. Il prit place dans le cortége de l'empereur. Ce qui lui fut surtout agréable, ce fut de voir et de saluer beaucoup d'amis puissants, et en particulier le *grand*, l'*obligeant*, l'*aimable* et tout à la fois *vénérable* cardinal d'York, ambassadeur de Henri VIII auprès de Charles V, qui le reçut avec des honneurs royaux. Tunstall, Morus et Montjoy étaient présents. Érasme logea chez le doyen de Saint-Donatien, Marcus Laurinus, un de ses meilleurs amis. Toujours plein d'aversion pour la guerre, il avait vu avec joie le cardinal arriver à Bruges. Il avait espéré que sa prudence et son autorité rétabliraient la paix entre

François Ier et Charles V. Ses espérances furent trompées. Wolsey, vendu à l'empereur, conclut avec lui une ligue au nom de son maître.

Le roi de Danemark, Christiern, beau-frère de Charles V, chassé de ses États par la révolte de ses sujets, s'était rendu à Bruges pour engager ce prince à le rétablir sur le trône. Érasme fut témoin de son entrevue avec l'empereur. Il dîna même avec le monarque déchu et les autres grands personnages qui lui témoignèrent la faveur la plus marquée. Toutefois, comme Christiern, odieux par ses cruautés, avait embrassé la cause de Luther, pour éviter tout mauvais soupçon, il refusa prudemment l'entretien secret que le prince lui avait demandé. Chez le doyen lui-même, il se trouvait tous les jours avec les principaux seigneurs de la cour et s'asseyait à table avec eux.

C'est à Bruges qu'il vit pour la première fois le livre publié par Henri VIII pour la défense de la foi catholique. Il causait dans l'antichambre du cardinal Wolsey avec de grands personnages, attendant l'occasion de lui faire sa cour, lorsque Marinus Caraccioli, collègue d'Aléandre, comme nonce pontifical, s'avança tenant un petit livre à la main. Érasme demanda s'il était permis de l'ouvrir. Il lut seulement le titre et ce que le roi avait écrit de sa main au bas de la première page. Puis il rendit le livre et dit en souriant : « J'envie à Luther un tel adversaire. » Le nonce d'abord contractait son visage plutôt qu'il ne riait, mais Érasme s'étant expliqué plus clairement, il répondit : « Et moi, je félicite le pontife romain d'avoir un tel défenseur. »

Érasme désirait vivement lire ce livre. « Autrefois, disait-il, un prince était censé faire preuve d'une piété admirable, quand il défendait avec ses troupes et ses armes les chrétiens contre les attaques de leurs ennemis. Henri VIII combat pour l'épouse du Christ avec la plume et les armes de l'esprit, *montrant ce qu'il ferait si la guerre devenait nécessaire*. Mais, en attendant, ce qu'il fait étant, à mes

yeux, beaucoup plus difficile, lui assurera une gloire plus solide et plus personnelle. Nous tous qui aimons et cultivons les bonnes lettres, nous serions très ingrats, si nous ne vénérions et n'aimions un génie qui honore et recommande merveilleusement nos études. J'ai pleine confiance qu'un exemple si beau et si rare excitera beaucoup de princes à l'imiter. Désormais les prêtres, les moines, les évêques ne rougiront-ils pas d'ignorer la théologie, quand ils verront qu'un roi si grand, si jeune, distrait par tant d'affaires, a poussé assez loin l'étude des lettres sacrées pour secourir la religion chrétienne en péril par des livres? Et je ne doute pas qu'il n'ait réussi un peu mieux que certains hommes qui, avant lui, avaient fait l'essai de leurs forces dans la même carrière. »

Son amour-propre de lettré devait être singulièrement flatté de voir un roi publier un livre. Quelle que fût la part qui lui revenait dans la composition de l'ouvrage, il était censé, aux yeux du monde, avoir tenu la plume. Un exemplaire de ce livre avait été promis à Érasme par le cardinal; mais il ne lui fut pas remis alors. « C'est ainsi qu'en agissent les rois, » disait-il avec une intention épigrammatique à l'égard de Wolsey qui tranchait du souverain. Il ne reçut cet exemplaire que plusieurs mois après. Le monarque y avait écrit de sa main ces mots : pour D. Érasme. On lit dans une lettre adressée plus tard à Cochlœus (1) : « Je n'ai jamais pu découvrir si le roi d'Angleterre a été aidé par un collaborateur. C'est bien son style. Son génie peut se prêter à tout; et pourtant, s'il avait voulu emprunter le secours d'hommes instruits, sa cour est pleine de personnages savants et diserts. » Beaucoup de luthériens attribuèrent ce livre à la plume d'Érasme, et ne virent dans le nom de Henri VIII qu'un moyen d'accabler Luther. De grands princes, des amis

(1) Cochlœus, auteur de plusieurs écrits contre Luther et d'une *Histoire des Hussites*.

doctes, lui écrivirent pour tâcher de surprendre la vérité. Il repoussa victorieusement un tel soupçon, peu jaloux de subir les représailles de ce fougueux adversaire. Le duc George ayant loué dans une lettre le petit livre de Henri VIII, Érasme renchérit d'éloges, déclarant qu'il était, à ses yeux, l'œuvre du génie et de la plume du roi, que, dans son enfance, le prince s'était exercé soigneusement à écrire, et qu'il se plaisait à lire les théologiens scholastiques; toutefois il avait pu être aidé en quelques endroits (1).

De retour à Anderlac, Érasme y resta jusqu'à la fin de septembre et peut-être même au-delà. Depuis plusieurs mois, il faisait ostensiblement les préparatifs de son voyage. Il voulait apporter le plus grand soin à la nouvelle édition du *Nouveau Testament* qui, dans sa pensée, devait être la dernière. Il tenait à ce *travail non moins que le roi de France à sa domination sur le Milanais*. Tel était le motif qu'il mettait en avant; mais ce n'était ni le seul, ni le principal. Le séjour de la campagne l'avait en quelque sorte rajeuni, il se sentait de force à tout oser.

Attendant un cortége sûr, il passa six jours entiers à Louvain dans l'hôtel très fréquenté de *l'Homme-Sauvage*. Aléandre s'y trouvait aussi. Ils vécurent ensemble fort agréablement, prolongeant quelque fois jusqu'au milieu de la nuit leurs causeries savantes. Ils convinrent même de partir de compagnie, s'ils pouvaient le faire sûrement. Le jour de *saint Simon et saint Jude*, anniversaire de sa naissance, Érasme s'étant rendu à l'église de *Saint-Pierre*, afin d'assister à la grand'messe, un homme d'esprit, ancien élève de cette Université, lui demanda comment il s'était fait qu'il se trouvât à l'église de si bon matin, c'est-à-dire à sept heures, contrairement à son habitude. « Comment si bon matin? répondit Érasme. — Oui, dit-il, vous étiez au sermon. » Érasme comprit et se mit à rire. Un dominicain, le même qui avait

(1) *V.* la note M.

interprété *l'Eloge de la Folie* (1), s'était déchaîné près d'une heure entière contre lui, mêlant son nom à celui de Luther et l'accusant surtout de vouloir corriger saint Augustin qu'il ne comprenait pas. Le prédicateur avait promis d'en dire davantage après dîner. A son retour de l'Église, Érasme trouva le nonce qui se promenait. Il s'était plaint souvent de ces indécentes attaques; mais Aléandre n'avait pas voulu y croire. Pour le convaincre, il le pria d'envoyer quelqu'un de son entourage au sermon d'une heure. Le nonce, au nom du pape, ordonna au prédicateur de n'attaquer la réputation de personne, mais d'enseigner l'Évangile.

Ce jour même, après un léger dîner, Érasme, montant à cheval, se dirigea vers Tirlemont. Il y trouva une grande quantité de fantassins et de cavaliers qui escortaient le butin, les boiteux et les blessés. Il fit route avec eux jusqu'à Spire. Là, il passa le Rhin et les laissa sur sa gauche. Il voulait hâter son voyage et se dérober à l'hospitalité prévenante de la Société *rhénane*, hospitalité agréable, quand on avait le temps, mais importune quand on était fatigué ou pressé. A Coblentz, malgré son désir de rester inconnu, il fut accueilli par l'official, homme aussi vertueux que savant, qui, par hasard ayant su son arrivée, l'entraîna chez lui, bon gré, mal gré. L'évêque désirait beaucoup le voir, mais en ce moment, il ne se trouvait pas dans la ville. Avant d'arriver à Mayence, Érasme apprit l'absence de l'archevêque. Il fit demander un entretien au seul Capiton qui était aussi absent. Un jeune homme noble de Mayence lui offrit des serviteurs armés pour l'accompagner. Il refusa; car il savait que souvent on attire ainsi les brigands. A Worms, pendant qu'on préparait le dîner, il essaya de voir Hermann Buschius. Pendant qu'on le cherchait en vain, il resta trop longtemps dans le poêle, pour son malheur. Il s'était jusque-là très bien

(1) C'était un certain Laurent Frisius, et non Vincent, comme le dit Burigny.

porté. Mais il sentit que sa santé s'altérait plutôt par l'effet de l'odeur que de la chaleur ; « tant il est vrai, disait-il, que je m'accommode mal des poêles de l'Allemagne, moi qui m'accommode si bien des hommes de ce pays. Je les féliciterais d'une chose bonne à tant d'égards, si je pouvais en user avec eux. Le mouvement du cheval dissipa cette première atteinte de la maladie. Nous volions vers Spire plutôt que nous ne chevauchions ; et j'avais de véritables *pégases*, qui maintenant dévorent leur maître. »

A Spire, où il arriva fort tard, il alla droit avec ses chevaux débarquer chez le doyen de cette église. Il se rendait à son invitation réitérée, et il redoutait les auberges toutes pleines de soldats, plus terribles en ces lieux qu'à la guerre, *en braves gens qu'ils étaient*. Ayant trouvé chez le doyen quelques chanoines à table, il s'assit avec eux. C'était aussi un poêle chauffé, quoique sans mauvaise odeur. Aussitôt il ressentit une nouvelle atteinte de ce mal qui ne lui était que trop connu, et qui lui avait fait prendre la résolution de s'abstenir entièrement des *délices* de l'Allemagne. Après deux jours de repos, il partit pour Strasbourg. Il avait la ferme intention de ne pas s'y arrêter ; mais Jacques Spiegel, secrétaire de l'empereur, homme instruit, cœur loyal, se trouvait dans cette ville. Il n'osa point passer outre sans le saluer. Spiegel révéla sa présence aux membres de la Société *rhénane*. Érasme leur donna un jour et puis encore un autre. Ensuite il se rendit à Schelestadt, escorté de quelques amis, au nombre desquels était Barthélemy Latome, jeune luxembourgeois, très heureusement doué du côté de l'esprit, qui fut plus tard professeur au Collége de France. De Schelestadt, il gagna Colmar. Quelques amis l'accompagnèrent encore. Parmi eux se trouvait Rhenanus qui, le lendemain, alla jusqu'à Bâle avec lui.

L'évêque, le meilleur et le plus saint des vieillards, le félicita de son retour et lui fit des présents. Le magistrat de la cité, les principaux personnages de l'Église et de la science,

lui adressèrent des félicitations non moins vives. Ils auraient multiplié leurs démonstrations affectueuses, mais Érasme faisait connaître partout qu'il n'était nullement sensible à ces hommages. Il raconta lui-même en détail son voyage, dans une lettre écrite à son ami Laurinus, pour montrer qu'il n'avait pas fui, qu'il ne s'était pas caché, comme on osait le dire en Brabant. La haute Allemagne avait été instruite de sa venue un certain nombre de jours avant son arrivée. « Et cependant, disait-il, ces imposteurs annonçaient avec emphase que je m'étais transporté à Wittemberg. Est-il, en effet, une monstruosité qui les fasse rougir ? »

C'est à Bâle que les premiers bruits de la mort de Léon X parvinrent jusqu'à lui. Le pontife avait été, à ce qu'il paraît, un peu ébranlé par le nouveau libelle de Stunica. « Ma cause était en danger, écrivait Érasme, quand Léon mourut. »

Au commencement de la même année, il avait perdu un de ses plus puissants amis, le *premier de ses Guillaume*, le jeune cardinal de Tolède. « Guillaume de Croy, dit-il dans une lettre, a été moissonné par la main des Parques, comme une tendre fleur à peine éclose. La fortune lui avait tout donné, une famille d'une très ancienne noblesse, un oncle tout-puissant, un corps plein de vigueur et de santé, une merveilleuse amabilité de mœurs, une candeur rare. Il n'avait pas encore dépassé vingt-trois ans. Il favorisait de toute son âme les bonnes études et ne haïssait pas Érasme. » Il exprima ses regrets dans plusieurs de ses lettres. Ce jeu de la fortune avait frappé son esprit et lui avait fait sentir qu'il n'y a rien de solide dans les grandeurs soumises au caprice du sort.

Un autre prélat, son ami, Jean Thurzon, évêque de Breslau, était mort aussi avant le temps. Il avait un frère appelé Stanislas, évêque d'Olmutz, qui offrit à Érasme son amitié et ses services. Le prince des lettrés lui répondit peu de temps après son arrivée à Bâle. « Jamais, disait-il, je n'ai eu plus besoin de faveur et de bienveillance pour résister à la conju-

ration odieuse qui s'est formée contre les bonnes lettres et contre l'antique et vraie théologie s'efforçant de renaître. » Un poète de cour, dont nous avons déjà parlé, Gaspard Velius, avait apporté à Bâle la lettre du prélat avec un présent qui n'avait pas une grande valeur; mais l'ambassadeur en fit valoir tout le prix. Il plut à Érasme. « Son esprit, écrivait-il, sa belle tenue, sa bonne mine et plus encore l'urbanité de ses mœurs, m'ont charmé d'autant plus que les gens de cette espèce n'ont pas, d'ordinaire, le sens commun. »

CHAPITRE XXIII

Érasme à Bâle. — Maladie. — Perplexité morale. — Trames de ses ennemis. — Paraphrase de Saint Mathieu. — Glapion. — Le président du conseil de Malines. — Voyage à Constance. — Le vin de Bourgogne. — Érasme est appelé en France et à Rome.

Érasme allait vivre à Bâle, dans une ville libre, entre la France et l'Allemagne, présidant à la publication de ses ouvrages qui se suivaient sans interruption. Là il pouvait plus facilement maintenir sa neutralité entre les monarques belligérants, comme aussi entre les luthériens et leurs adversaires. Un nouveau pape était sur le point de monter sur le trône de saint Pierre. Il fallait prévenir tout orage qui pouvait surgir de ce côté. Quelques espagnols l'inquiétaient. Il voulait éviter l'accusation d'hérésie, sans écrire contre Luther : situa-

tion difficile et périlleuse; car le monde avait les yeux fixés sur lui, comme s'il avait dû, en se prononçant, faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Reconnu encore comme le prince des lettrés et l'arbitre de l'opinion, il semblait menacé dans son influence souveraine. Ami de la paix, il voyait les monarques troublant la chrétienté de leurs luttes sanglantes, les partis opposés en religion prêts à déchirer l'unité de l'Église en arrêtant ce magnifique mouvement de renaissance qui, dans l'espace de quelques années, avait changé l'état intellectuel de l'Europe.

A toutes ces causes d'inquiétude venait se joindre une santé chancelante, pour ne pas dire ruinée. Il écrivait à un ami : « Votre Érasme est entièrement perdu, si c'est être perdu que de s'avancer vers la mort. » Il n'alla pas trop mal tant qu'on ne chauffa pas les appartements; mais voyant que le froid devenait déjà insupportable pour les autres, il les laissa chauffer modérément. Cette complaisance lui coûta cher. Une affection pituiteuse, vraiment pestilentielle, se déclara bientôt. La nature triompha encore du mal. Mais s'étant exposé une troisième fois à cette odeur pernicieuse, il fit une maladie mortelle qui dura plusieurs mois. Elle fut accompagnée et suivie d'une atteinte de la gravelle qui empira de plus en plus. Le mal revenait si fréquemment qu'il ne passait pas de jour sans être, comme il disait, en travail d'enfantement, ou sans être malade des suites. Sa vie se trouvait souvent en grand péril. Les douleurs étaient si violentes qu'elles lui avaient ôté la crainte de la mort et qu'il enviait le sort des pestiférés ou des malades atteints de la fièvre quarte. « Il y a quinze jours, écrivait-il à son ami Barbirius, j'ai failli périr dans un de ces enfantements. La pierre était énorme. Mon estomac, tombé tout à fait en défaillance, ne peut, même à présent, se remettre. Il ne reste d'Érasme que la peau et les os. » L'abstinence de nourriture lui était naturellement mortelle, et ces enfantements douloureux, qui duraient quelquefois deux jours, ne souffraient rien moins que des aliments. « Mes maux étaient si

affreux, ajoutait-il, que N. d'Egmond lui-même les eût trouvés suffisants. »

Toutefois, s'il faut l'en croire, les souffrances du corps étaient la moindre partie de ses douleurs. « J'ai devant les yeux, disait-il, une époque monstrueuse, au point que je ne sais à quel parti m'attacher. Ceux qui agissent sous le nom du pape travaillent à resserrer les liens de l'antique esclavage plutôt qu'à les relâcher; quant à ceux qui, sous le nom de Luther, revendiquent la liberté évangélique, j'ignore quel esprit les inspire; je vois beaucoup de gens équivoques se mêler à eux. En attendant, l'union chrétienne est rompue; les consciences sont en suspens; les livres de Luther servent de prétexte à la licence; les gens sages et modérés hésitent. Où cette crise doit-elle aboutir?... Pour moi, calomnié, poursuivi par la haine des théologiens, je ne puis rien tenter d'utile. Menacé par les luthériens de libelles diffamatoires, regardé presque par l'empereur comme le chef et la source de cette faction, je suis en péril des deux côtés, moi qui ai servi tout le monde... J'avais résolu de publier un écrit, non contre Luther, mais touchant la concorde. Je vois les partis si ardents que j'aime mieux me taire. Plût à Dieu que les luthériens eussent écrit contre moi, il y a deux ans! Ils m'auraient affranchi d'odieux soupçons. »

Il épanchait ainsi dans le sein de B. Pirckheimer la douloureuse incertitude et les sinistres pressentiments de son âme. La même disposition d'esprit et aussi la ferme intention de rester à l'écart du grand débat qui agitait la chrétienté, étaient marquées plus fortement encore dans une lettre écrite cinq mois plus tard à George, duc de Saxe. Il rappelait la faveur pour ainsi dire universelle qui avait accueilli les débuts de Luther; mais la violence de cet homme avait tout perdu. Maintenant une haine à mort séparait les deux partis, et il y avait à craindre qu'avec Luther accablé ne périssent beaucoup de choses dont la perte serait regrettable. Exposant à sa manière les motifs de son abstention, il ajoutait : « Il me

semble tout à fait insensé de provoquer ceux qu'on ne saurait vaincre. »

Malgré ses souffrances physiques et ses préoccupations morales, son ardeur studieuse ne se refroidissait pas. Sans compter beaucoup d'autres travaux, en deux mois il entreprit et acheva la Paraphrase de saint Mathieu. Il se hâta de l'envoyer à l'empereur qu'on avait presque réussi à indisposer contre lui. Elle lui rendit la faveur de ce prince et fut très bien accueillie de toute la cour. Avant son départ et depuis, on avait multiplié les trames secrètes pour le perdre; on avait semé les rumeurs les plus étranges. Louis Vivès, qui lui était sincèrement dévoué, lui écrivait : « Il est certain qu'on vous tient ici pour luthérien. Les auteurs de ce bruit sont les mêmes hommes qui vous ont toujours calomnié. Ils veulent vous confondre avec Luther pour ternir votre gloire; ils sont peu nombreux, mais toujours en action, procédant par des voies détournées... Il y a aussi à la cour des théologiens de Paris. Ils se bornent à dire qu'Érasme s'est toujours prononcé d'une manière ambiguë au sujet de Luther. Mais ils consentent à le laisser tranquille, pourvu que Luther soit étouffé. Un augustin d'Anvers vient d'être mis en jugement à Bruxelles. N. d'Egmond et son collègue (1) y sont accourus. Ils se sont répandus en injures contre vous. »

On disait aussi en Brabant que le duc d'Albe, fort puissant auprès de l'empereur, était irrité contre Érasme, parce qu'il avait écrit à Barbirius que les Espagnols étaient favorables à Luther, afin d'être tenus pour chrétiens. On l'accusait encore d'avoir dit à un libraire d'Anvers de vendre les livres de Luther sans crainte. De son côté, celui-ci, pressé de se rétracter, avait, disait-on, répondu qu'il n'était pas libre de le faire sans consulter ceux qui l'avaient excité et poussé à son

(1) N. d'Egmond et François Hulstus avaient été délégués comme inquisiteurs contre les luthériens.

entreprise. On supposait qu'Érasme avait été nommé le premier de tous.

« Au reste, ajoutait Vivès, ces bruits n'ont pas changé l'opinion de ceux qui, auparavant, vous regardaient comme un chrétien indépendant de toute secte. » C'était seulement un nuage que le lointain faisait paraître plus grand. Érasme, avant son départ, avait pu voir presque tout de ses yeux. Les mêmes hommes qui le faisaient passer pour luthérien à Louvain le représentaient en Allemagne comme un ennemi des luthériens. On changeait de masque en changeant de théâtre pour le rendre odieux.

Au milieu de ces trames et de ces rumeurs, quelle était la conduite d'Aléandre? Dans une première lettre, Vivès parlait de lui favorablement. « C'est, disait-il, un cœur ouvert et qui ne cache rien ni sur lui-même ni sur les autres. Il se plaint de vous et vous accuse d'avoir des torts à son égard ; mais il n'a pas dépouillé son ancienne affection. » Un peu plus tard, Vivès paraît avoir changé d'opinion au sujet d'Aléandre et partagé le sentiment d'Érasme. Celui-ci se croyait en butte à la haine jalouse du nonce. Il écrivait à Bilibald : « Cet homme fier, hautain, irritable, vaniteux, égaré qu'il est par d'odieux mensonges, est acharné à ma perte; et pourtant il jure que nul ne m'est plus attaché. » En apprenant l'élection d'Adrien VI, il était accouru auprès du nouveau pape; mais il avait laissé auprès de l'évêque de Liége son frère, plus malfaisant que lui-même; car les sentiments d'Aléandre finissaient par éclater, tandis que son frère était capable de tout dissimuler. Érasme ayant porté plainte au cardinal de Sion contre la conduite hostile du nonce, le cardinal montra sa lettre à un dominicain italien qui se contenta de dire : « Érasme s'excuse, quand personne ne l'accuse, et se plaint d'Aléandre qui a toujours parlé de lui dans les termes les plus honorables, et a écrit au pape une lettre pleine de bienveillance pour sa personne. »

Convaincu du contraire, il écrivait à Barbirius, chapelain

d'Adrien VI : « Il en est un autre qui me déchire d'une manière plus couverte, mais aussi plus nuisible. Vous le jugez d'après ses anciennes mœurs; elles me plaisaient aussi, lorsqu'il était encore dans une humble position. Mais depuis que la fortune l'a élevé, son cœur s'est enflé au point de se rendre odieux non-seulement à tous les hommes sans fard, mais même à certains théologiens. »

Ses amis l'engageaient à revenir en Brabant avant le départ de l'empereur. Il se mit en route et s'avança jusqu'à Schelestadt, c'est-à-dire à deux jours de marche, sans avoir probablement l'intention sérieuse d'aller plus loin. Il paraît, du reste, que la fièvre produite par la chaleur le força de retourner à Bâle. Il ne put y arriver qu'avec peine, après être resté quatre jours chez B. Rhenanus. Il dut se contenter de traiter son affaire par lettres. Il écrivit coup sur coup à Glapion, confesseur de Charles V, à l'évêque de Palencia, au chancelier Gattinara, à l'évêque de Liége, à l'archevêque de Palerme. Glapion, en qui, selon l'expression de Vivès, *on avait foi non moins que dans le Christ*, était un franciscain d'une rare finesse. Les luthériens lui attribuaient même une prodigieuse rouerie et l'accusaient d'avoir beaucoup fait contre Luther. Érasme n'eut jamais pour lui des sentiments d'inimitié. Plusieurs fois Glapion se montra son ami zélé auprès de l'empereur. Cependant il n'osait pas se fier à lui pleinement et de tout cœur. Il se moquait de Hutten qui, après un seul entretien, prétendait faire un portrait achevé de cet homme. « Pour moi, disait-il, autant que j'ai pu deviner son caractère, d'après les rapports de ceux qui le connaissaient et d'après les lettres qu'il m'a écrites lui-même, je pense que Hutten ne l'aurait pas connu à fond, après avoir vécu dix ans avec lui. »

Érasme l'avait salué une fois seulement en trois mots, le rencontrant par hasard à Bruxelles après la diète de Worms. Il lui écrivit de Bâle, félicitant le monarque d'avoir pour conseiller un tel homme qui, exempt des passions de ce monde,

n'avait en vue que l'intérêt public de l'univers et la gloire du Christ. Il aurait volé avec empressement dans les Pays-Bas, sans se laisser arrêter par aucun obstacle, s'il avait eu l'espoir de trouver encore l'empereur; mais on disait que depuis longtemps Charles V n'attendait plus que les vents favorables qui seuls ne reconnaissaient pas le pouvoir de César. Il était disposé à tout faire pour servir la dignité de son prince et la religion du Christ. Il avait déjà entrepris un tout petit écrit sur les moyens de terminer l'affaire de Luther; mais la maladie avait interrompu tous ses travaux. Il rappelait ses efforts pour modérer les partisans de cet homme, les lettres imprimées où il se séparait de sa cause, la haine des luthériens qui l'appelaient *pélagien*, flatteur des princes, déserteur de la doctrine évangélique, et lançaient même contre lui des écrits diffamatoires. Il protestait de sa soumission à l'Eglise et de la sincérité de sa foi chrétienne. Mais il se plaignait de deux ou trois hommes, ses ennemis jurés, qui le déchiraient de leurs calomnies, en sorte qu'il ne pouvait vivre en sûreté ni dans le Brabant à cause d'eux, ni en Allemagne à cause des luthériens qui préparaient, disait-on, de grands troubles.

Glapion avait parlé de sa veine divine : cette veine était fort pauvre; mais, telle quelle, il la consacrait au service du Christ et ensuite à celui de son prince. Il pourrait peut-être continuer ses travaux encore quelques années, si on lui ménageait un loisir sûr et tranquille. Ceux qui voulaient l'entraîner dans le camp de Luther n'y réussiraient jamais. Ils pourraient le tuer, mais non le corrompre. Le Brabant lui souriait fort et surtout la campagne d'Anderlac, si la bonté de l'empereur voulait rendre sa pension perpétuelle et le protéger contre ses ennemis qui couvraient du prétexte de la religion leur ressentiment privé. Glapion avait écrit qu'il se fiait, non aux paroles, mais aux actes. Érasme promettait de le satisfaire; sinon, il consentait à passer pour le plus impudent des menteurs.

Dans la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Palencia, il comparait le sort de ceux qui publiaient des livres à celui des anciens histrions; pauvres gens qui se donnaient beaucoup de peine pour plaire au peuple, monstre aux têtes innombrables, jugeant d'ordinaire d'après sa passion. Les faiseurs de livres ne s'adressaient pas à un public moins passionné, moins difficile, moins divers dans ses jugements, sans compter que les histrions recevaient un salaire, tandis que les auteurs travaillaient à leurs frais. Ceux-là, en cas de chute, n'étaient que ridicules; ceux-ci devenaient hérétiques. Pour lui, il avait toujours cherché moins à plaire qu'à être utile; et il réussissait assez bien sans cette tragédie du nouvel Évangile, commencée aux applaudissements du monde émerveillé, mais d'acte en acte empirant toujours et aboutissant à un dénoûment tumultueux et insensé. Il comptait sur la docte sagesse et l'intégrité austère du nouveau pontife autant que sur l'autorité intelligente de l'empereur pour extirper ce fléau sans retour. Pour cela, il fallait couper le mal à ses racines : or, l'une de ces racines, c'était la haine contre la cour de Rome dont la cupidité et la tyrannie étaient devenues intolérables. Il y avait aussi quelques lois ecclésiastiques qui semblaient trop pesantes pour la liberté du peuple chrétien. Pour lui, il ne manquerait à son devoir ni dans le présent ni dans l'avenir.

L'archevêque de Palerme, Carondilet, était chancelier de Bourgogne et de Flandre. Érasme eut recours à lui, pour que sa pension restât saine et sauve pendant son absence. En même temps, il le pria de défendre sa cause contre d'impudents calomniateurs. Cloué à Bâle par l'impression de ses ouvrages plus encore que par la maladie et le peu de sûreté des routes, il promettait de retourner en Brabant vers la fin d'août, pour peu qu'il eût de santé.

Un espagnol, Louis Coronelli, théologien consommé et habile mathématicien, avait élevé quelques objections au sujet de la paraphrase de Saint Mathieu et de la préface où l'auteur recommandait aux laïques la lecture des livres sacrés.

Érasme, averti, eut hâte de se justifier. Il reconnaissait que la préface était son œuvre; mais il l'avait faite avec négligence, seulement pour remplir un vide et satisfaire l'imprimeur. « C'est mon enfant, disait-il, mais un enfant avorton. Au reste, il ne faut pas que l'horreur des hérésies nous empêche de faire les observations qui sont justes. Les laïques peuvent lire sans danger les livres sacrés, s'ils les lisent comme je prescris de le faire. » Il avait entrepris cette paraphrase d'après les exhortations du cardinal de Sion. Si Coronelli préférait celles des Épîtres, le sujet en était la cause et non Érasme. Il le remerciait d'ailleurs de ses avis pleins de candeur et de bienveillance. Il demandait sa faveur et sa protection. Elles ne lui manquèrent pas. Plus tard, Coronelli le défendit contre les moines espagnols qui attaquaient le *Manuel du chrétien*. Il comparait Érasme à saint Jérôme et à saint Augustin. Il déclarait ses écrits très purs et très chrétiens, se disant prêt à les défendre, comme l'Évangile. « Quels sont donc ceux qui l'attaquent comme luthérien, demanda Vivès? Ceux qui pensent ainsi, répondit le théologien, n'ont pas le sens commun. »

Par ses lettres insinuantes et habiles, où il déclarait sa soumission et son attachement à l'Eglise, sans prendre l'engagement positif d'écrire contre Luther, Érasme détourna l'orage qui s'était formé contre lui à la cour de l'empereur. Charles V, Gattinara, l'évêque de Palencia, l'archevêque de Palerme l'exhortèrent dans les termes les plus bienveillants à continuer ses études pour le progrès des lettres. Un jour que l'empereur dînait chez le roi d'Angleterre, la conversation étant tombée sur Érasme, le prince parla de lui avec honneur et recommanda expressément ses travaux.

Il n'avait de péril à redouter que de la part de quelques moines. A leur tête marchait Nicolas d'Egmond. L'empereur parti, il avait commencé, ainsi qu'Érasme l'avait prévu, à exercer sa tyrannie. A Malines, dans un sermon public, il avait averti le peuple de se mettre en garde contre l'hérésie

de Luther et d'Érasme. Dans les repas, il répétait sans cesse qu'Érasme était un hérétique pire que Luther, et lançait contre lui de terribles menaces, s'il osait se présenter dans les Pays-Bas. Il poursuivait avec rigueur ses amis qui étaient en même temps les amis des bonnes études. Il venait de sévir durement contre deux hommes d'une honnêteté reconnue, mais accusés de luthéranisme. Érasme, tout en louant l'esprit religieux de Charles V, regrettait que ce prince, n'étant pas suffisamment instruit de toute l'affaire, eût confié une mission si importante à des fous furieux, comme d'Edgmond et son collègue François Hulstus. Le président du conseil de Malines, Jodocus, grand jurisconsulte, mais peu favorable aux nouvelles études, avait été revêtu d'une autorité suprême dans l'affaire de Luther. Érasme invoqua sa justice en faveur des lettrés honnêtes et bien méritants. Il se plaignit de N. d'Edgmond, esprit opiniâtre, âme vindicative, qui nourrissait contre lui une vieille haine à cause des bonnes lettres. Cet homme ne pouvait supporter qu'Érasme eût réfuté ses calomnies, sans pourtant le nommer. Il criait à l'hérésie au sujet de certains passages des *Colloques* qui avaient paru depuis peu, et affectait en toute occasion de le confondre avec Luther. « Si j'étais favorable à Luther, disait Érasme, les protecteurs ne m'auraient pas manqué. Il y a ici plus de cent mille hommes qui détestent le *siége de Rome* et approuvent Luther en grande partie; tant il s'en faut que les esprits soient changés et que le sentiment en sa faveur soit éteint. Il l'est moins qu'on ne pense... Veut-on me pousser dans son parti? On n'y réussira pas. Mais est-il utile de m'y pousser? Rien ne saurait être plus agréable aux luthériens. Il ne faut pas se jouer sans raison contre les livres d'autrui. Il y a des milliers d'hommes, en nombre infini, qui ne haïssent pas Érasme, parce qu'ils ont profité en lisant mes ouvrages, et je pourrais troubler le monde, si je voulais. Mais que je meure, plutôt que d'être l'auteur d'une nouvelle sédition! » Il ajoutait quelques mots en faveur des deux lettrés dont on vient de

parler. « A mon avis, disait-il en finissant, ces hommes feront bien de se contenter de leur victoire, sans faire naître de nouvelles tragédies. Le monde souffrira jusqu'à un certain point qu'on lui enlève Luther; mais il ne se laissera pas enlever les langues et les bonnes lettres. »

Ce langage était hardi, presque menaçant. On peut croire qu'il fit impression. On sentit sans doute qu'il ne fallait pas pousser à bout un homme dont la plume pouvait être pour Luther un secours plus puissant qu'une armée. Les théologiens des Pays-Bas, ses ennemis, devinrent plus modérés. Le pape Adrien était leur ancre dernière. Voyant qu'elle leur avait manqué, ils perdirent courage. Ils accusaient de ce mécompte un théologien qui aimait Érasme, sans le connaître personnellement, et qui, disait-on, avait tout pouvoir sur l'esprit du pontife. Le collége des cardinaux ne lui était pas moins favorable; il avait d'abord interdit l'impression du libelle de Stunica (1), intitulé *Blasphèmes et impiétés d'Érasme;* ce livre ayant été imprimé secrètement, il en avait défendu la vente. Le cardinal de Mayence lui écrivait souvent dans les termes les plus affectueux et les plus flatteurs. George, duc de Saxe, le chef du parti catholique en Allemagne, lui envoyait des présents. L'évêque d'Olmutz, Stanislas Thurzon, se trouvait heureux d'avoir succédé à son frère dans l'amitié du grand Érasme, et lui faisait parvenir un nouveau don. Les principaux personnages de la Suisse recherchaient l'honneur d'être comptés au nombre de ses amis. Le premier magistrat de Berne, Nicolas de Wattenville, était venu le voir et l'avait invité à visiter cette ville. Il ne paraît pas s'y être rendu; mais vers la fin de l'été il fit un voyage à Constance. Il nous en a laissé le piquant récit dans une lettre écrite au doyen de Saint-Donatien de Bruges.

(1) Érasme répondit au libelle de Stunica. Cette réponse est datée de Bâle, 13 juin 1522. A Rome, Stunica fut menacé du bâton, s'il faut en croire Érasme. Le cardinal de Sion surtout fit à cet espagnol les plus grandes menaces, si son livre paraissait.

Outre son *aimable* et *cher* Rhenanus, il avait pour compagnon de route un jeune saxon, dont on a déjà parlé, Henri Epphendorp, qui se donnait pour noble, sans l'être. Érasme fut sa dupe. Il trouvait son caractère charmant, son instruction remarquable; il ne tarda pas à regretter amèrement la confiance qu'il avait mise en cet homme avec une étrange étourderie.

« Nous reçûmes, dit-il, l'hospitalité chez un personnage de grande distinction, Jean Botzemus, chanoine de cette ville, le plus poli et le plus franc des hommes. Il semble né pour les Muses et pour les Grâces. Son humeur est si enjouée qu'il pourrait, en quelque sorte, égayer un mort. On dirait que sa maison est la demeure des vierges de l'Hélicon. Elle montre partout une sorte d'éclat et d'élégance. De tous côtés, des peintures parlantes attirent et captivent les yeux. Dans la salle d'été, qu'il avait préparée pour moi, on voyait saint Paul enseignant le peuple; en face était le Christ assis sur la montagne et instruisant ses disciples. Près de là, les apôtres partaient à travers les montagnes pour aller annoncer la bonne nouvelle. Plus loin, les scribes et les pharisiens conspiraient avec les anciens contre l'Évangile naissant. Ailleurs étaient les Grâces nues, symbole de la bienveillance naïve et de la franche amitié.

« Mais pourquoi m'efforcer de peindre dans une lettre toute cette demeure, dont on pourrait à peine, en dix jours, passer en revue les brillantes parures? Toutefois, dans cette maison si élégamment parée de toutes parts, le plus grand ornement, c'est l'hôte lui-même. Les Muses et les Grâces sont dans son cœur plus encore que sur ses murailles. » Dès son arrivée, Érasme avait prié le chanoine de n'inviter personne. Par nature, il aimait les réunions peu nombreuses; et alors il était si souffrant, qu'il ne pouvait qu'être à charge, bien loin de pouvoir s'égayer en nombreuse compagnie. La route l'avait fatigué; et, en outre, il était sur le point d'avoir un de ces enfantements douloureux dont on a parlé. Il pouvait les prévoir par

une triste science. Ce qui augmentait ses regrets en ce moment, c'était la présence de l'évêque de Constance, personnage d'une urbanité exquise, d'une franchise sans fard et sans morgue. Il voulut aussitôt inviter Érasme; mais Botzemus le pria d'attendre que la santé de son hôte lui permît d'accepter l'invitation. L'évêque, en homme plein de délicatesse, sans s'offenser du refus, envoya son intendant offrir au malade quelques perdreaux et mit à sa disposition tout ce que renfermait le palais épiscopal.

Au bout de quelques jours, Érasme fut débarrassé; mais jamais il ne souffrit plus cruellement. Il était languissant, à charge à lui-même, comme aux autres, au sein de cette hospitalité si douce : bon gîte, aimable amphitryon, spirituelle compagnie, brillant apparat, causeries, lectures, chants, rien n'y manquait. « O table et festins dignes des dieux ! disait-il. Je n'aurais pas envié aux divinités des poètes leur nectar et leur ambroisie, si ma santé avait été un peu meilleure. Le site même du lieu est charmant. Le lac de Constance est tout près. Remarquablement vaste, il s'étend sur une longueur et une largeur de plusieurs milles; il n'est pas pour cela moins riant. Ce qui ajoute à l'agrément, ce sont des montagnes couvertes de bois, s'étalant de tous côtés, quelques-unes au loin, quelques autres tout près; car le Rhin, pour ainsi dire, lassé dans les gorges âpres et abruptes des Alpes, se repose là comme dans une délicieuse hôtellerie. Coulant doucement au milieu du lac, il reprend son lit et son nom à Constance. On dit que ce lac est poissonneux et d'une profondeur à peine croyable, au point qu'elle est en quelques endroits de cent coudées. Le supérieur des Dominicains, homme très vertueux et d'un savoir solide, mais surtout d'une admirable éloquence, nous offrit une truite énorme, prise dans ses eaux, présent digne d'un roi, s'il avait été fait chez nous. »

« Le Rhin, laissant le lac à sa droite et côtoyant la ville de Constance, forme, pour ainsi dire en se jouant, une île où se trouve un remarquable monastère de vierges. Bientôt réunissant ses eaux, il donne naissance à un lac plus petit. De là il roule dans un lit resserré, tourbillonnant presque partout, mais tant bien que mal navigable jusqu'à Schaffhouse, ainsi nommée sans doute, parce qu'on y passait le fleuve en bateau, avant qu'il y eût un pont. Non loin de là sont des cataractes à travers lesquelles le Rhin se précipite avec grand fracas. Au reste, son cours est coupé fréquemment par des chutes semblables, embarrassé par des rochers; et il est peu propre à la navigation jusqu'à Bâle. » Quant à la ville même, elle n'avait de remarquable qu'une église très ancienne; mais elle rappelait à Érasme le concile où assista l'empereur, et surtout le bûcher de Jean Huss.

De tous côtés, même de lieux fort distants, on envoyait sans cesse des présents d'hospitalité. C'étaient quelque vin rare, des oiseaux, des poissons ou autre chose encore. Le magistrat, pour souhaiter la bien venue, offrit le vin d'honneur. Pendant plusieurs jours, des musiciens publics se firent entendre dans le voisinage. C'était aussi un hommage qu'on rendait aux hôtes distingués. Ayant repris un peu de force, Érasme put donner une petite heure aux visiteurs d'élite; car il ne pouvait se prêter à l'empressement de tous. L'évêque désirait le combler d'honneur; mais Botzemus avertit secrètement le prélat que son hôte mangeait peu ou plutôt ne mangeait rien, et qu'il n'aimait pas les festins bruyants. Il le pria de n'inviter personne et de ne rien ajouter à son ordinaire. L'évêque obéit et reçut seulement à dîner tous les compagnons d'Érasme.

Celui-ci alla voir ensuite le nonce apostolique, Ennius, évêque de Véroli. Des lettres échangées avaient déjà établi entre eux une amitié mutuelle. Le nonce vint à la rencontre de son visiteur avec l'empressement qu'il aurait fait paraître pour un personnage du plus haut rang. Ils s'assirent seuls et conversèrent sur divers sujets. Ennius était un homme fort éclairé et doué d'un sens rare qu'avait mûri la longue pratique des affaires. Ils avaient le même âge et une maladie

commune; le nonce, en effet, avait été aussi atteint de la gravelle. La même cause avait produit chez lui le même mal. C'étaient les vins du pays. Depuis qu'il avait changé de vin, la maladie avait cessé ou du moins avait beaucoup diminué. Il se préparait à partir pour l'Italie et n'attendait qu'un bref pontifical qui devait arriver au premier moment. Il souhaitait avoir Érasme pour compagnon de voyage; celui-ci exprimait le même désir. Trente n'était qu'à six jours de marche; car il fallait passer par cette ville à cause de la guerre entre les Français et les impériaux. « C'est ainsi, disait Érasme, que les monarques font notre bonheur maintenant. » Les Alpes, si proches, semblaient lui sourire et l'inviter. Cependant ses amis le détournaient de son dessein. Mais c'eût été vainement, écrivait-il, si un *orateur impérieux*, la gravelle, ne lui avait persuadé de regagner Bâle et de revoler à son nid.

Il avait l'intention d'aller en bateau jusqu'à Schaffhouse, ne croyant pas pouvoir supporter le mouvement du cheval. Mais les bateliers lui manquèrent de parole. De son côté, Botzemus imaginait toute sorte de prétextes pour le retenir. C'est ainsi qu'il passa près de trois semaines à Constance. Enfin, las des mensonges des bateliers, il s'arma de force et, montant à cheval, il atteignit Schaffhouse en moins de trois heures, tant la marche fut rapide.

De retour à Bâle, il eut la fantaisie de goûter le vin de Bourgogne que Nicolas Diesbach, évêque désigné et coadjuteur de cette église, l'avait forcé d'accepter, malgré ses refus, assez longtemps auparavant. « Au premier abord, dit Érasme, il ne plaisait pas beaucoup au palais; mais la nuit révélait sa vertu : car mon estomac se trouva si bien rétabli qu'il me semblait être ressuscité et devenu un autre homme. Assurément j'avais toujours imputé ce mal à certains vins, qui, la plupart du temps verts, âcres, durs, et par suite contraires à l'estomac, pénètrent cependant avec facilité dans les reins et y portent avec eux une matière pierreuse. En outre, comme s'ils

étaient trop peu malfaisants par eux-mêmes, on les altère encore par des drogues nuisibles, de la chaux, de l'alun, de la résine, du soufre, du sel. Car pour l'eau qu'on y ajoute en abondance, c'est la moindre partie du mal. En un mot la plupart de ces vins sont dignes d'être bus par des hérétiques; et je croirais un tel supplice suffisant pour punir un méfait quelconque. Cependant il se trouve des gens qui ne dédaignent pas de s'enivrer avec des vins si misérables.

« J'avais goûté aussi auparavant certains vins de Bourgogne, mais pleins de feu et d'âpreté. Celui-ci était d'une couleur très agréable. On eût dit du pyrope. Le goût n'en était ni doux, ni âpre, mais délicieux. Il n'était ni froid ni brûlant mais humectant et inoffensif, si favorable à l'estomac que, même pris en grande abondance, il n'incommodait pas beaucoup; et ce qui est rare dans les vins rouges, il relâchait le ventre modérément. O heureuse Bourgogne, bien digne à ce titre seul d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle a un pareil lait dans ses entrailles. Il n'est pas étonnant que les premiers mortels aient honoré comme des dieux ceux qui par leur industrie ont procuré à leurs semblables quelque grand avantage. Celui qui fit connaître, qui donna un tel vin, quoique ce fût assez de l'avoir fait connaître, ce n'est pas du vin qu'il a donné, c'est la vie. »

Dès lors il fit tout au monde pour se procurer ce vin salutaire; mais souvent il était bu ou altéré en route, à son grand mécontentement. « Ceux qui dérobent un écu, disait-il, sont pendus; et ceux qui nous enlèvent à la fois notre bien et notre vie, se jouent impunément de nous. » Il était presque résolu à se rendre en Bourgogne, s'il ne pouvait se faire envoyer à Bâle du vin de cette contrée. Il parla de son projet à l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France en Suisse. Ce prélat, de concert avec Budé, Nicolas Béraud et Germain de Brie, obtint une lettre patente du roi qui appelait Érasme dans son royaume. Cette lettre lui fut très agréable; mais elle l'aurait été davantage, si le roi l'avait signée de sa pro-

pre main. Toutefois il se reconnaissait fort redevable au cardinal de Lorraine, mais surtout au monarque français qui, plein de joie, avait dit à Budé : Érasme sera bientôt en France. « J'attends seulement, écrivait-il, qu'un léger souffle de paix s'élève sous l'influence du nouveau pontife pour me rendre en ce pays avec tout mon bagage. »

Il ne devait pas plus aller en France qu'en Italie. Il était cependant appelé à Rome par les lettres pressantes de ses amis et en particulier par celles du cardinal de Sion. Indépendamment de sa faveur et de toute sorte d'espérances, ce cardinal lui offrait de son bien cinq cents ducats par an, non compris des frais de voyage assez considérables. Silvestre de Prierio, maître du sacré palais, dans une lettre pleine de bienveillance, lui avait adressé une semblable invitation. Érasme, en apparence du moins, se montrait assez disposé à se rendre à cet appel, pourvu que la gravelle, son tyran, voulût lui donner congé. Beaucoup de raisons l'y engageaient, l'abondance des livres et des savants, la présence de tant d'amis anciens ou nouveaux, sans parler des cardinaux qui étaient merveilleusement portés pour lui. A la jalousie de ses compatriotes, il opposait la candeur italienne qui savait rendre justice aux talents étrangers. Toutefois il reprochait à Rome d'avoir supporté Stunica, *espèce de fou méchant qui étalait en public son délire.* Il avait appris avec indignation que le *cardinal de la Croix*, espagnol de nation, le couvrait de sa faveur et lui donnait place dans sa maison. « Je juge par là, disait-il, quelle est l'intégrité de certains hommes. Je me plais à mieux augurer du nouveau pontife. Il y a des gens, je le sais, qui, dans leur haine, trouvent que Stunica n'a pas fait encore assez. Trois furies ont excité cet orage contre moi, Hochstrate, Vincent et N. d'Egmond. A ceux-là on peut en ajouter un quatrième d'autant plus malfaisant qu'il agit toujours dans l'ombre et se sert ou plutôt abuse de la folie des autres. » C'était Aléandre qu'il désignait ainsi. Il n'épargnait pas à Stunica les témoignages de son mépris. Un

théologien distingué, qui se faisait appeler Landavus Bavarus, et dont le vrai nom était Ziegler, allemand d'origine, mais vivant à Rome, avait composé contre cet espagnol un petit livre qu'il lui envoya manuscrit. Érasme, tout en lui sachant gré de son zèle, lui conseilla d'exercer son talent sur un autre sujet, et surtout de ne pas souiller du nom de Stunica l'ouvrage qu'il avait entrepris sur la *concordance* des quatre Évangiles. Écrire contre lui, c'était encourager un frelon désireux de se faire un nom par les ouvrages d'autrui. Il fallait l'abandonner à son incurable et monstrueux délire. Voilà comment Érasme, blessé au vif, traitait ses adversaires, même ceux qui ne manquaient ni de talent ni de science.

Il fut encore invité à visiter Fribourg par Conrad Heresbach, savant distingué qui aspirait au bonheur *merveilleux* d'être son hôte. Heresbach enviait le sort de Constance et des autres villes qui avaient eu l'insigne faveur de sa visite. Cette admiration naïve le faisait sourire. Il répondait avec une gracieuse modestie : « Il manque assurément bien peu de chose à votre bonheur, très docte Conrad, si une faveur si légère peut vous rendre heureux. Pour moi, j'ai le malheur, partout où je vais, d'incommoder par ma mauvaise santé ceux même auxquels je désire le plus être agréable. »

Il avait d'abord logé chez Froben. Au bout de dix mois, il s'établit dans une maison particulière, accommodée à son usage, vivant pour son compte en chef de famille, comme il disait, mais toujours ami de Froben. Pour les dix mois passés chez lui, il lui compta cent cinquante pièces d'or.

CHAPITRE XXIV

Adrien VI. — Plan de pacification religieuse. — Paraphrase de Saint Jean. — Accusations des luthériens. — Libelle de Hutten. — L'*Éponge*.

Érasme avait craint, dans Adrien VI, le théologien rigide, timoré, défiant, opiniâtre dans son sentiment ; mais il rendait hommage à ses intentions droites, à ses mœurs pures, à son équité. Dès qu'il avait appris son élection, il lui avait écrit, et, comme gage de son dévouement, il lui avait envoyé les *Commentaires d'Arnobe sur les Psaumes*, imprimés au moment même où l'heureuse nouvelle était arrivée à Bâle. Il ne le félicitait pas, disait-il, de son élévation à la plus haute dignité de ce monde, car le pontife n'avait accepté qu'en gémissant une charge qui lui avait été confiée contre toute attente et par une volonté particulière du Christ. C'était un lourd fardeau en tout temps, mais surtout à une époque où le corps entier du monde chrétien se trouvait accablé de si grands maux dans les deux parties qui le constituaient, sans parler des menaces des Turcs qui ne se contentaient même pas de menacer. Mais s'il ne félicitait pas Adrien lui-même, il félicitait avec effusion la chrétienté. La tempête qui agitait les affaires humaines réclamait un tel pilote ; car tout faisait espérer qu'il n'userait du pouvoir reçu de Dieu que dans l'intérêt du Christ et de son troupeau.

Pour ce qui le regardait personnellement, il avait pleine

confiance dans l'intégrité de sa propre conscience et dans l'équité prudente du pontife. « Mais, ajoutait-il, voyant ce que peuvent en ce temps-ci les langues médisantes, j'ai voulu prémunir Votre Sainteté comme d'un antidote contre la violence de leur venin, afin que si on lui fait quelque dénonciation contre Érasme, elle la repousse absolument, ou que du moins, si elle a quelque doute, elle suspende son jugement jusqu'à ce qu'elle ait entendu ma réponse. Jusqu'ici j'ai montré des sentiments dignes d'un chrétien orthodoxe. Je serai toujours le même jusqu'au dernier jour de ma vie ; et si je ne puis obtenir l'approbation d'aucun des deux partis, j'ai confiance que mon âme obtiendra celle du Christ. »

La préface d'Arnobe servait de complément à cette lettre. Satisfait d'avoir tiré ce livre de l'obscurité, il ne demandait rien pour lui-même. Son humble fortune lui suffisait. Mais il croyait que, sous les auspices d'Adrien VI, l'ouvrage produirait des fruits plus abondants de piété. Disciple jadis de son enseignement théologique et admirateur de sa vertu, il n'avait pas voulu rester muet au milieu des acclamations du monde. Homme chétif, il se comparait à Zachée montant sur un sycomore pour voir Jésus. Personnellement heureux de son élection, comme appartenant à la même patrie et au même diocèse, il ne sollicitait aucune dignité. Il désirait seulement que la chrétienté eût enfin un pape qui voulût la gloire du Maître et qui fît voir dans sa vie et dans ses actes la présence de l'esprit céleste. « Le troupeau du Christ, disait-il, écoutera la parole du pontife, dès qu'il entendra retentir au Vatican une voix apostolique. »

Adrien se trouvait en Espagne, lorsqu'il fut élu par le conclave. Il attendit le retour de Charles V pour avoir une conférence avec lui, et n'arriva qu'à l'automne dans la capitale du monde chrétien. Il répondit à Érasme le 1er décembre. « Vous, ne devez pas, lui disait-il, vous inquiéter des soupçons qu'on a pu chercher à m'inspirer au sujet de vos sentiments pour la faction luthérienne ; vous avez été dénoncé

par une ou deux personnes peu bienveillantes. Mais je ne me presse pas d'écouter les délations contre les hommes éminents et, par là, plus exposés à l'envie. » Il l'exhortait à tourner contre Luther sa plume incomparable. La gloire de combattre ces nouvelles hérésies lui semblait réservée par la Providence. Il devait se servir de la force de son génie, de son érudition variée, de sa facilité à écrire, facilité rare ou plutôt unique en ce siècle, enfin de son ascendant sur les peuples où le mal avait commencé, pour défendre la cause de l'Église et de la foi. C'était le moyen d'imposer silence à ceux qui s'efforçaient de le rendre suspect ; c'était, en un mot, couronner glorieusement et pieusement les beaux travaux de sa vie. L'hérésie de Luther était aussi grossière que pernicieuse. Il n'avait qu'à suivre l'exemple des Jérôme et des Augustin pour la confondre avec les lumières du raisonnement et les autorités de l'Écriture sainte. Il ne pouvait alléguer son insuffisance. « Vous serez, disait-il, soutenu par Dieu et par la foi de son Église invincible qu'il punit de ses prévarications par cette tempête. Mais le Christ n'abandonnera pas l'épouse acquise au prix de son sang et confondra ses orgueilleux adversaires, pareils aux cèdres du Liban... Levez-vous donc, et marchez au secours de la cause de Dieu. Servez-vous pour son honneur, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, des talents supérieurs qu'il vous a départis. » Luther et les siens ne pouvaient manquer d'être écrasés ; mais le pontife répugnait aux mesures violentes. Il aimait mieux guérir que punir. Érasme avait pu s'en convaincre dès le temps qu'ils avaient passé ensemble à Louvain dans la douce culture des lettres.

Adrien l'invitait, s'il voulait mettre le comble à son contentement, à venir à Rome, dès que l'hiver serait passé, ainsi que l'influence pestilentielle qui sévissait depuis quelques mois. « Venez, lui disait-il, le plus tôt possible, mais sain et sauf, mais joyeux. Pour accomplir votre œuvre, vous pourrez consulter les riches trésors des bibliothèques romaines et vous concerter avec moi et d'autres personnages à la fois doctes et

pieux. Je ferai en sorte que vous n'ayez pas à vous repentir de votre voyage ou de votre sainte entreprise. Jean Faber, votre ami dévoué et votre ardent panégyriste, vous exposera tout de vive voix. Vous pouvez vous en rapporter à lui, comme à moi-même. »

Érasme n'avait pas encore reçu la lettre d'Adrien, lorsque, profitant du courrier public de la ville de Bâle, il fit un nouvel envoi de son livre. Il craignait que le premier ne fût point parvenu au pontife. « Nous sommes, lui disait-il, dans un temps plein de trouble et de confusion. Vous êtes attendu de tous comme celui qui doit faire renaître la sérénité. Si vous le voulez, dans une lettre confidentielle, je vous ouvrirai ma pensée sur les moyens de guérir le mal radicalement et sans retour. Réprimé par la violence, il fera bientôt explosion avec plus de force et de péril. Mon conseil peut ne pas être sage, mais il part d'un cœur fidèle. Dans la tempête, le pilote ne dédaigne aucun avis. En tout cas, il n'y a danger pour personne, l'ouverture restant secrète entre vous et moi. Nous autres, hommes d'humble condition, nous voyons et entendons peut-être certaines choses qui échappent aux grands personnages. Il faut surtout, je crois, prendre garde que les haines particulières ne nuisent au bien public et que la défense de l'autorité des hommes ne nous fasse pas trahir l'autorité du Christ... Jadis je me suis joué un peu trop librement dans quelques écrits ; la tranquillité des temps le comportait ; nous ne pouvions deviner l'époque présente. Maintenant, comme je vois la chrétienté en grand péril, on doit veiller de toute manière et ne donner absolument rien aux passions privées. Je ne voudrais pas faire de mauvais pronostic ; cependant le monde me semble menacé d'un danger plus grand que je ne voudrais. » Il se déclarait d'ailleurs prêt à obéir à tous les ordres du pontife.

La joie d'Adrien fut grande, quand il vit l'empressement pieux d'Érasme. Heureux de trouver en lui tant d'amour et de soumission pour le Saint-Siége, il se hâta de lui répondre :

il lui demandait une communication rapide et complète de son plan; rapide, au nom du péril des âmes, secrète, en vue du danger qu'elle pouvait attirer sur celui dont la vie lui était plus chère que la sienne. Il renouvelait ses instances pour l'engager à se rendre à Rome, à moins qu'il ne fût tout à fait évident pour lui qu'en restant où il était, il se conformait mieux à la volonté de Dieu et pouvait être plus utile à son église.

Quel était ce plan mystérieux que le pontife était si impatient de connaître? Érasme n'hésita pas à le lui communiquer : Un messager suffisamment sûr, ou du moins paraissant tel, s'était offert à lui après dîner, contre son attente, devant se mettre en route le lendemain au point du jour. Il avait donc été obligé d'écrire sans préparation à un si grand prince sur une affaire si épineuse, ou de ne rien écrire. Il s'était décidé cependant pour obéir aux ordres du pontife, avec l'intention d'écrire plus longuement, quand il aurait du loisir et un messager parfaitement sûr. Il eût mieux valu sans doute traiter l'affaire de vive voix; mais il en était empêché par la gravelle. Il commençait par protester de sa sincérité et de sa bonne foi. « Personne, disait-il, ne lira cette lettre, excepté nous deux. Si le conseil vous plaît, usez-en; sinon, regardez la lettre comme non avenue. Je voudrais bien avoir les forces que vous me prêtez pour étouffer ce schisme. Je n'hésiterais pas à remédier aux maux publics, même en faisant le sacrifice de ma vie. Mais ma plume est inférieure à celle de beaucoup d'autres; et d'ailleurs cette affaire ne se traite pas avec la plume. Ma science est bien au-dessous de la moyenne. Puisée dans les vieux auteurs, elle est plus propre au discours public qu'au combat. »

Quel ascendant pouvait avoir Érasme auprès de ceux qui dédaignaient l'autorité de tant d'universités, de tant de princes, du souverain pontife lui-même? Le peu de crédit qu'il avait eu était affaibli ou perdu, ou même changé en haine. Lui qui, auparavant, dans des milliers de lettres, était

représenté comme un demi-dieu trois fois très grand, comme le prince des lettrés, l'astre de l'Allemagne, le soleil des études, le maître suprême des bonnes lettres, le restaurateur de la pure théologie, il était maintenant passé sous silence ou représenté sous des couleurs bien différentes; mais peu lui importaient ces vains titres qui n'étaient qu'un fardeau accablant. A ces hommages avaient succédé les injures, les libelles satiriques, les menaces même de mort, s'il osait remuer. D'autre part, on l'accusait d'être d'accord avec Luther, de ne point écrire contre lui, tandis que les luthériens frémissants lui reprochaient d'attaquer leur chef trop souvent et avec trop d'amertume. Luther lui-même s'en plaignait dans ses lettres à ses amis. « L'Allemagne, disait Érasme, est fort grande et abonde en esprits supérieurs. Ce n'est pas le seul pays affecté de cette disposition. Je n'oserais écrire en combien de contrées et combien profondément la faveur pour Luther et la haine du pouvoir pontifical sont gravées dans le cœur des peuples. Les esprits montrent une opiniâtreté incroyable qu'ils appellent constance. Une partie de ceux qui aiment les lettres polies n'est pas éloignée du même sentiment. C'est avec douleur et gémissement que je le dis; et plût à Dieu que ce ne fût pas vrai! J'avais d'étroites liaisons avec tous les lettrés : c'était ma joie, ma seule richesse, j'aurais mieux aimé mourir que de renoncer à tant d'amitiés, en excitant contre moi la haine du monde presque entier. J'ai tout sacrifié pour ne point paraître factieux, et je ne m'en repens pas encore. Je ne dirai pas ici quelle tragédie peut-être irrémédiable j'aurais pu faire naître, si je m'étais prêté aux passions de certains hommes. J'aime mieux perdre mon droit à la gratitude que de trahir un secret. Je ne me fais pas un mérite de m'être abstenu de mal agir, quelque nom que le parti contraire donne à ma piété. »

Si, présentant pour excuse sa vieillesse et sa santé, il s'était contenté de se tenir tranquille dans cette affaire, il aurait cru encore mériter la reconnaissance. Maintenant que dans tant

de lettres publiées il avait attesté hautement être tout à fait étranger à la cause luthérienne, il avait enlevé à cette faction tout espoir de son concours, et il n'avait pas souffert qu'on se couvrît de son nom auprès du peuple. Cependant le parti contraire l'attaquait publiquement avec la tolérance des autorités. A Rome, on imprimait contre lui des libelles furieux et plus que faussaires. En Brabant, non plus seulement dans les repas et dans les voitures, mais dans les sermons et les leçons publiques, on le traitait d'hérétique, de schismatique, d'imposteur.

« Le Saint-Siége, disait-il, a des défenseurs imprudents et insensés qui perdent la cause de la foi et de la papauté. J'ai écrit jadis, il est vrai, bien des choses que je n'écrirais pas maintenant. J'ai toujours précipité mes œuvres. Mais toujours je me suis soumis au jugement des gens instruits et surtout à celui de l'Eglise. Aucune université, aucun évêque ne m'a censuré. Ceux qui jadis ne trouvaient rien à reprendre, condamnent tout, maintenant que Luther a paru. Tout leur est suspect. Pour eux, le scorpion se cache sous toute pierre. Je reste inébranlable au milieu de toutes ces injures capables d'entraîner l'homme le plus patient. C'est ainsi pourtant que Tertullien et Arius ont été poussés à l'hérésie. Au lieu de chercher à rappeler ceux qui sont égarés, de raffermir ceux qui chancellent, ces Atlas de la foi en péril font tout le contraire. »

Il déplorait le sort de sa vieillesse tombée au milieu d'une pareille époque. Luther en avait élevé et enrichi beaucoup. Mais lui, il avait déplu aux deux partis en voulant être utile à tout le monde. Pour aller à Rome, il lui manquait la jeunesse et la santé. Il était prêt assurément à faire, même au péril de sa vie, tout ce qu'il croirait utile à la chose publique. Mais il n'y avait aucun espoir de succès. Pourquoi remuer en pure perte, et seulement pour l'envenimer, un mal endormi? Il demandait au pontife la permission de parler avec toute franchise. De quelle utilité pouvait être son séjour à Rome? Son âme

n'avait rien à craindre des luthériens. Il n'avait aucun rapport avec eux. Pour les ramener, il était mieux placé à Bâle qu'à Rome. Dès que le bruit s'était répandu qu'il y était appelé, un frémissement soudain s'était fait entendre. On avait répété qu'il courait après une proie. Quelle autorité pourrait avoir ce qu'il écrirait de Rome, corrompu par les dons, comme on ne manquerait pas de le dire? Là il pourrait vivre et écrire avec plus de sûreté; mais c'était songer à son intérêt et non à celui de la cause. Ecrire contre Luther avec modération ne paraîtrait qu'un jeu; imiter sa plume et déclarer la guerre au luthériens, ce serait irriter des frelons.

Mais jusqu'ici le pontife ne verrait dans sa lettre que des plaintes. Il y avait là pourtant une partie du conseil qu'il avait à donner. Il désapprouvait la rigueur comme devant être funeste. « Je crains, disait-il, qu'on n'en vienne à une sanglante boucherie. Je recherche, non ce que ces hommes méritent, mais ce qui importe à l'intérêt public. Le mal s'est trop propagé pour être guéri par le fer ou le feu. Ainsi assurément a été étouffée chez les Anglais la faction de Wiclef; mais elle a été plutôt comprimée qu'éteinte. Ce qu'a pu un roi absolu, ne peut se faire dans un pays aussi vaste que l'Allemagne et partagé entre tant de princes. En tout cas, si l'on veut recourir aux rigueurs et aux supplices, on n'a pas besoin de mon conseil. Mais Votre Sainteté préfère les voies de la douceur. Elle aime mieux guérir que punir. Ce ne serait pas extrêmement difficile, si, à l'exemple du pontife, tous voulaient dépouiller les passions privées pour ne songer qu'à la gloire du Christ et au salut du peuple chrétien. Des concessions mutuelles sont nécessaires, la foi demeurant intacte.

« On devrait d'abord chercher les sources du mal tant de fois renaissant et les faire disparaître. Il faudrait amnistier le passé, comme étant l'effet d'une sorte d'entraînement fatal. Le vicaire du Christ peut pardonner, comme Dieu lui-même pardonne. En attendant, les magistrats et les princes répri-

meraient les nouveautés qui importent fort peu à la piété et favorisent la sédition. Il serait aussi à souhaiter qu'on pût arrêter les publications licencieuses. Il faudrait en outre donner au monde l'espoir de voir changer certaines choses dont le poids excite ses plaintes légitimes. Au doux nom de la liberté, tous les cœurs respireront. Il faut de toute manière assurer cette liberté autant qu'on le peut, sans blesser la piété.

« Mais en dégageant les consciences, il ne faut pas moins veiller à la dignité des princes et des évêques. Toutefois on doit placer cette dignité, tout comme la liberté du peuple, là où elle réside véritablement. Votre Sainteté dira : Quelles sont ces sources du mal? Quels sont ces changements à faire? Pour l'examen de ces objets, je pense qu'il faut appeler de chaque pays des hommes vertueux, graves, doux, considérés, calmes et sans passion, dont l'avis... »

La lettre d'Érasme est interrompue. L'avons-nous telle qu'elle fut envoyée ou bien a-t-elle été tronquée accidentellement ou avec intention? Il est assez difficile de le dire. Écrivant plus tard à Bilibald, il lui disait : « Comme j'avais fait connaître au pape Adrien une partie de mon plan, prié que j'en étais par une lettre secrète, je m'aperçus bientôt du changement de deux personnages. » Érasme s'en prenait aux machinations de ses ennemis. Mais son plan ne pouvait que déplaire au pontife. Adrien VI désirait assurément la réforme des abus, mais il dut être douloureusement surpris, quand il vit Érasme s'étendre si longuement sur ses griefs personnels et réclamer l'affranchissement des consciences au nom de la liberté évangélique. Il ne répondit pas.

Érasme s'étonnait et s'inquiétait de son silence. Il aurait voulu croire à la sagesse habile d'Adrien, comme il croyait à sa vertu. Il avait une connaissance en quelque sorte domestique de son caractère et de ses mœurs. Il pensait qu'Adrien réformerait beaucoup de choses dans l'Église, l'abus immodéré des dispenses, le cumul scandaleux des charges ecclé-

siastiques, qu'il prescrirait aux clercs un costume convenable, qu'il ne souffrirait pas les pécheurs publics, qu'il imposerait l'obligation de célébrer fréquemment la messe. « Ces choses, disait Érasme, contribuent sans doute aux dehors de la religion; je ne sais pas cependant si elles constituent le fond de la piété véritable. — Adrien, ajoutait-il, trouvera tout le monde obéissant, grâce à l'autorité de l'empereur, à l'avantage duquel il exercera en tout le souverain pontificat. Les cardinaux, même ceux qui dans le cœur lui sont contraires, le supporteront, pendant qu'il raffermira le trône ébranlé de la papauté. Ensuite, le successeur de ce pape, qui ne vivra pas longtemps, gouvernera à son gré... Certes, je ne suis pas d'avis d'abolir la primauté de ce siége, mais je souhaiterais qu'il se réglât de manière à servir de flambeau à tous ceux qui s'efforcent de marcher vers la piété évangélique, comme, depuis quelques siècles déjà, il a ouvertement enseigné par son exemple des choses assurément contraires à la doctrine du Christ. »

Ces paroles font voir quelles réformes il attendait du nouveau pape. Il en demandait de plus profondes. Barbirius lui avait fait un tableau magnifique des saintes intentions d'Adrien VI. « J'ai lu avec un grand plaisir cette partie de votre lettre, disait Érasme dans sa réponse, je publierai bientôt une exhortation pour détourner les esprits de ces luttes impies et les porter à la concorde chrétienne. Dans cet écrit, je dépeindrai le pieux et sincère dessein du pontife, de telle manière que cette recommandation n'aura pas une médiocre influence pour la conclusion de l'affaire, surtout si les Allemands s'aperçoivent que le pape n'est pas éloigné d'écarter ce qui pèse lourdement, même sur les hommes pieux, et enchaîne la conscience de tous pour le gain d'un petit nombre; s'ils sentent enfin qu'Adrien ne sera pas pour Luther un juge impitoyable; car, pour ce que cet homme écrit de la tyrannie, de la cupidité et de la corruption de la cour romaine, plût à Dieu, mon cher Barbirius, que ce fût moins vrai! Je crains

encore terriblement que l'affaire ne dégénère en révolte. Il faut avant tout prendre garde que le désordre ne commence une fois, comme j'entends dire qu'il est arrivé à Erfurt, où tous les jours il y a quelques hommes tués. Chez nous, quoique certaines personnes aient été indignement traitées par la rigueur insensée de N. d'Egmond et de son collègue, je me réjouis cependant qu'on n'en soit pas venu aux mains; autrement cette boucherie mutuelle n'a pas de fin. » Il souhaitait donc que le pape enlevât à d'Egmond et à ses pareils des armes dangereuses dans leurs mains. Armer ce carme d'une autorité si grande, c'était remettre le glaive à un furieux : pour lui, il se montrerait constant dans sa conduite. L'événement ferait voir qu'il n'avait en vue que la gloire du Christ et l'utilité publique. Il avait écrit au pape précipitamment, avec une grande franchise et peut-être avec témérité, mais avec des intentions pures. « J'avais à peine, disait-il, le temps de relire ce que j'avais écrit. J'ai l'espoir que sa bonté approuvera cette franche confiance de mon âme. »

Il sut bientôt à quoi s'en tenir. Adrien VI se déclara pour le parti de la rigueur. Jean d'Eck annonça de Rome que son plan avait plu très fort et qu'il avait lui-même une très grande influence auprès du pontife. Érasme, découragé, écrivait à son ami Pirckheimer : « Pour moi, je me mets à l'écart de ces débats et je me tourne vers des travaux plus paisibles. En traitant les *Paraphrases*, il me semble que je deviens meilleur, et personne n'est blessé. »

Après la paraphrase de Saint Mathieu, il avait entrepris celle de Saint Jean. Il offrit ce travail au prince Ferdinand, qui en accepta la dédicace avec plaisir et fit remettre à l'auteur cent florins. Un peu auparavant, il avait donné une édition de Saint Hilaire, dont il avait corrigé le texte avec des efforts inouïs. Il dédia cette œuvre au chancelier des Pays-Bas. Dans la même année, il reprit en main le traité sur la *Méthode de la vraie théologie*. Ce petit ouvrage, d'abord informe, était plutôt un recueil de notes qu'un livre. Comme en cet

état inculte, il avait trouvé des lecteurs, Érasme l'avait paré un peu et avait placé de nouveau assez heureusement *cette fille de son esprit*, comme il disait, grâce au nom de l'archevêque de Mayence qui fut à la fois sa dot et son bon génie (1). Enfin, après deux éditions couronnées de succès, il refondit ce petit ouvrage avec tant soin, qu'il pouvait presque dès lors prendre place parmi les livres.

La *Méthode de la vraie théologie* avait excité des murmures. A cette occasion, Érasme déplorait la fâcheuse destinée de ceux qui donnaient le jour à des enfants de cette espèce. « Dans l'ordre de l'esprit, comme dans l'ordre de la chair, disait-il, la virginité est bien préférable. Souvent le nom seul de l'auteur suffit pour faire rejeter un ouvrage; les partis sont si tranchés maintenant, que ce qui plaît à celui-ci, ne peut manquer de déplaire à celui-là. Je ne sais jusqu'à point l'époque présente peut sourire à d'autres. Quant à moi, elle me déplaît souverainement... Partout des disputes et des querelles ; une passion effrénée; la liberté et la douceur des études anéanties, les bons auteurs eux-mêmes négligés : quel désastre pour la concorde chrétienne ! Des conjurés, on en trouve partout; des amis, nulle part; et cependant, qu'est-ce que la religion sans la paix? C'est le monde sans soleil. J'aimerais mieux être un pauvre jardinier, jouissant de la paix chrétienne et satisfait dans la simplicité de l'esprit évangélique, que le théologien trois et quatre fois le plus grand de la terre, enveloppé dans ces divisions. » Une grande maladie, née d'un rien, augmenta encore le dégoût et l'ennui qu'il éprouvait. « Je sentais en mon âme, écrivait-il, une certaine volupté, en songeant que j'allais sortir de ce monde tumultueux pour aller au sein du Christ. »

Du côté des luthériens, l'orage, qui depuis longtemps le menaçait, était près d'éclater. On faisait courir les bruits les plus sinistres, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas. On

(1) *V.* la note N, à la fin du volume.

disait qu'il se cachait, qu'il ne trouvait de refuge nulle part. Depuis longtemps on avait répandu au loin la fausse nouvelle que ses livres avaient été brûlés en Brabant par Jacques Hochstrate : c'était une manœuvre des luthériens pour le brouiller avec ce dominicain et le précipiter dans leur camp comme dans un asile.

A cette rumeur en avait bientôt succédé une autre plus sinistre encore. Une prétendue lettre, venue de Rome, avait annoncé que ses ouvrages avaient été condamnés publiquement à Rome par la voix du souverain pontife. On voulait le pousser à une attaque violente contre le pape, pour ne lui laisser de refuge que dans le parti luthérien. Le bref récent d'Adrien VI démentait cette imposture. Érasme savait d'ailleurs, par une lettre d'un grand personnage au service du pontife, que le pape avait dicté lui-même la plupart des termes du bref, trouvant trop faible ce que son secrétaire avait préparé avec un excès de réserve. La même lettre lui offrait un bénéfice considérable dont le titulaire voulait bien se dessaisir en sa faveur.

Une troisième rumeur, plus impudente que les deux autres, avait couru ensuite. On disait que le pape avait écrit je ne sais quel petit livre contre Érasme et que plusieurs l'avaient vu. C'était encore une ruse pour le porter à quelque éclat de langue et de plume.

Le parti contraire, qui servait si mal les intérêts de la papauté, semait aussi ses contes. Il avait répandu le bruit que les luthériens affluaient à Bâle pour consulter Érasme, et que Luther y était caché. « Plût à Dieu, disait-il, qu'il en fût ainsi, et que les deux partis accourussent vers nous pour prendre conseil et voulussent obéir à nos avis! Les affaires du monde iraient, je pense, un peu mieux. » Des gens suspects de luthéranisme, il en convenait, étaient venus à Bâle, mais il ne les avait pas appelés et il avait vu le fait avec peine. Hutten y avait passé quelques jours, mais sans avoir d'entretien avec lui. « Au reste, disait-il, je ne repousse

de mon amitié ni les partisans de Luther, ni ses adversaires les plus violents ; je ne refuserais pas un entretien même à Luther, pour lui donner un conseil amical. C'est déjà un peu tard, mais la charité chrétienne ne désespère jamais. »

Tandis que les catholiques ardents le déclaraient suspect de connivence avec ce moine révolté, certains luthériens l'accusaient en frémissant de *papisme*, d'adulation à l'égard des princes, l'appelaient déserteur de la vérité, suppôt de Rome, attribuant sa conduite à la timidité de son âme. Ce qui exaspérait un grand nombre d'entre eux, c'était le faux soupçon qui imputait à sa plume le livre de Henri VIII contre Luther. On incriminait aussi une lettre où il louait les sentiments de ce monarque. On lui reprochait de ne pas s'être retiré de la scène quatre ans auparavant. Son œuvre, disait-on, était achevée. Il avait consacré la science des langues à la théologie. Il avait mis en déroute, dans les écoles, les *grenouilles sophistiques*. Dédaignant les cérémonies, il avait rappelé les hommes aux sources de l'Écriture sainte. C'était là sa gloire et sa récompense. Il devait s'en contenter. Érasme répondait qu'il ne pouvait quitter la scène sans le congé de son chef. Il laissait, d'ailleurs, les rôles sublimes aux Roscius et aux Esopes. Il avait pour le comique plus de goût que pour le tragique. Il savait mesurer l'étendue de sa voix, de ses forces, de son art.

On l'accusait encore de faire obstacle à ceux qui devaient achever la pièce, de tenir grand compte de l'Église romaine et de la reconnaître, de vouloir que le pape fût respecté, d'écrire qu'aucun homme de bien ne s'était jamais soustrait à son autorité.

La dernière et la plus grave accusation des luthériens, c'est qu'il accordait une toute petite place au libre arbitre de l'homme, à l'exemple d'Origène et de saint Jérôme, ou, pour mieux dire, de tous les théologiens anciens et modernes.

Après avoir couvé longtemps, l'orage éclata enfin. Des paroles injurieuses, on passa aux libelles satiriques et diffamatoires. Le premier fut publié par cet Ulric de Hutten qu'il avait tant vanté dans ses lettres. Il avait cherché à prévenir cet éclat. Henri Epphendorp le trahissait sous l'apparence d'une amitié sincère. Tout entier dévoué à Hutten, il lui avait fait entendre que son ancien protégé avait à son égard des dispositions peu amicales et qu'il préparait même contre lui je ne sais quel écrit mordant.

Depuis longtemps, Hutten avait un fond de rancune contre Érasme. Il s'était offensé de voir son éloge retranché dans la préface de la *Méthode théologique*. Il lui avait fait dire qu'il renoncerait à son amitié, s'il écrivait contre Luther. Mais ce qui l'avait surtout irrité, c'est qu'Érasme avait refusé de le voir lors de son passage à Bâle. Celui-ci lui écrivit pour lui témoigner sa surprise. Ses sentiments de vive amitié n'avaient pas changé, quoique la fortune eût interrompu momentanément leurs anciennes relations ; il cherchait à justifier sa conduite. « Je n'ai pas refusé, disait-il, d'avoir une entrevue avec vous, lorsque vous étiez ici ; mais, dans les termes les plus amicaux, je vous ai fait prier de vous en dispenser, si c'était seulement une visite à cause des préventions haineuses qui me poursuivaient depuis longtemps jusqu'au point de mettre ma vie en péril... Quant à moi, si j'avais été Hutten et dans le même état que vous, de moi-même j'aurais prié franchement Érasme de ne pas s'exposer aux haines en pure perte; et cependant, j'ai dit à Epphendorp que si vous pouviez vous tenir hors des poêles, car je ne puis les supporter en aucune façon, une entrevue avec vous ne me serait pas désagréable. Peut-être n'ai-je point de bons offices à vous rappeler, et j'en aurais qu'il serait encore maladroit de le faire. Ce que je puis dire hautement avec vérité, c'est que j'ai toujonrs été très fidèle à mon ancienne affection, et que Hutten n'a jamais été blessé par moi, ni en paroles ni en actions. Mes sentiments sont tels qu'un parricide même pourrait à peine rompre une amitié si grande, scellée entre nous par les bonnes lettres...

« Il en est peut-être qui vous excitent contre moi. Ils prétendent abuser de votre plume pour assouvir leur haine personnelle. Si vous agissez de la sorte, sachez d'abord que vous agirez contre un homme innocent qui vous a, je ne dirai pas rendu service, mais montré toujours de la bienveillance. Ensuite vous ferez la chose la plus agréable du monde à Jacques Hochstrate, à N. d'Egmond et à une foule d'autres gens que vous tenez pour vos ennemis mortels. Comme ces monstres vont rajeunir, s'ils apprennent que Hutten s'apprête à tourner contre Érasme la veine de son génie tant aimé d'Érasme, sa plume tant célébrée par Érasme ! Il appartient donc à votre sagesse, avant que les étendards soient dressés, avant que le son bruyant du clairon retentisse, avant que la trompette fasse entendre le terrible signal de la guerre, *tara*, *tantara*, de m'envoyer en guise de héraut et de fécial une lettre secrète où vous exposerez avec franchise et amitié ce qu'on vous a rapporté contre moi, en un mot ce qui aigrit votre cœur. Pour moi, je ne puis le deviner. Je ne doute pas que je ne puisse vous satisfaire en tout, à moins que vous ne soyez devenu tout autre que vous étiez.

« Plût à Dieu, mon cher Hutten, que vous n'eussiez pas d'autres ennemis qu'Érasme ! Plût à Dieu que vous eussiez tout ce que votre prétendu ennemi vous souhaite !... Songez que ceci n'intéresse pas médiocrement votre réputation, qui, en effet, ne regrettera de ne point trouver dans Hutten une délicatesse digne de sa naissance, digne des lettres, si, n'étant provoqué par aucune injure, il dégaîne contre son ami un fer teint d'un poison mortel? Peut-être même il ne manquera pas de gens qui, considérant l'état présent de vos affaires, supposeront que par ces expédients vous cherchez une proie, n'importe où ; et il est à craindre que cette conjecture ne prenne racine dans beaucoup d'esprits, surtout à l'égard d'un homme fugitif, chargé de dettes, réduit à la der-

nière indigence. Vous n'ignorez pas les propos que l'on tient sur vous et vous savez aussi la cause de la colère et des menaces du comte Palatin qui a puni de mort votre domestique. Je ne voudrais donc pas que vous pussiez attribuer mes avis à la crainte ou au sentiment d'une conscience coupable plutôt qu'à mon amour pour vous, ou croire que j'agis dans mon intérêt plus que dans le vôtre. Quelque odieux que puisse être votre écrit, d'abord vous attaquerez un homme qui n'est pas inaccoutumé à ces maux, et qui d'ailleurs n'est pas muet; ensuite, quand même je me tairais, vous blesseriez plus gravement votre réputation que la mienne. Ainsi, mon cher Hutten, je vous prie et vous prie encore de consulter votre sagesse plutôt que de condescendre à la passion de gens très inconsidérés. »

Cette lettre éloquente n'empêcha pas Hutten de publier son libelle. Il fut imprimé à Strasbourg par un certain Scott. L'auteur y avait rassemblé toutes les accusations qu'on peut imaginer contre un homme. Il représentait Érasme comme un apostat qui s'était laissé corrompre pour faire la guerre à l'Évangile. Il lui reprochait son amour immodéré de la gloire, sa jalousie à l'égard de Reuchlin et de Luther. « Ce libelle est si absurde, écrivait Érasme au magistrat de Strasbourg, qu'il a déplu souverainement même à Luther et à Mélanchthon. »

Cependant il en fut profondément affecté. Ses sentiments se révèlent dans une lettre écrite à Bilibald. « Que je meure, lui disait-il, si jamais j'ai pu croire qu'il y eût dans tous les Allemands autant de grossièreté, d'impudence, de fausseté, de venin, qu'il y en a dans le seul libelle de Hutten; et pourtant je lui ai donné tant d'attestations honorables! Je l'ai recommandé tant de fois à son cardinal et aux autres princes! Je ne jugeais personne, je ne parlais de personne avec plus de candeur. Jamais je ne l'ai effleuré d'une parole. Bien au contraire, lorsqu'il était ici, je lui ai proposé une entrevue, s'il avait quelque chose de sérieux à me dire. J'ai offert de

lui rendre service, si je le pouvais. Je n'attendais rien moins que cet assaut de sa part. Je suis amené par beaucoup de conjectures à croire qu'Epphendorp est l'auteur de cette tragédie, tant il est devenu tout à coup partisan de Hutten. Toutefois, je ne cesserai point d'être semblable à moi-même. Je n'ai pas encore décidé si je lui répondrai. Il est en délire et il n'a rien à perdre. Il est fugitif et il se tient caché maintenant en Suisse, non sans péril. Zwingle, à Zurich, le protége, mais en secret. »

Il eut bientôt préparé sa réponse, mais avec tant de mystère que Froben et Rhenanus eux-mêmes n'en savaient rien. Il la composa en six jours. Il était presque résolu à ne pas la publier; mais, cédant à l'avis de ces deux amis, il la laissa paraître sous le nom d'*Éponge*. Elle fut dédié à Zwingle. Cependant Hutten, errant de retraite en retraite, mourut le 29 août 1523, dans une île du lac de Zurich. Cette mort calma entièrement la colère d'Érasme. « Elle a fait perdre à l'*Éponge* une grande partie de son prix, » écrivait-il à Goclenius. Mais son ressentiment se reporta tout entier sur Epphendorp qu'il accusait d'une insigne perfidie. On verra plus loin les suites de ce démêlé qui fut pour Érasme la source des plus douloureuses épreuves.

CHAPITRE XXV

Lettre de Tunstall. — Paraphrase de Saint Luc. — Clément VII. — Lettre secrète à Goclenius. — Voyage à Besançon. — Le duc George. — Lettre de Luther. — *Traité du libre arbitre.*

Érasme était de jour en jour plus vivement pressé d'écrire contre Luther. Il était difficile qu'il pût s'abstenir jusqu'au bout. Les luthériens l'ayant attaqué les premiers, il pouvait combattre dans Luther ce qui lui paraissait faux et dangereux, sans manquer aux égards de l'amitié, sans démentir ses principes de modération et de réforme évangélique.

Il ne s'y décida pourtant qu'avec beaucoup de peine. Ce n'était pas d'Angleterre que lui venaient les exhortations les moins véhémentes. L'exaspération de la cour anglaise contre Luther était fort grande. On avait soupçonné un moment Érasme d'avoir eu quelque part à son livre contre le roi; mais ces soupçons n'avaient pas pris beaucoup de consistance. Il suffisait de lire cet écrit pour voir que de telles injures ne pouvaient venir que de la plume de Luther. Toutefois, les lettres d'Érasme dissipèrent toute défiance et causèrent une vive satisfaction.

Tunstall, évêque de Londres, se fit l'interprète du sentiment commun. « Je vois avec joie, lui disait-il, que vous n'êtes nullement d'accord avec Luther, et que vous vous préparez à le combattre. Vos amis attendent impatiemment que vous engagiez la lutte contre ce *protée*, ou, pour mieux dire, contre cet impie; car il fait de Dieu l'auteur du mal, par son

système fataliste... Vous devez répondre à l'invitation du pape et à l'appel de votre patrie que menace la contagion, si l'on n'en arrête les progrès au plus vite... En vous mettant au nombre des leurs, les luthériens veulent vous priver du fruit de tant de travaux entrepris pour l'utilité de l'Eglise, tandis que, de leur côté, des catholiques jaloux vous accusent d'être du parti de Luther. Il faut faire taire les uns et les autres...

« A la troupe immense des hérésies de Wiclef, viennent s'ajouter des armes nouvelles, les injures, les outrages, les grossières invectives, les langues venimeuses... on sape toutes les institutions de l'Eglise, sans être d'accord sur ce qu'il faut mettre à la place. Le sacerdoce est méconnu, la licence sans borne. On déclare tous les chrétiens, hommes et femmes, également propres aux fonctions sacerdotales. On s'apprête aussi à représenter tous les hommes comme également rois. C'est là que doit aboutir cette liberté chrétienne qui prétend ne se soumettre à aucune loi humaine. Une anarchie générale se propage, quoique les princes d'Allemagne ne s'en aperçoivent pas encore. On a cependant, pour s'éclairer, l'exemple des *wiclefites* contre lesquels on dut livrer bataille au temps passé.

« Luther a osé publier un petit livre sur l'abolition de la messe qu'il ne comprit jamais. Que lui reste-t-il à faire, sinon à supprimer le Christ? La Vierge est déjà livrée en dérision à ses disciples. Tant d'impiété n'est plus tolérable... en n'agissant pas, vous vous chargez d'une terrible responsabilité. Vous ne pouvez tromper l'espoir qu'a fait naître un écrit récemment publié. Il faut repousser dans son antre ce nouveau Cerbère qui insulte de ses aboiements l'ordre ecclésiastique tout entier. »

Pour calmer un peu l'impatience des Anglais, Érasme offrit au roi la Paraphrase de saint Luc, qu'il venait d'achever. En même temps il annonça qu'il préparait quelque chose contre les nouvelles doctrines. Un peu plus tard, il envoya la première ébauche d'un petit *Traité sur le libre arbitre* contre

Luther. « L'ouvrage, disait-il, n'est pas encore achevé; et même c'est à peine, si la maladie qui m'a conduit au seuil de la mort, et les autres travaux que j'avais en main, m'ont permis de faire ce que j'ai fait. Si cet échantillon a l'approbation de votre majesté et celle des autres personnes doctes, je terminerai l'ouvrage et je le ferai imprimer ailleurs; car ici aucun imprimeur, je pense, n'oserait imprimer le moindre mot qui atteigne Luther. Mais contre le pape, il est permis d'écrire ce que l'on veut. Tel est l'état présent de la Suisse et de l'Allemagne. »

On peut croire qu'il exagérait un peu, afin de faire valoir son courage et de montrer la nécessité de la modération. Mais, à vrai dire, la crise devenait de plus en plus menaçante. De grands mouvements se préparaient. Les esprits étaient divisés par la politique non moins que par la religion. Les uns travaillaient sourdement pour l'empereur, les autres pour le roi de France. De leur côté, les luthériens semblaient avoir redoublé d'audace, tandis que les princes sévissaient avec rigueur. Ferdinand, lieutenant-général de l'empire, déployait la plus grande sévérité. Il avait appelé à sa cour Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance. Érasme n'approuvait pas les luthériens, mais il repoussait la contrainte et il croyait voir dans le triomphe de leurs ennemis la consécration d'abus intolérables. « J'espère, disait-il, que Faber usera avec mesure de son autorité, de manière à ne pas livrer le Christ aux pharisiens, aux scribes et aux pontifes. »

Ami passionné de la paix dont il avait écrit la *plainte* éloquente, il ne laissait échapper aucune occasion de plaider sa cause. Il osait dire à Henri VIII, qui s'engageait dans une nouvelle guerre : « A la vue de ces discordes si longues et si sanglantes, je suis quelquefois dégoûté, non-seulement des études, mais même de la vie. » Sujet et conseiller de Charles V, il jugeait librement sa politique ambitieuse. Il écrivait au professeur Goclenius : « Cet hiver, je l'espère, mettra un terme à nos maux. Je fais des vœux pour mon prince; mais

je ne vois pas de fin, si l'empire continue de s'étendre. »

Tristement préoccupé des maux publics, il ne l'était pas moins de ses intérêts et de ses dangers personnels. Pendant que l'*Éponge* faisait murmurer en Allemagne les partisans de Luther, à Rome, Stunica et ses protecteurs s'agitaient. Après la mort d'Adrien, cet espagnol, profitant de l'interrègne, était revenu *à sa tragédie* et avait publié un troisième libelle intitulé *Conclusions*. Érasme ne consacra qu'un jour à sa réponse. Il ne voyait pas, sans inquiétude, les menées de ses ennemis. « Ce qui aura lieu à Rome, écrivait-il à Bilibald, je le devine suffisamment. Il y a là des hommes qui, avec une rage de gladiateur, trament sûrement ma perte; et déjà ils avaient presque réussi avant la mort d'Adrien. Dans le Brabant, le glaive a été remis à des furieux qui me détestent plus que Luther. Ici les luthériens sont frémissants. »

D'autre part, la maladie ne lui laissait aucun repos. Vers les fêtes de Noël, la gravelle, jointe à une violente affection d'entrailles, faillit l'arracher aux maux de ce monde. Le 9 janvier, il était encore si affaibli qu'il ne pouvait achever la Paraphrase des *Actes des apôtres*. « Je ne crains pas la mort, écrivait-il; car j'ai assez vécu. Mais je souhaiterais un genre de mort plus doux. Que de morts dans l'enfantement d'une seule pierre, et que de fois il faut de nouveau savourer la mort! » Quand il écrivait ces mots, sa main était encore toute tremblante. Quelques jours après, son humeur enjouée était revenue. L'évêque de Trente l'avait invité à venir habiter avec lui. Il répondit que son âge et sa santé le rendaient impropre à toute vie commune. Énumérant avec complaisance les invitations royales qui lui étaient adressées, il ajoutait en se jouant : « Le roi de France (1) me promet des *monts d'or;* mais je crains que le roi *la Pierre* ne m'envoie bientôt dans l'autre monde. Si pourtant je vis jusqu'à Pâques, j'essaierai de supporter la fatigue d'un départ. Si cet essai me

(1) Érasme lui avait dédié la Paraphrase de saint Marc.

réussit, je désire de revoir l'Italie, et en passant je visiterai votre royaume. »

En attendant, il s'efforça de conjurer par ses lettres l'orage qui le menaçait dans la capitale du monde chrétien. Il écrivait au cardinal de Sion (1) : « Tandis qu'en Allemagne je combats contre les luthériens, comme Hercule contre l'hydre aux cent têtes, à Rome un être rampant s'attache à mon pied et me mord à belles dents. Stunica, malgré la défense si souvent répétée, publie ses libelles, et fait d'Érasme, bon gré, malgré, un luthérien. Je suis fort à plaindre, si je dois être ainsi mis en pièces par les deux partis... Rien ne peut être plus agréable à la faction luthérienne que de voir Stunica persuader au monde qu'Érasme pense en tout comme Luther, ce qui est complétement faux : il n'y a pas un seul article où je sois d'accord avec cet homme. »

Quelques semaines plus tard, il adressa une lettre au nouveau pape, Clément VII : il protestait de la pureté de ses intentions et de la sincérité de sa conduite dans l'affaire de Luther. Poursuivi par le ressentiment et les menaces des Allemands, il ne méritait pas les attaques si souvent renouvelées avec impunité par Stunica dans des libelles furieux et diffamatoires qui déshonoraient Rome et jetaient de l'odieux sur le souverain pontificat; car cet homme mettait partout en avant le nom de la ville sainte; et pourtant il était reconnu qu'il agissait contre les édits des cardinaux et les défenses des papes Léon et Adrien. Ceux qui poussaient sur *la scène cet histrion* (2), artisan de calomnies, consultaient mal les intérêts de la papauté et de la paix publique. Ils abusaient de la démence d'autrui pour assouvir leurs haines personnelles. Stunica avait recueilli dans ses livres, publiés avant l'apparition de Luther, certaines *bribes* qu'il dénaturait ou interprétait dans le plus mauvais sens avec une impudence

(1) *V.* la note O, à la fin du volume.
(2) C'étaient surtout les dominicains.

révoltante. « Je n'ai jamais rien écrit d'impie, disait Érasme. J'ai seulement laissé échapper des choses dont les méchants peuvent abuser. J'aurais été plus circonspect, si j'avais pu prévoir Luther. » Aussi avait-il fait, deux années auparavant, de nombreuses corrections dans des éditions nouvelles, tout prêt à opérer les autres changements qui lui seraient indiqués et à se soumettre au jugement de l'Église romaine; car il aimait mieux subir une sentence même injuste que d'être séditieux.

Il envoyait au pontife, comme gage de ses sentiments, la Paraphrase des *Actes*, imprimée en ce moment même et destinée au cardinal d'York; mais il avait changé de dessein, et il voulait lui dédier le *Traité du libre arbitre*, qu'il écrivait contre Luther. Invité par le roi de France, rappelé en Brabant par l'empereur, rien ne pourrait l'empêcher de se rendre à Rome, excepté la mort, ou la gravelle, plus cruelle que la mort, si seulement Clément VII, dans son équité, le protégeait contre les calomniateurs.

La lettre avait un *post-scriptum;* c'était là qu'Érasme traitait le point le plus délicat : « Croyez-moi, disait-il, Votre Sainteté surpassera la gloire de tous les pontifes, si elle pacifie toutes ces agitations de guerres et d'opinions. Elle rétablira la paix entre les princes, si elle se montre impartiale pour tous; elle ramènera la paix dans les esprits, si elle fait espérer qu'elle changera certaines choses qui peuvent être changées sans dommage pour la piété. »

Clément VII reçut avec joie la Paraphrase et fit remettre à Érasme deux cents florins, comme présent d'honneur. A ce don, il ajouta un bref flatteur et de magnifiques promesses pour l'avenir. Il imposa silence à Stunica qui ne cessait de remuer sourdement. « Seul, il écrit à Rome, disait Érasme; mais dans le seul Stunica il y a plusieurs monstres. »

Du côté des Pays-Bas, la situation n'avait pas changé. L'archevêque de Palerme et la princesse Marguerite lui avaient écrit pour le presser de revenir en Brabant. Il pro-

mettait; mais sous divers prétextes, il reculait son retour. Il renouvela ses instances auprès du chancelier pour obtenir le paiement de sa pension. Il avait parlé des offres brillantes de François Ier; mais il paraît qu'à la cour de Bruxelles, on affectait de les considérer comme une *pure fumée*. Érasme affirma qu'elles étaient sérieuses et rappela les anciennes propositions de l'évêque de Paris. Le roi de France lui avait fait savoir par un messager le motif pour lequel il l'avait tant de fois appelé. Il avait résolu d'instituer à Paris un collége des trois langues, comme celui de Louvain, et il voulait le mettre à la tête de cet établissement. « J'ai décliné son invitation, disait Érasme; car je n'ai pas oublié les haines et les orages que la fondation du collége de Buslidius souleva contre moi; et pourtant mon domestique, revenu de France, m'a donné la preuve qu'une trésorerie de mille livres était prête pour moi. »

Il n'avait pas encore épuisé beaucoup les coffres de son prince, car sa pension ne lui avait été payée qu'une fois. La vie était chère à Bâle, surtout à cause de ses maladies; et d'ailleurs il n'était pas bon ménager de son argent. Déjà il avait contracté d'assez fortes dettes, et lors même que sa santé le laisserait partir, ses créanciers peut-être ne le lui permettraient pas. « Au reste, ajoutait-il, avec ou sans pension, je serai toujours à l'empereur, et je ne dois pas vous importuner souvent. Bien des fois, cette année, la gravelle, mon bourreau, m'a torturé au point que je désirais mourir et désespérais de vivre; et pourtant ces tragédies de Luther me sont encore plus douloureuses que la gravelle. J'oserai répandre toute ma pensée dans le cœur d'un ami. L'état présent des affaires m'a un peu dissuadé de revenir. »

Il parlait alors de N. d'Egmond et de son collègue, de leurs poursuites arbitraires et ténébreuses que l'innocent même devait souffrir, pour ne diminuer en rien leur autorité. Puis, quand on avait fait fausse route, on se contentait de dire : il faut protéger la foi. Cette considération ne l'empêchait pas de

revenir; mais elle refroidissait son empressement; car en l'absence de l'empereur, il n'y avait pas de protection à espérer de la cour. De plus, le cardinal Campége, délégué par le souverain pontife pour la pacification religieuse de l'Allemagne, l'appelait auprès de lui à Nuremberg et demandait son concours dans les termes les plus affectueux.

La nouvelle de cette mission avait fait naître de grandes espérances. On annonçait aussi que les princes avaient imploré le secours du pape contre Luther. On espérait donc que tout serait bientôt terminé. Érasme ne partageait pas cette illusion, et il ne voyait pas en quoi il pourrait être utile. Il reconnaissait la science et les qualités aimables du légat; mais dans l'état où il voyait les affaires en Allemagne, il ne croyait guère au succès de sa mission. Si l'on avait recours à la rigueur, il y avait à craindre que les villes ne fissent entre elles une confédération; si l'on essayait de terminer le différend par une transaction modérée, on ne pouvait pas espérer que l'un ou l'autre des deux partis voulût se relâcher tant soit peu de ce qu'il regardait comme son droit. On ne faisait rien avec des livres contre les luthériens; car personne en Allemagne n'osait imprimer les écrits dirigés contre Luther; et nul ne lisait ceux imprimés ailleurs. En conséquence Érasme allégua des prétextes plus ou moins spécieux et même quelque peu contradictoires pour ne pas répondre à l'invitation du cardinal.

Un peu plus tard, Ferdinand étant venu à Brisach et à Fribourg, Jean Faber le pressa instamment de se rendre auprès du prince, disant que c'était pour lui d'un grand intérêt; Érasme s'excusa de même. « Ils désirent, écrivait-il à Bilibald, partager l'odieux avec moi. Dès que je verrai l'un et l'autre parti disposés à la concorde, je ne manquerai pas à mon devoir. »

Cependant, les luthériens, irrités qu'il eût osé repousser les accusations injurieuses de Hutten, poursuivaient contre lui une guerre de plume et de diffamation. « Le nouvel Évan-

gile, disait-il, a certains défenseurs si stupides et si extravagants, que Luther lui-même et Mélanchthon sont forcés d'écrire contre eux. Ils ne respectent pas leurs évêques, et ils ont pour les nôtres le plus étrange mépris. Ici il n'est point d'être si bas et si abject qui n'ose lancer avec licence l'injure contre les hommes les meilleurs. Ils sont sans pudeur comme sans crainte. » Désormais il n'avait plus à espérer de leur part ni repos ni trève. A Hutten avait succédé un autre adversaire qui avait plus d'ignorance et plus de rage. Il se nommait Othon de Brunsfeld. Érasme ne lui répondit pas, croyant qu'il était plus sage de le dédaigner, car beaucoup d'autres étaient prêts à publier contre lui des libelles semblables.

Il écrivit cependant au premier magistrat de Strasbourg pour se plaindre de l'imprimeur Scott qui réimprimait secrètement le libelle de Hutten avec une nouvelle invective, *sortie d'une cervelle peu sage*. « Cette invective, disait-il, ne peut que faire grand tort aux bonnes lettres et à l'affaire de l'Évangile, dont les magistrats de Strasbourg sont les zélés promoteurs... Moi aussi j'ai travaillé pendant bien des années à cette œuvre sainte; seulement j'ai suivi une voie différente; mais il faut prendre garde de laisser compromettre la cause de l'Évangile par l'immixtion de gens qui attaquent l'ordre public par la licence. La cité de Strasbourg ne peut fermer les yeux sur ces excès sans courir de graves dangers. » Comme Érasme l'avait prévu, de grands troubles ne tardèrent pas à éclater dans cette ville et jusque dans le Sénat lui-même.

Il parlait d'une manière plus explicite dans une *lettre très secrète* (1), écrite à son confident Goclenius. En tête se trouvait cette recommandation en grec : lisez seul et en secret. Puis il s'exprimait ainsi : « Reste le dernier acte de la pièce. Pour

(1) *Œuvres d'Érasme*, t. I. Cette lettre est datée du samedi après Pâques. L'année manque; mais elle est suffisamment indiquée par le contenu même.

l'achever, j'ai besoin d'un Pylade, c'est-à-dire de quelqu'un qui vous ressemble. Je serais venu moi-même; mais la route est longue, peu sûre, et je crois ce messager assez digne de confiance.

« Henri Epphendorp, que vous connaissez, est un pendard né pour toute espèce de fourberie et de méchanceté. Je l'ai admis, il y a déjà longtemps, dans mon intimité qu'il avoue lui-même avoir été fructueuse pour lui. C'est d'abord certainement sur ma recommandation que le duc George lui donna cent florins pour terminer ses études. Après avoir couru beaucoup de pays, il vint à Fribourg. Là il mangea bravement son avoir, et fit tant de dettes qu'il ne peut encore à présent y retourner. Il passa de Fribourg à Bâle et s'insinua auprès de nous. Aucun étranger ne venait me voir sans qu'il s'introduisît avec lui. Lorsque je me rendis à Constance, il s'imposa lui-même pour compagnon de voyage. Il affectait une amitié véritable et intime. Il tramait cependant quelque chose de tragique. En effet, dès lors chez Botzemus, où, à cause de moi, il fut traité de la manière la plus obligeante pendant un grand nombre de jours, il répandit secrètement une partie de son venin. Ici j'étais averti confidentiellement par des amis du peu de bienveillance qu'il montrait quelquefois en parlant d'Érasme.

« Sur ces entrefaites, Hutten arriva. Beaucoup de luthériens l'excitèrent contre moi; mais ce fut Epphendorp qui fournit quelques accusations calomnieuses et fit perdre à Hutten tout respect pour ma personne. Il est d'ailleurs si stupide que, regardé ici par tous comme l'auteur de la pièce, il s'étonnait pourtant qu'on pût le soupçonner. En apparence, personne au monde n'aimait plus tendrement Érasme. Enfin on fit circuler une lettre railleuse, où j'étais mis en pièces et qui cependant n'arriva pas jusqu'à moi. Lorsque Hutten fut parti de Bâle pour aller à Mulhouse où Epphendorp l'avait accompagné, celui-ci, de retour, annonça que cet homme écrivait je ne sais quoi et fit semblant d'en être fort affligé. Il agissait

ainsi en vue d'extorquer de l'argent à mes amis pour empêcher le libelle de paraître. Quant à moi, pensant, comme c'était la vérité, que l'argent une fois extorqué, on ferait paraître un libelle plus venimeux encore, j'engageai mes amis à ne rien donner.

« Ils étaient l'un et l'autre dans une misérable indigence, comme sont d'ordinaire ces sortes de gens. Hutten reçut l'ordre de quitter ce pays. A Mulhouse, il était si odieux à tout le monde que, s'il n'était point parti, les habitants menaçaient de forcer le monastère des Augustins où il se trouvait caché. On le fit sortir au milieu de la nuit, et il se retira secrètement à Zurich, ville très attachée à la doctrine de Zwingle, que Luther condamne maintenant, commençant un peu tard à se souvenir de la modération que je lui ai si souvent recommandée. Il y resta caché plusieurs jours, puis il en passa quelques autres hors de la ville chez un prêtre. Partout il mettait ses amis à contribution. Enfin, il se retira dans une île du lac de Zurich où il mourut.

« Mais, avant sa mort, la lettre avait été envoyée au loin en Allemagne, parce qu'on ne pouvait trouver d'imprimeur; et ils n'en auraient pas trouvé, en effet, si le scélérat d'Epphendorp, ne pouvant vivre ici plus longtemps à cause de ses dettes et des défiances des habitants, sous prétexte d'aller aux bains de Baden, ne s'était rendu à Strasbourg. Là, il put avec beaucoup de peine persuader à un imprimeur qu'il n'y avait dans ce libelle rien de trop satirique. Enfin, parut la *Réclamation* du calomniateur, pleine de tous les mensonges que chaque luthérien lui avait suggérés dans la conversation.

« Comme cependant nous nous écrivions fréquemment, Hutten et moi, il arriva une lettre qui trahissait ouvertement la perfidie d'Epphendorp. Se voyant sous le poids du soupçon, il obtint une lettre de Hutten, attestant qu'il l'avait toujours détourné de rien écrire contre Érasme. Mais Hutten disait cela si froidement, qu'il chargeait plutôt celui qu'il voulait justifier. Pour moi, dissimulant, je le traitai avec civilité

dans mon *Eponge*. Pourtant, notre fanfaron fut blessé du nom d'*Achate* que je lui avais donné, et, l'*Eponge* publiée, il réclama par une lettre, simulant un attachement merveilleux pour moi, tandis qu'il jouait une pièce pleine de scélératesse; et pour que vous voyiez à fond sa méchanceté, il reçut à Bâle, grâce à moi, cinquante pièces d'or.

« On disait que le duc de Saxe m'avait envoyé un présent royal qui ne parvint pas jusqu'à moi. Je soupçonnai Epphendorp de l'avoir arrêté au passage, car il voulait faire croire que son domestique avait péri en route, pour le cas où j'aurais connaissance de l'argent qui m'avait été envoyé. Je n'ai pu encore savoir ce qui en est. Je sais seulement qu'il n'y a rien de plus pervers que cet homme. Il a partout des affidés, de façon que je ne puis rien faire dont il ne soit instruit... Tâchez de vous conserver pur de cette faction... Si j'avais connu le caractère et la perfidie des Allemands, je me serais retiré chez les Turcs plutôt qu'ici. Je soupçonne fort Capiton de s'être laissé tromper par les fumées d'Epphendorp, et de lui avoir *communiqué nos secrets;* car il se justifie de manière à augmenter mes soupçons. Le but des luthériens était de m'intimider par leurs menaces pour m'empêcher de rien publier contre Luther qui, maintenant, écrit contre lui-même, voyant que l'affaire tourne contrairement à sa pensée, et qu'il s'élève un peuple, non point évangélique, mais diabolique, sur les ruines de toutes les bonnes études.

« Mais en voilà assez et même trop sur ces choses. Je suis décidé à transporter ma résidence ailleurs. On m'invite à me rendre en France avec un merveilleux empressement et de grandes promesses; mais ce printemps m'effraie, parce que je crains qu'il n'enfante pour les Français un sanglant désastre, tellement implacable est l'âme de l'empereur, en laquelle est profondément gravée cette maxime : Toujours en avant.

« Le pape m'est favorable ainsi que ceux qui ont le plus d'influence auprès de lui; mais j'évite l'arène des gladiateurs,

et je ne vois pas ce qui pourrait être sûr pour moi là où règne Aléandre, quelle que soit sa dissimulation. Je désirerais passer l'hiver à Padoue et à Venise ; mais de là je serais appelé à Rome. Nous resterons ici encore huit jours. Ensuite nous nous déciderons ; dans l'intervalle, on verra de quel côté pencheront les choses.

« Mais comme ma vie se trouve en danger de temps en temps, il me reste à vous recommander, comme au plus sincère de mes amis, ce que j'ai de plus cher, ma mémoire qui, je le conjecture, sera exposée à beaucoup de calomnies. Je vous envoie un *abrégé de toute ma vie*, c'est-à-dire une *Iliade* de maux ; car jamais être ne fut plus infortuné. S'il m'arrivait malheur, je veux que, sur l'argent déposé chez vous, vous ayez quatre cents florins d'or, que trois cents *Renés* (1) reviennent à Jacques Ceratinus, cent trente *Philippes* à Melchior Viandulus, cinquante florins et quarante-six *Renés* et demi à Corneille Graphée, qui, je le soupçonne, est dans le besoin, homme digne d'une meilleure fortune. Pour ce que je laisse ailleurs, vous connaîtrez par d'autres ce que j'aurai décidé ; car là aussi je me souviendrai de vous, assuré que mes bienfaits, quels qu'ils soient, seront bien placés chez un homme plein de mémoire et de gratitude.

« Il faut que vous teniez cela secret, de manière à ne le confier à personne, de peur que celui à qui vous l'aurez confié ne le confie à un autre, et qu'ainsi la chose ne circule parmi un grand nombre. Il en résulterait deux inconvénients. D'abord mes anciens confrères se jetteraient sur l'argent, et leur caractère est avide. Ensuite, si j'ai besoin de cet argent avant ma mort, comme il arrivera peut-être, car je vois d'étranges vicissitudes, ceux qui verraient leur espérance déçue, seraient alors affligés... D'ailleurs, le bienfait sera plus agréable, s'il arrive sans être attendu. Néanmoins, je vous armerai d'un autre écrit contre les harpies, si par hasard elles flai-

(1) *Renenses, Philippici.*

raient la proie... Voyez combien j'ai confiance en vous, car vous pourriez me tromper, mais je ne crains rien de semblable.

« Vous demanderez quel office je réclame de vous... Je ne vous chargerai ni de récitations de psaumes (1), ni d'anniversaires, mais je demande instamment que, vous étant partagé le travail, vous passiez en revue tous mes manuscrits, et qu'après les avoir rangés en ordre et les avoir corrigés, vous les livriez à Froben pour être imprimés. Au reste, je sais que vous le feriez de vous-même, par attachement pour moi... Je ne vous exhorterai pas, mon cher Goclenius, à répondre à mon affection vraiment paternelle, vous qui déjà, en toute occasion, avez montré pour moi une piété filiale...

« Quant à ma situation, sachez qu'elle est assez embarrassante. J'ai affaire ici à des désespérés, à de véritables furies, depuis que Hutten a rompu la glace en se livrant à son délire contre moi. Luther condamne ce qui a été fait ; Mélanchthon déteste singulièrement Hutten, et pourtant ces insensés vantent cet acte comme un beau trait... Si je vais en Italie, les évangéliques furieux me poursuivront de mille libelles, répétant sur tous les tons que je me suis laissé corrompre pour déserter l'Évangile, moi qui n'ai jamais professé cet Évangile. Si je vais en France, où je suis singulièrement aimé, on m'accusera calomnieusement de m'être réfugié chez l'ennemi de l'empereur, et *je soupçonne que la cour du roi penche pour Luther*. Dans le Brabant, vous savez à quels monstres le glaive a été remis. Vous connaîtrez bientôt ma résolution... Si je me retire en France et que j'aie occasion de vous recommander, je vous le ferai savoir. D'un autre côté, vous m'écrirez quels sont vos sentiments à l'égard de la France. »

Érasme parlait ensuite avec un intérêt affectueux de ses domestiques anciens et nouveaux, déclarant son intention

(1) *Psalteriis.*

de faire du bien à tous, même à ceux dont il avait à se plaindre. Il ajoutait dans un *post-scriptum :* « Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais à cause des accidents inattendus, il sera bon de m'envoyer un écrit attestant que cet acte sur la distribution de mon argent n'est pas valable de mon vivant. »

Cette lettre, d'une importance capitale, révèle le dessein arrêté chez Érasme de quitter Bâle, les chagrins et les craintes que lui causaient les trames des luthériens, le vrai motif qui l'empêchait de se rendre à Rome, malgré son désir de revoir l'Italie ; enfin le projet sérieux de se transporter en France et les raisons qui le faisaient hésiter. On voit aussi qu'il n'était pas dans la pénurie d'argent, comme il voulait le faire croire à la cour de Bruxelles. D'un autre côté, les dispositions qu'il prend au sujet de son avoir et la manière dont il parle de ses domestiques, font honneur à ses sentiments.

Averti par l'exemple de Strasbourg, le magistrat de Bâle favorisa les luthériens avec plus de réserve. Érasme renonça pour le moment à changer de résidence. Cependant, après avoir été si longtemps sédentaire et renfermé, il sentait le besoin de se donner du mouvement et de changer d'air. Il alla passer quelques jours en Bourgogne. Feri Carondilet, frère du chancelier des Pays-Bas, archidiacre de Besançon, l'avait souvent invité par ses lettres à venir le visiter et même habiter avec lui. Séduit par le beau temps et l'aspect printanier de la nature, il monte à cheval et se rend d'abord à Porentruy pour saluer en passant le vénérable et saint évêque de Bâle. Il ne lui donna qu'un jour. Arrivé à Besançon, il apprit que l'archidiacre était allé à son abbaye, mais qu'il avait ordonné, si Érasme arrivait, de mettre toute sa maison à la disposition de son visiteur, jusqu'à ce qu'il pût accourir lui-même. On le fit avertir sur-le-champ, ainsi que l'official de l'archevêque qui se trouvait aussi absent. Ils arrivèrent au plus vite.

Dès que la présence d'Érasme fut connue, le magistrat, pour lui faire honneur, envoya une grande quantité de vin et d'avoine. A plusieurs reprises, on apporta de superbes poissons et du vin hippocratique, présents d'hospitalité fort inutiles pour lui. On passa deux ou trois jours sans manger ailleurs que chez l'archidiacre ou chez l'official. Les convives étaient de plus en plus nombreux. Érasme avait beau répéter qu'il n'y avait de salut pour lui que dans des repas très courts et très simples. Il fallut se prêter un peu au désir de ses hôtes, et il sentit les atteintes d'un mal qui lui était bien connu. Le magistrat désirait donner à son intention un festin splendide; mais Érasme réclama pour sa santé sérieusement compromise.

Les chanoines le comblaient d'honneur. Ils ne cessaient de faire briller à ses yeux une double prébende, une maison et un peu d'argent. Le magistrat lui offrait une pension annuelle de cent couronnes. Érasme les remercia, disant qu'il n'était venu à Besançon que pour visiter son ami l'archidiacre, que devant même vivre en ce lieu, il aimerait mieux jouir de leur affection que de leurs bienfaits; il était satisfait de sa modeste fortune, et la liberté lui était plus chère que l'argent. On fit venir deux fois les enfants de chœur et les autres chantres pour le distraire. Cependant sa maladie s'aggravait. Il fallut renoncer à tous les festins. Pendant trois ou quatre jours, il mangea dans sa chambre, dînant avec un œuf et un peu de jeune poule hachée. Au lieu de vin, il buvait de l'eau bouillie avec du sucre. Il cessa même toute conversation avec l'archidiacre.

Enfin, lorsque la fièvre qui s'était déclarée fut un peu calmée, il prépara son départ, afin de ne pas être à charge à des étrangers, car il savait par expérience que sa maladie serait longue. Il fit appeler ses principaux amis et les remercia. Certaines affaires avaient éloigné l'archidiacre, mais en partant il avait donné ordre que tout dans sa maison fût mis au service de son hôte.

Le lendemain matin, Érasme fit apprêter ses chevaux et recommanda en même temps qu'on lui épargnât la fatigue d'un concours nombreux. En sortant de sa chambre, il trouva trois ou quatre personnes venues pour le saluer. Quelques autres l'attendaient à la porte de la maison. Plus loin, il rencontra l'official et le trésorier montés sur des mules. Malgré ses instances, tous deux voulurent l'accompagner au milieu de la cité, et ils lui firent cortége jusqu'à la distance de deux milles. Érasme montait un cheval commode, mais peu élégant. L'official le pressa vivement de prendre sa mule avec un domestique qui la ramènerait de Bâle.

C'est ainsi qu'il fut reçu à Besançon. Il n'offensa personne et personne ne l'offensa. Cependant certaines rumeurs suivirent son départ. Un homme de Montbéliard écrivit au curé de Porentruy qu'Érasme avait laissé à Besançon tout le monde mécontent de lui. Celui-ci, étonné, fit prendre des informations. On apprit que des luthériens vagabonds, comme il s'en trouvait partout, étaient dans cette ville en même temps que lui. Irrités contre Érasme à cause de l'*Éponge*, ils avaient tenu sur son compte des propos malveillants, de là cette fausse rumeur.

Peu de temps après, le curé de Porentruy se rendit à Besançon pour une affaire. Sur la recommandation d'Érasme, l'archevêque fit droit à sa demande sans difficulté. De retour à Bâle, il raconta qu'il n'y avait de vrai dans cette rumeur que certaines paroles d'un ou deux luthériens infimes. Les compagnons de voyage et les domestiques interrogés déclarèrent qu'ils n'avaient eu de démêlé avec personne, sinon avec ces luthériens vagabonds et de bas étage.

Le bruit courut aussi en Bourgogne qu'Érasme était luthérien, et ses amis furent obligés de le défendre. Ce bruit fut porté jusqu'à Paris, et le syndic de la Sorbonne, Bedda, y fit allusion dans une lettre. Pour démentir cette rumeur, Érasme lui adressa le récit de tout son voyage.

Voici ce qui avait pu y donner lieu. Malade, fatigué, ne pouvant supporter le poisson, il avait dit quelquefois en plaisantant : « Mon estomac est luthérien, mais mon âme est chrétienne. » Il y eut encore une autre parole qui fut mal interprétée. Un jour qu'il dînait chez l'official, le domestique dit les grâces, mais si longues qu'elles pouvaient sembler une courte messe. Il paraissait avoir fini et l'on avait répondu *amen*. Érasme s'était même tourné vers son hôte pour le remercier, lorsque, contre son attente, le domestique ajouta : *Et beata viscera virginis Mariæ*. Un peu confus, il dit en souriant : « En effet, cela manquait encore, *beata viscera*. » Il avouait plus tard que la plaisanterie pouvait être déplacée, mais il y avait critique d'une prière trop longue et non mépris de la Vierge. En témoignage de sa piété pour elle, il citait deux prières composées en son honneur et la messe nouvelle récemment publiée et approuvée par l'archevêque de Besançon.

Tandis qu'on le faisait passer pour luthérien en Bourgogne, les publications satiriques et diffamatoires continuaient. Une lettre, qu'il trouvait la plus stupide du monde, parut sous le nom d'Érasme Alberus, maître d'école en Saxe. Il ne doutait pas qu'elle ne fût l'œuvre de Buschius, qui avait déguisé son style. Cet homme, toujours traité par lui avec amitié, n'avait jamais été effleuré, même d'une parole. « Les mouches de cette espèce, disait Érasme, gâtent le parfum du nouvel Évangile. »

L'imprimeur Scott, arrêté dans la réimpression du libelle furieux d'Othon, avait publié les lettres de cet homme, où les Évangiles même étaient révoqués en doute. On y avait ajouté une peinture séditieuse et diffamatoire où, sous le nom de prophètes de Baal, on avait représenté les évêques avec la mître, la robe de lin, le sommet de la tête rasé, les cheveux coupés tout autour. On avait peint aussi Érasme, le bonnet rattaché sous le menton, le surtout de soie sur les épaules, le bras sortant du manteau, en un mot dans la

tenue et le costume qu'il avait particulièrement dans son intérieur et dans lesquels Othon l'avait vu.

Capiton et Gaspard Hédion étaient, à Strasbourg, avec Bucer, les chefs du nouvel Évangile. Érasme les soupçonnait de n'être pas étrangers à ce qui se faisait contre lui. La conduite de Capiton surtout lui était suspecte, car il connaissait sa dissimulation et sa rouerie. Il avait plus de confiance dans la loyauté d'Hédion, et pourtant elle s'était trouvée en défaut.

C'était à lui qu'il avait adressé la lettre pour le magistrat comme à un ami éprouvé. Il lui avait recommandé de tenir la chose secrète, voulant rester libre de prendre telle résolution qu'il lui plairait. Hédion n'avait pas été discret, et, de plus, il était venu en aide à l'imprimeur pour empêcher qu'il ne fût puni. Érasme reconnaissait la pureté de ses intentions ainsi que sa douceur chrétienne; mais cette douceur devenait cruauté pour lui : épargner les brigands et les assassins, c'était exposer les honnêtes gens à la mort. Le pardon était dû seulement au coupable repentant et converti. Puni pour avoir publié les calomnies de Hutten, Scott n'aurait pas ajouté à son premier méfait de nouveaux actes de délire.

« Scott a une femme et des enfants en bas âge, disait Hédion. — Belle excuse, répondait Érasme. A-t-il pour cela le droit de forcer mon coffre-fort et de voler mon argent? Ma réputation m'est-elle moins précieuse que mon or?... Scott se révolterait à l'idée de prostituer sa femme, et pourtant la loi punit de mort celui qui publie un livre diffamatoire et non celui qui vend sa femme. »

Parlant ensuite d'Othon et d'Epphendorp, qu'il désignait sans les nommer, il s'exprimait avec la plus grande véhémence : « Vous autres, évangéliques, vous applaudissez à cet homme qui, semblable à un dragon depuis longtemps plein de rage, s'est élancé de son antre, et, ivre de licence, s'imagine que tout cédera à ses furieuses menaces. Ceux qui portèrent les premiers l'Évangile au monde n'auraient pas même

daigné parler à de tels pendards. Capiton, l'évêque du nouvel Évangile, ne trouve en rien de plus grandes délices que dans le commerce de ce dissipateur perdu sans ressource, pour ne rien dire de plus. » Il ajoutait avec plus de ménagement : « Je ne soupçonne aucune malveillance de la part de Capiton que j'ai toujours regardé, dogmes à part, comme un excellent ami, et pourtant il en est qui ne le croient pas étranger à cette tragédie. Il n'est pas assez simple pour ne pas avoir compris les ruses du dissipateur et les fureurs de l'écrivain. » En effet, tandis que le monstre grandissait, Capiton avait gardé le silence et l'avait rompu à la fin pour chercher à Érasme de pauvres chicanes. « Ce que je fais pour l'Évangile, disait celui-ci en finissant, je ne voudrais pas que les premiers venus en fussent instruits. Des hommes prêts à se précipiter dans tous les attentats, m'accusent faussement de timidité. Si ma conscience me parlait un langage ferme, si j'apercevais des faits évangéliques, on verrait que je ne suis pas timide. »

Malgré ses réclamations et celles de ses amis, Scott imprima le même libelle revu et enrichi. Alors Érasme adressa une nouvelle plainte au Sénat de Strasbourg lui-même. Rappelant les outrages dont il était assailli, la condamnation de ces excès par Luther et Mélanchthon, enfin tous ses titres à la bienveillance des évangéliques et les motifs qui l'empêchaient de se joindre à eux, il invoquait la sagesse du Sénat contre une licence qui mettait en péril la paix publique et compromettait l'affaire de l'Évangile. « Ce n'est pas une imputation légère, disait-il, que d'accuser quelqu'un de trahir pour de l'argent la cause du Christ... Laisser les coupables impunis, ce serait rendre la cité de Strasbourg odieuse aux gens de bien et aux princes dont le plus grand nombre ne regarde pas Érasme avec défaveur. »

Ces libelles et ces outrages des luthériens ne pouvaient lui servir de bouclier contre les attaques des catholiques ardents. En Hollande, un docteur en droit ecclésiastique et civil avait

composé contre lui un écrit en langue vulgaire, sans se nommer, mais le contenu en faisait aisément reconnaître l'auteur qui était N. d'Egmond. L'ouvrage n'était pas encore imprimé, mais on en avait apporté une copie à Bâle. « J'ai ri de notre d'Egmond, écrivait Érasme. Il joue vraiment le rôle d'un fou. » Il jugea cependant opportun de répondre dans une lettre adressée à Nicolas Évérard, gouverneur de la Hollande. « L'auteur, disait-il, a écrit en hollandais, afin de pouvoir me calomnier devant la foule sans s'exposer au péril d'une réponse. Il n'a pas mis son nom sur le livre, afin d'en recueillir la gloire sans en avoir l'odieux. » Il ajoutait : « Je conseille à ces théologiens ignorants de faire retraite devant une époque privilégiée où les femmes même savent le latin. »

Bientôt il apprit la disgrâce de N. d'Egmond et de François Hulstus, son collègue. Le premier reçut son congé de l'empereur et du pape. Le second n'échappa qu'avec peine au supplice capital. Les nouvelles de Rome touchant Stunica étaient moins bonnes. On venait d'y imprimer clandestinement deux nouveaux écrits de cet espagnol. Dans l'un, il justifiait le traducteur latin du Nouveau Testament au sujet des *solécismes* qu'Érasme lui reprochait; dans le second, il citait les endroits que celui-ci avait corrigés dans ses *Annotations*, sans le nommer. Érasme répondait fièrement qu'il n'avait pas voulu souiller son ouvrage du nom de Stunica. « A Rome, disait-il, tout le monde se moque de lui, et pourtant il s'applaudit lui-même. Il promet de ne pas se tenir tranquille jusqu'à ce qu'Érasme reconnaisse que Stunica est son maître, non-seulement dans les lettres sacrées, mais même dans les lettres profanes. Le pape a défendu d'imprimer ces écrits et cependant on ose les vendre. » Il ajoutait en plaisantant : « Cet homme rivalise tout à fait avec Pasquin, et c'est vraiment un luthérien. Il nous enseigne en fait que les constitutions pontificales n'ont aucun poids, lui qui, malgré tant de défenses, n'en poursuit pas moins sa pièce. Désormais, je suis

résolu à laisser cet homme et ses chansons. » Il avait répondu à ses trois premiers écrits.

Tandis que son attitude indécise irritait à la fois les catholiques et les luthériens, sa réputation d'érudit et d'écrivain était attaquée, particulièrement en Italie. On lui reprochait ses conjectures téméraires, ses erreurs d'érudition. On l'appelait dérisoirement *Errasmus*. Les Italiens ne lui pardonnaient pas d'avoir comparé le français Budé aux Hermolaüs et aux Politien, de l'avoir proclamé le premier de tous peut-être pour écrire en grec. Parmi eux, deux lettrés qu'il ne connaissait nullement, Ange Colicius et Casalius, s'étaient faits ses détracteurs. Le premier l'avait attaqué par une véritable invective, le second l'accusait d'avoir mal interprété les *Adages*. Érasme avouait qu'il avait pu se tromper dans une matière obscure et difficile, mais il se justifiait au sujet de quelques critiques.

« Au reste, disait-il, je ne prétends pas réunir toutes les qualités. Il me suffit de faire mieux que mes devanciers sur un sujet donné. J'ai toujours rendu justice aux Italiens, et je n'en ai dédaigné aucun, sans croire pourtant à leur infaillibilité. Je ne m'offense nullement de ce qu'en Italie on a déclaré Aléandre mon supérieur en tout. J'estime moi-même beaucoup son mérite, surtout dans les lettres. Que j'aie en cet homme un ami ou un ennemi, je suis heureux de ses talents, et j'espère que le monde sera mis un jour en possession de ses riches trésors de science. On m'accuse aussi de ne pas être orthodoxe, parce qu'à l'exemple de saint Jérôme et de saint Cyprien, je reprends quelque chose dans les évêques. Appartient-il aux Italiens de reprocher à Érasme son défaut de piété, lorsque plusieurs d'entre eux sont moins chrétiens que les païens sur lesquels ils pâlissent? »

Il attribuait à Jérôme Aléandre une partie de ces critiques injustes et passionnées. Il résolut de lui écrire avec toute franchise pour s'en plaindre et l'inviter en même temps à l'oubli mutuel du passé. » Je ne dispute à personne la palme

de la science, lui disait-il, je revendique seulement l'honneur d'avoir fait avancer chez les barbares assez heureusement et à une époque peu favorable les bonnes lettres qui vous doivent aussi beaucoup et qui, en revanche, vous ont beaucoup servi. Certes, nous étions faits pour nous entendre, s'il nous avait été permis de vivre ensemble. Que vous me soyez supérieur en tout, même en théologie, je n'en éprouve aucune peine. Je me trouve au contraire honoré d'être mis en parallèle avec vous. »

Cependant sa lenteur et son hésitation à entrer en lice contre Luther commençaient à lasser la patience même des catholiques modérés et bienveillants. Une exhortation véhémente lui arriva de la Saxe. Bien différent de l'électeur Frédéric, le duc George ne ménageait pas les luthériens. Dans son rude langage, il n'épargnait pas Érasme lui-même. « Vous vous repentez, lui disait-il, d'avoir donné des louanges outrées à qui ne les méritait pas. Ce regret est légitime, mais sans ces éloges il y a longtemps que vous auriez subi les indignités dont vous vous plaignez maintenant. Voilà les œuvres de la charité qu'enseignent Luther et d'autres qui se donnent pompeusement le nom d'évangéliques... Voilà leur loyauté et leur intégrité plus que germanique. »

Il avait peu de confiance dans les doctrines comme dans les vertus luthériennes. Si les chefs se conduisaient si indignement, que fallait-il attendre des autres?... « Plût à Dieu, disait le prince, que le ciel vous eût inspiré, il y a trois ans, la pensée de vous séparer de la faction luthérienne et de témoigner hautement, en publiant quelque écrit contre ces hommes, que vous n'aviez absolument rien de commun avec eux!... Combien il eût été plus facile d'étouffer alors une flamme naissante, que maintenant d'éteindre un immense incendie. Pour dire ce que je pense, le poids de cette faute retombe principalement sur vous. Si dès lors vous étiez franchement entré en lice, si vous aviez pris le rôle d'un combattant sincère, on n'en serait pas venu à la crise présente.

Mais jusqu'ici vous n'avez jamais déclaré à Luther une guerre ouverte. Vous ne l'avez attaqué que d'une manière indirecte, avec douceur et ménagement, comme quelqu'un qui ne veut pas frapper. De là sont nées deux opinions contraires : les uns vous ont regardé comme un ennemi déclaré de Luther, d'autres vous ont cru de connivence avec lui. Il est temps de vous montrer au grand jour pour dissiper cette illusion et d'attaquer cet homme à front découvert pour délivrer l'Église d'une exécrable hérésie. Sinon, la voix commune vous déclarera déserteur de l'Église catholique, du véritable Évangile et de votre propre devoir. »

Tandis que le duc de Saxe le sommait, pour ainsi dire, d'en venir à une prompte et éclatante rupture avec Luther, Louis Vivès, le savant commentateur de la *Cité de Dieu*, lui conseillait la temporisation. Il lui écrivait :

« Quant à ces hommes contre lesquels vos amis vous pressent d'écrire, c'est un mal désespéré, mais nécessaire peut-être dans ces temps où la corruption a gagné toutes choses. C'est l'œuvre de la Providence. Si vous ne faites pas ce qui ne convient nullement, vous ne ferez rien; et si vous le faites, vous gâterez le bien qui se trouve dans le mal même : grande perplexité où vous place votre renommée. Vous ne semblez pas pouvoir vous dispenser d'intervenir publiquement dans une affaire d'intérêt général, et, quelque mesure que vous y mettiez, vous devez blesser l'un ou l'autre parti, peut-être tous les deux. Souvenez-vous des vers d'Ennius sur *Fabius Cunctator*. »

De leur côté, les chefs du parti luthérien, par respect pour la vieillesse d'Érasme ou par crainte de son ascendant, auraient voulu éviter une lutte ouverte avec lui. Luther lui fit parvenir la lettre que voici : « Grâce et paix au nom de N. S. J.-C. Je me suis tu assez longtemps; j'attendais que vous, mon aîné, vous rompissiez le premier le silence; mais après avoir attendu si longtemps en vain, la charité ardente, je pense, me force à commencer. D'abord je me me

plains nullement que vous ayez montré des dispositions hostiles à notre égard pour rendre votre cause meilleure et plus sûre auprès de mes ennemis les papistes. Enfin, j'ai supporté sans beaucoup de peine, que dans certains passages de petits livres donnés au public, pour rechercher leur bienveillance ou adoucir leur fureur, vous nous ayez effleuré de quelques traits assez mordants, car nous voyons que le Seigneur ne vous a pas encore donné le courage ni même la pensée de vous joindre à nous pour marcher avec liberté et confiance contre nos monstrueux adversaires; et certes *nous n'oserions exiger de vous ce qui dépasse mes forces et ma mesure.* Bien loin de là, nous avons supporté et respecté en vous une faiblesse que je partage et la mesure du don de Dieu, qui vous a été départie. Car l'univers entier ne peut nier que si les lettres par lesquelles on arrive à la vraie lecture de la Bible fleurissent et règnent, c'est par un beau et magnifique don de Dieu en vous, duquel on a dû rendre grâces. Aussi, pour ma part, n'ai-je jamais souhaité vous voir abandonner ou mettre en oubli votre mesure et vous mêler à notre camp. Vous pouviez sans doute être fort utile à cette cause par votre génie et votre éloquence; toutefois, puisque le cœur vous a fait défaut, il était plus sûr de la servir dans le don qui vous est propre. Ma seule crainte était que vous ne fussiez amené un jour par nos adversaires à combattre nos dogmes par des écrits publiés et que la nécessité ne nous contraignît alors à vous résister en face. Nous avons assurément arrêté quelques hommes qui, par des livres déjà prêts à paraître, voulaient vous entraîner dans l'arène, et c'est pour cette raison que j'ai regretté la publication de la *Réclamation* de Hutten et encore plus celle de votre *Éponge*, où, si je ne me trompe, vous sentez déjà vous-même qu'il est facile d'écrire sur la modération et d'accuser Luther d'en manquer; mais qu'il est très difficile ou plutôt impossible de la garder sans un don extraordinaire de l'Esprit. Que vous le croyiez donc ou que vous ne le croyiez pas, le Christ m'est

témoin que je suis sincèrement affligé de voir les haines ou les passions de tant et de si grands personnages excitées contre vous.

« Que vous n'en soyez pas ému, votre force humaine étant impuissante contre de si grands assauts, je ne puis le croire; et cependant peut-être une légitime ardeur les anime, et ils se croient indignement provoqués par vous.

« A parler franchement, puisqu'il y a des hommes qui, dans leur faiblesse, ne peuvent supporter cette amertume et cette dissimulation que vous voulez faire passer pour de la modération et de la prudence, ils ont assurément lieu de s'indigner à juste titre; et pourtant ils n'en feraient rien, si leurs âmes étaient plus fortes. Pour moi, quoique irritable à l'excès, et bien que souvent j'aie été excité par les attaques à écrire avec une grande amertume, je ne l'ai pas fait, excepté contre les gens opiniâtres et indomptables. Au reste, ma clémence et ma douceur envers les pécheurs et les impies, quelque iniques et insensés qu'ils fussent, serait, je pense, assez attestée, non-seulement par le témoignage de ma conscience, mais aussi par l'expérience d'un grand nombre. Jusqu'ici j'ai retenu ma plume, en dépit de vos piqûres, et je continuerai de le faire, comme je l'ai écrit à mes amis dans des lettres qui vous ont été lues, tant que vous n'entrerez pas ouvertement en lice; car bien que vous ne pensiez pas comme nous, et que vous condamniez ou teniez en suspens par impiété ou par feinte la plupart des principaux points de la piété, je ne puis ni ne veux cependant vous accuser d'opiniâtreté.

« Mais maintenant que faire? Des deux côtés la chose est fort aigrie : je souhaiterais, si je pouvais devenir médiateur, voir ces hommes cesser de vous attaquer avec tant d'ardeur, et laisser votre vieillesse se reposer en paix dans le Seigneur. Ils le feraient certainement, à mon avis, s'ils tenaient compte de votre faiblesse et s'ils considéraient la grandeur d'une cause qui déjà depuis longtemps a dépassé votre petite mesure, maintenant surtout que l'affaire en est venue à un

point où notre cause a peu à craindre, quand même Érasme l'attaquerait de toutes ses forces et ne se contenterait pas de semer quelquefois ses traits mordants.

« Vous, à votre tour, mon cher Érasme, vous ferez bien de songer à leur faiblesse et de vous abstenir de ces figures amères et piquantes de votre rhétorique; car si ces hommes supportent trop impatiemment vos coups de dent, ce n'est pas sans cause, vous en conviendrez; c'est que l'humaine faiblesse considère et redoute terriblement le nom d'Érasme. Être mordu une seule fois par lui est cent fois pire que d'être broyé par tous les papistes ensemble. J'ai voulu vous dire ceci, excellent Érasme, en témoignage de mes sentiments sincères pour vous. Mon cœur souhaite que le Seigneur vous donne l'Esprit que mérite votre nom; mais si le Seigneur diffère cette grâce, je demande, en attendant, si vous ne pouvez pas faire mieux, que vous ne joigniez pas vos forces à celles de nos adversaires et surtout que vous n'alliez pas publier de petits livres contre moi, comme je n'en publierai pas contre vous. Ensuite, songez que ceux qui se plaignent d'être attaqués par vous sous le nom de luthériens sont des hommes semblables à vous et à moi. Il faut donc les épargner, leur pardonner, et, comme dit Paul, « porter les fardeaux les uns des autres. » On s'est assez mordu. Il faut voir que nous ne nous dévorions pas mutuellement. Ce serait un spectacle d'autant plus digne de pitié, que très certainement aucun des deux partis n'est dans son cœur ennemi de la vraie piété et que chacun tient à son sentiment sans opiniâtreté. Pardonnez à l'inhabileté de ma parole et portez-vous bien dans le Seigneur. »

Que Luther, en écrivant cette lettre dédaigneuse et hautaine, ait cru rester humble et modéré, on ne doit pas en être surpris; mais ce qui étonne, c'est qu'Érasme n'en ait pas été vivement blessé. Dans une lettre écrite à Bilibald, il en parle ainsi : « M. Luther m'a écrit assez obligeamment. Je n'ai pas osé lui répondre avec une obligeance égale, à cause des

calomniateurs. Je lui ai écrit cependant en peu de mots (1). »

La démarche de Luther n'arrêta pas la publication du *Traité du libre arbitre*. L'ouvrage était achevé. Le bruit s'en étant répandu sourdement, Érasme pensa que le mieux était de le publier, pour empêcher qu'on n'y soupçonnât plus de violence qu'il n'y en avait. « Je traite, disait-il, la matière avec tant de modération, que Luther, je le sais, ne s'en indignera pas. » Il se trompait; Luther ne souffrait pas la contradiction, quelque timide qu'elle pût être.

Ce livre si impatiemment attendu par les catholiques parut enfin sous le titre modeste de *Dissertation* ou de *Conférence sur le libre arbitre*. On voit Érasme l'adresser presque le même jour à Thierry Hetzius, ancien secrétaire d'Adrien VI, au cardinal Wolsey, au roi Henri VIII, aux évêques de Londres et de Rochester, à l'archevêque de Cantorbéry, au duc de Saxe, à Mathieu Giberti, dataire du pape.

« Je savais, écrivait-il à Hetzius, combien peu j'étais sur mon terrain et quelle tempête je soulevais contre moi, mais j'ai voulu montrer du moins que la volonté ne me faisait pas défaut. La faveur pour Luther s'étend tous les jours de plus en plus. Dejà certains français sont plus en délire que tous les allemands. Ils ont à la bouche cinq mots : Évangile, Parole de Dieu, Foi, Christ, Esprit, et pourtant j'en vois ici beaucoup qui ne peuvent être poussés que par l'esprit de Satan. Fasse le ciel que cette sédition, excitée par Luther comme un remède violent, nous donne un peu de santé ! Si j'avais eu le temps, je vous aurais retracé la longue histoire de ce qui est fait ici par des luthériens, comme ils s'appellent, quoique indignes même de ce nom. »

Il avait eu la pensée de dédier son petit livre au cardinal

(1) Il disait à Luther : « Peut-être qu'Érasme, en écrivant contre vous, sera plus utile à l'Évangile que quelques insensés qui écrivent pour vous et qui ne me permettent plus d'être simple spectateur de cette tragédie. »
(V. *Unschuldige Nachricht*, p. 545, et Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réforme.*)

Wolsey. On l'y avait même engagé secrètement. Mais, réflexion faite, il crut plus sage de ne le dédier à personne. « Ces gens-là, disait-il au cardinal, n'auraient pas manqué de s'écrier aussitôt que j'étais acheté, que j'écrivais ainsi pour plaire aux princes. Je n'aurais donc fait que les irriter davantage, et j'aurais enlevé à l'ouvrage toute autorité. Je n'ai pas cru qu'il fallût offrir l'occasion de médire aux méchants qui le font même sans occasion. » Wolsey lui avait promis un présent. Érasme le remerciant, ajoutait : « C'est d'après votre exhortation et celle du roi sérénissime que j'ai achevé et publié ce petit livre, acte hardi en Allemagne dans l'état présent des affaires. Je me suis abstenu de toute injure pour ne donner à mes adversaires aucun droit de s'offenser. Mais s'ils répondent outrageusement, comme c'est leur coutume, ils ne feront tort qu'à eux-mêmes. »

Il écrivait au duc de Saxe : « J'envoie à Votre Altesse le petit *Traité du libre arbitre*. J'ai vu, il y a déjà longtemps, votre lettre si éloquente sur ce sujet. Le roi d'Angleterre et Clément VII m'ont donné aussi un coup d'éperon; mais ce qui m'a aiguillonné bien plus vivement encore, c'est la perversité de certains hommes méprisables qui, s'ils ne sont réprimés, sont capables de perdre tout ensemble, l'Évangile et les bonnes lettres. Je désirais voir la tyrannie des pharisiens supprimée et non pas changée seulement. Mais s'il faut être esclave, je préfère les pontifes et les évêques à ces bas Phalaris plus insupportables que tous les autres. »

Il avait adressé au dataire du pape une lettre confidentielle sur l'état de l'Allemagne, que devait lui remettre le nonce Ennius. Quoiqu'il n'eût aucun doute sur la bonne foi et l'exactitude d'un tel personnage, il profita d'un messager sûr pour écrire de nouveau et envoyer une copie de sa première lettre. Parlant de son petit livre, il s'exprimait ainsi : « Je n'ignore pas quelles colères j'attire sur ma tête en publiant mon *Traité du libre arbitre*. Je quitte les jardins des Muses pour l'arène des gladiateurs. Ceux que j'attaque ont imaginé un nouveau dogme, c'est qu'il faut écraser les adversaires de l'Évangile par des libelles pleins de fureur et de mensonge, publiés sous le voile de l'anonyme ou sous des noms empruntés. Ils ont leurs imprimeurs, leurs distributeurs affidés. Je crains moins leurs poignards que leurs libelles. Rien de plus facile que d'imaginer contre un homme une accusation quelconque, et, en ce temps-ci, il n'est pas d'invention si impudente qui ne trouve un grand nombre de gens empressés d'applaudir au milieu des passions insensées des partis. Ni l'autorité du pontife, ni la puissance de l'empereur ne peuvent nous défendre contre ces emportements. D'ailleurs mon âge et ma santé sont tels que ni le pape ni l'empereur ne sauraient me rendre heureux. En effet, celui qui me donnerait un évêché ou une dignité quelconque ne ferait qu'imposer une charge à un homme qui va bientôt mourir. Aussi dois-je redoubler d'efforts pour conserver ma conscience pure dans une affaire où je ne faillirai pas sciemment. »

« Le sort en est jeté, disait-il à Tunstall, le *Traité du libre arbitre* a paru. Il est écrit avec la plus grande modération; mais, si je ne me trompe, il excitera les orages les plus violents. Déjà quelques libelles ont volé sur ma tête; mais pourtant ils ont peur. *Libre à eux de haïr, pourvu qu'ils craignent.* J'ai refondu la plus grande partie de mon œuvre. »

L'évêque de Rochester, dangereusement malade, lui avait écrit : « Plaise à Dieu que votre livre me trouve vivant! » Après l'avoir lu, il le félicita de ses triomphes. « Je ne sais, lui répondit Érasme, jusqu'à quel point je triomphe, mais je soutiens une triple lutte, d'abord contre les païens de Rome aussi misérablement jaloux de moi que follement idolâtres des lettres profanes, ensuite contre certains théologiens et certains moines qui mettent tout en mouvement pour me perdre; enfin contre certains luthériens qui m'accusent en frémissant de retarder leur triomphe; et je retarde leur triomphe, en ne voulant pas professer, au péril de ma vie

et contre ma conscience, toute la doctrine de Luther... Quand je vois les mœurs dépravées de certains hommes qui ont toujours à la bouche le nom de l'Évangile, mon âme présage une catastrophe lugubre et sanglante. La faction grandit de jour en jour. Elle s'est propagée dans la Savoie, la Lorraine, la France et même jusqu'à Milan. La Bourgogne, qui nous touche, est toute troublée par les sourdes menées d'un français appelé Farel, qui, s'étant enfui de France, s'est rendu ici. C'est un déclamateur dont la langue et la plume ne connaissent pas de frein. Il nous a quittés, et je pense qu'il ne reviendra pas, car il s'est conduit comme font d'ordinaire ces prédicateurs de l'Évangile. »

CHAPITRE XXVI

Lettre à Mélanchthon. — Érasme se plaint des nouveaux évangéliques. — Œcolampade. — Farel. — Propositions de la cour de France. — Guerre des paysans de la Souabe. — Sécularisation des monastères. — N. d'Egmond et Latomus. — Livre du dominicain Vincent. — Sutor et Bedda. — L'italien Cœlius, auteur d'un *Petit Traité sur le libre arbitre*. — Lettre à Marguerite de Navarre. — Épitaphe de Dorpius. — Portrait d'Érasme par Albert Dürer.

Après s'être mis en règle avec les catholiques, Érasme tourna ses regards du côté de Wittemberg. Il se demandait, non sans inquiétude, comment on y recevrait sa déclaration de guerre, toute modérée qu'elle était. Pour calmer un peu l'irritation que son livre avait pu faire naître, il résolut d'écrire, non à l'impétueux Luther, mais au sage Mélanchthon qui, du reste, avait pris les devants, car il avait adressé à son ami Pélican (1) une lettre qui semblait avoir été écrite pour être lue d'Érasme. En outre, celui-ci avait su que Mélanchthon, ayant visité son pays natal, avait eu le dessein de venir le voir à Bâle, s'il n'avait pas craint de le compromettre. « Pour moi, mon cher Mélanchthon, disait Érasme, j'aurais facilement bravé ce péril. Lorsque je me refusais à une entrevue avec Hutten, ce n'était pas seulement par crainte de me mettre en danger, j'avais un autre motif dont je n'ai point parlé dans l'*Éponge*. Indigent et dénué de tout, Hutten cherchait un asile pour y mourir. Il fallait recevoir chez soi ce

(1) Conrad Pélican avait été d'abord franciscain.

soldat fanfaron avec sa hideuse maladie et en même temps tout ce chœur d'évangéliques qui n'avaient rien d'évangélique, excepté le nom. A Schelestadt, Hutten avait mis à contribution tous ses amis. Il demanda sans pudeur de l'argent à Zwingle qui me l'écrivit. La raillerie amère et la jactance de cet homme étaient devenues insupportables même aux plus patients.

« Loin d'être arrêté par une vaine crainte, sans la grande distance, je me serais moi-même rendu à Wittemberg pour conférer avec Luther et avec vous. Si je n'ai pas écrit, c'est que je me rappelais le grand péril où m'avait jeté la publication de ma première lettre à Luther... Voyant que ses partisans publiaient tout ce qui tombait dans leurs mains, j'ai cru plus sage de retenir ma plume. Une copie de la lettre que Luther m'a envoyée par Joachim se trouve à Strasbourg, et je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt imprimée. On a publié, en haine de moi, *votre jugement* et aussi deux lettres de Luther. Des imprimeurs bas et avides cherchent à faire argent de tout. Ils ont ajouté une lettre écrite par moi plus que précipitamment à Jean Faber, et qui pourtant montre combien je suis loin d'exciter quelqu'un à user de rigueur ou à trahir l'Évangile.

« J'ai lu avec attention tous vos *lieux théologiques*. Cette lecture a augmenté encore mon amour et mon admiration pour votre heureux et pur génie. Cependant je suis arrêté par quelques difficultés sur lesquelles j'eusse voulu pouvoir conférer de vive voix avec vous. Je vois une armée de principes rangés en bon ordre de bataille contre la tyrannie pharisaïque; mais il en est quelques-uns que je déclare franchement ne pas entendre, d'autres que ma conscience m'empêcherait de professer, quand même je le pourrais sans péril, d'autres enfin qui me semblent sans utilité. »

Il se plaignait de l'intolérance de certains luthériens qui murmuraient contre lui, parce qu'il ne voulait pas exposer sa vie et celle de ses amis au plus grand danger, pour professer

des dogmes qu'il désapprouvait. Mais alors pourquoi ne les avait-il pas attaqués dès le principe? C'est qu'il voulait favoriser la restauration de la liberté évangélique. Il espérait que Luther deviendrait plus modéré. Aussi avait-il étouffé, tant qu'il avait pu, les clameurs des théologiens, arrêté les rigueurs des princes; ce que du reste il faisait encore. Il avait toujours cherché le moyen de servir l'intérêt de l'Évangile, sans trouble ou du moins sans désordre grave. Auprès de l'empereur et d'autres princes, il avait rempli le rôle d'une sorte de *Gamaliel*. Il avait adressé une lettre fort libre au pape Adrien qui dès lors avait cessé de le protéger. Le péril ne l'avait pas empêché d'écrire assez librement à Clément VII et au cardinal Campége.

« Je ne sais, poursuivait-il, quelle est votre église, mais certes elle a des membres capables, je le crains, de tout bouleverser et de forcer les princes à réprimer par la force les bons et les méchants... Chassons-nous donc *nos seigneurs* les pontifes et les évêques pour supporter de plus durs tyrans, des Othon couverts de lèpre ou des Farel pleins de rage? Vous direz : Jadis l'Évangile avait ses faux apôtres qui, sous prétexte de religion, faisaient l'affaire de leur ventre... Mais les chefs actuels de l'Évangile choient ces hommes tendrement. Capiton a protégé un bouffon immonde et l'a sauvé du châtiment... Œcolampade est un peu plus modéré que les autres, et pourtant il y a en lui quelque chose où je ne trouve pas la pureté évangélique. Est-il rien de plus séditieux que la conduite de Zwingle? et je ne veux pas parler des autres. Ils ne sont pas d'accord avec nous, ils ne sont pas d'accord entre eux, et ils demandent que, nous appuyant sur leur autorité, nous nous séparions de tous les pères orthodoxes et de tous les conciles! Vous enseignez que ceux-là sont dans l'erreur, qui rejettent les images comme une chose impie. Que de troubles Zwingle n'a-t-il pas excités au sujet des images? Vous enseignez que le costume importe peu : ici, un très grand nombre enseignent qu'il faut absolument rejeter le

froc. Vous enseignez qu'il faut supporter les évêques et les constitutions épiscopales, à moins qu'elles ne conduisent à l'impiété ; ceux-ci enseignent qu'elles sont toutes impies et antichrétiennes. »

Revenant à des griefs plus personnels, il retraçait la conduite que Buschius, Capiton et même Hédion avaient tenue à son égard. Zwingle, averti amicalement, avait répondu avec un superbe dédain : « Ce que vous savez ne nous sert pas; ce que nous savons ne vous convient pas. » Comme si cet homme, ravi avec saint Paul au troisième ciel, avait appris certains mystères qui échappaient aux simples mortels.

« J'ai connu, ajoutait Érasme, des hommes excellents qui, grâce à cette affaire, sont devenus moins bons, sans parler de ces gens perdus, comme vous les appelez, qui n'ont rien de commun avec l'Évangile... J'en vois beaucoup qui sont tels, surtout ici, et quand même j'approuverais tout ce que Luther écrit, je ne voudrais pas m'enrôler dans cette faction. Il faudrait être leur esclave et de temps en temps leur donner de l'argent, car la seule chose qu'ils ont d'évangélique, c'est l'indigence où sont toujours la plupart d'entre eux. »

« Autrefois, ajoutait-il, l'Évangile rendait doux ceux qui étaient violents, pacifiques ceux qui étaient querelleurs, charitables ceux qui étaient médisants. Ceux-ci deviennent furieux. Ils ravissent par fraude le bien d'autrui. Ils excitent partout des désordres. Ils médisent même des hommes les plus méritants. Je vois de nouveaux hypocrites, de nouveaux tyrans, mais pas la moindre étincelle d'esprit évangélique. Si j'étais tout à fait dévoué à Luther, je haïrais ces hommes encore plus que je ne les hais, à cause de l'Évangile que leurs mœurs rendent odieux, à cause des bonnes lettres qu'ils étouffent... Ces pères de la nouvelle église ont formé une conjuration pour écraser Érasme sous leurs libelles. Si je répondais, il faudrait s'attendre à une belle mêlée où de bas et faméliques imprimeurs trouveraient leur compte. Que d'impiétés, que de mensonges dans le libelle d'*Alberus!* Il m'accuse de prohiber le mariage, d'avoir passé aux *papistes*, d'être complice du *Voleur*, de faire la guerre à l'Évangile. »

Après ce long préambule et ces plaintes véhémentes, Érasme abordait le point délicat et expliquait, non sans quelque embarras, pourquoi il avait publié son petit livre. Au reste, il avait traité la matière avec la plus grande modération, mais il n'avait rien écrit contre sa pensée, tout prêt d'ailleurs à changer d'avis, si on lui montrait qu'il avait tort. Le cardinal Campége, personnage d'une bonté rare et incontestée, lui avait envoyé quelqu'un pour traiter avec lui de certaines choses, et, entre autres, des moyens d'appeler Mélanchthon dans une autre voie. Érasme avait répondu qu'il désirait voir un tel génie s'affranchir de ces disputes, mais qu'il n'espérait pas de sa part une rétractation.

« Plein de confiance en votre caractère, disait-il en terminant, j'ai épanché tout ceci dans votre sein. Je laisse à votre candeur le soin d'empêcher que les méchants n'en soient instruits. Lorsque Joachim était ici, j'étais si languissant des suites de ma maladie, que je pouvais à peine supporter quelque conversation, à cause de la faiblesse de mon estomac; et par une rencontre fâcheuse, j'avais en ce moment sur les épaules un baron polonais dont le nom a augmenté mon catalogue. Si Joachim avait voulu rester, nous aurions causé plus longuement; mais à vous, si vous étiez venu, j'aurais tout dit. »

Cette lettre confidentielle étalait avec éloquence les misères morales de la réforme. Mélanchthon répondit ainsi : « Ce n'est pas sans raison, mon cher Érasme, que vous vous plaignez des mœurs de ceux qui, en ce temps-ci, professent l'Évangile : car ceux qui ont invectivé contre votre personne si digne de respect, me paraissent avoir déposé tout sentiment de civilité et de religion. On devait plus de reconnaissance à un homme de votre âge, qui avait si bien mérité du public, et si quelques hommes dans les églises, ameutant la multitude par des discours séditieux, se déchaînent contre les lettres et

même ébranlent la constitution de la société tout entière, c'est qu'ils veulent régner; ils n'enseignent pas le Christ. Luther ne leur ressemble nullement; et souvent il déplore que les passions privées se couvrent du nom de la religion chez ceux qui veulent paraître faire la guerre à la royauté pharisaïque du pape. Mais quoiqu'il soit vivement touché de ces maux, jugeant que ces scandales sont excités par le diable pour étouffer n'importe comment l'Evangile, il dit qu'il ne doit pas revenir en arrière ni déserter la cause publique. Vous, au contraire, vous paraissez tellement vous offenser des vices de certains individus pervers, que vous vous irritez aussi contre la cause et contre la doctrine. Peut-être votre manière de voir est-elle solidement établie à vos yeux, mais je crains qu'elle ne mette en péril l'Évangile...

« En définitive, toutes les controverses de Luther se rapportent en partie à la question du *libre arbitre*, en partie à l'usage des cérémonies. Depuis longtemps déjà j'ai remarqué votre dissentiment sur le premier article; mais, sur le second, vous êtes en grande partie d'accord avec lui; et comme, à vos yeux, c'est une portion de la doctrine évangélique, vous devez prendre garde de ne pas la laisser étouffer. Un philosophe avait coutume de dire qu'il donnait ses préceptes de la main droite et que ses disciples les recevaient de la main gauche. C'est beaucoup plus vrai encore en théologie... On peut juger des sentiments de Luther par sa conduite, car, pour ne point parler de la cause du pape, certes il montre maintenant combien il a de la répugnance pour les conseils séditieux, en s'opposant à une nouvelle faction de docteurs sanguinaires. Vous dressez un catalogue où vous rassemblez les plus méchantes créatures pour les associer à Œcolampade et à ceux qui lui ressemblent. A quoi bon, je vous prie? Pour moi, en bonne conscience, je ne puis condamner les principes de Luther, prêt à le faire courageusement si les livres sacrés m'y forçaient. Que d'autres appellent cela superstition

ou sottise, peu m'importe... Assurément, ni l'autorité des hommes ni les scandales ne seront capables de me détacher de ce sentiment.

« Quant au *Traité du libre arbitre*, il a été reçu ici avec les dispositions les plus bienveillantes. Ce serait une tyrannie, que d'empêcher quelqu'un de dire sa pensée sur la religion. C'est une liberté qui doit être laissée entière à tous, pourvu qu'il ne s'y mêle pas de passions privées. Votre modération a beaucoup plu, bien qu'en certains endroits vous ayez semé des traits amers (1). Mais Luther n'est pas tellement irritable qu'il ne puisse dévorer quelque chose. Aussi promet-il d'user dans sa réponse d'une modération égale. Il sera peut-être utile pour beaucoup de personnes que la question du libre arbitre soit discutée avec soin... Vous pouvez me confier sans danger tout ce que vous voudrez m'écrire. J'aimerais mieux mourir que de tromper la confiance... »

Dans un post-scriptum, il ajoutait ce vœu où l'on retrouve l'amant passionné des lettres : « Plaise à Dieu qu'on puisse obtenir de vous la traduction des deux discours opposés d'Eschine et de Démosthène ! »

La lettre de Mélanchthon ne changea pas les dispositions d'Érasme à l'égard des nouveaux évangéliques. Au mois de décembre de la même année, il lui écrivait : « Si vous étiez ici, mon cher Philippe, et que présent vous fussiez spectateur de la tragédie, vous proclameriez encore mieux la justice des plaintes que j'élève contre les mœurs de certains hommes qui font du désordre au nom de l'Évangile. Je ne m'inquiète pas beaucoup des sentiments que Luther peut avoir pour moi, surtout dans une affaire où il n'est pas permis de sacrifier aux affections privées... Souffrez donc qu'il réponde à sa manière. Si en cette circonstance il se montre fort différent de lui-même, les calomniateurs s'écrieront que c'est un jeu entre nous, que nous agissons de concert... S'il y a dans

(1) *Salem nigrum.*

mon livre des traits un peu trop amers, comme il vous paraît, ils s'adressent à Farel et à ses pareils. C'est même ce que je déclare quelque part... »

« Ici, ajoutait-il, nous voyons pleinement quelles orgueilleuses prétentions élèvent certains hommes, s'ils ont le moindre succès. Pourvu que ma conscience soit d'accord avec moi-même, je ne crains rien pour moi, tout pusillanime que je suis, comme ils le proclament. Ni empereur, ni pape ne peuvent m'enlever ma vieillesse et ma mauvaise santé. J'ai de quoi nourrir ce corps chétif. Je ne brigue pas plus les dignités et les richesses qu'un cheval épuisé ne demande la charge. Depuis longtemps je suis rassasié de gloire, si la gloire est vraiment quelque chose. Les périls ne m'ont pas manqué non plus, et des périls qui auraient pu épouvanter un homme même audacieux; et celui qui méprise tout cela est appelé pusillanime! »

Il n'avait aucun doute sur la loyauté de Mélanchthon, bien que trompé si souvent par des amis auxquels il eût confié dix fois sa vie. Mais il y avait à craindre les accidents, les perfidies des messagers. De vive voix il en aurait dit davantage. Quant à traduire en latin les discours d'Eschine et de Démosthène, nul homme actuellement vivant n'était plus à la hauteur de cette œuvre que Mélanchthon. Elle allait mieux à son âge, et d'ailleurs il avait lui-même d'autres travaux en main.

Parmi les chefs du nouvel Évangile, celui qu'Érasme estimait le plus après Mélanchthon, c'était Œcolampade. Il avait cependant plus d'un grief contre lui. Cet homme, qui se déclarait son ami le plus sincère, non seulement l'avait effleuré de quelque paroles dans ses entretiens et dans ses sermons, mais même dans de petits livres, il l'attaquait parfois indirectement et tout à fait sans motif. Érasme n'avait pu le voir sans un grand déplaisir écrire dans une préface. « Le grand Érasme, notre ami. » Il sentait combien ces paroles pouvaient le compromettre. En second lieu, Œcolampade, atta-

quant les pélagiens dans ses sermons, l'avait désigné d'une manière visible à tous. Enfin il était lié avec Farel. Érasme se plaignit de cette manière d'agir. « Je ne prononce pas sur vous, lui disait-il, mais je songe à ce que pensent de vous l'empereur, le pape, Ferdinand, le roi d'Angleterre, l'évêque de Rochester, le cardinal d'York et tant d'autres dont il est peu sûr de mépriser l'autorité, peu utile de dédaigner la faveur, sans parler des moines et des théologiens qui, même pour un léger prétexte, renouvellent leurs tragédies. Eux qui vous traitent, vous le savez, d'hérésiarque et de schismatique, que vont-ils dire en lisant dans votre préface : *le grand Érasme*, notre ami, lorsque surtout le sujet ne vous fournissait aucune occasion de me nommer? Si Érasme eût écrit sur Isaïe ou Œcolampade sur le libre arbitre, à la bonne heure! » Il ne manquerait pas de gens qui lui prêteraient des intentions peu franches et l'accuseraient de vouloir se servir du faux soupçon des princes et des peuples pour consolider sa cause ou pour se venger d'Érasme par ces détours artificieux. Pour lui, il ne supposait pas tant de méchanceté dans Œcolampade, mais il eût désiré en lui plus de prudence. Dans les circonstances présentes, le mieux était de s'abstenir de tout éloge, comme de tout blâme; sinon, mieux valait le blâme que l'éloge, et surtout qu'une qualification pareille.

Les évangéliques se plaisaient à dire : Érasme se refuse au martyre. Il leur répondait par de vives paroles : « Des hommes stupides prétendent que je pense comme Luther et que je dissimule par peur. En vérité, je serais un étrange martyr, si j'allais, au péril de ma tête, mentir pour plaire à ces misérables bouffons. Si j'avais prévu que Luther aurait de tels disciples, dès le principe je me serais ouvertement déclaré l'ennemi de cette faction... Ici, parmi nous, l'Évangile nouveau engendre une race d'hommes opiniâtres, impudents, fous, méchants, menteurs, calomniateurs, divisés entre eux, se plaisant à persécuter, désagréables à tous, sédi-

tieux, furieux, déclamateurs. Ils me sont odieux à tel point, que si je connaissais une cité affranchie de cette engeance, je m'y transporterais. »

De tous ces évangéliques, celui qu'il détestait le plus était Farel, qui régnait à Montbéliard.

Il écrivait à Vivès : « Je ne vois pas bien quel est le nouvel adversaire dont vous faites mention, à moins que ce ne soit Othon de Brunsfeld, et pourtant Farel est encore plus insensé. »

On lit dans une autre lettre : « Ce que cet homme enseigne, ce qu'il fait à Montbéliard, je l'ignore. Il professe l'Évangile. Plût à Dieu qu'il se montrât digne d'une telle mission ! Mais je n'ai jamais vu d'homme plus présomptueusement arrogant, de diffamateur plus enragé, d'imposteur plus impudent; je l'ai trouvé tel en peu de temps, que je ne voudrais être ni l'ami ni l'ennemi de tels hommes. Les luthériens eux-mêmes ne peuvent supporter son insolence sans frein. Œcolampade et Pélican l'ont réprimandé, même par lettres. Ils n'ont rien fait, tant est grande la violence de la maladie ! »

Érasme n'avait échangé avec lui qu'une dizaine de mots. Il avait voulu lui demander une explication au sujet du nom de Balaam que cet homme lui donnait partout. C'était un marchand appelé Blet, qui avait le premier lancé le mot. Il sourit tellement à Farel, qu'il le répétait sans cesse. A l'occasion de cette entrevue, il écrivit à ses amis les lettres les plus vaniteuses et les plus mensongères. « Si je l'avais connu tel qu'il était, disait Érasme, je n'aurais pas daigné lui adresser la parole. Il y a des hommes tellement sinistres, que c'est une calamité de les rencontrer seulement. »

On rapportait quelques apophthègmes de Farel ; celui-ci, par exemple : « La femme de Froben sait plus de théologie qu'Érasme. » Et cet autre : « J'aimerais mieux mourir un jour on l'autre avec les martyrs, que de ne pas nuire à la réputation d'Érasme, partout où je le pourrai. » Sa colère

venait d'un passage de l'*Éponge* où l'auteur exprimait des doutes sur l'*esprit* qui inspirait Luther. Il lui en voulait encore d'avoir écrit que *certains hommes bas et impurs se couvraient pompeusement du nom de l'Évangile*. Il lui reprochait enfin d'avoir promis au pape Adrien un plan pour étouffer l'incendie allumé par Luther. Érasme répondait que le pontife lui avait offert un *décanat*, mais qu'il l'avait franchement refusé. Adrien avait voulu lui envoyer de l'argent; il avait déclaré qu'il n'accepterait pas une obole. Farel professait un dogme nouveau, c'est qu'il fallait diffamer ceux qui s'opposaient à l'Évangile. « Je favorise l'Évangile, disait Érasme, bien loin de vouloir l'étouffer; mais jamais je ne m'associerai au leur, à moins que je n'aperçoive d'autres évangélistes et un peuple différent de celui que je vois ici... Bientôt ils porteront la main sur les coffres et diront : « C'est ainsi que les Israélites ont dépouillé les Egyptiens; » et, après leur attentat, ils inventeront un dogme nouveau pour le justifier. Si Luther connaissait Farel, je ne doute pas qu'il ne dirigeât sa plume contre lui; et voilà ceux qui nous vantent l'esprit évangélique !... Les magistrats ont réprimé leurs emportements; autrement ils se seraient déchaînés contre moi avec la dernière violence. » En partant, Farel avait laissé à Bâle un livre singulièrement bouffon ; il n'y avait pas mis son nom, mais tout le monde l'en proclamait l'auteur. On disait qu'il en avait écrit un autre en français, dirigé contre Érasme et répandu en cachette parmi les conjurés.

On ne se contentait pas de l'attaquer par des libelles diffamatoires, on continuait de faire courir sur son compte les rumeurs les plus mensongères. On ne cessait de célébrer ses funérailles. Un prêtre français avait annoncé à son ami Volzius qu'il avait marché sur son tombeau. L'abbé avait prié pour le repos de son âme. A Heidelberg, un anglais avait assuré qu'il avait assisté à son enterrement, et que son corps avait été déposé dans le tombeau qui renfermait les restes du beau-père de Froben. Trois ans auparavant, on l'avait fait

mourir d'une chute de cheval, de la fièvre, d'une attaque d'apoplexie, et jamais il ne s'était mieux porté. Dernièrement encore, l'on voulait faire croire qu'il avait été brûlé à Rome, en effigie, avec ses livres.

Voyant dans les deux camps ennemis des hommes que la victoire devait rendre insupportables, il se confirmait de plus en plus dans la résolution de ne se lier à aucun parti. Il se tenait donc à l'écart, non plus seulement par prudence, mais même par un scrupule religieux, tout en appliquant son zèle à faire sortir de l'orage un peu de sérénité. Cette froideur, qui ressemblait trop à une indifférence égoïste ou sceptique, devait déplaire aux catholiques. Malgré son *Traité du libre arbitre*, il avait toujours, pour ainsi dire, un pied dans les deux camps : de là ce nom d'*amphibie* qu'on lui donnait par dérision. Il se contentait de répondre : « Que je sois *amphibie* pour les factions, pourvu que je ne le sois pas pour le Christ! »

Volzius avait pris, en lui écrivant, le titre d'*ex-abbé*. Depuis longtemps, en effet, les ennuis de sa charge lui avaient donné l'envie de la déposer. « Combien j'ai été plus sage que vous, lui répondit Érasme, moi qui ai toujours bravement méprisé ces dignités pesantes tant de fois offertes! Maintenant me voilà même *ex-conseiller* de l'empereur, puisque de ma pension je ne reçois que de belles paroles, depuis mon départ du Brabant; et pourtant, grâce au ciel, rien ne me manque. »

Il n'avait pas plus à se louer que par le passé de la munificence du tout-puissant Wolsey. Le présent qui lui avait été promis se faisait attendre. Le roi et la reine d'Angleterre avaient lu avec empressement et faveur le *Traité du libre arbitre*. Henri VIII avait surtout goûté le passage où l'auteur conseillait de ne pas trop creuser des questions insolubles pour l'intelligence humaine; mais il ne lui envoyait aucun don. Érasme s'en plaignait ainsi à Vivès, devenu précepteur de la jeune princesse Marie, et fort en crédit à la cour anglaise : « Être loué par un si grand roi et une si grande reine est très agréable, mais cela ne donne pas à manger. Je discute bel et bien, mais ici la cuisine coûte cher. » Ces paroles vulgaires, pour ne pas dire plus, font mal au cœur, surtout quand on songe à la gloire de celui qui les laissait échapper sous sa plume. Il avouait lui-même qu'il ne manquait de rien.

Mais si le roi et le cardinal se montraient avares de leurs largesses, il n'avait pas à se plaindre de ses autres amis d'Angleterre. Tunstall, dont il avait éprouvé plus d'une fois la générosité, lui rendait beaucoup de petits services. « Je serais importun, lui écrivait Érasme, si je vous adressais des remerciements aussi souvent que vous y avez droit. » Il lui offrit à son tour un petit bloc d'or naturel. « Je ne vous envoie pas de l'or, lui disait-il, car je sais que vous en possédez chez vous en grande abondance, mais une curiosité. Si j'étais venu à mourir, elle était perdue. Maintenant, je l'ai mise en sûreté. »

L'archevêque de Cantorbéry témoignait pour la conservation de ses jours la plus tendre sollicitude. Toutes les fois qu'il apprenait que son existence était en danger, il éprouvait, disait-il, une profonde secousse. Il avait augmenté sa pension et lui avait envoyé un cheval. Mais, soit erreur ou fraude, ce cheval ne lui plut pas. Il avait perdu beaucoup en route par l'incurie de son domestique. Voici le portrait qu'Érasme en faisait lui-même au prélat, avec plus d'esprit que de convenance : « Il n'est pas bien beau, mais il est bon. Il est exempt de tous les péchés capitaux, à part la gourmandise et la paresse, et il a toutes les vertus d'un bon confesseur : pieux, sage, humble, pudique, sobre, chaste et paisible; jamais il ne mord personne, jamais il ne rue. » Au reste, il avait cessé d'être cavalier et avait même songé à vendre ses chevaux. Il annonçait le projet d'un voyage en Angleterre pour le printemps, si Dieu lui prêtait vie. Déjà précédemment le bruit avait couru qu'il avait le dessein positif d'aller se fixer

dans ce royaume, s'il y était appelé. Mais il ne semble pas que ce projet fût bien sérieux. « Je ne sais pas pourquoi, disait-il, mais il ne me plaît pas de vivre en ce pays. »

Les bonnes dispositions des princes et des grands relevaient son courage. Il écrivait à l'archevêque de Cantorbéry : « Clément VII m'a envoyé un bref avec un présent de *cent angelots*, et il impose silence à Stunica. Le roi de France raffole de moi. Ferdinand, qui m'aime et me protége, m'écrit souvent; il m'a fait remettre tout récemment cent pièces d'or. La Pologne est à moi; et même chez les Espagnols, par une faveur du destin, je commence à être en crédit. »

Mais en ce moment c'était de la France qu'il recevait les offres les plus engageantes. « Je suis attendu, écrivait-il à l'évêque de Londres. La *trésorerie* de Tours est prête pour moi. Elle donne au moins cinq cents couronnes. J'ai envoyé devant moi mon domestique Hilaire; mais réfléchissant que le roi est tout entier à la guerre, que l'hiver approche, que ma santé, bien que meilleure, peut être aisément mise en péril à la première occasion, j'ai à peu près résolu de passer ici l'hiver. A ces raisons s'en ajoute une autre, c'est que si je changeais en ce moment de résidence, les luthériens s'écrieraient tous que je me suis retiré par crainte. Il vaut mieux assister au premier frémissement. » Il venait alors de publier son *Traité du libre arbitre;* mais, chose remarquable, écrivant en même temps à François Molin, évêque désigné de Condom, il ne lui parlait ni de son livre ni des luthériens; c'est qu'il soupçonnait la cour française d'être favorable à Luther. « Plût à Dieu, lui disait-il, que je fusse un rocher, comme vous l'écrivez. Je me laisserais rouler vers le pays où vous êtes, quand ce ne serait que pour jouir de votre incomparable candeur. Maintenant je suis tout de verre ou d'une matière plus fragile encore. Je ne tiens pas aux charges que Sa Majesté me promet. Elles absorberaient l'argent comptant que je possède en assez petite quantité. Elles me feraient contracter des dettes, m'imposeraient des soins accablants et m'enlèveraient cette liberté sans laquelle je ne vivrais pas trois jours. » Il voyait l'hiver, la guerre, l'évêque de Condom obligé de suivre le roi. Il voulait donc attendre le retour de l'hirondelle. L'hiver, il l'espérait du moins, apaiserait les bouillonnements de la guerre; et il pourrait au printemps, *comme l'alcyon, aller faire son nid en France.*

Un peu plus tard, l'évêque de Condom renouvela ses instances et annonça même l'intention d'aller le chercher à Bâle. Mais Érasme détourna son admirateur de faire un voyage si fatigant et si dispendieux. Quant à lui, voyager en hiver, c'était se résoudre à mourir; il ne pouvait rien promettre de certain, même pour le printemps; la guerre redoublait de fureur; il ne savait pas ce qu'il adviendrait de sa santé, sans parler d'autres événements imprévus qui pourraient changer ses projets. Il déguisait à peine son refus de se rendre en France. « Le bœuf ne supporte pas le bât, » écrivait-il à Volzius. Il semblait d'ailleurs mal augurer de la fortune de François Ier. Il pensait aussi, sans doute, qu'il faudrait rabattre quelque chose des cinq cents couronnes qui lui étaient promises. D'un autre côté, sujet et conseiller de Charles V, il ne voulait pas donner à ses ennemis un nouveau prétexte d'accusation. Enfin, il craignait qu'on ne cherchât à l'entraîner dans des débats qui lui répugnaient.

Les travaux d'érudition étaient un champ neutre qui avait toute sa prédilection. Il avait en vue une œuvre immense pour laquelle il demanda le concours de Vivès : c'était une édition complète de *Saint Augustin.* « Malgré ma lassitude, lui disait-il, nous ne manquerons pas à notre devoir. » L'Allemagne n'achetait plus guère que les écrits luthériens ou anti-luthériens. Toutefois les ouvrages qui portaient le nom d'Érasme étaient toujours en faveur. Ce que montrait bien la jalousie des imprimeurs, rivaux de Froben.

Les querelles de religion lui avaient enlevé la plupart de ses amis d'Allemagne. Dans ses écrits, il leur avait donné des

éloges dictés par l'affection plus que par le jugement. Bien peu cependant lui étaient restés fidèles. Il se plaignait de la fierté allemande. « Je trouve, disait-il, plus de fierté dans un seul ouvrier imprimeur d'Allemagne qu'en dix évêques de France ou d'Angleterre. » Mais s'il perdait des amis, il en acquérait de nouveaux. Un moine de Cluny, appelé Eustache, avait recherché son amitié avec le plus grand empressement. En recevant ce moine lettré au nombre de ses amis, Érasme le comparait à Ixion croyant embrasser Junon et n'embrassant qu'une ombre. Un jeune baron allemand, Christophe Truchsès, qui eut un frère cardinal d'Augsbourg et un neveu archevêque de Cologne, montrait les plus heureuses dispositions pour les lettres. Érasme, ravi du portrait qu'on lui en avait tracé, écrivit au jeune gentilhomme, le félicitant d'être du nombre de ceux qui ne comptaient la noblesse de naissance que comme le moindre titre de gloire. « La vertu, disait-il, est belle en elle-même ; toutefois, elle a quelque chose de plus imposant, quand elle est rehaussée par les biens de la fortune. »

De tous ces amis nouveaux, le plus illustre, non par la naissance, mais par le talent et le caractère, était Jacques Sadolet, évêque de Carpentras et secrétaire de Clément VII. Erasme lui avait écrit le premier. Sadolet se félicita de l'occasion qui avait ménagé ce commerce épistolaire ; il n'avait pas encore lu le nouveau livre d'Érasme, mais il ne doutait pas que cet ouvrage ne fût digne de ses autres écrits qui lui assuraient l'immortalité. Il mettait à sa disposition le peu de crédit et d'autorité qu'il pouvait avoir. Le ton franc et affectueux de ces paroles frappa vivement Érasme. *Il y voyait, comme dans un miroir, l'image* de cette âme loyale qu'on lui avait vantée. Il le remercia d'avoir protégé le chanoine Botzemus, accusé de luthéranisme ; il semblait lui-même compromis dans sa cause, car c'était à lui qu'il avait adressé *le catalogue de tous ses travaux :* Botzemus était innocent ; nature ouverte et franche, il n'avait rien de caché pour Érasme. Jamais il n'était sorti de sa bouche une parole qui pût légitimer une telle accusation ; seulement, il avait de vieilles relations avec quelques personnes excellentes, mais attachées à la doctrine de Luther ; il restait lui-même étranger à la conjuration ; il avait reçu quelquefois des luthériens, mais plus souvent encore des ennemis très violents de Luther. Dans l'état présent de l'Allemagne, ces rencontres étaient inévitables ; grâce à une civilité semblable, Érasme avait ramené plus d'un luthérien ; et de tous côtés arrivaient des lettres qui lui annonçaient de nombreuses conversions opérées par le *Traité du libre arbitre.* Jusque-là il n'avait pas été heureux avec les Jacques, avec Jacques Lefebvre, Jacques Latomus, Jacques Stunica ; il espérait avoir plus de bonheur avec Jacques Sadolet.

Quelque temps après, le prélat lui envoya son commentaire sur le psaume L. L'éclat simple et aisé du style le charma. « Si Rome, disait-il, nous envoyait souvent de tels livres, la plupart des hommes, j'en suis sûr, auraient une opinion un peu meilleure de votre ville... Ses lettrés n'ont pas jusqu'à présent beaucoup servi la science théologique. » Il écrivait à l'imprimeur qui avait publié ce commentaire : « Je fais mes délices du petit livre de Sadolet ; mais en considérant ce style qui coule comme un fleuve d'or, je vois combien mon humble ruisseau est trouble et desséché. Désormais je m'efforcerai d'accommoder mon style à ce modèle. »

Cependant la réforme luthérienne poursuivait sa marche. En Hollande, les religieuses quittaient leurs couvents, et, comme parlait Érasme, *prenaient époux au nom du Seigneur.* A Zurich, on avait banni des églises tous les saints ; à Waldshut, on les avait chassés même des fenêtres des maisons privées. Carlostadt, exilé de Wittemberg, s'était rendu en Suisse où sa doctrine sur l'Eucharistie avait produit un grand scandale. « Il n'est personne, disait Érasme, qui ne trouve cela intolérable. Les simples fidèles s'indignent qu'on leur enlève leur Dieu... Les doctes sont émus par les paroles de l'É-

criture et par les décisions de l'Église. Cette affaire fera naître chez nous une grande tragédie, et pourtant nous en avions déjà plus qu'il ne faut. Dieu seul pourra empêcher une grande effusion de sang. » « Carlostadt est venu en ce pays, mais secrètement, lisons-nous dans une autre lettre. Il a publié six petits livres sur l'Eucharistie. A cette occasion, il y a eu des troubles graves à Berne. Ici deux imprimeurs qui ont imprimé ces livres, ont été jetés en prison la veille de la Conception de la Vierge. »

L'Allemagne presque entière se trouvait dans un état inexprimable. Des moines, après avoir jeté le froc, sans foyer et sans loi, couraient le monde, réduits à vivre d'expédients, dupant tous ceux qu'ils pouvaient duper; Érasme tout le premier, qui s'en plaignait amèrement; prenant enfin où ils trouvaient. Des mouvements tumultueux éclataient de tous côtés. « Ce qui s'accomplit chez vous, écrivait Érasme à Bilibald, s'accomplira bientôt partout, si le ciel n'y met point ordre. C'est absolument là que nous poussent les évangéliques, même malgré les réclamations de Luther. Certains d'entre eux tendent visiblement à la ruine de toutes les sciences et même de toutes choses... Ils méprisent ouvertement Luther, depuis qu'il a commencé d'être plus modéré... Déjà beaucoup ont répudié le baptême et remis en honneur la circoncision. Un très grand nombre ont la messe en horreur... Partout on dépose le voile et le froc. Ce ne sont que noces et mariages de religieuses et de moines. Vivre en ce lieu plus longtemps n'est pas sûr pour moi. Les mœurs de ceux qui enseignent ici me déplaisent encore plus que leurs dogmes. »

Bientôt éclata la révolte des paysans de la Souabe. « J'ai été surpris, écrivait Érasme à Sadolet, par cet orage soudain entre le couteau et la pierre du sacrifice, comme dit le proverbe; et ce n'est pas sans un grave danger. Que ne puis-je boire maintenant de l'eau du Tibre! » On lit dans une autre lettre : « Les paysans accomplissent un drame sanglant et lamentable. Je ne sais quel en sera le dénoûment. » Ces scènes

miler Érasme à Luther et en faire son précurseur. On l'avait soupçonné de rechercher les applaudissements des deux partis. Cœlius n'avait jamais partagé ces défiances injurieuses. Il autorisait Érasme à changer dans son livre tout ce qu'il voudrait. Ce qui était dit du prince de Carpi l'étonnait : car rien n'égalait l'obligeance et la modestie de ce personnage, porté même à louer quelque fois des gens indignes de louanges. Il engageait Érasme à ne pas croire aux faux rapports, et à dédaigner les envieux. « Si un âne se met à braire contre vous, lui disait-il, jugerez vous à propos de lui répondre? Vous ne devez à de tels adversaires que le silence et le mépris. »

Le soin de se défendre contre tant d'attaques ne lui faisait pas négliger des intérêts d'un ordre moins relevé. L'empereur avait donné ordre de payer sa pension; mais on s'en dispensait, sous prétexte des charges de la guerre. On promettait cependant de la payer avec les intérêts, à son retour en Brabant. Mais il ne comptait même pas sur l'exécution de cette promesse. Il appliquait à la cour des Pays-Bas ces mots du comique : « Bientôt; demain; pourquoi n'êtes-vous pas venu? » Au reste, il se reconnaissait mauvais solliciteur. On lui devait trois années, c'est-à-dire 600 florins. Une pareille somme pouvait à peine, s'il faut l'en croire, suffire à ses dépenses annuelles. Il avait un train de maison, trois domestiques, des chevaux, toujours quelqu'un en ambassade. Sa santé, qui dépérissait de plus en plus, augmentait encore ses dépenses. Il fit de nouveaux efforts pour obtenir le paiement de sa pension, mais sans beaucoup d'espoir. Il avait confié la poursuite de cette affaire à l'archevêque de Palerme et au flamand Craneveld, son ami dévoué. Il eut aussi recours à Maximilien Transsylvanus, un des premiers secrétaires de l'empereur. Il écrivit plusieurs fois à ce personnage dont l'amitié nouvelle se montrait aussi vive que sincère. « Je ne vois pas, lui disait-il, à quoi pourra me servir un paiement si longtemps différé, à moins que dans les Champs-Élysées on

n'ait besoin d'argent. » Il s'étendait longuement sur les causes vraies ou simulées qui l'avaient empêché de revenir dans les Pays-Bas. Ses démarches n'eurent aucun effet, malgré la bonne volonté de Maximilien. « Je ne suis pas tourmenté pour ma pension, écrivait-il. Je sais combien cette cour est toujours affamée, véritable tonneau sans fond. »

Ce qui ajoutait à son mécontentement, c'est que Barbirius avait fait brèche à la pension qui lui était payée pour la prébende de Courtrai. Cet ami peu loyal avait autorisé par une lettre Jean de Hondt à payer la moitié de l'année courante à un certain Molendino, sous prétexte que c'était une chose consentie par Érasme. Celui-ci ne goûta pas cette manière d'agir. « Vous m'écrivez, lui disait-il, que notre amitié sera éternelle. Amis jusqu'à l'autel, dit un vieux proverbe; amis jusqu'à la bourse, dit un adage plus vrai encore. Vit-on jamais rien de plus cruel? Dépouiller un homme nu! spolier quelqu'un déjà spolié! Vous savez avec quelle confiante candeur j'ai remis toute cette affaire à votre loyauté. Je vous aurais livré ma vie même avec une égale confiance. Parmi les luthériens, beaucoup de ceux qui étaient mes amis à toute épreuve, sont devenus presque mes ennemis mortels. Mais si Barbirius me trompe, je ne veux plus me fier à personne.... L'amitié d'Érasme peut bien supporter cette perte, mais non sa fortune. » Barbirius se justifia de son mieux. Il était réduit par sa pauvreté à de tristes expédients. Il avait été forcé par elle à suivre en France le nonce Aléandre, devenu archevêque de Brindes.

Érasme n'était pas encore tout à fait apaisé quelques mois plus tard. Cependant son ton était bien radouci. Barbirius pouvait le servir ou lui nuire auprès d'Aléandre. « Vous paraissez, lui écrivait-il, vous refroidir dans votre amitié, puisque vous ne me répondez pas. Jamais la mienne pour vous ne s'éteindra. D'ordinaire vous me promettez des monceaux d'or; tâchez au moins de ne pas me dépouiller de ma pension : ce que vous paraissez vouloir faire..... Je ne doute

nullement de votre loyauté; mais je crains que vous ne tombiez en faute par votre candeur même, comme il vous arrive trop souvent. J'aime et j'admire Aléandre; mais certaines gens l'excitent contre moi, en lui inspirant de fausses défiances. De loin il est tout autre que de près. Votre prudence devra donc prendre garde de ne lui rien dire qui ne soit digne de notre amitié ou qui puisse l'animer contre moi. Mon pauvre corps se dessèche et s'affaiblit de plus en plus. Je présage que le jour n'est pas loin où je rejetterai cette vieille enveloppe, et où mon âme prendra son essor, cigale nouvelle qui chantera plus heureusement les louanges du Christ, après s'être envolée dans un air plus pur et plus libre. Que la pension de Courtrai soit alors à vous : maintenant il serait trop cruel de réduire Érasme, votre protégé, à mourir de faim. » Peu de temps après, il lui écrivait encore, l'appelant son très grand Mécène. Barbirius lui avait souvent promis les *montagnes du Pérou*. « Envoyez seulement, lui disait-il, un petit bloc d'or; je sais que vous êtes un maître homme. Tâchez, par votre éloquence, d'assurer une amitié solide entre Aléandre et moi.... » Il ajoutait : « Faites que je vous voie tout cousu d'or, et recueillez assez de butin pour nous suffire à tous deux. »

Ce qu'il disait de sa santé n'était que trop vrai. Dès le commencement de cette année, la gravelle avait mis sa vie dans le plus grand péril. Les efforts pour rejeter le gravier durèrent dix jours. Il avait désespéré de sa guérison. La maladie prenait divers caractères et défiait tous les remèdes. Dans les premiers jours de février, il renaissait péniblement à la vie. Il écrivait au chanoine Jean de Hondt : « J'ai bien failli vous libérer de votre charge; et maintenant me voilà ressuscité avec peine, si toutefois c'est vivre que d'être réservé à de nouvelles tortures ou plutôt à de nouvelles morts. Le Seigneur soit béni, lui qui a voulu purifier Érasme, l'éprouvant ici-bas pour l'épargner dans l'éternité. » Un médecin, le seul qui eût sa confiance, Antoninus de Cassovie, était parti pour

la Hongrie. Il n'osait se confier à ceux de Bâle, vrais Suisses, pour ne pas dire plus. Pendant l'été il alla un peu mieux, grâce à l'usage qu'il faisait du vin de Bourgogne mêlé à l'eau de réglisse cuite.

Menacé par les agitations sans cesse renaissantes des évangéliques, il s'applaudissait pourtant d'avoir décliné les instances pressantes qui l'avaient appelé en France. Une répugnance secrète l'avait averti des grands malheurs qui se préparaient. Vers la fin d'août, on faisait courir à Bâle des rumeurs favorables. On disait qu'une amitié indissoluble allait désormais unir les monarques. Érasme souhaitait que ces nouvelles fussent vraies; mais il songeait au caractère de l'empereur, à celui de la nation espagnole, et la crainte faisait évanouir l'espérance.

A côté du roi surnommé par l'histoire le père des lettres, la maison royale de France possédait une princesse d'un esprit rare, Marguerite de Valois, la *Marguerite* des *Marguerites*. Elle protégeait les lettres, et l'on disait même qu'elle avait du penchant pour les nouveautés en religion. Au milieu du désastre qui avait frappé la France et son roi, Érasme saisit l'occasion d'écrire à cette princesse une lettre de consolation que nous traduisons ici :

« Les admirateurs de vos vertus m'ont plusieurs fois exhorté par leurs lettres à écrire quelque chose à Votre Altesse pour la consoler dans cette funeste tempête. Celui donc qui porte cette lettre s'étant contre toute attente offert à moi, comme allant droit en Espagne et devant en revenir bientôt, je me suis demandé avec hésitation, s'il valait mieux me taire entièrement, ou envoyer une lettre brève et sans art. Un sentiment extraordinaire d'amour a triomphé de ma retenue et de mon trouble. Depuis longtemps, en effet, j'ai admiré et aimé tous ces dons éclatants de Dieu en vous, une sagesse digne même d'un philosophe, la chasteté, la tempérance, la piété, une force d'âme inébranlable et un merveilleux dédain pour toutes les choses périssables. Comment

ne pas admirer dans la sœur d'un si grand roi, ce que l'on trouve à peine dans des prêtres et dans des moines? Je n'en parlerais pas, si je ne savais avec certitude que vous n'attribuez aucun de ces avantages à vos propres forces, mais que vous en rapportez toute la gloire au Seigneur, source de tout bien. Aussi avons-nous pris la plume pour vous féliciter plutôt que pour vous consoler.

« Je conviens que le malheur est immense; mais il n'y a rien dans les choses humaines de si affreux qui puisse abattre une âme vraiment appuyée sur ce rocher immobile qui est Jésus-Christ. Si vous demandez comment je puis vous connaître, vous que je n'ai jamais vue, je répondrai que Votre Altesse est connue par son portrait de beaucoup de gens qui n'ont jamais eu le bonheur de la voir. Quant à moi, des hommes honnêtes et instruits m'ont dépeint votre âme par leurs lettres beaucoup plus fidèlement qu'un peintre ne saurait représenter l'image de votre corps par la magie des couleurs.

« Au reste, vous ne pouvez mettre en doute la vérité de mes paroles; je loue et j'apprécie une princesse qui m'est connue, mais je ne flatte pas sa puissance, car je n'ambitionne qu'une réciprocité d'amour. Depuis longtemps j'aimais le roi très chrétien ou plutôt je rendais amour pour amour à un prince qui avait provoqué mon affection par de si nombreuses avances. Je dois à l'empereur mon dévouement zélé ou plutôt même mon culte pieux, d'abord parce que je suis né dans ses États, et ensuite parce que, depuis un certain nombre d'années, je suis son conseiller sous la foi du serment. Mais que n'a-t-il plus tôt remporté cette victoire sur les Turcs! Quel n'eût pas été le bonheur des peuples, si les deux premiers monarques du monde, unis de sentiments, avaient joint leurs armes contre les ennemis acharnés de la chrétienté!... Jusqu'ici je n'ai pu féliciter de toute mon âme l'empereur au sujet de sa victoire, quelque brillante qu'elle soit, mais j'ai bon espoir que bientôt cette tempête fatale,

quelle qu'en soit la cause, ne sera pas moins heureuse pour vous et pour la France que pour l'Empereur, tant est grand l'art de celui qui gouverne les choses humaines par des conseils mystérieux et qui souvent, quand tout paraît désespéré, fait aboutir les maux des hommes aux dénoûments les plus favorables. Cette espérance, je la puise surtout dans la clémence miséricordieuse de Dieu, qui, je pense, nous est déjà devenue propice, ensuite dans le caractère de l'Empereur, dont la mansuétude égale ou surpasse même la bonne fortune; enfin dans la merveilleuse habileté du roi très chrétien.

« Je dis plus, j'ai la confiance que déjà un accord solide et indissoluble s'est établi entre eux. Mon espoir se trouve confirmé par une lettre de Votre Altesse à l'illustre baron polonais Jean de Lasco, avant votre départ pour l'Espagne; car ce seigneur vit avec moi dans la même maison, et tout est commun entre nous de par le droit de l'amitié. Non-seulement votre lettre montrait en vous une âme invincible aux rigueurs du sort; mais, par quelques paroles de bon augure, elle calmait aussi notre inquiétude. Si cet espoir n'est pas trompé, nous adresserons nos félicitations, non-seulement à l'Empereur et à vous, mais à toute la chrétienté.

« J'ai maintenant à implorer votre indulgence à un double titre, d'abord pour avoir osé écrire le premier à une si auguste princesse, et ensuite pour lui avoir écrit une lettre improvisée, comme un simple particulier ose à peine se le permettre avec un ami de sa condition. Mais la confiance que m'inspire la bonté extraordinaire de votre cœur a dissipé tous mes scrupules. Que le Seigneur Jésus vous conserve la vie et la jouissance de tous les vrais biens en lui-même. »

La princesse ne répondit pas. Gâté par les caresses de tant de rois et de princes, Érasme s'en étonna. Ce Jean de Lasco dont il parlait à Marguerite, était un polonais de haute

naissance. « C'est un cœur pur comme la neige, disait-il, un esprit brillant comme l'or et le diamant... Grâce à son aimable compagnie, j'ai presque rajeuni, moi que les maladies, les travaux, le dégoût des envieux ont jeté dans une sorte de marasme. » Jean de Lasco avait un frère appelé Hieroslaw, qui avait visité Érasme à Bâle et qui, depuis, avait annoncé l'intention de lui envoyer un cheval. « Vous m'enverriez Cyllare ou Pégase, lui écrivait le prince des lettrés, vous ne sauriez faire d'un limaçon un cavalier. » Bientôt le jeune polonais partit pour la Pologne. Son départ l'affligea vivement, quoiqu'il eût prévu ce malheur et qu'il se défiât de toutes les faveurs de la fortune. La Pologne avait en ce moment un évêque tout à la fois théologien, orateur et poète : phénomène rare parmi les prélats du temps, surtout dans cette partie reculée de l'Europe. C'était André Critius, évêque de Plock. Érasme lui écrivit quelques mots et lui envoya un ouvrage de Tunstall, évêque de Londres. « Il espérait, disait-il, sous le patronage d'un tel homme, s'insinuer lui-même dans l'amitié de l'évêque polonais qui daignait lire les écrits d'un batave. »

Dans cette même année moururent plusieurs hommes distingués qui excitèrent ses regrets à des degrés divers. « Les généraux des Muses, écrivait-il à Germain de Brie, tombent de tous côtés : à Padoue, Longueil, dont j'ai chez moi un discours travaillé avec un art merveilleux; à Rome, Baptiste Casalius; en Angleterre, Linacer; chez vous, de Loin; à Louvain, Dorpius, qui osait déjà publiquement manifester sa faveur pour les bonnes études; et peut-être, ajoutait-il, est-ce la cause de sa mort? Nous avons fait mention de Fr. de Loin dans un petit livre qui sera bientôt porté chez vous, quoique vous ayez consacré à l'immortalité la mémoire de cet homme dans une pièce de vers très élégante. Quant à moi, ma vie est usée; je vous passe le flambeau, à vous dont l'âge est florissant. »

A ces morts illustres, il fallait ajouter Papillon, en France;

le médecin Ambroise Léon de Nole, en Italie; le jurisconsulte Antoine Sucquet, en Brabant.

Érasme composa l'épitaphe de Dorpius; elle était courte et faite d'improvisation, mais non sans art. « La mémoire de Dorpius est sacrée pour moi, écrivait-il à Goclenius; je ne la laisserai pas périr, si mes écrits ont quelque pouvoir. Je déplorerais cette mort prématurée, mais notre époque est telle qu'aucun homme de bien ne peut être heureux; et lors même que les temps seraient très fortunés, il n'est pas de bonheur comparable à celui de vivre avec le Christ. »

Voici l'épitaphe traduite :

DEPUIS QUE MARTIN DORPIUS A QUITTÉ LA TERRE,
LA HOLLANDE, SA MÈRE, PLEURE CE FILS PERDU.
L'ORDRE DES THÉOLOGIENS PORTE LE DEUIL DE SA GLOIRE ÉTEINTE.
LES TRISTES MUSES AVEC LES GRACES NAÏVES
REGRETTENT PAR LEURS LARMES UN SI GRAND DÉFENSEUR.
TOUTE L'ÉCOLE DE LOUVAIN EN PLEURS
REDEMANDE SON ASTRE RADIEUX EN DISANT : Ô MORT,
CRUELLE, IMPITOYABLE, BARBARE, INJUSTE, ENVIEUSE,
FAUT-IL QU'AVANT LE TEMPS, COUPANT L'ARBRE EN FLEURS,
TU PRIVES DE SI RICHES DONS ET DE TANT D'ESPÉRANCES
LES VŒUX COMMUNS EN SUSPENS?... RÉPRIMEZ VOS MURMURES IMPIES;
IL N'EST PAS MORT; IL VIT, ET MAINTENANT SES DONS,
IL LES POSSÈDE SUREMENT, RETIRÉ D'UN SIÈCLE DÉTESTABLE.
NOUS DEVONS PLEURER SUR NOTRE SORT ET FÉLICITER DORPIUS SUR LE SIEN.
CETTE TERRE GARDE SON CORPS, DE SON AME PIEUSE
FRAGILE HÔTELLERIE : A LA VOIX DE LA TROMPETTE RETENTISSANTE,
ELLE RENDRA FIDÈLEMENT LE DÉPÔT QUI LUI A ÉTÉ CONFIÉ.

Antoine Sucquet avait été le protecteur loyal d'Erasme et le défenseur persévérant des bonnes études. Dans une lettre adressée à Jean Sucquet, son frère, Érasme honora sa mémoire. Ainsi disparaissaient peu à peu ses anciens amis du Brabant. Névius avait été frappé d'apoplexie l'année précédente. Paludanus, son ancien hôte, mourut en 1526. Privé de tant d'amis, il s'attachait davantage à ceux qui lui restaient. Bilibald lui avait envoyé son image en bronze, puis son portrait peint par Albert Dürer. Érasme, plein de joie, en orna

les murailles de sa chambre. « Je veux, disait-il, que mes yeux, se tournant n'importe de quel côté, aient toujours devant eux mon cher Bilibald. »

Il désirait lui-même depuis quelque temps être peint par le célèbre maître de Nuremberg. Mais était-ce possible à distance? A Bruxelles, Dürer avait commencé de le dessiner au charbon; mais il avait sans doute oublié ses traits depuis longtemps. Le portrait fut exécuté, mais il ne se trouva pas ressemblant. « Il ne faut pas s'en étonner, disait Érasme, j'ai tant changé depuis cinq ans. » Il ajoutait : « Cet homme est digne d'une mémoire immortelle. »

Nul ne pratiqua mieux la maxime de cet empereur romain qui, mourant, disait encore : « Travaillons. » Malgré ses soufrances, malgré des dégoûts passagers, il poursuivait ses publications. Indépendamment d'une nouvelle édition des *Adages*, il donna *Pline l'Ancien*, corrigé avec soin d'après un très ancien manuscrit. En même temps il préparait une quatrième édition du *Nouveau Testament* et une seconde édition de *Sénèque* (1). Il s'occupait aussi de traduire quelques écrits de saint Chrysostome. Enfin il livra au public un petit traité sur la médisance, intitulé *Lingua*, la langue. Aussi disait-il en plaisantant : « Désormais, Érasme sera muet. » Ce petit ouvrage, dédié à Christophe de Schydlowietz, chancelier de Pologne, eut une très grande vogue. En moins d'un an, Froben le réimprima trois fois. Le chancelier, flatté de cet hommage, offrit à l'auteur, comme gage de ses sentiments, une cuiller et une fourchette d'or.

(1) Dès l'année précédente, il avait entrepris une édition complète de *Saint Jérôme*. Cette œuvre ne fut terminée qu'en 1526.

CHAPITRE XXVII

Insomnie de Mélanchthon. — Livre d'Œcolampade sur l'Eucharistie. — Mariage de Luther. — Son livre du *Serf arbitre*. — Pélican. — Assemblée de Baden. — Léon de Zurich. — Lettre à François Ier. — Vente des *Colloques* interdite en Angleterre. — Les théologiens de Louvain. — Les Cicéroniens. — *Saint Irénée*. — *Le Mariage chrétien*. — Explosion d'une poudrière à Bâle.

Luther avait préparé longuement sa réponse au *Traité du libre arbitre*, mais il ne la publiait pas. Érasme s'en étonnait : « J'ai provoqué contre moi, écrivait-il, ce sanglier que l'on dit si féroce. Il a un livre tout prêt pour me combattre ; et je ne devine pas pourquoi il tarde si longtemps à le mettre au jour. » Dans une lettre à Germain de Brie, il disait encore : « En s'efforçant de tout renouveler, Luther renverse tout. » Seul parmi les chefs de la Réforme, Mélanchthon conservait son entière sympathie. Estimé de tous les partis, il avait reçu de l'électeur Frédéric mourant mille florins d'or. Il était alors malade assez dangereusement. Sa maladie était une insomnie opiniâtre. Était-elle produite par l'application d'études trop prolongées ou par les perplexités d'une âme un peu obstinée, mais sincère? on ne saurait le dire.

Ce qui de plus en plus éloignait Érasme de Luther, c'étaient ses disciples et les conséquences extrêmes où ils poussaient la Réforme. Othon de Brunsfeld, croyant que la réponse préparée contre Sutor était destinée à combattre son libelle, lui offrit la paix. Érasme lui témoigna une dédaigneuse indifférence : « Othon avait fait un rêve fantastique. Il ne préparait rien contre lui. Il avait instamment prié un de ses amis qui voulait lui répondre, de ne pas donner suite à son projet. Othon lui pardonnait généreusement tous ses torts ; il ne s'en reconnaissait aucun ; il l'avait même cru tout autre avant la publication de son libelle. Il lui conseillait de tempérer son humeur sauvage par la modération et la douceur chrétienne, car sa lettre de paix elle-même respirait la menace et même l'outrage. Il était difficile d'entretenir l'amitié avec des caractères si hautains et si intraitables. « Quant aux sentiments chrétiens que vous me promettez, disait-il en finissant, nous vous en féliciterons, si vous les montrez. Je ne recherche ni ne repousse vos bons offices. Vous serez mon ami, si vous savez l'être de vous-même. Vous ferez assez pour moi, si vous vous abstenez de blesser la réputation d'autrui ; c'est la seule chose qui soit en votre pouvoir ; et rien n'est plus facile, surtout en ce temps-ci. »

Un de ses griefs contre les disciples du nouvel Évangile, c'est qu'ils n'avaient aucun respect pour le secret des lettres, les arrêtant, les ouvrant, les supprimant, les divulguant à leur gré. « Voilà, disait-il, le fruit de la foi évangélique. » A tous ces motifs de mécontentement s'en ajoutait un dernier d'une espèce particulière. Il protégeait des lettrés qui, plus ou moins imbus des nouvelles opinions, manquaient à sa confiance et faisaient rougir leur protecteur. Le duc George lui avait demandé un professeur de grec, pur de tout luthéranisme, pour remplacer Pierre de la Moselle, qui était mort. Érasme avait songé à Ceratinus, ce savant modeste qu'il n'avait pas oublié dans sa *lettre secrète* à Goclenius ; il fit au duc un magnifique éloge de son protégé : « En grec Cératinus valait trois Mosellanus et bien au-delà. Non moins habile dans la langue latine, il n'était pas non plus étranger à la philosophie. Il allait ranimer à Leipzig les études languissantes depuis la mort de Pierre de la Moselle. En un mot, il devait si bien faire que les autres Universités en ressentiraient

de la jalousie, ou mieux encore une salutaire émulation. »

Érasme le recommanda de même aux personnes influentes de la cour du prince, afin qu'il pût obtenir ce qu'il désirait, et en particulier une indemnité honnête pour les frais de voyage. « J'avais à peine espéré, disait-il, que ce savant accepterait la position qui lui était offerte; car, à Louvain, on le demandait pour professer le grec au collége des trois langues. » Le protégé répondit mal à un si vif intérêt. Érasme s'en affligea. « Je craignais bien, écrivait-il à Bilibald, qu'il n'oubliât mes avis et ne fît honte à ma recommandation. Tels sont la plupart des professeurs, nouveaux évangéliques. Où doit aboutir cet évangile? Je ne sais; ce qui est certain, c'est qu'il a fait ma perte, pour ce qui touche au bonheur de ce monde. »

Mais, tout irrité qu'il était contre les évangéliques, il ne voulait pas sortir de l'attitude expectante et modérée qu'il avait prise dans le *Traité du libre arbitre*. Lorsque, vers la fin de l'été 1525, Œcolampade publia son livre sur l'Eucharistie, il envisagea avec douleur et même avec effroi la nécessité morale où il serait sans doute d'entrer en lice avec ce redoutable adversaire. Il sentait lui-même qu'il n'était pas fait pour de telles controverses. Ce livre d'Œcolampade l'avait singulièrement ému. Il croyait qu'il était très difficile de le réfuter. « L'auteur, disait-il souvent, a étayé son opinion de tant de témoignages, de tant de raisonnements, que les élus eux-mêmes sembleraient pouvoir être séduits, si Dieu ne l'empêchait. Au lieu de la cithare, il faut que je prenne la faulx, si je ne veux, par mon silence, avoir l'air d'approuver. » Carlostadt dès le début avait persuadé le plus grand nombre. « Cette erreur, écrivait Érasme à l'anglais Lupsetus, s'est emparée de tous les esprits avec une telle rapidité que la flamme se communique moins vite au naphte. » Zwingle l'avait appuyée par deux petits livres. Un hollandais, Corneille Hoën, quatre ans auparavant, avait traité le même sujet dans une lettre anonyme qui venait d'être publiée. Œcolampade, prêchant tous les jours sur cet article, avait mis en colère beaucoup de gens, même parmi ceux qui n'étaient pas ennemis de Luther. Enfin il avait publié ce livre séduisant et plein d'art. Cependant l'ouvrage n'avait pas été imprimé à Bâle et on ne le vendait pas publiquement. « Me voilà, disait Érasme, entraîné de force dans l'arène, moi né pour des études bien différentes. » On lit encore dans une lettre à Bedda : « Cette cité chancelle; mais elle semble encore pouvoir être guérie. Si ce livre parvient jusqu'à vous, vous comprendrez qu'il faut déployer vos armes et procéder non-seulement par des définitions, mais aussi par des raisons persuasives. »

Telle était la disposition de son esprit, lorsqu'on apprit le mariage de Luther. On ajoutait quelques particularités, démenties plus tard par Érasme lui-même, mais qu'au premier moment il consigna dans une lettre adressée au président de Hollande, Nicolas Evérard.

« Très illustre président, lui disait-il, les agitations comiques finissent presque toujours par le mariage, et soudain le calme se rétablit de tous côtés. Mais à présent les tragédies des princes ont la plupart du temps un pareil dénoûment qui n'est pas bien agréable au peuple, mais qui est cependant préférable à la guerre; car il aime mieux être pillé que vendu. La tragédie de Luther aura probablement une fin semblable. Ce moine a épousé une religieuse; et pour que vous sachiez combien le mariage s'est fait sous d'heureux auspices, la nouvelle mariée a fait ses couches quatorze jours environ après le chant nuptial. Luther commence à devenir plus doux et sa plume a moins de violence. Il n'y a rien de si sauvage qu'une épouse n'apprivoise. » Ailleurs il disait avec une brièveté mordante : « Luther a épousé une fille merveilleusement belle de l'illustre famille de Bora, mais, dit-on, sans dot, et qui avait cessé d'être vestale depuis plusieurs années. De plus il a déposé lui-même le manteau et la barbe du philosophe. Les exhortations de ses frères l'y ont poussé. »

Le livre de Luther parut enfin, contrairement à l'attente

générale. Il avait pour titre : *Du serf arbitre* (1). Le fougueux théologien se surpassait lui-même par toute espèce d'insolence. Érasme en parlait ainsi à Jean Henckell, prédicateur de la reine de Hongrie. « Luther vient de répondre à mon livre civil par un écrit injurieux et bouffon ; mais je suis prêt à tout souffrir pour la religion chrétienne. Peu m'importe, pourvu que l'Évangile triomphe. » Dans une autre lettre, il se plaignait avec plus d'amertume : « Offensé par mon petit traité où la discussion est si modérée, Luther, a écrit contre moi un gros volume tel que personne n'en écrirait de pareil contre un turc. »

Ayant reçu le livre douze jours seulement avant la foire de Francfort, il se mit sur-le-champ à l'œuvre ; mais malgré sa diligence et sa prodigieuse facilité, il ne put donner qu'une partie de sa réponse. Il disait tristement au jeune polonais, Jean de Lasco : « Moi toujours ami de la paix et du repos, me voilà forcé de combattre contre des bêtes féroces. » Violence, bouffonnerie, méchanceté, tout se trouvait réuni dans cet écrit de Luther contre un homme qui s'était abstenu de toute parole injurieuse. « Tout ce que l'église de Wittemberg a pu trouver par la science et par l'injure, écrivait-il à l'évêque de Londres, a été mis dans ce livre. Le volume est d'une grosseur démesurée et on le traduit en allemand pour exciter contre moi les artisans et les laboureurs, car Érasme est muet pour eux. On avait pris un soin merveilleux pour que ce livre ne pût me parvenir avant la foire de Francfort. L'ouvrage étant ainsi répandu sans ma réponse, ils auraient triomphé impunément pendant quelques mois. Par hasard, un ami me l'a envoyé de Leipzig, mais si tard que pour le lire, répondre et imprimer la réponse, il m'est resté à peine douze jours. Je sais que vous ne le croirez pas; mais ici on le croit, parce qu'on l'a vu. Nous répondrons au reste avec plus de soin. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Je m'étonne de trouver dans Luther deux personnage si opposés. Il écrit certaines choses qui semblent respirer un cœur apostolique. D'un autre côté, dans ses railleries, dans ses sarcasmes, dans ses injures et ses plaisanteries amères, il n'est pas de bouffon qu'il ne surpasse. Il brave avec une grande audace empereurs et pontifes. Aux plus petits bourdonnements des hommes les moins graves et les plus méprisables, il se déchaîne avec fureur contre le premier venu, comme s'il oubliait la pièce qu'il joue et le rôle qu'il a pris. »

(1) *De servo arbitrio.*

On trouve encore dans la correspondance ces paroles : « J'espérais qu'une épouse rendrait Luther moins sauvage; mais lui, contre l'attente universelle, a publié contre moi un livre travaillé, il est vrai, avec le plus grand soin, mais si violent qu'il n'a rien écrit de plus hostile contre personne. Où en est arrivé cet Érasme pacifique? A un âge où les gladiateurs obtiennent d'ordinaire leur congé, le voilà contraint de paraître dans l'arène en Mirmillon. Oh! que vous êtes heureux, vous à qui il est permis de gazouiller avec les Muses ! » — « J'avais écrit, disait-il au cardinal Wolsey, qu'il n'y avait rien de si indomptable qu'une épouse ne pût dompter. Je me suis bien trompé dans cette opinion. Au milieu de ses noces mêmes, Luther a écrit contre moi ce livre impitoyable. Il croit pourtant avoir tenu la plume avec tant de modération, qu'aussitôt après la publication de son livre, il m'a écrit une lettre où il me demande presque de le remercier, parce que, par égard pour notre amitié, il m'a ménagé en tant d'endroits. Il me jure et veut me persuader entièrement que Luther a pour Érasme des sentiments pleins de candeur. Voilà comment son épouse l'a apprivoisé!... Combattre cette faction, c'est avoir affaire à l'hydre de Lerne. »

Il répondit avec une véhémence contenue à cette étrange lettre de Luther. « Votre lettre, lui disait-il, m'a été remise trop tard; mais lors même qu'elle serait venue à temps, elle ne m'aurait nullement ébranlé. Je ne suis pas d'un caractère assez enfantin pour que, après avoir reçu tant de blessures

plus que mortelles, je me laisse apaiser par quelques douceurs et séduire par des caresses. Le monde sait déjà quel est votre caractère; quant à votre plume, vous l'avez si bien modérée que jusqu'ici vous n'avez écrit contre personne avec plus de rage, et même, ce qui est plus détestable, avec plus de malice déloyale. Ici apparemment vous vous rappelez que vous êtes un faible pécheur, lorsque vous demandez ailleurs à être tenu presque pour un dieu. Vous êtes, dites-vous, un homme doué d'un esprit ardent, et un sujet si relevé vous charme. Pourquoi donc ne répandiez-vous pas depuis longtemps cette admirable véhémence contre l'évêque de Rochester ou contre Cochlœus qui vous nomment expressément et vous provoquent de leur injures, tandis que mon traité discute avec civilité? Mais que font au sujet tant d'injures bouffonnes, tant de mensonges qui m'accusent d'être athée, épicurien, sceptique dans les choses de la foi chrétienne, blasphémateur enfin? Que ne suis-je pas, en effet, sans compter beaucoup d'autres articles que vous passez sous silence? Je supporte en vérité d'autant plus aisément ces accusations, qu'il n'est rien en elles sur quoi ma conscience éprouve quelques remords. Si je n'avais des sentiments chrétiens sur Dieu et les divines Écritures, je ne souhaiterais pas vivre un jour de plus...

« Si vous aviez plaidé votre cause avec la véhémence qui vous est ordinaire, mais sans injures furieuses, vous auriez provoqué moins de gens contre vous; mais il vous a plu de remplir avec elles plus du tiers du volume, tandis que vous obéissiez à l'impulsion de votre cœur. Le livre lui-même dit assez quelle déférence vous avez eue pour moi, vous qui m'adressez tant d'accusations manifestes, tandis que mon traité n'avait pas voulu attaquer ce que le monde même connaît. Vous vous imaginez sans doute qu'Érasme n'a point de partisans. Il en a plus que vous ne croyez. Mais peu importe ce qui nous attend tous deux, à moi surtout qui dois bientôt quitter cette terre, quand même le monde entier m'applau-

de carnage remplissaient son âme des plus tristes pressentiments. Dans toutes ses lettres, c'étaient presque les mêmes termes avec leur lugubre concision. Ecrivant au français Louis de Berquin, il lui disait : « Nous nous tenons renfermé ici. Jusqu'à quel point sommes-nous en sûreté? Dieu le sait. Il circule des rumeurs qui promettent l'âge d'or; mais je ne vois pas encore de préludes satisfaisants; et je n'oserais écrire ce que présage mon esprit. »

Quand l'orage sembla s'être calmé, il prenait dans une lettre à Budé un ton plus enjoué et plus satirique : « Comme le ciel vous aime, très savant Budé, vous qui pouvez au milieu de ces tempêtes fatales conserver votre repos! La pièce a diverses parties qui marchent chacune par des personnages particuliers. Le premier trouble avait pour sujet les bonnes lettres. Là Reuchlin remplit son rôle; Érasme aussi quelque peu. Bientôt l'action roula sur l'affaire de la foi. Là Luther eut le premier rôle et fut le chef d'un drame où le sang devait couler. Les rois aussi ont eu leur tour et ont dansé. Celui de Danemarck est en exil, et le vôtre, ô douleur! est l'hôte de l'Espagne. Dernièrement, les nobles et les paysans ont paru en scène. L'action a été prodigieusement sanglante. » Mais bientôt sa plume reprenait de plus sombres couleurs : « Les paysans se précipitent à la mort. Chaque jour ont lieu des mêlées terribles entre les nobles et les campagnards, si près de nous que nous entendons le fracas des canons et des armes, et presque les gémissements de ceux qui tombent. » Cette lutte entre les nobles et les paysans était une guerre d'extermination. Une pluie torrentielle, qui dura un mois et demi sans interruption, ne calma point l'ardeur des combattants. « Trempés par la pluie céleste, disait Érasme, ils sont prêts à en venir aux mains et à se baigner dans le sang. » La répression fut terrible. « La saignée a calmé la fièvre, écrivait-il. Ici beaucoup plus de cent mille paysans ont été tués, et chaque jour des prêtres sont pris, décapités, pendus, brûlés. Que le remède soit nécessaire, bien que cruel, je ne

le nie pas; mais nous autres Allemands, nous aimons mieux punir le mal que de le prévenir. »

Il rappelait à son ami Bilibald les sages conseils qu'il avait donnés : « Toujours j'ai prêché la modération; mais, pour l'un des deux partis, c'était timidité; pour l'autre, connivence. Chacun a défendu opiniâtrément son terrain, sans vouloir rien sacrifier de son droit, empiétant même par-delà les bornes de l'ancien domaine. Aussi l'affaire en est-elle venue à un tel point que Dieu seul peut changer en sérénité cet orage du monde. Partout le mal se propage par une contagion rapide et fatale. Ici les nobles et les paysans sont de nouveau en armes, menaçant de s'exterminer mutuellement. Les Bâlois se sont efforcés, quand le calme a été rétabli, d'empêcher l'effusion du sang; mais leur peine a été perdue. Il est une ville de Brabant assez grande et assez peuplée; on l'appelle Bois-le-Duc. Là le peuple a chassé tous les frères mineurs et tous les dominicains. Elle est maintenant assiégée par Marguerite, tante de l'empereur. A Anvers, des individus ont osé prêcher hors de la ville, et le peuple n'a pas craint de se rendre en foule auprès d'eux, méprisant tous les édits de l'empereur, de Marguerite et des magistrats. Aussi toute cette ville est-elle dans une fermentation périlleuse. On y veille en armes nuit et jour. Je crains qu'après avoir châtié Bois-le-Duc, on n'attaque Anvers. Les deux villes sont riches; la grandeur du butin attirera les chefs dont l'avidité est toujours prête à saisir la moindre occasion. Chez mes compatriotes, les Hollandais, quelques-uns ont été condamnés pour hérésie; ils seront traités avec rigueur... La plus grande partie du peuple en Hollande, en Zélande, en Flandre, connaît la doctrine de Luther et déteste les moines. »

Aigri par les attaques de ses adversaires, Érasme ajoutait : « C'est pourtant en faveur de ces moines méchants que nous allons faire la guerre. S'ils triomphent, c'en est fait de tous les gens de bien : ils commencent maintenant à devenir fiers. » Plus loin il disait encore : « Je crains que cette sédition ne s'étende en Italie plus rapidement que le pape ne le croit... En beaucoup d'endroits les moines ont été traités durement; mais comme la plupart sont insupportables, ils ne pouvaient être corrigés par une autre voie, armés qu'ils sont de tant de priviléges, d'immunités, de phalanges. » Telles étaient les paroles cruelles que la passion dictait à Érasme, d'ordinaire si humain.

L'Angleterre presque seule était tranquille encore. La crainte y arrêtait l'essor des nouveautés. Mais en Allemagne et en Suisse, on pillait, on incendiait partout les couvents, on dispersait les moines, on violait les vierges sacrées. Les villes plus modérées prenaient les monastères sous leur sauvegarde. Mais les religieux devaient seulement nourrir ceux qui avaient fait profession dans le couvent et renvoyer les autres, ne pas recevoir de novices à l'insu du magistrat, laisser partir ceux qui voudraient ne point garder ce qu'ils avaient apporté en entrant et même donner quelque chose pour vivre à ceux qui n'avaient rien. Ils ne pouvaient plus faire voyager leurs colonies d'un lieu à un autre. Il n'était permis aux religieux de prêcher que dans leur monastère, et aux heures accoutumées. Il leur était défendu de pénétrer dans les couvents de vierges pour prendre soin de leur direction. L'entrée des villes était interdite aux vagabonds qui avaient coutume de courir le monde avec des lettres supposées de leurs supérieurs.

Les monastères dont tous les religieux voulaient changer de vie, en avaient la permission. Ceux qui ne voulaient pas, étaient cependant tenus de jurer obéissance au magistrat en ce qui regardait l'intérêt public. On espérait parvenir ainsi à ne plus avoir de moines, ou à n'avoir que des moines plus sages.

Les couvents déserts devaient être convertis en paroisses ou en écoles. On ne souffrait pas que personne fît des vœux perpétuels avant trente-six ans. Tous les soins étaient tournés au devoir de former de bons pasteurs. On devait laisser sub-

sister quelques monastères; mais seulement les monastères remarquables et hors de l'enceinte des villes, placés de préférence au loin dans les campagnes, où les moines pourraient s'exercer activement aux travaux manuels. On pensait qu'il fallait supprimer entièrement la variété des costumes. On ne tolérait pas non plus les *conventicules* annuels appelés *réunions capitulaires* ni les immunités dont les moines abusaient pour faire le mal impunément; mais ils devaient être soumis à leurs évêques et à leurs magistrats, comme les autres prêtres ou laïques.

Érasme ne semblait pas éloigné d'approuver, en partie du moins, ces réformes qui, pourtant, doivent paraître oppressives pour la liberté religieuse; peut-être même les avait-il conseillées. Toutefois, il s'exprimait avec une certaine réserve : « Ces réformes doivent-elles être approuvées? C'est ce que je ne discute pas en ce moment. Mais on réprimera ainsi avec moins de trouble la tyrannie des moines méchants; on veillera aux intérêts des bons, ou plutôt de tous les jeunes gens, afin que désormais ils ne se mettent point dans un tel esclavage. Ce qui s'accomplit dans un tumulte populaire a une issue malheureuse. Lorsque chacun, au gré de son caprice, change de genre de vie, les méchants en profitent pour mal faire. Si la réforme s'exécutait par l'autorité des princes et des évêques, tout serait pour le mieux. » A défaut de cette autorité, le parti le plus sage, c'était que le magistrat, empêchant le désordre, veillât à l'intérêt des bons sans donner aux méchants licence pour le mal. « Plût à Dieu, ajoutait-il, que nous fussions tous de vrais moines, c'est-à-dire morts au siècle ! Mais le monde ne paraît pas devoir supporter plus longtemps ces peuples de moines conjurés, ces foyers de discorde. Sans doute il doit paraître horrible que les paysans aient pillé certains monastères; mais la méchanceté des moines a provoqué ces excès. Étant de connivence entre eux, ils ne peuvent être corrigés par aucune loi. »

Ce qui ravivait la vieille haine d'Érasme contre les moines,

c'était de voir leurs attaques redoubler, tandis qu'il s'exposait à la colère des luthériens. Après la mort d'Adrien VI, N. d'Egmond avait recommencé la lutte contre lui avec plus de fureur que jamais. Érasme pria le prince Ferdinand d'écrire à sa tante Marguerite pour qu'elle imposât silence à ce carme implacable. Peu de temps après la publication du *Traité du libre arbitre*, il avait reçu du lieutenant-général de l'empire une lettre pleine d'affection : Ferdinand était charmé de lire ou d'entendre lire ses ouvrages; quand il pouvait dérober quelques moments aux affaires publiques, il aimait à les passer dans le commerce d'Érasme; lui, du moins, ne parlait ni d'hérésies, ni de schismes, ni d'antechrist; il savait cependant, lorsqu'il le fallait, prendre le rôle de censeur pour rappeler les pontifes et les princes aux mœurs chrétiennes, se tenant à égale distance de la sédition et de la flatterie; heureux imitateur des saints pères, il était injurié et calomnié comme eux; comme eux aussi, les célestes récompenses l'attendaient; non-seulement il avait donné au monde les textes rétablis de quelques saints docteurs, adversaires des hérésiarques; mais il concourait avec un petit nombre d'hommes à guérir une époque troublée par des hérésies impures, séditieuses, indiquant en termes voilés, mais catholiques, ce qu'il pensait et ce qu'il y avait à faire; Ferdinand lui promettait sa bienveillance qu'il avait méritée par des services publics.

Érasme saisit l'occasion de la mettre à l'épreuve. « Il est cruel, lui disait-il, d'être lapidé par les deux partis. N. d'Egmond, sans parler des autres, homme stupide et furieux aux yeux de tout le monde, ne cesse d'invectiver contre moi. Les doctes rient; mais le peuple ne connaît pas sa maladie. L'empereur est loin; mais vous pouvez écrire trois mots à la princesse Marguerite pour la prier de le faire taire, dans l'intérêt de la paix publique. Au reste, c'est un homme incorrigible; il ne se laisse émouvoir par aucune autorité; moqué, il ne sait pas rougir; averti, il dédaigne les avis; les

réprimandes le rendent plus fier; le bâton pourrait seul corriger ce caractère. » Ferdinand écrivit à la princesse ; mais sa lettre, remise à l'archevêque de Palerme, fut tenue secrète. Érasme comptait peu sur la cour de Brabant. Le chancelier était plus obligeant en paroles qu'en actes. Le comte Hochstraten paraissait bon et modéré ; mais sa femme était d'une dévotion qui la livrait à l'influence des moines. L'évêque de Liége était un ami peu sûr, auprès duquel Aléandre l'avait mal servi.

Après N. d'Egmond, Latomus, cet ancien adversaire, venait de l'attaquer de nouveau, sans le nommer, dans trois petits livres publiés à la fois contre Luther. Enfin, quatre dominicains s'étaient réunis pour mettre secrètement au jour un libelle plein d'injures plus que bouffonnes. Vincent, auteur principal de ce libelle, l'avait fait imprimer à Anvers sous le nom d'un anglais fugitif. Il s'était efforcé de le publier quelques années auparavant; mais il en avait été empêché par son *général*.

Érasme écrivit aux théologiens de Louvain pour se plaindre. Il s'adressait particulièrement à ceux dont l'équité était reconnue. « Vincent, disait-il, a publié son livre sous un nom supposé ; mais nul, excepté lui, n'eût pu écrire un livre si insensé et si plein d'ignorance... Il renferme des mensonges impudents, des accusations calomnieuses de luthéranisme. Il y règne une espèce d'ardeur fiévreuse... De tels hommes sont l'opprobre de leur ordre. Ils exposent l'université de Louvain au ridicule et à la haine publique. Ce sont des histrions de cette espèce qui, maintenant, font haïr partout les cours des princes et les universités. Les torts de quelques-uns retombent sur tous. L'université de Louvain montre une tolérance coupable... Elle donne libre carrière au délire d'un carme insensé. Elle laisse circuler dans son sein ce livre où Vincent de Harlem est loué comme un remarquable théologien... Je ne sais jusqu'à quel point vous vous croyez en sûreté ; mais moi, je crains fort que cette

tempête qui nous tourmente ici ne passe un jour chez vous. J'ai le pouvoir de vous nuire, si je voulais ; mais je ne ferai rien qui puisse charger ma conscience. Votre université se remplit d'hommes ignorants et insensés.... Et pourtant le pillage des monastères, l'anéantissement des études théologiques, la ruine des universités, le progrès croissant et pour ainsi dire fatal du fléau, devraient vous apprendre la sagesse. Quand même il y aurait quelque chose d'inconsidéré dans mes ouvrages, il serait plus prudent et plus civil de m'avertir fraternellement ou de fermer les yeux.

« Certains hommes désapprouvent mon écrit sur la confession; mais il est plus désapprouvé encore des disciples d'Œcolampade. Du sein même de l'Angleterre, des personnages doctes m'ont félicité d'avoir raffermi la confession ébranlée. J'ai tenté ce que j'espérais pouvoir obtenir. J'ai écrit entre Zurich et Strasbourg, dans la ville où Œcolampade enseigne que la confession n'est pas nécessaire, et où quelques-uns prétendent qu'elle est pernicieuse. Si l'on connaissait bien l'état de ces régions, on trouverait qu'Érasme a écrit avec beaucoup de hardiesse, vu la situation présente. »

Sa colère éclatait plus violemment dans une autre lettre. « A Louvain, disait-il, certains dominicains ont leur *infâme repaire*. Vincent, homme né pour conduire des bœufs, devenu docteur en théologie, a publié son livre. On ne peut rien imaginer de plus barbare, de plus insipide, de plus ignorant, de plus mensonger, de plus imposteur. »

Un vieil ami, Corneille de Bergues, entendant dire qu'il était en fuite et qu'il se cachait, lui avait écrit avec une affectueuse sollicitude. « Que me dites-vous là ? répondit Érasme. Je suis invité par les plus magnifiques promesses. On m'offre des dignités, des charges d'évêque. Je serais vraiment roi, si j'étais jeune. Pouvez-vous croire ces exécrables frelons qui ne savent que médire? Ils mentent si impudemment, que les gens sensés les croient en démence. Si je reviens au prin-

temps, comme je l'espère, nous boirons ensemble gaiement sous la protection du Christ. »

Jusqu'alors il avait trouvé en France peu d'hostilité; mais le temps était venu où les théologiens de Paris allaient lui livrer de rudes assauts. Dans cette capitale avait paru un livre de Pierre Sutor (1), jadis un des maîtres de la Sorbonne, devenu moine chartreux en Champagne. Ce théologien attaquait surtout *l'ouvrage du Nouveau Testament* et défendait la *Vulgate* contre les critiques de l'auteur. « Il est vraiment en délire, écrivait Érasme à un anglais, son ami. Je lui ai répondu, mais je regrette ma peine. Ils n'ont rien publié contre Luther, à part quelques courtes thèses; ils se déchaînent contre moi dans des livres, déclarant assez par là combien ils détestent les bonnes lettres plus que Luther. Telle est la reconnaissance que me valent les combats soutenus par moi au péril de ma vie. »

Ce qui l'avait ému surtout, c'est que le livre de Sutor, dédié à la Sorbonne, avait été imprimé avec l'approbation des théologiens de Paris. Ce n'était pas tout. Un dominicain saxon, appelé Lambertus Campester, avait altéré les Colloques, en y ajoutant une préface supposée où l'auteur s'accusait lui-même. Un imprimeur connu l'avait imprimée au milieu d'une université qui ne permettait pas d'imprimer les paraphrases d'Érasme (2).

Mais l'adversaire le plus redoutable et le plus dangereux qu'il devait rencontrer en France, était Noël Bedda, principal du collége de Montaigu et syndic de la Sorbonne. Ce théologien avait critiqué quelques passages de la *Paraphrase*

(1) Le Couturier.

(2) Un libraire allemand ayant voulu imprimer à Paris la Paraphrase de saint Luc, la Sorbonne, de qui l'affaire dépendait, ne le permit pas. Ses commissaires, parmi lesquels se trouvait Guillaume du Chesne, firent plus. Ils déclarèrent que la doctrine d'Érasme était erronée en plusieurs points, qu'elle attaquait impudemment les bonnes mœurs, qu'elle traitait avec indignité et impiété l'état sacré des religieux, et qu'à certains égards elle était schismatique. 7 avril 1525.

de saint Luc (1). Ces critiques étaient parvenues à Érasme par l'entremise de François de Loin, qui depuis était mort. Dans sa réponse, il affecta de ne pas en paraître choqué, exprimant le désir que Bedda étendît son examen aux autres paraphrases, et surtout aux *annotations* du *Nouveau Testament* dont il préparait une quatrième édition. Il ne souhaitait rien tant que d'ôter tout ce qui pouvait être une erreur ou une pierre d'achoppement. Il priait donc Bedda de lui indiquer ce qui pouvait blesser les hommes savants et pieux, l'assurant de sa reconnaissance qu'il attesterait même par un écrit. Si ses critiques étaient équitables et franches, il rendrait hommage à sa candeur chrétienne; si elles étaient acerbes et hostiles, il les prendrait en bonne part. Mais la modération était plus convenable dans l'intérêt des théologiens compromis par l'intolérance ombrageuse et médisante de certains hommes. Que pouvaient penser, en effet, les gens sensés et instruits du libelle de Sutor? Que d'attaques injurieuses! que d'arrogance! que d'ignorance et de sottise! On ne voyait partout dans ce livre que *théologastres, petits rhéteurs, demi-savants, hérésies, blasphèmes....*

Bedda lui écrivit assez sèchement que ce qu'il pouvait faire de mieux, c'était de ne plus rien publier; que ses ouvrages étaient forts dangereux, à moins d'être corrigés. Il reconnaissait en lui un génie divin, une façon rare de dire tout ce qu'il voulait; mais il lui reprochait de ne pas avoir assez lu les Scholastiques. Il promettait d'examiner ses autres livres. Érasme lui répondit le 15 juin 1525.

Quoique depuis un grand nombre d'années, il eût trouvé dans beaucoup de lettres une mention peu avantageuse de Bedda, il n'avait pas cessé de le tenir pour bon théologien et honnête homme. Il y avait bien dans ses paroles quelques traits peu favorables à Érasme, mais il ne s'en offensait pas,

(1) Bedda, nommé aussi Beda ou Bédier, avait extrait cinquante propositions. Il fit beaucoup de difficulté pour envoyer ses remarques. Elles étaient si mal écrites qu'on pouvait à peine les lire.

croyant son intention pure. Ce qui l'avait blessé, c'est que Bedda l'appelait souvent *son très cher frère*, et semblait reconnaître en lui un prêtre et non un théologien, titre que ne lui avait refusé ni Clément VII, ni Adrien VI, tout grand théologien qu'il était : « Vous paraissez, lui disait-il, avoir d'Érasme une idée mensongère, vous le figurant comme un homme avide de gloire mondaine, comme un esprit opiniâtre et indocile, tout occupé d'écrire des livres inutiles et ne songeant pas assez à la vie future. J'ai désiré la renommée dans ma jeunesse; maintenant j'en suis embarrassé et accablé; car j'ai trouvé en elle plus d'aloès que de miel. Je me console d'être privé des éloges exagérés qu'on me prodiguait jadis. Je n'ai pas voulu être le coryphée du nouvel Évangile qui a envahi tant de contrées et *tant de cours*. Ce n'est pas une prudence timide qui m'a dirigé. Je trouvais toute sûreté dans la faction; car *je savais ce que beaucoup de gens ignorent*.

« Vous m'engagez à lire Gerson et les auteurs qui lui ressemblent, pour apprendre l'humilité; mais la Scholastique n'a guère d'humble que le style. Elle étale avec pompe la philosophie d'Aristote et d'Averroës. Pour moi, je me sens plus humble en lisant les évangélistes et les apôtres, qu'en lisant les modernes. Depuis quelques années je me prépare sérieusement à la mort que j'attends avec une âme de plus en plus tranquille. La plupart de mes nouveaux écrits se rapportent à ce grave objet. Tels sont les traités sur la *miséricorde du Seigneur*, sur la *manière de prier*, sur la *retenue de la langue*, ainsi que les petits commentaires sur les psaumes. Songeant à me retirer peu à peu de la lice, je m'occupe de corriger mes écrits antérieurs, ceux principalement qui intéressent la foi et la piété. Je me suis toujours tenu à l'écart de la Scholastique, me défiant de mes lumières dans ces questions ardues. Ce que j'aurais pu faire sur ce terrain, je l'ignore. Ma nature m'a porté ailleurs.

« Vous regardez mes écrits comme dangereux pour la foi

chrétienne. Si je me suis trompé, c'est erreur de jugement et non malice d'intention. Je suis accusé de ne pas vouloir reconnaître les erreurs indiquées par Lée et Stunica, qui, selon vous, ne manquent ni par la langue, ni par la science, ni par l'esprit. Quoique ces deux hommes soient incompétents pour me juger à cause de leur vanité et de leur haine, j'ai cependant corrigé beaucoup d'endroits d'après leurs annotations. Je me suis même vu contraint d'effacer certaines choses que j'avais changées sur l'indication de Lée. J'ai pris dans Caranza et dans Stunica cette proposition que vous censurez : « Jésus ne devait obéissance à aucun mortel. »

Aux critiques passionnées des théologiens de Paris, il opposait l'approbation des évêques et des papes. Même après les critiques de Lée, le cardinal Adrien l'avait invité par l'entremise de son chapelain à faire le même travail sur l'Ancien Testament. « Averti de votre faute, disait Bedda, vous ne la reconnaissez pas. » Mais devait-il au premier avertissement s'écrier comme les enfants qu'on va frapper : « Pardonnez-moi, j'ai failli? »

« Le livre de Sutor, poursuivait-il, semble être l'ouvrage d'un homme qui a plus besoin d'un exorciste que d'un médecin. Cependant il a été imprimé avec l'approbation de la Sorbonne. Cette école se déconsidère en tolérant de tels libelles. Il y a, chez certains vieillards surtout, une haine profonde contre tout ce qui respire une littérature plus polie. Ces nouveaux Diogènes, plus superbes qu'Érasme, ne sont pas plus infaillibles dans leurs censures que lui dans ses écrits. En multipliant sans mesure les chefs d'hérésie, on ne supprime pas les hérésies. Quels orages pour un livre obscur de Reuchlin! Une intolérance ombrageuse n'est propre qu'à faire naître le schisme et la révolte. Le pape est plus sage, lui qui fait taire les Stunica et les Prierio...

« Ma conscience est parfaitement en repos au sujet de mes livres, pour ce qui regarde la morale et la pureté de la foi; mais je ne me prétends pas infaillible. Vous décorez du nom

de zèle la démence des calomniateurs. C'est sur eux que doit se reporter votre sollicitude. Vous m'engagez à ne plus écrire. En effet, mon âge, ma santé m'y invitent. Mais beaucoup de personnages probes, instruits, éminents en dignité, les cardinaux de Volaterra et d'York, les évêques de Lincoln et de Londres, l'archevêque de Cantorbéry, m'exhortent à poursuivre mon œuvre. Le roi d'Angleterre me demande instamment un commentaire sur les psaumes; la reine, un traité sur l'institution du mariage. L'évêque de Rochester, depuis longtemps, réclame un ouvrage sur la prédication avec une insistance qui ressemble à de la contrainte. Seul vous me conseillez le repos. Vous craignez que le zèle du chevalier de Berquin ne me soit préjudiciable. C'est à mon insu que ce gentilhomme traduit mes ouvrages. Les originaux existent. C'est d'après eux qu'on doit me juger. Le *Manuel du soldat chrétien* fut approuvé par Adrien, chef de son université. Nul n'y a trouvé à reprendre, excepté dernièrement en Espagne, quand on a voulu en imprimer une traduction en langue vulgaire.

« Je ne connais Louis de Berquin que par ses lettres qui semblent annoncer un homme sage et modéré. Je n'ai jamais cessé de l'exhorter à s'abstenir de toute controverse. S'il est arrivé malheur à l'évêque de Lodève (1), je m'en afflige profondément, car ce prélat m'avait paru digne d'être donné en exemple à beaucoup d'évêques. Vous craignez pour moi le sort de Lefebvre. A mon tour, je redoute pour les théologiens de Paris le sort des théologiens allemands, réduits à voir approuver tout ce qu'ils condamnent. Il y a une très grande différence entre Lefebvre et moi. Lefebvre affirme avec force. Je discute seulement, laissant à d'autres le soin de décider. Il est difficile d'échapper à la critique parmi tant de propositions condamnées, d'ombrages, de sectes, de schismes, de têtes extravagantes. J'ai pour moi la pureté de mes intentions. On a tout fait pour me jeter dans le parti de Luther. J'ai résisté. Si je m'étais mis dans son camp, les choses seraient aujourd'hui en tel état, que les censures des théologiens n'auraient pas grand poids. Je sais que je parle fièrement; mais je pourrais dire quelque chose de plus fier encore, et pourtant très vrai. J'espère avec l'aide de Dieu persévérer dans les mêmes sentiments. Toutefois, si l'on continue, si l'on tolère ces attaques indécentes, on fera une chose très agréable à Luther, mais très désagréable à beaucoup de princes, d'évêques, et au pape lui-même. L'événement fera voir si c'est agir dans l'intérêt de l'ordre des théologiens. Si au contraire la Sorbonne tient à mon égard une conduite plus digne d'elle, je promets à mon tour de me montrer irréprochable, et comme chrétien, et comme homme de paix. Je me propose de relire les passages censurés par vous et de mettre à profit vos observations. De votre côté, vous devez empêcher vos disciples et vos partisans d'amener entre nous quelque fâcheux éclat. Vous trouverez toujours en moi intégrité et modération; mais je ne supporterai pas les *Sutor*. »

(1) Briçonnet, évêque de Lodève et de Meaux.

Il annonçait même le désir de se rendre à Paris pour avoir une conférence avec Bedda, parce qu'il n'avait rien plus à cœur que de mettre ses ouvrages en état d'être lus avec fruit par les gens de bien. Deux mois plus tard, il lui envoya un messager particulier pour chercher ses annotations. Il lui disait qu'il se procurerait Gerson qui n'était pas dans sa bibliothèque, car il était docile aux avis des hommes doctes. Il ajoutait : « J'ai poursuivi le même but que la Sorbonne, mais par une voie différente. La tempête de Luther a troublé le succès de mon œuvre. Je suis décidé à ne plus rien donner de nouveau, mais à corriger les ouvrages que j'ai publiés; je serai reconnaissant à quiconque voudra m'aider. Je m'exécuterai franchement et sans tergiversation. Je me crois catholique, non-seulement parce que je suis en paix avec le pape, l'empereur, le prince Ferdinand, les évêques, mais aussi

parce que je suis plus détesté que personne par la faction luthérienne (1). »

Bedda reçut à la fois les deux lettres. La seconde corrigeait ce que la première pouvait avoir de trop dur. En effet, elle blessa le syndic de la Sorbonne. Il dit publiquement qu'on voyait bien qu'elle avait été écrite dans un premier mouvement de colère, qu'elle était remplie d'orgueil, qu'on ne pouvait la lire sans s'apercevoir qu'Érasme se croyait au-dessus des astres. Il lui répondit qu'il serait fort aise d'avoir une conférence avec lui. Il avouait qu'il n'avait pas lu tous ses ouvrages, qu'il s'était contenté d'examiner les extraits qui lui avaient été présentés. Il ne voulait pas assurer que tous les articles relevés fussent absolument condamnables. Quelques-uns en effet pouvaient être justifiés (2).

Érasme protesta contre toute intention offensante. Sa lettre était écrite pour Bedda seul. Il avait voulu lui parler avec une entière franchise dont l'excès même devait trouver grâce auprès d'un homme si bienveillant. Il le remerciait des annotations qu'il lui avait envoyées, s'expliquait sur quelques articles et parlait encore de Sutor. Puisque Bedda avait tant d'ascendant sur cet homme, il aurait dû lui persuader de ne pas publier un tel livre, ou de ne le publier qu'après en avoir rendu le ton plus modéré. « Je n'ai rien lu, disait-il, qui dénote plus d'ignorance et de fureur. J'apprends que son livre est bafoué par les hommes instruits et honnêtes. »

On voit qu'Érasme aurait voulu éviter une lutte ouverte avec la Sorbonne. Peut-être aussi la tournure que les affaires prenaient en France pendant la captivité du roi, explique-t-elle, en partie du moins, la différence de son langage. En même temps il envoyait au président du Parlement, Jean de Selve, sa réponse à l'invective de Sutor, lui recommandant sa cause et celle des lettres. Il lui avait même dédié ce

(1) La suscription de cette lettre était : *Absolutissimo magistro N. Beddæ domino et amico plurimum observando.*

(2) *V.* Burigny.

petit livre d'après le conseil de N. Béraud. Il s'étonnait que de tels libelles fussent imprimés à Paris avec l'autorisation du Parlement. Il dénonçait aussi le faussaire qui avait altéré ses *Colloques*. « Ces excès monstrueux, disait-il, ont soulevé contre les moines la haine publique. Aussi, en Allemagne, travaille-t-on à abolir les couvents et à les convertir en paroisses. »

Il s'efforçait aussi de modérer le zèle d'amis inconsidérés; car il savait que rien n'est plus nuisible aux hommes comme aux institutions. Le chevalier de Berquin, gentilhomme de l'Artois, appelé dans son temps le plus savant des nobles et le plus noble des savants, traduisait à Paris ses petits livres en langue vulgaire (1). Érasme ne mettait pas en doute ses bonnes intentions; mais il lui représentait que c'était envenimer les haines qui le poursuivaient. « Ennemi des disputes par nature, disait-il, mon âge et ma santé me font désirer encore davantage le repos. Vous aussi, mon cher de Berquin, vous feriez mieux de ne pas renouveler une lutte assoupie. »

Il déplorait souvent la fatalité qui l'avait jeté au milieu de ces controverses. Il écrivait à Germain de Brie : « O trois et quatre fois heureux, celui qui, comme vous, s'est toujours renfermé dans les jardins des Muses et n'a jamais touché aux broussailles de la théologie ! Comme j'envierais votre repos, si vous m'étiez moins cher, et si je ne regardais absolument vos avantages comme les miens propres ! A notre époque, il est également peu sûr de composer de bons et de mauvais livres. Les maîtres de la doctrine ont formé entre eux une étrange conjuration. Ces hommes ne me proclament théologien que lorsqu'il me faut exposer à tout le poids des haines; mais quand il s'agit de partager la gloire, je suis retranché du catalogue des théologiens. « Au reste, ajoutait-il fièrement,

(1) Entre autres, l'*Éloge du mariage*, la *Manière de prier*, la *Plainte de la Paix*.

c'est une prérogative royale que d'être diffamé, même en faisant du bien à tous. »

Un italien appelé Cœlius Calcagnino avait composé un petit livre sur le libre arbitre. Une copie manuscrite de cet opuscule fut apportée à Érasme qui croyait avoir vu l'auteur chez Richard Pace, à Ferrare. Ce traité court, mais écrit avec art, annonçait un homme qui avait pénétré fort avant dans le sanctuaire de la philosophie. Il plut beaucoup à Érasme qui allait le livrer aux imprimeurs, lorsqu'un passage le fit hésiter. C'était celui où Cœlius semblait partager le soupçon de ceux qui, voyant Érasme contempler, en silence et les bras croisés, les ravages du *sanglier farouche acharné contre la vigne du Seigneur*, l'accusaient de se plaire à un tel spectacle. Trois mots changés pouvaient corriger ce passage ; mais il se fit scrupule de faire le moindre changement dans l'œuvre d'autrui sans l'agrément de l'auteur. Il se plaignait de l'animosité avec laquelle il était attaqué par certains italiens et en particulier par le prince de Carpi (1). Dans toutes les réunions, dans tous les repas, à ce qu'on écrivait, ce personnage proclamait qu'Érasme n'était ni un philosophe, ni un théologien, qu'il n'y avait en lui aucune science solide ; mais quand il s'agissait d'exciter la haine contre lui, on disait que seul avec sa plume, il aurait pu éteindre tout cet incendie.

Cœlius répondit avec modestie qu'il n'avait pas composé son petit livre pour qu'il vît le jour, encore moins pour qu'il vînt entre les mains d'Érasme. Il voulait seulement se montrer reconnaissant envers celui qui lui avait envoyé le *Traité du libre arbitre*. Il n'était pas moins ami d'Érasme qu'ennemi de Luther. L'arrogance de cet homme avait été nourrie par la faiblesse des attaques dirigées contre lui. Il fallait, ou le dédaigner, ou l'accabler tout d'abord par la force des écrits... Étrange était la folie de ceux qui voulaient assi-

(1) Albert Pio ou Pius, de la maison de Savoie, à qui le duc de Ferrare enleva la moitié de son état. Il se mit sous la protection de François Ier. Il alla d'abord à Rome, où il s'occupa de matières théologiques.

dirait. Ce qui afflige tous les gens de bien avec moi, c'est que grâce à votre caractère si arrogant, si provocateur, si factieux, vous ébranlez l'univers entier par une division funeste. Vous exposez les gens de bien et les amis des bonnes lettres à la haine furieuse de certains pharisiens. Vous armez pour la révolte les méchants et tous ceux qui désirent des bouleversements. En un mot, vous conduisez l'affaire de l'Évangile de manière à tout confondre, le sacré et le profane, comme si vous mettiez votre zèle à empêcher que cette tempête n'ait une fin heureuse : but vers lequel j'ai toujours dirigé mes efforts.

« Ce que vous me devez, de quel prix vous avez payé mes services, c'est ce que je ne veux pas examiner. Quoi qu'il en soit, c'est une affaire privée. Le malheur public, voilà ce qui m'afflige : cette confusion irrémédiable de toutes choses, que nous ne devons qu'à votre esprit emporté, rétif aux conseils de sages amis, docile à toutes les excitations de gens légers et fourbes. Quels hommes vous avez arrachés à la puissance des ténèbres, je l'ignore. Mais c'est contre ces ingrats que vous deviez diriger la pointe de votre plume plutôt que contre une discussion modérée. Je vous souhaiterais un meilleur esprit, si vous étiez moins satisfait du vôtre. Vous me souhaiterez ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas votre esprit, à moins que le Seigneur ne l'ait changé. »

Ces vives paroles font voir que le temps des ménagements était passé. On lit dans une lettre intime : « Luther, à l'instigation de gens qui pourtant sont en désaccord avec lui sur l'Eucharistie, a écrit contre moi de manière à ne laisser aucune place à l'amitié. » Il soupçonnait Mélanchthon lui-même d'avoir manqué aux devoirs qu'elle impose ; mais celui-ci réclama et fit admettre sa justification. Ce qui semblait certain, c'est que Luther avait d'abord résolu de garder le silence ; il le déclarait lui-même. Mais lorsque Jérôme Emser eut traduit en allemand le *Traité du libre arbitre*, ses amis, outrés de la jactance de certains hommes, l'avaient excité par leurs

lettres à terrasser Érasme, s'il voulait que son parti pût se maintenir. Dès lors Luther, se livrant à toute sa violence, avait accusé son adversaire de ne croire ni à l'existence de Dieu, comme Lucien, ni à la Providence, comme Épicure, de tourner en dérision les Écritures sacrées, d'être l'ennemi déclaré de la religion chrétienne. Ce qui ne l'empêchait pas de trouver qu'il avait été bien modéré, contrairement à sa nature et à son habitude. Ses amis eux-mêmes s'étonnaient de la modération de sa réponse, alors qu'il avait été, selon eux, attaqué avec tant de violence.

Érasme croyait deviner, d'après certains passages que Pélican dans ses lettres lui avait communiqué quelque chose de leurs entretiens particuliers. Non content de cette indiscrétion inexcusable, Pélican avait répandu le bruit qu'Érasme pensait comme lui au sujet de l'Eucharistie. Celui-ci avait coutume, ainsi qu'il l'avouait, de discuter librement sur toutes choses avec des amis éclairés, surtout en l'absence des faibles, le plus souvent par amour de la libre recherche, quelquefois par manière d'essai ou pour examiner, d'autres fois encore par caprice d'humeur. Peut-être même en ceci poussait-il l'ingénuité au-delà des justes bornes; il en convenait. Mais jamais, ni sérieusement ni en plaisantant, il n'avait dit qu'il n'y eût que du pain et du vin dans l'Eucharistie, qu'il n'y eût pas le corps et le sang réels de Jésus-Christ. Jamais un pareil sentiment n'avait pris possession de son âme. Quelques doutes légers avaient pu effleurer son esprit, mais il les avait repoussés en considérant l'amour incompréhensible de Dieu pour nous, en pesant les paroles des divines Écritures qui avaient forcé l'assentiment de Luther lui-même, si prompt à rejeter les opinions professées par l'Église catholique.

Il écrivit à Pélican pour se plaindre de sa manière d'agir. « La force évangélique, lui disait-il, ne détruit pas les vertus morales, mais elle les porte à la perfection. C'est une chose contraire non-seulement à la vertu, mais à tout sentiment

humain, que de trahir les secrets de l'amitié. Vous avez fait pis encore. Vous avez communiqué mystérieusement à Jean de Lasco ce qu'Érasme n'a jamais dit ni pensé. Le trait était lancé, et cet excellent jeune homme allait l'emporter avec lui dans sa patrie, si le hasard n'avait fait tomber la conversation sur ce sujet. » — « Je sais, ajoutait-il, combien l'autorité des Conciles a peu de poids auprès de vous; pour moi, je ne méprise même pas celle de l'Église romaine, surtout quand elle est d'accord avec toutes les autres... C'est l'Église qui m'a persuadé de croire à l'Évangile; c'est elle aussi qui m'a enseigné à interpréter les paroles qu'il contient. Jusqu'ici, avec tous les chrétiens, j'ai adoré dans l'Eucharistie le Christ qui a souffert pour moi, et je ne vois pas encore de raison qui doive me faire abandonner cette croyance. Aucun raisonnement humain ne pourra me séparer du sentiment unanime de l'univers chrétien. Ces cinq paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » ont plus de valeur pour moi que tous les raisonnements d'Aristote et des autres philosophes pour démontrer l'éternité du monde. »

Pélican avait donc été non-seulement indiscret, mais imposteur. Il avait voulu abuser de son nom pour accréditer une opinion à laquelle il croyait lui-même depuis peu (1). « Jusqu'ici, ajoutait Érasme, je m'appuie fortement sur le consentement universel de l'Église. Je me laisserais mettre en pièces, membre par membre, plutôt que de professer votre opinion qui est contraire à ma conscience. Libre à vous de divulguer les épanchements de l'amitié et tous les propos sérieux ou plaisants échappés à l'abandon d'une causerie familière; mais moi, je ne souffrirai pas qu'on me représente comme l'auteur ou le sectateur d'un dogme qui n'a jamais été ni dans ma bouche ni dans mon cœur... »

Le nom de Pélican ne se trouvait pas dans cette lettre qui

(1) Farel avait glissé un mensonge semblable à l'oreille d'un anglais, disant qu'Érasme pensait bien, mais qu'il n'osait professer son opinion.

devait demeurer secrète; mais Berus et un certan Cantiuncula, docteur en droit civil et en droit canon, la montrèrent à quelques personnes. Elle fut lue à Bâle en plein sénat. Traduite en allemand, elle se répandit au loin. Érasme le regretta. Pélican répondit par plusieurs lettres verbeuses et pleines d'inconvenance. Il allait jusqu'à menacer son adversaire de la relégation. Érasme lui conseilla de mieux employer son temps et de ne pas troubler le repos d'autrui. « Vous êtes disert avec la langue, mais non avec la plume, lui disait-il; si vous avez quelque chose à me communiquer, dites-le-moi désormais en face. » Alors Pélican se rendit auprès de lui. Érasme lui demanda ce qu'il prétendait par ses lettres. Il répondit avec embarras. Son interlocuteur le pressa vivement. Enfin il avoua d'une manière telle quelle avoir dit qu'il pensait comme Érasme. Celui-ci voulut savoir quelle était cette pensée commune. Après beaucoup de tergiversations, il répondit : « C'est que le corps et le sang du Seigneur sont dans l'Eucharistie. Pensez-vous de même ? — Oui, dit Érasme, et sans restriction. Croyez-vous qu'ils soient là seulement en signe ? — Non, répliqua Pélican. Mais je pense que la vertu du Christ s'y trouve présente. » — Érasme poursuivit : « Ne croyez-vous pas que la substance du corps est là aussi présente? » Il déclara qu'il ne le croyait pas. Ensuite Érasme lui demanda si jamais il avait professé cette opinion devant lui. Pélican avoua que non et c'était vrai. Alors son interlocuteur le pria de dire si jamais il l'avait entendu lui-même exprimer ce sentiment. Pélican répondit que non; en effet, il l'avait souvent entendu manifester une opinion contraire, mais grâce à une équivoque, il croyait pouvoir dire qu'ils pensaient de même. Bientôt Pélican fut appelé à Zurich pour y enseigner les lettres hébraïques. « Ce sera, disait Érasme, le dernier des évangéliques auquel j'aurai confié quelque chose. »

Lorsque le livre d'Œcolampade avait paru, le sénat de Bâle, quelque peu troublé par cette opinion nouvelle, avait

consulté officieusement Érasme, Berus, Bon. Amerbach et Cantiuncula. Aussitôt Zwingle, Œcolampade, Capiton et Pélican, avaient pris fort à cœur l'affaire. Une lettre de Capiton avait dirigé son essor vers Bâle pour enlever toute autorité aux quatre personnages. Un libelle diffamatoire fut même préparé. « Tels sont, disait Érasme, les secours sur lesquels s'appuie l'Évangile. » Il n'avait été consulté que sur le point de savoir si le livre d'Œcolampade renfermait quelque chose qui dût en faire interdire la vente publique. Il avait répondu, sans rien dire d'injurieux pour Œcolampade.

Interrogé par le magistrat sur le fond même du débat, il avait déclaré qu'il ne croyait pas autre chose que ce que l'Église avait défini. Cette réponse avait mécontenté les nouveaux évangéliques qui voulaient faire triompher leur sentiment. Luther, avec quelques-uns de ses disciples, défendait à sa manière le dogme de la présence réelle, si vivement attaqué par le plus grand nombre des novateurs. De part et d'autre, la question était débattue dans des petits livres mordants. En Suisse, on décida qu'une discussion publique aurait lieu vers la Pentecôte, dans la ville de Baden, ainsi nommée à cause de ses bains. Érasme avait commencé un écrit sur l'Eucharistie, mais il avait interrompu son travail, dans la crainte de voir renaître à cette occasion la révolte qui avait éclaté l'année précédente. D'autres motifs encore le portaient à s'abstenir, comme on le verra bientôt. Œcolampade avait pour lui la plus grande partie du peuple et plusieurs sénateurs. L'assemblée convoquée à Baden se réunit. Érasme, malgré le désir de tous les Suisses et l'invitation du sénat de Bâle, n'y assista pas, mais il adressa une lettre à la nation assemblée. En voici la substance : Il espérait que l'esprit de Jésus inspirerait à leurs cœurs des conseils salutaires pour s'attacher d'un concert unanime à la doctrine de l'Église catholique. Il croyait devoir seulement leur donner un avis qui les intéressait non moins que lui-même. Quelques jours auparavant, on avait répandu un petit livre qui

avait pour titre : *Opinion de Luther et d'Érasme sur la cène du Seigneur*. Il était difficile de dire s'il y avait dans ce livre plus de sottise que de malice. Il portait un nom supposé (1). Sous la forme d'un éloge pompeux, Érasme recevait un éclatant outrage. L'auteur lui attribuait de la propension pour une opinion déjà anciennement condamnée par l'Église catholique. Il l'accusait de cacher par timidité sa pensée véritable. Il citait des passages de ses livres impudemment altérés pour autoriser ce soupçon. Érasme se proposait bientôt, peut-être en moins de six jours, d'étaler dans un écrit imprimé le délire de l'écrivain.

Pour éclairer les simples, il protestait d'avance qu'il n'avait rien écrit de contraire au dogme reconnu par l'Église catholique, d'après les livres sacrés. Il n'avait jamais approuvé ni de vive voix ni autrement l'opinion de Wiclef, renouvelée maintenant par quelques-uns. Cette déclaration lui suffisait devant les hommes, mais il appelait sur sa tête la colère de Dieu, si jamais de cœur il s'était séparé sur ce point de la doctrine catholique. C'était un triste courage que de n'oser signer ses livres et de troubler le monde par des écrits anonymes et des nouveautés. Pour lui, il ne suivait qu'une règle, sa conscience, sans autre crainte que celle de Dieu. Tels étaient ses sentiments sincères. A la justice de la nation helvétique, il appartenait de ne point permettre à des esprits légers et extravagants de se jouer ainsi impunément de la vie et de la réputation d'autrui, en compromettant les intérêts publics.

L'auteur du libelle était Léon de Zurich. Il le déclara lui-même dans un écrit en langue allemande, qui fut publié. Il ajouta une lettre manuscrite beaucoup plus violente où il provoquait Érasme à une lutte à outrance. Mais celui-ci préféra se taire. A vrai dire, sa croyance au sujet de l'Eucharistie ne fut pas toujours aussi nette et aussi ferme qu'il l'assurait. Dans ses annotations sur le Nouveau Testament, dans ses Paraphrases, il avait laissé échapper des paroles équivoques. Il écrivait à Bilibald : « Pour moi, le sentiment d'Œcolampade ne me déplairait pas, s'il n'avait contre lui la croyance universelle de l'Église, car je ne vois pas ce que fait un corps insensible et qui même sensible serait inutile, pourvu que la grâce spirituelle soit présente dans le signe; et pourtant je ne puis m'écarter de la croyance commune de l'Église, et je ne m'en suis jamais écarté. » Dans un post-scriptum d'une autre lettre, il disait : « Sur quelques points du dogme eucharistique, moi, homme peu instruit, j'aurais quelques doutes, si l'autorité de l'Église ne fortifiait pas ma foi. » Plus tard, nous le verrons affirmer sa croyance plus catégoriquement.

(1) Le nom de *Léopold*.

Bilibald avait composé sur cette matière un petit livre qui plaisait aux ennemis de Luther autant qu'il déplaisait aux partisans d'Œcolampade. Érasme voyait avec peine ce désaccord. « S'il blessait seulement les méchants, disait-il, ce serait supportable; maintenant, grâce à ce dissentiment, certaines gens qui ne veulent de bien à aucun homme vertueux, lèvent la tête; j'aurais voulu que cette discussion eût été remise à un autre temps, ou que l'on fût d'accord dans la vérité. » Ces paroles font voir qu'il ne désirait guère le triomphe du parti ecclésiastique, tant qu'une réforme pacifique ne pourrait pas être espérée, comme une garantie contre le retour du mal et contre les excès de la victoire.

Ce qui augmentait sa tiédeur, voisine de l'hostilité, c'étaient les accusations violentes des théologiens et des moines, qui ne cessaient pas. On l'attaquait partout, en France, en Angleterre, en Brabant, en Espagne, en Italie; mais en ce moment les coups les plus redoutables partaient de la France. En répondant aux critiques de Bedda, Érasme s'était efforcé vainement de garder la plus grande modération sur la plupart des articles. Ayant appris que le syndic de la Sorbonne s'était offensé de sa franchise, il envoya ses réponses à la

Faculté elle-même, pour qu'elles fussent examinées par des hommes exempts de haine et d'envie. S'ils y trouvaient quelque chose qui fût contraire à la pureté de la doctrine, il les priait de l'avertir fraternellement. Il corrigerait ou expliquerait d'une manière satisfaisante les points censurés.

Le fougueux syndic, de plus en plus choqué (1), publia un livre contre Érasme et Lefebvre, avec l'assentiment de la Faculté. Voyant l'orage qui le menaçait, Érasme invoqua la protection du Parlement. Au lieu d'attendre le jugement de ses collègues, Bedda, n'écoutant que sa haine, s'était hâté, disait-il, de lancer ses calomnies, au grand déshonneur d'une école célèbre et de l'ordre entier des théologiens, comme aussi à la grande joie des luthériens et de ceux qui étaient encore pires... Pour lui, il ne prétendait pas être infaillible, mais on n'avait pu encore faire voir dans ses livres une seule erreur condamnée. Il avait cru devoir donner des avertissements salutaires sur certains abus; mais il était ennemi du scandale et du schisme. Il avait mieux aimé se voir déchiré par les exagérés des deux partis que d'être en sûreté dans la faction. Il n'était pas juste qu'on imprimât à Paris les livres de Sutor et de Bedda, tandis qu'on interdisait les autres. Pourquoi pousser au luthéranisme ceux qui n'étaient pas pour Luther et qui, en lui donnant leur assentiment, pourraient renouveler la tragédie? Dans sa haine calomniatrice, Bedda n'avait tenu compte ni de ses réponses, ni des corrections de la dernière édition. Le parlement devait, dans l'intérêt de la paix publique, imposer un frein à cette rage de médire, ou permettre la libre circulation de ses réponses. Prêt à servir sous la même bannière avec les défenseurs de

(1) Ce qui paraît avoir augmenté la colère de Bedda, c'est qu'Érasme avait cherché à le tourner en ridicule, ainsi que G. du Chesne, dans son édition des *Colloques*, de 1526. « Que nous apportez-vous de nouveau de Paris? » dit un des interlocuteurs. — « Une chose incroyable, une bette dogmatise et un chêne prêche, *beta sapit et quercus concionatur*. — C'est un prodige. Il faut qu'ils n'aient pour auditeurs que des champignons. »
V. Burigny, t. II, p. 208.

la pureté de la foi chrétienne, il croyait tenir une conduite plus modérée, en demandant l'appui du Parlement, arbitre suprême du droit et de l'équité, qu'en répondant à la fureur par la fureur.

De son côté, Sutor, non content d'avoir publié le livre assez volumineux où il relevait des témérités, des hérésies, des blasphèmes sans nombre, lançait un nouvel écrit beaucoup plus violent que le premier. « Sous prétexte de défendre la religion, écrivait Érasme à Chiregati, ces hommes obéissent à leur haine contre les bonnes lettres. Ils se livrent à d'étranges menées pour blesser d'une manière quelconque ceux qui favorisent leurs progrès. Ils ne me laissent aucun loisir pour faire ce que mon âme désire et ce que votre piété me conseille. »

Il adressa au supérieur de la Grande-Chartreuse une lettre modérée où, tout en se plaignant de Sutor, il semblait avouer qu'il n'était pas à l'abri de tout blâme. Il était heureux, disait-il, d'apprendre qu'un religieux d'une piété si haute daignait lire ses écrits. Il le priait de lui dire ce qui pouvait l'avoir choqué. Peut-être avait-il été rendu trop confiant par les éloges universels qui retentissaient à ses oreilles. Deux ou trois critiques bienveillantes l'auraient beaucoup mieux servi.

Maintenant il se punissait lui-même de sa témérité. Il avait mis tant de soin au *Saint Jérôme*, qu'il ne voyait pas ce qu'un lecteur même ombrageux pouvait demander de plus. Il avait fait le même travail sur les *Adages*. Il avait commencé aussi à revoir les *Paraphrases* et se préparait à corriger de même tout le reste. Obligé de descendre dans l'arène malgré son âge, pour répondre au livre virulent de Luther, il essuyait en même temps les attaques du parti opposé. Pierre Sutor l'avait provoqué sans cause. Satisfait du lustre donné à son nom obscur, il avait opposé à l'*Apologie* d'Érasme une *Contre-Apologie* bouffonne et furieuse auprès de laquelle le livre précédent pouvait sembler honnête et sage. Il lui

refusait toute science théologique. Il l'accusait de blasphémer contre tous les saints et contre Dieu même. Comme preuve, il citait un passage de l'*Éloge de la Folie* où le hasard divinisé s'attribuait en grande partie l'invention des arts. Il n'avait pas craint d'attaquer l'ouvrage du *Nouveau Testament*, qui avait pour lui les plus augustes autorités, celle du pape, celle de tant d'évêques et de tant de théologiens. Bedda avait fait de vains efforts pour modérer sa plume dans le premier livre. Comme lui, beaucoup de théologiens désapprouvaient sa conduite et rougissaient de l'avoir pour collègue.

Dans cette lettre, Érasme avait su contenir sa colère. Nous la verrons éclater bientôt avec une singulière énergie. Louis de Berquin avait été de nouveau jeté en prison pour avoir traduit quelques-uns de ses opuscules, et l'on instruisait activement contre lui. La mère du roi avait écrit par deux fois aux délégués d'attendre le retour de François Ier, qui était prochain. Les délégués n'en avaient pas moins procédé contre le gentilhomme et l'avaient déclaré hérétique. Le roi, à son retour, ayant appris ce qui s'était passé, leur fit dire qu'il voulait connaître de cette affaire et qu'il leur demanderait compte de la vie et de la mort de Berquin (1). En attendant, le chevalier continuait dans sa prison de discuter avec les théologiens. Érasme n'approuvait pas sa téméraire hardiesse, mais il se réjouissait qu'il eût échappé. Il écrivait à François Molin : « Je me réjouis qu'*un Dieu*, paraissant à propos, ait mis un frein à ces furies conjurées pour la ruine des bonnes lettres et la perte de la vigueur évangélique. Ces pharisiens ne trouvent aucune cruauté suffisante. » Il avait reçu les articles condamnés qui, selon lui, révélaient seulement les plus impudentes calomnies et la plus grossière ignorance.

Certains amis le pressaient dans leurs lettres de féliciter le

(1) Par sa lettre au Parlement, datée d'Amboise, 9 avril 1526, François Ier avait fait savoir qu'il était mécontent de la vivacité avec laquelle certains docteurs agissaient contre Érasme.
V. Burigny, t. II, p. 217.

roi de France sur son heureux retour au milieu de son peuple. Érasme hésitait. C'était un sujet délicat. Il importait de ne blesser personne. Avant d'écrire; il voulut être renseigné sur le véritable état des choses. Pour le connaître, il eut recours à François Molin et à un ancien domestique, Hilaire Bertulphe, car il n'était pas sûr de se fier aux bruits populaires. Il voyait peu de personnes se féliciter d'une paix qui ne semblait pas devoir durer, parce que les conditions en étaient trop dures. « Mais, disait-il, j'espère que cette infortune sera heureuse pour le roi... A l'avenir, il ne se laissera pas si facilement aller à la guerre. Toutefois, j'aurais souhaité que cette sagesse lui eût coûté moins cher. » Molin ne répondit pas. Il avait péri d'une mort tragique (1).

Cependant, le 16 juin 1526, Érasme écrivit au roi la lettre qui est ici reproduite en grande partie : « Plus le malheur des temps passés nous a causé une longue et cruelle affliction, ô vous le plus chrétien des rois, plus la sérénité, revenue enfin, nous a donné de joie... Certes, j'avais le cœur serré en voyant que la fortune avait mal répondu à la magnanimité et aux vertus d'un monarque dont la bienveillance prononcée pour moi s'était fait pleinement voir par des preuves nombreuses... De même, je me réjouis de ce que, grâce à la faveur du ciel, la France a recouvré son roi, le monde, sa tranquillité, le chœur des gens de bien et des savants, son protecteur...

« Quoique cette paix semble à quelques-uns avoir été conclue à des conditions sévères, pour ne pas dire prop rigoureuses, j'ai pourtant confiance que le maître suprême du monde, dans ses conseils mystérieux et impénétrables, tournera toutes choses à une heureuse fin... Si une solide union s'établit entre les monarques chrétiens, les Turcs seront moins hardis. Ceux qui, flattant à leur convenance tantôt un roi, tantôt un autre, sont puissants par vos divisions, seront

(1) *V.* la note P, à la fin du volume.

remis à leur place. De cette façon, vous pourrez tout à la fois remédier au fâcheux état des bonnes études et aux maux, depuis longtemps intolérables, qui travaillent l'Église. Maintenant chacun des deux partis renferme quelques méchants déclamateurs, entêtés et sans jugement, qui, par leurs clameurs et leurs libelles furieux, attisent cet incendie. Il se trouve à Paris quelques esprits malheureux, nés pour haïr les bonnes lettres et la paix publique, dont les principaux sont Noël Bedda et Pierre Sutor, moine chartreux. Ces hommes, par des écrits pleins d'ignorance et de fausseté, se livrent eux-mêmes à la risée du monde, se répandent en injures plus que bouffonnes contre Lefebvre et contre moi. Les gens instruits et sensés se moquent d'eux ; mais ils blessent notre réputation auprès des ignorants et des simples. Ils corrompent le fruit que nous avons cherché au prix de tant de veilles. Lefebvre répondra pour son compte. Quant à ce qui me regarde, je puis montrer dans les censures de Bedda cent mensonges manifestes et des calomnies révoltantes ; et si l'affaire était traitée en langue vulgaire, les jardiniers et les cordonniers pourraient juger que ces hommes n'ont pas la tête saine.

« J'envoie quelques passages brièvement annotés ; et voilà ceux qui prononcent sur les questions d'hérésie, d'après les dénonciations desquels d'honnêtes gens sont traînés en prison et jetés dans les flammes ; car ils aiment mieux les faire périr à tout prix que de se voir eux-mêmes convaincus de calomnie. S'il leur est permis de mentir contre nous avec tant d'impudence, et cela dans des livres publiés, et si, par contre, il ne nous est pas permis à nous-mêmes de repousser la calomnie, que sera cette université jadis célèbre, sinon une caverne de brigands? Si ces pharisiens voient une telle audace impunie, aucun homme de bien ne sera en sûreté. Ils mettent en avant le prétexte de la foi; mais en réalité ils poursuivent un autre objet ; ils préparent sourdement leur domination même sur les princes : c'est là qu'ils tendent par

leurs ténébreuses menées. Si le prince n'obéit pas en tout à leur volonté, il sera accusé de favoriser les hérétiques et pourra être abandonné de ses sujets, à l'appel de l'Église, c'est-à-dire de quelques faux moines et de quelques faux théologiens conjurés ; qu'ils poursuivent ce but par des voies obscures, leurs écrits mêmes le déclarent. Il sera donc sage d'arrêter les commencements. Je ne parle pas de tous les moines et de tous les théologiens ; mais de certains d'entre eux dont la méchanceté ignorante a plus de pouvoir que la docte modération des autres.

« On m'a fait parvenir des articles recueillis par je ne sais quels délégués dans mes livres que Louis de Berquin a traduits. Ces censures ne sont pas beaucoup plus raisonnables que celles de Bedda. Pour ce fait, un homme se trouve en péril. La mort de Papillon a fait naître de graves soupçons d'empoisonnement : Fr. Molin et du Blet ont péri ; Michel d'Arande a été en danger. On a deux fois poursuivi L. de Berquin. On s'attaque maintenant à Lefebvre et à Érasme. On recueille dans mes livres des soupçons et des calomnies. On n'a pu encore montrer un seul passage renfermant une opinion contraire à la foi chrétienne. S'il est pieux d'écarter de l'Église les séditions et les doctrines perverses, il est impie d'accuser d'impiété ceux qui combattent pour la piété évangélique et de pousser dans le camp de l'ennemi ceux que nous voyons lutter pour nous contre cet ennemi même.

« Mais je montrerai une autre fois comment la tyrannie de ces hommes peut être réprimée, si votre Majesté très chrétienne veut que cette communication soit secrète ; car l'affaire réussira mieux ainsi. En attendant, je demande que votre royale autorité réprime les fureurs des Sutor et des Bedda, et les empêche de diffamer les gens de bien par de tels mensonges ou les force à souffrir que nos défenses soient imprimées et lues à Paris; car il serait tout à fait injuste qu'il leur fût permis de répandre leurs poisons, et qu'il

ne nous fût pas permis à nous-mêmes de leur opposer nos antidotes. J'ai écrit un peu librement, ayant appris de plusieurs personnes que votre royale Grandeur aime un langage franc et sans fard. Je montrerai l'exacte vérité de ce que j'ai écrit et même, sans le secours de mes paroles, la chose parle assez d'elle-même... »

François Ier songeait à s'affranchir des funestes conditions du traité de Madrid. Il laissa le chevalier de Berquin discuter dans sa prison avec les théologiens et s'occupa de ses propres affaires. Lefebvre, se voyant menacé pour avoir traduit les Évangiles en français, avait pris la fuite. Il vécut quelque temps à Strasbourg, sous un faux nom, semblable, disait Érasme, à ce vieillard de la comédie qui était Chrémès à Athènes et Stilpon à Mégare. Bientôt il fut rappelé à la cour.

Tandis qu'en France on sévissait avec rigueur contre les hommes accusés de luthéranisme, en Angleterre on exerçait sur tous les livres une censure sévère. Le franciscain Standicius, devenu évêque, avait la haute main dans cette inquisition. La vente des *Colloques* avait été interdite ; ce qu'on n'avait osé faire ni à Louvain ni à Paris, où se trouvaient, selon Érasme, les ennemis les plus acharnés des lettres. Cependant il avait reçu du cardinal Wolsey une lettre non-seulement bienveillante, mais affectueuse. Il invoqua sa justice en faveur des *Colloques* : qu'on cherchât par toute sorte de moyens à réprimer un fléau croissant de jour en jour, il l'approuvait fort ; mais en arrachant l'ivraie, la sagesse des princes devait préserver le froment de tout dommage. Dans les *Colloques*, il n'y avait rien d'obscène, rien d'impie, rien de séditieux. Il s'y trouvait un grand nombre d'avis utiles à la jeunesse. Peut-être quelques mots trop gais ou trop hardis pouvaient-ils effaroucher certains lecteurs austères ou ombrageux ; mais on n'était jamais à l'abri des censures de telles gens. Peut-être aussi quelques personnes voyaient-elles dans ces dialogues une œuvre futile pour un vieillard ; mais ne

louait-on pas les vieux maîtres qui s'abaissaient jusqu'à épeler avec les enfants pour leur apprendre à lire ?

Il priait le cardinal de confier l'examen des *Colloques*, non pas à Morus ou à Tunstall, ses amis, mais à un homme à peu près impartial. Si l'on y trouvait des impiétés, on pouvait les ôter des mains de la jeunesse ; mais si l'on était choqué de quelques passages trop légers, on pouvait, d'après le jugement d'hommes honnêtes, les corriger et laisser les jeunes gens tirer profit de ce livre.

L'évêque de Lincoln, Langland, son bienfaiteur, l'ayant invité dans une lettre à cesser d'écrire ces dialogues qui déplaisaient à beaucoup de gens, Érasme, tout en promettant de se rendre à ce conseil, fit observer au prélat que des amis sages et doctes aimaient fort cet ouvrage. « Il y a, disait-il, des esprits chagrins qui ne peuvent rien souffrir d'enjoué. Si Votre Grandeur a le temps de lire ce petit livre d'un bout à l'autre, elle comprendra que, sans parler de l'instruction, il y a là un grand nombre de choses qui intéressent la bonne éducation de la jeunesse. On y a joint l'attrait du plaisir pour amorcer un âge qui se laisse prendre à l'agréable plus qu'à l'utile. »

Il avait toujours à Louvain d'ardents ennemis. On avait cherché à le brouiller avec l'archevêque de Palerme. Dans son *Catalogue*, parlant des grands personnages de qui il n'avait rien reçu, il avait dit : Ce prélat m'a donné ce que je cherchais auprès de lui, c'est-à-dire sa faveur et sa bienveillance. Il avait fait une mention pareille de l'évêque de Liége. Mais il avait ajouté : Si je rappelle cela, ce n'est pas que je me plaigne de la générosité des princes. Les largesses qu'ils ont faites aux bonnes études, je les tiens comme faites à moi-même. On avait pourtant insinué au chancelier des Pays-Bas qu'Érasme l'accusait d'avarice. Peut-être n'était-il pas tout à fait innocent d'intention ; mais il se disculpa de son mieux : il représentait la pénurie où il s'était vu de répondre aux exigences des bibliophiles qui l'assaillaient de requêtes,

Au fond, il était fort mécontent de cette cour. « Si l'empereur, disait-il, avait connu les circonstances de toute cette affaire, non-seulement il jugerait que je ne mérite pas d'être privé de ma pension ; mais, de lui-même, il m'accorderait de très grandes récompenses. Les frémissements et les libelles des luthériens le déclarent et Luther lui-même l'avoue franchement : nul n'a plus brisé l'audace et les forces de la faction que moi, homme chétif, vieux, valétudinaire ; et cela dans la partie de l'Allemagne où elle règne principalement. Vos gens du Brabant ne l'ignorent pas ; mais tandis que je livre bataille à des troupes aguerries, non sans un grand péril, ces hommes me frappent par derrière. » Le pape leur avait imposé silence à deux reprises. Le recteur, au nom de toute l'Université, avait commencé d'exécuter l'ordre du pontife. Mais bientôt l'affaire fut étouffée. On écrivit en secret au dataire du pape qui approuva ce qui s'était fait et promit le silence. L'empereur était intervenu par un édit très sévère ; mais on avait obtenu du président du tribunal de Malines, Jodocus, ennemi juré des lettres, une interprétation de cet édit, qui l'annulait en réalité.

D'autre part, voyant les vaines promesses dont on le payait, Érasme déclarait qu'il ne ferait pas de grands efforts pour se traîner en Brabant. « Au reste, disait-il, si j'avais la santé, les pensions ne me manqueraient pas. Partout les plus grands personnages m'invitent et m'envoient des présents comme gages de leurs promesses. Mais je décline leurs offres, voulant continuer d'appartenir à l'empereur et de le servir dans une affaire où je puis quelque chose. Le temps fera mieux connaître mes sentiments et les passions mauvaises de ceux qui s'efforcent de me priver de sa libérale bienveillance. Il se plaignit, mais avec mesure, au dataire, Mathieu Giberti : ce qu'il avait fait, disait-il, contre la faction luthérienne, il laissait à d'autres le soin de le dire ; mais le livre de Luther l'attestait assez. Cependant il se voyait attaqué par le parti contraire qui poursuivait en lui les lettres elles-mêmes. C'était par là qu'avait commencé la tragédie ; elle revenait à son point de départ. Lecteurs empressés du livre que le chef de la faction venait de publier contre lui, ces hommes applaudissaient à tout libelle bouffon où il était diffamé. En même temps ils se montraient disposés à calomnier tout écrit venant de sa plume, quelque pieux qu'il pût être. Où puisaient-ils cette confiance? il l'ignorait. Eût-il manqué de circonspection en quelques endroits, il valait mieux remettre ces questions à un autre temps et donner ses soins à l'affaire présente.

Erasme n'était pas moins irrité contre les ennemis qui s'efforçaient à Rome de le perdre. On avait présenté à Clément VII un livre plein d'accusations furieuses ; il était intitulé *Racha*. L'auteur ne s'était pas nommé ; mais il n'était nullement douteux ; c'était Jérôme Aléandre. « Il révèle, disait Érasme, des mystères de conséquence puisés dans le Talmud. Il s'étonne que l'Allemagne ait égorgé tant de milliers d'hommes pour cause d'impiété et qu'on laisse vivre Érasme qui a donné de tels enseignements à l'Allemagne. Il ajoute : « les Luthériens eux-mêmes, tout impies qu'ils sont, ne peuvent supporter l'impiété d'un homme qui a dépouillé de sa virginité la mère de Jésus, Marie, et de sa divinité le fils de Dieu ; qui appelle le pape débauché, entremetteur, antéchrist. » Albert Pius avait aussi composé contre lui un petit livre qui n'était pas encore imprimé. Seul et désarmé, Érasme ne pouvait opposer à ses puissants adversaires que l'appui de la cour pontificale, appui, disait-il, aussi fragile que *le bois du figuier*.

L'Espagne lui était assez favorable. Le goût des nouvelles études s'y répandait. De jeunes gentilshommes ne dédaignaient pas d'ajouter à l'illustration de la naissance la gloire des lettres. Érasme saluait avec joie ces heureux progrès. Il espérait que l'Espagne, jadis rivale de l'Italie en génie, en instruction, en éloquence, aurait bientôt triomphé de la barbarie gothique. On l'avait invité à se rendre dans ce pays. « Mais, disait-il, si mon âme peut voyager dans tout l'univers, mon corps, qui

s'affaiblit tous les jours, ne peut faire de même. » Caranza, franchement réconcilié avec lui, le louait avec enthousiasme. Érasme pria ce théologien de mettre plus de modération dans ses éloges. Seuls, les moines lui étaient contraires. Mais leur puissance était fort grande; ceux de Salamanque s'étaient émus plus que les autres et avaient fait paraître une tumultueuse hostilité.

Il en était de même en Pologne et en Hongrie. On disait que Bâle était pour lui un lieu d'asile. Il répondait : « Bâle, pour moi un lieu d'asile ! Propos de moines; qu'un d'eux vienne donc et ose contre Luther ce que j'ose, moi. En sûreté derrière leurs retranchements, ils lancent de loin des injures; et moi, c'est dans le camp même des ennemis que j'en viens aux mains avec eux. »

Il ne redoutait pas moins les libelles des luthériens que les attaques des théologiens et des moines. Il craignait surtout la plume de Luther. Il voyait avec chagrin Jean Faber le combler d'éloges, en vue d'effrayer les partisans des nouvelles sectes : c'était irriter des guêpes assez furieuses d'elles-mêmes; c'était provoquer contre un homme nu et désarmé une faction puissante, redoutable surtout par les écrits diffamatoires. « Luther, disait-il, a travaillé son livre si hostile avec le plus grand soin pour le rendre immortel et faire vivre avec lui ses accusations calomnieuses. Ce livre a été déjà imprimé dix fois. Érasme n'est ni assez puissant, ni assez pur dans sa vie pour dédaigner de telles attaques, redoutées même des premiers dignitaires de l'Église... J'ai affaire à des calomniateurs séduisants, habiles, effrontés, sûrs d'être applaudis par la faction. Il reste toujours quelque chose des grandes accusations, et une calomnie obtient créance en raison même de son énormité et de son effronterie... Pour ces hommes, point de salut, sinon dans la persévérance et la ferme résolution d'aller jusqu'au bout; aussi ne reculeront-ils devant aucun moyen pour se maintenir... D'ailleurs, quoiqu'ils conduisent eux-mêmes leur affaire, comme s'ils ne voulaient pas triompher, nous voyons cette contagion se propager tous les jours, et en tous pays, au point que s'il me fallait fuir d'ici, je ne vois nulle part de retraite sûre. »

Poursuivi à outrance par les luthériens comme par les catholiques ardents, il avait encore affaire à une troisième secte, née en Italie. Là certains lettrés s'épuisaient en efforts pour écarter du catalogue des hommes doctes tous ceux qui ne reproduisaient pas le style cicéronien. En ce moment, on vendait à Bâle les ouvrages publiés de Longueil et de Leonicus (1). Érasme regrettait la mort prématurée de Longueil; mais il le trouvait injuste à son égard et cela sans motif. Toujours il l'avait jugé favorablement et avait fait son éloge. Il écrivait à Budé : « Rome possède une secte de lettrés qui supporte à peine le nom des Allemands et des Français. Ils ont pour chef et pour instigateur un homme qui ne vous est pas inconnu. Insatiable de renommée, il ne permet de louer ni Dieu ni homme, excepté lui... mais moins ces gens là nous sont favorables, plus nous devons resserrer les liens de notre amitié. »

Beaucoup de personnes accusaient Budé lui-même de juger Érasme avec peu de candeur. Celui-ci désirait voir disparaître ce soupçon dans leur intérêt commun, et plus encore dans l'intérêt général des lettres. Dans ses *annotations* sur le Nouveau Testament, il avait fait mention de Budé en termes très honorables. « Je sais, lui disait-il avec une pointe d'ironie, que ce n'est qu'une étincelle de lumière ajoutée au soleil de votre gloire. Je ne demande pas en retour le même office, je souhaiterais seulement obtenir de vous, non pas des éloges, mais un témoignage de bienveillance dans vos écrits, surtout dans ceux qui vous semblent devoir être immortels. On disait que Budé avait enfin entrepris de publier ses observations sur les langues latine et grecque. Érasme, qui l'y avait souvent engagé, l'en félicita, déclarant que cet ouvrage serait de la plus grande utilité pour les hommes d'étude.

(1) Cicéronien dont Érasme estimait beaucoup le talent et le caractère.

Budé répondit, modestement cette fois, qu'Érasme exagérait l'importance de son travail, et que Jacques Tussanus, leur ami commun, en avait surfait le mérite. Au reste, il n'y était guère question que de grec; et il espérait peu que son ouvrage remplît l'attente de la jeunesse studieuse. Traitant ensuite une matière plus délicate, il poursuivait en ces termes : « Ils se trompent ceux qui croient que Budé nourrit à votre égard des sentiments équivoques. Souvent, il est vrai, je me suis plaint devant mes amis de ce que, dans l'occasion, vous accusiez les Français d'être lents, stupides, légers, dénués de sens commun; mais je suis prêt à vous pardonner ces traits satiriques, pourvu qu'il n'y ait point de propos délibéré. Vous paraissez avoir savouré avec délices ce que l'Apôtre, dans son épître aux Galates, disait contre eux, comme si c'était contre les Gaulois d'aujourd'hui. Je ne vois là et ailleurs qu'un amour excessif de la plaisanterie et de la satire. Mais d'autres croient y voir un parti pris de dénigrer les Français. Vous avez voulu aussi consacrer dans les monuments de votre génie le bel éloge que saint Jérôme, parlant de saint Hilaire, fait des Gaulois. Vous avez cru sans doute que les Français avaient l'esprit assez obtus pour ne pas découvrir le fond de votre pensée. Autrement vous ne les auriez pas provoqués à plaisir, d'autres nations vous donnent assez affaire.

« Au reste, si je me suis plaint, c'est au nom du public plutôt qu'en mon propre nom. J'ai assez appris à supporter votre ironie et votre verve caustique; toutefois mes sentiments ont toujours été aussi bienveillants, quoique vous ayez cru le contraire. Il y a deux ans, je vous ai écrit deux lettres grecques pour vous appeler en France. J'ai réclamé moi-même cette mission plutôt que je ne me suis acquitté des ordres du roi; vous avez répondu à cette démarche par l'ingratitude et la défiance, au point que j'ai connu vos intentions par d'autres et et non par vous-même. Vous m'avez traité comme un rival jaloux. A parler franchement, vos feintes et vos grimaces ne devaient-elles pas être prises pour une rupture de notre amitié? Était-ce le fait d'un envieux que de vous offrir un rôle supérieur ou tout au moins égal au mien? Vous vous êtes pourtant défié de moi comme d'un ami peu fidèle ou peu discret. Vous devez penser que les rumeurs circulent d'un côté comme de l'autre, et qu'elles ne sont pas moins fâcheuses à Paris qu'à Bâle. »

Budé affirmait qu'il parlait sans rancune, mais seulement avec une franchise et une sincérité toute française, qu'il serait toujours le même à l'égard d'Érasme, comme il espérait qu'Érasme serait toujours le même envers lui; mais sa lettre n'était pas faite pour cicatriser d'anciennes blessures.

Érasme ne se contentait pas d'exciter le zèle d'autrui pour les travaux savants. Il continuait lui-même ses utiles études. Après avoir mis la dernière main au *Saint Jérôme*, il donna au public *Saint Irénée*. Jean Faber lui avait procuré le manuscrit et lui avait imposé l'obligation de dédier cette édition à l'évêque de Trente. Érasme fit pour Saint Irénée ce qu'il avait fait pour les autres pères déjà publiés. Il raconta sa vie et ses travaux dans la préface adressée à l'évêque. Il présentait au monde, disait-il, sous les auspices d'un prélat intègre et pacifique, un grand défenseur de l'Eglise et en même temps un apôtre zélé de la paix chrétienne, dont son nom était le symbole (1).

Depuis plus d'un an, la reine d'Angleterre lui demandait un traité sur le mariage. Pour satisfaire son désir, il publia le *Mariage chrétien* ou l'*Institution du Mariage;* mais il était à peu près décidé à s'abstenir désormais de tous sujets semblables. Il disait en plaisantant : « Moi qui parle sur le mariage, je ressemble assez au philosophe qui discutait sur la guerre devant Annibal. »

Un anglais, son ami, lui avait envoyé un manuscrit grec de saint Chrysostome; mais au lieu d'un trésor, il crut ne *trouver que du charbon,* comme dit le proverbe. L'ouvrage lui parut

(1) Εἰρήνη, paix; Εἰρηναῖος, pacifique.

apocryphe. Il se plaignait beaucoup de l'édition de Galien, donnée par Asulanus qui négligeait ses intérêts non moins que sa réputation. Il avait traduit en latin quelques pages ; mais il avait été arrêté par des fautes sans nombre. Le fils de Froben s'étant rendu en Italie pour y chercher de vieux manuscrits, il pria B. Egnazio et d'autres amis de lui prêter un concours actif. « Argent, prières, larcin, rapt à force ouverte, disait-il, peu lui importe, pourvu que la chasse lui soit heureuse. »

On avait entrepris une nouvelle édition du *Nouveau Testament*. Supposant que la bibliothèque de Besançon pouvait contenir d'anciens manuscrits, il écrivit à Féri Carondilet avec prière de les lui envoyer. Il s'adressa aussi à deux particuliers qui avaient en leur possession un précieux trésor de ce genre. Il invoqua leur amour pour les lettres et promit l'immortalité à leur nom, si toutefois ses ouvrages parvenaient à la postérité.

Il ne refusait ni son patronage, ni ses conseils aux jeunes lettrés qui avaient recours à son expérience. Il se comparait à ceux qui, après s'être ruinés, ne pouvaient servir les autres que par de sages avis. Sachant par lui-même combien était funeste la manie d'écrire, il engageait les jeunes gens à passer quelques années à lire et à relire les bons auteurs, à mûrir leur style, avant d'affronter le goût dédaigneux du public. De cette façon, on arrivait plus tard à la renommée, mais elle était plus solide et plus durable.

L'amour désintéressé des lettres était aussi vif en lui qu'aux jours de sa jeunesse. On lit dans une lettre : « Plus cette époque, la plus tumultueuse qui fût jamais, menace les bonnes études d'un grave désastre, plus grands doivent être les efforts de ceux qui savent que, sans l'assaisonnement des langues et des lettres, les autres sciences sont froides, muettes, presque aveugles; que, sans elles, les États ne peuvent être florissants; que, sans elles enfin, l'homme est à peine homme. »

Son exemple ne démentait pas ses paroles, malgré le mauvais état de sa santé qui dépérissait de plus en plus. Un mal nouveau se déclara, comme par surprise, au mois de juillet 1526. C'était un flux violent de matière liquide, ayant l'apparence du plâtre, mais sans grande douleur. Après un ou deux jours, une cuisante souffrance se fit sentir, comme s'il y avait eu dans la vessie une pierre qui ne pouvait être expulsée. Érasme effrayé consulta les médecins du pays, dignes d'un peuple qui ne vivait pas plus selon les lois de l'hygiène que selon les règles de la modération. Ils ne lui donnèrent aucun espoir. Un d'eux lui conseilla les bains de Baden. Chacun faisait sa conjecture. Érasme les congédia et mit sa confiance en Dieu. Il écrivit cependant à G. Copus, médecin du roi de France. Il le supplia de venir à son secours par une lettre. Il se croyait près de la mort et recommandait sa mémoire à ses amis. Ce mal l'inquiétait d'autant plus qu'il était mystérieux.

Il allait souvent, après midi, se récréer dans un jardin assez grand et assez joli que Froben avait acheté à son intention.

Lorsque la douceur du temps l'y engageait, il aimait à y passer quelques heures. Il s'y était rendu, un jour du mois de septembre, et, après une courte promenade, il était monté dans le pavillon. Il s'était mis à traduire un écrit de saint Chrysostome. Cependant des éclairs frappaient les vitres, mais doucement et sans bruit. Il crut d'abord que c'était une erreur de ses yeux, mais l'éclair ayant brillé de nouveau une ou deux fois, étonné, il regarda dehors si le ciel avait changé d'aspect. Voyant qu'il n'y avait rien à craindre, il reprit son livre. Bientôt il entendit un bruit sourd. « C'est ainsi, disait-il, que Jupiter, selon les poètes, se joue quand il est en gaieté. Bien différent était le tonnerre qui renversa les masses entassées par les Géants et précipita Salmonée et Ixion dans le Tartare. » Tout à coup un éclair plus fort brilla, un fracas horrible se fit entendre, pareil à peu près au craquement qui accompagne la foudre quand elle s'abat avec violence sur quelque chose de résistant.

Jadis, à Florence, dans le temps où Jules II, ce Jupiter terrestre, lançait le tonnerre et la foudre contre Bologne, il éclatait de fréquents et terribles orages. Un jour que, se promenant en compagnie, Érasme s'était retiré un instant à l'écart, un épouvantable fracas retentit. Il se sauva, effrayé, et alla retrouver ses compagnons. « Ou je me trompe, leur dit-il, ou vous apprendrez quelque mauvaise nouvelle. » Bientôt après arriva un chirurgien annonçant que trois religieuses avaient été frappées mortellement.

Entendant un bruit semblable, Érasme se leva et regarda l'aspect du ciel; à gauche, il était serein; à droite, s'élevait un nuage étrange, de couleur presque cendrée, et dont le sommet semblait incliné et pendant. On eût dit un rocher dont la cîme était suspendue sur la mer. Plus il regardait avec attention, moins il reconnaissait une nuée véritable. Pendant qu'il considérait avec étonnement le phénomène, un de ses domestiques arriva hors d'haleine, l'avertissant de se retirer chez lui en toute hâte. C'était en effet la coutume, dans cette cité, lorsqu'un incendie éclatait, d'accourir sur le champ en armes pour garder les portes et les murailles; et il n'était pas sans danger de se rencontrer avec ces hommes armés : « Car, disait Érasme, le fer rend les âmes belliqueuses, surtout quand il n'y a point de péril à craindre. » Il retourna chez lui, non sans rencontrer beaucoup de gens en armes.

Peu de jours auparavant, on avait transporté quelques tonneaux pleins de poudre dans une des tours qui, de distance en distance, flanquaient les murailles. Le magistrat avait ordonné de les mettre dans la pièce la plus haute de la tour. Par incurie, on les laissa dans la pièce la plus basse. La foudre y pénétra et atteignit la poudre. En un instant, tous les tonneaux prirent feu. « D'abord, dit Érasme, la force de l'incendie essaya de soulever toute la masse. On vit la tour s'ouvrir une ou deux fois par en bas, mais se refermer sur elle-même. Quand le feu sentit son effort impuissant à

soulever la masse entière, il partagea la tour en quatre parts avec un fracas horrible, mais d'une manière si égale que le compas géométrique n'eût pas mieux fait. Les débris furent dispersés dans les airs. La poudre enflammée se dirigea vers le ciel; et quand la flamme fut éteinte, elle présenta l'apparence d'un nuage de cendres... L'explosion fut si forte et si soudaine que les voisins crurent que le monde allait s'abîmer. Dans les campagnes, plusieurs personnes furent écrasées par les débris qui retombèrent sur elles; d'autres, horriblement mutilées, offraient un spectacle lamentable. » Il y en avait qui regardaient cet événement comme un présage funeste pour l'avenir; mais Érasme n'y voyait que l'effet de l'incurie et un accident qui n'était pas extrêmement rare.

CHAPITRE XXVIII

La peste à Bâle. — Les moines espagnols. — Lettre de Charles V. — La Sorbonne. — Le franciscain Gache en Savoie. — Second livre de la *Défense* contre Luther. — Lettre au roi de Pologne.— Édition de *Saint Ambroise* et de *Saint Augustin*.—Mort de Froben.— Budé. — Vivès. — Le caractère anglais.

Pendant l'automne de l'année 1526, la peste fit à Bâle d'épouvantables ravages, elle tourna autour de la maison d'Érasme, mais sans y pénétrer. L'année suivante le fléau se montra plus clément; mais la température fut bizarre, on eut un véritable hiver au milieu de l'été. Érasme éprouva des douleurs de dents insupportables ; il ne pouvait parler, tant l'impression de l'air le faisait souffrir. La gravelle, comme on l'a dit, avait changé de nature, le nouveau mal était sans remède et d'une incommodité continuelle; mais les douleurs étaient moins violentes. « Sans cela, disait-il, Érasme serait à l'abri des tumultes de ce monde. »

La mort l'avait délivré coup sur coup de N. d'Egmond et de Vincent. Non-seulement ces deux ennemis n'étaient plus; mais ils avaient eu une fin terrible ; Vincent enlevé par une tympanite; d'Egmont suffoqué dans un vomissement. Malheureusement pour lui, de nouveaux adversaires prenaient la place de ceux qui succombaient. Peu de temps après la mort de N. d'Egmont, il apprit qu'un franciscain, dans ses leçons publiques, décochait contre lui des traits hostiles. A Malines, un carme se déchaînait dans ses sermons contre l'étude des

lettres et des langues. Il attaquait surtout le collége de Buslidius. Érasme invoqua la protection de l'archevêque de Palerme. On objectait que Mélanchthon et d'autres savants, habiles en grec et en hébreu, avaient soutenu la faction condamnée. Il répondait que c'était la faute des hommes et non des études; plus nombreux étaient ceux qui combattaient Luther; et parmi ses partisans, ceux qui ne savaient ni le latin ni le grec, formaient l'immense majorité : en tout cas, il n'y avait à Louvain aucun professeur qui ne fût tout à fait étranger à la secte.

« L'affaire, ajoutait-il, a plus d'importance qu'on ne croit. Les lettres sont en faveur dans tout l'univers. Elles ont de grands protecteurs. Les moines doivent se contenter de leur première victoire, s'ils ne veulent pas faire naître des troubles qui dépasseraient toute prévision. Condamne-t-on les langues et les lettres pour la faute de quelques hommes, il faut aussi condamner la théologie et le monachisme; car beaucoup de théologiens et d'innombrables moines se sont rangés sous la bannière de Luther. »

Il écrivit en même temps au franciscain qui le déchirait dans ses leçons. Il lui représenta la dignité de son institut, la désapprobation formelle du pape et de l'empereur, l'inopportunité de ces attaques contre un homme qui bravait tant de périls pour la cause de la foi, qui n'était l'ennemi d'aucun ordre, et encore moins de celui des franciscains, plus pur dans ses mœurs que les autres. « Si vous voulez, disait-il, reconquérir la faveur du monde, vous devez employer les mêmes moyens que jadis, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, et non pas les conjurations. Je puis vous faire plus de mal que vous ne pensez; mais j'ai le Christ devant les yeux. Mes livres sont bannis de vos bibliothèques où trouvent place les plus virulentes calomnies. Une telle manière d'agir peut vous être funeste. »

Il envoya au chancelier des Pays-Bas les lettres qu'il avait reçues de Gattinara, de l'archevêque de Tolède, du cardinal

Campége et de l'empereur lui-même, pour montrer que sa conduite avait l'approbation des plus grands personnages des deux ordres. Il ajoutait : « Je ne plaide pas ma cause, que je regarde comme perdue en Brabant, mais celle des bonnes études. »

En Espagne, Édouard Lée, chargé d'une mission diplomatique, ourdissait contre lui des trames ténébreuses. Érasme l'avait rencontré à Calais après la publication de son livre. Ils s'étaient donné la main, mais sans déposer leur haine. Plus tard, un ami commun avait essayé vainement de les réconcilier. Les blessures étaient trop profondes pour êtres guéries. Ambassadeur du roi d'Angleterre pour la négociation de la paix, Lée, passant en France, y avait répandu son venin. Pour se venger de la réponse méprisante d'Érasme, il avait préparé sourdement un livre où il avait inséré des accusations nouvelles à l'insu de ses amis d'Angleterre. Arrivé en Espagne, il avait montré ce livre aux moines et avait fait semblant de vouloir le publier, sans en avoir réellement l'intention. Érasme y était accusé d'attaquer la sainte Trinité, la divinité du Christ et celle du Saint-Esprit. Les moines, depuis longtemps irrités contre lui, saisirent l'occasion d'éclater. D'abord les franciscains l'attaquèrent devant le peuple avec de grandes clameurs. Ce tumulte fut calmé avec peine par les évêques. Alors parut Pierre de Victoria, prédicateur dominicain à Burgos. Il excita un orage effroyable. Les moines juraient de n'écouter ni empereur ni évêques, disant qu'ils devaient obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Pour empêcher la sédition, l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, fut chargé, avec des hommes instruits et non suspects, de juger les articles déférés. C'étaient des accusations empruntées au livre dont il a été question. Érasme écrivait au prélat de Cantorbéry : « Les moines, pour leur malheur, enveniment la tragédie présente ; votre compatriote se donne aussi beaucoup de mouvement en Espagne et oublie sa mission. C'est un méchant esprit et un mauvais cœur. »

— « Celui que vous savez, disait-il dans une autre lettre, est l'auteur de toutes ces tragédies, de celle qui a été excitée à Paris, comme de celle qui fermente ou plutôt qui bouillonne en Espagne, homme vraiment né pour de telles pièces et n'ayant de célébrité dans le monde que par là. »

Dans la conjuration étaient entrés sept ordres de moines. Pendant le carême, il y eut conseil et délibération. Deux bénédictins et un augustin parlèrent en faveur d'Érasme. Un frère mineur émit un avis intermédiaire. Les moines avaient ouvert la lutte avec un grand acharnement. Leur but était de faire interdire en Espagne la lecture de ses livres. Pendant quelques jours, dans les monastères, on imposa publiquement à chacun l'obligation d'y découvrir quelque article sujet à la censure. On en présenta quelques-uns comme hérétiques et schismatiques. Le théologien Coronelli, l'évêque des Canaries, et d'autres encore, défendaient Érasme. Les amis des lettres se taisaient avec douleur, craignant de se jeter dans quelque péril, s'ils osaient parler. Ils tremblaient devant la tyrannie de l'inquisition.

L'archevêque de Séville avait retenu pendant quelque temps l'ardeur des moines ; mais il ne pouvait satisfaire tout le monde. Les religieux les moins hostiles étaient ceux qui s'éloignaient le plus des ordres mendiants. L'affaire se poursuivait du reste avec beaucoup de bienveillance pour Érasme. L'archevêque de Tolède, Fonseca, avait pris entièrement sa défense. L'empereur, les magistrats étaient pour lui. Un franciscain de noble naissance et de mœurs pures, Alphonse Vervesius, contre lequel il avait eu d'abord des préventions, plaida sa cause de très bonne foi et par là s'attira de violentes haines. Il adressa même à un frère mineur fort considéré une lettre en langue espagnole qui eut beaucoup de succès. Les *érasmiens* demandaient qu'on examinât les livres de Scot et de saint Thomas, pour voir s'ils ne contenaient rien de contraire aux livres sacrés et aux anciens pères. Les débats furent orageux ; mais enfin la peste dispersa l'assemblée.

Pour écarter le coup dont il était menacé, Érasme, dès le principe, avait écrit à Gattinara. Selon sa coutume, il avait exprimé dans sa lettre ses vœux ardents pour l'apaisement des divisions qui désolaient le monde. Le chancelier, répondant par des vœux analogues, assurait que rien ne manquerait au bonheur de la chrétienté, si tous les monarques et même les pontifes avaient des sentiments semblables à ceux de l'empereur. Il connaissait la malice de l'envie, les complots des méchants contre les bons, des barbares contre les lettrés; mais que pouvait craindre Érasme, tant qu'il continuait de faire avancer les bonnes études et la vraie piété? Deux de ses plus fougueux adversaires venaient de succomber, preuve que Dieu le favorisait. Il n'avait pas entendu parler du livre de Lée, mais il savait que depuis longtemps cet homme préparait contre lui je ne sais quelle accusation calomnieuse. Au reste, son livre ne serait imprimé en Espagne qu'après avoir été mûrement examiné. « Car, ajoutait-il, chez les Espagnols on veille avec zèle à ce qu'il ne soit permis à personne d'imprimer ses rêves. Plût à Dieu qu'il en fût de même en Allemagne! »

Encouragé par cette réponse, Érasme insista auprès du chancelier. « Ce que je vois clairement, lui écrivait-il, c'est que si l'autorité des princes n'arrête pas la sottise et l'orgueil de certains hommes, ils exciteront au milieu de nous une nouvelle tempête, lorsque la première commençait à se calmer. Cette race d'hommes ne craint personne, et si quelque danger les menace, ils changent de résidence et sont en sûreté. Je ne sais pas ce qui sera permis à Lée en Espagne, mais très certainement sa conduite mécontente beaucoup son roi, ainsi que le cardinal d'York et une foule innombrable d'évêques, de grands et de savants d'Angleterre. Pour l'honneur de ce pays, le monde doit ignorer que cet homme, ennemi des Grâces, y a vu le jour. » Il ajoutait avec adresse : « J'aurais voulu en dire davantage, mais il faut reprendre les armes du combat et répondre à Luther. »

Il écrivit aussi à l'archevêque de Tolède pour le remercier de son assistance qu'il demandait de nouveau. Le prélat répondit avec bonté, déclarant son zèle pour la cause des lettres et sa faveur toute particulière pour Érasme. « Depuis assez longtemps, disait-il, on a fait un certain bruit au sujet de vos livres ; mais ce n'est rien de sérieux. C'est simplement un écho des dissensions bruyantes qui agitent le reste du monde. La province de Tolède était restée d'abord étrangère à ce tumulte ; mais enfin la discorde y a pénétré. Toutefois, avec le secours de Dieu, grâce à l'équité de l'empereur et à l'accord de tous les gens de bien, j'espère voir ces funestes tentatives déjouées et le calme rétabli. » Il demandait à Érasme une fermeté et une modération dignes de ses éminentes facultés ; sans doute, il était révoltant de se voir accusé pour des études qui devaient produire les fruits les plus heureux ; mais c'était la destinée inévitable du mérite supérieur d'être méconnu sur la terre.

Érasme avait auprès de Fonseca un ami dévoué, Jean Vergara, qui devait le tenir au courant de l'affaire. « Tout ce qu'il vous écrira, disait l'archevêque, c'est comme si c'était écrit par moi-même, et nous ferons encore plus. » Charmé de trouver dans le prélat une si grande bienveillance, le prince des lettrés lui répondit : « J'ai éprouvé, par ma propre expérience, la pleine vérité de ce que l'apôtre Paul écrit aux Corinthiens ; c'est que Dieu, qui tant de fois dans les Écritures promet son appui aux hommes fixant en lui l'ancre sacrée de leur espérance, est fidèle à sa parole et donne ce qu'il a promis. Comment ma faible voix, comment mon corps, naturellement délicat, maintenant brisé par la vieillesse, par les maladies et, ce qui est le comble des maux, par l'ennui, pourraient-ils résister à tant de mouvements tumultueux, à tant d'assauts, si la divine bonté ne soulageait par de fréquentes consolations l'infirmité défaillante de l'humaine nature? » Il déplorait ensuite la conduite des moines : « La religion et les lettres commençaient à fleurir en Espagne,

lorsque ces agitations désordonnées sont venues compromettre la félicité publique. Je crains qu'elles ne soient le prélude d'une guerre sanglante; car le démon n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend la forme d'un ange de lumière et attaque la concorde sous le masque de la religion. Mais je me rassure, quand je vois tant et de si grands personnages prendre à cœur la cause du Christ et de la vraie piété. » Il énumérait avec complaisance les princes et les prélats qui lui donnaient des marques éclatantes de leur faveur et de leur affection. Enfin il remerciait l'archevêque des offres qu'il lui faisait par l'entremise du jeune théologien Vergara.

Il avait envoyé au grand inquisiteur sa réponse imprimée, mais non publiée, l'autorisant à la livrer au public, s'il le trouvait à propos. Voyant que les délégués, pour bien juger, avaient besoin d'un certain nombre de copies, et n'ayant pas assez de copistes pour les écrire, il avait eu recours à l'impression. Il avait fait tous ses efforts pour modérer sa plume, ne nommant personne et s'abstenant d'injures. « Toutefois, disait-il, cette apologie, toute modérée qu'elle est, paraîtra sans doute trop mordante à certains hommes qui ne trouvent jamais qu'on ait pour eux assez d'égards. »

Peu rassuré sur le dénoûment, il résolut de solliciter la protection de l'empereur lui-même. Il lui adressa donc une lettre ainsi conçue : « J'avoue, très invincible empereur, que je dois à Votre Majesté beaucoup de reconnaissance, en mon nom autant qu'au nom des bonnes études, parce qu'elle a daigné me soutenir avec bonté de sa faveur ; mais je souhaiterais que votre force, qui dompte et subjugue les rois les plus puissants, eût une égale efficacité pour comprimer les agitations tumultueuses de certains hommes pervers. Comptant sur l'appui des princes et des pontifes, mais avant tout sur celui de Votre Majesté, j'ai soulevé contre moi, non sans un grand péril pour ma vie, toute la faction luthérienne dont les ramifications sont plus étendues que je ne voudrais. Si

quelqu'un désire en avoir la preuve, il la trouvera dans le livre de Luther, écrit contre moi avec une violente hostilité. Maintenant que le luthéranisme commence à décliner, grâce en partie à mes efforts, certains hommes en Espagne s'élèvent de concert contre moi, sous prétexte de religion, mais en réalité dans l'intérêt de leur corruption et de leur tyrannie. Ils troublent de leurs mouvements séditieux l'Espagne si heureuse à tant de titres. De semblables préludes, nous voyons sortir quelquefois les plus violentes tempêtes. Assurément l'affaire de Luther est née de causes beaucoup plus futiles. Pour ce qui me regarde, je ne cesserai jusqu'à mon dernier souffle de défendre les intérêts de la piété chrétienne ; mais il sera digne de Votre Majesté de soutenir constamment et toujours ceux qui défendent avec sincérité et courage l'Église de Dieu. Je combats sous les étendards du Christ, qui sont les vôtres; je mourrai sous les mêmes étendards ; mais je mourrai plus résigné, s'il m'est permis de voir, grâce à votre puissance, à votre sagesse et à votre bonheur, la paix rendue à l'Église et à toute la chrétienté. »

Cette lettre contenait à la fois une plainte et une prière sous une forme brève, noble et mesurée. Charles V lui répondit de sa ville de Burgos, le 13 décembre 1527. La lettre portait cette suscription : à l'honorable, docte, religieux et aimé de nous, D. Érasme de Rotterdam, notre conseiller. — « Honorable, pieux et cher Érasme, disait l'empereur, votre lettre nous a été très agréable à un double titre, d'abord, parce qu'elle venait de vous, et ensuite, parce que nous avons appris par elle que la démence des luthériens penche vers son déclin. De ces deux choses, vous devez attribuer l'une à notre bienveillance pour vous. Quant à l'autre, nous vous en sommes redevable, et avec nous toute la chrétienté ; car elle a obtenu par vous seul ce qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'ici par les empereurs, les papes, les princes, les universités, enfin par tant de personnages très savants. Vous en recueillerez une louange immortelle parmi les hommes et une gloire

éternelle dans le ciel. Il vous reste à poursuivre jusqu'à la fin de toutes vos forces une mission si heureusement entreprise. Pour ce qui nous concerne, notre secours et notre faveur ne feront jamais défaut à vos saints efforts.

« Quant à ce que vous écrivez sur ce qui a été commencé chez nous pour l'examen de vos écrits, nous l'avons vu avec beaucoup de peine ; car vous paraissez en quelque sorte vous défier de nos sentiments et de notre bonne volonté pour vous, comme si quelque chose pouvait être statué en notre présence contre Érasme, dont nous connaissons à fond les sentiments chrétiens. L'information que nous avons permise sur vos livres est sans péril. Seulement, s'il s'y trouve quelque faute échappée à la faiblesse humaine, averti amicalement, vous pourrez vous-même la corriger, ou donner des explications qui ne laissent aux faibles aucune pierre d'achoppement. De cette façon, vous assurerez à vos écrits l'immortalité et vous fermerez la bouche à vos détracteurs. Si, au contraire, on ne trouve rien qui soit digne de censure, vous voyez quelle gloire vous obtiendrez pour vous-même et pour vos écrits.

« Ayez donc bon courage, et soyez persuadé que nous aurons toujours le plus grand soin de votre honneur et de votre considération. Que nous ayons fait avec énergie dans l'intérêt de la tranquillité publique tout ce qui était en notre pouvoir, nul n'a sujet d'en douter. Ce que nous faisons dans le présent, ce que nous ferons dans l'avenir, nous aimons mieux le montrer par des actes. Nous vous demandons seulement d'appeler sans cesse, par vos prières, sur toutes nos actions, le secours du Christ très bon et très grand. Adieu. »

Érasme pouvait être satisfait des sentiments exprimés par l'empereur ; mais il n'en restait pas moins soumis au jugement de l'Inquisition. « En bravant tous les périls, disait-il, je me suis reposé avec confiance sur l'appui de l'empereur ; et voilà que je suis presque livré aux bêtes. » Les moines continuèrent de se donner beaucoup de mouvement. Ni l'empereur, ni les archevêques de Séville et de Tolède ne purent les contenir. « Race indépendante, écrivait Érasme, qui ne sait obéir ni aux lois sacrées ni aux lois profanes. » Dans une lettre adressée au prélat de Cantorbéry, nous lisons encore : « En beaucoup de pays à la fois, ils luttent de toutes leurs forces pour arracher mes livres des mains des hommes ; mais partout de puissants personnages s'opposent à leurs tentatives furieuses. J'ai sous les yeux tout ce qu'ils ont censuré dans mes écrits, et je me réjouis que leur haine n'ait pu trouver un plus grand nombre d'articles à reprendre. Accordons qu'il y ait dans mes livres certaines choses qui auraient pu être dites avec plus de prudence ; ils ne peuvent du moins rien montrer qui soit impie. »

Les moines redoutaient surtout les traductions en langue vulgaire que l'on faisait de ses ouvrages. « Ceux qui impriment mes livres traduits en espagnol, disait-il, me rendent un très mauvais service. Le même fait a excité en France un violent orage. En traduisant les *Colloques*, celui de mes écrits auquel on se montre le plus hostile, Louis de Berquin a compromis ma cause. Avant qu'on pût lire le *Manuel* en espagnol, mon nom était moins connu et moins applaudi chez vous ; mais j'étais en butte à moins de haines. Souvent mes amis me font plus de mal en me louant que mes ennemis en me déchirant. » C'était un archidiacre, appelé Alcoranus, qui avait écrit la traduction espagnole du *Manuel*. Érasme désirait qu'on traduisît de même le petit livre sur la *Miséricorde du Seigneur*, les *Commentaires sur quatre psaumes*, le *Mariage chrétien* et les *Paraphrases*, ouvrages qui ne traitaient pas des matières à controverse. Mais certains de ses écrits étaient destinés seulement aux gens instruits ; et ceux-là ne devaient pas être publiés en langue vulgaire. Il s'en expliqua dans une lettre adressée à l'archidiacre.

Pendant qu'il attendait le dénoûment de la tragédie excitée en Espagne avec tant de violence, il avait à soutenir une lutte plus grave encore avec la Sorbonne. « Bedda, écrivait-

il, fait tous ses efforts pour ne point paraître honnête homme.» Le roi avait défendu par un édit la vente de son livre qui néanmoins fut répandu en cachette. De plus, Bedda s'étant rendu à la cour pour quelque affaire au nom de la Faculté, avait reçu l'ordre d'y rester jusqu'à ce qu'il eût rendu raison de ce qu'il avait écrit. Il ne fut renvoyé que le lendemain à la condition de se présenter quand il serait appelé. L. de Berquin avait extrait de son livre douze propositions, les avait traduites en Français avec la réponse d'Érasme et les avait montrées au roi. Il poursuivait en même temps devant des juges, délégués par le souverain, le syndic de la Sorbonne et trois prieurs, ses complices, comme ayant prononcé contre un innocent une sentence définitive d'hérésie. D'accusé devenu accusateur, il se promettait une victoire certaine; mais Érasme ne partageait pas sa confiance.

Il sentait la gravité de l'orage qui le menaçait lui-même. On l'avait averti que Bedda préparait sa condamnation en Sorbonne. Pour conjurer le péril, si c'était possible, il eut recours à sa plume, son arme de combat. Il écrivit à la Faculté, au Parlement, à Bedda lui-même, au cardinal de Lorraine et à d'autres personnages encore. Ces lettres, qu'il avait confiées à un Suisse, furent trouvées à Thann dans une auberge, et remises au sénat de la ville qui les envoya au préfet. Celui-ci les fit passer à l'assemblée d'Ensisheim. Érasme fut très mécontent de cette façon d'agir, injurieuse pour celui qui les avait écrites, comme pour les personnages à qui elles étaient adressées.

Sa lettre à la Sorbonne, tout à la fois mesurée, insinuante et hardie, s'attachait surtout à mettre la Faculté hors de cause, en faisant retomber sur Bedda toutes ses plaintes. Elle commençait ainsi : « Illustres pères, si un bruit parvenu jusqu'à moi est fondé, je vous prie de lire attentivement l'écrit que je vous envoie. D'abord, je suis ennemi de toute impiété et de toute faction hétérodoxe. Ma conduite et mes ouvrages en sont la preuve. Il peut se faire qu'il me soit échappé quelque chose d'impie ; mais le cœur y est étranger et je suis prêt à tout immoler à la pureté de la foi. » Il déclarait que sa réponse à Bedda ne s'adressait pas à la Faculté de Paris, la *première du monde par l'autorité ;* tous les jours cet homme ajoutait des calomnies nouvelles; il voulait associer à son entreprise honteuse la Sorbonne qui saurait modérer ses fureurs. « Je suis sûr de ma conscience, disait Érasme ; mais je m'afflige d'être une occasion de discorde entre des chrétiens. Ma mort est proche, et je m'y prépare tous les jours. Dieu sans doute veut m'éprouver et en même temps faire connaître au monde la méchanceté de certains hommes, afin qu'il soit permis d'y porter remède plus facilement. »

Il ne pensait pas que pour faire plaisir aux Bedda, aux Sutor, à de faux moines, la Sorbonne voulût condamner une foule d'articles, sans en faire un examen réfléchi, sans lire la réponse de l'auteur attaqué ; quand même les théologiens auraient le droit d'en agir ainsi, la charité chrétienne le leur défendrait. On pouvait voir quelle mansuétude saint Augustin recommandait même envers les hérétiques... Les théologiens de Paris avaient mieux à faire que d'attaquer des pensées sans importance et qui ne différaient peut-être de leurs opinions que dans la forme. « Érasme est faible, poursuivait-il, mais la vérité est puissante, invincible. Les juges ne peuvent rien contre elle, leur décision ne saurait changer l'acier en or. Au sein de la Sorbonne, il y a des hommes qui, par ignorance du langage, comme Bedda, ne comprennent pas le sens de ce qui est écrit. On ne peut d'ailleurs prononcer sur une proposition détachée, sans examiner le reste. Il est possible de trouver dans saint Paul lui-même des pensées qui, prises séparément, ressembleraient à des impiétés... On espère étouffer sous les clameurs un homme isolé, ne pouvant quelque chose qu'en langue latine (1). Je ne crois pas

(1) Bedda avait traduit en français quelques articles et les avait envoyés à la cour pour exciter les grands, les femmes, toute la France, contre Érasme. Son livre avait été répandu jusqu'en Allemagne.

la Sorbonne capable d'une telle iniquité; mais j'ai voulu l'avertir de ne pas écouter les méchants... Gerson a donné au pape de sages avis sur l'abus de l'anathème. La Faculté doit maintenir son autorité par la justice de ses décisions. L'époque présente n'est que trop portée à mépriser l'autorité humaine. »

Il était prêt à corriger ce qui serait véritablement impie dans ses ouvrages; mais si la Sorbonne confirmait les censures *iniques*, *aveugles*, *ineptes* de Bedda, il regarderait la sentence comme le jugement d'une cabale. Il n'était pas hérétique et il ne voulait pas l'être; il tâcherait de ne point passer pour tel... Au lieu de chercher dans ses écrits des points de conformité avec Luther, il fallait plutôt voir ce qui était en opposition avec la doctrine de cet homme. Il demandait enfin que l'affaire fût traitée sans éclat et par des avertissements fraternels, ou tout au moins qu'on mît à part toute passion privée. « La violence, ajoutait-il, réussit mal même aux rois. Je n'ai pas manqué à mon devoir. S'il s'élève quelque tumulte, ce sera la faute d'autrui. »

Par sa lettre d'Amboise, François Ier avait ordonné au Parlement de mander les députés de la Sorbonne « et leur défendez, disait le roi, qu'ils n'aient en général ni en particulier à écrire ni composer et imprimer choses quelconques, qu'elles n'aient premièrement été vues et approuvées par vous ou vos commis et en pleine cour délibérées. »

Érasme invoqua l'appui de ce corps judiciaire et politique, ennemi des nouveautés en religion, mais très ombrageux à l'égard du clergé. Il n'aurait pas troublé une si auguste compagnie dans ses graves occupations, s'il n'avait été question que de sa misérable personne; mais la paix des études et de la religion, la dignité de la Sorbonne étaient en jeu. Il s'adressait donc à l'autorité du Parlement, qui était comme l'ancre sacrée de la justice. Il rappelait que le roi avait défendu la vente du livre violent et diffamatoire de Bedda. Il n'accusait pas la Faculté qui en avait permis l'impression,

car il ne doutait pas que ce théologien n'eût, après l'autorisation et à l'insu de ses collègues, ajouté beaucoup de choses qui lui étaient dictées par la haine. Bien des fois il l'avait invité, par les lettres les plus amicales, à régler cette affaire avec une modération chrétienne, promettant de faire ce qui était digne d'un homme zélé pour la religion et la concorde.

Maintenant Bedda cherchait sa vengeance par une autre voie. Au lieu de répondre sur certains points où la calomnie était palpable, il avait recours à la violence. Il excitait la Faculté et voulait accabler son adversaire sous le nombre des articles par les suffrages et l'autorité. « Je ne crains pas, disait Érasme, les décisions de la Sorbonne; je les ai réclamées avec instance; mais si l'on persiste à vouloir écraser, non pas moi, qui ne suis rien, mais la vérité et la piété, comme autrefois les juifs accablèrent Jésus, je tâcherai de faire comprendre au monde que ces choses, condamnées comme impies, appartiennent à la piété chrétienne et qu'elles ont été mal comprises ou méchamment altérées. J'exposerai la vérité d'une manière si simple et si grossière, qu'elle éclatera même aux yeux des artisans des deux sexes. Nul homme pieux ne doit accepter le reproche d'impiété, surtout quand cette opinion peut entraîner ou confirmer autrui dans l'erreur. »

Afin de rendre plus facile aux membres du Parlement la connaissance de toute l'affaire, il leur envoyait ses brèves réponses sur quelques articles qui se trouvaient, disait-on, déjà menacés par la Sorbonne. Il leur faisait passer en même temps le livre par lequel il repoussait les calomnies de Bedda (1). Il terminait sa lettre par ces paroles : « Si l'autorité du Parlement arrête ces agitations désordonnées, je m'en réjouirai; mais si mes adversaires méprisent cette autorité, je représenterai avec la plus grande exactitude et sous ses véritables couleurs cette odieuse diffamation, et j'enverrai

(1) *V.* la note Q, à la fin du volume.

cette peinture au roi très chrétien, ami de la vraie piété et ennemi des divisions. Ce monarque trouvera sans doute le moyen d'imposer silence à des hommes qui, sous le masque de la religion et de la piété, se conduisent en véritables ennemis de la religion et de la piété. »

Ce langage habile et ferme, plein d'une chaleur contenue, pouvait frapper les membres du Parlement. En écrivant à Bedda, Érasme donna pleine carrière à toute sa véhémence : il espérait peu le succès de sa démarche, mais elle lui était inspirée par la charité chrétienne, par le caractère du prêtre et du théologien, commun à tous deux. Pourquoi donc, en faveur de Lée et en vue de satisfaire son propre ressentiment, Bedda s'obstinait-il à compromettre sa compagnie? Après tant de calomnies flagrantes, de mensonges manifestes, d'invectives effrontées, comment osait-il paraître en public et même recevoir dans sa bouche l'hostie sacrée de paix? Son crime était pire que celui de l'homicide et de l'empoisonneur. Il faisait plus encore; il accusait le roi d'empêcher l'administration de la justice, lui qui méritait la peine du calomniateur! « Mon frère, disait Érasme avec une éloquence qui fait penser à l'auteur des *Provinciales*, je crains terriblement pour le salut de votre âme, et, quoique vous vous figuriez que je suis votre ennemi, cependant j'en atteste le Christ, vous mon ennemi déclaré, vous, tel que vous êtes, vous me faites pitié! Rentrez en vous-même, mon frère; repentez-vous. Il vaut mieux revenir en arrière que de se précipiter dans l'abîme. Si vous méprisez les jugements des hommes, si vous ne tenez pas compte de mon inquiète sollicitude pour votre salut, craignez du moins Dieu qui sonde les cœurs et punit les trames criminelles. »

Il lui reprochait d'avoir prêté son aide à Édouard Lée. Ce n'était pas l'esprit de Dieu qui inspirait de si révoltantes impostures. Mais Bedda pouvait encore se repentir; la miséricorde du Seigneur était grande. « Vous obéissez, ajoutait-il, aux passions, mauvaises conseillères. Quelle tempête ne

pourrais-je pas faire naître si, vaincu par tant d'injures, je passais au parti opposé? Je serais puissamment secondé par la haine que l'on porte au pape et à la théologie scholastique. Assurément je n'épargnerai rien pour n'être ni la cause ni l'occasion d'un si grand mal; mais si vous continuez d'attiser cet incendie, fort de mon innocence, je repousserai énergiquement l'accusation d'impiété. Je ne serai pas responsable des conséquences. Cette lettre m'affranchira devant Dieu et devant les hommes. En attendant, je demanderai au Seigneur de vous inspirer de meilleures pensées, et si Dieu exauce ma prière, oubliant mes griefs, je réparerai le tort que j'ai pu vous faire. ».

Il y avait à la Sorbonne un Espagnol, frère de Pierre de Victoria. Il passait pour avoir l'esprit conciliant et modéré. Érasme le pria d'intervenir auprès de Bedda et de son frère dans l'intérêt de la concorde. « Dieu, lui écrivait-il, déjoue les machinations des méchants et les fait retomber sur leur tête. Les faux moines, depuis longtemps mes ennemis, m'accusent d'avois mis en péril leur autorité. Ils ont secrètement sollicité le secours de la Sorbonne pour m'accabler sous leurs forces réunies. » Il montrait l'imprudence d'une telle conduite. « Il ne faut plus, disait-il, compter sur la simplicité populaire. Il est passé le temps où il suffisait de dire : la Faculté décide ainsi. Maintenant on n'écoute même pas la raison et les Écritures. On dira peut-être : avec de tels hommes, il faut employer, non pas des arguments, mais des fagots. La loi humaine l'ordonne peut-être ainsi ; mais la loi de charité commande autre chose. Elle ne désespère facilement de personne. Beaucoup sont dans l'erreur de bonne foi ; beaucoup sont si légèrement infectés qu'ils pourraient être aisément guéris. Quand même les chefs seraient incurables, il faudrait les réfuter par des preuves évidentes et irréfragables, par les témoignages convaincants des Écritures. »

Il regrettait de voir l'autorité du pape déchue. Ceux qui *l'avaient exagérée l'avaient compromise*. En demandant au-

delà de ce qui était juste, ils s'étaient vu enlever ce qui était légitime. « Le monde, ajoutait-il, attend des théologiens de Paris quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. La circonstance est solennelle. Il ne faut pas perdre son temps à des bagatelles. La Sorbonne doit combattre pour le Christ contre ceux qui attaquent ouvertement ses dogmes et non contre celui qui les défend. Loin d'être accablé, Luther règne encore sur un très grand nombre d'âmes... La présence et l'autorité de Bedda font tache à la Faculté. Dans toute société, il se trouve des gens qui, par leur audace, imposent aux autres leur volonté, souvent mauvaise. Les bons sont laissés à l'écart; on règle tout d'avance, puis on commence par faire appel à la concorde; les méchants dominent et intimident les autres en laissant tomber de leur bouche cette menace : ici on verra ceux qui sont du parti de Luther. Si quelqu'un émet un avis plus équitable, on lui jette avec fureur ces mots : pire que Luther! Les hommes modérés aiment mieux se taire que de disputer avec ces furieux. D'autres font bon marché de leurs sentiments par des considérations privées; d'autres encore ne comprennent pas ce qui est en question; d'autres enfin partagent les passions aveugles de Bedda, ou sont entraînés par l'ivresse violente de leurs confrères. Puis, en promulguant la décision ainsi extorquée, les chefs y ajoutent leurs passions ; et voilà ce qu'on appelle un décret de la Faculté!... Pour moi, je ne manquerai à aucun de mes devoirs de chrétien ; mais je ne supporterai pas des calomnies perfides, quand même six pontifes romains souscriraient à votre décision; car ni l'autorité des papes, ni la vôtre ne doivent avoir la force d'étouffer l'innocence et la vérité. »

Comptant peu sur le succès de ses démarches auprès de la Sorbonne, il désirait s'assurer la protection du monarque. Dans ce but, il écrivit au cardinal Jean de Lorraine, personnage renommé par ses talents diplomatiques : il se plaignait des sourdes menées de Bedda ; irrité de voir son livre supprimé, supportant avec peine qu'Érasme dans sa réponse eût exposé, comme dans un miroir, et sa propre innocence et l'impudence de son adversaire, cet homme préparait une vengeance de gladiateur, reproduisant sous une autre forme les mêmes calomnies. Il attaquait Érasme et non Lefebvre ; mais au fond il en voulait à tous deux. Il avait réuni plusieurs centaines de propositions extraites des *Paraphrases*, ouvrage qui excitait à la piété un grand nombre de personnes; il déférait ces propositions à la Faculté; et l'on avait déjà prononcé sur quelques-unes, à ce qu'on disait. En homme habile, il omettait ce qui expliquait l'article incriminé; il présentait comme avancé par Érasme actuellement ce qui était dit par les Évangélistes ou les Apôtres et ce qui appartenait aux commencements de l'Église. De cette manière, il condamnait sous son nom ce que le Christ et saint Paul avaient enseigné ; il ne tenait aucun compte de ses réponses péremptoires; par ces artifices, il en imposait aux gens intègres et instruits ; il espérait ainsi faire interdire les livres de son adversaire et se *donner lui-même* pour un Dieu.

« La source de tous ces mystères, disait Érasme, c'est la haine des faux moines contre les lettres; mais ces trames coupables peuvent causer un mal immense. L'arbre est mauvais dans ses racines, dans ses branches et dans ses fruits. Il appartient au roi de mettre un frein à ces méchantes cabales, si l'on veut assurer la paix du royaume, des études et de l'Église. La Sorbonne doit déployer ses forces contre ses ennemis déclarés et non contre ses compagnons d'armes ; guérir ceux qui peuvent être guéris, et non aliéner ceux qui sont sains. Il ne faut pas condamner un livre, dès qu'on y découvre quelque erreur. Il y a des fautes qui échappent à la faiblesse humaine et sur lesquelles il convient de fermer les yeux pour éviter un plus grand mal. » Le cardinal pouvait s'instruire de toute l'affaire auprès du théologien Gervaise dont la science égalait l'intégrité.

Tous les efforts d'Érasme, toute son éloquence n'empê-

chèrent pas la Sorbonne de condamner les propositions qui lui avaient été présentées par Bedda. Elle rendit, le 16 ou 17 décembre 1527, un jugement doctrinal en trente-deux articles; mais, pendant quatre années, le gouvernement du roi refusa de permettre que cette censure fût imprimée.

Au milieu des guerres et des dissensions qui troublaient l'Europe, la Savoie était restée jusque-là exempte de ces fléaux. Cependant un moine franciscain, appelé Jean Gache, doué d'ailleurs d'éminentes qualités pour la prédication évangélique, se déchaînait contre Érasme, sans fin et sans mesure, non-seulement dans les repas et les entretiens, mais même dans les sermons devant le peuple. Averti par de nombreuses lettres, Érasme écrivit au duc de Savoie pour appeler son attention sur des emportements qui pouvaient troubler la paix publique. « Saint François, disait-il, est devenu grand devant Dieu et devant les hommes, non par la médisance, mais par la vertu... On ne l'imite point, parce qu'on a les pieds nus, une ceinture de chanvre et un vêtement de bure. En tout cas, ceux qui attaquent Érasme montrent plus de zèle que de prudence... J'ai combattu les abus et les préjugés partout où ils se trouvaient; mais je n'ai jamais attaqué aucun ordre. J'ai seulement poursuivi les exagérations judaïques de certains moines qui avaient plus de respect pour la règle de saint François que pour l'Évangile du Christ. Quand même j'aurais manqué de mesure, doit-on abuser de la chaire évangélique pour invectiver contre moi en profanant le saint lieu? mes ouvrages ont été loués par trois papes... Comment ose-t-on souiller les oreilles du peuple par de telles calomnies? On met en péril la paix et l'autorité de l'Église. »

Il priait le prince d'interposer son pouvoir et de forcer le prédicateur à respecter le ministère sacré qu'il remplissait. C'étaient deux frères, Amblard et Louis Alardet qui l'avaient engagé à cette démarche; ils lui avaient conseillé en même temps d'écrire au prédicateur. Érasme suivit cet avis, après

une certaine hésitation. Il craignait de rendre son adversaire plus fier ou de l'irriter encore davantage.

Dans presque toutes les contrées de l'Europe, il était l'objet de pareilles attaques. A Londres, un théologien, du haut de la chaire appelée vulgairement *la Croix de saint Paul*, l'avait accusé de faux et d'impiété pour avoir traduit un passage de saint Jean (1), autrement que la Vulgate, disant que sa traduction mettait en grand péril la divinité du Saint-Esprit. Érasme répondit que le sens orthodoxe était expliqué dans ses *Annotations*. La leçon qu'il avait suivie se trouvait dans saint Chrysostome et Théophylacte, adversaires des ariens. « Quel serpent, ajoutait-il, quel aspic, quelle vipère a un venin plus mortel que la langue du calomniateur, *enflammée*, selon la parole de saint Jacques, par *le feu de l'enfer?* O malheureux homme! nous frissonnons, nous faisons le signe de la croix, quand on nomme le diable devant nous; mais celui qui par de semblables calomnies déchire son prochain, souille la conscience de ses auditeurs, éteint la charité fraternelle, c'est un véritable démon; il est même pire; car il fait précisément ce qui a valu au diable son nom. » Il désirait savoir comment ce calomniateur s'appelait; il voulait dresser un catalogue de quelques noms de cette espèce pour les vouer à l'immortalité de l'opprobre, oubliant dans sa colère que si l'Évangile condamne la calomnie, il interdit la vengeance.

Tandis qu'il était harcelé par ces attaques des moines et des théologiens, Luther voyant qu'il n'achevait pas sa réponse, publiait avec jactance qu'il ne répondait point, comme s'il n'avait pas déjà répondu. Les luthériens triomphaient. Pressé par les exhortations de ses amis, Érasme essaya de remplir sa promesse et de terminer *sa Défense*. Mais il ne travaillait à cette œuvre qu'avec froideur. Il voyait le mal si étendu et si enraciné qu'il le regardait comme incurable. A ses yeux, ni

(1) *Nondum enim erat spiritus sanctus*, au lieu de : *Nondum enim erat spiritus datus*. (Évangile selon saint Jean, chap. VII.)

livres, ni rigueurs ne pouvaient avoir aucune efficacité. Il écrivait à Cochlœus qui allait en Danemark remplir une mission religieuse : « Si les évêques combattaient pour le règne du Christ et non pour le leur, nous entrerions avec plus d'ardeur en campagne. Cependant il faut comprimer la séditieuse audace des méchants, jusqu'à ce que Dieu inspire l'âme des princes. Ces désordres n'auront jamais de fin, si l'on ne change certaines choses; mais ces changements sont de telle nature qu'il n'y a point espoir de les faire accepter. Aussi ne puis-je rien vous conseiller en cette affaire, si non de considérer moins l'intérêt des hommes que celui du Christ, et de vous montrer plus attentif à sauver les individus qu'à les punir. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage dans une lettre; et d'ailleurs ce ne serait pas sans danger. »

George, duc de Saxe, ne cessait d'animer sa tiédeur. Après la publication du petit livre sur le libre arbitre, il avait repris confiance et lui avait envoyé une coupe magnifique, comme témoignage de sa vive satisfaction. Érasme, en le remerciant, déclarait qu'il ne manquerait pas à la cause de l'unité catholique, à laquelle il devait sacrifier sa vie même. « La conspiration des moines, disait-il, et surtout une maladie regardée par les médecins comme sans remède, ont seules retardé la publication de la seconde partie de *ma Défense.* »

Ce livre, si longtemps attendu, parut vers la fin d'août 1527. Pour le composer, Érasme avait lu avec soin les écrits de Luther. Il y avait trouvé tant de railleries, de sarcasmes, d'injures, de vanteries, d'impertinences, d'ovations, de triomphes, que cette lecture l'avait fait presque mourir d'ennui. Il avait senti là ce langage amer dont parlait le proverbe. Nulle absinthe n'en surpassait l'âcreté. Envoyant son livre au duc de Saxe, il lui écrivait : « Je vous laisse à juger si j'ai traité Luther comme il le mérite. Je n'ignore pas quels frémissements je vais exciter chez ses partisans avec ce livre, pour avoir osé le publier dans leur propre royaume. Si donc les princes ne me soutiennent pas de leur faveur, je crains de

ne pouvoir résister, non pas tant à cause des luthériens qu'à cause de certains *anti-luthériens* de nom, mais très luthériens en réalité. Ils s'efforcent d'attirer à eux une victoire qui doit appartenir au Christ. »

Ce livre publié, il regardait sa tâche comme remplie et annonçait la résolution de ne plus intervenir dans le débat. « Je vois, disait-il, qu'il ne nous reste plus rien à faire, sinon des vœux. » Il s'abandonnait aux pressentiments les plus sombres; la licence l'effrayait. Il écrivait à Bilibald Pirckheimer : « Je crois facilement ce que vous me dites; car je vois s'élever un peuple pour lequel mon cœur éprouve la plus vive répulsion. Je crains beaucoup pour le dénoûment. La concorde, la charité, la bonne foi, les sciences, les mœurs, la civilité même, tout périt. » — Il voyait les luthériens s'emparer partout des bonnes lettres pour fortifier leur parti ; mais il était persuadé qu'ils finiraient aussi par étouffer ces études.

Bucer, un des chefs de la nouvelle église de Strasbourg, lui avait écrit pour justifier Capiton. Son habile plaidoyer ne put dissiper les défiances d'Érasme, fondées sur des indices positifs. Sans parler d'autres griefs, il reprochait à Capiton sa conduite à l'égard d'Epphendorp qui ne cessait de lui susciter quelque affaire. « Je ne mêlerai point Capiton à la pièce, disait-il, à moins qu'il ne s'y mêle lui-même de nouveau. Qu'il ne me croie pas assez stupide pour ne point voir ce qui se passe. » Il déplorait les emportements et les excès qui avaient compromis une entreprise accueillie au début avec espérance, non-seulement parce que l'affaire mal conduite aurait des conséquences encore plus funestes, mais aussi parce qu'il craignait d'en être enfin lui-même la victime; car certains hommes attribuaient à l'influence de ses ouvrages le mépris où étaient tombés les théologiens scholastiques, les moines, les cérémonies, l'autorité du pontife romain.

Plusieurs de ses amis s'affligeaient de le voir s'épuiser en apologies. Bilibald lui conseilla de renoncer à ce travail sans

fin. Tout en reconnaissant la sagesse de cet avis, Érasme essaya de justifier sa manière d'agir. « J'ai, disait-il, gardé le silence plus souvent que je n'ai répondu. Je me suis toujours repenti d'avoir écrit mon apologie contre Sutor; pourtant j'ai suivi le conseil d'un homme de poids. J'ai fini par triompher de Dorpius. Je n'ai pas dédaigné les accusations de Lée et de Stunica, parce qu'ils les avaient portées à Rome. Les princes ne m'ont pas permis de me tenir en repos à l'égard de Luther. Mes amis me félicitent de ce que les théologiens de Paris ont éclaté avant ma mort. Au reste, je perds bien plus de temps à écrire des lettres sans plaisir comme sans nécessité. »

Malgré les accusations de ses ennemis, les princes continuaient de lui être favorables. Ferdinand, devenu roi de Bohême et de Hongrie, lui écrivait dans les termes les plus affectueux. En Pologne, le roi et la reine montraient pour lui la faveur la plus marquée. L'évêque de Plock l'invitait même à se retirer dans ce royaume, comme dans un port tranquille, loin des flots orageux de l'Allemagne. Jean de Lasco l'avait engagé plusieurs fois à écrire au monarque. Érasme hésita longtemps; mais enfin il se décida. « Je savais, disait-il, qu'on doit aborder les grands potentats, non-seulement à propos, mais avec une crainte religieuse. Je me faisais scrupule de troubler un prince occupé de si grandes affaires et tout entier au soin de réconcilier les souverains. Mais votre bonté, vos vertus, et surtout le désir immense de la paix si lente à se faire, ont enfin triomphé de mon hésitation. Comme le vieillard Siméon, je mourrais content, si je voyais la tranquillité rétablie dans le monde. » Il apprenait que le roi de Pologne, pour atteindre ce but, faisait les efforts les plus actifs et les plus sages; il voulait exciter encore son zèle, si c'était possible; il espérait que Sigismond serait l'homme destiné par la Providence à calmer cet affreux orage. « On ne peut voir, poursuivait-il, sans une profonde douleur de si grandes discordes entre les princes; les guerres entre chrétiens sont plus

que des guerres civiles; ce sont des luttes vraiment fratricides; elles ont ouvert la chrétienté aux Turcs; elles leur ont permis de prendre Rhodes et d'envahir la Hongrie. Mais ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'au milieu de ces divisions des princes, la religion chrétienne périt de fond en comble, et le monde se trouve menacé d'un bouleversement social. Ceux qui doivent obéir veulent commander. »

Monarque glorieux et brave, mais surtout pacifique, toujours prêt à sacrifier ses sentiments au bonheur de son peuple, après avoir soutenu des guerres heureuses, Sigismond avait usé avec modération de ses avantages, malgré l'avis des grands et du peuple. Après l'expulsion de Christiern, il avait refusé le trône de Suède et de Norwége. Tout dernièrement encore, il n'avait point cherché à faire valoir ses droits sur la Bohême et la Hongrie. Au contraire, il avait offert sa médiation à Ferdinand et à son compétiteur. Avec une rare élévation de sentiments, il comprenait qu'une paix même désavantageuse valait mieux que la guerre. « Pourquoi, ajoutait Érasme, cette manière d'agir n'est-elle pas imitée par les autres princes chrétiens? Il y en a qui cherchent à exploiter à leur profit le malheur public. Ne voulant rien relâcher de leur droit, ils ont recours à la guerre, légitime seulement quand elle est un devoir. Les traités conclus sous la dictée de la colère et de l'ambition sont éphémères et enfantent de nouvelles luttes. »

Sans vouloir rien ôter à l'autorité du pape, Érasme exprimait le désir qu'il ne fît aucune alliance particulière avec les monarques, mais qu'il se montrât également le père de tous les fidèles. « Que d'alliances, disait-il, que de traités faits et rompus, repris et déchirés encore, depuis une vingtaine d'années, par les papes, tantôt avec un prince, tantôt avec un autre! Que de guerres sans cesse renaissantes! » Le temps n'était pas bien éloigné, où les pontifes devaient renoncer à leur intervention militante dans la politique, mais les monarques n'étaient pas près de cesser leurs guerres sanglantes.

La paix universelle, ce rêve des nobles âmes, ne devait pas se réaliser de sitôt.

La plupart des princes qui régnaient alors étaient jeunes. Le roi polonais, d'un âge avancé, semblait appelé à donner aux autres souverains des conseils salutaires qui devaient tourner à l'avantage des peuples. Malheureusement, les inspirations séduisantes de l'ambition prévalurent contre les sages avis de l'équité. Les efforts de Sigismond et de son chancelier Schydlovietz échouèrent. Érasme s'en affligea. Il rappelait ces paroles d'Homère : « L'homme se rassasie de manger, de boire, de chanter, de danser, de toutes choses en un mot. Il n'y a que la guerre, la plus triste de toutes, dont il soit insatiable. »

Sa lettre plut beaucoup au roi et aux grands de la cour. Elle fut imprimée avec une préface et des vers à sa louange. Érasme vit avec peine ces éloges qui devaient exciter l'envie. On lui ménageait l'envoi d'un riche présent. Sans le refuser, il disait avec délicatesse : « J'ai obtenu depuis longtemps ce que j'ambitionnais, si ma lettre a plu, et si elle fait aimer davantage la paix. » On avait traduit en polonais le *Colloque des funérailles*, où les moines étaient assez mal traités. Il désapprouva cette traduction qui pouvait compromettre ses amis, en irritant ses adversaires.

Un médecin habile et dévoué qu'il avait connu à Bâle, le hongrois Antoninus, servait avec zèle ses intérêts en Pologne. Au milieu des troubles de la Hongrie, ce médecin l'avait consulté sur la conduite à tenir. Fidèle à son caractère, Érasme lui avait conseillé de ne prendre chaleureusement le parti de personne et d'attendre les événements. C'était dans le même esprit de prudence méticuleuse qu'il écrivait : « Il ne faut pas se fier aux faux amis; mais il faut les ménager, quand ce ne serait que pour les rendre moins hostiles. » Le prédicateur de la reine de Hongrie, Jean Henckell, venait de refuser l'épiscopat. Erasme n'approuvait pas ce refus. « Par le temps qui court, il vaut mieux, disait-il, être porcher que pourceau. »

De tous les polonais, celui à l'amitié duquel il attachait le plus de prix, était Jean de Lasco. Il lui savait gré de vouloir faire connaître à tous qu'il était son disciple et son admirateur : *exemple rare dans un temps où il n'y avait d'amis que ceux qui conspiraient ensemble.* Mais, tout reconnaissant qu'il était de son zèle, il lui recommandait la prudence. « C'est une habileté peu commune, lui écrivait-il, que de savoir user des méchants et tirer parti des êtres nuisibles. J'ai certains amis qui m'aiment avec passion ; ce qui produit quelquefois un grand mal ; je préfère ceux qui m'aiment avec sagesse. »

Un oncle de Jean de Lasco, portant le même nom, était archevêque de Gnesne. C'est à lui qu'Érasme dédia son édition de Saint Ambroise. Dans la lettre dédicatoire, il entremêlait l'éloge de l'oncle et du neveu, qui *paraissait être la vivante image du prélat.* Les quelques mois qu'il avait passés avec lui étaient, disait-il, un des rares bonheurs de sa vie. Vieux, il avait appris d'un jeune homme la sobriété, la tempérance, la retenue de la langue, la modestie, la pudeur. « O nation vraiment née pour la piété! ajoutait-il avec enthousiasme. Son roi, son archevêque, semblent prédestinés à calmer les discordes fatales et à restaurer les mœurs corrompues de la chrétienté. Depuis longtemps, j'attends un nouvel Ambroise pour rendre la paix au monde catholique. Une mission si difficile demande l'intégrité morale, unie à la douceur et à la fermeté, la sagesse jointe à l'éloquence. »

La même année, il fit imprimer le *Babylas* de saint Chrysostome. Il offrit ce petit livre à Nicolas de Marveille, président du collége de Buslidius. Il savait que c'était une goutte d'eau envoyée à la source des langues : Mais, disait-il, selon le précepte de l'Évangile, il faut donner à celui qui abonde, afin qu'il soit dans une abondance encore plus grande. Une rare éloquence et une remarquable piété se trouvent réunies dans ce petit livre dont le sujet lui-même n'est ni varié, ni vaste, ni brillant. »

Il profita de l'occasion pour adresser aux professeurs de

sages conseils sous forme d'éloges. Il se réjouissait de voir que leur enseignement, grâce à une continuelle vigilance, ne donnait nullement prise aux ennemis des langues. « Les lettres, disait-il, sont souvent compromises par les témérités de certains hommes, surtout par celles des Allemands. C'est pour avoir évité ces excès que le collège de Louvain est florissant... Du haut du ciel, l'âme de Buslidius peut jouir du succès. »

Ces conseils ne manquaient pas d'à-propos : le professeur de grec s'était marié. Ce mariage faillit lui faire perdre sa chaire. Érasme, averti, para le coup; mais le professeur fut profondément blessé; il chercha querelle aux exécuteurs testamentaires et leur écrivit une lettre qui sentait la dispute et la chicane. Érasme s'efforça de le calmer; il lui fit sentir que le mariage refroidissait le zèle de l'enseignement, créait d'autres soucis et le séparait de la vie commune du collége; peut-être avait-il pris femme sans consulter les exécuteurs testamentaires; il devait donc redoubler d'efforts pour répondre à leur confiance, tâcher d'augmenter son auditoire déjà nombreux, rivaliser avec Goclenius et avec lui-même; il valait mieux lutter avec les ennemis des Muses qu'avec des hommes très bienveillants qui certainement ne lui enlèveraient pas sa chaire sans un motif très grave; il se devait au collége qui avait fait sa réputation.

Outre le *Babylas*, dont il avait seulement donné le texte grec, Érasme publia la traduction latine de quelques écrits de saint Chrysostome et d'un fragment d'Origène sur saint Mathieu. En même temps, il excitait par ses encouragements l'activité de Germain de Brie, qui s'occupait de traduire des ouvrages grecs en latin.

Après saint Ambroise, saint Augustin eut son tour. L'édition devait être complète et fort belle; mais l'exécution de cette œuvre immense fut troublée par la mort de Froben. Une attaque d'apoplexie l'enleva. Elle avait été annoncée par quelques symptômes avant-coureurs; mais cet homme trop

courageux aurait eu honte d'être malade. Son fils Jérôme lui succéda dans la direction de l'imprimerie. Érasme ressentit vivement cette perte. « Froben, dit-il, semblait né pour l'ornement des études. » Toutefois, au milieu d'une époque si orageuse, il était tenté de le féliciter de sa délivrance plutôt que de le plaindre d'une mort si soudaine. Il composa son épitaphe en latin et en grec. Nous traduisons ici l'épitaphe latine :

CETTE PIERRE COUVRE LES OSSEMENTS INANIMÉS DE JEAN FROBEN;
SA RENOMMÉE FLEURIT DANS TOUT L'UNIVERS; ELLE NE SAURAIT MOURIR.
IL LA MÉRITA PAR DES MŒURS PLEINES DE CANDEUR
ET PAR L'AIDE PRÊTÉE AUX ÉTUDES
QUI, MAINTENANT TRISTES, LANGUISSENT PRIVÉES DE LEUR PÈRE.
IL NOUS RENDIT ET PARA LES MONUMENTS DES ANCIENS SAGES
PAR SON ART, SA MAIN, SES SOINS, SON ARGENT, SON CRÉDIT,
SON DÉVOUEMENT.
JUSTES PUISSANCES DU CIEL, DONNEZ-LUI LA-HAUT UNE VIE ÉTERNELLE.
PAR NOUS, IL AURA ICI-BAS UNE IMMORTELLE RENOMMÉE.

Non content de cet hommage, il voulut consacrer dans une lettre la mémoire du grand imprimeur. Elle était adressée à un chartreux aussi vertueux que savant, appelé Emstedius. « La mort inopinée de Froben, lui disait-il, m'a accablé en dépit de toute ma philosophie : ma douleur ne fait que s'accroître avec le temps. Les liens de l'amitié, je le vois, sont plus forts que ceux du sang. Je suis honteux de ma faiblesse. J'ai supporté avec résignation la mort d'un frère et je ne puis supporter la perte de Froben. J'aimais en lui le promoteur des études non moins que l'ami loyal et dévoué. Sa candeur était extrême; sa générosité incomparable, au point d'étendre ses bienfaits même sur des gens qui en étaient indignes. Sa joie n'était jamais plus vive que lorsqu'il pouvait faire une magnifique édition d'un grand auteur. Quand il montrait à ses amis les premières pages imprimées, son visage était rayonnant. C'était de l'allégresse, un véritable triomphe. Que de splendides éditions en peu d'années ! » Il

s'était abstenu de publier des livres de polémique religieuse, malgré le profit qu'il aurait pu en tirer, pour ne pas exposer les lettres et les sciences à de fâcheuses préventions. C'était malgré ses amis qu'il avait entrepris une édition complète de Saint Augustin. Il désirait vivre seulement assez pour achever ce grand travail; mais il ne vit que deux volumes imprimés.

Vers le même temps mourut Jacques Hochstrate qui avait si malheureusement commencé contre Reuchlin la grande tragédie du XVIe siècle. Le bruit courut que, sur le point de mourir à Cologne, il avait laissé échapper quelques paroles qui n'annonçaient pas une conscience bien pure.

La mort, depuis quelque temps, avait moissonné plusieurs ennemis acharnés d'Érasme; mais un nouvel orage le menaçait. Sa correspondance avec le prince des lettrés français devenait de plus en plus aigre. A la lettre dont nous avons parlé plus haut, Érasme répondit par certains traits qui pouvaient paraître blessants pour Budé. « J'attends avec impatience, lui disait-il, vos observations sur la langue grecque, bien que je me voie frustré de la moitié de mon espérance. On a du reste apporté à Bâle des commentaires sur le même sujet; on en fait l'éloge; je crains que vos manuscrits n'aient été pillés. Il s'est élevé aussi une discussion au sujet d'un petit livre publié par Léonard Portius de Vicence, *sur les poids et les mesures*. Il a tant de conformité avec votre livre *sur les monnaies*, que tout le monde croit que l'un des deux a commis un plagiat.

Passant aux reproches de Budé, il se défendait d'avoir dénigré les Français. Il citait comme preuve le *Panégyrique* de Philippe le Beau (1), où se trouvait un bel éloge de la France. C'était, d'ailleurs, un penchant plutôt qu'une prédilection refléchie; car nulle nation n'avait été pour lui plus

(1) *V.* aussi la *Plainte de la Paix*, l'épître dédicatoire de la Paraphrase de saint Marc, l'*Apologie* contre Sutor et plusieurs lettres.

stérile, à part l'obligeance de ses amis. Au sujet des Galates, il avait été très bref et avait adouci le mot d'*insensés*, qui se trouvait dans Saint Jérôme. Il n'aurait jamais cru offenser par là un philosophe tel que Budé. Il était reconnaissant des services sans nombre que son ami se plaisait à énumérer; mais il n'avait jamais eu l'intention d'aller s'établir en France (1). Il ne comprenait pas ce que Budé voulait dire en parlant de grimaces; en tout cas, elles n'avaient porté préjudice à personne : il avait assez clairement indiqué son intention; on ne voulait pas le croire. Au surplus, il n'aurait jamais voulu faire intervenir Budé dans des affaires si humbles, toutes relevées qu'elles paraissaient à la foule. Il n'était pas assez inconsidéré pour changer de sentiments à l'égard de tels amis sur les rapports des premiers venus. Pourtant un personnage, dont Budé ne récuserait pas la franchise et la sincérité, l'avait entendu dans un repas laisser échapper devant un grand nombre de personnes certaines marques de ressentiment contre Érasme. Il se voyait accusé d'inconstance dans ses amitiés; cette accusation était injuste; il était plus fidèle que personne à l'amitié, quelque fois même à son détriment.

De légers nuages s'élevaient aussi de temps en temps entre Érasme et Vivès. Celui-ci avait les délicatesses de l'homme de lettres; mais il n'avait pas la prétention de se donner comme le rival de celui qu'il appelait son maître et son père. Il réclamait ses conseils et ses critiques, prêt à les écouter comme les paroles d'un oracle. Après un long silence, Érasme lui répondit enfin d'une manière assez piquante : « J'estime beaucoup vos écrits; je vous reprocherai seulement de chercher l'improvisation qui, du reste, vous réussit aussi bien qu'à d'autres le soin le plus scrupuleux. Vous vous montrez fort dur pour les femmes; vous êtes sans doute plus doux avec la vôtre. Si vous faites volontiers mention de vos

(1) Ceci n'est pas très exact. V. *Lettre secrète à Goclenius.*

enfants, vous avez cela de commun avec Cicéron; mais la race humaine est envieuse et supporte plus facilement les éloges que l'on donne à autrui. Tel est mon jugement que vous pouvez juger à votre tour. »

Vivès sentit les traits de cette ironie. Il avait eu deux torts vis-à-vis d'Érasme qui s'en vengeait. Il lui avait demandé de donner une édition complète de ses ouvrages, afin que l'on pût se reconnaître dans cette multitude innombrable et confuse de ses écrits. En second lieu, il s'était fait l'écho de ceux qui le blâmaient d'avoir introduit dans les *Colloques* des controverses théologiques. Érasme s'étonnait qu'un si grand avocat ne trouvât pas des raisons même dans la plus mauvaise cause. « Maintenant, disait-il, de telles questions sont débattues entre des enfants. Tout ce que je dis est enfantin. D'ailleurs les enfants grandissent; et, devenus grands, des choses plus sérieuses leur conviennent; mais à parler franchement, nous avons *perdu notre libre arbitre*. Là l'esprit me dictait une chose et la plume en écrivait une autre. » Vivès répliqua : « Il y a longtemps que je me suis répondu à moi-même, comme à beaucoup d'autres : « Érasme ne peut avoir agi comme il a fait sans avoir de bonnes raisons, bien que je ne les aperçoive pas. »

Il regrettait de ne pas le voir retourner en Brabant, dans l'intérêt du repos de sa vieillesse qui, joyeuse et satisfaite, pouvait être fort utile aux lettres et à la piété, tandis qu'elle le serait fort peu, si elle était inquiète et troublée. Érasme se contenta de répondre : « Je vous trouve heureux, mon cher Vivès, de vivre à Bruges (1), dans la compagnie des Laurinus, pendant que moi-même je vieillis ou meurs plutôt dans ce travail forcé. Je songe pourtant quelquefois à prendre la fuite. » Ces Laurinus, dont le commerce lui semblait si doux, avaient un défaut commun avec la cour de Brabant. Ils fai-

(1) Précepteur de la princesse d'Angleterre, Vivès passait souvent sur le continent pour voir sa femme qui habitait Bruges.

saient tout avec lenteur et négligence. Jean de Hondt ayant remis à l'un d'eux l'argent dû pour la prébende de Courtrai, le dépositaire le garda trop longtemps entre ses mains. Dans l'intervalle le prix de la monnaie ayant changé, Érasme éprouva une forte perte. Il fut très mécontent et pria le chanoine de confier désormais l'argent à un certain Érasme Schetus, homme parlant assez mal en latin, mais d'une parfaite probité.

Barbirius était son débiteur pour d'assez fortes sommes; après avoir passé tant d'années dans les cours à une *époque où la terre et les fleuves donnaient de l'or*, il était revenu dénué de tout. L'empereur avait deux fois ordonné de payer sa pension. « Mais, disait Érasme, on lui obéit plus facilement quand il commande une levée d'impôts que lorsqu'il ordonne le paiement d'une dette. »

Il avait à son service un jeune homme, appelé Cannius, qui lui était très utile pour copier du grec. Il le traitait en ami plutôt qu'en domestique. L'ayant envoyé en Angleterre, il lui donna quelques avis avec beaucoup d'enjouement : « Vous devez, lui écrivait-il, redouter les voleurs et les matelots; ce qui est tout un... Vous pouvez retirer un grand fruit de votre voyage en Angleterre. Les grands ne pensent pas toujours au fond de leur cœur ce que le visage exprime. Il faut leur parler avec une crainte religieuse, comme jadis on parlait aux dieux. C'est du reste une nation très libérale, tandis que les Brabançons le sont fort peu. Savoir refuser un présent est un art difficile. Vous devez ne vous montrer jamais avide et prendre exemple sur Érasme lui-même. Vous vous trouverez aisément en bons rapports, à la condition d'imiter le polype : découvrez votre tête; donnez votre main; cédez la place; souriez aux premiers venus... Gardez-vous surtout de condamner ou de mépriser quelque chose de cette nation, car elle est merveilleusement amoureuse d'elle-même. »

CHAPITRE XXIX

Démêlé avec Epphendorp. — Mariage d'Œcolampade. — Mélanchthon.— Lettre de Henri VIII.— Offres de Ferdinand et de l'évêque de Brixino. — Le *Cicéronien*. — Les *Colloques* et la Sorbonne. — Lettres à Clément VII et à Sadolet. — Le sac de Rome. — Pantalabus. — Réponse au prince de Carpi. — *La veuve chrétienne*. — Révolution à Bâle. — Érasme se décide à quitter cette ville.

Le parti évangélique devenait à Bâle de plus en plus menaçant. Au milieu de cette fermentation des esprits, Érasme avait renoncé à combattre Œcolampade. « J'avais commencé, disait-il, mais j'ai senti aussitôt que je n'aboutirais à rien, sinon à soulever ici une tempête; les choses ne sont déjà que trop ulcérées. Dès à présent je songe à fuir, mais je ne sais où. »

Il était fort mécontent de ses amis, même de ceux qui lui avaient paru jusque-là les plus fidèles. Il écrivait à Bilibald : « Désenchanté des hommes, je mets ma confiance dans le Christ qui ne veut et ne peut tromper; mais les mortels ne savent que feindre. Lors même que leur amitié est sincère, elle ne dure qu'un temps prodigieusement court et, à la plus légère occasion, elle se change en haine. Que de ténacité dans le souvenir d'une offense! quel profond oubli des bienfaits! Il y en a qui, voulant servir, ne le peuvent pas, mais tous ont le pouvoir de nuire. D'autres cherchent étourdiment à rendre service et font le plus grand mal. Vous m'avertissez avec sagesse d'être indulgent pour les mœurs des hommes, à moins que je ne préfère me retirer dans quelque désert. Je pardonne très facilement les défauts de la nature humaine. Quant aux

perfidies odieuses de ceux que j'ai comblés de mes bienfaits, je les dévore, sans doute, mais ce n'est pas sans ennui. Dieu me préserve de soupçonner de votre part quelque chose de semblable! et pourtant je connais certains hommes nés pour rompre l'amitié des gens de bien. »

Cette noire misanthropie s'explique par ce qui va être raconté. On avait imposé à sa faiblesse un acte humiliant. Henri Epphendorp, prétendant avoir été diffamé par lui, était venu à Bâle et avait annoncé l'intention de le citer en justice. « Gladiateur avec les Bedda et les Sutor, disait Érasme, je vais devenir plaideur et passer d'Hercule à Mercure. » Epphendorp alléguait contre lui plusieurs sujets de plainte. On avait apporté à Bâle une lettre attribuée à Mélanchthon et dont l'auteur s'étonnait de ne pas voir encore pendu un homme qu'il avait connu douze ans auparavant. Cet homme n'était pas nommé; mais on avait donné à entendre qu'il s'agissait d'Epphendorp. Érasme avait envoyé une copie de cette lettre à Hédion, pour le mettre sur ses gardes, en ajoutant les initiales du prénom et du nom d'Epphendorp. Hédion l'avait montrée à Capiton; celui-ci, à ce qu'il paraît, l'avait communiquée au *soldat fanfaron* qui était entré en fureur. Il ne parlait de rien moins que d'égorger ou d'étrangler Érasme.

Mais le grief principal, c'était une lettre qui, disait-il, avait changé le duc George, son ami très bienveillant, en ennemi acharné, et lui avait fait perdre une très belle fortune de trois mille florins au moins; il voulait sans doute parler d'un mariage. Cette lettre contenait le récit de ce qu'il avait fait à Fribourg, à Bâle, à Strasbourg. Ecrite par une main étrangère, sans date, sans adresse, sans cachet, elle était confidentielle et devait rester secrète. Mais le chevalier Othon, ami d'Epphendorp, la fit passer sous les yeux de la cour. Elle fut livrée au dissipateur qui saisit l'occasion de se venger d'Érasme et de se faire donner de l'argent. Il lui avait écrit plusieurs fois en termes pleins de menaces. Il avait même ébauché un libelle diffamatoire qui *devait renouveler toute la tra-*

gédie de Hutten. Il mettait en avant le nom respecté de Bilibald, qui lui avait dit, à ce qu'il assurait : défendez votre honneur ; prenez la plume contre Érasme.

Ayant rencontré B. Rhenanus, il épancha sa colère devant lui. Rhenanus, trop honnête pour croire à la méchanceté d'autrui, ami du repos, bienveillant pour les deux adversaires, lui conseilla de s'aboucher avec Érasme avant de prendre un parti violent. Louis Berus et Boniface Amerbach, professeur de droit impérial, s'entremirent également pour ménager une réconciliation. Érasme, qui n'avait jamais paru devant les tribunaux, se rendit à leur conseil. Malade, accablé de travaux utiles au progrès des lettres, il redoutait les hasards d'un procès où il faudrait plaider en allemand, avec des avocats, dans un temps orageux où l'être le plus infime pouvait nuire. Il était cependant persuadé, s'il faut l'en croire, qu'Epphendorp ne tiendrait pas ses promesses.

Rhenanus et Amerbach furent pris pour arbitres. Comme réparation du tort fait à sa réputation, Epphendorp demandait une préface pour un petit livre qui lui serait dédié, une lettre adressée au duc George et à sa cour, laquelle serait lue par lui avant d'être envoyée, enfin cent ducats pour les pauvres de Fribourg, autant pour ceux de Bâle, deux cents pour ceux de Strasbourg. Il voulait porter lui-même cette dernière somme et la distribuer à sa volonté. Érasme refusa de reconnaître la lettre qui lui était présentée et déclara qu'il n'avait écrit au duc de Saxe que pour l'engager à confier quelque fonction honorable à un jeune homme bien doué par la nature, mais vivant depuis nombre d'années dans les plaisirs, et qui ne cessait de troubler son repos. Il consentit aux deux premières demandes sous quelques réserves ; mais il repoussa la troisième, faisant néanmoins entendre qu'Epphendorp n'aurait pas à se plaindre de sa générosité, s'il montrait des sentiments convenables. La sentence, dressée par les arbitres, portait : Érasme, pour éviter des ennuis, exécutera les deux premiers articles, comme il l'a offert par écrit ; quant au troisième, dans le même sentiment, il ne refusera pas de donner pour le soulagement des pauvres une vingtaine de florins dont nous disposerons à notre gré. Nous entendons que ceci aura lieu sans déshonneur pour l'un ou pour l'autre. De son côté, H. Epphendorp s'abstiendra de mettre au jour ce qu'il peut avoir écrit. Nous les laissons libres l'un et l'autre de se donner réciproquement quelque marque de bienveillance ou de se contenter plutôt d'une affection mutuelle. »

Les deux parties approuvèrent cette sentence, d'abord de vive voix et ensuite de leur signature. En signe d'amitié, elles rompirent le pain qui fut apporté, se donnèrent la main et burent dans la même coupe, présent du duc George. Le lendemain, Érasme reçut tout le monde à souper. Après le repas, Epphendorp réclama impérieusement la lettre pour le prince. Non content d'avoir obligé un vieillard malade à l'écrire pendant la nuit, il voulut la lire et exigea qu'elle fût scellée en sa présence. Violant la promesse d'oubli mutuel, il accabla d'injures le secrétaire qu'il accusait d'avoir écrit la lettre, objet de sa plainte. Il demanda aussi avec insistance la préface promise. Quoique son exigence fût non-seulement illégitime, mais même déraisonnable et déplacée, Érasme, d'après le conseil d'Amerbach, s'y prêta encore. Dans toute cette affaire, il montra, disons-le, une faiblesse honteuse. Ni la charité chrétienne ni l'amour de la paix ne pouvaient justifier un tel oubli de sa dignité ; c'était acheter son repos trop cher. Cette faiblesse eut la récompense qu'elle méritait.

Epphendorp, à l'approche de la foire de Francfort, envoya son domestique répandre le bruit qu'Érasme avait été condamné aux conditions les plus dures, à écrire un livre et une lettre contre lui-même, à donner de l'argent, enfin qu'il avait été contraint de souscrire à des clauses auxquelles Epphendorp n'aurait pas voulu consentir lui-même pour trois mille pièces d'or. Un peu plus tard, un autre bruit succéda au premier. On disait qu'Epphendorp, de vive voix

et par écrit, accusait Érasme de perfidie pour n'avoir pas fait le livre convenu, qu'il se répandait en injures contre lui durant des repas entiers, qu'il lisait à ses hôtes un libelle diffamatoire, et qu'il écrivait des lettres hostiles, comme par le passé.

Les évangéliques étaient triomphants. « Je le prévoyais, écrivait Érasme à Bilibald; mais je n'ai pu faire comprendre ni à Berus ni à Rhenanus à quel maître fourbe j'avais affaire; j'étais d'ailleurs occupé plus que je ne pourrais le dire. Étrange étourderie des Allemands! Tous les évangéliques voyaient avec transport l'autorité d'Érasme anéantie et *livrée aux corbeaux*. Mes amis étaient pleins de crainte... et ces pièces sont conduites par un *évangéliste* de Strasbourg, qui fait semblant d'être mon ami dévoué et s'imagine que je ne vois rien. Pour moi, je suis forcé de dissimuler. J'ai toujours détourné les princes de la rigueur, et ce zèle a excité contre moi la colère de certains d'entre eux. Désormais je ne les retiendrai ni ne les exciterai; mais je les laisserai à leur naturel; car je vois qu'il n'y aura pas de fin, sinon par la rigueur. Il est sans doute déplorable de la voir s'étendre à beaucoup; mais j'abandonnerai cette affaire au Christ. »

On voit qu'il rougissait de sa faiblesse. Il consulta ses amis sur la conduite à tenir : « J'ai promis, disait-il, de dédier un petit livre à Epphendorp; mais, redevenu mon ami et au nom de l'amitié seule, aucune limite de temps n'a été fixée. » Quelques jours après, il adressa encore à Bilibald une longue lettre pour répondre aux diffamateurs, qui, *après avoir satisfait leur gourmandise et des appétits plus bas encore, ne s'occupaient qu'à médire de tout le monde et jouissaient ainsi de la liberté évangélique*. « Quand même, ajoutait-il, ce qu'on publie serait vrai, est-ce une conduite digne d'hommes qui ont toujours à la bouche les mots de paix et de grâce? Ne devraient-ils pas plutôt féliciter deux adversaires de leur réconciliation? Souvent les gens de bien renoncent à leur droit plutôt que d'aller devant les tribunaux. Ils achètent quelque fois à prix d'argent le silence des calomniateurs. » Il excusait

avec les ressources de sa rhétorique une défaillance impardonnable.

Il se vengeait des évangéliques par ses épigrammes. Œcolampade venait à son tour de se marier. « Il a épousé, écrivait Érasme, une jeune fille assez jolie; il veut sans doute mortifier sa chair. » Sa verve satirique ne respectait guère que Mélanchthon. Il s'était imaginé d'abord que ce théologien lettré avait eu beaucoup de part au livre de Luther, et il avait donné des signes manifestes de son ressentiment dans le premier livre de *sa Défense*. Averti de son erreur, il lui écrivit la lettre la plus amicale. Mélanchthon, qui craignait d'avoir perdu son amitié, fut rempli de joie. Il répondit sur le champ : « Ceux dont nous admirons le génie et les travaux ne peuvent que nous être très chers. Aussi les dons supérieurs de votre esprit me ravissent; et ils me raviraient, quand même je résisterais à mon entraînement. Ne croyez donc pas qu'un amour excessif pour qui que ce soit me porte jamais à devenir votre ennemi. » Il le priait de bannir tout soupçon. Il n'avait pas coutume de cacher sa pensée sur ce débat; mais il n'avait jamais aimé Luther jusqu'à fournir des armes à sa véhémence. « Plût à Dieu, ajoutait-il, qu'un si violent combat ne se fût pas engagé entre vous! Car, d'un côté, Luther n'a peut-être pas eu assez égard à votre dignité; et, à votre tour, vous l'avez étrangement défiguré. Pour moi, je le crois meilleur homme qu'il ne paraît à celui qui ne le juge que d'après la violence de ses écrits. Les travaux de l'un et de l'autre auraient été plus utiles à l'Église, s'ils s'étaient appliqués à guérir ces divisions. »

Voyant qu'il serait, bon gré, mal gré, contraint de quitter Bâle, Érasme avait chargé un domestique fidèle de voir avec R. Pace, Thomas Morus et ses autres amis, s'il pourrait trouver en Angleterre un asile convenable. Warham l'avait invité de nouveau à se retirer auprès de lui. Le roi lui-même avait rappelé dans une lettre affectueuse qu'il s'était choisi jadis ce royaume pour être comme le port de sa vieillesse. « Nous

avons appris avec beaucoup de peine, disait Henri VIII, ce que l'archevêque de Cantorbéry nous a rapporté sur l'état fâcheux où vous vous trouvez, à cause de quelques hommes pleins d'impiété, qui, par des trames étranges, menacent votre vie... Dans les tendres années où nous vous avons connu, nous avons ressenti pour vous une propension extraordinaire... Mais à présent que vous avez porté au comble cette constance opiniâtre et infatigable de votre âme pour propager et éclairer la foi chrétienne par vos innombrables travaux, notre amour a grandi tellement qu'il ne saurait, ce me semble, croître davantage.

« Bien plus, nous désirons avec une ardeur incroyable prêter secours et appui, autant que nous le pourrons, à vos efforts si pieux et si saints, pour rétablir la foi et la religion du Christ dans leur ancienne dignité, dissiper et terrasser les impostures des hérétiques, enfin pour favoriser le pur et libre essor de la parole de Dieu... Et c'est à cause de cela que nous sommes plein de sollicitude pour votre conservation, craignant que si Érasme est une fois enlevé de ce monde, les ténèbres de l'hérésie ne se répandent encore davantage parmi les nations... Comment obvier à ces maux? Selon nous, le moyen le meilleur, c'est que, renonçant à l'Italie et à votre Allemagne, vous consentiez à vous retirer dans notre royaume; et si ce parti est agréé par vous, non-seulement votre venue nous sera très agréable, mais vous serez chez nous à d'excellentes conditions que vous jugerez vous-même assez amples et assez belles... Nous regarderons comme un grand avantage de jouir de votre commerce si doux et de votre sagesse si prudente... De cette manière, la conservation de votre vie et la tranquillité de vos études seront parfaitement assurées. Enfin l'Évangile du Christ sera beaucoup mieux défendu, grâce à nos efforts et à nos moyens réunis.

« Si vous tenez aux amis, nous vous procurerons facilement l'amitié des personnages les plus grands de notre royaume. Si la liberté est ce qui vous touche, nous ne vous demanderons absolument aucun service; et vous pourrez vivre avec la plus grande liberté partout où vous voudrez. Pour abréger, tout ce que vous désirerez dans l'intérêt du repos de votre vie ou du calme de vos études, vous trouverez notre faveur prête à vous l'accorder. »

Henri VIII songeait sérieusement au divorce. Il ne désirait sans doute la présence d'Érasme en Angleterre que pour avoir son avis et son aide dans cette affaire. Mais le prince des lettrés était bien résolu à ne pas s'en mêler. D'autre part, cette *collaboration*, à laquelle il était convié par le monarque, pouvait flatter sa vanité, mais elle devait peu sourire à son humeur indépendante, et elle s'accordait mal avec l'attitude qu'il avait prise dans les débats du luthéranisme. De plus, quelques-uns de ses écrits, surtout les *Colloques*, avaient mécontenté certaines gens et même des personnages très considérables, comme le cardinal d'York et l'évêque de Lincoln; ce dernier l'avait même exhorté à corriger ses ouvrages, à l'exemple de saint Augustin. Enfin, la lettre du roi ne contenait que des offres vagues auxquelles il était peu sûr de se fier.

Toutefois, avant de répondre à la lettre royale, il voulut sonder le terrain. « Maintenant, écrivait-il à Morus, il me faut chercher un lieu pour mon tombeau, ou du moins pour être tranquille après ma mort; car, à ce que je vois, je n'aurai jamais ce bonheur, de mon vivant. Tout le monde présage que de grands mouvements nous menacent. L'hérésie des anabaptistes cherche à faire explosion, et elle est plus répandue qu'on ne pense. » Trois mois après, il répondit au monarque : « Votre lettre, en m'offrant un port tranquille au milieu du naufrage, m'avait d'abord redonné la force et la gaieté. Je m'efforçais de croire que je pourrais me rendre à vos vœux et faire quelque chose pour votre service. Mais mon courage s'est bientôt évanoui. Malgré mon ardent désir de me retirer en Angleterre, j'ai reculé, en considérant ma vieillesse de plus en plus pesante, ma santé plus fragile que le verre, la longueur du voyage, la crainte des brigands et

de la mer, enfin les rumeurs sinistres de guerre. Il y a encore quelques autres motifs qui ne peuvent être confiés à une lettre... Il ne me reste donc qu'à remercier Votre Majesté et à la prier de ne pas s'offenser de mon refus. Je n'ai pas écrit plus tôt, ne voulant rien dire d'ambigu. » Dans sa lettre se trouvaient ces mots dignes d'être remarqués : « *Quand même tout serait tranquille en Angleterre...* » Il voyait poindre dans cette île des orages divers.

Henri VIII n'était pas le seul prince qui lui offrît une magnifique hospitalité. Le roi Ferdinand l'invitait dans les termes les plus honorables à se rendre à Vienne pour y vivre avec un salaire de quatre cents florins. Mais Érasme n'avait nulle envie d'aller dans un monde nouveau. « Vous savez, écrivait-il à Jean Faber, ce que c'est que de transplanter un vieil arbre. Vous m'appelez à Vienne ?... Là aussi je trouverais sans doute des théologiens opiniâtres et des moines méchants qui n'écoutent ni pontifes ni princes. La conscience seule m'éloigne des luthériens ; autrement je montrerais à ces furies ce qu'elles sont... Près de quitter ce monde, je me mets peu en peine des émoluments. Quand même rien ne me détournerait d'aller à Vienne, comment m'y transporter ? Avec cette maladie de vessie, le mouvement, c'est la mort. D'ailleurs, que ferais-je dans Vienne, ville magnifique d'après ce que j'entends dire, et tout à fait allemande ? Ma santé n'est pas même en état de recevoir les visites des hommes instruits. Enfin, peu importe le lieu où je dois déposer ce pauvre corps. »

Un jeune prélat, uni par le sang à Charles V, Maximilien, évêque désigné de Brixino dans le Tyrol, généreux promoteur des études, l'engageait aussi à venir dans son diocèse. Érasme déclina cette invitation ; sa santé lui interdisait un long voyage, et la situation alpestre de Brixino l'effrayait ; se trouvant très bien des vins légers de Bourgogne, il craignait de n'avoir dans le Tyrol que des vins contraires à sa gravelle.

L'évêque d'Augsbourg, Christophe de Stadio, aussi remarquable par sa vertu que par sa modération, avait pour lui beaucoup d'estime. Il lui écrivit de sa propre main une lettre où se révélaient la candeur et la piété de son âme ; il l'invita même à partager son palais. Le roi de Pologne, Sigismond, l'appelait également dans ses états. Il répondit à sa lettre de la façon la plus bienveillante et lui envoya un présent d'honneur assez considérable. Les premiers personnages du royaume montraient pour lui la plus grande faveur ; l'évêque de Cracovie lui faisait parvenir soixante ducats, comme gage de son affection ; celui de Plock lui écrivait des lettres pleines d'amitié ; un de ses neveux vivait à Bâle avec lui, couchant sous le même toit, mangeant à la même table. « Ce sont les hommes, écrivait Érasme au prélat, et non les astres qui nous sont funestes. Il faudrait un *Astrolabe* qui nous permît de distinguer les bons et les méchants. » Il s'applaudissait du zèle des Polonais pour sa cause qui était en même temps celle des bonnes études et de la religion chrétienne.

A la cour de Ferdinand, on s'était beaucoup choqué de le voir, dans sa lettre à Sigismond, donner le titre de roi à Jean Zapoly. Il y avait aussi des gens qui s'irritaient de ses perpétuelles exhortations à la paix et de ses plaintes contre la guerre. « En effet, disait Érasme, il ne manquait plus à nos maux que de ne pouvoir même gémir au milieu de si grandes calamités. »

Toujours plein de zèle pour le progrès des lettres, il continuait de prêter un concours actif à l'imprimerie de Froben. Vers le commencement de l'année 1528, il publia deux dialogues qui méritent de fixer notre attention, le *Petit Traité sur la Prononciation* et *le Cicéronien*. C'est dans le premier qu'il voulut s'acquitter envers le grand peintre de Nuremberg ; le passage qu'il lui avait consacré était fort court ; mais il n'avait pas d'autre occasion, et il croyait que ce petit livre, tel quel, serait reçu du public avec beaucoup de faveur. Il se trompait : le *Traité de la prononciation* eut peu de succès, du

vivant d'Érasme. Sur ces entrefaites, Albert Dürer mourut. Il regretta sa fin prématurée. « Mais à quoi bon déplorer sa mort, disait-il, puisque nous devons tous mourir? Une épitaphe lui a été préparée dans mon petit livre. »

Le Cicéronien eut beaucoup de lecteurs; mais il excita des haines implacables. En écrivant ce dialogue, Érasme s'était proposé de critiquer le travers de ceux qui prétendaient reproduire exactement le langage et le style de Cicéron. Il voulait en même temps, on peut le croire, se venger de Longueil et de certains italiens qui lui reprochaient de ne pas être, dans ses écrits, assez cicéronien. A la fin du dialogue, pour confirmer sa thèse, il passait en revue une grande partie des auteurs morts ou vivants, appréciait leur mérite en quelques mots et refusait à presque tous le nom de cicéronien; cette partie de son livre excita surtout un grand mécontentement... On trouva que les uns avaient été omis avec injustice, que d'autres avaient été mal appréciés, quelques-uns trop vantés, d'autres pas assez. Érasme répondait que son but n'était pas d'énumérer les auteurs ni d'apprécier leur mérite, qu'il n'avait omis personne par haine ou par oubli. « Je connais, ajoutait-il, des savants d'une modestie toute virginale qui ne veulent pas voir leur nom produit sur la scène du monde; d'autres d'une telle susceptibilité, qu'on ne sait comment les prendre; d'autres enfin d'une humeur si fière et si morose, qu'ils regimbent à toute sorte de caresses. D'ailleurs, je ne pouvais tout louer sans perdre le fruit que la jeunesse devait retirer de mon livre. Toutefois, j'ai été si peu avare de louanges, que j'en ai donné même à mes ennemis déclarés, à Hutten et à Stunica. »

Ces explications plus ou moins sincères ne calmèrent pas ceux que *le Cicéronien* avait irrités. Érasme, de plus en plus surpris, disait au poète Velius, *historiographe* du roi de Hongrie : « Je vois que le plus sûr est de ne rien écrire; vous m'annonciez d'un air triomphant que vous aviez reçu la charge d'historiographe. Nulle syllabe de votre part ne m'avait fait savoir que vous vouliez tenir la chose secrète. Cependant vous déplorez qu'on ait divulgué ce que vous désiriez cacher... Je n'ai pas entrepris de louer les auteurs nommés dans mon dialogue, quoique je leur aie donné en passant quelques éloges... J'avais traité Rhenanus très honorablement, comme il le mérite. Cependant, je ne voulus rien publier avant de lui avoir montré le passage. Il vint plus tard vers moi, comme pour me demander s'il lui était avantageux d'être nommé. Je répondis que je ferais comme il aimerait mieux lui-même. « Peut-être, dit-il, vaudrait-il mieux ne pas faire mention de moi. » — « Il en sera ainsi, » répondis-je, et il s'en alla. Il en est que je ne voudrais pas même effleurer sans leur agrément. Parmi eux, je range presque Vivès.... Pour certains, cependant, j'ai donné quelque chose à l'affection. »

Ce fut surtout en France que les murmures éclatèrent; on s'indigna de voir Érasme comparer ou plutôt préférer l'imprimeur Badius à Budé. Germain de Brie, assez ému lui-même, l'en avertit : Budé était respecté chez les Français à l'égal d'une divinité; on vénérait en lui la bonne foi, la probité, l'âge, le génie, la science universelle; en un mot il était pour eux ce qu'Érasme était pour les Allemands; de là leur colère. Germain de Brie reconnaissait que Badius n'était pas sans littérature, mais il ne comptait point parmi les doctes; il visait au gain et non à l'éloquence... Comparer Budé à Badius, c'était comparer Achille à Thersite. Érasme aurait mieux fait de ne pas le nommer. Il devait donc tenir compte de l'opinion, changer le passage, ou ajouter un appendice, ou bien encore écrire et publier une lettre pour montrer qu'il n'était pas jaloux de Budé, comme il ne pouvait l'être, étant son égal. Ainsi parlait Germain de Brie.

L'affaire fut portée à la connaissance de François Ier. Comme le monarque voulait savoir la cause du démêlé, on lui dit que Budé avait attaqué Érasme dans un endroit de ses écrits, et que celui-ci s'en était vengé en le comparant à

Badius. On répétait partout : « Érasme est jaloux de Budé. » L. de Berquin lui-même ne pouvait comprendre un tel rapprochement. « Ils n'ont de semblable, disait-il, que quelques lettres de leur nom. » Jean Lascaris, nommé honorablement dans ce dialogue, composa contre l'auteur une pièce de vers satiriques, où ne brillait pas un atticisme de bon goût. Jacques Tussanus, qui devait à Budé son savoir en grec et qui fut deux ans plus tard appelé comme professeur au collége de France, improvisa dans le feu de la colère un distique mordant contre Érasme dont il était pourtant l'admirateur (1).

Ce distique ne devait pas être livré au public. Il le fut par l'indiscrétion d'un ami. On l'imprima même à la suite des vers de Lascaris. Au milieu de ce déchaînement des Français, Budé, quoique sérieusement blessé, fit paraître une remarquable modération. « Telle est sa sagesse, telle est sa grandeur, disait Germain de Brie, qu'il cherche sa récompense dans le sentiment intérieur et non dans l'ostentation. »

Un nouvel orage s'était donc élevé. Aux guerres politiques, au schisme religieux, venait s'ajouter un déchirement littéraire. Érasme essaya de se justifier en disant qu'il avait toujours parlé de Budé avec le plus grand honneur. Dans *le Cicéronien*, il ne l'avait comparé à Badius qu'en une chose qu'il enseignait à mépriser et que Budé lui-même dédaignait ouvertement. Il avait même pris soin d'ajouter : quoique Budé doive être admiré pour d'autres qualités nombreuses et éminentes. « Voilà, disait-il, l'outrage que les Français, et avec eux Jean Lascaris, prétendent venger par des épigrammes satiriques!.. qui aurait jamais cru à tant de sottise? » Se conformant au conseil de ses amis, il écrivit au savant offensé. « Voyez, lui disait-il, la haute opinion que j'ai de votre équité.

(1) *Desine mirari quare postponat Erasmus*
Budæum Badio : plus favet ille pari.

(Cessez de vous étonner pourquoi Érasme préfère Badius à Budé; il a plus de faveur pour celui dont il est l'égal.)

Je ne veux avoir dans la cause présente d'autre défenseur que celui envers qui je suis censé être coupable. Mon cœur a été si loin de nourrir de la jalousie ou de la malveillance à votre égard, qu'en apprenant la publication de l'ouvrage, fruit de vos veilles, j'ai félicité les lettres en général, et moi-même en particulier et vous aussi; car c'est sous vos auspices et sous votre bannière que les lettres grecques et latines commencent à fleurir si heureusement chez les Français. Votre sagesse n'en mettra que plus de soin à empêcher que le fléau de la discorde, venant à naître, ne trouble ce bonheur... J'ai confiance que si elle ne croit pas devoir accorder à notre amitié que ce je demande, elle ne le refusera pas à la tranquillité générale des études. Mais telle est votre bonté que vous voudrez à ces deux titres mériter ma reconnaissance. »

Il voulut s'expliquer à fond dans une longue lettre adressée à Germain de Brie : « Si Budé et Badius sont nommés ensemble, disait-il, c'est que tous deux appartiennent à la France et vivent à Paris. Mon but est de montrer que les plus célèbres écrivains sont les moins semblables à Cicéron. Les éloges que j'ai donnés à Budé surpassent ceux des Français eux-mêmes. Où sont donc les signes de jalousie? Je ne crois pas encore à son ressentiment; on n'est pas jaloux de ceux qu'on n'espère pas surpasser. » Il soupçonnait qu'il y avait à Paris des étrangers mécontents de ce qu'il condamnait dans l'éloquence tout ce qui n'était pas chrétien. Ils cherchaient sans doute à se venger par la plume d'autrui, en excitant des divisions. « Je connais, ajoutait-il, certains promoteurs du paganisme qui seront reçus comme ils le méritent, s'ils me mettent en colère. Ils sentiront que pour la cause du Christ, je ne suis pas timide. » — « L'Italie nous a envoyé cette fièvre, disait-il dans une autre lettre, pour que rien dans le monde ne soit à l'abri des discordes. Chassés violemment de Rome, ces hommes répandent la contagion en France, et sans doute, au lieu d'une hérésie, nous en aurons plusieurs, J'ai donc résolu de donner congé aux études après Pâques, d'autant plus

que Froben est mort... J'ai peine à croire que Jacques Tussanus ait l'esprit assez sot et assez grossier pour vouloir, à propos de rien, se déchaîner dans des vers satiriques contre un homme qui ne l'a jamais blessé du moindre mot; mais le grec m'étonne bien d'avantage, si les vers qu'on lui attribue sont de lui. »

S'il était difficile de justifier la comparaison de Budé et de Badius, l'omission du nom de Vivès n'était guère plus excusable. Érasme le pria de pardonner cet oubli en considération de son âge et de ses travaux précipités. Vivès lui répondit : « Il n'est pas étonnant que vous m'ayez oublié, occupé que vous étiez de rassembler tant de noms de tout ordre et de toute classe, au point qu'en les parcourant, il m'est venu à l'esprit ce qu'Atticus disait à Cicéron faisant la revue des orateurs (1). Je ne croyais pas cependant avoir échappé à votre mémoire; mais j'attribuais votre manière d'agir à un autre motif. » Il avouait qu'il lui eût été extrêmement agréable d'être nommé dans *le Cicéronien;* mais il n'avait point de rancune, persuadé qu'Érasme n'avait pas omis son nom dans une intention malveillante. Il ajoutait : « Je m'étonne que Budé, ou tout autre connaissant l'art des dialogues, ait été offensé de ce que vous avez dit; toutefois cette mésintelligence n'est pas nouvelle entre vous, à ce que je pense... Comprimée quelque temps et couverte d'un voile par un ami étranger, elle profite de l'occasion pour éclater... Guerres entre les princes, divisions dans les lettres, rage universelle parmi les hommes, schisme dans l'unité de la religion, haine et barbarie au sein de la charité chrétienne, que de maux! »

Les murmures contre *le Cicéronien* continuèrent. Érasme donna une nouvelle édition de ce dialogue, corrigea un très petit nombre de passages et ajouta quelques noms. Lorsque ce petit livre avait été imprimé pour la première fois, un ca-

(1) *V.* le *Brutus*, LXIX.

lomniateur fanfaron (1), disait-il, avait distrait son attention et interrompu son travail.

La France était devenue le principal foyer d'hostilité contre lui. Il écrivait à Montjoy : « Voilà que la faction de Budé se livre contre moi à de stupides attaques. Ils ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils sont en colère. Tout ce que jusqu'ici j'ai pu avoir de talent, de savoir, d'éloquence, de jugement, je suis forcé d'y renoncer. Cependant la plupart aiment mieux être privés de la vie que de la gloire. Pour moi, je me verrais avec une parfaite résignation dépouillé de la gloire, si j'en ai quelque peu. Mais se voir conspué par tous les êtres les plus abjects, se voir souffleté et souillé presque d'ordures, n'est-ce pas un sort plus dur que la mort? »

Toutefois les lettrés n'étaient pas les adversaires les plus redoutables qu'il trouvait alors en France. La Sorbonne était plus à craindre. Ses ennemis avaient obtenu un édit qui interdisait aux écoliers la lecture des *Colloques*. « Ils veulent absolument, disait-il, que les enfants soient toujours enfants et ne fassent que répéter les chansons de leurs nourrices. Ils ont pour eux une si tendre sollicitude qu'ils aiment mieux leur voir lire les *Facéties* du Pogge, que mes *Colloques*, où ils peuvent puiser des idées plus saines sur la morale et la religion. Puissé-je être un faux prophète! mais *je prévois dans l'avenir une tragédie plus terrible que celle de Luther*, si l'autorité des princes ne modère la tyrannie de certains hommes qui, dès à présent, avec une rage de gladiateurs, se mettent en marche contre les bonnes lettres et contre ceux qui les cultivent. »

Il n'ignorait pas que le parti de Bedda se préparait à le frapper sans merci. Dans un acte public, ce théologien qui *tout seul était comme trois mille moines*, lui avait accordé *une mention d'honneur* à côté de Luther et de Lefebvre. Certains de ses amis, et entre autres Louis de Berquin, l'engageaient à

(1) Epphendorp.

répondre et à prendre corps à corps la Faculté, sans rien ménager. Tel n'était pas l'avis d'Érasme. Lors même que le temps ne lui aurait pas fait défaut, il croyait plus sage de garder le silence, tant que la Sorbonne n'ajouterait rien à l'édit. « J'aimerais mieux, disait-il, la voir mettre dans ses décisions une mesure qui commanderait à la foi de tous, que de ruiner cette foi, quand même je le pourrais. Je commence à rougir de tant d'*apologies*. Je préférerais triompher de cette hydre en publiant des livres capables de vivre dans la postérité. » La présence du pape à Nice l'inquiétait. Il craignait l'esprit passionné du cardinal Duprat et l'ascendant qu'avaient sur lui les théologiens et les moines. Il redoutait aussi l'influence du prince de Carpi à la cour de François Ier. Il écrivait au comte du *Nouvel-Aigle* : « Les moines règnent chez nous; ils ont aussi triomphé en France par la faveur de la reine-mère et du chancelier devenu cardinal. »

Il y avait à Paris un prédicateur appelé Nicolas des Clercs, qui le déchirait dans ses sermons, comme un hérétique pire que Luther. « C'est un nouveau genre de prédication, disait Érasme, et pourtant on assure qu'il est regardé comme un homme honnête et grave entre tous. » Dans une lettre qu'il lui adressa, il lui reprocha de suivre l'exemple de Guillaume du Chesne, *d'heureuse mémoire*. « C'est dans le bien, disait-il, et non dans le mal qu'il faut rivaliser; je n'en doute pas, si vous aviez lu mes ouvrages et que vous eussiez vécu avec moi, votre opinion et votre langage seraient différents. Si vous voyiez seulement combien j'ai à souffrir des sectes, vous jugeriez que cette fermeté, cette patience, ou, si vous voulez, ce malheur est digne de quelques égards. L'Église du Christ a coutume de vaincre, non par les injures et les calomnies, mais par la vérité. Elle demande, non la perte des pécheurs, mais leur guérison. »

Un peu plus tard, il écrivait à un chartreux : « Je m'indigne contre Sutor, non pas tant pour moi que pour la religion chrétienne qui s'appuie sur de tels bouffons. » Mais, malgré

son irritation croissante, il désapprouvait le zèle exagéré de certains amis qui le compromettaient, en s'exposant eux mêmes à de grands périls. Après sa première victoire, L. de Berquin n'avait pas voulu se tenir tranquille et vivre en parfaite sécurité. Érasme, qui le voyait courir à sa perte, ne cessait de lui adresser de sages conseils. « Vous vous donnez beaucoup de mal, lui écrivait-il, et vous ne faites rien. » Le chevalier s'étant plaint de ces paroles, Érasme lui répondit : « Je l'ai écrit, je l'avoue, mais ce n'est pas sans douleur. Plût à Dieu qu'il me fût permis de parler autrement!.... Un ami m'annonce que vous lancez quelques paroles, comme pour menacer les théologiens en mon nom. Si vous le faites, quelles que soient vos intentions, vous attirez sur moi de grandes haines... Quant à la traduction de mes livres, les théologiens diront qu'ils sont lus avec moins de danger par les gens instruits que par les ignorants. Peut-être aussi vous objectent-ils autre chose. J'applaudis à votre confiance dans la victoire; mais je vois avec peine qu'elle vous trompe tant de fois. Le pape est ressuscité. Il a des cardinaux puissants et dévoués. Les dominicains et les franciscains commencent à procéder partout avec énergie, et j'entends dire que les juges qui vous ont condamné ont été réintégrés dans leur juridiction. »

Quelque temps après, il lui écrivait encore : « En vérité, mon cher de Berquin, je ne puis ne pas répondre à la grande affection que vous avez pour moi; mais cet amour me compromet d'une façon intolérable. Vous étalez mes lettres où je vous communique à l'oreille ce qu'il faut taire comme ce qu'il faut dire. Vous annoncez hautement que je ne serai pas muet. Croyez-moi; il n'y avait nul besoin d'irriter davantage ces hommes, ils étaient assez enflammés d'eux-mêmes. J'aimerais la confiance de votre âme, si je ne la voyais pas si malheureuse. Jusqu'ici toutes vos démarches ont tourné en sens contraire. Vous avez célébré votre victoire, malgré mes conseils; voyez comme cela vous a réussi. Par vos vers que vous regardiez comme l'unique moyen de calmer les préventions,

qu'avez-vous obtenu? je vous le demande. Un seul évêque a commencé à me juger un peu plus favorablement. Qu'avez-vous gagné par votre lettre, par les douze propositions que vous avez présentées? Vous avez pourtant des raisons bonnes et solides, mais peu propices à tous deux. Vous avez préféré une victoire éclatante à une victoire rapide. Je fais des vœux pour votre confiante audace, mais elle vous trompera, ou mes prévisions me tromperont moi-même. Je pressens, d'après les lettres de mes amis, que la cabale de Bedda ourdit quelque trame terrible. » Mais le chevalier aimait mieux suivre l'impulsion de son courage téméraire que les conseils de la prudence.

Un autre ami d'Érasme le défendait dans les Pays-Bas contre ses détracteurs, disant qu'il fallait les livrer à la risée publique. Le chef des lettrés lui conseilla de ne pas lutter contre eux. « Je suis, ajoutait-il, plein d'aversion pour ces disputes. » Il se plaignit cependant à l'archevêque de Palerme et au cardinal de Liége. Il leur disait : « La méchanceté de ces hommes abuse de votre douceur... Obligé de quitter Bâle, je préférerais le Brabant à tout autre pays, je ne dis pas pour y vieillir, c'est déjà fait, mais pour m'y reposer. Malheureusement, je ne vois point là de salaire à espérer, malgré tant de promesses que l'on m'a faites, et trop de licence est donnée à certains moines et à certains théologiens qui, sous prétexte de la foi catholique, font la guerre aux bonnes lettres et à leurs adeptes. Quelques-uns la font même à l'Évangile. La cour ferme les yeux sur leurs emportements. Ils feignent de douter encore si je suis sincèrement dans le parti catholique. Pourtant ils ont pu le connaître à ce signe, c'est que toutes les sectes nourrissent contre moi une haine mortelle. »

Il savait depuis longtemps qu'on cherchait à le perdre dans l'esprit de Clément VII. Certaines paroles du pontife, recueillies par des ambassadeurs, montraient que ces tentatives n'étaient pas restées sans effet. « Je ne comprends pas, écrivait-il, dans quelles vues Albert Pius fait circuler son petit livre. Il plaide contre moi avec une argumentation pleine d'effronterie, et il procède avec animosité, s'efforçant de faire voir que j'ai été l'occasion, la cause, l'auteur et le chef de la tragédie présente. Aléandre poursuit le même but dans son *Racha*, et je n'ignore pas qu'il est intimement lié avec Albert Pius. »

Comme on l'a dit plus haut, le prince lui avait envoyé une copie de son ouvrage. Érasme avait déjà ébauché une réponse, lorsque le bruit de la chute de Rome frappa de stupeur toutes les âmes. Il courut diverses rumeurs sur Albert Pius. Enfin Érasme apprit qu'il remplissait une mission auprès du roi très chrétien, et que son livre allait être publié. « Je me serais depuis longtemps chargé moi-même de ce soin, lui écrivait-il, pensant que peut-être l'autorité de votre nom, la modération de la controverse, le charme du style, pourraient, comme par une sorte de magie, inspirer de meilleurs sentiments, si vous ne me poursuiviez moi-même avec tant de violence et d'opiniâtreté ; car, du moment que l'accusation est capitale, peu importe la civilité du discours... et plût à Dieu que vous m'eussiez appelé sur un terrain où il me fût permis de ne lutter avec vous que de génie et d'éloquence ! C'eût été, à mes yeux, une assez grande gloire que de m'être mesuré avec Albert Pius, quand même j'aurais dû me retirer vaincu. Maintenant vous m'engagez dans un débat embarrassant. Si je me tais, je reconnais une accusation capitale, et si je réponds, je me vois forcé d'ébranler une voûte qu'il vaudrait mieux ne pas toucher. » Il lui conseillait de ne pas précipiter la publication de son livre, ou, s'il ne voulait pas perdre le fruit de son travail, d'adoucir la partie qui le concernait. « S'il m'était possible, disait-il en finissant, de vous parler en face, et si vous viviez dans ces régions, ou mon opinion m'abuse étrangement sur votre compte, ou vous penseriez que vous devez soutenir Érasme de votre faveur et non l'accabler de calomnies empruntées à d'autres. »

Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange par les sol-

dats de Charles V, n'avait échappé à la captivité qu'en payant une grosse rançon. Érasme, ayant appris qu'il s'était retiré à Nice, lui écrivit pour se justifier des accusations de ses ennemis. Après avoir exprimé en deux mots ses sentiments sur le malheur de Rome, il parlait de ce qui lui était personnel; il savait presque certainement qu'il avait été accusé auprès du pape de favoriser en secret l'entreprise de Luther, ou tout au moins d'y avoir donné occasion ; les injures du moine rebelle et les réponses d'Érasme prouvaient la fausseté du premier point; à Bâle, il se trouvait en butte à la haine et aux embûches des factieux; il désirait être irréprochable aux yeux du pontife, comme il espérait l'être devant le Christ! Il souhaitait seulement que la victoire fût profitable, non aux passions de tels ou tels, mais à la vraie piété.

« Sur le second point, il serait, disait-il, trop long de répondre. Je ne pourrais me défendre, sans blesser autrui, et je craindrais de renouveler un incendie déjà un peu assoupi. Si j'avais donné occasion au mal présent, les luthériens n'auraient pas manqué de m'en faire un grief, eux qui me font un grief de tout. Ce soupçon est né seulement dans la tête de quelques moines et de quelques prêtres, ennemis des lettres autant que de Luther. La tempête présente est une calamité fatale, une punition de Dieu. L'amendement de tous et la charité chrétienne, tels sont les vrais remèdes. Mais si Votre Sainteté lâche la bride à ceux qui servent leurs passions privées sous une apparence de zèle, je crains que l'ulcère, mal guéri, ne fasse irruption d'un autre côté avec des périls plus grands encore pour la paix publique. » Il finissait en déclarant qu'il avait parlé avec une entière franchise, et qu'il était prêt à obéir aux ordres du pontife.

Mais si Érasme avait parmi les Italiens des adversaires, il comptait parmi eux de nombreux amis. Les plus illustres dans la science étaient Bembo, Sadolet, Alciat. Il leur adressa des lettres de condoléance à l'occasion des malheurs de l'Italie. Bembo s'était retiré à Padoue longtemps avant la tem-

pête et y jouissait, comme dans un port tranquille, du plus honorable et du plus doux repos dans le commerce des Muses. Alciat avait personnellement souffert; mais au milieu de son infortune, il avait montré une fermeté stoïque : « J'admire et je loue la force de votre âme, disait Érasme, mais j'aimerais mieux louer votre modération dans la prospérité qu'admirer votre courage dans les revers. »

Sadolet avait perdu tout ce qu'il possédait et en particulier sa bibliothèque. Dans la lettre qu'il lui écrivit, Érasme déplorait cette catastrophe dans un langage plein d'éloquence : « Nous avons vu Rome saccagée plus cruellement qu'elle ne le fut jadis par les Gaulois et par les Goths. Nous avons vu le chef de l'Église, Clément, traité de la manière la plus impitoyable, et nous voyons encore les deux plus puissants monarques de l'univers divisés par des haines implacables, et, s'il faut en croire une rumeur, se défiant l'un l'autre en combat singulier. Au milieu de ce grand fracas d'événements, nous craignions terriblement pour vous ainsi que pour Bembo; car en vous deux surtout, en vous presque seuls paraissent, à mes yeux, se conserver l'antique candeur et la piété savante dans toute leur pureté. J'ai toujours aimé les dons rares de l'un et de l'autre...

« J'apprends que vous avez perdu une bonne partie de vous-même, je veux dire votre bibliothèque, riche des monuments les plus précieux des deux littératures. O barbarie sans exemple! Les Scythes, les Quades, les Vandales, les Huns, les Goths, ne se montrèrent jamais si sauvages. Quoi! ne pas se contenter de piller tout ce qu'il y avait de richesses! Fallait-il encore abandonner aux flammes des livres, un trésor si sacré? Et ici nous ne plaignons pas plus le malheur d'un ami que le nôtre. C'est à nous, c'est à tous les hommes d'étude qu'a été enlevé, ce me semble, tout ce qui a péri en cette circonstance. De même aussi le malheur de Rome est devenu celui de toutes les nations; car elle n'est pas seulement le centre de la religion chrétienne, la nourrice des talents et, pour

ainsi dire, la demeure très paisible des Muses ; elle est la mère commune de toutes les nations. Était-il un mortel, même né dans un autre monde, qui ne fût reçu, encouragé, formé par elle dans son sein? Quel homme, parti du coin le plus reculé de l'univers, s'y trouvait étranger? Je dis plus : pour combien d'étrangers elle fut une demeure plus agréable et même plus heureuse que la patrie? S'est-il rencontré un naturel si farouche qu'elle ne nous l'ait renvoyé plus doux et plus traitable? Quel est celui qui, ayant vécu quelque temps dans cette ville, ne l'a pas quittée avec regret, n'a pas saisi avec plaisir, recherché avec empressement l'occasion de la revoir? En un mot, c'est la chute du monde plutôt que la chute d'une cité. » On aime à trouver sous la plume d'Érasme ce magnifique hommage rendu à la ville pontificale, surtout quand on se rappelle la joie sauvage de Luther et la froide indifférence de Mélanchthon. Il y avait quelque noblesse à flétrir un acte que Charles V n'osait pas avouer, parce qu'il le déshonorait.

L'évêque de Carpentras fut touché de cette lettre aussi aftueuse qu'éloquente. Après l'avoir remercié, il ajoutait : « Pour ce qui me regarde, j'ai dû mon salut à une merveilleuse faveur du ciel ; car vingt jours seulement avant que cet affreux désastre fondît sur la ville de Rome, je suis sorti de cette cité pour aller au sein de mon église. Déjà auparavant, j'avais fait serment devant Dieu de partir pour mon diocèse et d'y résider pendant le reste de ma vie en laissant tout autre soin. Cette bonne résolution a été sans doute la seule chose en moi qui ait pu obtenir de Dieu ma conservation... J'ai perdu, il est vrai, ma bibliothèque, et de toutes mes pertes, la seule sensible pour moi est celle que vous jugez grave... Le désastre de Rome ne pouvait, je pense, être dignement déploré que par votre éloquence. On ne saurait croire combien la ruine de cette ville est préjudiciable et funeste à tout le genre humain. S'il y avait en elle quelques vices, la vertu cependant y était en général dominante. Cette cité du moins fut toujours le siége de la politesse, de l'hospitalité, de tout savoir et de toute sagesse. Si quelques-uns se sont réjouis de sa chute, il faut les regarder, non comme des hommes, mais comme des monstres sauvages et cruels. »

Cette rupture entre le pape et l'empereur avait frappé vivement Érasme. Il écrivait à Germain de Brie : « Quelle éclipse entre le soleil romain et la lune espagnole ! » Au milieu des vagues orageuses qui troublaient le monde, il n'apercevait de port d'aucun côté. Il marquait à l'évêque de Carpentras ce qui était à désirer plutôt que ce qu'il espérait. Comme lui, Sadolet ne voyait aucun moyen de rétablir la concorde et n'avait d'espoir qu'en Dieu. « Toutefois, disait-il, les hommes doctes, loin de se décourager, doivent redoubler d'efforts pour servir les intérêts de la religion et de la paix. C'est ce que vous faites avec un éclat de gloire qui exclut toute rivalité ; car ce qui demande aux autres un long travail et reste cependant bien éloigné de la perfection, sort en très peu de temps aussi parfait que facile de votre génie fécond et brillant. Il ne faut donc pas vous étonner d'avoir des détracteurs et des envieux. Mais vous devez les dédaigner et ne vous émouvoir en aucune façon de leur méchanceté. Pour ce qui me regarde, ma faveur sera toujours acquise à vos éminentes vertus, à votre dignité et à votre nom. »

Les moines espagnols s'agitaient encore. Cependant la tempête de l'année précédente semblait se calmer peu à peu. « Ils n'aboutissent, écrivait Érasme, qu'à se rendre ridicules et odieux. » Le chef de cette levée de boucliers l'avait accusé de vanter la théologie allemande, n'ayant pas compris le sens de ces mots *germana theologia*, la vraie et pure théologie. « Voilà, disait-il, les hommes qui, ne sachant ni grec ni latin, se font les juges des livres d'Érasme. » Fonseca, toujours bienveillant, le félicita de la modération qu'il avait su garder *en général* dans son *Apologie*, certains hommes ne lui permettant pas de dire qu'il l'avait gardée en tout. Il l'engagea vivement à poursuivre ses travaux si utiles aux études et

à la religion. Contrairement à sa volonté, l'*Apologie* avait été répandue dans le public. Érasme le regretta ; car l'archevêque de Séville, qui avait modéré le déchaînement impétueux des moines, avait paru désirer qu'elle restât secrète. Son propre intérêt ne le demandait pas moins, cette publication ne devant servir qu'à irriter ses adversaires.

Il comptait parmi les espagnols de nombreux amis, à la tête desquels il plaçait les deux frères Valdès et les trois frères Vergara. Il écrivait à Jean Valdès : « Je vous félicite, vous et vos pareils, qui appliquez tout votre zèle et tous vos efforts à unir la pureté de la piété chrétienne à l'élégance des lettres, ce qui est assez rare en Italie. En effet, qu'est-ce que la science sans la piété? » Il priait Jean Vergara de ne pas se compromettre pour lui. Il faisait des vœux pour sa grandeur future, gage de sûreté et d'indépendance. Il regrettait d'avoir lui-même repoussé toute dignité par amour du repos, non qu'une condition humble lui déplût. « Mais, disait-il, en ces temps-ci, il n'est point d'homme si bas et si abject qui n'ose conspuer Érasme. Une dignité même ordinaire m'aurait préservé de cet affront. Au milieu de tant de maux, je sens défaillir mon courage ; et ce n'est pas surprenant ; car saint Paul lui-même eut des moments de tristesse ; mais, malgré un découragement passager, je reste ferme à mon poste. »

Il pouvait craindre que l'édit porté à Paris contre les *Colloques* ne produisît un fâcheux effet en Espagne. Écrivant à Alphonse Valdès, il s'efforçait d'affaiblir la portée de cette interdiction. « Un certain Colines, disait-il, avait imprimé vingt-quatre mille exemplaires de l'ouvrage, en forme de manuel, mais avec élégance. Le bruit s'était répandu que la vente de ce livre serait interdite. Peut-être avait-il été semé par l'imprimeur lui-même. En tout cas, il avait excité l'empressement des acheteurs. Alors Bedda, ayant trouvé un recteur semblable à lui, a fait dresser cet édit qui regarde les leçons ordinaires des colléges, par lesquelles on arrive aux grades scolastiques. Cet édit ne fait du reste aucune mention d'hé-

résie. Peut-être le latin des *Colloques* leur déplaît-il, et ne veulent-ils pas que des auteurs, plus dignes d'être étudiés, soient remplacés par cet ouvrage. Un bruit plus sinistre a été colporté en Saxe. On disait que six évêques avaient été désignés en France pour prononcer sur les livres hérétiques et que les ouvrages d'Érasme, condamnés par eux, avaient été brûlés sur la place publique ; enfin que le prix des exemplaires détruits se montait à cinquante mille couronnes. En Angleterre, la décision dans l'affaire des *Colloques* a été confiée à Tunstall, évêque de Londres, mon ami. De même, en France, la connaissance de ces sortes de causes a été déférée à des personnages éminents pour arrêter la fureur brouillonne de Bedda et de ses associés. »

Un franciscain espagnol appelé Carvajal avait composé un petit livre où il défendait l'ordre hiérarchique et toutes les pratiques pieuses dont, suivant lui, Érasme était l'adversaire. Publié à Paris sans nom d'imprimeur, ce livre avait été traduit chez les Espagnols en langue vulgaire. L'auteur avait la fièvre quand il l'écrivait. « Dans cet écrit *fiévreux*, disait Érasme, il y a tant de sottise et de bouffonnerie, que l'ordre des franciscains n'en peut retirer que beaucoup d'opprobre. » Il repondit pourtant, mais en peu de mots. « J'ai à soutenir, écrivait-il, une lutte perpétuelle avec des phalanges innombrables de faux moines et de faux théologiens ; à tel point, qu'Hercule eut moins de peine pour lutter contre Cacus, Cerbère, le lion de Némée et l'hydre de Lerne. »

Le livre de Carvajal avait paru sous le nom de *Pantalabus*. Dans l'édition de France, on avait ajouté une préface adressée au cardinal Duprat, chef de l'ordre, et l'on avait retranché certains passages qui pouvaient déplaire aux Français. Dans l'édition espagnole, l'auteur accusait Érasme d'avoir dit dans sa lettre à François Ier que l'empereur était injuste, et d'avoir engagé le roi de France à manquer aux conventions. Pantalabus lui reprochait encore d'avoir écrit dans ses *Colloques* : « L'empereur travaille à fonder une nou-

velle monarchie embrassant tout l'univers. » La censure portait sur le mot *nouvelle*. Pantalabus disait : « Ce que le soleil est dans le ciel, César l'est sur la terre. — Mais, répondait Érasme, selon les juriste, c'est le pape qui est le soleil et l'empereur qui est la lune. » Le moine prétendait aussi que le Christ avait consacré l'autorité de l'empereur sur l'univers par ces paroles : Rendez à César ce qui est à César. C'était par de telles billevesées qu'il voulait établir la légitimité de la monarchie universelle. Érasme, écrivant à Valdès, secrétaire du chancelier Gattinara, ne se prononçait pas sur le fond de la question, mais il faisait voir la sotte futilité des raisonnements du franciscain. « J'ai ri, ajoutait-il, en apprenant qu'on avait mis le livre en croix; ils seront vaincus par ces moyens plutôt que par des apologies. »

De son côté, Albert Pius avait fait imprimer son livre à Paris, avant d'avoir reçu la lettre dont on a parlé. Il avait ajouté les citations de l'Écriture avec le secours des théologiens de la Sorbonne, comme on pouvait s'en convaincre en comparant la copie envoyée à Bâle avec le texte imprimé. Érasme apprit cette publication le 9 février 1529. Il se hâta d'écrire sa réponse, voulant qu'elle fût prête pour la foire de Francfort qui devait se tenir le 22 du même mois. « Le prince, disait-il, aurait mieux consulté l'intérêt de sa réputation, s'il n'avait pas publié ce livre. Nous lui avons répondu en six jours. Ce jeu se change en rage. » Albert Pius réfutait la doctrine de Luther, mais par des raisons si faibles qu'il semblait avoir peu réfléchi sur ces matières.

Les écrits de polémique interrompaient à peine des travaux d'un autre genre. Au commencement du mois de septembre 1528, une grande partie du *Saint Augustin* était déjà imprimée. La correction des textes imposait à Érasme un labeur accablant; car il avait sur les bras tous les ouvrages de ce père. Il écrivait à ses amis : « Vous m'appelez en plaisantant *hiéronymien*; sachez qu'en ce moment je suis plutôt *augustinien*. Je voulais cet hiver changer de résidence; mais je suis retenu par *Saint Augustin* qui est pour moi le mont Athos ou le mont Etna. » Six ou sept presses étaient en mouvement. On imprimait pour la seconde fois saint Irénée. En même temps paraissait une nouvelle édition des Adages notablement augmentés. Érasme donna aussi un sermon ébauché à la hâte sur le psaume LXXXV; il écrivit encore dans l'hiver de 1529 le petit livre de *la Veuve chrétienne* pour la reine de Hongrie, Marie, sœur de Charles V. Ce fut à la demande de Jean Henckell, prédicateur de la princesse, qu'il le composa. Le sujet lui plaisait peu et un tel livre convenait médiocrement à une femme qui semblait réservée à un nouveau mariage. Enfin il publiait une seconde édition de Sénèque. Il avait à cœur de réparer le tort que la première avait fait à son nom. A ces travaux accablants, il faut joindre la correspondance, besogne sans cesse renaissante, souvent désagréable et ingrate. « Vous écrivez, disait-il, que je suis très occupé; c'est écrasé qu'il fallait dire; et pourtant les travaux studieux sont la moindre cause de ma lassitude. Je suis harassé par des êtres ténébreux que les évangéliques suscitent sans cesse contre moi... Il n'est point de chien si abject qui ne puisse blesser dans l'état d'irritation où sont les esprits. J'aimerais mieux lutter avec la Sorbonne tout entière qu'avec ces êtres ignobles... J'ai affaire à beaucoup de monstres; tous soufflent un venin mortel, ayant non pas sept, mais sept mille têtes. »

Il était par moments fatigué de la vie. « Peu m'importent les remèdes, écrivait-il; j'ai assez vécu, pour ne pas dire trop... Il faut avoir un désir insatiable de vivre pour refuser de quitter un monde rempli de troubles, lorsque nous avons bon espoir de passer dans un séjour plus fortuné. » Ce qui le consolait un peu, c'était de voir que les personnages les plus grands et les plus vertueux lui étaient favorables, témoignant leur estime et leur bienveillance, non-seulement par des lettres, mais par des offres magnifiques et des présents d'honneur. Les lettrés presque partout étaient pour lui, excepté ceux qui s'attachaient ardemment aux factions nouvelles et qui

se laissaient conduire, non par le jugement, mais par la passion.

Il vivait à Bâle dans la société de quelques amis peu nombreux, mais sincères : c'étaient Rhenanus, Amerbach, Glaréanus, qui formaient, disait-il, comme un heureux triumvirat. Ils nourrissaient et récréaient sa vieillesse de leurs entretiens. Quelques jeunes gens de belle espérance partageaient également sa table. Un jeune frison, appelé Caminga, ayant sollicité la même faveur, Érasme lui fit connaître sa manière de vivre : « Vous aurez, disait-il, une table assaisonnée de doctes entretiens plus que de mets délicats. Elle est si éloignée de la somptuosité qu'elle n'est guère mieux servie que celle de Pythagore ou de Diogène. Vous direz que vous êtes venu à l'école de la frugalité ou aux repas publics des Lacédémoniens. A mes yeux, nul ne vit avec plus d'agrément et de délicatesse que celui qui, toujours sobre, l'âme tranquille et le corps sain, quitte une table où il a trouvé plus d'entretiens agréables que de mets somptueux. Après avoir apaisé sa faim, il n'est pas incommodé par les plaintes du ventre affamé, et il n'a point le corps surchargé d'une nourriture qui appesantirait son esprit, en le rendant incapable de toute étude et de toute occupation. Qu'y a-t-il en effet de plus déplaisant que ces repas, ou, pour parler avec plus de vérité, que ces orgies où tout retentit d'un tumulte désordonné, où un convive est forcé de boire autant qu'il lui est prescrit et où chacun se fait du mal à lui-même pour entraîner autrui au mal? » Bien différente, la table d'Érasme était une table philosophique, ou plutôt hygiénique, où jamais personne n'était tombé malade, où plusieurs étaient devenus mieux portants.

Le célèbre Pierre Duchâtel, qui eut une grande part dans la fondation du collége de France, passa quelque temps avec lui corrigeant les épreuves de ses éditions grecques et latines. Érasme goûta fort son esprit et sa science (1). Il augura pour

(1) Burigny a confondu Pierre Duchâtel, *Petrus Castellanus*, avec un autre personnage appelé *Petrus a Castello*, qui envoyait à Érasme des perdrix. Ce dernier était beaucoup plus jeune. — *V.* la correspondance.

lui un brillant avenir qui, en effet, ne lui manqua pas. Sa santé avait été un peu meilleure pendant l'hiver de 1528; mais au printemps il était redevenu dangereusement malade. Il traînait dans sa maison une triste vie qui n'était plus qu'une agonie perpétuelle. La pierre de la vessie avait emporté Feri Carondilet, archidiacre de Besançon. Cette mort avait fait une vive impression sur son esprit.

Germain de Brie avait annoncé l'intention de venir le visiter. Il lui répondit : « Je le crains, même après avoir vu Érasme, vous nierez l'avoir vu. » Il nourrissait un vague désir de revoir la France avant de mourir. Le neveu de l'évêque, de Plock, ayant fait un voyage à Paris, annonça bientôt son retour. Érasme en fut surpris. « Paris, lui écrivait-il, plaît d'ordinaire de plus en plus à ses hôtes, dès qu'une fois il leur a fait respirer ses parfums. »

Ne perdant jamais de vue l'intérêt des études, il ne cessait d'exciter l'ardeur des hommes instruits pour les travaux utiles. Germain de Brie semblait découragé en voyant les dispositions malveillantes de son temps pour les lettrés. Érasme releva son courage. « Né sous une étoile plus heureuse, lui écrivait-il, vous travaillerez sous de meilleurs auspices, rendu plus circonspect par notre exemple même. Vous n'avez rien à craindre, si vous vous renfermez dans les bosquets des Muses. Que n'ai-je fait ainsi! Lazare Baïf nous a dotés d'*un délicieux petit livre* sur les diverses espèces de vêtements. Bientôt il donnera les *vases de cuisine*. Ceux qui maintenant exercent leur tyrannie par leurs censures, n'ont aucun pouvoir sur ces matières, mais de tels ouvrages ont beaucoup d'agrément et d'utilité. »

Vers le commencement de l'hiver 1529, Bâle avait vu éclater dans son sein une révolution annoncée depuis longtemps par des signes avant-coureurs. Un changement complet s'opéra dans cette ville; un grand trouble y régnait. Érasme ne craignait rien du magistrat; mais des hommes de la dernière lie du peuple s'étaient mêlés aux habitants de cette cité. Il avait

beaucoup d'ennemis; il comptait aussi quelques amis; mais leur autorité avait peu de poids dans l'état présent des affaires; il résolut de quitter Bâle; il hésitait sur le choix de sa nouvelle résidence. Il eût préféré Spire; mais en ce moment il y avait une assemblée de princes. Il redoutait tout ce bruit pour sa misérable santé, sans parler d'autres raisons encore plus graves. Fribourg était tout près; mais la ville était petite, et le peuple, disait-on, fort superstitieux. Depuis longtemps il était brouillé avec la race des poissons, et il ne pouvait en manger sans péril. Malgré un motif si légitime, malgré la dispense du pape qui n'admettait aucune exception, la foule ignorante, pensait-il, ne manquerait pas de murmurer, aussi fautive dans sa superstition que le parti opposé dans sa révolte.

Afin de quitter Bâle avec plus de sûreté, il désirait que le roi Ferdinand le rappelât comme s'il avait besoin de ses services. Ce prince s'était mis en possession des deux royaumes de Bohême et de Hongrie, sans grande effusion de sang. Érasme lui avait écrit pour le féliciter de ses succès et lui donner en même temps des conseils de paix et d'humanité. En ce moment, Ferdinand présidait la Diète qui était très nombreuse. Il voulait prendre des mesures énergiques pour rétablir la paix troublée depuis si longtemps en Allemagne; mais Érasme ne pensait pas que cette assemblée eût le pouvoir d'apaiser les discordes.

Pour lui personnellement, il avait affaire à deux évangéliques, Epphendorp et Carinus, *deux monstres, l'un déjà près de la potence, l'autre transformé par le nouvel évangile d'agneau en vipère* ou *quelque chose de pire*. Apprenant qu'Epphendorp ne cessait de médire contre sa personne, et le menaçait même d'un procès, il lui écrivit pour lui rappeler la foi jurée; il n'avait pas besoin, disait-il, de son amitié, mais les vermisseaux et les scarabées avaient le pouvoir de nuire; si Epphendorp cherchait la renommée, il y avait des moyens plus honnêtes pour l'atteindre; si c'était de l'argent qu'il

voulait, Érasme en donnerait plutôt à un ami qu'à un ennemi menaçant; Epphendorp l'accusait de manquer à sa parole en ne publiant pas le petit livre qu'il avait promis; mais les livres nouveaux ne naissaient pas aussi facilement qu'on le pensait, et tout sujet ne convenait pas à Epphendorp. Saint Augustin, Sénèque, la *Veuve chrétienne*, d'autres travaux commencés l'avaient tellement accablé, que ses amis criaient au suicide. Le traité, d'ailleurs, ne fixait point de temps et mettait pour condition une amitié sincère chez Epphendorp. Toutefois, sans tenir compte des torts passés, il était décidé à le satisfaire pour la foire prochaine; mais si ce que tant de gens racontaient se trouvait exact, il ne savait plus à quoi se résoudre, car on accuserait Epphendorp d'avoir fait violence à Érasme; on accuserait Érasme d'avoir obéi par faiblesse : il voulait donc avant tout être informé de ses sentiments par une lettre.

Cette lettre ne se fit pas attendre. Epphendorp s'étonnait qu'il n'eût pas reçu celle où il lui rappelait sa promesse et le traité. « Vous reconnaissez vous-même, disait-il, qu'il ne peut être violé sans la plus grande perfidie. Vous n'avez pas besoin de mon amitié, je le sais. Vous n'avez fait que trop valoir le prix de la vôtre, et votre prodigieuse habileté pour décrier les honnêtes gens. Je ne vous ai jamais blessé, quoique vous vous soyez efforcé de me perdre traitreusement dans ma vie et mon honneur. Je désire si peu l'argent d'autrui que je suis prodigue du mien. Ce que vous avez fait était imposé par le traité. Est-ce bien honorable pour vous? Je m'en rapporte à vous-même. Moi, du moins, je n'aurais pas voulu m'y soumettre pour plusieurs milliers de pièces d'or bien sonnantes; car je n'ai rien de plus cher que ma réputation. Votre fécondité n'est pas épuisée. Vous pouvez dédier à d'autres vos saints et austères écrits; je n'ai rien de commun avec les veuves. Il y a mauvaise grâce à me reprocher par insinuation de ne pas faire honneur à mes dettes. Qui donc n'ai-je pas payé au jour de l'échéance? J'ai des dettes, sans doute;

mais il n'y a là rien d'infamant. Les rois et les empereurs les plus grands n'en ont-ils pas? Mais vous ne pouvez vous empêcher de mordre et de déchirer, en vous jouant. Je suis prêt, du reste, à contracter avec vous une amitié éternelle, si toutefois vous me le permettez, sans prendre souci de la malignité de l'époque et des langues médisantes. »

Érasme n'était pas moins tourmenté par Carinus, un des apôtres du nouvel Évangile. Quelques personnes l'avaient invité à se rendre à Besançon. Il envoya un messager particulier pour s'informer auprès de ses amis s'il pourrait se diriger vers cette ville. On répondit que les circonstances n'étaient pas favorables, parce qu'il y avait une certaine mésintelligence entre le magistrat et le clergé. Carinus, qui se cachait à Besançon, après avoir quitté Dôle où il commençait à être dépisté, répandit en secret beaucoup de venin contre Érasme, particulièrement dans l'esprit du magistrat. Le messager, homme barbu et ivrogne, appelé Polyphème et digne de ce nom, se prit de querelle avec lui au sujet de son maître; puis il partit pour Dôle. Carinus agit sourdement pour le faire mettre en prison à son retour; et on l'y eût mis, si Polyphème ne s'était donné hautement pour un soldat de la garde de Ferdinand. Voyant sa trame déjouée, Carinus se rendit à Bâle à la tombée de la nuit. Érasme en ayant été informé, devina aussitôt son intention et fit partir Polyphème le lendemain matin. Vers neuf heures, au moment où il venait de s'esquiver, deux appariteurs se présentèrent pour le faire comparaître devant le tribun. Celui qui était à la tête de l'affaire menaçait même un peu son maître. « Voilà, disait Érasme, comme l'Évangile devient violent... Je vois croître une autre race de moines, pire que la première. Des deux côtés, c'est un étrange et furieux délire. »

Ces préludes menaçants l'avertissaient de ne plus différer son départ. Louis Berus l'avait engagé à venir le joindre à Fribourg. Érasme envoya quelqu'un pour examiner la maison que le Consul lui avait offerte. Elle avait été bâtie pour l'empereur Maximilien. Elle était magnifique, mais inachevée. « J'aime les maisons bâties, disait Érasme, et non les maisons à bâtir. » Il ne se décidait à quitter Bâle qu'avec beaucoup de peine. Mais voyant toutes les églises remises à la faction par l'autorité publique, les autels enlevés, les statues et les images proscrites, la sédition toujours menaçante, il n'hésita plus. Les exhortations du roi Ferdinand l'engageaient également à partir. Il fut retenu quelque temps par diverses causes, surtout par des travaux à terminer et aussi par la crainte de mettre en péril sa vie, s'il abandonnait *son nid* par un ciel d'hiver.

« Nous vivons ici, écrivait-il à l'espagnol François Vergara, non comme nous voulons, mais comme nous pouvons, et je crains qu'on ne voie de plus grands excès. Si l'on en vient aux armes, comme jusqu'ici tous les préludes semblent l'annoncer, chaque parti a confiance dans ses forces, mais les événements de la guerre sont chanceux. » Il s'étendait plus longuement sur ce sujet dans une autre lettre : « Au milieu des froids de l'hiver, on a montré ici une singulière chaleur à faire la guerre aux images... La messe a été entièrement abolie, ainsi que toutes les cérémonies du culte. Il y a seulement un sermon de temps en temps. Ensuite les femmes avec les enfants chantent un psaume arrangé en vers allemands; et de temps à autre on donne le pain, symbole du corps du Seigneur. Les religieux et les religieuses sont forcés de déposer le froc ou d'émigrer ailleurs. Jusqu'ici pourtant on n'a fait irruption dans aucune demeure privée et l'on n'a point versé de sang. Puisse-t-il en être toujours ainsi! car tant de cités d'Allemagne et de Suisse sont entrées dans cette ligue, que si l'on a recours au fer, j'aime mieux être à distance. La puissance des princes est grande sans doute; mais où trouverez-vous des soldats disposés à combattre pour le droit des prêtres?... En attendant, il est nécessaire que je quitte Bâle... Rester ici plus longtemps, ce serait, aux yeux du peuple, professer ce qui se pratique déjà publiquement,

et je ne doute pas que la rumeur n'ajoute encore beaucoup à la vérité.

Il prenait son parti, mais à regret. Il écrivait à l'archevêque de Tolède : « Nous agirons comme doit agir un homme orthodoxe. Nous ferons passer la piété avant le soin de notre conservation. »

A Pâques, il était encore à Bâle. Il félicitait *du fond du cœur L. Berus, cet ami si vrai*, de pouvoir célébrer la résurrection du Seigneur par des joies spirituelles. « Ici, ajoutait-il, nous faisons la Pâque sans *alleluia*, sans festin joyeux, mais non sans laitues sauvages... Nous sommes attaché en ce lieu par le corps seulement; par l'esprit, nous sommes avec vous. J'espérais qu'on pourrait répondre à ceux qui m'auraient cherché ce que les anges répondaient aux femmes pieuses : il est ressuscité; il n'est point ici. Mais vers les ides de mars, sans cause visible, j'ai été pris d'un rhume extrêmement opiniâtre, accompagné de fièvre, au point que pendant quelques jours j'ai été en grand danger d'être suffoqué par l'humeur visqueuse. Je suis à peine suffisamment remis de mon indisposition; et comme nous attendons d'un moment à l'autre Jérôme Froben, qui est allé à la foire de Francfort, j'ai cru plus sage de rester encore quelques jours, car, grâce à lui, nous pourrons partir avec plus de sûreté. Il peut d'ailleurs se faire qu'il apporte soit de la cour de Brabant, soit de l'assemblée de Spire, des lettres qui me forcent à me rendre ailleurs qu'à Fribourg; et il vaut mieux, je pense, ne se déplacer qu'une fois. En attendant, notre chambre nous sert d'église, jusqu'à ce qu'il nous soit permis, avec les Hébreux rendus à la liberté du désert, d'offrir le saint sacrifice; et, je l'espère, ce sera bientôt. »

Sur ces entrefaites, il reçut les propositions les plus libérales d'un riche banquier d'Augsbourg, Antoine Fugger, surnommé *le roi des écus*, qui lui offrait cent florins d'or pour le voyage avec une pension annuelle; il lui envoyait en même temps une coupe en vermeil d'une admirable beauté. Ce présent et ces offres lui furent agréables; mais Érasme, qui n'avait pas voulu vendre sa liberté aux rois et aux princes, n'avait nulle envie de la sacrifier à un banquier d'Augsbourg, quelque riche et généreux qu'il pût être. Enfin il était prêt à déployer ses ailes, comme il disait, et à s'élancer de son nid. « Si ce voyage me réussit, ajoutait-il, j'oserai peut-être reprendre mon essor pour aller plus loin, car devant quitter Bâle, je préfère m'en éloigner davantage. »

CHAPITRE XXX

Érasme à Fribourg. — Mort de Louis de Berquin. — Sages conseils de Sadolet. — Diète de Spire. — Siége de Vienne. — Lettre à Marguerite Roper. — Travaux d'Érasme. — Lettre d'Alciat. — Suite des débats soulevés par *le Cicéronien*.

Ce fut le 13 avril 1529, qu'Érasme quitta Bâle. Il avait préparé son départ sans rien dire, craignant qu'on n'y mît obstacle. Il avait fait partir secrètement devant lui son argent, ses bagues, ses vases précieux, qui devaient surtout attirer le voleur. Quelque temps après, on avait chargé publiquement deux chariots de caisses et de lits. Au milieu de ces préparatifs, il fut averti que le chef de la nouvelle Église et ses ministres étaient irrités contre lui pour deux motifs plus que futiles; le premier, c'est qu'en allant au jardin de Froben, Érasme les ayant aperçus, s'était détourné et avait même couvert son visage, comme pour marquer son horreur. La

vérité était qu'il avait couvert son visage pour garantir ses dents contre l'impression de l'air; il avait pris à droite, selon sa coutume, parce que l'autre route était étroite et pleine d'odeurs fétides. La seconde cause de leur mécontentement, c'est que, dans le *Colloque du Cyclope*, il avait représenté un individu, au nez très long, qui *avait une brebis sur la tête et un renard dans le cœur*. Ce badinage s'adressait à un de ses secrétaires, qui avait un long nez et faisait usage d'une peau de mouton. On avait supposé qu'il avait en vue Œcolampade.

Redoutant les conséquences de cette affaire, Érasme lui écrivit pour se justifier. En même temps, il lui proposa une entrevue dans le jardin de Froben, s'il voulait y venir accompagné d'une personne. La proposition fut acceptée avec empressement; ils conversèrent longtemps ensemble, mais sans contestation. Œcolampade assura qu'il n'avait pas été offensé. Il offrit à Érasme sa bienveillance sincère, que celui-ci ne refusa pas, pourvu qu'il lui permît de penser autrement sur certains dogmes. Enfin il se mit à le détourner de quitter Bâle. Érasme répondit qu'il s'éloignait à regret d'une cité qui lui était très chère à beaucoup de titres, mais qu'il ne pouvait donner lieu plus longtemps aux suppositions les plus malveillantes, car il paraîtrait approuver ce qui s'y faisait par autorité publique. Comme Œcolampade le pressait, il lui déclara que c'était peine perdue, puisque déjà tout son bagage était à Fribourg. Œcolampade insistait pour qu'il promît au moins de revenir. « Je resterai quelques mois à Fribourg, lui dit Érasme, et de là j'irai où Dieu m'appellera. » Ils se donnèrent la main et chacun se retira de son côté.

Œcolampade communiqua cette conversation au tribun du peuple. C'était un homme avisé et d'un esprit calme. Il employa beaucoup de raisonnements auprès de Rhenanus pour empêcher ce départ. Au moment où Érasme allait s'embarquer, on éleva je ne sais quelles difficultés pour les bagages de sa servante. Il désirait que le bateau partît du port le plus

retiré, pour ne pas être en spectacle au peuple. Après une délibération qui dura plus de deux heures, le Sénat le défendit expressément, bien que jusque-là on eût toujours été libre de partir d'un port quelconque. Érasme obéit et s'embarqua auprès du pont : c'était l'endroit le plus fréquenté de la ville. Il était accompagné de quelques amis ; aucun mot hostile ne fut entendu; ceux même qui étaient favorables au nouvel ordre de choses, le virent partir avec le plus grand regret. « J'ai mieux aimé m'en aller ainsi, disait-il, qu'au milieu de la joie presque générale. » Bâle était devenue pour lui une seconde patrie. En effet, depuis son enfance, il n'avait vécu plus longtemps dans aucune ville. Il n'avait pas été pour elle un hôte fâcheux, il le croyait du moins. Avant de partir, il se rendit lui-même ce témoignage dans deux distiques qui furent recueillis par Boniface Amerbach et que nous traduisons ici.

Adieu Bâle, adieu, ville qui durant de nombreuses années,
M'as donné l'hospitalité la plus agréable.
Aussi je te souhaite toute sorte de bonheurs et en même temps celui
De ne recevoir dans ton sein aucun hôte plus fâcheux qu'Érasme.

Il se porta mieux à la suite de son voyage. « Ce départ, écrivait-il, a mieux réussi que je ne l'espérais. » Comme la ville de Fribourg est presque entourée de montagnes qui la dominent de très près, et comme l'horizon ne s'étend librement que du côté de l'ouest, il avait craint qu'elle n'eût une mauvaise influence sur sa trop fragile santé : mais nulle part il n'avait trouvé jusque-là un air plus favorable. En quittant Bâle, il avait perdu, il est vrai, beaucoup de commodités. Ce déplacement ne s'était pas fait sans de grandes dépenses, mais il s'en consolait. « Ce petit voyage, écrivait-il, a secoué la torpeur d'un long repos. La perte d'argent peut se réparer; la santé est d'un prix inestimable. Je ne suis heureux qu'en un point, c'est que je n'ai aucune dette. »

Le magistrat de Fribourg, bien disposé de lui-même et sti-

mulé encore par une lettre du roi Ferdinand, avait voulu lui préparer une réception solennelle, des présents d'hospitalité, des banquets. Mais Glareanus, qui l'avait précédé dans cette ville, fit connaître qu'il désirait formellement qu'on s'abstînt de ces hommages. Enfin il se trouvait si bien dans sa nouvelle résidence, qu'il croyait presque rajeunir. Fribourg n'avait qu'un inconvénient, l'extrême cherté de toutes choses. « Mais, disait-il en plaisantant, je m'en mets peu en peine, étant riche et philosophe. Aussi ai-je l'espoir que pour moi Fribourg sera toujours digne de son nom, c'est-à-dire une ville libre. Pourtant, il me serait plus agréable de vivre dans une cité populeuse. Comme les aveugles, dit-on, sont surtout épris des avantages de ceux qui voient, ainsi moi, homme chétif, j'ai toujours aimé les grandes maisons; et quoique je mette rarement le pied hors de ma chambre, je me plais pourtant à vivre dans des villes très peuplées. C'est un sentiment naturel, mais qui n'est pas tout à fait sans raison. On y trouve moins de traces de la campagne et une plus facile abondance de bonnes choses. Enfin, dans une grande foule d'hommes, il est plus aisé de se faire des amis honnêtes. »

Il était résolu à passer une année au moins dans ce séjour si favorable à sa santé, à moins qu'il n'en fût chassé par la guerre, ce qu'il redoutait beaucoup. « Un grand nombre d'émigrants viennent de Bâle, écrivait-il, et l'on dit que tout le collége des chanoines va se transporter à Fribourg. Cette circonstance attirera de ce côté la fureur de l'ennemi. Ici tout le monde me voit avec plaisir. » Bientôt on annonça que ceux de Zurich étaient en armes; d'un autre côté, la partie de la Suisse qui ne voulait pas changer son ancienne religion avait, disait-on, contracté alliance avec Ferdinand. On courut aux armes avec une très grande ardeur. Les combattants, armés de fer et pourvus de canons, n'étaient séparés que par un très petit espace. On portait leur nombre à vingt mille; mais il ne coula pas une goutte de sang. « Il n'a point péri une mouche, écrivait Érasme à Bilibald; il y a eu seulement un grand carnage de cerises. »

Fribourg possédait une université bien constituée, mais peu nombreuse. La science du droit y était principalement florissante. Érasme y trouva le jurisconsulte Zazius qui, bien des années auparavant, lui avait rendu toute sorte de bons offices. « Je n'ai encore rien vu en Allemagne, disait-il, que j'aie admiré à l'égal de cet homme. Ce n'est pas un ami plein de candeur, c'est la candeur même. Son corps vieillit, mais on ne saurait croire combien tout son esprit est encore vigoureux. Il n'a rien perdu de son jugement ni de sa mémoire. Sa parole, pleine d'expressions élégantes et de pensées choisies, coule, non sans grâce, avec une facilité d'improvisation que je n'ai rencontrée encore dans aucun italien. Joignez à cela une pureté de mœurs vraiment chrétienne. Nul ne sort de son entretien sans être plus enflammé pour la piété. Certaines personnes, qui ne servent qu'à faire nombre, surpassent les corneilles par la longueur de leur vie. Cet homme est digne assurément de ne jamais mourir. Mais une raison m'empêche de jouir plus souvent de sa compagnie si désirée, c'est qu'il est un peu sourd et que j'ai la voix grêle. »

Érasme était à peine arrivé à Fribourg, lorsqu'il apprit la fin tragique de Louis de Berquin. Cette catastrophe l'émut vivement. Il écrivait à un ami commun : « Louis de Berquin avait promis de vous écrire; n'attendez pas en vain cette lettre. Le 21 avril, il a passé de vie à trépas, brûlé à Paris, en Grève. Je n'ai rien pu apprendre de certain sur le procès. J'ai entendu dire seulement que le pouvoir de prononcer avait été délégué à douze juges. Comme le jour du jugement approchait, il fut mis en prison. C'était un augure peu favorable. La sentence portait que les livres seraient brûlés, les articles rétractés; qu'ensuite il aurait la langue percée avec le fer et serait renfermé dans une prison perpétuelle. Lui, contrairement à son espoir, ayant entendu cette sentence cruelle, en appela au roi et au pape. Les juges, s'indi-

dignant à ce mot d'appel, lui dirent : « Si vous ne vous soumettez pas à cette sentence, nous ferons en sorte qu'à l'avenir vous n'adressiez d'appel à personne; » et le lendemain, ils le condamnèrent à être brûlé (1). Par le premier article, il était accusé, dit-on, d'avoir écrit qu'il importait à la piété que les livres sacrés, traduits en langue vulgaire, fussent lus du peuple, ce que le Parlement avait défendu.

« Six cents gardes armés furent chargés de réprimer le tumulte, s'il y en avait. Conduit sur un char au lieu du supplice, le chevalier ne laissa voir ni sur son visage ni dans aucun mouvement de son corps le moindre signe d'une âme troublée. On eût dit qu'il était dans une bibliothèque, occupé d'études, ou dans un temple, méditant sur les choses célestes. Même pendant que le bourreau proclamait d'une voix terrible le crime et le supplice, la fermeté de son visage ne parut se démentir en rien. Ayant reçu l'ordre de descendre du char, il descendit sans hésiter et allégrement. Il n'y avait rien en lui de l'audace ou de l'orgueil que la férocité engendre quelquefois dans les criminels. Le calme d'une bonne conscience se montrait dans toute sa personne. Avant de mourir, il parla au peuple; mais on ne put rien entendre, tant était grand le bruit que faisaient les gardes, à dessein, croyait-on. Lorsque, attaché au poteau, il expirait étouffé, nul dans la foule ne fit entendre le nom de Jésus, comme l'on fait d'ordinaire pour les parricides et les sacriléges, tellement tous les esprits avaient été excités contre lui par ces hommes qui sont présents partout et qui ont tout pouvoir sur les simples et les ignorants. Quant à sa cause, comme elle m'est tout à fait inconnue, je n'ai point à me prononcer. S'il n'a pas mérité son supplice, je m'en afflige; s'il l'a mérité, je m'en afflige doublement; car il vaut mieux mourir innocent que coupable. Il est une chose dont je ne doute pas, c'est qu'il était persuadé que ce qu'il soutenait était pieux. De là cette sérénité de visage; mais, comme vous le savez, je n'ai jamais jugé un homme au visage. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Si Louis de Berquin est mort avec une bonne conscience, comme je l'espère fermement, qu'y a-t-il de plus heureux que lui? Être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, est chose commune aux hommes pieux et aux impies. Condamner, mettre en pièces, décapiter, élever en croix, est chose commune aux juges honnêtes, aux pirates et aux tyrans. Les jugements sont divers. Celui-là est heureux, qui est absous au jugement de Dieu. »

(1) *V.* la note R, à la fin du volume.

En écrivant ce simple et pathétique récit, Érasme faisait sans doute un retour sur lui-même. Il devait s'applaudir de n'avoir pas accepté l'invitation pressante d'un roi qui laissait ainsi périr ses amis. Sa haine contre les théologiens et les moines arrogants et cruels s'en accrut encore. « Jamais, disait-il, Bedda et ses satellites n'ont plus complétement triomphé. » Il écrivait à Étienne Broderic, évêque élu, qui avait demandé une place dans le catalogue de ses amis. «Le vulgaire des théologiens soumet toute l'Écriture au contrôle de certains dogmes scholastiques qui lui servent comme d'équerre. Elle accorde fort peu aux anciens docteurs de l'Église. Puisse le Seigneur envoyer quelque Edras pour rétablir le temple de Jérusalem! »

Ses ennemis croyaient se venger en faisant courir de temps en temps le bruit de sa mort. Une rumeur de cette nature avait circulé en Pologne et en Italie. « O étrange cruauté! écrivait-il à l'évêque de Plock. Ils égorgent tant de fois un tout petit homme, lorsque les Juifs n'ont mis le Christ à mort qu'une fois. Je ne m'étonne pas que vous dédaigniez ces vipères; car votre mérite et votre dignité vous mettent à l'abri des traits de l'envie; mais moi, être chétif et rampant à terre, les pous et les punaises osent sucer mon sang! » Dans une lettre adressée à un italien qui avait traduit le *Manuel du Chrétien* en langage toscan, nous lisons encore : « Les dominicains et les franciscains ne mentent pas entièrement, quand ils publient que je suis mort. De temps en temps, j'ai à lutter

contre la gravelle, satellite de la mort, sans parler du poids de la vieillesse, sans compter les travaux excessifs ds l'étude et mes luttes continuelles avec tant de monstres. Est-ce là réellement vivre? Je ne sais. » Pour diminuer les préventions que le *Manuel* traduit en langue vulgaire pouvait exciter, il engageait le traducteur à supprimer la lettre à Volzius, à éclaircir quelques endroits équivoques, à mitiger quelques passages trop durs.

Jusque-là il avait eu surtout affaire aux dominicains et aux carmes. Maintenant c'étaient les religieux de Saint-François, particulièrement ceux appelés *observants*, qui montraient le plus d'animosité. Un d'entre eux, appelé Pierre le Cornu, lança un mot qui eut beaucoup de succès : *Conculcabis leonem et draconem*, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. Le lion, c'était Luther, et le dragon, Érasme. Celui-ci rétorqua le verset tout entier contre les quatre ordres mendiants : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, c'est-à-dire sur le carme pervers et sur l'augustin plus pervers encore; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon, c'est-à-dire le fier dominicain et l'astucieux franciscain. »

Un homme modéré, sage, bienveillant, Sadolet, regrettait de le voir censurer dans ses écrits les ordres et les personnages éminents en dignité. Il répondit qu'il n'avait jamais eu l'intention de blesser aucune nation ni aucun ordre; car ce n'était pas blesser un ordre que de lui rappeler ce qui devait augmenter sa dignité et son influence. Peut-être ses censures étaient-elles trop fréquentes et trop acerbes; cependant il avait toujours surpassé ses adversaires en modération et en patience; tout jeune, il aimait beaucoup Ovide dont la plume ne s'était jamais trempée de sang, et il avait résolu de l'imiter; il avait été fidèle à sa résolution jusqu'au moment où l'on avait calomnié sa foi; il rendait hommage à l'habile circonspection de Sadolet, à la modération de son langage, privilége de son heureux génie; toutefois une admonestation douce et mesurée, pleine de charme pour un

lecteur instruit, n'avait pas le même pouvoir pour réveiller les méchants plongés dans le sommeil profond de leurs vices; il avouait d'ailleurs qu'il avait abusé du calme de l'époque; il avait cédé au goût et à l'applaudissement de ses amis : « Plût à Dieu, disait-il, qu'il me fût permis de tout refaire entièrement! »

Un peu plus tard, Sadolet insista, l'invitant à laisser toute controverse et à ne pas écrire certaines choses qui, sans être contraires à la vraie piété, heurtaient des opinions enracinées dans le peuple et des pratiques chères à certains hommes, ou même à des ordres entiers, pratiques pieuses en elles-mêmes et dont on pouvait seulement blâmer l'excès. « Sans doute, disait le prélat, il est mieux d'attacher principalement sa pensée au Christ; mais toutes les âmes ne peuvent s'élever à cette hauteur. Consommé en toute science, vous devez dédaigner le bavardage importun d'hommes ineptes. Vous trouvez une carrière assez vaste dans le champ des lettres sacrées, ouvert devant vous. Sur ce terrain, on ne vous cherchera pas querelle. On ne pourra que vous admirer. »

Érasme se justifia longuement. Sans prétendre être à l'abri de tout reproche, il rappelait avec amertume les attaques violentes qui l'avaient assailli du côté des catholiques comme du côté des luthériens; les deux partis ne s'étaient unis que pour le déchirer; des Italiens avaient cherché à le perdre auprès de Charles V et de Clément VII. Ce n'était pas leur faute si Érasme n'avait point péri; leurs calomnies avaient empêché le pape de lui conférer un brillant bénéfice en Allemagne. « Si le souverain pontife, disait-il, savait tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai souffert, il serait plus porté pour moi que pour mes bruyants ennemis. Ceux qui me dénigrent auprès de Clément VII sont mes obligés. L'un d'eux a partagé mon toit, ma table, ma chambre et mon lit. Je l'ai même un peu aidé dans sa détresse (1). » Pour se défendre, il n'avait que sa plume. Il

(1) Aléandre.

s'en était servi à contre cœur et avec modération, plutôt comme d'un bouclier que comme d'un glaive; il n'avait manqué de mesure qu'envers Sutor; ce qui lui était conseillé par Sadolet lui était également recommandé par Tunstall, évêque de Londres; mais ni l'un ni l'autre n'avaient lu les attaques et les apologies. Quant à l'invocation des saints et au culte des images, il en critiquait seulement l'abus, souhaitant qu'on ne vît rien dans les Églises qui ne fût digne du saint lieu. Il remerciait le prélat de ses avis sincères, mais trop réservés et trop doux. « Tunstall, disait-il, me censure bien plus librement, parce qu'il connaît mieux mon caractère et mes mœurs intimes. »

Comme Sadolet, il voyait avec douleur l'Église tomber en ruine de tout côté. Il ne savait ce que produirait l'arrivée de l'empereur, qui était annoncée. Dieu, par la force de sa volonté, pouvait changer la face des choses humaines; autrement il fallait s'attendre à des troubles sanglants en Allemagne; la plus grande partie du peuple des villes et des campagnes était pour Luther, en haine des prêtres; les ecclésiastiques les plus sages ne craignaient pas moins les princes et les soldats que les hérétiques, sans compter que le faux nom d'évangéliques cachait des hommes de la dernière perversité, prêts à tous les crimes; pourtant deux choses pouvaient donner quelque espoir : la fortune singulièrement heureuse de l'empereur et la division qui s'était mise dans les sectes.

Dans une autre lettre écrite à Pierre de Morny, abbé de Saint-Sulpice, Érasme exprimait encore ses tristes pressentiments : « Il est très vrai, comme vous l'écrivez, que le ciel est sombre et orageux en Allemagne. Je vois à peine quelque part la sérénité, et je crains que ces nuages ne produisent chez nous quelque orage plus terrible. »

D'un autre côté, les troubles de la Hongrie avaient repris une gravité inquiétante. L'usurpateur Jean Zapoly, avec lequel Ferdinand refusait de partager le royaume, ne voulait

pas se contenter de son ancienne dignité. Il comptait sur le secours des Turcs. Déjà une première fois, après la prise de Rhodes, ces barbares avaient ravagé la Hongrie et tué son roi; ils la menaçaient de nouveau. A la diète de Spire, on proposa de recueillir de l'argent pour aider Ferdinand contre les Turcs; mais le monde, tant de fois déçu par de vains prétextes, refusait de croire aux besoins même les plus réels. « Il est étrange, écrivait Érasme, comme l'Allemagne a l'oreille dure, quand on parle de donner. En attendant, voici ce qui arrive : tandis que chacun tranquille et oisif regarde les malheurs d'autrui, l'incendie étend ses ravages sur tous. »

Le démêlé de François Ier et de Charles V semblait interminable. On avait cru que le nom de l'empereur arrêterait par son autorité les mouvements des autres princes; mais la grandeur de ses États ne servait qu'à répandre les calamités de la guerre sur un plus vaste espace. La Flandre, avec les pays si florissants qui s'y rattachaient, était privée de son prince et ravagée depuis un grand nombre d'années par ceux de la Gueldre. Elle ne pouvait avoir des relations sûres de commerce ni avec les Anglais, ni avec les Français, ses voisins. Les exactions, démesurément lourdes pour tous, étaient surtout fâcheuses pour les Pays-Bas, car l'argent qu'on en retirait passait en Allemagne et en Espagne. « Autrement, disait Érasme, le bœuf qui mange l'herbe engraisse le champ de son fumier et répare le dommage qu'il a causé, selon l'adage des paysans. Peut-on rien voir de plus misérable que l'Italie qui, depuis longtemps, était la partie la plus florissante du monde? Que dire de Rome, cette mère des nations? Le monde se remplit de soldats qui n'épargnent ni amis ni ennemis, luthériens ou juifs en grande partie, ou plutôt ne croyant absolument à rien. C'est à de tels monstres que l'Europe est livrée, que les biens des citoyens sont abandonnés, sans parler de la ruine des études et de la religion. O terribles châtiments d'un Dieu justement irrité! Puisse la clémence du Seigneur détourner

le malheur que votre sagesse nous annonce! Fasse le ciel que vous vous trompiez en prédisant que les Turcs et les sectes révoltées étoufferont la tyrannie des princes et l'audace de ceux qui, au nom du pontife romain, font ce qui leur plaît! Je ne voudrais pas un médecin si cruel; il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. »

Il déplorait les haines implacables qui divisaient les deux plus grands monarques du monde. Il écrivait à Bilibald : « Où en serions-nous, si Dieu, le vrai souverain, une fois offensé, ne savait pas calmer sa colère?... Peut-être ces mouvements tumultueux ne sont pas sans fruit pour les soldats de l'Espagne. Mais que faire? Telle est la nature des choses humaines. C'est un flux et un reflux qui bouleverse tout. »

Enfin la nouvelle de la paix se répandit jusqu'à Fribourg. Érasme tressaillit de joie, mais il n'osait croire à tant de bonheur. En vain l'heureuse rumeur persistait sans se démentir; en vain de nombreuses lettres la confirmaient, il semblait encore que c'était un songe. « Il en est toujours ainsi, disait-il, lorsqu'après une grande douleur il survient brusquement une heureuse péripétie, comme dans une pièce tragique, par l'intervention soudaine d'un Dieu. » En cette circonstance, le Dieu, c'était le *très invincible* roi d'Angleterre. *Avec une parfaite sagesse et une fermeté égale, il n'avait pas eu de repos jusqu'à ce qu'il eût ramené à un accord désiré de tous une mésintelligence qui semblait incurable.* Érasme annonçait à Morus son vif désir de consacrer par quelque monument le souvenir d'une médiation si pieuse et si chrétienne.

Il avait fort à cœur les intérêts du roi Ferdinand qui lui témoignait l'amitié la plus sincère et la plus dévouée. Tout récemment, il avait recommandé en trois mots un ivrogne au cardinal de Trente pour le faire admettre parmi les gardes à cheval du prince. Ferdinand avait aussitôt donné une place à cet homme, en disant : « Que ne ferais-je pas pour Érasme, mon maître? » Mais en ce moment il n'était pas favorisé de la

fortune. La diète de Spire lui avait accordé une somme d'argent si faible, qu'il avait mieux aimé la refuser que de lui être redevable pour un tel don.

L'empereur s'était embarqué à Barcelone avec une puissante flotte. Outre le cortége royal, elle portait la fleur de la jeunesse espagnole et environ vingt mille marins choisis dans toute la péninsule. Elle était arrivée à Gênes le 7 avril, et le 9, l'empereur avait débarqué. Mais tandis qu'il faisait gronder le canon en Italie, les Turcs envahirent pour la seconde fois la Hongrie et la ravagèrent, menaçant l'Autriche, la Pologne et l'Italie elle-même. La reine Marie, ne se croyant pas en sûreté à Vienne, chercha un refuge en Moravie. « Le Turc, disait Érasme, redoute la puissance de jour en jour plus grande de l'empereur, et il eût mieux aimé avoir pour voisin le roi Jean que Ferdinand. » Un peu plus tard, il écrivait encore : « Plût à Dieu que l'empereur, arrangeant plus tôt son différend avec le roi de France, eût assisté son frère en temps opportun! Je crains qu'il ne soit retenu trop longtemps par l'Italie et par son entrevue filiale avec le pape auquel je ne doute pas que, dans sa religion, il ne rende l'honneur dû par un fils à son père. Mais Dieu veuille que le pontife rapporte au Christ la gloire qui lui est donnée par les hommes à cause du Christ. »

Les prévisions d'Érasme sur le séjour de Charles V en Italie se vérifièrent. Vers le milieu de décembre, il écrivait : « L'empereur triomphe en Italie; Ferdinand est dans le deuil. » Les Turcs avaient, en effet, paru tout à coup devant Vienne. Velius Ursinus, cet ami dévoué d'Érasme, qui venait de se marier, s'était vu, le lendemain de ses noces, obligé de faire partir de grand matin sa femme avec ses proches, et ne les avait rejoints qu'avec beaucoup de peine trois jours après. L'ennemi mettait tout à feu et à sang. Après la levée du siége, Velius, de retour à Vienne, trouva ses biens et ceux de sa femme non moins endommagés au dedans par les défenseurs de la ville qu'au dehors par l'ennemi. La cruauté des Turcs

n'avait pas plus ravagé la campagne que l'avidité, l'insolence et la barbarie incroyable des soldats chrétiens n'avaient dévasté l'intérieur de la cité. Aussi turbulents et aussi emportés à l'égard des leurs que lâches et poltrons devant l'ennemi, enivrés de pillage et de vin, ils avaient violé toutes les lois divines et humaines. Une toute petite troupe d'Espagnols avait acquis plus de véritable gloire que ces belles cohortes envoyées à Vienne du fond de l'Allemagne. Au milieu de ces périls, Ferdinand montrait une âme invincible, mais il était dépourvu du nerf de la guerre. « Ce prince, disait Érasme, semble né pour toutes les vertus. »

La reine Marie excitait aussi son admiration. Henckell lui avait écrit avec quel plaisir elle avait reçu, avec quel empressement elle avait lu le petit livre de la *Veuve chrétienne*. Charmé de cette lettre, Érasme voulut l'envoyer à Marguerite, fille aînée de Morus. Il pensait que Marguerite et ses sœurs regretteraient moins le temps donné aux études, en voyant une princesse illustre s'appliquer avec tant d'ardeur aux bonnes lettres. « Elle éprouve, lui écrivait-il, combien Cicéron a dit avec vérité que les lettres sont un ornement dans la prospérité, une consolation dans les revers; et pourtant elle était digne entre tous de jouir d'un bonheur inaltérable..... Il faut donc armer son âme des secours de la philosophie contre toutes les vicissitudes de la fortune. »

En rappelant les paroles de Cicéron, Érasme ne pouvait prévoir qu'elles seraient d'une application si prompte pour la fille de Morus. Il avait contemplé avec attendrissement le tableau où le peintre Holbein avait représenté cette noble famille. Il écrivait à Marguerite: «Je pourrais à peine exprimer par la parole, ô vous l'ornement de votre Angleterre, quelle jouissance j'ai ressentie dans mon âme, lorsque le peintre Holbein m'a montré toute votre famille si heureusement reproduite, que présent je ne l'aurais pas vue beaucoup mieux. Je fais souvent, à part moi, des vœux pour qu'il me soit donné de voir encore une fois, avant le jour fatal, des personnes si chères, auxquelles je dois une bonne partie de ma fortune ou de ma gloire, telle quelle; et il n'est aucun mortel à qui je sois redevable plus volontiers. Le pinceau du peintre a réalisé pour moi la plus grande partie de mon souhait. Je vous ai tous reconnus; mais je n'ai reconnu personne mieux que vous-même. Il me semblait voir resplendir dans la plus belle demeure une âme beaucoup plus belle encore. Je vous félicite tous de votre bonheur, mais surtout votre père excellent. Que le Seigneur vous conserve en bonne santé et qu'il daigne, par sa faveur puissante, vous faire prospérer en toutes choses. »

Il se réjouissait en voyant que l'amour des lettres s'insinuait de plus en plus dans le cœur des femmes. La reine de Hongrie aimait les livres avec passion. Sa jeune sœur Élisabeth faisait saluer Érasme. « Il est charmant, disait-il, de voir ce sexe revendiquer les exemples antiques. La reine d'Angleterre est remarquablement instruite, et sa fille Marie écrit des lettres en bon latin. La maison de Morus est vraiment la demeure des Muses. La face du monde est retournée. Les moines ne savent pas lire et les femmes s'adonnent aux livres. » Jusque-là non-seulement les princesses, mais la plupart des princes étaient élevés dans l'ignorance, surtout en Allemagne où il semblait prodigieux qu'un prince sût lire. Aussi l'étonnement avait-il été extrême, quand on avait vu Henri VIII écrire un livre et deux lettres contre Luther.

Durant les derniers mois de son séjour à Bâle, Érasme avait poursuivi très activement l'impression de *Saint Augustin*. Toutefois, elle n'avait pu être achevée pour la foire de Francfort, comme on l'avait espéré. Un complot artificieux et opiniâtre des ouvriers en fut là cause. Après quelque hésitation, il dédia cette œuvre à l'archevêque de Tolède. Le prélat lui avait envoyé deux cents ducats, disant avec délicatesse qu'il faisait ce présent, non à Érasme, mais à saint Augustin. Il partagea cet argent avec quelques hommes instruits qui l'avaient aidé à collationner les textes. Un travail si absorbant

et si prolongé avait épuisé ses forces avec sa vie. Pendant l'impression, il avait appris que Fonseca était atteint d'une maladie regardée comme désespérée. Il ne voulut pas cependant changer la dédicace, réservant à sa mémoire ce qu'il avait destiné à sa personne. A vrai dire, la générosité de l'archevêque ne répondit pas à l'attente d'Érasme.

La nouvelle édition de *Sénèque* avait enfin paru sous les auspices de l'évêque de Cracovie. Contrairement à sa coutume, il dédia cette seconde édition à un nouveau personnage, afin de montrer à tous que la première n'était pas son œuvre. Sa conduite, en fait de dédicaces, fut toujours désintéressée. On en voyait qui dédiaient à plusieurs le même livre ou les diverses parties d'un même ouvrage. Érasme agit tout autrement avec l'archevêque de Cantorbéry et avec Montjoy. Il publia même beaucoup d'écrits qui ne furent dédiés à personne.

Presque en même temps, il fit imprimer quelques opuscules de saint Chrysostome, en grec. Il donna aussi une édition du petit traité de Lactance sur *l'Œuvre de Dieu ou la formation de l'homme.* « C'est un essai de jeune homme que j'ai entrepris là, disait-il. Puisse un travail semblable être fait sur tous les bons écrivains par ceux que le loisir, l'âge, la vigueur de l'esprit, des lectures variées et approfondies rendent plus capables d'en tirer profit! »

Cochlœus lui avait conseillé de laisser à d'autres la correction des anciens auteurs et d'écrire lui-même sur les matières de la science, que nul ne pouvait traiter avec un égal bonheur. « Je ne doute pas, lui répondit-il, qu'il n'y ait des hommes capables de faire pour la correction des textes ce que je fais; mais je n'en vois pas qui veuillent dévorer tant d'ennui. Au reste, vous me persuaderez que je puis ce que nul autre ne pourrait, quand vous m'aurez persuadé que j'ai des plumes de paon. »

Le jeune duc de Clèves et de Juliers montrait d'heureuses dispositions pour les études et la piété. Son précepteur, Conrad Heresbach, homme d'un grand savoir, avait demandé instamment à Érasme d'adresser au jeune prince quelque monument littéraire pour animer encore son ardeur studieuse et exciter chez les autres jeunes gens d'illustre naissance une salutaire émulation. Quelques années se passèrent sans qu'il pût trouver un sujet convenable. Honteux de ne pas tenir sa promesse, il résolut d'imiter ces débiteurs qui, ne pouvant payer une somme immense, cherchent à faire prendre patience à leurs créanciers, en leur envoyant quelques présents de leur jardin. En Italie, il avait ébauché l'ouvrage de l'*Abondance.* Il y avait joint l'exemple d'un même sujet traité d'abord aussi brièvement que possible et ensuite exposé avec de longs développements. Celui qui, à Rome, avait été chargé de copier l'ouvrage rendit cette dernière partie toute mutilée. Plus tard Érasme fut invité par ses amis à compléter cet écrit dans l'intérêt des études qui déjà commençaient à languir. Malgré sa répugnance, il reprit son œuvre et l'acheva. Il pria le jeune prince de l'accepter, comme il accepterait un présent de cerises. Il y avait ajouté deux petits livres attribués à saint Ambroise et qui n'avaient pas été encore imprimés : l'*Apologie de David* et la *Plainte de Job.*

A ces publications, il faut joindre une nouvelle édition des *Lettres* et du *Petit Traité de la prononciation*, enfin l'explication morale de quelques psaumes. « Abusant, disait-il, de la facilité de mon caractère, on m'impose les plus obscurs travaux. Je me suis échappé de Bâle; mais les affaires de l'imprimerie m'ont suivi à Fribourg, comme l'ombre suit le corps. »

Sa nouvelle résidence lui avait beaucoup souri pendant l'été; mais il redoutait l'automne et ses brouillards. Il fut en effet malade, au commencement de septembre, d'un abcès aux dents, accompagné de fièvre. Il vivait à Fribourg comme à Bâle. Son aversion naturelle pour la foule, son âge et sa santé de jour en jour plus mauvaise, lui imposaient la loi de ne recevoir que très peu de personnes. « Je suis pour tous un

Scythe, » écrivait-il à un médecin envers lequel il croyait avoir manqué de civilité. Il admettait à sa table deux ou trois convives, mais de choix et seulement pour *ne pas manger comme un loup;* car, pendant le repas, il aimait à égayer un peu par la conversation son esprit fatigué. Un jeune brabançon, d'une distinction rare, aspirait à devenir son commensal. C'était le fils d'un homme qui s'était montré l'ami d'Érasme et des bonnes études. Charles Sucquet voulait joindre à la science approfondie du droit la connaissance des lettres grecques et latines qui devaient en être l'ornement. Il pensait que sans elles la jurisprudence ne pouvait que balbutier. Il ne voulait pas ressembler au président du conseil de Malines, Jodocus, qui se déchaînait sans cesse contre les langues et les lettres, refusant à quiconque était habile dans ces études la faculté de comprendre un seul principe de droit. « Possédant en sa mémoire un grand nombre de textes de loi, disait Érasme, cet homme manque de jugement naturel, comme il arrive souvent à ceux qui n'ont appris que cette science : ils s'écartent de la raison à tout propos. »

Il accueillit avec empressement la demande que lui adressait son jeune admirateur; mais il le pria de consulter avant tout l'intérêt de son instruction. Charles Sucquet était alors étudiant à Dôle. Érasme l'engagea vivement à ne pas se commettre avec les *Carcinus* (1) et les *Planodorp,* ni avec les oiseaux sinistres. « Quand ils veulent, disait-il, de pies, de geais, de huppes qu'ils semblaient être, ils se transforment en vipères, en loups, en lions. N'irritez pas les frelons contre vous. Cherchez votre plaisir dans le commerce des Muses et des Grâces; et s'il vous prend envie de rire des agitations tumultueuses de ces hommes, riez, mais en vous-même. »

Parmi ses nouveaux amis se faisait remarquer l'opulent banquier d'Augsbourg. Immensément riche, Antoine Fugger usait libéralement de sa fortune en faveur des lettres et de

(1) Carinus, Epphendorp, les moines mendiants.

ceux qui les cultivaient. Érasme avait refusé ses offres, ne voulant pas enchaîner sa liberté. Loin de s'offenser d'un tel refus, Antoine Fugger lui avait envoyé un présent magnifique, l'engageant à user de tous les droits de l'amitié et à requérir hardiment ses services. Érasme lui dédia sa traduction latine du petit ouvrage de Xénophon, intitulé *Hiéron.*

Il avait à Augsbourg un autre ami, Jean Cholerus, prévôt de Coire, qui avait beaucoup vanté les sentiments et la générosité de Fugger. Il lui répondit : « Quand vous dites avoir découvert dans les monuments de mon esprit que ma nature est avide de liberté et de loisir, vous ne vous êtes pas trompé dans votre conjecture. C'est cette maîtresse que j'ai toujours aimée d'un amour exclusif. C'est à elle que je me suis attaché opiniâtrément, à tel point que j'ai souvent sacrifié toutes mes nippes à mon indépendance. Plus d'une fois de vastes espérances ont brillé à mes yeux, mais lorsque je calculais, à part moi, qu'il fallait renoncer à une dignité ou faire divorce avec l'indépendance, j'ai mieux aimé divorcer avec la première. »

Les avis que Sadolet lui avait adressés, tout bienveillants qu'ils étaient, avaient légèrement blessé son âme ombrageuse; mais la franche candeur et la cordiale amitié du prélat triomphèrent de ses défiances. Il avait soumis à son jugement le commentaire qu'il avait écrit sur le psaume XCIII. Après l'avoir lu tout d'un trait, Érasme lui écrivit : « Cette lecture m'a rendu plus dispos, plus ferme contre les agitations des méchants, plus enflammé d'amour pour la piété... En voyant surgir de tels évêques, j'ai bon espoir pour la restauration de l'Église. » Ces louanges, *venant d'un homme si docte et si grand,* lui furent très agréables; mais sa modestie ne voulut y voir que l'effet d'une merveilleuse obligeance et le signe d'une supériorité qui ne craignait pas de rival. Il avait goûté extrêmement le petit travail d'Érasme sur le psaume LXXXV. « Quand je compare ma manière à la vôtre, lui répondit Érasme, je vois clairement que je rampe à terre et que j'expose trop familièrement des *mystères di-*

vins que vous rendez plus augustes. » Cet éloge pompeux cachait une fine critique. Sadolet n'eut pas l'air de s'en apercevoir; il continua de lui écrire dans les termes les plus affectueux. « Soyez persuadé, mon cher Érasme, lisons-nous dans une de ses lettres, que malgré la faiblesse de mes ressources et les grandes pertes dont la fortune m'a frappé, je n'ai rien cependant que je ne veuille partager avec vous : comme aussi pour conserver intactes votre dignité et votre réputation, je suis prêt à vous montrer toujours toute la fidélité et toute la bienveillance de l'amitié. » Ce langage plein d'effusion toucha le cœur d'Érasme. « Toutes les fois que je relis ce passage, écrivait-il au prélat, je répète les paroles du vieillard de la comédie : « Comme je me réjouis, quand je vois qu'il reste encore des hommes de cette espèce ! Ah ! j'ai plaisir de vivre encore. » — « Pour moi, ajoutait-il, je me crois suffisamment enrichi par vous, puisqu'il m'est permis de jouir de votre inestimable amitié. Mon avoir est extrêmement borné; mais les petits oiseaux n'ont pas besoin de beaucoup de plumes. Je me contente de fort peu ; et si quelque chose me manque, il se trouve des hommes qui s'empressent gaiement de me le procurer. Croyez-moi, je prise plus votre lettre qu'un grand talent d'or. »

De même que Sadolet, Bembo lui avait offert la communauté de tous ses biens. Érasme se trouvait heureux qu'un homme si éminent, unique à beaucoup d'égards, eût agréé la lettre d'un batave. Il n'avait envoyé que des grains de verre; il avait reçu en retour des pierres précieuses. Il souhaitait que Padoue, cette Athènes de l'Italie, fût toujours pour son ami un port tranquille et agréable. Lui, au contraire, se voyait forcé de combattre dans l'arène, au lieu d'achever paisiblement sa vie dans les études sacrées, comme il le désirait.

Il était aussi en correspondance avec un autre italien d'un esprit plus indépendant et plus hardi. Réfugié à Bourges, Alciat avait supporté en philosophe la perte de sa fortune. Au lieu de le consoler, Érasme le félicita. Il avait, disait-il, deviné l'élévation de son âme, en voyant qu'il n'y avait dans ses écrits aucune trace d'envie et d'amertume. Il se réjouissait de sa réconciliation avec Budé, quels que fussent les sentiments de ce dernier pour lui-même. Il déplorait la mort de Longueil. « Toutefois, ajoutait-il, ses écrits ne sont pas d'une grande utilité pour les études. Longueil m'a nommé quelquefois avec mépris; mais je m'en inquiète peu... J'admire la science chez beaucoup d'hommes; je trouve la candeur chez peu de personnes; je l'aime en vous, mon cher Alciat; car en vous elle est extrême. »

Le jurisconsulte lui répondit : « La mauvaise fortune élève les âmes qu'elle semble abaisser et les rend meilleures. Moi, j'ai éprouvé la brutalité de la soldatesque; vous, les invectives amères et violentes de certains hommes d'étude. Mais vous avez l'avantage de tenir la vengeance au bout de votre plume.» Comme beaucoup d'autres, Alciat trouvait qu'il s'affectait outre mesure de ces attaques. « Toutes vos lettres, disait-il, manifestent cette préoccupation exagérée, sans parler de tant d'apologies naissant les unes sur les autres, comme les fruits dans le jardin d'Alcinoüs. L'événement a montré l'inutilité de ces répliques pour imposer silence à des envieux... Il faut plutôt imiter Scipion refusant de répondre à ses accusateurs... Tous les jours, ne triomphez-vous pas d'eux par tant de volumes remarquables, livrés au public ? Pourquoi descendre encore dans la lice et se mettre à la discrétion du premier venu ? Ne vaut-il pas mieux laisser la polémique et goûter le repos dû à la vieillesse ou traiter d'autres sujets plus utiles?... Les anciens docteurs ne répondaient pas aux attaques personnelles. Il faut laisser les anti-Caton aux païens; les gens éclairés ne doutent pas de l'orthodoxie d'Érasme... Vous avez montré ce que vous pouviez dans la polémique; vous devez maintenant faire rougir vos zoïles par votre modération muette. »

Alciat lui-même en avait usé ainsi avec ses détracteurs; il avait dédaigné les ignorants: il avait désarmé les plus doctes

par sa civilité et ses égards. Venu en France, il s'était convaincu de la candeur de Budé. Érasme ne devait pas croire les faux rapports plus que Budé ne les croyait lui-même. « Il importe, ajoutait-il, que les querelles entre les hommes d'étude ne dégénèrent pas en inimitié et ne deviennent pas publiques. »

Érasme, comme Alciat, connaissait tout le prix de l'union entre les savants. Écrivant à B. Égnazio, qui enseignait, à Venise, les belles lettres avec le plus grand succès, il disait : « J'ai de si mauvais sentiments à l'égard de Budé, que s'il dirigeait ouvertement sa plume contre moi, je ne pourrais même alors m'empêcher d'être favorable à celui qui rend de si grands services aux études. Jamais pensée n'a été plus loin de mon cœur que celle de blesser un tel homme. »

Une personne de poids lui avait annoncé que la pièce de vers, attribuée à Lascaris, était tout entière l'œuvre de Jacques Tussanus qui, de plus, dans ses leçons publiques, l'avait souvent critiqué avec une affectation injurieuse, lui reprochant certaines erreurs d'érudition. On lui avait rapporté aussi que Budé, dans ses lettres et dans ses *Commentaires* sur la langue grecque, l'attaquait d'une manière ouverte ou détournée. « Il y en a peut-être, écrivait-il à Germain de Brie, qui voudraient voir aux prises Érasme et Budé, cela n'arrivera jamais par mon fait. Bien plus, je ferai tout pour l'empêcher. Au reste, Budé a beau être au-dessus de tout soupçon de jalousie; sa réputation ne pourra éviter de recevoir quelque atteinte, et bien que tout le théâtre des gens instruits l'applaudisse à bon droit, il y a aussi quelques hommes qui veulent du bien à Érasme. Mais j'aime dans les études l'union et la candeur. S'il y a des gens qui aient le temps de combattre pour une vaine gloire, je leur laisse la palme. Pour moi, j'aimerais mieux employer mon éloquence à être utile. »

Les épigrammes des partisans de Budé l'avaient blessé profondément. Ses amis cherchaient en vain à cicatriser la

blessure. Ursinus Velius lui écrivait : « Que vous importent les cris discordants des coqs (1) contre Philomèle, ou les accusations des Grecs contre un Germain? Votre incomparable sagesse, votre âme droite et virile, ne doivent nullement s'en émouvoir. » Germain de Brie s'efforçait aussi d'apaiser son ressentiment. « Tussanus, lui disait-il, vous aime et vous respecte autant que tout autre. Il n'est pas moins zélé pour votre gloire que pour celle de Budé. S'il s'est laissé entraîner quelques heures sur le même vaisseau au gré d'une mer orageuse, il faut en accuser, non la légèreté de l'homme, mais la violence de la tempête. Moi-même, pour éviter le naufrage, j'ai dû tourner le gouvernail de côté, afin de résister plus facilement à l'impétuosité des flots. C'était un *vent étranger* qui soulevait alors la mer ; mais les alcyons ont ramené la sérénité... Si vous vous êtes senti un peu blessé, vous devez vous montrer clément et rendre à Tussanus votre ancienne amitié, en couvrant tout d'un oubli généreux... Budé ne songe à rien moins qu'à ce qu'on vous a rapporté. De son génie et de sa plume il ne peut rien sortir qui ne respire la candeur et la modération. »

A cette lettre, Érasme fit une réponse aigre où il n'épargnait pas même le pacificateur : « J'ai dit dans les *Colloques* : les Français aiment ce qui coûte peu. J'ai cité saint Hilaire et saint Jérôme au sujet des anciens Gaulois. Mais un esprit aussi grave et aussi ferme que celui de Budé a-t-il pu rompre une vieille amitié pour des bagatelles de cette espèce?... A vrai dire, cette querelle ressemble au combat des rats et des grenouilles... J'attendais du caractère français plus de gravité et de candeur... La tempête a retenti jusqu'en Allemagne, en Brabant, en Italie... Votre nation passe pour être étourdie et légère; mais si l'on m'eût dit que de tels orages naîtraient pour un rien, je n'aurais pas voulu en croire même Caton... Vous m'avez rappelé au calme avec un grand

(1) *Gallorum.*

étalage de rhétorique, mais quelle marque ai-je donnée de mon émotion? Jamais âne, accoutumé au bâton, a-t-il montré plus de patience sous les coups qu'Érasme sous les outrages?... »

Il ne refusait pas de se réconcilier avec Tussanus; il espérait, à l'avenir, trouver en lui plus de constance et de loyauté. Il avait toujours tenu Budé pour un homme honnête, et il n'aurait conçu aucun soupçon à son égard, si on ne l'avait pas averti. Au reste, il y avait plus de candeur à différer d'avis sur quelques points avec des formes civiles, qu'à marquer son mépris par un perpétuel silence. « Mais, poursuivait-il, je ne suis pas assez dépourvu de sagacité pour ne pas avoir aperçu la colère de Budé en quelques endroits de ses *Commentaires* lus par moi à la hâte dans l'édition de Bâle. Ainsi il est question de *ceux qui censurent le génie et le style de chacun, de ceux qui imposent à Laurent Valla des formules de langage plus humbles* (1), *de ceux dont les écrits sans force ne peuvent supporter ni le soleil ni le temps*, sans compter beaucoup d'autres passages de même nature. »

Budé, à qui il avait demandé un témoignage public de bienveillance, répondait qu'il craignait de ne pas trouver un lieu opportun pour nommer Érasme, qui tant de fois avait fait naître l'occasion de célébrer son nom. « Répétera-t-on encore, disait-il, que son rival maigrit de jalousie devant l'éclat de sa gloire ?... Il y a des gens, fléau des bonnes lettres, qui se font un plaisir de mettre aux prises deux savants, comme on faisait jadis lutter les couples de gladiateurs. Quelquefois même des hommes, affamés de renommée, excitent des discordes et se posent ensuite en pacificateurs pour avoir l'honneur d'apaiser des troubles qu'ils ont provoqués. Un cygne noir et un corbeau blanc sont moins rares qu'un ami fidèle. »

Revenant encore sur sa réconciliation avec Tussanus, il disait : « J'ai toujours dédaigné les misérables critiques des

(1) Érasme avait fait un *Abrégé des Élégances* de Valla.

petits savants, au point de ne pas vouloir même y jeter un léger coup d'œil. Quant à Budé, j'en conviens, il peut servir ma renommée ; mais je déposerais volontiers ce fardeau, tant il s'en faut que je veuille y ajouter. Il peut nuire à ma réputation; je suis accoutumé aux outrages, quoique je ne craigne de sa part rien de semblable. Si l'offense est légère, je suis homme ; je sais accorder quelque chose aux passions humaines, davantage à l'amitié, beaucoup plus à la paix commune des études. Autrement je n'ai pas l'esprit assez épais pour ne pas comprendre les figures de rhétorique, ni assez inhabile pour ne pas pouvoir les employer à mon tour, si je voulais; et peut-être la matière ne me manquerait pas... Mais j'aime mieux être disert sur un autre sujet. A la vérité, je crois Budé trop grand pour qu'un homme de mon rang puisse lui porter envie. Nous applaudissons à son éclatant triomphe, bien loin de chercher à lui ôter une couronne que son front porte avec tant de gloire. Mais quoiqu'il ait des qualités du premier ordre, d'autres ont aussi les leurs, et il ne faut pas sur-le-champ proclamer plus mauvais ce qui est différent. »

Au reste, il félicitait la France d'avoir revendiqué la gloire antique des lettres, d'avoir inauguré une sorte de république littéraire dont Budé était le chef légitime, et où tous les lettrés se prêtaient une aide mutuelle. « Les débats entre les savants, ajoutait-il, sont utiles ; mais il faut qu'ils soient exempts de toute amertume. L'accord des cœurs ne suffit pas entre eux; il importe que cette union soit manifeste aux yeux de tous. Si donc Budé consent à remédier aux soupçons des hommes, il fera une chose digne de notre amitié déjà vieille, digne de son caractère. S'il a des raisons pour s'y refuser, je le trouverai bon, quand même il publierait encore plusieurs livres où je serais attaqué d'une manière indirecte, pourvu qu'il y ait une riche moisson de science. Vous saluerez de ma part Tussanus. Vous saluerez aussi avec respect Budé, si toutefois il est tel que je me l'étais représenté même

avant vos éloges. Si vous persuadez à l'un et à l'autre ce que vous me garantissez en leur nom, qu'ils le déclarent eux-mêmes dans un écrit. Vous nous rendrez à tous un grand service. »

Quelques mois après, il écrivait encore à Germain de Brie : « J'ai répondu à Tussanus, et il n'est nullement besoin que personne s'inquiète de notre sincère et mutuelle bienveillance. Ce que vous m'écrivez au sujet de Budé m'est très agréable... Mais il y a ici certains nouvellistes fâcheux qui annoncent qu'Érasme a été nommément lapidé dans des écrits publiés par lui, sans doute dans ses lettres. »

Le bruit avait couru à Bâle que Lefebvre avait été brûlé. La rumeur était fausse. Érasme s'en réjouit. « Lefebvre, écrivait-il, comme Énoch, a été enlevé de ce monde par le roi de France qui a défendu d'écrire pour ou contre lui. » Un bruit semblable s'était répandu à Bourges au sujet d'Érasme lui-même. « Mais, disait-il, je suis mort et ressuscité tant de fois, que l'on refusera probablement de croire à ma mort, quand elle sera réelle. »

CHAPITRE XXXI

Titelmann. — Carvajal. — Nouveau livre du prince de Carpi. — Gérard de Nimègue. — Bucer. — Maladie. — Diète d'Augsbourg. — Jean d'Eck. — Jules Pflug. — Chute de Wolsey. — Morus, chancelier. — Collége de France. — Petit livre de Guimondus et d'Algerus sur l'Eucharistie. — Le *Chrysostome* latin. — Le cardinal Trivulce. — Les professeurs de Nuremberg. — Eobanus.

En guerre avec les lettrés de France, Érasme n'était pas en paix avec les théologiens et les moines, bien que de ce côté la lutte fût un peu assoupie. Ils régnaient dans les Pays-Bas, surtout les franciscains *observants*. Un de ces religieux, appelé Titelmann, professeur d'Écriture sainte à Louvain, avait composé sur le Nouveau Testament un livre analogue à celui de Stunica. Il l'avait intitulé *Gerontodidascalos*, ou celui qui donne des leçons aux vieillards. En effet, il reprenait Valla, Lefebvre, Érasme. « Ils ont suscité contre moi, disait ce dernier, un jeune homme d'une loquacité intarissable, d'une licence effrénée et sans pudeur, né en un mot pour conspuer Érasme, ne se refusant à rien pour se faire un nom. Les doctes rient de lui; mais il s'applaudit lui-même. »

Il lut rapidement quelques pages de ce livre et marqua en trois mots ce qui pouvait être répondu, sans nommer l'auteur, sans l'injurier, mais en signalant son ignorance du grec et du latin, ainsi que l'insuffisance de ses lectures. Il envoya cette réponse à Louvain, laissant ses amis libres de décider s'il convenait de la publier. On l'imprima; mais comme il le craignait, le jeune homme, satisfait dans son désir de re-

nommée, se mit à enfanter plusieurs petits livres. Érasme résolut de ne plus répondre à ces *fadaises d'une vanité présomptueuse.* « Ce serait, disait-il, une moindre affaire de lutter avec un cardinal qu'avec un franciscain quelconque; mais je suis endurci à ces injures. Si je pouvais me débarrasser de la pierre que, depuis deux ans, je porte dans ma vessie, je mépriserais facilement tout le reste. Je n'abandonnerai pas l'unité de l'Eglise ; que ses ministres portent sur mes travaux le jugement qu'ils voudront. Si ceux qui la gouvernent maintenant ressemblaient à saint Augustin, je serais parfaitement d'accord avec eux. Mais je crois que si saint Augustin écrivait aujourd'hui ce qu'il a écrit, ou ce que l'époque présente demande, il ne serait pas beaucoup mieux traité qu'Érasme. Je pourrais choisir dans cet auteur six cents passages qui maintenant seraient taxés d'hérésie. Je n'en trouverais pas beaucoup moins dans saint Paul. Si les théologiens et les moines croient rétablir par cette voie la paix de l'Eglise, ils se trompent grandement. »

Il regrettait d'avoir répondu au livre de Carvajal. Un de ses admirateurs enthousiastes, Pierre Mésia de Séville, lui ayant envoyé un nouvel écrit de ce moine et l'ayant exhorté à répondre, il déclara qu'il n'en ferait rien. Il pensait qu'il fallait changer de tactique avec de tels hommes, les combattre d'abord par le silence, puis déférer au magistrat l'imprimeur clandestin qui avait violé l'édit de l'empereur, avertir l'archevêque de Séville, homme grave et pieux qui ne pouvait approuver ces libelles, invoquer l'appui des autres personnages bienveillants, enfin aller trouver le père *Gardien* et lui demander si c'était se conformer à la règle de saint François que d'attaquer par des écrits diffamatoires et séditieux la réputation d'un homme à qui tant de princes de l'Église avaient rendu le plus éclatant témoignage. Érasme de son côté ferait comprendre à l'empereur et au chancelier la portée de ces mouvements tumultueux et bouffons.

L'auteur de ce libelle le transformait partout en Béhémoth

qui, à l'exemple de tous les hérétiques, sous prétexte de paix, faisait la guerre au Christ. Il priait le prince de calmer la guerre excitée contre les religieux par les écrits séditieux d'Érasme et de ses partisans, en forçant le coupable à se rétracter. Il le menaçait des foudres pontificales, disant qu'il avait été déclaré hérétique par beaucoup d'auteurs dans des livres publiés. Il faisait des grands d'Espagne des moines et de l'empereur un abbé.

Pierre Mésia avait un frère qui partageait son admiration pour le prince des lettrés, le comparant à Cicéron lui-même. Mais Érasme, repoussant la comparaison, revendiquait seulement une place parmi ceux qui aidaient au progrès des études. A ses détracteurs, il opposait les personnages éminents et si nombreux qui lui envoyaient des lettres et des présents. Sans parler de beaucoup d'autres, les évêques de Durham et de Lincoln lui payaient chaque année un tribut d'amitié. Le jeune duc de Clèves lui avait offert un gobelet magnifique. L'évêque d'Augsbourg avait fait sept jours de chemin, non sans péril, pour voir Érasme, c'est-à-dire l'ombre d'un homme, et lui avait apporté deux coupes royales avec deux cents florins d'or, se déclarant prêt à partager avec lui tous ses biens. Le cardinal de Trente renouvelait en ce moment même des propositions déjà anciennes et que, dans l'état présent des affaires, il n'était pas éloigné d'accepter. L'évêque de Plock venait de lui envoyer une bague d'or avec un diamant.

« Ma chambre, disait-il, est pleine de lettres écrites par des savants, par des hommes du plus haut rang, des princes, des rois, des cardinaux, des évêques. J'ai un coffre rempli de coupes, de vases, de cuillers, d'horloges dont quelques-unes sont d'or. Je possède aussi un grand nombre d'anneaux. De jour en jour, la quantité de ces objets s'accroît. Telle est la libéralité de ces personnages que même n'ayant aucun revenu, je pourrais avec leurs dons seulement suffire à mes besoins et à mes goûts. J'ai toujours rejeté les présents des hommes d'un rang ordinaire, toutes les fois que je l'ai pu,

sans blesser l'amitié, ou bien, après les avoir reçus, j'en fais moi-même d'équivalents. Il y a des gens qui prétendent que je n'ai rendu aucun service aux études. D'autres voient dans mes livres des pépinières d'hérésies. D'où vient alors cette affection de tant et de si grands personnages, non moins remarquables par la sagesse que par la piété? »

Fermement résolu à ne plus répondre aux *geais* de saint François, comme il les appelait, il répondit cependant au nouveau livre d'Albert Pius. La célébrité de l'auteur et le nom de la ville où l'ouvrage avait paru l'y déterminèrent. Toutefois, il le fit en peu de mots. Sa réponse aurait été plus longue, si le prince n'avait quitté la vie au milieu de son œuvre. Trois jours avant sa mort, Albert Pius avait revêtu l'habit de saint François : porté ainsi à travers les rues sur les épaules des religieux, la face et les pieds nus, il fut inhumé dans l'église du grand couvent des Cordeliers. On y voyait encore au dix-huitième siècle sa statue en bronze. C'est lui qu'Érasme a voulu désigner dans son dialogue des *Funérailles séraphiques* (1). Les attaques du prince lui avaient beaucoup nui dans l'esprit de Clément VII et de François Ier. Il s'en vengea dans ce dialogue et dans plusieurs de ses lettres. « L'honnête homme, disait-il ironiquement, s'est enfui, après avoir enfoncé son dard. » Le nouvel ouvrage, divisé en vingt-quatre livres, formait un énorme volume. On y reconnaissait la main de nombreux collaborateurs. Les principaux étaient le franciscain Pierre Le Cornu et l'espagnol Sépulvéda. On avait recueilli dans les écrits d'Érasme tout ce qui avait quelque analogie avec les opinions condamnées.

Vers la même époque, il apprit la mort du dominicain Jean Faber que, depuis longtemps, il regardait comme son ennemi. Il le soupçonnait de l'avoir mal servi à Rome. Il fit en quelques mots son oraison funèbre : « Le dominicain Faber était, je le sais, remarquablement instruit dans la théologie

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 180 et suiv.

thomistique; mais c'était un homme double et fourbe. A Rome, il commença de se déchaîner contre moi, sans doute pour se réconcilier avec le cardinal Cajetan dont il m'avait dit tant de mal qu'un bouffon ne pourrait en dire davantage de ses pareils. J'apprends pour la première fois qu'il est mort ; que le Seigneur ait pitié de lui ! »

Du côté des évangéliques, un nouvel adversaire avait surgi tout à coup. C'était Gérard de Nimègue, ce chapelain de l'évêque d'Utrecht, dont nous avons parlé plus haut. Son vrai nom était Geldenhaur. « Qui aurait jamais pu croire, disait Érasme, qu'il y eût tant de venin dans ce petit ivrogne? » Jadis son zélé partisan, il aurait à peine souffert qu'on eût cité son nom sans ajouter une formule de respect. Maintenant, il était devenu son ennemi mortel. Quittant les Pays-Bas, il s'était rendu à Strasbourg. Là il écrivit en faveur des nouveaux évangéliques et fit répandre ses libelles à la diète de Spire. Érasme l'engagea par une lettre à s'abstenir de ces écrits séditieux qui ne pouvaient qu'irriter les princes et les porter aux mesures de rigueur. Gérard lui répondit en termes convenables; mais, par une insigne perfidie, il envoya bientôt après à la diète un petit livre intitulé : *Lettres d'Érasme.* C'étaient quelques passages de ses écrits, établissant qu'on ne devait pas faire mourir les hérétiques. Il mit encore au jour un autre libelle sous ce titre : *Annotations d'Érasme.* On y invitait les princes à dépouiller les moines en faveur des évangéliques et à ne point s'opposer aux progrès de l'Évangile.

Érasme répondit, le 4 novembre 1529, par une longue lettre dirigée contre *ceux qui se donnaient faussement pour évangéliques.* Elle était adressée à Gérard de Nimègue que, par ménagement, il désignait sous le nom de Vulturius Neocomus. Il déplorait d'abord l'état misérable de sa fortune, qui l'avait forcé de réclamer l'assistance d'Érasme. Il n'était point assez pauvre pour ne pas pouvoir faire le sacrifice de quelques pièces d'or en faveur d'un ami; mais ce qu'il pouvait donner n'était pas suffisant pour le tirer de l'indigence. A ce refus,

dur par lui-même, il ajoutait le sarcasme : « Je suis étonné, mon cher Vulturius, que, faisant profession de la vie évangélique, vous ne supportiez pas mieux la pauvreté. Le bienheureux Hilarion, n'ayant pas de quoi payer son passage, se glorifiait d'être parvenu à cette perfection évangélique. Saint Paul se félicite de savoir endurer la pauvreté. Si les juifs ne souffrent pas qu'il y ait des pauvres parmi eux, à plus forte raison les évangéliques doivent-ils soulager l'indigence de leur frères. » Il lui reprochait la conduite peu loyale tenue à son égard. Après s'être prononcé ouvertement contre le luthéranisme, il finissait en conjurant Vulturius de rentrer dans le sein de l'Église.

Gérard, plein de colère, fit imprimer secrètement cette lettre à Strasbourg avec des notes qui n'étaient que des injures bouffonnes. Sa fureur ne connaissait point de bornes. Il poursuivait maintenant celui qu'il avait aimé outre mesure, comme s'il avait tué père et mère, aïeul et aïeule. Érasme se plaignit au magistrat qui fit mettre l'imprimeur en prison; mais cette rigueur n'arrêta pas Geldenhaur. Quatre libelles parurent coup sur coup. Un cinquième fut publié sous le nom des *Ministres du Verbe de la ville de Strasbourg*. On attribuait cet écrit à Bucer assisté de Gérard. « On ne peut rien voir de plus séditieux et de plus hypocrite, écrivait Érasme à Mélanchthon. On dirait du vin mêlé de fiel et d'aconit. Aussi désormais n'ai-je pas l'intention d'agir pour apaiser l'affaire, puisque, non contents de se refuser à toute concession, ils semblent aspirer à des troubles sanglants. Que le Seigneur corrige le dénoûment, en vous conservant sain et sauf! » Nous lisons dans une autre lettre : « Ces hommes haïssent tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et pourtant ils nient le libre arbitre. Si Dieu ne m'a pas encore départi cette grâce dont ils se vantent, ils devraient invoquer le Seigneur pour moi et non me poursuivre de leur haine. Mes amis sont d'avis différent. Les uns pensent que je ne dois pas même lire ces sottises et jusqu'ici mon âme souscrit à leur sentiment. D'un

autre côté, ceux qui se trouvent dans l'assemblée des princes me conseillent de riposter vivement. Je ne sais ce que je dois faire. Assurément mon âge, ma santé, mon âme, réclament le repos. » Il se décida pourtant à répondre aux ministres de Strasbourg et le fit longuement.

La fécondité des évangéliques ne s'épuisait pas. Au commencement de septembre 1530, Érasme écrivait au cardinal de Liége : « Je suis ici lapidé par les libelles de ces hommes, sept ont déja paru; j'en attends un bien plus grand nombre. Je vous envoie ma dernière *Apologie*. Je dois supporter sans trop de peine leur insolence, puisqu'elle n'épargne même pas la majesté impériale. Mon courage ne défaillira point, si la faveur des princes continue de me soutenir. » Il était plus sensible aux attaques des catholiques, surtout à celles du prince de Carpi. « Je ne m'inquiète pas beaucoup, disait-il, de ce que de tels hommes peuvent écrire contre moi. C'est un mal supportable et qui apporte avec lui sa consolation. Je suis attaqué, mais par des hommes condamnés comme hérétiques. Ce qui est plus difficile à dévorer, c'est que le parti défendu par moi renferme des ennemis plus acharnés. »

Il venait de perdre Gattinara, son principal soutien auprès de l'empereur. Le chancelier avait pour secrétaire Alphonse Valdès qu'il aimait comme un fils. Valdès avait perdu en même temps son propre père. Érasme lui écrivit pour raffermir son courage. « Vous venez de perdre un père, disait-il, c'était dans l'ordre de la nature. Gattinara ne pouvait vivre longtemps. Vous aviez pour appui un mur prêt à s'écrouler... Sachez qu'Érasme tout entier vous appartient. Lui aussi a été visité par le Seigneur. Pendant trois mois, j'ai lutté avec la mort. »

Il avait assez bien passé l'hiver malgré la peste qui depuis l'automne avait *pris ses ébats* dans Fribourg et qui, au mois de mars, ne voulait pas encore cesser. La pierre, il est vrai, lui causait un malaise perpétuel, mais encore supportable. « Je ne crains pas la mort, disait-il souvent, mais j'aurais

souhaité une mort plus douce; plusieurs me conseillent la taille; mais j'userai de ce moyen seulement, quand je serai fatigué de vivre. » Un peu plus tard, il se félicitait de sa bonne santé. Cette jactance de langage lui porta malheur, car le mois de mars le *salua* par une indisposition. Il n'avait pas recouvré ses forces, lorsque le mois d'avril l'accueillit plus mal encore. L'air était très engageant et le ciel d'une sérénité parfaite. En haut régnait un vent du nord-est; en bas soufflaient des brises semblables aux vents étésiens, très agréables, mais très pernicieuses. Il s'aperçut de *leur perfidie*, et, pendant quelque temps, il se tint dans sa maison. Mais le lendemain de Pâques, ne sentant aucune haleine de vent, il sortit et aussitôt il fut pris. C'étaient d'abord des douleurs d'entrailles telles qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblables, des vomissements, un délabrement d'estomac, de l'insomnie, une lassitude extrême. Il fit appeler un médecin, homme bon et assez instruit, mais qui, ne connaissant ni son tempérament ni la nature du mal, ne put lui donner aucun soulagement. Au reste les médecins lui avaient toujours été funestes, comme par une sorte de fatalité, et son corps chétif ne pouvait souffrir aucun remède énergique.

Les douleurs s'étant apaisées, un énorme abcès, ou plutôt une sorte de squirre, se forma d'abord à droite, au-dessus du pubis et de l'aine. Ensuite il se ramassa au milieu du ventre presque sous la forme d'un dragon. La tête mordait le nombril; le milieu du corps était tortu; la queue se dirigeait vers l'aine. Bientôt la tête restant immobile, il se roula autour du nombril vers le côté gauche. Cet abcès était très dur. On eut recours à un chirurgien fort présomptueux, grand faiseur de promesses, qui, contrairement à l'avis des médecins, promit de le faire aboutir, ce qu'Érasme n'espérait nullement. Il le martyrisa pendant plusieurs jours avec des applications irritantes, jusqu'à lui faire prendre la vie en dégoût; car il fallait passer toutes les nuits sans sommeil dans des souffrances perpétuelles et souvent insupportables. « Je pense, disait-il, qu'on souffre moins cruellement dans les flammes du purgatoire. Grâce à ces emplâtres de feu, il me semblait que ma chair était rôtie. » Pendant le jour, il ne pouvait ni manger, ni lire, ni écrire, ni dicter, ni converser avec ses amis, ni entendre lire.

Son faible corps se desséchant, marchait à la mort, et il n'espérait plus qu'en la miséricorde de Dieu. Enfin, vers le milieu de juin, on décida de percer l'abcès avec le fer. Il en sortit un vrai marais de Lerne. «Dieu éternel, écrivait Érasme, se peut-il que les hommes recèlent un tel dépôt et vivent cependant? » Il commença dès lors à souffrir moins; il rentra en grâce avec le sommeil; peu à peu l'estomac se ranima; la lassitude diminua graduellement. Dans les premiers jours de juillet, il se voyait malade depuis quatre mois, et il n'était pas encore débarrassé des médecins. Il se traînait tout languissant. Il restait de la dureté, ce qui lui faisait craindre une nouvelle tragédie. Le chirurgien, contrairement à ce que voulait la nature dans les abcès durs, au lieu d'employer des dissolvants froids, avait produit un ulcère par des emplâtres caustiques. Pour comble d'infortune, son seul domestique fut atteint de la suette. Beaucoup d'autres personnes tombèrent malades par suite de cette influence malsaine de l'atmosphère; mais ces maladies étaient plus opiniâtres que graves.

Érasme supporta ses souffrances avec une pieuse résignation. Il fut singulièrement consolé par une lettre de l'évêque d'Augsbourg. Il répondit au prélat : » Si je méritais cette bienveillance, je me croirais heureux, rien que par votre suffrage. Maintenant je suis honteux et confus en moi-même, toutes les fois que je pense à vos sentiments pour moi, à votre libéralité sans mesure. » Ses forces revinrent graduellement. Il avait lutté avec son mal pendant cinq mois. On lit dans une lettre adressée au jurisconsulte Alciat : « Nous revenons peu à peu à la vie et j'aurais bonne espérance pour mon entière guérison, si les puces me permettaient de dormir et si j'avais du vin comme celui que Féri Carondilet, archidiacre

de Besançon, quand il vivait, avait coutume de me procurer, car je me trouve très mal des petits vins du pays. »

En attendant, les affaires d'Allemagne semblaient toucher à une crise décisive. « L'audace téméraire des sectes, écrivait Érasme à Tunstall, a comblé la mesure. On espère ici que l'autorité de l'empereur la réprimera; et plaise à Dieu que ce soit fait sans une grande effusion de sang humain, et que la victoire tourne au profit, non de la domination du pape et des moines, mais de la piété et du Christ! Nous roulons tous dans notre esprit la vengeance, nul ne songe à corriger sa vie. » Il disait à Montjoy : « Nous sommes ici dans une situation supportable. Puissions-nous seulement échapper à la guerre! Je crains que ce ne soit pas possible, s'il faut en juger par les débats que cette tragédie a soulevés jusqu'à ce moment. »

On trouvait que Charles V restait trop longtemps en Italie; on ne pouvait deviner quels étaient ses desseins. La Hongrie était perdue; l'Autriche avait été affreusement ravagée. La paix était faite avec le roi de France, mais beaucoup ne comprenaient pas une paix qui laissait les deux fils de François Ier captifs en Espagne. Les Turcs menaçaient de nouveau. D'autre part, quelques cités d'Allemagne se préparaient aux résolutions extrêmes. La puissance de l'empereur était grande, mais partout le peuple des villes se montrait en grande partie attaché aux sectes nouvelles. Il en était de même de presque tous les paysans, qui n'avaient pas encore oublié leur défaite; et ceux qui étaient maintenant tranquilles pouvaient bien se lever, une fois le signal donné. « Je pense, disait Érasme, que l'affaire réussirait mieux, si le pape mettait son espérance dans les forces du Christ, plutôt que dans la foule des cardinaux, les armes des princes et la méchanceté des moines dont les mœurs ont donné naissance au mal... Nulle part la paix ne règne; point de route sûre; partout la cherté des vivres, la disette, la famine, la peste; partout des sectes et des schismes. » A tant de maux affreux s'était jointe la *suette*,

maladie mortelle qui, en huit heures, enlevait beaucoup de personnes et reprenait souvent ceux qu'elle avait laissés, après un court intervalle, non-seulement une fois, mais deux, trois, quatre fois, jusqu'à ce que la maladie, dégénérant en hydropisie ou en peste ou en un autre mal, conduisît enfin à la mort le malheureux épuisé par la souffrance.

Une assemblée de princes avait été convoquée à Augsbourg. Le cardinal Campége, légat pontifical, avant d'arriver dans cette ville, avait écrit à Érasme pour réclamer son concours. Celui-ci en informa l'évêque d'Augsbourg, prélat sage et conciliant. Mais sa maladie l'empêcha de répondre sur-le-champ au cardinal. Au reste, il ne pensait pas que le mal pût être guéri par les conseils des hommes; toutefois Dieu pouvait se servir de la puissance et de la piété de l'empereur pour y porter remède. Mais pendant qu'on lui demandait à plusieurs reprises de faire connaître ses idées sur les moyens de rétablir la concorde, il apprenait qu'un de ses amis, ayant voulu proposer une chose salutaire et même tout à fait indispensable, à ses yeux du moins, avait causé un scandale dont l'odieux retombait en grande partie sur lui-même, car on supposait que c'était Érasme qui avait été le premier auteur de cet avis. « Voilà, disait-il, le prix réservé aux bonnes paroles. »

Cet ami était l'évêque d'Augsbourg. Érasme s'était entretenu avec lui dans sa maison pendant près de trois heures, mais il n'avait pas été dit un mot de cet avis, pas même par lettre. « A Dieu ne plaise, écrivait-il à Simon Pistorius, chancelier du duc de Saxe, que je me fasse l'*Aristarque* de cette tragédie inextricable pour mécontenter au plus haut point les deux partis. Que plutôt Dieu lui-même daigne être cet *Aristarque*, car seul il peut mettre un terme à cette tragédie fatale! Si l'empereur me commande de venir à Augsbourg, il faut d'abord qu'il commande à ma mauvaise santé. »

A un ami qui le pressait de se rendre à la diète, il rappelait le mot de Caton : « N'allez pas au conseil, à moins d'être

appelé. — Quand même je serais appelé instamment, ajoutait-il, la maladie m'enchaîne ici et je ne vois pas ce que moi, homme de condition infime, je pourrais dans une affaire si embrouillée, qu'un concile œcuménique parviendrait à peine à la débrouiller en trois années. Ici d'ailleurs il n'est pas sûr pour nous d'ouvrir la bouche. Si nous voulons dire quelque chose de raisonnable, on nous appelle aussitôt luthériens. »

Il n'ignorait pas à quelle influence obéissait l'esprit de l'empereur ni quels théologiens se trouvaient à Augsbourg. « A leurs yeux, disait-il, on est luthérien du moment où l'on ose parler en faveur de la piété. Naturellement je ne puis supporter les frelons et ma langue est trop libre. Si je voulais m'accommoder aux passions de certains hommes, je devrais dire beaucoup de choses contre ma propre conscience. Aussi je rends grâce à ma mauvaise santé, toute fâcheuse qu'elle est, de ce qu'elle me permet de me tenir éloigné. Le Seigneur ne laissera pas engloutir sa barque sous les flots, quelque mugissante que soit la mer en ce moment. »

Un franciscain, remplissant la fonction de prédicateur pendant la tenue de la diète, prononçait en chaire des discours plus dignes d'un bouffon que d'un prêtre. S'il faut en croire Érasme qui l'a couvert de ridicule dans un de ses *Colloques* (1), il commença un jour son sermon ainsi : « On vient de voir paraître un nouveau docteur que l'on appelle Érasme. Ma langue s'est trompée, je voulais dire un âne. Ce docteur, qui n'est qu'un âne, a la hardiesse de corriger le *Magnificat*, ce cantique de la Vierge inspirée par le Saint-Esprit. » Dans ce même sermon, il soutint que ce *docteur âne* était le chef, l'auteur et le précurseur des troubles funestes qui affligeaient le monde chrétien. Il développa longuement sa thèse devant un auditoire peu disposé à écouter ses déclamations. Les princes témoignèrent leur mécontentement. Le roi Ferdinand, la reine de Hongrie, sa sœur, le cardinal de Trente,

(1) *Concio, sive Merdardus*, t. I, p. 850 et suiv. *V.* Burigny, t. II, p. 274.

l'évêque de Constance, se montrèrent fort irrités. Jean Faber, devenu évêque de Vienne, adressa au prédicateur une verte réprimande. Congédié, il retourna dans son couvent où il fut reçu en triomphe.

Un des plus fougueux adversaires des luthériens était Jean d'Eck. Mélanchthon se plaignait amèrement de sa violence. « Jamais, écrivait-il à Érasme, je n'aurais cru qu'il pût entrer dans le cœur d'un homme autant de hauteur et de cruauté que j'en découvre dans Eckius et dans quelques *individus du même troupeau*, car les princes eux-mêmes sont assez cléments et ouvrent des avis assez modérés dont pourtant ces hommes s'efforcent de les éloigner par toute sorte de manœuvres. »

Érasme lui-même reçut du docteur d'Ingolstadt une lettre qui n'était pas faite pour rétablir entre eux la bonne intelligence. Ce théologien avait chargé Louis Berus de le saluer en son nom. Érasme profita de l'occasion pour se plaindre de ses attaques et parla de mésintelligence entre eux. Jean d'Eck lui répondit : « Lous Berus, notre ami commun, vous a salué en mon nom, très savant Érasme; il a bien fait, et c'est parce que je l'en avais prié. Mais quand vous laissez entendre qu'il existe entre nous quelque mésintelligence, je ne sais et je ne puis comprendre ce que vous voulez dire. J'ai été choqué, je l'avoue, de voir que vous, qui *surpassez les lapins en fécondité*, vous ayez tardé si longtemps à combattre les ennemis de la foi malgré l'appel qui vous avait été souvent adressé, comme vous l'avouez vous-même. Vous déclarez n'avoir pas fait attention à la qualification de théologien *enfantin* (1), que je vous aurais donnée dans un de mes ouvrages, d'après le rapport de vos amis. Je ne comprends pas comment ils ont pu vous faire ce rapport, puisque toujours je vous appelle hautement le plus éloquent des théologiens.

« Quant à ce qui regarde vos propositions, car vous les

(1) *Infantem*, incapable de parler, enfant, enfantin.

revendiquez et les affirmez, je ne nie pas le fait. J'avais recueilli trois mille *articles* dans les livres de Luther et d'autres auteurs; j'en ai choisi quatre cents pour les rendre publics dans *ces comices*. Ainsi j'ai fait, et personne n'a voulu entrer en lice avec moi, quoique j'aie provoqué deux fois la discussion devant les princes luthériens en présence des prédicateurs de la secte. On m'a aussi présenté les quatre propositions que j'ai mêlées au reste; car elles me semblaient alors, comme à présent, scandaleuses. Vous vous irritez de ce que je les ai présentées; vous devez d'abord vous irriter contre vous-même, puisque vous les avez affirmées le premier... Je ne recherche la faveur ni des zwingliens ni des luthériens. Je me réjouis plutôt d'avoir mérité leur haine. Votre ami m'a donné votre *Apologétique* contre les capharnaïtes de Strasbourg. Ce don, croyez-moi, m'a été très agréable. Si vous pouviez continuer de prendre *les renards qui ravagent la vigne du Seigneur*, vous auriez en moi un fils et un disciple plein de respect. »

Outré de cette lettre, Érasme donna un libre cours à sa colère. Il écrivait au prévôt de Coire, son ami : « On m'avait souvent dépeint de vive voix et par écrit la vanité, l'arrogance, la légèreté et l'ivresse folle d'*Eckius*, mais je n'aurais jamais soupçonné chez lui un cœur si rempli de venin à mon égard. Il n'y a rien de sensé dans la réponse de cet homme. Il parle de propositions à lui déférées, comme s'il était l'empereur... il les appelle scandaleuses, comme si la diète s'était réunie pour de telles misères. Je l'avais sommé d'indiquer les endroits où ces propositions avaient été prises et je lui avais fait observer que deux de ces propositions ne se trouvaient pas dans mes écrits. Il n'a pas répondu sur ce point. Cet homme ne respecte rien. Je ne puis imaginer où il a pris cette humeur noire contre moi; c'est peut-être parce que le nom d'Eckius ne se trouve nulle part consacré en lettres d'or dans mes écrits. »

Il fit part de ses griefs au cardinal Campége. « Je sais, lui disait-il, qu'il y a auprès de l'empereur certains hommes qui ne me sont pas très favorables. J'ai pourtant confiance que votre Éminence sera semblable à elle-même. Quant à moi, dans l'état présent des choses, j'aimerais mieux être en Italie que partout ailleurs; mais la destinée m'entraîne autre part. Quelle m'entraîne où elle voudra, pourvu qu'elle ne m'entraîne pas hors de *la communion de la Colombe.* »

Plus tard, il lui écrivit d'une manière plus explicite : « Je n'aurais pas refusé de me rendre auprès de vous, lorsque ma santé est devenue meilleure, si j'avais quelque peu espéré que ma présence serait utile. Je savais qu'il y avait là certains hommes qui, mesurant tout d'après leurs passions privées, se croient les énergiques défenseurs de l'Église, tandis qu'il n'est point de gens qui lui soient plus nuisibles. Toutes les fois que j'entre en lutte avec les escadrons de l'ennemi, il se présente aussitôt quelqu'un pour me porter par derrière une blessure mortelle. J'ai composé le *Traité du libre arbitre;* Stunica s'est élevé contre moi avec ses *Conclusions.* J'ai écrit la *Défense* contre Luther; Bedda s'est déchaîné avec ses virulentes calomnies. J'ai répondu à *Vulturius* et à Bucer; Albert Pius a recommencé ses attaques; et cependant, si je voulais poursuivre ma justification de toutes mes forces, je nuirais dans certains cas à la cause que je soutiens et pour laquelle j'ai provoqué contre moi la haine irréconciliable de deux sectes. S'il s'élève quelque tumulte, je serai parmi les premières victimes... Vieux et malade, j'ai mieux aimé braver toutes ces haines, tous ces périls, que de me séparer, même *d'un travers de doigt*, de la communion des orthodoxes. Quand même nous accorderions que, dans tant de livres publiés, j'ai manqué quelquefois de circonspection, mes sentiments mériteraient un peu plus de faveur. J'ai voulu répandre ces réflexions dans le sein du protecteur incomparable que j'ai toujours trouvé bienveillant pour moi, afin que vous arrêtiez à l'avenir les plaintes tardives, ou plutôt les accusa-

tions de ces hommes, accusations périlleuses pour moi, si je me tais, nuisibles à la répression des hérésies, si je réponds. »

Il soupçonnait que Jean d'Eck avait été aigri par Epphendorp, ce fourbe qui semblait être allé à Augsbourg pour répandre ses mensonges dans cette nombreuse réunion d'hommes; car il *les produisait de sa propre substance, comme l'araignée tire la toile d'elle-même.* Maître consommé en fait d'impostures, il se glissait partout et trouvait créance chez tous, excepté auprès de ceux qui le connaissaient par leur propre expérience. Sans valeur par lui-même, il mettait sa gloire à faire dire qu'il avait un démêlé avec Érasme. Il avait demandé un entretien au duc George; mais le prince refusa de le recevoir, disant qu'il ne voulait pas reconnaître celui qui méconnaissait son père. Il confia le soin de l'entendre à son chancelier. Epphendorp s'en alla mécontent. A force d'importunité, il obtint que l'affaire fût déléguée à Jules Pflug, plus tard évêque de Naumbourg, auquel il débita des mensonges. Jules Pflug adressa donc à Érasme une lettre affectueuse et savamment écrite, l'engageant à joindre à la préface le petit livre que, d'après la convention, il devait dédier à Epphendorp. Érasme se félicita de ce qu'une affaire, d'ailleurs pleine d'ennui, lui avait procuré la connaissance d'un homme si favorisé des Muses et des Grâces. Mais ces efforts pour assurer à sa vieillesse un repos désirable échouèrent devant les artifices d'Epphendorp et tournèrent même contre les bonnes intentions du prince. « Si je ne persuade personne des monstrueuses machinations de certains hommes, écrivait Érasme à Jules Pflug, il ne me reste plus qu'à m'armer de patience, comme d'un bouclier évangélique. Mais je ne rappelle ces misères qu'avec dégoût. Puisque telle est ma destinée, j'aime du moins à me reposer en l'amitié de ceux qui vous ressemblent (1). »

(1) Epphendorp publia son libelle où il insinuait qu'Érasme était le fils d'un prêtre et d'une femme de mauvaise vie.
V. Burigny, t. I, p. 12.

Il ne tarissait pas d'éloges sur l'élégante facilité, la gracieuse distinction, l'heureuse abondance de son style vraiment cicéronien. Il en parlait ainsi à Ursinus Velius : « Avez-vous le temps d'apprendre une nouvelle! Écoutez : on regarde, je le sais, comme impossible qu'un vieillard change sa langue; moi pourtant, je songe à changer ma diction; et d'abord j'ai voulu imiter la manière de Budé. J'ai lu la plupart de ses lettres, travaillées avec un art heureux, et j'ai fait de consciencieux efforts; mais le succès n'y a pas répondu : maintenant je m'applique de toutes mes forces à reproduire Cicéron. Vous direz : Qu'est-il donc arrivé? Ce qui m'y a porté, ce sont les lettres des trois génies les plus heureux de notre époque dans l'art de bien dire, Sadolet, Bembo et Jules Pflug. Leur style est d'un accord si parfait qu'on dirait que, dès leur plus tendre enfance, ils ont été élevés et instruits dans la même école. Dieu immortel! Quelle pureté de langage! Quelle heureuse facilité! Comme tout est lié avec art! Le discours chez eux coule sans effort, ainsi que le fleuve le plus limpide. Point de fondrière; point de tourbillon qui arrête le lecteur. Je puis aimer de tout mon cœur de tels cicéroniens; et plût à Dieu qu'il me fût permis aussi de les égaler! »

Craignant de voir la guerre éclater en Allemagne, il songeait à quitter Fribourg où il ne se croyait pas en sûreté. Depuis longtemps, d'ailleurs, cette résidence avait cessé de lui plaire. Il écrivait au célèbre jurisconsulte, Jean Rinkus : « La ville est assez jolie et très favorable pour les études; mais tout y est d'une cherté incroyable, et les hommes y sont peu hospitaliers, dit-on; car, pour moi, je n'ai eu jusqu'à présent d'affaire bien désagréable avec personne. Il faut pourtant que je reste ici, jusqu'à ce qu'on voie la tournure que prendra l'assemblée. Quelques-uns pensent que l'on s'occupera surtout des subsides à obtenir, que l'on renverra l'affaire des hérésies au Concile général, et que l'on donnera de bonnes paroles aux prêtres, aux évêques, aux abbés et aux moines chassés et dépouillés. »

Il délibérait cependant sur le choix d'une nouvelle résidence. Il ne voyait de calme et de sûreté nulle part. La longueur et les dangers de la route, sans parler d'autres raisons encore plus graves, le détournaient d'aller en Italie. La guerre qui menaçait l'Allemagne paraissait devoir s'étendre à la France. Érasme conjecturait que le roi très chrétien, d'après les stipulations du traité, envahirait la Suisse placée dans son voisinage, si elle ne voulait pas renoncer à l'hérésie. Déjà, en effet, le monarque avait averti et ajouté *royalement* les menaces aux prières. L'empereur semblait disposé à tout faire d'après les injonctions du pontife. « Cette pieuse obéissance, disait Érasme, cause un grand mal aux Florentins. » Il craignait qu'il n'en fût de même pour l'Allemagne. A peine osait-il espérer que le Brabant serait à l'abri du fléau. Il avait résolu de s'y rendre vers le commencement de septembre; mais Faber et l'évêque de Constance l'engagèrent à ne pas bouger, lui donnant l'assurance que s'il y avait péril, on l'avertirait assez à temps. « Et pourtant, écrivait-il à Bilibald, il sera trop tard pour fuir, lorsque la guerre sera commencée et que l'hiver nous serrera de près. »

Il attendait avec impatience ce qui sortirait de la délibération des princes. « On dirait, lisons-nous dans une lettre, que dans le conseil de l'empereur on traite des *Mystères de la bonne Déesse*, tant on connaît peu ce qui s'y passe. » On apprit enfin que tout espoir de conciliation était perdu. L'empereur décida que les cités qui avaient reçu les nouveaux dogmes se conformeraient aux règles des autres églises. On donnait pour cela un espace de six mois, c'est-à-dire jusqu'au 13 avril 1531.

Vers la fin de novembre, la sentence définitive n'était pas encore publiée; mais personne n'ignorait le contenu, et déjà l'on énumérait les princes et les cités qui se rangeaient du côté de l'empereur ou qui s'attachaient aux sectes. « Dieu seul, disait Érasme, sait où ceci aboutira. » Il était resté à Fribourg contre son gré pour obéir aux conseils de ses amis;

il regrettait maintenant sa déférence, car l'hiver était venu. « Je vois, ajoutait-il, que l'on traite sérieusement des bagatelles et légèrement des choses sérieuses. L'empereur a reçu la couronne impériale des mains du pape; rien n'a été omis dans les cérémonies pontificales. Ferdinand a été établi archiduc d'Autriche et doit être bientôt désigné comme roi des Romains avec toute la pompe accoutumée. Que ne comptent-ils plutôt le revenu annuel que ces titres leur rapportent? Mais je finis; car de notre temps il n'est pas sûr même de gémir. »

Il recommandait la discrétion au prévôt de Coire, qui recevait ces libres confidences. Cholerus et Fugger l'avaient de nouveau invité à venir s'établir à Augsbourg, mais il n'était nullement disposé à se rendre dans une ville où l'on s'attendait à voir éclater des troubles après le départ de l'empereur. Son esprit flottait irrésolu : il écrivait à l'abbé de l'*île Barbe* (1) : « Beaucoup m'invitent; mais je ne sais par quel instinct mystérieux mon cœur incline vers la France. Ce n'est pas seulement à cause du vin ; et pourtant c'est bien quelque chose; car cet été j'ai failli périr de soif, tout petit buveur que je suis. Souvent je soupirais après Lyon; mais plusieurs raisons m'arrêtaient ; c'était d'abord la longueur du voyage; ensuite rien n'était préparé pour me recevoir; enfin on disait qu'il y avait guerre entre Berne et la Savoie... Assurément aucun pays ne me plairait plus que la France pour être la dernière demeure de ma vieillesse. Je ne manque pas précisément d'argent; car je me contente de peu. Je cherche un port tranquille, puisque Dieu seul pourra mettre un terme aux troubles de l'Allemagne. » Il ajoutait : « Que ne m'est-il permis de visiter votre temple, cette île plus barbare de nom que de fait! Depuis longtemps, je suis en quête d'un semblable séjour pour y reposer ma vieillesse fatiguée de travaux et de querelles. »

(1) En latin, *insula Barbara*.

On vient de voir que le vin de Bourgogne lui avait fait défaut. Pour s'en procurer, il eut recours, selon sa coutume, à ses bons amis de Besançon, et particulièrement à l'official, Léonard de Gruyères. « Quelques-uns, disait-il, m'appellent orateur par malveillance; et pourtant je ne sais plus comment exposer mon importune demande devant des personnages très occupés et auxquels je n'ai jamais rendu aucun service. Mais la nécessité est sans pudeur : mon estomac ne saurait s'accommoder des vins d'Allemagne. Selon Homère, le genre de mort le plus cruel, c'est de mourir de faim. A mes yeux, il est plus affreux encore de mourir de soif, et en ce moment un tel danger me menace de très près. Je ne veux causer à mes amis aucune dépense, après avoir éprouvé tant de fois leur générosité. Mon domestique est suffisamment pourvu d'argent... A Montbéliard, je ne connais personne. Autrement je n'aurais pas importuné Besançon. »

Il avait définitivement perdu sa pension de Courtrai. Barbirius, tant aimé de lui, tant célébré dans ses lettres, l'en avait dépouillé. L'archevêque de Cantorbéry touchait à quatre-vingts ans, s'il ne les avait pas dépassés. Jusque-là il avait joui d'une bonne santé; mais à présent, disait-on, il *avait pris une troisième jambe.* « J'espère qu'il me survivra, écrivait Érasme à l'évêque d'Augsbourg; mais je crains. S'il lui arrive malheur, j'ai dessein de substituer Votre Grandeur à sa place. Sur les deux pensions d'Angleterre, il m'est dû chaque année deux cents florins; mais cette somme m'arrive fort diminuée par les intermédiaires, quelquefois d'un quart; parfois même elle est interceptée. Si l'archevêque venait à mourir, je ne recevrais plus rien. La pension impériale ne me sera sans doute jamais payée. Il en résultera qu'Érasme sera bientôt réduit à la pauvreté évangélique, dont je suis pourtant encore assez éloigné, grâce au ciel; et s'il le faut, nous augmenterons notre richesse par l'économie; car jusqu'ici nous avons été prodigue sans nécessité. Vous n'avez pas cependant à craindre en moi un client fort onéreux. J'ai été si

peu à charge au prélat de Cantorbéry, que plus d'une fois j'ai refusé ses offres généreuses. »

L'évêque d'Augsbourg répondit gracieusement à la confiance d'Érasme, se plaignant du passage où il exprimait la crainte d'être un client onéreux. En même temps l'évêque de Wurtzbourg, auquel il avait recommandé deux ecclésiastiques, ses amis, accueillait avec empressement cette ouverture, et lui offrait un présent magnifique comme gage de ses sentiments. On lui avait annoncé une petite lettre de la reine de Hongrie. Elle se fit un peu attendre; mais enfin elle arriva, écrite de la propre main de cette princesse. Érasme la remercia dans des termes pleins d'effusion. Auprès d'elle était un personnage qui recherchait son amitié. Il s'appelait Nicolas Olahus. Il lui avait envoyé une cuiller et une fourchette d'or. Érasme lui écrivit qu'il n'avait pas besoin de ces gages d'amitié pour se rappeler Olahus; mais, grâce à eux, Olahus serait en quelque sorte son convive, et il pourrait dire de temps en temps à ses amis : voilà mon cher Olahus. Il espérait que ce personnage pourrait lui ménager la faveur constante d'une princesse qui avait tant de pouvoir sur l'esprit de ses frères.

La reine d'Angleterre, à qui le *Mariage chrétien* avait été dédié, lui avait destiné un présent. Mais Wolsey, en retenant son domestique six semaines et en cherchant tous les prétextes pour le renvoyer les mains vides, avait enlevé à ce don une grande partie de son prix. « Il est si peu prodigue, disait Érasme, qu'il ne donne pas volontiers même le bien d'autrui.» Tout à coup un bruit étrange, incroyable, s'était répandu. On avait annoncé que le tout puissant cardinal avait été jeté en prison et que sa vie même était menacée. Bientôt des renseignements plus sûrs avaient fait connaître qu'il était retenu, non dans une prison, mais dans une de ses terres, avec trente serviteurs ou gardes seulement. Il avait été dépouillé de tous ses biens et de toutes ses dignités. On articulait contre lui des griefs innombrables, et il semblait ne pouvoir que difficilement

échapper à la peine capitale. « Quel Euripe que ce monde? disait Érasme. Ce sont là les jeux de la fortune. D'abord maître d'école, il se vit porté jusqu'au trône; car il régnait plus véritablement que le roi lui-même. Tous le redoutaient, peu l'aimaient, pour ne pas dire personne. Quelques jours avant sa chute, il avait fait mettre en prison R. Pace et menaçait même mon archevêque de Cantorbéry. Son orgueil s'élevait au moment de s'écrouler, selon la parole de Salomon. »

Warham, appelé de nouveau à la dignité de chancelier, avait refusé à cause de son grand âge. Sur son refus, Morus fut élevé à la charge suprême. A cette nouvelle, Érasme écrivit à Tunstall : « Je ne félicite pas beaucoup Thomas Morus et je ne m'afflige pas beaucoup non plus pour lui. Je félicite sérieusement votre Angleterre et moi aussi un peu. » Dans ses lettres à Montjoy et à R. Pace, il ajoutait : « Votre royaume ne pouvait avoir un juge plus vertueux et meilleur.... Je ne connais chez vous personne qui soit doué d'un pareil génie ou qui ait des mœurs plus incorruptibles. »

L'élévation de Morus n'excita pas moins de joie en Angleterre que la chute du cardinal. R. Pace fut tiré de sa prison et rétabli dans sa dignité. « J'ai bondi de joie, mon très cher Pace, lui écrivait Érasme, quand j'ai vu votre écriture si connue, quand j'ai appris que vous étiez sorti sain et sauf du naufrage de tant de malheurs... Je vois que la Providence ne dort pas, qu'elle relève les innocents et abat les superbes. Accablé moi-même de maux intolérables à cause des faux évangéliques, il me semble que je revis en quelque sorte, grâce à vous. Après ces tempêtes fatales, j'ai confiance que désormais tout sera pour vous calme et serein. »

Au milieu de ces événements, il suivait d'un œil attentif les progrès des bonnes études. Le collége de Buslidius voyait s'élever un rival redoutable. Le Collége royal, institué par François Ier, excitait vivement l'attente publique. Dans le principe, on crut que l'on y enseignerait seulement le grec et l'hébreu; car il n'y avait pas de professeur désigné pour la langue latine. Mais chacune des deux autres langues devait avoir deux professeurs et leur salaire était plus fort que celui des professeurs de Louvain. Érasme écrivit à ces derniers pour animer leur ardeur; il leur disait : « Quel que soit l'événement, qui, je le désire et je l'espère, sera très heureux, il vous restera du moins sans partage l'honneur d'avoir les premiers entrepris cette œuvre et provoqué l'émulation des autres. Ce qui met en quelque sorte le comble à votre gloire, c'est que vous avez subi et soutenu les premiers assauts de la malveillance et rendu la tâche beaucoup plus facile à ceux qui vous suivront. » Il était d'avis qu'il fallait imiter le Collége de France, supprimer le professeur de langue latine, quand le titulaire se retirerait bénévolement, et partager son salaire entre les deux autres. Ils devaient redoubler d'efforts pour retenir leurs auditeurs. Les premiers actes de la pièce avaient bien réussi; la rivalité du Collége de France devait faire marcher l'action, et leur vigilance amener un heureux dénoûment. Érasme ne se contenta pas de stimuler le zèle des professeurs; pour accroître les ressources de l'établissement, il se fit solliciteur auprès du cardinal de Liége qui ornait de magnifiques édifices, non-seulement le pays de sa juridiction, mais aussi les villes des états de Charles V.

L'année 1530 ne donna pas naissance à d'aussi nombreuses publications que les années précédentes. L'été surtout fut à peu près stérile à cause de sa maladie. Des doutes s'étaient élevés au sujet de sa croyance sur l'Eucharistie. Ce qui les avait augmentés, c'est qu'il avait traduit un fragment d'Origène, qui pouvait favoriser le sentiment d'Œcolampade. Il avait beau dire qu'il avait traduit ce fragment avec fidélité; qu'on ne lisait pas Origène comme un régulateur de la foi; que, pour lui, il avait toujours pensé, écrit et parlé conformément à la vérité catholique, comme le montrait sa lettre à l'assemblée de Baden, ainsi que le petit livre publié bientôt après, et traduit plus tard en langue allemande : son ami Tunstal l'engageait à s'expliquer nettement. Pour le faire, il profita de

l'impression de deux ouvrages assez remarquables sur cette matière délicate. L'un avait pour auteur Guimondus, d'abord bénédictin, puis évêque d'Aversa. L'autre, encore inédit, était l'œuvre d'Algerus, théologien scholastique et religieux du même ordre. Érasme ajouta une préface. « L'Eucharistie, disait-il, est un des dogmes les plus sublimes de l'Église. Elle semble être le gage le plus efficace de l'union de ses membres entre eux et avec le Christ. Ce sacrement est pourtant devenu par les artifices de Satan une cause de dissensions.... Le fondement de l'Eucharistie est dans l'Évangile. Les paroles évangéliques se trouvent pleinement confirmées par le témoignage de saint Paul, par l'accord des anciens Pères, par l'autorité constante des conciles et la croyance universelle de l'Église. A toutes les objections de la pensée humaine, on doit opposer la toute-puissance de Dieu et les propriétés merveilleuses d'un corps glorifié. »

Mais la publication la plus considérable de cette année fut le *Saint Chrysostome* latin. Il fut dédié à l'évêque d'Augsbourg. Érasme songeait à écrire un traité sur la prédication, que l'évêque de Rochester et d'autres personnages lui avaient demandé. Après sa maladie, il essaya souvent de se mettre à l'œuvre ; mais il éprouvait une grande répugnance pour l'étude. Enfin son ardeur se ranima en traitant un autre sujet, et, selon sa vieille habitude, il composait en même temps qu'on imprimait. Ainsi fut écrit l'ouvrage des *Apophthegmes*, qui parut en 1531. Il sentait qu'un nouvel âge avait surgi et il ne regrettait pas de voir ses écrits perdre de leur valeur devant l'abondance d'une heureuse moisson. Quelquefois pourtant, découragé par les luttes fatales qui troublaient le monde, il était tenté de prendre en aversion les études elles-mêmes. L'Italie, il est vrai, après une longue tempête, goûtait un calme désiré. Les nuages qui obscurcissaient la France s'étaient dissipés et la sérénité était revenue. Les bonnes lettres refleurissaient partout, mais nulle part plus heureusement qu'en ce pays, sous les auspices du monarque. Seule, l'Allemagne était

en proie à la fièvre. Si elle parvenait à s'en débarrasser, Érasme pressentait un nouvel âge d'or. Malheureusement, il voyait un labyrinthe inextricable, sans renoncer à toute espérance ; car il apercevait quelques hommes de bon augure, qui semblaient promettre un meilleur avenir. Parmi eux, il rangeait le cardinal Trivulce dont il recherchait le patronage pour sa vieillesse. Il lui écrivait : « Pour guérir la fièvre de l'Allemagne, j'ai fait jusqu'ici des efforts actifs et constants au préjudice de mes intérêts, comme au péril de ma santé et de ma vie ; mais en retour de mes bons services, je recueille la plus noire ingratitude de la part de ceux pour qui je combats... il n'a pas même manqué de gens qui, par de sinistres imputations, se sont efforcés de m'aliéner l'esprit de Clément VII, et leurs trames n'ont pas été sans effet. Mais si le souverain pontife connaissait à fond toute l'affaire, il ne placerait point Érasme parmi les derniers qu'il juge dignes de sa faveur. Pour les mitres et les richesses, je ne les recherche pas. Je voudrais l'autorité, quand ce ne serait que pour me défendre contre les aboiements des méchants. Que les prémices de vos bons offices pour moi consistent à faire comprendre au Pape qu'Érasme a travaillé pour la cause du Christ avec une sincérité parfaite et une constance égale, en appelant sur sa tête tant de périls, qu'à ne considérer que les récompenses de ce monde, j'aurais refusé le souverain pontificat, s'il avait fallu l'acheter à ce prix... Ceux qui auparavant étaient mes amis intimes sont devenus mes ennemis mortels, et ils sont d'autant plus dangereux, qu'ayant vécu dans mon intimité, ils trouvent toujours matière pour inventer des calomnies plausibles... Auprès du roi de France, il n'est rien que j'ambitionne. Je désire seulement lui être cher, comme il m'a lui-même témoigné tant de fois sa bienveillance. »

Il avait de la peine à persuader au monde qu'il était étranger aux nouvelles sectes. Cependant la lettre à Vulturius, l'*Apologie* contre le livre des ministres de Strasbourg avaient convaincu des esprits jusque-là rebelles. Il s'étonnait de ces

doutes et de ces défiances opiniâtres. « Je suis, disait-il, tellement las de ces agitations tumultueuses, que je ne veux prendre connaissance de rien. Que le Seigneur fasse de moi ce qu'il lui plaira, pourvu que je tienne droit le gouvernail... Ils cesseront plutôt leurs attaques par fatigue, si personne n'y répond. Beaucoup reviennent à de meilleures pensées, mais certains rougissent d'en convenir... Mon sort eût été plus supportable, si je n'avais eu affaire qu'à une seule des deux armées ennemies. Mais pour soutenir ces assauts contraires, n'aurait-il pas fallu un Géryon, un géant aux cent bras, ou tout au moins un de ces *androgynes* dont parle Aristophane dans Platon, ayant deux faces, quatre bras et quatre jambes?... Quelle destinée fatale m'a condamné à combattre sans cesse et m'a transformé en gladiateur dans ma vieillesse, moi jadis guerrier courageux quand je luttais avec le Scarabée (1)? »

Vers la même époque, il écrivait à Montjoy : « Vous savez à peine la troisième partie de ce que j'ai à souffrir ; l'Espagne a ses monstres ; la France a les siens, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre elle-même. Ils distillent sécrètement leur venin, sans paraître sur la scène ; telle est ma destinée : aimé ou redouté des grands, je me vois assailli par les chiens. Je suis décidé à ne plus honorer d'une réponse les *pantalabus* et les déclamateurs de cette espèce. » Il détestait ses trop nombreuses apologies. « Et pourtant, disait-il, si je n'avais pas pris la plume contre mes détracteurs, il y a huit ans, je serais tombé, frappé de la foudre ; tant ils avaient répandu de venin à la cour de l'empereur et dans la chaire sacrée devant le peuple. Le fruit de ma polémique, le voici en un mot : Si je vis encore, c'est à ma plume et à ma langue que je le dois. Mieux vaudrait tomber entre les mains des Cyclopes et des Lestrigons que d'avoir affaire à ces hommes moroses et entêtés. »

Il suffisait d'avoir une entrevue avec lui pour devenir suspect. Un français, appelé Mallarius, esprit enjoué, poli, initié à la science du grec, fut pour un tel motif exposé au plus violent orage. « Si, à cause de moi, il arrive quelque mal à mes amis, lui écrivait Érasme, je le supporte avec plus de peine que les plus virulentes invectives dirigées contre ma personne. » Mallarius l'avait appelé l'Hercule batave ; il ne se reconnaissait pas digne de ce nom ; mais les préventions que les amis du grec avaient à vaincre en France, sur cette terre nourricière des lettres et dans l'époque présente, pouvaient faire juger des assauts que, trente ans auparavant, il avait dû soutenir contre les barbares.

(1) *V.* dans les *Adages*, l'*Aigle* et le *Scarabée*.

Poursuivi par des ennemis acharnés, il comparait son martyre à celui de saint Cassien que ses disciples percèrent de leurs poinçons à écrire. Plus malheureux encore, il survivait à tant de blessures sans cesse renouvelées. Les luthériens de leur côté disaient : « Gardez-vous de cet homme ; il vous séduira, si vous allez le trouver ; c'est l'ennemi le plus acharné de l'Évangile. »

Un de ses anciens admirateurs, le poète Eobanus, après un long silence, lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il avait mal parlé de Nuremberg et des hommes instruits qui professaient les belles sciences dans cette cité. Érasme répondit qu'il avait toujours compté Nuremberg parmi les villes les plus illustres de l'Allemagne ; mais elle ne cachait pas la faveur qu'elle accordait aux opinions controversées. Le magistrat avait mérité tous les éloges en appelant des professeurs par d'assez gros salaires ; si les élèves et par suite les professeurs montraient peu de zèle, ce n'était pas la faute de la ville et du magistrat. Eobanus lui reprochait d'accabler par ses reproches les lettres mourantes ou à demi-mortes ; mais c'était précisément pour les ranimer qu'il avait écrit ces lignes. D'où venait cette langueur des études en Allemagne? De l'indolence de certains hommes qui se donnaient fièrement le nom d'évangéliques. Les mêmes plaintes s'élevaient de toutes les villes où ils régnaient.

Eobanus mettait aussi en avant quelques griefs personnels. Il rappelait les éloges prodigués à Érasme. Il avait vu avec peine que celui-ci, en publiant ses lettres, eût supprimé celles qui lui étaient adressées, une seule exceptée, et surtout qu'il ne l'eût pas nommé dans le *Cicéronien*. Érasme répondit avec une certaine amertume à celui qu'il appelait jadis un Ovide chrétien : « On peut dire que dans le *Cicéronien* j'aurais dû citer les noms éminents; mais malheureusement des écrivains qui n'atteignent même pas la médiocrité se croient éminents. Possédant un égal et merveilleux talent en prose et en vers, vous n'avez cependant publié que des poésies, et dans le *Cicéronien* il n'est question de poésie qu'en passant. Au reste, je pouvais vous croire refroidi à mon égard, puisque vous aviez passé deux ans sans m'écrire. » Un peu plus loin, après avoir désapprouvé sa tentative de traduire en vers latins Théocrite et Homère, il ajoutait : « La médiocrité n'est pas permise aux poètes. »

Eobanus, paraît-il, essaya de l'apaiser. Érasme s'adoucit; il rejeta sur une impulsion étrangère les traits qui l'avaient légèrement blessé; il n'avait jamais retiré son amitié à personne pour un désaccord de doctrines, encore moins à ceux qu'un talent rare lui faisait aimer; Eobanus avait un mérite qui manquait à Cicéron : Il faisait les vers comme si jamais il n'avait écrit en prose; et il écrivait en prose, comme si jamais il n'avait eu commerce avec les Muses; par l'étude et la pratique, il avait porté à la perfection ce don du ciel. Érasme l'invitait à venir le visiter à Fribourg. « Vous avez vu à Louvain, lui disait-il, l'ombre d'un homme; vous verrez maintenant l'ombre d'une ombre. »

CHAPITRE XXXII

Desseins de l'empereur impénétrables. — Les Turcs. — Animosité d'Érasme contre les moines. — Scaliger. — Les censures de la Sorbonne. — Sourdes menées des évangéliques. — Nouvelle diète à Spire. — Érasme désire de plus en plus quitter Fribourg. — Lettre au Sénat de Besançon. — Les *Apophthegmes*. — Steuchus d'Eugubio. — Viglius Zuichem.

Après tant d'affaires heureusement terminées, Charles V s'était rendu en Flandre pour se délasser un peu de ses fatigues. « Ce que fait l'empereur, écrivait Érasme, n'a jamais été plus ignoré qu'à présent, et nulle part plus que dans le lieu où il se trouve maintenant chez les Brabançons. Tout le monde sait qu'il chasse avec ardeur dans l'intérêt de sa santé quelque peu altérée par tant de longs voyages, par tant de délibérations... On demande aux Flamands une énorme somme d'argent; mais il a une patrie assez dévouée pour vouloir, assez riche pour pouvoir donner beaucoup. Dans quel but fait-on ces préparatifs? Les gens se livrent à diverses conjectures. Il y en a qui pensent qu'à l'automne l'empereur regagnera l'Espagne en triomphe à travers la France; d'autres croient qu'on prépare le nerf de la guerre contre les Turcs; quelques-uns pronostiquent une attaque soudaine contre les défenseurs des sectes : Dieu sait ce qui arrivera. Pour nous, comme les Hébreux exilés à Babylone, nous attendons notre Messie qui nous rétablira dans l'état ancien. Puisse-t-il aussi nous rendre à la vraie piété! Il en est qui réclament le concile œcuménique; mais je pense que c'est en vain, et je ne vois pas quel

bon effet ce concile pourrait produire, s'il avait lieu, surtout dans l'état présent des choses. L'un des deux partis ne veut rien abandonner de sa royauté; l'autre voudrait ajouter encore à ses dogmes. Si quelqu'un vient à parler tout bas de tempérament, on l'accuse aussitôt d'être l'auteur d'une hérésie nouvelle... L'empereur ne fait encore que récolter. Quand sèmera-t-il? Quelques-uns disent que c'est le destin de la couronne impériale d'être toujours dans l'indigence. On a beau verser, le trésor est toujours vide. »

Ce qui empêcha la guerre civile en Allemagne, ce fut surtout la crainte des Turcs dont les progrès menaçants préoccupaient sérieusement les princes. Érasme, qui partageait l'appréhension commune, en parlait avec cette légèreté badine, naturelle à son esprit. « On raconte, écrivait-il à un ami, que le Turc prépare trois armées. Avec l'une il se jettera sur l'Autriche, contre Ferdinand; avec la seconde, il envahira la Pologne qu'il menace depuis longtemps; avec la troisième, il attaquera Naples pour aller demander la bénédiction au souverain pontife. » Quelques jours plus tard, il écrivait encore : « Le bruit se répand; que dis-je, un bruit? la voix publique annonce que le Turc envahit l'Allemagne avec toutes ses forces et prépare une lutte suprême pour décider à qui appartiendra l'empire de l'univers, à Charles, ou au Turc? car le monde ne peut supporter plus longtemps deux soleils. »

D'un autre côté, la peste ne cessait d'exercer ses ravages; elle avait sévi pendant tout l'hiver. « Malgré cela, disait Érasme, l'extrême cherté des subsistances augmente de jour en jour... Les maux présents sont cruels; je les crois pourtant moins grands que si l'Allemagne et les contrées voisines devenaient le théâtre d'un mutuel carnage. »

Ses préventions contre la vie monastique étaient ravivées par les attaques incessantes des moines. Il les manifestait par d'amères paroles dans une lettre écrite à un chartreux, son ami : « Lorsque je considère quels heureux génies sont étouffés et ensevelis dans vos pratiques, il me vient de temps en

temps à l'esprit une pensée, peut-être humaine, c'est que ces prisons d'esclaves ont été créées sous l'inspiration de Satan. Qu'est-ce que éteindre l'esprit, si ce n'est pas cela? Et pourtant saint Paul le défend, et le Christ veut qu'on n'éteigne pas celui qui fume encore, mais qu'on le rallume. D'autre part, quand je contemple votre âme soumise à la volonté du Christ et prête à supporter toutes les tribulations de cette vie, je ne puis m'empêcher de vous trouver bienheureux... J'ai ri dernièrement des plaintes d'un membre de votre ordre, qui souffrait d'horribles avanies par suite de la jalousie de quelques-uns de ses confrères. J'attendais le grave motif de cette jalousie. Eh bien! que croyez-vous? Ce motif, c'est qu'il avait la première place à la gauche du chœur, honneur que plusieurs croyaient mériter. »

Dans une autre lettre, il tournait en dérision un dominicain, auteur d'un petit livre publié en Brabant et dirigé contre lui : « Quelle pensée lui est donc venue à l'esprit? Jouant un rôle tragique, comment s'est-il livré à la risée des enfants? Son livre révolte tous les hommes doctes et honnêtes. Il imprime à son ordre *chérubique* une tache plus indélébile que le *noir de cordonnier*... De prime abord, tous les hommes éloquents y sont traités d'hérétiques. L'auteur m'accuse de condamner indistinctement toutes les cérémonies et de surpasser de beaucoup l'impiété de Luther. Il me somme de faire amende honorable et de ramener la jeunesse que mes paroles ont détournée de cette vie sainte... Je le sais, quelque monstre est nourri secrètement par ces hommes; de là cette confiance arrogante. Quant au succès, Dieu en décidera. Il y eut jadis l'empire des Assyriens, des Grecs, des Mèdes, des Romains. Que faire si le ciel veut maintenant qu'il y ait l'empire des moines et des sots? Qu'ils aient leur tour, si les destins l'ont ainsi décrété. » Voilà comment Érasme se vengeait de ses ennemis. Il soupçonnait Aléandre qu'il appelait le premier *des fanfarons*, d'avoir *jeté de l'huile sur le feu*.

A Paris, avait été publié, sous le nom de Jules César Sca-

liger, un discours contre le *Cicéronien*. C'était un écrit plein d'injures bouffonnes, de mensonges impudents, de démence furieuse; il était accompagné d'une approbation supposée du lieutenant royal, sincère partisan d'Érasme et qui s'était même opposé à ce que la vente de ses ouvrages fût interdite; on donnait ainsi à la jeunesse studieuse un détestable exemple. Érasme en accusait certains théologiens de Paris et surtout ce *fauteur de troubles* que le poète Prudence semblait avoir annoncé, en disant : « *O serpent tortueux, qui, par mille détours et par mille artifices, agites les cœurs tranquilles.* » — « Cet enfant monstrueux, ajoutait-il, a été conçu à Venise et a pour père un Italien (1); mais ce libelle, qu'on n'avait pas osé publier en Italie, à trouvé à Paris quelqu'un pour le produire au grand jour sous le patronage des théologiens... Il me serait facile d'imiter le délire d'autrui. Certes, on verrait beau jeu, si je m'efforçais d'user de représailles. Je pourrais peindre sous ses vraies couleurs le père de ce libelle. Mais j'aime mieux envisager ce qui est digne de moi, que ce qui est digne de lui. »

Il remercia le lieutenant royal de son appui et le pria de conserver toujours les mêmes sentiments. « Jamais, disait-il, je n'écrirai rien ni contre l'orthodoxie chrétienne ni contre le roi de France. On peut attaquer ma foi; mais, examinées de près, ces attaques ne sont que des calomnies. J'ai peine à croire que ce fait, honteux pour l'université de Paris, ait l'approbation de Bedda! et pourtant on m'écrit positivement que non-seulement il l'approuve, mais qu'il souffle son venin à chacun en particulier. Si tel est son délire, il n'est pas loin de la fureur des démons. »

Les censures de la Sorbonne parurent peu après le libelle de Scaliger. Érasme, qui avait dédaigné le libelle, crut devoir répondre aux censures. Cette réponse était déjà imprimée le 14 décembre 1531. Il répondit en même temps et comme il

(1) Aléandre.

disait, *avec la même huile*, aux *vieilles chansons* de Clithové. Il envoya un *échantillon* de cette réponse au professeur Goclenius. « Je savais, lui disait-il, ce que méditait cette compagnie conjurée contre moi. J'ai réprimé cependant l'impétuosité de ma plume, de peur que la Sorbonne, irritée outre mesure, n'en vînt à brûler mes livres, ce qui lui serait facile; car Bedda est soutenu par quelques conjurés et a pour lui, m'écrit-on, l'appui du président du Parlement. Néanmoins les censures n'auraient pas vu le jour, si quelques hommes n'avaient attisé le feu. Jean d'Eck est allé à Paris et aussi, je pense, Aléandre. Or, je soupçonne que ce dernier s'y est rendu surtout pour tramer ma perte. Je sais que le libelle de Scaliger est de lui, comme je sais que j'existe. Toutefois il faut dissimuler, de crainte qu'il ne se livrât davantage à son délire, si on lui ôtait son masque. »

En attribuant à Jérôme Aléandre le discours de Scaliger, Érasme se trompait. Plus tard, en 1535, écrivant à deux amis, il exprimait la même pensée. Scaliger, ayant eu communication de sa lettre, composa sur-le-champ un second discours où il attestait qu'il était l'auteur du premier. Cette lettre fut imprimée à Paris chez Vidové avec le second discours; mais, s'il faut en croire un auteur du siècle suivant, Érasme fit recueillir et brûler tous les exemplaires de ce nouveau libelle (1). Aléandre, à qui il avait écrit pour se plaindre, protesta de ses sentiments d'amitié, mais sans le convaincre.

Les évangéliques, par leurs menées, ne lui causaient pas moins de souci. Il écrivait à Goclenius : « Je sais que j'ai affaire à des monstres pleins d'artifice. Déjà certains évangéliques, dont le chef *est ce coquin* de la Gueldre (2), usent de machines étranges pour aigrir contre moi l'esprit de l'empereur et de Ferdinand. Ils ont imprimé à Strasbourg un libelle contre la majesté impériale, où ils citent, de temps à

(1) *V.* la note T, à la fin du volume.
(2) Gérard de Nimègue.

autre, l'autorité d'Érasme, ayant recueilli, sans doute, quelques passages des *Proverbes*, du *Scarabée* et de l'*Aigle*, ainsi que de la préface de Suétone. Je ne doute pas que ces trames ne soient ourdies par Capiton et Bucer, peut-être avec l'assistance d'Epphendorp. Je n'ai pas encore vu le livre ; mais j'ai appris le fait par une lettre du cardinal de Trente, chef du conseil intime auprès de Ferdinand... Il est heureux que les deux *Coryphées* de la faction aient péri, Zwingle sur le champ de bataille, Œcolampade peu après de la fièvre et d'un abcès. Si le dieu de la guerre leur avait été favorable, c'était fait de nous. »

Le bruit courait qu'une nouvelle diète était convoquée à Spire. Érasme se montra peu empressé de s'y rendre. « Je sais, écrivait-il, ce que les proverbes disent des assemblées allemandes; ce qui doit arriver, je l'ignore. » Il reçut, coup sur coup, quatre lettres du cardinal de Trente ; il se contenta de répondre : « Puisque vous me conviez à cette assemblée de Spire, je vois que vous avez une belle opinion de ma santé. Eh bien! dans ma nouvelle maison, voici la quatrième fois que je lutte avec la mort. La lutte a tourné assez heureusement, tant que l'air chaud de l'été m'était propice; mais depuis que l'automne m'a fait grelotter, enfermé auprès de mon feu, je traîne péniblement une vie languissante. Vers la saint Michel, le vent du nord-est s'étant levé tout à coup, m'a mis au lit. Un ami, mon voisin, atteint en même temps de maladie et pour la même cause, est mort en quatre jours. Le chêne a été abattu, et moi, le roseau, comme dit la fable, j'ai résisté en pliant. En quoi pourrais-je être utile à la chose publique là où vous êtes? Je ne saurais le dire. Assurément, il m'importerait d'être présent à Spire, comme il m'importait de ne pas me trouver à Augsbourg. Mais que faire avec ce corps fragile comme verre et plus encore?... Je n'ignore pas qu'il y aura dans cette assemblée des hommes qui ont à mon égard les plus mauvaises intentions et qui travaillent même à ma perte. Si vous en avez le loisir, vous pourrez prendre des

informations auprès du *révérend* évêque de Vienne... Je ne suis pas en peine d'argent; le Seigneur y a pourvu jusqu'ici et y pourvoira dans l'avenir, je l'espère. Je désirerais seulement qu'il me fût permis de vivre en repos dans cette extrême vieillesse, et cela même ne m'est pas accordé. »

Après l'ouverture de son abcès, il était revenu peu à peu à la vie; mais bientôt d'autres souffrances avait commencé. La goutte, ou quelque chose d'analogue, avait envahi son pied gauche. « Ce sont, écrivait-il, les messagers de la mort. Aujourd'hui la dyssenterie est venue s'y joindre. » A propos de mariage, il avait fait une plaisanterie qui, mal rapportée et mal comprise, avait troublé l'esprit un peu naïf d'un ami. Un savant distingué, Grynœus, s'étonnait qu'il supportât si bien les fatigues de l'étude dans un âge si avancé, et surtout qu'il pût se tenir si longtemps debout. Érasme, à son tour, avait vanté ses forces en plaisantant et avait ajouté qu'il songeait en ce moment même à prendre femme et que Grynœus ne devait pas faire obstacle à son mariage en parlant de sa vieillesse décrépite. Grynœus lui avait répondu sur le même ton que s'il ne trouvait pas d'autre femme, il lui céderait la sienne, jeune personne de vingt-deux ans. Telle était la source du bruit qui avait trompé cet ami trop crédule.

Depuis quelque temps, Érasme habitait une nouvelle maison. Celle dont le consul lui avait offert spontanément la jouissance, était occupée par deux ecclésiastiques de Bâle au moment où il entra en partage avec eux. Environ huit mois après, l'un de ces ecclésiastiques partit et donna deux florins d'or par pure civilité. Érasme, de son côté, envoya au tribun du peuple douze couronnes, indépendamment de ce qu'il avait dépensé en réparations nécessaires. Vers Noël, le tribun parla de louer toute la maison ainsi qu'une cour placée derrière, et laissa entendre qu'il pouvait les louer pour vingt florins par an. Érasme fit répondre qu'il donnerait facilement douze couronnes, pourvu que la maison lui fût abandonnée

entièrement libre. Quelques mois après, il écrivit au tribun qu'il n'avait nul besoin de cette cour; diverses personnes y avaient leurs chevaux; des charpentiers et des maçons y travaillaient. Ne recevant pas de réponse, il crut qu'il continuait d'habiter la maison comme par le passé. A l'approche de l'hiver, l'ecclésiastique, qui était resté, se transporta chez un abbé, mais en laissant une partie de son mobilier dans son ancien appartement dont il garda les clefs. Érasme l'ayant prié de les remettre à quelqu'un, pour qu'on pût tenir l'appartement propre et le délivrer des rats et des toiles d'araignée, il refusa. Plus tard, adouci par une lettre insinuante, il consentit à laisser ouverte la porte qui, une fois fermée, ne pouvait s'ouvrir ni en dedans, ni en dehors. Érasme du reste ne se servit jamais de cet appartement.

Vers la fin de mars 1531, le tribun manda chez lui Glareanus qui servait d'intermédiaire, et lui montra une lettre d'un intendant du roi Ferdinand, qui, au nom de son maître, ordonnait qu'Érasme sortît de la maison à la saint Jean, c'est-à-dire dans le délai de trois mois. En même temps, il demandait vingt florins pour l'année écoulée d'un Noël à l'autre. Cette demande surprit Érasme autant que *la vue d'un cygne noir* aurait pu le faire. Il fut très vivement blessé. Il ne tenait à demeurer dans cette maison ni par grâce, ni comme locataire; mais il pensait qu'on aurait pu donner plus de temps pour déménager à un vieillard valétudinaire, à un hôte recommandé par le roi Ferdinand et par l'empereur.

Il parlait plus gaiement de ces tribulations, lorsqu'il allait entrer dans sa nouvelle demeure : « Apprenez une chose risible. Si quelqu'un vous annonçait qu'Érasme, déjà presque septuagénaire et ne vivant qu'à motié, a pris femme, ne vous signeriez-vous pas trois ou quatre fois, en vous écriant : O ciel! quel prodige! Vous le feriez, je le sais, et vous auriez raison. Eh bien! j'ai accompli une affaire qui n'est pas moins laborieuse, ni moins pleine d'ennui, ni moins étrangère à mon caractère et à mes goûts. J'ai acheté une maison de

belle apparence, mais d'un prix peu raisonnable. Qui maintenant désespérera de voir les rivières remonter vers leur source, lorsqu'Érasme, devenu enchérisseur, acheteur, traite de contrats et de garanties, fait bâtir, ayant affaire, non plus avec les Muses, mais avec les charpentiers, les serruriers, les maçons, les vitriers? Ces soins, pour lesquels j'eus toujours la plus grande répugnance, m'ont fait presque mourir d'ennui, et je suis encore étranger dans ma propre maison. J'ai préparé une seule chambre, faisant construire une cheminée et en même temps parqueter le sol et les murs. Mais à cause de l'odeur malfaisante de la chaux, je n'oserais pas encore m'y établir. Il faut cependant que je m'y installe bientôt. Puissé-je m'en trouver bien et m'en féliciter! Car jusqu'ici le changement ne m'a pas été favorable. Nous avons épuisé tout ce que nous avions d'argent comptant; mon corps habite ici et mon esprit ailleurs; encore peut-être la peste me chassera-t-elle de ma maison, car elle commence de nouveau *à jeter des étincelles menaçantes.* »

Dégoûté de l'Allemagne, il reportait ses regards vers les Pays-Bas; mais il y voyait peu d'hommes au cœur loyal. « Je suis rassasié de l'Allemagne jusqu'au dégoût, écrivait-il à un ami. Je vois bien qui je dois fuir, mais je ne vois pas pas qui je dois suivre. Je pense souvent à la Flandre, mais je doute que ce fût pour moi une retraite sûre, à cause de la tyrannie des moines mendiants. La reine Marie qui, dit-on, succède à Marguerite, nous veut du bien; mais si elle agissait en quelque point contre la volonté formelle, je ne dis pas des catholiques, mais des esprits passionnés et ardents, ils m'accuseraient de lui en avoir glissé quelque chose à l'oreille, quand même je l'en aurais détournée, et elle-même ne pourrait me défendre contre ceux qui sont armés tout à la fois par l'autorité du pape et de l'empereur. »

Il était appelé en Italie, en Savoie, en France; mais il se disait résolu à ne pas quitter les États de l'empereur qui l'avait soutenu jusqu'alors. Il craignait d'ailleurs les fatigues

d'un trop long voyage. Il penchait assez pour Besançon où depuis longtemps sa présence était désirée. Il écrivait à l'official : « Je puis aller m'établir chez vous, mais je ne voudrais pas incommoder ceux à qui je veux tant de bien, à moins que déjà les affaires ne soient plus calmes. »

Quelques mois plus tard, il s'adressait au sénat même de la ville, voulant sonder les esprits avant de rien entreprendre. « Forcé, disait-il, de quitter Bâle, j'avais songé à me rendre à Besançon, car j'avais eu déjà occasion d'éprouver l'obligeance du sénat et celle des chanoines; mais ceux-ci m'écrivirent qu'il y avait quelques divisions et que je ferais mieux de remettre mon projet à un autre temps. Avec l'approbation et la recommandation du roi Ferdinand, je me transportai à Fribourg, où j'ai vécu plus de deux ans, bien vu de tous et surtout de l'Université. Mais à présent, comme je vois tout en suspens et même quelques présages de guerre, j'aime mieux être partout ailleurs qu'à Fribourg, car là se sont rendus et se rendent tous les jours ceux qui ont quitté Bâle en haine des sectes. On les soupçonne d'exciter les souverains à défendre l'ordre ecclésiastique par les armes. Si donc il survenait quelque événement contraire à mon désir, il me serait agréable de trouver à Besançon une hospitalité temporaire. Je ne serais à charge à personne; grâce au ciel, j'ai de quoi nourrir mon pauvre corps. Je n'entretiens commerce avec aucune secte; je n'ai point de disciples et je n'en veux point avoir... Au besoin, si la sagesse du sénat le croyait utile, je pourrais d'un mot obtenir de l'empereur et du roi Ferdinand une lettre de recommandation. » Le sénat répondit en lui offrant sa bienveillance et un présent d'honneur.

En Savoie, Pierre de Morny, abbé de Saint-Sulpice, mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait. Il vantait la cour du prince, *toute française*, disait-il. « Vous voulez dire sans doute affable et polie, lui répondait Érasme; mais nos Allemands entendraient tout autre chose. Je ne puis d'aucune façon m'accommoder aux cours. Parmi vos gens illettrés, comme vous les appelez, il me serait permis de balbutier tant bien que mal. Ici je suis entièrement muet. Je ne comprends personne et je ne suis compris de personne... J'espère que si l'Allemagne vient à s'ébranler par le choc des guerres intestines, votre Savoie sera tranquille. Toutefois j'apprends que vous avez eu quelque démêlé avec ceux de Berne, mais je pense que la querelle est assoupie. Je ne suis arrêté que par la difficulté et la longueur du voyage. Mon corps si fragile se refuse à tout déplacement. Mon esprit, il est vrai, conserve sa force jusqu'à un certain point, mais la maison qu'il habite menace de s'écrouler d'un jour à l'autre. »

Il disait encore dans une autre lettre : « Je cherche une retraite paisible, mais il est bien difficile de la trouver au milieu de ce trouble fatal des affaires humaines, surtout pour Érasme, chargé du poids accablant d'une renommée qui l'expose à l'envie. En quelque lieu de la terre qu'il se retire, il la porte toujours avec lui, qu'il le veuille ou non. »

Ce qui est certain, c'est qu'il désirait quitter Fribourg où il avait été traité indignement et comme un hôte vulgaire. « Si peu de temps que j'aie à vivre, écrivait-il à un ami, j'aimerais mieux le passer dans une ville populeuse et fréquentée où je trouverais des amis plus nombreux et des ressources plus abondantes. Je pourrais bien descendre le Rhin jusqu'à Cologne, mais, d'après le conseil de mes amis, je suis resté, et il faut, je le vois, attendre les nouvelles hirondelles, car la maison que j'ai achetée ne me retiendra pas si le reste va comme nous voulons. »

Au milieu de ces projets et de cette irrésolution, il n'était pas oisif. Il publia un recueil d'*Apophthegmes* en six livres. C'était un sujet plein d'agrément et tout à fait conforme à son génie. Il fit hommage de cette œuvre au duc de Juliers. Il commenta aussi le Psaume XXXIII, *petite fleur d'un parfum exquis*, qu'il offrit à l'évêque de Wurtzbourg. « Si nos jar-

dins, disait-il, produisent tant dans les mois d'hiver, que feraient-ils dans les mois d'été? Mais l'été des esprits, une fois passé, ne revient jamais. » Il fit encore des préfaces pour l'*Aristote* grec et pour le *Tite-Live* augmenté de cinq livres. L'*Aristote* fut dédié à Jean Morus, fils du chancelier. Érasme, voulant l'exciter à cultiver les lettres et la philosophie, se contenta de lui présenter l'exemple de ses sœurs et surtout celui de son père. « C'est en grande partie aux lettres, ajoutait-il, que Morus doit de ne pas être au-dessous ou plutôt d'être au-dessus des fonctions si élevées et si difficiles qu'il remplit, le premier du royaume après le souverain. » Il dédia le *Tite-Live* au fils de Montjoy.

L'imprimerie de Froben poursuivait ses éditions si utiles aux études. Érasme lui donnait son aide avec zèle et désintéressement, en mémoire de Jean Froben, *cet ami tant regretté*. Le plus jeune des deux frères, Erasmius, son filleul, se montrait peu digne d'un nom si éclatant dans les lettres. « J'ai pitié de notre Erasmius, écrivait Érasme. Après avoir enduré tant de coups pour apprendre à lire, il se prépare à devenir commerçant pour être un jour le serviteur de ceux dont il pouvait être le maître. »

Il avait applaudi à la création du collége de France, quoique ce fût un rival redoutable pour celui de Buslidius, menacé de décadence. Les deux chaires de langue grecque avaient été données, l'une à Pierre Danès, l'autre à Jacques Tussanus. Érasme, réconcilié avec ce dernier, lui adressa de chaleureuses félicitations. Au plus fort de l'orage excité par *le Cicéronien*, il lui avait écrit une petite lettre où il se plaignait de ses mauvais procédés. Cette lettre lui avait nui auprès des grands de la cour, et, malgré l'amitié de Budé, elle avait failli l'empêcher d'obtenir le poste honorable qu'il ambitionnait. Érasme offrit généreusement de réparer le tort qu'elle avait pu lui faire. Il l'encouragea et lui donna de sages avis. Les préventions qui en Brabant s'étaient élevées contre la science des langues, n'épargnaient pas ce professeur. Il lui conseilla de ne pas lutter avec trop d'opiniâtreté contre des hommes qui ne pouvaient être vaincus. Il regardait la création d'un tel collége comme plus heureuse pour la France que ne l'eût été la conquête de l'Italie.

Tussanus avait parlé de ménager une réconciliation entre les deux princes de la science, mais Érasme ne voulait pas faire croire au monde savant qu'il avait été brouillé avec Budé. « Il n'est point d'amitié humaine, disait-il, qui ne soit traversée par quelque nuage; mais jamais je ne croirai que Budé ait pu être offensé par mon *Cicéronien*. S'il a conçu un peu d'humeur, c'est que la médisance a tout envenimé. Je n'ai pas eu pour lui d'autres sentiments que ceux qui étaient convenables à l'égard d'un homme honnête et savant à qui les lettres étaient si redevables; mais j'ai jugé plus opportun de ne point lui écrire, car si quelque mauvais génie avait changé ses sentiments, il ne convenait pas à l'innocence d'être suppliante devant n'importe qui. C'était à Budé qu'il appartenait de provoquer une explication, à moi de me justifier. Cependant je me relâcherais de mon droit, si je savais d'une manière certaine le sujet de son ressentiment. Comme je ne puis le deviner, je crains, en touchant maladroitement l'endroit sensible, de faire cabrer le coursier généreux. Quelle que soit cette plaie, si toutefois elle existe, le meilleur médecin, c'est le temps... Je lui ai adressé deux lettres qu'il a gardées deux ans entiers sans les ouvrir. »

A Rome, un savant assez distingué, Augustin Steuchus d'Eugubio, l'avait attaqué indirectement et sans le nommer, dans ses *Annotations sur le Pentateuque*. Il censurait ceux qui soutenaient que *la Vulgate* n'était pas tout entière de saint Jérôme. Il montrait même en quelques endroits une certaine colère. Il semblait parfois s'en prendre à l'*Éloge de la Folie*. Il opposait aux satires violentes des réformateurs la modération du Christ et des apôtres. Il parlait du délire de certains hommes qui devenaient pires avec l'âge et à mesure que la vengeance divine, comme l'indignation du monde, les

menaçait de plus près. Enfin il se déchaînait sans mesure contre les Allemands *qui ne se contentaient pas d'attaquer le ciel.*

Érasme voulut l'avertir dans l'intérêt, disait-il, de sa réputation. Relevant des fautes monstrueuses dans son livre, surtout dans les textes latins, il ajoutait : « Il y a chez vous moins de soin pour démontrer que de hardiesse pour affirmer, trop d'humeur passionnée contre certains commentateurs, vos devanciers, comme Nicolas de Lyra, et Paul de Fossombrone. En attaquant avec trop d'animosité les *Averroïstes*, vous semblez condamner la philosophie d'Aristote ; vous annoncez en même temps l'intention d'écrire contre le platonisme; dès lors vous ne laissez subsister aucune philosophie... Vous paraissez avoir beaucoup lu, mais avec précipitation et sans digérer vos lectures.... J'ai cru reconnaître une allusion injurieuse à ma vieillesse. Cependant saint Jérôme, au-delà de quatre-vingts ou même de quatre-vingt-dix ans, écrivit un grand nombre d'ouvrages plus parfaits que ceux qu'il avait composés à la fleur de l'âge. La plupart des auteurs, à l'approche de la mort, ont, comme les cygnes, *chanté avec plus de douceur.* Mais je ressemble peut-être à ces mauvais vins qui se gâtent dans l'année même où ils sont récoltés... Les plus fous se croient souvent les plus sages. En tout cas, on pardonne le délire aux vieillards; il est bien plus honteux dans un homme jeune... On peut rencontrer des blasphémateurs en Allemagne, mais ils sont punis par de terribles supplices. A Rome, j'ai entendu de mes oreilles certains hommes proférer d'abominables blasphèmes contre le Christ et les apôtres. Bien d'autres les entendaient comme moi, et c'était avec impunité. J'y ai connu beaucoup de personnes qui rappelaient d'horribles propos tenus par des prêtres de la cour pontificale, et cela pendant la messe même, et si haut qu'ils parvinrent aux oreilles d'un grand nombre... Que peut-il y avoir au-dessus du ciel? Celui que vous appelez le chef suprême. Si vous parlez du Christ, votre langage est

pieux ; mais si vous parlez du pape, vous tombez dans une exagération voisine de l'impiété. »

Érasme perdit la même année quelques amis remarquables. Une personne, revenant de Padoue, lui annonça que l'*excellent* et *illustre* Leonicus était tombé malade et que les médecins désespéraient de sa vie. Mais la perte la plus sensible pour lui fut celle de B. Pirckheimer. Il voulut célébrer sa mémoire dans une letttre adressée au duc de Saxe. Sa fin, arrivée trop tôt, l'avait empêché de terminer deux œuvres fort belles : la *restitution* de Ptolémée et la traduction latine de saint Grégoire de Nazianze. « Ainsi fait la mort, disait Érasme; elle interrompt les plus nobles entreprises; car plus un homme supérieur avance en âge, plus il se hâte d'accomplir quelque beau travail. On doit pardonner à Bilibald de parler quelquefois en chrétien plutôt qu'en romain. Cependant je ne vois pas pourquoi on ne regarderait pas comme latin ce que des écrivains romains, il y a quinze cents ans, ont adopté par nécessité, à l'exemple des Grecs. »

Le vieil archevêque de Cantorbéry vivait toujours, mais Érasme craignait de le perdre d'un moment à l'autre. « Nous sommes convenus, disait-il, de mourir ensemble. » Sur la fin de sa vie, Warham se montra moins généreux, faute de ressources. En mourant, il laissa tout juste de quoi payer ses dettes. Montjoy se trouvait, comme par le passé, dans une grande gêne. « Je regrette, lui écrivait Érasme, que votre fortune ne soit pas égale à votre cœur, non que je sois réduit au dénûment; mais il conviendrait qu'Érasme, un vieillard, un si grand guerrier, pût vivre un peu plus magnifiquement. Il ne manque pas en Allemagne de grands personnages qui me veulent du bien, mais il est plus honnête de ne pas quitter ses anciens Mécènes. »

Il avait cru l'espagnol Alphonse Valdès refroidi à son égard par l'influence des langues médisantes; mais le secrétaire de l'empereur protesta de ses sentiments dévoués et pieux. « Il faut, lui répondit Érasme, que vous soyez un enfant des Grâces

elles-mêmes pour m'avoir conservé cette affection sincère, malgré le venin de tant de langues. Mais je vous conseille de persévérer dans la résolution que vous avez prise de ne pas lutter contre ces frelons. Vous pourrez ainsi plus facilement venir au secours d'un ami que d'implacables haines veulent accabler. »

Dans le courant de l'été 1531, un jeune frison, qui devait plus tard occuper un rang élevé dans les Pays-Bas, Viglius Zuichem, était venu le visiter. La Frise, où il était né, jadis plus amie de *Comus et de Bacchus que de Minerve*, était devenue en quelque sorte la demeure des Muses. Une foule de beaux talents s'y épanouissaient. Viglius était également versé dans l'étude des lettres et dans la science du droit. Alciat, sous lequel il avait étudié à Bourges, avait eu l'idée de le donner comme successeur à Zazius; mais le vieillard semblait croire qu'il était beau de mourir en professant. Il avait obtenu de conserver son salaire, lors même que la vieillesse le forcerait de renoncer à l'enseignement. Viglius résolut donc de se rendre en Italie pour compléter ses études. En passant, il vit le prince des lettrés et le charma. Il lui laissa comme souvenir un anneau orné de caractères astronomiques et qui, déroulé, présentait l'image d'une sphère. « Il m'est permis, disait Érasme, de porter l'univers à mon doigt. »

Arrivé à Padoue, Viglius lui annonça qu'il s'apprêtait à combattre les cicéroniens. Érasme l'engagea prudemment à ne pas lutter contre eux, ou à le faire sans violence. Il s'aperçut que son jeune ami s'attachait à reproduire la pureté cicéronienne. « Prenez garde, lui écrivait-il, en voulant être trop cicéronien, de déplaire aux légistes et aux amis de Bartole. » Viglius lui avait parlé de B. Egnazio, cet homme accompli dont le nom suffisait pour réjouir son âme, mais il n'avait rien dit de Bembo, qui soutenait de son patronage tous les talents heureux. « Il doit être connu et aimé de vous, lui écrivait Érasme, à moins que moi-même je ne vous connaisse pas bien l'un et l'autre. » Bembo avait vu, en effet,

Viglius et apprécié son merveilleux naturel. Une lettre d'Érasme le lui rendit encore plus cher.

Sadolet ne se montrait pas moins constant que Bembo dans ses sentiments. Même après *le Cicéronien*, même après tant d'attaques contre l'orthodoxie de l'auteur des *Colloques*, il acceptait la dédicace du *Saint Basile* qui fut publié en 1532. Érasme s'était promis de ne plus faire de préfaces pour des ouvrages autres que les siens. Mais il se départit de sa résolution en faveur de Saint Basile. Il voulut faire paraître cet incomparable docteur sous les auspices de Sadolet, *qui pouvait être appelé un Basile latin.*

Le prélat s'affligeait de le voir en butte à de si nombreuses attaques. Il n'en devinait pas trop la cause, à moins que ce ne fût sa renommée qui l'exposait à tous les souffles de l'envie. « Si j'étais Érasme, disait-il, je n'aurais qu'une même réponse pour tous. J'excuserais par l'âge les fautes ou les erreurs qui auraient pu échapper à ma jeunesse. Je corrigerais modestement et prudemment tout ce qui peut prêter à la critique, d'après l'exemple des plus saints docteurs; enfin j'exposerais tout mon sentiment sur la foi catholique, de telle façon que nul ne pût douter de ma pensée. Cela fait, je garderais un silence absolu à l'égard des malveillants, dont les calomnies injustes seraient suffisamment démenties par les faits mêmes et par la vérité, comme par la supériorité de ma réputation et de mon mérite. » Ce sage conseil fait le plus grand honneur au jugement et à l'esprit modéré du secrétaire de Léon X et de Clément VII.

Après *Saint Basile*, parut *Démosthène*. Érasme, infidèle encore à sa résolution, écrivit une préface. Cette édition fut dédiée à un jeune homme de dix-sept ans, Jean George de Paungarten, fils d'un riche et noble citoyen d'Augsbourg. Son père était un protecteur généreux des lettres. Deux ans auparavant, Zazius avait fait goûter à Érasme le vin délicieux de Paungarten. Plus tard, il lui fit apprécier le caractère de cet homme qui était son bienfaiteur. Érasme voulut partager

avec le jurisconsulte l'amitié d'un personnage si libéral. Paungarten lui envoya un lingot d'or, symbole d'un cœur sans fard.

A la même année appartient une édition de *Térence*, dédiée à deux jeunes polonais. Ce qui lui donna l'idée d'en offrir la dédicace aux deux frères, c'est que l'un deux, Jean Boner, avec son domestique, avait joué très heureusement quelques scènes du comique en présence d'Érasme et d'autres spectateurs. Il publia aussi une explication du psaume XXXVIII. Il fit hommage de ce travail à l'évêque d'Olmutz qui lui envoya un présent. Ce prélat lisait ses ouvrages et déclarait en retirer un grand fruit. On imprimait les *Adages* augmentés de quelques *centuries*, pendant que le *Saint Jérôme*, revu pour la quatrième fois, paraissait à Paris. Les *Apophthegmes* furent enrichis de deux livres. Enfin on demandait une nouvelle édition des *Colloques*, cet ouvrage qui avait valu à Érasme tant de haines, aux imprimeurs tant de profits.

Au printemps de 1532, il ne se plaignait pas trop de sa santé. Il eut quelques tribulations avec ses domestiques. Un serviteur et une servante s'entendaient pour piller sa maison. « J'ai enfermé Jacques à la *Sagesse*, écrivait-il; j'ai repris Marguerite, la voleuse, la rapace, la buveuse, la menteuse. » Il avait dès lors à son service le français Gilbert Cousin, auquel il s'attacha beaucoup, et un autre jeune homme non moins fidèle, Lambert Coomans, qui malheureusement ne savait pas l'allemand non plus que Gilbert.

Un de ses anciens secrétaires, devenu *pensionnaire* de la cité de Harlem, avait épousé une veuve. « Ceux qui se marient pour le besoin de la vie domestique plutôt que pour le plaisir, lui écrivait Érasme, préfèrent une veuve. Ceux aussi qui cherchent un cheval pour l'usage l'aiment mieux dompté que non dompté. Que si elle a donné des enfants à son premier mari, vous êtes délivré d'une grande crainte, celle d'avoir une femme stérile. Morus m'a dit souvent que, dût-il se marier cent fois, il ne prendrait jamais une vierge. Maintenant il a une vieille qui vit trop longtemps, car si elle avait passé dans un autre monde, il aurait pu être le mari d'une femme très riche et très noble. Je vois un inconvénient, c'est que vous ne pourrez jamais devenir évêque, à moins de vous faire moine auparavant. » En plaisantant de la sorte, Érasme était loin de prévoir les terribles catastrophes qui devaient ensanglanter le divorce du roi d'Angleterre.

CHAPITRE XXXIII

Diète de Ratisbonne. — Érasme est rappelé en Brabant par la reine Marie. — Ses amis de Hollande. — Don national. — Lettre de Thomas Morus. — Réserve d'Érasme sur la question du divorce. — Faits de sorcellerie. — Décadence du collége de Buslidius. — Nouveaux écrits. — *Préparation à la mort.* — Haymon. — Éloge des vrais moines.

Les diètes d'Augsbourg et de Spire avaient été sans effet pour le rétablissement de l'unité religieuse. Une nouvelle assemblée fut convoquée à Ratisbonne en 1532, et l'empereur devait y assister; mais, selon sa coutume, il mettait dans toutes ses démarches une extrême lenteur. Enfin la diète se réunit. « Nous attendons, écrivait Érasme, ce qu'elle va enfanter. J'ai bonne espérance assurément, mais l'espoir d'une heureuse conclusion serait un peu plus grand, si la piété de Charles V accordait moins à certains dignitaires ecclésias-

tiques. Je voudrais certes leur assurer l'autorité qui leur appartient, mais il y a des hommes dont l'ambition est insatiable. » Pour son compte personnel, il se louait assez du cardinal Campége. « Je sais, disait-il, ce que je lui dois ; je suis volontiers son obligé, et je veux l'être encore davantage.»

Il était moins satisfait de Cajetan. Ce cardinal avait composé quelques petits livres sur l'Eucharistie, la Confession et l'Invocation des saints. Il les avait envoyés à Érasme qui déclarait en avoir goûté la savante brièveté et la sobre controverse. Cajetan lui avait demandé d'expliquer quelques endroits de ses ouvrages. Érasme répondit qu'il s'en occupait et que si le cardinal lui montrait des erreurs véritables, il ne manquerait pas à son devoir de chrétien. Quant à cette modération que désirait le prélat, il l'avait montrée, au jugement de tous, dans sa réponse aux censures des théologiens de Paris. On lui parlait sans cesse de saint Augustin, mais il avait été plus sévère pour ses ouvrages que ce père pour les siens. « Si j'avais seulement une parcelle d'esprit hérétique, disait-il, j'aurais pu depuis longtemps être aigri par tant d'invectives et passer dans le camp des factieux. » Tous ceux qu'il avait pu arracher aux sectes, il les avait donnés à l'Église. Il n'espérait pas fermer la bouche à ses détracteurs, mais il lui suffisait de satisfaire les gens de bien et surtout le souverain Maître. « Je serais très satisfait, ajoutait-il, si le pape approuvait ma conduite et le déclarait dans l'occasion. Rome a envoyé déjà beaucoup de libelles calomnieux. L'univers attendait mieux de cette capitale de la religion. Les divisions ne sont que trop nombreuses. De tels écrits ne font que semer la discorde. »

Il soupçonnait Aléandre d'être l'instigateur de tout ce qui se tramait contre lui. « Il existe, disait-il, un merveilleux artisan de crimes, qui machine la perte d'Érasme et qui feint d'être son meilleur ami... » Il le regardait toujours comme l'auteur du libelle de Scaliger. « Aléandre, écrivait-il à Goclenius, pour détourner l'odieux du méfait le plus stupide,

s'en défend par une lettre étudiée; mais il emploie les raisons les plus faibles du monde... A ce que je vois, il vous a presque persuadé. Moi qui ai vécu avec lui et qui connais le fond comme la surface de cet homme, je sais que c'est un œuf pondu par lui, comme je sais que j'existe. Mais il faut s'accommoder au temps et payer les paroles de paroles. L'évêque d'Augsbourg a promis de m'écrire tout ce qui se passe dans l'assemblée. Je ne doute pas qu'Aléandre ne se montre en toute occasion semblable à lui-même. »

Bientôt on sut que le parti de la violence l'avait emporté dans les conseils de l'empereur. A cette nouvelle, Érasme écrivit à Jules Pflug, conseiller de George de Saxe : « J'ai appris les décrets de la diète; c'est bien, si l'on a sacrifié au Dieu des bons conseils. Il reste maintenant à rendre Mars favorable à notre cause (1). Je crains seulement quelque peu que le chef trois fois très grand et ceint d'une triple couronne ne fasse comme les rameurs qui, regardant d'un côté, poussent le navire de l'autre. Mais comme ces choses, suivant la parole d'Homère, dépendent des dieux, nous n'avons plus qu'à faire des vœux pour un heureux succès. » — « Le pape triomphe avec ses cardinaux, disait-il dans une autre lettre, mais nous leur adresserions de plus grandes félicitations, si ce triomphe était commun à toute l'Église. Une pieuse cabale prépare la vengeance, car Sépulvéda, dans la lettre qu'il m'a écrite, avoue qu'il a été poussé par ces hommes à mettre dans son livre plus de violence qu'il ne voulait. Qu'ils machinent ce qu'ils voudront, ils ne feront pas que je me joigne aux sectes. J'ai écrit avec liberté; je ne sais si ce messager est sûr. »

Harcelé par tant d'attaques diverses, Érasme continuait d'être soutenu par les princes. La reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, le pressait de revenir en Brabant. « Mais di-

(1) L'invasion des Turcs tourna les esprits d'un autre côté. Le *statu quo* fut maintenu. Cent vingt mille hommes marchèrent contre Soliman qui se retira.

sait-il, désormais je dois vivre pour moi, si je veux seulement vivre. Je veux bien mourir au milieu des livres; mais il ne me plaît pas de mourir au milieu des affaires de cour. » Plus tard, il écrivait encore : « Quant à mon retour en Brabant, c'est chose bien incertaine. Mon corps tombe en ruine; tant il s'en faut que je puisse supporter de longs voyages, et notre cour est un tonneau percé; elle a toujours soif et ne donne rien. Les autres ne sont bons que pour dénigrer, et ceux qui paraissent de chauds partisans se bornent à de vaines lamentations; mais c'est uniquement doubler votre misère. »

Cependant, vers l'automne de 1533, il semblait décidé à se rendre dans les Pays-Bas. La reine Marie, l'empereur, le duc d'Arschot avaient uni leurs instances pour vaincre son hésitation. On lui avait même envoyé trois cents florins pour les frais du voyage, et on lui assignait un salaire annuel, égal à cette somme. Déjà les chevaux étaient prêts, il allait partir, mais sa faiblesse le força d'attendre le printemps. « Je n'ai pas renoncé à mon projet de retour, écrivait-il à Goclenius, mais je suis fâché que la nouvelle en ait été répandue. On devine sans peine les sentiments de certains hommes. »

Le cardinal de Trente, Bernard de Glès, était son protecteur zélé auprès de Ferdinand. « Il faut, lui écrivait Érasme, qu'il y ait en vous et dans le roi Ferdinand un génie propice pour moi, car il ne vient aucune lettre de Sa Majesté et de Votre Grandeur, qui n'apporte à mon âme quelque précieuse consolation, lors même que le sujet en est peu agréable; mais il est une espèce de gens tout opposée; ils ne m'écrivent jamais de lettre si amicale qu'il ne s'y mêle une dose d'amer venin. » Il avait appris avec une grande joie que le monarque, devant une nombreuse assistance, avait parlé de lui dans les termes les plus flatteurs. Deux fois déjà, le cardinal l'avait pressé de demander au prince quelque faveur particulière et remarquable. Mais Érasme ne voyait pas ce qu'il pouvait lui demander; une dignité pour lui, c'était comme une charge sur un cheval tombant de faiblesse. Amasser des trésors, lors-

qu'on touchait à la fin de la vie, c'était augmenter ses provisions au terme même du voyage. La frugalité lui avait toujours plu; elle était maintenant une nécessité. Parlant ensuite des calomnies et des ténébreuses menées auxquelles il se voyait en butte, il ajoutait avec modestie : « Vainement vous me rappelez que la gloire a toujours été exposée à l'envie. Les grands hommes, poursuivis par les méchants, trouvent du moins une consolation dans leur mérite supérieur. Érasme n'a pas cet avantage. »

Il s'étonnait de conserver encore des amis. Il écrivait à Eustathe de Chapusy, ambassadeur de Charles V en Angleterre : « Aucun bien n'est plus cher et plus précieux qu'un ami véritable. Moi qui, pour le reste, ne suis pas bien éloigné d'Irus, en cette espèce de richesse, je me trouve presque un Lucullus, car tous les jours je découvre que j'ai plus d'amis que je ne pensais. Érasme assurément n'a rien qui soit digne d'attirer vos regards. Vous verriez en moi, non un homme, mais la dépouille d'un homme, un malheureux qui le serait souverainement, s'il n'était persuadé que cette enveloppe une fois déposée, il sortira un être nouveau et brillant de jeunesse. De quels flots je suis battu, par quelles tempêtes je suis tourmenté, vous semblez vous-même le savoir et le reconnaître... J'ai mauvais renom; je suis mis en pièces par la médisance et surtout par ceux qui me doivent le plus de gratitude. Cependant les imprimeurs assurent qu'il est à peine quelque autre nom qui donne plus de débit à un ouvrage. Je croirais qu'ils me flattent, s'ils ne me demandaient pas toujours quelque chose, tout au moins une petite préface, faute de mieux. » Une autre preuve du grand crédit que le nom d'Érasme conservait encore, c'est que les vagabonds de toute sorte qui couraient le monde, allaient trouver ses admirateurs, se donnaient pour ses domestiques ou ses élèves, sans l'avoir jamais vu, et, par cette ruse, extorquaient d'assez fortes sommes d'argent.

Au nombre de ses amis les plus fidèles, il comptait le Hol-

landais Sasboutus. Il s'affligeait avec lui des maux de leur commune patrie en proie à tant d'exactions et de ravages. « La plus grande partie de ces maux, disait-il, naît de l'ambition des princes. Convoitant de nouveaux et vastes domaines, ils négligent les terres de leurs ancêtres, ou les livrent aux chances du jeu. C'était assez beau jadis que d'être comte de Hollande. Toutefois jamais plus affreuse tourmente ne s'éleva dans le monde. »

Un autre Hollandais, noble et très influent, Gérard d'Assendelft, se montrait aussi son partisan zélé. On l'avait averti que plusieurs autres personnages des Pays-Bas étaient bienveillants pour lui et on l'avait engagé à leur écrire. L'un d'eux était Abel Colster, un des hommes les plus considérables de la Hollande, qui se trouva fort honoré d'obtenir une place dans le catalogue de ses amis. « Ce grand, ce merveilleux Érasme, lui répondait l'aimable vieillard, que vous vous vantez d'avoir vu, m'est tout à fait inconnu, je ne l'ai vu nulle part; nulle part je n'ai entendu parler de lui. S'il y a quelque chose de bon en moi, c'est un don de Dieu, et je ne puis vous en vouloir honnêtement, si Érasme vous a paru tel à travers le brouillard qu'une affection excessive et une rare candeur semblent avoir répandu sur vos yeux. »

Ce fut sans doute à l'influence de Colster et de Gérard d'Assendelft qu'il fut redevable d'un don national. Sa patrie, si longtemps indifférente à sa gloire, commençait enfin à la sentir vivement. Les États de Hollande lui votèrent un présent d'honneur de trois cents florins. Colster se délassait de ses travaux en lisant ses écrits. « Plût à Dieu, lui écrivait Érasme, qu'il y eût dans ces jardins quelque chose digne de charmer les yeux, l'odorat ou le palais d'un homme si délicat! Ils sont stériles, ou, s'ils donnent quelques productions, ce sont bettes, mauves ou poireaux, si toutefois ce n'est pas ciguë ou aconit, comme le prétendent hautement ceux que vous déclarez respectables par la barbe et le manteau. »

Dans les Pays-Bas avait paru un nouvel écrivain, plein de

talent et de savoir, mais d'une hardiesse téméraire. C'était Corneille Agrippa, personnage d'un rang élevé, que protégeait son titre de conseiller de l'empereur, ainsi que la faveur du cardinal Campége. Colster voulut savoir ce qu'en pensait Érasme. Celui-ci répondit qu'il avait une trop haute opinion du talent d'Agrippa pour le critiquer. D'ailleurs, il ne connaissait son livre que très imparfaitement. Dans les parties détachées qu'on avait lues devant lui, il avait trouvé un esprit plein de feu, une lecture variée, beaucoup de mémoire, quelquefois cependant plus d'abondance que de soin, une diction jetée précipitamment plutôt qu'arrangée avec art. Il avait conseillé à l'auteur qui lui avait écrit de se dégager de ces disputes, s'il le pouvait, car Agrippa menaçait d'en venir aux mains en bataille rangée avec les théologiens. S'il ne le pouvait pas, il devait au moins prendre deux précautions, d'abord combattre en lieu de sûreté et ne se mettre jamais au pouvoir de ses ennemis qui ne pouvaient être ni vaincus, ni apaisés; en second lieu, ne pas le mêler à son affaire; Agrippa écrivait, en effet, qu'il ne combattrait pas moins avec les armes d'Érasme qu'avec les siennes.

Les nouvelles qu'il avait reçues d'Angleterre le préoccupaient vivement. Les évangéliques se livraient à toute sorte de menées pour faire irruption dans cette île. Morus avait usé contre eux d'une rigoureuse sévérité. Érasme détestait la licence; mais il n'aimait pas la contrainte et encore moins la rigueur. « Je pense, écrivait-il au prévôt de Coire, que mon cher Morus a obtenu de son excellent roi d'être déchargé des fonctions très lourdes de sa dignité. Les luthériens déclarent tout haut qu'il a été réellement déposé, et que sa place a été donnée à un noble personnage qui, sur-le-champ, a fait sortir quarante évangéliques de la prison où Morus les avait enfermés. Ils ont leurs émissaires au moyen desquels ils espionnent tout. » Bientôt il apprit d'une manière certaine que Lée, son ancien adversaire, était devenu archevêque d'York, que Morus avait obtenu du roi, après de grandes instances, la grâce

de déposer la charge de chancelier, enfin que l'archevêque de Cantorbéry était mort au mois d'août. Aléandre était orné d'une double mître, à la fois évêque de Brindes et d'Orezzo. « Mes amis déclinent, disait-il avec tristesse; mes ennemis grandissent. »

L'ancien chancelier, retiré dans sa maison de Chelsea, lui écrivit une lettre dont nous donnons ici la traduction : « J'ai souhaité constamment depuis mon enfance, mon très cher Desiderius, d'avoir un jour le bonheur si doux que vous avez eu perpétuellement en partage, c'est-à-dire de me voir délivré des affaires publiques et de pouvoir vivre quelque temps pour Dieu seulement et pour moi-même. Ce bonheur, je l'ai enfin obtenu par la grâce du Dieu très bon et très grand, et par le bienfait du meilleur des rois. Cependant je ne l'ai pas obtenu comme j'aurais voulu; car j'avais désiré conserver dans cette dernière période de ma vie une santé florissante, vigoureuse, ou du moins exempte de maladie et de souffrance, tant que l'âge le permettrait. Ce souhait, peut-être téméraire, sera-t-il un jour accompli? C'est ce qui est dans la main de Dieu. Mais en attendant je ne sais quel malaise s'est emparé de ma poitrine; je suis moins tourmenté par la sensation et la douleur que je ne suis inquiet par la crainte et l'appréhension du dénoûment. Comme cette indisposition m'incommodait toujours avec la même force depuis quelques mois, les médecins consultés ont répondu que la longue durée était dangereuse dans les maladies, et que le traitement de celle-ci ne pouvait être rapide, qu'il fallait la guérir peu à peu par le temps, le régime, les remèdes, le repos...

« Faisant donc là-dessus réflexion en moi-même et voyant que je devais déposer ma charge, ou que mon service serait en souffrance, puisque je ne pourrais expédier les affaires sans m'exposer moi-même à la mort, qui m'ôterait en même temps et la vie et ma charge avec elle, j'ai résolu de quitter l'une plutôt que de les perdre toutes deux. En conséquence, j'ai obtenu par mes supplications de la bonté du plus illustre et du

meilleur des princes que sa clémence daignât décharger mes épaules maintenant chancelantes du fardeau de cette magistrature, la plus grande de tout le royaume, comme vous le savez, si supérieure à mon mérite, comme à mon espérance et à mon ambition...

« J'adresse donc mes prières à toutes les puissances du ciel, afin que Dieu daigne récompenser dignement, car seul il le peut, les sentiments si bienveillants du très illustre monarque à mon égard, et aussi afin que tout le temps qu'il voudra encore m'accorder, je ne le passe point dans une oisiveté indolente et molle, et qu'il me donne non-seulement la volonté de bien employer mes bonnes heures, mais encore une santé assez solide pour le pouvoir; car telle est la faiblesse de mon âme, que dans l'état de maladie je ne puis rien faire; c'est que, mon cher Desiderius, nous ne sommes pas tous des Érasmes... Qui, en effet, excepté vous, oserait promettre ce que vous accomplissez? vous, qui, indépendamment des incommodités d'un âge s'appesantissant, accablé de maladies continuelles, capables de fatiguer et de briser un homme jeune et dans toute sa force, ne cessez pourtant chaque année de rendre compte de tout votre temps à l'univers par les livres que vous publiez... c'est ce qui paraît merveilleux à tous ceux qui veulent y réfléchir. Mais le prodige semble doublé et jette dans la stupeur, quand on songe que tant d'esprits querelleurs s'élevant de tous côtés contre vous et capables, on le croirait, d'accabler même un cœur d'Hercule, ne peuvent nullement vous détourner d'écrire.

« Nombreux, en effet, sont ceux que chaque jour soulève contre vous la jalousie excitée par votre incomparable génie et par votre science encore supérieure à un tel génie. Comme ils comprennent aisément qu'ils ne pourront jamais s'élever à la hauteur de vos talents naturels et acquis. Sans pouvoir se résigner à une si grande supériorité, ils machinent entre eux et tentent sourdement, chacun de leur côté, par de continuelles attaques, de rabaisser votre gloire jusqu'à leur obs-

cure médiocrité. Mais tandis qu'ils roulent déjà depuis tant d'années ce rocher de Sisyphe, à quoi ont abouti leurs efforts..., sinon à faire toujours retomber ce rocher sur leur propre tête, tandis que vous montiez plus haut et deveniez plus grand ?

« Que des hommes qui ne sont ni méchants ni sans instruction eussent quelquefois désiré chez vous un peu plus de réserve touchant certains sujets, il n'y a rien là de grave : car non-seulement la même chose est arrivée à tout écrivain dans tous les temps, mais vos détracteurs eux-mêmes, en censurant vos écrits, ont si mal réglé leur plume, qu'ils sont tombés dans le même défaut d'une façon trop éclatante pour leur dignité et trop fréquente pour l'étendue de leurs écrits. Ils méritent d'autant moins l'indulgence en cette occasion, qu'ils ne peuvent ignorer avec quelle candeur vous avouez vous-même avoir traité, avant la naissance de ces funestes hérésies..., certains points que vous auriez touchés avec plus de douceur et de modération, si vous aviez pu prévoir qu'il s'élèverait un jour contre la religion de tels apostats. Ce qui vous a excité à présenter ces choses avec tant de force, ce sont les vices opposés de certains hommes qui s'y attachaient comme à des vertus. Celui qui voudra condamner en vous ce sentiment, s'épuisera sans doute en vains efforts, avant de trouver des raisons suffisantes pour excuser les plus saints docteurs de l'Église primitive; et certes je ne doute pas que, s'ils eussent vu notre époque, comme ils voyaient la leur, ils n'eussent, chacun dans son temps, exposé certains points avec plus de réserve et de netteté. Ils ne l'ont pas fait, parce que, occupés de remédier aux maux présents, ils ne prévoyaient pas les maux à venir. Il leur est arrivé cependant ce que ces gens-là vous imputent faussement à vous-même : les hérétiques, se multipliant dans la suite, se vantent d'avoir puisé dans leurs écrits. Ceci, du reste, vous est commun, non-seulement avec les pères les plus anciens, mais même avec les apôtres et les évangélistes, enfin avec notre Sauveur lui-même, car c'est principalement et même uniquement sur leurs paroles que tous les hérétiques s'efforcent d'appuyer leurs opinions très erronées.

« Courage donc, cher Érasme; reposez-vous en votre mérite. Seulement, si parfois quelque chose excite la sollicitude inquiète d'un homme de bien, même sans cause suffisante, ne craignez pas cependant d'adoucir certains endroits pour satisfaire leurs sentiments pieux. Négligez, du reste, les aboiements des gens malveillants et continuez avec sérénité d'aider les études et de faire avancer la vertu sans vous arrêter dans votre marche... »

Tels furent, pour ainsi dire, les adieux de Morus à son ami. Sa lettre laissait voir une âme pleine des plus sombres préoccupations. Il se fit construire un tombeau qui devait lui rappeler tous les jours l'approche incessante de la mort. Il voulut que les ossements de sa première femme y fussent transportés. Sur une table attachée au monument, on lisait une notice où se trouvaient ces paroles touchantes : « Après la mort du père, le fils qui jusque-là, par comparaison, avait coutume de s'entendre appeler jeune, et croyait lui-même l'être en effet, redemandant en vain son père et voyant autour de lui quatre fils et onze petits-fils, commença de vieillir extrêmement dans son âme. »

Il y avait sur le tombeau cette épitaphe :

ICI REPOSE JEANNE, FEMME TENDREMENT AIMÉE DE MORUS;
JE DESTINE AUSSI CE TOMBEAU A ALICE ET A MOI-MÊME;
LA PREMIÈRE, UNIE A MOI DANS LES BELLES ANNÉES, M'A DONNÉ
D'ÊTRE APPELÉ PÈRE PAR UN FILS ET TROIS FILLES;
L'AUTRE, POUR LES ENFANTS DE SON ÉPOUX, GLOIRE RARE CHEZ UNE MARATRE,
A ÉTÉ AUSSI DÉVOUÉE QUE JAMAIS MÈRE LE FUT POUR LES SIENS.
L'UNE A VÉCU, L'AUTRE VIT AVEC MOI DE TELLE FAÇON
QUE JE NE SAIS SI LA PLUS CHÈRE EST CELLE-CI OU FUT CELLE-LA.
OH! COMME NOUS AURIONS PU VIVRE TOUS TROIS ENSEMBLE
AVEC BONHEUR, SI LA DESTINÉE ET LA RELIGION L'EUSSENT PERMIS.
MAIS QUE CE TOMBEAU, QUE LE CIEL NOUS RÉUNISSE : TELLE EST MA PRIÈRE.
AINSI LA MORT NOUS DONNERA CE QUE LA VIE N'A PU NOUS DONNER.

La cause réelle de sa retraite, c'était l'affaire du divorce

dont il avait toujours détourné le roi. On comprend sans peine pourquoi il n'en parlait pas dans sa lettre. Érasme avait toujours évité de se prononcer sur cette question délicate. Cependant, à Louvain, des moines mendiants avaient dit à un jeune Portugais, son admirateur, qu'il était du parti de ceux qui approuvaient le divorce du roi d'Angleterre. Il repoussa avec indignation ce qu'il appelait le plus impudent des mensonges. « Jamais, disait-il, personne n'a entendu sortir de ma bouche une syllabe approuvant ou désapprouvant cet acte. Ce que j'ai déclaré franchement à tout le monde, c'est que je voyais avec beaucoup de peine qu'un prince, si heureux en tout le reste, fût tombé dans ce labyrinthe; c'est que je souhaitais que le roi fût d'accord en tout avec l'empereur, parce que je comprenais que cette union importait souverainement à la tranquillité publique du monde. Quelle n'aurait pas été ma témérité ou plutôt mon délire, si j'avais prononcé sur une affaire si épineuse, sans qu'on m'eût demandé, sans qu'on m'eût pressé de donner mon avis, lorsque tant d'évêques chez cette nation, et le légat apostolique, Laurent Campége, très habile dans le droit civil comme dans le droit canon, hésitaient à porter un jugement? J'aime à juste titre le monarque anglais...; toutefois, depuis le moment où il a été question de cette affaire, je n'ai reçu de lui aucun bienfait... Quant à sa compagne, je l'aimais et je l'aime pour diverses raisons, et, si je ne me trompe, avec tous les gens honnêtes. Bien plus, je pense qu'elle n'est pas odieuse au roi lui-même... Jamais aucun prince n'a demandé mon sentiment sur ce sujet. Seulement, il y a deux ans, deux personnages très distingués de la cour de Charles V vinrent me trouver, me pressant dans un ou deux entretiens d'exposer mon opinion sur cette affaire. Je répondis, comme il était vrai, que je n'avais jamais appliqué mon esprit à cette question, sur laquelle je voyais des hommes, éminents par l'autorité et la science, hésiter depuis tant d'années; qu'il était très facile de déclarer ce que je désirais; mais que pour prononcer sur ce que le droit divin

et humain accordait ou refusait, il fallait non-seulement considérer l'affaire pendant plusieurs jours, mais encore étudier les circonstances de la cause. Ces personnages, ayant déclaré qu'ils n'avaient aucune mission de l'Empereur, s'en allèrent; aucune autre personne au monde ne m'a questionné depuis sur cette affaire (1). »

Il soupçonnait pourtant ce qui avait pu donner occasion à cette calomnie. Plusieurs années auparavant, il avait dédié son travail sur le psaume XXIII à celui que le roi prenait, disait-on, pour beau-père; c'était à la demande de Thomas Boleyn lui-même, qui, selon le témoignage éclatant de tous, était d'une *instruction presque unique parmi les nobles* et d'un esprit *tout à fait philosophique*. Reconnaissant de ce bon office, le même personnage lui avait demandé de publier quelque chose sur le symbole des apôtres. Érasme se rendit à son désir d'autant plus volontiers qu'un tel travail paraissait utile pour tous. Il n'y avait là rien qui eût rapport au divorce. On disait d'ailleurs que Thomas Boleyn n'en avait été ni l'auteur, ni l'instigateur, étant plus ami du repos que des richesses et des honneurs : ainsi parlait Érasme. L'histoire a jugé moins favorablement le comte de Wilstshire.

Après la mort de l'archevêque de Cantorbéry, il avait épanché sa douleur dans des lettres, pleines de larmes et de lamentations, adressées au cardinal de Trente, à l'évêque d'Augsbourg, à l'archevêque de Tolède. Tous lui reprochèrent l'excès de son affliction. « Ce n'est pas, répondait-il, l'argent perdu que je pleure avec des larmes sincères, selon le vers du satirique. Si l'on évalue ce que m'a offert sa générosité, c'est très considérable. Si on calcule ce que j'ai reçu, c'est fort peu. Mais je me reposais en son amitié et je me croyais riche en pensant que j'avais un tel protecteur auquel je pourrais tout demander en cas de besoin. » Warham avait eu pour successeur Thomas Cranmer, qu'Érasme appelle un

(1) *V.* la note T, à la fin du volume.

théologien *très intègre* et plein de candeur dans le caractère. Ce prélat promit spontanément de remplacer son prédécesseur par l'affection et la libéralité. Érasme pouvait donc croire que Warham revivait en Cranmer.

La mort lui enleva coup sur coup plusieurs amis considérables. A l'archevêque de Cantorbéry, qui tout seul pouvait compter pour plusieurs, il faut ajouter Christophe de Schydlowietz, chancelier suprême de Pologne, Alphonse Valdès, mort à Vienne dans la suite de l'Empereur, homme déjà grand en dignité, mais qui serait parvenu au faîte, s'il eût vécu. De nouvelles amitiés compensèrent ces pertes tant bien que mal. Un jeune Portugais qui semblait destiné à un brillant avenir, Damien de Goès, voyageant pour son instruction, lui avait rendu visite à Fribourg. Érasme, souvent trompé par les paroles séduisantes de certains visiteurs, était devenu plus froid à l'égard des étrangers qui venaient le voir. Languissant d'ailleurs à la suite d'une indisposition qui avait duré plus d'un mois, il n'avait donné à son hôte qu'un seul entretien et un seul repas. Loin de se choquer de cette froideur, de Goès lui écrivit deux lettres pour le remercier et laissa pour lui dans les Pays-Bas un souvenir digne d'un roi. De là naquirent des relations d'amitié qui durèrent jusqu'à la mort d'Érasme. Le jeune Portugais forma même le projet d'écrire sa vie. Il lui fit part de son intention et lui demanda les renseignements nécessaires.

Parmi les amis dévoués qu'Érasme possédait en Pologne, aucun ne lui était plus utile que Justus Decius, secrétaire du roi, qui lui rendait toute sorte de bons offices, l'instruisait de tout ce qui se passait en ce pays et faisait parvenir à ses amis ses lettres et à Érasme lui-même celles de ses amis. Il crut devoir le prémunir contre les ruses des vagabonds qui s'autorisaient de son nom sans en avoir le droit. Il l'engageait à se méfier de ces aventuriers et à ne pas croire à leurs contes, à moins qu'ils n'eussent une recommandation expresse, écrite de sa propre main. A peine pouvait-on se fier à l'écriture. A

ce sujet, Érasme racontait ce qui lui était arrivé à Sienne avec son élève, l'archevêque de Saint-André. Le jeune prélat avait écrit sur la marge d'un livre, en simulant son écriture avec une telle perfection qu'il s'y serait trompé lui-même, s'il n'avait pas été parfaitement sûr de n'avoir jamais ni lu ni vu ce livre.

On sait qu'il avait à Augsbourg des amis sincères ; le dernier par l'ordre du temps, mais l'égal de tout autre pour la libéralité, était Jean de Paungarten, homme d'une noblesse antique et d'un cœur d'or. Très riche comme d'autres, Paungarten avait sur eux cet avantage : il était le maître et non l'esclave de ses richesses. Il savait en faire le plus noble usage. Dans l'expédition contre les Turcs, il avait envoyé à l'empereur trente-deux cavaliers bardés de fer et parfaitement équipés. Il offrait le modèle de toutes les vertus domestiques. « Heureuse l'Allemagne, disait Érasme, de posséder un tel personnage ! Heureux moi-même d'avoir un tel ami avec qui j'ai tout commun ! Ce droit n'est pas inscrit dans les lois des Césars ; mais il est gravé sur les tables des Grâces. » Pour les livres qu'il avait dédiés à Paungarten et à son fils, il avait reçu une coupe en vermeil : « Présent bien adapté à un batave, disait-il, mais qui ne boit pas du tout maintenant en batave. »

Depuis la fin de février 1533 jusqu'au mois de septembre, il fut dans un état continuel de langueur. Son estomac était si affaibli qu'il ne voulait rien recevoir. Il croyait avoir découvert que la cause de cette langueur n'était autre que le manque d'un vin convenable ; car le vin une fois changé, son estomac s'était ranimé sur-le-champ. « Je dois souffrir, disait-il, cette infirmité de mon corps chétif, jusqu'à ce que Dieu, détruisant mon estomac, rende toute nourriture superflue. » Voulant prendre ses précautions pour l'hiver, il envoya son domestique Gilbert Cousin à Besançon. En l'absence de l'official, il pria un proche parent de Gilbert de l'aider de ses conseils. « On rira, lui écrivait-il, de me voir tant de sollicitude

pour du vin. J'en rirais moi-même, si je n'avais été instruit tant de fois par un péril pressant. »

Un nouveau fléau le tourmentait. Une quantité affreuse de puces avait envahi sa maison, au point de l'empêcher de dormir, de lire et d'écrire. Il en parle ainsi dans une lettre : « Je disais en plaisantant, ce ne sont pas des puces, mais des démons. C'était comme une divination ; en effet, on a brûlé une femme mariée qui, pendant dix-huit ans, avait eu commerce avec le diable. Entre autres méfaits, elle a reconnu avoir, à l'aide de son amant, répandu dans cette ville quelques sacs de puces... J'écris cette lettre debout, et cependant elles me piquent de tous côtés, dans les chaussures, sous la chemise, autour du cou, d'une manière étrange. Elles sont si petites qu'on ne peut les prendre. Faut-il que les êtres malfaisants aient tant de licence ! » D'après ces paroles, il semblerait qu'il n'était pas éloigné de croire aux faits de sorcellerie. D'autres passages de ses lettres paraissent confirmer cette opinion (1).

De tous côtés éclataient des incendies qu'il regardait comme de sinistres présages. « Que veut dire ceci, écrivait-il ? Je ne sais, mais *comme jadis l'Afrique*, l'Évangile maintenant nous apporte chaque jour quelque chose de nouveau. » Il souhaitait l'union de l'Église plus qu'il ne l'espérait. Il avait composé un petit livre pour exhorter à la concorde ; mais au fond il la croyait impossible. Mélanchthon avait été appelé en Pologne par l'évêque de Plock. On disait qu'il avait été aussi invité à se rendre à Paris. Dans son *Commentaire sur l'épître aux Romains*, il se montrait dégoûté de son parti. Érasme était fâché de voir Goclenius en correspondance avec quelques évangéliques. « Vous êtes assez sage, lui écrivait-il, pour n'avoir pas besoin d'avis ; mais si vous écrivez souvent à ces hommes, je crains que vous ne soyez bientôt englouti. »

(1) *V.* la note U, à la fin du volume.

Il s'affligeait de la décadence si rapide du Collége des trois langues. Cet établissement lui semblait destiné à succomber, si la vigilance du président et de l'exécuteur testamentaire n'assuraient le zèle et l'exactitude des professeurs. Goclenius avait sur les bras une affaire juridique au sujet d'une prébende qu'il avait recherchée contre l'avis d'Érasme. Celui-ci soupçonnait Aléandre de lui nuire en cette occasion, par haine contre son protecteur. Le professeur de grec remplissait plusieurs rôles. Il avait pris la direction de l'imprimerie de Thierry Martens. Au lieu d'expliquer Démosthène, Lucien, les Tragiques et d'autres auteurs semblables qui faisaient connaître l'élégance grecque, il s'occupait d'interpréter les *Institutes* de Justinien traduites en grec par Théophile : il n'avait en vue que le gain. Le professeur d'hébreu, appelé de Campen, avait abandonné sa chaire. Pour le remplacer, Érasme n'avait osé recommander personne : tant, disait-il, les opinions nouvelles avaient infecté les lettres. Le seul qu'il eût pu indiquer, Heresbach, était parti secrètement pour Strasbourg par amour de la secte. Il voyait les études languir presque partout. Il écrivait : « Si les lettres viennent à périr, que deviendra, je vous le demande, la vie humaine, et que devons-nous attendre, sinon une barbarie plus que turque ? »

Il persévérait dans sa résolution de ne plus répondre aux moines, ses détracteurs. Les deux frères Mesia, de Séville, l'ayant exhorté à continuer de se défendre, mais avec modération il leur répondit qu'il aimait mieux, comme Fabius, vaincre par la temporisation que par le combat. « Ce n'est pas, disait-il, contre un ou deux adversaires seulement qu'il faut lutter, mais contre des phalanges de fourmis, de guêpes, de grenouilles, de pies, de grillons, d'étourneaux, de geais, qui pourraient, par leur bavardage seul, assommer l'homme le plus fort. Ceux qui feignent la modération, pour mieux faire accepter leurs calomnies, disent qu'ils croient Érasme honnête homme ; qu'à leurs yeux, il n'a pas écrit en vue de faire naître ces désordres. Ils me louent d'écrire maintenant dans

un sens tout opposé. Et assurément si j'avais prévu l'époque présente, je n'aurais pas écrit certaines choses. Je l'ai toujours avoué franchement et je l'avoue encore. Je confesse jusqu'à un certain point mon étourderie indiscrète ; et pourtant ce qu'on me reproche sans cesse, n'est point dans mes écrits, à moins d'une interprétation malveillante. Dans mes *Déclarations* qu'on prend pour des rétractations déguisées, je n'exprime pas d'autres pensées que celles qui se trouvent dans mes autres ouvrages. J'ai écrit pour des hommes studieux et honnêtes des annotations, des commentaires, et non des stipulations avec toutes les précautions d'un homme de loi.

« Vous dites que mes ennemis s'adoucissent en Espagne ; je m'étonne qu'ils ne soient pas déjà tout à fait lassés. Puissent-ils devenir doux et humbles de cœur, comme le divin modèle ! Par une sorte de fatalité, je ne rencontre chez eux que des esprits superbes et intraitables. Dernièrement, un d'eux (1) a répondu à un avertissement civil, utile et même nécessaire, comme si on l'avait lapidé. Au lieu de montrer un esprit calme et philosophique, il calomnie tout ; il me reproche de vouloir être, non-seulement le premier, mais seul dans le monde entier, comme dans le monde des lettres. Il m'accuse d'envie, sans en donner aucune preuve. Je conviens de mon penchant à beaucoup de vices ; mais je n'ai jamais connu l'envie... Ce calomniateur ajoute une accusation plus que capitale. Il déclare avoir vu de ses yeux une lettre d'Érasme où il était dit ouvertement que le plus grand fléau de la religion chrétienne, c'était l'invention des règles monastiques. Jamais de telles paroles n'ont été dans mon cœur, n'ont échappé à ma plume ou à ma langue (2).

« Désormais je suis bien décidé à n'avoir avec de tels êtres ni liaison, ni démêlé. Presque septuagénaire, je désire être

(1) Steuchus d'Eugubio.

(2) Érasme manque de mémoire ou de sincérité. La phrase en question se trouve textuellement, mais en grec, dans la lettre à Servais, citée plus haut.

en paix avec tout le monde. Sans rester étranger aux lettres, je m'occupe maintenant d'une affaire sérieuse. Vous en jugerez par le petit livre que je vous envoie et qui a pour titre : *Préparation à la mort*. Vous songez à publier une lettre fort modérée que j'ai écrite. J'aime mieux qu'elle ne soit pas imprimée. Les uns y verraient un artifice ; d'autres, l'humilité de la défaite... Pour moi, je suis d'ordinaire trop ingénu en écrivant ; mais cette franchise m'a souvent mal réussi. De votre côté, vous ferez bien de ne pas vous opposer à l'ardeur impétueuse du jeune homme (1). Peut-être avec le temps, comme un vin généreux, son esprit trop vert finira par s'adoucir. Il faut passer quelque chose à la jeunesse. L'aiguillon de l'amour-propre, pourvu qu'il ne soit pas excessif, excite l'activité et pousse à de nobles travaux. »

L'année 1533 ne fut pas très féconde en publications nouvelles. Après les *Déclarations*, Érasme avait fait paraître le *Commentaire sur le symbole* et la *Préparation à la mort*. Ces écrits trahissaient les graves pensées qui occupaient son âme. C'est dans le même esprit qu'il publia un petit livre merveilleusement simple et clair d'Haymon, moine, abbé, évêque, qui avait expliqué les psaumes de David. Il ajouta une préface adressée à un chartreux de Louvain. « Pendant quelques siècles, disait-il, les moines s'appliquèrent à résumer dans des abrégés simples et clairs ce qui avait été traité par les anciens avec une grande subtilité pour les gens instruits ou développé longuement devant le peuple. C'est ce que firent Bède, Anselme et Haymon. Ils n'ont pas été peu utiles à l'Église, eu égard au temps et aux pays où ils ont vécu... Alors les moines étaient aimés et honorés de tous. Maintenant, au contraire, certains d'entre eux, par leurs mauvaises mœurs, ont rendu odieux même les bons. La colère est légitime contre ceux qui ont exposé un si beau nom à la haine publique. Quoi de plus admirable, en effet, qu'un vrai

(1) Carvajal.

moine qui pratique tous les préceptes de l'Évangile pour atteindre la perfection chrétienne? »

Érasme traçait avec éloquence le portrait d'un tel religieux. Puis il ajoutait : « Et vous, laïque, vous pouvez vouloir du mal à ceux qui veillent et jeûnent pour vous! Pendant que vous dormez appesanti par l'ivresse, tandis que vous provoquez la colère de Dieu par le jeu, la débauche et d'autres crimes, ils prient pour vous. Pendant que vous dites du mal d'eux aux hommes, ils parlent pour vous à Dieu. Quelle n'est donc pas la perversité de certaines gens qui méprisent leur frère, uniquement parce qu'il est moine? On se dit chrétien, et l'on déteste ceux qui ressemblent le plus au Christ! » Un peu plus loin, il disait encore : « Il n'est pas de vie plus heureuse et plus calme que celle des vrais moines. Il n'en est pas de plus misérable que celle des moines sans vocation. Pour les uns, le monastère, c'est le paradis; pour les autres, c'est l'enfer! »

CHAPITRE XXXIV

Maladie articulaire. — Le franciscain Nicolas Herborn. — Luther. — Les cicéroniens. — Pierre Cursius. — Sadolet et Bembo. — Le cardinal de Saint-Ange. — Paul III. — Érasme proposé pour le cardinalat.

Érasme éprouvait depuis quelque temps les cruelles atteintes d'une maladie articulaire. Ce n'était pas la goutte proprement dite et locale, c'était une goutte générale qui ne le laissait presque jamais respirer. Au mois de mars 1534, il écrivait : « Touchant ma santé, que ne puis-je vous donner des nouvelles plus gaies? Comment le pourrais-je, quand je suis si souvent repris par cette goutte, non-seulemant aux pieds, mais aux mains et dans tous le corps? car elle attaque tous les membres et change de place, après avoir torturé le premier siége du mal. Une douleur insupportable dure près de quatre jours. Ensuite, un gonflement s'étant formé, elle devient un peu plus douce. Mais à la façon des personnages importants qui occupent un graud nombre de places, après avoir abandonné son poste, elle envahit un autre membre. Là, sévissant de nouveau, elle passe à la moindre occasion vers une autre partie, ou redouble de violence... elle ne souffre pas même un léger contact. Je crains que ce corps décrépit, en proie à tant de maux, ne puisse pas résister à de si fréquentes tortures. Moi qui avais craint cette maladie, moins que toute autre, je soutiens avec elle une lutte continuelle et qui me donnera certainement la mort. »

Il était en quête d'un bon domestique. « Un domestique

fidèle et propre au service, disait-il, n'est pas la moindre partie du bonheur pour un homme. Oui, rien de plus vrai. Mais par une fatalité, le monde se remplit de vauriens cachés sous le masque de l'Évangile. » Pour cet objet, il réclama les bons offices de ses amis et particulièrement du savant Graphée. Il désirait un homme des Pays-Bas et non un Allemand. « Car, ajoutait-il, les Allemands sont une race qui aime à gouverner. » Il aimait mieux un homme mûr qu'un jeune homme; peu lui importait l'instruction, pourvu qu'il sût parler latin et écrire tant bien que mal; il ne pouvait supporter un homme superstitieux; il ne souffrait pas ceux qui étaient attachés aux sectes.

Tout accablé qu'il était par la souffrance, il suivait d'un œil attentif les manœuvres de ses ennemis. Une personne lui annonça qu'à Rome son écrit *sur la Concorde* avait déplu à certains cardinaux; il en fut surpris. « Ils ont résolu, écrivait-il, de traiter ce mal public du monde avec leurs remèdes. Pour moi, j'espérais qu'il pourrait être guéri avec moins d'inconvénients par l'autorité du concile. Mon petit livre me semblait assez adapté à ce but. Je ne sais ce que Luther a écrit contre les *Messes*, et j'entends dire que son livre a paru avant le mien. S'il traite la *Messe* d'une manière outrageuse, comment a-t-il pu s'appuyer sur mon petit livre qui ne touche aucun article avec plus de soin et de respect?.. Stunica est mort; mais il aura probablement un successeur dans Sépulvéda, le plus vaniteux des Espagnols, dont vous avez vu, je pense, le libelle contre moi, libelle remarquablement stupide et injurieux. Les Italiens (1), quand ils s'abandonnent au délire, s'y abandonnent pleinement. Steuchus d'Eugubio a répondu à ma lettre, mais en homme furieux et ignorant. En vérité, je croyais avoir affaire à un philosophe. »

Nous lisons dans la même lettre : « Le règne des francis-

(1) Sépulvéda était espagnol, mais il habitait Rome. Il était disciple d'Albert Pius et ami de Stunica.

cains est florissant sous l'empereur actuel. Qu'adviendra-t-il de moi? Le Seigneur y pourvoira; car je n'ai plus souci que de présenter au Christ une bonne conscience, devant bientôt quitter cette terre... Il est un franciscain appelé Nicolas Herborn dont la juridiction est très étendue. En effet, il est *commissaire en deçà des monts*. Il a publié à Anvers un livre de *sermons quadragésimaux*, comme s'il les avait prononcés devant le peuple, quoiqu'ils soient écrits en latin et qu'il n'y ait rien de populaire. Mais on y trouve tant de sottises que nul peuple ne supporterait un prédicateur débitant de telles extravagances. Il n'y a dans ce livre aucune étincelle de talent, d'éloquence, de savoir, ni même aucune trace de piété. Il paraît avoir publié ce recueil uniquement pour avoir occasion de répandre son venin. On m'a envoyé de l'imprimerie trois petites pages, comme échantillon de ce magnifique ouvrage. Entre autres injures, il écrit ceci : « Luther a entraîné avec lui une bonne part de l'Église; Zwingle et Œcolampade, une certaine portion; Érasme, la plus grande partie. Ce serait un bonheur que cet homme n'eût jamais existé. »

« Dans un autre endroit, il appelle Luther, Zwingle et Œcolampade *les soldats de Pilate qui ont crucifié le Christ*, et il range Érasme avec eux, disant que j'ai écrit avec le même esprit et les mêmes intentions; la seule différence, c'est que je plaisante, tandis qu'ils parlent sérieusement. Il ajoute ce mot, un des meilleurs sortis de la bouche des moines : Érasme a pondu les œufs; les autres ont fait éclore les poulets. Je ne doute pas que tout l'ouvrage ne soit émaillé de fleurs semblables.

« Des personnes très dévouées m'écrivent que cette race d'hommes peut tout à la cour de l'empereur. Le cardinal de Liége est un ami équivoque, un ennemi acharné, quand il se trouve offensé; l'archevêque de Palerme donne de bonnes paroles, et c'est tout. Que si des troubles éclatent en Allemagne, je suis ici entre l'enclume et le marteau. Mais je ne suis pas bien inquiet pour moi, car me voilà presque au port. »

Cholerus, prévôt de Coire, à qui Érasme adressait cette lettre, habitait Augsbourg où la réforme, tolérée d'abord, était devenue triomphante et oppressive. Antoine Fugger, regardé comme un des chefs du parti catholique, fut puni d'une amende outrageante. Il quitta Augsbourg et se retira dans une place fortifiée dont il était seigneur; une partie du peuple l'y suivit. « Je m'afflige au sujet de Fugger, disait Érasme assez froidement, parce qu'il se nuit lui-même plus que ne font ses ennemis. Il devait s'armer de courage dans cette tempête et attendre une fortune meilleure. Je l'exhorterais volontiers, mais ne connaissant pas les circonstances de la maladie, il y aurait péril d'envenimer davantage la plaie par un traitement peu convenable, ainsi qu'il arrive à un chirurgien inhabile. »

Luther venait de l'attaquer avec une extrême violence. « Je ne vous dirai rien de Luther aujourd'hui, écrivait-il à Mélanchthon, sinon que je m'étonne qu'à l'instigation d'Amsdorf, homme ignorant, dit-on, et dénué de sens, il se soit déchaîné contre moi et m'ait objecté des choses qui étaient démenties par mes écrits mêmes, à défaut de toute réponse de ma part. Les aiguillons ne me faisaient pas défaut, et il ne manquait pas de gens non plus pour m'exciter à répondre très vivement. Mais j'ai préféré faire ce qui devait mériter l'approbation des hommes doctes et honnêtes. Cette lettre de Luther n'a pas nui à ma réputation. Combien a-t-elle servi son affaire? je ne saurais le dire. »

Il jetait de temps en temps un regard attristé sur les mouvements tumultueux du monde. « Je vois, disait-il, les affaires des princes et des rois bien envenimées, s'il faut considérer comme vrai ce qui est annoncé touchant le comte de La Mirandole, mis à mort en Italie avec ses enfants; la citadelle de Milan insidieusement attaquée par les Français; le Vayvode sapant le traité par de nombreuses intrigues; la flotte des Turcs surprise et maltraitée par les galères de Venise. A Paris, on a porté un édit terrible et l'on sévit contre les luthériens. Quelques-uns ont été jetés en prison. D'autres ont pris

la fuite par crainte. Plusieurs soupçonnent que de ce nombre est le fils de G. Copus (1), qui était recteur de l'Université de Paris, et qui se trouve maintenant à Bâle. Est-ce vrai, je l'ignore. » Bientôt il apprit par une lettre de Vivès que l'évêque de Rochester, celui de Londres et Thomas Morus étaient en prison. En Espagne, Vergara, son frère Tovar et d'autres hommes très instruits avaient été aussi emprisonnés. « Nous avons, disait Vivès, des temps difficiles où nous ne pouvons ni parler ni nous taire sans péril. »

Les *Cicéroniens* n'étaient pas encore apaisés. Des jeunes gens mal inspirés complotaient contre l'ennemi de Cicéron et de l'Italie. A Rome, Pierre Cursius, professeur d'éloquence, écrivit un petit livre violent qu'il intitula *Défense de l'Italie contre Érasme.* Il dédia cet écrit au nouveau pape, Paul III. Deux mots des *Adages* (2), qui semblaient accuser le caractère peu guerrier des Italiens, avaient excité sa colère. Érasme ayant appris que Cursius se préparait à publier ce libelle, essaya de l'en détourner. Il prétendait, avec peu de vraisemblance, avoir écrit *Attalum* et non *Italum*, faisant retomber la faute sur les imprimeurs. « Je n'ignorais pas, disait-il, qu'il y avait à Rome des gens qui me diffamaient, mais je n'aurais pas imaginé, même en songe, qu'on pût me calomnier comme vous le faites. Pour un mot altéré par la négligence des imprimeurs, vous me couvrez d'infamie; vous écrivez des discours foudroyants; vous me faites passer partout pour un sacrilége, dans les églises, sur les places publiques, dans les repas. Au milieu des hérésies, des guerres, des divisions qui remplissent le monde, fallait-il me calomnier pour un rien?... Convient-il à un prêtre de faire valoir les vertus guerrières de sa nation?... Si, contrairement à mon attente, vous publiez le moindre écrit contre moi, vous sentirez qu'Érasme, malgré ses soixante-dix ans, a pourtant encore dents et ongles... Je

(1) Nicolas Kopp.
(2) *Ut si quis dicat Scytham eruditum, Italum bellacem.*

donne une nouvelle édition des *Adages* augmentés de plusieurs dizaines. J'en profiterai pour corriger une faute qui aurait pu exciter les plus violentes tempêtes. » Il engageait Cursius, ainsi que Sépulvéda et Steuchus d'Eugubio, à secourir par leurs travaux le monde chancelant, au lieu de jouer le rôle de *Pantalabus*.

Cette lettre véhémente n'empêcha pas la publication du livre. Il fut imprimé malgré la désapprobation de Paul III. Érasme, quoique bien décidé à ne plus répondre à ses détracteurs, crut devoir repousser l'attaque de Cursius, parce qu'elle venait de Rome.

Il parut un autre petit livre intitulé *Cicéron relégué* et *Cicéron rappelé de l'exil*. Érasme y était peu attaqué; Cicéron, fort maltraité et faiblement défendu. Un autre était prêt à voir le jour sous ce titre : *Guerre civile entre les cicéroniens et les érasmiens*. Scaliger menaçait aussi de publier un nouvel écrit. On disait enfin qu'un livre, dirigé contre Érasme, et rempli de venin, avait été imprimé à Lyon. Il portait le nom d'Étienne Dolet. Érasme ne l'avait pas vu et n'avait pas l'intention de répondre. Il se persuada que ce libelle était l'œuvre d'Aléandre ou le fruit de ses suggestions. Il croyait découvrir partout sa main perfide. C'était chez lui comme une manie de vieillard. Il écrivait à son confident Goclenius : « Aléandre a de nouveau mis au jour un livre furieux sous le nom de Dolet. Il se venge aussi de Morus qu'il représente comme parlant avec timidité. »

Derrière ses ennemis déclarés, il croyait voir des instigateurs secrets qui excitaient ses adversaires en haine de sa personne ou pour jouir du délire d'autrui. Il n'avait nulle envie d'entrer en lutte avec de tels antagonistes. Il n'était pas l'ennemi de Cicéron, et ce qui le faisait bien voir, c'est que les seuls écrivains de l'époque, dignes d'être appelés cicéroniens, Bembo, Sadolet, Alciat, étaient liés avec lui de la plus étroite amitié.

Pour l'évêque de Carpentras, rien n'était plus agréable que

son affection, rien n'avait plus de poids que son jugement. Il recevait *avec plaisir tous ceux qui lui apportaient de ses nouvelles ou seulement son nom, et avec plus de joie encore ceux qui venaient avec quelque monument de son génie supérieur*. Il n'approuvait aucun de ses propres écrits sur la religion et les lettres sacrées, avant qu'il eût obtenu le suffrage de *ce maître suprême*. Il lui avait envoyé le premier des trois livres qu'il avait composés sur l'*Épître aux Romains*. Il le pria de lire ce livre qui renfermait les plus grands mystères du christianisme et de censurer librement tout ce qui lui semblerait devoir être repris. « Je vous saurai gré de vos critiques plus que de vos éloges, disait le prélat. J'ai lu vos *Déclarations*, et quoique, à cette première lecture, j'aie fortement approuvé, je les relirai de nouveau. Je ne doute pas que vous n'ayez partout changé le bien en mieux. J'ai lu aussi avec un merveilleux plaisir le *Commentaire sur le Symbole*. Vous avez pour toujours fermé la bouche aux hommes disputeurs qui cherchent leur gloire dans la censure d'autrui. » Il regrettait que la fortune ne les eût pas fait vivre dans le même lieu. Il le priait de ne jamais cesser de l'avertir et de le reprendre.

Un personnage d'un rang plus élevé encore dans l'Église, le cardinal de Saint-Ange, légat pontifical en Allemagne, lui témoignait aussi beaucoup de bienveillance, sans tenir compte des accusations de ses détracteurs. Érasme, apprenant son retour en deçà des monts, lui avait écrit en vue de savoir quelles espérances il apportait pour l'apaisement des discordes. A la nouvelle qu'il y avait une lettre du prince de la science, le cardinal sourit et montra une grande joie. Il la fit lire et, vers la fin de cette lecture, satisfait de voir sa pieuse sollicitude pour la paix de l'Église, il lui donna de grandes louanges, déclarant devant tous n'avoir rien au monde qu'il ne mît à la disposition des hommes doctes. Non content de cet hommage, il lui envoya une coupe d'or, ciselée avec le plus grand art, qu'il faisait voir alors aux personnes présentes. Érasme, charmé de la perfection du travail, dit à ses amis,

qu'il ne se servirait jamais d'une autre coupe, soit pour prendre un remède, soit pour étancher la soif. Le couvercle, où l'on voyait la figure d'Esculape, semblait indiquer, en effet, une destination médicale. La coupe elle-même, d'une capacité assez grande, avait tout autour des satyres bondissants, et au milieu un Bacchus légèrement ivre.

Le cardinal annonçait que Paul III, dès son élection, lui avait promis, ainsi qu'au cardinal de Trente, d'assembler un concile pour extirper entièrement les maux sans nombre qui affligeaient l'Allemagne. Le pape avait ajouté que c'était à eux d'exhorter les hommes instruits et sages de ce pays à venir au secours de la religion. Le cardinal de Saint-Ange (1) plaçait Érasme en première ligne et bien au-dessus de tous les autres; mais en l'avertissant des préventions répandues contre lui, il voulait lui donner le moyen de se laver de ces calomnies avant de se mettre à l'œuvre.

Les dispositions du nouveau pontife n'étaient pas moins favorables. Érasme lui avait adressé une lettre de félicitation par l'entremise du théologien Louis Berus qui se rendait à Rome. Paul III lui répondit dans les termes les plus affectueux. « Votre lettre, disait le pontife, aurait pu me faire un grand plaisir, par cela seul qu'elle venait de vous; car j'ai toujours aimé votre nom illustre et estimé beaucoup votre science. Mais la beauté du langage, la force des pensées et, par-dessus tout, la piété qui respire dans cette lettre, m'ont charmé. Je n'ignore pas de quel secours peut être votre science supérieure, jointe à une éloquence égale, pour arracher des âmes en Allemagne les erreurs nouvelles... J'avais résolu, avant votre pieux avis, de me porter médiateur impartial et de m'appliquer tout entier à l'affermissement de la foi et à la pacification de l'Église; mais je me réjouis du zèle judicieux avec lequel vous m'indiquez la route du devoir et

(1) Ce personnage s'appelait Mathieu, comme le cardinal de Sion, avec lequel Burigny l'a confondu.

de la gloire, en m'offrant votre concours actif et votre ministère. Je vous exhorte donc à défendre avec moi la foi catholique, par vos écrits et par vos paroles, avant le concile et dans le concile, à couronner par cette œuvre de piété et en quelque sorte par l'acte le plus beau le cours d'une vie passée religieusement et la série de vos innombrables écrits, à réfuter par là vos accusateurs, en suscitant des panégyristes. » Le pontife terminait par ces mots : « Content sans doute en ceci de mériter les récompenses de votre Dieu, vous ne nous trouverez pas cependant nous-même ingrat et oublieux. Mais vous comprendrez mieux ce que nous voulons dire et quelles sont nos intentions pour vous et pour vos intérêts, par les paroles de Berus lui-même, que nous avons vu volontiers à cause de son propre mérite et de votre recommandation. »

Érasme avait prié ce théologien de visiter Bembo à Padoue en passant. Berus ne le vit qu'à son retour de Rome. Ils parlèrent longtemps d'Érasme. Bembo apprit avec joie les excellentes intentions du pape à son égard, et lui écrivit pour l'en féliciter. « Pour moi, disait-il, je me réjouis vivement de voir que votre science incomparable, votre vertu, les travaux opiniâtres de tant d'années, par lesquels vous vous êtes épuisé pour instruire et enrichir par vos écrits nos contemporains, sont placés au rang dont ils sont dignes par celui qui est le premier de tous les mortels. Ainsi, pourvu que votre mauvaise santé ne vous fasse point obstacle, j'ai l'espoir que vous obtiendrez tout ce qu'il y a de plus haut en dignité et en honneur. En conséquence, mon cher Érasme, je vous exhorte à prendre soin de votre santé et à vous conserver et pour nous qui vous aimons de tout notre cœur et pour la fortune qui se prépare gaiement à vous servir. »

En effet, Louis Berus, avec la lettre du pontife, portait les propositions les plus magnifiques. Érasme ne put qu'être flatté des sentiments du chef de l'Eglise à son égard; mais il était bien résolu à repousser toute charge et toute dignité.

Voici ce qu'il écrivait à Barthelemy Latome, professeur au

Collége de France : « J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de Paul III, pleine d'une merveilleuse bienveillance et des témoignages les plus flatteurs pour moi... Écoutez maintenant ce qui vous fera rire. D'après le conseil de Louis Berus, j'avais écrit au pontife. Paul III, avant d'ouvrir la lettre, parla de moi en termes très honorables, et comme il avait résolu d'appeler dans le collége des cardinaux quelques hommes instruits en vue du futur concile, Érasme a été aussi proposé : *Herbe sauvage parmi les légumes.* On opposait des empêchements, sa santé incapable de remplir les devoirs d'une telle dignité et aussi l'exiguïté de sa fortune ; car on dit qu'il existe un décret pour éloigner du cardinalat ceux dont le revenu annuel est au-dessous de trois mille ducats. Maintenant il s'agit de me charger d'évêchés, pour que je puisse avoir un revenu suffisant et recevoir le chapeau de cardinal... C'est une robe brillante pour un chat, comme dit le proverbe... J'ai à Rome un ami qui travaille tout particulièrement dans ce but, malgré mes réclamations et mes refus bien décidés dans lesquels je persisterai toujours. Je ne me soucie ni de bénéfices ni de pensions, moi, homme d'un jour, attendant la mort à tout instant, la souhaitant même, tant sont cruelles mes souffrances par moments ! A peine est-il sûr pour moi de mettre le pied hors de ma chambre. Je ne puis même sans péril regarder au dehors un âne qui passe ; et en cet état de santé, l'on veut me pousser de force à briguer des charges et des chapeaux !... J'entreprendrais maintenant de lutter avec des compétiteurs oisifs, énergiques, puissants, pour mourir riche ! Bœuf, je ne me laisserai pas imposer le bât !... Cependant l'illusion du pontife à mon égard et son affection pour moi m'ont été très agréables. »

« Les Romains, disait-il à Goclenius, prétendent, que je veuille ou non, me combler de revenu, pour que je devienne bientôt cardinal ; car il est question de cela sérieusement. Le pape est merveilleusement porté pour moi, et six cardinaux y travaillent avec zèle, aidés par l'ambassadeur du roi de

Portugal. » « Le souverain pontife, lisons-nous dans une autre lettre, veut me couvrir d'or. Déjà il m'a confié la prévôté de Deventer (1) après avoir écarté spontanément toutes les harpies. Pour moi, je suis résolu, quand même il m'offrirait dix évêchés, à ne pas en accepter un seul, et c'est ce que j'ai écrit bien des fois à mes amis de Rome, qui s'agitent pour cette affaire. Moi qui vais bientôt mourir, j'accepterais un fardeau que j'ai toujours refusé ! »

Son état de santé, bien loin d'être meilleur, s'aggravait de jour en jour. Il écrivait à de Goès, le 21 mai 1535 : « Mon âme se prépare à quitter cette misérable demeure. Quelques-uns de mes amis m'ont précédé : Martin David, mon ancien hôte, à Bruxelles ; Pierre Gilles à Anvers ; ici Botzemus... Moi, j'ai horriblement souffert au point d'exciter déjà l'appétit de quelques vautours. Si je veux vivre, je dois m'abstenir entièrement d'écrire et même de toute étude. Pour moi cependant, ce n'est pas vivre que de vivre sans le commerce des lettres et dans de continuelles souffrances. Mais nous sommes tous dans la main du Seigneur. »

(1) *V.* la note V.

CHAPITRE XXXV

Retour d'Érasme à Bâle. — Le *Prédicateur*. — Sa mort.

Lorsqu'Érasme reçut la lettre de Paul III, il n'était plus à Fribourg. La maladie l'avait éprouvé très rudement jusqu'au mois de mai. Epuisé par ces souffrances presque continuelles, il avait changé d'air. C'était le remède suprême dans les maladies désespérées. Au mois d'août 1535, il se fit porter à Bâle dans une sorte de chariot à l'usage des femmes. Dans l'espoir de son retour, on avait préparé une chambre, comme il la désirait. Ce n'était pas seulement dans l'intérêt de sa santé qu'il s'était décidé à ce déplacement. On imprimait enfin son *Traité de la prédication;* et cet ouvrage décousu, incomplet même, aurait pu difficilement être achevé, s'il n'avait pas été présent.

Il sentit le besoin de justifier ce retour dans une cité où régnait la réforme. Il en parlait ainsi à l'évêque de Cracovie : « Cette ville que j'avais laissée un peu dans le trouble, il y a près de sept ans, je l'ai touvée fort tranquille et revenue à des mœurs sages et bien réglées. Je n'ignore pas la diversité des opinions humaines et les sentiments du plus grand nombre trop porté à soupçonner le mal ; mais je pense avoir acquis par mon expérience et mon instruction le privilége de vivre sans péril en un lieu quelconque ; et pourtant je ne me suis pas *traîné hors de mon nid* dans l'intention de fixer pour toujours ma résidence à Bâle, à moins d'y être contraint par une invincible nécessité. Mais j'avais résolu, si mon audace

avait peu de succès, de me retirer à Fribourg dans la maison assez belle que j'ai achetée. Si au contraire le changement d'air me réussissait, je tournais ma pensée vers le Brabant ou vers la Bourgogne.

« Sans parler de beaucoup d'autres motifs, je suis appelé en Brabant par la cour de l'Empereur, et mon salaire est tout prêt, si je reviens. Il y a longtemps, à l'époque où j'avais résolu d'aller en Bourgogne, Charles V m'a recommandé assez expressément par une lettre au Sénat et au Clergé de Besançon. D'ailleurs, sans les vins de Bourgogne, ma santé est sur-le-champ en péril. J'aurais pu négliger l'inconvénient des grands frais pour le transport, si, en route, ils n'étaient pas bus en grande partie par des conducteurs sans foi ou viciés par le mélange... L'air de Fribourg m'a toujours paru peu favorable à mon corps délicat, et la maison même, quoique jolie, m'était un peu suspecte. Ici je vais un peu moins mal ; car tout espoir d'aller bien, du moins en cette vie, m'a été enlevé. Dès mon enfance, j'ai eu le corps délicat, d'un tissu très peu serré, comme disent les médecins. Aussi étais-je plus facilement incommodé par les injures de l'air ; mais la vigueur de l'âme négligeait ou surmontait ces incommodités. Maintenant que les fatigues, mais plus encore tant d'atteintes mortelles de la gravelle, ont épuisé mes forces, il est naturel que ce corps, devenu de jour en jour plus ténu, soit plus facilement blessé par la mauvaise influence de l'air. Je deviens tellement homme du ciel que je me trouve mieux ou plus mal à tout changement céleste ; mais on supporte plus aisément les maux qui ne peuvent être de longue durée. »

Un peu auparavant, il écrivait au portugais de Goès : « Je puis vous donner ma maison de Fribourg. Je suis encore à Bâle pour la publication de mon *Prédicateur;* et je suis fort incertain si je dois retourner à Fribourg; tant sont nombreuses les raisons qui me le conseillent ou qui m'en dissuadent. » Dans une lettre à Goclenius, il se plaignait aussi, mais sans le

nommer, d'un faux ami (1) qui dans cette ville ne lui permettait d'avoir ni servante ni domestique honnête. L'amélioration de sa santé se maintenait encore au mois de septembre. « Je vais ici un peu mieux, écrivait-il; en conséquence, j'y passerai l'hiver, peut-être pour gagner la Bourgogne qui est tout près, au printemps prochain, si Dieu le veut : car bien que j'aie autour de moi des amis très sincères, comme je n'en avais pas à Fribourg, cependant à cause de la différence de religion, j'aimerais mieux finir ma vie ailleurs. »

Il envoya d'abord à Fribourg une procuration pour la vente de sa maison. Puis il dépêcha son domestique Gilbert Cousin pour vendre le mobilier et congédier la servante à des conditions généreuses. « Ce n'est pas un profit médiocre, disait-il, que d'éviter un procès avec de l'argent! » Un homme fort distingué, appelé Pierre Rich, acheta la maison. En considération de son mérite et par égard pour Berus, son ami intime, Érasme accepta ses offres, sans y rien changer. « Je ne veux pas, écrivait-il à Berus, relever avec ostentation ce que je fais de bon cœur; mais je ne craindrais pas de jurer que j'ai dépensé plus de cent florins pour les cheminées, les fenêtres, les parquets, la réparation des toits et des portes. Les ouvriers et le tribun m'ont traité en étranger... Je me débarrasse de ma maison argent comptant, quoique avec quelque perte, d'autant plus volontiers, que je m'arrête ici seulement comme les matelots qui ont coutume de jeter l'ancre jusqu'au retour du vent. A peine comprenez-vous ce langage figuré, vous qui peut-être n'avez jamais eu affaire à la mer. »

On voit qu'il s'attachait à faire croire qu'il ne voulait pas se fixer à Bâle. Il semble, du reste, que le projet de se rendre en Bourgogne était sérieux. On lit dans une lettre écrite à l'official de Besançon : « Chose que je croyais à peine possible, j'ai quitté mon nid. Je me suis abattu ici pour reprendre mon vol vers vous, après avoir retrouvé des forces. Mais le pluvieux septembre m'a forcé de séjourner dans cette ville. »

(1) Glareanus.

Sur ces entrefaites, Gilbert le quitta. Depuis longtemps, son départ était résolu. « Il est déjà chanoine, écrivait Érasme à de Goès; il chantera la messe. » Quand Gilbert partit, il voulut être généreux. Il eût souhaité le voir rester jusqu'au printemps, afin de partir avec lui pour la Bourgogne. Gilbert y était assez disposé; mais il avait cédé à certains désirs ou à certaines craintes de ses parents. Érasme avait fait le sacrifice de sa commodité, pour ne pas s'opposer à la piété filiale. Il écrivait à l'abbé de *Mont-Sainte-Marie*, parent et bienfaiteur de Gilbert : « Quels progrès il a faits dans les lettres; votre sagesse en jugera. De notre avoir, quoique petit, nous lui avons donné assez pour qu'il n'ait pas à se plaindre de notre avarice, je le crois du moins. Cependant je suis prêt à servir ses intérêts toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Son âge et son talent l'appellent à une plus grande destinée; pour moi, il ne me reste qu'à décliner de jour en jour. »

Le motif allégué pour justifier son retour à Bâle, c'était, nous l'avons dit, la publication du *Prédicateur*. Cet ouvrage était depuis longtemps sur le métier. Il écrivait à Barthélemy Latome : « Puisse-t-il paraître sous de bons auspices? car pour moi, le sujet ne m'a jamais souri.» — « Il n'est pas encore poli, disait-il dans une autre lettre; mais j'ai mieux aimé le publier ainsi que de laisser un enfant posthume; car je sais avec quelle bonne foi on traite les ouvrages des morts. » Il avait promis ce livre à l'évêque de Rochester, sans croire faire une promesse sérieuse ; mais ce prélat et beaucoup d'autres personnages l'avaient souvent pressé de la remplir. Il s'y était enfin décidé. « Quelle sera la fortune de l'ouvrage? ajoutait-il, je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que jamais sujet n'a été plus opposé à mon génie. J'ai mieux aimé pourtant courir la chance que de paraître mal tenir ma promesse. » Il préparait aussi une édition complète d'Origène; mais elle ne

fut donnée au public qu'après sa mort par les soins de Rhenanus.

Pendant qu'Érasme luttait contre les souffrances de la maladie ou contre les ennuis d'une œuvre entreprise à contre cœur, il recevait des nouvelles plus ou moins sinistres de divers points de l'univers troublé. La ville de Munster, métropole de la Westphalie, avait été prise d'assaut. On avait tué, disait-on, tous ceux qui avaient plus de douze ans. « Le nouveau pape, écrivait-il, paraît songer sérieusement au concile; mais je ne vois pas comment il pourra se réunir au milieu d'une si grande discorde entre les princes et entre les pays. Toute la *Germanie inférieure* est infectée par la secte des anabaptistes. Dans la haute Allemagne on ferme les yeux. Ils affluent ici par troupes. Certains d'entre eux gagnent l'italie. L'empereur attaque la Goulette. A mon avis, il y a plus de péril du côté des anabaptistes. Je ne crois pas que la France soit tout à fait pure de ce mélange vicié; mais ils se taisent en ce pays par crainte du bâton. »

Aux yeux d'Érasme, la catastrophe de Munster avait comprimé un peu ce fléau contagieux plutôt qu'elle ne l'avait étouffé. « Le Seigneur sait où ceci aboutira, disait-il...; ce ne sont pas seulement des luttes de paroles. Les *rebaptisés* s'avancent hardiment par le fer et le sang; ils s'emparent des cités par embûches, par ruse et par force. Ils contraignent les gens par le meurtre et la violence à se joindre malgré eux à leur secte. Ils créent des rois et des reines, établissent des lois nouvelles au gré de leur caprice. » Comme si ce n'était pas assez de ce fléau, la peste se montrait dans un grand nombre de villes d'Allemagne, à Wittemberg, à Augsbourg, à Strasbourg et ailleurs encore.

Érasme n'était pas seul à s'effrayer. Barthélemy Latome lui écrivait de Paris : « Tous les gens de bien désirent vivement le concile. S'il ne s'assemble pas enfin, on ne peut envisager sans effroi l'abîme où ces excès peuvent aboutir... Si le mal gagne la France, bon Dieu ! quelle tempête nous verrons ! » L'hiver précédent, on avait sévi rigoureusement à Paris contre certains hommes qui avaient excité de grands troubles. Ils menaçaient le monarque lui-même, s'il ne cessait de persécuter *la parole de Dieu*. Ils avaient affiché des placards partout et même à la porte de la chambre du roi. Par suite de ces excès, les Allemands qui se trouvaient à Paris avaient tous couru un grand péril. Aucun cependant n'avait été en danger de perdre la vie. Vingt-quatre personnes environ avaient été mises à mort par divers supplices. La terreur était grande. On avait devant les yeux des choses capables de glacer d'effroi : les chaînes, les prisons, les tortures, les bûchers. On voyait des hommes suspendus en l'air et brûlés vifs par les flammes allumées au-dessous d'eux. On entendait les clameurs de la foule qui insultait et injuriait les condamnés au milieu des supplices mêmes avec une grande barbarie. Beaucoup avaient fui, et parmi eux se trouvaient plusieurs nobles personnages. « *Le lion rugira; qui ne tremblera point?* » disait Érasme, répétant les paroles du prophète. François Ier, devenu plus clément, en avait rappelé quelques-uns, leur avait rendu leurs biens et leur avait laissé, à ce qu'on disait, le choix entre les croyances, à la condition de ne pas troubler l'ordre du royaume. On racontait aussi que le roi d'Angleterre et le pape avaient conseillé cette modération.

Par une étrange vicissitude, le fougueux Bedda, ce violent ennemi d'Érasme, avait été mis en prison pour avoir parlé contre la vérité et contre le roi. Il dut faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame en présence d'un grand concours de peuple. Après cet acte public, il fut retenu en prison pour être relégué dans quelque monastère, où et quand il plairait au souverain (1).

Mais de tous les événements funestes qui marquèrent cette année, le plus tragique fut la catastrophe d'Angleterre.

(1) Il mourut au mont Saint-Michel en 1537.

Érasme en reçut la première nouvelle par le Brabant. Il écrivait à Damien de Goès : « Le roi d'Angleterre sévit contre certains moines. Il tient en prison depuis longtemps l'évêque de Rochester et Thomas Morus. Ce n'est que trop vrai. Ceux qui viennent du Brabant disent qu'ils ont été mis à mort tous les deux. Je souhaiterais que ce fût un faux bruit. » Il y avait beaucoup de froideur dans ces paroles. Il y en avait encore davantage dans ce qu'il écrivait à Barthélemy Latome. « Une terreur semblable à celle des Parisiens, pour une cause différente, s'est emparée de l'âme des Anglais : on a puni de mort certains moines parmi lesquels s'en trouvait un de l'ordre de sainte Brigitte qui fut traîné par terre, puis suspendu en l'air. Ensuite on lui arracha le cœur et on le coupa en quatre. D'après un récit accrédité et vraisemblable, à la nouvelle de la promotion de l'évêque de Rochester au cardinalat, le roi se serait hâté de le tirer de prison et de lui faire trancher la tête. *C'est ainsi qu'il lui a donné le chapeau rouge.* Il est trop vrai que Morus est depuis longtemps en prison et que ses biens ont été confisqués au profit du trésor royal. On disait aussi qu'il avait été livré au dernier supplice. Mais ce n'est pas encore certain. Plût à Dieu qu'il ne se fût jamais mêlé d'une affaire si périlleuse et qu'il eût laissé aux théologiens une cause théologique ! Mes autres amis, qui de temps en temps daignaient m'envoyer des lettres et des présents, maintenant par peur, n'écrivent rien, n'envoient rien, ne reçoivent rien de personne, *comme si un scorpion dormait sous toute pierre.* »

Il parlait mieux de ce lamentable événement à l'évêque de Cracovie : « Ce qui est arrivé à l'évêque de Rochester et à Thomas Morus, deux hommes tels que l'Angleterre n'en eut jamais de plus vertueux et de meilleurs, vous l'apprendrez par le fragment de lettre que je vous envoie. Il me semble que ma vie s'est éteinte avec Morus, tant nous étions une seule âme en deux corps. » Il fit passer le même récit à Damien de Goès. « Je vous envoie, lui disait-il, une histoire vé-

ridique où des Anglais qui reviennent d'Angleterre, et qui ont assisté à ces événements, assurent qu'il n'y a rien de faux. Seulement le nombre des chartreux livrés au supplice est moins grand. » La lettre élevait ce nombre à quinze. Elle fut rédigée, pour ce qui concernait la mort de Morus, d'après une relation écrite et, pour le reste, d'après des rumeurs et des lettres venues principalement de Flandre. Elle porte le nom de Nucerinus et est datée de Paris, le 23 juillet 1535. Il est moralement certain qu'elle a été écrite par Érasme lui-même. On y trouve son esprit, sa pensée et son style. Dans cette page d'une simplicité sublime est racontée la mort héroïque d'un ami de tous les temps. Comment ne pas reconnaître la plume d'Érasme dans ce passage? « Cette bonté de nature a gravé Morus si profondément dans les cœurs que tous le pleurent comme un père ou un frère qui n'est plus. J'ai vu moi-même les larmes d'un grand nombre de personnes qui n'avaient jamais connu Morus, qui n'en avaient reçu aucun bienfait. Moi aussi, pendant que j'écris ces lignes, malgré moi, malgré mes efforts, les larmes s'échappent de mes yeux. Quelle doit être maintenant, pensez-vous, la douleur d'Érasme lié avec Morus d'une amitié si étroite que c'était une âme en deux corps?... En vérité, je crains terriblement que ce bon vieillard ne survive pas à son cher Morus, si toutefois il est encore parmi les vivants (1). »

Mais si l'ami sincère et l'écrivain supérieur se montrent dans ce pathétique récit, les côtés faibles d'Érasme se trahissent dans la même lettre. « Un autre sentiment, dit-il, agit sur Morus et sur l'évêque de Rochester; c'est que pour des hommes bien nés, délicatement élevés, entourés d'honneur, la prison, ce n'est pas la vie; c'est une mort plus longue et plus cruelle. Pour moi, si j'avais conseillé le roi, infirme d'esprit que je suis, j'aurais fait tous mes efforts pour lui persuader, au nom de sa clémence accoutumée et des autres vertus qui

(1) *V.* les *Études sur la renaissance*, de M. D. Nisard.

avaient jusque-là recommandé et fait aimer son nom chez toutes les nations, d'épargner ces grandes lumières de l'Angleterre, célèbres dans le monde entier... D'un autre côté, si ceux qui ont péri m'avaient consulté, je leur aurais conseillé de ne pas s'opposer ouvertement à l'assaut de la tempête... Il faut savoir mourir pour la vérité, dira quelqu'un. Oui, mais non pour toute vérité. Si un tyran vous commande d'abjurer le Christ ou de donner votre tête, il faut donner votre tête. Autre chose est se taire, autre chose est abjurer... Mais je fais sottement, moi qui ose discuter des questions si ardues, sans avoir assisté aux conseils des monarques. » C'est bien là l'ironie *érasmienne*. On sent en même temps l'homme à qui la nature avait refusé l'héroïsme des sentiments.

Dans la préface du prédicateur adressée à l'évêque d'Augsbourg et datée du 6 août 1535, il parlait aussi en bons termes de ses deux amis, qui avaient été ses bienfaiteurs. Quelques-uns trouvèrent cependant que la mention qui était faite de Morus et de l'évêque de Rochester n'était pas digne de si grands hommes, disant qu'il aurait dû traiter plus longuement une telle matière. Damien de Goès lui fit savoir de Padoue que ses très nombreux et savants amis s'étonnaient surtout de ce qu'il ne célébrait point par ses écrits la mort de Thomas Morus. — Érasme, de son côté, croyait avoir écrit avec un courage presque téméraire. Dans une lettre à l'official de Besançon, il est question des *nouveaux martyrs*.

Des rumeurs moins tristes arrivaient de l'orient et du midi. Le Turc et le Vayvode avaient envoyé un ambassadeur à Ferdinand qui semblait tout porté à la paix. C'était sagesse, dans l'état où se trouvaient les affaires de l'Allemagne et de la Hongrie. Vers le milieu d'août, deux sœurs, la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, et la reine de France, avaient dû avoir une entrevue à Cambrai. « Nous verrons, disait Érasme, ce qu'enfantera ce petit *sénat* de femmes. Puisse-t-il prendre des résolutions plus salutaires que celui où jadis, à Rome, présidait la mère d'Héliogabale ! » Pessimiste comme le sont

presque tous les vieillards, il ne croyait guère au succès de l'expédition de Charles V contre Tunis. « Ici, comme chez vous, écrivait-il à de Goès, circulent beaucoup de bruits sur l'Afrique. Pour moi, je crains qu'il ne nous vienne d'Afrique quelque chose de nouveau plutôt que quelque chose d'heureux. Je me laisse peu émouvoir par de tels contes. » Cependant des lettres nombreuses, se joignant aux bruits publics, annoncèrent les victoires de Charles V. « Je ne crois pas, écrivait-il à l'évêque de Cracovie, que tout cela soit vain... Le peuple des états de l'Empereur, en beaucoup d'endroits, allume des feux de joie en témoignage d'allégresse. On a fait de même à Rome. Toutefois le pape a refusé d'y prendre part lui-même, tant qu'il ne serait pas informé par une lettre de Charles V. Un bruit constant, c'est que la goulette, débris de l'ancienne Carthage, a été emportée d'assaut, et je crois que c'est vrai ; le reste est douteux. » Bientôt on apprit avec certitude le triomphe de Charles V. Un ami lui en transmit de Rome les détails. Un peu plus tard, ce même personnage lui envoya un plan figuré de Tunis et du siége. Le retour de l'Empereur victorieux en Italie était même annoncé.

Érasme s'était porté assez bien pendant l'été. Il roulait même dans son esprit le projet de se rendre par le Rhin en Brabant où l'avaient appelé à plusieurs reprises la reine Marie et la cour des Pays-Bas. Mais vers l'automne, la maladie articulaire avec laquelle il avait déjà lutté à Fribourg, le cloua tellement chez lui qu'il se leva rarement de son lit et ne quitta sa chambre qu'une fois. Cependant, au milieu des souffrances qui torturaient ses membres, il ne cessa jamais d'écrire : témoin le petit *Livre sur la pureté de l'Église* et la *révision* d'Origène. Les premiers froids le saluèrent d'une horrible façon. Il n'était pas encore remis, lorsque des tourbillons de vent qui s'élevèrent, abattirent ses forces. « A partir de ce moment même, écrivait-il à Gilbert, j'avais commencé à me bien rétablir. Nulle trace de douleur : point de rhume au cerveau ; mon estomac prenait de jour en jour plus de force ;

mais voilà que N... vint me rendre visite après dîner et me tint trois heures assis auprès du feu, discutant sur les dogmes de la foi. Cette application et cette longue séance devant le feu renouvelèrent tout mon mal, car l'une et l'autre chose me sont très funestes. Il n'aurait pas fini avant la nuit, si, rompant la conversation, je ne l'avais congédié. Mais bientôt je sentis dans le derrière de la tête les vapeurs d'une mauvaise digestion, un bourdonnement pénible dans les deux oreilles et une grande faiblesse d'estomac. Maintenant je n'ai plus ces horribles douleurs ; mais pourtant je reste presque toujours au lit, excepté pendant trois heures à l'entour du dîner et autant à l'entour du souper. » A ses maux anciens s'ajouta un mal nouveau. L'extrémité de l'épine dorsale s'ulcéra, comme il arrive assez souvent à ceux que la maladie retient dans leur lit.

Gilbert ne regrettait pas moins son ancien maître qu'il n'en était regretté. Érasme s'était d'abord étonné de son silence. Il n'avait pas été loin de penser que le nouveau chanoine, enivré par le succès, l'avait oublié. Une lettre de Gilbert le détrompa. Il n'était pas enivré, loin de là; il était malheureux. Érasme plaignit son infortune et fut touché de son affection. Il lui répondit : « Si le bonheur de vivre avec moi vous semble aussi grand que vous le dites avec une aimable exagération, sachez que ma maison vous est ouverte encore maintenant. Je n'ai appelé auprès de moi personne, excepté Lambert, jeune homme de mœurs excellentes et très propre au service de la chambre. Après cette interruption de notre vie commune, nous serons plus agréables l'un à l'autre. Vous aurez moins de travail : en raison de vos sentiments, je vous traiterai désormais comme un ami, et vous éprouverez ma libéralité devenue pour vous un peu plus large. Si je viens à mourir, j'aurai soin de vous laisser une portion assez importante de mon héritage. Voyez de votre côté ce que vos parents et vos affaires vous permettent. Vos parents ont en vue leur intérêt plutôt que le vôtre. Ils cherchent une

colonne sur laquelle s'appuie votre maison affaissée... Ils veulent toujours commander et ne se rappellent pas pourquoi chez les Romains les enfants ont été appelés *liberi*. Le respect et l'amour doivent être perpétuels, mais non le commandement... Si votre âme est entraînée vers la vie religieuse, obéissez à l'esprit qui vous inspire. Si au contraire elle a de la répugnance pour cet état avant l'âge convenable, et qu'il ne vous plaise pas, ou qu'il ne vous soit point permis de revenir habiter avec moi, vous pourrez, chez Damien de Goès, vous appliquer aux études assez commodément. Si ma recommandation peut vous être utile soit auprès de lui, soit auprès d'autres, sachez que je ne vous ferai jamais défaut. Si vous vous retirez ici, je voudrais que ce fût au plus tôt. Pour moi, je pense à votre chère Bourgogne, mais je crains que ma mauvaise santé ne me tienne enchaîné ici... Voilà franchement exprimés mes sentiments pour vous et mes conseils sans fard. Le reste dépendra de votre décision. »

Gilbert ne résista pas à des offres si engageantes, mais il était retenu par une affaire juridique. Érasme invoqua le secours de ses amis de Besançon pour l'aider à s'en dégager. Le trésorier François Bonvalot lui avait fait présent d'un vin exquis, et ce n'était pas la première fois. En le remerciant, Érasme lui demanda un nouveau service, plus agréable que tous les autres. « Le poids de la vieillesse, lui disait-il, se fait sentir de plus en plus sur moi. La maladie me tourmente avec plus de violence. J'ai un besoin pressant du secours de Gilbert qui, ayant vécu plusieurs années avec moi, connaît toutes mes habitudes. Mais, à ce que j'apprends, il est enveloppé chez vous dans les embarras de je ne sais quelle affaire litigieuse dont, avec votre aide, il pourra facilement se dégager. Il acceptera toutes les conditions, pourvu qu'elles soient un peu équitables... Ici, je vous assure, il n'y a rien à redouter des sectes. Personne n'a pour nous des paroles fâcheuses, et je ne voudrais pas avoir chez moi quelqu'un qui fût infecté des nouveaux dogmes. Que si Dieu me donne assez de force

pour me transporter à Besançon, Gilbert me sera bien nécessaire, car l'autre domestique ne sait pas parler français. » La mort d'Érasme ne permit pas à Gilbert de retourner auprès de son ancien maître.

Il venait de perdre plusieurs amis. « Mes vieux amis s'en vont, écrivait-il. Je dois m'en procurer d'autres qui prennent leur place. En Pologne est mort Pierre Tomicius, évêque de Cracovie; à Fribourg, Zazius; en Angleterre, la mort les a tous enlevés, ou la crainte a fermé leur cœur. Ceux à pensions s'excusent. Cependant, contre mon attente, je ne sais dans quelle pensée, Thomas Cromwell, secrétaire du roi, qui maintenant a le plus de pouvoir auprès du souverain, m'a envoyé en don vingt angelots; l'archevêque de Cantorbéry, dix-huit; celui de Lincoln, quinze : aucun d'eux pourtant n'a écrit. Le seul Bedillus (1) a osé le faire, et Eustathius, ambassadeur de Charles V, est plus libre qu'il n'est utile peut-être. Je crois que les Anglais n'avaient pas lu encore la préface de notre *Prédicateur*. » On éprouve un sentiment pénible, quand on voit Érasme recevoir ainsi de l'argent de toutes mains, même de celles qui avaient fait tomber les têtes de son ami Morus et de son bienfaiteur l'évêque de Rochester. Il se fit plus d'honneur en payant un juste tribut de reconnaissance à l'évêque de Cracovie dans une lettre adressée à son parent André Critius, devenu archevêque de Gnesne. « On peut sans péril louer les morts, disait-il. L'éloge n'enfle pas ceux qui sont loués et le panégyriste n'a pas à craindre le reproche de flatterie. »

La mort de tant d'amis, non moins que le mauvais état de sa santé, l'avertissait de mettre ordre à ses affaires. Il consacra quelques jours à passer en revue les amas fort confus de ses papiers. Il désirait détruire certains écrits que d'autres seraient tentés de publier après sa mort, ou même de son vivant. « Et pourtant, disait-il, tout ce qu'on écrit n'est pas

(1) Ancien secrétaire de Warham.

bon à publier. » Dans le coffre qu'il visitait, avaient été déposés un grand nombre d'écrits composés au sortir de l'adolescence d'une main tout autre que celle dont il usait maintenant. « On excuse le vol littéraire, ajoutait-il; mais ce vol n'est pas plus excusable que celui du tailleur qui vole un morceau d'étoffe, du voiturier qui fraude sur le vin, du meunier qui dérobe de la farine... Est-ce un attentat médiocre que de publier ce que l'on voulait cacher au public, en diffamant le nom d'autrui?... Que de crimes dans un seul acte! Vol, sacrilége, faux, libelle diffamatoire, perfidie. » Ainsi parlait Érasme dans un avertissement adressé au lecteur. Ayant trouvé beaucoup de lettres très affectueuses de presque tous les monarques de l'Europe, de ducs, de cardinaux, d'évêques, de papes, de personnages éminents par la science, il voulut en publier quelques-unes pour faire connaître au monde quels étaient ses *compagnons de bouteille, comme disaient certains hommes avec une médisante bouffonnerie qu'ils prenaient pour de la faconde*. Il choisit seulement celles qui avaient été écrites, non par des secrétaires, mais par ces personnages eux-mêmes.

En fouillant dans ses papiers, il avait été surpris de voir que parmi tant de lettres, appartenant la plupart aux dix dernières années, il s'en trouvait si peu dont les auteurs fussent encore vivants. Cette remarque lui avait rappelé la fragilité humaine. En faisant cette revue, il disait de temps en temps : Celui-là aussi est mort, et enfin il prononça ces paroles : « Moi, non plus, je ne désire pas vivre plus longtemps, s'il plaît ainsi au Christ, mon seigneur. » Pendant qu'il prenait congé du public, l'avertissant qu'il ne devait pas admettre comme son ouvrage tout ce qu'on pourrait publier sous son nom, ses ennemis continuaient de l'attaquer avec une extrême violence, Scaliger avait lancé contre lui un nouveau libelle; Pierre Cursius en avait fait autant.

Mais le dénoûment suprême approchait. La maladie articulaire qui s'était calmée quelque temps, l'avait repris de nouveau

et torturé d'une manière affreuse; à tel point qu'il ne pouvait remuer. Ses souffrances, diminuant un peu, lui avaient permis de changer de place, mais sans marcher. Puis il avait pu se traîner avec des béquilles qui lui servaient de soutien. Languissant, abandonné de ses forces, la dyssenterie, mal pernicieux, le tourmenta près d'un mois entier. Sentant sa fin approcher et donnant, comme toujours, dit Rhenanus, des marques éclatantes d'une patience chrétienne et d'une âme religieuse, par lesquelles il témoignait mettre toute sa confiance dans le Christ, il répétait sans cesse : « O miséricorde de Jésus! Seigneur, délivrez-moi; Seigneur, terminez mes souffrances; Seigneur, ayez pitié de moi; et en allemand, *lieber God*, bien aimé Dieu ! Il s'éteignit enfin au milieu de la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Selon Rhenanus, il ne prononça pas d'autres paroles (1), conservant jusqu'à la fin son entière raison. Au milieu de ses cruelles souffrances, l'enjouement qui lui était naturel ne l'abandonna pas. Peu de jours avant sa mort, Boniface Amerbach, Jérôme Froben et Nicolas Episcopius (2) étant venus le voir, il leur rappela les trois amis de Job et leur demanda en souriant où étaient les vêtements déchirés et les cendres qu'ils devaient répandre sur leur tête.

La foule immense, qui se pressa pour visiter ses restes, montra quels regrets il avait laissés dans le public. Les étudiants portèrent son corps sur leurs épaules à l'Église cathédrale; et là, auprès des degrés par lesquels on monte au chœur, à gauche du temple, vers l'endroit où était la chapelle de la Vierge, avant la Réformation, il fut enseveli avec honneur. Non-seulement le consul, mais la plupart des sénateurs assistèrent à ses funérailles. Aucun professeur, aucun étudiant n'y manqua. Il voulut par son testament secourir

(1) D'après le témoignage de son domestique de chambre, Lambert Coomans, plus tard chapelain et ami du cardinal Van Enkewoerd, il disait aussi de temps en temps : « *Mater Dei, memento mei.* »

(2) N. Episcopius avait épousé Justine, fille de Jean Froben.

V. la note X, à la fin du volume.

trois classes de personnes, les pauvres, invalides par l'âge ou la maladie, les jeunes filles sans dot, pour venir en aide à leur vertu, et les jeunes gens sans fortune, appliqués à l'étude et de belle espérance. « D'autres, dit Rhenanus, consacrent leur avoir à la construction et à l'ornement des basiliques; Érasme aima mieux consacrer aux temples vivants de Dieu les biens qu'il conservait à sa mort. Il laissa quelques legs particuliers à ses amis intimes. B. Amerbach, institué héritier fidéi-commissaire, exécuta loyalement les volontés du testateur avec le concours de J. Froben et de N. Episcopius qui lui avaient été adjoints comme exécuteurs testamentaires. Il fit élever à sa mémoire une colonne en marbre rhétique dans la cathédrale de Bâle à côté de la pierre qui recouvrait son tombeau et sur laquelle était un terme sculpté. Le testament était écrit de la main d'Érasme et scellé de l'empreinte de son anneau, présent de l'archevêque de Saint-André (1). »

Sa taille n'était pas élevée, sans être notablement petite. Son corps frêle, mais assez bien pris, était d'une délicatesse extrême et sensible aux moindres variations de l'air ou du régime. Sa peau et son teint étaient blancs. Ses cheveux dans sa jeunesse tiraient sur le blond. Il avait les yeux pers, le visage enjoué, la voix grêle, la langue bien déliée, la mise honnête et grave qui convenait à un conseiller de l'empereur, à un théologien, à un prêtre. Il fut très constant dans ses amitiés. Naturellement irritable, il se laissait fléchir aisément. Il était libéral envers les pauvres auxquels il faisait toujours donner par son domestique en revenant de la messe et partout ailleurs, mais surtout large, bienfaisant, généreux envers les jeunes gens pauvres de belle espérance et de bon naturel, qui s'adonnaient aux lettres. Dans la vie commune, il était poli, agréable, sans hauteur et sans morgue, en un mot aimable de tout point. Il tenait à plaire et regrettait de ne

(1) B. Amerbach écrivit l'épitaphe que l'on voit dans la cathédrale de Bâle, au-dessous du buste d'Érasme.

V. la note Y, à la fin du volume.

pas s'être fait appeler *Erasmius*, mot qui veut dire aimable, et non Érasme, mot qui signifie aimé ou objet d'amour (1).

Relevant d'une maladie presque mortelle, il écrivait : Peut-être l'envie se taira sur mon tombeau. Elle se tut en effet un moment, quoique d'assez mauvaise grâce. Scaliger et Dolet regrettèrent leurs fureurs. Le premier lui consacra même cette épitaphe, qui était une véritable apothéose.

TOI AUSSI TU MEURS, Ô ÉRASME! AH! POURQUOI ME QUITTER,
AVANT QUE J'AIE FAIT MA PAIX AVEC TOI?
TU MEURS, TOI DONT LE MONDE TROP PETIT NE POUVAIT ÉPUISER
LES FOUDRES VENGERESSES, LANCÉES PAR UN GÉNIE SUBLIME!
MAINTENANT QUE TON AME ÉLOQUENTE, EMPORTÉE VERS LES CIEUX,
A ÉTÉ REÇUE DANS LE SEIN JOYEUX DU TRÈS-HAUT,
MOI, QUI ME RIAIS DES COUPS DE LA MORT INSENSÉE...
INTERDIT, ÉPOUVANTÉ, JE TREMBLE EN VOYANT
QUE LES PLUS GRANDES DIVINITÉS PEUVENT MOURIR.

(1) *V.* la Lettre de B. Rhenanus à Charles V et la préface de l'édition d'Origène.

NOTES

A

Presque toutes les lettres dans lesquelles Érasme fixe l'époque de sa naissance, donnent l'année 1466; voir la lettre CC, qui est du 15 février 1517; la lettre CCVII, du 26 février 1517; la lettre CCLXIII, du 24 août 1517; la lettre CDV, du 17 avril 1519; la lettre CDXXXV, où il est dit que Colet était plus jeune qu'Érasme de deux ou trois mois, et la lettre DCLXXI, où l'on voit que Colet avait accompli presque sa cinquante-troisième année, quand il mourut dans l'été de 1519.

Théodore de Bèze (Icones), Chitreus (Saxonia), se prononcent pour 1466. L'*épitaphe de Bâle*, qui fait mourir Érasme déjà septuagénaire, *jam septuagenarius*; la *Défense contre Cursius*, qui lui donne près de quarante ans, à l'époque de son voyage en Italie, témoignent aussi en faveur de la même année.

Toutefois, les magistrats de Rotterdam, qui lui ont érigé une statue en 1622, ont adopté dans l'inscription l'année 1467. Calchreuter et Jean Hérold, qui écrivirent son éloge peu de temps après sa mort, avaient déjà donné la préférence à cette année. Suvertius, Valère André et Revius ont pensé de même, tout en le faisant mourir en 1536, dans sa soixante-dixième année. Joly et Bayle ont suivi l'inscription de Rotterdam, disant qu'on a dû mieux savoir la date de sa naissance dans sa patrie; mais cette raison est peu solide, car il n'y avait pas alors de registres exacts des baptêmes; et d'ailleurs la naissance illégitime d'Érasme dut être tenue secrète. Une seule de ses lettres, la lettre LI du *Supplément*, laquelle est certainement du 24 février 1516, donne positivement l'année 1467 : *Nam annum ago, non plus, unde-*

quinquagesimum, « je suis tout au plus dans ma quarante-neuvième année. » En admettant que cette lettre n'est point altérée, on peut remarquer cependant qu'Érasme a intérêt ici à se rajeunir, car il répond à une lettre qui avait fait allusion à son âge avancé. La même intention semble se montrer dans la lettre CCCCLXVI, du 15 octobre 1519 qui du reste laisse la question indécise; en effet, il veut faire voir qu'Alde était beaucoup plus âgé que lui : « Je suis moi-même maintenant dans ma cinquante-deuxième, ou tout au plus dans ma cinquante-troisième année. »

La lettre DCLXXI, du 1er mars 1524 ou 1525, dans laquelle il dit qu'il n'est pas loin de soixante ans, s'accommode mieux de 1466 que de 1467.

D'autres se sont déclarés pour 1465 : Volzius, Bucholzère, Boyard, Von der Hart, Mercier, cités par Burigny qui penche pour cette opinion. Mais elle ne peut guère s'appuyer que sur ces vagues paroles de Rhenanus : « *Vixit ad septuagesimum annum, aut certe non multum est supergressus*; il a vécu jusqu'à soixante-dix ans environ, ou du moins il ne les a pas beaucoup dépassés. » La lettre CMXLIII nous présente cette phrase : « *Arbitror me nunc annum agere in quo Marcus Tullius decessit*; je pense que je suis maintenant dans l'année que Cicéron accomplissait quand il mourut. Cette lettre est datée du 15 mars 1528; mais comme à cette époque l'année commençait à Pâques, on ne saurait dire si elle est de 1528 ou de 1529, car le contenu même n'indique nullement l'année. Dans cette discussion, Burigny a négligé de rectifier les dates et n'a pas tenu compte du vrai sens de ces mots : *annum agere*, qui marquent une année courante et non une année accomplie.

Melchior Adam est pour 1467, et pourtant il veut qu'Érasme soit mort à soixante-dix ans, huit mois et quinze jours. Seckendorf, qui donne tantôt 1465, tantôt 1468, nous apprend que quelques-uns ont adopté 1464. Enfin Sandeus, Possevin, prétendent avec plus d'invraisemblance encore qu'Érasme est né en 1469. Nous avons suivi l'opinion la plus probable, sans attribuer à la date de sa naissance plus de certitude qu'il ne lui en reconnaît lui-même.

Il est plus facile de se mettre d'accord sur le jour. On lit dans la lettre DCL, qu'il est né le jours de la fête de saint Simon et de saint Jude, c'est-à-dire le 28 octobre. L'inscription de Rotterdam s'accorde ici avec Rhenanus. Cependant nous trouvons dans l'*Abrégé de la vie d'Érasme* qu'il est venu au monde *in vigiliâ Simonis et Judæ*; mais on peut résoudre la difficulté en admettant qu'il est né dans la nuit du 27 au 28 octobre. Calchreuter, Melchior Adam, Burigny, ont adopté cette explication. Calchreuter fixe même l'heure, quatre heures avant le lever du soleil.

La tradition constante désigne Rotterdam comme le lieu où naquit Érasme. Lui-même ajoute constamment à son nom le mot *Roterodamus*. On a dit, il est vrai, qu'il avait préféré se donner pour patrie une cité plus considérable et plus connue que Ter-Gow ou Gouda. Rener

Snoïus, bourgmestre de cette ville, contemporain et ami d'Érasme, auteur d'une *Histoire de Hollande*, a prétendu qu'il était né à Ter-Gow et qu'il n'avait été envoyé à Rotterdam que quelques jours après sa naissance. Mais les magistrats de Ter-Gow renoncèrent à cette prétention, car au temps de Bayle, on montrait dans la bibliothèque même de cette ville une tête d'Érasme avec une inscription portant qu'il avait été conçu à Gouda, mais qu'il était né à Rotterdam. Plus tard, Almenoveen a renouvelé le débat en s'appuyant d'une prétendue lettre qu'un inconnu, jaloux de la gloire de Gouda, avait fait disparaître. Dans cette lettre adressée à Guillaume Hermann, Érasme aurait regretté de n'avoir pas pris le nom de *Goudanus*. (*V.* Burigny et M. D. Nisard.)

On l'appela d'abord *Gérard de Gérard*, selon la coutume de la Hollande. Comme ce mot en hollandais a quelque rapport pour le sens avec le mot latin *desiderare*, il changea son nom en celui de *Desiderius*, qui répond en français à Didier. Il y ajouta le surnom d'*Erasmus* qui, en grec, a une signification analogue. (Melchior Adam; Baudius, lettre DXIV du *Supplément*.)

On ne lui a pas épargné les injures au sujet de sa naissance; H. Epphendorp et Scaliger ont prétendu qu'il était fils d'un prêtre et d'une prostituée. Hortensius Lando, Paul Jove, Pontus Heuterus, Patin, Théophile Raynaud, Possevin, Dom Pierre de Saint-Romuald, ont brodé sur ce thème, chacun à sa façon.

B

Dans sa lettre à Lambert Grunnius, Erasme accuse ses cousins d'avoir mis la main sur tout l'argent comptant, à la mort de son père. Il ne reproche aux tuteurs que leur négligence : portés d'eux-mêmes à élever leurs pupilles pour la vie monastique, ils furent excités encore par un certain Guardian, ou peut-être par un supérieur de franciscains (Guardianus quidam), personnage d'un sourcil austère, ayant une grande réputation de piété. Winkel est représenté comme un homme intègre, pieux selon l'opinion vulgaire, ni joueur, ni débauché, ni intempérant, mais vivant pour lui-même, extrêmement serré, n'estimant, en fait de science, que le peu qu'il avait appris. Erasme, dans sa quatorzième année, lui ayant écrit avec un peu d'élégance, il répondit sévèrement : « Si, à l'avenir, vous envoyez de semblables lettres, ayez soin d'y joindre un commentaire. Pour moi, j'ai toujours eu coutume d'écrire nettement et *ponctuellement*, *ponctuatim*. » On trouve pourtant dans la *Correspondance* une lettre qui semble montrer qu'il y avait confiance et amitié entre l'oncle et le neveu. On a aussi une lettre fort tendre d'Erasme à son frère, postérieure à son entrée au couvent. Il parle plusieurs fois de ce frère à ses amis dans des termes affectueux. On peut en conclure qu'il y a dans la lettre au secrétaire de Léon X une exagération volontaire et calculée.

C

Burigny distingue Corneille Aurotin de Corneille Verdenus. La correspondance d'Erasme permet d'établir que Corneille Verdenus, Corneille Aurotin, Corneille de Ter-Gow, Corneille le chanoine, sont un seul et même personnage qui, dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, est appelé Corneille Aurelius. Une lettre adressée par Erasme à Corneille Aurotin au sujet de L. Valla, répond à une lettre de Corneille de Ter-Gow. En tête, on lit : *scripsit puer*. Donc Corneille Aurotin se confond avec Corneille de Ter-Gow. Dans ces premières lettres, Corneille n'est pas encore chanoine; il est seulement qualifié de poète et de théologien. D'autre part, dans l'*Abrégé de sa vie*, Erasme parlant de Corneille Verdenus, son camarade d'enfance, dit positivement qu'il n'était pas encore chanoine, lorsqu'il l'exhorta si vivement à embrasser la vie monastique. Dans la lettre à Lambert Grunnius, Corneille Verdenus, dont le nom est dissimulé sous celui de *Cantilius*, est donné comme habile en musique; dans une lettre de Corneille de Ter-Gow, on voit que celui-ci arrange un dialogue pour qu'il puisse être chanté. Enfin la *Bibliotheca belgica* de Foppens tranche la question en disant qu'*Erasme*, étant entré chez les chanoines réguliers, s'attacha intimement à son ami Corneille Aurelius, le poète lauréat, *Cornelio Aurelio, poesios lauru celebri adhæsit*. Corneille Aurelius fut plus tard chanoine régulier de Saint-Augustin à Hemsdon, près de Dordrecht. On trouve dans Foppens l'énumération des ouvrages de Corneille et de Guillaume. Tous deux étaient morts dès l'année 1514. Corneille avait travaillé sur saint Jérôme. Une des lettres dont il s'agit est datée de Stein, le 15 mai; l'année manque.

D

Erasme paraît être resté à Stein trois ans et demi. Hérold ne compte que deux ans. Sans doute, il n'y comprend pas l'année d'épreuve. Il n'avait guère plus de vingt ans quand il fut appelé auprès de l'évêque de Cambrai. Selon Rhenanus et Jean Hérold, il était déjà prêtre, *jam sacris initiatus*. Erasme nous apprend, dans sa *lettre contre les faux évangéliques*, qu'il fut ordonné par l'évêque d'Utrecht, David, fils naturel de Philippe le Bon. On n'est d'accord ni sur le jour ni sur l'année; Foppens donne le 27 avril, jour de saint Marc, et Burigny, le 25 février 1492; il n'y a ici qu'une différence de deux mois. Mais comment concilier la date de 1492 avec ce que disent Hérold et Rhenanus? Burigny lève la difficulté en prétendant qu'Erasme était seulement engagé dans les Ordres, lorsqu'il entra chez l'évêque de Cambrai. Mais les paroles de Rhenanus et d'Hérold ne se prêtent guère à cette explication. On est plus embarrassé encore quand on veut déterminer l'époque de son entrée au collége de Montaigu. Le

passage du *Colloque* déciderait la question, si l'on pouvait prendre à la lettre les trente ans dont parle Érasme; car ce dialogue a été écrit pendant la captivité de François Ier, vers la fin de 1525. Mais, en général, il se pique peu d'exactitude et de précision dans les dates. Burigny veut qu'il ne soit allé à Paris qu'en 1496; ce n'est pas admissible, car dans sa *Défense contre Cursius*, Erasme dit qu'il a projeté un voyage en Italie, d'abord à dix-sept ans, puis à vingt ans, puis à Paris, lorsqu'il avait vingt-huit ans. On voit de plus dans la *Correspondance* que ce projet de voyage ne remonte pas aux premières années de son séjour à Paris. Hérold, d'autre part, dit qu'il avait plus de vingt-quatre ans quand il partit pour le collége de Montaigu : de là on peut conclure avec beaucoup de probabilité qu'il n'est venu à Paris ni avant 1491, ni après 1492.

Remarquons, en passant, que le récit de Burigny est confus et fort inexact jusqu'au moment où Érasme va se fixer à Bâle, en 1521. Les dates des lettres, ajoutées après coup et un peu au hasard, sont fausses pour la plupart : de là une très grande difficulté pour retrouver la suite et l'enchaînement des faits. Ce n'est que par un examen patient et minutieux de la *Correspondance* que nous avons pu répandre un peu de lumière sur cette partie obscure et cependant intéressante de la vie d'Érasme.

E

Publio Fausto Andrelini était un italien. Il n'avait que vingt-deux ans, quand il reçut à Rome la couronne poétique. S'étant rendu à Paris en 1488, il devint professeur de l'Université. Fort en faveur à la cour, il était appelé le poète royal, *regius poeta*. Il mourut en 1517 et fut remplacé par Henri Glareanus, né à Glaris, en Suisse. Andrelini a laissé plusieurs ouvrages en vers latins. On lit dans une lettre d'Érasme : « A Paris est mort Fauste, digne d'une mémoire immortelle. » Il ne l'a donc pas dénigré, comme on le dit. Le poète latin, Nicolas Bourbon, le traite plus sévèrement. Il reproche à ses poésies de manquer d'élégance et de se ressentir de la barbarie gothique de l'époque.

Robert Gaguin, né en Artois, entra dans l'ordre des trinitaires. Il professa aux Mathurins de Paris. Élu général de son ordre, il fut chargé de négociations importantes sous Louis XI et sous Charles VIII, en Allemagne, à Rome, à Florence, en Angleterre. Il écrivit une histoire de France depuis Pharamond jusqu'à l'année 1499; dans une lettre, Érasme donne de grands éloges à cette histoire. Gaguin avait une belle bibliothèque à laquelle il eut souvent recours; il le consultait sur les difficultés qu'il rencontrait dans les anciens auteurs. Dans une lettre, il lui demande des renseignements sur les *Cereales* et les *Anabasii* dont il est question dans les écrits de saint Jérôme contre Rufin. Gaguin répond qu'il est trop malade pour le satisfaire. On sait

que les *Anabasii* étaient des courriers qui allaient porter des messages avec la plus grande vitesse, et les *Cereales*, des magistrats qui avaient l'inspection du blé et veillaient à l'approvisionnement du marché.

F

Dans la préface de l'*Éloge de la Folie*, adressée à Morus et datée du 9 juin 1510 (*quinto idus junias* 1508, lisez 1510), Érasme dit : *superioribus diebus, cum me ex italiâ in Angliam reciperem*, t. IV, p. 401. Ce passage fixe l'époque du retour d'Érasme en Angleterre. Nous avons seulement quatre lettres très courtes et à peu près insignifiantes, écrites pendant son séjour en Italie : t. III, p. 1871, 1854 et 1858. Ce n'est que dans des lettres d'une époque postérieure qu'on trouve des détails malheureusement fort incomplets sur son voyage.

G

L'affaire de Reuchlin durait déjà depuis sept ans. Consulté par Maximilien sur la question de savoir s'il fallait brûler les livres des juifs, comme le proposait Pfeffercorn, juif converti, ce savant avait consigné son avis dans un petit traité qu'il intitula le *Miroir oculaire, oculare speculum*. Des théologiens de Cologne, à la tête desquels était Jacques Hochstrate, de l'ordre des *frères prêcheurs*, attaquèrent l'ouvrage avec force injures. Reuchlin publia une *apologie*. Les théologiens exaspérés résolurent de faire brûler le livre à Mayence par l'*inquisiteur* des dominicains. Mais, trompant l'attente de ces moines, Reuchlin détourna adroitement le coup, en faisant appel au siége apostolique. Le saint-siége déféra toute l'affaire à l'évêque de Spire. Le juge apostolique procéda et les dominicains envoyèrent un procureur, mais non leur procureur légal, par dédain et par dérision du juge. Sur ces entrefaites, ils brûlèrent le livre à Cologne. Mais le juge apostolique continua de procéder et prononça une sentence définitive. Au mois d'avril 1514, Reuchlin en envoya de Francfort une copie à Érasme, *cet ami des bonnes lettres*, qui se trouvait alors en Angleterre, afin d'être réhabilité dans l'opinion des anglais, *en dépit de ces brûleurs de livres*. Mais les dominicains de Cologne ne se tinrent pas pour battus. L'affaire fut évoquée à Rome et des commissaires furent nommés. Elle était encore pendante en 1517. Elle donna naissance à beaucoup d'écrits en sens contraire. En 1518, le saint-siége imposa silence aux deux parties. « Pour moi, écrivait Reuchlin, j'imiterai l'Hercule des *Adages* et je surmonterai ce monstre de l'envie par la patience. Il viendra, il viendra, le jour qui nous remettra en lumière; la vertu est invincible. » Ainsi parlait cet intrépide vieillard qui avait quitté Cicéron pour Moïse. Érasme le regardait comme le premier des auteurs vivants pour la connaissance des choses mystérieuses, soit dans la théologie, soit dans la philosophie. L'évêque de Rochester avait une grande estime pour Reuchlin; *eum toto animo amplector*, dit-il dans une lettre; il désirait beaucoup connaître ses ouvrages et même avoir une entrevue avec lui. Le *Miroir oculaire* lui fut envoyé. Plus tard, Érasme lui fit passer l'ouvrage de Reuchlin *sur la science cabalistique*, dédié à Léon X. Colet qui reçut l'exemplaire et le lut rapidement, tout en reconnaissant son incompétence, crut voir que les merveilles étaient plus dans les mots que dans les choses; Érasme, lui-même, n'avait pas grand goût pour ces recherches. On peut voir dans un de ses *Colloques*, l'*apothéose* de Reuchlin, écrite peu de temps après sa mort.

H

Il y a dans le texte *ante biennium*. Faut-il lire *triennium* ou reconnaître une de ces inexactitudes chronologiques qui ne sont que trop fréquentes dans Érasme ?

L'examen de la correspondance fait voir que ce projet de voyage avec l'évêque de Rochester est de l'hiver 1512 (voir et comparer les lettres CXLI du 2 décembre 1511; CIX, du 8 février 1510, lisez 1512). Le départ de Fisher eut lieu avant l'ouverture du concile convoqué à Rome pour le mois de mai 1512. Enfin, il suivit d'assez près le voyage d'Érasme à Paris, qui ne peut être placé qu'au printemps de 1511 (voir la lettre CXXXV adressée à l'abbé de Bergues et la lettre CX, datée de Paris, le 27 avril 1510, lisez 1511. Érasme est à Cambridge le 8 mai 1512, voir la lettre CXIV du 8 mai 1511, lisez 1512).

I

La querelle naquit au sujet de l'explication de ces paroles du psaume, citées dans l'*Épître aux Hébreux* : *Minuisti eum paulo minus ab angelis*, vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges. Érasme entendait : Vous l'avez fait pour un peu de temps moindre que les anges. Lefebvre attaquait cette interprétation et soutenait qu'il fallait interpréter ainsi : Vous l'avez fait un peu inférieur à Dieu.

J

Érasme avait traduit, d'après le texte grec, un passage de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens autrement que la Vulgate : *Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés*; la Vulgate dit : *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés*. Standicius et d'Egmond s'élevèrent contre la version d'Érasme qui, suivant eux, mettait en péril le dogme de la résurrec-

tion générale. Il écrivit une apologie pour se justifier. Quand d'Egmond mourut, on lui fit cette épitaphe :

Hic jacet Egmondus, telluris inutile pondus,
Dilexit rabiem, non habeat requiem..

Ici repose d'Egmond, inutile fardeau de la terre;
Il a aimé la fureur; qu'il n'ait point de repos.

K

Chitreus dit que cette conférence eut lieu le 5 novembre 1520. Seckendorf la place le 5 décembre, et Burigny adopte cette date, parce que Seckendorf reproduit le récit de Spalatin. Mais l'on a vu, au sujet de la naissance d'Érasme, combien Seckendorf est peu exact. La correspondance montre que l'entrevue n'a pu avoir lieu le 5 décembre, car le 6 décembre Érasme écrit *de Louvain* au cardinal Campége.

L

Pallavicini vante beaucoup l'intégrité d'Aléandre; *integritate vitæ quà prænoscebatur.* Cochlœus, doyen de l'église de Notre-Dame, à Francfort, adversaire constant de Luther, prétend qu'il était conduit plutôt par la passion privée que par le vrai zèle de la religion; *magis invidiâ et vindictæ libidine quam zelo pietatis.* (*Historia Joannis Cochlœi de actis et scriptis Martini Lutheri.* Parisiis, 1565, p. 27.) Érasme, dans une lettre, lui reproche de vivre à Venise en épicurien, mais non sans dignité. Ailleurs, il l'accuse de *mollesse* dans les mœurs. Dans une lettre secrète, il va plus loin et le croit capable de recourir au poison contre un ennemi de sa personne ou de sa cause. Mais ici le témoignage d'Érasme ne peut être accepté qu'avec une extrême réserve.

M

Luther attribuait à Lée le livre de Henri VIII. (*Luth. epp. Leum illum suspicor sub pelle tectum.*) D'autres ont prétendu qu'il avait été écrit par l'évêque de Rochester. On douta généralement que le roi en fût le véritable auteur. En 1529, Jean Cochlœus ayant fait part de son doute à Érasme, celui-ci déclara ne point le partager, sans prétendre cependant que Henri VIII se fût passé de tout secours. Pour convaincre Cochlœus, il lui envoya une copie de la lettre que le prince, à peine adolescent, lui avait écrite de sa propre main à l'occasion de la mort de Philippe le Beau. Dès la première nouvelle de cette mort

prématurée, Érasme avait adressé au jeune Henri une lettre qui commençait ainsi : « Il est parvenu ici une rumeur, trop triste pour qu'on veuille la croire vraie, trop constante pour qu'elle puisse être tout à fait dénuée de fondement. » Le prince sentit la beauté de cette manière de dire et commença de la même façon. Érasme, tout en reconnaissant l'écriture, crut qu'il avait été aidé pour le fond des pensées, comme pour l'expression. Mais plus tard Montjoy lui fit voir les minutes de plusieurs lettres du prince, parmi lesquelles se trouvait celle qui lui avait été écrite. On y voyait les traces manifestes d'un travail de composition, des additions, des retranchements, des corrections, des changements. On pouvait reconnaître la première ébauche, et, pour ainsi dire, le premier trait, puis le second, puis le troisième, quelquefois même le quatrième. Ce qui était ajouté et ce qui était effacé était de la même main. « Vaincu par le fait, disait Érasme à Cochlœus, je bannis tous mes doutes. Je ne doute pas que vous ne fissiez de même, si vous connaissiez de plus près le naturel merveilleux de ce monarque. »

N

La *Méthode de la vraie théologie,* dès le principe, avait dû être dédiée à l'archevêque de Mayence. Déjà même la lettre dédicatoire avait été publiée. Mais Rhenanus, sans consulter l'auteur, substitua au nom de l'archevêque celui de Jean Faber, vicaire de Constance. Cet acte inconsidéré mit Érasme dans un grand embarras. Faber le pria dans les termes les plus affectueux de ne pas s'en offenser. Érasme fut touché de cette vive expression d'amitié; cependant il ne pouvait approuver l'étourderie de Rhenanus qui gardait ses travaux enfouis, au lieu d'illustrer ses amis et lui-même en les publiant.

O

Une note qui accompagne le *Colloque des funérailles séraphiques,* nous apprend que le cardinal de Sion mourut la première année du pontificat d'Adrien. Cependant Érasme lui écrit sous le pontificat de Clément VII. Ignorait-il sa mort, comme il ignora longtemps celle de son ami Bombasio, massacré à la prise de Rome?

P

Il y a de l'incertitude sur la personne de François Molin, comme sur sa mort. M. Merle d'Aubigné, l'historien de la Réforme, dit simplement : « Antoine Du Blet et François Molin furent mis à mort. » M. H. Martin est encore plus vague : « du Blet fut brûlé à Lyon, avec *un nommé* Moulin. » La correspondance d'Érasme nous apprend que ce

Franciscus Molinus, en français *Moulin* ou *Dumoulin*, est le même personnage que *Franciscus Molinus*, évêque de Condom. (V. p. 943, 944, 937, 836 et 809.) D'autre part, d'après Burigny, François Dumoulin, évêque *désigné* de Condom, est le même personnage que François de Rochefort, précepteur de François Ier, qui, dans les lettres de Budé, intervient auprès du monarque en faveur d'Érasme. Son titre d'ancien précepteur du roi ne put le sauver. C'est à lui qu'Érasme a dédié, en 1524, son *Exomologèse, ou la manière de se confesser*. François Ier l'avait nommé évêque de Condom en vertu du *Concordat*; mais comme l'exécution de ce traité souffrit beaucoup de difficultés en France, Rochefort céda son droit à Érard de Grossiles, qui avait été élu par le chapitre. Voilà sans doute pourquoi les dernières lettres d'Érasme ne font pas mention de son titre d'évêque. (V. Burigny, t. I, p. 251, 246, 241 et 493.)

Q

La querelle d'Érasme avec Bedda donna naissance à un grand nombre d'écrits apologétiques : 1° *Prologus supputationis errorum in censuris Beddæ*, contenant 52 calomnies et plus de 184 blasphèmes. 2° *Divinationes ad notata per Beddam*, ou réponse sur les points censurés. 3° *In Natalis Beddæ censuras erroneas elenchus*; Érasme y trouve 310 calomnies, 181 mensonges et 47 blasphèmes. « Nous ne voulons pas, dit-il, qu'on puisse reprocher à notre calcul de n'être pas exact. » 4° *Supputatio errorum in censuris Beddæ*. 5° *Responsio ad notulas Beddaicas*. (Voir Œuvres d'Érasme, t. IX, et Burigny.) Dans son livre contre Érasme, Bedda s'emportait jusqu'à dire : « Si l'on m'en croit, ce n'est plus que par le feu qu'il faut agir contre ces sortes de gens. » Beaucoup de théologiens n'approuvaient pas ses fureurs. Lorsqu'il demanda à la Sorbonne la permission d'imprimer ce libelle, elle refusa très longtemps de l'accorder, et il ne l'obtint qu'en l'absence d'un grand nombre de docteurs. Cet écrit lui avait coûté deux ans de travail. Érasme ne mit qu'un mois à lui répondre. Bedda était principal du collége de Montaigu. C'était un maître fort sévère. Ses anciens élèves frémissaient à son nom, craignant encore la férule dont il faisait grand usage. (Voir une lettre de Henri Botteus, official de Bourg, datée du 6 mars 1528. — Correspondance d'Érasme, t. III, p. 1739.)

R

Le récit d'Érasme n'est pas exact. La commission prononça son arrêt, le 16 avril 1529. Berquin fut condamné à faire trois fois amende honorable, au palais, à la Grève et au parvis Notre-Dame, pour avoir *tenu* la secte de Luther et pour les mauvais livres faits

par lui contre la majesté de Dieu et de sa glorieuse mère; puis, à être enfermé toute sa vie dans les prisons de l'évêque de Paris, sans livres, encre ni plume. Il fit appel au Parlement. Budé, qui était un des juges, le supplia de rétracter son appel, assuré que le roi adoucirait la sentence. Berquin persista. Dès le lendemain, le Parlement le condamna à être brûlé avec ses livres, comme hérétique obstiné, et ordonna l'exécution en Grève, le jour même, en grande diligence, afin qu'il ne fût secouru du roi ni de madame la Régente, qui était alors à Blois. (M. H. Martin, qui a écrit son récit d'après le *Bourgeois de Paris* et les *Nouvelles lettres de Marguerite d'Angoulême*, t. VIII, p. 160 et 161.) Érasme, dans une lettre, prétend que Berquin n'était pas luthérien. Toutefois les protestants l'ont compté comme un de leurs martyrs. Théodore de Bèze dit qu'il y avait dans Berquin de quoi faire un autre Luther si, à la place de François Ier, la France avait eu pour souverain un homme du caractère de Frédéric.

S

Le second discours de Scaliger est daté du 27 septembre 1535. Burigny prétend qu'il ne fut imprimé qu'après sa mort. La lettre d'Érasme à Gilbert Cousin, du 11 mars 1536 (t. III, p. 1519), dément cette assertion : « *Scaliger rursus evomuit nescio quid libelli in me, quemadmodum et Petrus Cursius. Neutrum vidi.* Scaliger a lancé de nouveau je ne sais quel libelle contre moi, de même que Pierre Cursius. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre. » Paul Merula, de son côté, raconte qu'Érasme fit enlever par ses émissaires tous les exemplaires de ce libelle qu'ils purent découvrir. Les paroles que nous venons de citer rendent tout à fait invraisemblable ce récit de Merula. On pourrait croire plutôt que Scaliger, étant revenu à des sentiments plus équitables, voulut faire disparaître les monuments de ses fureurs. Ces deux discours étaient devenus fort rares, lorsque Maussac les fit réimprimer à Toulouse en 1621. Il y joignit plusieurs lettres que Scaliger avait écrites aux colléges de Paris en leur envoyant son premier discours, ainsi qu'une lettre à Arnold Ferron, plus furieuse encore que les deux discours.

T

Henri VIII était marié depuis vingt ans, quand il eut des scrupules sur la légitimité de son mariage. Wolsey eut la pensée de demander au pape qu'il permît au roi d'avoir deux femmes, comme dans l'Ancien Testament. Luther aussi déclara qu'il permettrait à Henri VIII d'épouser une seconde femme à l'exemple des patriarches et des anciens rois, plutôt que d'autoriser une injuste répudiation (*Luth. epp.*, p. 290). Érasme, dans une lettre à Vivès, parle

presque comme Luther : « J'accorderais à un seul Jupiter deux Junons plutôt que je ne lui en ôterais une. » A cette parole équivoque, Vivès répondit : « Dieu veuille que Jupiter et Junon sacrifient un jour, non à la Vénus antique, mais au Christ qui change les cœurs ! » (T. III, p. 1105 et 1127.)

U

Quelque temps auparavant, une ville, appelée Schiltach, à huit milles de Fribourg, avait brûlé tout entière. On y avait livré au supplice la femme d'un cabaretier, qui reconnaissait avoir eu commerce avec le démon, auteur de l'incendie. Érasme, parlant de ce fait à de Goès, n'osait pas cependant garantir la vérité de tout ce qu'on racontait. D'après le récit des habitants, cette femme, qui avait eu commerce avec le démon pendant quatorze années, et qui tous les ans se confessait et communiait, fut enlevée par lui en l'air et placée sur le faîte de la cheminée. Il lui donna une marmite et lui ordonna de la renverser. Elle le fit et dans une heure toute la ville fut brûlée. « Le démon, indigné d'avoir pour rival le fils du cabaretier, voulut-il ruiner la ville et perdre la femme? On ne l'a pas affirmé comme certain, dit Érasme, mais ce n'est pas invraisemblable. Le récit de ce fait qui s'est passé près de nous est si constant qu'il ne peut être inventé à plaisir. Mais je ne veux pas arrêter vos oreilles aux rumeurs de la foule. » Ce qui est plus étrange que ce récit, c'est de voir le sceptique Érasme avoir l'air d'y ajouter foi. On a parlé ailleurs d'un autre fait de sorcellerie sacrilége qu'il raconte dans une lettre à l'abbé de Saint-Bertin. (T. III, p. 80 et suiv. — Burigny, t. II, p. 293 et suiv.)

V

Le bref du pape est daté du 1er août 1535. Paul III déclare que, prenant en considération l'intégrité, la piété d'Érasme, sa supériorité en divers genres de sciences, les bons services rendus au siége apostolique, il lui donne la prévôté de Deventer, diocèse d'Utrecht, que l'on dit être de 600 florins de revenu, qu'il la lui confère avec un grand plaisir, voulant donner un commencement de récompense à sa vertu. Rhenanus, parlant à Charles V, assure que le pontife avait promis une *lettre apostolique*, pour lui épargner l'ennui et la dépense de *l'expédition*. Il pria même la gouvernante des Pays-Bas, en invoquant son respect filial pour le saint-siége et sa royale bonté envers les hommes bien méritants, de lui conserver la possession de ce bénéfice et de repousser les intrus.

X

En partant de Bâle, Érasme avait voulu laisser un souvenir à tous les enfants de Jean Froben, *son excellent ami*; mais au milieu des embarras d'un départ, il oublia Episcopius et sa jeune femme dont il avait toujours aimé la modestie et la pudeur virginale. Comme il allait s'embarquer, il s'aperçut de son oubli, mais il ne restait rien dans la maison, excepté un coq et une poule avec sa couvée. Il leur en fit cadeau par plaisanterie, en ajoutant ce distique improvisé :

Gallus es et Gallina tibi est; fausto omine, dono
Gallum, cui conjux teneros fovet anxia fœtus.

Les vers furent remis, mais non le présent. Sa vieille gouvernante, dit-il, *nouvelle* Xanthippe, qui lui enseignait la patience, ne voulut en faire qu'à sa tête.

Y

Selon Burigny, le testament d'Érasme révoque *les dispositions de la lettre très secrète à Goclenius*. Il les confirme au contraire : « L'héritier doit laisser Everard Goclenius disposer de l'argent déposé chez lui en Brabant, d'après les instructions que je lui ai données. » Par le testament, Érasme lui lègue comme souvenir un gobelet d'argent où était gravée l'image de la Fortune. Jean de Lasco, du vivant d'Érasme, avait acheté sa bibliothèque, à la condition d'en partager la jouissance avec lui, sa vie durant. La moitié du prix, qui se montait à 300 écus d'or, fut payée en 1525 à Érasme lui-même. L'autre moitié fut remise à son héritier en 1536, le lendemain de la Saint-Martin. Jean de Lasco offrit en même temps 100 écus d'or pour contribuer aux frais d'une édition complète de ses œuvres. Jérôme Froben et Nicolas Episcopius reculèrent d'abord devant une entreprise qui demandait le concours de personnes riches. Ce concours, sans doute, ne leur fit pas défaut, car cette édition complète fut exécutée sous la direction de Rhenanus, qui dédia cette œuvre à Charles V par une lettre datée de Schelestadt, le 1er juin 1540. Il recueillit tous les écrits d'Érasme et les rangea dans l'ordre que l'auteur lui-même avait indiqué dans son *Catalogue à Botzemus*, écrit au mois de janvier 1524, et dans un autre catalogue plus récent, adressé à Hector Boetius.

Omphalius, ami commun d'Érasme et de Scaliger, essaya de les réconcilier. Il détermina le second à écrire au premier, le 14 mai 1536, une lettre dans laquelle il déclarait qu'il l'avait toujours admiré. Elle se trouve dans le recueil de Maussac. On ne sait pas si Érasme reçut cette lettre, car il mourut sept semaines après, avant qu'il y eût réconciliation.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE I

INTRODUCTION V

CHAPITRE PREMIER. — Naissance d'Érasme. — Son enfance à Ter-Gouw, à Utrecht et à Deventer. — Mort de sa mère et de son père 1

CHAPITRE II. — Érasme est amené, sans vocation et contre sa volonté, à entrer dans un ordre religieux. 6

CHAPITRE III. — Vie d'Érasme au couvent de Stein 14

CHAPITRE IV. — Érasme sort du couvent. — L'archevêque de Cambrai. — Il est envoyé à Paris. — Le collége de Montaigu. — Les Scotistes. — Il retourne dans les Pays-Bas pour rétablir sa santé 20

CHAPITRE V. — Érasme à Paris. — Il est obligé de donner des leçons pour vivre. — Robert Gaguin, Fauste Andrelin, Augustin Caminade. — Le vieil Anglais. — Lettre à G. Hermann 26

CHAPITRE VI. — Montjoy. — Battus. — La marquise de Weere . . 36

CHAPITRE VII. — Premier voyage en Angleterre. — Thomas Morus. — La famille royale. — Érasme à Oxford. — Colet. — Les savants d'Angleterre. — Lettre à Fauste Andrelin 42

CHAPITRE VIII. — Érasme est dépouillé à son départ d'Angleterre. — Guet-apens sur la route d'Amiens à Paris. — Erasme se retire à Orléans 48

CHAPITRE IX. — Retour d'Érasme à Paris. — Nouvelles instances auprès de la marquise. — Chute de ses espérances. — La peste à Paris. — Il cherche un refuge dans les Pays-Bas. — Mort de Battus. 59

CHAPITRE X. — Érasme à Louvain. — Le *Manuel du Chrétien* et le Panégyrique. — Mort de l'évêque de Cambrai. — Retour à Paris. — Second voyage en Angleterre. — Une lettre du prince Henri 70

CHAPITRE XI. — Voyage d'Érasme en Italie. — Bologne. — Venise. — *Les Adages*. — Padoue. — L'archevêque de Saint-André. — Rome. — Les cardinaux. — Jean de Médicis, Grimani et Raphaël de Saint-George. — Lettre de Montjoy. — Retour en Angleterre 84

Pages.

CHAPITRE XII. — Troisième séjour d'Érasme en Angleterre. — Déceptions qu'il éprouve. — Voyage en France. — Érasme à Cambridge. — Son ami Ammonio. — Le vin de Grèce. — La guerre et la peste. — Travaux d'Erasme. — Colet reçoit mal ses demandes d'argent. — Défaite des Français et des Ecossais. — Érasme se décide à quitter l'Angleterre. 101

CHAPITRE XIII. — Premier voyage d'Érasme à Bâle. — Lettre à Servais. — Huit mois au milieu des imprimeurs. — Lettre à Léon X et aux cardinaux Grimani et de Saint-George. — Wolsey et la prébende de Tournai. — Charmante candeur de Morus. . 119

CHAPITRE XIV. — Second séjour d'Érasme à Bâle. — L'ouvrage sur le Nouveau Testament. — Le *Saint Jérôme*. — L'institution du prince. — Propositions qu'on lui fait. — Admiration croissante des Allemands. — Retour dans les Pays-Bas. — La prébende de Courtrai. — Voyage en Angleterre 140

CHAPITRE XV. — Érasme à Bruxelles. — Cutbert Tunstall. — Évêché en Sicile. — Ombrages de certains théologiens. — Faveur accordée par le pape. — Ouvertures de la France. — Correspondance et lutte épistolaire avec Budé. — Lettre à François Ier. — Canossa 153

CHAPITRE XVI. — Érasme à Anvers. — La cour des Pays-Bas. — Négociation avec la France. — Voyage en Angleterre. — Portrait par Quintin Matzys. — Le cardinal de Sion. — Ximénès. — Érasme à Louvain. — Querelle avec Lefebvre. — Mort d'Ammonio 173

CHAPITRE XVII. — Lettres à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Testament de Buslidius. — Les évêques d'Utrecht et de Liége. — Lettres des *hommes obscurs*. — Dialogue de Jules II. — Lefebvre et Budé. — Paraphrase de l'Epitre aux Romains. — Présent de Henri VIII. — Enthousiasme pour l'Angleterre. — Jean Grollier. — Le fils de Battus 189

CHAPITRE XVIII. — Troisième voyage à Bâle. — Seconde édition du Nouveau Testament. — Bref approbateur de Léon X. — Retour d'Erasme. — Le receveur de Poparde. — Le comte du Nouvel-Aigle. — Maladie qui offre quelques symptômes de la peste. 211

CHAPITRE XIX. — Le poète Eobanus. — Mort du chancelier Sauvage. — Nouvelle invitation de la France. — Edouard Lée. — Mélanchthon. — Le professeur Pierre de la Moselle. — Le théologien Jacques Latomus. — Le cardinal Campége. — Lettres emphatiques à Wolsey et au roi d'Angleterre. — Le cardinal de Croy. — Lettre de Luther 226

CHAPITRE XX. — Hutten et le cardinal de Mayence. — Élection impériale. — Frédéric le Sage. — Jonas. — Lettre à Léon X. — Mort de Colet. — Louis Vivès, médiateur entre Erasme et Budé. — Lettre de Longueil au doyen d'Orléans. 253

CHAPITRE XXI. — Lettre à l'archevêque de Mayence. — Livre de Lée. — Erasme à Calais. — Bulle de Léon X contre Luther. — Érasme dénoncé à Rome. — Nicolas d'Egmond 277

CHAPITRE XXII. — Voyage à Cologne. — Entrevue d'Érasme avec Frédéric. — Aléandre. — Le dominicain Faber. — *La Captivité de Babylone*. — Diète de Worms. — Erasme prend la résolution de quitter les Pays-Bas. — Stunica et Caranza. — Le livre de Henri VIII. — Départ d'Érasme pour Bâle. 310

CHAPITRE XXIII. — Érasme à Bâle. — Maladie. — Perplexité morale. — Trames de ses ennemis. — Paraphrase de saint Mathieu.

Pages.

— Glapion. — Le président du conseil de Malines. — Voyage à Constance. — Le vin de Bourgogne. — Érasme est appelé en France et à Rome 348

CHAPITRE XXIV. — Adrien VI. — Plan de pacification religieuse. — Paraphrase de Saint Jean. — Accusations des luthériens. — Libelle de Hutten. — L'*Eponge*. 366

CHAPITRE XXV. — Lettre de Tunstall. — Paraphrase de Saint Luc. — Clément VII. — Lettre secrète à Goclenius. — Voyage à Besançon. — Le duc George. — Lettre de Luther. — *Traité du libre arbitre* 384

CHAPITRE XXVI. — Lettre à Mélanchthon. — Érasme se plaint des nouveaux évangéliques. — Œcolampade. — Farel. — Propositions de la cour de France. — Guerre des paysans de la Souabe. — Sécularisation des monastères. — N. d'Egmond et Latomus. — Livre du dominicain Vincent. — Sutor et Bedda. — L'italien Cœlius, auteur d'un *Petit Traité sur le libre arbitre*. — Lettre à Marguerite de Navarre. — Epitaphe de Dorpius. — Portrait d'Érasme par Albert Dürer 415

CHAPITRE XXVII. — Insomnie de Mélanchthon. — Livre d'Œcolampade sur l'Eucharistie. — Mariage de Luther. — Son livre du *Serf arbitre*. — Pélican. — Assemblée de Baden. — Léon de Zurich. — Lettre à François Ier. — Vente des *Colloques* interdite en Angleterre. — Les théologiens de Louvain. — Les Cicéroniens. — *Saint Irénée*. — *Le Mariage chrétien*. — Explosion d'une poudrière à Bâle. 458

CHAPITRE XXVIII. — La peste à Bâle. — Les moines espagnols. — Lettre de Charles V. — La Sorbonne. — Le franciscain Gache en Savoie. — Second livre de la *Défense* contre Luther. — Lettre au roi de Pologne. — Edition de *Saint Ambroise* et de *Saint Augustin*. — Mort de Froben. — Budé. — Vivès. — Le caractère anglais. 490

CHAPITRE XXIX. — Démêlé avec Epphendorp. — Mariage d'Œcolampade. — Mélanchthon. — Lettre de Henri VIII. — Offres de Ferdinand et de l'évêque de Brixino. — Le *Cicéronien*. — Les *Colloques* et la Sorbonne. — Lettres à Clément VII et à Sadolet. — Le sac de Rome. — Pantalabus. — Réponse au prince de Carpi. — *La veuve chrétienne*. — Révolution à Bâle. — Erasme se décide à quitter cette ville. 528

CHAPITRE XXX. — Érasme à Fribourg. — Mort de Louis de Berquin. — Sages conseils de Sadolet. — Diète de Spire. — Siége de Vienne. — Lettre à Marguerite Roper. — Travaux d'Erasme. — Lettre d'Alciat. — Suite des débats soulevés par le *Cicéronien*. 557

CHAPITRE XXXI. — Titelmann. — Carvajal. — Nouveau livre du prince de Carpi. — Gérard de Nimégue. — Bucer. — Maladie. — Diète d'Augsbourg. — Jean d'Eck. — Jules Pflug. — Chute de Wolsey. — Morus, chancelier. — Collége de France. — Petit livre de Guimondus et d'Algerus sur l'Eucharistie. — Le *Chrysostôme latin*. — Le cardinal Trivulce. — Les professeurs de Nuremberg. — Eobanus 583

CHAPITRE XXXII. — Desseins de l'empereur impénétrables. — Les Turcs. — Animosité d'Erasme contre les moines. — Scaliger. — Les censures de la Sorbonne. — Sourdes menées des évangéliques. — Nouvelle diète à Spire. — Erasme désire de plus en plus quitter Fribourg. — Lettre au sénat de Besançon.

Pages.

— Les *Apophthegmes*. — Steuchus d'Eugubio. — Viglius Zuichem 611

CHAPITRE XXXIII. — Diète de Ratisbonne. — Érasme est rappelé en Brabant par la reine Marie. — Ses amis de Hollande. — Don national. — Lettre de Thomas Morus. — Réserve d'Erasme sur la question du divorce.— Faits de sorcellerie. — Décadence du collége de Buslidius. — Nouveaux écrits. — *Préparation à la mort*. — Haymon. — Éloge des vrais moines 629

CHAPITRE XXXIV. — Maladie articulaire. — Le franciscain Nicolas Herborn. — Luther. — Les cicéroniens. — Pierre Cursius.— Sadolet et Bembo. — Le cardinal de Saint-Ange. — Paul III. — Érasme proposé pour le cardinalat 649

CHAPITRE XXXV. — Retour d'Érasme à Bâle. — Le *Prédicateur*.— Sa mort. 660

NOTES 677

COL. COLL.
LIBRARY.
N. YORK.

Versailles. — Impr. de E. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

This book is due on the date indicated below, or
expiration of a definite period after the date of

COLUMBIA UNIVERSITY
0032190484

878Er1 BD
1
Durand DeLaur
878Er1 BD
1

BRITTLE DO NOT
PHOTOCOPY

AUG 16 1939

VOLUME 2

878 Erl BD

Columbia University
in the City of New York

Library

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned or renewed at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

MAR 9 - 1929		

289

ÉRASME

II

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE E. AUBERT
6, Avenue de Sceaux, 6

ÉRASME

PRÉCURSEUR ET INITIATEUR

DE L'ESPRIT MODERNE

COL.COLL.
LIBRARY.
N. YORK.

PAR

H. DURAND DE LAUR

ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VERSAILLES

Les esprits libres et généreux aiment à être instruits; ils ne veulent pas être contraints.

(*Lettre d'Érasme à Léon X.*)

II

PARIS
Librairie académique
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

Tous droits réservés.

ŒUVRE D'ÉRASME

Érasme a indiqué lui-même dans une lettre la nature et le but de son œuvre. « Voici en résumé, dit-il (1), ce que j'ai toujours fait par mes livres. J'élève courageusement la voix contre les guerres que nous voyons, depuis tant d'années déjà, ébranler la chrétienté presque tout entière. — La théologie s'était trop laissée aller aux arguties sophistiques; je me suis efforcé de la rappeler aux sources et à l'antique simplicité. — Nous nous sommes appliqué à rendre leur premier éclat aux auteurs sacrés où sont puisées d'une manière plus vive les choses que certains lisent par extraits, ou, pour mieux dire, par lambeaux. — J'ai appris aux lettres, auparavant presque païennes, à parler du Christ, *sonare Christum*. — J'ai aidé, selon mes forces, les *langues* recommençant à fleurir. — J'ai censuré les jugements des hommes la plupart

(1) Lettre au franciscain Jean Gache, t. III, p. 1727.

20375

du temps bizarres. — J'ai réveillé le monde qui s'endormait dans des cérémonies presque judaïques, et je l'ai appelé à un christianisme plus pur, sans pourtant jamais condamner les cérémonies de l'Église, mais en montrant ce qui est préférable. » Cette œuvre qu'Érasme résume un peu confusément, mais avec assez d'exactitude, nous allons l'étudier successivement dans ses diverses parties, pour mieux l'embrasser tout entière.

CHAPITRE PREMIER

Érasme réformateur de l'éducation. — A l'enseignement scolastique et barbare, il substitue l'enseignement littéraire et classique.

I

Vers la fin du XVe siècle, l'éducation était encore barbare dans l'occident et le nord de l'Europe. Elle l'était par le régime dur et souvent malsain auquel on soumettait l'enfance. Elle l'était aussi par les méthodes arides et rebutantes d'enseignement qui étouffaient le naturel. On connaît le tableau qu'Érasme a tracé de la vie rude que l'on menait à Paris au collége de Montaigu (1). Plus tard, Rabelais n'en parlait pas mieux. On lit dans Gargantua (2) : « Ce que voyant Grandgousier, son père, pensoyt que feussent poulx, et luy dist : Dea, mon bon filz, nous as-tu appourté iusques icy des esparuiers de Montagu? Ie nentendoys que la tu feisses résidence. Adoncques Ponocrates respondist : Seigneur, ne pensez que ie laye miz on colliege de pouillerye quon nomme Montagu : mieulx leusse voulu mettre entre les guenaulx de sainct Innocent (3), pour lenorme cruaulté et villennye que iy ay congneu. Car trop mieulx sont traictez les forcez entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle,

(1) *V.* 1er vol., p. 22 et suiv.
(2) Livre I, ch. XXXVII, cité par M. Nisard.
(3) Gueux qui se tenaient au cimetière des Innocents.

voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malauctruz on dict colliege. Et si iestoys roy de Paris, le dyable memporte, si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler et principal et régens, qui endurent ceste inhumainité devant leurs yeulx estre exercee. »

Nous voulons croire que le régime était plus doux ailleurs, et que Montaigu, en fait d'austérité, laissait bien loin derrière lui les autres colléges; mais ce qui est hors de contestation, c'est que l'enfance était assujettie à une vie dure, à des corrections sauvages. « A peine âgés de quatre ans, dit Érasme (1), les enfants sont envoyés dans une école où préside un maître inconnu, grossier, de mœurs peu sobres, quelquefois même d'un cerveau dérangé, souvent lunatique, épileptique, ou même atteint d'une maladie encore plus hideuse. Croyant avoir trouvé une sorte de royauté, ces hommes se livrent à une violence inconcevable, parce qu'ils ont l'empire, non sur des bêtes sauvages, comme dit le poète comique, mais sur un âge qu'il faudrait caresser en toute douceur. On dirait non une école, mais un lieu de torture. On n'y entend que le bruit des férules, des verges, des lamentations, des sanglots et de terribles menaces. Que résulte-t-il de là? Les enfants apprennent à détester l'instruction. Quand une fois cette haine a pris possession de leurs jeunes âmes, même devenus grands, ils ont les études en horreur. »

Quelques-uns, plus sottement encore, envoyaient leurs fils chez une femme adonnée au vin, pour apprendre à lire et à écrire. « Outre que l'empire d'une femme sur un garçon est contre nature, dit Érasme, ce sexe est impitoyable dans sa colère. Il s'enflamme aisément et ne s'apaise qu'après avoir assouvi sa vengeance. »

Parmi les maîtres d'école qui rouaient de coups leurs élèves, les Français tenaient le premier rang après les Écossais. Quand on leur en faisait l'observation, ils répondaient

(1) T. I, p. 504. *De pueris statim ac liberaliter instituendis.*

d'ordinaire que cette nation, comme la nation phrygienne, ne pouvait être redressée que par les coups. « Est-ce vrai, dit Érasme? Que d'autres en décident. » Ceci fait penser à un mot célèbre d'un espagnol (1) qui déclarait le peuple français un *peuple ingouvernable*. Érasme ajoutait : « J'avoue qu'il y a de la différence dans le caractère des nations, mais il y en a bien plus dans le caractère des individus. Certains se laisseraient tuer plutôt que corriger par les coups de verge; mais, par la bienveillance et de doux avis on pourrait en faire ce qu'on voudrait. J'avoue qu'étant enfant j'étais de ce caractère (2)... Que d'heureux naturels sont tous les jours ruinés par ces bourreaux ignorants, mais gonflés de leur prétendu savoir, moroses, ivrognes, féroces, battant par plaisir et se repaissant avec délices de la souffrance d'autrui! Les plus cruels sont ceux qui n'ont rien à enseigner à leurs écoliers. »

Érasme connaissait particulièrement un théologien de très grande réputation, qui ne trouvait jamais les maîtres assez sévères pour leurs élèves. Après le repas, il en faisait toujours battre de verges un ou deux pour dompter, disait-il, la fierté du caractère. Il n'épargnait pas même les innocents. Érasme vit un jour un enfant de dix ans environ, jeté à terre et frappé ainsi par un maître impitoyable, sur un signe du théologien. Celui-ci avait beau dire : c'est assez, c'est assez, le bourreau, sourd dans son ardeur, poursuivit son œuvre jusqu'à ce que l'enfant fût presque évanoui. Le théologien, se tournant alors vers la compagnie, se contenta de dire : « Il n'a rien fait de mal, mais il fallait l'humilier! » C'est ainsi que souvent on compromettait la santé des enfants, qu'on les rendait borgnes, qu'on les estropiait, que l'on causait même leur mort.

Les verges ne suffisaient pas à la cruauté de certains maîtres. Ils frappaient avec le manche ou le poing, avec tout ce

(1) Donoso Cortez.
(2) V. 1er vol., p. 7.

qu'ils trouvaient sous la main. Un enfant de douze ans, bien connu d'Érasme, avait subi un supplice digne de Mézence et de Phalaris. On lui avait rempli la bouche d'ordure humaine, au point de lui en faire avaler une bonne partie. Après cet abominable repas, il fut suspendu en l'air par des cordes passées sous les épaules, comme un voleur, et frappé de verges presque jusqu'à la mort. Plus il niait le fait dont il n'était pas coupable, plus les coups redoublaient. L'enfant tomba malade à la suite de ces horribles traitements. Sa vie et sa raison furent également en danger. Même longtemps après qu'il eut recouvré la santé du corps, son esprit resta ébranlé et l'on craignit qu'il ne pût jamais reprendre son ancienne vigueur.

Les motifs de ces punitions inhumaines, c'étaient quelques livres tachés d'encre, des vêtements déchirés, des chaussures souillées d'excréments humains. Le vrai coupable était un neveu du maître. Érasme regrettait qu'une si monstrueuse cruauté ne fût point punie par les lois. Quel était l'effet ordinaire de ces mauvais traitements? Les naturels fiers devenaient intraitables; les caractères timides tombaient dans le désespoir; le corps s'endurcissait aux coups et l'esprit s'accoutumait aux reproches.

Les épreuves que les élèves des écoles faisaient subir aux nouveaux venus, pour les dégrossir, n'étaient pas moins barbares que les mauvais traitements des maîtres. On leur barbouillait le menton, pour les raser, avec de l'urine ou quelque chose de pis; on la faisait entrer dans la bouche, sans qu'il fût permis de cracher. On les forçait quelquefois à boire une grande quantité de vinaigre ou de sel fondu. On soumettait en un mot le nouveau venu à tous les caprices d'imaginations déréglées. Enfin on l'enlevait en l'air et on lui faisait frapper le dos contre une porte autant de fois que le plaisir de ses bourreaux le voulait. Ces traitements sauvages amenaient quelquefois la fièvre ou une maladie incurable de l'épine dorsale. « Voilà, disait Érasme, par quels préludes on commence l'étude des arts libéraux; et cependant ces préludes d'initiation seraient plus dignes d'un bourreau, d'un marchand d'esclaves, d'un matelot, que d'un enfant destiné au culte sacré des Muses et des Grâces. Il est étrange qu'une jeunesse adonnée aux études libérales se porte à ces excès insensés. Il est plus étrange encore qu'ils soient autorisés par la coutume. Mais qu'est-ce qu'une mauvaise coutume, sinon une erreur invétérée? Elle doit être extirpée avec d'autant plus de zèle qu'elle s'est propagée davantage. » Tel était le caractère dur et barbare de l'éducation.

II

Les méthodes d'enseignement ne montraient pas moins la rudesse de l'époque. Elles avaient quelque chose d'aride, d'âpre, de repoussant pour de jeunes intelligences. Pendant plusieurs années on torturait les enfants sur les *modes de signification*, sur de *petites questions* d'analyse et sur d'autres riens fort niais, pour ne leur apprendre, au bout du compte, qu'à mal parler. Les maîtres, ne voulant point paraître enseigner des choses enfantines, obscurcissaient les études grammaticales des difficultés de la dialectique et de la philosophie (1). Aussi, contrairement à l'ordre naturel, après avoir étudié de plus hautes sciences, les écoliers étaient-ils obligés de revenir à la grammaire. Quand le goût de la Renaissance se fut emparé des esprits, on vit des théologiens sensés, pourvus de tous les grades, reprendre par nécessité ces livres qu'on expliquait d'ordinaire aux enfants.

Le traité d'Aristote *sur l'interprétation* offrait à la Scholas-

(1) On lit dans Vossius : D'ordinaire on farcit la grammaire de considérations tout à fait philosophiques qui ne peuvent être comprises des enfants, et alors la grammaire devient pour eux une vraie torture, *carnificina*. Sans doute ces choses doivent être apprises un jour; mais il faut attendre que l'âge et les études soient plus avancés. *De ratione studiorum*, 12.

tique l'exemple de cette confusion de la grammaire avec la dialectique. Elle l'avait suivi avec cette prédilection qui la portait vers les recherches subtiles. Même beaucoup plus tard, après le mouvement imprimé par la Renaissance, Érasme se plaignait encore de ce que l'on faisait passer les enfants, à peine imbus des premiers principes de la grammaire, à l'étude d'une dialectique épineuse et compliquée outre mesure, où ils désapprenaient nécessairement tout bon langage. Le raisonnement tuait le goût, quand il ne tuait pas la raison. Il arrivait alors ce que l'on a vu de nos jours chez certains jeunes gens, bien doués d'ailleurs, qui, appliqués aux sciences exactes, sans avoir en littérature et en grammaire des connaissances suffisantes, parlaient, écrivaient et raisonnaient dans un langage inouï. Il eût été bizarre que l'éducation scientifique nous eût replongés dans la barbarie d'où la Renaissance nous avait fait sortir.

Mais pour revenir à ce qui se pratiquait vers la fin du XVe siècle, des premiers éléments de la grammaire, on passait à la lecture des livres scolastiques, écrits dans un latin étrange, hérissés de subtilités fastidieuses. Point de goût, point de littérature. Au lieu de nourrir l'esprit par l'étude des bons écrivains de l'antiquité, on mettait entre les mains de la jeunesse des auteurs inconnus aujourd'hui, *Pater meus*, Maître Ébrard, Jean de Garlande (1). C'étaient les manuels du temps; c'était par eux que les écoliers étaient formés à l'école de Deventer où Érasme fut envoyé dans sa neuvième année. A Paris, l'enseignement était peut-être encore plus scolastique. On apprenait d'abord le *Doctrinal* d'Alexandre de Ville-Dieu, en vers léonins, grammaire latine élémentaire. Dès lors l'écolier ne lisait guère que du mauvais latin et le plus souvent du latin d'église. La théologie, dont la Sorbonne

(1) Ébrard, auteur d'un livre en vers intitulé : *Græcismus*. C'est un mélange confus de notions de rhétorique, de prosodie et de grammaire. Jean de Garlande, contemporain de Guillaume le Conquérant, a composé un traité *De modis significandi*.

était comme la grande citadelle, dominait tout au collége de Montaigu. Les murailles même, suivant l'expression d'Érasme, y respiraient l'esprit théologique.

Ce que nous disons de la France et des Pays-Bas peut se dire également des autres contrées de l'Europe, l'Italie exceptée. Une rhétorique abstraite et sèche, sans moelle et sans séve, une dialectique subtile et raffinée, mais vide et enveloppée de replis inextricables, l'étude des *Analytiques*, des *Sophistiques*, des *Topiques*, des *Éthiques* d'Aristote : tel était, dans son degré le plus élevé, l'enseignement profane qui s'offrait à la jeunesse en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, comme en France et dans les Pays-Bas. « Dieu immortel ! disait Érasme, quel siècle que celui où l'on expliquait aux jeunes gens en grand appareil avec des commentaires laborieux et prolixes les distiques greco-latins de Jean de Garlande (1), où l'on passait une grande partie des heures à dicter, à répéter, à faire réciter des vers ridicules; où l'on dictait, où l'on expliquait, où l'on apprenait par cœur *Ébrard*, *Florista* et *Floretus;* car je place Alexandre parmi les auteurs supportables ! Le *Catholicon* (2) était dans toutes les églises. Combien de temps perdu dans la sophistique, dans les inutiles labyrinthes des dialecticiens, et, pour ne pas être trop long, de quelle manière confuse et rebutante étaient enseignées toutes les sciences ! Chaque professeur, pour faire montre de son savoir, voulait dès le principe introduire de force dans l'esprit de ses élèves les préceptes les plus difficiles qui souvent n'étaient que frivoles. »

Dans sa critique, Érasme n'épargnait pas l'organisation des écoles publiques. Les universités étaient richement dotées et admirablement ordonnées en apparence. Chacune d'elles formait une sorte de royaume littéraire. Elles étaient souveraines chez elles. Les écoles inférieures ou secondaires n'a-

(1) *Voir*, à la fin du volume, la note A.
(2) Ouvrage d'un dominicain appelé Balbi.

vaient pas été l'objet d'un moindre soin. Les prêtres et les magistrats en partageaient la direction; mais les prêtres avaient la meilleure part. On avait ajouté un administrateur appelé *scolaster*. Sous lui étaient les professeurs. « Cette vigilante sollicitude, disait Érasme avec ironie, a laissé régner pendant plusieurs siècles une barbarie s'épuisant en efforts stériles. » Les évêques regardaient cette affaire comme indigne de leur attention. Les *scolasters* s'occupaient de toucher les revenus plutôt que de diriger l'école. Ils croyaient avoir rempli leur devoir, quand ils ne prélevaient pas la dîme sur les professeurs. Dans les chapitres des chanoines, le parti le plus mal intentionné dominait d'ordinaire; les magistrats manquaient de jugement ou sacrifiaient aux passions privées.

Quant aux monastères et aux colléges des frères, moitié moines, moitié laïques (1), d'origine assez récente, Érasme les accusait de rechercher le gain, d'élever dans leurs retraites un âge novice à l'aide d'hommes peu instruits ou plutôt mal instruits, quelquefois même peu chastes et peu sensés. « D'autres, disait-il, peuvent approuver ce genre d'éducation; pour moi, je ne le conseillerai jamais à celui qui désire pour son fils une éducation libérale. Chez ces maîtres grossièrement instruits, esclaves, étrangers aux mœurs et au sens commun, la vigueur native des esprits est étouffée et remplacée par une sorte de pharisaïsme dégradant qui corrompt un naturel noble et généreux, et introduit dans de tendres âmes quelque chose de servile et de bas. On voit même souvent sortir de ces retraites des êtres qui deviennent plus arrogants que les autres, avec moins de franchise, plus de détours et moins de noblesse dans les sentiments. » — « Je

(1) Ces frères, appelés par Érasme *Collectionarii*, formaient un ordre intermédiaire entre les moines et les laïques. Ils ne faisaient pas de vœux irrévocables. La lettre à Grunnius, t. III, p. 1822, donne des détails intéressants sur cet institut. Voir aussi le *De pronuntiatione*, t. I, p. 921 et 922.

n'approuve pas, ajoutait-il, ceux qui, entourés eux-mêmes de ténèbres, entraînent les enfants dans un endroit ténébreux et leur enseignent impunément ce qu'il leur plaît. » Tels étaient les reproches passionnés qu'il adressait à l'éducation monastique.

Point d'école ou une école publique, voilà son principe. A vrai dire, il préférait l'éducation privée à l'éducation commune. « Ce qui se fait vulgairement, disait-il, est plus simple et plus court. Il est plus facile à un homme de contraindre un certain nombre d'enfants par la crainte, que d'en élever un seul libéralement. Ce n'est pas une grande affaire de commander à des ânes ou à des bœufs, mais élever des enfants d'une manière libérale, c'est une œuvre aussi ardue que belle. »

A une éducation sauvage, sombre, impitoyable, Érasme voulait substituer une éducation douce, affectueuse, aimable. Il demandait aussi que l'enseignement scolastique, barbare et rebutant, fît place à un enseignement littéraire, poli, attrayant.

Il prenait l'enfant au sortir du sein maternel et voulait, comme Rousseau plus tard, qu'il fût nourri par sa propre mère. Il s'appuyait de raisons physiques et morales. A ses yeux, la mère qui n'allaitait pas son enfant n'était mère qu'à moitié.

Il a écrit à ce sujet une page éloquente dans un de ses *Colloques* (1) :

« — Mais où est le petit enfant? demande Eutrapelus qui, n'étant qu'un peintre, prêche comme un franciscain.

« Fabulla répond :

« — Dans la chambre voisine.

« EUTRAPELUS. Pourquoi est-il là? Fait-il cuire les légumes?

« FABULLA. Mauvais plaisant, il est auprès de sa nourrice.

(1) *Colloque de l'Accouchée*, t. I, p. 766.

« EUTRAPELUS. De quelle nourrice me parlez-vous? Est-il d'autre nourrice que celle qui est la mère?

« FABULLA. Pourquoi pas? Je fais comme tout le monde.

« EUTRAPELUS. C'est un détestable conseiller pour bien faire que tout le monde.

« FABULLA. Ceux qui m'aiment en ont décidé ainsi; ils ont pensé qu'il fallait ménager ma jeunesse.

« EUTRAPELUS. Mais si la nature vous a donné des forces pour concevoir, elle vous en a donné sans aucun doute pour allaiter.

« FABULLA. C'est vraisemblable.

« EUTRAPELUS. Dites-moi, ne sentez-vous pas que le nom de mère est bien doux?

« FABULLA. Je le sens.

« EUTRAPELUS. Si c'était possible, souffririez-vous qu'une autre femme fût la mère de votre enfant?

« FABULLA. Pour rien au monde.

« EUTRAPELUS. Pourquoi donc transporter à une femme étrangère plus que la moitié de ce nom de mère?

« FABULLA. Parlez mieux, Eutrapelus; je ne partage pas mon fils; je suis seule sa mère; je la suis tout entière.

« EUTRAPELUS. Mais ici la nature elle-même proteste contre vos paroles... Il n'est aucune espèce d'être vivant qui ne nourrisse ses petits. Les chouettes, les lions, les vipères élèvent les leurs; et l'homme rejette ses enfants? Je vous le demande, est-il rien de plus cruel que ceux qui exposent leurs rejetons par ennui de les élever?

« FABULLA. C'est abominable.

« EUTRAPELUS. Et n'est-ce pas une sorte d'exposition, que de livrer un enfant si tendre, tout rouge encore du sang de sa mère, respirant après sa mère, implorant le secours de sa mère de cette voix qui émeut, à ce qu'on assure, même les bêtes sauvages, de le livrer, dis-je, à une femme qui peut être d'un corps malsain, de mœurs corrompues, et qui estime plus un peu d'argent que votre enfant tout entier?... Mais supposez qu'elle vous soit égale ou même, si vous voulez, un peu supérieure pour le tempérament, est-il indifférent, pensez-vous, que votre petit enfant se nourrisse d'un suc maternel et familier, se réchauffe à une chaleur à laquelle il est habitué, ou qu'il soit forcé de s'accoutumer à un suc étranger, à une chaleur étrangère?

« FABULLA. Mais on dit que les arbres transplantés et greffés dépouillent leur nature sauvage et produisent des fruits meilleurs.

« EUTRAPELUS. Ils ne sont ni transplantés ni greffés aussitôt après la naissance. Il viendra un temps, si Dieu le veut, où votre fils adolescent quittera la maison pour aller recevoir une instruction et une éducation plus mâles; ceci regarde le père plus que la mère. Maintenant cet âge tendre doit être entouré de soins. »

Eutrapelus adresse une exhortation touchante à la nouvelle accouchée pour qu'elle nourrisse et élève son enfant. Suivant lui, le lait de la nourrice n'est pas sans influence sur le moral. Jamais une femme étrangère n'aura le dévouement maternel. « S'il y a, dit-il, une nourrice qui aime comme une mère, elle pourra soigner comme une mère. Ajoutez que celle qui n'aura pas allaité son enfant, en sera moins aimée. Dès lors elle sera moins propre à faire son éducation morale; c'est la mère qui doit initier l'enfant à la vie spirituelle comme à la vie physique. Quelle trace profonde laissent dans le cœur les enseignements maternels, ces leçons qu'on suce, pour ainsi dire, avec le lait (1)!

Aux yeux d'Érasme, l'éducation de l'enfant comprend quatre parties : il faut d'abord jeter dans son âme tendre les semences de la piété; en second lieu, lui faire aimer et apprendre parfaitement les sciences libérales; ensuite le for-

(1) Érasme, avant Rabelais, Buffon et Rousseau, réclama contre les vêtements superflus et les liens qui chargeaient le corps de l'enfant et gênaient le libre développement de ses membres. *V.* t. V, p. 711, *Mariage chrétien*, et p. 891, *Précepteur*.

mer aux devoirs de la vie; enfin l'accoutumer à la civilité des mœurs. Il ne dédaigna pas de faire lui-même sur ce dernier sujet un petit livre qui pourrait encore servir de manuel aux jeunes gens, abstraction faite de quelques usages que nos mœurs ne comportent plus. Ce petit ouvrage parut en 1530. Il est court, substantiel, simple, écrit avec un tact parfait.

Érasme voulait que l'étude des lettres fût commencée dès les premières années; mais il exigeait du maître la douceur, l'affabilité, un certain talent et une certaine adresse pour la rendre agréable à l'enfant et lui dérober le sentiment du travail. « Il faut, dit-il, lui apprendre peu et avec choix, seulement des choses simples et excellentes, adaptées à un âge qui aime l'agrément plus que la subtilité; il faut avec art en faire un jeu et non une fatigue. Ce qui peut arriver de plus fâcheux, c'est que l'enfant prenne les études en haine, avant de savoir pourquoi elles doivent être aimées. »

L'amour du maître, tel est, pour Érasme comme pour Quintilien et pour notre bon Rollin, le premier pas dans l'instruction. Après avoir commencé à aimer les lettres à cause du maître, l'enfant avec le temps aimera le maître à cause des lettres. On apprend volontiers de ceux qu'on aime. Le premier soin est de se faire aimer; peu à peu vient, non pas la terreur, mais une sorte de respect noble qui a plus de poids que la crainte.

C'est par des avertissements affectueux, des réprimandes sans amertume, de pressantes instances, c'est par l'émulation, par le sentiment de la honte, par les éloges et d'autres moyens semblables que l'on doit exciter et corriger l'enfance. Érasme semble condamner absolument avec Quintilien le supplice des verges; mais, à tout le moins, doit-on en l'appliquant respecter la pudeur. Quant aux enfants qu'on ne peut faire étudier qu'à force de coups, il faut les renvoyer au moulin ou à la charrue, sans craindre de diminuer ses profits. Les congrégations charitables elles-mêmes ne doivent nourrir

pour les études que ceux qui s'y montrent propres et n'appeler aux lettres que des esprits nés pour les cultiver. Érasme leur recommande un choix vigilant.

Il veut que le maître prenne pour son élève l'affection d'un père et se fasse lui-même enfant pour rendre plus facile la tâche de l'un et de l'autre. Il faut demander peu d'abord, puis augmenter insensiblement le travail, sans exiger de l'élève une raison au-dessus de son âge. Les leçons doivent être courtes, mais souvent renouvelées. Quant aux choses qui sont accommodées au génie de l'enfant et qu'on doit lui enseigner tout d'abord, ce sont, premièrement, les langues pour lesquelles l'enfance a une aptitude particulière, refusée aux autres âges; en second lieu, les fables de toute espèce, depuis l'apologue jusqu'à la comédie, qui joignent à l'agrément l'avantage d'enseigner la langue, de former le jugement et le style; en troisième lieu, la musique, l'arithmétique, la géographie, pour lesquelles certains enfants, rebelles à la grammaire et à la rhétorique, montrent des dispositions spéciales. Érasme pensait que les fables, les apologues, tous les récits, les noms et les propriétés des arbres, des plantes, des animaux, seraient appris plus volontiers et mieux retenus des jeunes élèves, si on leur en offrait des représentations et des peintures. « Les fleurs, dit-il, conviennent à l'enfance comme au printemps; les fruits mûrs viendront plus tard. »

Pour alléger l'ennui qu'éprouvent quelques enfants en apprenant à lire, on peut, à l'exemple des anciens, imaginer certains moyens attrayants, leur présenter des friandises figurant les caractères et les leur donner en récompense, quand ils désignent la lettre avec exactitude, ou bien leur mettre entre les mains des lettres d'ivoire avec lesquelles ils pourront jouer, ou tout autre jouet analogue. On peut encore exciter l'émulation en faisant rivaliser deux ou trois enfants ensemble et en récompensant le vainqueur. Mais Érasme n'approuve pas ceux qui ont recours aux jeux d'échecs ou de hasard. « Ces jeux, dit-il, dépassent la portée d'un tel âge.

C'est, non pas soulager, mais augmenter le travail. » Il en est de même des moyens artificiels, imaginés pour aider la mémoire. Selon lui, le grand art en fait de mémoire, c'est de comprendre à fond, de bien classer ce qu'on a compris et enfin de le répéter de temps en temps.

Les leçons de grammaire sont au commencement un peu rebutantes pour les enfants ; on doit se borner d'abord à des notions très simples, mais substantielles. Avant tout, il faut leur apprendre à bien prononcer. Érasme prétendit réformer la prononciation du grec et du latin. C'est dans ce but qu'il publia son *Traité de la Prononciation* (1).

Au sujet de la composition de ce petit livre, on trouve dans l'*Aristarque* de Vossius (2) une anecdote curieuse, mais invraisemblable. Dans une note écrite de sa main, un personnage *très savant et très lié avec les savants* racontait ce qu'il avait entendu dire à Rutger Rescius, son maître, professeur de langue grecque à Louvain. Ce professeur avait habité à peu près un an avec Érasme, au collége du Lis, dans une chambre placée au-dessous de la sienne. Henri Glareanus, arrivant de Paris, fut invité au collége où l'auteur des *Adages* logeait et prenait ses repas. Interrogé sur ce qu'il y avait de nouveau, le jeune savant qui connaissait l'amour excessif d'Érasme pour les choses nouvelles et son étrange crédulité, avait forgé une histoire en chemin. Il lui dit que des hommes d'une science merveilleuse, venus à Paris, y avaient apporté une prononciation bien différente de la prononciation reçue. Au lieu de *vita*, ils disaient *bêta;* au lieu de *ita*, *êta;* au lieu de *æ*, *ai;* au lieu de *i*, *oi*, et ainsi du reste.

A cette nouvelle, Érasme écrivit son dialogue, afin de se donner comme l'auteur de la découverte. Sur le refus de l'imprimeur de Louvain, Thierry d'Alost, peut-être occupé d'autres publications, ou parce que cet imprimeur demandait

(1) T. I, p. 913 et suiv.
(2) L. I, ch. 28.

trop de temps, il envoya le petit livre à Froben, de Bâle, qui l'imprima aussitôt (1). Cependant Érasme ayant connu le mensonge, ne se servit jamais de cette prononciation et ne la recommanda pas à ses amis qui vivaient avec lui. Afin d'appuyer ce qu'il avançait, Rescius montra un exemple de prononciation écrit de la main d'Érasme pour le portugais Damien de Goès, et dont l'auteur de la note avait encore une copie au moment où il l'écrivait. Dans cet exemple, la prononciation ne différait en rien de l'usage reçu.

Vossius, à qui nous devons la connaissance de cette anecdote, était cependant un chaud partisan de la réforme de la prononciation grecque. Il ne fut pas arrêté par une anecdote qui lui était contraire. Il trouvait péremptoires les arguments d'Érasme et de ceux qui partageaient son opinion. Il croyait que si Érasme n'avait pas prononcé le grec selon la nouvelle méthode, ce n'était point par conviction, mais plutôt par suite des habitudes de son enfance, ou bien encore parce qu'il ne voulait pas prononcer autrement que le vulgaire. Ce qui semble confirmer la conjecture de Vossius, c'est qu'Érasme, dans une lettre, reconnaît le peu de faveur qu'avait obtenu son petit livre sur la prononciation. S'il ne mit pas en pratique la réforme proposée, c'est qu'il désespéra de la faire accepter. Il n'est guère vraisemblable que Glareanus ait osé une pareille plaisanterie vis-à-vis d'un protecteur et d'un ami, assez prompt d'ailleurs à s'irriter. Ajoutons que Rescius pouvait avoir quelque rancune contre Érasme qui l'avait longtemps entouré de son patronage, mais qui, vers la fin de sa vie, s'était plaint du mariage et de la négligence de ce professeur. Quoi qu'il en soit, la réforme qu'Érasme demandait fut accomplie ultérieurement, et elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

(1) Ceci est non-seulement invraisemblable, mais manifestement faux. Érasme quitta Louvain en 1521, pour n'y plus revenir, et le *Traité de la Prononciation* ne parut qu'en 1528.

A ses yeux, la prononciation était presque totalement corrompue chez les Grecs comme chez les Latins. Il attribuait cette corruption à deux causes : l'altération du langage vulgaire et l'impossibilité de marquer les sons par l'écriture. Il essaya de retrouver la prononciation primitive des Grecs. Selon lui, *H* est un son intermédiaire entre *A* et *E;* en effet, souvent ces deux voyelles se mettent l'une pour l'autre, et en latin l'*H* des Grecs se change en *E* long. A l'*U* des Grecs répont l'*U* des Français, comme l'atteste la forme de l'*Y* grec, qui n'est qu'un *U* prolongé par un côté. D'ailleurs, on voit chez les Latins l'*I* et l'*U* se mettre assez souvent l'un pour l'autre. Le mot Κόκκυξ, formé par onomatopée, doit servir aussi à montrer l'analogie de l'*U* des Grecs avec l'*U* des Français.

Le *B* n'avait pas la valeur de notre *V*, puisque les Grecs disaient Ὀυαλεντῖνος pour Valentinus, et non Βαλεντῖνος. Les éoliens le remplaçaient par leur digamma qui tenait le milieu entre notre *V* et leur Φ. Des raisons nombreuses paraissent prouver que le Β des Grecs ne se prononçait pas autrement que le *B* des latins. D'abord, aucun des grammairiens si nombreux ne fait mention de cette différence; en second lieu, la lettre de Cicéron à Pœtus confond pour la prononciation *bini* et Βινεῖ; enfin Βοῦς se change en *bos;* Βοᾶν en *boare;* Βαλανεῖον en *balneum*.

Les Grecs modernes prononcent d'une manière identique, ou avec des différences à peine perceptibles pour l'oreille, η, ι, οι, υ, υι, ει et οι; ce qui semble tout à fait contraire au génie simple des langues primitives. En outre, avec la prononciation moderne disparaît la distinction des diphthongues proprement dites, faisant sentir les deux voyelles dans la prononciation. Le son de αι se confond presque avec celui de ε. Pourquoi les Grecs modernes prononcent-ils l'υ comme un *v* ou une *f* dans αυ et ευ et non pas dans ου? Pourquoi forment-ils ainsi une diphthongue d'une voyelle et d'une consonne?

Érasme emprunte la prononciation vraie de la diphthongue οι aux Français dans les mots, langue d'*oi*, *moi*, *toi*, *soi*, *foi*, *loi*, *roi* (1); celle de la diphthongue αι aux Allemands dans *Kaiser*. Ce qui, suivant lui, avait altéré le son primitif des diphthongues, c'était une affectation d'élégance dans la prononciation, qui faisait fermer à demi la bouche et prononcer les mots presque sans remuer les lèvres. La prononciation primitive des diphthongues, au contraire, demandant un grand mouvement de bouche et produisant un son retentissant, avait quelque chose de grossier. Mais cette altération produisait maintenant une confusion inexprimable, quand on écrivait sous la dictée et quand on entendait lire ou parler. On n'avait pas moins perdu la distinction des longues et des brèves, sur laquelle le peuple était si délicat jadis, au témoignage de Cicéron. On avait confondu l'accent avec la quantité. Les anciens avaient pris soin de faire entendre toutes les syllabes, sans rien laisser échapper, à l'aide de quatre moyens : l'aspiration, l'accent tonique, l'allongement, la diphthongue ou le double son. Au reste, comme Érasme le remarquait, une syllabe longue n'est pas exactement le double d'une brève, et toutes les syllabes de même espèce ne demandent pas le même temps pour être prononcées. Il y a des syllabes difficiles qui en exigent davantage, principalement les monosyllabes.

Érasme proposait aussi des modifications dans la prononciation latine; mais sur plusieurs points il présentait sa doctrine comme simplement conjecturale, sans lui donner un caractère bien positif. Sa pensée se laisse difficilement saisir et ne semble pas fermement arrêtée. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond ces problèmes. Rappelons seulement qu'il regardait la prononciation des Romains comme la moins vicieuse, celle des Français comme la plus mauvaise, celle des Allemands comme fort défectueuse; celle des Espagnols l'é-

(1) Prononcés comme ils l'étaient de son temps.

tait un peu. Selon les Italiens, les Anglais avaient le second rang.

Ces différences dans la manière de prononcer le latin produisaient souvent un effet risible. Dans une circonstance solennelle, l'empereur Maximilien fut harangué successivement par un Français du Mans, débitant à la française un discours dû à la plume de quelque Italien, ensuite par un docteur de la cour qui improvisa une réponse avec la prononciation allemande, puis par l'ambassadeur de Danemark ayant la prononciation écossaise, enfin par un Hollandais. Les gens instruits riaient beaucoup; mais l'empereur, accoutumé à ces diverses prononciations, les entendit tous sans étonnement et sans embarras.

Le traité d'Érasme, peu attrayant par son sujet même, renferme beaucoup d'idées ingénieuses. Afin de remédier à la sécheresse de la matière, l'auteur employa la forme du dialogue. Les interlocuteurs sont l'ours et le lion. On trouve dans plus d'un passage un spirituel enjouement. Quant au fond même, il mérite l'attention. Érasme traite avec science et sagacité le difficile sujet de la prononciation grecque et latine. Il y a dans son petit livre des aperçus neufs, lumineux, pleins de justesse, que ne doivent pas faire méconnaître quelques erreurs de détail. La prononciation *érasmienne* est aujourd'hui battue en brèche; mais les arguments opposés à la prononciation moderne nous semblent fort sérieux, pour ne pas dire décisifs. Il est bien difficile de l'admettre sans réserve (1). « Une bonne prononciation, dit Érasme, donne au discours un très grand prix; et cependant beaucoup de gens, au lieu d'avoir la parole humaine, ont plutôt l'air d'aboyer comme les chiens ou de hennir comme les chevaux. » La prononciation doit être formée de bonne heure; il importe de mettre à profit le merveilleux instinct de l'enfant pour la parole, à tel point qu'il reconnaît avec l'oreille les voix qui

(1) *V.* la note B, à la fin du volume.

lui sont familières, avant de distinguer les visages avec les yeux. « C'est ce que j'ai souvent remarqué avec plaisir dans mes enfants, dit l'ours au lion, et j'en ai ri. »

Érasme attachait beaucoup d'importance à une bonne écriture. « Un discours de Cicéron écrit en lettres gothiques, disait-il, paraîtrait incorrect et barbare. Il blâmait la coutume des anciennes écoles où l'on dictait presque tout aux enfants. Obligés d'écrire vite, ils écrivaient mal, avec des caractères imparfaitement formés et des abréviations indéchiffrables. L'imprimerie avait produit un effet singulier. Certains savants en étaient venus à ne plus écrire du tout; et lorsqu'ils voulaient confier au papier les fruits de leurs veilles, ils ne pouvaient se lire eux-mêmes. On voit Érasme et Budé se reprocher mutuellement leur écriture illisible. Beaucoup même pour leurs lettres, à l'exemple des princes, avaient recours à des secrétaires; « et cependant une lettre écrite par une main étrangère, disait Érasme, n'a plus la même valeur; elle mérite à peine le nom de lettre. »

Fidèle à sa méthode générale, il voulait qu'on donnât à l'enfant un modèle d'écriture aussi parfait et aussi simple que possible, sans ces liaisons, ces inflexions, ces traits accessoires et capricieux où se plaisait la foule des scribes, comme pour ajouter à la difficulté de l'écriture. Il approuvait encore moins les abréviations qui étaient la source de beaucoup d'erreurs et rendaient très difficile le rétablissement du texte véritable. Dans l'écriture, comme dans tout le reste, on devait aller du simple au composé, commencer par apprendre à former les lettres petites et grandes en même temps. Il se moquait de certaines gens qui visaient à l'archaïsme dans l'écriture, comme il y avait des écrivains qui recherchaient l'archaïsme dans les mots. Il n'avait pas plus de goût pour la manie de ceux qui se permettaient de barbares néologismes malgré l'abondance des mots approuvés, aussi brillants que justes, comme si tout ce qui était consacré par l'usage manquait d'éclat. Le modèle le plus parfait des majuscules ro-

maines se trouvait dans les pièces de monnaie frappées en Italie au temps d'Auguste et de ses successeurs.

Érasme enseignait la manière de former les lettres et de les lier entre elles. Il entrait dans les détails les plus élémentaires, comme un maître d'écriture. Il insistait sur la proportion des lettres et de leurs parties, sur les intervalles des lettres, des mots, des membres de phrases, des phrases entières. Rien, selon lui, n'est plus important, non-seulement pour la beauté, mais aussi pour la netteté de l'écriture. Comme un savant l'a dit, une écriture bien distincte est par elle-même une sorte de commentaire. On doit en faire prendre l'habitude à l'enfant de bonne heure, afin que cette habitude devienne une seconde nature. Il faut d'abord lui montrer le modèle, puis la manière de tracer chaque ligne, enfin conduire sa main et la diriger.

Les lettres et les exemples peuvent être tracés sur une table d'ivoire, selon le précepte de Quintilien. C'est ainsi, dit-on, que certains aveugles ont acquis la faculté d'écrire avec facilité. Mais un maître habile peut imaginer d'autres moyens analogues. Un de ces moyens, c'est de placer le modèle sous une feuille de papier transparente et de faire calquer l'enfant. Un second consiste à imprimer sur le papier avec un *style* d'argent ou de cuivre la marque des lettres, que l'écolier suivra avec une plume remplie d'encre. On peut encore, avec le suc d'un bois, tracer des lettres légèrement colorées en rouge, que l'élève couvrira ensuite avec de l'encre. Grâce à la différence tranchée des couleurs, on apercevra mieux l'écart entre le trait du modèle et celui de l'enfant. On voit que les méthodes des maîtres de nos jours n'ont rien de bien nouveau. Il est curieux de les retrouver dans un livre écrit au commencement du XVIe siècle.

Quelques-uns ont imaginé un quatrième moyen destiné surtout à produire la rectitude des lignes et la proportion des parties saillantes des lettres. Ils se servent de quatre lignes parallèles également distantes. Entre les deux du milieu est

contenu le corps même des lettres. Les deux plus éloignées limitent les parties saillantes en haut et en bas. Mais il faut que l'enfant puisse bientôt se passer de ces secours. On doit surtout faire en sorte qu'il croie jouer et non étudier.

On peut de temps en temps l'exercer aussi un peu à la peinture; « car l'homme, dit Érasme, a généralement pour cet art un attrait naturel. » Un grand maître du temps, Albert Dürer, peintre, mathématicien, géomètre, avait écrit un livre très savant sur la peinture et sur ses rapports avec l'écriture. Érasme, qui poursuivait de ses vœux la restauration de tous les arts libéraux, égalait le peintre de Nuremberg aux plus grands maîtres de l'antiquité. « Il leur est même supérieur en un point, dit-il, c'est qu'avec des lignes noires, sans le secours de la couleur, il sait tout représenter, les ombres, la lumière, les proéminences, les dépressions. Il fait qu'un objet unique offre plusieurs aspects selon la position de ceux qui le regardent. Une harmonie et une symétrie parfaite règnent dans ses œuvres. Par lui est peint ce qui semblait ne pouvoir l'être, le feu, les rayons du soleil, la foudre, les éclairs, les nuages, les sentiments, les passions, enfin l'âme tout entière de l'homme, rayonnant dans l'extérieur de son corps, et presque la voix elle-même. Si un tel art n'obtient pas les récompenses qui lui sont dues, la honte en retombe sur les princes, et non sur la peinture. »

Il comprenait toute la puissance de l'écriture, surtout depuis que l'imprimerie pouvait la reproduire et la propager indéfiniment. Les lettres, apportées en Grèce par Cadmus, étaient figurées par les dents du serpent : de ces dents semées dans le sol étaient sorties tout à coup deux troupes de guerriers, pourvus de casques et de lances, qui s'étaient entretués par de mutuelles blessures. De même les lettres, placées dans leur ordre naturel, étaient sans action; mais dispersées, semées, multipliées, elles devenaient vivantes, actives, militantes. « Les accents et les esprits, disait-il plaisamment, ce sont les lances et les casques. A bien considérer les parties

saillantes des lettres, on peut découvrir en elles, non-seulement des lanciers et des soldats armés à la légère, mais des guerriers pesamment armés, munis de boucliers, d'épées, de balistes. » Érasme voyait commencer ces grandes luttes des idées qui devaient changer la face du monde moderne : il était lui-même dans la mêlée. Il livrait bataille avec sa plume à l'armée des barbares. Cette bataille, il l'avait à peu près gagnée. La Renaissance triomphait dans toute l'Europe au moment où il écrivait.

III

Il avait senti de bonne heure que le succès de cette renaissance dépendait de la réforme de l'enseignement. Dans un petit traité *sur la manière d'étudier* (1), adressé à un professeur de belles lettres, appelé *P. Vitier*, il expose ses vues sur l'ordre qu'on doit observer dans les études. Les méthodes, le plan et la marche à suivre lui semblaient d'une importance capitale.

La connaissance embrassant les mots et les choses, il était nécessaire de commencer par étudier les mots qui nous donnent la clef des choses. La grammaire devait donc avoir la première place, et il fallait enseigner simultanément la grammaire grecque et la grammaire latine qui se font mieux comprendre l'une par l'autre. Avant tout, on devait se procurer un maître excellent, ou, faute d'un maître, les meilleurs auteurs en petit nombre, mais choisis avec soin. Pour la grammaire grecque, Théodore Gaza, de l'aveu de tous, occupait le premier rang; puis venait Constantin Lascaris. Pour les grammaires latines, Érasme regardait comme les meilleures, parmi les anciennes, celle de Diomède; parmi les

(1) T. I, p. 521 et suiv.

nouvelles, celle de Nicolas Perotti, mais sans prédilection exclusive.

Comme en tout le reste, il voulait des préceptes aussi peu nombreux que possible, mais excellents. Il n'approuvait pas ces maîtres vulgaires qui retenaient les enfants sur ces préceptes pendant un grand nombre d'années; car, à ses yeux, le meilleur moyen d'apprendre à parler avec facilité et correction, c'était le commerce de ceux qui parlaient purement, et la lecture des bons auteurs. On devait commencer par ceux qui étaient à la fois les plus corrects et les plus agréables. Pour le grec, le premier rang à ce point de vue appartenait, en prose, à Lucien; le second à Démosthène; le troisième à Hérodote. En poésie, il mettait en première ligne Aristophane à défaut de Ménandre; en seconde ligne, Homère; en troisième, Euripide. On peut s'étonner de la place assignée à Démosthène, qui est très pur, mais peu attrayant pour l'enfance. Érasme semble le reconnaître ailleurs. Le rang qu'Aristophane occupe surprend encore davantage et ne peut être accepté qu'avec de sages réserves. Il est singulier qu'il ait oublié Xénophon.

Quant aux auteurs latins, il pensait qu'on devait commencer par Térence, si pur, si châtié, se rapprochant du langage familier et plein d'agrément par la nature même du sujet. Il consentait à ce qu'on y joignît quelques pièces de Plaute, mais choisies et exemptes d'obscénités (1). On doit croire qu'il faisait les mêmes restrictions pour Aristophane, bien qu'il ne le dise pas; car il veut qu'on interdise à un âge glissant Catulle, Tibulle et Martial, ainsi que les autres auteurs semblables. Il permet seulement qu'on en voie des morceaux détachés.

Il donnait la seconde place à Virgile, la troisième à Horace, la quatrième à Cicéron, la cinquième à César. Si

(1) Deux disciples d'Érasme, Dorpius et Barland, non contents de faire expliquer Térence et Plaute, firent jouer quelques-unes de leurs pièces par leurs élèves. De là le nom de *Térentiens* que le cardinal Adrien d'Utrecht donnait aux lettrés.

l'on voulait ajouter Salluste à ces auteurs, il ne s'y opposait pas. Mais, à son avis, ces écrivains suffisaient pour apprendre les deux langues. Il n'approuvait pas ceux qui passaient leur vie entière à feuilleter dans ce but toute sorte d'auteurs et qui regardaient comme inhabile quiconque avait omis de lire même le moindre petit livre.

On voit que, dans l'ordre assigné aux auteurs latins, il tient compte de l'agrément beaucoup plus que de la difficulté, faisant passer les poètes avant les prosateurs, tandis qu'il agit tout autrement pour les Grecs. La raison de cette différence, c'est que chez les Grecs la langue des poètes diffère essentiellement de la langue des prosateurs. Il trouve qu'il n'en est pas de même chez les Latins. Pour faire produire à la lecture et à l'explication des auteurs des fruits plus précoces et plus abondants, il recommandait l'étude de Laurent Valla qui avait écrit *très élégamment sur l'élégance* de la langue latine. Toutefois on ne devait pas le suivre avec une exactitude servile. Ce qui devait être aussi d'un utile secours, c'était d'apprendre par cœur les *figures grammaticales*, transmises par Donat et Diomède ; de posséder dans son esprit toutes les règles et toutes les formes de la versification; d'avoir sous la main les préceptes de la rhétorique. Si l'on voulait y ajouter l'étude de la dialectique, il n'y mettait pas grand obstacle, pourvu qu'on l'apprît dans Aristote et non *auprès de la race verbeuse des sophistes*, pourvu qu'on ne s'y arrêtât pas trop longtemps et qu'on *n'y vieillît point comme auprès des écueils des Sirènes.*

En attendant, on ne devait pas oublier que le meilleur maître d'éloquence, c'était la plume. Il fallait l'exercer avec soin en prose, en vers, sur toute sorte de sujets. La mémoire, dépositaire de nos lectures, ne devait pas non plus être négligée. On pouvait l'aider par les lieux et les images, mais plus encore par la parfaite intelligence, l'ordre, le soin, le rappel fréquent. Érasme ne craignait pas de descendre à des avis minutieux. Pour les choses un peu difficiles, mais

qu'il était pourtant nécessaire de retenir, comme les lieux géographiques, les généalogies et les autres objets semblables, il conseillait de les retracer le plus brièvement et le plus nettement possible sur des tableaux qui seraient suspendus aux murailles, de manière à frapper les yeux même inattentifs ; comme aussi pour certaines pensées brèves, mais remarquables, il était bon de les inscrire au commencement ou à la fin de chaque volume, de graver certaines maximes sur les anneaux et sur les coupes, d'en écrire quelques-unes sur les portes, sur les vitres même, afin d'avoir toujours devant soi tout ce qui pouvait servir à l'instruction. Chaque chose prise en soi pouvait paraître peu importante; mais, toutes réunies, elles augmentaient le trésor des connaissances d'une portion qui n'était pas à mépriser, quand on visait à ce genre de richesse.

Ce qui était d'une utilité générale et fort grande, c'était d'enseigner soi-même fréquemment; car on ne voyait jamais mieux ce que l'on comprenait et ce qu'on n'entendait pas. La méditation faisait surgir de nouvelles idées et la discussion gravait tout plus profondément dans l'esprit.

Après s'être fait un langage, non pas surabondant, mais pur, on pouvait passer à l'étude des choses; et déjà cependant les auteurs qu'on avait étudiés pour polir la langue, les faisaient connaître, en passant, d'une manière assez étendue. Les études classiques devaient comprendre la géographie étudiée soigneusement et à fond, un peu d'arithmétique, de musique, d'astronomie, ce qu'il fallait de médecine pour veiller au soin de sa santé, une teinture de la physique, non pas tant de cette physique transcendante qui traite ambitieusement des principes, de la première matière, de l'infini, que de celle qui fait voir les propriétés des choses. Pour ce qui regardait la morale, il était convenable de la faire pénétrer dans les cœurs par des aphorismes se rapportant à la piété chrétienne et aux devoirs de la vie.

Toutes ces connaissances, on devait les acquérir en se

jouant avant la dix-huitième année. Il n'était pas nécessaire que le jeune écolier approfondît toutes les sciences. « Il en est, dit Érasme, qu'il suffit d'effleurer. C'est pour cela que les résumés sont utiles ; mais ils doivent être faits avec art par un homme supérieur, afin d'épargner aux enfants une perte de temps inutile. Il faut éviter tout ce qui est superflu ou frivole. » A dix-sept ou dix-huit ans, le jeune homme devait faire choix d'un état selon sa vocation. Tel était le plan d'études proposé par Érasme. Il fut adopté dans son ensemble presque partout, et c'est encore, à peu de chose près, celui que l'on suit dans l'éducation classique.

Érasme donnait aussi des conseils aux maîtres sur la manière d'enseigner. Ce n'était pas sans rougir qu'il abordait une matière si bien traitée par Quintilien. Le maître, on l'a dit, doit sur-le-champ enseigner ce qu'il y a de meilleur ; mais pour cela il doit savoir tout, ou si ce n'est pas possible, les points principaux de chaque science. Il ne peut se contenter de dix ou douze auteurs. Pour le moindre enseignement, il faut embrasser le cercle entier de la science, et tout en s'attachant aux meilleurs écrivains, il doit prendre une teinture de tous, même des moins bons. Le livre des psaumes est pour la sainteté supérieur aux odes d'Horace ; mais celles-ci enseignent mieux la bonne latinité. Pour faire cette étude avec plus de fruit, il est bon de préparer certains cadres, afin d'y inscrire à sa place tout ce qui doit être noté. A défaut de loisir ou de livres, Pline, Macrobe, Athénée, offrent de grands secours ; mais on doit surtout recourir aux sources, c'est-à-dire aux anciens et principalement aux Grecs. Où peut-on, en effet, s'instruire plus purement, avec plus de rapidité et d'agrément qu'aux sources mêmes (1) ?

(1) Vossius pensait comme Érasme. « Non-seulement, dit-il, les Grecs sont plus agréables à lire que les Latins, mais ce qui est bien plus essentiel, on acquiert plus facilement chez eux la connaissance des choses. La cause, c'est qu'ils enseignent tout d'une manière plus expressive. *Philol.*, p. 32.

Platon, Aristote, Théophraste, Plotin formé aux deux écoles, peuvent très bien apprendre la philosophie. L'explication des poètes exige la connaissance de la Fable ; c'est dans Homère qu'il faut la chercher de préférence. Cependant les *Métamorphoses* d'Ovide et ses *Fastes* offrent de précieux renseignements. Pomponius Méla enseigne la géographie avec beaucoup de brièveté, Pline avec beaucoup d'exactitude, Ptolémée avec beaucoup de science. Quant à Strabon, il ne traite pas seulement de la géographie. Le principal ici est d'observer à quels noms antiques répondent les noms vulgaires et modernes des montagnes, des fleuves, des contrées, des villes. Même soin est nécessaire pour les arbres, les plantes, les animaux, les instruments, les vêtements, les pierres précieuses, toutes choses auxquelles la foule des maîtres n'entend rien. Il faut encore connaître les antiquités que l'on retrouve non-seulement dans les vieux auteurs, mais aussi dans les inscriptions et les monuments en pierre. Le maître ne doit pas non plus ignorer l'astronomie que les poètes mêlent partout à leurs fictions. Mais nulle connaissance n'est plus nécessaire que celle de l'histoire, qui a un champ si vaste et de laquelle tout relève, pour ainsi dire. Si l'on veut expliquer Prudence, le seul poète chrétien vraiment éloquent, on doit même posséder à fond les lettres sacrées. Enfin, aucune science, ni la physique, ni l'histoire naturelle, ni la science de la guerre, ni l'agriculture, ni la musique, ni l'architecture, n'est sans usage pour ceux qui entreprennent d'expliquer les poètes et les orateurs anciens.

Ne croirait-on pas qu'Érasme trace par avance le portrait des philologues de l'Allemagne moderne? Mais pouvait-il demander ce savoir encyclopédique aux maîtres ordinaires de la jeunesse? Il a pressenti lui-même l'objection. « Je vois depuis longtemps, dit-il, que vous froncez le sourcil. Quoi donc ! n'est-ce pas imposer un immense fardeau même à un simple maître? Oui, sans doute, mais je charge un seul homme pour en soulager un grand nombre. Je veux qu'un

seul lise tout pour épargner à chacun l'obligation de tout lire.»

Ce maître diligent, instruit, pénétrant, judicieux, devait encore s'imposer la peine de comparer tous les préceptes des grammairiens et d'en extraire quelques-uns très simples et très courts, présentés dans un ordre convenable. Ces préceptes une fois donnés, il fallait sur-le-champ mettre entre les mains des élèves quelque auteur convenablement choisi et leur faire prendre l'habitude de parler et d'écrire. A cette occasion le maître ferait encore mieux pénétrer dans leur esprit les préceptes auparavant enseignés, à mesure qu'ils se présenteraient, ainsi que les exemples, en y ajoutant même quelque chose de nouveau, comme pour les préparer dès lors à des leçons plus relevées.

Dès ce moment ils devaient être exercés à des thèmes ou sujets de composition. Ces sujets, choisis avec soin, devaient renfermer quelque pensée fine ou gracieuse, mais ne s'écartant pas trop du caractère de l'enfance. De cette façon, en s'occupant d'autre chose, les élèves pourraient acquérir des notions qui leur serviraient dans les études plus sérieuses. Ces sujets pouvaient être une histoire mémorable, contenant d'ordinaire une pensée morale, ou un récit mythologique, ou un apologue recélant une vérité utile, ou un apophthegme, ou un proverbe, ou une sentence, ou une propriété merveilleuse d'un objet, ou une figure, par exemple une gradation, une comparaison, une allégorie, ou enfin quelque distinction délicate. Rien n'empêchait que la même composition réunît plusieurs choses, comme une histoire, une sentence, un proverbe, une figure. Le maître devait donc recueillir de tous côtés ces fleurs éparses, pour ainsi dire, dans les auteurs, et les présenter aux élèves sous une forme accommodée à leur âge.

Il ne serait pas non plus sans utilité d'offrir aux enfants certains modèles de conversation dont ils useraient dans les jeux, dans les repas et dans toutes les occasions de causerie. Ces modèles devaient être à la fois élégants, faciles, agréables. De cette pensée naquirent les *Colloques* d'Érasme, qui eurent un si merveilleux succès.

Lorsque l'enfant aurait acquis ainsi une certaine habileté dans la langue, on pourrait, si l'on voulait, le rappeler à la grammaire et lui donner un enseignement plus élevé. Mais il fallait, comme par le passé, procéder avec ordre et méthode, commencer par les préceptes les plus simples et les présenter en peu de mots. Puis, à mesure que l'esprit des élèves se fortifiait, on pouvait passer à des leçons encore plus hautes, mais toujours en donnant à chacune le rang qui lui appartenait. La grammaire de Théodore Gaza offrait l'exemple de cet ordre.

Toutefois, Érasme voulait qu'on ne retînt pas trop longtemps les élèves sur ces préceptes, mais qu'on les rappelât sans tarder à des auteurs plus sérieux, surtout s'ils possédaient déjà ces notions sommaires de rhétorique dont il avait parlé, ainsi que les figures et les formes de la versification. En même temps on devait les exercer à des compositions plus difficiles. Le choix des sujets et la manière de les présenter demandaient un maître habile et laborieux. On pouvait proposer aux élèves tantôt une lettre courte, présentée en langue vulgaire, mais d'une manière agréable, pour la leur faire traduire en grec ou en latin, ou dans les deux langues à la fois ; tantôt un apologue, ou bien une narration courte, mais intéressante, ou une pensée à développer, ou une argumentation, ou une amplification, ou un éloge, une censure, un récit fabuleux, une description, une énumération, une prosopopée, une comparaison, un portrait, ou d'autres sujets analogues. Ils devaient aussi, de temps on temps, mettre des vers en prose ou de la prose en vers, imiter dans les mots comme dans les tours une lettre de Pline ou de Cicéron, reproduire la même pensée plusieurs fois avec des mots et des tours différents, l'exprimer en vers et en prose, en grec et en latin, en varier l'expression le plus possible au moyen des lieux communs et des figures.

Érasme, on le voit, voulait qu'on s'arrêtât longtemps sur les détails de la composition. Il pensait qu'on n'arrivait à la perfection de l'ensemble qu'après une étude minutieuse de chaque partie. Ainsi procèdent tous les arts libéraux, ou pour mieux dire, tous les arts. On a voulu changer cette méthode lente, mais sûre. Aussi rien de soutenu, rien de fini dans le style des jeunes gens arrivés au terme des études.

Érasme attachait encore une très grande importance à la traduction du grec. Il en attendait le plus grand fruit. Il voulait que les élèves y fussent exercés très souvent et avec un soin extrême. « Le travail nécessaire pour trouver le sens, dit-il, développe l'intelligence. On voit mieux le caractère et la propriété de chaque langue et l'on découvre ce qui est commun entre les Grecs et nous, comme ce qui est différent. Enfin, pour rendre la force expressive du texte, il faut déployer toutes les ressources de la langue latine. »

A ces travaux de traduction et de composition, on devait mêler de fréquentes explications d'auteurs, afin d'offrir aux élèves des modèles à imiter. « Ces exercices, disait-il, peuvent d'abord paraître difficiles aux enfants ; mais par la pratique ils deviendront plus aisés. Le maître, par son talent et son application, saura leur épargner une bonne partie de la difficulté en leur montrant lui-même ce qu'il croira au-dessus de leurs forces. Ensuite, pour les exciter au travail de l'invention, il leur présentera des sujets tout nus, en laissant à chacun le soin de trouver tout ce qui pourra servir à traiter, orner et enrichir la matière. Il aura soin d'apporter dans ces exercices du choix et de la variété. Souvent il pourra donner, comme sujet de composition, une lettre pour conseiller ou dissuader, ou bien une lettre narrative, ou bien encore une lettre de félicitation, de reproche, de consolation, quelquefois un sujet de *déclamation* dans les divers genres, par exemple, le blâme de César ou l'éloge de Socrate ; qu'il faut étudier les lettres grecques ou qu'il ne faut pas les étudier ; qu'Horace ne méritait pas d'être livré au supplice. »

Érasme ne désapprouve pas non plus qu'à l'exemple des anciens on prenne des sujets de composition dans Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, ou même dans les historiens, par exemple, Ménélas redemandant Hélène dans l'assemblée des Troyens, ou un ami conseillant à Cicéron de ne pas accepter les conditions d'Antoine.

En corrigeant les compositions, le maître doit louer tout ce qui lui paraît trouvé, traité ou imité heureusement, relever ce qui a été omis, ce qui n'est pas à sa place, ce qui est trop fort ou trop faible, obscur ou peu élégant, montrer comment on peut changer, et souvent même forcer les élèves à changer ce qui est défectueux. Le meilleur moyen d'exciter leur ardeur, c'est de les comparer à eux-mêmes et d'enflammer leur émulation par la vue de leurs progrès.

Dans l'explication des auteurs, il ne faut pas imiter le vulgaire des professeurs, qui, par une mauvaise ostentation, veulent tout dire en tout lieu. On doit seulement exposer ce qui est propre à l'explication du passage en question, à moins qu'on ne veuille quelquefois faire une digression pour amuser. Érasme donne son avis sur la meilleure manière d'expliquer un auteur. D'abord, pour exciter l'intérêt, on doit en peu de mots faire l'éloge de celui que l'on veut étudier, ensuite montrer l'agrément et l'utilité du sujet; bientôt après expliquer avec netteté la vraie signification du mot par lequel il est désigné; puis, exposer aussi clairement et aussi brièvement que possible le sommaire de l'ouvrage ou du morceau; enfin, tracer un plan simple et expliquer chaque chose en détail et avec étendue. Veut-on, par exemple, étudier une comédie de Térence? il faut d'abord parler en peu de mots de sa fortune, de son génie, de l'élégance de son langage; ensuite montrer l'agrément et l'utilité des comédies ; puis expliquer ce mot, son origine, distinguer les diverses espèces de comédies, rappeler les lois du genre; exposer brièvement, mais avec clarté, le sujet; indiquer avec soin l'espèce de vers; enfin procéder avec ordre et expliquer en grand détail toute

la suite de la pièce. Il convient de noter en passant les endroits semblables d'autres auteurs, les différences, les imitations, les allusions, les morceaux traduits ou empruntés. Enfin on arrive aux réflexions philosophiques, et des fictions des poètes, on fait de justes applications à la morale. Ainsi la fable de Pylade et d'Oreste doit faire aimer l'amitié; celle de Tantale, faire détester l'avarice. De cette manière, en captivant l'attention par ses remarques, en appelant l'esprit à de plus hautes pensées, un maître habile, non-seulement neutralise la fâcheuse impression qu'un morceau pourrait faire sur un âge tendre, mais le fait servir à quelque leçon utile.

Il importe aussi de rechercher l'intention de l'auteur; pourquoi, par exemple, Cicéron défendant Milon simule la crainte; pourquoi Virgile a tant loué Turnus, l'ennemi d'Enée; pourquoi dans Lucien un fils rejeté est plus animé contre son père que contre sa marâtre. On peut trouver ces exigences trop grandes; mais Érasme demande un maître instruit et exercé par une longue pratique. Si un tel maître se rencontre, les enfants saisiront aisément ses leçons. Ce qui au commencement semblera trop difficile, s'adoucira par le progrès et l'habitude.

Le maître ne doit pas employer moins de soin à faire répéter par les élèves ce qu'il leur a enseigné. C'est sans doute un travail très fastidieux pour lui, mais très utile pour eux. Il leur demandera non-seulement l'ordre et l'ensemble, mais la reproduction fidèle de tout ce qui est digne d'être sûr. La difficulté peut effrayer d'abord; mais un mois suffira pour en triompher.

Érasme, on l'a vu, n'est pas d'avis que les enfants écrivent tout sous la dictée. Il résulte de là qu'on néglige de cultiver la mémoire. On peut se contenter de marquer certaines choses en petit nombre par quelques notes; et cela seulement, jusqu'à ce que la mémoire, fortifiée par l'exercice, n'ait plus besoin d'être aidée par l'écriture. A ses yeux, une bonne méthode d'enseignement avec un maître zélé et instruit avait

une si grande importance, que, grâce à elle, il se faisait fort d'amener des jeunes gens tant soit peu doués à une habileté suffisante dans les deux langues avec moins de peine et en moins d'années qu'il n'en fallait aux maîtres vulgaires pour leur apprendre à s'exprimer avec incorrection, ou même d'une manière inintelligible (1) : l'enfant, imbu de cet enseignement dans la première école, pourrait ensuite, sous de bons auspices, s'appliquer à de plus hautes sciences, et de quelque côté qu'il se tournât, il montrerait combien il était essentiel d'avoir rencontré dès le début une direction excellente.

Burigny dit avec raison que le petit ouvrage *sur la manière d'étudier* ne saurait être trop lu et trop médité par ceux qui sont destinés à élever des jeunes gens. Gilbert Cousin, élève et secrétaire d'Érasme, a pu à bon droit louer dans ses vers ce livre, *petit par le volume, grand par les pensées*. Mais ce plan et cette méthode, qui ont produit de si bons fruits dans les trois derniers siècles, peuvent-ils suffire aux exigences des temps nouveaux? Non assurément; toutefois ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question (2).

IV

Comme on l'a dit plus haut, dans l'opinion d'Érasme, la plus grande partie du mal en fait d'éducation venait des écoles publiques ambitieusement décorées du nom d'Universités, comme si elles renfermaient toute bonne science, et aussi des monastères, surtout ceux des ordres mendiants. Là, des jeunes gens, après trois mois donnés à la grammaire, étaient sur-le-champ entraînés dans les dédales d'une dialectique captieuse, subtile, bizarre, embarrassée de ronces et

(1) T. I, p. 530.
(2) M. Em. Belot, professeur d'histoire au Lycée de Versailles, vient de la traiter d'une manière originale dans une brochure intitulée : *Réforme des études*.

d'épines. De là ils passaient tout droit dans le sanctuaire de la théologie. Quand les hommes ainsi formés en venaient aux auteurs qui avaient déployé dans l'une et l'autre langue une éloquence supérieure, ils étaient, pour ainsi dire, aveugles, en délire. Ils se croyaient transportés dans un tout autre monde; mais une fois qu'ils avaient revêtu *la dépouille du lion*, ils rougissaient d'avouer leur ignorance. Repoussant la honte et la peine d'apprendre ce qu'ils avaient négligé, ils déclaraient la guerre et vouaient une haine mortelle aux *bonnes* lettres. Ils insinuaient aux parents inexpérimentés qu'ils ne devaient pas laisser leurs enfants consumer les années de la jeunesse dans des études frivoles qui exposaient au naufrage leurs mœurs et leur foi.

Dans les colléges et les Universités, il y avait un autre abus qui contribuait beaucoup aux mauvaises études. Pour augmenter les profits, on recevait des élèves qui n'avaient pas acquis une instruction suffisante en grammaire. Au lieu de se borner à professer les sciences comprises dans le domaine de la philosophie, on se voyait forcé d'enseigner les éléments. On avait plus de peine et on formait des élèves moins instruits. « Cet abus, disait Érasme, serait supportable si, après avoir établi des classes avec ordre, on mettait à la tête de chacune des maîtres capables et que l'on donnât un temps et un soin suffisant à une science qui est le fondement de toutes les autres. Loin de là : on accorde trop de place aux arguties sophistiques; et cette science, plus nécessaire qu'aucune autre, est à peine effleurée en passant ou plutôt en courant. Bientôt les enfants sont entraînés à des études plus honorées, et, au bout du compte, ils se trouvent d'autant plus retardés qu'ils ont voulu aller plus vite. »

On devait ajouter que le grammairien était sans dignité, sans prérogatives, sans insignes de bachelier, de licencié, de docteur. Il n'était que grammairien, comme le cordonnier n'était que cordonnier. « Pourquoi, disait Érasme, ne point donner le titre de docteur en grammaire aux grammairiens

tels que Donat et Servius, lorsqu'il est plus facile d'obtenir trois fois le titre de docteur en droit que de mériter une seule fois le titre de bon grammairien (1)? On dit : présentez-nous d'éclatants services et nous leur accorderons des honneurs. On peut répondre : accordez des honneurs, et les services éclatants ne manqueront pas... Si j'étais dictateur, je leur assignerais une place d'honneur dans les assemblées, des insignes et les autres distinctions qui sont dues aux hommes remarquables... Je donnerais une propreté et une dignité convenable aux écoles elles-mêmes, presque aussi sales de nos jours que les étables à porcs (2). Mais faut-il faire tant d'honneur à des enfants? Oui, car ces enfants sont le temple de l'esprit saint; dans ces jeunes plantes sont cachés des sénateurs, des magistrats, des docteurs, des abbés, des évêques, des papes, des empereurs. On ne peut avoir une sollicitude trop tendre pour cet âge faible, qu'on abandonne cependant aux maîtres les plus abjects, les plus ignorants, les plus insensés, les plus tyranniques. Le plus souvent, dans les écoles, on confie l'enseignement de la grammaire à des hommes sans ressources ou à quelque enfant pour leur donner de quoi vivre. Sans doute, il est bon de fournir aux jeunes talents les moyens de s'élever; mais on doit le faire avec discernement et sans nuire à personne. On n'a égard maintenant qu'à la parenté, aux relations, ou à d'autres considérations frivoles... Un grand nombre regardent comme honteux de passer toute leur vie à enseigner la grammaire, comme si les peintres ne pratiquaient pas durant toute leur vie l'art de peindre. La nature a distribué les divers talents pour le bien commun. Point de partie du corps, point de membre méprisable. Chacune est précieuse également pour la beauté et la conservation de l'ensemble. »

(1) *V.* Vie d'Origène, t. III, p. 1847. *Œuvres d'Érasme. Minore négotio tres juris doctores absolveris* quam unum grammaticum, qualis fuit Aristarchus apud Græcos, apud Latinos Servius ac Donatus.
(2) T. I, p. 920.

Érasme demandait que l'autorité publique des princes, des magistrats, des évêques, eût soin, non-seulement de construire des écoles et des colléges, comme il y en avait beaucoup à Paris et en Angleterre, de les doter de prérogatives, d'immunités, de salaires convenables, mais aussi de choisir de bons maîtres, de leur assurer une rétribution proportionnée à leur mérite, de consulter dans ce choix la capacité et non la faveur. Si l'on n'était pas assez instruit pour choisir soi-même, il fallait prendre conseil des gens capables d'en juger, mais non de l'*opinion de la majorité presque toujours aveugle.* « Un bon instituteur de la jeunesse, disait-il, n'importe pas moins à l'Etat qu'un bon évêque. Leur mission est pareille. Seulement l'instituteur forme un âge tendre; l'évêque, un âge déjà mûr. La mission du premier est par là même plus difficile. Au lieu de crosse, il a la férule ; ou si l'on veut le comparer à un roi, il a pour trône sa chaire, pour faisceaux ses verges, et pour sceptre sa férule; il établit et abroge les lois à son gré; il a le droit de punir et de faire grâce ; il est même *dictateur* perpétuel; car tous les jours il dicte jusqu'à s'enrouer, jusqu'à se donner le vertige. » C'est ainsi que, sous une forme moitié sérieuse, moitié badine, Érasme relevait l'importance de l'instituteur de la jeunesse. « Plaise à Dieu, ajoutait-il, que la plupart des maîtres ne ressemblent pas à un tyran plus qu'à un roi ! Il convient qu'ils soient entourés de considération et d'honneur, sans être pourtant appelés à d'autres fonctions. L'âge seul doit leur faire obtenir la retraite; mais en cessant un service actif, ils peuvent prêter le concours de leurs conseils. Il importe de les fixer au même lieu par des chaînes d'or (1). L'économie est mal placée dans une telle affaire ; car de cette source découle le salut ou la perte de l'Etat. Il ne suffit point d'accorder aux maîtres salaire et dignité, si on ne le fait pas avec discernement : il faut les attacher au mérite et aux services plutôt qu'aux fonctions,

(1) T. I, p. 917.

de peur d'attirer des personnes indignes en leur montrant une proie. Il est utile de donner à chaque maître un rival (1), afin que leur émulation soit excitée par une rivalité exempte d'amertume. »

Érasme imposait aux chefs ecclésiastiques et civils le devoir de faire former des instituteurs capables d'élever libéralement l'enfance, comme on formait des soldats pour la guerre, des chantres pour l'Église (2). De nos jours, on a satisfait à ce vœu en fondant les écoles normales. Il présentait comme un modèle l'école fondée par J. Colet, doyen de Saint-Paul à Londres. La plus grande préoccupation de cet homme de bien, c'était le choix de ceux à qui devait appartenir la direction de cet établissement. Il mit à la tête un homme marié, riche de plusieurs enfants. Il délégua l'administration à quelques citoyens laïques dont il croyait connaître suffisamment la probité et qui devaient avoir pour successeurs leurs héritiers. Ne voit-on pas là en principe l'organisation de nos colléges, moins l'initiative, l'intervention et la surveillance constante de l'autorité publique?

Érasme n'avait pas de goût pour les réformes violentes (3). Il ne pensait pas que les abus fussent un motif suffisant pour abolir des institutions bonnes en elles-mêmes. En fait d'écoles, comme en tout le reste, il aimait mieux réparer que détruire. Il était même d'avis qu'il fallait fermer les yeux sur beaucoup de choses. Ce remarquable esprit de sagesse et de mesure est un de ses plus beaux titres de gloire. Réformer plutôt que renverser, prendre en considération la faiblesse humaine, chercher le mieux et non l'absolu, remonter à la source du mal, puis chercher le remède avec de sages ménagements : tel doit être le plan du génie philosophique et réformateur.

(1) C'est ce que l'on fit au Collége de France.
(2) T. I, p. 915.
(3) T. I, p. 919.

CHAPITRE II

Érasme propagateur et vulgarisateur de la Renaissance.

I

Érasme a propagé et vulgarisé la Renaissance dans le nord et l'occident de l'Europe. Quand il parut, la Scholastique régnait encore avec sa dialectique déliée, mais intempérante, avec son langage barbare et repoussant. Toutefois, elle n'avait manqué ni d'activité, ni de puissance. Elle avait formé, comme on l'a dit, des trames d'un fil très fin et très serré. Elle avait même jeté un coup d'œil profond sur les mystères de la nature morale et religieuse de l'homme dans leurs rapports avec la foi chrétienne. Elle avait déployé une force merveilleuse de déduction dans le cercle de la théologie et de la philosophie aristotélique, commentée par les Arabes. Mais trop souvent sa pénétrante sagacité s'était appliquée à des formes vides ou à des questions insolubles. L'abus du syllogisme avait dégénéré en sophistique, en disputes verbales. La casuistique, au lieu de guider la conscience, lui avait appris quelquefois à ruser et à sophistiquer avec la morale. D'ailleurs, les formes de la Scholastique étaient rudes, incultes, hérissées d'épines.

Au milieu de la barbarie générale, l'Italie faisait exception. La Renaissance, qui avait commencé au XIVe siècle avec Dante, Pétrarque et Boccace, était maintenant triomphante. Ces grands esprits avaient eu des successeurs dignes d'eux, non pas dans les œuvres écrites en langue vulgaire, mais

dans les travaux d'érudition classique. Le Pogge, les deux Arétin, Laurent Valla, Pic de la Mirandole d'un génie si heureux, Hermolaüs et Politien, les plus élégants de tous, l'un avec un art consommé, l'autre avec un éclat si pur et si gracieux, les deux Guarini, Philelphe, Pontanus, avaient étendu et affermi la Renaissance en Italie. Les Médicis et les papes lui avaient donné leur puissant patronage. Les Grecs, fuyant devant les Turcs, avaient apporté des manuscrits précieux et familiarisé les Italiens avec l'étude de leur langue. Les travaux de George de Trébizonde avaient été surtout d'un grand secours. Enfin le célèbre imprimeur de Venise, Alde Manuce, avait commencé ses importantes publications qui devaient multiplier les livres et les moyens d'étude.

Mais la Renaissance, si brillante en Italie, n'avait répandu que de faibles rayons sur le reste de l'Europe. Quelques hommes, il est vrai, avaient ressenti, soit directement, soit indirectement, son influence. Mais la foule des gens instruits, ainsi que la jeunesse studieuse, y était restée à peu près étrangère. Le frison Rodolphe Agricola (1) avait entendu à Ferrare le professeur Guarini et quelques autres savants célèbres auprès desquels il avait appris le grec. Le père d'Érasme, Gérard, se trouvant en Italie, avait aussi assisté aux leçons de ce professeur.

De retour en Allemagne, Agricola communiqua la connaissance du grec à quelques personnes et en particulier à son ami intime, Alexandre Hegius, de Westphalie, qui dirigea si longtemps le collége de Deventer. Mais ni Alexandre de Westphalie, ni Rodolphe Agricola, tout grand qu'il était, n'eurent assez de crédit pour amener la réforme des études et acclimater la Renaissance en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ils eurent seulement la gloire, le second surtout, d'avoir frayé la voie; et cependant c'étaient des hommes d'un grand mérite. Le *cicéronien* Bembo admirait singulièrement Agri-

(1) Voir la note C, à la fin du volume.

cola et déclarait hautement qu'il préférait ses écrits à ceux de tous les auteurs contemporains. « Si une destinée jalouse l'avait laissé vivre, disait Érasme, l'Allemagne aurait un homme qu'elle pourrait opposer aux Italiens. » Ailleurs il ajoutait : « Tout ce qui vient de ce savant, semble avoir quelque chose de divin. »

Mais Agricola mourut jeune et ses principaux ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Dans la haute Allemagne, Reuchlin était très versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu dont il contribua beaucoup à répandre l'étude par ses écrits et par son autorité.

Fauste Andrelin avec moins de force et de science, mais avec une verve licencieuse; Robert Gaguin, poète, orateur, historien, avaient donné les premiers à l'Université de Paris l'éclat des lettres et de l'éloquence latine. En Angleterre, Grocin, Linacer, Guillaume Latimer, savaient le grec. Les deux premiers l'avaient appris sous Chalcondyle et Ange Politien; mais leur influence fut superficielle et restreinte. Nous ne parlons pas des autres pays de l'Europe, beaucoup plus retardés dans la voie de la science nouvelle. A vrai dire, la Renaissance était renfermée dans les bornes de l'Italie. Au-delà des monts étaient les barbares, comme les Italiens les appelaient.

Celui qui devait propager la Renaissance dans l'occident et le nord de l'Europe, la faire descendre dans l'éducation et substituer l'enseignement littéraire à l'enseignement scholastique, avait vu le jour dans l'ancienne Batavie. Mais, quoique enfant d'un pays dont les habitants passaient pour avoir l'esprit épais, il se trouva par sa naissance même, comme par son génie, son caractère, sa profession et sa vie, éminemment propre à cette œuvre régénératrice. Né hors du mariage, de bonne heure privé de sa mère et de son père qui ne l'avaient pas abandonné, n'ayant qu'un frère qu'il n'aimait pas et des oncles qui le tyrannisaient et le dépouillaient, il n'avait pas de famille pour ainsi dire. De là, en partie, cette

humeur voyageuse qui devait puissamment l'aider dans sa mission, car la famille est un des liens les plus forts qui nous attachent au sol natal. Sans famille, il vécut en quelque sorte sans patrie. Les Pays-Bas, la France, l'Angleterre, l'Italie, la haute Allemagne et la Suisse le reçurent tour à tour. Dès lors la nature d'Érasme se prêtait plus facilement au rôle cosmopolite qu'il était appelé à jouer. Son génie, en effet, était un mélange du génie des diverses nations auxquelles son pays confinait. Il avait la netteté, la finesse, la facilité et en même temps la légèreté de l'esprit français, le sens pratique de l'Angleterre, l'ardeur studieuse et persévérante de l'Allemagne, mais aussi la composition prolixe et indigeste que l'on reproche aux livres d'outre-Rhin, enfin la bonhomie et la tendance épicurienne de la Hollande : singulier mélange de dons opposés et presque contradictoires, réunis en cette merveilleuse nature où dominaient cependant les qualités de l'esprit français.

Ce n'est pas tout : Érasme était moine, prêtre, théologien. Il avait quitté, il est vrai, son monastère ; mais il s'était mis en règle avec l'autorité ecclésiastique ; il était sorti du couvent avec l'autorisation de ses supérieurs. Le pape lui-même lui avait permis de ne point porter l'habit de son ordre. Dès lors il trouvait auprès des moines, des ecclésiastiques et des théologiens un accès qui aurait été réfusé à un lettré purement laïque. On lui pardonnait des libertés et des hardiesses qu'on n'aurait point passées à un profane : elles étaient fort grandes. Il maniait le sarcasme avec une verve mordante et inépuisable. Quelques esprits ombrageux s'émurent; mais leurs protestations furent longtemps étouffées sous les acclamations qui retentissaient d'un bout de l'Europe à l'autre. Tout alla bien pour lui jusqu'à l'apparition de Luther.

En même temps que son caractère sacerdotal couvrait son audacieuse licence auprès des personnages de l'ordre ecclésiastique, ses allures profanes, son esprit léger et railleur, ses mœurs libres, son langage exempt de pruderie, sa netteté

superficielle, sa facilité coulante, enchantèrent le monde laïque. Tous se laissèrent prendre à ce style magique, si différent des formes rudes et pénibles de la Scholastique. On écouta l'aimable Sirène : prêtres, moines, laïques, théologiens, amis, ennemis même, tous apprirent à parler ou tout au moins à bégayer sa langue. En quelques années le monde éclairé devint *érasmien;* la Renaissance fit le tour de l'Europe. Si l'on veut trouver dans l'histoire l'exemple d'une transformation aussi prompte, aussi étonnante, par l'influence d'un homme n'ayant pour toute arme que sa plume de littérateur et de philosophe, il faut jeter nos regards près de nous et considérer le changement prodigieux opéré par Voltaire dans les idées de la France et de l'Europe au milieu du XVIIIe siècle.

Pour que la merveille accomplie par Érasme fût possible, il ne suffisait pas de son génie ; il lui fallait un instrument. Pour circuler ainsi d'une extrémité de l'Europe à l'autre, de l'Espagne à la Pologne, de l'Angleterre à la Hongrie, sa pensée avait besoin d'un véhicule. Ce véhicule, cet instrument propagateur, ce fut l'imprimerie. Dans l'œuvre qu'il réalisa, Froben, son principal coopérateur, son *compère*, comme il l'appelait, eut part à sa gloire. Il le sentait bien ; il n'y a qu'à lire la page consacrée à la mémoire de son collaborateur qui était en même temps son ami.

Dès sa jeunesse, il se mit à l'œuvre avec cette ardeur infatigable que la mort seule put arrêter. Recueillir les adages de la sagesse antique et les paroles célèbres des anciens, substituer une rhétorique riche et ornée à la sécheresse scholastique, remplacer dans la conversation un jargon barbare par un langage élégant, tel est le triple objet qu'il se propose dans les *Adages* et les *Apophthegmes*, dans le traité *de l'Abondance* oratoire, dans les *Colloques*. Au fond c'était le même but poursuivi par trois moyens différents : polir la rudesse et féconder l'aridité stérile de la Scholastique.

A ces ouvrages personnels, éclos de son génie et de sa

science, il ajoute des traductions d'auteurs grecs et la publication des bons écrivains dans l'une et l'autre langue. Il encourage la Renaissance dans tous les pays de l'Europe par la correspondance la plus vaste et la plus active qui fut jamais, s'adressant à des hommes de toute condition, depuis les plus hauts potentats jusqu'aux simples étudiants. Enfin il provoque et dirige la fondation du collége des trois langues à Louvain, collége qui doit servir de modèle à d'autres institutions semblables et particulièrement au Collége royal fondé à Paris par François Ier.

II

La sagesse populaire, surtout chez les nations jeunes et naïves, aime à s'énoncer sous la forme vive et familière des adages. La Bible, comme on sait, renferme un livre de proverbes. « Les auteurs profanes, dit Erasme, n'ont eu garde de négliger ces fleurs d'autant plus agréables qu'elles sont adoptées par la conscience publique. Le temps même leur donne du prix comme aux vins... Ils communiquent au discours de la grâce et de la force, du mordant et du trait, de la variété et du relief avec un certain parfum d'antiquité. Les dialogues de Platon, qui me charment plus que toute comédie, en sont parsemés comme de petites étoiles. Les Grecs, en général, sont fort riches en proverbes. Ils ont même pris soin d'en faire des recueils. Les Latins ne présentent pas de semblables collections; mais leurs auteurs doivent aux proverbes une bonne partie de leur charme. Plaute abonde en adages de toute espèce. Chez Térence, ils sont plus rares, mais mieux choisis. Otez à Catulle ses proverbes ; vous lui enlevez une bonne partie de sa grâce. Varron, Horace, Perse, sans parler de Martial et d'Ausone, et parmi les prosateurs Pline l'ancien, sont loin d'avoir dédaigné ces ornements. Aulu-Gelle, Macrobe, Donat, Acron avec Porphyrion son

émule, pour ne point nommer les commentateurs grecs, ont noté et expliqué avec soin les proverbes qui pouvaient se rencontrer dans les auteurs. Ils savaient quelles ténèbres un adage mal compris répand sur le discours, et quelle lumière il lui communique, lorsqu'il est bien entendu. »

Recueillir ces proverbes épars, les traduire dans une latinité pure, les expliquer et les commenter dans un langage clair, précis et poli : c'était une œuvre indiquée naturellement à la Renaissance. Aussi trois hommes en eurent-ils la pensée presque en même temps.

Érasme et Polydore Virgilius se disputèrent la priorité. Si l'on s'en rapportait à une lettre du premier, sa publication aurait précédé de trois mois celle de son rival. Mais il est très constant que les proverbes de Polydore furent imprimés à Venise plus de deux ans avant qu'Érasme eût donné ses premiers *Adages*. Il semble également certain qu'en 1520, il ignorait encore l'existence de cette édition qui était sans doute extrêmement rare et fort peu connue (1). On voit, d'ailleurs, par sa correspondance, qu'il y eut entre les deux rivaux une réconciliation sincère.

Un autre savant, Louis Cœlius Rhodiginus, se préparait aussi à publier un ouvrage sur le même sujet. Quand il apprit que les *Adages* d'Érasme étaient imprimés à Venise, il lui sembla qu'on *lui arrachait les entrailles*, comme il disait lui-même. Il composa alors ses *Antiques leçons* où il fit entrer beaucoup de matières qu'il avait préparées pour ses *Proverbes* (2).

D'abord le recueil d'Érasme ne renfermait guère que huit cents proverbes; celui de Polydore, deux cents. « Ce n'était, disait-il, qu'un chétif avorton, un fruit trop hâtif et né avant

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 362 et suiv.

(2) Plus tard, un jurisconsulte lettré, appelé Brassicanus, recueillit un certain nombre d'adages. Érasme, ayant eu communication de ce travail, lui fit observer que des proverbes présentés par lui comme nouveaux, étaient dans son livre.

terme. » Mais l'avorton devint géant, un énorme volume *in-folio* de douze cents pages. Robert Gaguin accusa la première édition de sécheresse; elle était l'ouvrage de quelques jours. Plus tard Budé censurait une richesse et une prolixité surabondantes. La première édition parut en 1500, à Paris, chez l'allemand Jean-Philippe, dont l'atelier était rue Saint-Marcel, à l'enseigne de la Trinité. Fauste Andrelin écrivit une préface pour recommander ce livre. Elle porte la date du 15 juin 1500. La seconde édition fut donnée en 1506 chez l'imprimeur Badius. Elle ne contenait que vingt proverbes de plus. Mais Érasme en avait déjà recueilli beaucoup d'autres qui parurent en 1508 dans l'édition de Venise. Celle-ci renfermait plus de 3,200 proverbes.

Déjà auparavant Mathias Schurer, à Strasbourg, avait donné aussi une édition d'après celle de Paris. Après 1518, les éditions se succédèrent sans interruption avec des accroissements plus ou moins considérables. D'additions en additions, le nombre des proverbes recueillis, expliqués et commentés, s'éleva jusqu'à 4,151 rangés par *chiliades* et par centuries. La dernière édition parut en 1536, l'année même de la mort d'Érasme.

Au commencement, il n'avait eu d'autres secours qu'un manuscrit mutilé et affreusement altéré de Diogenianus. Dans la suite, il trouva les recueils de Zenobius qui n'étaient guère en meilleur état.

Les proverbes étaient rangés par ordre alphabétique. Toutefois l'édition de Venise avait une seconde table où ils étaient classés par genres. Ce défaut d'ordonnance dans l'ouvrage a été critiqué avec raison (1). On a aussi contesté la définition qu'Érasme donne du proverbe : suivant lui, c'est un bon mot consacré par l'usage populaire et remarquable par quelque trait ingénieux et délicat. La signification du mot proverbe a plus d'extension; mais il ne faut pas oublier

(1) Par M. Em. Chasles, *Thèse de doctorat.*

qu'Érasme envisage seulement les proverbes comme un ornement littéraire et oratoire.

A partir de l'édition de Venise, l'ouvrage consacré, pour ainsi dire, par cette imprimerie et par le suffrage des Italiens, se répandit partout avec rapidité. La jeunesse le lut avidement. Ce style attrayant charma les esprits habitués aux formes rebutantes du moyen âge. Les attaques hardies que l'auteur dirigeait en passant contre les abus de l'époque étaient un nouvel attrait. Bientôt les *Adages* furent dans toutes les mains. On les lisait; on les consultait sans cesse. Nulle œuvre ne contribua davantage à rendre le nom d'Érasme populaire et à faire pénétrer le goût des lettres polies au sein de la jeunesse studieuse dans les diverses parties de l'Europe.

Ce livre révélait une très grande érudition; il supposait une immense lecture, une connaissance approfondie des mœurs, des coutumes, des usages anciens. Il y avait près de deux mille vers grecs cités et traduits. Aussi les *Adages* excitèrent-ils l'admiration des savants même les plus illustres. G. Budé exprimait son enthousiasme dans un langage conforme au goût pédantesque de la Renaissance. Il voyait dans ce livre l'*Iliade des Grâces grecques et latines*, l'*Écrin de Minerve*, la *Salière de Mercure*, un ouvrage d'un art exquis, mais où la matière rivalisait avec le travail, où l'orateur et l'auteur comique pouvaient prendre le sel le plus pur. Il y trouvait les *délices*, les *assaisonnements* et la *moelle* de la persuasion, *les parures et les joyaux de deux dames charmantes*, l'éloquence et la poésie, *les couleurs et les charmes coquets* mis au service de la grâce pour les parer, un de *ces splendides mobiliers* qu'on voit, à de longs intervalles, étalés en spectacle dans la superbe boutique d'un très riche commerçant.

Un autre lettré français, bien au-dessous de Budé, mais pourtant d'un mérite distingué, Germain de Brie, ne parlait pas des *Adages* avec moins d'admiration. « Cet ouvrage, disait-il, non-seulement à mes yeux, mais au jugement des savants, révèle une si grande connaissance des deux langues, des lectures si variées, tant de grâce et d'éloquence, qu'à l'examiner selon l'exacte vérité et indépendamment de toute envie, il suffit seul pour montrer combien Érasme l'emporte sur tous les autres athlètes de la palestre littéraire; combien les *accents de la trompette* surpassent les *sons de la flûte;* le *chant des cigales, celui des abeilles*. Certes ceux qui n'admirent pas les *Adages*, ou ne les ont pas lus du tout, ou, s'ils les ont lus, ce sont des aveugles en littérature; car, pour ne parler que d'un seul point, qu'y a-t-il de plus savant, de plus orné, de plus riche, de plus élégant, de plus pur que ces digressions en si grand nombre, où vous nous montrez toujours Érasme lui-même, c'est-à-dire un nouveau Quintilien développant ses pensées en orateur? »

Ces jugements doivent paraître un peu étranges dans la forme; mais on aurait tort de n'y voir qu'une amitié fastueuse qui échange des éloges hyperboliques. Il faut plutôt y reconnaître l'expression du sentiment général. Un savant des Pays-Bas, Adrien Barland, qui devint plus tard professeur d'éloquence à l'Université de Louvain, allait encore plus loin. « Cet ouvrage, disait-il, par l'abondance des pensées et des expressions, annonce hautement dans l'auteur une sorte de divinité. Depuis sa publication, il a tellement plu à l'univers presque entier, qu'en peu d'années il a été imprimé quatre fois par les imprimeurs les plus renommés. » Ces imprimeurs étaient Alde Manuce à Venise, Anselme à Tubingue, et Froben qui en avait déjà publié deux éditions à Bâle. Barland s'exprimait ainsi en 1516, huit ans après l'édition *Aldine*. Il ne parlait pas des éditions de Paris.

A ces témoignages on pourrait en ajouter bien d'autres. Jules Scaliger lui-même, dans un écrit composé contre Érasme, ne put s'empêcher de parler avec estime des *Adages*. « Érasme, dit-il, acquit par cet ouvrage la réputation d'un homme laborieux et exact. » Ces citations suffisent; car ici nous ne jugeons pas le livre en lui-même. Nous voulons seu-

lement constater l'effet qu'il produisit à son apparition dans le monde studieux, l'enthousiasme général qu'il excita. Dans la suite, des critiques de divers genres et plus ou moins fondées s'élevèrent contre les *Adages;* mais si elles avaient raison contre l'admiration naïve et hyperbolique des premiers temps, elles ne pouvaient détruire la valeur réelle et l'utilité pratique de ce grand ouvrage. Elles ne pouvaient surtout contester l'influence si heureuse qu'il eut pour la propagation de la Renaissance dans tous les pays et dans tous les rangs des hommes d'étude. Toutefois, dès le principe, les *Adages* furent repoussés par certains hommes non moins ennemis des lettres que de l'auteur. S'il faut en croire un contemporain (1), lorsqu'ils arrivèrent à Cologne, les docteurs qui n'aimaient pas Érasme dirent hautement : « De quelle utilité peut nous être ce livre-là? N'avons-nous pas les *Proverbes* de Salomon ? »

La Renaissance ne reprochait pas seulement au moyen âge la rudesse de son esprit et la barbarie de son langage. Elle accusait aussi la stérile sécheresse de sa pensée et la maigre roideur de son style; elle voulut non-seulement polir et orner, mais féconder et assouplir. A cette fin, Érasme composa un livre sur l'*abondance des mots et des choses.* C'était une sorte de rhétorique en deux livres; dans le premier, il s'occupait de l'*abondance des mots,* qu'il distinguait avec soin d'une puérile et fastidieuse loquacité. Dans le second, il traitait de l'*abondance des choses.* Mais on se tromperait si l'on croyait trouver dans cet ouvrage une exposition méthodique et lumineuse des principes, éclairés et fécondés par des exemples. Ce n'est qu'un recueil indigeste de moyens, de formules et de modèles d'amplification : véritable fatras où l'on a de la peine à se reconnaître, mais où l'on découvre cependant des indications utiles. La jeunesse pouvait consulter avec fruit ce répertoire pour apprendre les diverses manières d'ex-

(1) *Lettres des Hommes obscurs.* Témoignage peu digne de foi.

primer une pensée, de développer un sujet, d'enrichir un discours par le fond comme par le style. En un mot, le livre de *l'Abondance* était un arsenal à l'usage de l'éloquence, mais un arsenal mal ordonné.

Erasme lui-même reconnaissait que cet ouvrage n'avait pas été travaillé avec un soin suffisant. « Nous avions, dit-il dans sa préface, ramassé au hasard des matériaux bruts pour un ouvrage à faire. Mais pour les polir, je voyais qu'il faudrait beaucoup de veilles et la lecture d'un grand nombre d'auteurs. Aussi n'avais-je pas grande envie de publier cet écrit. Mais ayant découvert que certaines personnes cherchaient à mettre la main sur ces notes et avaient été même sur le point de les faire imprimer, toutes fautives qu'elles étaient, j'ai été forcé de les livrer au public, après les avoir corrigées tant bien que mal; car cet inconvénient m'a semblé moindre. »

Le traité de *l'Abondance* ne parut qu'en 1512 (1) chez Badius; mais Érasme l'avait commencé longtemps auparavant. Il en avait conçu l'idée en Angleterre. Il s'en occupait à Orléans dans l'année 1500 ; mais il manquait des livres nécessaires. Il les trouva en Italie. Il reprit donc son ouvrage, mais sans l'achever. Il le remit sur le métier en Angleterre à la prière du doyen de Saint-Paul qui voulait le faire servir à l'instruction des élèves de son école. Deux ans et demi après sa publication, ce traité fut réimprimé à Strasbourg, revu et corrigé avec soin par l'auteur. Il fut assez bien accueilli, mais il n'eut pas le succès incontesté des *Adages.* Des hommes fort distingués, Colet et Cutbert Tunstall, évêque de Londres, l'avaient en merveilleuse estime. Le jurisconsulte Zazius, admirateur passionné des *Adages*, ne louait pas avec moins d'enthousiasme cette corne d'abondance si pleine de mots et de choses. En 1515, l'anglais Jean Watson écrivait d'Italie à Érasme, son maître : « Tout le monde parle de

(1) La lettre dédicatoire est du 29 avril 1512.

vous en ce pays, surtout les savants du premier ordre : il est incroyable avec quel empressement on recherche partout votre ouvrage de *l'Abondance.* »

Plus tard, Gilbert Cousin l'appelait un livre d'or. Mais le témoignage de Gilbert, comme celui de Watson, ne doit pas être accepté sans réserve ; car Érasme avait été son maître et son bienfaiteur. Quant à l'évêque de Londres, il pouvait aussi être dupe de sa vive amitié. Un juge compétent et plus impartial, Budé, n'avait pas beaucoup d'estime pour le traité de *l'Abondance* (1). Ce sentiment paraît avoir été partagé par d'autres français, par Germain de Brie et de Loin. Ces personnages, si prodigues d'éloges pour Érasme, ne parlent jamais du livre de *l'Abondance.* Quoi qu'il en soit, la critique de Budé le blessa profondément. « *L'Abondance* que nous méprisons, lui disait-il, car en ceci nous sommes pleinement d'accord, un grand nombre d'hommes distingués l'élèvent par leurs louanges, assurant que je n'ai jamais écrit d'ouvrage ni aussi utile ni plus heureux. Vous me reprochez d'avoir puisé dans les lieux communs, c'est-à-dire, comme je le conjecture, d'avoir pris mes exemples dans les auteurs rebattus et qui se trouvent dans les mains de tout le monde... Je voyais bien que des exemples, choisis dans les meilleurs écrivains, ajouteraient beaucoup de dignité à l'ouvrage ; mais d'un côté la grandeur des volumes m'effrayait, et de l'autre le fruit de mon livre aurait été perdu pour ceux à qui il était particulièrement destiné ; car maintenant même les maîtres trouvent que ce traité est trop subtil pour être compris des hommes médiocrement instruits. Il est libre à chacun, même après la publication de mon ouvrage, d'écrire sur *l'Abondance.* Pour moi, je me contente du mérite d'avoir traité ce sujet le premier, ou du moins avec plus de soin et d'exactitude que les autres ; ce que vous avouerez vous-même, si je ne m'abuse. »

(1) *V.* 1er vol., p. 164.

Aux *Adages* et au traité de *l'Abondance,* nous rattachons l'ouvrage des *Apophthegmes,* et le livre des *Similitudes.* Les *Apophthegmes* méritent le premier rang, non par la date, mais par l'importance et le succès. Ils remplissent huit livres. Les six premiers parurent en 1531, vers la fin de la vie d'Érasme. Ils eurent une très grande vogue. L'auteur les revit et ajouta deux autres livres l'année suivante. Les *Apophthegmes* ou paroles remarquables, pouvaient, non-seulement former le jugement des princes, des hommes d'Etat et des simples citoyens, mais aussi contribuer à la richesse, à l'éclat et à l'enjouement gracieux du discours. A ce titre, ils concouraient à l'œuvre des *Adages* et du traité de *l'Abondance.*

Érasme, dans ce recueil, prit pour modèle Plutarque qui, après avoir écrit les vies des hommes illustres, recueillit pour l'empereur Trajan les apophthegmes remarquables, miroir fidèle où se peint en quelque sorte l'âme de chaque personnage. D'autres, comme Valère Maxime et Julius Frontinus, avaient traité le même sujet ; mais, à ses yeux, Plutarque l'emportait sur tous, non-seulement par le choix, mais aussi par la manière de raconter. « Les apophthegmes, dit-il, ont un caractère particulier. Ils veulent être exprimés d'une manière brève, fine, piquante, délicate. Chaque nation, comme chaque personnage, a son génie propre. » Xénophon lui paraissait délayé, Hérodote un peu froid, Diodore et Quinte Curce verbeux. Plutarque était, selon lui, parfait de tout point.

Son ouvrage avait été traduit deux fois en latin, d'abord par François Philelphe, puis par Raphaël Regius. Érasme, pour beaucoup de causes, aima mieux imiter. En ne s'assujettissant pas aux expressions grecques, il espéra être plus clair ; car il écrivait, non pour Trajan, mais pour un jeune prince, le duc de Juliers, et aussi pour tous les écoliers appliqués aux études libérales, sans compter qu'au temps de Plutarque, ces faits et ces paroles étaient le sujet des conversations ordinaires. Il voulait de plus se réserver la faculté

d'expliquer la finesse du bon mot, quand elle était obscure pour nous. Bien des fois il dut se torturer en conjectures. En beaucoup de points il eut à lutter contre les altérations des textes qui ne s'accordaient pas entre eux. Quelquefois il intercala des détails qui étaient donnés par d'autres auteurs. Il ajouta même un très grand nombre d'apophthegmes qui ne se trouvaient pas dans l'ouvrage grec. Quant à l'ordre, Érasme avouait qu'il était encore plus confus dans son livre que dans celui de Plutarque tel qu'il nous était parvenu. Ce qui en était cause, c'est que dans le principe il avait résolu de ne recueillir qu'un petit nombre d'apophthegmes ; mais une fois à l'œuvre, son ardeur l'avait emporté plus loin. Il voulut, comme pour les *Adages*, obvier par un *index* à ce défaut de composition. Il est singulier qu'Érasme, attachant tant de prix à l'ordre dans l'enseignement, en ait mis si peu dans ses ouvrages. Il s'était presque renfermé dans le cercle de l'antiquité ; car ce qui était consacré par elle avait plus de poids. Toutefois on trouve dans son ouvrage un mot de l'archevêque de Cantorbéry, adressé à Érasme lui-même. Il y en a aussi plusieurs d'Alphonse, roi d'Aragon (1).

Le livre des *Similitudes* avait beaucoup moins de valeur. Il avait de l'analogie avec les *Adages* et le *Traité de l'Abondance* par le sujet, comme par la date de sa composition ; il en était comme un appendice. En effet les similitudes sont plus encore que les proverbes un des principaux ornements du discours. Ajoutez qu'un proverbe renferme d'ordinaire une métaphore qui n'est qu'une comparaison concentrée et plus vive. Ce livre était un recueil de comparaisons choisies dans quelques auteurs. En relisant Aristote, Pline et Plutarque pour enrichir ses *Adages*, en corrigeant Sénèque défiguré et, pour ainsi dire, détruit par des altérations sans nombre, Érasme les avait notées en passant. Il n'avait pas eu la prétention de faire une collection complète de ce qui était infini.

(1) *V.* t. IV, liv. III, p. 156 ; — liv. VIII, p. 377 et suiv.

Il avait voulu seulement par cet essai exciter les jeunes gens à des recherches semblables. Il avait puisé dans Plutarque beaucoup plus que dans les autres, parce que cet écrivain lui paraissait exceller en ce genre. Outre les auteurs déjà cités, il avait mis à contribution Lucien, Xénophon, Démosthène, Théophraste. Il ne s'était pas toujours contenté de recueillir les comparaisons. Il en avait fait quelquefois des applications aussi ingénieuses que justes. Mais on comprend qu'une semblable compilation ne pouvait avoir l'importance et l'intérêt d'un grand ouvrage comme celui des *Adages*. Elle fut dédiée à Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers, dont nous avons parlé ailleurs. L'épître dédicatoire est du 15 octobre 1514.

Dans cette lettre, Érasme fait ressortir l'importance littéraire des comparaisons. « Une comparaison, dit-il, n'est qu'une métaphore développée. Or le discours doit non-seulement son éclat, mais presque toute sa dignité aux métaphores. Chacun des autres ornements prête à la diction un agrément et une vertu particulière. La métaphore toute seule les donne tous et plus complétement. Voulez-vous charmer? Rien n'est plus aimable. Désirez-vous instruire? Il n'est point de preuve plus efficace et plus péremptoire. Voulez-vous émouvoir? Il n'est rien de plus véhément. Recherchez-vous l'abondance ? Il n'est point de trésor plus riche. Aimez-vous le laconisme? Rien ne laisse plus à la pensée. Aspirez-vous à l'élévation? Elle rehausse toute espèce de sujet autant que l'on veut. Voulez-vous au contraire amoindrir un objet? Rien n'a plus qu'elle le pouvoir de rabaisser. Cherchez-vous la clarté et la lumière? Rien ne met mieux la chose sous les yeux... Enlevez aux orateurs la ressource des métaphores, il n'y aura partout que sécheresse. Otez les paraboles aux prophètes et aux évangélistes, vous les privez d'une grande partie de leur charme. » Ces paroles montrent qu'Érasme a bien senti la puissance des images ; mais selon la remarque de Budé, son livre était peu digne de son nom et de son génie.

Il n'en est pas de même des *Colloques*. Si le moyen âge était inculte et barbare dans ses livres et ses discours d'apparat, comme dans ses controverses d'école, il était bien plus barbare et plus grossier dans la conversation familière. Polir le discours habituel des écoliers, remplacer un affreux jargon par un langage pur, élégant, gracieux et en même temps simple et facile, substituer à une grossièreté bouffonne et souvent obscène un badinage libre et léger, mais exempt d'une grossière licence, corriger les mœurs des enfants en même temps que leur langage, dissiper les préjugés et les superstitions vulgaires, tel est le double but qu'Érasme se proposa dans les *Colloques*, entretiens familiers, pleins de grâce et d'enjouement qui devinrent sur-le-champ populaires et furent bientôt le manuel favori de la jeunesse. Le succès fut si grand qu'Érasme lui-même en était surpris comme d'un caprice et d'un jeu de la fortune. Les premières éditions furent rapidement enlevées. Il fallut en donner d'autres. Bientôt les *Colloques* furent traduits en espagnol, en italien, en français.

Plus encore que les *Adages*, ils *vulgarisèrent* la Renaissance et la firent pénétrer surtout dans l'esprit de la jeunesse. Jamais le génie facile, gracieux, enjoué, satirique d'Érasme, jamais sa fine ironie, jamais sa verve mordante et inépuisable ne se montrèrent avec plus d'éclat. On trouvait bien encore dans ces dialogues, comme dans ses autres ouvrages, un défaut de composition ; mais ce défaut était moins sensible dans des entretiens familiers qui pouvaient sans inconvénient s'enrichir de plus en plus. Ces formules de langage pour les diverses circonstances de la vie, qui sont mêlées aux *Colloques*, nuisent certainement à l'effet de l'ensemble ; mais Érasme voulait faire un livre élémentaire et pratique plutôt qu'un livre artistement ordonné. Quand il l'avait commencé, il ne le destinait pas au public. Il voulait seulement exercer et aider quelques écoliers d'un esprit paresseux. Mais un certain Hollonius s'en procura une copie qu'il vendit fort cher à Froben.

Ils furent donc imprimés (1) mais en fort mauvais état. Outre des additions ridicules, ils renfermaient des fautes grossières de langage. Ils n'en furent pas moins accueillis avec un prodigieux applaudissement. Érasme alors les revit, leur donna un accroissement considérable et en fit un livre digne d'être dédié à son filleul Jean-Érasmius Froben, enfant de six ans, mais d'un naturel merveilleux. Comme la plupart des enfants trop précoces, il trompa les espérances qu'il avait données. C'était en 1522. Dans l'intérêt des écoliers et de l'imprimeur, Érasme fit souvent encore des additions, principalement sur des sujets qui intéressaient la morale et la religion ; mais ce livre, qui avait joui de la faveur universelle, tant qu'il ne s'occupait que de bagatelles, se trouva en butte aux plus violentes attaques, lorsqu'on vit qu'il abordait avec une légèreté hardie et indiscrète les questions de la morale et de la religion.

On peut rapprocher des *Colloques* le *Traité sur la manière d'écrire les lettres* (2), non qu'il ait la même valeur, le même agrément, la même célébrité ; mais de même que les *Colloques* aspiraient à réformer la conversation, de même le livre que nous venons de nommer prétendait polir et féconder la composition épistolaire qui est l'image de la conversation. Là aussi régnaient la barbarie et la sécheresse scholastiques, érigées en système par des maîtres illettrés, qui, nouveaux Phalaris, tyrannisaient la jeunesse et la torturaient. Le livre sur la *manière d'écrire les lettres* était un traité didactique où l'auteur exposait les principes de l'art épistolaire, les formules qui convenaient selon les personnages et les circonstances. Enfin il passait en revue les diverses espèces de lettres, en donnant des exemples, sans mettre dans ce livre plus d'ordre et de méthode que dans ses autres ouvrages.

(1) Probablement dès 1519.

(2) Un homme assez distingué des Pays-Bas, Carolus Virulus, dont le vrai nom était Charles Manneken, avait composé un recueil sur l'art épistolaire, imprimé en 1476. C'est lui qui fonda la Pédagogie du Lis, à Louvain.

Tout comme les *Colloques*, il ne fut pas publié d'abord par Érasme. Il parut en 1522. Un nouvel Hollonius l'imprima en Angleterre sans son aveu. Il y avait environ trente ans qu'Érasme avait commencé à l'écrire à Paris pour un Anglais, ami peu sincère (1), sans avoir l'intention de le publier. Il avait voulu seulement faire à cet homme un présent digne de lui. Il ne consacra aux lectures et à la composition elle-même que deux jours. Puis il livra l'original tel quel à l'Anglais qui partait pour un long voyage, sans en conserver de copie. Quelque temps après, des amis qui avaient trouvé cet écrit, le copièrent et forcèrent Érasme par leurs instances à terminer ce qui n'était qu'ébauché. Il le reprit donc ; mais comme en le revoyant il ne le trouvait pas à son goût, il le rejeta entièrement, ne se doutant pas que quelqu'un de son vivant, et malgré lui, aurait l'effronterie de publier ses manuscrits. Mais l'Anglais dont on vient de parler mourut et, après sa mort, la cupidité de libraires sans pudeur livra au public cet ouvrage imparfait. Érasme dut alors perdre quelques jours à retoucher ce qui avait paru, non sans un très grand ennui; car il aurait mieux aimé donner son temps à des travaux plus sérieux, aux études sacrées qui convenaient mieux à son âge. Il dédia ce livre au français Nicolas Béraud.

C'était surtout par des exemples d'amplification qu'Érasme voulait remédier à la sécheresse et à la stérilité scholastiques. De là ces digressions que l'on trouve partout dans ses ouvrages. Il y en avait plusieurs dans le traité *sur la manière d'écrire les lettres*. Il y en avait une à la louange du mariage qu'il semblait mettre au-dessus de la virginité, car ces digressions n'étaient pas seulement un exercice d'amplification oratoire et littéraire, elles étaient pour lui une occasion d'exposer ses idées sur la morale et la religion, sur les vices et

(1) Burigny a cru bien à tort que c'était Montjoy. C'est le noble Anglais dont il a été question à la p. 29 du 1er volume. La lettre dédicatoire où nous avons pris ce détail est du 25 mai 1522. Érasme était donc à Paris vers 1492. *V.* 1er vol., p. 681.

les abus du temps. Elles rappelaient les *déclamations* des rhéteurs anciens. Comme eux, Érasme traitait quelquefois le pour et le contre; il soutenait les deux thèses opposées. Ces exercices devaient assouplir l'esprit, l'habituer à développer et à exprimer ses idées avec une facile et riche abondance. Après avoir fait l'éloge du mariage, il fit celui du célibat; mais, à vrai dire, il avait peu de goût pour l'ascétisme chrétien. Enfant de la Hollande et de l'Allemagne, son esprit était plus porté à célébrer le bonheur et les vertus de la vie conjugale.

Indépendamment de ces digressions insérées dans ses ouvrages, Érasme fit plusieurs déclamations séparées. En 1518, il publia un discours sur *l'éloge de la médecine*, composé jadis dans le temps où il s'essayait sur toute sorte de sujets. Plus tard, en 1529, il fit paraître une déclamation sur *l'éducation libérale des enfants*, qui devaient dès la naissance être formés à la vertu et aux lettres. Elle fut dédiée, comme les *Apophthegmes*, au jeune duc de Juliers, Guillaume de Lamarck (1).

Érasme n'est pas le seul des lettrés de la Renaissance qui ait composé des *Déclamations*. Thomas Morus a laissé des compositions pareilles sur des sujets même beaucoup plus étranges et plus éloignés de la vie réelle. C'était lui qui avait engagé son ami à s'exercer de la sorte. Ces deux hommes célèbres ont composé deux déclamations sur le même sujet; c'est la réponse à la déclamation de Lucien sur *le Meurtrier du tyran*. Mais en général les savants de la Renaissance se distinguaient des rhéteurs de l'ancienne Rome, en ce qu'ils ne cherchaient pas à traiter des questions étranges et bizarres. Au sortir du moyen âge, les esprits n'avaient pas besoin de cet attrait que demandait le goût corrompu des Romains de l'empire. Dans ses *Déclamations*, la Renaissance se contentait ordinairement de traiter des sujets d'un intérêt

(1) *V.* 1er vol., p. 573.

pratique et d'exposer dans ces compositions oratoires des idées morales, souvent empruntées à l'antiquité, mais parfois nouvelles et réformatrices, en rapport avec les besoins de l'époque.

Érasme croyait cet exercice extrêmement utile et désirait qu'il fût rétabli un jour dans les écoles. C'était, selon lui, faute de le pratiquer, que beaucoup d'hommes, même en lisant les orateurs les plus éloquents, n'en restaient pas moins incapables de s'exprimer éloquemment, quand les circonstances le demandaient. « Si, disait-il, à l'exemple de Cicéron, de Quintilien et des anciens, nous étions rompus dès notre jeune âge à de tels exercices, on ne verrait pas, sans doute, une si grande disette d'éloquence, une si misérable impuissance de langage, une si honteuse stérilité de parole même chez ceux qui enseignent publiquement les lettres. »

En parlant des ouvrages d'Érasme qui ont eu pour but de propager la Renaissance, nous ne devons pas oublier *l'Abrégé*, extrait des *Élégances* de Laurent Valla. Il avait environ dix-huit ans quand il le composa, sur les instances d'un maître d'école, pour l'usage des écoliers ignorants. Il n'en avait pas gardé de copie : « Car il ne songeait pas plus, dit-il, à le faire imprimer qu'à s'aller pendre. » Il fut publié cependant, et il s'en répandit une foule d'exemplaires. C'est une espèce de traité de synonymes tout à fait élémentaire, où sont déterminées les nuances délicates et la véritable acception d'un grand nombre de mots latins, semblables ou dissemblables. On lui avait donné le titre ridicule de *Paraphrases*. On y avait mêlé des choses ineptes qui n'étaient ni dans son livre, ni dans Valla, et qu'Érasme enfant n'aurait pas voulu dicter à des enfants. D'un autre côté, on avait omis ce qui n'aurait pas dû l'être. On avait ajouté à la mauvaise foi la dernière sottise. Au lieu de laisser réunis les mots comparés entre eux, comme avait fait Valla, on les avait séparés pour les ranger chacun d'après l'ordre alphabétique. Toutefois le petit livre avait eu déjà deux éditions et l'on en préparait une troisième.

Érasme revit alors ce qui avait été imprimé, ajouta, retrancha et fit de très nombreux changements, afin d'améliorer un peu l'ouvrage, puisqu'il ne pouvait être supprimé.

III

Les traductions qu'il donna des auteurs grecs contribuèrent aussi à favoriser le mouvement de la Renaissance.

On peut même dire qu'avec ses poésies, ses lettres, ses premiers *Adages* et son *Panégyrique*, elles commencèrent sa réputation. Les fautes de détail qui lui échappèrent ne pouvaient faire obstacle à l'heureuse influence que ces traductions devaient exercer à une époque où l'on ne connaissait guère les auteurs grecs que de nom. A Paris, lorsqu'Érasme y arriva, vers 1492, personne ne savait leur langue. Le seul George Hermonyme bégayait un peu de grec, mais si peu, qu'*il n'eût pas pu enseigner cette langue, s'il l'avait voulu, et qu'il ne l'eût pas voulu, s'il l'avait pu* (1). Les livres manquaient non moins que les maîtres. Érasme, qui dans son enfance avait pris quelque teinture du grec, y revint à l'âge de trente ans environ. Forcé d'être son maître à lui-même, il traduisit un grand nombre d'ouvrages, en partie dans le but de les lire plus attentivement. Son premier essai en ce genre, d'après son propre témoignage, fut une *déclamation* de Libanius, celle où Ménélas redemande son épouse aux Troyens. Il y joignit la traduction de deux autres petites déclamations bien inférieures en mérite, et d'auteurs incertains, un discours de Médée avant d'immoler ses enfants, et un discours d'Andromaque après la mort d'Hector. C'étaient, disait-il, trois petites fleurs cueillies dans le jardin des Grecs (2).

Vers le même temps, il entreprit à Louvain une œuvre plus ardue, la traduction de l'*Hécube* d'Euripide en vers latins. Ce qui l'avait excité à tenter ce travail, c'était l'exemple

(1) *Catalogue à Botzemus.*
(2) *V.* 1er vol., p. 72 et 79.

de Philelphe qui, dans un discours funèbre, avait traduit la première scène avec peu de bonheur, comme il en jugeait alors. Encouragé par le professeur Paludanus, son hôte, homme d'un jugement rare, il acheva ce qu'il avait commencé ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine. Le langage propre à la poésie, l'antiquité, l'obscurité tragique, la concision, la subtilité, la finesse de l'auteur, la rhétorique déliée qui abonde chez lui, enfin les chœurs qui demandaient un Œdipe ou un devin plutôt qu'un traducteur : telles furent les difficultés qu'il eut à vaincre, sans parler de l'altération du texte, de la disette des manuscrits et de l'absence de tout interprète auquel il pût recourir. A l'*Hécube*, il ajouta l'*Iphigénie en Aulide* qu'il traduisit en Angleterre d'une manière plus libre. Après avoir revu ces traductions une ou deux fois, il les retoucha encore en 1524. Dans l'*Iphigénie*, le style et la poésie lui semblaient avoir un autre caractère que dans l'*Hécube*. Il croyait y découvrir un peu plus d'éclat naturel, une diction moins concise. Dans l'une et l'autre pièce, il s'était permis de *tempérer la licence immodérée* de la versification dans les chœurs.

Dès la même époque, il traduisit aussi quelques dialogues de Lucien. Il publia *le Songe* ou *le Coq* dans la même année que *la Déclamation* de Libanius. Il dédia ce travail à Christophe Ursewic, aumônier du roi Henri VII. Il avait ressenti sur-le-champ un vif attrait pour un auteur dont le génie avait du rapport avec le sien. Le dialogue du *Coq* lui avait souri plus que tous les autres. « Lucien, dit-il, a égalé dans ce dialogue le génie mordant de l'ancienne comédie, en évitant la licence. Que de finesse ! Que de grâce ! Quelle moquerie piquante et intarissable ! Quelle verve merveilleuse ! Ses sarcasmes n'épargnent rien. Ennemi des philosophes, il s'attaque principalement aux pythagoriciens et aux platoniciens, à cause de leur charlatanisme. Il poursuit aussi de ses traits les stoïciens à cause de leur insupportable orgueil... Il a été appelé médisant et satirique, mais par ceux dont il mettait

les plaies à nu. Il a été accusé d'athéisme, mais par les impies et les superstitieux. Aucune comédie, aucune satire n'est comparable à ses dialogues, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité. Il dit la vérité en riant. »

Érasme traduisit successivement un grand nombre de ses écrits. En 1504, il adressa *le Timon* à Nicolas Ruthal, secrétaire du roi d'Angleterre, plus tard évêque de Durham. Il avait déjà dédié au même personnage trois autres dialogues, prémices de ses études grecques ; c'étaient *le Cynique*, *le Devin qui évoque les morts*, et *le Meurtrier*. En 1505, se préparant à partir pour l'Italie, il offrit *le Faux Devin* à René, évêque de Chartres. Dans l'épître dédicatoire, il signalait les impostures de certains hommes qui, de son temps, s'efforçaient aussi d'en imposer au peuple par des merveilles magiques, ou par une superstition hypocrite, ou par d'autres artifices de ce genre. Le 1er janvier 1506, il dédia *le Toxaris* ou *Dialogue sur l'amitié*, à Richard Fox, évêque de Winchester. C'étaient des étrennes pour le nouvel an selon l'usage reçu en Angleterre. *Le Meurtrier du Tyran* fut traduit la même année. C'est une déclamation dans le goût des sophistes. Un individu étant monté à la citadelle pour tuer le tyran, ne le trouve pas ; mais il tue son fils et laisse l'épée dans la blessure. Le tyran survient, et voyant son fils mort, se perce avec la même épée. Celui qui a tué le fils réclame la récompense promise au meurtrier du tyran.

Sur le point de partir pour l'Italie, Érasme traduisit le petit livre de Lucien *sur ceux qui vivent en mercenaires dans les maisons des riches;* mais il ne le publia que plus tard. Cette traduction fut adressée à son ami Paludanus qui avait éprouvé lui-même l'assujettissement et les ennuis de la vie de cour. Vers la fin de la même année, étant à Bologne, il envoya quelques dialogues du même auteur à Jérôme Buslidius, conseiller du roi de Castille. Il les avait traduits en peu de jours, lorsque, par crainte du siége, il s'était réfugié à Florence.

Ces traductions étaient comme une monnaie dont il payait

ses bienfaiteurs et avec laquelle il s'en ménageait de nouveaux. En 1512, on le voit encore dédier quelques dialogues de Lucien à l'archevêque de Cantorbéry, *qui seul encourageait et protégeait ses études*. C'est ainsi qu'il mit en latin le *Banquet*, les *Saturnales*, le *Cronosolon*, les *Lettres saturnales*, le *Traité sur le deuil*, la *Déclamation sur l'enfant abandonné*, l'*Icaro-Ménippe*, dix-huit petits dialogues choisis entre tous, l'*Hercule gaulois*, l'*Eunuque*, le *Traité sur les sacrifices*, l'*Astrologie*, *les Vieillards*. Il avait commencé encore à traduire *la Première goutte* où il trouvait un enjouement merveilleux; mais il y renonça, désespérant de rendre en latin ces épithètes dont Lucien a rempli les chœurs à l'exemple d'Homère, et dont la composition en grec est si heureuse, grâce à l'admirable souplesse de cette langue.

Ces petites bagatelles, comme il disait plus tard, furent d'abord reçues avec une grande faveur par les hommes d'étude. On les recherchait avidement. La traduction d'un petit dialogue de Lucien était presque un événement littéraire à une époque encore barbare. La littérature grecque apparaissait aux gens éclairés comme un monde nouveau qui s'ouvrait devant eux. Ces traductions n'eurent pas seulement pour effet de mettre à leur portée quelques productions de cette riche littérature; elles inspirèrent à tous le désir de les lire dans la langue originale. Érasme voulut aider encore plus directement à l'étude du grec. Il traduisit en latin la grammaire de Théodore Gaza, séparant chaque article par un titre distinct et ajoutant quelques petites observations pour faire mieux comprendre l'auteur. Il demandait dans les livres élémentaires destinés à l'enfance une brièveté convenable, la clarté, l'ordre, la simplicité. Ces qualités, il les trouvait merveilleusement réunies dans cette grammaire. Il n'ôta que les fautes reconnues. Cette traduction, qui lui avait coûté deux jours de travail, fut dédiée en 1516 à Jean Césarius qui était à Cologne avec le *Comte du Nouvel-Aigle*, le promoteur des bonnes études.

La connaissance de la langue grecque se répandit partout avec une incroyable rapidité et un succès prodigieux, à tel point que ces traductions, accueillies d'abord avec tant d'empressement, finirent par être délaissées. Érasme qui l'avait prévu s'en réjouissait. Il attribuait à l'ignorance de cette langue la ruine complète de tous les auteurs élégants et l'oubli de toutes les bonnes sciences. On pouvait espérer qu'avec elle renaîtraient les uns et les autres. Cependant, malgré le progrès des études grecques, il continua ses travaux de traduction. A ses yeux, il était toujours utile, pour mieux comprendre le texte, de le placer en regard d'une bonne version; et, ce qui était plus important, les traductions latines inspiraient le désir de connaître les originaux, en même temps qu'elles facilitaient les études de ceux qui étaient peu avancés. Après Lucien, il aborda Plutarque. Il *osa* traduire ses traités moraux dont l'expression était un peu plus difficile et les idées un peu plus obscures, à cause de l'érudition profonde de l'auteur. « Le style de Plutarque, dit Érasme, est subtil. Ses pensées, d'une grande profondeur, sont tirées de tous les auteurs et de toutes les sciences, comme des trésors cachés. C'est comme un centon, ou plutôt comme un ouvrage de mosaïque, un assemblage des pièces les plus délicates et les mieux assorties; mais le traducteur peut difficilement retrouver les prés où il a cueilli ces belles fleurs pour en former des couronnes. De plus il est concis, brusque dans le passage d'une idée à une autre. En un mot, Plutarque est Béotien de naissance; mais il ne veut pas être lu par un Béotien. »

Il commença par les traités qui roulent sur les sujets suivants : — *Manière de conserver sa santé;* — *L'Instruction est requise dans un prince;* — *Le Philosophe doit surtout vivre avec les princes;* — *Quelles sont les maladies les plus graves, celles de l'âme ou celles du corps?* — *A-t-on raison de dire : Vivez inconnu ou cachez votre vie?* — *Du Désir des richesses.* Il s'exerçait d'autant plus volontiers à traduire ces traités,

qu'ils servaient non-seulement à enseigner la langue, mais aussi à former les mœurs. « Après les divines Écritures, disait-il, je n'ai rien lu de plus pur que cet auteur. Socrate a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre ; Plutarque l'a introduite dans la chambre à coucher, dans le cabinet et le lit nuptial de chacun. Je suis d'autant plus étonné que les ouvrages moraux de cet auteur ne soient pas dans toutes les mains, et que les enfants ne les apprennent point par cœur. » Après les traités dont nous venons de parler, il traduisit le petit livre sur la *Manière de discerner l'ami du flatteur*. Il dédia sa traduction au roi Henri VIII, si peu capable d'en profiter. Il traduisit de même le traité intitulé : *Comment peut-on tirer avantage d'un ennemi?* Cette traduction fut offerte à Wolsey, depuis archevêque d'York et cardinal, alors aumônier du roi, mais destiné à la plus haute fortune ; à tel point que l'auteur, avant de trouver l'occasion de lui faire hommage de son travail, dut changer trois fois la préface ; et même avant qu'il pût être imprimé, Wolsey avait été promu à l'éminente dignité de cardinal.

Plus tard, en 1525, Érasme envoyait au trésorier du roi de Hongrie, Alexis Thurzon, la traduction des traités sur les *Moyens de réprimer la colère et sur la curiosité*. L'année suivante, il dédiait le traité de *la Mauvaise honte*, traduit en latin, à François Dilfe, jeune homme de belle espérance, qu'il fit entrer dans la maison de l'Empereur par l'entremise du chancelier Gattinara. Cette même année, il adressait au médecin Antoninus de Cassovie, la traduction de l'*Exhortation à l'étude des beaux-arts* par Galien. A ces opuscules il faut encore ajouter le petit écrit d'Isocrate à Nicoclès, *Sur l'éducation d'un prince*, et l'*Hiéron*, de Xénophon, dédié au riche banquier d'Augsbourg, Antoine Fugger. Érasme traduisit aussi un grand nombre d'ouvrages des Pères grecs. Nous parlerons plus loin de ces traductions.

IV

Là ne se bornèrent pas ses efforts pour la restauration des lettres profanes. Il consacra ses soins assidus à la recherche des manuscrits, à la restitution des textes, à la multiplication des livres anciens par l'imprimerie. Il ne cessa de stimuler le zèle des grands imprimeurs du temps, Alde Manuce, Mathias Schurer, Badius, Thierry Martens et surtout Froben. Il fit lui-même un long séjour à Venise dans l'imprimerie d'Alde, et à Bâle dans celle de Froben. Quelques années après, il se fixa dans cette dernière ville ; il y passa huit ans de suite, vivant avec les imprimeurs, devenu l'ami, le conseiller, le collaborateur et l'associé de Froben, l'excitant sans cesse à donner de belles éditions des bons auteurs ; et lorsque des raisons de convenance le forcèrent à quitter Bâle, il se transporta dans une ville voisine, à Fribourg. De là il pouvait encore donner son concours actif à une imprimerie qui rendait aux études de si éclatants services. Quand les circonstances le permirent, il revint à Bâle pour y veiller de plus près à l'impression de ses écrits. Il y mourut au milieu de ses travaux qui ne cessèrent qu'avec sa vie. Torturé par les souffrances de la maladie, assailli de tous côtés par les attaques les plus violentes, il poursuivit son œuvre jusqu'au bout. Cette application opiniâtre à l'étude, commune à tous les savants de la Renaissance, ne fut jamais plus étonnante que dans cet homme d'un esprit si vif et si léger, d'un corps si frêle et si maladif.

Nous ne parlerons ici que des auteurs profanes, corrigés et imprimés par ses soins. Aux éditions qu'il en donna, il joignit des notices et des préfaces pleines d'intérêt qui devaient singulièrement exciter le désir de lire les auteurs publiés et les faire goûter des lecteurs. Dès l'année 1501, il avait préparé des annotations sur les *Devoirs* de Cicéron. Il joignit à

ce livre les traités de *la Vieillesse* et de *l'Amitié*, et dédia son travail à Jacques Tutor, professeur de droit canon à Orléans, son ami et son bienfaiteur. Il en fit paraître une seconde édition en 1519, ajoutant quelques notes très courtes et corrigeant quelques endroits altérés (1). A Venise, en 1508, il donna une édition de Térence et revit, pour Alde, les comédies de Plaute.

Un peu plus tard, il entreprit de rétablir le texte de Sénèque. Il avait trouvé à Cambridge quelques manuscrits précieux. Avec un compagnon de travail, il avait parcouru plutôt qu'il n'avait lu entièrement tous les ouvrages de Sénèque, notant à la marge les variantes, ou ses propres conjectures. Il y avait là un très grand nombre de points qui avaient besoin d'être examinés par un homme instruit et attentif. Obligé de quitter Bâle, il se reposa pour toute cette affaire sur un jeune lettré, appelé Nesenus, qui avait alors toute sa confiance. A vrai dire, il avait fait ce travail fort légèrement, s'il faut s'en rapporter au témoignage de B. Rhenanus, homme honnête, ami loyal (2). Le texte de la nouvelle édition se trouva donc très fautif et souvent même inintelligible. Érasme honteux se plaignit de l'incapacité et de la perfidie du correcteur. Il voulut devant le public faire retomber sur lui tout le déshonneur, au lieu d'en prendre sa bonne part. Il accusa même Nesenus d'avoir fait disparaître la partie du texte où se trouvaient les notes les plus nombreuses, pour qu'on ne pût le convaincre de sa négligence.

Autre mésaventure: il avait dédié cette édition de Sénèque à l'évêque de Durham et avait chargé un libraire de remettre l'ouvrage au prélat. Ce libraire, dont il eut plus d'une fois à se plaindre, assura qu'il avait fait sa commission. Érasme crut à une affirmation si positive, et dans ses lettres à l'évêque, il fit mention à plusieurs reprises du volume qui lui avait été

(1) *V.* 1er vol., p. 266. Il fut beaucoup aidé par le professeur Goclenius.
(2) *V.* 1er vol., p. 131.

dédié et remis. Le prélat qui n'avait rien reçu, s'imagina être le jouet d'une plaisanterie. Enfin, Érasme étant retourné en Angleterre, sans rien savoir de ce qui s'était passé, le trouva d'une singulière froideur à son égard et en rechercha la cause.

Au reste, la honte que lui causa cette édition de Sénèque, loin de le décourager, aiguillonna son ardeur. Quelque mauvaise qu'elle fût, elle avait corrigé d'assez nombreuses fautes, et elle pouvait faire espérer aux gens instruits que ce terrain, hérissé de broussailles, deviendrait par de nouveaux efforts un champ cultivé et fécond. Il pria donc un de ses anciens amis, l'anglais Aldrisius, de faire collationner le *Sénèque* publié par Froben avec un excellent manuscrit du collége royal de Cambridge et marquer en marge les différences. Il voulait par là remplacer ce qui avait disparu. Mais les gardiens de la bibliothèque trompèrent Aldrisius et lui communiquèrent un manuscrit sans valeur. Aussi prit-il beaucoup de peine sans grand profit. Érasme lui demanda de recommencer un travail fastidieux, mais qui ne serait pas payé d'ingratitude. Il fut aidé quelque peu dans son œuvre par les corrections du Hongrois Mathieu Fortunatus, qui avait revu avec le plus grand soin les *Livres des questions naturelles*.

Il fit aussi usage d'un *Sénèque*, imprimé à Trévise cinquante ans auparavant et qui avait appartenu à Rodolphe Agricola. Cet homme si pénétrant paraissait l'avoir lu avec la plus grande attention, comme l'attestaient les notes innombrables, écrites de sa main. En beaucoup de points, il avait suivi, selon toute apparence, les conjectures de son intelligence plutôt que l'autorité de quelque ancien manuscrit. « Mais, disait Érasme, on ne saurait croire combien de choses a devinées ce génie vraiment divin. » Enfin Sigismond Gelenius, correcteur dans l'imprimerie de Froben, homme très instruit, découvrit heureusement un grand nombre de fautes qui avaient échappé. Érasme, dans sa préface, rendit à chacun ce qui lui était dû. Appréciant son œuvre, il s'exprimait

ainsi : « J'ai fait disparaître des fautes monstrueuses et innombrables avec autant de bonheur que de hardiesse, grâce au secours de divers manuscrits dont quelques-uns sont d'une prodigieuse antiquité. J'ai peu donné à la conjecture, ayant appris par expérience combien ce moyen est peu sûr. Quelquefois cependant j'ai dû y avoir recours et je crois l'avoir fait assez souvent avec succès. » La première édition avait paru en 1515. La lettre dédicatoire de la seconde est du mois de janvier 1529.

Érasme signalait comme les deux causes principales de l'incroyable corruption du texte, d'abord un style affecté, subtil, énigmatique, coupé; en second lieu la faveur dont Sénèque jouit parmi les anciens chrétiens, qui le revendiquaient comme un écrivain presque orthodoxe. Saint Jérôme le plaça même dans son *Catalogue des Saints* qui, du reste, contenait des personnages d'une sainteté assez douteuse, le juif Josèphe, Tertullien, Novatien et Donat. Aussi les livres du philosophe étaient-ils lus et expliqués à la jeunesse dans des temps de barbarie où l'on dédaignait la littérature profane. L'ignorance littéraire et historique des maîtres du moyen âge devait inévitablement amener des altérations sans nombre dans un texte qui ne pouvait être compris qu'imparfaitement. De là une confusion étrange dans quelques parties où ils ne s'accordaient ni entre eux ni avec la vraie leçon qui ne se trouvait que dans de très anciens manuscrits. Les fautes des copistes étaient plus faciles à démêler et à corriger, parce qu'elles laissaient presque toujours quelques traces du véritable texte, qui pouvaient guider les esprits pénétrants dans leurs conjectures. Il en était de même des fautes commises dans les dictées. Mais les correcteurs ignorants, mêlant tout, brouillant tout à leur façon, déjouaient la sagacité des plus grandes intelligences. Toutefois, grâce à la bonne opinion que les chrétiens avaient de Sénèque, il avait été mieux conservé que tant d'autres écrivains éminents.

Érasme ne se flattait pas d'avoir corrigé toutes les fautes,

mais il espérait que si un homme plus savant, plus favorisé, ayant plus de loisir, améliorait son édition autant qu'il avait amélioré lui-même les éditions antérieures, on aurait enfin un Sénèque qui pourrait être lu sans ennui. Il avait ajouté des notes peu nombreuses et courtes, afin d'empêcher les altérations à l'avenir. Pétrarque avait écrit la vie du philosophe d'après Suétone, Tacite et saint Jérôme. Érasme en donnait un extrait, mais sans nommer l'auteur. A ses yeux, Sénèque n'était pas un chrétien semblable à Nicodème, comme certains le prétendaient vainement; les lettres sur lesquelles s'appuyait cette opinion étaient apocryphes, et il était aisé d'y découvrir l'œuvre d'un écolier. Si Sénèque avait été chrétien, n'aurait-il pas laissé voir sa croyance au moins dans les derniers écrits de sa vieillesse? Néron n'en aurait-il rien su, et en quête de crimes imaginaires, ne l'aurait-il pas accusé de christianisme? Mais ce qui levait tous les doutes, c'est que dans ses derniers écrits Sénèque parlait quelquefois des dieux et des déesses et doutait même de l'immortalité de l'âme. On pourrait admettre qu'il eût dissimulé sa foi par crainte de la mort; mais non que dans des livres publiés il se fût mis en contradiction avec les dogmes chrétiens.

Au reste, il valait mieux lire les livres de Sénèque comme ceux d'un païen; « car, disait Érasme, si vous voyez en lui un païen, vous trouverez qu'il a écrit en chrétien; si vous voyez en lui un chrétien, vous trouverez qu'il a écrit en païen. En effet, il y a dans les livres des païens des choses qui peuvent mieux nous exciter à la vertu, par cela même qu'elles nous viennent des païens. Certaines de leurs paroles, certaines de leurs actions, condamnables devant la sagesse chrétienne, ont cependant un singulier caractère de vertu, comme cette parole de Socrate, « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien » : parole extravagante en elle-même, mais bien capable de nous faire rougir de notre arrogance; comme aussi l'action de Lucrèce, détestable en elle-même, mais bien propre à nous inspirer l'amour de la

chasteté. De même, si on lit Sénèque comme un païen, le bien fera plus d'impression et le mal aura moins de danger. Il a de fausses notions sur Dieu. Son système est celui du panthéisme en opposition formelle avec les dogmes chrétiens. Il est plus près de la morale que de la théologie du christianisme. Combien donc la lecture de Sénèque serait dangereuse, si on lisait ses livres comme venant d'un chrétien ! »

Quant aux qualités de l'écrivain, Érasme acceptait le jugement de Quintilien. Aux yeux de ce critique, un de ses plus grands mérites, c'était d'élever l'âme du lecteur, de l'enflammer d'un merveilleux amour pour ce qui est honnête. Toutefois il fallait reconnaître ses défauts. Il fut un censeur peu équitable du génie d'autrui. On voit par là qu'Érasme regardait Sénèque le rhéteur et Sénèque le philosophe, comme un seul et même personnage ; car c'est dans les *Déclamations* qu'on trouve ces jugements passionnés qui n'épargnaient ni Virgile, ni Cicéron. La satire des vices et des mœurs n'était pas elle-même irréprochable. Il tombait souvent dans l'exagération, la recherche, la bouffonnerie. Il allait jusqu'à peindre certains raffinements de luxure dont la description n'était pas sans danger pour les mœurs. Il voulait tout dire par sentences ; il visait sans cesse aux traits brillants et aux pensées fines. Il déployait un pathétique affecté et à tout propos. Dans les grands sujets, il n'était dépourvu ni de grandeur, ni de pompe tragique ; son éloquence était éminemment théâtrale. Il manquait d'ordre dans la composition. L'unité, si importante dans toute œuvre littéraire, tant recommandée par Aristote, lui faisait défaut. En écrivant, il suivait plutôt l'élan de son esprit que le jugement de sa raison. Il s'avançait avec impétuosité et par saillies. Sa construction était mauvaise. Il n'employait guère les conjonctions qui sont comme les nerfs du discours. Il affectait de parler autrement que les autres. Il réprouvait les questions subtiles, et il donnait souvent lui-même dans cet abus. Pour ce qui regarde les *Tragédies*, quelques-uns les attribuaient à son fils, d'autres à son frère. Érasme croyait qu'elles n'étaient pas l'ouvrage d'un seul homme.

J'ai voulu donner une idée de cette préface regardée comme très judicieuse par Joseph Scaliger lui-même. Elle mérite d'être méditée par tous ceux qui veulent lire Sénèque avec profit. Je ne m'arrêterai pas sur le *Quinte-Curce*, corrigé et enrichi de quelques notes, qui fut imprimé à Strasbourg chez Mathias Schurer en 1517. L'année suivante, Érasme donna Suétone et les autres historiens des Césars. Par un hasard heureux, Suétone n'avait pas été trop altéré. Érasme, avec le concours d'autres hommes instruits, croyait l'avoir rétabli à peu près dans son intégrité, grâce à un manuscrit très ancien que Montjoy, gouverneur de Tournai, avait trouvé dans la bibliothèque du couvent de Saint-Martin. En 1525, il publia Pline l'Ancien, pour lequel il ressentait la plus grande admiration. « Ce n'est pas un ouvrage, disait-il ; c'est un trésor, l'encyclopédie universelle de tout ce qui mérite d'être su... Pline fait connaître l'univers... Un tel auteur a rendu illustres tous ceux qui ont travaillé sur son œuvre. Ce monument divin était perdu pour les modernes, si de très grands esprits n'avaient rivalisé d'efforts pour le tirer de ses ruines. Ici la première gloire appartient sans contestation à Hermolaüs Barbarus qui a fait plus de *restitutions* que tous les autres. G. Budé a aussi donné à cette œuvre un concours assez actif avec la science consommée et l'exactitude qui lui sont propres. Après lui, Nicolas Béraud, joignant à la culture des lettres la profonde connaissance des mathématiques et la rectitude du jugement, s'y est appliqué avec un zèle consciencieux. »

« Enfin le dernier de tous, Jean Césarius, habile en tout genre de savoir, a rendu de notables services ; mais il reste toujours à faire. La négligence des imprimeurs oblige les savants à recommencer sans cesse *la toile de Pénélope*. Aucun auteur assurément ne mérite mieux que Pline une restaura-

tion complète. Tous les hommes doctes doivent y apporter leur tribut. Ne rien oser ici, lorsque tant d'autres l'ont fait avec bonheur, c'est être superstitieusement scrupuleux ; changer une ancienne leçon sur la plus légère conjecture, c'est être téméraire ; noter ce que l'on a découvert d'après des indices dignes de foi et fournir aux savants des données pour les progrès ultérieurs, c'est montrer un zèle religieux. »

Érasme, à l'aide d'un manuscrit fort ancien, mais d'une écriture très fautive, avait restitué un assez grand nombre d'endroits qui ne pouvaient être corrigés sans un tel secours et que personne jusque-là n'avait signalés. Pline fut imprimé avec un grand soin par Froben et dédié à l'évêque d'Olmutz.

Il ne négligea pas les Grecs. En 1531, il donna son concours à Simon Grynœus qui fit paraître à Bâle, chez Jean Bebelius, une édition grecque d'Aristote. La principale part dans cette œuvre revenait à Grynœus ; mais il y ajouta une préface qui n'était pas sans valeur. Il rendait justice au grand imprimeur de Venise, Alde, qui le premier avait donné au public Aristote en grec. Mais cette édition avait l'inconvénient d'être chère et, par suite, peu à la portée des hommes studieux qui n'étaient pas favorisés du côté de la fortune. Elle ne se trouvait guère qu'en Italie où elle avait même fini par devenir fort rare. L'édition de Bebelius vint donc fort à propos. Elle était en beaux caractères et d'un prix accessible à toutes les fortunes. De plus, le texte était beaucoup plus pur, grâce aux efforts habiles et consciencieux de Grynœus. Il avait consulté d'excellents manuscrits. Pour les ouvrages de dialectique en particulier, il avait eu dans les mains un texte très correct où il ne se trouvait presque aucune page dont on ne retirât quelque profit. Pour la *grande Physique*, on avait eu recours à Simplicius et, au VIIe livre, au lieu de la *Paraphrase* de Themistius, on avait rétabli le texte même d'Aristote d'après l'autorité de ce commentateur. Dans les livres *sur les Animaux*, des passages assez nombreux avaient été

corrigés avec le secours de la traduction de Théodore Gaza. Les livres de *la Métaphysique* paraissaient peu altérés ; mais l'auteur ne semblait pas avoir mis la dernière main à cet ouvrage. La *Morale à Nicomaque* était en bon état et n'avait pas grand besoin d'être corrigée.

Érasme appelait la faveur et la reconnaissance du monde savant sur cette édition de Bebelius qui n'avait reculé ni devant la fatigue ni devant la dépense pour donner au public un auteur si digne d'être lu, ne voulant pas, comme tant d'autres, chercher un gain prompt et assuré par des publications frivoles. Judicieux appréciateur du génie d'Aristote, il le regarde comme le prince et l'organisateur véritable de la philosophie. « Jusque-là elle était, dit-il, éparse, mutilée, fragmentaire ; seul Aristote l'ordonna et en fit un corps. Commençant par la poésie et la rhétorique, il passe ensuite à la logique. Puis, après avoir traité avec soin tous les points de la morale, il conduit dans toutes les parties de la nature. Enfin il nous élève aux choses qui dépassent la nature inférieure et jusqu'à la suprême intelligence. Aussi est-ce à bon droit que Cicéron appelle Aristote un fleuve d'or, quoiqu'il eût été encore plus juste de voir en lui une sorte de *microcosme* renfermant toute sagesse. Sylla racheta presque ses crimes en sauvant ce trésor inestimable ; mais il reste encore le regret de tant d'ouvrages perdus. Ce qui doit consoler un peu de cette perte, c'est que les meilleurs sont parvenus jusqu'à nous. »

Érasme en donna la classification en quatre catégories : la première comprenant les livres sur la rhétorique, la poésie, la musique ; la seconde renfermant tous ceux qui se rapportent à la logique ; la troisième revendiquant ceux qui traitent de la morale et de la politique ; la quatrième enfin se composant de ceux qui roulent sur la physique et la métaphysique. Il fait remarquer que nous avons plus d'ouvrages d'Aristote traduits en latin qu'on n'en trouve en grec. Parmi les uns et parmi les autres, il y en a d'une authenticité douteuse, d'abord les petits livres sur *la Vie* et sur *la Mort*, sur *la Mé-*

moire et le Souvenir, sur *la Longueur et la Brièveté de la Vie*, et beaucoup d'autres du même genre, presque tous écrits avec science et dignes d'être lus, mais qui ne sont pas cités par Diogène Laërce, si exact dans sa revue des ouvrages d'Aristote. Le livre sur *la Pomme* ou le fruit, *de Pomo*, est reconnu comme l'ouvrage d'un chrétien. Quant au livre *des Végétaux*, la préface même dit qu'il est traduit de l'arabe, et il est probablement l'œuvre d'un Arabe; car on y cite un auteur inconnu aux Grecs.

Selon Érasme, la *grande Morale* est un extrait de la *Morale à Nicomaque*. Parmi les *livres de la Morale à Eudème*, les premiers montrent clairement la force et la sagacité d'Aristote; les derniers semblent avoir été ajoutés par une main étrangère; car on y reprend dans les mêmes termes ce qui a été discuté dans la *Morale à Nicomaque*. Le livre des *Récits merveilleux* est évidemment une compilation de divers auteurs, où l'on ne reconnaît pas le génie d'Aristote. L'ouvrage *des Problèmes*, remarquable par la science, semble avoir été altéré par des écoliers, à en juger seulement par les répétitions sans nombre qui s'y trouvent. Diogène ne compte qu'un livre d'*Economique ;* et pourtant Léonard Arétin en a traduit deux; mais on ne trouve pas l'original du second qui, d'ailleurs, ne se rattache pas au premier et ne porte pas l'empreinte d'Aristote. Ce même auteur ne parle que d'un livre sur l'âme; peut-être quelque écolier l'a-t-il divisé en trois. La *Rhétorique à Alexandre,* quoique très savante, peut paraître d'une authenticité douteuse à un double titre : d'abord l'auteur, contre la coutume d'Aristote, débute en orateur; en second lieu, ce livre n'est pas cité par Diogène. Le *livre des Plantes* n'est pas un ouvrage séparé; c'est une partie, ou, si on l'aime mieux, le troisième livre de l'ouvrage *sur les Couleurs*. Le livre *sur le Monde à Alexandre* est d'un écrivain élégant, mais dont le style diffère beaucoup de celui d'Aristote. Enfin, dans le *Traité des Lignes indivisibles*, œuvre d'un homme très savant, on ne sent pas l'esprit du

Stagirite, et Diogène n'en fait pas mention. « En ceci, dit Érasme, j'ai mon sentiment, laissant chacun libre de juger d'une autre manière. » La science moderne a poussé plus loin ses recherches; mais il est intéressant de remonter au point de départ et de suivre sur le terrain de la critique les premiers pas d'un esprit supérieur.

Dans le même hiver de l'année 1531, il donna une préface pour Tite-Live qu'il appelle le prince de l'histoire latine. Ce qui faisait surtout le prix de l'édition nouvelle, c'étaient cinq livres récemment découverts. Grynœus, par une sorte de bonne fortune, les avait trouvés dans le monastère de Lors, près de Worms, fondé par Charlemagne, et pourvu d'une magnifique bibliothèque. Le manuscrit était d'une prodigieuse antiquité, les lettres se suivant sans interruption, selon la coutume primitive, en sorte qu'il était très difficile de distinguer un mot d'un autre. Aussi la copie livrée à l'imprimeur avait-elle coûté beaucoup de peine. « Si le fragment, tel quel, donné par Mayence, disait Érasme, a été reçu par les hommes d'étude avec une joie légitime, quel applaudissement doit exciter un tel accroissement apporté à *l'Histoire de Tite-Live !* » Il faisait des vœux pour que l'on pût retrouver cet historien tout entier. Ce qui donnait quelque espoir, c'était le bruit répandu qu'en Danemark, en Pologne, ou en Allemagne, on avait certaines parties de Tite-Live, non encore imprimées. Il invitait les princes à proposer des récompenses pour déterminer les hommes instruits à rechercher un si grand trésor, ou ceux qui en étaient les détenteurs à le livrer au public.

Quant à l'authenticité de cette demi-décade, elle reposait sur deux preuves : d'abord le style avait tous les caractères du style de Tite-Live; ensuite les *arguments* ou *sommaires* de Florus répondaient exactement à ces livres. Cette raison était péremptoire. On avait ajouté à cette édition une chronologie de H. Glareanus, homme d'une science profonde. Cette chronologie indiquait l'ordre des temps, les espèces de guerres,

les noms des personnages, toutes choses où régnait jusque-là une étrange confusion. « Une bonne chronologie, disait Érasme, est la *lumière* de l'histoire, le *fil conducteur* au milieu du labyrinthe inextricable des faits, l'*astre propice* qui guide le navigateur sur un océan inconnu. » Il multipliait les images selon la coutume des écrivains de la Renaissance.

L'année suivante, il ajouta une préface à la nouvelle édition de Démosthène donnée par Hervagius, libraire de Bâle. Il payait encore un tribut de reconnaissance à l'infatigable Alde Manuce qui le premier avait imprimé le prince des orateurs grecs. Au reste, il ne croyait pas que l'étude de cet auteur convînt beaucoup aux écoliers : « Car il a, disait-il, plus d'art au fond qu'il n'en montre au premier aspect. La beauté sévère et vraiment divine de Démosthène ne peut plaire qu'à ceux qui sont exercés aux préceptes de la rhétorique et versés dans la connaissance de l'histoire. » Il permettait à l'enfant d'effleurer cet orateur, mais pour y revenir plus tard, quand sa vue serait plus capable de comprendre cette beauté attique, ce goût exquis, ces raisonnements enchaînés avec un art si parfait, enfin cette force merveilleuse et inimitable.

Il fit paraître, la même année, une nouvelle édition de Térence. Dans sa préface, il préfère ce comique à Plaute. « Il y a, dit-il, plus de goût exquis dans une seule comédie de Térence que dans toutes celles de Plaute réunies. » Suivant lui, nul écrivain n'était plus approprié au jeune âge. Ses comédies pouvaient servir aussi à former les mœurs et l'éloquence. Elles apprenaient à manier les passions mieux qu'aucun rhéteur. Elles étaient aussi de la plus grande utilité pour développer en nous la faculté de trouver les preuves en tout genre de discours. Comme la versification de Térence et des comiques en général est plus libre et s'écarte un peu des règles ordinaires, il crut devoir ajouter à son édition quelques remarques sur la métrique de la comédie. Relevant un assez grand

nombre de fautes qui avaient échappé jusque-là, il rétablit de son mieux la véritable leçon.

Ptolémée fut le dernier auteur profane dont il donna une édition. Elle parut chez Froben en 1533. La lettre dédicatoire portait le nom d'un certain Théobald Fettichius, personnage tout dévoué au progrès des études et qui avait en sa possession un grand nombre de manuscrits précieux. Érasme, toujours en quête de semblables trésors, en fut informé. Sur sa recommandation, Fettichius, qui ne le connaissait que par ses ouvrages, communiqua gratuitement à l'imprimeur un manuscrit de Ptolémée. Ce géographe éminent n'avait jamais été traduit convenablement en latin. Bilibald Pirckheimer avait commencé à le traduire avec assez de succès ; mais la mort l'avait empêché de terminer ce travail. Un grand nombre d'auteurs chez les Grecs et chez les Romains avaient écrit sur la géographie. Parmi eux, nul n'était plus abondant et plus exact que Strabon; mais Ptolémée avait, le premier de tous, soumis cette science à une méthode régulière, imaginé la latitude avec la longitude et comparé la terre au ciel. Érasme recommandait aux maîtres d'exciter par tous les moyens la jeunesse à l'étude de la géographie. Grâce aux travaux de beaucoup de savants, elle ne demandait ni grand travail, ni grand temps. Ptolémée, plus que tous les autres, avait frayé la voie.

Bien avant la mort de Jean Froben, Érasme avait concouru à son édition des *Tusculanes* de Cicéron. Froben l'avait prié d'ajouter quelque chose de son fonds, afin de donner à cette publication un intérêt de nouveauté. Depuis plusieurs années, il avait cessé presque tout commerce avec les *muses plus douces* de la littérature profane. Il accueillit avec d'autant plus d'empressement la proposition de l'imprimeur, son ami. Laissant à ses secrétaires le soin de collationner les textes, il se réserva le rôle de juge et, après avoir lu attentivement le livre tout entier, il mit en ordre les vers cités en si grand nombre par Cicéron. Là où les textes n'é-

taient pas d'accord, il adopta la leçon la plus probable; dans les cas douteux, il conserva les deux leçons, une dans le texte et l'autre à la marge. Il rétablit quelques endroits sans s'appuyer sur les manuscrits ; mais assez rarement, et là seulement où il ne pouvait y avoir aucune incertitude pour un homme instruit et exercé. Il ajouta même quelques mots. Il consacra deux ou trois jours à ce travail. Il y prit tant de goût, qu'il désirait, s'il le pouvait, revenir à ces anciens amis et vivre intimement avec eux pendant quelques mois.

Il sentait qu'il avait retiré un fruit merveilleux de cette lecture, non-seulement pour dérouiller son style, ce qui avait bien son prix ; mais bien plus pour modérer et réprimer ses passions. « Que de fois, tout en lisant, dit-il, je songeais avec dégoût à ces hommes stupides qui ne trouvent de bien dans Cicéron que le clinquant des mots ! Quelle lecture variée ! Quelle force ! Quelle abondance de préceptes aussi purs que salutaires ! Quelle connaissance de l'histoire ! Quelles hautes pensées sur la félicité véritable ! Comme elles font voir qu'il mit en pratique ce qu'il enseignait ! En exposant des vérités éloignées du sens commun et du langage populaire, que l'on désespérait même de faire passer dans la langue latine, quelle netteté ! quelle aisance ! quelle richesse ! quel agrément ! Socrate a fait descendre la philosophie sur la terre ; Platon et Aristote ont cherché à l'introduire dans les cours des rois et dans les hautes assemblées. Cicéron semble l'avoir fait paraître sur le devant même de la scène pour la mettre à la portée de la foule... Je ne sais ce qui arrive aux autres : pour ce qui me regarde, la lecture de Cicéron produit sur moi un tel effet, surtout quand il parle de bien vivre, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il y avait quelque chose de divin dans une âme d'où sont sorties de telles vérités. Et ce jugement personnel me sourit davantage encore, quand je songe en moi-même combien est immense et au-dessus de tout calcul la bonté de cette puissance éternelle que certains

hommes s'efforcent de rétrécir à l'excès, la jugeant sans doute à la mesure de leur cœur. »

« Il n'appartient peut-être pas au jugement humain de décider où se trouve maintenant l'âme de Cicéron ; mais assurément, s'il fallait émettre son avis, je ne m'opposerais pas beaucoup au sentiment de ceux qui espèrent que Cicéron vit en paix dans le ciel... Il croyait sans aucun doute à l'existence d'un être très grand et très bon, à l'immortalité des âmes, aux peines et aux récompenses de la vie future, comme le montre la lettre à Octave, écrite, à ce qu'il paraît, au moment même où il était voué à la mort. Si un juif pouvait parvenir au salut avec une foi grossière et confuse en Dieu, un païen qui ne connaissait pas la loi de Moïse ne pouvait-il pas se sauver avec une notion de Dieu encore plus imparfaite, surtout quand sa vie avait été non-seulement honnête, mais sainte ? Il y a des taches dans celle de Cicéron ; mais Job et Melchisédech furent-ils exempts de toute faute durant tout le cours de leur vie? Il a peut-être sacrifié aux idoles ; mais il suivait la coutume consacrée par les lois. Il aurait dû confondre la folie du peuple même au péril de sa vie ; mais pouvait-on exiger cette force de Cicéron, lorsqu'on voit les apôtres eux-mêmes ne pas l'avoir avant la descente du Saint-Esprit ? »

Toutefois Érasme laissait chacun libre à cet égard de penser comme il voulait. Dans une lettre, il parle avec la même admiration, avec le même respect religieux du livre des *Devoirs* et oppose cette belle morale à la vie de la plupart des chrétiens. Enfant, il préférait Sénèque à Cicéron. Il avait déjà atteint sa vingtième année qu'il ne pouvait en supporter la lecture pendant longtemps, tandis que tous les autres auteurs lui plaisaient. « Ai-je fait des progrès avec l'âge, disait-il? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que Cicéron me plaît dans la vieillesse plus que jamais, non-seulement par son style merveilleusement heureux, mais aussi par la sainteté de son docte génie. Il a certainement enflammé mon âme ; il m'a

rendu meilleur. » Aussi engageait-il les jeunes gens à lire beaucoup ses livres, à les apprendre par cœur, au lieu de donner leur temps aux écrits de polémique et de controverse qui remplissaient le monde.

Dans son zèle pour l'avancement des études, il prêta son aide et son patronage à des publications peu éclatantes, mais d'une grande utilité. On comprend quelle difficulté présentait l'étude du grec, quand on n'avait qu'un lexique incomplet où manquaient un très grand nombre de mots, ainsi que leurs diverses significations. Alde le premier avait publié un lexique grec-latin, accompagné d'un *index* latin-grec. Cette première édition était naturellement fort imparfaite. Depuis, le lexique reçut bien des fois des additions ; mais le progrès merveilleux des études grecques faisait désirer d'autant plus un bon dictionnaire. Érasme pensait avec raison qu'on devait de la reconnaissance à tous ceux qui avaient contribué pour leur part à augmenter ce trésor. Il souhaita longtemps que Budé, si riche en science, pût ou voulût consacrer une partie de son temps à cette œuvre et principalement au soin de noter les figures et les idiotismes des Grecs. En attendant, Froben donna une nouvelle édition du lexique. Érasme en fit la préface et ajouta quelques mots ; mais la plus grande partie des additions nouvelles étaient dues à Jacques Ceratinus. Ce savant modeste, à la prière d'Érasme, recueillit dans les meilleurs écrivains un nombre immense de mots qui ne se trouvaient pas dans les éditions précédentes. On supprima dans la nouvelle l'*index* latin-grec, comme inutile et ne faisant que grossir le volume. Très incomplet, il ne pouvait servir qu'à ceux qui voulaient écrire en grec. Or, selon Érasme, il fallait demander aux bons auteurs une faculté que les dictionnaires ne donnaient pas. Les travaux supérieurs d'Henri Estienne et de Portus ont fait oublier celui de Ceratinus qui avait du mérite en son temps.

C'est aussi pour rendre service aux études, et répondre aux désirs de Colet, fondateur de l'école de Saint-Paul, qu'Érasme corrigea le petit livre de Lilius, principal directeur de cette école, sur la *Construction des huit parties du discours*. Il le modifia si profondément que Lilius ne voulait pas y reconnaître son ouvrage et que le correcteur *ne le pouvait pas non plus malgré sa bonne volonté*. Aussi le petit livre parut-il d'abord sans nom d'auteur ; mais plus tard on le mit sous le nom d'Érasme. C'était un traité de syntaxe latine où il avait cherché à être aussi bref et aussi clair que possible.

Érasme ne se contentait pas de servir la Renaissance par ses publications personnelles. Il ne cessait de provoquer et d'encourager celles d'autrui. On vient de voir à quel travail il invitait Budé. Lorsque ce savant se décida enfin à mettre au jour ses *Observations sur la langue grecque*, quoique brouillé avec lui, il reconnut le service éminent rendu aux amis des langues. Il pressa aussi l'anglais Linacer de livrer au public les fruits de ses veilles. Il lui offrit même son concours pour cette affaire, bien qu'il eût contre lui quelque sujet de rancune. Il vantait sans cesse le mérite de ce personnage afin d'exciter les autres à l'étude. Linacer avait traduit le traité de Galien sur *la Santé*. Cet ouvrage fut imprimé à Paris chez Badius. Érasme, qui l'attendait avec impatience, loua la fidélité, la clarté lumineuse, l'éclat de cette traduction latine. Il revint à la charge et exhorta le savant anglais à publier ses autres travaux. Linacer, qui avait débuté par *la Sphère de Proclus*, donna les livres de la *Thérapeutique* de Galien qui étaient auparavant dans le plus triste état. Il aborda ensuite les *Météores* d'Aristote qu'il corrigea et traduisit avec une patience infatigable. Érasme annonça cette œuvre avant qu'elle parût, et lui donna les plus grands éloges.

Il mit un zèle pieux à faire connaître les ouvrages de R. Agricola. Il en pressa la publication ; il se plaignait des retards de l'imprimeur Mathias Schurer. Il publia lui-même le discours prononcé à Milan par Agricola. Il engageait son compatriote et son parent Hermann Phrysius à donner une édition de sa *Rhétorique* et à rechercher avec soin tous les

écrits de cet homme divin qu'il croyait éminemment utiles au progrès des études.

Un savant distingué, Lazare Baïf, avait composé un petit livre excellent sur *les diverses espèces de Vêtements*. Ayant appris que la publication de ce livre éprouvait des retards, Érasme lui offrit de le faire imprimer à Bâle. Il citait plus tard ce travail comme un modèle et invitait les savants à composer des écrits semblables qui étaient d'une utilité universelle. Bientôt Baïf prépara un petit livre sur *les Vases de cuisine*. Il le fit passer à Érasme avec le petit livre sur *les Vêtements* corrigé et enrichi d'un appendice. Érasme le lut, ôta les fautes nombreuses du copiste et remit le manuscrit à Froben pour être imprimé.

Il ne refusa pas non plus son patronage au dialogue de George Agricola sur *la Métallurgie* et disposa l'imprimeur à le publier. Il agit de même pour le petit traité de Cœlius Calcagnino sur *le Libre arbitre*. Il montra plus de zèle encore pour hâter l'impression des ouvrages de Thomas Morus. Ce qu'il faisait pour un ami, il n'hésita pas à le faire pour un rival qui l'accusait de jalousie et de plagiat. A son instigation ou plutôt grâce à ses instances, Froben imprima les *Proverbes* de Polydore Virgilius en beaux caractères sur un papier magnifique. Il y ajouta l'ouvrage des *Inventeurs célèbres* du même auteur. Il est vrai qu'en cette circonstance l'amour des lettres ne paraît pas avoir été le seul mobile d'Érasme. Il voulait repousser tout soupçon de jalousie auprès de ses amis en Angleterre où Polydore remplissait la fonction de *collecteur pontifical*.

Zazius, professeur à l'université de Fribourg, avait écrit un petit livre sur l'*Origine du droit*, et l'avait soumis à Érasme pour savoir s'il devait le publier. Celui-ci, après l'avoir parcouru rapidement, engagea Froben à l'imprimer, assurant que Zazius méritait cet honneur ; il rendit le même service à Vivès qui avait préparé de savants commentaires sur la *Cité de Dieu*, de saint Augustin.

V

Érasme aida plus efficacement encore au progrès des lettres par la grande part qu'il eut dans la fondation du *Collége des trois langues*. Jérôme Buslidius, qui légua pour cet objet toute sa fortune se montant à plusieurs milliers de ducats, était son ami. Il est permis de croire que son influence ne fut pas étrangère aux dispositions du testateur. Ce qui est certain, c'est qu'il présida véritablement à l'institution de ce collége. Elle ne s'accomplit pas sans difficulté. Les adversaires des langues et des lettres firent tout au monde pour l'empêcher; mais les amis des bonnes études, ayant Érasme à leur tête, surmontèrent tous les obstacles (1). Non content d'avoir contribué plus que tout autre à la fondation de ce collége, il voulut travailler de toute manière à son succès. Il eut toujours la plus grande part dans le choix des professeurs. Il leur adressait souvent d'utiles conseils, leur recommandant un zèle infatigable, une modération prudente et habile, afin de ne pas donner prise aux accusations de leurs ennemis.

Lorsque Luther parut au milieu de l'Europe chrétienne et la divisa, Érasme, l'œil toujours ouvert sur le *Collége des trois langues*, avertit expressément les professeurs de rester étrangers à toutes ces controverses, pour ne pas compromettre la cause des bonnes études. Non content de veiller avec une vigilance paternelle sur leur conduite morale et sur leur enseignement, il s'occupa de faire augmenter leur salaire insuffisant. Il ne rougit pas de solliciter pour eux, non-seulement auprès des exécuteurs testamentaires, mais auprès d'autres personnages puissants, généreux et amis des lettres. Il provoquait leur munificence par tous les moyens et faisait briller à leurs yeux le mérite de l'œuvre et aussi la gloire qui

(1) *V.* la note D, à la fin du volume.

s'attacherait à leur nom. Jusqu'à la fin de sa vie, il persévéra dans cette sollicitude pour un établissement si utile. Il ne contribua pas moins au succès du collége par le relief que lui donna son brillant patronage, par la popularité que lui valurent ses éloges. Sa voix était entendue de toute l'Europe. Quand le *Collége des trois langues* fut créé, son influence et sa gloire étaient à leur comble.

Nous avons dit plus haut que ce collége fit naître l'idée de fondations semblables. A Tournai, on commença de professer publiquement les langues, et Jacques Ceratinus y enseigna le grec pendant quelque temps; mais il en fut chassé par la peste et la guerre. Les franciscains se joignirent à l'Université de Louvain pour faire abandonner l'entreprise commencée.

En Angleterre, dès 1519, l'évêque de Winchester fonda un collége magnifique (1) à ses frais et le consacra principalement à l'étude des trois langues, des belles-lettres et des anciens auteurs. Érasme célébra, non sans emphase, cette sage libéralité. « Voilà, disait-il, comment on est l'appui de l'Église; voilà comment on se montre véritablement évêque... Divers monuments ont illustré divers pays; Rhodes avait son colosse; la Carie, le tombeau de Mausole; Memphis, ses pyramides; Cnide, la statue de Vénus; Thèbes, celle de Memnon, qui rendait des sons magiques. Mon esprit présage que ce collége, comme un temple sacré dédié au culte des bonnes lettres, sera un jour aux yeux de tout l'univers un des principaux ornements de l'Angleterre, et le désir de voir cette bibliothèque des trois langues, comprenant tous les bons auteurs, attirera plus d'étrangers à Oxford que n'en appelèrent jadis à Rome tant de merveilles réunies. » Il félicita Claymond, théologien distingué qui avait été mis à la tête du collége nouveau. Après avoir loué chez lui une vertu éprouvée, l'alliance des bonnes lettres et des bonnes mœurs,

(1) Le collége de *Corpus Christi*.

la gravité modeste, la modération éclairée, plus capables de servir la cause des belles études que les déclamations violentes, il ajoutait : « Celui-là fait plus qui rend les lettres aimables que celui qui se dispute sans cesse avec d'opiniâtres détracteurs. » C'est ainsi qu'il croyait avoir agi lui-même dans les Pays-Bas.

En France, la fondation du Collége royal, qui ne fut accomplie qu'en 1530, était arrêtée dans l'esprit du roi dès 1518 et même avant (1). Les guerres qui se succédèrent presque sans interruption et les malheurs qui frappèrent le royaume retardèrent l'exécution d'un projet dont la première idée précéda même l'ouverture du testament de Buslidius. Lorsqu'enfin le Collége de France fut fondé, Budé eut la haute main dans cette œuvre et surtout dans le choix des professeurs. Mais le nouvel enseignement ayant excité l'opposition et les murmures des ennemis des lettres, Érasme écrivit aux maîtres distingués qui avaient repoussé les premiers assauts pour les féliciter de leur succès, leur donner de sages avis et les consoler de préventions injustes. « Pour les vaincre plus facilement, ils devaient, disaient-il, s'efforcer de gagner tout le monde par la politesse, la civilité, les bons offices. » Il rappelait ce qui s'était passé lors de la fondation du Collége de Louvain. « Pour moi, disait-il, j'ai toujours regardé comme d'un heureux présage cette conjuration si violente et si acharnée contre les langues et les lettres renaissantes. C'est de tels commencements que sont toujours sorties les choses vraiment grandes et destinées à un long empire. » Tous les pays de l'Europe ne virent pas s'élever dans leur sein des établissements aussi célèbres; mais les langues furent enseignées presque partout avec plus ou moins de succès.

(1) *V.* 1er vol., p. 166 et suiv.

VI

On vient de voir quelle circonspection prudente Érasme recommandait aux professeurs des nouvelles sciences. Ce n'est pas qu'il s'abstînt lui-même de toute polémique. Il évitait cependant les luttes personnelles autant que le lui permettait sa nature irritable à l'excès. Toutes les fois que les accusations de ses adversaires lui laissaient son sang-froid, il préférait cacher la portée de sa polémique sous le voile de la modération ou déguiser les traits les plus piquants de la satire sous un air d'enjouement qui en rendait l'effet plus redoutable et plus sûr.

Ici nous avons particulièrement en vue l'*Eloge de la Folie* (1) qui, en peu d'années, fut imprimé plus de dix fois. C'était un livre singulier, une satire comique, spirituelle, ingénieuse, des travers de l'humanité, de ses ridicules et de ses vices : satire d'autant plus piquante qu'elle était plus dissimulée; car la Folie célèbre par ses louanges tous ces traits de démence qui remplissent la vie humaine. Sous une forme légère et une apparente bonhomie, on voit jaillir une moquerie qui n'épargne rien, ni rois, ni savants, ni théologiens, ni hommes du monde, ni hommes d'église, ni prêtres, ni cardinaux, ni pontifes : véritable pamphlet d'une nature originale et badine, où tout se mêle et se confond, le sophisme à côté des spéculations les plus hautes, l'épigramme mordante, les discussions philologiques, les jeux de mots plaisants, où l'on effleure toutes les grandes questions de la théologie et de la morale, sans approfondir aucun sujet. Ce sont de vives saillies, des insinuations audacieuses qui révèlent à tout moment l'esprit satirique et novateur, qui attaquent le présent en vue d'un avenir mal défini que l'on pressent, que l'on appelle de ses vœux, sans oser l'envisager en face.

(1) *V.* 1er vol., p. 100.

Dans ce petit livre, on retrouvait l'ironie socratique des dialogues de Platon, la verve comique et licencieuse d'Aristophane, la légèreté satirique de Lucien. Érasme du reste ne le présentait pas comme un ouvrage sérieux, pour ne pas exciter les défiances ombrageuses de ceux qu'il attaquait. Qui pouvait blâmer la Folie dans les écarts les moins supportables de son langage? D'ailleurs tout le monde avait sa part dans cette revue générale des vices et des ridicules. Nul n'avait le droit de se mettre en colère. Écrit en peu de jours, ce petit livre fut dédié à Thomas Morus dont l'esprit était fort enjoué. Il y avait d'ailleurs une analogie apparente entre le nom de Morus et le mot grec qui désignait la folie (1), « quoi qu'il n'y eût pas, dit Érasme, de naturel plus éloigné de cette maladie. »

Un très grand nombre de passages étaient obscurs, non-seulement à cause du mélange du grec et du latin, mais surtout à cause des allusions nombreuses et dissimulées, des plaisanteries fines qui demandaient, pour être comprises, un esprit pénétrant. Un médecin lettré, savant en grec et en hébreu, Gérard Lystrius, qui avait vécu quelque temps avec Érasme dans une intimité domestique, y ajouta des notes et des commentaires. Il dédia son travail à son ancien maître Paludanus. Le peintre Holbein, de son côté, orna ce petit livre de peintures grotesques, parlant aux yeux. Il fut traduit en français par un noble personnage de Flandre, Georges de Halluin, et mis ainsi à la portée de ceux qui n'en comprenaient pas la savante latinité.

Érasme, dans sa préface, répondait d'avance à certaines critiques qui pouvaient être dirigées contre cette *petite déclamation* : c'est ainsi qu'il l'appelait. « L'ouvrage, disait-il, paraîtra-peut-être bien léger et bien frivole pour un théologien : chaque genre de vie a ses jeux; pourquoi l'étude n'aurait-elle pas les siens? Souvent un sujet, traité plaisamment, est plus

(1) Μωρία.

utile qu'une lourde et pédantesque dissertation. Nous avons loué la Folie, mais non pas tout à fait en fou. On m'accusera d'être mordant, mais la satire mordante est permise contre la vie commune des hommes, pourvu qu'elle n'ait rien de furieux... exempte d'attaques contre les personnes, elle devient une leçon morale. Elle s'en prend aux vices et non aux hommes... Nous avons cherché à rire plutôt qu'à mordre. A l'encontre de Juvénal, nous avons poursuivi les ridicules plus que les infamies. » Il invoquait l'exemple d'Homère, de Virgile, d'Ovide, de Lucien, de Plutarque et de saint Jérôme qui était allé bien plus loin que lui, sans même s'abstenir quelquefois de nommer.

Dans cette satire générale de la vie humaine, la Scholastique devait avoir sa bonne part. Mais, à vrai dire, l'*Éloge de la Folie* n'avait point pour objet particulier de venger les lettres des attaques et du mépris d'une barbarie ignorante. Il n'en était pas de même du livre des *Antibarbares* dont le titre indique suffisamment le sujet. La première ébauche de cet ouvrage remontait à la jeunesse d'Érasme. Dès son enfance, il avait ressenti, comme par une sorte d'instinct naturel, un vif attrait pour les belles-lettres, alors généralement oubliées et méprisées. Il avait de la haine pour leurs ennemis, du respect et de l'admiration pour ceux qui les aimaient et les cultivaient avec quelque succès. Il ne condamnait pas les autres études; mais il pensait que la science, sans le secours des lettres, était froide, imparfaite, aveugle. Certains hommes avaient cependant voulu flétrir ce goût sous le nom de *manie poétique*. Ainsi contrarié dans *ses amours* pendant son enfance, il avait résolu de s'en venger avec la plume, mais sans nommer personne. Il n'avait pas encore vingt ans, quand il avait commencé cet ouvrage. Plusieurs années après, il trouva bon de le retoucher et de le mettre en dialogue pour en rendre la lecture plus agréable.

Il avait partagé tout l'ouvrage en quatre livres. Le premier réfutait ce que certains hommes superstitieux ou hypocrites

avaient coutume d'objecter contre les lettres. Le second, par la bouche d'un personnage supposé, comme le Glaucon de Platon, censurait l'éloquence de toutes ses forces et déployait contre la rhétorique toutes les armes empruntées à l'arsenal même de la rhétorique. Aussi dans un entretien intime Jean Colet, après avoir lu ce livre, disait à Érasme : « Votre livre m'a pleinement convaincu qu'il faut négliger l'éloquence. » Comme l'auteur l'engageait à suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il eût entendu la défense de la rhétorique, Colet lui refusa le pouvoir de détruire ce qu'il avait dit contre elle. Le troisième livre renversait les arguments du second; mais à cette époque, Érasme ne l'avait pas encore achevé. Le quatrième plaidait séparément la cause de la poésie qu'il avait tendrement aimée dans son enfance. Il n'avait pas encore ordonné ce livre; il avait seulement rassemblé d'immenses matériaux.

A Bologne, il enrichit le premier livre, se préparant à le publier; il corrigea le second. Au moment de quitter l'Italie, il les déposa chez R. Pace, à Ferrare. L'un et l'autre furent perdus par la faute de ceux dont cet homme trop confiant avait mesuré la bonne foi sur son propre caractère. La perte du premier livre, qui sentait trop l'enfance, fut peu sensible à Érasme. Il y avait entassé ce qu'il y avait de plus grossier; il eût mieux aimé conserver les autres. « Mais il en fut autrement, dit-il, par la perfidie de ces frelons qui, incapables de rien produire de remarquable, cherchent à mettre la main sur les travaux d'autrui. »

De retour à Louvain, il trouva le premier livre, tel qu'il l'avait écrit autrefois, répandu de tous côtés; et même certains amis, *plus zélés que prudents*, avaient voulu le faire imprimer. Pour empêcher une telle publication, il revit et livra à l'impression un écrit qu'il eût mieux aimé supprimer tout à fait, surtout depuis qu'avait paru l'ingénieux ouvrage d'Hermann Buschius, intitulé *Rempart* ou *Défense des belles lettres*. Érasme dédia le sien à Jean Sapidus, principal du

collége de Schlestadt, ami des bonnes études et des bonnes mœurs (1).

Ce dialogue commence par des plaintes sur la décadence déplorable des lettres dans les écrivains modernes, comparés aux anciens. L'un attribue ce dépérissement à l'influence des astres ; un autre, à la religion chrétienne ; un troisième accuse la vieillesse de la nature. Alors un des interlocuteurs, Battus, cet ami et ce bienfaiteur d'Érasme, signale les vraies causes du mal. C'est d'abord l'incapacité des maîtres, *véritables roussins* d'Arcadie, ignorants et présomptueux, que l'on devrait chasser de toute ville ou jeter dans la mer, après les avoir cousus dans des sacs pleins *de puces et de punaises*. La mauvaise éducation gâte les naturels les plus heureux. En second lieu, c'est le peu de protection que les princes accordent aux lettres et à ceux qui les cultivent. C'est enfin l'ignorance tyrannique des moines qui regardent comme une hérésie de savoir le grec et de parler la vraie langue de Cicéron, qui détournent la jeunesse de la lecture des poètes comme d'une impiété. On dit que la lecture des païens est dangereuse pour les mœurs des jeunes gens, que les maisons où ils sont expliqués sont des lieux de débauche et non des écoles.

Érasme, par l'organe de Battus, établit que le plus souvent on ne hait les lettres que parce qu'on ne les connaît pas ; c'est faire preuve d'envie et non de religion que de haïr ce qu'on ignore ; on a tort de condamner une chose par la raison seule qu'elle est une invention des païens ; il y a des objets qu'on peut se faire gloire de mépriser et d'autres que l'on ne saurait dédaigner sans honte ; les sciences ont été perfectionnées par les païens, selon les conseils de la divine Providence, pour servir à notre usage, et non pour être l'objet de notre mépris. Les hommes sont rendus insolents par l'ignorance plus que par l'instruction ; l'ignorance est la mère de l'orgueil et la science au contraire la mère de la modestie.

(1) Ce livre parut en 1520. *V.* 1er vol., p. 317.

Il montre en quel sens il faut entendre la parole de Saint-Paul, *la science enfle*. Non content de réfuter les barbares par la raison, il les combat par d'imposantes autorités. Il cite l'exemple des pères les plus célèbres de l'Eglise, qui ont recommandé la science et en ont fait un excellent usage. Il nomme particulièrement saint Augustin et saint Jérôme. Il remonte même jusqu'à Moïse et Daniel, savants, l'un dans la science des Egyptiens et l'autre dans celle des Chaldéens. Il fait voir que la religion condamne, non pas l'usage, mais l'abus de la science profane.

Dans aucun de ses ouvrages, Érasme ne se montre plus agressif et plus acerbe contre l'ignorance, l'hypocrisie et la corruption des moines et des prêtres de son temps. On ne trouve point ici la fine ironie qui règne dans l'*Éloge de la Folie*. C'est un plaidoyer véhément, impétueux, où éclate l'invective souvent grossière, où l'on reconnaît le feu de la jeunesse, mais aussi une effervescence immodérée et verbeuse. Il ne veut pas souffrir que l'on dispose à son gré du ciel et de l'enfer. Il vante les vertus des païens et va jusqu'à dire que si certains païens ne sont pas sauvés, aucun homme ne l'est.

Il n'a publié que ce premier livre. Il avait promis de donner le second, s'il parvenait à le retrouver, et de refaire à fond les autres. Il invitait ceux qui seraient contents de ce qu'il publiait à joindre leurs efforts pour découvrir le reste. On le voit souvent dans ses lettres redemander son manuscrit à R. Pace. Plus tard, il fit faire des recherches à Ferrare et dans d'autres villes de l'Italie. Quelques passages obscurs de sa correspondance semblent trahir la crainte que certains de ses manuscrits ne fussent publiés indiscrètement. Avait-il en vue les livres confiés à R. Pace ? On est réduit sur ce point à des conjectures. Vers la fin de sa vie, il recommandait encore au Portugais Damien de Goës, voyageant en Italie, de rechercher certains manuscrits et de les détruire.

Dans le livre dont nous venons de parler, la lutte des let-

trés contre les adversaires des lettres est le sujet même de l'ouvrage. Cette lutte se retrouve dans la plupart des autres sous forme épisodique et par digression. Elle se montre surtout dans la correspondance d'Érasme. Enfant, il rompait des lances en faveur de Laurent Valla qui avait démasqué l'ignorance des barbares. Jeune homme, il adressait une exhortation véhémente à un poète du temps, l'engageant à redoubler d'efforts pour égaler les Italiens et dompter les monstres qui tenaient les lettres comme assiégées. Ailleurs il raillait avec une impitoyable ironie le langage barbare des auteurs scholastiques, tandis qu'il parlait d'Homère avec le plus vif enthousiasme. « C'est, disait-il, l'unique consolation de mes ennuis. Je suis épris d'un tel amour pour ce poète que, lorsque je ne puis le comprendre, sa vue seule me ranime et me nourrit. » Homme mûr, il écrivait à Rome en faveur de Reuchlin persécuté. Il félicitait Budé, qui avait entrepris d'affranchir les *bonnes* lettres de la *tyrannie d'hommes dont la science n'était qu'ignorance*, et de rendre à la Gaule la gloire littéraire d'autrefois. Mais pourquoi nous étendre sur ce sujet ? Toute sa correspondance respire l'amour des lettres et la haine de la barbarie. Elle concourt dans une large mesure à son œuvre régénératrice.

VII

Tels furent ses efforts pour propager et vulgariser la Renaissance. Il nous reste à dire quel en fut le succès. B. Rhenanus, son ami, il est vrai, mais froidement sincère, écrivant à l'empereur Charles V une lettre dont tous les termes devaient être pesés, s'exprime ainsi : « En Allemagne et en France, les lettres étaient étrangement délaissées. A peine une ou deux personnes savaient le latin, nul ne savait le grec ; et voilà que tout à coup, dès que les *Chiliades* des

Adages et les livres de l'une et l'autre *Abondance* eurent été publiés, comme si le soleil était apparu au milieu des nuages, la science des langues commença de prendre son essor. On voyait paraître successivement une foule de petits livres propres à la développer, la *Grammaire* de Gaza traduite en latin, les monuments d'un grand nombre d'auteurs grecs également traduits et publiés dans les deux langues, très commodes pour ceux qui voulaient apprendre le grec sans maître ; car c'est par ce moyen, dit-on, qu'Hermolaüs lui-même, cette gloire immortelle de Venise, fit des progrès jadis, conférant en son particulier les versions de Gaza avec les originaux ; et déjà les hommes les meilleurs dans ces pays favorisaient la cause des lettres.

« Mais ce qui apporta le plus grand secours, ce fut le *Collége des trois langues*, institué à Louvain par le conseil d'Érasme... De ce collége, ainsi que du *cheval de Troie*, sont sortis jusqu'à ce jour une foule innombrable d'hommes instruits dans la connaissance des langues ; et, s'il plaît au Ciel, il en sortira d'autres encore... Cet établissement attira aussi l'attention du roi François Ier. Il résolut de fonder à Paris un collége semblable et invita par lettres Érasme à venir en France, voulant que tout fût disposé d'après ses conseils. Déjà celui-ci avait reçu une patente royale pour la sécurité de son voyage ; mais survinrent des circonstances qui empêchèrent son départ. Toutefois, là aussi furent institués des professeurs. Il est donc reconnu que les progrès des lettres dans nos contrées sont dus principalement à Érasme. Que ne fit-il pas, en effet, pour favoriser l'avancement des études ? Avec quelle candeur il communiqua tout, voulut être compris de tout le monde, tandis que bien des savants rendent beaucoup plus obscures des choses obscures par elles-mêmes, en les expliquant !

« Sur le point de publier le livre des *Adages*, il fut forcé d'entendre ce reproche de la bouche de certains lettrés : « Érasme, vous divulguez nos mystères. » Mais lui désirait

ouvrir à tout le monde les trésors de la science, afin que tous pussent y puiser une instruction parfaite. Il n'avait pas une telle candeur, celui qui, un jour à Venise, voyant Alde Manuce se préparer à publier les Commentaires grecs sur Euripide et Sophocle, lui dit : « Gardez-vous d'en rien faire, de peur que les Barbares, aidés par ce secours, ne restent chez eux, et que moins d'étrangers ne viennent en Italie. » Il n'y eut pas de travail si humble auquel ce grand homme ne s'abaissa, dans l'intérêt des gens d'étude. Il daigna même corriger et interpréter la pièce de vers qui porte le nom de Caton, ne voulant refuser ses services ni dans les grandes choses ni dans les petites. Il est vrai qu'on pourrait difficilement nommer un homme qui ait plus servi la cause commune des études. »

Ainsi parle Rhenanus. Érasme a décrit lui-même avec un légitime sentiment de satisfaction ce mouvement prodigieux de la Renaissance, qui était dû principalement à ses efforts. « Je ne suis pas bien avide de vivre, écrivait-il à Fabricius Capiton; j'ai presque assez vécu pour mon cœur, car je suis déjà entré dans ma cinquante-et-unième année; et d'ailleurs, dans cette vie, je ne vois rien de magnifique ou de doux pour une âme pénétrée de la foi chrétienne; mais, en ce moment, je rajeunirais presque volontiers pendant quelque temps, uniquement pour voir bientôt se lever l'aurore d'un âge d'or... Les lettres rendues à leur pureté native, les plus belles sciences vont revivre ou briller d'un nouvel éclat. De tous côtés elles trouvent de puissants protecteurs : à Rome, Léon X; en Espagne, le cardinal de Tolède; en Angleterre, Henri VIII, lettré lui-même; dans les Pays-Bas, le roi Charles, jeune prince d'une nature supérieure; en France, François Ier, qui appelle de tous côtés auprès de lui les hommes éminents dans les lettres et dans la science; en Allemagne, beaucoup de princes et d'évêques distingués. Grâce à leur bienfaisante influence, de toutes parts, comme à un signal donné, on voit s'éveiller et surgir de beaux génies, qui semblent travailler de concert à la restauration des belles lettres. Ils se sont partagé le travail en quelque sorte, et l'œuvre marche heureusement. Les lettres, pendant si longtemps presque anéanties, sont cultivées jusqu'en Écosse, jusque dans le Danemark et l'Irlande. Nicolas Léonicus, à Rome; Ambroise Léon de Nole, à Venise; Guillaume Copus et Jean Ruel (1), en France; Thomas Linacer, en Angleterre, ressuscitent la médecine; G. Budé, à Paris; Zazius, en Allemagne, restaurent le droit romain; Henri Glareanus, à Bâle, les mathématiques. »

Les hommes supérieurs qui forment la tête de l'humanité ont leurs moments d'ivresse, de naïf enthousiasme, de folles espérances. Ils se prennent à rêver un progrès impossible, ce merveilleux âge d'or célébré par l'imagination des poètes. Ces moments durent peu, mais ils se renouvellent souvent; et quand les événements viennent démentir ces espérances exagérées et rappeler à l'homme que dans la voie du progrès, au lieu de voler comme l'aigle, il se traîne comme la tortue, la déception est amère. L'antiquité retrouvée, un monde nouveau découvert, la paix rendue à l'Europe chrétienne par un grand pontife, un mouvement intellectuel embrassant tous les pays et toutes les branches du savoir humain, toutes ces merveilles étaient bien propres à faire naître, au commencement du XVIe siècle, ces espérances sans mesure, ces rêves de perfection sociale, de paix, de félicité universelle, que nos pères connurent aussi dans un moment solennel. Érasme éprouva cet enivrement d'autant plus qu'il s'y joignait l'ivresse de sa gloire personnelle, qui déjà remplissait le monde.

Chose remarquable, ce mouvement de renaissance à l'occident et au nord de l'Europe commença en Angleterre. Nous ne rechercherons pas ici les causes de ce fait, qui nous paraissent complexes. On pourrait peut-être les trouver dans

(1) De Soissons, un des fondateurs de la botanique.

l'impulsion imprimée aux esprits par Wiclef, dans les terribles orages de la guerre des *deux Roses*, suivis d'une grande fatigue et d'un grand calme, dans l'activité intellectuelle que les parlements et les lidertés anglaises éveillaient sans cesse; enfin, dans l'humeur voyageuse des Anglais. Nous ferons seulement observer que les rapports entre l'Angleterre et l'Italie étaient dès-lors assez fréquents. Le premier médecin d'Henri VII était de Gênes. Au commencement du règne d'Henri VIII, un italien, Ammonio de Lucques, allait à la plus haute fortune, quand la mort l'arrêta. La correspondance d'Érasme nous montre plusieurs anglais voyageant en Italie. Grocin et Linacer y avaient entendu des maîtres célèbres et y avaient appris le grec. Lorsqu'Érasme se rendit pour la première fois en Angleterre, il trouva dans ce pays plusieurs savants d'un mérite supérieur. « Il y a là, écrivait-il, une science non pas rebattue et commune, mais profonde, accomplie, vraiment antique, en littérature grecque et latine... Il est merveilleux comme partout ici les lettres anciennes renaissent et croissent comme une moisson épaisse (1). »

Tout en faisant la part de l'enthousiasme reconnaissant qu'un bon accueil devait inspirer à une nature sensible et vive, il faut reconnaître que les lettres étaient déjà relativement assez florissantes en Angleterre. Il n'est donc pas étonnant que le mouvement de la Renaissance s'y soit développé plus promptement qu'en d'autres pays. Bientôt on y étudia le grec avec ardeur sous l'impulsion d'Érasme. Il enseigna lui-même à Cambridge, pendant un grand nombre de mois, et expliqua les grammaires de Chrysoloras et de Théodore devant un auditoire peu nombreux, car c'est là que la Renaissance en Angleterre trouva d'abord le plus de résistance. Dès lors ce fut la mode de mêler dans ses lettres le grec au latin, à l'exemple des anciens. On alla plus loin, on composa de petites pièces de vers grecs qui remplissaient Érasme d'un

(1) *V.* 1er vol., p. 46.

joyeux étonnement. Les théologiens eux-mêmes, subissant son influence, se mirent à étudier cette langue. Des hommes graves par l'âge et la dignité ne rougirent pas de se faire écoliers. Le vertueux et savant évêque de Rochester, Jean Fisher, qui devait être un jour envoyé à l'échafaud par son royal élève et mourir pour ne pas manquer à sa conscience, voulut apprendre le grec, malgré son âge assez avancé. Il croyait que cette connaissance était nécessaire à celui qui voulait pénétrer à fond les lettres sacrées. Érasme passa quelques jours auprès de lui pour l'initier aux secrets de cette langue. Il fut chargé par le prélat d'obtenir que G. Latimer, un des plus savants hommes de l'Angleterre, consentît à lui donner un mois pour l'aider dans cette étude; mais Latimer, n'attendant pas un grand profit d'un temps si court, déclina cette mission. Le doyen de Saint-Paul, Jean Colet, eut aussi la pensée d'apprendre le grec dans sa vieillesse, comme Caton. Il en exprima l'intention formelle dans ses lettres et se mit à l'œuvre avec énergie; mais sa mort, qui survint peu après, l'arrêta dans l'exécution de ce dessein.

Dès 1515, la réforme des études était complète à Cambridge, grâce à l'influence d'Érasme et à l'orthodoxie éclairée, quoique rigide, de Fisher, chancelier perpétuel de cette université. De l'aveu et sous les auspices de l'archevêque de Cantorbéry, dont il était suffragant, Fisher y avait établi à grands frais trois colléges où, par l'étude des véritables sciences et par de sages exercices de discussion modérée, se formaient de graves et éloquents prédicateurs de la parole de Dieu. Trente ans auparavant, on y enseignait seulement Alexandre de Villedieu, la *Petite Logique*, les *Dictées* d'Aristote et la théologie de Scot. Avec le temps on y ajouta les *bonnes lettres*, comme disait Érasme, les mathématiques, Aristote renouvelé, les lettres grecques, des auteurs sans nombre dont les noms étaient autrefois inconnus, même aux plus savants. Ces progrès rendirent cette université florissante

et capable de lutter avec les premières écoles de l'époque. « Elle possède, disait Érasme, des théologiens tels, qu'auprès d'eux leurs devanciers ne semblent que des ombres de théologiens. »

Le collége pour l'enseignement des trois langues, fondé à Oxford par l'évêque de Winchester, consomma et consolida la Renaissance en Angleterre. Au commencement, il y eut quelque résistance par le fait de certains moines; mais elle fut promptement vaincue par l'autorité du roi et du cardinal, qui ne voulaient pas priver d'un si grand bien une école si célèbre et si ancienne. Henri VIII, Wolsey, le cardinal Campége, tous donnaient la main au progrès des études, protégeaient les lettrés et imposaient silence à leurs détracteurs. « La cour, disait Érasme, compte plus d'hommes éminents par la science qu'aucune université. » Il félicitait Wolsey de ses efforts pour la restauration des études libérales, des salaires magnifiques assignés aux professeurs, des bibliothèques formées de toute sorte de bons auteurs, de ces trois langues enseignées à Oxford, et sans lesquelles toute science était imparfaite : exemple magnifique qui devait réveiller enfin l'indolence des autres princes.

Les femmes elles-mêmes ne restaient pas étrangères à cette renaissance. Marie, la fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, écrivait des lettres dont Érasme vantait la bonne latinité. La famille de Morus était vouée tout entière au culte de la science. Il instruisit lui-même dans les lettres et dans tous les arts sa première femme qui était fort jeune quand il l'épousa. Il fit de même pour la seconde, bonne et vigilante mère de famille, qui n'était ni jeune ni belle. Ses filles, Marguerite, Aloïse et Cécile, formées à l'étude et au travail, lisaient Tite-Live ainsi que les ouvrages d'Érasme. Elles écrivaient en latin avec élégance et correction. Morus, comme plus tard Fénelon, avec lequel il eut plus d'un point de ressemblance, pensait qu'une instruction solide était pour une femme la meilleure sauvegarde de la vertu. L'aînée, la belle

Marguerite Roper (1), l'honneur de l'Angleterre, illustrée par son dévouement filial, dont l'âme était encore plus belle que le visage, recevait des lettres d'Érasme et lui répondait avec une délicatesse et une grâce charmante, l'appelant son maître. Elle aussi éprouva plus tard que si les lettres sont l'ornement de la prospérité, elles sont la consolation de l'infortune, suivant la parole de Cicéron. Le grand peintre Holbein a peint cette admirable famille. Érasme en a fait lui-même une peinture ravissante dans une lettre à Ulric de Hutten : famille à la fois patriarcale et cultivée, véritable sanctuaire de toutes les vertus domestiques, elle nous offre, dès le commencement du XVIe siècle, le type de la famille anglaise, telle qu'on la retrouve aujourd'hui dans sa plus pure et sa plus noble expression.

Après l'Angleterre, l'Allemagne fut le pays où l'œuvre de la Renaissance s'accomplit avec le plus de rapidité. Elle trouva de la résistance en quelques endroits, à Cologne principalement; mais elle en triompha avec une impétuosité que l'on ne devait pas attendre de la lenteur allemande. Quand Érasme se rendit à Bâle pour diriger l'impression de ses ouvrages, la haute Allemagne l'accueillit avec un empressement enthousiaste qui le charma. Les hommes les plus distingués aspirèrent à devenir ses amis, lui rendirent visite, ou ambitionnèrent l'insigne honneur de le recevoir chez eux. Aucun cependant n'égala l'admiration hyperbolique du jurisconsulte Zazius, l'ornement de l'Université de Fribourg. Érasme ne put jamais obtenir de lui des épithètes modérées. Zazius l'appelait *trois fois très grand*, un demi-dieu, l'égal des Platon, des Cicéron, des Quintilien. Les lettres qu'il écrivait au jurisconsulte faisaient le tour de l'Université, les étudiants se les arrachaient. On admirait ces flots d'une éloquence si pure ; on adorait le génie divin descendu du ciel, les délices du monde lettré, le Socrate de l'Allemagne (2). Un billet d'É-

(1) *V.* 1er vol., p. 570 et 571.
(2) *V.* 1er vol., p. 127 et suiv.

rasme suffisait pour donner une haute valeur à celui qui le recevait.

Un autre lettré, conseiller de l'empereur, zélé défenseur de Reuchlin, Bilibald Pirckheimer, rechercha son amitié qu'il cultiva jusqu'à sa mort. Ce personnage avait deux sœurs, toutes deux religieuses, qui écrivaient des lettres en bon latin. Plus instruites que beaucoup d'hommes qui se donnaient pour des demi-savants, elles lisaient assidûment les livres d'Érasme. Œcolampade et Zwingle, ces deux chefs futurs de la Réforme en Suisse, unissaient leurs voix à ce concert universel d'éloges. Les poètes latins du temps chantaient à l'envi sa naissance et célébraient son génie. Le jeune Mélanchthon faisait mieux encore : il louait dans des vers grecs celui qu'il appelait son maître et dont il fut l'ami jusqu'au dernier jour. Jean d'Eck, cet ardent champion du catholicisme contre la Réforme, ce théologien guerrier, comme l'appelait Érasme, admirait ses dons éminents, ainsi que Luther lui-même. Dès l'enfance, il avait été formé par la lecture des premiers *Adages*. Plus tard, quand les dissentiments éclatèrent, il avouait encore qu'il avait beaucoup profité à ses ouvrages. Même alors, il reconnaissait que toute l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, le pape lui-même, rivalisaient de louanges et accueillaient ses écrits avec enthousiasme, que presque tous les hommes instruits étaient *érasmiens*, excepté un petit nombre de *moines et de théologastres*. Les princes laïques et ecclésiastiques rendaient hommage à son mérite incomparable, comme les savants. Le prince Ernest de Bavière, ami sincère des lettres, voulant donner du lustre à l'Université d'Ingolstadt, qu'il avait fondée, s'informait avec soin comment il pourrait y attirer Érasme.

Un enthousiasme si vif, si général, embarrassait un peu sa modestie ; il se croyait indigne de tant d'honneur ; « et pourtant, disait-il, je me réjouis de voir les bonnes lettres renaissant de tous côtés ; et j'espère que bientôt Érasme passera pour un homme illettré et muet. » Il écrivait un peu plus

tard au cardinal Wolsey : « L'Allemagne possède quelques jeunes gens qui donnent de grandes espérances de savoir et d'éloquence ; et je présage que, grâce à eux, ce pays pourra se vanter d'une gloire qui fait maintenant le légitime orgueil de l'Angleterre. Je n'en connais aucun de visage, excepté Eobanus, Hutten et Rhenanus. Ils luttent avec toute espèce d'armes contre les ennemis déclarés des langues et des bonnes lettres qui ont la faveur de tous les gens de bien... Pour moi, applaudissant à la félicité publique, je me réjouis de voir mon nom obscurci par l'éclat des talents qui s'élèvent partout... Il me suffit d'avoir l'honneur, si toutefois je le mérite, de passer pour un de ceux qui se sont efforcés de bannir de ces contrées la barbarie si grossière et la honteuse ignorance que nous reprochaient les Italiens. Avec quel bonheur l'ai-je fait, je l'ignore ; du moins je l'ai tenté, non sans m'exposer à la haine qui d'ordinaire accompagne les nobles efforts, comme l'ombre accompagne la lumière (1). Toutefois la plupart s'adoucissent. Il n'y a maintenant de rebelles que certains hommes en petit nombre, trop âgés pour espérer, trop stupides pour pouvoir, trop arrogants pour vouloir apprendre une science meilleure. »

Il se félicitait des progrès obtenus ; il en espérait de plus grands, si, à l'exemple des ducs de Saxe et de l'archevêque de Mayence, les princes et les grands commençaient enfin à rendre hommage aux talents. « Quant à moi, disait-il, au milieu des mouvements tumultueux que font naître tous les jours les *sycophantes* conjurés contre les meilleures études, je me tiens en équilibre avec le lest de la raison et de la philosophie ; et je lutte contre la tempête avec art autant qu'il m'est permis. » Il ajoutait : « Pour la perte des lettres, il n'est pas besoin des Turcs. Certains moines et certains théologiens trament leur ruine par tous les moyens. En effet, quelle portion des études nous est laissée par celui qui ne veut d'autre

(1) *V.* 1er vol., p. 244.

science qu'une théologie sophistique et une connaissance confuse des lois, qui rejette les langues et condamne tout ce qui appartient aux lettres polies? Mais les efforts de ces hommes aussi impudents qu'insensés sont vains. Toute la France, toute l'Allemagne, toute l'Angleterre embrassent avec ferveur le culte des lettres. »

L'Allemagne en particulier voyait de jour en jour s'élever dans son sein les talents les plus heureux. Il y avait presque autant d'universités que de villes. La plupart appelaient par de gros salaires des professeurs de langues. Érasme applaudissait à ce fécond épanouissement de génies supérieurs, sans approuver pourtant la licence de leurs écrits. Il craignait que ces excès ne rendissent odieuses les lettres elles-mêmes. Ce merveilleux essor de la Renaissance en Allemagne fut arrêté ou du moins ralenti par les troubles de la Réforme. Les controverses absorbèrent l'activité des esprits ; on ne lut, on ne publia bientôt que des écrits de polémique ; les bons auteurs furent négligés; les écoles devinrent languissantes et désertes. Érasme déplora cette décadence momentanée des études ; il en accusa les sectes qui se plaignirent en vain de ces reproches. Il les renouvela fréquemment.

La France embrassa d'abord la Renaissance avec moins d'ardeur ; elle comptait dès le commencement du XVIe siècle des hommes égaux, sinon supérieurs, aux savants de l'Angleterre et même de l'Allemagne (1), Budé, Lefebvre d'Etaples, le médecin Copus, Germain de Brie, Nicolas Béraud et d'autres encore. Toutefois les progrès des lettres dans la foule des hommes d'étude y furent au commencement plus lents et moins universels. La Sorbonne était la première école de

(1) Aléandre, appelé en France par Louis XII, y développa un peu l'étude du grec, ainsi que Jean Lascaris, qui fut le maître de Budé et de Rabelais. Toutefois, lorsque Glareanus vint à Paris en 1517, personne n'expliquait ni publiquement, ni en particulier, aucun auteur remarquable. Il assista à une leçon de la Sorbonne, où l'on agita, *s'il faut l'en croire,* cette question : Pourquoi Adam avait mangé des pommes et non des poires. *V.* t. III, p. 1621.

l'Europe ; mais la théologie y régnait en souveraine. Son autorité était immense; elle avait donc plus de force pour rejeter les nouvelles études qui prétendaient faire brèche à son empire, et peut-être la supplanter.

La France, il est vrai, avait à sa tête un souverain ami des lettres qui, dès la première année de son règne, s'était déclaré leur protecteur. Il roulait dans sa pensée de généreux projets qui devaient imprimer une puissante impulsion au mouvement de la Renaissance. Il était entouré d'hommes dévoués à la cause des lettres. Dans l'ordre ecclésiastique, c'était, entre autres, Guillaume Petit, son confesseur, grand théologien et en même temps partisan éclairé des bonnes études; c'était surtout Etienne Poncher, évêque de Paris, habile diplomate, esprit ouvert à tous les progrès que poursuivait la Renaissance; c'était enfin François Dumoulin de Rochefort, ancien précepteur du monarque. Dans l'ordre laïque, les lettres avaient des amis et des protecteurs distingués, Budé, de Loin, membres du parlement; Ruzé, sous-préfet de Paris; tous influents à la cour; l'infortuné Louis de Berquin, conseiller du roi qui l'aimait beaucoup et qui ne put cependant le sauver du bûcher. Mais les guerres malheureuses de Louis XII et de François Ier, les désastres qui accablèrent la France, la captivité du monarque, ralentirent les progrès de la Renaissance dans notre pays et retardèrent l'exécution des projets formés pour hâter son essor. Cependant les guerres d'Italie la servirent en un sens ; elles mirent les Français en contact avec les Italiens qui dans les arts comme dans les lettres avaient devancé depuis deux siècles les autres peuples de l'Europe.

Aussi, malgré ses malheurs passagers, la France répara le temps perdu, et tandis que les Muses étaient muettes ou languissantes vers la fin de la vie d'Érasme dans les pays de l'Europe que troublaient les querelles de religion, elles trouvaient dans son sein une résidence paisible et semblaient même dès lors vouloir lui donner une prééminence qui

échappait à l'Italie. L'influence d'Érasme ne fut guère moins grande chez nous qu'en Allemagne. Ses écrits allaient merveilleusement à l'esprit français. Les *Adages*, l'*Eloge de la Folie*, le traité de *l'Abondance* et un livre d'un tout autre caractère, le *Manuel du chrétien*, y furent reçus avec enthousiasme. Nous avons vu plus haut en quels termes Budé lui-même, Germain de Brie, de Loin, parlaient des *Adages*. L'espagnol Vivès, qui se trouvait de passage à Paris dans l'été de 1519, fut témoin de l'admiration passionnée qu'excitaient les ouvrages de son maître et de son ami. Il avait écrit lui-même depuis peu contre les faux dialecticiens et en particulier contre ceux de Paris. Aussi n'avait-il pas été sans inquiétude sur leurs dispositions à son égard. Mais, contre son attente, on le remercia d'avoir réfuté des extravagances ridicules. Les esprits avaient bien changé dans cette ville depuis le temps où il y étudiait la philosophie ; il fut comblé d'honneur non-seulement par de grands personnages, amis des bonnes lettres, mais même par les principaux théologiens de la Sorbonne. Il fut charmé de leur candeur, de leurs appréciations larges et bienveillantes, qui contrastaient avec les défiances ombrageuses d'autres théologiens. « Ils ignorent quelque chose, écrivait-il à Érasme; ils s'en affligent; mais ils ne portent pas envie à ceux qui savent. Ils excitent même ceux qui s'instruisent. »

Vivès se trouva souvent à table avec eux et se loua beaucoup de leur urbanité. Dès les premiers mots, la conversation tombait sur Érasme et se prolongeait longtemps même après le repas. Le *Saint-Jérôme*, le *Nouveau Testament*, les *Paraphrases*, comme les écrits profanes, les *Adages*, *l'Abondance*, *la Folie*, qui ne blessait personne et faisait les délices de tout le monde, étaient tour à tour l'objet des éloges et de l'admiration. En tout Érasme leur apparaissait comme un homme éminent, admirable, parfait. Plus de dix personnages de cette classe se montraient disposés à tout faire pour lui, à mettre à son service leurs maisons, leurs biens, leurs gens, leur fortune, leurs amis ; ils lui offraient toute leur faveur et tout leur zèle. Ils l'exhortaient avec prière à continuer ses travaux, sans craindre les murmures des ignorants. A la Sorbonne même, on ne souffrait plus dans les luttes théologiques ces arguties, ces énigmes inextricables, ces toiles d'araignée, qui n'avaient rien de solide. Quand une thèse ou une argumentation de cette nature apparaissait, on l'accueillait par des clameurs, des sifflets, des huées. Ce spectacle avait beaucoup réjoui Vivès, quoique la Sorbonne n'eût pas pu encore se débarrasser de ces *sphinx* d'une nouvelle espèce.

Ce fut seulement quelques années plus tard que la France se vit à la tête de la Renaissance. Érasme écrivait en 1528 à un Français : « S'il est souvent très pénible à mon cœur de voir les Muses, effrayées par le trouble présent des affaires humaines, se taire ou languir dans la plupart des contrées, je me réjouis vivement en voyant votre France leur offrir un asile paisible et charmant ; car depuis longtemps l'Italie, cette mère, cette nourrice antique du génie, est en proie au barbare dieu de la guerre. L'Espagne elle-même n'est pas tranquille. Chez les Allemands, il ne manque pas de gens qui, à l'ombre de la piété évangélique, trament la perte de toute instruction libérale. » Vers la même époque, écrivant à Germain de Brie, il reconnaissait que les lettres ne s'étaient nulle part épanouies plus heureusement qu'en France. Ailleurs il parle avec admiration des savants nombreux et illustres qui brillent au milieu de ce pays. Enfin le Collége royal fut fondé, et cette création assura le triomphe de la Renaissance. Toutefois l'étude du grec excita beaucoup de préventions et de défiances, malgré le progrès des temps, dans cette France qu'Érasme appelait déjà la nourrice des études et des talents. « Mais, disait-il, j'espère que sous les heureux auspices de François Ier, ce roi éminent, les grenouilles coassantes seront forcées de se taire, et que bientôt aucun théologien ne sera regardé comme digne de ce nom, s'il est étranger à la connaissance des langues. »

La Renaissance ne rencontra d'abord nulle part plus d'obstacles à vaincre que dans les Pays-Bas et surtout dans le Brabant que Vivès appelait le *boulevard de la barbarie.* Les théologiens de Louvain étaient presque tous ennemis des lettres. Chez la plupart des hommes, il y avait indifférence profonde pour les études. La cour était trop ignorante et trop pauvre pour accorder sa protection généreuse aux lettrés et fonder des établissements utiles au progrès de l'instruction. On sait quelle opposition souleva la création du Collége des trois langues, quels obstacles Érasme dut surmonter et quelles haines il attira sur sa tête ; mais, grâce à cette création faite avec l'héritage de Buslidius, grâce à ses efforts et à ceux de quelques amis, parmi lesquels il faut compter Vivès, tout à coup les études se développèrent dans les Pays-Bas avec un succès inespéré. Un moment la phalange lettrée avait failli succomber sous les assauts des barbares conjurés. Pour la sauver, il avait fallu qu'Adrien d'Utrecht lui-même, alors cardinal, d'ailleurs peu ami des lettres, prononçât cet oracle : « Je ne condamne pas les *bonnes* lettres; je condamne les hérésies et les schismes. »

En 1519, les Pays-Bas se trouvaient encore en retard. Érasme écrivait au Français Louis Ruzé : « Je félicite la France ; je félicite les excellentes lettres qui trouvent non-seulement place chez vous, mais même dignité, grâce surtout à la protection de celui qui a l'autorité suprême. Elles sont florissantes aussi en Angleterre par la faveur des premiers personnages de l'État. L'Allemagne s'éveille de tous côtés ; seuls nous résistons encore; la barbarie en déroute semble s'être réfugiée chez nous comme dans sa dernière place d'armes. La cause, c'est en partie notre cour qui n'a pas appris encore à rendre honneur aux lettres ; c'est en partie l'égoïsme d'un petit nombre d'hommes; ils se persuadent que des études meilleures nuiront à l'ascendant qu'ils ont eu jusqu'ici sur la foule. » Deux années après les choses avaient bien changé de face. A Louvain, la jeunesse se livrait à l'étude des lettres

avec la plus vive ardeur. Nulle part cette ardeur n'était plus grande. Beaucoup en tiraient un profit merveilleux. Malgré la résistance vaine des fauteurs de la vieille ignorance, nulle part ne se développaient des talents plus heureux ; nulle part il n'y avait des professeurs plus nombreux et plus distingués.

Plus tard, en 1527, Érasme écrivait à un Polonais que les lettres étaient très florissantes dans le Brabant ; les écoles de théologie, au contraire, étaient languissantes et peu fréquentées. « Les emportements des théologiens, disait-il, leur ont aliéné les cœurs honnêtes. Au lieu d'accueillir par une hospitalité bienveillante ces lettres meilleures qui prétendaient entrer même de force, et de répondre ainsi à la tendance de l'époque, ils les ont repoussées, comme des ennemies acharnées. De là cette langueur des études théologiques à Louvain, tandis qu'elles sont si florissantes à Paris et à Cambridge. » Nous lisons encore dans une lettre d'Érasme à Vivès : « Je ne sais par quelle fatalité les lettres polies ne furent jamais appréciées à Cologne; c'est, dit-on, parce que les dominicains et les franciscains y règnent; mais du moins il a toujours été permis, à qui voulait, de professer même en faisant payer. A Louvain, avec quels mouvements tumultueux les chefs de l'Université s'opposèrent à ce que l'on professât des sciences honnêtes, même gratuitement ! Par combien de trames ne conspira-t-on pas contre une chose qui devait avoir une si grande utilité, qui devait être d'un si grand ornement pour l'Université ? On exhuma un vieux règlement ; on employa l'autorité de toute l'Université; on implora l'appui de la cour; on invoqua le secours des magistrats laïques; enfin, on eut recours à la violence ; on remua ciel et terre ; on eut recours à tous les moyens : vous avez été vous-même, non-seulement témoin, mais un peu acteur dans ce mouvement tumultueux. A Paris, il fut permis à Fauste d'expliquer toute sorte de poètes et jusqu'aux *Priapées*, et de les expliquer à sa façon, ce qui est tout dire. A Louvain, il n'a pas été permis à Nesenus d'interpréter la géographie de Pompo-

nius Mela (1), et cependant il n'y a peut-être aucun pays où les bonnes lettres se développent plus qu'en Brabant. »

Elles faisaient aussi des progrès dans les autres parties des Pays-Bas. La Frise, patrie de R. Agricola, jadis plus livrée *au culte de Comus et de Bacchus qu'à celui de Minerve*, s'appliquait aux bonnes études et devenait le séjour des Muses. Elle avait produit quelques beaux talents, sans compter Agricola, le plus grand de tous. La Hollande elle-même, qui avait donné le jour à Érasme, possédait plusieurs autres savants distingués, Martin Dorpius, théologien lettré, Hermann Letmann qui avait dû à la connaissance des lettres grecques l'honneur du premier rang dans les épreuves théologiques de la Sorbonne. Fécond en tout le reste, ce pays produisait maintenant de tous côtés les plus heureux génies, et voyait cette richesse nouvelle s'ajouter aux autres.

L'Espagne entra aussi dans le mouvement de la Renaissance avec plus de promptitude qu'on n'aurait pu l'attendre d'une contrée où dominait déjà l'Inquisition. Les ouvrages d'Érasme s'y répandirent d'assez bonne heure et furent lus avec avidité. Le cardinal de Tolède, le célèbre Ximenès protégea lui-même les lettres. Bientôt l'université de Complute ou d'Alcala, fondée par lui, vit briller dans son sein tous les genres d'études. A la tête de ce mouvement de renaissance se trouvaient les trois frères Vergara. Jean Vergara, théologien très distingué, était protégé du successeur de Ximenès, Alphonse Fonseca, sur lequel il exerçait une heureuse influence en faveur des lettres. Son frère François professait le grec à l'université d'Alcala. Érasme fut charmé quand il reçut du jeune professeur une lettre parée de tous les ornements des Muses et des Grâces, une lettre parlant grec avec un rare bonheur. Le père de la Renaissance reconnaissait ses propres enfants dans ces jeunes talents qui s'élevaient de toutes parts. Bien loin de leur porter envie, il s'abandonnait à toute l'ivresse de l'orgueil paternel. Dans sa joie, il envoya cette lettre si élégante au Collége des trois langues, alors très florissant, pour aiguillonner encore davantage les professeurs. Il félicitait l'Espagne qui revendiquait sa gloire antique dans la science et la voyait refleurir après tant de siècles écoulés.

(1) Un article des statuts académiques requérait l'inscription, sur les registres de l'Université, de tout docteur, licencié ou bachelier qui voulait être admis à enseigner; et, de plus, une permission du recteur donnée au nom du corps universitaire. L'interdiction dont Érasme se plaint doit être placée en 1519 et non en 1520, comme le veut M. Nève, dans son ouvrage sur *le Collége des trois langues*. *V.* la correspondance, t. III, p. 523 et 536.

Les érasmiens ne se contentèrent pas de lire les écrits de leur maître, ils les traduisirent pour les rendre accessibles à la foule. En quelques années les lettres firent de grands progrès, au point que ce pays pouvait servir d'exemple aux contrées les plus favorisées. François Vergara en reportait l'honneur à Érasme pour une bonne part. Celui-ci s'en défendait avec modestie. « Peut-être, disait-il, ai-je aidé ou excité un peu les esprits de nos contrées ; pour vous, après Dieu, vous devez votre bonheur à la très illustre reine Isabelle, au cardinal Fr. Ximenès, à Fonseca, maintenant archevêque de Tolède, et à ceux qui leur ressemblent, s'il s'en trouve dont l'autorité protège, dont la bonté nourrisse et encourage les arts honnêtes. » Aux Vergara, il faut ajouter les deux frères Alphonse et Jean Valdès qui aimaient tous deux les belles lettres avec passion et avaient pour Érasme autant d'admiration que d'attachement, les deux frères Mésia, de Séville, qui entrèrent en correspondance avec lui. On peut nommer encore le chanoine Alcoranus, qui traduisit le *Manuel du chrétien;* Jean Poblation, mathématicien lettré comme François Mello; Gabriel Aquilino; Jean de la Enzina; Martin de Portugal, parent du roi; Emmanuel le Fortuné.

Parmi les Espagnols qui se mirent à la tête de la Renaissance dans leur pays, plusieurs avaient voyagé en France et en Brabant. Ils avaient étudié à Paris et à Louvain. Le plus célèbre de tous est Louis Vivès, qui passa presque toute sa vie hors de sa patrie, soit en France, soit en Belgique, soit

en Angleterre, mais qui entretint de constantes relations avec l'Espagne. C'était un esprit plein d'originalité dans les idées, et de verve dans l'expression; mais sa latinité manquait de poli et même de correction. Ce ne fut pas lui qui eut la principale influence dans la renaissance des lettres en Espagne. Les écrits d'Érasme y eurent infiniment plus de part que les siens. François Vergara avait dit : « L'Espagne a maintenant un nouveau *Géryon*, monstre formé de trois corps, celui d'un légiste, celui d'un moine, celui d'un théologien. » Érasme lui répondit : « Elle a aussi son Géryon propice dans ces trois frères si distingués, qui ne forment qu'une âme. » Bientôt, en effet, les deux Géryons devaient se prendre corps à corps. D'abord les *érasmiens*, protégés par les archevêques de Tolède et de Séville, soutinrent la lutte avec assez d'avantage; mais Érasme vivait encore, lorsqu'on apprit que les frères Vergara avaient été jetés en prison.

Le mouvement imprimé à l'esprit humain par ses ouvrages s'étendit au nord comme au midi. A une autre extrémité de l'Europe, en Pologne, grâce à quelques grands personnages amis des lettres, à l'esprit éclairé et pacifique du roi Sigismond, les études se développèrent assez heureusement. Mais ce progrès rapide s'arrêta en Pologne, comme en Allemagne, à la suite des dissensions religieuses. Toutefois le commerce des lettres adoucit la barbarie primitive de la nation. Plusieurs grands du royaume et le monarque lui-même entrèrent en correspondance avec le prince des lettres et se déclarèrent les protecteurs des bonnes études. Quelques jeunes gens de distinction se rendirent même à Bâle auprès d'Érasme et passèrent quelque temps avec lui pour s'instruire dans son commerce si spirituel et si docte. Ils rapportèrent dans leur pays une vive admiration pour leur maître en même temps que le goût des lettres polies et sa libre manière de penser.

La Hongrie, voisine de la Pologne, ne resta pas étrangère à l'influence heureuse de la Renaissance; elle produisit quelques hommes d'un beau talent; mais les invasions des Turcs

empêchèrent le développement des germes féconds que le génie civilisateur de Mathias Corvin et les écrits d'Érasme avaient déposés au sein de la nation. Les Italiens eux-mêmes, si dédaigneux pour les barbares, subirent le prestige de ce génie brillant et facile. Lorsque l'Anglais Watson fit un voyage en Italie, il trouva la réputation d'Érasme partout solidement établie, surtout chez les plus doctes : on lisait le traité de *l'Abondance*, *l'Eloge de la Folie* aussi bien que *les Adages*. On les aimait avec passion; on y reconnaissait une sagesse consommée.

Mais ce qui prouve plus que tout le reste l'influence prépondérante d'Érasme sur le mouvement général de Renaissance qui alors embrassa toute l'Europe, c'est que tous, amis et ennemis, se mirent à parler sa langue, à reproduire sa manière de penser et d'écrire. Aussi croyait-on reconnaître son style dans tous les écrits qui venaient à paraître. On se persuada qu'il était l'auteur du *Dialogue anonyme de Jules II*, qu'il avait écrit le *Discours* de Pierre Mosellanus *contre les sophistes*, qu'il avait fait les *Lettres des hommes obscurs*. De même, on supposa qu'il avait eu une grande part dans les premiers écrits de Luther, tant on avait une haute idée de la fécondité et de la souplesse de sa plume. L'*Utopie* de Morus, la *Captivité de Babylone*, le livre de *l'évêque de Rochester contre Lefebvre*, celui du roi Henri VIII contre Luther, ouvrages d'un caractère si différent, lui furent attribués. Il semblait impossible qu'un écrit, tant soit peu remarquable par l'esprit et par le style, pût être l'ouvrage d'un autre que lui.

A tous ces caractères, reconnaissons l'influence souveraine et universelle de cet homme merveilleux. Érasme peut être à bon droit regardé comme le père de la Renaissance dans l'occident et le nord de l'Europe. Il trouva sans doute de dignes coopérateurs; en Angleterre, Grocin, Linacer, Morus; en Allemagne, Agricola, Reuchlin, Œcolampade, Mélanchthon et beaucoup d'autres; en France, Nicolas Béraud, Germain

de Brie et surtout Budé, le chef des lettrés français. Il eut pour aide Vivès, dont l'érudition, la dialectique et la vigueur d'esprit philosophique méritent encore de fixer l'attention de l'histoire.

Budé (1), à certains égards, lui était supérieur ; il avait une érudition plus solide et plus sûre. Son esprit était peut-être plus judicieux, plus méthodique et plus ferme ; sa pensée plus profonde et plus élevée ; son style plus riche, plus savant, plus soutenu. En grec, de l'aveu de tous et même d'Érasme, il n'avait de rival nulle part ; en latin, il était l'égal d'Hermolaüs et d'Ange Politien, les deux premiers écrivains de l'Italie moderne. Beaucoup de lettrés, ses contemporains, Longueil, Vivès, l'Anglais Tunstall, sans parler des Français, le mettaient au-dessus d'Érasme. Mais s'il réalisait l'idéal du savant accompli, il n'avait pas le génie facile, séduisant, communicatif, vulgarisateur, de son rival. Il n'y avait pas en lui cet esprit cosmopolite, si remarquable dans Érasme et qui faisait une partie de sa puissance. Il était légiste et non théologien ; dès lors son influence était plus bornée ; elle n'atteignait pas également l'ordre laïque et l'ordre ecclésiastique. Il fut sans contestation reconnu comme le prince des savants français ; il les dominait d'une hauteur prodigieuse. Mais même en France, auprès de la foule des lettrés, auprès du roi lui-même, le nom d'Érasme avait plus de lustre que celui de Budé. C'est lui que François Ier voulut mettre à la tête du Collége royal ; son choix était dicté par l'opinion.

Plus tard, il est vrai, le nom de Budé grandit, tandis que celui d'Érasme perdait quelque chose de son éclat au milieu des troubles de la Réforme. Mais la postérité, ce juge souverain, a prononcé en sa faveur. Aux yeux de l'histoire, le nom d'Érasme marque un moment solennel dans la marche de l'esprit humain ; celui de Budé ne rappelle qu'un admirable érudit. On ne lit plus ses ouvrages, à moins que ce ne soit

(1) Sur Budé, *v.* l'essai historique de M. Rebitté. Paris, 1846.

pour éclaircir quelque point d'érudition. On lit toujours avec plaisir certains écrits, certaines lettres d'Erasme. Il a laissé dans toutes les mémoires une foule de saillies piquantes qui nous font encore sourire et qui, sous une forme vive et légère, caractérisent un personnage, un événement, un parti, une révolution.

CHAPITRE III

Érasme modérateur de la Renaissance. — *Le Cicéronien.*

I

La Renaissance avait pour mission de combattre la Scholastique et la barbarie du moyen âge, de retrouver l'antiquité perdue dans les ténèbres des temps antérieurs, de la faire revivre en quelque sorte au milieu de l'Europe du xve siècle, dans sa pensée et dans sa forme, pour préparer le mélange de la civilisation païenne et de la civilisation chrétienne qui, par une heureuse alliance, devaient enfanter la civilisation moderne. Mais cette réaction fut violente, comme toutes les réactions. Aux yeux de certains hommes de la Renaissance, il fallait retrancher quatorze siècles de la vie de l'humanité, les regarder comme non avenus, ne tenir aucun compte ni de l'Évangile ni des docteurs de la foi chétienne,

ni des instincts féconds apportés par les peuples du Nord. A les en croire, on devait reprendre le monde au règne d'Auguste, ou même remonter plus haut jusqu'à Cicéron, dont ils admiraient avec raison le beau génie et la pure éloquence, mais dont ils prétendaient follement reproduire la pensée et le style après tant de siècles écoulés.

Érasme ne donna pas dans ces excès. Il fut en quelque sorte le modérateur de la Renaissance. Malgré son admiration pour les auteurs anciens, quoiqu'il fût tenté de donner à plusieurs sages du paganisme une place dans le ciel (1), il ne croyait pas qu'il fût bon ou même possible de recommencer purement et simplement l'antiquité. Il prétendait débarrasser la théologie des subtilités épineuses et sophistiques qui la déparaient, et non pas la bannir des écoles. Au lieu de vouloir supprimer l'Évangile, il demandait au contraire qu'on le fît pénétrer davantage dans les esprits et dans les âmes. A ses yeux, la mission de la Renaissance était de polir la rudesse du moyen-âge, mais sans rompre avec la tradition. Elle devait faire tous ses efforts pour retrouver et pour bien comprendre l'antiquité païenne, pour imiter son style admirable, mais sans effacer le christianisme dans les esprits et dans les cœurs (2), surtout sans ressusciter les mœurs païennes. Selon lui, la Renaissance, engagée dans une autre voie, bien loin de faire avancer la civilisation, ne pouvait que la faire reculer et déchoir. Dès l'année 1517, dans une lettre remarquable, écrite à Fabricius Capiton, il disait : « Tout me promet que l'affaire aura un très heureux succès : un seul scrupule préoccupe mon âme; je crains que,

(1) Quand je lis ces paroles de Socrate, je puis à peine m'empêcher de dire : Saint Socrate, priez pour nous. T. I, p. 683, *Colloques*. — *V.* plus haut, chap. II.

(2) Érasme, se trouvant à Rome, vit un lettré qui, peu convaincu de la vérité du christianisme, montrait à ses amis un passage de Pline où le dogme de l'immortalité de l'âme était tourné en dérision. L'autorité d'un tel savant leur semblait irréfragable. Érasme leur fit sentir la faiblesse et la vanité de ses raisons. T. III, *Prédicateur*. L. II, p. 938. *V.* 1er vol., p. 624.

sous le voile de l'antique littérature qui renaît, le paganisme ne s'efforce de relever la tête; car il y a même parmi les chrétiens des hommes qui ne connaissent pour ainsi dire le Christ que de nom. Au fond ils ne respirent que gentilité. » Et il ajoutait : « Telle est la nature des affaires humaines; toujours à l'ombre du bien, quelque chose de mauvais cherche à se glisser dans le monde. »

Dans son petit livre sur *la Prononciation*, où il parle aussi de l'éducation de la jeunesse, il se demande si, dans le commerce d'Homère, de Démosthène, de Virgile et de Cicéron, l'enfant ne court pas risque de s'imprégner d'un peu de paganisme. Il n'est pas loin de le croire, et il recommande d'y veiller autant que possible.

Lorsqu'il envoya le *Babylas* de saint Chrysostome à Nicolas de Marville, président du collége de Buslidius (1), il s'exprimait ainsi : « Une grande éloquence et une grande piété se trouvent réunies dans ce petit livre dont le sujet n'est par lui-même ni varié, ni vaste, ni brillant. Quoi de plus utile pour la jeunesse que de puiser la connaissance de la langue et l'art de l'éloquence dans des auteurs dont le discours respire le Christ non moins que Démosthène? Je connais beaucoup de lettrés qui n'aiment que ce qui est entièrement étranger au christianisme. Quant à moi, mon avis est que les auteurs païens doivent être lus des professeurs à cause de l'élégance du style plutôt qu'expliqués aux adolescents. » Cette dernière parole semble étrange dans la bouche d'Érasme; mais il ne faut pas lui donner une portée générale et absolue. Il est certain que, dans cette réprobation pour les auteurs païens, il faisait des exceptions en faveur de ceux qui ne pouvaient pas exercer une fâcheuse influence sur les mœurs de la jeunesse. Dans une lettre écrite à un jeune homme, il lui recommandait surtout l'étude des historiens et des moralistes.

(1) Il écrivit cette lettre en 1527, quelques mois avant la publication du *Cicéronien*.

Ailleurs, il blâme ceux qui ne s'occupent durant toute leur vie qu'à bien parler, sans même atteindre le but de leurs efforts. C'était encore un des travers de certains hommes de la Renaissance, de ne voir en tout que le beau langage. Rien n'était plus capable d'arrêter les progrès des lettres elles-mêmes, de frapper la pensée de stérilité et d'impuissance. Telle était en partie la source de la servile imitation des cicéroniens. Aspirant uniquement au beau langage et voyant dans Cicéron le modèle le plus parfait de l'éloquence latine, ils s'évertuaient à reproduire son style inimitable avec une scrupuleuse exactitude qui allait jusqu'à la puérilité, jusqu'au délire. Tout mot qui ne se trouvait pas dans Cicéron était impitoyablement proscrit par eux. « Obligés, dit M. Nisard, de parler des matières religieuses dans la langue de leur modèle, ils disaient : *Jupiter optimus maximus* pour Dieu, la *sainte assemblée* pour l'Église, la *faction* pour l'hérésie, la *sédition* pour le schisme, la *persuasion chrétienne* pour la foi chrétienne, la *proscription* pour l'excommunication, *interdire l'eau et le feu* pour excommunier, les *présides des provinces* pour les évêques, les *pères conscrits* pour l'assemblée des cardinaux, la *munificence de la Divinité* pour la grâce de Dieu, la *société des dieux immortels* pour la vie éternelle. »

Nouveaux Isocrates, mais sans génie et sans originalité, ils passaient toute leur vie à polir des expressions, à mouler des phrases sur les formes cicéroniennes; efforts aussi vains qu'insensés, car, suivant la remarque d'Érasme, on trouvait bien dans leurs écrits les mots et les tours de Cicéron, mais on n'y trouvait ni son âme, ni son génie, ni cette diction naturelle qui coule de source, comme un fleuve abondant et majestueux. Lui aussi admirait le prince des orateurs latins. Il voulait qu'on l'offrît à la jeunesse comme le modèle le plus parfait, qu'elle en fît une étude attentive et prolongée, qu'elle s'exerçât même à reproduire son beau langage; mais il ne croyait pas qu'on dût bannir l'étude et l'imitation des autres auteurs, dont la bonne latinité était reconnue, ni

qu'on fût obligé de rejeter un mot, par la seule raison qu'il ne se trouvait pas dans Cicéron.

Il avait à cet égard des vues plus larges. Suivant lui, les cicéroniens étouffaient toute originalité, effaçaient tout caractère spontané et personnel dans la pensée et dans le style. Leur langage pouvait être pur, élégant, travaillé avec art, mais il était fatalement condamné à être froid et vide. C'était un vêtement sans corps ou plutôt un corps sans âme. Érasme nous semble être dans le vrai. En écrivant dans une langue morte, la Renaissance avait à choisir entre deux inconvénients; elle ne pouvait éviter l'un ou l'autre. En se condamnant à n'employer que les mots et les formes qui se trouvaient chez les auteurs d'une bonne latinité, elle ôtait à son style tout caractère moderne et individuel; elle tombait forcément dans une imitation servile; elle se voyait dans la nécessité de sacrifier sans cesse la pensée aux exigences du langage. Pour exprimer des idées nouvelles que l'on devait au christianisme ou au progrès du temps, il fallait recourir à des équivalents, à des périphrases. Assurément on pouvait déployer dans ce travail beaucoup d'art, de patience, de tact même et de goût, mais au fond c'était une œuvre ingrate, un véritable tour de force que l'on pouvait proposer aux écoliers comme exercice, mais que des écrivains mûrs devaient repousser comme indigne de leur génie, car toute leur force s'épuisait ainsi sur des mots, et encore le fruit de tous ces efforts n'était qu'une diction affectée, sans couleur et sans originalité.

Buffon a dit un mot profond dont on a eu tort de se moquer : le style est l'homme même. C'est en effet dans le style que l'écrivain imprime le cachet de son génie propre. Les idées appartiennent à tous. « Elles se transportent, dit-il, et souvent elles gagnent à être maniées par un autre. » Mais le style, c'est-à-dire l'expression de la pensée, la forme, le tour, la couleur, le mouvement, l'attitude, l'accent qu'on lui donne, voilà ce qui porte l'empreinte originale de l'écrivain; c'est

par le style qu'il se rend immortel; c'est sa propriété que nul ne peut lui ravir; car elle est la création de son travail, de son génie, de son âme. Or l'âme et le génie ne peuvent s'enlever; ils sont l'apanage incommunicable de la personne. On voit donc combien la prétention des cicéroniens était stérile et chimérique.

Mais si la Renaissance, pour se conformer à la nature des choses, voulait donner au style l'empreinte des temps modernes et laisser chacun libre de lui communiquer une physionomie personnelle et originale, il se présentait à elle un autre écueil inévitable, le néologisme. Or, si le néologisme employé sobrement est permis à l'écrivain de génie, et par néologisme j'entends non-seulement les mots, mais les tours nouveaux et ce je ne sais quoi qui appartient à chaque écrivain supérieur et forme son originalité, dans une langue morte, il mène au barbarisme et à l'incorrection. Il produit un effet discordant : c'est un vêtement qui recouvre des idées pour lesquelles il n'est pas fait; il est antique et la pensée est nouvelle. De là un défaut d'harmonie qui choque le goût. Mais du moins, en corrompant la langue, l'écrivain peut donner à son style une puissante originalité. La séve de la vie circulera sous cette langue morte. Là point d'équivalents, point de périphrases; ou tout au moins on y a recours plus rarement. La langue perd en pureté, mais elle gagne en force. On ne peut faire un livre parfait; on peut du moins faire un livre vivant qu'on lise avec intérêt.

Érasme, comme plus tard Bacon et Descartes, choisit la seconde manière; il aima mieux avoir un style moins pur; mais il sut être naturel; il donna la vie à ses œuvres, et quelques-unes nous plaisent encore. Pourquoi? C'est qu'il n'a pas énervé son langage et sa pensée par une imitation servile. Il a su imiter les anciens en donnant à son style une allure libre et spontanée. La langue qu'il parle, toute morte qu'elle est, redevient pour ainsi dire vivante dans ses *Colloques*, dans son *Éloge de la Folie*, dans *le Cicéronien* lui-même, enfin

dans ses lettres si vives, si gracieuses, si variées. A la pureté absolue, mais artificielle et froide des cicéroniens, il a préféré une correction relative, mais exempte de recherche, un langage qui se plie aux besoins de la pensée, sans jamais l'asservir, sans jamais lui faire violence. En agissant de la sorte, il a montré la sagesse judicieuse de son esprit.

Les exagérés de la Renaissance ne manquèrent pas de lui reprocher sa latinité équivoque, ses barbarismes, son style commun et sans éclat, sa phrase négligée et sans nombre, le défaut d'ordre et d'art que l'on remarquait dans ses compositions accumulées les unes sur les autres, fruits d'un travail précipité. Érasme, à son tour, n'épargna pas les partisans idolâtres de l'antiquité païenne. Les cicéroniens devinrent le but de ses traits les plus piquants. Dans un de ses *Colloques*, celui du jeune homme et de l'écho (1), il leur décocha un de ces sarcasmes qui jettent sur un homme ou sur une secte un ridicule indélébile. Il écrivait à Vivès : « Je me réjouis de voir les Muses rappelées au sein des écoles publiques d'où elles étaient exilées auparavant. Toutefois, je voudrais qu'en y entrant, elles fissent sortir seulement la barbarie et les frivoles subtilités, mais sans étouffer des sciences nécessaires. Elles doivent même aider à leur étude approfondie, bien loin de leur nuire; car il ne faut pas seulement s'appliquer aux bonnes lettres, comme certains hommes chez les Italiens le font d'une manière trop païenne. Après avoir inséré dans leurs vers Jupiter, Bacchus, Neptune, Apollon, Mercure, ils se regardent comme des lettrés accomplis. Les lettres ne sont appréciées à leur juste valeur que lorsqu'elles servent d'assaisonnement à d'autres sciences plus importantes. »

Chose singulière, le principal foyer de ce paganisme littéraire et même moral était en Italie, à Rome, au centre de la

(1) T. I, p. 818. Le jeune homme : *Decem jam annos ætatem trivi in Cicerone.* — L'écho : ὄνε.

catholicité. C'est là que la Renaissance avait commencé; c'est là aussi que l'on vit ses partisans les plus exagérés. Érasme dans ses lettres les flétrit plusieurs fois sous le nom de païens de Rome. « Là, disait-il, fermente le paganisme de certains hommes qui condamnent tout ce qui n'est pas cicéronien; et ne pas être appelé cicéronien est à leurs yeux beaucoup plus déshonorant qu'être appelé hérétique. On ne saurait imaginer combien ils me sont hostiles, parce que je ne reproduis pas Cicéron qui n'est peut-être reproduit par aucun d'eux. Moi, du moins, je n'y aspire pas; et si j'avais cette prétention en traitant un sujet chrétien, je serais ridicule. »

Un peu plus tard, il parlait encore d'une manière plus catégorique dans une lettre adressée à François Vergara : « J'ai une autre espèce d'ennemis qui viennent récemment de s'élancer sur moi, comme d'une embuscade. Ils sont importunés de voir les bonnes lettres prononcer le nom du Christ, comme s'il n'y avait d'élégant que ce qui est païen. Jupiter *très bon et très grand* sonne plus agréablement à leurs oreilles que Jésus-Christ, rédempteur du monde. *Pères conscrits* a pour eux un son plus doux que *saints Apôtres;* ils élèvent Pontanus jusqu'au ciel par leurs louanges; ils dédaignent saint Augustin et saint Jérôme. Mais moi, j'aimerais mieux une seule ode de Prudence chantant Jésus, qu'un navire tout chargé des vers de Pontanus dont cependant je ne méprise ni l'érudition, ni l'éloquence. Auprès d'eux, il est presque plus honteux de n'être pas cicéronien que de ne point être chrétien ; et pourtant si aujourd'hui Cicéron revenait à la vie, ne parlerait-il pas sur des sujets chrétiens autrement qu'il parlait de son temps, puisque le premier mérite de l'éloquence consiste à s'exprimer selon la convenance?

« Personne ne nie que Cicéron ait excellé dans l'art de bien dire, quoique cependant tout genre d'éloquence ne convienne pas à toute espèce de personnes et de matières. Que signifie cet engouement insupportable pour son nom ? Je vous le dirai en peu de mots, mais pour ainsi dire à l'oreille. Sous

ce fard, ils cachent le paganisme qui leur est plus cher que la gloire du Christ. Pour moi, je ne regrette pas beaucoup d'être rayé de la liste des cicéroniens, pourvu que je sois inscrit dans le catalogue des chrétiens. Si quelqu'un parmi nous joignait les qualités du style de Cicéron à la piété chrétienne, je le préférerais même à dix Cicérons. Quant à moi, j'ai toujours été si éloigné de reproduire le type du style cicéronien que, même dussé-je y parvenir, j'aimerais mieux un genre de diction plus ferme, plus serré, moins paré et plus mâle... Enfin, s'il faut dire la vérité, parmi ceux qui n'admirent que Cicéron, personne encore ne nous en donne la reproduction fidèle. Car je ne me soucie nullement d'un vain clinquant de style et d'une dizaine de mots pris çà et là dans ses écrits. Je veux retrouver son âme tout entière. Si je parle ainsi, ce n'est pas qu'à mes yeux il y ait un modèle plus digne d'être proposé à ceux qui aspirent à l'éloquence, mais je ne puis m'empêcher de rire de ces singes qui ne trouvent beau que ce qui reproduit Cicéron. Et pourtant il n'est pas de beauté si parfaite qui ne laisse quelque chose à désirer. Comme le peintre, l'orateur doit prendre dans plusieurs modèles le type de la perfection. »

De tous les lettrés qui avaient vu le jour au-delà des Alpes, le seul Christophe Longueil avait obtenu des Italiens le nom envié de cicéronien, et encore ce n'était pas sans peine. « Toutefois, disait Érasme, il est mort à propos; car peut-être l'étude du grec et la lecture des livres sacrés auraient pu obscurcir cette gloire. » Au reste, les Cicéroniens trouvèrent un brillant défenseur dans cet homme du nord que plusieurs pays se sont disputé, comme Homère, mais qui était, paraît-il, Hollandais d'origine et compatriote d'Erasme (1). Esprit stu-

(1) D'après l'opinion la plus commune, Longueil serait né à Malines, en 1490. Quelques-uns lui ont donné la France pour patrie. Érasme, dans une lettre, affirme avoir entendu dire à Pierre Longueil, personnage très docte et oncle de l'écrivain, que celui-ci était originaire de Schoonhoven, petite ville à douze kilomètres de Gouda, ainsi nommée à cause de la beauté de ses jardins. T. III, p. 1507.

dieux, élégant, poli, mais plein de recherche, sans originalité dans la pensée et dans le style, il rendit une nouvelle vie à cette secte déjà vieille; et l'on vit, à côté de la secte de Luther, surgir aussi violente la secte des cicéroniens.

Érasme assure avoir toujours été chaud partisan de la science et du talent de Longueil. Il avait largement loué son mérite. Il se trouva cependant fort maltraité dans ses écrits publiés après sa mort prématurée (1). « Quelle que soit la source de sa colère contre moi, disait-il, je m'afflige de voir cet homme enlevé avant le temps aux lettres dont il devait faire l'ornement et hâter les progrès. Comme s'il n'y avait pas assez de factions dans le monde, la faction des cicéroniens a repris une force nouvelle. Leur but est de retrancher Érasme et Budé du catalogue des savants et de les bannir des mains des hommes. J'avoue que la première gloire dans l'éloquence appartient à Cicéron; mais je crois ridicule de ne travailler toute sa vie qu'à reproduire Cicéron. »

Parmi ces nouveaux cicéroniens, les plus ardents et les plus acharnés contre Érasme étaient Albert Pius, prince de Carpi, Balthasar, comte de Castilion, le vénitien Navagero, André le Napolitain. Ils se déchaînaient tous contre son style négligé. « Érasme, disaient-ils, de latin, est devenu barbare. » Un Italien, précepteur des enfants de France, Bénédict Theorunus, le flétrissait du nom de Batave. On reconnaissait pourtant de l'art dans l'*Eloge de la Folie*, un art qui sentait Lucien. Érasme supposait que l'âme de toutes les mesnées des cicéroniens était Aléandre, son ennemi secret. Il accusait cet homme, qu'il croyait plein de ruse et de dissimulation, de vivre à Venise en épicurien et de réaliser dans les mœurs le paganisme qu'il préconisait dans le style.

Toutefois les cicéroniens les plus illustres ne partageaient pas cette antipathie et ces préventions injustes. Sadolet,

(1) Longueil mourut en 1522. Il n'avait guère que trente ans. Critiquant l'*Éloge de la Folie*, il avait plaisanté sur l'orateur batave, comme s'il eût été lui-même un enfant d'Athènes.

avant de publier ses commentaires sur l'*Épître aux Romains*, les soumit à la critique d'Érasme. Le chef des lettrés ne put qu'admirer l'abondance cicéronienne et l'éclat merveilleux du langage. Il craignait pourtant que l'élégance exquise du style ne convînt pas à de telles matières qui demandaient avant tout une diction simple et naturelle. A ses yeux, la parure du langage énervait la vigueur de la philosophie chrétienne.

L'année qui précéda sa mort, un de ses jeunes amis, qui se trouvait en Italie, lui recommandait de polir ses ouvrages. C'était un peu tard, et d'ailleurs son génie improvisateur se refusait invinciblement à ce travail. « J'ai écrit, disait-il, non pour les Italiens, mais pour d'épais Bataves, parmi des Allemands barbares et dans un temps moins favorisé que l'époque présente. » Il ajoutait: « Certains sujets n'admettent pas cette élégance recherchée du discours. Ce style parfumé de Cicéron ne convient pas aux ouvrages qui ont pour but d'instruire, ou qui traitent de la religion. Au premier genre appartiennent les *Adages*; au second, les *Paraphrases*, les *Annotations du Nouveau Testament* et beaucoup d'autres écrits. Si vous vous efforcez d'y ajouter l'éclat du style cicéronien, je ne sais comment, ils perdent toute faveur auprès des adeptes de la vraie piété, qui cherchent la véhémence de l'esprit et non les séductions du langage.

« Les sujets mystiques demandent en quelque sorte une diction particulière. Quel est celui que Lactance enflamme pour la vraie piété? Et pourtant rien n'est plus éloquent. On dirait un Cicéron chrétien qui parle; et encore il ne traite pas des Ecritures; il combat les païens. Mélanchthon lui-même, dans les commentaires où il explique l'*Epître aux Romains*, abaisse son style avec intention, parce qu'il veut là surtout paraître théologien.

« Jacques Sadolet, cet ornement remarquable de notre époque, a publié sur la même épître trois livres d'un merveilleux éclat de style, d'une abondance toute cicéronienne;

et l'onction digne d'un évêque chrétien n'y manque pas. Il ne peut se faire qu'un tel ouvrage, venant d'un tel homme, ne soit pas approuvé par les suffrages de tous les gens de bien. Je crains cependant qu'auprès d'un grand nombre, le brillant même du style n'émousse un peu la force pénétrante de la piété... Est-il juste enfin de nous demander plus que nous ne pouvons?

« L'Italie elle-même a eu des hommes dont les écrits n'ont pas ce poli achevé : Pétrarque, Le Pogge, Guarini, Philelphe, Léonard et François Arétin, sans parler de beaucoup d'autres... Et ils ne veulent rien pardonner à des Bataves ! Mais si nous dédaignons tous les écrivains qui ne ressemblent pas à Cicéron, quels sont ceux qui nous resteront ? L'élégance du style cicéronien me charme beaucoup dans les autres. Quant à moi, sans la dédaigner, je ne la recherche pas avec affectation. » Ses pressentiments au sujet du livre de Sadolet furent justifiés par l'événement. Érasme l'avait averti dans ses lettres autant qu'on pouvait avertir un si grand prélat. Cet ouvrage, qui lui avait coûté d'immenses travaux, ne plut pas même à la Sorbonne.

Quand on trouve dans la correspondance d'Érasme des passages si nombreux et si catégoriques, il serait difficile d'attribuer seulement sa manière de voir, si franchement exprimée, au dépit que pouvaient lui causer les critiques des cicéroniens et au désir d'excuser les défauts qu'on lui reprochait. Il y avait là quelque chose de plus et de mieux. C'était une pensée étendue, profonde, appuyée sur le bon sens et sur la vérité, quoiqu'il s'y ajoutât certainement l'excitation de l'intérêt personnel et de l'amour-propre blessé. De cette double disposition naquit *le Cicéronien*.

II

Cet écrit trouva peu d'approbateurs et fit à Érasme beaucoup d'ennemis; mais il obtint le suffrage de Vivès (1), un des esprits les plus ouverts et les plus judicieux de la Renaissance. Ses éloges ont d'autant plus de prix qu'il n'avait pas été nommé dans ce petit livre où Érasme passait en revue les écrivains distingués de son temps. *Le Cicéronien* était dédié à Jean Ulattenus, personnage mêlé à beaucoup d'affaires et d'ambassades, qui avait alors la haute direction de l'enseignement à Aix-la-Chapelle. Dans la lettre dédicatoire, Érasme se plaignait de la décadence des études qui, après un heureux essor, étaient déjà partout languissantes et comme près de périr. « Pour comble de malheur, disait-il, une secte nouvelle est apparue, les cicéroniens; c'est le nom qu'ils se donnent. Ils condamnent superbement tous les écrits qui ne sont pas calqués sur Cicéron. Ils engagent la jeunesse à n'étudier que lui, à l'honorer d'un culte superstitieux; et cependant rien ne ressemble moins à Cicéron que ces prétendus cicéroniens. » A ses yeux, il y avait dans ce culte exclusif un grand danger pour les études. C'était une sorte de paganisme littéraire. « Je soupçonne, poursuivait-il, qu'à l'ombre de ce nom, on trame autre chose ; de chrétiens, on veut nous faire païens. Les belles lettres doivent, au contraire, servir à exalter la gloire de Notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, comme Cicéron orna de son éloquence les choses profanes. Cet enthousiasme maladif s'observe chez certains jeunes gens que

(1) Un de ses amis, qui se trouvait en Italie, lui avait conseillé de ne lire que Cicéron pendant deux ans entiers, après quoi il surpasserait Longueil et bien d'autres. Vivès riait de cet étrange conseil. Il regardait une telle imitation comme une puérilité, comme une espèce de délire. *Correspondance d'Érasme*, t. III, p. 1126.

nous renvoient l'Italie et surtout Rome. » Érasme croyait agir dans l'intérêt des lettres, comme de la religion, en combattant cette exagération funeste; il n'entendait pas proscrire l'imitation de Cicéron; « ce qui serait, disait-il, le comble du délire; » mais il voulait montrer comment on pouvait le reproduire véritablement et concilier son éloqueuce avec la piété chrétienne.

Il employa la forme du dialogue, comme plus attrayante et plus persuasive. Il mit en scène trois interlocuteurs, Buléphore, Hypologus et Nosoponus (1), dans lequel on a voulu voir Longueil. Nosoponus était autrefois un gai compagnon, au teint frais, aux joues arrondies, d'un enjouement plein d'esprit et de grâce. Mais une maladie nouvelle l'a rendu méconnaissable. Elle a attaqué le sanctuaire du cerveau. Elle n'a pas de nom chez les Latins. Les Grecs l'appellent amour de la servilité. C'est une espèce de démence, une monomanie. Buléphore et Hypologus essaient de guérir cette maladie qui dure depuis dix ans. Nosoponus est amoureux de la *Persuasion*, et il possède toute espèce d'éloquence, hors l'éloquence cicéronienne. C'est la nymphe dont il est épris et pour laquelle il languit. Jamais il ne se met à écrire que dans le calme et le silence parfait d'une nuit profonde. Il a dans la partie la plus retirée de sa maison un cabinet, sanctuaire des Muses, aux murs épais, à doubles portes, à doubles fenêtres, dont toutes les fentes sont bouchées avec du plâtre et de la poix, afin qu'il n'y pénètre aucun jour, aucun bruit, persuadé qu'on ne peut prétendre à cette gloire si l'on n'est pur de toute passion, libre de tout souci; il s'est voué au célibat, sans méconnaître la sainteté du mariage; il a repoussé toute charge, toute dignité. Pour avoir l'esprit plus dispos, il ne soupe jamais, et, à son dîner, il prend six grains de raisin sec de Corinthe avec trois grains de coriandre confits dans du sucre.

(1) Ce nom, formé de deux mots grecs qui signifient *maladie* et *travail*, marque l'effort maladif de celui qui le porte.

Il désire bien plus être compté parmi les cicéroniens que parmi les saints. Il a passé sept années entières à ne lire que Cicéron, évitant de toucher tout autre livre aussi scrupuleusement que les chartreux évitent de manger de la chair; tous les autres auteurs écartés et enfermés, Cicéron seul a été conservé dans sa bibliothèque. L'image de l'orateur romain est chez lui partout, dans son oratoire, dans sa bibliothèque, sur toutes les portes. Il la garde toujours avec lui, gravée sur des pierres précieuses. En songe, il ne voit que Cicéron. Dans son calendrier, il lui a donné place parmi les apôtres. Il le sait par cœur presque tout entier. Toute son ambition sera satisfaite, s'il obtient un jour, eût-il soixante-dix ans, la gloire d'être appelé cicéronien. Être cicéronien a plus de prix à ses yeux qu'être consul et même pontife-roi (1).

Dans un dictionnaire alphabétique, il a noté tous les mots de son idole. Dans un autre volume plus grand, il a recueilli, d'après l'ordre des lettres, toutes les formes de langage et de style propres à Cicéron, tropes, figures, épiphonèmes et le reste. Un troisième volume contient toutes les mesures employées par lui dans ses périodes, ses phrases, ses membres de phrase, au commencement, au milieu, à la fin... Il a marqué non-seulement tous les mots, mais aussi toutes les acceptions qu'un mot a reçues dans son auteur. A côté de chaque mot, il a ajouté ce qui précède et ce qui suit. Toutes les fois que le même mot se présente, il note la page, le côté de la page, la ligne, le point de la ligne où il se trouve. Il ne suffit pas qu'un mot soit employé par Cicéron; il faut trouver chez lui le même cas, le même temps, le même mode, la même personne. Parler avec pureté, n'est pas pour Nosoponus un grand mérite; mais parler comme Cicéron, c'est parler divinement. Il marque d'un rouge éclatant ce qui se trouve dans son auteur et de noir ce qui ne s'y rencontre

(1) Lazare Buonamicus déclarait qu'il aimerait mieux parler comme Cicéron, que d'être pape. Pierre Bembo préférait la réputation de bien écrire en latin au marquisat de Mantoue.

pas. Il ne fait d'exception ni pour Térence, ni pour aucun des bons écrivains. Suivant lui, Cicéron seul a le droit de frapper à son coin les mots de la langue latine. Toute phrase qui renferme quelque mot non cicéronien est une phrase condamnable, comme une monnaie de mauvais aloi.

C'est ainsi qu'Érasme poursuivait de sa moquerie un des travers de son siècle. Il montrait ensuite combien était vicieuse la manière de composer chez les cicéroniens. D'abord ils s'occupaient des idées générales qui devaient entrer dans leur composition ; puis ils recherchaient les mots, les tours, les fleurs, les figures cicéroniennes; ils revenaient alors aux pensées qui pouvaient s'adapter à ces ornements de langage. C'était le renversement de l'ordre naturel ; les mots n'étaient plus subordonnés aux idées; c'étaient les idées qui devaient s'accommoder aux mots. Des nuits entières étaient consacrées à une période ; un temps infini était employé à polir, à repolir, à s'assurer que chaque expression était bien de Cicéron. Le cicéronien devait s'abstenir de parler latin dans la conversation, de peur de prendre des habitudes de langage peu cicéroniennes (1). Il ne devait pas souiller par une causerie vulgaire et profane une langue sacrée. Quand il fallait absolument parler latin sans préparation, il avait des formules cicéroniennes apprises par cœur et toutes prêtes pour les circonstances semblables. Dans tous les autres cas, il confiait à sa mémoire ce qu'il avait écrit, et n'improvisait jamais à l'exemple de Démosthène.

Dans la seconde partie de son dialogue, Érasme essayait de guérir cette exagération maladive avec tous les ménagements possibles. Il reconnaissait que Cicéron réunissait toutes les perfections de l'éloquence, séparées dans les autres; qu'il

(1) A Venise, Bernard Ocricularius, de Florence, historien à la manière de Salluste, ne voulut jamais parler latin avec Érasme. Vainement Érasme lui disait : « Vous parlez à un sourd; je ne suis pas moins étranger à votre langue vulgaire qu'à l'indien. » Il ne put obtenir de lui un mot latin. T. IV, *Apophth.*, l. VIII, p. 363.

était parmi les orateurs ce qu'Appelle était parmi les peintres. Mais quelque parfait qu'il fût, il ne devait pas être le modèle unique de celui qui aspirait à l'éloquence. Zeuxis, voulant produire un type achevé de beauté dans Hélène, ne se borna pas à prendre pour modèle la plus belle de toutes les femmes, mais choisit chez les plus belles ce qu'elles avaient de plus beau. Cicéron, malgré ses perfections de tout genre, n'avait-il pas des taches? Les anciens du moins le croyaient.

Érasme rappelait les critiques diverses qui lui avaient été adressées. « Ces critiques, disait-il, n'ont pas pour but de rabaisser l'orateur romain ; mais elles vont à sa gloire, pour nous empêcher de mal rendre l'image de son éloquence, comme de mauvais peintres ; elles vont à notre intérêt, afin que nous n'embrassions pas une vaine ombre, comme Ixion amoureux de Junon, ou Pâris d'Hélène. Cette perfection sans tache, que l'on veut aujourd'hui trouver dans Cicéron, dépasse les forces humaines; on n'a jamais vu de perfection semblable dans aucune branche des arts, à plus forte raison dans l'éloquence qui résume et réunit en quelque sorte tous les autres... Il faut étudier surtout Cicéron, mais non pas Cicéron seul, conformément au précepte de Quintilien. Celui-là est véritablement cicéronien qui peut, comme lui, traiter supérieurement toute espèce de sujets. »

Érasme raillait les méprises des cicéroniens qui avaient tourné en ridicule un fragment de Cicéron attribué à un Allemand, tandis qu'ils accordaient leur enthousiasme et presque leur adoration à des ouvrages apocryphes. En tout cas l'art devait se cacher. Il fallait donc déguiser l'imitation même de Cicéron. Autrement on n'avait que le mérite d'écrire des centons et d'ajuster des pièces de mosaïque. L'orateur ne parlait pas seulement pour l'ostentation et la parade; il voulait être utile; viser à la faible gloire de paraître cicéronien, c'était une ambition bien peu noble. Érasme se moquait de l'imitation frivole et puérile de Cicéron, déjà tour-

née en dérision par Quintilien. Il n'approuvait pas ceux qui bannissaient absolument les pensées et les formules chrétiennes. Pour lui, le christianisme était une mine féconde d'idées que Cicéron n'avait pu ni connaître ni exprimer. Il regardait même la pensée chrétienne comme supérieure à la pensée païenne. Il allait plus loin encore lorsque, devançant Pascal, il écrivait : « Toute la philosophie des Grecs auprès de la philosophie du Christ n'est que songe et frivolité. »

« L'orateur, disait-il encore, doit exprimer les idées, les mœurs, les allures de son temps, tout comme les peintres et les sculpteurs. Un peintre ne peut représenter le Christ sous les traits d'Apollon, ni la Vierge sous ceux de Diane, ni sainte Agnès sous ceux de Laïs. La convenance est la loi suprême de l'orateur. Nous avons aujourd'hui devant nous un monde qui ne ressemble guère à celui de Cicéron. Or il faut que notre discours convienne aux personnes et aux choses présentes, que la parole soit l'écho expressif du monde au milieu duquel on vit. Afin de pouvoir reproduire Cicéron, il faudrait avant tout se trouver au milieu de la Rome de Cicéron. En un mot, pour être véritablement cicéronien, il ne faut pas lui ressembler... Qui donc aujourd'hui peut parler selon la convenance, s'il ne s'écarte beaucoup de cet orateur?... Chrétien, je dois parler à des chrétiens de la religion chrétienne, de la pénitence, de l'aumône, du mépris des vanités du monde, de l'étude des divines Écritures. De quel secours me sera ici l'éloquence de Cicéron? Les idées sur lesquelles je dois parler lui étaient inconnues, comme les mots qui sont nés avec elles pour les exprimer. Qu'un orateur paraît froid, quand, à ces matières, il coud des lambeaux de pourpre enlevés à Cicéron! »

Érasme, pendant son séjour à Rome, avait entendu les premiers prédicateurs de son temps, Pierre Phédrus et Camille. Leur éloquence était toute païenne. Dans un sermon prononcé devant Jules II par un ardent cicéronien, en présence d'une assemblée nombreuse et savante, l'exorde et la

péroraison plus longue que le discours presque tout entier, étaient consacrés aux louanges du pontife que le prédicateur appelait *Jupiter très bon et très grand.* Un autre cicéronien, dans un sermon sur la *Passion*, rappelait les Décius, les Curtius, Socrate, Phocion, Aristide; il comparait les triomphes de Scipion, de Paul Emile et de César au triomphe de la croix. Son discours, froid, insipide, n'était qu'une amplification cicéronienne, sans émotion, sans véritable éloquence. Le sujet religieux et moral de la *Passion* n'était pas traité. Il divisait son sermon en deux parties. Dans la première, il prétendait montrer que la mort du Christ était douloureuse, et il donnait envie de rire; dans la seconde, il s'efforçait de la faire voir glorieuse et triomphante, et il donnait envie de pleurer, contre son intention. « Celui qui voulait, dit Érasme, exalter dans ses paroles la gloire de la croix, devait se proposer pour modèle l'apôtre Paul plutôt que Cicéron... Ce romain parla un langage si latin, qu'il ne dit pas un mot de la mort du Christ. Un tel sermon pouvait tout au plus être loué comme un exercice d'écolier.

« On ne saurait croire avec quel superbe dédain les cicéroniens détestent la barbarie de saint Thomas, de Scot et de leurs pareils; et pourtant ces barbares sont plus cicéroniens en réalité que ces hommes qui se croient des Cicérons; car ils parlent d'une manière plus appropriée au sujet qu'ils traitent. Nul n'est bon orateur, s'il n'entend bien et s'il n'aime son sujet : or les cicéroniens ne comprennent ni n'aiment la doctrine du Christ dont ils négligent l'étude... Même sur un sujet profane, un chrétien ne doit pas parler comme un païen; car toutes nos actions doivent être réglées sur la morale du Christ... Si l'on traite de barbare tout mot nouveau ou récemment trouvé, il n'y a point de mot qui n'ait été barbare dans un certain temps. »

Érasme oubliait que le latin était une langue morte et qu'il ne pouvait acquérir des expressions nouvelles sans se corrompre. Mais il avait raison d'ajouter : « Tous les arts ont

leur langage technique. Pourquoi notre religion n'aurait-elle pas le sien? Des mots ont été forgés ou détournés de leur sens pour faciliter l'intelligence des dogmes sublimes du christianisme. Faudra-t-il s'abstenir de parler de ces choses, ou en parler avec d'autres termes, choisis arbitrairement? Comment rougir d'employer des expressions consacrées par la tradition chrétienne depuis le Christ et les apôtres? A la rigueur, il serait plus juste de dire que la majesté de la philosophie chrétienne est souillée par les mots, les figures et les mesures de Cicéron. Ne pouvons-nous pas citer les prophètes, les *Proverbes*, les *Évangiles*, les *Epîtres*, comme Cicéron, Homère, Sophocle, Ennius, Platon? »

Érasme protestait contre la superstition païenne qui dédaignait les livres et les auteurs chrétiens; il attaquait avec force un excès qu'il regardait comme funeste, prêt à se retourner contre l'excès contraire. Il comparait Moïse à Hérodote, la création du monde et la sortie d'Egypte aux fables de Diodore, les Livres des Rois à Tite-Live, la céleste morale du Christ à l'ironie de Socrate, les *Psaumes* animés d'un souffle surhumain aux adulations de Pindare, les cantiques de Salomon aux idylles frivoles de Théocrite. Il montrait la profonde différence qui éclatait dans les personnages comme dans le fond des choses. « La philosophie céleste, disait-il, a son éloquence propre, comme elle a une sagesse distincte de la sagesse humaine; et il n'est pas étonnant qu'elle diffère un peu de celle de Démosthène ou de Cicéron. *Tempé* de Thessalie n'a pas un son plus doux à notre oreille que *montagne* de Sion. »

Érasme effleurait en passant un sujet traité plus tard par Fénelon et développé par Châteaubriand. « C'est du paganisme, ajoutait-il; oui, du paganisme. Nous ne sommes chrétiens que de nom... Le nom de Jésus, celui de la Vierge, ceux de Pierre et de Paul, les citations de l'Écriture, voilà des ornements plus éclatants pour un sermon que dix mille passages d'Ennius et d'Accius. Pour mériter le titre de vrai

cicéronien, il faut puiser comme lui à diverses sources, approfondir les pensées chrétiennes, comme il a lui-même approfondi les pensées païennes. Par là on pourra, sinon l'égaler, du moins produire quelque œuvre qui soit digne de lui... Il y a dans Cicéron des qualités générales qui peuvent être transportées à tout sujet, la netteté, la clarté, l'élégance, l'éclat... Mais chercher à reproduire la forme cicéronienne, c'est s'attacher à la couleur de la peau, à un vain reflet qui se ternit en peu de temps... Il faut imiter Cicéron, comme il a lui-même imité les autres; faire comme l'abeille pour son miel qu'elle recueille sur différentes fleurs et qu'elle prépare ensuite intérieurement. L'éloquence a pour but de persuader; celle qui ne fait que plaire n'est pas digne d'un homme de bien. »

C'est ainsi que Fénelon disait plus tard : « L'homme vraiment digne d'être écouté, est celui qui ne parle que pour la vérité et la vertu. » On peut voir qu'Érasme a tracé à l'éloquence chrétienne la route où elle marcha avec tant d'éclat au XVIIe siècle. Seulement elle abandonna la langue latine qui ne pouvait être entendue que des savants; elle parla au peuple chrétien dans un idiome vulgaire, mais vivant, poli par la marche du temps et l'influence des bons écrivains, expression vraie du génie national.

Aux yeux d'Érasme, non-seulement les cicéroniens se proposaient un but mauvais et funeste, mais ils visaient à l'impossible; ils faisaient tort à Cicéron, comme ferait un méchant peintre à une belle femme dont il ébaucherait le portrait; le plus souvent ils n'en reproduisaient que les défauts. « Il leur suffit peut-être, disait-il, d'être appelés les ombres de Cicéron. Pour moi, je ne désirerais même pas être appelé l'ombre d'Apollon. J'aimerais mieux être Crassus vivant que Cicéron passé à l'état de fantôme ou d'école... Le peintre le plus habile ne peut exprimer que les linéaments du corps, la forme, l'âge, la santé, les sensations; mais le fond de l'homme lui échappe; il ne lui est donné de peindre que ce

qui apparaît à la surface ; il en est de même dans l'éloquence ; l'imitation ne peut jamais faire revivre les éminentes qualités de l'orateur ; c'est en soi-même qu'il faut les trouver. Si ce fantôme de Cicéron, que nous voulons reproduire, manque de vie, d'action, de sentiment, de nerfs et d'os, quoi de plus froid que notre imitation ? »

Érasme racontait l'histoire d'un peintre qui, ne pouvant tracer le portrait fidèle d'un homme vivant, s'attachait à des détails accessoires et étrangers, changeant tous les jours quelque chose aux vêtements, aux signes accidentels qui se voyaient sur le corps et le visage. C'était l'image piquante de l'imitateur sans génie et sans hardiesse qui, ne pouvant nous rendre Cicéron vivant, ne nous donnait qu'une ombre inanimée et vaine. Il y avait dans l'orateur romain des qualités propres que l'imitateur ne réussirait jamais à lui dérober ; c'étaient le cœur, l'invention, le génie et tant d'autres dons remarquables. Ce n'était pas tout. Souvent il y avait danger à imiter les qualités dominantes des auteurs. Certaines même seraient des défauts, si elles n'étaient jointes à d'autres mérites. A vrai dire, les grands génies étaient inimitables. On trouvait dans Cicéron des choses qui n'étaient peut-être pas un défaut, mais qui le deviendraient dans un génie moins heureux. « Il y a, disait Érasme, des natures si heureusement douées, que tout ce qu'elles font leur sied. Au jugement de tous, ce serait être détracteur effronté que de chercher à reprendre quelque chose dans l'éloquence de Cicéron. Toutefois la plupart de ses qualités confinent à des défauts. Essayez d'y ajouter, et son abondance deviendra redondance ; sa libre hardiesse, impudence ; son badinage, bouffonnerie ; son nombre oratoire, musique. »

Après avoir montré que le cicéronien était une chimère impossible, Érasme établissait qu'en fait il n'a jamais existé. Il parcourait la série des auteurs qui avaient paru dans le monde depuis l'orateur romain, et faisait voir qu'aucun d'eux n'avait été cicéronien : les uns ne cherchant pas à l'être,

et ce sont les plus grands ; les autres le cherchant sans pouvoir y réussir. Il suivait ainsi l'histoire jusqu'au sein de l'époque contemporaine et osait juger les écrivains encore vivants, entreprise téméraire qui devait exciter bien des ressentiments et lui causer d'amers ennuis. Arrivé au bout de cette longue énumération où se trouve plus d'un jugement bizarre, il conclut ainsi : « Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé le cicéronien ; il ne reste plus qu'à aller le chercher dans les îles Fortunées. Il faut donc supporter un mal commun à tous. »

En effet, Érasme n'était pas cicéronien ; il ne l'était ni dans la phrase, ni dans l'expression ; il prenait partout où il trouvait quelque chose de vif et d'heureux. Il ne visait pas au purisme ; il cherchait la facilité naturelle, la grâce, le piquant, la vivacité spirituelle et enjouée. C'étaient là ses qualités brillantes ; c'était son originalité. Il sentait que l'imitation servile de Cicéron devait glacer l'inspiration et frapper l'esprit de stérilité. Il fit voir avec mesure et avec force dans quelles bornes doit se maintenir l'imitation des modèles. Suivant lui, l'orateur doit avant tout porter l'empreinte des choses et du temps, s'il ne veut pas manquer à la convenance. Un chrétien doit parler comme un chrétien, s'il veut rester dans la vérité, s'il veut agir puissamment sur les âmes. « Longueil, dit-il, s'appliqua tout entier à reproduire Cicéron, et ce ne fut pas sans succès. Mais combien il est plus froid que lui-même dans les écrits où il combat les doctrines de Luther ! Que serait-ce, dites-moi, si, au lieu de combattre, il eût expliqué les mystères des divines écritures ?... Une imitation trop minutieuse détruit, en effet, toute originalité, toute physionomie personnelle, toute vie, toute chaleur, tout mouvement vrai et naturel dans la pensée et dans le style. »

On a vu ailleurs (1) quelles colères le *Cicéronien* excita contre Érasme, surtout en France et en Italie. Les Italiens ne pouvaient lui pardonner d'avoir osé critiquer Cicéron. Ils l'accu-

(1) 1er vol., p. 532 et suiv. — *V.* Burigny, t. I, p. 551 et suiv.

sèrent d'avoir voulu en quelque sorte anéantir les ouvrages de ce grand homme, afin que dans la suite on ne lût que les siens. Mais les deux écrivains qui le traitèrent avec le plus d'indignité, ce furent deux Français, Jules-César Scaliger et Etienne Dolet. Dans un premier libelle, Scaliger appelait le *Cicéronien* un ouvrage misérable que les libraires repoussaient avec dégoût comme tous ceux du même auteur. Il représentait Érasme lui-même comme un bourreau, un parricide, comme un nouveau Porphyre, comme le véritable auteur du luthéranisme, qui avait commencé par attaquer Jésus-Christ pour de là passer à Cicéron, s'efforcer de le renverser et se mettre à sa place.

Cet écrit, où la violence était poussée jusqu'au ridicule, excita l'indignation générale. Bedda lui-même, le fougueux syndic de la Sorbonne, soupçonné d'y avoir pris part, le trouva trop violent et le désavoua. Un ami d'Érasme lui écrivait : « Les honnêtes gens approuvent tous que vous ne répondiez pas aux calomnies de Scaliger. Quel que soit l'auteur de ce libelle, c'est un bouffon, un ridicule conteur de fables qui manque de sens commun. »

Scaliger, informé des doutes élevés sur le véritable auteur de son écrit, en revendiqua la propriété avec colère. Il en composa un second plus violent encore. Il peint Érasme comme un avare, un ivrogne, un orgueilleux, une furie déchaînée contre la religion, comme l'écueil de la véritable éloquence, comme un monstre odieux à l'Italie, à la France, à l'Allemagne, et dont les écrits sont la honte du nom chrétien. Il avoue que son premier ouvrage a paru plein de fureur même aux ennemis d'Érasme. Mais il prétend l'avoir composé à la sollicitation de plusieurs savants, Leonicenus, Pomponace, Cœlius Rhodiginus, Louis Gauric et Jean Jucundus. Il écrivit aussi plusieurs lettres qui dépassent les deux libelles en furieuses injures. Joseph Scaliger, son fils, sans approuver le *Cicéronien*, disait plus tard : « Mon père attaqua Érasme en soldat. Depuis, après avoir étudié, il vit que c'était un grand homme... Peut-être mon père ne l'avait pas lu, ou ne l'entendait pas. Après avoir vu ses ouvrages, il se repentit d'avoir écrit contre lui. »

Dolet ne montra pas moins de fureur. Il fit imprimer un dialogue sous ce titre : *De l'Imitation de Ciceron contre D. Érasme en faveur de Christophe Longueil.* Les interlocuteurs étaient Thomas Morus et Simon de Villeneuve qui parlait d'Érasme avec le plus grand mépris. Il le traitait de bouffon, de radoteur, d'homme léger et double, d'escroc et de parasite. Il l'accusait d'avoir voulu empêcher qu'on ne se proposât pour modèle le style de Cicéron, d'avoir jugé les modernes d'une manière fausse et partiale, d'être prévenu contre la nation française, attaquée sans cesse dans ses écrits. Le seul mérite de ce libelle, c'est d'avoir justifié Cicéron au sujet de certaines critiques peu fondées.

Dolet ne s'en tint pas là; il mit au jour un second écrit aussi injurieux que le premier. « Je pense, disait-il, que l'auteur du *Cicéronien* n'avait pas la tête saine quand il le composa. » Mais Érasme à peine mort, il regretta publiquement d'avoir outragé un si grand homme. Il l'appela l'honneur de l'Allemagne, l'ornement de sa patrie, un savant comparable à ce que la France et l'Italie avaient de plus illustre.

CHAPITRE IV

Érasme fondateur de la république des lettres. — Son esprit cosmopolite.

Érasme a vu de bonne heure que les lettrés, pour résister aux efforts de leurs adversaires conjurés, devaient eux-mêmes réunir leurs forces et opposer aux phalanges ennemies des bataillons non moins serrés. Il a jugé, en même temps, que le concert des savants pouvait singulièrement hâter les progrès de l'érudition ; car c'étaient surtout les œuvres d'érudition qui occupaient l'activité studieuse de la Renaissance. S'il n'était pas permis aux lettrés, épars dans les diverses contrées de l'Europe, de siéger dans la même académie pour exposer leurs découvertes devant leurs doctes collègues et faire jaillir de la discussion de nouvelles lumières, ils pouvaient du moins converser à distance par des lettres fréquentes qui, établissant pour eux une sorte de vie commune et comme un lien indissoluble, devaient leur ménager le moyen de s'aider mutuellement, de s'éclairer les uns les autres par une bienveillante et judicieuse critique, de mettre, pour ainsi dire, en contact leurs idées malgré l'éloignement, et de constituer une sorte de république savante. Dès lors agissant, non pas chacun pour son compte, mais tous de concert, unissant leurs forces jusque-là isolées en un faisceau invincible, les lettres pourraient défier leurs adversaires, commander à l'opinion et par elle gouverner le monde.

Cette espèce d'académie universelle, où la correspondance

épistolaire devait tenir lieu d'une présence impossible, Érasme pouvait seul la fonder. Seul, il avait une fécondité d'esprit et une facilité de plume capables de suffire à une correspondance écrasante pour tout autre que pour lui. Seul, il avait une renommée répandue dans toute l'Europe, une supériorité reconnue par tous les savants. Né chez un peuple qui n'avait pas encore une existence indépendante, un caractère bien tranché, il pouvait plus facilement se faire cosmopolite. Hollandais par le sang, sujet du roi d'Espagne qui était en même temps prince des Pays-Bas, il tenait à la France où il avait passé plusieurs années de sa jeunesse dans l'étude, à l'Angleterre où il avait fait un long séjour à diverses reprises et où il comptait des amis aussi nombreux que puissants ; à l'Italie où il était resté longtemps, où il avait donné sa grande édition des *Adages*, fondement solide de sa réputation, et où il avait acquis l'amitié de tant de personnages illustres ; enfin à la Belgique et à l'Allemagne où il résida successivement pendant une bonne partie de sa vie.

On lui reprocha souvent son humeur voyageuse, l'instabilité de sa résidence ; on trouvait que cette vie errante et vagabonde était peu digne d'un érudit, d'un religieux, d'un théologien. Érasme convenait de ce penchant. Durant toute sa vie, on le voit rouler dans son esprit divers projets d'établissement définitif. Tantôt c'est en Angleterre qu'il veut aller finir ses jours ; tantôt c'est en France ; tantôt c'est en Italie ; tantôt dans les Pays-Bas ; tantôt dans la Bourgogne qui produit un vin nécessaire à sa santé. Il est même question de l'Espagne, de la Pologne, de l'Autriche. De tous côtés on l'appelle, on cherche à l'attirer par des offres plus ou moins séduisantes. Il ne prend jamais de parti décisif. La ville où il fait le plus long séjour, c'est Bâle où il passe huit ans de suite, sans en sortir pour ainsi dire ; c'est là qu'il meurt. Trois motifs l'y attachent : son zèle pour les études : il est là au milieu de l'imprimerie de Froben ; l'intérêt de sa sûreté : il a peu à craindre de certains moines et de certains théolo-

giens, ses ennemis, dans une ville libre et portée aux idées nouvelles; enfin son amour de l'indépendance : il se trouve dans une république où il n'est obligé de faire la cour à personne, qui est fière de le posséder, sur laquelle sa présence jette un grand lustre, en y attirant de nombreux étrangers.

A ses yeux, la véritable patrie d'un lettré, c'est la science. Il regarde tous les savants du monde comme ses concitoyens. L'amour de la patrie, tel qu'on l'entend communément, le sentiment national, est faible ou presque nul en lui. Il ne voit ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Espagne, ni l'Italie; il envisage le genre humain dont les savants sont la tête, la véritable et unique aristocratie, la seule légitime, la seule devant laquelle son esprit veuille s'incliner. Nous reviendrons ailleurs sur cette matière; ici nous essayons d'exposer ce qu'il a fait pour fonder la république intellectuelle.

Dès sa jeunesse, on le voit dans des lettres parvenues jusqu'à nous confronter ses idées avec celles d'un ami au sujet de Laurent Valla qu'il défend, et du Pogge qu'il attaque. Il sentait dès lors l'utilité que pouvait avoir pour la science et le réveil de l'esprit ce choc d'idées contraires d'où jaillissait la vérité, d'où sortait une appréciation plus juste et plus complète du mérite des hommes et de la valeur des opinions. Plus tard il entretient, avec Thomas Morus et un poète natif de la Frise, établi en Angleterre, un commerce de lettres qui n'est qu'un échange d'éloges, d'encouragements et de critiques bienveillantes. Car, dans la correspondance qu'Érasme cherche à établir entre les savants, il veut qu'ils se soutiennent et se fassent valoir mutuellement, qu'ils s'adressent des critiques, mais sous une forme douce et aimable, exempte surtout d'amertume et d'envie. Seulement il est plus facile de donner que de suivre un tel avis, comme nous le verrons bientôt. Vers la même époque, il déclare dans ses lettres que la société des gens instruits est une chose sainte; on a beau ne pas se connaître de visage; on a beau être aux deux extrémités du monde, la vertu et l'instruction doivent former entre les hommes une liaison indissoluble.

Dès l'année 1516, cette république littéraire est en quelque sorte constituée, et les lettres se sentent vivre d'une vie commune sur le sol de l'Europe. Elle a un président qui, de l'aveu de tous, est Érasme; elle a un sénat qui comprend les hommes les plus distingués des divers pays du monde chrétien; puis vient le peuple des lettrés qui n'ont qu'une réputation médiocre, ou qui débutent dans la carrière de la science. La correspondance épistolaire est le lien principal qui les unit, mais ce n'est pas le seul. Dans leurs ouvrages, les lettrés se citent mutuellement, presque toujours avec éloge; quelquefois ils se critiquent l'un l'autre, mais en général ce sont des critiques dont la science doit profiter.

Ce n'est pas tout encore; ils voyagent, se visitent réciproquement, et, dans des conversations savantes, ils resserrent les liens de cette société intellectuelle en contrôlant tour à tour leurs pensées. C'est ainsi, par exemple, que Thomas Morus, Cutbert Tunstall, les deux plus savants hommes de l'Angleterre, Longueil qui, né parmi les barbares, égale la pureté de langage des cicéroniens, ont des entrevues avec Érasme. Il est le centre principal autour duquel gravitent les hommes distingués du temps. A Louvain, à Bâle, à Fribourg, il est visité par une foule de savants déjà connus du monde, ou aspirant à se faire un nom. Les jeunes gens briguent l'honneur de le voir, de recevoir un billet écrit de sa main : plus heureux encore quand le chef des lettrés cite leur nom dans une préface ou dans un de ses innombrables ouvrages.

C'était en effet le devoir de celui qui était à la tête de la république littéraire, de protéger tous les talents naissants, de les guider, de les exciter, de les encourager, de les produire, de les recommander aux personnages puissants. Érasme n'y manqua pas. On connaît les dispositions si libérales de son testament. Durant toute sa vie, il accorda sa protection à tous ceux qui joignaient à l'amour de l'étude un heureux na-

turel. Il ne cessa de les recommander aux grands de l'ordre ecclésiastique et civil. Plus d'une fois il eut à se repentir d'avoir donné son appui à des gens qui firent honte à leur protecteur ou qui le payèrent d'ingratitude. Il ne renonça pas cependant à exercer son patronage toujours puissant en faveur des jeunes gens qui lui paraissaient bien doués, mais qui étaient peu favorisés du côté de la fortune.

Pour se développer et devenir florissantes, les lettres avaient besoin d'être protégées, nourries, encouragées par les monarques d'abord, et puis par les prélats et les grands seigneurs. La nouvelle république, jetée au milieu d'un monde profane, avait des intérêts à débattre avec les diverses puissances à côté desquelles elle vivait. Ce fut Érasme qui, en sa qualité de chef reconnu de cette république, se chargea de traiter avec elles. Dans son propre intérêt, comme pour l'avantage de la science elle-même, il entra en correspondance avec presque tous les souverains de l'Europe; avec les papes Léon X, Adrien d'Utrecht, Clément VII, Paul III, d'un caractère si différent; avec l'empereur Charles V et son frère Ferdinand, pour lesquels il fit son *Institution du prince*, ce manuel d'une nouvelle politique; avec Henri VIII, qui se piquait de littérature et de théologie; avec François Ier, le père des lettres; avec le roi de Danemark, Christiern, ce Néron du nord; avec le monarque polonais, Sigismond le Pacifique; avec Jean III, le riche souverain du Portugal; avec les princes de Saxe, George et Frédéric, d'opinions si opposées au sujet de Luther, mais rivalisant de zèle pour le progrès des études; avec les ducs de Savoie et de Juliers; avec les cardinaux Grimani et de Saint-George, auxquels il recommanda la cause de Reuchlin; avec le cardinal Wolsey, plus puissant qu'un roi; avec l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Rochester, promoteurs éclairés de la nouvelle science; avec l'évêque de Paris, Etienne Poncher, à qui revient peut-être la première idée du Collége de France; avec les cardinaux Trivulce et de Lorraine, ministres de François Ier; avec les électeurs

de Mayence et de Cologne, qui affectaient de protéger les lettres; avec le cardinal de Trente et l'évêque d'Augsbourg, chefs du parti modéré parmi les prélats allemands; avec le chancelier Gattinara et les archevêques de Tolède et de Séville, défenseurs des lettrés en Espagne; avec l'archevêque de Palerme, chancelier des Pays-Bas; avec le prince évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, et le prince évêque de Liége, Érard de Lamarck; enfin avec une foule d'autres personnages considérables par leur dignité ou leur fortune, qui pouvaient devenir ses protecteurs ou les soutiens des *bonnes* lettres.

Les nouvelles études avaient à lutter contre beaucoup de préventions. Elles avaient des ennemis répandus sur toute la surface du monde chrétien, agissant avec un merveilleux concert, insaisissables, invincibles, sans cesse renaissants. Par son active correspondance, Érasme s'occupa sans relâche de réunir les membres épars de la république littéraire, d'en former un corps puissant, capable de résister aux efforts de ses adversaires coalisés. Sans doute, son intérêt personnel joua dans ces luttes comme dans toute sa polémique un très grand rôle. Mais à côté de cet intérêt personnel qu'il servait de son mieux, ainsi qu'il en avait le droit, il y avait la cause des bonnes études qu'il croyait unie à la sienne et à laquelle il cherchait des appuis dans les personnages de tout rang, depuis les monarques jusqu'aux plus simples dignitaires de l'ordre ecclésiastique et civil, jusqu'aux bourgeois enrichis des villes d'Allemagne ou des Pays-Bas.

Mais comme président de la nouvelle république, il avait à remplir d'autres devoirs qui n'étaient pas moins difficiles. Il fallait maintenir la paix dans le monde savant. On a beaucoup parlé de l'irritabilité des poètes; celle des savants n'est guère moindre. Aussi la république des lettres ne pouvait-elle pas manquer d'avoir ses dissensions intestines. C'était à celui qu'elle acceptait pour chef d'employer son influence et ses efforts à cicatriser les plaies de l'amour-propre blessé, à

ramener la sérénité au milieu des nuages soulevés par une susceptibilité ombrageuse, à rétablir la paix et l'harmonie parmi les disciples des Muses et des Grâces. C'est ainsi qu'Érasme s'interposa heureusement entre Morus et Germain de Brie pour calmer une querelle qui menaçait de s'échauffer beaucoup, au grand scandale des amis des lettres; car elle avait sa source dans deux sentiments très forts, l'orgueil national et la vanité d'auteur froissée (1). Plus d'une fois il intervint pareillement dans les dissensions des lettrés et les apaisa.

Mais la prééminence qui lui était généralement concédée d'un bout de l'Europe à l'autre, demandait pour se maintenir une grande habileté, beaucoup de tact et de mesure dans la conduite, une singulière égalité de caractère. Elle fut reconnue d'abord par tout le monde savant, si l'on fait abstraction de quelques Italiens; et encore les plus illustres, comme Bembo, Sadolet, Alciat, ressentaient pour Érasme la plus vive admiration. Ils avaient l'esprit trop large et le cœur trop loyal pour ne pas rendre hommage à son influence souveraine. Ils pouvaient bien voir, exagérer même ses défauts; mais cette universalité d'influence et d'action qui embrassait pour ainsi dire l'Europe entière et imprimait dans tous les pays jusqu'alors barbares une si heureuse impulsion, ne pouvait manquer de frapper leur intelligence et d'exciter leur sympathique enthousiasme.

En France, Budé supérieur à tous les lettrés, Budé qui avait résolu sans peine des problèmes regardés comme insolubles, avait conscience de sa haute valeur. Il voyait la plupart de ses compatriotes et le roi lui-même lui préférer un étranger, un Hollandais. Une telle préférence était bien faite pour exciter un peu de jalousie. Mais Budé avait des sentiments nobles, un cœur ferme et loyal, une probité et une générosité d'âme qui relevaient en lui les dons éminents de l'esprit et le mérite du savoir; aussi croyons-nous que la réputation supérieure d'Érasme n'excitait chez lui, dans le principe du moins, aucun mouvement jaloux. Écrivant à Érasme et lui parlant de Guillaume Petit, son ardent admirateur, il disait avec une gracieuse ingénuité et une charmante bonhomie : « Quoique je l'aime pour son caractère et pour beaucoup d'autres raisons, j'ai cependant pour le haïr un motif unique, car je parlerai franchement, et j'ai lieu de m'irriter contre lui, c'est qu'il est trop partisan d'Érasme, d'un étranger auquel j'ai déjà commencé à porter envie, à cause de cette gloire trop grande qui remplit de son éclat éblouissant non-seulement l'Allemagne, sans parler des autres pays, mais même notre France, au point d'éclipser notre petite renommée et de nous réduire à être et à paraître obscur. » Toutefois l'amitié des deux savants, qui avait commencé sous de bons auspices, fut bientôt troublée par des nuages inquiétants.

(1) Voir la note E, à la fin du volume.

Érasme, il faut le reconnaître, malgré les qualités rares de son esprit, malgré la largeur de ses idées, malgré la grâce délicate qui savait couvrir d'un voile séduisant de modestie l'éclat de son éloquence et de son savoir, avait dans le caractère certains défauts qui devaient promptement mettre en péril une autorité précaire, appuyée seulement sur la supériorité du génie et la faveur de l'opinion. Son irritabilité était excessive. Vainement il affectait de provoquer les avis, les critiques même; au fond il était intraitable. Le plus souvent il dissimulait, au moins dans ses publications, son violent dépit; mais sous cette modération affectée qui s'efforçait d'être calme et même reconnaissante, on sentait l'amertume du ressentiment contenu. De plus, il commettait dans sa conduite des inconséquences qu'il attribuait à son ingénuité naturelle, mais dont il faut aussi accuser sa légèreté. Il manquait surtout de réserve dans ses conversations intimes. D'une liberté extrême dans ses paroles, il ne se refusait jamais au plaisir d'une saillie, sans réfléchir si elle était con-

forme aux lois de la bienséance ou d'une prudente discrétion.

Lui qui recommandait sans cesse la modération aux autres, il ne la gardait pas toujours dans la censure qu'il faisait des vices, des superstitions, des abus du siècle, dans la critique de quelques institutions, de quelques croyances. Épargnant d'ordinaire les personnes qu'il s'abstenait de nommer, il flagellait impitoyablement d'une manière générale certains moines, certains théologiens, la cupidité, la corruption du clergé et des agents de la cour pontificale. Tant que la chrétienté fut tranquille, les murmures que ces attaques immodérées excitèrent furent étouffés par les applaudissements enthousiastes de ses innombrables admirateurs; ils ne trouvèrent point d'écho dans la masse des hommes instruits. Mais lorsque Luther déchira violemment l'unité religieuse, alors beaucoup de gens accusèrent Érasme d'être la source des nouvelles sectes; ils lui opposèrent ses attaques indiscrètes contre des pratiques, des usages et même des dogmes reçus dans l'Église. Beaucoup d'hommes éclairés, mais sincèrement attachés à l'unité catholique, se séparèrent de lui ou devinrent beaucoup plus froids à son égard ; lui-même regretta souvent les écarts dangereux de sa plume et particulièrement la licence légère de l'*Éloge de la Folie*, mais sans se corriger.

Ce ne fut pas seulement dans les questions religieuses qu'il manqua de prudence et de mesure. Il montra peu de tact dans ses démêlés avec Lefebvre d'Étaples, avec Budé, dans toute l'affaire du *Cicéronien*. Il avait assurément raison contre Lefebvre qui lui avait suscité une mauvaise querelle (1). Cutbert Tunstall, homme de beaucoup de sens, mais anglais, il est vrai, et ami intime d'Érasme, se prononça catégoriquement pour lui et traita même assez durement le théologien français. L'italien Paul Bombasio pensait comme Tunstall. Mais Lefebvre était un homme savant et honnête;

(1) Voir 1er vol., p. 185 et suiv.

il avait rendu des services aux études sacrées; il méritait des ménagements. L'irritabilité d'Érasme ne tint compte de rien. Il soumit le bon vieillard à tous les traits de sa verve satirique. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il s'aveuglait lui-même et croyait avoir eu pour son adversaire des ménagements infinis. Les savants français, Budé à leur tête, s'émurent et reprochèrent à Érasme sa violence contre un théologien qui avait bien mérité des lettres, des langues savantes et de la théologie, que la bonté désarmait encore plus que la vieillesse. L'apologie outrageante d'Érasme leur parut un abus impie de la force contre la faiblesse vertueuse. Le chef des lettrés, voyant le mauvais effet de son apologie, eut du moins la sagesse de faire les premiers pas pour la réconciliation. Il craignait le scandale qu'une réponse de Lefebvre pouvait produire parmi les lettrés. Il prit un langage plus mesuré et s'efforça de prévenir un nouvel éclat par des paroles conciliantes qui n'étaient pas cependant pures de toute menace. Lefebvre, d'abord très irrité, se calma plutôt par bonté d'âme que par crainte. Mais le refroidissement persista même après la cessation des hostilités.

Érasme fit également preuve de peu de tact et d'esprit de conduite vis-à-vis de Budé. D'abord il était imprudent d'engager une correspondance d'apparat qui n'était qu'un échange mutuel d'éloges exagérés ou de critiques bienveillantes. Se jeter des louanges à pleines mains était moins dangereux pour leur amitié que fastidieux pour les lecteurs qui pouvaient en être importunés; et encore y a-t-il bien des louanges qu'un esprit ombrageux peut prendre pour des critiques déguisées ; c'est en effet ce qui arriva. Ainsi vanter la facile clarté d'Érasme, c'était peut-être censurer la superficielle vulgarité de sa pensée et de son style. Louer dans Budé la richesse de ses images et le savant tissu de son discours, c'était lui reprocher un style recherché et emphatique. Mais si les éloges n'étaient pas sans péril, les critiques mutuelles qu'ils osaient s'adresser devant le public étaient

bien plus dangereuses, car leurs lettres étaient imprimées et semblaient avoir été faites pour l'être, quoique Budé s'en défendît et se plaignît à Érasme de cette publication comme d'une indiscrétion fâcheuse. Il était difficile, pour ne pas dire impossible, que les deux rivaux, dans l'appréciation qu'ils faisaient l'un de l'autre, eussent le bonheur de se satisfaire mutuellement. Il était à craindre que tout jugement trop peu favorable au gré de l'intéressé, que toute critique, quelque douce, quelque voilée qu'elle fût, ne parût, aux yeux de celui qui en était l'objet, dictée par la jalousie et le désir de rabaisser un rival.

Budé, avec sa brusque franchise et sa prétention à l'esprit, ne pouvait guère éviter l'écueil. Sa plume un peu lourde devait inévitablement blesser la fibre délicate d'Érasme. Celui-ci, dans les premiers nuages qui s'élevèrent au sein de leur amitié, nous paraît avoir eu l'avantage du tact et de l'urbanité. Les premiers torts semblent être venus de Budé. Pendant qu'Érasme, avec une grâce facile et charmante, appréciait ses écrits, sans laisser de place aux équivoques et aux soupçons, le savant français laissait naître sous sa plume de ces mots piquants qui devaient offenser d'une manière irrémédiable un homme peu accoutumé à la critique, ombrageux de sa nature et gâté par l'ivresse du succès. Il sembla lui reprocher la bassesse et la maigreur de son style, la trivialité de sa pensée, le peu de valeur de certains travaux, indignes de son talent, enfin une fécondité vulgaire qui ne produisait rien d'accompli et qui s'épuisait en écrits innombrables de toute espèce dont on ne savait pas même les titres.

Nous sommes porté à croire que les intentions de Budé étaient loyales, exemptes d'arrière-pensée, comme de basse jalousie. Il exprimait avec franchise son jugement sur les écrits d'Érasme, et il croyait sincèrement donner à son docte ami des conseils utiles pour l'avenir en lui signalant les défauts de ses ouvrages déjà publiés. Mais il nous semble aussi

qu'il manqua de mesure dans la forme sur un sujet périlleux qui avait besoin, pour ne pas choquer, d'adoucissements infinis. Il y avait au contraire dans le langage de Budé une fougue, une chaleur qui étaient l'effet d'un naturel vif et franc; mais ceux qui ne connaissaient pas l'homme à fond pouvaient les prendre pour le signe d'une passion jalouse. Ses paroles avaient quelque chose de brusque et de provocateur; ses saillies semblaient méprisantes. Érasme en fut blessé. Il les releva avec une humeur que déguisait mal une modestie affectée. Il crut que Budé avait eu une intention malveillante, qu'il avait voulu rabaisser les productions de sa plume. A son tour Budé récrimina contre une susceptibilité excessive et chercha dans les paroles d'Érasme des équivoques blessantes. On continua ainsi de batailler avec une amertume toujours croissante, jusqu'à ce qu'enfin Budé, avec une impétuosité toute française, voulant couper court à ces débats et prévenir une rupture éclatante, jugea qu'il était à-propos de prendre congé d'Érasme.

Plus tard, grâce à l'intervention d'amis communs et particulièrement de L. Vivès, il y eut une sorte de réconciliation; mais ce n'était plus cette amitié verbeuse et expansive des premières lettres. La correspondance fut reprise à divers intervalles; mais elle était compassée et pleine de froideur. Les traits que les deux rivaux s'étaient décochés réciproquement étaient restés profondément enfoncés dans leur cœur. Des amis mal inspirés nourrissaient le fiel qu'ils conservaient au fond de l'âme. Tunstall et Vivès lui-même, en faisant avec enthousiasme l'éloge de Budé, Longueil, en le proclamant supérieur à Érasme, ne permirent pas au chef des lettrés d'oublier qu'il avait un rival préféré même de plusieurs. Les rois, possesseurs du trône, n'aiment pas à voir s'élever autour d'eux des prétendants qui menacent de les supplanter. Il se réconcilia donc avec Budé; mais c'était une réconciliation toute politique, un sacrifice fait à sa renommée et aussi à l'intérêt des lettres auxquelles une scission écla-

tante entre les deux chefs de la science ne pouvait être que fort nuisible. La rancune couva sourdement dans son cœur et l'entraîna plus tard à une des plus grandes maladresses de toute sa vie.

Mais, avant cet éclat, Érasme subit dans ses amitiés les pertes les plus douloureuses par des circonstances indépendantes, il est vrai, de sa volonté. Luther, avec la fougue de son caractère, s'était séparé de l'église de Rome. Le monde, partagé entre le pape et lui, attendait avec une impatience inquiète de quel côté Érasme, en se décidant, ferait pencher la balance. A la rigueur, les luthériens se seraient contentés de son silence, faute de mieux. Ils l'auraient exploité en faveur de leurs doctrines et l'auraient représenté comme une véritable connivence. Érasme aurait bien voulu pouvoir se taire. D'abord il n'approuvait entièrement ni l'un ni l'autre parti. En second lieu, s'il se déclarait pour l'un des deux, il fallait encourir des haines et des périls sans nombre. Il n'était pas de ceux qui se plaisent dans les luttes hasardeuses. Tranchons le mot : le danger lui faisait peur. Comme le poète Horace, objet de son admiration, il n'était pas loin de jeter son bouclier pour échapper à un péril pressant.

Mais les adversaires de Luther étaient indignés de son silence ; de tous côtés on l'accusait de collusion avec les ennemis de la foi. Ses plus puissants amis, l'évêque Tunstall, le cardinal Wolsey, le roi Henri VIII, le pape, les cardinaux, l'empereur, le duc de George de Saxe, tous le sommaient d'écrire contre Luther. Il s'y décida, quoique à regret, et il écrivit son petit *Traité du Libre arbitre* avec des égards et des ménagements extrêmes pour Luther. Mais les luthériens ne tinrent aucun compte de sa modération. Dès lors Érasme se vit abandonné de la plupart des lettrés allemands qui avaient embrassé la cause de la Réforme. Parmi eux il ne conserva guère d'autre ami que le *doux* Mélanchthon, encore y eut-il quelques ombrages ; mais ils se dissipèrent et leur

amitié dura jusqu'à sa mort. Ce que cette désertion dut avoir d'amer pour son cœur comme pour sa vanité, on peut l'imaginer aisément. Cette république des lettres, qui était son œuvre et son empire, se trouvait irrévocablement démembrée. Ses doctes amis qui se séparaient de lui, c'étaient son trésor, sa richesse ; c'était sa couronne dont il perdait la moitié. Jadis on ne trouvait pas d'épithètes assez pompeuses pour lui. Maintenant on se taisait sur son compte, ou bien on le peignait sous des couleurs tout opposées. On ne s'en tint pas longtemps à un silence méprisant. Ulric de Hutten commença l'attaque avec une rare violence ; d'autres suivirent. Ces luttes troublèrent sa vieillesse et la remplirent d'amertume.

Ici du moins il avait le droit de s'en prendre aux circonstances, à une sorte de fatalité inévitable. Il pouvait avec quelque raison décliner la responsabilité de ce schisme du monde savant, suite naturelle du schisme religieux. Mais il n'en fut pas de même du déchirement produit par le *Cicéronien*. Assurément on ne peut lui faire un reproche d'avoir attaqué les excès de cette secte littéraire. Budé lui-même, dans une lettre, se prononce ouvertement contre elle. Il pouvait bien entrer dans la censure d'Érasme un peu de rancune personnelle ; toutefois il soutenait une thèse juste. Il ne devait pas sacrifier la vérité et le progrès à la crainte de blesser des hommes qui voulaient réduire le rôle de la Renaissance à une imitation frivole et stérile. Mais n'était-ce pas une étourderie impardonnable dans un homme comme lui, que de prétendre passer en revue, à cette occasion, les contemporains encore vivants ? Il ne pouvait nommer tous ; dès lors, ceux qui étaient omis ne devaient pas lui pardonner une omission qui semblait les faire rentrer dans l'obscurité d'où ils se croyaient sortis. Ceux même qui étaient nommés devaient être difficilement satisfaits de leur lot, quelque belle que fût la part qui leur était faite. C'était bien mal connaître la nature humaine.

L'entreprise, en elle-même, était une idée malheureuse. La manière dont il l'exécuta fut plus malheureuse encore. Il omit le nom de Vivès. Le docte Espagnol s'en plaignit, mais sans aigreur. Érasme s'excusa en déclarant que c'était un oubli. Ailleurs il dit qu'il ne savait pas si Vivès aurait vu avec plaisir son nom cité dans ce livre. A vrai dire, il ne l'aimait pas; il lui trouvait le caractère susceptible et difficile. Cependant Vivès lui avait toujours témoigné une respectueuse affection, l'appelant son maître et mettant le plus haut prix à son amitié. Mais il avait été l'ami de Lée ; il avait fait l'éloge de Budé et avait cru à la sincérité d'Aléandre; il avait risqué une critique au sujet des *Colloques* et s'était plaint qu'Érasme n'eût pas montré assez de chaleur pour engager Froben à imprimer ses ouvrages.

Un tort beaucoup plus grave, inconcevable même, ce fut de comparer le *grand Budé* à l'imprimeur Badius, un homme supérieur à un lettré médiocre. C'était faire au prince des savants français la plus sanglante injure; c'était outrager en même temps tous les lettrés, ses compatriotes, qui admiraient son incomparable science, vénéraient son beau caractère et marchaient sous ses ordres avec une discipline qu'Érasme célébrait et enviait à la France, en voyant l'anarchie intellectuelle de l'Allemagne (1). Aussi le *Cicéronien* souleva-t-il parmi eux le plus violent orage. On se déchaîna contre Érasme avec une *furie* toute française : l'affaire fut portée jusqu'aux

(1) Dans une lettre adressée à Germain de Brie, il félicite la France d'avoir institué une sorte de république littéraire où tous les savants se prêtent une aide mutuelle. Puis, il ajoute : « En Allemagne, au contraire, les Grâces ont tellement rompu tout commerce avec les Muses, que ceux même qui sont d'accord sont plutôt unis par l'esprit de faction que par une sincère bienveillance. Mais je voudrais que votre cité s'ouvrît plus largement et qu'elle admît comme Francs tous ceux qui cultiveraient les Muses, que ce fût en un mot une confédération d'esprits et non de contrées. Cette union contribuerait très grandement à faire avancer les nobles sciences et à réduire au silence les ennemis des bonnes lettres, car la barbarie n'est pas entièrement vaincue, elle a encore des forces et se prépare en quelques endroits à recommencer la guerre. » T. III, p. 1315; — *V.* 1er vol., p. 581.

oreilles du roi. Jacques Tussanus attaqua publiquement sa science et releva certaines erreurs qu'il avait commises. Il composa même un distique injurieux dont Érasme se vengea dans une courte lettre. Le célèbre Jean Lascaris, alors résidant à Paris, et plein d'admiration pour Budé, flagella son détracteur dans une pièce satirique, aussi amère que méprisante. Germain de Brie lui-même, non moins admirateur d'Érasme que de Budé, s'était ému de l'outrage fait à un homme qui était l'idole des lettrés français. Il écrivit à l'auteur du *Cicéronien* pour l'engager à réparer ses torts.

Érasme ne s'était pas attendu à une si violente explosion. Il protestait de ses intentions inoffensives; il affectait de ne pas comprendre un si grand trouble, né, disait-il, à propos de rien. Car s'il avait comparé Budé à Badius, ce n'était que sur un seul point, par rapport au style cicéronien. Il n'avait pas voulu mettre sur la même ligne Budé et Badius qui cependant était un homme de valeur. Il reconnaissait le mérite éminent du premier et déclarait qu'il n'avait point d'égal pour le grec. Au lieu d'accuser sa maladresse ou sa rancune, il rendait le destin responsable de ces divisions qui menaçaient de troubler les lettres comme la religion. Budé, malgré la magnanimité de ses sentiments, se montra blessé. Il laissa percer son mécontentement dans son ouvrage sur la langue grecque qui parut peu de temps après. Érasme y était assez maltraité. Toutefois, grâce à l'intervention d'amis officieux, les deux rivaux n'en vinrent pas à une lutte ouverte qui n'aurait servi qu'à remplir les vœux de leurs communs ennemis.

Germain de Brie, en cette circonstance, joua un rôle honorable; il servit de médiateur; il réconcilia Tussanus avec Érasme; il aurait voulu de même opérer une réconciliation sincère entre les deux chefs des lettrés. Mais une cordiale amitié n'était plus possible entre ces deux hommes. L'attaque d'Érasme, outre qu'elle était injuste, manquait de franchise. Elle ne pouvait faire de tort qu'à celui qui en était

l'auteur. Loin d'atteindre la réputation de Budé, elle lui donna un nouveau lustre. De tous côtés, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre s'élevait un concert de louanges en l'honneur du savant français. L'Italien Bembo était d'accord avec l'Allemand Ursinus Velius pour célébrer son érudition et son éloquence. Érasme lui-même, dans plusieurs de ses lettres, exprime en si bons termes son admiration pour son rival, qu'on peut se demander sérieusement si l'on doit voir dans le passage du *Cicéronien* une étourderie ou une rancune jalouse.

Ce ne fut pas seulement en France que cette revue critique des lettrés contemporains fit des mécontents. Tous ceux qui n'avaient pas été nommés ou qui n'avaient pas été traités selon leur désir en conçurent un ressentiment profond et s'en vengèrent en prodiguant à Budé les éloges les plus pompeux. Leur colère était d'autant plus vive qu'Érasme avait donné place à une foule d'hommes obscurs. Il mourut au milieu même de ces dissensions qui se prolongèrent pendant plusieurs années. Ses adversaires oubliaient sa vieillesse et ses services : ils auraient dû respecter le vieillard désarmé par l'âge et la maladie, le restaurateur infatigable des bonnes études. Leurs emportements étaient impuissants contre tant de gloire. Les torts que pouvait avoir le chef des lettrés ne dispensaient pas le monde savant de la reconnaissance qu'il avait si bien méritée.

CHAPITRE V

Érasme réformateur des études sacrées. — Ses travaux sur les Écritures et sur les Pères.

I

Érasme prétendit restaurer les études sacrées comme les études profanes. Toutefois il pressentait les difficultés propres et les écueils dangereux qui l'attendaient dans cette carrière. Il écrivait en 1517 à Fabricius Capiton : « Dans la théologie l'œuvre est un peu plus difficile; car jusqu'ici les théologiens de profession, étrangers aux lettres, couvrent leur ignorance du faux prétexte de la piété et ameutent la foule contre quiconque attaque leur barbarie. Ils croient qu'un grammairien ne peut être un philosophe, qu'un rhéteur ne sera jamais un jurisconsulte, qu'un orateur ne saurait être théologien. Mais là aussi la renaissance s'accomplira, si les trois langues continuent d'être enseignées publiquement dans les écoles, comme on a commencé de le faire. Bientôt on comprendra que l'éloquence est la compagne inséparable de la sagesse, selon la parole de saint Augustin. Les théologiens les plus instruits et les plus vertueux favorisent eux-mêmes la réforme, entre autres Jacques Lefebvre d'Étaples. Naturellement je me suis chargé de la partie la plus humble de la tâche. A en juger par la colère de ceux qui ne veulent pas que le monde devienne meilleur, mon faible travail a quelque importance. Au

reste, sans avoir la prétention de rien enseigner d'éclatant, j'ai voulu seulement préparer la voie à de plus grands efforts, à des enseignements plus élevés. Pourtant les hommes instruits accueillent mon œuvre sans défaveur. Elle n'excite des murmures que de la part de quelques individus dont la sottise est bafouée même des ignorants tant soit peu sensés. » Érasme avait en vue son ouvrage sur le Nouveau Testament, publié depuis quelques mois.

Il adressait à la Scholastique un triple reproche. Il l'accusait de parler un langage barbare et rebutant, d'épuiser ses forces sur des questions insolubles, inutiles, dangereuses, enfin de négliger les sources mêmes du christianisme (1), c'est-à-dire les Écritures et les Pères. Au lieu d'étudier les livres sacrés et les docteurs des premiers siècles, elle cherchait la doctrine chrétienne dans les auteurs du moyen âge, principalement dans Scot et dans saint Thomas. Le seul père des premiers siècles qu'elle connaissait un peu, était saint Augustin, dont la dialectique déliée convenait aux tendances de l'époque. Pour corriger le langage barbare des théologiens, Érasme recommanda sans cesse l'union des lettres avec la théologie. C'était, suivant lui, le moyen de la guérir de son incorrecte sécheresse, comme de son goût pour les questions subtiles, de la rendre accessible et même attrayante pour tous les esprits. En même temps, il posa en principe qu'on ne pouvait être vraiment théologien, sans étudier les sources (2), sans connaître à fond le Nouveau et l'Ancien Testament, sans interroger les docteurs des premiers siècles, qui, placés au berceau du christianisme, alliaient la plus profonde science à la plus grande sainteté. C'était donc surtout à leurs ouvrages qu'il fallait demander l'explication vraie de la doctrine chrétienne.

(1) Gerson fait le même reproche à la dialectique de son temps. L'auteur de l'*Imitation* censure aussi l'abus des questions subtiles. *V.* la note F, à la fin du volume.

(1) *In fontibus versetur oportet, qui velit esse vere theologus.* T. V, p. 183.

Dans une *exhortation à l'étude de la philosophie du Christ*, placée en tête de son livre sur le Nouveau Testament, il rappelait le vœu de Lactance qui, s'apprêtant à défendre le christianisme contre les païens, souhaitait une éloquence approchante de celle de Cicéron. Pour lui, il eût désiré une éloquence tout autre et moins diaprée, mais beaucoup plus efficace pour exciter les âmes. Il déplorait l'abandon, l'oubli, le dédain même où cette étude était laissée, tandis que l'on cultivait les autres avec tant d'ardeur. « Jamais, disait-il, ces plaintes n'ont été plus légitimes; et pourtant, que sont les maîtres de la science profane, malgré les vérités utiles que l'on trouve dans leurs écrits, auprès du Christ, ce docteur suprême, venu du ciel pour instruire les hommes? Peut-on se dire théologien, peut-on même se dire chrétien, quand on n'a pas lu son Évangile? Sa doctrine s'accommode à tous les esprits; comme le soleil, elle luit pour tout le monde, elle ne repousse personne. » Il ajoutait : « Il y a des gens qui rendent la philosophie du Christ sombre et triste; mais, à vrai dire, il n'y a rien de plus doux. »

Il exposa ses vues sur la réforme des études sacrées dans un petit livre qu'il intitula : *Méthode abrégée de la vraie théologie.* C'était d'abord une simple préface de son ouvrage sur le Nouveau Testament. Plus tard, il la refondit et la développa au point d'en faire un petit livre. Il montrait d'abord l'importance d'une bonne méthode en toute matière et confessait modestement son insuffisance pour une tâche si grande, si relevée et si difficile, en avertissant qu'il écrivait pour les esprits ordinaires, tandis que ses devanciers, saint Augustin, par exemple, s'adressaient aux génies d'élite.

Son premier précepte regardait le cœur. « Il faut, disait-il, apporter à cette philosophie céleste une âme, non-seulement pure de la souillure de tout vice, mais dégagée du trouble de toute passion et parfaitement calme, afin que l'image de l'éternelle vérité puisse s'y reproduire d'une manière éclatante, comme dans un miroir. A une grande pureté d'intention, on

doit joindre un désir extrême d'apprendre, bannir la jactance et l'orgueil, l'amour de la renommée, l'entêtement, source de disputes, l'aveugle témérité. Il faut avec toute l'humilité de la foi écouter l'enseignement de l'esprit céleste, adorer les mystères sacrés, ce que l'on ne comprend pas comme ce que l'on comprend, se garder de toute curiosité indiscrète ou impie. Souvent l'esprit saint récompense cette foi respectueuse en révélant ses mystères avec une pleine évidence... La rhétorique a pour objet d'apprendre à parler avec abondance et avec éclat; la dialectique enseigne l'art de raisonner avec finesse, et d'enlacer son adversaire; le premier et l'unique but de la théologie, c'est de transformer notre esprit et notre cœur. Nos mœurs doivent être l'image fidèle de ses préceptes. » On voit qu'Érasme lui donnait un caractère et un rôle essentiellement pratiques.

Parmi les sciences qui pouvaient lui être d'un secours utile, il assigna la première place à la science des trois langues. Saint Augustin, peu versé lui-même dans le grec (1), étranger à l'hébreu, déclarait cette connaissance nécessaire pour l'intelligence comme pour la restitution des textes sacrés. « On voit pourtant, disait Érasme, des théologiens endurcis qui, vieillissant dans les subtilités de l'École, ont coutume de dire : pour moi, la version de saint Jérôme me suffit. Ils savent d'ailleurs si peu le latin qu'ils ne la comprennent même pas, sans compter qu'il y a certaines nuances délicates qui ne peuvent passer d'une langue dans une autre. Il faut encore ajouter les altérations des livres sacrés dans les temps anciens et modernes. Je suis même porté à croire que certaines parties des Écritures, rétablies dans leur vérité par saint Jérôme, se sont perdues, et en particulier le Nouveau Testa-

(1) Cependant, au IVe livre des *Confessions*, saint Augustin dit qu'à vingt ans environ, il avait lu les *Catégories* d'Aristote dans l'original. Plus tard, ayant conversé avec des professeurs qui commentaient cet ouvrage traduit en latin, il reconnut qu'ils n'apportaient rien qu'il n'eût vu lui-même à fond.

ment, corrigé d'après les textes grecs (1). Enfin saint Jérôme, étant homme, a pu se tromper, comme il est arrivé plus d'une fois. » Érasme, du reste, ne demandait pas que l'on se rendît capable de parler parfaitement les trois langues. Il exigeait seulement une connaissance suffisante pour l'intelligence des textes. Afin de rendre cette étude facile, il importait d'avoir de bons maîtres et de saines méthodes. A cette occasion, Érasme célébrait la fondation des frères Buslidius à Louvain et les offres généreuses d'Étienne Poncher en France pour attirer des maîtres habiles.

Après les langues, il nommait la dialectique, la rhétorique, la science des nombres, la musique, la physique, la géographie, principalement celle des lieux dont parlent les Écritures. Il y joignait la morale et l'histoire, surtout la partie qui avait du rapport avec les récits des livres saints.

Il ne croyait pas que la dialectique fût suffisante pour mettre à même de discuter sur toute sorte de matières, et il repoussait les dédains de certains hommes pour la grammaire et la rhétorique. « A quoi bon, disait-il, savoir définir, diviser, construire un raisonnement, si l'on ignore la nature des objets sur lesquels il faut argumenter? Pour l'intelligence de certains passages des Écritures, non-seulement les auteurs qui ont traité de la physique et de l'histoire naturelle sont utiles, mais aussi les poètes dans les descriptions fréquentes qu'ils font des objets naturels. Il est bon encore de connaître les superstitions des païens. »

Quelques chrétiens des premiers siècles, comme Eusèbe et peut-être saint Jérôme, s'étaient occupés d'expliquer le nom et la nature des objets seulement dont parlent les livres saints. Avant la Renaissance, quand on rencontrait dans les auteurs quelque nom d'une langue inconnue, on consultait *maître Ébrard* pour le grec et un petit livre très confus pour l'hé-

(1) Le Concile de Trente, dans sa quatrième session, a proclamé l'authenticité de la Vulgate, avec défense de la contester sous quelque prétexte que ce soit.

breu (1). Quelques-uns même se contentaient du seul *Catholicon* ou du dictionnaire d'Isidore.

Il ne devait pas être non plus sans utilité pour le futur théologien d'être exercé avec soin sur les figures des grammairiens et des rhéteurs, sur les allégories des fables mythologiques, surtout celles qui avaient une portée morale, comme la fable de Tantale, sur les apologues, les comparaisons, les preuves, les amplifications, les passions si exactement décrites par Aristote. Aussi voit-on saint Augustin rappeler au culte des Muses Licentius qui se préparait à les quitter. Il pensait que ces études donnaient à l'esprit plus de force et plus de séve pour les sciences plus sérieuses. « Une dialectique sèche et pointilleuse, disait Érasme, peut rendre invincible dans la dispute; mais quand il s'agit d'expliquer les divines Écritures ou de faire entendre en chaire la parole sainte, elle laisse ses meilleurs élèves languissants et froids, sans élan, sans éclat et sans vie. Cependant le propre de la parole chrétienne, c'est d'enflammer les âmes. »

Il citait comme exemple la belle *Homélie* d'Origène, *sur le sacrifice d'Isaac*. « Nous n'avons, ajoutait-il, qu'à comparer la manière des anciens pères avec celle des auteurs nourris dans les questions épineuses de la Scholastique. Là on voit couler un fleuve d'or; ici de maigres ruisseaux qui ne sont ni purs ni semblables à leur source. C'est surtout dans les panégyriques des saints et dans les hymnes que ce défaut d'éclat et de chaleur est sensible. D'un côté, on entend retentir les oracles de l'éternelle vérité ; de l'autre, on trouve de petites inventions humaines qui s'évanouissent comme des songes. Là, comme dans les jardins les plus fertiles, on peut se récréer tout ensemble et se rassasier; ici, au milieu de

(1) Il est connu sous le nom barbare de *Mexmostrect*. V. la note A. Érasme, t. VI, p. 1 et 7, signale de singulières étymologies enfantées par l'ignorance du moyen âge. Ainsi, dans *Isidore*, *Metropolis* est dérivé de *metron* et de *polis*, et *acolytos*, ἀκόλουθος, est traduit par *ceroferarius*. Érasme était porté à croire que ces étymologies bizarres avaient été ajoutées à l'ouvrage d'Isidore par d'autres plus modernes.

ronces stériles, on est déchiré et torturé. Là tout est plein de grandeur ; ici rien qui ne soit terne et sans éclat; le plus souvent on ne découvre qu'une barbarie peu digne du caractère théologique. »

Si des sciences profanes méritaient d'arrêter plus longtemps celui qui devait être un jour théologien, c'étaient celles qui avaient quelque relation avec les livres sacrés. « Je n'ignore pas, poursuivait-il, avec quel orgueil certains hommes dédaignent la poésie comme chose puérile et vaine, ainsi que la rhétorique et tout ce qu'on appelle *bonnes* lettres. Ce sont elles cependant qui ont formé ces grands théologiens plus faciles à négliger qu'à entendre ou à imiter. Les livres des prophètes sont pleins d'images et de figures poétiques. Le Christ a présenté le plus souvent sa doctrine en paraboles. Pourquoi ne pas imiter les anciens qui ne craignaient pas d'exprimer en vers les mystères du christianisme? Pourquoi ne pas suivre saint Augustin qui, dans un ouvrage de théologie, ne néglige pas les questions de grammaire et de rhétorique? Les livres sacrés parlent-ils de figures syllogistiques, de *formalités*, de *quiddités*, *d'ecceités*, de conclusions, de corollaires? Quelle différence entre le langage des prophètes, du Christ, des apôtres, et celui des modernes disciples de Scot et de saint Thomas ! » Sans condamner absolument les études suivies partout dans les écoles, il ne voulait pas qu'on s'en tînt à elles seules. « On n'ose pas, disait-il, se donner comme théologien sans la connaissance de la philosophie d'Aristote; et l'on ne craint pas de se déclarer théologien sans la connaissance de la grammaire et de la rhétorique, en un mot sans la moindre teinture des lettres anciennes et polies ! On prononce hautement sur des questions que saint Paul, descendu des hauteurs du troisième ciel, n'ose effleurer ! permis aux esprits rares, favorisés d'en haut, de se livrer à ces études, s'ils ont du temps à perdre. Ici je ne parle que pour l'écolier vulgaire, pressé d'acquérir la science théologique. »

A vrai dire, le futur théologien ne devait pas s'arrêter trop longtemps sur les sciences profanes; car il était à craindre que cette étude trop prolongée ne le rendît moins propre à entendre sainement les divines Écritures. Nourri de la doctrine de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Averroès et d'autres auteurs plus profanes encore, il voyait dans les livres sacrés, non ce qu'il y trouvait, mais ce qu'il apportait avec lui. « Il peut être agréable, disait Érasme, de mêler en passant à l'explication des saintes Écritures quelques richesses empruntées; mais il est ridicule de n'avoir à la bouche que des auteurs profanes en des matières si éloignées de toute sagesse mondaine, comme il est dangereux d'appuyer sérieusement les dogmes de la religion chrétienne sur les opinions et les raisonnements de la philosophie païenne, source de la plupart des hérésies. C'est, non pas assaisonner, mais transformer la philosophie du Christ. Quel spectacle que de voir un théologien octogénaire n'enseigner que la dialectique et la philosophie, passer son temps dans les luttes de l'école, tandis qu'il est muet pour enseigner l'Evangile! Et pourtant le but principal de la théologie est d'expliquer avec sagesse les divines Écritures, de rendre compte de la foi et non de résoudre des questions frivoles, de parler sur la piété avec une force efficace, de faire couler les larmes, d'enflammer les âmes de l'amour des choses célestes. C'est là que doit tendre le futur théologien dès le commencement de ses études, plutôt que de vieillir sur des sciences profanes. La philosophie du Christ, qui doit servir de modèle aux lois humaines et non pas leur être subordonnée, est la source pure, l'ancre sacrée, l'étoile de la vie humaine. »

Érasme demandait que l'on mît sous les yeux de l'écolier en théologie les dogmes du christianisme, résumés d'une manière succincte (1), en les tirant principalement de la source

(1) Ce qu'Érasme demandait a été fait par le Concile de Trente, dont le *Catéchisme* est la base de tous les autres.

des évangiles et des épîtres apostoliques. Il voulait avant tout que, par l'étude comparée de l'Ancien et du Nouveau Testament, on saisît l'admirable unité de la doctrine chrétienne, la merveilleuse concordance de l'enseignement et de la vie du Christ malgré des différences et des contradictions apparentes. Cette harmonie dans la variété même, cet accord parfait de toutes choses était, à ses yeux, le signe le plus frappant de la vérité de la religion. Le jeune homme, novice dans l'étude de la théologie, pouvait s'étonner de ces différences apparentes dans la conduite et la doctrine du Christ; mais un esprit attentif et exercé démêlait facilement la cause de tout et faisait disparaître des contradictions qui n'avaient au fond rien de réel. Pour résoudre ces difficultés, on pouvait invoquer les lumières des Pères de l'Église.

Érasme enseignait en peu de mots comment on devait étudier le Nouveau Testament, en saisir le sens moral et en faire l'application à tous les temps. Il montrait la double nature du Christ. Il expliquait pourquoi les Juifs avaient été rejetés. Il faisait voir la sainteté de Jésus-Christ, la manière dont il avait attiré le monde à sa loi, la conduite des Apôtres et de saint Paul en particulier, conforme aux préceptes et aux exemples de leur maître, la doctrine évangélique réprimant toutes les passions terrestres et enseignant à tout sacrifier au devoir. Il voulait que pour toutes les actions on prît exemple dans les divines Écritures et particulièrement dans les Évangiles.

Tout en reconnaissant les difficultés et l'obscurité même qui pouvaient naître du langage figuré et des paraboles, il en sentait, comme plus tard Fénelon, la grâce populaire et la force persuasive pour graver la vérité dans les esprits. Il remarquait même que les vérités saintes ont plus de majesté quand on les présente enveloppées d'un voile, que lorsqu'on les montre toutes nues. Celui qui voulait faire un usage convenable des livres sacrés, ne devait pas se contenter de recueillir quatre ou cinq mots. Il devait rechercher plutôt d'où

était né ce qui était dit; car souvent le sens d'un passage dépend de ce qui précède et de ce qui suit. Il fallait considérer la personne qui parlait, celle à qui elle parlait, les termes mêmes, la circonstance, l'occasion; donner une grande attention aux figures de langage et de rhétorique, aux idiotismes, aux inversions, aux hyperboles, aux phrases ironiques, aux amphibologies plus fréquentes en grec qu'en latin, au sens particulier que prennent les mots dans chaque auteur sacré, à la force expressive de certaines locutions.

Érasme insistait particulièrement sur les allégories qui seules donnaient l'intelligence de l'Ancien Testament; mais il blâmait l'abus qu'on avait fait de l'*allégorisme*. « En affirmant ce qui est faux ou douteux, disait-il avec raison, on risque d'enlever toute créance à ce qui est vrai. » Il avait lui-même ébauché un livre sur les *Allégories théologiques*, mais il ne l'acheva pas.

A l'exemple de saint Jérôme, il condamnait ceux qui rapportaient au Christ les fictions des poètes. Il voulait seulement que l'on en fît des applications morales, quand l'occasion s'en présentait; mais la façon la plus familière et la plus efficace d'instruire, c'était de recourir aux analogies et aux paraboles.

Ce qu'il fallait surtout recommander au jeune théologien, c'était d'apprendre à citer les Écritures avec à-propos, non d'après de petits résumés, ou des catalogues, ou d'autres recueils de ce genre, mais en puisant aux sources mêmes. Il ne devait pas imiter ceux qui osaient sans pudeur détourner violemment de leur vrai sens les oracles de la sagesse divine. Pour éviter cet écueil, il fallait posséder le sens vrai de tous les livres sacrés d'après les anciens interprètes. Érasme rappelait qu'il avait entendu, dans les luttes de la Sorbonne, des hommes très exercés d'ailleurs, discuter longuement au milieu d'un très nombreux auditoire, sans comprendre la lettre même du texte proposé. « Quelques-uns, disait-il, au lieu de puiser leurs croyances dans l'Écriture, la forcent de servir

leurs opinions et leurs préjugés. Il y en a qui l'accommodent aux passions et aux mœurs publiques. »

Il ajoutait en passant une recommandation qu'il regardait comme éminemment utile, si l'on savait en user convenablement. Il conseillait au futur théologien de préparer lui-même ou d'emprunter à autrui *quelques lieux* ou *cadres* théologiques, où il pourrait déposer, comme dans des espèces de cases, tout ce qu'il aurait lu de remarquable dans les deux Testaments, dans les Pères, ou dans les livres des païens, afin de le retrouver plus aisément, quand il faudrait discuter ou expliquer un point quelconque. Dans chacun de ces cadres on devait ranger tous les passages analogues ou contraires, relatifs à chaque sujet. Il avait prescrit un travail semblable pour les études profanes dans son livre sur *l'Abondance*. Il croyait voir dans les écrits de saint Jérôme que ce docteur avait fait usage de cette méthode.

Ainsi préparé, le jeune théologien devait méditer sans cesse les livres sacrés, les étudier jour et nuit, les avoir toujours dans les mains, en occuper constamment ses yeux, ses oreilles, son esprit, afin que la doctrine, gravée dans l'âme, devînt comme une seconde nature. Érasme pensait aussi avec saint Augustin qu'il serait bon d'apprendre par cœur les Écritures divines, même sans les bien comprendre, ou du moins sans en saisir le sens mystique. Il conseillait de commencer par le Nouveau Testament qui pouvait maintenant suffire presque à l'exposition de la doctrine chrétienne. Il n'en était pas de même, quand il fallait amener les Juifs à la foi. Il était alors nécessaire d'employer l'autorité de l'Ancien Testament. Toutefois l'étude de ces livres pouvait être encore très utile si, usant avec mesure des allégories, on en faisait des applications au Christ et à la morale. Érasme donnait donc la seconde place à l'Ancien Testament, et il voulait que l'on étudiât d'abord les livres qui ont le plus de rapport avec le Nouveau, comme ceux d'Isaïe. Le travail ne devait pas rebuter celui qui voulait devenir vraiment théologien.

« On apprend par cœur, disait-il, les préceptes d'une sophistique déliée, les commentaires ou même les paraphrases d'Aristote, les conclusions de Scot avec leurs preuves; et l'on refuse de donner le même soin aux Écritures divines, source de toute véritable théologie! Ne vaut-il pas mieux prendre une bonne fois cette peine que d'être obligé en toute occasion de recourir aux dictionnaires, aux résumés, aux *index* et de recommencer toujours le même travail, comme ces gens pauvres en mobilier et en vaisselle qui ont sans cesse besoin d'emprunter un verre ou un plat à leur voisin. Il faut donc laisser de côté ces recueils confus et impurs et former dans son esprit comme une bibliothèque vivante du Christ, où l'on pourra, en père de famille prévoyant, prendre à toute heure des provisions nouvelles ou anciennes, selon le besoin du moment. »

Érasme se demande en passant si les Écritures peuvent être entendues sans commentaires. « Oui, dit-il, jusqu'à un certain point, assez pour arriver à une saine doctrine, sinon pour atteindre une science pompeuse et théâtrale. Les premiers commentateurs n'avaient pas de modèle; et pourtant Origène n'a point de rival en ce genre. Tertullien, plus ancien que lui, a merveilleusement approfondi la connaissance des livres sacrés, au point que saint Cyprien l'appelait son maître. » Érasme semblait oublier que les Origènes et les Tertulliens sont rares et qu'il s'adressait à des étudiants en théologie. Mélanchthon allait beaucoup plus loin : il ne craignait pas d'avancer ce paradoxe qui étonne dans un tel homme : « Ce ne sont pas les commentateurs qui donnent de la clarté aux Écritures; ce sont les Écritures qui donnent de la clarté aux commentaires. »

Érasme, du reste, n'empêchait pas d'avoir recours au travail des anciens interprètes. Mais il voulait que l'on choisît les meilleurs, avant tout Origène, auquel nul ne pouvait être comparé, ensuite, parmi les docteurs orthodoxes, Basile, Grégoire de Nazianze, Athanase, Cyrille, Chrysostome, Jérôme,

Ambroise, Hilaire, Augustin. De plus, on devait les lire avec respect, mais avec discernement, sans oublier que ces docteurs étaient des hommes, qu'ils ignoraient certaines choses, qu'ils se sont trompés en quelques endroits, qu'ils ont sacrifié quelquefois au *désir de triompher des hérétiques* (1). Il importait aussi de prendre garde aux livres supposés et aux interpolations. Il fallait d'un œil pénétrant démêler ce qui appartenait à ces grandes docteurs et ce qui était l'œuvre d'une main étrangère. Il était donc nécessaire de choisir, non-seulement entre les auteurs, mais aussi entre les livres d'un même auteur. Aux yeux d'Érasme, les Grecs étaient supérieurs aux Latins, les anciens aux modernes. Celui-ci était éminent dans un genre, celui-là dans un autre. Enfin, comme on ne pouvait tout lire, il convenait de lire d'abord ce qu'il y avait de meilleur.

Quant aux compilateurs modernes, indignes du nom d'interprètes, ils contenaient, suivant lui, une foule de choses qu'il faudrait ensuite désapprendre avec beaucoup de peine. Tout ce qu'il y avait de bon en eux était emprunté aux anciens, mais mutilé par ignorance, encore même beaucoup ne puisaient-ils pas aux sources, se contentant de piller en secret des compilations confuses, transvasées dix fois pour ainsi dire et ne conservant plus rien de la saveur primitive. « Ils y mêlent aussi, disait-il, leurs propres songes, sans compter la barbarie et l'aridité d'une forme repoussante. Saint Jérôme au contraire sait assaisonner et enrichir tout ce qu'il traite. Même quand il s'écarte de son sujet ou de la vérité, on trouve plus de profit dans son enseignement que dans celui de tels hommes exposant la vérité. D'ailleurs, en lisant ces auteurs, on devient insensiblement semblable à eux. On prend leur froideur, leur sécheresse, leur esprit pointilleux et disputeur. Mais, objectera-t-on, si l'on s'en tient aux anciens, on sera mal préparé aux luttes de l'école. Je réponds

(1) Ceci fut vivement relevé par les adversaires d'Érasme.

que nous ne formons pas un athlète, mais un théologien, et un théologien qui aime mieux exprimer sa doctrine par sa conduite que par des syllogismes. Il n'y a pas à rougir de passer pour faible théologien auprès de ces hommes, armés pour la dispute, au milieu desquels peut-être saint Jérôme et même saint Paul se seraient trouvés embarrassés.

« Ce n'est pas la faute de la théologie qui n'est point née telle ; c'est le fait de ceux qui l'ont détournée de sa nature pour la soumettre aux arguties de la dialectique et à la philosophie d'Aristote. A quoi bon cependant mêler à cette science ce qui ne lui appartient pas et ce qui l'embarrasse de difficultés inextricables, de questions sans cesse renaissantes? Il y a des mystères que la véritable piété doit s'interdire de sonder. Il y a des choses que l'on peut ignorer sans péril pour son salut, des points sur lesquels il est plus sage de suspendre son jugement que de prononcer. Saint Chrysostome donne l'exemple de cette réserve, quand il ne veut pas que l'on recherche comment s'est faite l'union des deux natures en Jésus-Christ, sa conception dans le sein de la Vierge, la génération éternelle du Verbe. »

Plus tard, Bossuet pensait de même au sujet de certaines difficultés insolubles. Cependant les disputes de la Scholastique roulaient la plupart du temps sur des questions de ce genre. Elle s'épuisait en subtilités pour les résoudre, cherchant toute occasion de déployer les ressources de sa dialectique, son analyse déliée, ses distinctions sans fin. La jeunesse et la vieillesse des théologiens se consumaient sur ces problèmes inutiles, étranges, souvent même dangereux. On regardait presque ces recherches comme les plus dignes d'un théologien. Si un jeune homme qui n'avait pas lu encore l'Évangile ou les Épîtres de saint Paul, montrait un peu d'habileté en ces matières, il devenait aussitôt bachelier en théologie.

Aux yeux d'Érasme, de telles controverses étaient supportables tout au plus comme passe-temps. Mais que l'on en fît

l'objet d'un enseignement sérieux dans les écoles, c'est ce qu'il ne pouvait comprendre. Discuter si minutieusement et avec des raisonnements humains les choses de la foi, lui semblait non-seulement superflu, mais périlleux. « J'ai vu, disait-il, certains hommes qui déclaraient avoir été amenés par les arguties de Scot, traitant de l'Eucharistie, à chanceler dans leur croyance et avoir eu de la peine à se débarrasser de ce commencement de doute. C'est pour cela que saint Chrysostome détournait les chrétiens de lire les livres des philosophes qui discutaient sans fin d'une façon pénible sur la nature du bien. Lorsqu'il fallait pratiquer la vertu, ils passaient leur vie à chercher en quoi elle consistait... Le Christ enseigne sa doctrine sous la forme la plus simple, la mettant à la portée même des laboureurs... Ne vaut-il pas mieux pratiquer la charité, que de raisonner si subtilement sur la nature de Dieu et sur la charité elle-même ? « Si nous cherchons, dit saint Chrysostome, nous ne croyons plus. » En effet, la foi donne le repos à l'âme et à la pensée. « Le Christ, ajoute le saint docteur, nous a ordonné de scruter les Écritures avec ardeur pour y trouver la vie, et non de sonder de petites questions humaines. » Il condamne souvent ces discussions subtiles parmi les chrétiens et s'appuie des paroles de saint Paul. Il faut donc approfondir la connaissance des Écritures en vue de la foi et de la charité, mais non pour y trouver des nouveautés paradoxales propres à exciter l'admiration du vulgaire. »

Érasme, pourtant, ne rejetait pas sans restriction ceux qui n'avaient laissé que des questions et des controverses. Souvent, en effet, dans ces luttes, la vérité jaillissait, comme la flamme jaillit du choc de deux cailloux. Mais il voulait que l'on y mît de la sobriété et du discernement. Il reconnaissait qu'il y avait dans les livres des modernes beaucoup de choses dignes d'être connues; mais on devait y toucher légèrement et avec réserve, car ce genre d'études était inconnu à l'ancienne théologie. Il s'y était glissé plus tard, et comme il

arrive presque toujours, grâce à l'attrait de la nouveauté, il avait pris une immense extension. « Mais, ajoutait-il, on a déjà commencé à s'occuper de ces recherches avec plus de modération dans quelques universités; dans celle de Cambridge, en Angleterre, dans celle de Louvain, en Brabant. Ces études n'y sont pas moins florissantes, mais elles brillent d'un éclat plus vrai. N'est-il pas triste de voir des vieillards de quatre-vingts ans se nourrir de sophismes et se payer d'arguties? J'ai connu à Paris beaucoup de théologiens semblables, qui se croyaient transportés dans un autre monde quand il fallait citer quelques passages de saint Paul. Pour moi, j'aimerais mieux, avec saint Chrysostome, être un pieux théologien, que d'être invincible avec Scot. S'il est honteux d'ignorer ce que tel ou tel docteur du moyen âge a écrit ou défini, il est plus honteux encore de ne pas savoir ce que le Christ a ordonné, ce que saint Paul a écrit. Les anciens ont éclairé et défendu la doctrine chrétienne. Les arguties et les subtilités des Scholastiques n'ont ni converti un infidèle, ni convaincu ou changé un hérétique. Si les hérésies sont aujourd'hui moins nombreuses, à dire vrai, nous le devons aux fagots plus qu'aux syllogismes. »

Érasme avait raison de rappeler les théologiens de son temps sur un terrain plus solide, heureux s'il l'eût fait avec mesure et sans tomber dans l'excès opposé. Comme Socrate ramenant la philosophie du ciel sur la terre, il invitait la théologie à descendre de ces hauteurs transcendantes et à prendre pied sur le sol ferme des Écritures interprétées avec le secours des anciens docteurs. La direction qu'il indiquait dans un langage trop peu circonspect, fut suivie avec sagesse et mesure dans le siècle suivant. On renonça généralement aux subtilités de la Scholastique; on écarta les questions insolubles et inutiles, pour ne pas dire indiscrètes et téméraires. On donna aux études théologiques leur véritable base, c'est-à-dire l'Écriture et les Pères. Mais on ne renferma pas la théologie dans l'interprétation des livres sacrés, comme

Érasme semblait le demander; car son esprit avait trop peur des questions métaphysiques. On reconnut aux grands docteurs du moyen âge, aux Thomas d'Aquin, aux Gerson, pour ne parler que des plus illustres, l'autorité qu'ils méritaient d'obtenir par la vigueur et la solidité de la doctrine. Le chef de la Renaissance, adversaire naturel de la Scholastique, ne pouvait pas être juste envers elle. Le moyen âge, on en est convenu, déploya dans la déduction une merveilleuse puissance. La rude et forte discipline à laquelle il soumit les esprits, a préparé la rigueur méthodique des temps modernes. La Scholastique n'a ni sang, ni chair, ni moelle; elle n'a que des os, des nerfs, une charpente vigoureuse. Modérez-la dans ses excès de subtilité par le bon sens pratique. Joignez-y l'inspiration du génie avec la culture des lettres, avec la science des Écritures et des Pères, vous aurez Bossuet, ce modèle accompli de l'exposition doctrinale et de l'éloquence religieuse.

II

Érasme ne se contenta pas d'indiquer la route à suivre dans cette réforme des études sacrées. Il mit lui-même la main à l'œuvre avec un zèle qui ne se démentit jamais. S'il faut l'en croire, c'était principalement en vue des lettres sacrées qu'il étudia le grec avec tant d'ardeur et de persévérance. Il débuta dans cette carrière en publiant les *Annotations* de Laurent Valla sur le Nouveau Testament. Il fit lui-même de grands travaux sur les Écritures. Il contribua de tous ses efforts à l'impression des Pères de l'Église, à la restauration et à l'interprétation de leurs ouvrages. Mais son œuvre capitale en ce genre d'études fut son livre sur le Nou-

veau Testament, dont nous parlerons plus loin. Il eut pour suite et pour complément les *Paraphrases* qui devaient répandre le goût des Écritures, en faciliter l'intelligence et en expliquer le sens. C'était, comme il le dit lui-même, un commentaire d'un nouveau genre.

Il commença par l'*Épître* de saint Paul *aux Romains*. Aucune partie du Nouveau Testament n'avait plus besoin d'être éclaircie, à cause des tournures hébraïques et des inversions qui abondent dans son langage, de la nature des sujets qui sont traités, et de la manière concise, brusque, *décousue*, *irrégulière*, *confuse* même, dont les mystères de la foi sont exposés dans une langue propre à l'Apôtre. Aussi à peine s'était-il essayé sur un ou deux chapitres, qu'il voulut y renoncer, tant l'entreprise lui semblait hardie, téméraire, pleine de péril. Mais ses amis, avec un merveilleux accord, l'en empêchèrent et ne le laissèrent point en repos jusqu'à ce qu'il eût achevé non-seulement les Épîtres de saint Paul, les seules qu'il avait eu dessein de paraphraser, mais toutes les Épîtres apostoliques. Afin de mieux préparer le lecteur à l'intelligence de ces paraphrases, il ajouta des sommaires où il expliquait le sujet en peu de mots, mais d'une manière nette et judicieuse. Dans celles des *Épîtres aux Corinthiens*, il suivit de préférence, mais avec discernement, saint Ambroise et Théophylacte, archevêque des Bulgares, auteur plus moderne, mais qui avait lu les commentaires des anciens interprètes, perdus pour nous. Ces paraphrases de saint Paul furent dédiées à divers princes de l'Église, au cardinal Grimani, à l'évêque de Liége, au cardinal Campége, à l'évêque d'Utrecht. Par ces dédicaces, Érasme voulait donner à son entreprise des protecteurs capables de la défendre contre les préventions et les ombrages. Ce fut en partie pour le même motif qu'il offrit au cardinal Wolsey la paraphrase des deux Épîtres de saint Pierre. « Le volume est petit, lui disait-il, mais il ne faut pas mesurer la peine à l'étendue. Le langage de saint Pierre est beaucoup plus embarrassé que celui de

saint Paul, et l'on ne trouve pas ici le même secours dans les écrits des anciens. Ce que donne *la Glose* a été pris mot pour mot dans les commentaires de Bède. »

Il joignit l'Épître de saint Jude à celles de saint Pierre, parce qu'il y avait beaucoup de rapport entre elles pour les pensées, le style et même les mots. Les Épîtres de saint Jacques et de saint Jean présentaient moins de difficulté. « Saint Jean, dit-il, par la clarté même de son langage, est en quelque sorte son propre interprète. Quant à saint Jacques, il se renferme presque dans les préceptes moraux, plus difficiles à suivre qu'à exposer. » Mais le cardinal de Sion l'exhortant à poursuivre son œuvre, il paraphrasa ces épîtres, ainsi que celle de saint Paul aux Hébreux, dont l'authenticité lui semblait quelque peu douteuse.

Il croyait avoir achevé sa tâche, quand le cardinal, de retour à Bruxelles après la diète de Worms, l'engagea dès la première entrevue à faire le même travail sur saint Mathieu. Il voulut décliner cette invitation, déclarant que c'était assez d'avoir osé une telle entreprise sur les Épîtres des Apôtres qui étaient sans doute des hommes divins, mais pourtant des hommes. La majesté du Christ était trop grande pour qu'il fût permis de paraphraser ses paroles. D'ailleurs la nature même du sujet s'opposait à une pareille tentative. D'abord il y avait dans l'Évangile des personnages auxquels il fallait nécessairement accommoder le discours; de là pour la plume des barrières très resserrées. En second lieu, une bonne partie de l'Évangile consistant dans une narration simple et claire, essayer une paraphrase, c'était allumer une lanterne en plein midi. En outre, les anciens, dans l'explication des allégories, ne s'accordant pas entre eux, comment rapporter leurs explications? Sous le nom du Christ ou sous celui des évangélistes?... Il y avait enfin des endroits qui semblaient inexplicables, comme le passage de saint Mathieu où il est question du péché irrémissible contre le Saint-Esprit. Dans un commentaire, on pouvait sans danger rapporter les senti-

ments divers; on pouvait avouer avec ingénuité qu'on n'entendait pas clairement; mais dans la paraphrase, on n'avait pas la même faculté.

Ce n'était pas tout encore; s'il faisait ce travail sur saint Mathieu, on ne manquerait pas de lui imposer la même tâche pour les autres évangélistes, et s'il se rendait à ce désir, il devrait se répéter toutes les fois que les évangélistes étaient d'accord. S'il essayait de former un récit unique et continu de tout ce qui était rapporté par eux, obligé d'expliquer les endroits discordants, c'est-à-dire de marcher dans un labyrinthe, il ne pouvait prétendre à la clarté de la paraphrase. L'éloquence et l'autorité du cardinal triomphèrent de ces raisons qui pourtant semblaient invincibles. Pour cette paraphrase de saint Mathieu, il suivit de préférence Origène, saint Chrysostome et saint Jérôme.

Après saint Mathieu, il paraphrasa saint Jean qui présentait des difficultés encore plus redoutables. La majesté du sujet était plus auguste; car une grande partie de cet évangile était consacrée à l'explication des mystères de la nature divine et de son union merveilleuse avec la nature humaine. La génération éternelle du Fils par le Père, la procession du Saint-Esprit, la parfaite unité de la nature divine avec la distinction des trois personnes, l'incarnation ineffable du Dieu fait homme étaient d'inexplicables mystères qui enlevaient à la paraphrase toute liberté. Un changement en pareille matière était quelquefois un sacrilége. Il fallait suivre une route semée d'obstacles et de précipices. Aucun évangile n'avait donné lieu à plus de questions embarrassantes sur la foi. Aucun n'avait demandé plus d'efforts aux plus beaux génies des temps anciens. Aucun n'avait fait naître des interprétations plus diverses. De plus, les paroles attribuées au Christ avaient quelquefois un caractère énigmatique, et la paraphrase ne pouvait les éclaircir sans détruire la vérité du discours et la cohésion du récit. Enfin, saint Jean avait une manière de dire particulière qui se plaisait dans les oppositions, les analogies, les répétitions. Ainsi chaque membre du discours répondait au précédent, de telle façon que la fin du premier devenait le commencement de celui qui suivait. De là naissait une grâce propre qui disparaissait en grande partie dans la paraphrase.

Malgré ces difficultés, Érasme, vaincu par les exhortations d'amis considérables et encouragé par le succès de la paraphrase de saint Mathieu, passa outre. Les paraphrases de saint Luc et de saint Marc suivirent de près. Enfin celle des *Actes des Apôtres* compléta le travail qu'il avait entrepris. Il laissa l'*Apocalypse* qui ne lui semblait pas susceptible de paraphrase ni même de commentaire.

En écrivant ces paraphrases, il ne prétendait pas substituer son œuvre au texte sacré, comme on l'en accusa. Il voulait seulement en rendre la lecture plus facile et plus profitable. « C'est ainsi, disait-il, qu'on assaisonne les mets pour les faire prendre plus volontiers et avec plus de plaisir. » Le lecteur qui s'attachait par goût au texte sacré avait dans la paraphrase les éclaircissements indispensables, sans avoir besoin de feuilleter de lourds et fastidieux commentaires. Celui qui était rebuté par la simplicité négligée du langage évangélique ou apostolique, trouvait dans les paraphrases les mêmes pensées, les mêmes doctrines, exposées dans un langage plus pur, plus élégant, plus clair, plus abondant. Érasme croyait contribuer ainsi à la diffusion de la philosophie chrétienne.

Le Nouveau Testament était la partie des Écritures qui avait sa prédilection. Il avait moins de goût pour l'Ancien. Tout en reconnaissant que le même esprit avait inspiré l'un et l'autre, il redoutait l'influence du judaïsme au sein de la société chrétienne, et il craignait qu'une étude trop assidue de l'Ancien Testament ne contribuât à développer les tendances judaïques qui ne se montraient que trop dans les mœurs du temps. D'ailleurs, n'ayant de l'hébreu qu'une teinture très légère, il ne pouvait guère exercer sa critique sur le

texte. En conséquence, les travaux qu'il fit sur quelques parties de l'Ancien Testament ne devaient avoir et n'ont en effet qu'une portée morale. Il s'appliquèrent exclusivement aux Psaumes, qui se prêtaient mieux à cette destination.

Dès l'année 1515, il adressa un commentaire ou plutôt une explication du *premier Psaume* à son ami B. Rhenanus. Il l'avait composée à Saint-Omer, où il avait été obligé de s'arrêter quelques jours pour laisser reposer ses chevaux. Il voulait offrir à son compagnon d'études, comme présent d'amitié, *une fleur exquise cueillie dans les jardins verdoyants des Écritures*. Il déclare lui-même que dans ce travail il envisage de préférence le point de vue moral et en fait l'application aux mœurs du temps. Toutefois il ne néglige pas entièrement les questions de critique, lorsqu'elles se présentent. Il discute les opinions des anciens commentateurs et cherche à éclaircir certaines difficultés sur le titre et le rang de ce psaume. Il fit un travail analogue sur le *second*, probablement à la prière de l'évêque de Bâle. Un peu plus tard, il essaya même de paraphraser le *Psaume III*, sur les instances d'un théologien qui le pressait d'accomplir pour les Psaumes ce qu'il avait fait pour le Nouveau Testament. Il paraît s'y être décidé à contre-cœur. Il croyait que les Psaumes ne se prêtaient pas à la paraphrase. Aussi ne voulut-il faire cet essai que sur un psaume très court. L'explication d'un psaume soulevait une foule de difficultés sur le sens historique, allégorique et moral, sur l'ordre des pensées, le titre, la variété des sens. Ces difficultés avaient besoin d'être éclaircies dans un commentaire.

A l'explication du *Psaume IV*, il donna la forme d'un sermon. Il l'offrit à l'évêque de Lincoln qui, depuis un grand nombre d'années, l'engageait à commenter les Psaumes. Érasme s'était déjà trois fois appliqué à ce travail, essayant toutes les formes pour voir s'il pourrait réussir. « Mais, disait-il, je ne suis pas encore parvenu à me satisfaire suffisamment. » Trois ans plus tard, il adressa au même prélat

une exposition oratoire du *Psaume LXXXV*. En 1530, il donna l'explication du *Psaume XXXIII*. Ici encore le commentaire a la forme d'un sermon. Érasme y considère non-seulement ce psaume, mais tout l'Ancien Testament comme la figure du Christ et de l'Église. On retrouve les mêmes caractères dans l'explication du *Psaume XXII*, adressée au père d'Anne de Bolyen. Il en fait une triple application au Christ, au corps mystique du Christ, ou l'Église, enfin à la morale.

Vers la même époque, il dédia l'explication du *Psaume XXXVIII* à l'évêque d'Olmutz. Dans cette explication, où il s'écarte souvent des anciens commentateurs, on trouve de fréquentes allusions aux affaires du temps dont le plus grand fléau était les langues empoisonnées qui n'avaient jamais régné avec plus d'empire. Pour ce psaume, il était revenu à la forme du simple commentaire. On la retrouve aussi dans l'explication du *Psaume XIV*, qui roule sur la pureté du tabernacle ou de l'Église chrétienne. Ce commentaire fut offert à un receveur d'impôts de Popparde, sur le Rhin, Christophe Eschenveld, qui s'occupait beaucoup d'études sacrées.

A ces travaux, on peut encore ajouter la courte explication du *Psaume XXVIII*, qui est intercalée dans sa *Consultation sur la guerre des Turcs*, et le petit livre sur *l'Union de l'Église*, qui n'est en quelque sorte que l'explication du *Psaume LXXXIII*.

Ces commentaires, ces paraphrases, ces sermons, indépendamment de leur valeur critique et morale, de leurs explications ingénieuses ou solides, avaient pour effet de développer de plus en plus le goût de l'Écriture sainte, de donner l'exemple d'études approfondies sur les textes sacrés. Ils contribuaient à la restauration de la vraie théologie, comme l'entendait Érasme, et à l'expansion de la philosophie chrétienne.

III

Ses travaux sur les Pères de l'Église eurent plus d'éclat et plus d'influence. Ils sont de deux sortes. Il a donné des éditions d'un grand nombre d'entre eux; il a traduit en latin plusieurs ouvrages des Pères grecs. Saint Jérôme le premier fut l'objet de ses études et de son admiration. Dans sa jeunesse, il le mettait bien au-dessus de tous les docteurs.

Dès l'année 1499, il écrivait : « Depuis longtemps déjà mon âme désire avec une incroyable ardeur éclaircir par des commentaires les lettres de saint Jérôme, et je ne sais quel *Dieu* m'enflamme le cœur et me pousse à oser concevoir une entreprise si grande et que personne encore n'a tentée. La piété de cet homme qui, sans contredit, est le plus docte et le plus éloquent de tous les chrétiens, m'y engage. Ses écrits, dignes d'être lus par tous et appris par cœur, sont peu lus, moins admirés encore et très peu compris. O Dieu immortel! Scot, Albert et d'autres auteurs plus barbares retentiront dans toutes les écoles; et cet athlète incomparable, cet interprète, cette lumière de la religion, lui qui a mérité d'être célébré par-dessus tous, restera seul enseveli dans le silence! Ce qui me révolte le plus, c'est que je vois saint Jérôme négligé pour une raison qui aurait dû principalement l'empêcher de l'être. Il porte la peine de son éloquence qui a servi la religion. Beaucoup sont éloignés de lui par sa science si profonde qui aurait dû tout particulièrement le recommander. Peu admirent ce que très peu comprennent. Mais si un tel auteur est éclairé par des commentaires convenables, je prévois que la gloire de saint Jérôme, recevant en quelque sorte un nouveau jour, brillera du plus grand éclat. Il sera lu et appris par cœur dans les écoles, dans les cours publics, dans les temples.

« Certes, je n'ignore pas quel projet audacieux j'ai formé dans mon âme. D'abord quelle tâche que d'extirper des fautes qui pendant tant de siècles ont pris de profondes racines! Ensuite quelle connaissance de l'antiquité, des lettres grecques, de l'histoire! Et puis quel style, quelle éloquence pleine d'art! Il n'a pas seulement laissé bien loin derrière lui tous les chrétiens; mais il paraît rivaliser avec Cicéron lui-même. Pour moi, quand je compare le style de saint Jérôme à celui de cet orateur, il me semble que le prince même de l'éloquence latine laisse désirer je ne sais quoi, tant il y a dans notre auteur de variété, de force dans les pensées, de souplesse dans les raisonnements! Montrer cet art dans les écrits des hommes éloquents est un travail malaisé, mais en même temps très utile. Pourvu que saint Jérôme me soit propice lui-même, je me flatte de remplir cette mission de telle sorte que ceux qui admiraient déjà l'éloquence de ce docteur reconnaîtront avoir ignoré qu'il fut éloquent. Tout ce que les veilles, une étude assidue, une science ordinaire, un esprit assez clairvoyant pourront accomplir, sera fait avec zèle pour saint Jérôme. »

Douze ans après, Érasme n'avait pas encore exécuté son dessein; mais il conservait toujours pour ce père la même admiration. Il écrivait à son ami Ammonio : « Mon âme est si pleine d'ardeur pour corriger et éclaircir par des scolies les ouvrages de saint Jérôme, que je suis inspiré, ce me semble, par quelque esprit céleste. J'ai déjà presque tout conféré et corrigé à l'aide de nombreux et anciens manuscrits, et il m'en coûte un argent incroyable. » Ce long et laborieux enfantement ne se termina qu'en 1516 (1). Dans

(1) Érasme eut pour collaborateurs plusieurs savants et surtout les frères Amerbach. « Cette famille, disait-il, semble née pour ressusciter saint Jérôme. » Leur père les avait fait instruire dans les trois langues. Avec un chartreux appelé Grégoire, il avait commencé à préparer l'œuvre. Érasme, qui ne s'était réservé que les volumes des lettres, paraît ne pas s'être acquitté entièrement de cette tâche et en avoir laissé une partie à ses collaborateurs. — *V.* 1er vol., p. 120.

la lettre qu'il écrivit alors à Léon X, il parlait assez longuement de cette publication importante : « Je voyais parfaitement, disait-il, que saint Jérôme était non-seulement le premier des théologiens latins, mais presque le seul digne de ce nom; non point que je condamne les autres, mais tout illustres qu'ils sont, comparés à ce père, ils sont obscurcis par sa supériorité. Enfin il est comblé de dons si éminents que la Grèce elle-même si savante possède à peine quelque génie qui lui soit comparable... Quelle mémoire fidèle! Quelle heureuse réunion de toutes les qualités! Quelle connaissance parfaite des saintes Écritures! Mais par-dessus tout quel feu! quelle admirable inspiration d'un génie vraiment divin! Plus que tout autre, il charme par son éloquence, il instruit par sa science, il entraîne par sa sainteté... Et pourtant ce père, le plus digne d'être lu de tous, était si altéré, si défiguré, si souillé de fautes, qu'il ne pouvait être compris même des doctes. Je voyais que ce serait une très belle œuvre que de rendre au monde, par nos efforts, un docteur si éminent; mais j'apercevais tant de difficulté dans l'entreprise, qu'elle me semblait demander plusieurs Hercules. »

Cependant les exhortations des gens instruits, les instances de plusieurs évêques l'avaient décidé. Aiguillonné, encouragé, soutenu surtout par Caraffa, nonce en Angleterre, qui plus tard fut pape sous le nom de Paul IV, il avait repris son travail interrompu. Il avait corrigé les lettres de saint Jérôme, soit avec le secours d'anciens manuscrits, soit avec ses propres conjectures. Il avait rétabli le grec qui manquait entièrement ou avait été ajouté d'une manière fautive. Il avait fait de même pour l'hébreu, mais non sans aide. Comme saint Jérôme aimait singulièrement à étaler ses richesses d'érudition, insérant dans ses écrits tout ce qu'il trouvait de nouveau ou de peu connu dans les écrivains de toute langue, il avait placé des notes convenables dans tous les endroits qui pouvaient embarrasser le lecteur. En outre, il avait remis tout en ordre autant qu'il l'avait pu. Les traités apocryphes que

le hasard, l'avidité, l'ignorance des copistes ou la fourberie téméraire des imposteurs, avaient mêlés aux écrits authentiques de saint Jérôme, avaient été, non pas retranchés, mais relégués dans un tome séparé. « De cette manière, disait-il, un lecteur plus avide que délicat n'aura rien à désirer; mais on ne mettra plus de ridicules fadaises sous le nom d'un homme supérieur. Pour faire voir qu'il avait agi avec jugement, il avait ajouté des préfaces et des examens critiques où il apprenait au lecteur les motifs qui l'avaient guidé. Enfin on n'épargna ni argent ni peine pour rendre cette édition digne de saint Jérôme : « J'oserais affirmer, disait-il, que depuis vingt ans il n'est sorti d'aucune imprimerie une œuvre aussi soignée et aussi coûteuse. »

En 1524, il donna une nouvelle édition des *Lettres* dans lesquelles il corrigea de très nombreux passages. Les autres volumes suivirent. Il écrivait en 1526 : « Saint Jérôme tout entier a été achevé assez heureusement. » Cependant son édition souleva beaucoup de critiques; mais toute imparfaite qu'elle était, elle répandait le goût des études sacrées. L'autorité d'Érasme, si grande alors, inspirait le désir de connaître un docteur dont il faisait un si pompeux éloge. Grâce à lui, saint Jérôme trouva d'innombrables lecteurs. C'était son premier travail sur les Pères; ce fut celui qui eut le plus de retentissement.

Trois années après la première édition du *Saint-Jérôme*, il publia saint Cyprien. Parcourant le catalogue de l'abbaye de Gemblours, qui lui avait été communiqué, il avait découvert qu'il s'y trouvait deux manuscrits très anciens de saint Cyprien. Il désirait vivement donner au monde ce docteur; car parmi les latins il n'en voyait aucun qui approchât davantage de la vigueur apostolique. « On sent partout, disait-il, un vrai pasteur destiné au martyre; et nous, théologiens, nous laissons dans l'oubli de tels hommes pour mieux admirer les insipides sottises des modernes! » Il pria donc l'abbé de Gemblours de lui communiquer ces manuscrits. L'abbé

répondit affectueusement qu'il lui envoyait très volontiers tous les volumes de saint Cyprien trouvés dans la bibliothèque de l'abbaye, qu'il mettait à sa disposition tout ce qu'il pouvait y avoir, qu'il lui enverrait même la bibliothèque tout entière, s'il le voulait; car on ne pouvait rendre un plus grand service aux lettres sacrées, qu'en donnant des éditions correctes qui enflammeraient l'ardeur des esprits pour les saintes études, tandis que les textes altérés et inintelligibles détournaient de la lecture des auteurs sacrés.

Dans la lettre dédicatoire, Érasme fit un grand éloge de l'éloquence, du savoir, de la dignité pastorale et de la vigueur apostolique du docteur martyr. « Je ne puis nier, dit-il, qu'autrefois, parmi les écrivains orthodoxes, j'ai donné le premier rang à saint Jérôme. Mais depuis que j'ai considéré de plus près saint Cyprien, que jusque-là j'avais lu par morceaux détachés et avec peu d'attention, je ne sais lequel je dois préférer, tellement l'un et l'autre ont leurs qualités supérieures. Que si Démosthène est préféré justement à Cicéron, parce qu'il s'est approché davantage d'une diction vraie et naturelle, saint Cyprien l'emporte de beaucoup à ce titre sur saint Jérôme. » Il déplorait la perte de la plus grande partie de ses nombreux ouvrages. On avait mêlé à ses écrits beaucoup de choses qui ne lui appartenaient pas; mais plus heureux que saint Jérôme, on ne lui avait rien attribué qui ne fût l'œuvre d'hommes doctes et distingués. Aussi Érasme n'avait-il retranché aucun écrit de ce genre. Il avait même fait certaines additions d'après de très anciens manuscrits. Il avait corrigé beaucoup de fautes et séparé les ouvrages apocryphes. Il avait joint à son travail des notes brèves et peu nombreuses. Dom Prudent Maran, savant éditeur de saint Cyprien, parle ainsi de son œuvre : « Érasme, qui a rendu de si grands services à ceux qui aiment les lettres et les matières ecclésiastiques, a travaillé aussi sur saint Cyprien. Son édition est beaucoup plus ample que celles qui avaient précédé : ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il donna comme étant

vraiment de saint Cyprien, un livre qu'il avait découvert et qui a pour titre : *Du double martyre de Fortunat*, dans lequel il est parlé de Dioclétien et des Turcs (1). »

Il ne fut pas plus heureux au sujet du *Commentaire d'Arnobe sur les Psaumes*. Il attribua cet ouvrage au grand apologiste qui a écrit avec éloquence contre les païens. Mais tous les critiques ont rejeté cette opinion, trouvant qu'Érasme a trop loué ce commentaire, composé seulement après le concile de Chalcédoine. La simplicité plus que négligée du style, les incorrections manifestes et fréquentes ne purent l'empêcher de rapporter cet écrit à un auteur dont on vantait le style élégant. A ses yeux, c'était le même Arnobe qui avait écrit l'ouvrage contre les Gentils pour les gens instruits et le commentaire sur les Psaumes pour le peuple. Ne trouvait-on pas une différence analogue entre certains *Sermons* ou certaines *Conférences populaires* de saint Augustin et les *Traités sur la Trinité* ou la *Cité de Dieu?* Ce rapprochement était assez ingénieux. Érasme s'y laissa tromper d'autant plus facilement que, dans les premiers temps du christianisme, les Psaumes étaient chantés par tout le monde, ainsi qu'on peut le voir dans les *Confessions de saint Augustin*.

Presque en même temps, il avait consacré ses soins à un auteur plus digne de son admiration, en préparant une édition de saint Hilaire, cette *lumière incomparable des Gaules*. Dans la lettre dédicatoire, longue préface qui faisait connaître ce Père, ses luttes, ses opinions, ses ouvrages, son éloquence, son style, son habileté dans l'interprétation du Nouveau Testament, il déclarait que la publication de ses œuvres lui avait coûté plus de travail encore que le *Saint Jérôme*. « Tel est, dit-il, le caractère propre du langage de saint Hilaire, que, traitant des sujets clairs par eux-mêmes, il serait difficile à comprendre et facile à altérer. Quelle doit être la difficulté, lorsqu'il discute plutôt qu'il n'expose les sujets

(1) *V.* Burigny, t. I, p. 323.

les plus difficiles, ou même des sujets inexplicables! et pourtant la téméraire hardiesse des demi-savants ne s'est exercée sur aucun auteur plus que sur saint Hilaire, principalement sur les livres *de la Trinité et des Conciles.* » Le *Saint Hilaire* fut dédié à l'archevêque de Palerme, chancelier des Pays-Bas. Ce n'était pas seulement dans des vues intéressées qu'il faisait hommage de ces publications aux grands dignitaires de l'Église, il espérait leur assurer par là plus de faveur et d'autorité.

L'édition qu'il donna de saint Irénée, en 1526, a peu de valeur aux yeux de la critique ; mais elle avait le précieux mérite de mettre dans les mains du public un auteur qui n'avait pas été encore imprimé. La lettre dédicatoire qui rappelait la vie et les travaux de ce Père devait faire naître le désir de lire son ouvrage en cinq livres où il expose et réfute les *opinions monstrueuses* des anciens hérétiques. Aussi l'édition fut-elle épuisée promptement et il en parut bientôt une seconde. Mais bien qu'Érasme prétendît avoir corrigé le texte autant qu'il l'avait pu avec le secours de très anciens manuscrits, il le laissa fort défectueux. Il avait eu souvent recours à ses conjectures ; et lorsqu'elles lui paraissaient douteuses, il les avait seulement notées en marge. Il avait d'abord paru croire que saint Irénée avait écrit en latin : opinion repoussée par tous les critiques. Il professait un très grand respect pour ce Père ami de la concorde et de la paix dont son nom était comme le symbole. Il aimait en lui l'antique vigueur de l'esprit évangélique, son âme prête au martyre, son style grave, fort et mâle. Irénée touchait presque aux temps apostoliques. Enfant, il avait entendu en Asie saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Érasme se félicitait d'avoir retiré en quelque sorte du tombeau et de l'oubli ce glorieux défenseur de l'Église qui avait combattu les hérésies avec les seules armes des Écritures.

Après saint Irénée, il publia saint Ambroise avec une préface pleine d'intérêt. Il rappelait les principaux faits de sa

vie. Il caractérisait avec justesse la nature de son style et marquait son mérite propre. Saint Jérôme lui semblait plus habile dans les langues. Saint Hilaire avait un style plus savant. Saint Augustin était plus subtil pour dénouer les questions difficiles. D'autres avaient été supérieurs par des qualités différentes. Mais nul n'avait expliqué les Écritures avec plus de vérité que saint Ambroise. Nul n'avait évité avec plus de circonspection les doctrines suspectes. Nul ne s'était montré évêque chrétien comme lui. Nul n'avait eu un cœur aussi paternel, n'avait su joindre au même degré l'autorité la plus haute à la plus grande douceur. Érasme croyait, du reste, qu'il avait puisé la plus grande partie de ce qu'il avait écrit dans les Commentaires des Grecs et principalement dans Origène. Malgré ses efforts pour rétablir le texte de saint Ambroise dans son intégrité, son édition n'a pas obtenu les suffrages des critiques. Les bénédictins l'ont accusé d'avoir suivi ses conjectures beaucoup plus que les manuscrits.

Érasme termina ses grandes publications sur les Pères latins en donnant une édition de saint Augustin, regardée comme le chef-d'œuvre de l'imprimeur Froben. Dans sa jeunesse, il avait peu d'estime pour ce grand docteur. Il voyait en lui le père des subtilités scholastiques. Il lui reprochait même ses emprunts à la philosophie platonicienne. Il l'accusait d'avoir introduit dans la théologie l'abus de la dialectique. Dans un de ses écrits, il le déclarait bien inférieur aux Grecs pour l'interprétation des épîtres de saint Paul. Ailleurs il affirmait qu'une page d'Origène lui apprenait plus de philosophie chrétienne que dix pages de saint Augustin. Dans une lettre, il allait jusqu'à dire qu'on ne pouvait sans une très grande impudence le comparer à saint Jérôme pour l'intelligence des Écritures. Dans la préface du *Saint Hilaire*, il avançait que saint Augustin, en combattant les Pélagiens, avait donné au libre arbitre moins de place que ne lui en accordaient les principaux théologiens, qu'il n'avait pas reconnu l'autorité de la chaire romaine, enfin, qu'il avait laissé dans ses écrits,

même après ses *rétractations*, diverses choses que l'on ne pourrait maintenant soutenir sans être accusé d'hérésie.

Revenu à des idées plus justes, Érasme résolut de réparer ces écarts de langage en donnant tous ses soins à l'édition que Froben projetait depuis longtemps. Il avait d'abord reculé devant l'immensité de cette tâche : une œuvre si grande semblait réclamer la vigueur de la jeunesse, un homme vraiment d'airain ; son âge, sa mauvaise santé le détournaient de ce genre de travaux. Mais Froben, à force de prières, l'avait décidé à corriger quelques pages des *lettres*, afin de pouvoir montrer un échantillon de l'ouvrage à la prochaine foire de Francfort. Érasme avait promis, à condition qu'il ne lui demanderait rien de plus, mais voyant que Froben avait résolu de compléter le volume des *lettres* et qu'il n'avait près de lui personne qui pût, ou du moins qui voulût se charger de corriger le texte, la volonté opiniâtre de cet ami rare et la sainteté de l'entreprise avaient triomphé de sa répugnance obstinée. Il se chargea donc de ce volume tout entier, mais de ce volume seul, déclarant à diverses reprises que si Froben voulait continuer, il devait chercher un autre correcteur.

Cependant personne ne voulant prendre sur ses épaules une charge si lourde et l'imprimeur assurant qu'il était décidé, faute de mieux, à imprimer de nouveau saint Augustin tel qu'il était, Érasme se laissa mettre le bât sur le dos, en partie par égard pour un ami auquel il ne pouvait rien refuser, mais bien plus parce qu'il regardait comme un crime inexpiable de laisser paraître de nouveau sur le théâtre du monde un si grand docteur de l'Église avec tant de fautes grossières qui le défiguraient et qui seraient d'autant plus frappantes que l'élégance des caractères et la beauté des volumes attireraient les yeux de tous, comme une pourpre magnifique souillée de taches hideuses. Mais lorsque, entré dans une mer si vaste, il eut mis à la voile, il trouva bien plus de difficultés qu'il n'avait prévu. Plusieurs fois il perdit courage et voulut renoncer à l'entreprise. Le péril manifeste où

se trouvait sa santé l'y invitait ou plutôt l'y forçait. Il était effrayé de l'exemple de Froben qui venait de succomber à la tâche, quoiqu'il eût un corps vigoureux et fût digne de la vie la plus longue.

Mais ce qui, au premier abord, le détournait de ce travail, quand il y réfléchissait plus attentivement, était ce qui animait son ardeur. Il songeait que l'amitié des gens de bien ne devait pas finir à la mort. Tout le poids d'une affaire si difficile retombait sur les fils de son ami. Il fallait d'autant moins leur manquer, qu'ils se trouvaient privés d'un tel père. Dès lors, fermement résolu à mourir dans l'accomplissement d'une œuvre si sainte plutôt que de ne pas achever ce qui était commencé, il avait surmonté tous les ennuis. Plus il avait avancé, plus l'habitude lui avait rendu ce travail léger. « Sans doute, disait-il, Augustin, du haut du ciel, favorisait notre entreprise. » Enfin le port apparut au loin ; et grâce au secours d'en haut, ils l'atteignirent.

Mais que d'obstacles il avait fallu vaincre ! Saint Augustin n'avait été imprimé que fort tard. L'énormité de la dépense effrayait les imprimeurs. Le premier de tous, Jean Amerbach, assez bien partagé du côté de la fortune, mais mieux partagé encore du côté des qualités de l'âme, avait donné une édition complète de ce Père. Il y avait apporté tout le soin, toute la vigilance possible dans un temps encore un peu barbare. Érasme trouva cependant une quantité prodigieuse de fautes dans un texte dont le public ne se plaignait pas. « En effet, dit-il, saint Augustin a son style propre, ingénieux, enveloppant beaucoup de choses dans de fort longues périodes qui demandent un lecteur familiarisé avec sa manière, pénétrant, attentif, doué de beaucoup de mémoire, capable de supporter le travail et l'ennui, et de tels lecteurs sont assez rares. Bien qu'il étale avec plus de réserve que saint Jérôme la connaissance des auteurs profanes, il y fait pourtant de fréquentes allusions. De là beaucoup de changements opérés dans le texte par l'inattention, l'ignorance ou même le caprice sacri-

lége des copistes. » Souvent aussi d'étranges interpolations l'avaient défiguré. Enfin un assez grand nombre d'écrits étaient faussement attribués à saint Augustin. Les uns ne manquaient pas de science, d'autres étaient à peine supportables, plusieurs étaient pleins d'ignorance; mais, aux yeux d'Érasme, aucun de ces ouvrages supposés ne l'emportait en sottise et en impudence sur les *Sermons aux ermites*, où l'on ne trouvait rien de saint Augustin, ni les mots, ni les pensées, ni l'âme. On avait ajouté des notes critiques pour indiquer ce qui était faux, ou douteux, ou altéré par un mélange bizarre. Les matières avaient été rangées par ordre. La *Cité de Dieu* avait été revue et annotée avec soin et science par l'espagnol Vivès, qui l'avait publiée à part antérieurement.

Érasme ne se flattait pas d'avoir ôté dans cette édition toutes les fautes. Quelquefois les anciens manuscrits avaient fait défaut; quelquefois aussi le sommeil avait pu le surprendre au milieu d'une œuvre si longue. Dans la lettre dédicatoire, il parle avec le plus grand respect de saint Augustin; il l'appelle *incomparable docteur* et *invincible défenseur* de l'Église. « Dans Athanase, dit-il, nous admirons la netteté grave et exacte de l'enseignement; dans Basile, outre la finesse, nous aimons la suavité d'une éloquence pieuse et douce. Dans Chrysostome, nous nous attachons à l'abondance du style qui coule de source; dans Cyprien, nous vénérons une force inspirée, digne du martyre; dans Hilaire, une éloquence grande comme la matière qu'il traite et pour ainsi dire une pompe tragique; dans Ambroise, certains traits doux et pénétrants avec une réserve digne d'un évêque. Nous louons à bon droit dans saint Jérôme la science si riche des Écritures. Nous reconnaissons dans saint Grégoire une sainteté pure et que n'altère aucun fard... mais je ne pense pas que le Saint-Esprit ait répandu tous ses dons et toutes ses richesses sur aucun docteur avec une libéralité plus grande que sur saint Augustin, comme s'il avait voulu tracer dans un seul tableau le modèle vivant de toutes les vertus d'un

évêque. » Érasme proclame surtout sa supériorité dans le genre didactique. « Aucun Grec, aucun Latin, dit-il, ne saurait lui être comparé. Dans ses discussions avec les hérétiques, il montrait une douceur, une insistance pressante, qui en guérirent plusieurs et triomphèrent de tous. » De tels éloges rachetaient les paroles indiscrètes qui lui étaient échappées en d'autres temps, au grand scandale des théologiens et des hommes pieux.

Après tant de travaux et d'éditions, Érasme, toujours infatigable dans son zèle pour le progrès des études, publia saint Chrysostome traduit en latin. Cette édition était remarquable par la grandeur du format et la beauté des caractères. Quant aux traductions, les unes furent revues par les auteurs encore vivants; des hommes instruits, avec le secours des textes originaux, corrigèrent les anciennes dont les auteurs ne savaient pas suffisamment le grec. Pour les six livres du *Sacerdoce* et le *Babylas*, on donna la traduction élégante de Germain de Brie. Enfin l'édition nouvelle fut augmentée de nombreux ouvrages qui n'avaient pas encore été imprimés, tels que les *Commentaires sur la première épître aux Corinthiens*, que François Arétin avait traduits jusqu'à la vingtième homélie. Simon Grinœus compléta ce travail. Érasme traduisit lui-même les *Commentaires sur la seconde épître aux Corinthiens* jusqu'à la huitième homélie. Il n'alla pas plus loin, ayant cru, d'après le style, que l'ouvrage n'était pas de Chrysostome. Déjà précédemment il avait publié une partie du commentaire sur les *Actes des Apôtres*. Il ajouta deux nouvelles homélies; mais là encore, le même motif l'empêcha de continuer.

Après la lettre dédicatoire, il plaça une vie du saint docteur composée d'après les anciens documents. Le monde savant était alors dans l'attente du *Chrysostome grec* qui était annoncé comme devant paraître à Vérone, sous les auspices de l'évêque Mathieu Gilberti, dataire du pape Clément VII. Stimulé par cet exemple, Érasme détermina Jérôme Froben

et son associé Nicolas Episcopius à imprimer saint Basile dans le texte original. C'était celui de tous les Pères grecs qui lui plaisait le plus. Il reprochait à saint Chrysostome je ne sais quelle redondance un peu fastidieuse, à saint Grégoire de Nazianze une certaine finesse affectée et roulant en grande partie sur les mots. Dans saint Basile, rien ne le choquait. Il l'appelle un Démosthène chrétien et un orateur céleste. Il rapportait le mot de Philostorgue, disant qu'Athanase, tout grand qu'il était, comparé à l'évêque de Césarée, paraissait un enfant. Dans sa lettre dédicatoire, après un magnifique éloge du grand docteur dont l'éloquence lui semblait supérieure, non-seulement à celle de tous les autres Pères, mais même à celle de tous les Grecs et de tous les Latins, il s'étendait sur l'imperfection des traductions latines qui ne donnaient qu'une ombre de son génie vraiment divin. « Il y a, disait-il, autant de différence entre saint Basile traduit et saint Basile parlant sa propre langue, qu'entre le chant d'un rossignol et le croassement d'un corbeau. » A cette édition manquaient les livres *contre Eunomius*.

Pour la restauration des études, Érasme roulait dans son esprit un double projet dont il attendait les fruits les plus abondants, si le succès dédommageait les imprimeurs de leur peine et de leur dépense. Il s'agissait de les engager à consacrer chaque année une presse à l'impression des auteurs grecs; en second lieu, de faire corriger par des hommes habiles les anciennes traductions des Pères, comme on l'avait essayé pour les *Vies* de Plutarque. On a vu ailleurs qu'il était occupé à revoir Origène, quand il mourut. Ainsi fut close la longue liste des éditions dont il enrichit le monde chrétien. Elles ont donné lieu à beaucoup de critiques. Mais il ne faut pas mettre en oubli les difficultés inhérentes à l'époque, l'insuffisance des manuscrits, les occupations multipliées qui partageaient l'activité merveilleuse d'Érasme. On doit au moins reconnaître que ces éditions, malgré leurs défauts, propagèrent le goût des études sacrées et frayèrent la route à ceux qui,

plus tard firent mieux. Les lettres dédicatoires, véritables préfaces, écrites dans un style lumineux, facile, populaire et d'une façon très attachante, répandirent beaucoup d'idées nouvelles sur les Pères de l'Église. Elles firent connaître leur vie, leur caractère, la nature de leur éloquence et de leur génie. Elles excitèrent chez tous le désir de lire les écrits des grands hommes dont Érasme leur donnait une si haute idée.

Ses traductions latines contribuèrent aussi à la restauration des saintes études. Ses premiers essais dataient de loin. Dès l'année 1513, il avait commencé à traduire le *Commentaire* de saint Basile sur *Isaïe*. L'ouvrage d'abord lui plaisait beaucoup. Mais bientôt il changea d'avis et s'imagina sans raisons suffisantes que ce commentaire n'était pas de saint Basile. Il conserva cependant cette ébauche et la publia dans la suite. A part ce court fragment, ses travaux en ce genre appartiennent à la dernière partie de sa vie. En 1527, il dédia la traduction de plusieurs discours de saint Chrysostome à Jean III, roi de Portugal, qui, à l'exemple de son père Emmanuel, se faisait gloire de protéger toutes les nobles études. C'étaient cinq *Sermons contre les Juifs*, qui passaient pour être le premier de tous ses ouvrages et qu'il avait composés étant encore lecteur à Antioche; quatre *Sermons sur Lazare;* cinq homélies sur la vision d'Isaïe et sur le roi Ozias; un sermon sur l'*Éloge de Philogonius* et sur la manière de *recevoir dignement l'Eucharistie*. Érasme avait trouvé ces discours dans un manuscrit très ancien qu'on lui avait envoyé de Venise. Ils n'avaient pas été encore traduits, quoique fort dignes de l'être; car on y reconnaissait au plus haut degré cette *bouche d'or*, cette éloquence aussi douce que le miel.

Ils étaient moins travaillés que les *Livres sur le sacerdoce* que l'auteur écrivit, étant déjà diacre, et qui sont regardés par les Grecs comme son chef-d'œuvre oratoire. Ce sont les seuls que saint Jérôme déclare avoir lus comme étant les plus célèbres.

« Ceux-ci, dit Érasme, avaient été composés pour le docte Basile ; ceux-là pour le peuple. » Il espérait donner bientôt la traduction d'autres écrits de saint Chrysostome qu'il avait en sa possession, lorsque ses occupations multipliées le lui permettraient. En effet, le 29 juillet de la même année, il adressa au cardinal de Lorraine l'*Explication de l'épître aux Galates*, traduite pour la première fois en latin. Nulle part l'apôtre ne montrait mieux la sollicitude et l'ardeur de sa charité. Il avait trouvé dans saint Chrysostome un interprète lumineux et zélé dont les entrailles toutes paternelles ne respiraient que pour son peuple. A cette traduction étaient jointes deux homélies sur l'*Épître aux habitants de Philippes*.

Quelque temps après, Érasme donna la traduction de deux discours *sur la Prière*. Il avait composé lui-même un petit livre *sur la manière* de prier. Mais après avoir lu les deux discours, il aurait voulu détruire son œuvre, s'il l'avait pu. Toutefois il était porté à croire que le second était, non de Chrysostome, mais d'un homme instruit qui avait voulu rivaliser avec lui pour s'exercer. En 1533, il publia la traduction de huit homélies qui n'avaient été encore ni traduites ni imprimées. C'étaient des entretiens qui s'adressaient au peuple et qui roulaient sur le devoir de réprimer ses passions. Il avait voulu en ajouter quelques autres ; mais il avait cru s'apercevoir qu'elles étaient altérées ou faussement attribuées à Chrysostome.

Il traduisit aussi quelques ouvrages de saint Athanase. Toujours en quête de manuscrits, il en trouva un qui contenait plusieurs écrits de ce Père. Il fut ravi de la découverte, persuadé qu'il était désirable pour la religion qu'aucun ouvrage de cet éloquent défenseur de l'Église ne fût perdu. Jusque-là on possédait seulement quelques-uns de ses écrits en petit nombre, traduits tant bien que mal. Quant aux *Commentaires sur toutes les épîtres de saint Paul*, faussement attribués à saint Athanase, ils portaient le nom de Théophylacte, archevêque des Bulgares ; et d'ailleurs le style différait beaucoup de celui d'Athanase. De plus ces commentaires citaient fréquemment saint Chrysostome et saint Basile, postérieurs à saint Athanase de quarante ans environ. L'auteur reproduisait souvent, presque mot pour mot, plusieurs lignes de suite empruntées à Chrysostome, sans toutefois le nommer, tant il avait puisé dans ce père. « Ce Théophylacte, dit Érasme, inconnu à saint Jérôme, à Gennadius, à ceux d'après lesquels a été faite l'*Historia tripartita*, paraît avoir rempli chez les Grecs le même rôle que chez les Latins Remigius Claudianus, rédigeant en abrégé ce qui avait été exposé par d'autres plus longuement... »

Écrasé de travaux divers, il publia seulement une petite partie des ouvrages que renfermait son manuscrit. Il fut même obligé de dicter le plus souvent ces traductions dans les heures d'après-midi, tout en reconnaissant qu'il y avait une grande différence entre écrire soi-même et dicter à un secrétaire. Indépendamment de la difficulté qu'il avait rencontrée pour déchiffrer la mauvaise écriture du copiste, il avait découvert de temps en temps des titres menteurs qui attribuaient à saint Athanase ce qui pouvait à peine paraître l'œuvre d'un homme ayant son bon sens. Il perdit ainsi beaucoup de temps et de peine. Il donna pourtant quelques fragments de cette espèce, rien que pour montrer l'audace impie des copistes grecs, égale à celle des copistes latins qui avaient supposé, *tronqué*, *mutilé*, *ajouté tant de choses dans les commentaires des écrivains orthodoxes*. « Athanase, dit-il, possède la qualité principale d'un évêque, le don d'enseigner. Il est merveilleusement clair, sobre, exact. En un mot, il n'a ni la dureté de Tertullien, ni l'ostentation de saint Jérôme, ni le style pénible de saint Hilaire, ni la diffusion de saint Augustin et de saint Chrysostome, ni le nombre d'Isocrate, ni l'arrangement de Lisias, que l'on retrouve en Grégoire de Nazianze ; mais il est tout entier à exposer son sujet. »

C'était par saint Basile qu'Érasme avait commencé ses traductions des auteurs sacrés. Après un long intervalle, vers la

fin de sa vie, il traduisit le *Livre du Saint-Esprit à Amphiloque*. Le sujet avait de l'à-propos. « Car, dit-il, l'erreur détestable des Ariens sur le fils qui n'est pas Dieu et sur le Saint-Esprit qui n'est que le serviteur d'une substance créée, se renouvelle au milieu des dissensions impétueuses qui battent le vaisseau de l'Église. » Pressentant cette tendance de certaines gens à retrancher de la divinité le Fils et le Saint-Esprit, Érasme avait saisi avec d'autant plus d'empressement l'occasion de traduire et de publier l'ouvrage d'un auteur si estimé sur ce sujet, ouvrage fort loué par Grégoire de Nazianze et qui n'avait pas été encore traduit en latin. Mais il crut que ce livre avait été interpolé, comme ceux de tous les écrivains les plus célèbres. Cette traduction fut faite à la hâte et d'un seul trait. Aussi a-t-on repris plusieurs inexactitudes. Casaubon a réfuté son opinion sur la prétendue interpolation de l'ouvrage. Tillemont et les meilleures critiques ne l'ont pas suivie non plus. Érasme traduisit encore deux homélies de saint Basile sur l'*Eloge du jeûne*. Elles avaient été déjà traduites par Raphaël de Volaterra; mais il entreprit ce travail précisément pour montrer combien il était dangereux de se fier à la version du premier venu, et combien il valait mieux puiser aux sources. La seconde homélie ne lui paraissait pas être de saint Basile. C'était plutôt, suivant lui, l'œuvre de quelque étudiant s'exerçant à rivaliser avec la première. Ici encore Érasme a été réfuté par Tillemont.

A toutes ces traductions des Pères, nous devons ajouter celle d'un fragment d'Origène sur l'évangile de saint Mathieu. Au milieu du vaste naufrage qui avait englouti les nombreux ouvrages de ce docteur, il semblait puéril de regretter un seul fragment. « C'est, disait-il, comme si dans le naufrage d'un navire, on regrettait un manteau perdu. Toutefois nulle perte n'est plus regrettable que celle de ses écrits sur le Nouveau Testament. Sur ce terrain la connaissance de l'hébreu était moins nécessaire, et il n'était pas besoin de recourir si souvent à des allégories douteuses pour

expliquer des choses obscures. Origène est toujours plein de chaleur; mais il ne l'est jamais plus que lorsqu'il s'agit des paroles et des actes du Christ, et, parmi les évangélistes, *aucun n'a mieux embrassé toute la vie et toute la doctrine du Rédempteur que saint Mathieu.* »

Le commentaire d'Origène sur cet évangile appartient à la classe de ses écrits appelés *tomes*, quoi qu'il ait été partagé sans raison en homélies. Les titres du manuscrit grec annonçaient qu'il y avait dix *tomes* dans les commentaires mutilés des Latins. Érasme, d'après ce manuscrit, ajouta le onzième et une partie du douzième qu'il traduisit, regrettant de ne pouvoir rendre au monde l'ouvrage entier. Il remonte même, dans sa traduction, une ou deux pages plus haut que l'endroit où s'arrêtait le fragment des Latins, pour montrer que ce qu'il donnait appartenait réellement à l'ouvrage d'Origène, et en même temps pour faire voir combien le traducteur latin avait pris de licence. Il fit précéder ce fragment d'une étude intéressante sur la vie, la doctrine, les ouvrages, la méthode d'enseignement et le style de ce docteur dont il exaltait la supériorité. Il se livrait à des considérations savantes et critiques sur chacun des ouvrages qui lui sont attribués.

IV

Tels furent les travaux par lesquels Érasme s'efforça de provoquer et de seconder la renaissance de l'ancienne théologie et l'étude des Pères de l'Église. Grâce à l'éclat de son nom que ses *Adages* avaient rendu populaire parmi les gens instruits et qui déjà remplissait l'Europe, grâce à son style clair, facile, attrayant, qui faisait contraste avec les formes pesantes et barbares de la Scholastique, grâce encore à je ne sais quel souffle mystérieux qui, à la fin du moyen âge, pous-

sait les âmes à des aspirations inconnues, les idées nouvelles dont Érasme était le promoteur triomphèrent au-delà de ses espérances, au-delà de ses désirs, et aboutirent à des excès d'innovation que le chef de la Renaissance ne voulut pas suivre, qu'il s'efforça même de modérer. Il avait attaqué sérieusement la Scholastique au nom des *bonnes* lettres, au nom de la culture de l'esprit et de la pureté du langage, comme au nom de la raison et de la doctrine chrétienne, rappelant la religion à ses sources, condamnant l'intrusion abusive de la philosophie et en particulier de la philosophie d'Aristote dans la théologie du christianisme. Aux solides raisons, il avait ajouté le sarcasme avec une liberté licencieuse qui pouvait sembler sacrilége et qu'il regretta lui-même plus tard. Ses lettres, pleines d'un badinage moqueur, même avant d'être publiées, passaient de main en main. On en faisait des copies qui se répandaient au loin.

Dès le temps où il étudiait à Paris la théologie scholastique, il écrivait à un jeune Anglais une lettre fort irrévérencieuse pour la Sorbonne. « Nous sommes, disait-il, tellement plongés dans les songes de Scot, que la voix de Stentor pourrait à peine nous réveiller : j'ai éprouvé comme une sorte de sommeil théologique, semblable à celui d'Épiménide. On dit que la peau de cet homme fut trouvée, longtemps après sa mort, marquée de caractères d'écriture et qu'elle est encore de nos jours conservée à Paris dans le temple sacré de la théologie scholastique, la Sorbonne, et qu'elle est aussi précieuse que les livres sibyllins le furent chez les Romains; car on lui demande, dit-on, des oracles, dès que l'on manque de syllogismes. Retiré dans une profonde caverne, à force de méditer sur les *instances*, les *quiddités*, les *formalités*, Épiménide s'endormit, et ce sommeil dura quarante-sept ans; trop heureux encore de s'éveiller... Pendant tant d'années, que peut-il avoir rêvé, sinon ces subtilités raffinées dont se targuent aujourd'hui les scotistes? Épiménide a revu le jour avec Scot. » Il ajoutait en finissant : « Au reste, je n'attaque

pas la théologie elle-même, que j'ai toujours honorée particulièrement; mais j'aime à rire de ces *théologastres* du temps, au cerveau plein de fatuité, à la langue barbare, à la science épineuse, au langage violent, au cœur noir. »

Dans cette lettre s'annonçait déjà l'auteur de l'*Éloge de la Folie*. Ce pamphlet, d'autant plus piquant et plus redoutable qu'il n'avait rien d'amer, était avant tout la satire de la Scholastique. Écoutez plutôt; c'est la Folie qui parle : « Il m'a pris envie de jouer un moment devant vous le rôle d'un sophiste, non de la race de ceux qui maintenant inculquent aux enfants certaines frivolités et leur enseignent une opiniâtreté plus que féminine pour la dispute. Mais j'imiterai ces anciens qui, pour éviter le nom diffamé de sages, préférèrent se laisser appeler sophistes. » Ailleurs, parlant des dialecticiens, elle a en vue ceux du moyen âge. « Ajoutons encore les dialecticiens et les sophistes, race d'hommes plus loquace qu'aucun bassin de Dodone, au point qu'un seul d'entre eux pourrait lutter de bavardage avec vingt femmes d'élite. Ils seraient cependant plus heureux, s'ils étaient seulement grands parleurs, et non pas disputeurs bataillant avec opiniâtreté pour un rien et, à force de disputer sans mesure, perdant le plus souvent la vérité. »

Enfin la Folie nomme les théologiens par leur nom : « Peut-être vaudrait-il mieux passer les théologiens sous silence, sans remuer ce marais pestilentiel, sans toucher à cette herbe de mauvaise odeur, car c'est une race d'hommes singulièrement sourcilleuse et irritable, de peur qu'ils ne m'attaquent en masse avec un millier de syllogismes et ne me forcent à me rétracter, prêts, si je refuse, à me proclamer hérétique... Heureux dans leur amour-propre, ils regardent de haut les autres mortels comme des animaux rampant à terre. Ils ont presque pitié d'eux, entourés qu'ils sont d'une armée innombrable de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions explicites et implicites, possédant une telle abondance d'échappatoires que les chaînes

même de Vulcain auraient beau les lier, elles ne pourraient les empêcher d'échapper, grâce à leurs distinctions qui coupent tous les nœuds aussi facilement que la hache la plus tranchante. Ils sont si riches de locutions nouvellement inventées et de mots monstrueux !... »

Puis, avec une verve moqueuse, la Folie passe rapidement en revue les questions frivoles, inutiles, indiscrètes ou indécentes que la Scholastique soulevait sans mesure au sujet des mystères de la religion et qu'elle prétendait résoudre. Elle rappelle ses recherches plus subtiles encore sur les *instances*, les *notions*, les *relations*, les *formalités*, les *quiddités*, les *eccéités*, toutes choses si menues qu'elles sont imperceptibles aux yeux et ne peuvent être saisies que par un Lyncée capable de voir au milieu des plus profondes ténèbres ce qui n'est pas. Elle signale ses opinions étranges auprès desquelles les paradoxes des stoïciens paraissent communs et rebattus. « Et encore, dit-elle, ces subtilités si subtiles le deviennent davantage, grâce aux dédales des Scholastiques. On se tirerait plus aisément des détours d'un labyrinthe que des replis inextricables des *réaux* et des *nominaux*, des *thomistes* et des *albertistes*, des disciples d'Occam et de Scot... En toutes ces subtilités, il y a tant de science, tant de difficulté que, selon moi, les Apôtres auraient besoin d'un autre esprit, s'ils étaient forcés de se mesurer sur ces matières avec cette nouvelle espèce de théologiens... En fait de définitions, de distinctions, de divisions, d'argumentations, ceux-ci leur sont bien supérieurs. Toutes ces questions que saint Paul condamne n'étaient que recherches grossières, que discussions rustiques, auprès de ces subtilités plus que stoïciennes de ceux qui se font impérieusement appeler nos *maîtres*.

« Ne condamnant pas ce qui est écrit par les Apôtres, mais l'interprétant favorablement, ils traitent moins bien les Pères et rejettent hardiment leurs opinions. Et pourtant les Apôtres réfutèrent les philosophes païens et les Juifs, gens très obstinés, mais par leur vie et leurs miracles plus que par leurs syllogismes. »

La Folie propose ironiquement d'envoyer contre les Turcs, non pas d'épais bataillons de soldats, mais ces scotistes si criards, ces thomistes si entêtés, ces albertistes invincibles avec toute la troupe des sophistes. « Quelle lutte plaisante, dit-elle, quelle victoire inouïe l'on verrait! Qui donc serait assez froid pour ne pas s'enflammer à leurs arguments pointilleux? Qui serait assez endormi pour ne pas être réveillé par leurs traits pénétrants? Qui aurait l'œil assez perçant pour ne pas être aveuglé par leurs ténèbres? »

Elle remarque cependant qu'il y a des théologiens qui, nourris d'une instruction meilleure, n'éprouvent que du dégoût pour ces arguties frivoles. Il en est même qui regardent comme un sacrilége, comme une impiété, de parler si légèrement sur des objets si mystérieux et qui doivent être adorés plutôt qu'expliqués, de recourir aux subtilités profanes des païens, de définir avec tant d'arrogance et de souiller la majesté de la théologie divine par des pensées et un langage si futiles et si bas. Mais ces scholastiques s'applaudissent eux-mêmes. Absorbés par ces sottises qui les enchantent, ils n'ont pas le temps de lire l'Evangile et les épîtres de saint Paul. Occupés de bagatelles dans leurs écoles, ils se regardent comme les colonnes de l'Église, comme des Atlas qui soutiennent le monde chrétien avec leurs syllogismes. Ils façonnent et refaçonnent, selon leur caprice, les textes sacrés qui sont dans leurs mains comme la cire, présentent leurs conclusions approuvées par quelques-uns d'entre eux, comme des règles plus inviolables que les décrets des pontifes, se font les censeurs de l'univers et forcent à se rétracter quiconque s'écarte un tant soit peu de leurs conclusions ou de leurs formules. « Ne vous étonnez pas, dit-elle, si vous voyez leur tête si soigneusement enveloppée de bandelettes dans les discussions publiques; sans cela elle éclaterait. Quelquefois aussi, je ne puis m'empêcher de rire quand je les vois ne

se croire vraiment chrétiens que s'ils parlent le langage le plus barbare et le plus incorrect, car ils prétendent qu'il est contraire à la dignité des lettres sacrées de les forcer d'obéir aux lois des grammairiens : étrange majesté vraiment pour des théologiens, que d'avoir seuls le droit de parler d'une manière fautive; ce qui leur est commun avec les savetiers! »

A la fin de son discours, avec une audace qui touche au blasphème, la Folie prétend fonder son propre éloge sur les témoignages des Écritures. Ce ne sont pas les Muses de l'Hélicon qu'elle invoque de nouveau; elle ne veut pas leur imposer un si long voyage. D'ailleurs ce n'est pas leur place; elle va faire de la théologie. « Maintenant que je pénètre dans cette route épineuse, dit-elle, puisse l'âme de Scot, plus hérissée d'épines qu'un porc-épic ou qu'un hérisson quelconque, abandonner un moment sa chère Sorbonne pour entrer dans mon cœur! Libre à elle ensuite de retourner où elle voudra, même à la voirie.» — « Vraiment, continue-t-elle, il ne doit pas sembler étonnant que je sache tant de théologie... Il y a si longtemps que je suis lié par les relations les plus étroites avec les théologiens, je puis bien avoir retenu quelque chose. »

Enfin, pour montrer l'entêtement opiniâtre des Scholastiques, elle ajoute : « Certains Grecs s'efforcent par leurs accusations d'offusquer la vue perçante de tant de théologiens de notre temps; et le premier ou tout au moins le second de ce troupeau est mon cher Érasme, que je nomme souvent par honneur. Mais moi, je suis ces grands, ces lourds, ces épais théologiens, pleinement approuvés de la foule et avec lesquels une grande partie des hommes instruits aimeraient mieux se tromper que d'avoir raison avec ceux qui sont maîtres dans les trois langues. »

On a dit plus haut quel succès eut l'*Éloge de la Folie*. L'auteur avait mis sept jours à le composer. Une copie fautive et même tronquée ayant été apportée en France, il fut imprimé

à Paris. En peu de mois on en donna plus de sept éditions. Érasme s'étonnait d'une telle vogue. « Je ne comprenais pas moi-même, dit-il, ce qui pouvait plaire dans un tel écrit. » Morus, qui plus tard devait sceller de son sang sa foi catholique, accepta la dédicace de ce petit livre qui, sous une forme légère, montrait un esprit si libre, pour ne pas dire plus. « Cet ouvrage, tel quel, disait Érasme, plaît à tous les hommes instruits de l'univers. Il plaît aux évêques, aux archevêques, aux rois, aux cardinaux, au pape Léon lui-même, qui l'a lu tout entier d'un bout à l'autre et a loué l'esprit de l'auteur. » — « Le souverain pontife, dit-il ailleurs, a tout lu et a ri. Il a seulement ajouté : « Je me réjouis que notre ami Érasme soit aussi dans la Folie. » Dans la seconde *apologie* contre Stunica, il déclare que vingt mille exemplaires de cet écrit ont été imprimés, que beaucoup d'évêques, de princes, de moines, lui ont rendu grâces pour ce petit livre qui, aux yeux de quelques-uns, avait été *dicté par la bouche du Diable*.

L'anglais Watson, se trouvant en Italie, lui écrivait en 1515 : « On ne saurait croire avec quelle avidité on recherche votre *Folie*, que l'on regarde comme la suprême sagesse. » Barland, professeur de langue latine à Louvain, s'exprimait ainsi dans une lettre où il donnait à son frère le catalogue des écrits d'Érasme : « Ce petit ouvrage lui a mérité beaucoup de véritable gloire. On y trouve un art merveilleux, une grande liberté, un peu trop même de causticité et de sel. Cette liberté avait offensé au commencement certains hommes qui ne voulaient pas que leur folie fût censurée par la *Folie*. Mais assurément tous les gens instruits et honnêtes ont été charmés de la science très enjouée et du docte jugement qui règnent dans ce petit livre. » S'il faut s'en rapporter à Vivès, les théologiens de la Sorbonne elle-même ne paraissaient pas s'offenser de ce badinage si hardi. « J'ai dîné souvent avec eux, écrivait-il; à table, dès le troisième mot, on parlait d'Érasme et longuement; on en parlait beaucoup

encore après dîner... Je vous dirais tout, si vous souffriez la louange dans une lettre qui vous est adressée. Il faudra donc, malgré moi, taire ce qu'ils disaient de saint Jérôme, rendu à lui-même par vos soins, du Nouveau Testament rétabli dans son intégrité, travail bien plus utile à la piété chrétienne que toutes les disputes des écoles depuis mille ans. Combien ils admirent les *Paraphrases*, c'est-à-dire saint Paul énonçant avec plus de clarté ses pensées divines ! »

Cependant quelques théologiens et quelques moines protestèrent contre le sentiment général. Un jeune théologien de Louvain, qui donnait beaucoup d'espérance, mais qui fut enlevé par une mort prématurée, écrivit le premier contre l'*Éloge de la Folie*. Il condamnait ce badinage comme indigne d'un théologien, comme manquant de mesure et de décence. Érasme blessé répondit pourtant avec beaucoup de modération et de politesse. « A parler franchement, disait-il, je suis presque fâché d'avoir publié la *Folie*. Ce petit livre m'a valu quelque gloire ou, si vous aimez mieux, quelque renommée; mais la gloire que les animosités accompagnent n'a point d'attrait pour moi. Dans tous mes écrits, je ne me propose que d'être utile. Dans l'*Éloge de la Folie*, j'ai voulu essayer de guérir les folles opinions qui, dans tous les états, corrompent l'esprit et les mœurs du vulgaire. Mon badinage peut être frivole, mais il n'a rien d'obscène ni de trop caustique... Pourquoi les grands, pourquoi les évêques, aussi peu ménagés que les théologiens et les moines, n'ont-ils pas été blessés ? »

Bientôt l'ouvrage fut traduit dans la plupart des langues vulgaires. Un gentilhomme de la Flandre, George Halluin, seigneur de Comines, en publia une traduction française en 1517, avec des additions, des retranchechements et des inexactitudes de tout genre. Cette satire, mise ainsi à la portée de tous, exaspéra les théologiens et les moines. Ils crièrent à l'impiété, au scandale, déclarant partout en public et en particulier que c'était l'ouvrage le plus

dangereux pour la religion. Plus tard, le prince de Carpi le comparait à ceux de Porphyre et de Julien. Érasme lui-même reconnut qu'il avait poussé le badinage trop loin. Dans sa *réponse* au prince de Carpi, il convient qu'il a eu tort d'introduire Jésus-Christ dans l'*Eloge de la Folie*, et qu'il aurait dû faire un usage plus sérieux de l'Écriture.

Sous une forme bien différente, la *Méthode de la vraie théologie* n'attaquait pas moins la Scholastique. Elle énonçait des idées hardies qui devaient plaire aux hommes animés de l'esprit nouveau. Jean Faber, vicaire de Constance, plus tard évêque de Vienne, à qui Rhenanus, sans l'aveu d'Érasme, avait dédié la première édition de ce petit livre, remercia l'auteur par une lettre qui témoignait en termes expressifs du sentiment général en Allemagne. « Nous vous souhaitons, disait-il, une excellente santé, afin que vous enrichissiez notre pauvreté par de nouveaux enfants de votre génie. Car toutes vos productions sont telles qu'elles méritent d'être non-seulement comparées, mais préférées même à celles de la savante antiquité.

« Innombrables sont ceux qui, en Allemagne, lisent et étudient les fruits de vos veilles, les monuments de votre génie. Ils ont accompli tant de progrès dans l'éloquence, la science et la piété, qu'ils font déjà le plus grand honneur à leur maître à qui ils sont redevables de tout. Innombrables sont ceux qui, guidés par vous, ont secoué la poudre d'un passé plein d'ignorance et qui marchent à grands pas vers la bonne voie, non-seulement parmi les jeunes, ce qui m'étonne moins, mais même parmi ceux d'un âge avancé. Sous la conduite du chef éminent des lettres, déclarant comme à un signal donné la guerre à toute espèce de barbarie, ils espèrent dès à présent en triompher. Car la force de votre éloquence est si grande que vous avez attiré à votre sentiment des barbares d'un endurcissement désespéré, qui bien tard sans doute unissent leurs efforts à ceux des Phrygiens et consacrent aux véritables lettres et à la vraie philosophie les heures précieu-

ses que jusque-là ils avaient employées à des bagatelles tout à fait hors de saison.

« Qu'ai-je besoin de parler de moi-même qui, jouissant dans ces dernières années de votre présence et de votre conversation si douce, ai été ravi, transformé, au point de devenir tout autre? Moi qui me suis adonné jadis à des études de mauvais aloi, qui, avec l'âge, m'étais attaché opiniâtrement à la théologie moderne, vous m'avez tout d'abord tellement persuadé par votre éloquence insinuante que désormais aucune lecture ne me charme à l'égal de la solide théologie. Vous ne vous indignerez donc pas, très doux Érasme, que B. Rhenanus m'ait dédié récemment votre *Abrégé de la vraie Théologie;* et pourtant un si grand honneur méritait d'être recherché de toute manière par les personnages les plus vertueux et les plus savants. Vous regretterez d'autant moins cette publication que vous avez enflammé, non pas moi seulement, mais d'autres en grand nombre, de l'amour de l'ancienne théologie. Car ce petit livre, vraiment parfait, montre si clairement votre science dans les écritures sacrées et votre génie pénétrant, que par cet écrit vous avez apaisé et rendu bienveillants beaucoup d'hommes même barbares et jusque-là ennemis déclarés d'une théologie plus belle. J'attends votre *Nouveau Testament* réimprimé et magnifiquement enrichi, je n'en doute pas, avec plus d'impatience qu'une mère n'attend un fils chéri au retour d'un lointain voyage. Tout le temps que me laissent les ennuis de ma charge et mes grandes occupations, je l'emploie à lire et à relire vos ouvrages. Adieu, prince des théologiens, comme de toute science. »

Ainsi parlait celui qui devait être un des adversaires les plus énergiques de la Réforme. Bien d'autres partageaient son enthousiasme. Un théologien de Louvain ne put lire la *Méthode de la vraie Théologie* sans verser des larmes. Un grand nombre de personnes écrivirent à Érasme que ses ouvrages les avaient réveillées à la lumière de la vérité évangélique.

Quelques hommes cependant osèrent lutter contre le courant de l'opinion. La *Méthode de la vraie Théologie* avait à peine paru que Latomus, théologien de Louvain, publia deux dialogues où il exprimait des sentiments contraires à ceux d'Érasme. Il lui reprochait d'avoir proscrit les études théologiques et dénigré les docteurs du moyen âge. Il voulait que l'on mît dans les mains des enfants, non pas Homère et Lucien, mais Juvencus, Prudence, Paulinus, Lactance, saint Cyprien. Selon lui, une connaissance moyenne de la grammaire était suffisante; mais il fallait s'exercer à fond sur la vraie dialectique. Par là il faisait entendre qu'il y avait une dialectique fausse et critiquait la méthode vulgaire. Il pensait que, pour la physique, on pouvait se borner à la physique générale, que pour les mathématiques, à part l'arithmétique, il suffisait de les effleurer, mais que l'on devait étudier avec ardeur la métaphysique et la morale.

Ainsi préparé, on pouvait aborder les questions délicates de la théologie. Il permettait d'employer chaque jour un peu de temps à la lecture des livres sacrés. On pouvait même en apprendre quelque peu par cœur. Si l'on était embarrassé, on n'avait qu'à interroger *la Glose*, au lieu de se torturer sur les langues et les traductions. Il attaquait l'hébreu comme barbare et comme ayant altéré la pureté du latin dans saint Jérôme lui-même. Il permettait aussi de lire les anciens interprètes, Origène, Ambroise, Augustin; mais seulement après qu'on aurait étudié avec soin les Scholastiques; il les préférait tellement aux anciens que, d'après lui, le jeune théologien devait s'appliquer à les connaître avant de toucher aux Écritures; et la raison, c'est que si l'on commençait par Cyprien, Hilaire, Jérôme, Ambroise, on éprouverait peut-être ensuite du dégoût pour Scot et les autres auteurs du moyen âge. Il croyait qu'un théologien, formé selon sa méthode et portant avec lui une règle inflexible, pourrait lire sans danger des ouvrages apocryphes attribués aux Pères de l'Église. Il ajoutait que certains hommes de son temps étaient tombés dans l'erreur pour avoir négligé ou méprisé les Scholastiques.

A l'exemple de Gerson, il n'empêchait pas le futur théologien de feuilleter en courant et aux heures perdues les historiens, les orateurs et les poètes, mais il prétendait qu'on n'avait pas besoin d'apprendre la rhétorique ; car, selon la parole de saint Augustin, elle suivait d'elle-même la sagesse, comme sa compagne inséparable. Parlant des anciens docteurs, il disait que leur manière oratoire et peu serrée, en traitant des choses divines, aurait pu mettre en péril la religion chrétienne, si les modernes n'étaient pas venus à son secours avec leurs écoles. Il s'élevait pourtant contre les prétentions de la sophistique nouvelle qui affectait de mépriser les orateurs et les poètes. Quant à la philosophie, il était nécessaire de l'étudier à fond pour réfuter les erreurs des philosophes. Il déclarait que toutes les sciences étaient comme les servantes de la théologie. Enfin il consentait au retranchement de ce qui pouvait s'être introduit de vicieux ou d'inutile dans les exercices de l'école, à condition qu'on maintiendrait ce qui était bon.

On voit que Latomus, tout en combattant d'une manière indirecte la méthode théologique d'Érasme, faisait cependant aux idées nouvelles de notables concessions. Le chef des lettrés publia une apologie qui obtint les suffrages de beaucoup d'hommes instruits. Selon B. Pirckheimer, cet écrit d'une brièveté merveilleuse était d'une perfection achevée. S'il ne répondait pas victorieusement à toutes les critiques de son adversaire, il n'avait pas de peine à réfuter le paradoxe barbare de Latomus au sujet des auteurs païens. Il disait avec raison qu'Averroès, Aristote, Pline, Le Pogge, Pontanus et certaines chansons licencieuses étaient plus dangereux pour la foi et les mœurs des enfants qu'Homère, Virgile, Cicéron, Quintilien, Sénèque et même Lucien.

Latomus avait critiqué la *Méthode* d'Érasme avec assez de modération. Bedda et Sutor l'attaquèrent avec violence. Ils prirent hautement la défense de la Scholastique et accusèrent l'auteur d'avoir voulu réduire la théologie à la lecture des

deux Testaments. Luther montra plus d'emportement encore. Il prétendit que cet ouvrage n'était qu'une dérision du Christ et de toutes ses actions, que le lecteur en un mot ne pouvait y puiser que le dégoût de la religion chrétienne.

Les *Paraphrases* furent accueillies d'abord avec beaucoup de faveur. Après avoir lu celles des deux *Épîtres aux Corinthiens*, l'anglais R. Pace écrivait à l'auteur : « J'ai retiré le plus grand fruit de votre travail, et j'oserais affirmer, maintenant enfin, que je comprends dans une certaine mesure, pour ne pas trop accorder à mon entendement, ce que dit et ce que pense saint Paul. A présent, cet esprit divin de l'Apôtre qui auparavant me semblait manquer de *chaleur* et de *force*, m'apparaît plein de vigueur. A présent, ces préceptes sacrés qui jusque-là étaient pour moi de l'aloès, se sont changés en miel. Auprès de cette Paraphrase qui explique tout, les autres commentaires ne me semblent que ténèbres. » Il louait Érasme d'avoir conservé la simplicité du langage apostolique dans l'élégante pureté de son style. Il ajoutait : « Si saint Paul ressuscitait aujourd'hui, pourrait-il ne pas se préférer à lui-même ? »

On ne saurait dire si Érasme goûtait beaucoup ces éloges exagérés jusqu'à l'indécence ; mais assurément il se réjouissait en voyant le succès de ses Paraphrases. « Je n'ai pas toujours eu, disait-il, à m'applaudir d'avoir obéi aux conseils de mes amis ; toutefois, en cette circonstance, je me suis félicité que le succès de mon audace ait dépassé mon attente. » Mais bientôt des propositions indiscrètes troublèrent le brillant succès de cet ouvrage. Les théologiens de Paris et de Louvain attaquèrent les *Paraphrases*, comme la plupart de ses autres écrits. Celle de saint Mathieu ayant été traduite en italien, fut condamnée à Rome.

Ses travaux sur les *Psaumes* donnèrent moins de prise aux censures ; et pourtant là encore se rencontraient des opinions hardies sur les Pères, sur la *Confession*, sur les *Décrets* et les *Décrétales*. La manière peu respectueuse dont il parle de

saint Augustin en divers endroits de ses écrits dut paraître un blasphème aux nombreux théologiens qui voyaient dans ce Père l'oracle de l'Église. Ce qui ne devait pas moins exciter les ombrages, c'était l'admiration enthousiaste qu'il professait pour Origène, lui donnant toujours la première place parmi les interprètes des Écritures. Les théologiens ne pouvaient qu'être singulièrement choqués de cette préférence exclusive pour un auteur dont les doctrines n'étaient pas orthodoxes.

Malgré les indiscrétions de langage et les témérités d'opinion auxquelles Érasme se laissait aller et qui étaient pour plusieurs un nouvel attrait, ses éditions des Pères de l'Église furent accueillies avec empressement et bientôt épuisées. Il fallut en donner de nouvelles. Le *Saint Jérôme* ajouta beaucoup à sa réputation. Budé parlait de cet immense travail comme d'une *restauration complète*, François de Loin comme d'une *renaissance* des ouvrages de ce Père. L'archevêque de Cantorbéry, écho de l'opinion commune, déclarait ne pouvoir assez louer cette œuvre. Les autres éditions eurent un succès moins bruyant. Néanmoins elles s'écoulèrent avec rapidité. Le goût de l'ancienne théologie se propagea de plus en plus. La Scholastique tomba en discrédit et fut négligée. Le mouvement s'étendit du centre de l'Europe à ses extrémités, en Espagne, en Pologne, en Hongrie. Les pays les plus éloignés comptèrent de nombreux *Érasmiens* qui abandonnèrent les docteurs du moyen âge et les manuels scholastiques pour étudier la théologie dans ses sources. Mais ce mouvement studieux se ralentit au milieu des troubles et des passions que fit naître le luthéranisme. Les Universités elles-mêmes furent délaissées. Presque partout les études solides devinrent languissantes. On ne s'occupait plus que de polémique.

Érasme déplorait ce dépérissement des bonnes sciences. Il désirait que l'enseignement de la théologie et de la philosophie fût simplifié, mais non pas détruit. La Réforme paralysa

donc momentanément la Renaissance. Les théologiens, attaqués avec violence par les novateurs, devinrent plus ombrageux et plus défiants. Ils condamnèrent hautement ce qui était auparavant inaperçu ou toléré. La réforme qu'Érasme avait voulu introduire dans les études sacrées, légitime et utile dans son principe, bien que manquant de mesure dans l'application, fut exagérée par les uns, repoussée absolument par les autres. Il faut tout dire : Érasme lui-même en avait compromis le succès. Il recommandait sans cesse la prudence et la modération. Mais son esprit singulièrement libre, sa nature irritable, son penchant à la raillerie et à la satire, l'entraînaient souvent au-delà du vrai. Ses propositions hardies sur les personnes et sur les choses, ses attaques contre divers abus plus ou moins réels, ses satires violentes et renouvelées à tout propos contres les moines et les théologiens devaient exciter des préventions et des animosités que toutes les séductions de sa plume et de sa rhétorique ne pouvaient dissiper. Les théologiens et les moines, attaqués, déchirés, ridiculisés de toute manière, se vengeaient en relevant ses opinions téméraires, ses paroles irréfléchies qui avaient l'air de saper en se jouant la discipline et la foi de l'Église. Confondant le bon grain avec l'ivraie, ils condamnaient tout en lui, le déclarant plus coupable et plus dangereux que Luther.

C'est ainsi que la réforme des études théologiques demeura incomplète et fut ajournée, en partie du moins, chez les nations restées catholiques. Mais la semence déposée dans les esprits, quoique longtemps arrêtée dans son développement par la crainte des nouveautés dangereuses, germa peu à peu et produisit enfin ses fruits au XVIIe siècle. Ce principe d'Érasme, que nul n'est vraiment théologien s'il ne remonte pas aux sources, fut admis en pratique ainsi qu'en théorie. On étudia l'Écriture et les Pères avec une ardeur consciencieuse. Les grands hommes qui surgirent de tous côtés au sein de l'Église après le concile de Trente, les Bellarmin, les François de Sales, les Bossuet, les Fénelon, les Fleury, sans

parler des solitaires de Port-Royal et de beaucoup d'autres, puisèrent dans cette étude une grande partie de leur force.

Quant aux moines et aux théologiens qui, au commencement du XVIe siècle, repoussaient les lettres et les langues, esprits sincères pour la plupart, mais étroits et peu clairvoyants, ils ne s'apercevaient pas que le moyen âge était passé. Leur erreur était de croire qu'ils pouvaient arrêter l'essor des idées nouvelles : tentative chimérique et insensée ! Au lieu de s'opposer au mouvement qui entraînait le monde, il fallait s'efforcer d'en prendre la direction pour le modérer. Ainsi avaient fait les grands pontifes du moyen âge. Ceux du XVe et du XVIe siècles eurent aussi la sagesse de se mettre en Italie à la tête de la Renaissance. Dans les autres parties de l'Europe, les prélats les plus vertueux et les plus éclairés firent comme eux, Ximenès en Espagne, Fisher en Angleterre, Étienne Poncher en France, Adrien d'Utrecht lui-même, quoique avec plus de réserve, dans les Pays-Bas. Mais les papes, distraits par des intérêts temporels et des passions mondaines, ne surent pas modérer la Renaissance et lui imprimer un caractère vraiment chrétien. Au moment où l'esprit d'examen s'éveillait avec la restauration des lettres antiques et la découverte de l'imprimerie, ils ne songèrent point à fortifier l'enseignement théologique par l'étude approfondie de l'Écriture et des saints Pères. Un grand nombre de théologiens et de moines, s'obstinant dans l'immobilité, ne virent pas que la science des langues était désormais nécessaire pour la défense de la doctrine catholique. Au lieu d'accepter de bonne grâce cette renaissance de l'antiquité profane et sacrée, et de s'en faire une arme contre la présomption ou la mauvaise foi des nouveaux interprètes, comme on l'a fait plus tard, ils se bornèrent à déclamer sans fin et sans mesure contre les études nouvelles. Leurs clameurs furieuses ne servirent qu'à jeter dans le parti de Luther la plupart des lettrés. C'est ainsi que les novateurs, armés de la science des langues,

pleins des Écritures qu'ils interprétaient à leur façon, soutenus par le prestige de la forme littéraire, eurent le champ libre et triomphèrent aisément de leurs contradicteurs aux yeux du public qui les écoutait.

CHAPITRE VI

Érasme réformateur de la Prédication. — Grand rapport entre la méthode qu'il recommande et celle qu'ont suivie Bossuet, Fénelon et Fleury.

I

La réforme des études théologiques conduisait naturellement à la réforme de la prédication. Dans l'*Eloge de la Folie*, les prédicateurs du temps ne sont pas mieux traités que les théologiens. La Folie se moque de ces moines qui cherchent dans la chaire chrétienne à suivre les préceptes des rhéteurs, gesticulant, changeant leur voix et leur visage, chantant et criant tour à tour : « Ils commencent d'abord par une invocation, usage emprunté aux poètes. Puis, ayant à parler de la charité, ils prennent leur exorde du Nil, fleuve d'Égypte ; ayant à expliquer le mystère de la Croix, ils commencent à parler du Dragon de Babylone. Doivent-ils disserter sur le jeûne ? ils débutent par les douze signes du Zodiaque. Doi-

vent-ils prêcher sur la foi? ils font un long prélude sur la quadrature du cercle.

« Un jour un de ces prédicateurs, très sot, que dis-je, très sage, au milieu d'une assemblée fort nombreuse, se proposant d'expliquer le mystère de la Trinité et voulant sortir des routes battues, pour satisfaire les théologiens qui l'écoutaient, se mit d'abord à parler des lettres, des syllabes et du discours, puis de l'accord du nom avec le verbe, de l'adjectif avec le substantif, et finit par montrer la Trinité aussi clairement représentée dans les éléments de la grammaire que peut l'être une figure mathématique dans la poussière. Ce grand théologien avait travaillé huit mois entiers à composer son discours, au point qu'il en était devenu plus aveugle qu'une taupe, la faculté de voir ayant passé tout entière de ses yeux à son esprit.

« Un autre prédicateur octogénaire, un vrai Scot en théologie, voulant exposer le mystère du nom de Jésus, voyait l'image de la Trinité dans les trois inflexions latines de ce nom; puis dans les trois lettres *s*, *m*, *u*, qui distinguent chacune d'elles, il trouvait un mystère profond. Ces lettres indiquaient, d'après lui, que Jésus était *summus*, *medius*, *ultimus*. Enfin, partageant le nom en deux parties, il découvrait un mystère plus profond encore; car la lettre du milieu avait en hébreu un nom qui en écossais voulait dire péché; ce qui signifiait clairement que Jésus effaçait les péchés du monde. Tous, mais surtout les théologiens, demeurèrent ébahis et faillirent avoir le sort de Niobé. » Quant à la Folie, il lui arriva presque le même accident qu'au Priape d'Horace, regardant les sacrifices nocturnes de Canidie.

Elle nous montre ces prédicateurs préludant par des exordes étranges, tout à fait en dehors du sujet; puis, en guise de narration, expliquant quelques paroles de l'Évangile qui auraient dû remplir tout le discours, ensuite soulevant une question théologique sans rapport avec le sujet, accumulant les citations empruntées aux docteurs de la Scholastique,

étalant des syllogismes avec des majeures, des mineures, des conclusions, des corollaires, des hypothèses frivoles; enfin, pour terminer, empruntant au *Miroir historique*, ou à l'histoire des Romains quelque récit insipide qu'ils expliquent à un triple point de vue, allégoriquement, moralement, mystiquement; commençant leur sermon d'un ton si bas qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes; puis tout à coup jetant sans raison des cris furieux; s'échauffant vers la fin de chaque partie de leur discours jusqu'à perdre la respiration; hasardant des plaisanteries sans agrément et sans à-propos, quelquefois même sans décence; essayant d'être mordants, mais sans blesser, et jamais plus flatteurs que lorsqu'ils affectent de paraître hardis. « En un mot, dit-elle, quand on entend leurs sermons d'un bout à l'autre, on jurerait qu'ils ont pris des leçons auprès des charlatans de la place publique, qui leur sont du reste bien supérieurs. »

Plus tard, Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence* (1), adressait des reproches analogues à certains prédicateurs de son temps. Sous une forme plus sérieuse et plus mesurée, mais vive et piquante, il censurait les raffinements affectés d'une prédication subtile et théâtrale. Comme Érasme, mais d'une manière moins exclusive, il invitait l'orateur sacré à prêcher avec simplicité et abondance de cœur la doctrine contenue dans les saintes Écritures. Ce n'est pas seulement dans l'*Éloge de la Folie* qu'Érasme a critiqué les abus qui régnaient dans la chaire et indiqué en passant la réforme qui devait y être apportée. Dans ses autres écrits et surtout dans ses lettres (2), il revient souvent sur ce sujet; mais il ne donna au public son volumineux traité de la *Prédication* que dans la dernière année de sa vie (3). Cet ouvrage ne brille ni par la composition, ni par la belle ordonnance; mais l'on y trouve beaucoup d'idées saines et fécondes dont les grands

(1) *V.* la note G, à la fin du volume.
(2) *V.* lettre à Jonas, t. III, p. 446 et suiv.
(3) *V.* 1er vol., p. 663.

prédicateurs du XVIIe siècle semblent avoir fait leur profit et qui peuvent servir aussi aux disciples de l'éloquence profane. Il est divisé en quatre livres. Dans le premier, Érasme considère le but, l'utilité, la dignité auguste et la difficulté de la prédication, ainsi que les qualités nécessaires au prédicateur.

A ses yeux, l'orateur profane et l'orateur sacré ont des fonctions diverses, mais non opposées. Elles concourent au même but moral qui est la paix de l'État et de l'Église. Les vrais organes de l'éloquence sacrée sont d'abord l'évêque, puis les pasteurs placés sous son autorité; en troisième lieu, tous ceux qui ont été légitimement délégués pour ce ministère. Érasme veut que les évêques soient capables de remplir par eux-mêmes leur principale fonction qui est d'enseigner et de nourrir les âmes de la parole divine. Il compare ceux qui ne le peuvent pas à des chiens muets, à des statues muettes; il demande aussi qu'ils veillent à ce que chaque église ait des pasteurs convenables et en état d'instruire le peuple. « Former des jeunes gens propres à ce ministère, voilà, dit-il, leur plus grand devoir. La négligence en ce point est la source principale des maux de l'Église. »

Pour montrer la dignité de la prédication évangélique, il emprunte à la Bible d'éclatants passages. Le prédicateur est figuré dans l'Ancien Testament par Aaron, dont tous les ornements ont un sens mystique et spirituel. « Que sa mission est haute, dit-il! elle est plus grande que celle d'un roi. Les rois veillent sur les biens matériels et sur les corps; le pasteur veille sur les biens spirituels et sur les âmes. Convertir un pécheur, c'est plus que ressusciter un mort. Les miracles qui frappent nos sens nous étonnent; ceux qui s'accomplissent dans l'homme intérieur n'excitent pas notre admiration, quoiqu'ils soient plus merveilleux. Aussi est-il difficile de comprendre comment des évêques dédaignent leurs fonctions les plus hautes pour des occupations profanes. Ils rougissent de confesser et de prêcher, mais non de servir

un prince ou de chevaucher parmi des soldats. Puissent tous les évêques reconnaître leur dignité et imiter la fierté apostolique! Le prédicateur, à l'exemple du Christ, doit s'élever sur la montagne où rien d'impur ne puisse l'atteindre et d'où il veille sur le peuple chrétien, comme une sentinelle vigilante. »

Un peu plus loin, il ajoute : « Le prédicateur doit avoir les *ailes argentées de la colombe*, c'est-à-dire la simplicité évangélique jointe à l'éclat sans tache des mœurs, avec le *son agréable* de la doctrine salutaire qui nous parle, non de la terre, mais du ciel. Pourquoi donc le nombre de ceux qui se vouent à la prédication apostolique et pastorale est-il si petit? Et pourtant quel vaste champ ouvert au prédicateur par les découvertes récentes! On aime mieux asservir ou piller les nations barbares que de les gagner au Christ par la douceur et la bienfaisance. » — Érasme adresse un appel éloquent aux religieux particulièrement voués à la prédication, pour qu'ils travaillent à la conversion de ces peuples infidèles.

Mais si telle est la dignité de la prédication, il faut aussi se bien pénétrer de la rude tâche qui s'impose au ministre de la parole sainte. Celui qui aspire à ce ministère auguste doit se former à la piété dès le premier âge, étudier assidûment les Écritures, écouter la voix du maître avec tremblement, attention, obéissance. Il ne faut pas attendre maintenant ce que l'on vit jadis dans les Apôtres. Les miracles convenaient au berceau de l'Église naissante. D'ailleurs les Apôtres furent préparés à leur mission par le docteur suprême. Ils jeûnèrent et prièrent dix jours avant de recevoir le Saint-Esprit. Ils firent de même après l'avoir reçu. On voit saint Paul demander ses livres, sans doute l'Ancien Testament. Le Saint-Esprit hait la paresse; il aime l'activité et la vigilance. Il n'ôte point les qualités naturelles ou acquises; mais il les achève et les tourne au bien, comme il a fait dans saint Paul, dans saint Cyprien, dans saint Augustin.

Dès l'enfance, les parents et les maîtres doivent préparer le futur prédicateur, afin que l'Esprit divin trouve en lui un instrument convenable. Ils doivent le former par les mœurs et par les sciences, par celles principalement qui se rapportent de plus près à la faculté de la parole. A l'étude patiente et approfondie des livres sacrés, à la lecture variée des grands docteurs (1), il est nécessaire de joindre la connaissance des préceptes oratoires et la pratique de la parole, enfin une suffisante facilité d'élocution dans la langue où l'on doit parler au peuple.

Mais avant tout il faut un cœur pur et nouveau. La parole sert à exprimer ce qui est dans l'homme intérieur. Rien de plus salutaire qu'un discours partant d'une âme saine et pieuse; rien de plus pernicieux qu'un discours venant d'une âme perverse et impie. La divine sagesse ne peut entrer dans les cœurs souillés par les vices. Une langue souple, une voix sonore, une complexion forte, une mémoire fidèle, la connaissance des Écritures, sans la pureté du cœur, ne sont que du vin mêlé à de la ciguë; car ce mélange augmente la force du poison. Pour obtenir cette pureté, il faut joindre à la prière les bonnes œuvres. Ces bonnes œuvres sont de deux espèces. Les unes se rapportent aux pratiques et ont pour but de dompter la chair; les autres, qui font connaître le bon arbre, sont les œuvres de la foi et de la charité. Les vrais prédicateurs doivent être, comme les Apôtres, convenablement ornés de pudeur, de sobriété, de jeûnes, de veilles, de prières assidues, d'aumônes et d'autres bonnes œuvres, mais intérieurement fermes et forts dans la vigueur de l'esprit évangélique. C'est la séve de l'âme; les autres choses en sont comme les feuilles et les fleurs.

Non-seulement le prédicateur doit être pur de toute passion mondaine, amour des richesses, vanité, ambition; mais il

(1) *V.* Fénelon. Dialogue III. Il faudrait avoir longtemps étudié et médité les saintes Écritures, avant que de prêcher...

doit éviter l'apparence même du mal et se mettre à l'abri du soupçon. L'autorité s'attache à la vertu qui éclate dans le discours, dans la vie, dans le visage. Tout ce qui donne une mauvaise renommée, tout ce qui offre une apparence fâcheuse, sans être mal en soi, la fait perdre plus ou moins. Il devra se préserver tout à la fois du découragement et de l'orgueil; mais l'orgueil est plus à redouter. Il imitera les apôtres Pierre et Paul, pleins de courage et de sérénité dans les maux, de modestie et d'humilité dans le succès. Il ne recherchera ni son avantage, ni sa gloire. Il ne se proposera que l'intérêt et la gloire de Dieu. Il doit encore posséder à un haut degré la sagesse. La science n'est pas la sagesse. Le sage est celui qui sait, non pas tout, mais ce qui importe au vrai bonheur; et il ne suffit pas d'avoir cette connaissance, il faut en avoir été touché et comme transformé. Ce ne peut être l'effet de la philosophie et des forces humaines. Il faut donc avoir recours à la prière. C'est Dieu qui donne un cœur nouveau, qui, par son esprit, fortifie, conserve et augmente ce qu'il a donné.

Vertueux, sage, courageux, le prédicateur doit remplir sa mission en dispensateur fidèle. Il est nécessaire qu'il unisse à la fidélité la prudence, qu'il ait égard aux temps, aux lieux, aux personnes. Saint Paul est ici le grand modèle. Sans ce bon sens naturel, fortifié par l'éducation et la pratique, les préceptes et l'art font seulement que l'on parle d'une manière plus fâcheuse. De même nul ne raisonne plus sottement qu'un esprit faux qui a étudié la dialectique avec un soin minutieux. Il faut donc non-seulement exercer, mais choisir les hommes propres au ministère de la prédication. « Sans doute, dit Érasme, l'Esprit-Saint donne à l'orateur sacré cette prudence; mais il règle son énergie selon l'instrument qu'il a trouvé. On ne forme pas à la prédication un homme dont la voix est grêle, la poitrine faible, la langue embarrassée et bégayante, la laideur monstrueuse, la mémoire nulle; et pourtant ces défauts peuvent être corrigés

en partie. La lenteur d'esprit, le manque de jugement, la colère, la sottise, l'indiscrétion et les autres défauts semblables, qui ne frappent pas les yeux, on les néglige, quoiqu'ils soient beaucoup plus graves. Saint Chrysostome nous montre dans saint Paul la prudence et le conseil naturels en lui, mais portés à la perfection par l'Esprit-Saint. »

A ces qualités morales doivent s'ajouter une grande force de foi, une ardeur extraordinaire de charité. Il faut aimer soi-même ce que l'on conseille aux autres. C'est la principale condition pour persuader. L'amour donne au discours la chaleur et la vie. Si vous faites vous-même ce que vous prescrivez aux autres, votre exemple aide merveilleusement à l'efficacité de la doctrine. Érasme rappelle la parole trois fois répétée du Christ : Pierre, m'aimez-vous? Saint Jean-Baptiste est représenté comme un flambeau allumé et brillant. Il faut brûler d'abord, puis éclairer. La chaleur vient de l'âme, la lumière de la science. « Nul chrétien, dit Érasme, ne peut être réputé ignorant; car le Symbole des Apôtres contient une philosophie surhumaine, enseignée aux hommes par le Fils de Dieu. Mais ceux qui ont reçu de l'Esprit divin la mission d'enseigner aux autres la science de la justice, doivent paraître meilleurs entre les bons et plus lumineux entre ceux qui sont brillants de lumière. On voit pourtant des jeunes gens légers et ignorants qui s'imaginent que, pour exposer la doctrine céleste devant le peuple, il suffit de payer d'audace et de remuer la langue avec volubilité!... Le prédicateur suprême, c'est le Christ. Ceux qui transmettent fidèlement sa parole, qui sont animés de son esprit, méritent seuls ce beau nom de prédicateur. »

II

Après ces considérations générales, qui sont comme le préambule de l'ouvrage, Érasme entre dans le cœur du sujet. « La vraie piété, dit-il, suggère l'éloquence des paroles. Il semble donc que le prédicateur n'aura pas grand besoin de préceptes et d'avis longuement exprimés, parce qu'une piété sincère et parfaite lui fournira d'elle-même des paroles dignes de la doctrine sacrée avec une prononciation appropriée et des gestes convenables, même sans qu'il les recherche. Car il arrive, je ne sais comment, que la disposition intérieure de l'âme passe dans l'homme extérieur et le transforme à son image. Tout ce qui est dans l'âme se reflète dans le corps, même les sentiments les plus calmes, les plus délicats et les plus cachés... Il y a des yeux et des visages où semble reluire le Saint-Esprit commençant déjà cette transfiguration des corps que la résurrection achèvera. Il en est d'autres qui paraissent manifester au dehors Satan lui-même. On peut ajouter qu'un grand nombre d'hommes sont éloquents sans connaître les préceptes de la rhétorique. L'art est même nuisible, à moins qu'il ne soit dissimulé. Autrement l'auditeur se méfie et s'applique à observer si l'orateur parle avec esprit et habileté, et non point s'il parle d'une façon salutaire. Dès lors, on ne voit pas de quel secours seront les préceptes des rhéteurs pour l'orateur sacré, homme remarquablement vertueux, éclairé d'en haut et doué de la prudence évangélique. Mais on pourrait en dire autant de la dialectique apprise à fond dans les écoles; car elle paraît forcer l'assentiment et entraîner l'homme par des liens qui l'enchaînent, et pourtant nous aimons mieux être conduits doucement que traînés de force. »

Érasme écarte donc l'objection et passe outre. Au reste, il se propose, non pas d'enseigner tout ce que le prédicateur doit avoir appris, mais de faire sur chaque point quelques observations qui touchent de plus près à son sujet. La grammaire est pour lui la base de tout enseignement; et par grammaire il entend, non pas seulement les déclinaisons, les conjugaisons, la syntaxe, mais aussi l'art de parler avec correction et propriété. Il félicite son époque de la suppression des méthodes barbares. On croyait abréger, mais c'était seulement une très grande perte de temps. Il condamne l'étude prématurée de la dialectique. Elle est aveugle sans la grammaire, car elle fait tout à l'aide du discours, propositions, définitions, divisions, raisonnements. Il faut donc avant tout connaître les mots qui servent à l'expression de chaque chose, ainsi que leur arrangement.

Un grand nombre d'objets existent dans un pays et non dans un autre, ou s'y trouvent sous une forme différente. Érasme se moque des peintres qui donnent pour vêtement à l'anachorète Paul un tissu de branches de buis et non de feuilles de palmier. Il y a désaccord pour les noms même chez les anciens. La difficulté est encore plus grande pour les produits des arts qui se modifient sans cesse, pour les vêtements, les armes, les bâtiments, les monnaies, les mesures et le reste. De là naissent des difficultés dans l'explication de l'Écriture. Les mots ont des significations diverses. Il arrive souvent que les noms des villes, des montagnes, des fleuves, des lacs, des fontaines, sont remplacés par d'autres. En outre, la nature a opéré des modifications dans les objets physiques. «Les visages même, dit Érasme, paraissent avoir changé quelque peu depuis quatre-vingt-dix ans, si l'on en juge par les statues et les peintures.» Enfin la connaissance des objets naturels et de leurs propriétés est requise pour l'intelligence des *similitudes* et des *allégories* dont les Écritures sont pleines. Il est donc nécessaire qu'un grammairien instruit enseigne ces choses à celui qui veut devenir prédicateur.

La grammaire embrasse l'histoire, la poétique, la science des antiquités, la connaissance des trois langues. L'histoire sans la géographie et la chronologie est aveugle. La poétique est prise ici au sens le plus large. Érasme envisage celle qui enseigne, non pas comment on met un vers sur ses pieds, mais comment on donne au discours de la dignité, de la force, de l'agrément; le charme de la peinture et une sorte d'inspiration surhumaine. Or, d'après lui, cette faculté poétique n'appartient qu'à celui qui a rempli son âme de toute espèce de connaissances. On trouve dans ces pensées quelque analogie avec ce que Fénelon a développé d'une manière supérieure dans le second de ses *Dialogues*. Cependant Érasme ne semble pas avoir saisi la nature intime de la poésie, qui lui apparaît comme une *pâtisserie* composée de ce qu'il y a de plus délicieux dans toutes les sciences, comme une sorte de miel formé des fleurs les plus exquises.

« Apprendre ces sciences dans le jeune âge, c'est un jeu, dit-il, plutôt qu'une fatigue. Mais le moyen de venir en aide à la paresse, c'est d'enseigner le principal de ce qui est le meilleur, et, par la méthode la plus avantageuse, de retrancher ce qui vise à la parade et à une minutie scrupuleuse; d'apprendre chaque science pour en avoir une notion suffisante, et non pour tout rechercher avec exactitude. Une légère connaissance de l'astronomie, de la géométrie, de la perspective, sera utile au prédicateur. Ceux qui sont chargés d'une ambassade importante apprennent beaucoup de choses en passant, mais sans s'arrêter, à moins qu'ils ne rencontrent ce qui doit être de la plus grande utilité pour le succès de leur mission. Ainsi doit faire le futur prédicateur. La science de la nature peut lui servir, mais non la magie et l'alchimie, ni même cette physique abstraite qui roule sur les principes. » Érasme préfère l'histoire naturelle qui fait connaître les animaux et les plantes. « L'habileté du maître, ajoute-t-il, rend tout facile. Nul n'enseigne avec plus de brièveté et de clarté

que celui qui sait parfaitement. On enseigne mal, lorsqu'on apprend en enseignant (1).

« Quant aux spéculations transcendantes de Scot et de ses pareils, elles peuvent être ingénieuses; mais en quoi peuvent-elles servir au prédicateur? La science du droit est utile, surtout celle du droit canon; mais un grand nombre sont détournés de cette étude par la foule des énormes volumes, par la confusion indigeste des matières, par la loquacité des commentateurs, comme par la multitude inextricable des opinions. La connaissance des langues savantes importe beaucoup pour le jugement. L'hébreu est la première pour la dignité auguste, le grec pour l'utilité. Mais il faut que le prédicateur soit élevé parmi ceux qui parlent bien la langue vulgaire propre à chaque nation. Cet avantage fut jadis d'un grand secours à d'illustres orateurs, s'il faut en croire Cicéron. Il ne coûte d'ailleurs aucune peine; car les enfants ont une merveilleuse aptitude pour retenir ce qui est confié à leurs oreilles. La chaire, où se discutent les plus grandes questions, demande une parole nette, précise, expressive, facile, abondante. A moins qu'elle ne soit toujours prête et présente, grâce à une pratique assidue, le prédicateur se trouvera embarrassé. »

Il y a des mots honnêtes en eux-mêmes, mais dont l'usage a changé le sens grave ou chaste. Érasme veut que le prédicateur les connaisse pour les éviter. Il devra aussi lire les livres de ceux qui ont écrit éloquemment dans la langue vulgaire, comme Dante et Pétrarque chez les Italiens. « Point de langue si barbare, dit le chef de la Renaissance, qui n'ait son éloquence et sa vertu propre, si elle a été cultivée. Ceux qui savent à fond l'italien, l'espagnol, le français, assurent fermement qu'il y a dans ces langues, toutes corrompues qu'elles sont, un charme que la langue latine ne peut atteindre. Ils

(1) Fénelon, Dial. III. Il faut être bien instruit pour instruire les autres. — *V.* Fleury, *Discours sur la prédication*, nos IV et X.

affirment la même chose de la langue anglaise, bien que formée de plusieurs langues, comme aussi de la langue saxonne. Dans chacune d'elles, il s'est rencontré des hommes qui, par des livres publiés, ont mérité des louanges peu communes. Que le prédicateur ne néglige donc pas de donner à ces volumes quelque portion de son temps. Quoique les gens instruits éprouvent plus de plaisir à la lecture des Latins ou des Grecs, le langage par lequel on attire le prochain au Christ ne paraît point barbare à la charité chrétienne. Seulement il faut éviter l'affectation de certains prédicateurs qui, laissant les mots propres de leur langue, y mêlent des mots étrangers tirés du français et du latin, de façon que, parlant chez les Brabançons, ils ne sont compris que de ceux qui savent aussi le latin et le français. » — « On ne saurait croire, poursuit Érasme, combien de choses l'esprit de l'homme pourrait apprendre, si nous ne consumions pas dans l'oisiveté et les futilités ce premier âge qui est de beaucoup le meilleur. Mais quels auteurs doit-on lire de préférence? Démosthène et Cicéron à qui on ne peut préférer personne, à qui on peut à peine comparer quelqu'un pour les qualités de la diction. Aristote sert beaucoup pour le jugement, peu pour l'éloquence. Platon est beaucoup plus propre à former l'orateur. Il est abondant, agréable, et avec ses comparaisons il nous mène comme par la main à la connaissance du vrai. Dans les discours de Tite-Live, qu'il les développe, ou qu'il se borne à proposer les pensées, il y a tout à la fois beaucoup de jugement et beaucoup d'éloquence. En maniant les affections douces que les Grecs appellent *mœurs*, il est plein d'agrément, comme aussi Virgile. Le pathétique véhément a des modèles dans les tragiques grecs et dans les tragiques latins, plus véhéments encore. Tacite, d'ailleurs un peu dur, est dans ses discours fin et abondant. Sénèque, dans la satire des vices, est plein de mordant, d'éclat, de véhémence; mais personne n'écrit plus heureusement sur la morale que Plutarque. Saint Basile et saint Chrysostome semblent avoir beaucoup puisé chez lui.

« Parmi les auteurs ecclésiastiques, aucun ne me paraît supérieur à saint Basile. Lumineux, plein de piété, sage, agréable avec gravité, grave avec agrément, il ne présente aucune trace d'abondance affectée. Saint Athanase, admirable pour l'enseignement, serait sans doute semblable à lui-même pour le sermon, si ses discours étaient parvenus jusqu'à nous. Le plus près de saint Basile est saint Chrysostome dont presque tous les écrits sont populaires. Il est facile d'imiter beaucoup en lui, parce que très abondant il répète certaines pensées et les fait entrer comme de force dans les esprits, réveillant par de fréquentes interrogations l'auditeur qui sommeille ; mais reproduire Chrysostome lui-même n'est nullement facile. Immédiatement après lui se place saint Grégoire de Nazianze, qui a beaucoup de finesse et assez de véhémence, quand le sujet le demande. Origène méritait le premier rang, lui qui a éveillé le génie de tous les Grecs, comme l'avoue Athanase, et qui les a non-seulement éveillés, mais préparés. La plupart de ses écrits sont populaires; mais dans ses discours, qu'il appelle homélies, il ne s'élève presque jamais. Il est tout entier au soin d'enseigner, ne touchant jamais aux passions, à moins que le sujet même ne les mette en mouvement, ce qui est propre aux attiques. Toutefois, de la lecture attentive d'Origène, le prédicateur peut tirer de grandes ressources pour l'éloquence.

« Pour en venir aux Latins, Tertullien est dur, quoique plein de sel dans la réfutation des hérétiques. Il est pénétrant dans la satire des vices où l'on voudrait pourtant qu'il se fût éloigné davantage de la bouffonnerie; mais il était Africain. Saint Hilaire est peu utile pour donner de l'agrément au discours, surtout au discours populaire. Saint Cyprien sert davantage. Il est clair, véhément, plein de force, assez coulant. Le genre d'éloquence que saint Ambroise adopta ne convient pas beaucoup à l'époque présente. Il a des pensées fines et affectées, souvent même obscures. Saint Jérôme est propre à former toute la faculté de l'orateur. Il est plein de chaleur et de pathétique, mais étant seulement prêtre et non évêque, il ne s'exerça jamais dans le discours populaire. Saint Augustin, dans le sermon improvisé, est heureux et fin. S'il a plus de douceur que de force, s'il se plaît aux nombres et aux désinences semblables, si par de fréquentes digressions il captive l'esprit de ses auditeurs, c'est une concession de cet homme pieux et bon au caractère de sa nation. Le pape saint Grégoire est simple et pieux dans ses sermons populaires; mais, se conformant au goût de l'époque, il recherche les nombres, les incises des périodes, les chutes et les désinences semblables, comme saint Augustin. Dans Prudence, bien qu'il ait écrit en vers, respire beaucoup d'éloquence chrétienne. Saint Bernard est prédicateur plutôt par la nature que par l'art. Il est ingénieux, agréable, pathétique même; mais on voit que la plupart de ses sermons ont été prononcés devant des religieux. D'autres encore ont traité ce genre, non sans bonheur, saint Léon, Fulgence, Maxime.

« Gerson aidera fort peu le prédicateur, au moins pour ce qui regarde la faculté de la parole. Il dissèque tout et, par suite, il est froid. Il recherche souvent le pathétique, mais il le sent en lui-même plus qu'il ne l'excite dans les autres. Saint Thomas n'était pas sans aptitude naturelle pour l'éloquence, s'il s'était exercé dans ce genre. Scot et ses disciples peuvent être utiles pour la connaissance des choses, mais non pour développer la faculté oratoire; vient ensuite un genre de prédicateurs, peut-être appropriés à leur auditoire, mais tout à fait ignorants de l'art et ne faisant pas voir beaucoup de sagesse. De là naquirent les sermons appelés *sermons du Paradis*, *sermons de l'Abîme*, comme aussi les sermons de Robert de Licio. Sans doute il n'est pas de livre si mauvais qui ne puisse servir en quelque chose ; mais comme la vie et l'esprit de l'homme ne peuvent suffire à tout, il faut prendre exemple sur les meilleurs. »

Pour ce qui regarde la dialectique, le prédicateur doit l'avoir apprise, mais non pas à fond. L'étude de cette science

convient à la première jeunesse, mais il ne faut pas s'y attacher outre mesure et y vieillir. La manière dont elle est enseignée importe beaucoup. Il faut que le maître consulte l'avantage des élèves, sans viser à faire montre de sa propre science. Il doit les exercer à la palestre plus qu'à la guerre. « Tourmenter sans nécessité des esprits tendres par des difficultés et des énigmes, dit Érasme, c'est leur nuire de trois manières : d'abord on rebute souvent de nobles intelligences ; puis on emploie inutilement un âge très favorable, mais fugitif ; enfin, quand on en vient aux affaires sérieuses, on paraît plutôt incapable que bien préparé. C'est ainsi que ceux qui ont appris l'escrime toute leur vie sont presque les moins propres pour un combat véritable. »

Érasme veut que les exercices du jeune homme soient appropriés à la fonction qu'il doit remplir un jour. Celui qui est élevé pour la prédication sera exercé dans la dialectique, mais autrement que celui qui est élevé pour l'école. Par ces exercices on acquiert une certaine dextérité pour bien juger et discuter convenablement. « Le Saint-Esprit, dit-il, ne détruit pas cette faculté, mais lui vient en aide. Seulement il faut bannir une confiance impie en nous-mêmes. Nul aujourd'hui, peut-être, ne reçoit ses dons dans leur plénitude, comme les apôtres les ont reçus. Il faut y suppléer par le secours des sciences, des préceptes et des exercices. » La pratique sans les préceptes ne suffit pas d'ordinaire. L'expérience est lente et tardive. Un médecin, qui apprendrait de l'expérience l'art de guérir, tuerait bien des malades avant de savoir son métier. Dans une fonction publique et qui importe au salut de l'état, on ne doit pas attendre les leçons de l'expérience.

Mais les préceptes sont peu utiles sans une pratique assidue qui en fait une habitude et comme une seconde nature. Pour bien dire, il convient de mépriser l'art, mais après que l'usage de cet art a formé la faculté de la parole. C'est ce qui a lieu dans la musique et aussi dans la peinture où d'abord

on se sert du compas ; mais plus tard on peint mieux sans son aide à cause des exigences de la perspective. L'avocat et le prédicateur doivent user des ressources de la dialectique, mais en cachant l'art et en simplifiant les finesses du raisonnement, de façon que la multitude sente la vérité des paroles plus que l'esprit de l'orateur.

Il en est des préceptes des rhéteurs comme des leçons raffinées des dialecticiens. Beaucoup de choses sont pour la parade plus que pour l'utilité. Un grand nombre d'auteurs ont écrit sur la rhétorique, chacun s'efforçant d'ajouter aux inventions de ses devanciers. Le maître réduira en abrégé la multitude des préceptes et appellera bientôt les élèves à la pratique, en montrant dans l'occasion ce qui est conforme à l'art et ce qui ne l'est pas. Il sera bon de les faire assister aux sermons des hommes éloquents et de les habituer peu à peu à reproduire ce qu'ils auront entendu. On leur indiquera les passages dignes d'être notés, un exorde bien choisi, une division neuve et heureuse, les difficultés habilement vaincues, les endroits des Écritures expliqués avec exactitude, la force de quelque mouvement pathétique, les pensées ingénieuses et brillantes. Il faudra de même signaler ce qui sera digne de critique, mais avec mesure et sans violence, de peur de faire naître le mépris du prédicateur en développant le vice de la médisance. « Quelquefois aussi, dit Érasme, il est utile d'entendre les mauvais orateurs pour mieux voir ce qui sied et ce qui ne sied pas. C'est ainsi que chez les Lacédémoniens, les ilotes ivres détournaient les enfants de l'ivresse. »

La rhétorique s'apprend vite ou jamais ; on naît orateur. Le naturel se révèle de bonne heure par la faculté d'imitation dans l'enfant, puis bientôt par la souplesse de la langue, la bonne articulation, la présence d'esprit. Chez plusieurs, la timidité est invincible. En général, les défauts naturels peuvent être surmontés, s'ils sont médiocres ; mais non pas, s'ils sont grands. On a observé que les enfants qui commencent à parler tard ont la parole plus ferme. Chez certains

hommes l'élocution a un charme naturel. C'est une faculté rare, merveilleuse en quelques-uns. Les personnes calmes sont plus propres à l'éloquence que les gens irascibles. Il y a diverses qualités qui dès l'enfance jettent comme des étincelles. A ces qualités naturelles, il faut joindre une préparation convenable et attentive.

Touchant les préceptes de la rhétorique, saint Augustin n'a rien omis de ce qui peut servir au prédicateur. « Mais, dit Érasme, la très grande différence des temps demande que certains points soient exposés d'une manière plus nette et plus sensible. » Il traite d'abord de la matière même de la prédication. Il distingue l'éloquence sacrée du genre judiciaire et du genre délibératif. Le prédicateur n'a point affaire aux juges, mais aux consciences. Il parle non des lois humaines, mais des oracles divins. Il ne plaide pas la cause de certaines personnes déterminées; mais il accuse en général les consciences de tous ceux qui vivent mal. Il console ceux qui sont dans la tristesse. Il ramène doucement au vrai ceux qui s'égarent de bonne foi. Il ne s'agit pas de gagner le juge à tel ou tel accusé, mais de gagner à Dieu tous les auditeurs. D'autre part, il ne peut y avoir délibération là où il n'y a point de doute. On ne délibère pas pour savoir s'il faut garder chastement la foi conjugale ; mais on conseille de la garder. Quelquefois le sermon roule sur un point de controverse, sur la lettre et le sens, sur des passages de l'Écriture contradictoires en apparence, sur la qualité d'un acte, ou sur la nature d'une chose, ce qui amène une définition. Mais l'œuvre principale de la prédication, c'est d'enseigner, de conseiller, d'exhorter, de consoler, d'avertir soit en reprenant, soit en priant.

Le prédicateur ne conseille assurément que ce qui est honnête ; mais on le conseille autrement aux hommes pieux, autrement aux méchants, aux séditieux, aux gens pleins de préjugés, aux hommes flottants. Il faut tenir compte aussi de la différence des nations. On ne parle pas non plus aux auditeurs instruits comme aux ignorants. L'exhortation ne diffère du conseil qu'en un point : celui qui conseille, enseigne par des preuves; celui qui exhorte, stimule par des sentiments. Érasme cite comme exemple l'exhortation de saint Paul aux Galates.

La consolation est publique ou privée. Elle se fait de deux manières. L'une consiste à montrer qu'il faut ne pas s'affliger, ou s'affliger moins; l'autre a lieu quand nous avouons qu'il y a motif de s'affliger et que nous transportons en nous-même le sentiment dont nous voulons délivrer les autres. Une douleur violente repousse le remède. Alors on imite les médecins habiles de certains fous qui se croient morts. Ce n'est pas tromper, c'est user de charité chrétienne. Le prédicateur montrera ensuite ce qui doit nous faire supporter les afflictions avec moins de peine.

Quant à la réprimande ou censure, il faut qu'il avertisse plutôt qu'il ne réprimande. Quelquefois cependant l'énormité des fautes demande une censure plus sévère, mais toujours préparée par l'enseignement et adoucie par une prière pleine d'onction. Érasme blâme les prédicateurs qui révèlent devant la multitude certains crimes monstrueux qu'il importe de ne pas lui faire connaître. D'ailleurs, en rappelant certains excès, on se souille soi-même. Mais avant tout il faut ménager les enfants, les jeunes filles, les âmes simples et pures. On doit toucher à ces choses avec une grande réserve, quand l'Écriture en donne l'occasion. Il faut en parler d'une manière générale et avec horreur pour les faire détester et non pour les faire connaître à ceux qui les ignorent.

« On voit, dit Érasme, des prédicateurs qui déclament tragiquement contre certaines frivolités, faites pour exciter le rire plutôt que la colère, tandis qu'ils se taisent sur d'autres désordres qui sont véritablement des péchés horribles. Il faut sans doute avertir de temps en temps le peuple que ses vêtements doivent être dignes de chrétiens, d'une apparence et d'un prix modestes. Il faut recommander aux femmes une

toilette décente. Elles ne doivent chercher à plaire qu'à leurs maris dans leur intérieur. Il y a sans contredit des abus dans le vêtement des hommes, des femmes et surtout des jeunes filles. Le prédicateur doit donner des avertissements sur beaucoup d'articles, mais affectueusement et avec calme. Un avertissement mesuré fait plus qu'une déclamation furieuse. Il est des censures qui flattent beaucoup les femmes, comme celles qui s'adressent à leurs grandes queues et à d'autres bizarreries de la mode. Les bons mots des prédicateurs sur ces sujets prêtent à rire plutôt qu'à se corriger ; car la femme aime que l'on fasse son portrait par la parole comme par le pinceau. »

Se déchaîner trop violemment contre les vices des princes et des magistrats, ne convient pas au prédicateur. Il ne doit être ni flatteur ni séditieux. S'il y a censure, il faut qu'elle soit générale autant que faire se peut. On ne doit attaquer aucun personnage, aucune nation, aucun ordre particulier. Il faut s'affliger plutôt que se mettre en colère, adoucir certains reproches à l'exemple de saint Pierre et de saint Paul, se rappeler qu'on est soi-même sujet à pécher. Si l'on s'indigne, que ce soit l'indignation d'un père et non celle d'un ennemi. Que celui qui est repris sente l'affection sous la réprimande, et non la vengeance. Il faut abaisser le pécheur, mais pour le relever. Une manière d'adoucir l'amertume d'une réprimande, c'est de s'y mêler pour son propre compte.

Les discours du prédicateur se rapportent au genre démonstratif, quand ils ont pour objet de louer Dieu et les saints, principalement les martyrs. Érasme montre l'origine de l'oraison funèbre chez les anciens chrétiens. De même que les personnages illustres étaient loués publiquement devant le peuple par un discours funèbre, de même l'évêque ou le prince, après sa mort, fut loué publiquement dans le temple par la bouche du prêtre. Il cite deux oraisons funèbres de saint Ambroise. L'une est l'*Éloge* de Théodose ; l'autre est l'*Éloge* de Valentinien. Il parle aussi de la *Monodie* de saint

Grégoire de Nazianze en l'honneur de saint Basile, et de quelques homélies de saint Chrysostome. « Les oraisons funèbres, dit-il, sont aujourd'hui moins en usage que jadis. Il en est de même des *Doxologies* ou glorifications de Dieu, qui sont chantées plutôt que prêchées. Cependant, pour détourner du péché, il est souvent nécessaire d'exalter la majesté de Dieu, son omniscience, sa sainteté, son infinie miséricorde, sa suprême véracité, fondement de notre foi et gage de notre espérance... Le prédicateur n'a pas seulement pour but de nous faire comprendre la grandeur de Dieu, il veut nous le faire craindre et aimer. »

Une manière de louer Dieu, plus usitée chez les modernes, c'est de raconter les merveilles opérées par sa grâce dans les saints destinés à le glorifier même devant les impies. Les anciens l'ont employée assez fréquemment. Érasme fait voir comment il faut louer dans les saints les biens extérieurs. « En général, dit-il, on doit montrer que tous les avantages personnels de celui qui est loué ont tourné au bien de ses semblables. Il faut traiter de même certains dons de l'âme, communs aux bons et aux méchants. Pour les autres, on peut adopter deux ordres, ou suivre la vie du saint dans toutes ses actions, ou considérer ses vertus principales ; par exemple, sa chasteté, sa patience, sa charité envers les pauvres. » Pour louer les biens communs aux bons et aux méchants, Érasme indique une forme oratoire dont Fléchier s'est servi dans son oraison funèbre de Turenne : « Je ne louerai pas dans ce saint l'illustration remarquable de sa naissance. Car pourquoi louerais-je en lui ce qu'il a rejeté ou méprisé lui-même à cause du Christ? C'est plutôt du côté des véritables biens qu'il doit être célébré. »

Les vertus de l'âme louées trop fastueusement excitent l'envie. Il faut y mêler la modestie du personnage. Cette précaution sera plus nécessaire encore si la louange s'adresse à un vivant. Il faut célébrer en lui les dons de Dieu. Les discours adulateurs pour les mariages des grands et des princes,

les félicitations, les panégyriques menteurs doivent être relégués dans les cours des rois et des satrapes. La comparaison peut se rencontrer dans l'éloge d'un saint, mais le prédicateur doit en user avec mesure et ne pas imiter ces religieux qui élèvent les saints de leur ordre au-dessus de tous les autres (1). Les saints ne veulent pas être loués ainsi. Érasme condamne encore davantage les miracles imaginaires. « Le pasteur, dit-il, ne doit pas ressembler à l'imposteur. En fait de miracles, il ne doit parler que de ceux qui sont rapportés par des auteurs graves et qui renferment quelque chose que nous puissions imiter, afin que grâces soient rendues à Dieu et que le peuple soit stimulé par l'exemple... Les miracles sont moins utiles depuis la propagation du Christianisme; cependant ils ne manquent pas à l'Église. Mais ce sont presque toujours des bienfaits comme ceux du Christ. » En un mot, Érasme ne rejette pas les panégyriques des saints, pourvu qu'il n'y entre ni affection humaine, ni ambitieuse contention, ni mensonge. Mais, suivant lui, cet usage emprunté aux païens doit être admis avec beaucoup de réserve par nos prédicateurs. Il faut que les auditeurs, non-seulement emportent une magnifique opinion de celui qui est loué, mais soient excités surtout à imiter ses bonnes actions.

Érasme passe ensuite aux devoirs du prédicateur. Il doit instruire, plaire et toucher. En instruisant, il fait comprendre ce qu'il veut insinuer et produit la persuasion. Sans cela, le reste est inutile; car nul n'est charmé ou touché de ce qu'il ne comprend pas ou ne croit point. Plaire se doit prendre de deux façons. Il y a un agrément répandu dans tout le discours, comme le sang est répandu dans tout le corps. Ainsi, dans les écrits de saint Bernard, on sent je ne sais quoi de doux et d'aimable. Il y a un autre agrément que réclame le

(1) *V.* Imitation, liv. III, ch. LVIII : « Garde-toi aussi de disputer du mérite des saints... C'est moi qui dois être loué dans tous mes saints... Ils se portent vers un saint plutôt que vers un autre, par une inclination tout humaine.

sujet même. Les choses joyeuses demandent des paroles plus riantes que les choses tristes, comme par exemple la félicité des Anges et des Saints dans le ciel.

Quant à cette espèce d'agrément que donnent les plaisanteries et les bons mots, Érasme laisse à d'autres le soin de voir si ces jeux d'esprit conviennent au prédicateur. « Dans l'Écriture il y a des traits d'ironie, dit-il, mais point de plaisanteries ni de jeux d'esprit. Il est visible que les anciens prédicateurs se sont donné beaucoup de peine pour plaire au peuple. Quintilien et Tacite se plaignent de ce que les juges veulent être non-seulement instruits, mais amusés. Ce besoin venait de l'habitude des spectacles où tout était donné au plaisir. On trouve des traces de cet état moral chez les chrétiens. Les évêques sont obligés de satisfaire les oreilles de la multitude. Toutefois ceux qui recherchèrent l'applaudissement populaire par des récits fabuleux ou des plaisanteries déplacées, ne furent pas à l'abri de la critique. Les mœurs du théâtre sont maintenant écartées des églises. Néanmoins il y a des prédicateurs qui souvent réveillent l'attention par un badinage inconvenant où quelquefois même la pudeur est peu respectée (1). Les belles paroles des anciens ayant un sens moral et salutaire, pourront dans l'occasion être convenablement insérées dans un sermon, pourvu que ce soit avec sobriété et qu'on excuse ce mélange du sacré et du profane.» En un mot, le prédicateur doit rendre très agréable ce qui est très salutaire, mais sans blesser la convenance.

Aux yeux d'Érasme comme aux yeux de Fénelon, le principal effet de l'éloquence, c'est de toucher. « Les passions, dit-il, sont presque nécessaires à l'orateur qui s'adresse au peuple. On enflamme la foule plus facilement qu'on ne l'instruit. Ajoutez que beaucoup pèchent par corruption du cœur plus que par ignorance du vrai. Il faut donc opposer la passion

(1) Érasme cite un ou deux exemples dont il avait été lui-même témoin et qui auraient été mieux placés dans un conte de Boccace ou dans un fabliau que dans un sermon. — T. V, p. 861.

à la passion. Le pathétique peut seul réveiller ceux qui toujours sommeillent. Saint Jean-Baptiste prépare les cœurs des Juifs par la terreur. C'est par la douleur, la joie, la honte, l'émulation, l'espérance que nous formons les enfants à la vertu. L'enseignement fait que l'auditeur comprenne; le pathétique fait qu'il aime ou haïsse. » Il y a deux sortes de passions, les passions douces et les passions vives. Les passions douces règnent dans la comédie. Mêlées au discours, elles lui donnent un grand charme, l'empêchent de languir et disposent à la persuasion. Érasme cite Homère et l'Écriture. De la *parabole de l'enfant prodigue*, il croit qu'on pourrait tirer une assez belle comédie. Il rappelle que saint Augustin, dans sa jeunesse, ne pouvait lire l'histoire de Didon sans verser des larmes, tout en sachant que c'était une fiction composée à faux sur une femme pudique.

Ces deux sortes de passions sont mises en mouvement par les circonstances du sujet, convenablement présentées. Selon Érasme, il est beaucoup plus facile et en même temps plus utile au prédicateur qu'à l'avocat d'exciter les passions de ses auditeurs. « Car, dit-il, la plupart des choses dont il doit parler sont d'abord d'une certitude indubitable, plus certaines même que celles qui frappent les yeux et tous les sens; ensuite elles sont si grandes que tout ce qui arrive réellement dans le monde et même tout ce qui a été imaginé par les hommes dans le but de nous émouvoir, est froid en comparaison. » Érasme compare la mythologie païenne et les mystères de la foi chrétienne au point de vue qui l'occupe en ce moment : « Entre la sagesse des philosophes et la sagesse prophétique n'y a-t-il pas autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres? Que sont les Décius comparés aux martyrs, les mensonges monstrueux des païens mis en parallèle avec les miracles des chrétiens? Si l'on considère les idées des uns et des autres sur la Providence divine, quelle distance les sépare. Dans les sujets que traite le prédicateur, tout est si grand, si assuré, si frappant, si plein d'une flamme

ardente que, même simplement exposées sans amplification, ces choses arracheraient des larmes aux cœurs les plus durs. Là il n'est rien à quoi chacun de nous ne soit intéressé. Que nous sert le dévouement d'Alceste? Mais l'amour du Christ pour nous, mais les martyrs et tout le reste nous parlent de nos plus grands intérêts. Le prédicateur ne doit pas tant avoir pour but de nous attrister par leurs souffrances que de nous porter au désir de les imiter. » Ce passage éloquent suffirait seul pour séparer profondément Érasme des païens de la Renaissance.

Le principal, pour exciter les sentiments pieux, c'est d'être pieusement affecté soi-même. Pour inspirer l'aversion du mal, il faut la ressentir dans son cœur. Il n'y a que le feu qui enflamme. Il est nécessaire que la piété du prédicateur parle dans toute sa personne et se communique aux autres. On a vu pourtant des prédicateurs dont la vie était publiquement mauvaise, et qui, par une éloquence véhémente, arrachaient des larmes aux auditeurs malgré eux et pleuraient eux-mêmes (1). Il y a des sentiments passagers. Ce ne sont pas ceux que l'orateur sacré cherche à faire naître. Il ne ressemble pas à un avocat ou à un histrion. Il veut exciter des sentiments durables, qui germent, se fortifient et portent des fruits de piété. Un discours sans art, mais partant d'une âme embrasée, produira cet effet plutôt qu'un discours pourvu de toutes les machines de la rhétorique, mais coulant des lèvres et non du cœur. « Il faut, dit Érasme, avoir en soi la source des bons sentiments. Toutefois il importe de réveiller de temps en temps notre âme qui sommeille, afin que le discours ait plus de force. Le Saint-Esprit est reçu dans des vases d'argile. »

Il y a trois manières de réveiller l'ardeur de l'âme. On la réveille en soi par l'imagination en se représentant vivement les objets sur lesquels on doit parler. Le prédicateur, étant ainsi plus ému lui-même, touchera plus fortement ses audi-

(1) Voir la note H, à la fin du volume.

teurs par une peinture tellement vive et sensible qu'ils croiront voir l'action se passer sous leurs yeux. Les Galates n'avaient pas vu Jésus-Christ sur la croix ; mais la prédication expressive de saint Paul l'avait mis en quelque sorte sous leurs yeux. Érasme prend des exemples dans saint Chrysostome et dans saint Basile. « Ce dernier, dit-il, nous a laissé une peinture admirable. C'est le récit de la mort de quarante martyrs condamnés à mourir de froid dans un lac glacé. Vous voyez cette mort dans sa narration mieux que si vous en aviez été spectateur. Mais il se représenta ce lamentable spectacle dans son âme avant de le retracer aux autres, et il s'émut lui-même avant d'enflammer autrui du sentiment de la pitié. » On trouve aussi une peinture expressive dans le *Babylas* de saint Chrysostome. Fénelon a donné pour exemple un récit plus profane, la mort de Didon dans Virgile. L'aptitude naturelle ou acquise pour se représenter ainsi les objets n'est pas la même chez tous. Au reste, le prédicateur doit maîtriser sa sensibilité, si elle est trop grande, réprimer ses larmes et tempérer au besoin les mouvements immodérés de son cœur. Quelquefois en effet l'excès de sensibilité est un défaut et ne convient pas plus au prêtre qu'au médecin.

Il est une autre manière d'exciter l'ardeur de son âme, c'est de lire quelque passage de l'Écriture, très propre à enflammer, jusqu'à ce que l'on sente son cœur s'échauffer, et avant qu'il se refroidisse, de monter en chaire. Selon la parole de saint Chrysostome, l'Écriture est comme une peinture remarquable ; plus on la contemple, plus on trouve de quoi admirer. Le prédicateur, après avoir examiné attentivement chaque partie, sera plus ému lui-même et enflammera plus vivement les autres.

Mais le moyen le plus efficace de tous, selon Érasme, c'est avant le sermon une profonde prière à Dieu (1) pour demander la sagesse, la parole et le bon succès de son discours. « La prière, dit-il, est d'un merveilleux effet sur tout homme qui entreprend une œuvre difficile. C'est une prétention déplacée de certains prédicateurs, que de monter en chaire sans s'être recueillis. Ici la seule ambition légitime, c'est de gagner les âmes à la piété. Mais il ne faut pas oublier que les émotions violentes durent peu. Le prédicateur ne doit pas rester trop longtemps sur ces passions si vives qui ébranlent l'homme tout entier. Il ne faut pas non plus y revenir trop souvent. C'est par les paroles et plus encore par les choses qu'il faut les exciter, et non par les contorsions du visage ou par des gestes bouffons. Certains faits sont de telle nature que, racontés simplement et clairement, ils excitent d'eux-mêmes les passions. L'étrangeté peut quelquefois produire un effet analogue. Le vêtement ensanglanté de César, montré au peuple, excita sa pitié et sa colère. Le prédicateur se gardera de recourir à de tels moyens qui souvent ne servent qu'à faire rire...

« Au reste le peuple est naturellement admirateur de ce qui est étrange ou nouveau. Le prédicateur ne doit pas abuser de ce penchant. Le Christ et les apôtres ne nous ont point donné l'exemple d'une semblable affectation. On voit des prédicateurs qui, montant en chaire, se couvrent le visage avec leur capuchon, à peu près comme on voile en partie les yeux aux chevaux ombrageux. D'autres ont une manière bruyante de tomber à genoux. Le véritable prédicateur n'a pas recours à ces moyens singuliers qui peuvent émouvoir les simples, mais seulement pour un temps. On dit qu'il y a des gens grossiers qui ne peuvent être remués autrement. Mais autre chose est instruire la multitude ; autre chose est se moquer d'elle ; et il n'est aucun peuple assez grossier pour ne pas profiter d'un enseignement assidu. »

(1) V. Fénelon, Dialogue III. — Bossuet, dans ses sermons à peine préparés, s'inspirait surtout par la méditation de l'Écriture et par la prière.

III

L'invention dans le discours est ce que la charpente osseuse est dans le corps. La disposition remplit l'office des nerfs qui unissent toutes les parties de l'animal. Elle aide l'intelligence et la mémoire. L'élocution est comme la chair et la peau dans le corps. Les lettres sacrées ont leur éclat et leur beauté propre, bien qu'elles n'admettent ni le fard ni les ornements recherchés. La mémoire, c'est le souffle et la vie qui rend le tout vivant. Enfin la prononciation est l'action et le mouvement de l'être animé qui autrement ressemble à une statue. C'est la vie de la vie. Un discours prononcé avec la même voix et le même geste, ou plutôt sans geste, est une chose à moitié morte.

La majesté des Écritures que le prédicateur explique et les grands intérêts qu'il traite concilient naturellement l'attention, la docilité, la bienveillance, surtout quand il parle à des chrétiens. Dès lors l'exorde est inutile ; car ce que l'on cherche par l'exorde, on l'a déjà. Cependant il y a des prédicateurs qui ne commencent jamais un sermon sans un exorde travaillé avec soin et, ce qui est le comble de l'absurde, tout à fait étranger au sujet. Érasme approuve l'usage des modernes qui commencent leurs sermons par quelque pensée de l'Écriture, appelée *Texte*, pourvu qu'elle embrasse tout le sujet et qu'elle soit tirée de l'endroit même qu'on interprète. « Ils sont dans l'erreur, dit-il, ceux qui regardent comme grossier tout ce qui est simple et non affecté. Ils cherchent donc à imaginer une pensée aussi étrangère que possible au sujet ou tout au moins tirée de fort loin, quelquefois même de mots détournés de leur sens et qui à leur place signifient tout autre chose. » Érasme cite cet exemple : un prédicateur

devant parler sur le martyre de saint Barthélemy, prit son exorde dans le passage d'Abacuc : *Turbabuntur pelles terræ Madian*, où il est question des peaux du camp, c'est-à-dire des tentes. Si le prédicateur doit éviter tout ce qui est déplacé, forcé, affecté, à plus forte raison, il doit fuir toute apparence de bouffonnerie (1).

Cette coutume de commencer par un texte sacré s'appuie sur des exemples anciens. Origène, saint Basile et saint Chrysostome commencent quelquefois ainsi. Il faut donc approuver ceux qui prennent pour exorde un texte de l'Écriture, pourvu qu'ils le fassent à propos. Mais on a tort de croire qu'il n'est pas permis de faire autrement. Il se présente souvent des circonstances où il est bon de commencer d'une manière différente. Saint Pierre, annonçant le Christ aux Juifs, ne commence point par la prophétie de Johel. Érasme cite son exorde comme un modèle d'adresse et d'insinuation. L'exorde tiré d'un récit historique ne lui déplaît pas, pourvu qu'il soit remarquable, intéressant, et qu'il se rapporte à ce qui va être dit. Le prédicateur pourra en user d'autant mieux que l'allégorie est propre à l'Écriture. L'exorde peut être pris dans les paraboles comme dans les histoires véritables. Ce qui importe, c'est le choix. Érasme donne comme modèle d'une narration vraisemblable, bien ordonnée, claire, expressive, naturelle, l'histoire de l'aveugle-né dans l'Évangile.

Il ne s'oppose pas à ce que l'on tire quelques exemples des animaux, des plantes, des pierres précieuses et d'autres choses naturelles. Pour en excuser l'emploi, on peut s'appuyer de l'Écriture. Salomon nous renvoie à la fourmi pour ap

(1) Érasme raconte qu'un prédicateur, encore à moitié endormi, étant monté en chaire pour parler de la mort du Seigneur, commença par ces mots, comme pris dans saint Paul : *Ebrii sunt et ego*. Il était Français et l'on sait que les Français prononcent aiguë la première syllabe du mot *Hebræi*, de manière qu'il diffère peu du mot *ebrii* dans la prononciation. Mais en reprenant l'exorde selon la coutume, il s'éveilla tout à fait et, s'apercevant de son erreur, avec une merveilleuse adresse, il détourna le sens à l'ivresse des Juifs préparant la mort du Sauveur.

prendre d'elle l'activité et le travail. Jésus-Christ rappelle à ses disciples l'exemple des passereaux et des lis. On est plus touché, quand le modèle est emprunté à des êtres inégaux. Saint Basile, dans son Panégyrique de Gordius, prend son exorde dans la république des abeilles. Comme exemple d'exorde tiré de la circonstance, Érasme cite celui de saint Paul devant l'Aréopage. Saint Chrysostome use assez souvent de ces exordes. On peut quelquefois commencer par une louange qui n'est qu'une exhortation déguisée, comme fait saint Paul devant Agrippa. Saint Basile prélude à une réprimande en disant que sa parole est rendue languissante par les mœurs du peuple chrétien, changées dès le soir de la fête de Pâques. Prudence, dans un hymne sur Noël, demande si le soleil élargit de nouveau son cercle, parce que le Christ naît, lui qui agrandit le sentier de la lumière.

Quelquefois il suffira de proposer le sujet avec une brève recommandation; mais quelquefois aussi un exorde est nécessaire, comme, par exemple, quand on doit expliquer un passage de l'Écriture, qui en apparence est choquant pour la raison. On peut alors prévenir la fâcheuse impression qu'il pourrait produire, en disant : C'est la coutume des Écritures d'enfermer d'adorables mystères dans une enveloppe grossière, au rebours des livres humains qui offrent souvent tout l'opposé.

L'invocation de Dieu convient au prédicateur. Elle peut être placée après la proposition, comme dans Virgile, ou mêlée à la proposition, comme dans Homère. On peut recourir encore à l'invocation dans la suite du discours, quand la circonstance le demande; c'est conforme à la piété chrétienne et utile pour réveiller l'attention. Cependant l'invocation n'est pas toujours nécessaire; car dans un discours sacré il y a toujours invocation tacite (1).

(1) Érasme n'approuve pas trop la coutume d'invoquer la Vierge au commencement du sermon. Sans la condamner absolument, il dit que les anciens ne la connaissaient pas. Cette manière de voir fut censurée par le théologien Bedda. — *V.* Burigny, l. II, p. 402 et suiv.

Les divisions sont utiles; mais elles ont aussi quelques inconvénients (1). Elles aident l'intelligence et la mémoire des auditeurs; elles marquent au prédicateur des points de repère où il revient après les digressions; mais elles peuvent nuire, car en parlant il vient parfois à l'esprit certaines choses qu'il n'est pas bon d'omettre et qui ne conviennent à aucune des parties annoncées; sans compter que des prédicateurs d'une mémoire malheureuse en ajoutent ou en retranchent dans la suite du sermon. Pour ceux qui se défient de leur mémoire, il vaut mieux se borner à énoncer l'ensemble du sujet, sinon il faut avoir sous la main les points du discours notés sur le papier. « Saint Augustin, dit Érasme, a fait ainsi pour quelques psaumes et peut-être pour tous; car il a de longues et fréquentes digressions, improvisant la plupart du temps, doué d'ailleurs d'une mémoire merveilleuse. » On doit toujours avoir préparé quelque plan dans son esprit; mais il n'est pas pour cela nécessaire de l'annoncer. On peut corriger aisément ce qui est dans la pensée, mais on n'est pas également libre de changer ce qu'on a promis.

Ainsi, dans un sujet qui par lui-même ne fournit pas l'occasion d'une division, rechercher la subtilité en divisant, c'est non-seulement se tourmenter par un travail inutile, mais affaiblir l'autorité du prédicateur et l'effet de son discours; car nous croyons plus volontiers ceux qui puisent leur éloquence dans leur cœur que ceux qui l'empruntent à l'art, et ce qui est recommandé par l'attrait de la nouveauté, comme improvisé, nous est plus agréable que ce qui est promis et attendu. La division est nécessaire lorsqu'on doit traiter un sujet obscur. Alors une division bien faite donnera beaucoup de lumière et aidera l'auditeur à comprendre les points principaux qui seront comme séparés de la foule et placés sous les yeux. Il en sera de même si le sujet a naturellement des

(1) *V.* Fénelon.

parties distinctes et si l'on n'a aucun motif pour éviter la division.

Mais il faudra se garder de ces divisions qui coupent le sujet en petites sections, en fragments plutôt qu'en membres. La multitude des parties l'obscurcit, même quand il n'est pas obscur de sa nature. Elle offusque l'intelligence et la mémoire des auditeurs, au lieu de les aider. Érasme critique les sections des Scholastiques. Recherchant la subtilité, ils divisent, en beaucoup de parties ce qui est un ou ce qui est lié de façon à n'être séparé qu'avec peine. Ce genre de division peut convenir aux écoles à cause de la subtilité des matières. Il ne convient nullement à la chaire où la doctrine doit être exposée au peuple avec toute la clarté possible. Pour bien diviser, il faut examiner quelles sont, pour ainsi dire, les colonnes de tout le sujet et promettre le moins de parties que faire se peut. Quant aux parties plus petites, il suffira, en traitant le sujet, de les joindre aux parties principales. Il n'est pas facile de faire une bonne division. La difficulté consiste à trouver les parties principales et à les bien disposer. Le prédicateur, comme l'avocat, doit chercher le point capital du sujet et tout rapporter à ce point, sans s'en écarter par des digressions inutiles.

Pour trouver les preuves, la force du génie fait beaucoup. Les préceptes et l'exercice peuvent l'aider, mais ne sauraient la remplacer. L'argumentation est une œuvre difficile, mais il y a moins de péril pour le prédicateur que pour l'avocat auquel l'adversaire peut répliquer. La faculté de raisonner est antérieure à la dialectique dont l'abus engendre la passion de la dispute. « La sophistique moderne, dit Érasme, née de cet abus, apprend plutôt à ne jamais se taire qu'à discuter. S'exercer à soutenir le *pour* et le *contre* n'est peut-être pas bon pour le prédicateur. Plus encore que le magistrat, il doit avoir une conviction forte et inébranlable devant la multitude. Comment croire à ce qu'il conseille, si l'on sait qu'il pourrait avec une égale force conseiller le contraire? La dialectique doit montrer à bien juger du vrai et du faux et non à faire étalage d'esprit. L'art est employé pour éclaircir plus vite et plus convenablement ce qui est en question... Il ne doit pas ressembler à ces machines compliquées qui augmentent le travail, au lieu de le diminuer. Ainsi, pour trouver les preuves, il faut le concours de la nature et de l'art. »

Toute preuve étant tirée des circonstances de la personne et de la chose, il faut connaître ce qui est propre à chaque personne et à chaque chose. La lecture des comiques, des historiens et des philosophes servira beaucoup et aidera l'expérience. Il sera utile aussi de connaître les *lieux communs* des rhéteurs. Érasme indique l'usage que le prédicateur peut faire de chaque lieu. Il ne prétend pas épuiser le sujet; mais donner des indications, laissant au génie de l'orateur le soin de trouver des choses analogues ou meilleures. Il apprécie d'une façon remarquable la méthode d'Aristote qui expose d'abord le sommaire et les points principaux du sujet, puis, revenant sur ses pas, il ajoute sur chaque point des détails précis et complets, à l'exemple de l'artiste qui dégrossit d'abord la statue et la polit ensuite dans toutes ses parties.

Comme saint Basile et Bossuet (1), Érasme pense que la meilleure manière d'enseigner la religion et chaque dogme en particulier, c'est de procéder par degrés en remontant aux premiers commencements et en montrant la suite de la religion depuis Adam. « Quoique cette méthode d'enseignement, dit-il, appartienne plutôt à ceux qui écrivent des livres ou professent dans les écoles, il convient cependant que le prédicateur y soit exercé, quand même il n'en userait pas. Il arrive d'ailleurs quelquefois qu'il en use, comme lorsqu'il faut exposer une matière d'une façon continue, par exemple le *Décalogue* ou le *Symbole* des apôtres. »

Avant Pascal, il a vu l'importance de la définition dans l'enseignement. « Si l'on ne définit pas bien, dit-il, la discussion

(1) *V.* Fénelon et Fleury.

est aveugle. » La définition est traitée par les dialecticiens d'une manière froide et sèche. Le prédicateur la développe avec abondance. Il doit faire de même pour *chaque lieu*. Il ne s'attachera pas seulement à ce que la description soit conforme à l'objet décrit; mais il le mettra tout entier sous les yeux, comme peint dans un tableau, afin d'enflammer l'auditeur d'amour, s'il retrace l'image de la vertu ou de haine, s'il dépeint le vice.

L'argument rétorqué est d'un fréquent usage chez le prédicateur. On en voit un bel exemple dans l'Évangile à propos de l'esclave qui s'excuse sur l'avide sévérité de son maître. Érasme se moque en passant des sophismes fameux, le menteur, le crocodile, *jeux d'enfant qui ne sont pas sans grâce*. La réduction des arguments à la forme syllogistique est facile; mais elle n'est pas nécessaire ni même utile devant le peuple. Elle est employée plus à propos dans les écoles. « Et pourtant il est puéril de ne pas comprendre la force de l'argumentation, à moins qu'elle ne soit réduite à la forme analytique. C'est un exercice qui peut convenir aux jeunes gens. Qu'il convienne aux maîtres et aux vieillards, à d'autres d'en juger. » Quelquefois une affirmation peut avoir l'efficacité et le poids d'une preuve. Elle montre la confiance de celui qui parle, et l'auditeur rougit de ne pas se rendre. Souvent la supplication, la prière, le serment, ont plus d'effet auprès de quelques-uns que l'argumentation. Saint Paul agit ainsi fréquemment. Il faut égayer et animer l'argumentation par des mouvements, des interrogations, des apostrophes, des exclamations, un enjouement de bon goût, des transitions ingénieuses.

Le sermon se termine par l'épilogue et la péroraison. L'épilogue résume le discours. Il ne faut pas oublier qu'au barreau l'autorité appartient à l'auditeur et qu'en chaire elle appartient au prédicateur. La péroraison s'adresse au cœur et aux passions. Elle s'étend quelquefois avec abondance. Érasme combat l'erreur des stoïciens sur les passions, qu'ils

prétendaient supprimer. Il indique celles que le prédicateur doit mettre en mouvement.

Après l'invention et la disposition vient l'élocution. Il semble croire que celui qui forme le prédicateur n'a pas besoin de s'appesantir beaucoup sur cette partie. Il montre pourtant les moyens de rendre le discours véhément, agréable, abondant. Il parle d'abord de l'amplification. « L'orateur du barreau, dit-il, doit par elle s'efforcer de faire paraître une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est. Pour le prédicateur, il suffit qu'elle paraisse aussi grande qu'elle est, mais plus grande ou moindre qu'elle ne paraît à la foule. »

Les figures produisent la vraisemblance, la clarté, l'évidence, l'agrément, la véhémence, l'éclat, la sublimité. Ici Érasme suit la *rhétorique à Herennius*. Mais, comme toujours, il prend de préférence des exemples dans le domaine sacré. Ennemi du faux, il veut que le pathétique dans la répétition, l'exclamation et les autres figures du même genre soit l'effet du mouvement naturel de l'âme et pour ainsi dire l'explosion même de la passion. Il réfute les théologiens qui ne voulaient pas reconnaître des hyperboles dans l'Écriture, contrairement à l'opinion d'Origène, de saint Jérôme et de saint Augustin. Il y a des hyperboles même dans l'Évangile. Le prédicateur doit user sobrement de l'ironie. Saint Pierre se sert de la figure appelée *licence*, et saint Paul aussi dans l'*Épître aux Galates*. Il y a des prédicateurs qui flattent à l'aide de cette figure. La flatterie est ici d'autant plus coupable qu'elle est dissimulée sous une apparence de liberté. Dans l'*hypotypose*, l'orateur ressemble beaucoup au peintre. C'est une figure propre surtout aux poètes; mais il faut avoir soin de garder les bienséances.

Les épithètes qui n'ajoutent rien doivent être évitées du prédicateur; mais jamais elles ne doivent être multipliées outre mesure. Les *chutes*, les *désinences semblables* et en général cette modulation savante qui résulte d'une construction symétrique, sont une affectation peu digne de la chaire chré-

tienne. « Il faut sans doute tâcher de plaire, dit Érasme, mais sans recherche, et avoir en vue l'utilité. Le plaisir ne doit être que l'accompagnement. Ces ornements ôtent à l'orateur la confiance de ceux qui l'écoutent, et le plaisir fait bientôt place au dégoût. »

Le *dialogisme* convient particulièrement au prédicateur. Saint Chrysostome et saint Augustin, dans leurs sermons au peuple pour expliquer les Écritures, en font souvent usage. Il réveille l'attention, dispose à écouter et rend le discours clair et animé avec agrément. Mais ici encore il faut garder la bienséance. Érasme cite l'exemple d'un prédicateur qui, se tournant vers l'image du Christ, l'interrogeait et le faisait répondre.

La *gradation* a beaucoup d'agrément et de vivacité; mais il faut éviter l'affectation. Saint Paul et surtout saint Jean l'ont employée heureusement. Au sujet de l'*éthopée*, Érasme parle des *caractères* de Théophraste qui lui paraissent à peine dignes d'un si grand auteur. Quant à la figure par laquelle on prête à chaque personnage des paroles qui lui conviennent, les anciens se sont donné quelque liberté sur ce terrain. Il désapprouve ceux qui usent de cette liberté dans l'histoire du Christ, sans avertir que ce qui est raconté repose sur des traditions humaines ou sur des conjectures probables.

On a multiplié les *épiphonèmes* à mesure que le goût s'est corrompu. Elles se trouvent en grand nombre dans saint Jérôme, dans saint Ambroise, dans saint Grégoire. Elles sont rares dans Cicéron. « Nous sommes touchés surtout, dit Érasme, pas les exemples tirés des personnes dont l'autorité est irréfragable. Elle est au suprême degré dans le Christ. » Les exemples fabuleux sont interdits au prédicateur. Il peut cependant reproduire certaines histoires, rapportées par des auteurs graves et vraisemblables au point qu'on peut les croire vraies.

Les livres sacrés et surtout l'Évangile sont pleins de *similitudes* presque toujours tirées de choses très connues du

peuple. Les images abondent dans les Écritures comme dans tout discours humain. Certaines gens pensent néanmoins qu'il faut laisser aux grammairiens la connaissance des figures comme indigne d'un théologien. Saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostome ont donné un exemple contraire. Cette connnaissance est indispensable pour l'intelligence des livres sacrés. Il faut par-dessus tout s'attacher au vrai sens du texte, sans jamais s'en écarter. On ne doit pas recourir aux figures, si le sens propre est pieux, sain et d'accord avec le reste des Écritures. Érasme s'élève contre ceux qui leur font violence et traitent les textes sacrés comme des livres humains. Le prédicateur, pour les interpréter convenablement, doit aller aux sources mêmes et chercher le sens vrai dans l'enchaînement de ce qui précède et de ce qui suit. Il ne doit pas se contenter de prendre quelques pensées dans des recueils ou dans des *index* (1).

L'Écriture, selon les modernes, présente quatre sens, le sens historique ou littéral, le sens *tropologique* ou moral, le sens allégorique, le sens *analogique* ou inductif. Les anciens n'en reconnaissent que deux, le sens littéral et le sens spirituel qu'ils désignent sous divers noms. Dans la *tropologie*, ou explication morale, Origène ne manque ni de vigilance ni d'habileté; mais il y mêle des sens tirés de trop loin. Saint Chrysostome ne traite guère que cette partie, et il le fait avec autant de pénétration que de succès. « Il a préféré, dit Érasme, s'attacher à ces explications, sans doute en vue de l'utilité qu'on peut en retirer pour former les mœurs des hommes, et elles touchent davantage l'auditeur, parce qu'elles sont reconnues par chacun et qu'elles s'adressent à chacun. Elles sont écoutées avec plus de foi que les allégories; et les analogies trouvées par le génie de l'interprète jusqu'à un certain point arbitraires, celles-ci n'ont que peu de poids pour confirmer les dogmes de la religion. Mais

(1) *V.* Fénelon.

l'histoire porte avec elle le sens *tropologique* et le livre à la conscience de tous. Ce n'est pas tant un sens différent du sens littéral que l'explication de ce sens. Ainsi un peintre montre aux spectateurs dans un tableau fait avec un grand art ce qui est beau et digne d'admiration. Tous ne jugent pas également bien d'une peinture ; mais tous reconnaissent ce qui leur est indiqué. Il en est de même pour ceux à qui l'on indique le sens moral d'un passage des Écritures. »

L'interprétation qui se borne au sens littéral est l'abus opposé à celui de l'*allégorisme* qui détruit le sens historique. Il a produit beaucoup d'erreurs et d'hérésies. « Il faut, poursuit Érasme, conserver en même temps le sens littéral et le sens figuré. Renverser le premier sans nécessité, c'est renverser le fondement de l'Écriture; c'est en faire une chose arbitraire, humaine. La faute est plus impudente encore, quand après avoir forgé une allégorie, on l'étaie par le mensonge. » Il se moque en passant de certains prédicateurs qui voient les douze apôtres dans les douze signes du Zodiaque, ou qui expliquent la Trinité par le triangle équilatéral, ou qui prêchent la *Parabole de l'Enfant prodigue* pendant un carême entier avec toute espèce de fictions allégoriques. « La divine Écriture, dit-il, est trop riche pour que l'on emploie une heure à de telles fables, et, s'il faut charmer l'auditoire, elle a ses bosquets verdoyants où l'on peut récréer plus convenablement son esprit. Un prédicateur prudent s'éloignera le plus possible de ces fictions déplacées, imaginées par des hommes qui font profession de s'adonner à la vie contemplative. »

Il est quelquefois nécessaire de reconnaître dans les livres sacrés les allégories et les figures. Ainsi les prophéties qui annoncent le règne du Christ ont en vue un règne spirituel ; les Juifs, au contraire, attendent un règne temporel. « Ne pas admettre ici la figure, continue Érasme, c'est une impiété; car si le sens historique est le corps de l'Écriture, le sens caché en est l'âme. C'est donc s'écarter de l'Écriture que de re-

jeter ce qu'il y a de meilleur. Quelquefois même on fait bien de ne pas s'en tenir au sens littéral, quoique ce ne soit pas nécessaire; c'est lorsque le sens mystique ou moral, ajouté au sens historique, est d'un plus grand fruit pour l'auditeur. Ainsi tantôt la nécessité, tantôt l'utilité seulement nous engage à nous écarter du sens historique.

« Les allégories ne prouvent les dogmes de la foi que lorsque la lumière de témoignages manifestes éclaire ce qui est obscur. Il n'est pas permis de douter de celles dont l'Écriture sainte a ôté les voiles pour nous; telles sont celles du serpent d'airain, de Jonas, et cette prophétie allégorique de Jésus : détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. Il faut que ce qui est destiné à fortifier l'homme chancelant soit accompagné d'évidence. Toutefois, les allégories sont très utiles pour réveiller les esprits languissants. S'il n'est pas certain que le sens spirituel soit vrai, il peut l'être, pourvu qu'il soit conforme aux dogmes d'une foi saine et aux autres passages de l'Écriture. Un homme pieux doit même croire que l'Esprit céleste peut avoir révélé à un saint docteur le sens mystique caché dans la lettre. De plus, l'Écriture peut engendrer quelquefois divers sens, de même que la manne avait pour chacun une saveur particulière. Ce n'est pas incertitude, c'est fécondité. »

Si donc les allégories ne prouvent pas en général les dogmes de la foi, elles les confirment, les mettent en lumière et les présentent sous une forme agréable. Les hommes pieux ne doivent donc pas les rejeter. Mais comment faire un choix entre les sens divers? Toutes les fois que les docteurs interprètent le même passage d'une manière différente, il faut adopter l'interprétation qui paraît le plus se rapprocher du sens vrai. « On peut même, dit Érasme, donner la sienne, mais avec beaucoup de réserve. » Au reste, il n'est pas nécessaire de poursuivre l'allégorie jusqu'aux moindres détails. Il suffit de prendre les traits principaux et les plus remarquables. Ainsi fait Jésus-Christ, ainsi fait saint Paul.

Comme le sublime et le pathétique véhément, les allégories doivent servir d'assaisonnement et non de nourriture. Autrement elles deviennent fastidieuses. Origène et ses imitateurs opposent souvent l'Église à la Synagogue. Cette méthode était plus opportune dans les premiers temps du Christianisme qu'elle ne le serait maintenant. L'allégorie et l'analogie ne peuvent pas être introduites avec un égal bonheur dans toutes les parties de l'Écriture. Tout n'a pas un sens mystique, et il y a des endroits où elles sont froides. Cependant saint Augustin, Eucherius et quelques autres ont tourné tout à un sens spirituel.

Érasme a une préférence marquée pour l'interprétation morale, et il en donne des exemples pris dans l'histoire de Jacob, de Lia et de Rachel. « Si le prédicateur, dit-il, tombe sur des passages de cette nature, il s'abstiendra des allégories, ou s'il croit devoir en faire usage, il y touchera superficiellement, en peu de mots et comme en courant. Les actions de Notre Seigneur, dont l'Ancien Testament présente la figure, sont aussi pour nous comme la figure et le modèle de ce que nous devons faire. Pour expliquer les obscurités des Écritures, le discours du prédicateur doit être clair, selon le précepte de saint Augustin. Pour dissiper les ténèbres, il faut qu'il soit lumière. »

IV

Érasme s'étend sur la mémoire. A ses yeux, les méthodes artificielles l'embarrassent plus qu'elles ne la servent. Trop d'art émousse la force de l'esprit, refroidit la chaleur de la parole, affaiblit la vigueur naturelle de la mémoire dont la capacité est très grande, si à la nature s'ajoutent l'intelligence, le soin, l'exercice et l'ordre. La mnémotechnie repose principalement sur les images. Il faut de temps en

temps en trouver de nouvelles. C'est ajouter un travail qui n'est pas petit. Cet inconvénient est surtout sensible aux vieillards. S'il faut citer un grand nombre de noms ou un long passage de l'Écriture, le prédicateur peut sans honte recourir à son cahier. Le témoignage de l'Écriture a ainsi plus de poids. Il en est de même pour les citations des docteurs célèbres. Il n'est pas toujours nécessaire d'ajouter le nombre du psaume ou du chapitre, comme font les jurisconsultes qui indiquent la loi, le paragraphe et même quelquefois la ligne, afin de pouvoir plus aisément comparer les passages. Les anciens disaient seulement : *Saint Paul, épître aux Romains.* Si la pensée est telle qu'elle n'obtienne créance qu'à la condition d'être appuyée sur un passage positif de l'Écriture, alors on peut être plus précis.

Il en est qui ne disent rien sans citer l'Écriture, lors même que le sujet peut se passer de toute citation. Il y a là une apparence d'affectation déplacée. Le discours est comme interrompu, et il en résulte même une certaine obscurité ; c'est ce que l'on voit dans les *Commentaires* de saint Thomas sur saint Paul. Le principe est bon ; mais il est poussé jusqu'à l'abus. Pour fortifier la mémoire, les médecins promettent quelque secours. A ce que nous avons dit, il faut ajouter une perpétuelle sobriété. Si la débauche et l'ivrognerie émoussent l'esprit, elles éteignent la mémoire. La variété des soucis et la foule des affaires lui nuisent, comme aussi la lecture précipitée de volumes divers. Une timidité excessive, la nouveauté de l'auditoire, trop de préoccupation, la paralysent. Démosthène se troubla chez Philippe, ce qui ne lui arriva jamais chez les Athéniens.

Reste l'*action* ou *prononciation*. Ici la nature forme ce que l'art et la pratique perfectionnent. Il faut suivre la nature, mais en y appliquant l'art. Pour corriger les défauts de la nature, de l'imitation et de l'habitude, il est bon de consulter le jugement d'un ami libre et sincère. Érasme rappelle le grand miroir de Démosthène. A un homme d'ailleurs instruit

échappe souvent ce qui paraît aux autres très malséant et l'est en effet. Nous nous plaisons quelquefois à nous-mêmes dans ce qui déplaît aux auditeurs non sans raison. Chacun a donc besoin de s'examiner avec les yeux d'autrui. Le mieux sera de prendre exemple sur les autres, d'imiter ce qui est bien, d'éviter ce qui est mal, en tenant toujours compte du personnage; car les mêmes choses ne conviennent pas à tous, à Caton et à Cicéron, à un jeune homme et à un vieillard, à un simple prêtre et à un évêque.

Les défauts dans la voix et dans l'articulation, s'ils sont peu prononcés, peuvent être corrigés par l'exercice et pour quelques-uns par la sobriété de la vie. L'art des médecins peut aussi donner quelque secours. La voix est quelquefois gâtée par une mauvaise habitude. « Il y a, dit Érasme, des gens qui se font une voix grêle, comme celle des femmes, des eunuques, des malades; c'est un défaut propre même à certaines nations. On en voit, au contraire, qui, ouvrant la bouche démesurément, donnent à leur voix beaucoup de volume et ressemblent assez à des ânes qui braient. Cette voix plaît tellement à certains qu'ils cherchent à l'acquérir artificiellement, non sans péril pour la santé. Il y en a qui ont la voix mugissante, nasillarde, glapissante, comme celle du coq. D'autres précipitent les paroles plutôt qu'ils ne les prononcent. Quelques-uns roulent les mots ensemble et dévorent une grande partie des syllabes dans leur bouche.

« J'en ai vu qui, avant de parler, poussaient un gémissement. Avertis, ils s'étonnaient, ne sachant pas qu'ils avaient ce défaut, tant ils en avaient pris l'habitude. Il y en a qui de temps en temps coupent le discours de paroles futiles ou n'ayant aucun sens, comme pour chercher ce qu'ils veulent ajouter. D'autres, par une affectation de gravité, interposent un silence presque à chaque mot... J'en ai entendu qui, toutes les fois qu'ils citaient l'Écriture, chantaient. D'autres, moins supportables encore, récitent leurs paroles, comme si chaque syllabe formait un mot séparé par des intervalles

égaux. Ces défauts et d'autres sans nombre doivent être corrigés dès l'enfance. La meilleure voix est celle qui transmet doucement au loin les mots bien articulés. Il y a des voix puissantes qui portent le son à une grande distance, mais non les paroles. Il y a au contraire des voix grêles qui pénètrent dans les oreilles des auditeurs avec la facile intelligence des paroles. Point de voix si malheureuse qui ne se puisse changer, comme on l'a remarqué dans les animaux eux-mêmes, dans les chiens, dans les chevaux.

« Le prédicateur doit tenir un juste milieu, de façon que la prononciation ne soit ni morte, ni sommeillante, ni variée comme celle des histrions. Il y a une imitation qui lui sied et une autre qui ne lui sied pas. Il en est qui parlent toujours du même ton, comme faisaient Pie II et le professeur Guarini. J'ai entendu moi-même un homme remarquablement docte et pieux qui récitait tout son sermon, les yeux immobiles, avec le même visage et la même voix, comme s'il avait lu un livre. C'était une statue, à part la voix et le mouvement des lèvres. Or, ce n'est pas même parler; et pourtant l'orateur sacré doit avoir quelque chose au-dessus de la conversation ordinaire.

« Non moins désagréable est l'égalité uniforme de certains prédicateurs dans l'élévation et l'abaissement de la voix, qu'ils déroulent par un double ton, jusqu'à ce qu'ils l'abaissent au dernier membre, de manière que le ton bas dans sa relation au ton haut forme une quinte. Une inflexion convenable dans la voix sert, non-seulement à mettre en mouvement les passions, mais aussi à produire la conviction. On ne paraît point parler de cœur, quand on prononce des choses opposées avec le même visage et la même voix. Suivre ici la nature est le meilleur; car tout ce qui s'en écarte notablement, même s'il plaît, détruit la créance. Mais il ne faut pas imiter les histrions qui reproduisent la manière de parler des femmes et des enfants. La prédication demande une imitation ingénieuse et modérée qui plaise et qui touche,

sans avoir rien de théâtral et d'affecté. Ainsi il serait ridicule de vouloir exprimer les *onomatopées* par le son de la voix. Quelquefois cependant on pourra les accompagner d'une légère modification de la voix et du geste. Il convient que la voix soit douce plutôt que notablement éclatante. Il ne faut pas que l'on puisse dire du prédicateur, comme de ce parleur à la voix retentissante : « Si tu parles, tu chantes; si tu chantes, tu chantes mal.

« Quelques-uns usent d'un effort perpétuel de la voix. Cicéron avoue que dans le principe il était assez près de ce défaut. Certains prédicateurs prétendent reproduire le Stentor d'Homère et disent imiter saint Dominique qui se faisait entendre à la distance de sept milles espagnols, beaucoup plus courts, il est vrai, que ceux des Allemands. Ils ne pèchent pas moins, ceux qui de temps en temps élèvent tout à coup la voix et l'abaissent tout à coup, lorsque les paroles en elles-mêmes n'ont aucune véhémence. Cela ressemble à de la folie. Les gens sensés qui voient que ces cris ne partent point du cœur, ne sont pas émus ; ils sont choqués plutôt. La voix qui touche est celle qui vient du cœur vivement ému, surtout si elle est aidée par le visage et le geste. Une trop grande élévation de voix ne peut être supportée longtemps par l'auditoire. On condamne de même celle qui est trop grave, parce qu'elle est sourde et frappe moins l'oreille. Un juste milieu convient au prédicateur; mais ce juste milieu comporte beaucoup de variété, comme le demande la pensée ainsi que le besoin de rompre la monotonie. Il y a une mauvaise imitation de l'art. »

Érasme insiste sur la nécessité d'une prononciation distincte. Il traite ce sujet en peu de mots, se rappelant qu'il forme un prédicateur et non un orateur profane. Il signale le défaut de ceux qui prononcent uniformément sans s'arrêter, jusqu'à ce que la respiration leur manque. D'autres s'arrêtent chaque fois après un ou deux mots, non sans ennui pour l'auditeur. D'autres toussent ou crachent de temps en

temps. Il y en a qui tirent un long soupir du fond de leurs entrailles, comme s'ils étaient fatigués. Quelques-uns ne reprennent pas leur haleine, mais la refoulent en quelque sorte avec les dents.

Le visage tient souvent lieu de discours. Un homme grave ne doit pas fréquemment remuer la tête en parlant. Agiter sa chevelure, c'est ressembler à un fou. Le front, les sourcils ont leur expression ; mais ici les yeux jouent le premier rôle ; un regard du Christ rappelle Pierre à lui-même. Sainte Paula n'avertissait ses religieuses que par son regard. Mais il importe de s'éloigner le moins possible de la nature. On voit des prédicateurs qui ferment les yeux pour être moins troublés.

Les mouvements des narines expriment les diverses passions ; il en est de même des joues et du rire. Ces trois choses sont de peu d'usage pour le prédicateur. On voit des gens qui rient toujours. Érasme parle d'un orateur dont le seul défaut était de rire au bout de chaque phrase. Il faut ouvrir la bouche modérément, ni trop ni trop peu. On ne doit lui donner que le mouvement nécessaire pour une prononciation nette. Quelques-uns remuent tout le visage en parlant. Élever ou abaisser le cou modérément et à propos ne messied pas; mais le fléchir sur une épaule est chose déplacée, bien que pour quelques-uns ce soit une marque de piété. Le mouvement des bras n'est pas désapprouvé, quand la pensée l'exige. Il y a des prédicateurs qui ont toujours la main sous le manteau et ne s'échauffent jamais. D'autres, après avoir étendu prodigieusement les deux bras, les ramènent avec impétuosité et frappent leurs mains l'une contre l'autre avec bruit et ajoutent de grands cris avec une agitation violente de tout le corps.

Parmi les gestes corporels, les plus expressifs sont ceux des mains. En général le prédicateur ne doit pas les élever au-dessus de la poitrine, ni les abaisser au-dessous de la ceinture. Mais aucun geste n'est malséant toutes les fois

qu'une passion vive et en rapport avec la circonstance le demande. Les pieds sont cachés dans la chaire qui ne permet pas de se promener, de s'avancer, de *se frapper la cuisse*, geste qui paraît venu des Hébreux... Le prédicateur peut se tourner à droite et à gauche; mais le faire sans cesse ne convient nullement. Quelques-uns, affectant les gestes oratoires, prennent la posture des moissonneurs. Il y en a qui s'appuient tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre et balancent leur corps par un mouvement aperçu du peuple. Le redresser ou le courber d'une façon immodérée ne sied pas non plus; car si les paroles sont élevées, ce n'est pas une raison pour prendre une pose altière. C'est ressembler aux mimes qui doivent même en ceci montrer du tact et du goût.

Érasme raconte qu'un prédicateur de son temps, à force de gesticuler, se laissa tomber de chaire. Un autre portant sous son vêtement deux crânes, les heurtait l'un contre l'autre à l'endroit le plus pathétique de son sermon. Tout ce qui émeut les simples ne sied pas à un prédicateur grave. Le vêtement doit être digne de celui qui explique l'Évangile. Cette bienséance diffère selon le lieu, le temps, la personne, la coutume. Agiter son vêtement, le baisser, le relever, le ramener en arrière ou en avant, ne convient pas. On peut ajouter qu'il y a une convenance particulière et relative aux personnes. Il en est à qui tout sied bien par un charme mystérieux attaché à tout ce qu'ils font. C'est un secret inexplicable et l'art ne peut l'enseigner. Chez quelques-uns tout plaît jusqu'aux défauts. Chez d'autres les qualités même déplaisent. Le prédicateur doit donc se connaître et prendre conseil, non-seulement de l'art, mais de sa nature propre.

Ce que nous venons de résumer fait l'objet des trois premiers livres. Dans le quatrième qui est à peine esquissé, Érasme se proposait de dresser une table des matières que l'orateur sacré traite le plus ordinairement. Il veut qu'elles soient classées sous différents titres et que l'on rassemble des matériaux rangés selon cet ordre pour s'en servir au besoin.

« L'Écriture, dit-il, est le vrai champ de la prédication. Il est d'une fécondité inépuisable (1). Il peut fournir amplement matière à tous les sermons, dût-on prêcher quatre fois par jour. Le Christ est le parfait modèle de toutes les vertus... Moïse et les prophètes se trouvent confirmés par son témoignage... Les livres sacrés sont d'accord entre eux, pourvu qu'on les entende bien, accord qui ne se rencontre dans aucune philosophie humaine... L'Écriture ne cherche pas comme les philosophes; elle prononce et définit avec certitude... Son autorité est comme sanctionnée par sa force efficace... Enfin la doctrine qu'elle contient est merveilleusement en harmonie avec la nature de l'homme... La foi éclaire et consomme la raison obscurcie par le péché... Elle est la première des vertus, parce qu'elle est la porte du salut. »

(1) *V.* Fénelon, Dialogue III.

CHAPITRE VII

Érasme fondateur de l'exégèse biblique chez les modernes. — Son ouvrage sur le Nouveau Testament.

Aux yeux d'Érasme, la théologie repose avant tout sur la connaissance approfondie des Écritures. Lire les livres sacrés, les bien entendre, les goûter, en nourrir son âme, telle est pour lui l'œuvre principale du théologien. Mais l'étude approfondie des Écritures suppose la science des langues, car les livres sacrés ont été primitivement écrits en hébreu ou en grec ; ils ont été traduits en latin. Un théologien, vraiment digne de ce nom, doit donc savoir les trois langues, s'il veut étudier à fond le texte biblique et en posséder le sens aussi parfaitement que le comporte l'humaine faiblesse.

Cette connaissance paraît d'autant plus nécessaire, que la traduction latine, appelée Vulgate, est remplie de formes grecques ou hébraïques, qui ne sauraient être pleinement comprises, quand on ignore les deux langues d'où elles sont venues. Elle renferme, d'ailleurs, des fautes manifestes contre la grammaire latine ; ce qui rend quelquefois le langage non-seulement incorrect, mais obscur. De plus, elle n'est pas toujours d'accord avec le texte grec; enfin les manuscrits de la Vulgate, que nous possédons, diffèrent aussi entre eux sur des points qui semblent avoir peu d'importance pour la doctrine ; mais le vrai théologien doit chercher à tout éclaircir, s'efforcer d'arriver à l'intelligence pleine et entière du texte qui est la base de sa foi.

Dès lors il doit conférer les manuscrits, faire disparaître les fautes que l'ignorance ou la témérité des copistes peuvent y avoir introduites; et pour que ce travail de correction soit bien fait, il ne suffit pas de comparer entre eux les manuscrits latins, il faut s'aider des textes grecs ou hébreux pour reconnaître la vraie leçon. Il convient aussi de consulter les citations des anciens interprètes, leurs corrections, leurs commentaires. Le texte de la Vulgate ainsi restitué, pour en bien saisir le sens, il est nécessaire de le rapprocher du texte grec ou hébreu, rétabli lui-même autant que possible dans son intégrité, afin qu'ils deviennent clairs et lumineux l'un par l'autre. Il faut enfin expliquer les passages obscurs ou ambigus, ainsi que les figures qui se rencontrent si fréquemment dans le style biblique.

On voit quel travail de critique grammaticale Érasme impose au théologien qui veut étudier à fond le texte sacré; mais ce travail n'est pas encore la plus difficile partie de sa tâche. Il doit examiner l'authenticité des livres saints, rechercher leur origine historique, les suivre à travers les siècles, se mettre en garde contre les interpolations, les retranchements et les altérations de tout genre, d'autant plus à craindre que le texte est le fondement d'une doctrine de religion et de foi, résoudre toutes les questions d'histoire, de géographie, de chronologie, qui peuvent se présenter dans les Écritures, concilier ou expliquer les différences et les oppositions apparentes ou réelles qui se trouvent non plus dans les copies diverses d'un même texte, mais dans les différents livres dont se composent les deux Testaments. Telle est la tâche compliquée, ardue, périlleuse, qui s'impose au théologien dans la carrière où Érasme l'appelle ; telle est l'exégèse biblique envisagée sous ses divers points de vue; telle est la science que la critique moderne a poursuivie et où la studieuse Allemagne a porté son érudition si vaste et son audacieuse liberté d'investigation. Érasme en est le véritable fondateur dans le monde moderne, au moins pour ce qui re-

garde le Nouveau Testament, où la connaissance de l'hébreu était moins nécessaire (1).

Son ouvrage est assurément fort défectueux dans le fond comme dans la forme. On y trouve beaucoup d'observations vulgaires, futiles, superflues, indignes de la majesté de l'œuvre et du grand nom de l'auteur. Il y a même des erreurs grossières qui ont été durement relevées. On sent qu'il est le fruit de lectures faites à la hâte et mal digérées. On y chercherait en vain cette sobriété, ce choix, cette méthode sévère, ce tact judicieux, qui font la perfection de la critique. Tranchons le mot : il y a du fatras dans les *Annotations* du Nouveau Testament, comme il y en a dans beaucoup de livres, d'ailleurs fort savants, qui nous viennent d'outre-Rhin. Mais il ne faut pas oublier, en appréciant l'œuvre d'Érasme, qu'il a frayé la route. Le premier, il a embrassé dans ses recherches l'ensemble des questions que l'exégèse biblique peut se proposer. Il a fait preuve d'une prodigieuse lecture. Hardi quelquefois jusqu'à la témérité, il a ouvert à la critique des horizons inconnus et jeté en passant une foule d'idées nouvelles. En un mot, il a montré partout un esprit libre, chercheur, pénétrant, ne voulant se reposer qu'au sein de la lumière et de l'évidence.

Toutefois Érasme n'est pas le premier savant de la Renaissance qui ait publié un ouvrage de critique sur le Nouveau Testament. Sans remonter jusqu'à Nicolas de Lyra qui, vers la fin du moyen âge, avait écrit sur les évangiles et les épîtres de saint Paul (2), Laurent Valla, en Italie, Jacques Lefebvre, en France, l'avaient précédé sur ce terrain. Il connaissait les *Annotations* de Valla qui furent publiées à Paris par ses soins avec une préface dont il était l'auteur ; mais il affirme avoir ignoré que Lefebvre préparait ses *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul, quoiqu'ils fussent liés et qu'ils eussent entrepris en même temps un travail analogue.

(1) Reuchlin a fondé l'exégèse de l'Ancien Testament, comme Érasme celle du Nouveau. Chez les anciens, Origène et saint Jérôme furent les créateurs de cette science. Pour faire excuser la hardiesse de son entreprise, le chef de la Renaissance rappelait la distinction établie par saint Jérôme entre l'interprète inspiré, *propheta*, qui explique le sens spirituel et mystique, et le simple traducteur qui cherche le sens littéral avec le secours de la science des langues. Toutefois ces deux fonctions peuvent être liées l'une à l'autre.

(2) Moins dépourvu de science que de littérature, il avait changé aussi beaucoup de choses dans l'Ancien Testament, d'après les livres des Juifs.

Il avait beaucoup d'estime pour l'ouvrage de Valla, qui avait comparé avec les textes latins quelques manuscrits grecs d'une haute antiquité et d'une grande correction, ainsi que l'Ancien Testament, et avait indiqué par quelques annotations ce qui était en désaccord, ce qui avait été mal rendu par le traducteur latin, ce qui était plus net et plus expressif dans le grec, enfin ce qui semblait altéré dans le texte reçu. Mais il voyait en lui un lettré plutôt qu'un théologien. Il se séparait de son sentiment en quelques endroits, et particulièrement sur certains points qui touchaient à la théologie. Il faisait de même à l'égard de Lefebvre. Au reste leur entreprise n'était pas la même. Valla n'avait annoté qu'un petit nombre d'endroits en courant et, pour ainsi parler, *d'un tour de bras;* c'étaient ceux où les manuscrits latins étaient en désaccord avec les textes grecs, ou qui ne présentaient pas un sens satisfaisant. Lefebvre n'avait publié des commentaires que sur les Épîtres de saint Paul qu'il avait traduites à sa façon. Érasme donna une version latine de tout le Nouveau Testament d'après les livres grecs, mettant l'original en regard de sa traduction, pour qu'il fût aisé à chacun de comparer.

Il déclarait avoir revu le texte de la Vulgate avec un soin scrupuleux. Il l'avait conféré avec le texte grec, auquel conseillaient de recourir, comme à la source, non-seulement les exemples de théologiens illustres, mais aussi les avis tant de fois répétés de saint Jérôme et de saint Augustin, ainsi que les décrets des pontifes. Il l'avait ensuite comparé avec des manuscrits latins, remontant à une époque très reculée : un manuscrit des Évangiles extrêmement ancien de la biblio-

thèque de Constance, communiqué par le chanoine Botzemus ; deux manuscrits, procurés par Colet, doyen de Saint-Paul à Londres, d'une écriture si vieille que, pour la déchiffrer, il avait dû apprendre de nouveau à lire comme un enfant ; un manuscrit appartenant à Marguerite, tante de Charles V, écrit en beaux caractères dorés et tout recouvert d'or, cité souvent sous le nom de manuscrit de Malines ; puis quelques autres d'une prodigieuse antiquité, trouvés au Collége de Saint-Donatien, à Bruges. Quelques-uns, d'après leur titre, avaient plus de huit cents ans ; l'un contenait tout le Nouveau Testament ; un autre plus vieux encore, très usé, mutilé et tronqué, n'avait que l'Epître aux Romains, les Epîtres de saint Jacques, de saint Jude et de saint Jean.

Érasme avait eu aussi sous les yeux un manuscrit d'une grande correction, propriété du collége de Corsendonck, sans compter ceux que les frères Amerbach avaient mis à sa disposition. Il avait donc fait certaines corrections, non d'après les rêves de son esprit, comme il disait, mais sur la foi de ces manuscrits et d'autres encore. Enfin il avait confronté le texte de la Vulgate avec les passages cités, corrigés ou expliqués par les auteurs les plus approuvés, Origène, saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Jérôme, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, Théophylacte et Bède le Vénérable. Il avait rapporté en plusieurs endroits leur témoignage pour montrer l'accord de ses corrections avec leur manière de juger et inspirer confiance au lecteur à l'égard des passages que les anciens docteurs n'avaient pas commentés. Mais songeant que la nouveauté déplaît d'ordinaire, surtout dans la science, et réfléchissant aussi combien il est plus facile d'altérer les textes quand ils sont purs, que de les corriger quand ils sont corrompus, il avait ajouté des notes pour indiquer aux lecteurs les motifs de ses corrections, dissiper leurs défiances et empêcher les altérations futures d'un texte qui avait coûté tant d'efforts et de peine pour être rétabli dans un état de pureté relative.

Ainsi, là où il l'avait trouvé corrompu, soit par la négligence et l'ignorance des copistes, soit par l'injure du temps, il avait restitué la leçon véritable en appelant à son aide tous les moyens d'investigation. Il avait éclairci ce qui était obscur, expliqué ce qui était ambigu ou embarrassé. Là où la variété des leçons, la différence de ponctuation, l'ambiguïté même du langage, faisaient naître des sens différents, il les avait exposés, montrant celui qui semblait le plus probable et laissant le reste à la décision du lecteur.

Tout en ne se séparant qu'à regret de la version consacrée par le temps et l'usage, là où l'évidence attestait que le traducteur avait sommeillé ou qu'il s'était mépris, il n'avait pas craint de le marquer, défendant la vérité sans faire injure à personne. Il avait écarté les solécismes manifestes et monstrueux. Il avait recherché la correction et la pureté, mais sans altérer la simplicité du langage évangélique ou apostolique. « Dieu, disait-il, ne s'offense pas des solécismes ; mais il n'en est pas charmé non plus. Il hait une éloquence orgueilleuse, j'en conviens, mais bien plus encore une barbarie superbe et arrogante. » Toutes les fois que le grec présentait un idiotisme, ou avait une force expressive qui importait aux mystères de la religion, il n'avait pas négligé de l'indiquer et de l'expliquer. Quant aux citations de l'Ancien Testament qui étaient nombreuses et qui avaient été prises ou dans la version des Septante, ou dans les livres hébreux, il avait conféré les deux textes là où ils n'étaient pas d'accord et avait examiné ces différences. Mais comme il n'avait pas une connaissance suffisante de l'hébreu pour juger par lui-même avec autorité, il avait emprunté le secours d'un ami, du savant Œcolampade, qu'il appelait son Thésée.

Il n'ignorait point que ces menues choses, véritables épines de la science, coûtaient plus de peine qu'elles ne rapportaient de gloire, que ce genre de travail n'obtenait guère la reconnaissance du public et que le lecteur en retirait plus de profit que de plaisir. « Ce sont, disait-il, de bien petits détails ; mais

quelquefois, pour ces menus détails, il faut examiner les plus graves questions, et à cause d'eux, on voit même de très grands théologiens faillir quelquefois et s'abuser d'une étrange manière. Je l'ai fait voir en quelques endroits, non pour dénigrer autrui, mais pour montrer l'utilité et l'à-propos de ces annotations. Les hommes si minutieux pour ce qui touche à la nourriture, à la mise, à la fortune, ne doivent pas être moins soigneux pour ce qui regarde les saintes Écritures. Telle est d'ailleurs leur majesté qu'en elles il n'y a rien de petit. Là tout doit être l'objet d'une étude respectueuse. On a beau regarder avec dédain ce qui semble se traîner sur des mots et sur des syllabes. On ne doit négliger aucune parole de ce Verbe que les chrétiens adorent. Il ne faut pas mépriser la lettre; car sur elle repose le sens mystique et sacré. Ce sont des gravois, si l'on veut; mais ils soutiennent la masse de cet édifice admirable.

« Saint Jérôme n'hésitait pas à censurer quelques écrivains éminents de la Grèce, qui dédaignaient le sens historique, aimant mieux se jouer dans les allégories, et il regrettait lui-même d'avoir expliqué allégoriquement dans sa jeunesse le prophète Abdias dont il ignorait l'histoire. Sous des mots qui semblent vulgaires, sous des syllabes, sous des lettres, se cachent les mystères augustes de la divine Sagesse. Pour savoir ces menues choses, saint Jérôme prit pendant la nuit des leçons d'un maître Juif et ne recula devant aucune fatigue ; saint Augustin, évêque et déjà vieux, se remit à l'étude du grec dédaigné dans sa jeunesse; Origène, blanchi par l'âge, se soumit comme un enfant à étudier les premiers éléments de la langue hébraïque. Saint Ambroise examine volontiers ces bagatelles en se jouant; saint Hilaire s'y arrête; saint Chrysostome les discute partout avec un soin pieux. Saint Cyrille fait sortir un grand mystère de l'article grec ὁ, et en tire une arme invincible contre les hérétiques.

« D'ailleurs, en expliquant les mots, on est forcé de temps en temps de découvrir la force des pensées. Enfin, pour construire la maison de Dieu, la fonction même la plus humble est glorieuse, nous avons apporté des matériaux grossiers ; d'autres plus riches ajouteront de l'ivoire, de l'or, du marbre, des pierres précieuses. Nous avons par nos efforts frayé la route pleine d'écueils et de fondrières, afin que les grands théologiens puissent ensuite s'y avancer plus commodément *sur leurs chars* ou *sur leurs chevaux*. Ceux qui préfèrent l'ancienne théologie, trouvent dans mon travail un grand secours. Celui, au contraire, qui néglige l'ancienne théologie pour la nouvelle, a une base plus sûre et plus vraie pour ses études. En tout cas, il ne peut rien perdre, parce que ces nouveaux secours seront donnés à ceux qui aiment mieux puiser la doctrine aux sources les plus pures qu'à des ruisseaux et à des *mares* tant de fois déversées d'un lieu dans un autre, pour ne pas dire troublées par les pieds *des pourceaux* et *des ânes.* »

Ces expressions peu mesurées firent scandale. Les adversaires d'Érasme les censurèrent avec amertume. « Les divines Écritures, poursuivait-il, ont je ne sais quel parfum natif quand elles sont lues dans la langue même que parlèrent les disciples du Christ, instruits par sa voix, éclairés par son esprit. Si les paroles du maître avaient été conservées en hébreu ou en syriaque, avec quel zèle nous voudrions, non-seulement connaître la valeur et la signification propre des mots, mais examiner en quelque sorte le moindre signe de l'écriture. On adore, on baise avec respect ce qui est présenté comme la robe du Christ, comme l'empreinte de ses pieds, et l'on néglige les Évangiles et les écrits apostoliques, qui sont sa plus fidèle, sa plus vive et sa plus parfaite image ! Je ne veux cependant imposer à personne ces délices sacrées. A ceux qui préfèrent d'autres études, je ne demande qu'une chose, c'est de ne point troubler de leurs murmures et de leurs envieuses attaques ceux qui cherchent une science meilleure... Je ne condamne ni ne renverse la Vulgate qui demeure entière. On peut la lire dans les écoles, la chanter dans les églises et la citer dans les sermons. J'en ai seulement cor-

rigé le texte, devenu par mes soins plus clair et plus pur. Quant à ma traduction, elle rendra celui qui la lira plus capable de bien entendre la Vulgate.

« J'ai tâché dans les notes de garder un juste milieu entre un soin minutieux et la négligence, d'exprimer mes observations avec une brièveté propre à les faire paraître moins fastidieuses. J'ai voulu accomplir une œuvre de religion et de piété. On ne doit pas lire mon livre, comme on lit *les Nuits* d'Aulu Gelle, ou les *Mélanges* de Politien. Je n'ai point cherché à faire preuve de génie, d'éloquence ou de science humaine. Je n'ai eu pour but que de rendre plus agréable, plus facile et en même temps plus profitable l'étude de la philosophie sacrée. » Bien loin d'avoir cherché par ce travail quelque avantage personnel, il n'avait pas reculé devant de grands sacrifices d'argent. La douceur de la renommée le séduisait si peu, qu'il n'aurait pas même mis son nom à cet ouvrage, s'il n'avait pas craint de le rendre suspect en le publiant comme anonyme. Il ne refusait pas de donner des explications sur les observations justes qu'il pouvait avoir faites, ni de reconnaître franchement les erreurs, si l'on montrait qu'il en avait commis.

« S'il y a, disait-il, des esprits moroses et malveillants, je leur demande seulement de ne point prononcer d'après une opinion préconçue et sans examen... Ceux qui craignent que l'autorité des Écritures ne soit en péril, s'il se rencontre quelque différence dans les textes, doivent savoir que depuis plus de mille ans les textes grecs et les textes latins ne sont point d'accord sur tous les points. Comment en aurait-il été autrement avec une si grande foule de copistes, avec leur ignorance, leur incurie, leur audace téméraire?... Je trouve certaines choses retranchées ou ajoutées par les factions qui bouleversèrent tout jadis, surtout dans l'Église d'Orient, chacun modifiant le texte pour la défense de sa cause. C'est ce que déclare formellement saint Jérôme en de nombreux endroits... L'altération était plus légère, quand le lecteur ins-

crivait à la suite du texte quelque passage analogue, pris ailleurs; elle était plus grave, quand il faisait passer dans le texte même ce que le commentateur avait noté dans l'interligne ou à la marge.

« Les Pères de l'Église ont non-seulement des leçons différentes, mais quelquefois des leçons opposées, bien qu'en somme elles soient d'accord avec la foi chrétienne. Ainsi le récit sur la femme adultère, qui se trouve dans saint Jean, manque dans la plupart des manuscrits grecs. Selon Eusèbe, qui s'appuie sur Papias (1), il a été pris dans l'évangile apocryphe des Nazaréens ou des Hébreux. Pour se convaincre de ces différences, on n'a qu'à lire les manuscrits imprimés avec les notes marginales qui les indiquent. Les commentaires de Bède, de Rabanus, de saint Thomas, de Nicolas de Lyra, du cardinal Hugues, attestent la même chose. Origène se plaignait déjà des différences inextricables qui se trouvaient dans les textes évangéliques. L'Église grecque n'avait pas la même leçon que l'Église occidentale. Vers le temps de saint Jérôme, certaines Églises avaient la *Traduction* des Septante; d'autres avaient adopté une version nouvelle, faite d'après les textes hébreux. Même après cette époque, les Églises de la Gaule suivaient une autre leçon que l'Église romaine. Enfin lorsqu'on examine les livres dont on usait alors dans le culte public, on en trouve à peine deux qui soient d'accord entre eux.

« Il est bien reconnu que saint Augustin s'est servi de textes qui n'étaient pas exempts de fautes; et pourtant depuis tant de siècles, l'autorité des Écritures n'a pas été ébranlée.

(1) Édouard Lée, cet adversaire d'Érasme, enseigna le premier, d'après Eusèbe, que Papias avait ajouté ce récit à l'Évangile de saint Jean. Le retranchement du passage dans beaucoup de manuscrits a sa raison dans un faux scrupule de ceux qui ne comprenaient pas la mansuétude infinie du Christ. On peut expliquer de même la suppression des versets de saint Luc, cap. IX, 54 et suiv., où le Christ reprend ses disciples qui voulaient faire tomber le feu du Ciel sur un village samaritain.

La différence des textes chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Latins, n'a pas détruit la confiance qu'ils inspiraient. Saint Jérôme rétablit l'Ancien et le Nouveau Testament dans leur intégrité d'après l'hébreu ou le grec, à une époque où le monde commençait à vieillir. Quelques-uns réclamèrent; mais il les satisfit pleinement par ses livres mêmes; et sans doute ceux qui s'étaient récriés ignoraient ces langues. Son travail ne compromit pas le moins du monde la religion chrétienne. Saint Augustin avouait que le désaccord même des textes ne lui avait pas peu servi; car ce que l'un disait moins bien, l'autre l'expliquait plus nettement et mieux. Juvencus n'affaiblit en rien la majesté des Évangiles en les mettant en vers héroïques, ni Arator en osant faire de même pour les Actes des Apôtres.

« J'aurais souhaité moi-même qu'il n'y eût dans les Écritures sacrées ni altérations ni différences; mais il n'en a jamais été ainsi dans le passé... En ôtant les fautes qui ont pu se glisser dans le texte, on corrige, non les écrivains sacrés, mais les interprètes et les copistes, tous ceux en un mot qui ont altéré leurs livres. Ces altératioos étaient inévitables. Pour les empêcher, il eût fallu que les copistes fussent inspirés par l'Esprit céleste, comme les prophètes et les évangélistes. Sans doute le Saint-Esprit est partout présent; mais il manifeste sa force de manière à nous laisser une partie du travail. Ce qui fait même la plus grande gloire des Écritures, c'est qu'après avoir passé dans tant de langues, après avoir été tant de fois mutilées ou altérées par les hérétiques, souillées par la négligence des copistes, elles conservent toujours la vigueur de l'éternelle vérité. C'est se faire le serviteur du Saint-Esprit que de travailler à rétablir dans son intégrité ce qui a été corrompu par le fait des hommes; ce n'est pas lui faire outrage. »

Au lieu de crier sans motif contre le sacrilége, on devait comparer sa traduction avec la version reçue et voir quelle était la plus fidèle, la plus claire, la plus expressive. Il ne fallait

pas se révolter, si l'on trouvait qu'il s'écartait quelquefois des lettres et des syllabes et ne rendait pas mot pour mot; car l'ancien traducteur avait partout usé de cette liberté, même sans profit et sans nécessité. Les évangélistes et les apôtres ne s'étaient pas montrés si minutieusement exacts; tantôt ils suivaient les Septante; tantôt ils puisaient aux sources hébraïques; quelquefois ils rendaient à leur gré la pensée, suivant la remarque de saint Jérôme, sans être en tout d'accord avec les uns et avec les autres. Si l'on n'était pas content de la traduction nouvelle, on devait, avant de prononcer, consulter les notes qui pouvaient satisfaire le lecteur par l'autorité des témoignages ou la force des raisons. Tantôt il y avait diversité dans la leçon; tantôt les mêmes mots pouvaient faire concevoir plusieurs sens. Il ne donnait d'abord qu'une leçon; mais dans ses notes il rapportait les leçons et les sens divers, indiquant ce qui lui semblait préférable, ou s'en remettant au jugement du lecteur.

Quelquefois il accordait la préférence à la Vulgate ou à la leçon *ambrosienne*. Cependant, quand les textes grecs étaient tous d'accord, comme il ne pouvait les changer, il avait dû conformer la traduction latine au grec placé en regard pour être comparé avec elle. Mais alors il discutait la question dans les notes. Il croyait avoir découvert que les Grecs avaient ajouté certaines choses consacrées par l'usage, comme la fin du *Pater* (1) et certains articles de la *Salutation angélique*. C'était ainsi que les Latins terminaient les Psaumes par *Gloria Patri*... Ces choses ainsi ajoutées, il ne les avait pas retranchées; mais il avait averti le lecteur. Au reste, il ne donnait pas tout comme certain et indubitable; mais il croyait ne pas avoir préparé un médiocre secours pour celui qui serait attentif et vigilant... En beaucoup d'endroits, il avait répété à dessein les mêmes remarques pour venir en aide au défaut de mémoire ou à la paresse du lecteur. Il avouait

(1) *Quia tuum est regnum et potentia et gloria in secula seculorum.*

La différence des textes chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Latins, n'a pas détruit la confiance qu'ils inspiraient. Saint Jérôme rétablit l'Ancien et le Nouveau Testament dans leur intégrité d'après l'hébreu ou le grec, à une époque où le monde commençait à vieillir. Quelques-uns réclamèrent; mais il les satisfit pleinement par ses livres mêmes; et sans doute ceux qui s'étaient récriés ignoraient ces langues. Son travail ne compromit pas le moins du monde la religion chrétienne. Saint Augustin avouait que le désaccord même des textes ne lui avait pas peu servi; car ce que l'un disait moins bien, l'autre l'expliquait plus nettement et mieux. Juvencus n'affaiblit en rien la majesté des Évangiles en les mettant en vers héroïques, ni Arator en osant faire de même pour les Actes des Apôtres.

« J'aurais souhaité moi-même qu'il n'y eût dans les Écritures sacrées ni altérations ni différences; mais il n'en a jamais été ainsi dans le passé... En ôtant les fautes qui ont pu se glisser dans le texte, on corrige, non les écrivains sacrés, mais les interprètes et les copistes, tous ceux en un mot qui ont altéré leurs livres. Ces altératioos étaient inévitables. Pour les empêcher, il eût fallu que les copistes fussent inspirés par l'Esprit céleste, comme les prophètes et les évangélistes. Sans doute le Saint-Esprit est partout présent; mais il manifeste sa force de manière à nous laisser une partie du travail. Ce qui fait même la plus grande gloire des Écritures, c'est qu'après avoir passé dans tant de langues, après avoir été tant de fois mutilées ou altérées par les hérétiques, souillées par la négligence des copistes, elles conservent toujours la vigueur de l'éternelle vérité. C'est se faire le serviteur du Saint-Esprit que de travailler à rétablir dans son intégrité ce qui a été corrompu par le fait des hommes; ce n'est pas lui faire outrage. »

Au lieu de crier sans motif contre le sacrilége, on devait comparer sa traduction avec la version reçue et voir quelle était la plus fidèle, la plus claire, la plus expressive. Il ne fallait

pas se révolter, si l'on trouvait qu'il s'écartait quelquefois des lettres et des syllabes et ne rendait pas mot pour mot; car l'ancien traducteur avait partout usé de cette liberté, même sans profit et sans nécessité. Les évangélistes et les apôtres ne s'étaient pas montrés si minutieusement exacts; tantôt ils suivaient les Septante; tantôt ils puisaient aux sources hébraïques; quelquefois ils rendaient à leur gré la pensée, suivant la remarque de saint Jérôme, sans être en tout d'accord avec les uns et avec les autres. Si l'on n'était pas content de la traduction nouvelle, on devait, avant de prononcer, consulter les notes qui pouvaient satisfaire le lecteur par l'autorité des témoignages ou la force des raisons. Tantôt il y avait diversité dans la leçon; tantôt les mêmes mots pouvaient faire concevoir plusieurs sens. Il ne donnait d'abord qu'une leçon; mais dans ses notes il rapportait les leçons et les sens divers, indiquant ce qui lui semblait préférable, ou s'en remettant au jugement du lecteur.

Quelquefois il accordait la préférence à la Vulgate ou à la leçon *ambrosienne*. Cependant, quand les textes grecs étaient tous d'accord, comme il ne pouvait les changer, il avait dû conformer la traduction latine au grec placé en regard pour être comparé avec elle. Mais alors il discutait la question dans les notes. Il croyait avoir découvert que les Grecs avaient ajouté certaines choses consacrées par l'usage, comme la fin du *Pater* (1) et certains articles de la *Salutation angélique*. C'était ainsi que les Latins terminaient les Psaumes par *Gloria Patri*... Ces choses ainsi ajoutées, il ne les avait pas retranchées; mais il avait averti le lecteur. Au reste, il ne donnait pas tout comme certain et indubitable; mais il croyait ne pas avoir préparé un médiocre secours pour celui qui serait attentif et vigilant... En beaucoup d'endroits, il avait répété à dessein les mêmes remarques pour venir en aide au défaut de mémoire ou à la paresse du lecteur. Il avouait

(1) *Quia tuum est regnum et potentia et gloria in secula seculorum.*

d'ailleurs ingénument qu'un très grand nombre de points auraient dû être traités d'une manière plus docte, qu'en certains endroits il s'était laissé aller au sommeil. Mais même après les travaux de Valla et de Lefebvre, il pensait avoir fait une œuvre opportune et utile.

S'il avait relevé les erreurs où étaient tombés des maîtres du premier ordre, tels que saint Hilaire, saint Augustin, saint Ambroise, et parmi les modernes, saint Thomas, pour ne point parler des autres, il l'avait toujours fait avec candeur, avec ménagement. Ces erreurs étaient trop manifestes pour être dissimulées. Il ne se croyait pas plus pénétrant que ces grands hommes ; mais il avait à sa disposition plus de ressources. Ces saints docteurs, bien loin de s'offenser, lui sauraient gré d'avoir rendu leurs textes plus purs ; car une virgule de plus ou de moins, un signe d'interrogation ajouté ou omis pouvaient quelquefois engendrer un sens hérétique, suivant la remarque de saint Augustin qui a noté plusieurs exemples.

Telle était la manière dont Érasme lui-même faisait l'apologie de son livre devant le public. On voit que sous une forme spécieuse, séduisante, modeste même et pieuse, mais avec une sagacité pénétrante et hardie, il posait et discutait librement la plupart des questions que la critique du XIXe siècle devait agiter sans ménagement et sans mesure. Son esprit naturellement investigateur, tout à la fois circonspect et léger, effleurait de redoutables problèmes. Il disait hautement que ses recherches, ses découvertes, ses conjectures, ses doutes, n'ébranlaient en rien l'autorité des livres saints, qu'ils n'intéressaient que fort peu la foi chrétienne, et je suis porté à croire qu'il était sincère en parlant ainsi. Il soulève pourtant des questions grosses d'orages. Il montre dans les textes sacrés des différences et même des oppositions. Il fait plus ; il soutient que cette diversité, inquiétante pour la foi, ne date pas du moyen âge, qu'elle a toujours existé pour ainsi dire ; qu'elle est presque aussi ancienne que le christianisme. Il va

plus loin encore ; il suppose dans le texte reçu des interpolations de divers genres. Une fois entrée dans cette voie, la critique s'arrête difficilement ; elle se laisse aller au mouvement aventureux de la pensée. Elle bâtit des conjectures sur des rapprochements plus ou moins spécieux que trouve un esprit ingénieux et hardi, appuyé d'un vaste savoir et d'une puissante imagination. Nous savons ce qu'elle a fait d'Homère ; on a vu aussi de nos jours ce que le Nouveau Testament est devenu dans ses mains.

Érasme était loin de poursuivre, même en rêve, ce terme extrême de la critique ; mais il faut reconnaître qu'il a mis l'esprit humain sur la voie. A plusieurs égards, l'exégèse biblique dans ses plus grandes témérités n'est que le développement de certaines semences que l'on trouve dans son livre sur le Nouveau Testament et dans ses autres écrits.

Ses annotations ont le plus souvent un caractère grammatical. Toutefois, dès la première page, il pose une question historique d'une grande importance. Il se demande si l'évangile de saint Mathieu a été écrit en hébreu. Saint Jérôme l'affirme comme un fait reconnu. Origène, saint Chrysostome sont moins affirmatifs. *On dit, on rapporte* : telles sont les expressions qu'ils emploient. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut traduit par saint Jean. « Pour moi, dit Érasme, j'aimerais mieux que le texte nous eût été conservé... Car, autant que je puis me le rappeler, nulle part saint Jérôme n'indique nettement qu'il ait vu le texte hébreu de saint Mathieu, quoiqu'il déclare avoir corrigé les quatre évangiles sur le texte grec, et quoique celui de saint Mathieu soit le seul sur lequel il ait écrit des commentaires. » Ici Érasme se trompe ; saint Jérôme le dit expressément dans son *Catalogue des écrivains* ecclésiastiques, au mot Mathieu. Une autre raison qui fait douter le critique, c'est que dans cet évangile se trouvent de nombreux passages de l'Ancien Testament qui paraissent en désaccord avec les sources mêmes. C'était, suivant lui, un motif suffisant pour que saint Jérôme eût recours au texte

original, s'il avait existé. Enfin, on ne sait en aucune façon qui a traduit cet évangile de l'hébreu en grec.

Ainsi raisonnait Érasme. On pouvait répondre que, selon toute vraisemblance, l'évangile de saint Mathieu fut traduit en grec sous les yeux des Apôtres ; car à cette époque l'hébreu n'était pas compris du peuple. On conçoit, dès lors, pourquoi le texte hébreu fut négligé, surtout si l'on songe à la dispersion du peuple juif, à l'opposition de l'Église et de la Synagogue. Pour les chrétiens, la langue hébraïque cessa d'être la langue de la religion.

Vainement Érasme, s'apercevant qu'on pouvait lui opposer le témoignage formel de saint Jérôme, conjectura que le texte, vu par lui, était l'évangile des Hébreux ou des Nazaréens écrit en langue syriaque et en caractères hébraïques. Cette supposition est contredite par ce docteur lui-même qui fait nettement la distinction des deux évangiles et cite deux endroits du texte hébreu. Il paraît d'ailleurs que l'évangile des Nazaréens, adopté aussi par les Ebionites, n'était que l'évangile de saint Mathieu altéré. Enfin, de ce que saint Jérôme n'a pas recours au texte hébreu à l'occasion du désaccord mentionné plus haut, on ne doit pas conclure qu'il n'avait jamais vu ce texte. On peut tout au plus en induire qu'il ne l'avait pas alors dans les mains, ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque ce texte était devenu extrêmement rare (1). Il est même permis de croire qu'ayant été négligé de bonne heure, il avait dû être plus facilement altéré que le texte grec. Remarquons-le d'ailleurs, contrairement à l'appréciation de critiques plus modernes qui ont attaqué l'authenticité de l'évangile de saint Mathieu, Érasme déclare quelque part que cet évangile embrasse mieux que les autres l'ensemble de la vie et de la doctrine du Christ (2).

Un peu plus loin, au sujet de la généalogie de Jésus, il signale la difficulté résultant de ce que saint Mathieu ne compte que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, tandis que l'Ancien Testament en reconnaît dix-sept. Il se montre peu satisfait des explications d'Origène, de saint Jérôme et de saint Hilaire qui pensent que l'Évangéliste a omis trois générations à dessein et non par oubli ou mensonge. Selon saint Hilaire, trois princes ont été passés, parce que le premier était fils d'une femme étrangère et idolâtre. Érasme laisse au lecteur le soin d'examiner comment il convient que l'évangéliste ait été choqué par l'impiété de quelqu'un, lorsqu'il nomme auparavant l'épouse d'Urie et Rahab. Il n'en dit pas davantage se bornant à poser la question (1). Il renvoie pour le reste à saint Jérôme en disant qu'une telle discussion n'entre pas dans son plan ; car ici tous les manuscrits grecs et latins sont d'accord. On le voit consulter l'évêque de Rochester sur cette question de la *généalogie*, qui lui semble insoluble. Nous pouvons dire, en passant, qu'Érasme rapproche à tort ici le crime d'impiété et les désordres moraux ; il n'aurait pas fait ce rapprochement, s'il avait réfléchi à la mission providentielle du peuple hébreu, telle que l'entend le christianisme.

Nous arrivons à un point plus important encore. Lorsque les princes des prêtres et les Scribes du peuple sont interrogés par Hérode sur le lieu où le Christ doit naître, ils répondent en citant les paroles du prophète Michée. Or, ce qui est rapporté par saint Mathieu n'est d'accord en tout ni avec la version des Septante, ni avec le texte hébreu (2). Saint Jérôme en convient franchement et cherche à l'expliquer. Il en donne deux raisons. Il pense que saint Mathieu, voulant

(1) *V.* la note I, à la fin du volume.
(2) *V.* Fragment d'Origène, t. VIII, p. 439. — *V.* plus haut, chap. V.

(1) On a reconnu, du reste, que dans les généalogies, les Juifs s'attachaient à suivre la ligne droite, sans se préoccuper de marquer tous les degrés intermédiaires. — *V.* l'excellent ouvrage de M. Wallon : *De la croyance due à l'Évangile*, 2e édit., p. 431 et suiv.
(2) L'hébreu donne : *Parvulus es in millibus Juda.* Les Septante : *Modicus ut sis in millibus Juda.* L'évangéliste : *Nequaquam minima es in mllibus Juda.*

montrer la négligence des Scribes et des prêtres dans la lecture de l'Écriture sainte, reproduit la citation telle qu'ils l'avaient faite. Puis il ajoute : mais il en est qui prétendent que dans presque toutes les citations tirées de l'Ancien Testament l'ordre est changé, ou que les paroles et même quelquefois le sens sont différents, les apôtres ou les évangélistes ne prenant pas leurs citations dans le livre, mais se fiant à leur mémoire qui est quelquefois trompée.

Érasme croit que ce docteur si savant s'est trouvé ici dans un grand embarras, d'où il a peine à sortir. La raison qu'il présente comme sienne semble peu naturelle. D'abord, la citation peut tout aussi bien être rapportée à l'évangéliste qu'aux Pharisiens. Elle appartient même plutôt à l'évangéliste. Ensuite, les Pharisiens et les Scribes ne sont nulle part accusés d'ignorer la lettre de la loi. La seconde explication que saint Jérôme rapporte sous le nom d'autrui, mais sans la condamner comme impie, est encore un peu plus difficile à admettre. Il a noté le même passage dans le petit traité à *Pammichius sur la meilleure manière de traduire*, montrant ouvertement que l'évangéliste non-seulement s'écarte dans les mots des paroles du prophète, mais même que le sens est tout à fait opposé. Cependant il proteste qu'il n'accuse pas les évangélistes d'imposture, ce qui serait une impiété digne de Celse, de Porphyre et de Julien. Mais il ne repousse pas de même chez eux les fautes de mémoire : « Car, ajoute Érasme, l'autorité de l'Écriture ne serait peut-être pas sur-le-champ ébranlée, parce qu'il y aurait en quelques endroits des différences dans les mots ou même dans le sens, pourvu que l'ensemble des choses dont il s'agit et desquelles dépend notre salut, subsiste dans son intégrité. Si cet esprit divin qui conduisait l'esprit des apôtres leur a laissé ignorer certaines choses, les a même laissés faillir et errer quelquefois par jugement ou par sentiment, non-seulement sans préjudice pour l'Évangile, mais de manière à faire tourner cette erreur à l'avantage de notre foi, il a pu

diriger aussi l'instrument de la mémoire chez les apôtres, de telle façon que même si quelque chose leur échappait, comme il arrive d'ordinaire aux hommes, ce fait, loin d'amoindrir l'autorité de la divine Écriture, servît à confirmer cette autorité; car autrement on aurait pu dire à tort que ce qui était écrit avait été arrangé à dessein et de concert, qu'en un mot il n'y avait là qu'un récit de convention. »

Ainsi, de l'aveu même de saint Augustin, un nom a pu être écrit pour un autre (1). Quelquefois aussi l'ordre du récit n'est pas conservé, ce qui met à la torture les anciens interprètes. Dans la préface de ses commentaires sur saint Mathieu, saint Jérôme atteste que saint Marc, en rapportant ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre, s'est attaché plutôt à la vérité des faits qu'à l'ordre dans lequel ils s'étaient accomplis. « L'esprit céleste, dit Érasme, a conduit tout le mystère de notre salut par des conseils cachés, par des voies impénétrables à l'intelligence humaine. Il n'appartient ni à notre faiblesse ni à notre humilité chrétienne de déterminer de quelle manière il a ordonné son œuvre. Le Christ seul est appelé vérité; seul, il a été exempt de toute erreur. Le Saint-Esprit paraît avoir assisté saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, et pourtant certains articles, admis par eux, ont été rejetés par les orthodoxes ou par eux-mêmes postérieurement... »

« La première autorité, ajoute-t-il, doit sans doute appartenir aux apôtres et aux évangélistes ; mais il a pu se faire que le Christ, par un conseil qui nous est caché, ait voulu aussi laisser en eux un certain reste de l'humaine faiblesse, voyant que cela même était utile à la régénération de l'humanité. Il aurait pu affranchir une fois pour toutes ses disciples de toute ignorance et de toute erreur; et pourtant, selon saint Augustin, même après avoir reçu le Saint-Esprit, Pierre a failli et a mérité d'être vivement repris par Paul. Paul est

(1) Comme Jérémie pour Zacharie. Saint Mathieu, cap. XXVII-9.

en désaccord avec Barnabé, ce qui n'a pu avoir lieu sans qu'il y ait eu erreur chez l'un ou chez l'autre. Si l'on croit l'autorité de toute l'Écriture ébranlée, parce qu'il y aura quelque part une erreur même très légère, il est certes plus que probable que parmi tous les exemplaires dont se sert maintenant l'Église catholique, il n'y en a aucun tellement pur que le hasard ou un zèle fâcheux n'y ait mêlé quelque faute. Mais il ne faut pas se montrer plus exigeant avec les auteurs sacrés qu'avec les auteurs profanes. Suétone ne cesse pas d'être un auteur digne de foi, parce qu'il sera convaincu d'erreur en un ou deux endroits. Si l'on n'admet pas cette manière d'échapper à la difficulté, j'aime mieux croire que cet endroit a été altéré chez les Hébreux, ou chez nous, ou que s'il a été changé par l'évangéliste, il a été changé en mieux par un conseil divin, ou bien enfin que l'Écriture n'a pas été altérée, mais qu'elle cache un mystère au-dessus de notre faiblesse. »

Érasme essaie à son tour une explication qu'il présente avec une modeste réserve. Il suppose que les Pharisiens ou l'évangéliste ont pu rapporter les paroles du prophète en y mêlant sciemment quelque chose de leur propre fonds, mais qui ne fût pas contraire au sens de la prophétie. Ainsi l'évangéliste, au lieu de répéter simplement les paroles du prophète, en aurait développé le sens, comme s'il avait dit : ce qui a été prédit jadis par le prophète, à savoir que toi, la plus petite des villes, tu deviendras très grande, est déjà accompli par la naissance du Christ. Il est certain que le sens complet de la prophétie est tel : tu es la plus petite ville de Juda; mais tu seras un jour considérable... Cette explication est ingénieuse et semble vraie dans son principe; mais elle est forcée dans le développement précis que lui donne Érasme. Il en propose une autre beaucoup moins naturelle : « Peut-être l'Évangéliste a-t-il dit par hyperbole, tu n'es pas la plus petite parmi les villes de Juda, pour mieux marquer son obscurité et sa petitesse. C'est ainsi qne nous disons d'un homme

sans valeur : ce n'est pas un homme. » Érasme lui-même ne semble pas fort satisfait de ces explications. Il n'ose pas dire que certaines difficultés aperçues par saint Jérôme sont insolubles. Il n'ose pas non plus émettre ou défendre l'opinion, que les apôtres ou les évangélistes se sont trompés par défaut de mémoire; mais il soutient qu'une ou deux erreurs de mots ne doivent pas ébranler l'autorité de l'Écriture tout entière.

Sous la réserve du théologien, il est facile d'apercevoir la libre hardiesse du critique. Un des plus vigoureux champions de l'orthodoxie catholique dans les luttes de la Réforme, Jean d'Eck, en fut vivement frappé. Il écrivit à Érasme pour l'engager à s'expliquer sur certains points qui semblaient équivoques. La lettre était polie et fort modérée dans la forme. Il ne lui ménageait pas les louanges, promettant l'immortalité à ses ouvrages. Puis il lui soumettait, non pas des critiques, mais quelques difficultés, seulement pour lui donner occasion de s'expliquer et de mettre ses partisans en état de le défendre contre les objections de ses adversaires. Ces difficultés se réduisaient à trois : Érasme avait choqué plusieurs personnes en insinuant que les évangélistes s'étaient trompés dans leurs citations. En second lieu, dans ses notes sur le second chapitre des Actes, il disait que les apôtres, écrivant en grec, avaient conservé le caractère de leur langue maternelle et qu'ils avaient appris le grec, non pas dans Démosthène, mais dans le commerce du peuple; tandis que, suivant la croyance commune, ils avaient dû à l'inspiration du Saint-Esprit la connaissance des langues. Enfin il montrait peu d'estime pour saint Augustin, la plus grande lumière de l'Église après les apôtres, et cherchait à obscurcir sa gloire par une appréciation injuste qui prouvait qu'il n'avait pas lu ses ouvrages. Pour adoucir ces observations adressées au prince des lettres, Jean d'Eck finissait en l'appelant le plus grand ornement et le phénix de son siècle.

Érasme répondit avec l'aigreur d'un homme qui se sentait accusé dans sa foi à une époque où une telle accusation pou-

vait conduire au bûcher. Il se retranchait derrière saint Jérôme pour ce qu'il avait dit du défaut de mémoire chez les apôtres, ajoutant qu'il n'avait fait que répéter ses paroles. Ce n'était pas entièrement exact, car saint Jérôme citait cette opinion comme celle d'autrui, sans l'attaquer, il est vrai, mais sans l'adopter. Il se contentait de reconnaître assez souvent un défaut de conformité entre le texte de l'Ancien Testament et certaines citations des évangélistes. Quant au don des langues, accordé aux apôtres, Érasme ne le niait point; mais il ne s'ensuivait nullement qu'ils n'eussent pas pu apprendre le grec dans leur commerce avec ceux qui parlaient cette langue. Ce qui était certain, c'est qu'il y avait de la barbarie dans leur langage; et il semblait que cette barbarie ne pouvait leur avoir été inspirée par l'Esprit céleste. Saint Luc était plus pur dans son langage que les autres évangélistes, parce qu'il était versé dans les lettres grecques selon le témoignage de saint Jérôme. Il avait cependant mêlé à son style beaucoup d'hébraïsme. Le même docteur, en plusieurs endroits, déclarait ouvertement que saint Paul était fort peu habile dans la langue grecque et que saint Luc était plus savant en grec qu'en hébreu. Enfin, tout en soutenant la supériorité de saint Jérôme, il s'irritait de voir qu'on l'accusait de n'avoir pas lu les ouvrages de saint Augustin, lorsque ses écrits étaient pleins de citations de ce Père. Il assurait que c'était le premier qu'il avait lu, qu'il le relisait tous les jours; mais que cette lecture le confirmait de plus en plus dans ses préférences pour saint Jérôme. La querelle n'alla pas plus loin; mais dans la suite il se plaignit souvent de l'hostilité du docteur d'Ingolstadt.

Au fond, il s'agissait d'une des plus graves questions que l'esprit investigateur puisse soulever dans les limites du christianisme positif. Jusqu'où s'étendait l'inspiration du Saint-Esprit dans les livres sacrés? Fallait-il rapporter tout à cette inspiration, l'expression comme la pensée, les moindres détails comme les points importants qui pouvaient intéresser

la religion et la foi? Tel était le redoutable problème qu'Érasme avait abordé dans ses notes. Sa hardiesse avait alarmé l'orthodoxie de Jean d'Eck; et ce n'était pas sans raison, car une fois la porte ouverte au doute, il était à craindre qu'il ne se donnât libre carrière et ne finît par tout envahir. Quant à l'inspiration même du Saint-Esprit, Érasme ne la nie pas. Il la proclame au contraire comme une vérité hors de toute discussion. Il déclare toujours professer la foi de l'Église, mais, cette réserve faite, il envisage toutes les difficultés que peuvent présenter les livres saints avec l'entière liberté de la critique.

Il soumet à son examen, dans tous les détails, la traduction reçue par l'Église. Il critique en elle non-seulement la mauvaise latinité, l'incorrection, l'obscurité, l'inexactitude; mais il en conteste l'intégrité et l'authenticité même, s'efforçant de montrer que ce n'est pas la version corrigée par saint Jérôme, car elle contient ce qui est condamné ou corrigé par ce père non-seulement dans les mots dont il faisait peu de compte, mais aussi dans les choses et dans le sens (1). Ainsi, le dernier chapitre de saint Marc est cité par lui dans son écrit contre les Pélagiens en des termes différents de ceux qui se trouvent dans la Vulgate, quoiqu'il ait écrit cet ouvrage étant fort vieux et lorsqu'il avait déjà corrigé la traduction reçue. Dès lors il faut admettre que la Vulgate n'est pas la version revue par saint Jérôme ou qu'il a négligé ce qu'il avait lui-même donné.

Érasme fait voir que les textes latins ne sont d'accord ni entre eux, ni avec les textes grecs. Il croit découvrir en plusieurs endroits des interpolations, des additions, des commentaires introduits dans le texte, des citations, des passages même, ajoutés ou complétés avec d'autres citations, avec d'autres passages tirés d'autres livres. Il ne se montre

(1) V. *Apologie* contre Sutor, t. IX, p. 751 et suiv. La critique moderne n'a pas adopté les raisons d'Érasme et l'Église a condamné son opinion. — *V.* plus haut, chap. V.

guère moins hardi dans sa critique des textes grecs. Là aussi il signale l'imperfection et l'obscurité du langage, particulièment dans saint Paul. Là aussi, il trouve divergence entre les textes d'un même livre, comme entre les divers livres du Nouveau Testament. Il examine ces différences qui vont quelquefois jusqu'à la contradiction, en apparence du moins. Il cherche à rétablir la véritable leçon; il essaie de concilier les textes entre eux et avec les faits, admettant d'ailleurs que les évangélistes ont pu se tromper sur certains détails, sans que ces erreurs légères et de nulle importance puissent compromettre l'autorité des Écritures et l'ensemble des vérités de la foi.

Il ne s'arrête pas là; prétendant s'appuyer de traditions et de témoignages anciens, il élève des doutes sur plusieurs parties du Nouveau Testament, sur l'évangile de saint Mathieu qui n'aurait pas été écrit en hébreu, et par suite sur l'évangile de saint Marc, qui n'est guère que l'abrégé de celui de saint Mathieu, sur l'Épître aux Hébreux, dont le style ne ressemble pas à celui de saint Paul, sur la seconde épître de saint Pierre, sur celles de saint Jacques et de saint Jude, sur les deux dernières de saint Jean, enfin sur l'Apocalypse où il ne reconnaît pas l'apôtre et l'évangéliste (1). Dans une de ses notes, il parle avec une grande hardiesse de la restauration des livres de l'Ancien Testament qui *avaient péri* pendant la captivité de Babylone et qui *furent écrits* par Esdras, non en hébreu, mais en syriaque et en chaldéen (2). Il ne veut pas que l'on accorde une autorité égale aux diverses parties des Écritures. Il pense que le livre de *la Sagesse*, attribué par le plus grand nombre à Philon (3), est d'une date postérieure au Christ. Il se demande comment il se fait que nous ne possédions pas plusieurs livres de l'Ancien Testament dont il est question

(1) Bossuet et Fénelon apprécient tout autrement l'Apocalypse. — *V.* la note K, à la fin du volume.
(2) V. *Apologie* contre Sutor, t. IX, p. 759.
(3) T. V, p. 1049, *Prédicateur*.

dans les écritures canoniques et qui doivent avoir eu beaucoup d'autorité, puisqu'elles s'appuient souvent sur leur témoignage. Il laisse à d'autres le soin de décider s'ils faisaient partie du *Canon* des Hébreux. Il ne comprend pas surtout que certains commentaires, qui étaient entre les mains des docteurs du moyen âge et dont ils se sont servis, aient disparu et soient perdus pour nous.

Ainsi cet esprit libre et investigateur avait beau réserver la foi, l'autorité de l'Église, l'inspiration surnaturelle des livres saints, un germe de scepticisme se montrait au milieu de ses recherches, au milieu même de ses affirmations. Autorité, intégrité, authenticité des livres consacrés par la tradition catholique, tout se trouvait jusqu'à un certain point mis en discussion, exposé au regard pénétrant de la critique. Le voile du sanctuaire était déchiré. La foi naïve du moyen âge avait fait son temps. Désormais la libre investigation de l'esprit humain allait remonter jusqu'aux sources mêmes du christianisme pour y trouver la négation ou la confirmation de ses croyances, le doute critique ou la conviction raisonnée.

Jusque-là tous avaient regardé la Vulgate comme l'arche sainte. Y toucher semblait un sacrilége. C'était sur elle que s'appuyaient les décrets des papes et les décisions des conciles. Aussi, quand la Renaissance osa l'attaquer au nom de la pureté du langage, comme au nom de la critique, le scandale fut grand. On se récria contre les blasphémateurs. On s'éleva contre l'ouvrage d'Érasme, même avant qu'il parût. On réclama plus vivement encore après sa publication. Les attaques se succédèrent nombreuses, implacables. Érasme les repoussa par des apologies de plus en plus amères. Sa plume, si féconde et si facile, s'épuisa dans cette lutte sans cesse renaissante. Bien des fois il fut tenté de la briser; bien des fois il regretta de s'être jeté dans une carrière si orageuse, au lieu de rester dans les bosquets paisibles des Muses. Vains regrets! Il dut jusqu'à la fin soutenir une polémique ardente, sans pouvoir obtenir ni repos ni trève. Dorpius avait com-

mencé la lutte. Nicolas d'Egmond, Édouard Lée (1), Stunica, Sanctius Caranza, les moines espagnols, Sutor, Bedda et la Sorbonne, le prince de Carpi, Sépulvéda, Titelmann et d'autres encore la continuèrent avec plus ou moins de violence. Ils relevèrent ses attaques contre la Vulgate, ses doutes sur l'authenticité de certaines parties des Écritures, ses interprétations téméraires qui ébranlaient le dogme, ses paroles indiscrètes sur les pères de l'Église et même sur les apôtres et les évangélistes.

Érasme expliqua, adoucit, corrigea beaucoup de choses; mais sa pensée libre et hardie, en se contenant sur un point, s'échappait par un autre endroit. Les propositions mal sonnantes glissaient sous sa plume légère et soulevaient de nouvelles tempêtes. Pouvait-il en effet y avoir une paix solide entre le représentant aventureux de l'esprit critique et les défenseurs intraitables de l'autorité traditionnelle? Tout en prétendant rester dans le sein du christianisme et de l'Église, Érasme ne fut-il pas dans une certaine mesure le précurseur et le père du scepticisme moderne? Au milieu de ses ménagements et de ses tergiversations, sacrifia-t-il jamais le droit de juger librement de toutes choses, de chercher les titres légitimes de toute autorité?

Son caractère propre au sein de la Renaissance, c'est d'avoir maintenu sa pensée affranchie de toute espèce de joug. Il ne secoua pas l'autorité d'Aristote pour subir celle de Platon ou de Cicéron. Il ne brisa pas la domination des scholastiques pour se soumettre sans réserve à celle des pères de l'Église. Malgré son respect et son admiration pour eux, il garda la liberté de son jugement; il s'éclaira de leurs lumières et de leurs décisions, mais il ne renonça pas à les apprécier; il ne les accepta point sans contrôle, il trouvait des taches dans leurs écrits et des erreurs dans leurs doctrines. Il reconnut l'autorité irréfragable des Écritures, mais, plus hardi que Luther lui-même, il porta le libre examen jusque dans ces monuments augustes de la religion pour vérifier leurs titres et leur valeur comme pour les interpréter et n'abdiqua jamais le droit de sa pensée indépendante, si ce n'est devant l'évidence de la vérité.

(1) Lée terminait son livre par ces paroles : « Que l'Église se souvienne qu'il faut prendre garde aux commencements. La fumée devient flamme et flamme difficile à éteindre, flamme qui finit par tout consumer. Il est temps que le pasteur veille sur l'Église. La fumée, grâce à Dieu, n'a pas encore produit la flamme. Celui qui garde Israël ne sommeillera pas, si la sentinelle qui veille sur Israël ne sommeille pas elle-même. » Le livre de Lée fut publié en 1520. — *V.* 1er vol.

Il posa le premier cette règle en matière d'exégèse et d'interprétation : quand on est en présence d'un texte, il faut en chercher le sens naturel et vrai, sans se préoccuper des conséquences et des opinions préconçues. Appliquant cette règle aux livres sacrés, il essaya de montrer que les pères de l'Église, dans l'ardeur de la lutte contre les hérétiques, avaient forcé le sens de certains passages. Il adressa surtout ce reproche à saint Augustin. Il n'épargna pas même saint Jérôme, objet de sa prédilection. Malgré son admiration pour la sagacité, la science et le soin scrupuleux d'Origène, il signale en plusieurs endroits ses explications hasardées, chimériques, s'égarant bien loin de la lettre.

Toutefois il abandonne souvent lui-même le sens naturel et littéral pour suivre des conjectures qui s'écartent du texte et semblent prêter secours aux hérétiques. Mais souvent aussi il découvre et choisit avec une judicieuse sagacité la leçon et l'interprétation les meilleures. Toujours il montre son vaste savoir, bien qu'il ne prenne pas toujours soin d'approfondir et de mûrir sa pensée. Sur toutes les questions il donne des ouvertures; il les pose quand il ne peut ou ne veut pas les résoudre. En un mot, il éveille partout l'esprit critique; il fait naître le désir de se rendre compte de tout, de sonder tous les mystères de l'histoire et de la philologie. Avant Descartes, il proclame le principe fondamental de la méthode philosophique dans ces remarquables paroles : Celui qui cherche la vérité ne doit se soumettre à l'autorité de per-

sonne. Il n'est pas juste d'attribuer aux hommes ce qu'ils ne revendiquent pas eux-mêmes; et s'ils le revendiquaient, ce serait une raison de plus pour ne pas le leur accorder.

CHAPITRE VIII

Érasme préparateur de la Réforme. — *Manuel du Chrétien.* — *Éloge de la Folie.* — *Dialogue de Jules II.*

I

La Renaissance, telle qu'Érasme l'entendait, se proposait pour but, non-seulement la restauration des études profanes et sacrées, mais la réforme de la société tout entière dans les deux ordres qui la composaient, l'ordre ecclésiastique et l'ordre civil. Les plaintes contre les abus et la corruption de l'Église n'étaient pas nouvelles. On connaît cette page remarquable qui ouvre l'*Histoire des variations.* « Il y avait plusieurs siècles, dit Bossuet, qu'on désirait la réformation de la discipline ecclésiastique. Qui me donnera, écrivait saint Bernard, que je voie, avant de mourir, l'Église de Dieu comme elle était dans les premiers jours?... Les désordres s'étaient encore augmentés depuis. L'Église romaine, la mère des Églises... n'était pas exempte de mal; et dès le temps du concile de Vienne, un grand évêque, chargé par le

pape de préparer les matières qui devaient y être traitées, mit pour fondement de l'ouvrage de cette sainte assemblée, qu'il y fallait réformer l'Église dans le chef et dans les membres. Le grand schisme, arrivé un peu après, mit plus que jamais cette parole à la bouche, non-seulement des docteurs particuliers, d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailly..., mais encore des conciles, et tout en est plein dans le concile de Pise et dans le concile de Constance.

« On sait ce qui arriva dans le concile de Bâle où la réformation fut malheureusement éludée. Le cardinal Julien représentait à Eugène IV les désordres du clergé, principalement de celui d'Allemagne. « Ces désordres, lui disait-il, excitent la haine du peuple contre tout l'ordre ecclésiastique, et si on ne le corrige, on doit craindre que les laïques ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites...» Si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, il prédisait qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, il s'en élèverait bientôt une autre encore plus dangereuse... « On se jettera sur nous, continuait ce grand cardinal, quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous se déclare. Bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable en maltraitant ou en dépouillant les ecclésiastiques comme des gens odieux aux hommes et plongés dans la dernière extrémité du mal... On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. » Il le prenait dans la suite d'un ton plus haut : « Je vois, disait-il, que la cognée est à la racine; l'arbre penche; et au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre... Dieu nous ôte la vue de nos périls, comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir. Le feu est allumé et nous y courons. »

Dans une adresse présentée un peu plus tard au même pontife, Pierre de Versailles, moine de Cluny, évêque de Meaux, l'un des ambassadeurs du roi Charles VII, s'exprimait en ces termes : « Comme Roboam, en suivant les conseils des hommes jeunes, dit saint Chrysostome, donna occasion à la querelle qui éloigna de lui la plus grande partie des enfants d'Israël, de même à la fin des siècles les évêques abandonneront les conseils des vieillards, c'est-à-dire les enseignements des apôtres, des prophètes, ainsi que les décrets des saints pères ; et, suivant les conseils des hommes de leur temps, ils donneront occasion au schisme dernier et final. Ces paroles prophétiques du saint docteur font craindre à des hommes prudents que les temps dont il a parlé ne soient arrivés ; car le schisme a pris naissance des causes qu'il indique et continue de la façon qu'il prédit... C'est pourquoi, très saint père, vous devez vous employer de toutes vos forces pour extirper ces causes qui ne peuvent être supprimées que par un concile général ; et à ceux qui demanderaient si on ne finira jamais de réunir des conciles généraux, nous répondrions qu'on ne peut se dispenser d'avoir recours aux remèdes, tant que dure la maladie... Si vous mettez votre confiance dans les princes, vous vous appuierez sur un roseau. Que si vous pensez réprimer les auteurs et les fauteurs du schisme par vos censures et vos peines canoniques, autant vaudrait essayer de dompter la bête la plus féroce avec une verge de bois. Vous voyez avec quelle force ils résistent à votre puissance... Croyez-le bien, très saint Père, la maladie a trop profondément pénétré dans le corps de l'Église... et il n'y a plus qu'un moyen de salut pour votre autorité, c'est le retour à son air natal, c'est-à-dire à la doctrine et aux décrets des saints Pères...

« On dit encore que les doctes et les superbes font seuls la guerre à votre autorité... Nous répliquons au contraire que ce sont les gens simples et les petits selon l'Évangile, qui se scandalisent et périssent en bien plus grand nombre dans le

schisme, séduits par l'appât de quelques avantages temporels et par l'espérance de s'affranchir des charges sous lesquelles ils gémissent. Ces simples, ces petits courent en foule vers les hommes qui leur font ces promesses et ils les suivent...»

Cette réforme violente que le cardinal Julien et Pierre de Versailles avaient annoncée, Luther l'accomplit ; mais Érasme la prépara. Bien avant que le moine de Wittemberg eût affiché ses propositions contre l'abus des indulgences, il avait attaqué, tantôt avec une éloquence véhémente, tantôt avec une ironie pleine de sarcasme, la corruption du clergé, la dissolution et l'ignorance des moines, l'orgueil intolérant et la subtilité sophistique des théologiens, l'ambition et les vices de la cour romaine, la simonie effrontée qui faisait des choses les plus saintes trafic et marchandise, les pratiques *puériles ou superstitieuses* qui étouffaient la vigueur de la foi et de la charité sous le masque *d'une dévotion toute pharisaïque*, ce réseau de constitutions humaines qui *enlaçaient les libres enfants du Christ* dans *les liens d'un nouveau judaïsme.*

Deux petits livres surtout, l'un sérieux, l'autre léger, le *Manuel du soldat chrétien* et l'*Eloge de la Folie* jetèrent dans les esprits des semences que la parole enflammée de Luther devait faire éclore. Ce *Manuel*, commencé dès 1502 et bientôt publié, eut un succès extraordinaire. Les éditions se succédèrent avec rapidité. En 1518, il y en avait eu déjà un grand nombre. Dans ce petit livre qui est divisé en treize chapitres, Érasme avait voulu porter remède à *l'erreur trop répandue qui faisait consister la religion dans des pratiques et des observances plus que judaïques.*

A ses yeux, les armes du chrétien sont la prière et la science des choses saintes. La connaissance des Écritures nous met plus à portée de savoir ce que nous devons demander à Dieu. Il faut donc prêter une grande attention à ce qu'on lit ; car la souveraine piété ne consiste point à réciter un grand nombre de psaumes que souvent on ne com-

prend pas. On doit s'efforcer d'en saisir l'esprit et s'y arrêter longuement, parce que la méditation des saintes Écritures nous fera connaître les moyens de résister à nos ennemis qui sont nos passions. En un mot, Érasme demande que le chrétien ne se contente pas de réciter des formules convenues de prières dont souvent il n'entend ni la lettre, ni l'esprit, ni la portée. Il veut que le simple fidèle, comme le clerc, se nourrisse de la parole sacrée, qu'il s'en pénètre et se l'incorpore en quelque sorte par une lecture attentive et une constante méditation.

On a reconnu un des principes essentiels de la Réforme; mais, à vrai dire, ce principe n'est pas en contradiction avec la doctrine catholique, s'il est appliqué avec mesure. Les esprits les plus sérieux et les plus orthodoxes du XVIIe siècle l'ont adopté et mis en pratique. Pour beaucoup d'hommes, la religion n'est qu'une forme extérieure et vaine sans influence sur le cœur et sur la vie. Elle n'effleure pour ainsi dire que la surface de l'âme. Tel était au commencement du XVIe siècle l'état moral du plus grand nombre. Le principe proclamé par Érasme et poussé jusqu'à l'abus le plus extravagant par la Réforme, enfanta des excès monstrueux. Mais s'il a causé de grands maux, il a produit aussi un effet salutaire. La doctrine évangélique a repris possession des âmes. L'Évangile n'a plus été pour elles une lettre morte. Bien ou mal interprété, il a puissamment agi sur les esprits et sur les cœurs. Chacun a cherché à le comprendre, à se l'approprier en quelque façon, pour en faire la règle vivante de ses pensées et de ses actions.

Érasme a montré le mal et le remède ; mais il ne l'a pas toujours fait avec mesure et convenance. Souvent sa verve satirique et railleuse l'entraînait au-delà de ce que demandaient la décence et la vérité. Ainsi, en attaquant les superstitions populaires, il semblait aller plus loin et s'en prendre au culte des saints consacré par l'Église. « L'un, disait-il, va faire tous les soirs sa prière à saint Christophe et se met à

genoux le matin devant sa figure dans la persuasion que ce jour-là il ne lui arrivera aucun accident mortel. Un autre va prier saint Roch, parce qu'il croit que ce saint le préservera de la peste. Celui-ci jeûne en l'honneur de sainte Apolline, afin de n'avoir pas mal aux dents. Celui-là va voir un tableau de Job, parce qu'il espère par là éviter la lèpre. Quelques-uns destinent une partie de leur bien aux pauvres, afin que les marchandises qu'ils ont sur des vaisseaux ne périssent point par un naufrage. Il y en a qui allument un cierge à saint Hiéron en vue de retrouver ce qu'ils ont perdu. Enfin, suivant nos craintes ou nos désirs, nous donnons aux saints de l'occupation. Saint Paul est chargé de faire en France ce que saint Hiéron fait chez nous ; et ce que saint Jacques ou saint Jean peuvent dans un pays, ils ne le peuvent pas dans un autre. Ces sortes de dévotions qui ne se rapportent point à Jésus-Christ ne sont pas fort éloignées de la superstition des païens qui offraient la dixième partie de leurs biens à Hercule pour s'enrichir, ou qui sacrifiaient un coq à Esculape pour recouvrer la santé, ou qui, pour avoir une navigation heureuse, immolaient un taureau à Neptune. »

C'était sous cette forme ironique et légère qu'Érasme censurait les superstitions du peuple. Ces attaques devaient exciter les plaintes de ceux qui en profitaient et les scrupules de ceux qui redoutaient le fâcheux effet de ses railleries sur des esprits peu éclairés ou enclins à l'irréligion. Les murmures éclatèrent surtout avec force, lorsque Luther renouvela les mêmes attaques, en y mêlant des dogmes opposés à la doctrine de l'Église. Dans la suite, Érasme reconnut formellement l'invocation des saints qu'il n'avait jamais repoussée d'une manière absolue. Mais il appelait superstitieux tout culte qui ne se rapportait pas à Dieu même, et il ne voulait pas qu'on eût moins de confiance en lui que dans les hommes.

Traitant de la nécessité du culte intérieur sans lequel l'extérieur n'est d'aucune utilité, il prenait de là occasion de s'élever contre les moines avec beaucoup de violence. Il disait

que toute leur religion consistait en cérémonies (1), en travaux corporels, qu'il y en avait très peu qui ne fussent pas charnels, c'est-à-dire étrangers à toute spiritualité. Plus loin, donnant un libre cours à son humeur contre les théologiens, il s'étonne que les évêques et les papes aient revendiqué à leur profit les termes de *puissance* et de *domaine*, et que les théologiens n'aient pas rougi de se faire appeler *nos maîtres*, lorsque Jésus-Christ a interdit à ses disciples les noms de *maître* et de *seigneur*. Enfin, ce livre où il montre que l'on peut se sauver dans le monde, et qu'ainsi il n'est pas nécessaire de se faire moine pour être dans la voie du salut, se termine par ce trait offensif : « Le monachisme n'est pas la piété ; mais c'est un genre de vie utile ou nuisible suivant les caractères ou les tempéraments. Je ne vous conseille ni ne vous détourne de l'embrasser. »

Le *Manuel du soldat chrétien* fut bientôt dans toutes les mains et trouva des partisans enthousiates. Adrien Barland, dont nous avons parlé plus haut, l'appelait un livre d'or et le regardait comme très utile à tous ceux qui voulaient s'arracher aux plaisirs du monde, suivre le chemin de la vertu et approcher de Jésus-Christ. Un prédicateur d'Anvers soutenait qu'il n'y avait pas de page dans ce livre, qui ne fournît le sujet d'un beau sermon. Budé en parlait comme d'un ouvrage approuvé par tout le monde. L'évêque de Bâle le portait toujours avec lui et avait rempli de ses notes toutes les pages.

Le professeur Pierre de la Moselle faisait lire le *Manuel* d'Érasme avec le traité de saint Augustin, *de la Doctrine chrétienne*. Ce qui est plus étonnant, Adrien d'Utrecht le lut et l'approuva lorsqu'il parut.

Cependant il n'en fut pas ainsi de tous les théologiens. Quelques-uns prétendirent qu'il ne fallait pas une grande science pour faire un livre qui en contenait si peu. Stunica et

(1) *Si tantum in istis exterioribus observantiis profectum religionis ponimus, cito finem habebit devotio nostra.*

(*Imitation*, liv. I, ch. XI.)

le prince de Carpi l'attaquèrent avec vivacité. Mais les critiques ne l'empêchèrent pas de se répandre partout. Il fut traduit dans les principales langues de l'Europe. Ces traductions le rendirent populaire ; mais en même temps elles excitèrent la colère des moines et des théologiens. La traduction espagnole, œuvre de l'archidiacre Alcoranus, grâce au nom d'Érasme et à la nature du livre, eut plus de lecteurs qu'aucun autre ouvrage. Les imprimeurs, après en avoir tiré des milliers d'exemplaires, ne pouvaient satisfaire l'avidité du public. Les moines avaient fait tous leurs efforts pour arrêter cette traduction avant qu'elle parût. Un dominicain prétendit qu'il y avait dans le *Manuel* deux propositions insoutenables, celle où l'auteur avançait que le monachisme n'était pas la piété, et celle qui semblait faire consister les supplices de l'enfer dans les seules peines de l'esprit (1). Érasme, défendu par le théologien Coronelli, se justifia lui-même en peu de mots. Il traita de calomnie le reproche qu'on lui faisait de nier le feu réel de l'enfer. Seulement il croyait que la doctrine du feu matériel de l'enfer était plus nettement enseignée dans les livres des théologiens que dans l'Écriture. Il répondait à la seconde accusation en disant : « Si le monachisme est la piété, tous les moines sont donc pieux. »

Louis de Berquin traduisit le *Manuel* en français. Porté pour les opinions nouvelles, il altéra l'ouvrage qu'il traduisait. Aussi les théologiens le poursuivirent-ils avec un acharnement implacable. Dans l'édition de 1518, plus correcte et plus belle que les précédentes, Érasme ajouta comme préface une longue lettre qui laisse voir déjà l'influence de Luther. Il y retrace avec de vives couleurs la religion de ceux qui faisaient consister la théologie chrétienne dans les subtilités scholastiques et la piété dans l'observation de constitutions humaines et dans de froides pratiques de dévotion. On avait

(1) Voici le passage : *Nec alia est flamma in qua cruciatur dives ille comessator evangelicus; nec alia supplicia inferorum... quam perpetua mentis anxietas quæ peccandi consuetudinem comitatur.*

dit que le *Manuel* aurait pu être écrit par un écolier. « Que mon traité révèle peu de sagacité, répondait-il, j'y consens, pourvu qu'il soit plein de piété. Qu'il ne prépare pas les lecteurs aux luttes de l'école, pourvu qu'il les prépare à la paix chrétienne. Qu'il ne serve pas aux discussions théologiques, pourvu qu'il serve à la vie théologique. Dans cette rapidité fugitive du temps, on a besoin d'un remède tout prêt et à la portée de chacun. »

Il poursuivit dans l'*Éloge de la Folie*, sous une forme plus légère, l'œuvre de critique et de réforme qu'il avait commencée dans le *Manuel*. Ce petit livre, composé en 1510, fut probablement imprimé en 1511, trois ans avant la première lettre des hommes obscurs, six ans avant les thèses de Luther sur l'abus des *indulgences*. La Folie censure le culte superstitieux des saints avec une liberté pleine d'irrévérence. Elle attaque les colporteurs de faux miracles, sources de profits pour les prêtres et pour les prédicateurs, miracles *d'autant plus agréables et d'autant mieux acceptés qu'ils sont plus éloignés de la vérité*. Elle rit du matelot qui se croit sûr de ne point périr, du moment qu'il a regardé une image en bois de saint Christophe représenté sous les traits de Polyphème, du soldat qui se persuade qu'il reviendra sain et sauf du combat, parce qu'il a fait une certaine prière à une figure sculptée de sainte Barbe, de l'avare qui espère devenir bientôt riche, parce qu'il a honoré saint Érasme *certains* jours par un *certain* nombre de cierges et par *certaines* formules de prières. « On a trouvé, dit-elle, dans saint Georges un second Hercule, et l'on en a fait un second Hippolyte avec son cheval pieusement caparaçonné que l'on adore presque et auquel on fait de temps en temps quelque offrande. Jurer par le casque de saint Georges est une coutume vraiment royale...

« Que dire de ceux qui, abusés par des indulgences trompeuses et croyant leurs crimes pardonnés, se repaissent de la plus douce illusion et mesurent, comme avec une clepsydre, la durée des peines du purgatoire, marquant avec une exactitude infaillible, ainsi que dans une table mathématique, les siècles, les années, les mois, les jours, les heures; ou de ceux qui, pleins de confiance en certains caractères magiques, ou en certaines petites prières, imaginées par quelque pieux imposteur à plaisir ou en vue du gain, osent tout se promettre, richesses, honneurs, voluptés, satisfaction de tous les appétits, santé toujours florissante, longue vie, verte vieillesse, enfin une place dans le ciel tout près du Christ; place qu'ils ne voudraient cependant obtenir que fort tard, c'est-à-dire lorsque les voluptés de ce monde, qui les retiennent impérieusement et malgré eux, les auront abandonnés pour faire place aux délices célestes? Représentez-vous ici un marchand, un soldat ou un juge qui, après tant de rapines, se dépouillant d'un seul petit écu, croit avoir purifié tout d'une fois le marais infect de tous ses crimes, s'imagine racheter à un prix convenu tant de parjures, tant d'excès de débauche ou d'ivresse, tant de rixes, de meurtres, d'impostures, de perfidies, de trahisons, et se figure qu'il lui est permis ensuite de recommencer toute une nouvelle série de crimes.

« Quoi de plus insensé? que dis-je? quoi de plus heureux que ces gens qui, récitant chaque jour sept versets déterminés des psaumes sacrés, se promettent une félicité parfaite? Et ces versets magiques, c'est un démon facétieux, mais plus étourdi que rusé, qui les indiqua, dit-on, à saint Bernard. Le malheureux fut pris au piége. Et ces sottises, qui me font rougir presque moi-même, sont approuvées pourtant, et non-seulement du vulgaire, mais aussi des maîtres de la religion!

« N'est-ce pas encore par une illusion du même genre que chaque pays revendique particulièrement quelque saint qui lui appartient en propre, que l'on attribue à chacun un pouvoir spécial?... Mais pourquoi entrer dans cette mer de superstitions? La vie entière des chrétiens est pleine de folies de ce genre, et cependant les prêtres eux-mêmes les admettent sans peine et les entretiennent, n'ignorant pas combien

elles ajoutent d'ordinaire à leurs profits. Sur ces entrefaites, si quelqu'un, fâcheux dans sa sagesse, vient leur dire, ce qui est la vérité : Tu ne périras pas malheureusement, si tu vis bien ; tu rachèteras tes péchés, si au petit écu tu ajoutes la haine de tes méfaits, puis les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes, et si tu changes entièrement ta manière de vivre ; veux-tu que ce saint te soit favorable, imite sa vie ; si, dis-je, ce sage leur fait entendre ces paroles et d'autres semblables, voyez de quelle félicité il les privera tout à coup et dans quel trouble terrible il les jettera. »

La Folie prétend que les saints dont l'histoire est fabuleuse et poétique sont plus honorés que saint Pierre ou saint Paul, et que le Christ lui-même. Ailleurs elle se moque de ceux qui allument à la Vierge un cierge en plein midi, et n'en sont ni plus chastes ni plus vertueux. Elle signale en passant l'idolâtrie de ceux qui adorent les images mêmes et non pas les saints qu'elles représentent. Les pèlerins qui laissent à la maison leurs femmes et leurs enfants pour aller à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, ne sont pas ménagés (1). L'on a vu plus haut comment elle traite les théologiens.

Après cette satire ironique, mordante, incisive de la Scholastique, elle s'en prend aux moines qu'elle représente comme l'objet de la haine universelle ; ce qui ne les empêche pas de s'applaudir eux-mêmes. « Tout à fait sans lettres, ils font consister, dit-elle, la perfection de la piété à ne savoir pas lire. Ils passent leur temps à *braire* dans les églises avec des voix d'*ânes*, à psalmodier leurs psaumes qu'ils comptent, mais qu'ils ne comprennent pas. Il en est parmi eux qui font grand étalage de leur mendicité et de leur saleté, qui demandent du pain avec un long gémissement aux portes des maisons, non sans faire un grand tort aux autres mendiants ; et

(1) *Sæpe in talibus videndis curiositas est hominum et novitas invisorum : et modicus reportatur emendationis fructus.*
(*Imitation*, liv. IV, ch. I.)

c'est ainsi que ces hommes charmants prétendent nous retracer les Apôtres. Mais ce qu'il y a de plus délicieux, c'est qu'ils font tout dans un ordre tracé d'avance avec une rigueur toute mathématique de laquelle il serait sacrilége de s'écarter. Le nombre des nœuds de leurs souliers, la couleur de leur ceinture, la forme et l'ampleur mesurée du froc, la dimension exacte de la chevelure, le nombre d'heures qu'ils doivent dormir, tout est réglé ; et cette égalité dans une si grande inégalité des corps et des esprits, qui ne voit combien elle viole l'égalité de la justice ?

« C'est pourtant à cause de ces bagatelles que non-seulement ils dédaignent les autres, mais qu'ils se méprisent entre eux ; et ces hommes qui font profession d'une charité apostolique, pour un habit ceint d'une autre façon, pour une couleur un peu plus foncée, troublent le ciel et la terre par d'étranges orages. Certains d'entre eux sont tellement rigides dans leur religion qu'ils mettent l'étoffe la plus grossière par-dessous et la plus fine par-dessus... Tous cherchent avec une bizarre application à n'avoir rien de commun avec les autres dans leur genre de vie. Ils s'attachent, non pas à ressembler au Christ, mais à ne point se ressembler entre eux. Ils font consister une grande partie de leur félicité dans les surnoms qu'ils se donnent. Ils aiment à se faire appeler Cordeliers, Récollets, Mineurs, Minimes, Bullistes, Bénédictins, Bernardins, Brigidiens, Augustins, Guillelmites, Jacobins, comme si c'était trop peu d'être appelés chrétiens.

« Un grand nombre d'entre eux ont tant de confiance dans leurs pratiques et leurs observances d'institution humaine qu'ils regardent le ciel tout seul comme une récompense peu digne de tant de mérites, sans réfléchir que le Christ leur demandera s'ils ont observé son grand précepte, je veux dire le précepte de la charité. L'un étalera son ventre gonflé par toute espèce de poissons ; un autre présentera un tel amas de pratiques qu'elles pourraient à peine être contenues dans sept bâtiments de transport ; un autre se glorifiera de n'avoir,

pendant soixante années, touché aucun argent, sinon avec des doigts doublement gantés; un autre apportera un froc si grossier et si sale qu'aucun matelot ne daignerait en couvrir son corps; un autre rappellera qu'il a vécu plus de onze lustres, comme une éponge, toujours attaché au même lieu; un autre montrera sa voix enrouée par un chant assidu; un autre fera valoir sa léthargie contractée par une longue solitude; un autre, sa langue engourdie par un perpétuel silence.

« Mais le Christ les interrompant, car ils ne finiraient jamais de se vanter; d'où est sortie, dira-t-il, cette nouvelle espèce de Juifs? Je ne reconnais comme vraiment mienne qu'une seule loi de laquelle je n'entends rien dire; et pourtant un jour, ouvertement et sans user du voile de la parabole, j'ai promis l'héritage de mon père, non au froc, non aux petites prières, non aux jeûnes, mais à l'accomplissement des devoirs de la charité. Je ne reconnais pas non plus ceux qui reconnaissent trop leurs bonnes actions, qui veulent paraître plus saints que moi-même. Qu'ils aillent, s'ils veulent, occuper les cieux des *Abraxasiens* (1), ou bien qu'ils se fassent préparer un ciel nouveau par ceux dont ils ont préféré les petites prescriptions à mes préceptes. Lorsqu'ils entendront ces paroles et qu'ils verront des matelots et des cochers préférés à eux, de quels yeux, pensez-vous, se regarderont-ils mutuellement? »

C'était ainsi qu'Érasme couvrait de ridicule les moines de son temps et la vie monastique elle-même avec une verve licencieuse qui rappelait Aristophane et Lucien. Il accusait les religieux, surtout les mendiants, d'abuser de la confession pour se faire craindre, de chercher dans leurs sermons à plaire aux femmes pour les soumettre à leur influence, et aux marchands enrichis par le vol pour se faire donner une partie du bien mal acquis. Dans cette revue satirique, toutes les parties de l'ordre ecclésiastique avaient leur tour. Les

(1) Gnostiques.

papes, les cardinaux, les évêques rivalisaient depuis longtemps avec les princes pour les vices comme pour l'ignorance; et pourtant la blanche tunique de lin était le symbole d'une vie sans tache. La mître à deux cornes rattachées par le même nœud signifiait la connaissance parfaite de l'un et de l'autre Testament. Les mains revêtues de gants annonçaient l'administration pure et désintéressée des sacrements. La crosse leur rappelait le soin vigilant du troupeau qui leur était confié. La croix était le signe de la victoire sur toutes les passions humaines. La folie censurait leur négligence à remplir les fonctions épiscopales qu'ils abandonnaient au Christ, ou bien aux religieux, ou bien encore à leurs vicaires, ne se montrant évêques et n'ayant de vigilance que pour amasser de l'argent.

Elle ne ménageait pas davantage les cardinaux, ces *successeurs des Apôtres*, qui devraient sacrifier non-seulement leurs richesses, mais même leur vie pour le bien du peuple chrétien. Qu'était devenue la pauvreté apostolique? Mais c'était pour le pape et la Cour romaine qu'elle réservait ses traits les plus acérés. Elle montrait le souverain pontificat acheté quelquefois à prix d'argent, acquis par toute sorte de moyens, défendu par le crime, le poison, la violence. « Mais, du milieu de tant de richesses, d'honneurs, d'une si vaste domination, de tant de victoires, d'offices, de dispenses, de tributs, d'indulgences, de chevaux, de mules, de soldats, de plaisirs, pour quoi, disait-elle, le rappeler aux veilles, aux jeûnes, aux larmes, aux prières, aux sermons, aux études, aux soupirs et à mille pénibles travaux? Pourquoi tant de scribes, de copistes, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de palfreniers, d'écuyers, de financiers, d'entremetteurs?... »

La Folie allait parler de quelque chose plus infâme encore; mais elle s'arrête de peur d'offenser les oreilles (1).

(1) On trouve les mêmes pensées dans le *Dialogue* de Jules II.

Puis elle poursuit ainsi : « Pourquoi réduire à la faim cette immense foule de gens qui sont une charge, je me trompe, qui sont un ornement pour le siége pontifical? Ne serait-ce pas inhumain et abominable? Mais ce qui serait plus horrible, ce serait de ramener à la besace et au bâton les chefs suprêmes de l'Église, vraies lumières du monde. Maintenant, au contraire, s'il y a quelque travail, on le laisse à saint Pierre et à saint Paul qui ont assez de loisir. Mais s'il y a quelque honneur ou quelque plaisir, on le prend pour soi. C'est ainsi que, grâce à moi, il n'y a pas une classe d'hommes qui vive plus mollement, avec moins de sollicitude; car ils pensent avoir assez fait pour le Christ, si par un appareil mystique et presque théâtral, par des cérémonies, par les titres de *béatitude*, de *révérence*, de *sainteté*, par des bénédictions et des malédictions, ils remplissent leur rôle d'évêques. Faire des miracles, c'est une chose vieille et surannée qui n'est pas de ce temps; instruire le peuple, c'est pénible; expliquer les saintes Écritures, c'est l'affaire d'un homme d'école; prier, c'est bon, quand on n'a rien à faire; répandre des larmes, c'est misérable et digne de faibles femmes; être dans le dénûment, c'est bas; être vaincu, c'est honteux et peu convenable pour celui qui admet à peine les plus grands rois à baiser ses pieds bienheureux; enfin mourir, c'est déplaisant; être mis en croix, c'est ignominieux. Pour seules armes, il leur reste ces douces bénédictions qu'ils prodiguent avec une extrême générosité, les interdits, les suspenses, les anathèmes, les peintures vengeresses et ces foudres terribles par lesquelles un simple mouvement de leur tête envoie les âmes des morts même au-delà du Tartare.

« Toutefois, ces pères très saints en Jésus-Christ, ces vicaires du Sauveur, ne les lancent jamais avec plus de violence que contre ceux qui, à l'instigation du diable, s'efforcent d'amoindrir et de rogner le patrimoine de saint Pierre. Quoique dans l'Évangile cet apôtre dise : « Nous avons tout laissé et nous t'avons suivi, ils appellent son patrimoine des

champs, des places, des impôts, des péages, des États; et lorsque, enflammés du zèle du Christ, ils combattent pour ces possessions avec le fer et le feu, non sans faire couler des flots de sang chrétien, c'est alors seulement qu'ils croient défendre apostoliquement l'Église chrétienne, après avoir bravement défait ceux qu'ils appellent ennemis publics : comme s'il y avait pour l'Église des ennemis plus funestes que les pontifes impies qui laissent abolir le Christ par leur silence, qui le lient à des lois de trafic, qui l'altèrent par des interprétations forcées, qui l'immolent par une vie pernicieuse! »

Par cette critique amère de la papauté, au commencement du XVIe siècle, Érasme laissait peu à faire à Luther. Aussi un de ses adversaires (1) l'accusait-il, non sans raison, d'avoir détruit le respect pour la chaire de saint Pierre. On ne trouve pas dans l'*Eloge de la Folie* ces emportements bouffons, ces saillies grotesques où se plaisait le génie du chef de la Réforme et qui faisaient une partie de sa puissance auprès du peuple. Il y a dans la satire d'Érasme une vigueur contenue, une ironie fine et incisive, moins capable d'entraîner la foule, mais plus faite pour séduire les esprits cultivés.

Il achevait cette esquisse générale des mœurs ecclésiastiques, en parlant des habitudes guerrières de certains évêques allemands. Avaient-ils donné aux papes l'exemple de ces abus, ou avaient-ils pris modèle sur la conduite des pontifes; la Folie ne pouvait le dire avec certitude. Ce qui était positif, c'est qu'ils y mettaient moins de façons. Ayant renoncé même au costume ecclésiastique, aux bénédictions et aux cérémonies de ce genre, ils vivaient en vrais Satrapes. Ils croyaient que c'était le propre d'un lâche, que c'était peu digne d'un évêque, de rendre son âme à Dieu autre part que

(1) Édouard Lée. — Il ne faut pas oublier qu'Érasme composa ce pamphlet en revenant d'Italie. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, l'avait peu édifié.— *V.* 1er vol., p. 86 et 624.— Dans une lettre adressée au cardinal Grimani pour lui dédier la *Paraphrase de l'Épître aux Romains*, il osait dire : « Prends garde, ô Rome, de te laisser corrompre et de devenir une Babylone. »

sur un champ de bataille. La foule des prêtres, regardant comme un sacrilége de dégénérer de la sainteté de leurs chefs, faisait aussi bravement la guerre pour le droit des dîmes avec toute espèce d'armes. Ils cherchaient à tirer des livres anciens quelque passage propre à effrayer le peuple et à lui persuader qu'il devait plus que les dîmes. Mais ils ne songeaient pas aux endroits innombrables où leurs devoirs étaient tracés, à la tonsure qui les avertissait qu'ils devaient être affranchis de toutes les passions du monde et n'avoir en vue que les choses célestes.

Ce qui était commun aux prêtres et aux laïques, c'est que tous veillaient à la moisson. Quant aux charges, chacun les rejetait prudemment sur les épaules d'autrui. On les faisait passer de main en main comme une balle. Les princes laïques laissaient au peuple, par modestie, tout le zèle de la piété. Le peuple s'en déchargeait sur les ecclésiastiques, comme s'il était lui-même étranger à l'Église et qu'il ne fût pas lié par les vœux du baptême. Les prêtres dits séculiers, comme s'ils étaient initiés au monde et non au Christ, renvoyaient le fardeau aux réguliers, les moines plus relâchés aux moines plus rigides, tous en commun aux mendiants, ceux-ci enfin aux chartreux chez lesquels seuls la piété était cachée et comme ensevelie; et elle y était si bien cachée, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La Folie s'arrête; elle ne veut pas avoir l'air de faire une satire au lieu d'un éloge; mais elle en a dit assez.

A l'*Éloge de la Folie*, nous rattachons le dialogue de Jules II qui fut publié au commencement de l'année 1518. C'est le même esprit, le même fonds de pensées, la même ironie, le même style, le même langage avec une allure plus simple, plus dégagée, plus vive, qui annonce déjà la manière des *Colloques*. Quoique ce pamphlet eût paru sous le voile de l'anonyme, les contemporains crurent généralement y reconnaître la plume d'Erasme. Il est à peu près démontré pour nous qu'il en était l'auteur, mais qu'on l'imprima sans son

aveu et contre son gré (1). Ce petit livre contenait une satire violente contre la Cour de Rome. Jules II, arrêté à la porte du paradis par saint Pierre, s'indigne d'être ainsi repoussé. Il raconte sa vie, son pontificat, ses exploits guerriers, et ajoute : « Si vous m'aviez vu entrer en triomphe dans Bologne, ainsi qu'un roi, vous auriez peut-être méprisé tous les triomphes des Octave et des Scipion; vous ne me désapprouveriez pas d'avoir donné tant de preuves de valeur pour conquérir Bologne. Vous eussiez vu dans ce moment d'un seul coup d'œil l'Église militante et l'Église triomphante (2). » On a dit ailleurs avec quel empressement ce dialogue fut accueilli partout, avec quelle avidité il était lu en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas.

II

Cette censure satirique des abus de l'Église, ces idées de réforme religieuse et morale où se complaisait la Renaissance se montrent jusque dans les ouvrages qui semblent les plus étrangers à ces questions. Dans les *Adages*, on rencontre des digressions où Érasme critique avec force les mœurs du temps. Parlant des *Silènes d'Alcibiade*, il compare la vie présente des chrétiens à la vie du Christ leur modèle, à celle des prophètes et des apôtres. « Chez ceux-ci, dit-il, quel contraste de bassesse et de grandeur, de pauvreté et de véritable richesse, de faiblesse et de puissance! L'extérieur est humble; l'intérieur est sublime. Chez les modernes, c'est précisément le contraire, à peu d'exceptions près... Il n'y a point d'hommes plus éloignés de la vraie sagesse que ceux qui, par leurs titres magnifiques, leurs bonnets de sages, leurs ceintures éclatan-

(1) *V.* la note L, à la fin du volume.
(2) *V.* Burigny, t. I, p. 121.

tes, leurs anneaux ornés de pierres précieuses, font profession d'une sagesse parfaite. Aussi n'est-il pas rare de trouver plus de véritable et pure sagesse dans un simple particulier, ignorant selon l'opinion vulgaire, mais instruit par l'esprit céleste du Christ, que dans beaucoup de théologiens au masque théâtral, trois et qutre fois *nos maîtres*, émules de Scot le subtil, tout gonflés de leur Aristote, tout remplis de définitions magistrales, de propositions et de syllogismes. »

« Ce que je dis, ajoutait-il, s'adresse non pas à tous, mais hélas ! à un trop grand nombre. On verrait de même que parmi les évêques les moins dignes de ce nom sont ceux qui tiennent le premier rang et que souvent les gens les plus éloignés de la vraie piété sont ceux qui, par leur titre, leur costume, leurs pratiques, font profession d'une piété parfaite... Il en est que vous entourez de votre respect comme des prêtres, en voyant le sommet de leur tête rasé. Mais si vous regardez l'intérieur, vous trouverez des hommes plus que laïques. De même aussi pour quelques évêques, si vous considérez leur consécration solennelle, leur costume, leur mître, leur crosse, en un mot toute cette armure mystique dont ils sont couverts, vous vous attendrez à voir des personnages célestes et au-dessus de l'humanité. Retournez la figure, vous ne trouverez quelquefois qu'un guerrier, un marchand, un maître tyrannique, et vous jugerez que ces ornements magnifiques n'étaient qu'un masque de comédie.

« Il en est d'autres qui, si l'on regarde leur barbe touffue et négligée, leur pâleur, leur froc, leur cou penché, leur ceinturon, leur front triste, leur visage austère, vous rappelleront les Sérapion et les Paul (1). Mais si vous déployez la figure intérieure, vous ne trouverez que des gourmands, des vagabonds, des débauchés, des voleurs même et des tyrans, procédant par une voie nouvelle, d'autant plus pernicieuse

(1) *Habitus et tonsura modicum confert; sed mutatio morum et integra mortificatio passionum verum faciunt religiosum.*
(*Imitation*, liv. I, ch. XVII.)

peut-être qu'elle est plus cachée... Ce qui distingue le mondain et le chrétien, c'est que l'un admire et cherche surtout ce qu'il y a de plus grossier, ce qui frappe d'abord les regards, tandis que l'autre recherche seulement ce qui n'est pas visible aux yeux, ce qui s'éloigne le plus de la nature corporelle, négligeant ou méprisant le reste... Mais en général on préfère à l'esprit la chair, à la vraie piété les cérémonies, aux préceptes du Christ les décisions des hommes, à la vérité le masque, aux choses l'ombre, au naturel le fard, à l'éternel le temporaire. On appelle Église les prêtres, les évêques, les papes, tandis qu'ils ne sont en réalité que les ministres de l'Église. L'Église, c'est le peuple chrétien qui est couché, pendant que les évêques le servent, inférieurs par ce côté, mais supérieurs par un autre, pourvu qu'ils soient l'image du Christ, non-seulement en succédant à sa charge, mais aussi en imitant la vie de celui qui, étant maître absolu de tous, a pris l'office de serviteur et non de maître.

« On accable de toutes les foudres, on appelle ennemis de l'Église et presque hérétiques ceux qui ont fait tort de quelques écus à la bourse des prêtres... On dit qu'elle est enrichie et honorée, non lorsque la piété s'accroît dans le peuple, lorsque les vices diminuent et que la doctrine sacrée fleurit, mais lorsque les autels brillent d'or et de pierreries, ou plutôt lorsque les prêtres égalent les Satrapes par leurs domaines, leurs domestiques, leur mollesse, leurs chevaux, leurs maisons somptueuses ou, pour mieux dire, leurs palais; et ces choses sont tellement dans l'ordre que dans les bulles pontificales elles-mêmes on insère cet éloge : attendu que ce cardinal en nourrissant chez lui tant de chevaux, tant de courtisans, honore grandement l'Église de Dieu, nous lui accordons un quatrième évêché. A-t-on entamé quelque peu les domaines ou les revenus des prêtres, on s'écrie de tous côtés que l'Église est opprimée. Lorsque l'univers est excité à la guerre, lorsque la vie des prêtres est mauvaise, lorsque tant de milliers d'hommes sont entraînés à leur perte, nul ne dé-

plore le sort de l'Église qui alors est véritablement accablée.

« Mais, dira-t-on, vous voulez donc dépouiller les prêtres de leur puissance, de leur dignité, de leur gloire, de leurs richesses..... Dieu m'en garde ! Je ne les dépouille pas ; mais je les enrichis des biens qui sont préférables. Je ne leur ôte pas ce qu'ils possèdent, mais je les appelle à ce qui est meilleur. » Érasme demande que le chef de l'Église surtout, que le prince céleste d'un peuple céleste, soit affranchi de toutes les passions humaines. Il désire son triomphe, mais non un triomphe sanguinaire, comme ceux de Marius et de César. Ce qu'il souhaite pour lui, c'est le triomphe de l'apôtre décrit en termes magnifiques par saint Paul. Il veut que les successeurs des apôtres possèdent les richesses célestes qui sont inépuisables, qu'ils soient pourvus des armes apostoliques, du bouclier de la foi, de la cuirasse de la justice, du glaive du salut qui est la parole de Dieu ; qu'ils soient grands guerriers, mais contre les vrais ennemis de l'Eglise, contre la simonie, l'orgueil, la débauche, l'ambition, la colère, l'impiété.

Il veut qu'ils soient respectés, mais pour l'intégrité et la gravité de leur vie et non pas seulement pour leurs titres ou leur appareil imposant, qu'ils soient craints, mais comme des pères, et non comme des tyrans, et par les méchants seuls. Le vicaire du Christ doit reproduire dans sa vie celui dont il occupe la place, et non les César et les Alexandre, les Crésus et les Xerxès qui n'étaient que des brigands couronnés. « Le Christ, disait Érasme, a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde. Convient-il à son vicaire, non-seulement d'accepter une domination mondaine, mais de la rechercher par tous les moyens? Il y a deux mondes opposés, l'un grossier et matériel ; l'autre céleste, se préparant dès à présent à ce qu'il doit être un jour. Pourquoi vouloir donner au chef des chrétiens ce que les philosophes païens eux-mêmes ont condamné? Pourquoi placer sa majesté dans ces choses qu'il est beau de mépriser?.... Le prêtre est quelque chose de céleste qui dépasse l'humanité. Rien n'est digne de son caractère sublime, sinon ce qui est céleste. Pourquoi mesurer sa dignité à l'opulence que possèdent les voleurs et les tyrans?.... Pourquoi voulez-vous plonger mon chef vénéré dans cette sentine d'une vile populace? Pourquoi faire descendre cet homme divin à des affaires à peine dignes d'un homme? Pourquoi appeler patrimoine de saint Pierre ce que saint Pierre lui-même s'est glorifié de ne point avoir?

« Le dispensateur des grâces célestes est réduit à s'occuper des soins les plus bas. Le monde chrétien attend de lui le pain de la doctrine sacrée ; et celui qui est voué à cette mission si haute, on le jette dans les chaînes des occupations vulgaires. Convient-il à celui qui a les clefs du royaume du ciel, de saper les murailles des villes avec des machines de guerre? Qu'y a-t-il de commun entre le Christ et Bélial, entre la mître et le casque, entre le manteau sacré et la cuirasse de Mars? Celui qui salue le peuple en lui souhaitant la paix, doit-il être l'instigateur de la guerre? Comment enseigner le mépris des richesses, quand on place dans l'argent toute sa grandeur? Comment prêcher le pardon des injures, quand pour la possession d'une petite place ou pour un impôt de salines, on livre le monde aux orages de la guerre? On prétend orner l'Église par l'accession de cette puissance et de ces richesses ; mais que de maux un si faible avantage entraîne à sa suite! En lui déférant l'empire, on lui impose le soin d'amasser de l'argent ; on lui donne des gardes comme aux tyrans, des troupes couvertes de fer, des espions, des chevaux, des mulets, la guerre, les massacres, les traités d'alliance, les combats, en un mot tout ce qui est nécessaire à l'administration de l'empire.

« Au milieu de tous ces soins divers, le pontife aura-t-il temps de s'acquitter de ses fonctions apostoliques, quand même il en aurait la volonté? Est-ce bien comprendre la dignité éminente des pontifes et des cardinaux que de les distraire de leurs occupations divines pour les faire descendre

aux soins vulgaires du gouvernement temporel? Ajoutez que la royauté réussit beaucoup moins bien entre les mains des prêtres qu'entre les mains des laïques, pour deux causes principales : d'abord le peuple obéit plus volontiers dans l'ordre temporel aux séculiers qu'aux ecclésiastiques ; en second lieu les séculiers, devant laisser leurs États à leurs enfants, cherchent à les rendre aussi florissants que possible. Les changements de règne s'opèrent sans trouble. On voit en quelque sorte le souverain revivre dans son fils et l'on est disposé naturellement à reconnaître le nouveau monarque. Enfin il est presque impossible qu'un seul homme soit capable de gérer deux charges si difficiles (1). Il est très mal aisé d'être un bon prince ; mais il est bien plus mal aisé d'être un bon pontife. Comment être à la fois l'un et l'autre?

« En chargeant ses épaules d'un double fardeau, il arrive nécessairement que l'on ne peut porter ni l'un ni l'autre. Aussi voit-on les villes des prêtres languir et tomber en ruine. Pourquoi donc ne pas laisser aux profanes ce qui est profane? Ce qu'il y a de plus humble dans un évêque est bien au-dessus du pouvoir royal. Les plus grands ennemis des pontifes chrétiens, ceux qui les trahissent véritablement, ce sont précisément ceux qui semblent le plus les favoriser. Au lieu de protéger la dignité pontificale, ils la souillent. Si les prêtres appréciaient sainement ce sujet, c'est-à-dire les inconvénients que le pouvoir temporel entraîne avec lui, ils devraient le refuser, quand même il leur serait déféré volontairement. Ils sont attaqués par des séditions, enveloppés dans des guerres où ils trouvent quelquefois la mort. Devenus monarques, ils se voient entourés d'un nombreux cortége de domestiques ; mais en attendant, où sont les pères du peuple chrétien? où sont les pasteurs? Ils ont des bras et des

(1) Bossuet, se plaçant à un autre point de vue, a dit : Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement quand on les confond ensemble.
(*Orais. fun. de la reine d'Angleterre.*)

épées pour tuer les corps ; ce qu'ils appellent justice ; ils n'ont pas de langue pour guérir les âmes, pour instruire, exhorter, consoler. Ils sont armés de javelots, de balistes, de bombardes ; mais ils sont complétement dépourvus des armes de l'Écriture sainte... Le Seigneur couronnera la patience du peuple qui supporte de tels chefs par amour de la paix ; mais je crains qu'ils ne trouvent en Dieu un juge d'autant plus inexorable! »

Telle était la liberté, telle était la force véhémente, avec lesquelles Érasme agitait, au commencement du XVIe siècle, une question qui devait être débattue de nos jours avec une ardeur si passionnée. Il y avait cependant un côté qu'il laissait dans l'ombre. Il n'examinait pas si le chef spirituel de tant de millions d'hommes pouvait avoir la dignité et la pleine indépendance, nécessaires à l'accomplissement de sa haute mission, sans posséder dans l'ordre temporel une souveraineté réelle, quoique resserrée dans les plus étroites limites.

Les exactions du clergé, le trafic honteux des choses saintes n'étaient pas censurés avec moins de hardiesse et de vigueur. « J'ai vu, disait-il, quand je vivais dans la campagne de Bologne, après que Jules II se fut emparé de cette ville, des laboureurs d'une extrême pauvreté, dont toute la fortune consistait dans une paire de bœufs, obligés de payer un ducat pour chacun d'eux. » Il ajoutait un peu plus loin : « Il est horrible assurément que des princes chrétiens se montrent plus inhumains en cette matière que ne l'ont jamais été les tyrans païens ; mais ce qui est plus exécrable encore, c'est que chez les prêtres il n'y a rien qui ne soit vénal et soumis à une redevance. Pour le baptême, le mariage, la confession, la messe, le chant des psaumes, les prières, l'imposition des mains, la bénédiction d'une pierre, d'une coupe, même pour la communion et la prédication, ils reçoivent de l'argent, sans parler de la moisson si riche que leur donnent les dispenses, les indulgences, la collation des bénéfices, la confirmation des évêques et des abbés.

« Mais que peut-il y avoir de gratuit chez ceux qui vendent le droit de sépulture même dans le terrain d'autrui. Chez les païens, le peuple misérable avait un tombeau commun... Chez les chrétiens, il n'est pas permis aux morts d'être recouverts d'un peu de terre, si l'on n'a pas loué au prêtre un étroit espace. Si vous donnez une forte somme, il vous sera permis de pourrir dans l'église près du maître-autel. Si vous donnez peu, vous serez exposé aux intempéries avec les plébéiens. Hébron barbare et païen offre à un hôte inconnu, Abraham, le don gratuit d'un tombeau ; et nous, prêtres, nous vendons le droit de sépulture dans un terrain qui ne nous appartient pas! On dit : l'ouvrier mérite un salaire, comme s'il n'y avait aucune différence entre un évêque et un soldat mercenaire ou un fossoyeur! Les ouvrages serviles sont payés. Les fonctions des princes et des prêtres sont trop hautes pour être estimées au taux d'un salaire. »

Ailleurs, Érasme s'élevait contre le trop grand nombre de fêtes. Instituées jadis en vue de la piété, le peuple en profitait maintenant pour s'abandonner à l'ivrognerie, à la débauche, au jeu, aux rixes, à de véritables combats. Aussi n'y avait-il point de jours où il se commit plus d'excès. L'institution, détournée de son but, menaçait de devenir pernicieuse pour la religion, et pourtant les pontifes ajoutaient sans cesse de nouvelles fêtes. Érasme était d'avis qu'il fallait imiter les sages médecins et changer de remèdes selon la marche des maladies, sans se proposer d'autre but que la santé. Il ne condamnait pas les fêtes; mais il ne fallait pas les multiplier à l'infini. « Il vaut mieux, disait-il, ramener à leur but primitif le petit nombre de celles que l'autorité des anciens avait instituées. Car pour les vrais chrétiens tous les jours sont des jours de fête; mais pour les méchants, qui forment la très grande majorité, les jours de fête sont bien plutôt des jours profanes. »

On trouve encore çà et là dans les *Adages* des traits épars contre les subtilités et l'orgueil des théologiens, contre les

flatteries adressées par les prédicateurs aux princes et aux riches, contre la cupidité et la tyrannie des évêques, contre l'ambition et la rapacité de la Cour pontificale, contre les vices et l'hypocrisie des moines. Les religieux mendiants surtout sont en butte à ses attaques. « Ce que les seigneurs pervers sont pour l'État, dit-il, quelques ordres mendiants le sont peut-être pour l'Église. Je n'accuse pas ceux qui sont pieux. Je désigne les méchants, qui sont partout les plus nombreux. Ils se sont répandus dans tout le corps de l'État, où rien ne se fait sans eux. Ils règnent dans la prédication. Ils se sont emparés du gouvernement des écoles. C'est par eux que sont administrés les sacrements, par eux que nous sommes prêtres. Ils prononcent en censeurs plus que sévères sur la foi de chacun. C'est dans leur sein que le peuple épanche les actes cachés de la vie et les pensées les plus secrètes de l'âme.

« Ce n'est pas encore assez pour eux. Il n'y a point de traité entre les princes où ils ne jouent un rôle. Aucun mariage ne se contracte sans eux. Il n'est point de Cour princière où ils ne se soient glissés. Si les princes ont résolu quelque acte impudent, c'est par eux qu'ils l'exécutent. Si les pontifes trament quelque chose qui soit un peu trop contre la pureté apostolique, c'est leur ministère qu'ils emploient de préférence. Cependant leur sainteté apparente en impose à la simplicité du peuple. Les prêtres comparés à eux ne sont pas des prêtres. Les évêques, se confiant en eux, dorment sur leurs deux oreilles. Le peuple, délaissé au lieu d'être conduit par ses seuls pasteurs, est en proie à deux espèces de loups... Les abeilles peuvent chasser de leurs ruches les frelons dépourvus d'aiguillon. Mais les frelons de cette espèce, mieux armés que les guêpes, ni les rois, ni les pontifes ne pourraient les bannir de l'État sans un grand désastre pour la religion, tant ils ont su fortifier leurs factions et prendre possession du monde... Chaque jour ils bâtissent des nids nouveaux, sous prétexte que la piété des anciens monastères a péri,

comme si la pureté de ces ordres nouveaux, fût-elle réelle, ne devait pas périr aussi en peu de temps (1). C'est ainsi que le monde se trouve surchargé de troupeaux de moines pervers et oisifs, que les princes sont privés de leur peuple, les évêques de leurs ouailles, le peuple de ses pasteurs, que la pureté et la liberté de la religion chrétienne retombent peu à peu dans les cérémonies judaïques. Leur union et leurs discordes sont également un fléau public. »

Plus loin nous lisons encore : « Parmi tant de milliers de moines mendiants, combien peu il y en a qui fassent le sacrifice de leur vie pour étendre l'empire de la religion chrétienne! Ces rigides observateurs de la vraie piété habitent des villes opulentes et molles où ils se corrompent eux-mêmes, au lieu de corriger les autres. Ils fréquentent les cours des princes. Qu'y font-ils? Ils convoitent des testaments; ils sont à la piste du gain. Ils se font les serviteurs de la tyrannie des princes et, pour ne point paraître inactifs, ils censurent des propositions erronées, suspectes, scandaleuses, irrévérencieuses, hérétiques, schismatiques... Enfin, qui nous croira, quand nous mettons en avant la croix et le nom de l'Évangile, si toute notre vie ne respire que le monde? Des mœurs dignes du Christ, voilà la fin de la loi évangélique. »

Dans un autre endroit, il se plaint des altérations diverses que le christianisme primitif lui semble avoir subies. « Tout mal, dit-il, se glisse à l'ombre du bien. Ainsi d'abord la science a fait irruption dans le christianisme, comme pouvant aider à la réfutation des hérétiques. Peu à peu on en vint jusqu'à faire entrer dans la théologie tout Aristote, et son autorité fut presque plus sacrée que celle du Christ. C'est lui qui nous a enseigné que la félicité de l'homme n'est point parfaite, si les biens du corps et de la fortune ne s'y ajoutent pas... Nous nous efforçons de souder toutes ses opinions à

(1) *Ahtepor et negligentia status nostri, quod tam cito declinanus a pristino fervore!*

(*Imitation*, liv. I, ch. XVIII.)

la doctrine du Christ, c'est-à-dire de mêler l'eau et la flamme. »

Le même esprit critique et novateur se révélait dans la *Méthode de la vraie théologie* et dans les *Annotations du Nouveau Testament* d'une manière plus marquée encore que dans les *Adages*. Érasme ne reconnaît pas l'autorité des décisions scholastiques. « Qu'elles aient, dit-il, leur poids dans les disputes des écoles; qu'on les présente comme des opinions humaines, comme des thèses de discussion, mais non comme des articles de foi, lorsque surtout les écoles elles-mêmes ne sont pas d'accord entre elles et ne restent pas toujours attachées au même sentiment. Ce qui est plus intolérable encore, c'est que chaque jour on formule des décisions nouvelles. Sur ces décisions comme sur des fondements sacrés et inébranlables, nous bâtissons des tours de Babylone, s'élevant jusqu'au ciel. Pour les défendre, nous combattons avec plus d'acharnement que pour soutenir les dogmes du Christ; et parmi ces opinions, il en est certaines qui ne sont pas nécessaires à l'intégrité de la foi; il en est même qui donnent occasion à la perte de la véritable piété. »

Comme exemple de la première espèce, Érasme citait la confession que la théologie de l'École regarde comme ayant été instituée dans sa forme actuelle par le Christ lui-même, attendu qu'elle est une partie essentielle du sacrement. « Pour moi, disait-il, je ne crois pas que ce dogme soit bien nécessaire à la piété; car pour elle il importe peu que le Christ lui-même ait institué une chose, ou bien l'Église inspirée par l'esprit du Christ. »

Il donnait aussi un exemple de la seconde espèce. « Quelquefois, disait-il, nous attribuons aux princes plus qu'il ne faut, soit que nous captions auprès d'eux quelque faveur, soit que nous suivions l'opinion vulgairement reçue. Ainsi il y a des gens qui concentrent le corps de l'Église dans le pontife romain seul, qu'ils déclarent infaillible quand il prononce sur la morale et sur la foi. Selon eux, le monde entier serait-il

d'accord dans un sentiment contraire? il doit se rendre au sentiment du pape seul, sous peine de devenir schismatique. Des dogmes semblables n'ouvrent-ils pas une large porte à la tyrannie, si un si grand pouvoir vient à tomber entre les mains d'un homme impie et corrompu? On peut encore citer certaines décisions des scholastiques et des moines sur les *vœux*, les *dîmes*, les *restitutions*, la confession et la rémission des péchés, qui enlacent fortement, séduisent et trompent les âmes simples ou superstitieuses au très grand préjudice du peuple, mais au très grand avantage de certains hommes. Il n'appartient ni à moi ni à mes pareils de renverser ce qui est reçu généralement par l'usage. Toutefois il est permis de souhaiter que l'esprit divin inspire les âmes des pontifes et des princes, afin qu'ils veuillent examiner à fond ces matières, de façon que le peuple ait plus de piété véritable et moins de superstition. »

Quelquefois il semble regretter la complication du dogme. « Plût à Dieu, dit-il, que notre foi se fût contentée du symbole des Apôtres! A mesure que la ferveur des chrétiens diminua, le nombre et l'étendue des symboles s'accrurent... L'Évangile est la règle de la foi, comme elle est le modèle de la vie. » C'était à l'oubli de la morale évangélique qu'il attribuait tous les maux de la chrétienté, toutes les divisions de l'Église, comme aussi les bornes étroites dans lesquelles le christianisme restait, pour ainsi dire, confiné. « On fait, disait-il, consister la religion dans les cérémonies, la distinction des aliments, le jeûne, les petites pratiques de dévotion, tandis que la piété chrétienne n'est, à vrai dire, que la foi et la charité. » Il s'élevait surtout contre la rigueur avec laquelle on prescrivait l'abstinence. Il essayait de montrer le désaccord et l'inconséquence des règles qui se rapportaient à cette matière. Il ne condamnait pas l'abstinence pratiquée par piété; mais il s'étonnait qu'on en fît une obligation rigoureuse dont la violation devenait un crime capital. Il ne voulait pas que pour l'observation de semblables préceptes on

mît en péril la vie d'un chrétien, d'un frère. A ses yeux, la charité, qui était un précepte divin et non une prescription humaine, s'y opposait formellement.

Au reste, cette distinction des aliments ne lui plaisait pas. Loin d'être recommandée par les livres sacrés, elle semblait plutôt désapprouvée par les apôtres et en particulier par saint Paul. Il était porté à croire qu'en fait d'abstinence, le meilleur était de faire un usage sobre et modéré de la nourriture qui convenait à la santé et au tempérament de chacun. « Il ne faut pas, disait-il, charger d'observances plus que judaïques les fidèles affranchis par le sang du Christ. On a voulu remplacer la charité par la multiplicité des pratiques. »

Il revenait souvent sur le trafic des indulgences qui enrichissait moins de piété les âmes que d'argent les coffres de ceux qui les vendaient. Il parlait du vain nom du pontife, pompeusement étalé, de l'application des mérites, de la religion mal entendue. Il ajoutait : « Dans les premiers temps de l'Église, il n'est jamais question de cérémonies. La force de l'âme et la vraie piété sont les compagnes de la foi et de la charité. Lorsqu'elles languissent ou manquent, la superstition est dans toute son ardeur. Elle se fait valoir par les cérémonies. On retombe dans le judaïsme, mais le Père céleste aime ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. C'est par les pratiques surtout que l'hypocrisie en impose. » Toutefois il ne condamnait pas les cérémonies en elles-mêmes. Il approuvait les rites par lesquels le chœur ecclésiastique célébrait ses mystères. Ils avaient une signification symbolique. Ils ajoutaient de la majesté au culte divin, et cependant on devait y mettre de la mesure. Ce qu'il n'approuvait pas, c'est que la vie des chrétiens presque tout entière fût chargée d'observances par des constitutions humaines, qu'on accordât trop à ces pratiques, trop peu à la piété, que les simples, négligeant le zèle de la vraie religion, missent en elles toute leur confiance.

Lui qui devait plus tard combattre le dogme fataliste de

Luther *sur la justification par la foi sans les œuvres*, il s'en rapproche en quelques endroits. En présence du pharisaïsme qui, à ses yeux, corrompait la religion et la morale, il invoqua hautement la doctrine de saint Paul sur la grâce. Il rappela les hommes des œuvres stériles, comme il les appelait, à la foi et à la charité vivifiantes, de la matière à l'esprit, des cérémonies extérieures au culte intérieur. Renchérissant sur cette parole de saint Paul : tout ce qui ne part point de la foi est péché, il alla jusqu'à dire : « Telle est la force de la foi, que la vertu sans elle devient vice. » Dans ses *Paraphrases*, il prétendit que ce que disait saint Jacques sur *la foi sans les œuvres* semblait en désaccord avec la doctrine de saint Paul. Chose singulière ! tandis qu'il exaltait ainsi la foi et la grâce, il se montrait partout plus préoccupé de la morale que du dogme.

Il devançait encore la Réforme par son opinion sur le célibat ecclésiastique et sur le divorce. Il était d'avis qu'on devait permettre le mariage aux prêtres qui ne pouvaient garder la continence (1). Quant au divorce, il ne croyait pas qu'il fût absolument défendu par la doctrine chrétienne. Il inséra dans ses *Annotations sur le Nouveau Testament* une longue justification de sa thèse. Il parlait aussi dans un langage équivoque de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Capiton l'en avertit, l'invitant à mettre un frein à l'élan de sa plume et à ne toucher qu'avec une extrême circonspection à la *pénitence*, aux *sacrements*, aux *règles monastiques*, aux *erreurs vulgaires* sur les saints, à la réfutation des hérétiques faiblement combattus par une interprétation forcée des Écritures.

(1) On lit dans une note sur l'Évangile de saint Mathieu, t. VI, chap. XVIII : *In quâ classe ponemus eorum genus, qui vel arte, vel metu detruduntur in cœlibatum, ut scortari liceat, uxorem ducere non liceat : adeo ut si profiteantur concubinam, sint catholici sacerdotes; sin uxorem dici malint, conjiciantur in ignem. Meâ sententiâ clementius tractarent suos liberos, si quos cœlibatui destinassent, pueros etiamnum curarent exsecandos quàm si integros nolentes aut inscios conjicerent in hoc incendium libidinis.* — *V.* aussi première Épître aux Corinthiens, p. 685.

Définitions abusives de la Scholastique, subtilités et contradictions des casuistes, abus des indulgences, trafic des choses saintes, superstition des pratiques et des cérémonies, désordres des pèlerinages, judaïsme pharisaïque des moines, appel à la conscience individuelle, méditation des saintes Écritures, retour au christianisme pur et simple des temps primitifs ; tous ces griefs, tous ces principes que les réformateurs du XVIe siècle firent retentir aux oreilles de la société chrétienne, on les trouve énoncés avec force dans les premiers ouvrages d'Érasme. Le chef de la Renaissance prépara donc la Réforme, mais Luther l'accomplit. La Renaissance, ne parlant que latin, ne pouvait agir sur le peuple. Ce qui fit en partie le succès de Luther et des autres réformateurs, c'est qu'ils osèrent lui parler dans sa propre langue. Dès lors la Réforme s'empara des multitudes et sa cause fut gagnée. Les classes élevées, plus froides, plus réfléchies, ne peuvent toutes seules faire une révolution. La tactique plus ou moins instinctive des chefs révolutionnaires consiste à exciter le peuple. Là est le foyer des grandes passions. La Renaissance ne s'adressa qu'au monde éclairé. Elle aurait cru déroger en laissant la langue savante pour la langue populaire. D'ailleurs, si elle voulait un changement profond dans la société chrétienne, elle ne voulait pas une révolution violente.

Elle s'effaça donc devant la Réforme, mais elle ne périt pas tout entière. Ses idées lui survécurent, pour reparaître plus tard dans ce qu'elles avaient de légitime. Ne pourrait-on pas dire sans paradoxe que l'explosion luthérienne a retardé à certains égards l'avénement des principes entrevus par la Renaissance, comme devant être la base de la société moderne ? La Réforme, en déchirant l'unité catholique, rendit une force immense aux partisans exclusifs du passé, aux défenseurs du moyen âge, aux panégyristes de l'autorité aveugle et sans frein. La réaction est la loi du monde moral comme du monde physique. Les rigueurs de l'Inquisition

répondirent aux violences de Luther. Aux flammes de Wittemberg qui consumèrent la bulle du pape, elle opposa les bûchers qui brûlèrent les hérétiques. Érasme prévit ces conséquences extrêmes et essaya de les prévenir.

CHAPITRE IX

Érasme modérateur de la Réforme.

I

Érasme n'attendit pas les emportements de Luther pour embrasser le parti de la modération au milieu des querelles qui troublaient l'Allemagne. Il ne connaissait pas encore Reuchlin, quand il l'engagea par une lettre à s'abstenir de ces injures qu'il jetait à la face de ses adversaires dans son *Apologie* écrite en allemand. Quelque temps après, il arrêta l'impression de deux libelles intitulés *le Triomphe de Reuchlin* et *le Moine*. Il désapprouva hautement les *Nouvelles lettres des hommes obscurs*. Il condamna plus ouvertement encore la publication du *Dialogue de Jules II* qui pourtant, selon toute apparence, était son ouvrage, mais qu'il n'avait pas écrit pour le public (1). Le comte du Nouvel-Aigle ayant mis au

(1) *V.* la note L et 1er vol., p. 200 et suiv.

jour un petit livre qu'il disait venu de Rome et dont il fit répandre mille exemplaires, il le vit avec peine. Un écrit de Bilibald Pirckheimer, où les ennemis du savant persécuté étaient mis en pièces, n'eut pas davantage son approbation. Érasme le blâma de s'être laissé aller à des attaques personnelles.

D'autre part, il ne pouvait comprendre où le parti contraire voulait en venir avec toutes ces lamentations déplacées, avec toutes ces agitations tumultueuses. « Comment, disait-il, des théologiens, des docteurs d'une religion très sainte ne rougissent-ils pas d'exciter des troubles dont l'issue est incertaine?... Les astronomes prétendent que les âmes, comme les corps, sont exposées à certains fléaux envoyés par les astres. Quoi qu'il en soit, le mal présent a quelque chose de fatal. Que de fois j'ai eu la pensée d'avertir Jacques Hochstrate ! Mais je suis si loin d'être intimement lié avec lui, que nous ne nous sommes jamais vus et je sais qu'un avis trop libre n'a pas toujours du succès même entre amis. Aussi ai-je craint de devenir suspect comme soutenant la cause de Reuchlin. »

En poursuivant avec trop de violence les anciennes études pour exalter les nouvelles, les lettrés semblaient justifier en partie les défiances auxquelles ils se voyaient exposés. Écrivant au recteur de l'Université d'Erfurt, Érasme le félicitait d'exécuter sans trouble dans cette école une réforme qui était si tumultueuse ailleurs. « La sédition, lui disait-il, n'a jamais été de mon goût. Ou je vois mal, ou l'on fait plus par la modération que par la violence. Selon moi, les gens de bien doivent être utiles en nuisant à aussi peu de personnes que possible, et s'il se peut en ne nuisant à personne. Cette froide théologie de controverse était devenue si vaine qu'il fallait absolument la rappeler aux sources. Cependant mieux vaudrait, ce me semble, la corriger que la bafouer, ou tout au moins la supporter jusqu'à ce qu'on ait pour la remplacer une théologie préférable. Luther a donné beaucoup d'avis

excellents. Mais plût à Dieu qu'il l'eût fait avec plus de douceur ! il aurait plus de partisans et de défenseurs, et il récolterait une plus riche moisson pour le Christ. Toutefois il serait impie de le laisser sans défense dans ce qu'il a dit de bien, de peur qu'à l'avenir nul n'ose faire entendre la vérité. Il n'appartient ni à ma condition ni à ma fortune de prononcer sur sa doctrine. Il a été du moins utile au monde en ceci : plusieurs ont été forcés de feuilleter les livres des anciens théologiens, les uns pour se défendre, les autres pour embarrasser Luther. »

Il tenait le même langage à Pierre de la Moselle, à Mélanchthon, si digne de l'entendre. Il disait au premier : « Il convient de relever l'excellence de la cause par la supériorité de la modération. » Il écrivait au second : « Il n'est chez nous personne qui ne loue la vie de Luther; sur sa doctrine, les jugements sont partagés. Il donne certains avertissements qui sont justes. Mais plût à Dieu qu'il l'eût fait avec autant de bonheur que de liberté ! » Il osa même rappeler le fougueux théologien de Wittemberg (1) à une conduite plus modérée. Il faisait plus; il détournait Froben d'imprimer ses petits livres sur la *Confession* et sur la *Pénitence*, prévoyant dès lors que sa violence pourrait compromettre la cause des bonnes études et amener des troubles séditieux. On lit dans une lettre adressée vers le même temps au cardinal Wolsey : « J'estime l'esprit, mais je réprouve la licence, sans faire d'exception pour personne. L'Allemagne possède quelques jeunes gens de grande espérance. Ils font jouer toutes les machines de guerre contre les ennemis des langues et des bonnes lettres, chères à tous les hommes de bien. Je conviendrais moi-même que leur liberté n'est pas tolérable, si je ne savais par quelles provocations ils sont exaspérés. Je les ai avertis par mes lettres de modérer leur fougue licencieuse et d'épargner surtout les chefs de l'Église. »

(1) *V.* 1er vol., p. 250 et suiv.

On peut croire cependant qu'il ne faisait pas de grands efforts pour les retenir. Irrité contre les moines et les théologiens qui l'attaquaient personnellement, défenseur des nouvelles études que poursuivait leur hostilité, partisan de la réforme religieuse qu'il appelait de ses vœux et qu'il avait préparée par ses écrits, il ne pouvait guère agir avec chaleur pour ramener les esprits à la modération par son autorité encore toute puissante. Il écrivait au doyen de saint Paul : « Je vous envoie un exemplaire du discours prononcé par le cardinal Cajetan, de l'ordre des Frères prêcheurs, dans l'assemblée des princes, à Augsbourg, où l'empereur joue une jolie comédie. Il a déterminé l'archevêque de Mayence, un jeune homme, à déshonorer sa dignité en acceptant le chapeau de cardinal et en devenant le moine du pontife romain. O mon cher Colet, quel spectacle nous présentent aujourd'hui les affaires humaines ! Nous métamorphosons les hommes en dieux, et le sacerdoce devient une tyrannie. Les princes, d'accord avec le pape et peut-être avec le Turc, conspirent contre la fortune du peuple. Le Christ est aboli et nous suivons Moïse. » — « L'affaire des dîmes, disait-il dans une autre lettre, déplaît à l'Allemagne. Ces Midas, fertiles en expédients, tendent bien la corde ! »

Aspirant au rôle de modérateur, il cherchait à garder une attitude indépendante entre Luther et ses adversaires. Mais ce n'était pas une neutralité impartiale. A cette époque, il penchait manifestement pour Luther qui, à ses yeux, avait écrit avec imprudence plutôt qu'avec impiété. Il ne lui reprochait guère que l'emportement de ses attaques. Il ne se prononçait pas sur ses principes, mais il ménageait peu ses adversaires. La *lettre à Volzius*, publiée en 1518, comme préface du *Manuel du chrétien*, la *Méthode de la vraie théologie*, refondue vers la même époque, portaient la trace de ces sentiments.

La lettre à Volzius avait un caractère singulièrement offensif. Érasme y condamnait les distinctions minutieuses de la

Scholastique qui voulait tout définir, qui multipliait les volumes sur la restitution, la confession, les vœux, les scandales et sur d'autres points innombrables, comme si elle se défiait de l'intelligence d'autrui, ou plutôt même de la bonté du Christ. Prescrivant à la lettre la récompense ou la peine due à chaque acte, elle ne parvenait pas toujours à expliquer les cas de conscience, tant était grande la variété des circonstances et des esprits. « Pour bien vivre, disait Érasme, le Christ a rendu la voie facile à tous. Il ne nous a pas jetés dans des labyrinthes inextricables de questions. Il ne nous a demandé qu'une foi pure, une charité vraie que l'espérance accompagne. C'est avoir enseigné en très grande partie la piété que d'avoir enflammé les cœurs d'amour pour elle... On ne croit jamais avoir assez discuté en quels termes il faut parler du Christ, comme si l'on avait affaire à un démon malfaisant qui voudrait notre perte... A une science sourcilleuse répondent des mœurs semblables, l'ambition, la cupidité, la débauche, la cruauté... L'étendue du royaume du Christ ne doit pas se mesurer à l'étendue des contrées où dominent le pape et les cardinaux, mais au nombre des âmes où règnent la piété, la charité, la paix, la chasteté. Son vrai triomphe, c'est la propagation des vertus célestes. Il n'est pas mort pour donner à quelques prêtres des richesses, des troupes, des armes et toute la pompe théâtrale d'un royaume mondain. »

A la corruption des passions et des jugements, il opposait le frein de la doctrine évangélique. Il comparait cette morale céleste, altérée par les passions mondaines, aux sources comblées par les Philistins, dont parle l'Écriture. De même qu'Isaac avec ses serviteurs avait ouvert de nouveau ces sources précieuses, de même il fallait, en dépit des murmures, en dépit des fausses interprétations, faire jaillir des sources évangéliques la pure doctrine, que l'on s'efforçait de [illegible] de toute manière. « On ne parle, disait-il, que d'indulgences, d'recommandements, de dispenses et d'autres

choses semblables dont on fait trafic à prix d'argent; et ce qui augmente le péril, c'est qu'on met en avant des noms augustes, ceux de grands princes, celui du pape, celui même du Christ; car les vices deviennent incurables, lorsqu'ils se couvrent du masque de la piété et du devoir. » — « La perfection chrétienne, ajoutait-il, est dans les sentiments et non dans le genre de vie. Elle réside dans les âmes et non dans les costumes ou les aliments. Les grands de l'ordre ecclésiastique sont pour la plupart sujets à deux vices principaux, la cupidité et l'ambition. Le plus grand nombre des moines, sans parler d'autres maladies, sont enclins à la superstition, à l'orgueil, à l'hypocrisie, à la médisance. Même parmi les bons, il y en a dont la faiblesse ne s'élève jamais au-dessus d'un christianisme grossier, tandis qu'il y a des hommes deux fois mariés qui approchent de la perfection chrétienne. »

Mais tout en accordant aux observances et aux constitutions humaines moins de vertu que certains hommes ne leur en attribuaient, Érasme ne condamnait pas absolument la vie monastique. En blâmant les abus de la Scholastique, il ne repoussait pas entièrement les discussions des écoles. Il croyait qu'il était plus sûr de placer sa confiance dans les bonnes actions que dans les *indulgences* pontificales ; mais il ne condamnait pas ces *indulgences*. Il signalait les inconvénients et les désordres des pèlerinages ; mais il ne blâmait pas la pieuse ferveur des pèlerins : il pensait que l'abus des observances pouvait devenir le fléau de la religion; mais il ne rejetait pas ces observances pratiquées avec modération ; il ne trouvait pas mauvais que les religieux fussent attachés à leur règle ; mais il s'indignait de voir que certains d'entre eux lui accordaient plus d'autorité qu'à l'Évangile. « Que les uns, disait-il, vivent d'œufs, d'autres de poissons, d'autres de légumes ou d'herbes, je n'y trouve rien à dire ; mais ceux qui, avec un esprit judaïque, se croient sanctifiés par là, et qui, pour des bagatelles d'invention humaine, se mettent au-dessus des autres, sans se faire scrupule de blâmer par le mot-

songe la réputation du prochain, sont dans une grossière illusion. Les observances multipliées des règles monastiques sont comme des liens dont les chefs des monastères enlacent des âmes simples et crédules. Ils parcourent les terres et les mers pour attirer dans leurs filets des jeunes gens sans expérience. » Érasme désirait qu'une loi protectrice défendît l'inexpérience de l'âge contre les séductions et que nul ne pût s'engager dans les vœux monastiques avant la trentième année. Il allait plus loin dans ses désirs; il souhaitait de voir la règle évangélique si profondément gravée dans tous les cœurs que chacun pût s'en contenter, sans rechercher celle de saint Benoît ou de saint François. « Tel est, ajoutait-il, je n'en doute pas, le désir de ces saints eux-mêmes. Ils verront avec joie leurs constitutions abolies, si les simples chrétiens vivent de telle façon que ceux qui sont appelés religieux paraissent auprès d'eux avoir peu de religion : ce qui du reste n'est pas rare... Les trois vœux imposés aux religieux ne font guère défaut à celui qui observe de bonne foi et avec vérité ce vœu premier fait dans le baptême, non pas aux hommes, mais au Christ... Pour ce qui est de la chasteté, combien peu de différence entre un célibat vulgaire et un chaste mariage... Mais quelque soit le genre de vie, le but et le modèle proposé aux efforts de tous c'est le Christ. Tous doivent tendre vers lui, selon leurs forces, s'exhortant, s'aidant les uns les autres, sans envier les forts qui marchent devant, sans mépriser les faibles qui restent en arrière. »

Érasme se montrait encore plus agressif et plus acerbe dans sa lettre au cardinal de Mayence, qui est du mois de novembre 1519. « Le monde, disait-il, a été surchargé de constitutions humaines, d'opinions et de dogmes scholastiques par la tyrannie des moines mendiants qui, tout en étant les satellites du Saint-Siége, sont devenus par leur puissance et leur multitude redoutables et au pape et aux rois eux-mêmes. Lorsque le pontife est pour eux, c'est plus qu'une divinité.

Mais dans ce qui est contre leurs intérêts, c'est moins qu'un songe. Je ne les condamne pas tous; mais le plus grand nombre est tel. En vue du lucre et de la domination, ils enlacent les consciences humaines. S'armant d'effronterie et laissant de côté le Christ, ils se sont mis à ne prêcher que leurs dogmes nouveaux et parfois même impudents. Ils parlent des indulgences d'une façon qui n'est pas supportable même aux simples. Par ces excès et d'autres semblables, la vigueur de la doctrine évangélique se perd peu à peu ; et le mal, empirant tous les jours, menace d'éteindre cette étincelle de la piété chrétienne, d'où la charité étouffée peut renaître. Toute la religion dégénère en cérémonies plus que judaïques. Voilà ce dont s'affligent, ce que déplorent les hommes de bien, ce que reconnaissent les théologiens eux-mêmes qui ne sont pas moines, et quelques moines aussi dans la conversation privée. »

Un peu plus loin, dans la même lettre, il ajoutait : « Luther a osé douter des indulgences ; mais d'autres avant lui avaient émis des thèses par trop effrontées. Il a parlé sans mesure du pouvoir pontifical ; mais auparavant d'autres avaient écrit sur ce pouvoir de la manière la plus excessive. Il a osé mépriser les assertions de saint Thomas ; mais les dominicains les préfèrent presque aux évangiles. Il a osé en matière de confession dissiper quelques scrupules ; mais les moines enchaînent les consciences sans fin et sans mesure. Il a osé abandonner en partie les décisions des écoles; mais ce sont des décisions dont on exagère la portée, sur lesquelles on n'est pas d'accord et que l'on remplace quelquefois par de nouvelles. Dans les écoles, on ne parle presque plus de l'Évangile ni des Pères. Dans les sermons, il est fort peu question du Christ. Tout roule sur le pouvoir pontifical et sur les opinions nouvelles. Tout respire le lucre, la flatterie, l'ambition, la fausseté... C'est venir en aide à la piété du pontife que de l'exhorter à ce qui est le plus digne du Christ. Toutefois on n'en peut douter, certains hommes excitent le Saint-

Père contre Luther et contre tous ceux qui osent parler même à voix basse contre leurs décisions... Ce que sont les auteurs de tout ce tumulte, je pourrais le dire, si je ne craignais d'être médisant. Depuis longtemps déjà ils voient avec chagrin les bonnes lettres refleurir, les langues renaître, les vieux auteurs couverts de poussière et dévorés des vers revivre, le monde remonter aux sources mêmes de la vérité. Ils craignent pour leurs étangs bourbeux. Ils veulent paraître ne rien ignorer. Ils tremblent de voir leur majesté amoindrie. Leur colère, longtemps comprimée, a éclaté enfin et triomphé de leur dissimulation. »

Un des motifs qui le rendaient favorable à la cause de Luther, c'était l'espoir que de ce mouvement tumultueux, comme d'une crise salutaire, sortirait la restauration des mœurs et de la piété chrétienne. Il y avait en lui comme deux hommes divers, l'un clairvoyant, modéré, conciliant, l'autre passionné, personnel, satirique. Une irritabilité presque féminine l'entraînait souvent hors de la mesure et de la vérité. Il en convenait lui-même, quand il était de sang-froid. « Il est à peine possible, écrivait-il à l'évêque de Rochester, que dans des sujets où il s'agit d'une lutte, notre plume ne s'emporte pas quelquefois même à notre insu. C'est du moins ce qui m'arrive souvent. Quand je crois avoir écrit des douceurs toutes pures, quelques-uns trouvent que je suis mordant. » Il faut se rappeler cet aveu ingénu quand on lit ses lettres ou ses écrits de polémique. On sera plus indulgent pour les écarts de sa plume.

Ennemi du schisme, il s'étonnait qu'on ne cherchât pas à le faire cesser en Bohême. Écrivant à un personnage de ce pays : « Il vaut mieux, lui disait-il, avoir l'union à des conditions désavantageuses que la désunion à des conditions favorables. Je crains que l'amour de l'argent, partout fléau des bonnes mœurs, n'empêche la concorde. Si saint Paul était assis sur le siége de Rome, non-seulement il laisserait entamer ses revenus, mais il céderait quelque chose de son

autorité, pourvu qu'à ce prix il lui fût permis d'acheter l'union. »

La Bohême se trouvait alors partagée en trois sectes, les catholiques romains, les sectaires séparés de Rome et attachés à la communion sous les deux espèces, les Pyghards, ces prédécesseurs des anabaptistes. Érasme se prononçait ouvertement pour l'unité de la hiérarchie catholique, image de la hiérarchie céleste... « Il est assurément difficile pour celui qui préside à tout, disait-il, de satisfaire tout le monde; mais il faut mettre sur le compte de ses ministres une bonne partie de ce qui est fait sous son nom, se souvenir qu'il est homme et prendre toutes choses par leur bon côté. Pour maintenir la concorde, une condescendance réciproque est nécessaire. La doctrine apostolique veut que nous soyons soumis même aux mauvais princes. Aussi la seconde secte est-elle, selon moi, plus répréhensible en rejetant violemment la juridiction et la coutume de l'Église romaine qu'en regardant comme une chose pieuse la communion sous les deux espèces. Plût à Dieu que le pape Eugène IV eût préféré la concorde publique à ses sentiments personnels ! Cependant j'aurais conseillé aux Bohémiens de se conformer à la coutume de la plus grande partie du monde chrétien. »

Un peu plus tard, un autre personnage très considérable de la Bohême lui demanda une sorte de *canon* ou de règle qui, disait-il, devait être plus puissante sur les Bohémiens que les foudres pontificales. Érasme se récusa, alléguant qu'il n'avait ni assez d'autorité, ni assez de science pour une telle mission. Il se refusait à prononcer sur la foi d'autrui et à rien décider en dehors de ce qu'avait décidé et de ce que suivait l'Église catholique. « Si j'étais convaincu, disait-il, que l'Église romaine a porté quelque décret mal fondé, je pourrais prier et avertir avec respect dans l'occasion ; mais je repousse loin de moi la prétention de rien décider. »

Érasme voulait rester philosophe chrétien et non devenir chef de secte. Il croyait cependant que certains points, défi-

nis par les théologiens, auraient pu demeurer indécis, sans dommage pour la piété évangélique. Mais s'il n'avait mission de rien prescrire, il désirait vivement que la Bohême se mît en paix avec elle-même et avec les autres contrées. Le meilleur moyen, à son avis, c'était de remettre d'un commun accord l'affaire à la décision de quelques hommes d'une science et d'une vertu éprouvée, en ayant soin d'exclure absolument ceux qui faisaient profession de *ne se mêler de rien et qui se mêlaient de tout*. Il désignait par là les moines et surtout les dominicains. Il souhaitait dans le pape la clémence pastorale et dans tous les fidèles l'obéissance chrétienne. Il se prononçait ouvertement contre ceux qui aigrissaient le pontife romain par leurs injures, ou qui le dénigraient par leurs déclamations. « Je vois, ajoutait-il, presque toutes les Eglises lui déférer la première autorité. Je ne recherche pas l'origine de cette autorité ; mais entre tous les évêques il est bon qu'il y ait un pontife, non-seulement pour maintenir l'unité, mais aussi pour tempérer la tyrannie des autres évêques et même des princes profanes. Les plaintes qui s'élèvent contre la cour romaine me touchent peu. Il ne faut ni tout croire, ni imputer au pape tout ce qui se fait à Rome. Saint-Pierre lui-même, s'il était assis sur le trône pontifical, serait forcé de fermer les yeux sur bien des choses. En tout cas, des plaintes douces, des prières, une argumentation mesurée amèneront plutôt les changements désirés que les accusations violentes ou les écrits satiriques. »

Cet amour de la concorde, ce sentiment de l'unité hiérarchique méritent de fixer l'attention. Ils ne permettent pas de confondre Érasme avec Luther et les autres chefs de la Réforme. Quand il vit le théologien de Wittemberg redoubler de violence, il regretta vivement qu'un tel esprit, qui semblait destiné à être un apôtre remarquable de la vérité évangélique, eût été ainsi exaspéré par les clameurs furieuses de quelques hommes. Il souhaitait cependant qu'il ne succombât pas sous la haine de ses adversaires. « Je ne suis pas capable, disait-il, de prononcer sur ses écrits ; mais la tyrannie présente ne me plaît nullement. »

Il essaya d'agir indirectement auprès de lui pour le détourner de ces violences qui rendaient sa cause odieuse. Voici ce qu'il écrivait à l'électeur Frédéric : « Je prie le Christ très bon et très grand de modérer la plume et l'âme de Luther, de telle manière qu'il puisse être le plus utile à la piété évangélique, et d'inspirer de meilleurs sentiments à ceux qui cherchent leur gloire dans l'opprobre du Maître divin et poursuivent leur avantage à son détriment. Dans le camp de ceux qui attaquent Luther, j'en vois beaucoup qui respirent le monde plus que le Christ. Et cependant il y a faute des deux côtés. Plût à Dieu que Hutten, dont j'aime singulièrement le génie, eût modéré sa plume ! je souhaiterais que Luther fît trève quelque temps à ces luttes et qu'il traitât purement l'affaire de l'Evangile, sans y mêler aucune passion. Peut-être la chose tournerait-elle un peu mieux. Maintenant il est à craindre que la corruption générale des mœurs qui, de l'aveu de tous, demandait un remède public, comme un foyer d'infection que l'on agite, ne devienne de plus en plus invétérée. Il ne faut pas toujours publier la vérité, et la manière dont on la publie importe beaucoup. On doit toujours la présenter avec à-propos, convenance et mesure. »

Le dénoûment de *la pièce qui se jouait*, lui paraissait fort incertain. Il prévoyait d'orageux tumultes, si de sages mesures de conciliation ne calmaient les esprits. Les théologiens prétendaient avoir vaincu Luther ; mais aux yeux d'Érasme cette victoire n'était pas définitive ; car la bulle du pape n'avait pas éloigné de cet homme l'esprit du peuple. « La foule, disait-il, commence à réfléchir, et s'ils n'appellent pas à leur secours de meilleures raisons, je ne vois pas ce qu'ils pourront faire. » Il exposait pleinement sa manière de voir dans la lettre qu'il écrivait au conseiller Peutinger vers la fin de l'année 1520. « Des préludes les plus insignifiants, disait-il,

sont nées souvent d'horribles dissensions qui ont déchiré le monde. Il ne suffit pas d'étouffer le mal pour un temps, s'il doit reparaître ensuite avec plus de force, comme il arrive quand les médecins font cicatriser une plaie avant que le sang vicié soit sorti suffisamment. Quelques-uns pensent que le mieux est de comprimer cette affaire par la rigueur... mais il est à craindre que la sévérité n'ait un effet malheureux. Il ne suffit pas de tendre fortement du côté où nous porte notre volonté. Il faut envisager plus d'un objet. En défendant l'autorité et la dignité du pontife romain auxquelles tous les chrétiens sincères sont dévoués, on doit veiller à ce que la vérité évangélique ne souffre pas d'atteinte ; et assurément le pape Léon ne doit pas être d'un autre sentiment. Il faut moins considérer ce que méritent Luther et ses partisans que ce qui est dans l'intérêt de la paix du monde chrétien.

« Dans cette affaire interviennent certains hommes qui, par un zèle maladroit, enveniment le mal, plus occupés de leur avantage que de l'autorité pontificale. Ils font la guerre aux *bonnes* lettres et aux langues non moins qu'à Luther. Il n'est pas juste d'attaquer ces langues innocentes et même saintes. Il n'est pas bon d'envelopper dans cette affaire plus de gens qu'il n'y en a. Beaucoup ne sont opposés aux adversaires de Luther que parce qu'ils voient en eux les ennemis des belles études. On ne peut considérer sans une profonde douleur comment en peu d'années la contagion du mal s'est propagée sur un vaste espace. On connaît le caractère des Allemands qui se laissent conduire plutôt que contraindre ; et il n'est pas sans danger d'irriter la fierté naturelle de la nation. La Bohême s'obstine dans ses erreurs et les pays voisins ne sont pas fort éloignés de les partager. Bien souvent jusqu'ici on a tenté les moyens de rigueur, et l'on n'a rien gagné; il faut user d'autres remèdes. La haine de Rome est profondément enracinée dans l'esprit de beaucoup de nations à cause de ce qu'on raconte partout des mœurs de cette cité, et aussi à cause de la méchanceté de certains hommes qui gèrent les affaires du pape contrairement à ses intentions et pour leur propre avantage.

« Jusqu'ici l'affaire a été conduite autrement que l'auraient voulu les hommes sages. Luther aurait toujours été fidèle à la vérité qu'il l'aurait empêchée de porter ses fruits. De leur côté, ses adversaires ont tenu une conduite capable de gâter la meilleure des causes. Malgré les avertissements, Luther écrit de jour en jour avec plus de violence. Ses ennemis n'ont pas mieux profité des avis, comme s'ils étaient d'intelligence avec lui. Il y a une race d'hommes qui s'engraisse des maux publics et qui ne peut souffrir la paix. Ils n'aspirent qu'au bouleversement des choses humaines. Ils aiment mieux étouffer cette affaire par la rigueur que de la terminer; et ils s'inquiètent fort peu que le monde s'en trouve fort mal, pourvu qu'ils s'en trouvent bien.

« A mon avis, on ne fera rien dans ce débat, si ceux qui l'agitent se proposent un autre but que la gloire du Christ. Ce qui part de son esprit ne peut être étouffé par les forces humaines, quoi que l'on fasse pour l'écraser. Ce qui est tenté par les conseils des hommes ne dure qu'un temps, quelque zèle que l'on déploie pour le soutenir et lui assurer la perpétuité. Il n'appartient pas aux gens comme moi de juger les bulles des pontifes. Il y en a cependant qui, dans la bulle portée par le Nonce pontifical, regrettent de ne pas trouver cette douceur, digne de celui qui est sur la terre le premier vicaire du Christ, ce modèle de la mansuétude; digne du caractère de Léon X, si pacifique jusque-là. Il faut sans doute imputer cette rigueur, non au pape lui-même, mais à ses conseillers. Quand même la violence anéantirait les livres et la personne de Luther, on doit craindre que le mal ne s'envenime au lieu de se cicatriser, et qu'à la place d'un Luther, il ne s'en élève bientôt plusieurs, jusqu'à ce qu'on en vienne à une lutte ouverte et au schisme. En un mot la tempête présente demande un pilote éminent qui sache modérer la course du navire, l'empêcher de sombrer dans les flots, de se briser

contre les bas-fonds du rivage, et lui faire éviter tout ensemble Charybde et Scylla. Il faut retrancher le mal de manière qu'il ne puisse renaître. »

Tel était le langage tout à la fois politique et hardi qu'il tenait à un conseiller influent de l'empereur quelque temps avant la diète de Worms. Écrivant au cardinal Campége lui-même, il ne craignait pas de blâmer les rigueurs déployées contre Luther. « Pourquoi, disait-il, sévir sur-le-champ contre un homme dont la vie est louée de tous et dont les écrits charment tant de grands personnages, remarquables par la vertu, la science et la piété?... Quand même son erreur ou son opiniâtreté aurait demandé ces remèdes extrêmes que l'on applique aux membres désespérés, on ne pouvait l'anéantir tout entier qu'à la condition de l'arracher des cœurs, puis bientôt des bibliothèques, sans ébranlement du monde chrétien. On l'aurait pu, si des hommes d'une science éprouvée, d'une vertu incorruptible, l'avaient réfuté par des arguments solides, par les témoignages des divines Écritures. Plus l'autorité du pape est imposante, plus elle doit agir avec circonspection, s'affranchir de toute passion humaine et prendre en considération les jugements tacites des hommes savants et pieux. Quel pouvoir fut jamais assez fort pour durer longtemps, soutenu par la crainte seule? Dieu lui-même a voulu être aimé et non pas seulement être craint.

« Au reste les hommes sages sont de mon avis, non-seulement parmi les profanes, mais même à Rome, même parmi les théologiens, même parmi les dominicains. Ceux qui approuvent la condamnation de Luther n'auraient pas voulu qu'il fût condamné ainsi... Maintenant, à la place des opinions réprouvées, on introduit des choses qui peuvent être plus sûres dans l'état présent du monde, mais qui sont beaucoup plus funestes à la piété évangélique et qui paraissent intolérables même à des théologiens, adversaires acharnés de Luther. Pour moi, attaché à la doctrine évangélique, à l'Église romaine qui, à mes yeux, n'est pas en désaccord avec l'Église universelle, au pape chef de toute l'Église, je ne suis pas assez impie pour me mettre en opposition avec l'Église catholique, ni assez effronté pour résister à celui à qui les rois eux-mêmes ne résistent pas sans péril. »

Mais s'il désapprouvait la manière dont Luther était combattu, il ne condamnait pas moins les libelles violents et séditieux des Allemands, leur conduite inconsidérée ou factieuse. « Si nos Allemands, écrivait-il à Reuchlin, s'étaient attachés à la modération que je leur ai toujours recommandée, on n'en serait pas venu à l'état de trouble que nous voyons... » Les Luthériens ayant placardé des affiches où Jean d'Eck était tourné en dérision, il blâma hautement un exemple funeste qui pouvait retomber sur d'autres. Il trouvait peu convenable pour des Allemands, si renommés par leur bravoure militaire, de combattre par des libelles anonymes qui laissaient planer le soupçon sur des innocents et ne pouvaient que rendre meilleure la cause opposée. « Recourir aux armes sans nécessité, disait-il, n'entre pas dans mes vues; combattre par des libelles me semble déplacé et peu digne d'hommes de cœur. Il vaut mieux chercher le moyen de tout arranger sans trouble. Luther provoque des hommes qu'il ne saurait écraser, quand même leur cause serait mauvaise, ce que je ne décide pas; et en attendant il met en péril les lettres contre lesquelles il déchaîne des insectes malfaisants. A peine supportables quand leurs affaires vont mal, que feront-ils dans l'ivresse du triomphe? Ou je ne vois goutte, ou ils visent plus haut que Luther. Ils ont hâte d'emporter la citadelle des Muses. »

II

A mesure que Luther et ses partisans redoublaient de violence et se précipitaient dans une révolte ouverte, sa faveur pour eux se refroidissait et faisait place à un sentiment con-

traire. Ce changement est sensible dans la lettre qu'il écrivait à Jonas pendant la diète de Worms. « Je ne conteste pas, disait-il, les abus qui désolent l'Église du Christ. Que dès les temps les plus reculés, il y eût dans son sein de grands vices, les anciens orthodoxes l'attestent. Saint Jérôme appelle l'Église de Rome la Babylone de l'Apocalypse, et saint Bernard parle comme lui. Parmi les modernes, des auteurs très estimés ont demandé avec instance la restauration de la discipline ecclésiastique. Mais jamais peut-être, à aucune époque, les chefs de l'Église n'ont convoité avec tant d'ardeur et si ouvertement les biens de ce monde que le Christ ordonne de mépriser. L'étude des Écritures n'était pas moins perdue que les mœurs. Les lettres divines étaient accommodées aux passions humaines, et la crédulité du peuple exploitée par l'avidité d'un petit nombre. Les âmes pieuses gémissaient. Aussi dans le principe Luther a-t-il trouvé partout une faveur que peut-être aucun mortel n'a obtenue depuis quelques siècles. On croyait avoir rencontré l'homme exempt de passions humaines, destiné à guérir de si grands maux. Mais moi, sans désespérer, j'ai craint sur-le-champ que l'affaire ne dégénérât en sédition, en déchirement général du monde.

« Maintenant il y a danger que l'essai irréfléchi des mauvais remèdes ne redouble le mal au lieu de le guérir. Je ne puis comprendre quel *Dieu* a poussé Luther à se déchaîner avec tant de licence dans ses écrits contre le pontife romain, contre toutes les écoles, contre la philosophie, contre les ordres mendiants. Quand même tout ce qu'il dit serait vrai, ce qui est nié formellement par ceux qui censurent ses écrits, pouvait-il espérer, après avoir provoqué tant de gens, un autre dénoûment que celui dont nous sommes témoins?.... Car si la vérité est amère à la plupart des hommes, si c'est une entreprise séditieuse en elle-même que de renverser ce qui a été reçu par un long usage, il convenait d'adoucir par la modération de la forme un sujet naturellement désagréable plutôt que d'ajouter la haine aux haines.

« Pourquoi procéder par des paradoxes et présenter certaines choses sous une apparence plus capable de blesser que le fond lui-même vu de près et sérieusement examiné?... Une économie prudente devait présider à la dispensation de la vérité. Luther, au contraire, par la publication précipitée de tous ces petits livres, a tout divulgué à la fois et a communiqué aux artisans ce qui était regardé même parmi les doctes comme mystérieux et réservé aux initiés. Il se laisse emporter par son élan au-delà du juste. C'est ainsi qu'il condamne la philosophie d'Aristote comme la mort de l'âme. L'esprit évangélique a sa prudence, sa modération, sa douceur. Le Christ lui-même accommodait la vérité à ceux qui l'écoutaient. Saint Pierre ne poursuivait pas de ses injures les juifs meurtriers de son maître. Il les gagnait par des paroles douces et affectueuses. Saint Paul se faisait tout à tous pour conquérir les âmes au Christ. Avec quelle prudence et quelle modération insinuante il parlait aux Athéniens! Saint Augustin, en réfutant les Donatistes furieux et les Manichéens plus qu'insensés, mêlait toujours à ses censures les douceurs de la charité; car il avait soif de leur salut et non de leur perte.

« Si l'on veut être utile, il faut s'abstenir de toute injure, surtout lorsque ceux que l'on attaque sont revêtus d'une grande autorité... Sans doute un chrétien doit bannir tout fard; mais il se présente des circonstances où il convient de taire la vérité. Il faut imiter les médecins qui préparent le corps aux grands remèdes. Je n'écoute pas ceux qui prétendent que la maladie de notre époque est trop grave pour être guérie par des remèdes légers. Il vaut mieux laisser le mal tel qu'il est que de l'envenimer par des remèdes imprudents. Dieu sans doute fait sortir le bien du mal; mais il ne peut convenir à des hommes pieux d'exciter la guerre ou d'attirer toute autre calamité sur le monde chrétien. La croix du Christ a sauvé le monde, et pourtant on a en exécration ceux qui l'ont crucifié. Toute nouveauté enfantant des troubles, celui qui s'écarte des opinions reçues, lors même qu'il rap-

pelle les âmes à une doctrine meilleure, doit la présenter de telle façon qu'elle paraisse s'éloigner le moins possible de la croyance commune. Luther au contraire, à ce qu'on dit, même quand son enseignement est identique avec celui des autres, semble s'efforcer dans ses paroles de le faire paraître tout différent.

« Les mœurs des hommes étant portées au mal, il faut remédier aux vices du siècle, sans donner lieu à d'autres excès. En prêchant la liberté évangélique, on ne doit pas donner occasion à la licence de la chair. Il y a sans doute des gens franchement zélés pour la réforme de l'Église et de ses chefs. Il y en a d'autres peut-être qui convoitent ses richesses... Mais si l'on croit qu'il est permis de s'emparer des biens ecclésiastiques parce que certains hommes s'en servent pour le luxe ou pour des choses peu honnêtes, il y aura aussi des particuliers et des grands qui ne seront pas assurés de leurs propres biens. Ce serait, en vérité, un bel avantage pour le monde que d'enlever aux prêtres par une spoliation impie des richesses dont les hommes de guerre useraient plus mal encore !...

« On a beau dire, pour excuser les violences de Luther, que les provocations intolérables de ses adversaires l'ont fait sortir de la modération chrétienne. L'homme qui avait pris un si grand rôle devait rester ferme et impassible. Il fallait regarder devant soi avant de se jeter dans le parti où il s'est précipité. Même dans un but pieux, il est insensé d'entreprendre au-delà de ses forces. Quelques-uns attribuent sa conduite emportée à une impulsion étrangère. Mais pourquoi écouter ces hommes plutôt que d'autres amis éclairés et sages qui lui donnaient des conseils opposés? La plupart de ceux qui lui sont favorables, de quelle manière s'efforcent-ils de le défendre? Par de petits livres badins et de vaines menaces, comme si de pareilles sornettes pouvaient effrayer ses adversaires, ou faire plaisir aux gens de bien dont il fallait gagner l'assentiment par beaucoup de modération.

« Que de maux sont nés de cette conduite téméraire ! Elle a appelé de grandes haines sur les bonnes études et sur beaucoup d'hommes de bien, d'abord peu défavorables à Luther... On répand les petits livres des conjurés parmi lesquels on représente aussi Érasme. Pour moi, je ne hais rien tant que les mots de conjuration, de schisme ou de faction. Toute cette pièce que je ne qualifie pas a été commencée contrairement à mes exhortations. Du moins j'en ai toujours désapprouvé la forme. Mes écrits n'ont jamais servi la cause d'une faction, mais seulement la cause du Christ, commune à tous. Je ne sais ce que vaut mon talent, ce que valent mes écrits. Du moins mes efforts et mes désirs ont pour but d'être utile, non-seulement aux Allemands, mais aux Français, aux Espagnols, aux Anglais, aux Bohémiens, aux Rutènes et même aux Turcs et aux Sarrasins, si je pouvais : tant il s'en faut que je veuille m'associer jamais à une faction si périlleuse. Certes on s'abusait étrangement, si l'on croyait gagner par de tels moyens les hommes de sens; rien n'était plus capable de les aliéner.

« L'Allemagne, je le crains, va se couvrir d'opprobre aux yeux des autres nations. Tant de libelles violents, tant de menaces terribles, tant de fumée et tant d'emphase n'ont servi qu'à faire déclarer article de foi ce qui auparavant était discuté dans les écoles comme opinion probable. Déjà on ne peut plus enseigner l'Évangile sans péril ; car les âmes aigries tournent tout à mal. Luther aurait pu enseigner la philosophie chrétienne avec un grand fruit, s'il avait su éviter ces excès qui devaient nécessairement aboutir à la sédition. Tout au contraire, il a enlevé à mes travaux mêmes une bonne partie du fruit que j'ai recherché. S'il était permis de haïr quelqu'un, les partisans de Luther n'ont blessé personne plus que moi; et cependant je souhaiterais que cette sédition pernicieuse pût être calmée sans dommage pour lui et calmée de façon à ne pas renaître plus dangereuse dans la suite, comme font les plaies mal guéries. Je sais bien que

vous trouverez ces plaintes tardives; mais si l'affaire est allée plus loin qu'il n'aurait fallu, on doit faire d'autant plus d'efforts pour assoupir, si l'on peut, une si grande sédition... Si certaines choses nous blessent dans les arbitres souverains du monde, je suis d'avis qu'il faut les abandonner à Dieu leur maître. Si leurs prescriptions sont équitables, il est juste d'obéir; si elles ne le sont pas, c'est être pieux que de s'y soumettre pour éviter un plus grand mal. Si notre époque ne peut supporter le Christ tout entier, on peut du moins le prêcher jusqu'à un certain point. Ces réflexions que je vous soumets, je désire que vous les communiquiez à Mélanchthon et à d'autres, s'il en est qui lui ressemblent. »

Érasme, sans doute, n'espérait guère le succès de son intervention pacifique. Il écrivait au théologien Louis Berus : « Grâce à l'âpreté des luthériens et à la stupidité de certaines gens qui s'efforcent de remédier au mal avec plus de zèle que de prudence, l'affaire en est venue au point que je ne vois plus d'autre dénouement possible qu'un grand bouleversement du monde. Quel mauvais génie a répandu au milieu des hommes cette semence détestable? Quand j'étais à Cologne, je me suis efforcé de faire que Luther eût le mérite de la soumission et le pontife celui de la clémence. Le plan était goûté de certains princes. Mais voilà que *les Décrétales* livrées aux flammes, *la Captivité de Babylone*, des thèses hardies, ont rendu, à ce qu'il paraît, le mal incurable. Luther me semble agir comme un homme qui ne veut pas être sauvé. D'autre part, certains hommes traitent l'affaire si sottement qu'on les croirait d'intelligence avec lui et qu'ils ont l'air de trahir la cause pontificale. »

Il pensait que parmi les choses reçues dans l'Église, il y en avait qui pouvaient être changées au grand avantage du christianisme. « Mais, disait-il, je ne saurais approuver ce qui se fait par la sédition. Si les hommes instruits, après s'être entendus, avaient soumis aux chefs des deux puissances dans des mémoires confidentiels ce qu'ils auraient

jugé intéresser la pureté de la doctrine évangélique, peut-être aurais-je été le premier à donner mes avis avec tout le zèle possible. Des deux côtés on a mis trop de chaleur dans le débat. Le cardinal Cajetan, dans son livre publié récemment, a été beaucoup plus sage. Faisant abstraction des personnes, s'abstenant de toute injure, traitant l'affaire par de simples arguments et par les témoignages des auteurs, il a déployé non moins d'art que de talent. » Érasme aurait voulu qu'on écrivît des centaines de livres de cette nature, propres à éclairer la discussion et non à fomenter des troubles. « Si le parti contraire, ajoutait-il, a fait paraître peu de modération, ce n'était pas une raison pour l'imiter. La prudence seule commandait d'éviter tout ce qui pouvait compromettre la cause. Au reste, s'il est insensé d'approuver tout dans Luther, on ne doit pas, en haine de l'auteur, condamner ce qui est vrai, corrompre ce qui est sain. Je n'ai encore vu personne qui se repentît d'avoir lu ses livres, tout en désapprouvant bien des choses... Dans notre aversion pour tout ce qu'il a dit de mal, nous ne devons pas perdre le fruit de ce qu'il a dit de bien. Il faut prendre garde de lâcher la bride à certains prédicateurs et à certains théologiens peu sincères qui, voyant Luther réduit en cendres, s'arrogent de tous côtés la gloire du succès... Pour moi, je serai toujours ferme dans la résolution de me laisser mettre en pièces plutôt que de favoriser la discorde en matière de foi. »

Certains personnages croyaient qu'il était nécessaire d'ébranler le corps par un remède énergique, pour que bientôt après la santé se rétablît. Telle était l'opinion du roi Christiern qui paya cher le tort d'avoir voulu en faire l'expérience.

« Supposé que cela soit vrai, disait Érasme, j'aime mieux voir l'épreuve tentée par d'autres que par moi. Si les mœurs corrompues des hommes méritent ce châtiment, Dieu saura trouver un Nabuchodonosor pour châtier son peuple. Comme je ne vois pas que les hommes apostoliques aient rien fait de semblable, je ne suis pas d'avis qu'on tente quelque chose

par la sédition. Le Christ a chassé les marchands du temple; mais il n'a jamais donné cette mission à ses disciples. Il leur a confié la mission d'enseigner et non de combattre. »

Il souhaitait que la paix pût être conclue sur le terrain de la doctrine évangélique. Mais avant tout on devait rechercher pourquoi ce mouvement s'était emparé des esprits sur un si vaste espace. Peut-être pourrait-on extirper plus facilement le mal, si l'on en connaissait la source. Mais c'était aux souverains qu'il convenait de se mettre à la tête de cette affaire. « S'ils me demandent conseil, lisons-nous dans une lettre, et s'ils veulent me permettre de parler sans péril, avec ma franchise habituelle, je leur donnerai un avis, sinon sage, du moins sincère. Ce n'est pas sans cause que cette affection morale a envahi tant de nations et que le mal renaît de temps en temps. Peut-être faudrait-il imiter les médecins prudents qui chassent des veines la cause de la maladie plutôt que ceux qui coupent la fièvre de telle façon qu'elle revient bientôt. S'ils ne me demandent pas conseil, je me tiendrai tranquille, et, autant qu'il me sera permis, je *servirai l'intérêt évangélique*. S'il se fait quelque chose autrement que je voudrais, je prierai le Christ d'éclairer leurs âmes. »

Ces paroles d'Érasme méritent d'être remarquées. En séparant sa cause de celle de Luther, il ne renonçait pas à ses idées de réforme. Il était persuadé que le meilleur moyen de préparer l'avenir, c'était de gagner l'esprit de la jeunesse et d'y répandre les semences des bonnes études. Au lieu de lutter avec les défenseurs de l'ancienne ignorance, il valait mieux initier des âmes tendres et dociles à une science meilleure et à la vraie piété. « Si les princes, disait-il, ne veulent pas admettre les conseils de la sagesse, si les chefs de l'Église préfèrent les grandeurs du monde aux récompenses du Christ, si les théologiens et les moines ne peuvent renoncer à la synagogue qui leur est si chère, si le peuple ne peut être arraché à ses habitudes, il reste une voie pour faire espérer que

le monde deviendra un jour meilleur, c'est de mettre le *vin nouveau dans des outres neuves*. Cette semence poussera un jour et même sans combat étouffera ces hommes non moins ignorants que rebelles à tout enseignement. Bien élever les enfants, publier les écrits des anciens, voilà le moyen de faire disparaître peu à peu cette *superstition irréligieuse* et ces *lettres illettrées*. »

Quelques mois après, il publiait les *Nouveaux Colloques* où, sous une forme agréable et badine, il insinuait dans l'esprit de la jeunesse les principes de la réforme, telle qu'il l'entendait. Aucun écrit ne contribua, comme ces dialogues familiers, à les rendre populaires dans tous les rangs de la classe éclairée. Érasme, qui d'abord ne s'était proposé pour but que d'exercer les écoliers à une conversation décente, polie et en même temps enjouée, s'était aperçu qu'on pouvait les faire servir à propager des idées morales, à corriger les préjugés, les erreurs et les superstitions communes. Il y fit donc entrer ses observations critiques sur les pèlerinages, sur la confession, sur l'abstinence, sur les vœux, sur le culte des saints, sur la vertu attribuée à l'habit de saint Dominique ou de saint François, sur les constitutions humaines en général. Les théologiens et les moines murmurèrent : leur indignation redoubla, quand ils virent l'ouvrage traduit en langue vulgaire, comme le *Manuel* et l'*Éloge de la Folie*. Les esprits les plus sages s'étonnèrent qu'Érasme eût introduit de telles discussions dans un livre destiné à des enfants. On lui en demanda la raison. Il ne s'expliqua pas catégoriquement; mais son secret n'était pas bien difficile à deviner. Les censures n'arrêtèrent pas la vente de ces dialogues faciles, spirituels, amusants. Au contraire, elles accrurent le nombre et l'empressement des acheteurs. Jusqu'à la dernière année de sa vie, Érasme défia ses adversaires de prouver qu'il y avait dans cet ouvrage quelque chose de contraire à la doctrine catholique. Mais les théologiens n'en jugeaient pas ainsi. La Sorbonne le condamna et en fit interdire la lecture aux écoliers.

Sous une autre forme, la *lettre apologétique* à l'évêque de Bâle *sur le jeûne, l'abstinence et d'autres constitutions humaines de ce genre*, publiée aussi dans la première partie de l'année 1522, allait au même but que les *Colloques*. Érasme faisait d'abord l'éloge du jeûne qu'il appelait un secours pour la vraie piété. « Il a pour effet, disait-il, de réprimer les désirs de la chair et d'apaiser la colère de Dieu... L'Église naissante n'était occupée que de jeûnes et de prières. Plus tard, comme le zèle des chrétiens se refroidissait, les évêques et les pontifes confirmèrent l'usage de jeûner par des lois que l'on ne peut violer sans manquer à l'ordre public... Si les circonstances font désirer certains changements dans les constitutions humaines, ces changements doivent être accomplis sans trouble par l'autorité des chefs de l'Église. » Il parlait de même au sujet du célibat ecclésiastique et des fêtes dont il critiquait l'abus.

Si les mœurs publiques étaient retombées dans une corruption plus que païenne, c'était, d'après lui, parce que l'on avait négligé la doctrine du Christ. Assurément il s'était trouvé à toutes les époques des hommes qui avaient gardé le culte pieux de l'Évangile. Mais à parler franchement, depuis quatre cents ans la vigueur évangélique s'était affaiblie chez le plus grand nombre : raison de plus pour travailler de toutes ses forces à rallumer le flambeau que Jésus était venu allumer au monde. Érasme regardait cette doctrine céleste comme le remède général de toutes les maladies qui travaillaient l'individu et la société, si toutefois elle était entendue et pratiquée dans sa vérité, sans détours, sans accommodements avec les passions humaines. Il lui reconnaissait une efficacité merveilleuse. Aussi chacun devait-il lire l'Évangile et s'en nourrir.

Dans la préface de la paraphrase de saint Mathieu, qui est de la même époque, il s'exprimait ainsi : « Les évangélistes ont écrit l'Évangile pour tous. Je ne vois pas comment ce n'est point un devoir pour tous de le lire, et nous avons fait en sorte par notre travail qu'il puisse être lu même par les gens illettrés. Mais pour en retirer un très grand fruit, il faut le lire en vue de se rendre meilleur, en vue, non d'accommoder l'Écriture sacrée à ses passions, mais de réformer sa vie et ses affections d'après cette règle. » Il ajoutait un peu plus loin dans un avertissement au lecteur : « Il ne faut pas condamner la connaissance des livres sacrés, parce que certaines gens tournent à leur perte ce qui de soi est bon et salutaire. Tout en donnant aux hommes instruits la première place dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, je ne vois pas pourquoi l'on interdirait aux simples fidèles la lecture des Évangiles, écrits pour les ignorants comme pour les doctes. Ce qu'ils enseignent, ce qu'ils promettent est commun à tous. Ils sont plus aisément entendus d'un homme simple et pieux que d'un philosophe arrogant. Il appartenait aux Juifs, qui vivaient dans les ombres, de cacher leurs mystères; la lumière évangélique ne peut être mise sous le boisseau. Depuis que le voile du temple a été déchiré à la mort du Seigneur, l'accès a été ouvert à tous vers le Christ qui est le saint des saints... On voit saint Jérôme exhorter les vierges, les veuves, les épouses à la lecture des livres sacrés, et pourtant il se plaint que des personnes s'attribuent de tous côtés l'enseignement de cette science. »

Érasme invitait à cette lecture le laboureur, le forgeron, le tailleur de pierres, les hommes de cour, les Turcs eux-mêmes. Ne pouvait-il pas, en effet, leur arriver ce qui advint à l'eunuque ? Parmi les livres de l'Ancien Testament, il y en avait peut-être quelques-uns que l'on pouvait interdire aux ignorants. Toutefois il ne voulait défendre la lecture de ces livres à aucun de ceux qui étaient désireux de connaître la philosophie divine. Par là ils seraient mieux préparés à entendre les sermons de l'Église; ils écouteraient plus volontiers ce qu'ils reconnaîtraient en partie. « Je sais, disait-il, que c'est l'office des pasteurs de distribuer au peuple le pain de la parole sacrée; mais, à leur défaut, on doit implorer le

secours du prince des pasteurs et nourrir son âme par une lecture privée. Quelquefois la brebis est plus sage que le pasteur lui-même. Le suffrage le plus certain, c'est le témoignage de sa conscience... »

Ici Érasme se rapprochait beaucoup de Luther. Il poursuivait : « Si vous ne comprenez pas quelque chose, consultez votre voisin. Peut-être l'Esprit-Saint vous parlera par sa bouche... Chassez les questions frivoles ou indiscrètes, si elles viennent à naître dans votre esprit. Ne discutez pas pour savoir comment le Christ est sorti de son sépulcre fermé; c'est assez pour vous qu'il en soit sorti. Ne recherchez pas comment à la table sacrée le Christ se trouve là où l'on avait mis du pain; il vous suffit de croire qu'il y a là le corps du Seigneur. Ne scrutez pas comment le Fils est autre que le Père, tout en étant avec lui une seule nature; c'est assez pour vous de croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes, mais un seul Dieu... Au reste, il n'est pas juste d'interdire aux simples fidèles la lecture des livres saints, parce que cette lecture aura été pour quelques-uns une occasion de chute; car c'est la faute, non de la lecture, mais de l'homme. Autrefois on ne défendait pas de lire l'Évangile dans les églises, parce que les hérétiques y avaient puisé le principe de leurs erreurs...

« Certains hommes croient que c'est un sacrilége de traduire les livres sacrés en français ou en anglais; mais les Évangélistes n'ont pas craint d'écrire en grec ce que le Christ avait dit en syriaque. Les Latins n'ont pas craint non plus de faire passer dans leur langue ce que les apôtres et les évangélistes avaient écrit, c'est-à-dire de le livrer à la foule. Saint Jérôme ne s'est pas fait scrupule de traduire les Écritures en dalmate... Le Christ désire que sa philosophie soit propagée le plus possible; il est mort pour tous; il veut être connu de tous. Ce but sera plus facilement atteint, si les Écritures sont traduites dans les langues de toutes les nations, ou si, par les soins des princes, les trois langues qui ont reçu de

préférence le dépôt de la philosophie divine sont apprises de tous les peuples. »

Érasme citait l'exemple des Romains qui avaient fait parler même vulgairement le latin et le grec à tant de peuples divers pour affermir leur empire passager. N'était-il pas plus juste d'employer le même moyen pour étendre l'empire éternel du Christ, resserré maintenant dans des limites si étroites? D'accord avec saint Jérôme, il pensait que la croix serait plus glorifiée, si elle était célébrée dans toutes les langues par toute espèce d'hommes, si le laboureur conduisant sa charrue chantait en sa langue qnelque morceau des psaumes mystiques, si le tisserand, assis à son métier, se consolait de son travail en modulant quelque passage de l'Évangile, si le pilote, cloué à son gouvernail, en fredonnait quelque chose, si enfin une compagne ou une parente en lisait quelque partie à la matrone tenant sa quenouille.

Afin de remédier à la grossière ignorance de tant de gens étrangers aux premiers éléments de la religion, il voulait que chaque année le prêtre lût au peuple une exposition courte et lumineuse, simple et docte en même temps, des points principaux de la foi et de la doctrine chrétienne, exposition rédigée par des hommes savants et pieux. Cette doctrine devait être puisée, non dans les eaux fangeuses de la science humaine, mais aux sources évangéliques, dans les écrits des apôtres et dans le symbole qui leur était attribué. Cette lecture pouvait être placée très convenablement aux fêtes de Pâques. « Cela vaudrait mieux, disait-il, que de faire rire le peuple aux éclats par des bouffonneries déplacées et quelquefois obscènes. »

Il demandait encore dans le même but que les enfants baptisés et déjà parvenus à la puberté fussent tenus d'assister à des sermons où leur seraient expliqués les engagements du baptême. Ensuite ils seraient examinés en particulier par des hommes vertueux, chargés de voir s'ils avaient bien saisi et retenu ce que le prêtre leur avait enseigné. S'ils paraissaient

assez instruits, on leur demanderait s'ils ratifiaient les promesses que l'on avait faites pour eux. S'ils répondaient affirmativement, on leur ferait renouveler les vœux du baptême publiquement en présence des jeunes gens de leur âge avec des cérémonies graves, décentes, solennelles, en rapport avec la solennité d'un engagement si auguste. « Quel magnifique spectacle, disait-il, que d'entendre la voix de tant de jeunes gens se consacrant à Jésus-Christ, lui jurant fidélité, renonçant au monde, abjurant Satan avec toutes ses pompes, tous ses plaisirs, toutes ses œuvres; de voir le jeune troupeau s'avançant du baptistère sacré, et le reste du peuple unissant sa voix avec ses prières à celles des nouveaux soldats de Jésus-Christ. » A cette occasion il rappelait les cérémonies figuratives des professions monastiques, cérémonies si touchantes qu'elles faisaient fondre les spectateurs en larmes. Il parlait aussi des comédies que l'on donnait dans certaines églises et qui représentaient la *passion*, la résurrection, l'ascension du Christ, la descente du Saint-Esprit.

Pour donner à cette cérémonie quelque chose de plus imposant, il désirait qu'elle fût présidée par les évêques eux-mêmes. Cependant il éprouvait deux scrupules : le premier, c'est qu'on semblerait renouveler le baptême, ce qui n'était pas permis; le second, c'est que certains jeunes gens pourraient ne pas ratifier les engagements pris pour eux dans le baptême. Le premier serait facilement levé, pensait-il, si les cérémonies en question n'étaient que l'image et la représentation du baptême, comme l'est chaque jour l'aspersion de l'eau bénite. Il était plus difficile de résoudre la seconde difficulté. Mais d'abord on devait tout essayer pour empêcher le jeune homme de rompre son premier engagement. S'il résistait, il convenait peut-être de ne pas le contraindre, mais de l'abandonner à lui-même, jusqu'à ce qu'il vînt à résipiscence. Pour toute peine, on devait lui interdire l'Eucharistie et les autres sacrements, sans l'exclure de l'Église et du sermon.

Le même esprit, les mêmes principes se retrouvent dans tous les ouvrages d'Érasme, dans ses Paraphrases, dans ses explications des Psaumes, dans ses éditions des Pères, dans ses lettres, dans ses écrits de polémique, dans ses traités religieux et moraux. Tout en poursuivant à son point de vue la réforme de la religion, il se promettait de travailler au rétablissement de la concorde, s'il voyait les deux partis disposés à des concessions raisonnables. Les idées mêmes qu'il répandait par ses écrits devaient préparer la voie. A vrai dire, il avait peu d'espoir. « Les adversaires de Luther, disait-il, s'applaudissant d'avoir triomphé à Worms, dirigent leurs coups redoublés contre cet homme, comme faisaient jadis les Grecs contre Hector renversé. D'autre part, la tragédie du nouvel évangile, commencée aux applaudissements de l'univers émerveillé, mais empirant d'acte en acte, a fini par un dénoûment tumultueux et insensé... J'estime peu une foi contrainte et imposée de force ; mais il n'est ni sûr ni utile de mépriser l'autorité des chefs. Ce qui s'est enraciné avec le temps ne peut être arraché d'un seul coup. D'un côté je vois des bulles, des édits, des menaces; de l'autre des livres pleins de licence, pour ne pas dire de révolte. Si les princes, occupés d'autres soins, ne peuvent donner leur attention à ces maux, les gens de bien doivent s'entendre pour y remédier. Tandis que par intérêt on se tient en repos, l'incendie se propage. » Ainsi parlait Érasme peu de temps après l'assemblée de Worms.

Quelques mois plus tard, il écrivait au duc George de Saxe : « S'il est permis de s'exprimer librement devant un prince aussi sage que bon, il faut le reconnaître, le monde s'endormait dans les opinions scholastiques, dans les constitutions humaines. On n'entendait parler que d'indulgences, que d'accommodements, que du pouvoir du pontife romain. Quand même ces choses seraient d'une vérité indubitable, elles n'importent pas beaucoup à la vigueur évangélique. Elles ne nous excitent point au mépris du monde. Elles n'al-

lument pas en nous l'amour des biens célestes; et pourtant c'est là ce qui doit être de préférence insinué dans les âmes... Des hommes attachés au siècle appuyaient leur tyrannie sur ces abus. Une réforme était nécessaire. Le sommeil du monde devait être secoué, l'étincelle de la vertu évangélique rallumée. Au commencement il n'y avait de compromis que le trafic des indulgences; mais les fautes des deux partis ont rendu l'affaire très grave. » Les voyant entraînés par un mouvement aveugle, il s'était tenu à l'écart. En effet, bien loin de ramener dans de justes bornes ce qui était excessif, on l'exagérait encore.

A son avis, le meilleur moyen d'assoupir cette tragédie, c'était le silence. Tel était aussi le sentiment des cardinaux et des personnages les plus sensés. La bulle du pape n'avait fait que redoubler la violence de l'incendie. L'édit de l'empereur, encore plus rigoureux, pouvait bien retenir les plumes et les langues; mais il ne changeait pas les cœurs. Le zèle de Charles V était louable; mais les arbitres de cette affaire étaient peu autorisés par l'opinion. En attendant, on pouvait rappeler les évêques et les princes à leur devoir, pourvu qu'on le fît avec une douceur chrétienne. Il ne fallait pas diminuer l'autorité du pontife; mais c'étaient les bienfaits qui fondaient et conservaient le mieux l'autorité. Tout le mal, ou du moins la plus grande partie, avait sa source dans l'amour des intérêts terrestres, qui, sous le masque de la religion, exerçait une lourde tyrannie. Aussi les peuples, au lieu de s'attacher à leurs chefs comme à leurs pères, les détestaient et les repoussaient comme des tyrans.

En même temps qu'il cherchait à disposer les princes à des concessions nécessaires, il ne cessait de conseiller la prudence et la modération aux partisans de la réforme. « Ceux qui s'imaginent, disait-il, avoir dans les affaires du Christ le pouvoir qu'on leur reconnaît dans un banquet théologique, se trompent grandement. La vérité est efficace et invincible; mais le prédicateur doit unir la simplicité de la colombe à la prudence du serpent. » — « Ce que font les dieux supérieurs ou même inférieurs, ajoutait-il avec ironie, on me l'écrit de différents côtés. Mais ce n'est pas à moi d'en juger; c'est à la vile populace. Pour moi, je remplirai sincèrement mon rôle dans la pièce. » En parlant ainsi, il avait en vue les prédications séditieuses des luthériens et leurs libelles écrits en langue vulgaire. A un prédicateur qui lui demandait s'il fallait déserter entièrement l'Évangile, il répondait : « Ceux-là plus que tous désertent l'Évangile, qui le défendent mal. Avec quelle lenteur le Christ a révélé sa doctrine! Quoi de plus insensé que certains hommes qui maintenant veulent paraître évangéliques? A quoi songent-ils? Que prétendent-ils? »

Il appréciait avec sagacité les divers mobiles qui poussaient les sectateurs de Luther. « On met en avant la liberté évangélique, écrivait-il au chapelain d'Adrien VI. Mais tous n'ont pas le même but. Il en est qui, sous cette apparence trompeuse, cherchent une folle licence pour se faire les esclaves des passions charnelles. Il en est aussi qui envient les richesses des prêtres; et il en est encore qui, ardents à dissiper leur avoir avec le vin, les femmes perdues et le jeu, convoitent le bien d'autrui pour le ravir. Enfin il y en a dont les affaires sont dans un tel état que la tranquillité publique n'est pas sûre pour eux. Il en est cependant quelques-uns qui désireraient voir réformer sans trouble, si c'était possible, ce qui s'est glissé peu utilement dans l'Église. Ainsi, au milieu de la confusion, comme il arrive d'ordinaire, chacun saisira ce qu'il aura désiré. »

Il chercha, mais avec peu de succès, à faire sentir aux papes Adrien VI et Clément VII, comme à Léon X lui-même, la nécessité de faire les concessions que demandaient les circonstaces présentes; car il importait de couper le mal dans ses racines. Or, une de ces racines, c'était la haine de la cour de Rome dont la cupidité et la tyrannie étaient, disait-il, devenues intolérables. Il y avait aussi quelques lois ecclésias-

tiques qui semblaient trop lourdes pour la liberté du peuple chrétien.

Il écrivit dans le même sens au cardinal Campége, chargé d'une mission pacifique en Allemagne. « Tous les gens de bien, lui disait-il, sont fatigués comme moi de ces troubles funestes. Quoique l'entreprise soit pleine de difficultés, j'ai confiance en votre sagesse et votre habileté supérieure. Je voudrais pouvoir moi-même quelque chose en cette affaire... Mais j'ai perdu mon crédit depuis que je *me suis opposé à l'Évangile;* car c'est ainsi qu'ils parlent. » Il ajoutait : « Je ne doute pas que votre sagesse ne conduise cette négociation par les voies les meilleures. Elle réussira mieux, si vous faites voir une équité parfaite, si vous manifestez l'intention de guérir le mal plutôt que de l'étouffer, si enfin vous montrez qu'en extirpant l'ivraie vous ne voulez pas aussi arracher le froment et que vous ne refuserez pas de faire certains changements qui peuvent et doivent être accomplis sans dommage pour la dignité apostolique et pour la piété chrétienne. En attendant, on devra s'abstenir de tout écrit séditieux et de toutes menées factieuses, jusqu'à ce que l'autorité du pape et des princes fasse un règlement général qui rétablisse la concorde et la raffermisse. L'Allemagne est fort vaste et vous ferez merveille si vous la pacifiez. »

Ces paroles laissent voir qu'il ne croyait guère au succès du cardinal. Tous les jours le mal s'étendait malgré les efforts des monarques, des chefs de l'Église, des universités, des hommes instruits. Ce mouvement semblait avoir quelque chose de fatal, quel que fût le principe d'où il partait. Voyant l'obstination invincible des deux partis, Érasme, qui, depuis longtemps annonçait trois *dialogues sur l'affaire de Luther* (1), avait renoncé à les mettre au jour.

Mais il ne lui fut pas permis de garder plus longtemps le silence, et le *Traité du libre arbitre* fut publié. Toutefois,

(1) V. *Catalogue à Botzemus*, t. I.

même après la publication de ce petit livre, il n'abandonna pas son rôle de modérateur. Il écrivait au dataire du pape : « Les esprits pourront peut-être s'adoucir, si l'on fait bientôt quelques concessions. Mais si l'on essaie d'employer la rigueur, je ne puis prévoir quel sera le dénoûment. Il y a beaucoup de gens qui, en cette affaire, ne cherchent qu'à mettre tout en confusion. » Nous lisons encore dans une lettre de la même époque : « Si chacun des deux partis persiste à maintenir opiniâtrement ce qu'il appelle son droit, je crains qu'il ne s'élève une lutte semblable à celle d'Achille et d'Hector. Héros indomptés, une guerre implacable les mit aux prises et la mort seule put les séparer. » On croirait, en lisant ce passage, qu'Érasme avait entrevu dans les ténèbres de l'avenir le drame sombre et terrible de la guerre de trente ans.

III

Après avoir fait à Mélanchthon la longue confidence de ses griefs contre les nouveaux évangéliques, il ajoutait : « Je n'ignore pas que le Christ sait faire tourner au bien les mouvements désordonnés des hommes. Aussi me serais-je abstenu volontiers d'intervenir dans cette tragédie, si je l'avais pu. Je ne veux pas être instigateur de sédition. Mais lorsque je verrai quelque espoir d'être utile, je ne manquerai pas à la cause évangélique. » Parlant des censures amères de Luther, il s'exprimait ainsi : « Peut-être nos vices ont-ils mérité cette amertume. Toutefois j'aurais préféré une liberté de langage assez mesurée pour attirer doucement les pontifes et les monarques à la réforme de la religion et des mœurs. Ce but a toujours été le mien et il l'est encore. Celui où vise Luther m'est inconnu. J'ai engagé Hédion, Œcolampade et Pélican à rendre compte de leur doctrine d'un commun accord au cardinal

Campége, si équitable et si bienveillant. J'ai parlé en vain. Cependant je ne crois pas Clément VII aussi opposé au rétablissement de la pureté chrétienne que certaines gens se le figurent... J'ai désiré la réformation religieuse des prêtres, mais sans perte pour leur autorité. J'aurais voulu qu'on vînt au secours des génies heureux, ensevelis vivants dans les cérémonies monastiques, mais sans donner ouverture aux méchants pour faillir avec plus de licence. Enfin je souhaitais que des abus anciens et invétérés fussent corrigés peu à peu, mais sans mettre le trouble partout et de manière à rendre la *liberté évangélique commune à toutes les nations*... Luther ne voit que le mauvais côté des choses, et, occupé uniquement de supprimer ce qui le choque, il tombe dans un excès pire encore. Il y aura toujours des abus dans le monde. On peut les atténuer; on ne peut les extirper entièrement. Malgré l'eau des fleuves et des pluies, la mer conserve toujours son amertume naturelle...

« Quoi de plus funeste que ce déchirement? Combien de lieux troublés par les plus violents désordres? Et nous en attendons de plus violents encore. N'est-ce pas payer trop cher l'avantage d'avoir un temple sans images et d'avoir changé quelque chose aux rites de la Messe... Plût à Dieu que Luther pût tourner les pontifes et les princes à l'amour de la piété évangélique aussi énergiquement qu'il se déchaîne contre leurs vices!... En cette affaire, aucun outrage ne me détournera de la droite voie. Jamais je ne prendrai sciemment les armes contre la vérité évangélique; et c'est pour cela que j'ai craint jusqu'ici de battre en brèche les points de doctrine qui me déplaisaient dans Luther, de peur d'ébranler en même temps d'autres choses que j'approuvais. En toute occasion je m'efforce de faire sortir de ce remède amer et violent, présenté par lui au monde, la santé morale de l'Église. Autour de moi, certains factieux se récrient contre mon inconstance. Je les défie de me montrer un seul point où je me sois démenti... Ma temporisation, ma modération n'ont

eu d'autre but que d'être utile aux deux partis. Si je pouvais, en épargnant les hommes, égorger tous les vices, on verrait en moi un grand bourreau. »

Cependant il ne désespérait pas. Il avait foi dans la Providence du Christ qui ferait sortir le bien du mal. Pour répondre aux désirs qui lui étaient souvent exprimés, il rappela dans l'occasion les esprits à l'union chrétienne, à des concessions réciproques, à la paix évangélique, mais sans croire que ces tentatives de conciliation auraient beaucoup de succès. Ferdinand, lieutenant général de l'Empire, qui sévissait avec rigueur contre les Luthériens, approuvait cependant sa mansuétude et sa modération chrétienne. « Dans les grandes tempêtes, lui écrivait Érasme, bien diriger le gouvernail et les voiles, n'est pas facile. De même au milieu d'une époque si profondément agitée, garder la modération est malaisé. Je me suis efforcé de m'y tenir et de conserver en cette affaire ma conscience pure devant le Christ. »

Il ajoutait : « Selon un vieil adage, un conseil mauvais porte malheur à celui qui l'a donné; mais dans un si grand bouleversement, il semble à peine sûr de donner un bon conseil. L'affaire de Luther s'étend chaque jour plus loin. Les remèdes ordinaires, c'est-à-dire les rétractations, les emprisonnements, les bûchers ne peuvent avoir un grand effet. J'en avais donné avis à l'empereur par l'entremise de Glapion. J'ai averti Adrien VI, Clément VII, le cardinal Campége. Si l'on modifiait certaines choses qui peuvent être changées sans aucun préjudice pour la religion, et que cette réforme fût opérée par l'autorité des pontifes, des évêques et des princes, le monde, je le crois du moins, commencerait à prêter l'oreille et il y aurait espoir de voir renaître la concorde peu à peu. Jusqu'à présent chaque parti se refuse à toute concession, et, dans chacun d'eux, il y a des hommes qui préfèrent leur avantage à la cause du Christ. »

Il tenait à peu près le même langage au duc George : « Si cette contagion n'avait atteint qu'un petit nombre de per-

sonnes, la rigueur aurait pu l'extirper. Mais elle s'est propagée au point d'inspirer des craintes aux monarques eux-mêmes. Une rétractation arrachée par la crainte, un ou deux hommes brûlés ne peuvent qu'exaspérer les esprits. Le mal serait momentanément étouffé qu'il renaîtrait plus violent. Peut-être pourrait-on espérer des concessions raisonnables de la part des pontifes et des princes, si Luther en faisait de son côté. Mais autour de Bâle, je vois des Luthériens intraitables... Dans cet état de choses, je prie sans cesse le Christ d'envoyer, non un hibou de Minerve, mais une douce colombe qui puisse faire tourner au bien la témérité de certains hommes. »

Sa polémique dans le *Traité du libre arbitre* devait paraître froide à force d'être mesurée et contenue. « Vous voilà, bon gré, mal gré, devenu lutteur, lui écrivait Louis Vivès; mais vous triomphez de votre adversaire de façon à laisser voir aux spectateurs que vous épargnez celui qui aurait pu être terrassé par vous; et il convenait d'agir ainsi, pour ne pas donner la victoire à ceux dont l'applaudissement ferait le gémissement du monde. Il faut que le dénoûment ait l'approbation du Christ. » Telle était, en réalité, comme Vivès le disait, la pensée qui dirigeait Érasme. Il considérait Luther comme un mal nécessaire pour secouer l'Église endormie dans une corruption universelle. Supprimer Luther, c'était, pensait-il, supprimer le remède qui convenait le mieux à la maladie présente. Il était porté à croire que le Christ voulait réveiller les prêtres de leur ivresse et de leur sommeil. Voilà ce qui l'avait empêché si longtemps d'écrire contre Luther, et ce qui, encore maintenant, retenait sa plume. Aimant mieux être lapidé par les deux partis que de se faire le chef éclatant de la sédition, il déclarait qu'il n'assisterait pas les factieux, mais qu'il ne ferait pas défaut à la cause de l'Évangile; il poursuivait toujours son œuvre et avec plus d'activité qu'on ne croyait.

Il exposait longuement les raisons de toute sa conduite

dans une lettre adressée à Jean Henckell, prédicateur de la reine de Hongrie. « On ne pouvait que gémir, disait-il, en voyant la corruption des chrétiens, l'oubli de l'Évangile, la foi et la charité presque abolies. Un nombre infini d'hommes n'étaient chrétiens que de nom. Ils vivaient dans l'ignorance même du Symbole des apôtres, sans comprendre les vœux du baptême. Pour les punir de cette coupable indifférence, Dieu leur a envoyé des docteurs qui, au lieu de guérir leurs plaies secrètes, n'ont fait que chatouiller leurs passions. Mais telle est la puissance aimable de l'Évangile que le monde, à son nom seul, a semblé se réveiller de sa léthargie. Que serait-ce donc, si l'on voyait des mœurs et des sentiments évangéliques dans les prédicateurs de l'Évangile? Il s'est élevé de nouveaux prophètes, hommes obscurs, méprisés, qui par leurs clameurs puissantes et leurs magnifiques promesses, ont réveillé et attiré le monde profondément endormi dans les cérémonies et les prescriptions charnelles, comme dans l'ivresse de la mandragore.

« Au début, la pièce pouvait plaire même aux gens de bien, tant qu'on se bornait à relever l'autorité incomparable des Écritures, à prêcher qu'on devait placer sa confiance en Dieu et non dans les forces humaines, à mettre en avant le beau nom de la liberté évangélique. On accueillait avec faveur les libres attaques contre la Cour romaine, contre les évêques mondains, contre la tyrannie insupportable des moines, contre les théologiens sophistiques, dont la science n'était pas celle du Christ. On regardait cette courageuse liberté vis-à-vis de ceux qui étaient respectés à l'égal de Dieu, comme le signe d'une bonne conscience. Le nom même de Luther semblait de bon augure, car en allemand il signifie épuration. Il le devait au métier de son père qui épurait les masses brutes d'airain. On croyait reconnaître un mouvement providentiel à ce signe; c'est que plus les phalanges conjurées, soutenues par la puissance des monarques, redoublaient leurs efforts, plus la chose se propageait. On

croyait, en brûlant quelques hérétiques, en finir avec la révolte; mais le fléau s'accroissait par ses pertes mêmes et puisait de la force et de la séve dans notre cruauté.

« Pour moi, gardant le milieu entre ceux qui applaudissaient et ceux qui sifflaient, je vis que l'affaire aboutirait à la sédition. Mais le mal a dépassé mes craintes. Chacun des deux partis tendait en sens contraire la corde de la discussion. L'un égalait les constitutions pontificales à l'Évangile; l'autre s'écriait avec fureur qu'elles étaient le fléau de la piété chrétienne. Il y a plus de cinq ans, j'ai adressé à Luther de sages avertissements qui n'ont pas été sans effet; car alors il composa certains écrits plus louables sur *quelques psaumes*, sur *la prière dominicale*, sur *les quatorze spectres*. Mais après avoir achevé ces ouvrages avec une célérité incroyable, il entassa petits livres sur petits livres, d'une violence toujours plus grande. Je fus choqué de son arrogance, de ses bouffonnes injures, auxquelles l'excitaient des hommes indignes d'être consultés même pour la préparation des légumes. Il n'épargnait personne, ni les rois, ni les gens animés des intentions les plus droites.

« Dès lors, je commençai à m'inquiéter au sujet de l'esprit qui inspirait cet homme et à me féliciter de ne pas l'avoir suivi malgré les excitations de toute espèce qui m'y poussaient. Je vois déjà les lettres et les langues rendues odieuses par ses emportements et tombées dans l'abandon, les anciens écrivains et la théologie scholastique également délaissés, toutes les sciences libérales frappées de mort, enfin le nom même de l'Évangile devenu suspect, le joug appesanti sur les bons et la licence donnée aux méchants. Mon espérance est en Dieu qui a châtié des coupables et qui prendra en pitié le repentir. L'artiste suprême sait faire sortir le bien du mal. La maladie est trop profonde et trop invétérée pour être guérie par des remèdes doux et ordinaires. L'ellébore, administré depuis longtemps déjà, travaille violemment les entrailles du monde entier, à tel point qu'on

peut craindre que le malade ne succombe au remède, comme c'est arrivé pour beaucoup. Mais je ne désespère pas de la miséricorde du Christ et du rétablissement de la santé publique. Ce qui me donne bonne espérance, c'est de voir en quelques lieux de nouveaux prédicateurs, prêchant l'Évangile avec calme et prudence, sans dévier à droite ou à gauche, ennemis du désordre et de l'anarchie, confirmant leur doctrine par l'intégrité de leur vie et la civilité de leurs mœurs, ne mêlant jamais le rôle du prédicateur évangélique à celui du bouffon. » Parmi ces prédicateurs Érasme plaçait au premier rang Jean Henckell.

Il s'affermissait chaque jour davantage dans sa résolution de ne point donner à son attitude une allure plus décidée, mais de saisir toute occasion de contribuer au rétablissement de l'union religieuse. Il écrivait au duc de Saxe : « Quoique parvenu à l'âge de la retraite, je ne manquerai pas à mon devoir. Toutefois il convient que les princes fassent tourner la victoire non au profit des passions insensées de certains hommes, mais à la gloire du Christ et au salut du peuple chrétien. » — « L'amour violent, disait-il dans une autre lettre, loue toutes choses dans l'objet aimé; la haine violente au contraire condamne tout dans l'objet haï. Les évangéliques veulent tout détruire; certains hommes du parti opposé veulent obstinément tout conserver, ne consentant pas même à la réforme des abus qui se sont glissés dans l'Église et qui sont la principale source de la corruption publique. On a beau dire aux premiers qu'il est injuste de vouloir détruire ce qui est bien établi sous prétexte des vices des hommes. Ils répondent avec leur audace accoutumée que les chefs de l'Eglise, depuis bien des siècles déjà, n'ont pu être réformés ni par la crainte de Dieu, ni par les avertissements des Écritures, ni par l'autorité des princes, qu'il n'y a de remède que dans un bouleversement universel... Ce n'est pas un arrêt momentané de la maladie qu'il faut souhaiter, c'est une guérison radicale et complète... On peut voir dans

le livre d'Esdras le modèle à suivre pour la restauration de l'Église. Un prince comme Zorobabel, un pontife comme Jésus (1), un prophète comme Aggée, un peuple qui, repoussant les dogmes impies et réformant les mœurs corrompues, édifierait par de bonnes œuvres la cité et la maison de Dieu : voilà ce qui donnerait bon espoir. Mais si toutes les espérances reposent dans les clameurs peu sages de quelques théologiens et de quelques moines, dans les armes et dans les forces des évêques et des cardinaux, le mal sera difficilement guéri par ce qui en est la source et l'occasion principale. »

Certains hommes condamnaient son écrit sur *la Confession* qui avait paru depuis peu. Érasme leur répondait qu'il avait cherché par cet écrit à ramener les évangéliques à des pensées plus conciliantes. Il leur avait fait des concessions que beaucoup de théologiens avaient approuvées. Il croyait toujours qu'il y avait dans les écrits de Luther certaines choses rejetées à tort et qui, discutées avec une sage modération entre les gens instruits et vertueux, pouvaient servir la spiritualité chrétienne et la vigueur évangélique de laquelle le monde avait assurément trop dégénéré; et cela, surtout par le fait de ceux qui, en Italie, avaient professé le droit pontifical avec un grand éclat de génie et d'efforts, mais avec des résultats moins satisfaisants pour la vraie piété. « Les constitutions humaines, disait-il, cherchent à rendre les manquements plus rares; la philosophie du Christ nous appelle plus haut et procède par d'autres voies. »

Il jugeait nécessaire d'attirer doucement ceux qui avaient été légèrement séduits par l'erreur. Il usait de son influence pour les éloigner ou les détacher de la faction luthérienne. Le cardinal Campége avait lui-même approuvé sa conduite modérée et civile envers plusieurs luthériens distingués, en vue de les rallier à la cause catholique. « Nous poursuivons,

(1) Jésus, fils de Josedech, fut le premier grand-prêtre des Juifs après la captivité de Babylone.

vous et moi, le même but, quoique par une voie différente, écrivait-il aux théologiens de Louvain. Vous espérez peut-être que le mal sera étouffé par les supplices. Plût à Dieu qu'il eût pu être calmé d'une façon quelconque ! Pour moi, je ne vois aucune fin, si à un mal extraordinaire on n'oppose des remèdes extraordinaires. On n'en serait peut-être pas venu à cette confusion universelle, si au commencement on avait écouté mes conseils. A quoi servent le fer et le feu, quand la fièvre s'empare de tout le corps? Le mal est dans les veines. Si on ne l'en chasse pas, il n'y a aucun espoir de santé. La maladie comprimée reparaîtra après un certain temps avec un plus grand péril. Ferdinand avait commencé à user de remèdes violents. Il a changé d'avis. Si l'empereur était présent, il ferait peut-être de même. Ceci est dit, non dans l'intérêt des luthériens ou d'un peuple coupable et en révolte, mais dans l'intérêt de la paix publique. »

Le théologien Emser avait fait un livre où il traçait aux moines et aux prêtres les règles à suivre pour réformer leur vie. « Plût à Dieu, lui écrivait Érasme, qu'ils voulussent s'y attacher !... Maintenant les deux partis ajoutent de nouvelles semences de troubles. J'ai averti dans plusieurs lettres que l'affaire réussirait un peu mieux, si l'on supprimait les sources du mal. Mais jusqu'à présent il semble que je m'adresse à des sourds. Je dis plus : on s'expose presque à être flétri comme luthérien, si l'on demande que les pontifes, les évêques, les prêtres et les moines soient meilleurs qu'ils ne sont. »

Il était difficile de maintenir dans la juste mesure ce rôle de modérateur qu'il prétendait remplir. Il était plus difficile encore de le faire accepter. On avait divulgué un plan de réforme adressé par lui secrètement au magistrat de Bâle qui le lui avait demandé. Le duc George s'en inquiétait. Érasme essaya de se justifier. Il assurait qu'il ne s'était jamais volontairement ni involontairement séparé des dogmes et des prescriptions de l'Église. « Parmi les constitutions ecclésias-

tiques, il faut distinguer, disait-il, celles des conciles généraux, celles des évêques, celles des papes. Parmi les constitutions synodiques, les unes sont perpétuelles, les autres temporaires, les unes inviolables, les autres susceptibles d'être modifiées. Quand je parle de changements, je n'ai que celles-ci en vue; et toujours j'ai demandé que ces changements fussent opérés par l'autorité légitime. J'avais cru d'abord que l'on pourrait par quelques réformes conjurer l'orage qui se formait. Ces changements faits par les chefs de l'Église ne pouvaient ébranler son autorité. Bien des fois dans le passé des changements semblables se sont accomplis... Il est sans doute très désirable de voir les prêtres embrasser la chasteté et la vie céleste ; mais dans l'état corrompu des mœurs, peut-être faut-il choisir le mal qui est moindre. Au reste, si cette opinion ne plaît pas aux chefs de l'Église, on peut la considérer comme un songe. J'ai réprimé la licence impie de beaucoup d'hommes, bien loin de l'exciter. Vous craignez le paganisme ; moi je vois le judaïsme presque partout. La plupart des hommes n'envisagent que leur intérêt privé. Telle est la véritable source des maux publics. »

Malgré ses préventions contre la vie monastique, il n'avait garde d'engager les moines à déserter leur couvent. Un religieux, bien portant de corps, avait l'âme et le cœur malades. Le mot séduisant de liberté évangélique l'avait sans doute fasciné. Il songeait à rejeter le froc, Érasme l'en détourna. « Croyez-moi, lui écrivait-il, si vous connaissiez mieux l'état des choses, vous seriez moins dégoûté de ce genre de vie. Il s'élève une race d'hommes pour laquelle mon cœur éprouve la plus vive répulsion. Je ne vois personne devenir meilleur. Tous ceux du moins que j'ai connus sont devenus pires, en sorte que je regrette vivement d'avoir jadis dans mes livres exalté la liberté de l'esprit, quoique je l'aie fait dans de bonnes intentions, ne soupçonnant en aucune manière qu'il naîtrait un pareil peuple. Je désirais voir ôter quelque chose des cérémonies humaines au grand profit de la vraie piété.

Maintenant on s'en affranchit si bien qu'à la place de la liberté évangélique règne une licence effrénée de la chair. Quelques cités d'Allemagne se remplissent de vagabonds, déserteurs de leurs monastères, de prêtres mariés, la plupart affamés et nus. On ne s'occupe que de danser, de manger, de boire, de faire l'amour. Ils n'enseignent point, ils n'instruisent point. Ni sobriété, ni pureté dans leur vie. Partout où ils sont, les sciences honnêtes périssent avec la piété. »

Érasme l'engageait donc à rester moine. Il allait plus loin. « Si mon frêle corps, lui disait-il, avait seulement assez de force, que je meure si je n'aimerais pas mieux passer là mon temps avec vous que d'être le premier évêque dans le palais de l'empereur ! Mais vous ignorez également et votre bonheur et la misère de ce siècle ; et il n'y a pas lieu d'attendre le concile. Il viendra tard, grâce aux divisions des princes; et s'il s'ouvre enfin, on s'occupera pendant seize années de toute autre chose que des cérémonies. »

Dans ses lettres, il rappelait sans cesse les esprits à la modération, et marquait par de vives paroles son aversion pour la violence. « Quand je verrai, disait-il, une église meilleure que celle à laquelle je m'attache, je cesserai d'appeler celle-ci l'Église catholique ; mais je ne la vois pas encore. Jusqu'ici le remède a été pire que le mal. En général les moyens violents produisent de mauvais fruits. Que de sang déjà répandu ! Les bûchers font un merveilleux office en Hollande, allumés par des hommes plus habiles à brûler qu'à discuter. Ils s'étendent à d'autres pays, et ce ne sont que les préludes de maux bien plus grands. L'empereur fera la paix avec la France, et la condition essentielle de toute amitié entre les princes sera l'extermination de la faction luthérienne..... Charles V ne se croira pas empereur tant que cette œuvre ne sera point accomplie. Pour moi, j'aimerais mieux me taire sur dix articles ambigus ou douteux, que de donner occasion à de si grands maux... S'il vous arrive du mal, ne l'imputez

qu'à vous-mêmes. J'ai toujours prédit qu'une pièce ainsi conduite aurait un dénoûment funeste. »

Jean Faber, conseiller intime de Ferdinand, avait demandé confidentiellement son avis sur les moyens les plus propres à rétablir la paix de l'Église. Érasme lui répondit assez longuement. « La faction, disait-il, a de puissantes ressources, la prédication au peuple, l'enseignement des langues et des lettres, moyen d'influence sur la jeunesse et sur les amis de ces études, l'appât de la liberté présenté à la foule, l'intérêt des imprimeurs, la haine presque générale contre les moines méchants, les prêtres épicuriens et les théologiens entêtés, la cupidité des grands, de la basse noblesse surtout, alléchée par les biens ecclésiastiques, l'ambition de quelques princes espérant tirer avantage de la tempête, comme d'autres s'enrichissent dans les naufrages et les incendies. Si l'on continue d'envenimer le mal par des libelles mordants, par les emprisonnements, par les supplices, on doit craindre qu'il ne s'en suive une confusion universelle. Le pape a lui-même arrêté la plume de ceux qui écrivaient contre Luther et il a fait sagement. Les Italiens nous laisseront lutter entre nous et profiteront de notre délire. Il est temps pour nous aussi d'être sages. Mettant de côté tout intérêt personnel, occupons-nous de la chose publique avec dévouement, nous souvenant que nous sommes sur le même navire, qui ne peut périr sans causer notre perte commune.

« Il est difficile d'indiquer des remèdes efficaces. Cependant, si les monarques le veulent, je dirai mon avis confidentiellement. On voit de quels livres les Luthériens remplissent le monde. Ceux qui sont composés contre eux par quelques théologiens ne sont guère plus sages. Cette guerre de plume ne fait que redoubler l'incendie. Les prédications opposées ne peuvent que produire le même effet. Les injures réciproques animent seulement la lutte et la prolongent. Retirer des écoles les maîtres factieux et les remplacer par des hommes qui feront oublier des études bonnes et nécessaires, c'est n'aboutir à rien. Que faut-il donc faire? Écarter les prédicateurs du parti condamné, au moins quelques-uns des principaux, mettre à leur place des hommes droits qui, sans toucher aux dogmes controversés, prêcheront seulement ceux qui importent manifestement à la piété et à la morale ; placer à la tête des écoles et de l'enseignement des langues des maîtres qui, exempts de tout esprit de parti, enseigneront aux enfants les choses utiles. En voulant anéantir les bonnes lettres et ceux qui les cultivent, on pousse dans le camp de Luther ceux qu'il faut attirer doucement. Sous prétexte de piété, on use de rigueur envers les bons. Sans doute on doit sévir contre les fauteurs de révolte ; mais en même temps il faut s'abstenir de frapper les innocents, ménager ceux qui peuvent être guéris, épargner la multitude. Peut-être dans les cités où le mal a pris un grand développement, le mieux est-il d'assigner à chaque parti un lieu propre et d'abandonner chacun à sa conscience, jusqu'à ce que le temps offre l'occasion de rétablir la concorde. En attendant, une peine terrible sera prête à frapper toute tentative de sédition. Nous, cependant, corrigeons au plus vite certains abus et réservons le reste pour le concile général. »

Il promettait d'en dire davantage dans une autre lettre, ou mieux encore dans un entretien de vive voix, si Faber le désirait. Les troubles présents de l'Église lui semblaient avoir la plus dangereuse gravité ; jamais on n'en avait vu de plus sérieux et de plus étendus, pas même au temps d'Arius. Quelquefois cependant il paraissait croire que la secte nouvelle finirait par se dissoudre et disparaître quand même personne ne la combattrait par ses écrits, quand même le pape et l'empereur fermeraient les yeux; tant était grande la discorde entre les sectaires. Dans une lettre écrite au duc de Saxe, on trouve ces paroles remarquables au sujet de Luther : « Je n'ai jamais pu considérer avec assez d'étonnement l'esprit et le caractère de cet homme. S'il est conduit par un esprit mauvais et pervers, vit-on jamais paraître rien de plus pernicieux

pour l'Église catholique? Si son esprit est bon, je regrette de ne pas trouver en beaucoup de choses, pour ne pas dire en toutes, les fruits de l'esprit évangélique. Si son esprit est un mélange du bon et du mauvais, comment deux esprits opposés peuvent-ils produire une si grande vigueur dans la même âme? Beaucoup de vices, il faut l'avouer, se sont glissés dans la vie des chrétiens et ils ne sont plus supportables. Quelques-uns même ont tellement passé en habitude qu'on les tient pour vertus. Aussi beaucoup de choses déplaisent-elles aux hommes pieux qui voudraient les voir changer, si cela pouvait se faire sans troubler le monde; et je sais que l'empereur est de ce sentiment; mais Luther condamne tout. »

Envoyant au même prince, en 1527, le second livre de *sa Défense*, il s'exprimait dans le même sens. « Cette tempête si étrange, disait-il, demande un pilote d'une habileté remarquable, qui par sa sagesse, son autorité et son génie, puisse calmer de si grands mouvements. Je ne vois personne qui soit tel. Je m'en étonne autant que je m'en afflige. Les théologiens, armés de syllogismes et de propositions, ne sont, à ce qu'on voit, théologiens que dans l'enceinte de l'école. C'est maintenant, certes, ou jamais, qu'il faudrait déployer cette sagesse profonde et surhumaine... Si ce qu'il y a de vicieux dans l'un et l'autre parti était retranché avec une sage modération par l'autorité et l'accord des princes, l'affaire aurait, je crois, une issue moins sanglante. Je demande à celui qui connaît ce qui est utile au genre humain, qu'il daigne leur inspirer des résolutions qui nous rendent la vraie piété avec la sainte concorde; car je vois qu'il ne nous reste plus rien à faire que des vœux. »

Il y avait à Strasbourg des gens qui allaient publiant que toutes les sciences étaient l'œuvre des démons. Bucer, un des chefs de la nouvelle église dans cette cité, était personnellement accusé d'avoir condamné l'étude des langues. « Partout où règne cette espèce d'hommes, disait Érasme, toutes les

études languissent délaissées. » Bucer lui écrivit pour se justifier. Il se demandait en même temps pourquoi le chef de la Renaissance n'était pas entré dans la nouvelle Église. Érasme répondit que trois choses l'en avaient détourné; d'abord sa conscience, en second lieu la présence dans ce parti de beaucoup d'hommes étrangers à toute pureté évangélique, enfin leur désaccord. S'il avait pu se persuader que ce qui se faisait venait de Dieu, il se serait déclaré depuis longtemps. Sans parler des prophètes et des anabaptistes, quels écrits pleins d'amertume Luther, Zwingle, Osiandre lançaient l'un contre l'autre! Il aurait fallu recommander l'Évangile par la douceur et la pureté des mœurs. Pourquoi ces bouffonneries de Luther contre le roi d'Angleterre? Ne devait-il pas songer au rôle qu'il remplissait sous les regards du monde, tournés vers lui seul? Par cette conduite emportée, il avait trahi la cause de l'Évangile. Il avait déchaîné contre les gens de bien les princes, les évêques, les faux moines et les faux théologiens.

« Il me semble, disait Érasme, voir apparaître une époque sanglante et barbare, quand le parti provoqué aura repris haleine. Il n'y a pas de mouvement, répondrez-vous, où ne se mêlent les méchants. Mais du moins il appartenait aux chefs de porter une attention particulière sur les mœurs, de ne pas daigner adresser la parole aux menteurs, aux parjures, aux ivrognes, aux débauchés... Si la femme était devenue plus soumise à son époux, l'élève plus respectueux pour son maître, le citoyen plus souple pour le magistrat, l'ouvrier plus fidèle à son patron, le vendeur moins trompeur pour le chaland, c'eût été pour l'Évangile une grande recommandation. Mais les mœurs de certains hommes font que ceux même qui d'abord, par amour de la piété et par haine du pharisaïsme, étaient favorables à cette affaire, sont à présent refroidis; et les princes, voyant surgir un peuple sans frein, composé de vagabonds, de fugitifs, de dissipateurs, d'indigents, de malheureux et en très grande partie de méchants, ont cette en-

treprise en horreur, y compris ceux qui avaient conçu au début une bonne espérance...

« Certains hommes attribuent à mes livres le mépris où sont tombés les théologiens scholastiques, les moines, les cérémonies, l'autorité du pontife romain; et pourtant l'origine du mal n'est pas obscure. La corde, trop tendue, a fini par se rompre, comme dit l'adage... Je crains terriblement qu'un jour la *même chose n'arrive aux princes, s'ils continuent eux-mêmes de tendre trop la corde*... D'un autre côté, le parti contraire a engagé l'action de telle manière qu'elle ne pouvait avoir un autre dénoûment. Les chefs auraient dû éviter non-seulement les vices, mais même toute apparence de mal, fuir tout ce qui pouvait être une pierre d'achoppement pour l'Évangile et s'abstenir avec soin de ce qui, sans être illicite, pouvait être nuisible. S'ils avaient traité l'affaire avec un esprit pur et modéré, la faveur des princes et des évêques se serait associée à leur entreprise, car ils ne sont pas tous désespérés. On devait aussi ne rien renverser, à moins d'avoir trouvé quelque chose de meilleur pour mettre à la place.

« Que voit-on, au contraire? Ceux qui ont rejeté les prières *des heures* ne prient plus du tout... Ceux qui méprisent les constitutions des évêques n'obéissent pas même aux préceptes de Dieu. Ceux qui traitent avec dédain la distinction des aliments sont esclaves de leur gourmandise et de leur ventre. C'est, en un mot, une longue tragédie à laquelle j'assiste en partie moi-même. Je n'ai jamais été partisan de l'abolition de la Messe, quoique j'aie toujours vu avec dégoût ces prêtres abjects qui en font un trafic. Il y avait encore d'autres abus qui pouvaient être réformés sans désordre. Maintenant, certaines gens désapprouvent tout ce qui est reçu, comme si tout à coup *un monde nouveau pouvait être fondé*. Il y aura toujours des misères que les hommes pieux devront supporter. Si on devait supprimer la Messe absolument, parce que beaucoup en faisaient abus, il fallait supprimer aussi la prédication, la seule chose à peu près que l'on ait conservée. »

Il pensait de même touchant l'invocation des saints et le culte des images.

Il entendait dire que Bucer avait d'éminentes qualités pour prêcher la parole de Dieu, et des mœurs plus civiles que n'étaient celles de beaucoup d'autres. Il souhaitait que sa sagesse, bien qu'il fût un peu tard, s'appliquât par la modération ferme de la doctrine et par l'intégrité des mœurs à conduire cette affaire, assez mal commencée, à un dénoûment digne de l'Évangile. A cette condition, il promettait son concours dans la mesure de ses forces. Mais dans l'état présent, les phalanges des moines et certains théologiens avaient beau l'attaquer par toute sorte de machines, rien ne le déterminerait à perdre sciemment son âme.

IV

Il regrettait, à dire vrai, que les luthériens eussent irrémédiablement gâté leur cause. « S'ils s'étaient abstenus, écrivait-il à Bilibad, de renverser l'Eucharistie, d'abolir la Messe, d'enlever les images, et s'ils avaient souvent invité ceux de leur parti à une vie pure, on aurait pu espérer une conclusion plus heureuse. » Il craignait que le triomphe du parti contraire n'eût pour effet de perpétuer et d'aggraver des abus invétérés. Nous lisons dans une lettre adressée à l'évêque de Plock, prélat polonais, qui avait composé un livre contre les novateurs : « La vie de certains dignitaires ecclésiastiques est beaucoup trop mondaine. Qu'adviendrait-il, si les princes, les petits surtout, enrichis aux dépens des biens ecclésiastiques, n'en devenaient que plus ardents au jeu et à la débauche; si les moines, depuis longtemps insupportables par leur tyrannie, étaient encore plus intraitables après la victoire? »

Certains religieux dominicains et franciscains exerçaient d'injustes rigueurs contre ceux qu'ils détestaient. En France, trois individus avaient été jetés en prison. Sans l'intervention du roi qui avait appelé la cause à Paris, l'un d'eux allait être brûlé pour avoir dit simplement qu'on emploierait mieux l'argent à secourir les orphelins, les veuves et les pauvres, qu'à bâtir un monastère magnifique. Les deux autres étaient accusés d'avoir fait gras deux jours de carême, pour cause de maladie. « Si cette tyrannie, disait Érasme, n'est pas arrêtée par les princes et les évêques, l'indignation du peuple finira par éclater en furieuse tempête, et au tumulte excité par Luther en succédera un autre plus violent encore... Quelques moines mendiants sont la source de tout le mal, et le monde ne sera pas tranquille, à moins qu'on ne les remette à leur place. L'intérêt même des bons religieux le demande. Abolir les monastères, c'est une mesure trop violente; il vaut mieux les réformer (1). En attendant, les lois doivent défendre d'attirer au couvent par des caresses et de vaines terreurs les enfants et les jeunes filles. Il convient de rendre à la liberté ceux qui ont été violemment séduits et de punir les séducteurs, de ne donner aux vrais religieux que des prédicateurs graves et intègres, en ne laissant personne dans l'oisiveté, de supprimer, autant que possible, dans l'intérêt de la concorde, la prodigieuse diversité des costumes, des noms et des règles. Un vêtement simple et grossier doit suffire; c'est surtout par le visage et les mœurs que le vrai moine se révèle. Il faut les contraindre de renoncer à leurs priviléges et de reconnaître leur évêque, selon l'intention des fondateurs. D'un autre côté, la modération chrétienne doit présider à toute correction et imiter l'exemple des anciens luttant contre les hérésies. Il ne faut pas vaincre le mal par le mal. L'Église, cette colombe du Christ, triomphe du mal par le bien. »

Nous lisons nans une autre lettre : « Si cet orage s'apaise,

(1) *V.* 1er vol., p. 435 et suiv.

on doublera les *annates* que l'on a obtenues pour trois ans et que l'on exige sans fin au grand dommage des églises et au préjudice de celui-là même pour qui on les lève; car il vivrait plus tranquille et plus convenablement, s'il n'avait pas de quoi nourrir des soldats et des troupes armées. Au reste, le cours des affaires humaines entraîne beaucoup d'abus plus faciles à reprendre qu'à réformer. » — « Il y a tant d'extravagance de part et d'autre, disait-il encore, qu'on pourrait hésiter entre les deux partis. Mais le plus sage est de prendre pied sur le rocher immobile qui est le Christ. Jamais la méchanceté des hommes n'aura le pouvoir de me séparer de l'Église. » Il avait toujours respecté ses sacrements, tout en faisant observer que les anciens avaient pensé différemment sur le mariage. Touchant l'Eucharistie, on pouvait raisonner sans fin; mais jamais il ne se persuaderait que le Christ, qui est vérité et charité, eût laissé si longtemps son épouse dans cette erreur abominable d'adorer comme lui-même un peu de pain.

Sans disciples, sans ambition, il avait en horreur le schisme et l'hérésie; s'il y avait dans ses écrits quelque chose dont on se trouvait choqué, on devait songer combien les abus signalés étaient plus choquants encore. Il ne se repentait pas d'avoir rappelé la théologie aux sources. Si l'on voulait rétablir son autorité et son influence, il fallait la rendre digne du Christ, comme elle commençait à l'être dans quelques écoles, suivre ce qu'il y avait de bon dans les avis et les enseignements de Luther, non parce que cela venait de lui, mais parce que c'était bon et conforme aux Écritures. Au lieu de garder la mesure, on risquait de se jeter dans l'excès opposé; Luther niait le culte des saints; on allait l'exagérer encore et ainsi du reste. Pourtant la modération pouvait seule conduire l'affaire à une heureuse issue. Tandis que la discorde divisait les plus grands monarques, les factions poussaient des racines profondes et envahissaient le monde presque entier. « Une alliance intime

entre les princes est nécessaire, écrivait-il au roi Ferdinand, afin que, joignant leurs conseils et leur autorité, ils puissent remettre en bonne situation la religion chrétienne ébranlée de toutes parts. Pendant que les rois se battent, que les évêques sommeillent, que les prêtres s'attachent avec obstination à ce qu'ils possèdent, que les moines travaillent pour leur domination, que les théologiens procèdent par des articles et des fagots, je ne vois pas de terme à nos maux. Je ne puis que prier Dieu pour que les rois et les chefs de l'Église, inspirés par sa miséricorde, puissent rétablir la vraie piété avec la paix et l'union. »

Jean Cochlœus, défenseur zélé de la cause catholique, lui avait envoyé quelques petits livres où se révélait un esprit ardent, une véhémence tragique. Érasme crut même y reconnaître la main d'Aléandre. Il ne goûtait guère cette hardiesse mordante qui, au lieu de guérir les divisions, ne faisait que les envenimer. Parlant dans une lettre de la condamnation de Louis de Berquin au supplice, il ajoutait : « J'approuverais beaucoup les sentiments religieux des Français, s'ils étaient aussi fermes dans la spiritualité qu'ils semblent maintenant enclins à la superstition. Jusqu'ici, du moins, ils se sont montrés serviteurs honnêtes du pontife romain. Ils sont dignes d'avoir d'excellents princes ceux qui servent fidèlement leurs souverains, quels qu'ils soient; et pourtant il vaut mieux peut-être pécher de ce côté que préparer une licence effrénée, comme celle que nous voyons apparaître dans quelques cités d'Allemagne où le pape est l'antechrist, les évêques des fantômes, les prêtres des pourceaux, les monastères des conciliabules de Satan, les princes des tyrans; où la direction suprême des choses appartient au peuple évangélique, mais à un peuple armé et mieux préparé à combattre qu'à discuter. »

Il revenait souvent dans sa correspondance sur le même sujet. « La foule des théologiens, disait-il, soumet toute l'Écriture au contrôle de certains dogmes scholastiques qui

lui servent comme d'équerre. Elle accorde fort peu aux anciens docteurs de l'Église. Puisse le Seigneur nous envoyer un autre Esdras pour rétablir le temple de Jérusalem!... J'entends les orthodoxes et les hérétiques; j'entends les catholiques et les antechrist; mais je ne vois nulle part le Christ... Depuis longtemps, le monde est en travail d'enfantement. Puisse-t-il mettre au jour quelque chose de bon avec l'aide du Seigneur! Autrement je ne vois nulle espérance. Tandis que le pharisaïsme lutte contre la vigueur de l'Évangile, le paganisme renaît... Jusqu'ici le Christ semble avoir dormi; mais je l'espère, éveillé par les prières des hommes pieux, il commandera enfin à la mer et aux vents, et à ces troubles succédera le calme si désiré. »

Ce qui lui paraissait de bon augure, c'est qu'il voyait en quelques endroits s'élever des évêques remarquables par la piété, la science sacrée et une sage modération. Il résumait ainsi sa pensée : « Je ne trouve rien de mieux que de tenir un juste équilibre, de manière à ne pas tomber dans le judaïsme et la tyrannie de certains moines; mais il ne faut pas non plus se jeter dans l'anarchie et le paganisme; jusqu'à ce que Dieu, intervenant tout à coup, apaise ces désordres du monde et ramène la paix; car seul il peut donner un dénoûment heureux à cette tragédie. »

Son langage était beaucoup plus hardi et plus incisif dans une lettre écrite à Jodocus Justus, secrétaire du roi de Pologne. « Je vois, lui disait-il, que la piété vous est à cœur; et à ce titre vous m'êtes très cher. Ce que Luther reproche aux nôtres avec tant de colère, est vrai plus que je ne voudrais. Les questions du libre arbitre, des bonnes œuvres, des mérites et les autres questions semblables pourraient être discutées avec avantage pour la piété entre les hommes instruits, si l'on mettait à part l'obstination, ennemie de la vérité, et la haine qui rend aveugle tout jugement, et ce que Luther introduit violemment, traité avec modération, se rapproche plus, à mon avis, de la vigueur évangélique. »

entre les princes est nécessaire, écrivait-il au roi Ferdinand, afin que, joignant leurs conseils et leur autorité, ils puissent remettre en bonne situation la religion chrétienne ébranlée de toutes parts. Pendant que les rois se battent, que les évêques sommeillent, que les prêtres s'attachent avec obstination à ce qu'ils possèdent, que les moines travaillent pour leur domination, que les théologiens procèdent par des articles et des fagots, je ne vois pas de terme à nos maux. Je ne puis que prier Dieu pour que les rois et les chefs de l'Église, inspirés par sa miséricorde, puissent rétablir la vraie piété avec la paix et l'union. »

Jean Cochlœus, défenseur zélé de la cause catholique, lui avait envoyé quelques petits livres où se révélait un esprit ardent, une véhémence tragique. Érasme crut même y reconnaître la main d'Aléandre. Il ne goûtait guère cette hardiesse mordante qui, au lieu de guérir les divisions, ne faisait que les envenimer. Parlant dans une lettre de la condamnation de Louis de Berquin au supplice, il ajoutait : « J'approuverais beaucoup les sentiments religieux des Français, s'ils étaient aussi fermes dans la spiritualité qu'ils semblent maintenant enclins à la superstition. Jusqu'ici, du moins, ils se sont montrés serviteurs honnêtes du pontife romain. Ils sont dignes d'avoir d'excellents princes ceux qui servent fidèlement leurs souverains, quels qu'ils soient; et pourtant il vaut mieux peut-être pécher de ce côté que préparer une licence effrénée, comme celle que nous voyons apparaître dans quelques cités d'Allemagne où le pape est l'antechrist, les évêques des fantômes, les prêtres des pourceaux, les monastères des conciliabules de Satan, les princes des tyrans; où la direction suprême des choses appartient au peuple évangélique, mais à un peuple armé et mieux préparé à combattre qu'à discuter. »

Il revenait souvent dans sa correspondance sur le même sujet. « La foule des théologiens, disait-il, soumet toute l'Écriture au contrôle de certains dogmes scholastiques qui

lui servent comme d'équerre. Elle accorde fort peu aux anciens docteurs de l'Église. Puisse le Seigneur nous envoyer un autre Esdras pour rétablir le temple de Jérusalem!... J'entends les orthodoxes et les hérétiques; j'entends les catholiques et les antechrist; mais je ne vois nulle part le Christ... Depuis longtemps, le monde est en travail d'enfantement. Puisse-t-il mettre au jour quelque chose de bon avec l'aide du Seigneur! Autrement je ne vois nulle espérance. Tandis que le pharisaïsme lutte contre la vigueur de l'Évangile, le paganisme renaît... Jusqu'ici le Christ semble avoir dormi; mais je l'espère, éveillé par les prières des hommes pieux, il commandera enfin à la mer et aux vents, et à ces troubles succédera le calme si désiré. »

Ce qui lui paraissait de bon augure, c'est qu'il voyait en quelques endroits s'élever des évêques remarquables par la piété, la science sacrée et une sage modération. Il résumait ainsi sa pensée : « Je ne trouve rien de mieux que de tenir un juste équilibre, de manière à ne pas tomber dans le judaïsme et la tyrannie de certains moines; mais il ne faut pas non plus se jeter dans l'anarchie et le paganisme; jusqu'à ce que Dieu, intervenant tout à coup, apaise ces désordres du monde et ramène la paix; car seul il peut donner un dénoûment heureux à cette tragédie. »

Son langage était beaucoup plus hardi et plus incisif dans une lettre écrite à Jodocus Justus, secrétaire du roi de Pologne. « Je vois, lui disait-il, que la piété vous est à cœur; et à ce titre vous m'êtes très cher. Ce que Luther reproche aux nôtres avec tant de colère, est vrai plus que je ne voudrais. Les questions du libre arbitre, des bonnes œuvres, des mérites et les autres questions semblables pourraient être discutées avec avantage pour la piété entre les hommes instruits, si l'on mettait à part l'obstination, ennemie de la vérité, et la haine qui rend aveugle tout jugement, et ce que Luther introduit violemment, traité avec modération, se rapproche plus, à mon avis, de la vigueur évangélique. »

« Le Seigneur, disait-il dans une autre lettre, n'a envoyé ces censeurs impitoyables que pour réveiller les hommes ivres de délices et endormis dans les richesses mondaines, leur faire mépriser ce que jusqu'ici ils ont aimé d'un amour coupable et tourner leurs âmes vers des pensées meilleures. Certains hommes ont contribué beaucoup à faire naître ces troubles, en tendant la corde outre mesure, aimant mieux la rompre que de la détendre un peu pour la conserver intacte. Au milieu des passions qui animent actuellement les hommes, ceux qui aiment sincèrement la gloire du Christ n'ont pas mieux à espérer d'un parti que de l'autre. Les prétendus évangéliques paraissent n'avoir en vue que la corruption, les richesses, l'anarchie, la liberté de tout oser impunément. Dans l'autre parti qui veut paraître catholique, il y a des hommes qui non-seulement ne laissent rien retrancher des choses reçues, mais qui voudraient y ajouter beaucoup de superstitions et de pharisaïsme. Il y en a d'autres au contraire qui, détestant Luther de bouche, reproduisent ses dogmes en beaucoup de points, si toutefois ce sont les siens. Ils négligent les prières des *Heures*, ou même ne prient pas du tout. Ils n'observent point les jeûnes prescrits par les lois de l'Église, faisant même à souper meilleure chère ces jours-là que les autres jours de l'année. Ils méprisent bravement les constitutions des papes sur l'immunité des ecclésiastiques, sur la simonie, sur l'inviolabilité des clercs et sur d'autres points très nombreux; et nul peut-être n'ébranle plus les décrets des pontifes romains que ceux qui se déclarent les merveilleux protecteurs de l'Église. »

Par là, Érasme désignait le parti des politiques, faisant dès lors son apparition sur la scène. Adversaires de Luther, ils s'emparaient de ses principes pour saper le pouvoir pontifical et les immunités ecclésiastiques. Au moment où se tenait la diète d'Augsbourg, en 1530, Mélanchthon, qui portait la parole au nom des luthériens, faisait paraître un esprit de modération que n'approuvaient pas les exagérés du parti. Il

écrivait à Érasme : « Nous avons exposé notre cause avec simplicité et sans injures. On dira peut-être que notre modération est tardive. Nous voulons cependant montrer que nous ne sommes pas éloignés des pensées de paix, si des conditions raisonnables nous sont proposées. Les faits eux-mêmes déclarent qu'un grand changement se prépare dans l'État. Puisse-t-il être dirigé par ceux qui sont à la tête des affaires, de façon que l'Église ne soit pas renversée par une secousse soudaine! Je vous conjure de toutes mes forces, au nom du Christ, de ne point cesser d'exhorter l'empereur à ne pas entreprendre la guerre contre des citoyens qui ne refusent nullement d'accepter des conditions équitables; car les nôtres ne se proposent pas pour but le renversement de la constitution ecclésiastique. »

Érasme lui répondit : « Vous me priez de ne point cesser d'agir comme je fais. Que ne priez-vous plutôt ces hommes de ne point exciter le cœur des princes à la guerre par leur entêtement et leurs injures? Ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais toujours, que j'ai arrêté de toutes mes forces la cruauté des théologiens et détourné de la rigueur l'âme des princes. Vous voyez quelle reconnaissance on m'en témoigne (1). Désormais, je n'ai pas dessein de m'entremettre pour calmer cette affaire, puisque, loin d'en rabattre, ils semblent eux-mêmes aspirer à des troubles sanglants. Que le Seigneur corrige le dénoûment en vous conservant à notre affection! » Le parti opposé ne montrait pas plus de modération. On avait accusé Érasme d'être le précurseur et le chef de la révolte. Il protestait avec force contre cette accusation. Il croyait que sa conduite, moins bruyante, avait été plus sage et plus favorable à la concorde que celle des hommes qui avaient cru étouffer cet incendie par la violence.

« Si ceux qui gouvernent maintenant, écrivait-il à l'évêque Tunstall, ressemblaient à saint Augustin, je serais parfaite-

(1) *V.* 1er vol., p. 587 et suiv.

ment d'accord avec eux. Mais je crois que si Augustin écrivait maintenant ce qu'il a écrit, ou ce que notre époque demande, il ne serait pas beaucoup mieux traité qu'Érasme. Je pourrais choisir dans cet auteur six cents passages qui maintenant seraient taxés d'hérésie. Je n'en trouve pas beaucoup moins dans saint Paul. Si les scholastiques et les moines croient rétablir par cette voie la paix de l'Église, ils se trompent grandement. Pour éteindre l'incendie, ils versent de l'huile sur le feu, comme dit le proverbe, voilà ce que nous voyons avec douleur (1). »

Aussi n'espérait-il guère de l'assemblée d'Augsbourg des mesures modérées. Il ne voyait pas avec plaisir le nombre des cardinaux s'accroître partout. « Je ne sais, disait-il, si je dois en féliciter l'Église. Les anciens, non sans raison, se sont efforcés d'empêcher cette foule de cardinaux. On voyait assez de faste dans la maison de Dieu. Il n'y avait que trop de gens dévorant les revenus des abbayes, des évêchés, des charges, sans ce chœur si nombreux de cardinaux. Jadis le cardinalat était une charge; aujourd'hui c'est une royauté. Mais de cette manière, à ce qu'il paraît, le pape fortifie sa puissance, et les princes ont des serviteurs brillants, grâce aux salaires de l'Église. » Un peu plus loin, il ajoutait : « Le nom du pape a été assez en butte à la haine, sans qu'il fût besoin de l'y exposer encore davantage. Maintenant Florence, opiniâtrement assiégée et traitée avec peu de *clémence* par le pape *Clément*, jette sur la papauté un odieux incroyable. »

Un homme d'un talent distingué, plus tard évêque de Naumbourg, Jules Pflug, l'avait exhorté vivement à venir au secours de la chrétienté. « Travaillée par tant de maux, elle réclame, lui disait-il, un prompt remède pour ne point périr. Ce remède ne peut lui être présenté que par des hommes

(1) Nous trouvons dans une lettre de la même époque ces mots satiriques : « Qu'est-ce que j'apprends? Les *Pies* conspirent pour rétablir le marché des Indulgences. Quelle perte l'Église a faite! » — T. III, p. 1214.

sages et honnêtes. Tous ceux qui désirent la paix ont les yeux fixés sur Érasme. » Seul il avait l'autorité et l'éloquence nécessaires pour décider les princes à des concessions capables de mettre fin aux discordes et conciliables avec l'intégrité de la religion. S'il obtenait ces concessions, peut-être de l'autre côté s'élèverait-il un homme de bien, ami de la concorde chrétienne, tel que Mélanchthon, qui se ferait médiateur auprès de son parti et lui conseillerait de supporter, en raison des temps, ce qui en soi ne serait pas supportable. Ainsi agissait saint Paul, se soumettant à certains usages que la liberté chrétienne n'imposait pas. Le restaurateur des études et de la piété devait travailler aussi au rétablissement de la paix sans laquelle il ne pouvait y avoir ni piété ni études.

Érasme ne partageait pas la confiance de son admirateur. Il croyait avoir fait pour la pacification des esprits tout ce qui était en son pouvoir. Il ne reconnaissait pas en lui-même cette merveilleuse chaîne de vertus. « Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, disait-il! Jamais peut-être il ne s'est rencontré une époque plus furieuse. Mille Érinnys semblent avoir pris leur vol du fond de l'enfer pour troubler l'ordre civil et l'ordre ecclésiastique dans toutes leurs parties. C'est assurément une calamité fatale à laquelle même un concile universel ne peut, selon moi, porter remède; tant il s'en faut que moi qui ne suis rien, je puisse donner quelque secours... Les sentiments du pape ne me sont pas bien connus. Mais pourtant je vois certains prêtres qui, remarquant le peu d'effet obtenu jusqu'ici avec les bûchers, songent à employer le fer. Ce parti serait-il avantageux, supposé même que nous fussions en repos du côté des Turcs? C'est ce qui n'est pas clair encore pour ma pensée. Le mal serait plus guérissable, si les monarques des deux ordres s'accordaient avec sincérité pour rétablir la piété évangélique, et si ensuite on confiait l'affaire à cent ou à cinquante personnages choisis dans chaque nation et recommandables par la sainteté de leur vie, un rare savoir et un bon jugement. Leurs décisions seraient rédigées d'une

manière succincte par un comité moins nombreux, composé avec soin de quelques-uns d'entre eux...

« On laisserait les doctrines des théologiens s'agiter dans les écoles et l'on ne tiendrait pas pour articles de foi toute sorte d'opinions. Certaines constitutions seraient abolies, d'autres changées en exhortations. Les princes et les cités mettraient leur soin principal à faire placer à la tête du troupeau du Seigneur des hommes armés de la parole de Dieu, exercés à instruire, à exhorter, à consoler, à reprendre, à réfuter. Maintenant que de satrapes sont nourris par les revenus des monastères et des églises! Pendant ce temps le peuple est flottant au milieu des sectes diverses, comme des brebis dispersées et sans pasteur. Et encore faut-il dire, ô douleur! que les brebis sont rares. J'entends ceux qui errent de bonne foi et sans malice opiniâtre. Je crains qu'il ne nous advienne ce qui arrive d'ordinaire dans les guerres. C'est seulement quand les deux partis sont rassasiés de maux, qu'ils songent à parler de paix. L'un des deux partis tend évidemment à la suppression de l'ordre ecclésiastique; l'autre ne ne veut pas souffrir qu'il soit réformé. Tous nous portons le monde dans le cœur et, comme nous sommes terrestres, nous avons le goût et le langage de la terre. Puisse le Seigneur donner aux uns et aux autres un cœur nouveau! »

Pour lui, il songeait depuis longtemps au repos. La Providence saurait bien trouver sa voie. Il espérait que tous ces troubles de l'Église, grâce à l'art divin de l'ordonnateur suprême, auraient enfin un dénoûment favorable. S'il avait le bonheur de le voir, il mourrait content; sinon, il se résignerait à la volonté de Dieu. Ce rôle de médiateur, que Jules Pflug lui proposait avec une sagesse éloquente, il ne se reconnaissait pas le pouvoir de le remplir avec succès et de mener à bonne fin une affaire si difficile; autrement il ne serait pas resté oisif; il ne l'avait même pas été complétement; il avait sondé par ses lettres l'esprit de l'Empereur et celui de son chancelier Gattinara, pour voir s'ils souffriraient

un conseil libre; on avait répondu sur tout, excepté sur ce point. Dans quelques lettres et principalement dans celle adressée à Vulturius (1), il avait laissé deviner certains remèdes qui, suivant lui, pouvaient avoir quelque efficacité pour calmer ces troubles. Des deux côtés, on avait reconnu ce bon office par les libelles les plus hostiles.

Mélanchthon, outre sa rare éloquence, avait cette heureuse fortune, due à son bon génie plus encore qu'à son esprit, de plaire extrêmement à tous les hommes sincères et de n'être haï fortement d'aucun, pas même des ennemis de son parti. Il avait essayé à Augsbourg ce que Jules Pflug conseillait. Quant au succès qu'il avait obtenu, on ne l'ignorait pas. Il y avait là des gens qui déclaraient hautement hérétiques certains personnages irréprochables et assez élevés en dignité, parce qu'ils avaient eu quelques entretiens avec Mélanchthon. Que n'auraient-ils pas dit si Érasme avait souvent conféré avec lui? Et pourtant c'était nécessaire. Lors même qu'ils auraient trouvé ensemble les moyens de terminer les divisions, à quoi auraient servi leurs efforts, si les chefs et la foule n'avaient pas voulu accepter ce qu'ils auraient proposé? Il rappelait qu'à l'occasion du *plan de Cologne* (2) qui lui fut attribué, il avait failli être victime de ce soupçon. Il aurait donc pu avoir le sort de cet homme qui, voyant au théâtre deux gladiateurs aux prises, se précipita au milieu d'eux pour les séparer et tomba sous leurs coups.

Le duc de Juliers lui avait demandé conseil pour opérer dans ses États certaines réformes, propres à prévenir les troubles et à ramener les dissidents. Érasme se rendit à ce désir et son plan fut suivi avec assez de succès. Il écrivait à Ulattenus, conseiller intime du prince : « Il est très difficile, dans un si grand trouble des affaires humaines, de donner un conseil heureux. Mais pour moi ce n'est pas sans danger, car si à mon instigation on faisait quelque changement, aussitôt

(1) *V.* 1er vol., p. 587.
(2) *V.* 1er vol., p. 324.

les théologiens superstitieux qui viennent d'exciter à Paris de grands troubles, s'écrieraient qu'Érasme est le père d'une nouvelle secte qui serait appelée la secte des modérés. Si le conseil que j'ai donné a réussi heureusement, il faut l'attribuer plutôt à la dextérité de l'excellent prince qu'à ma sagesse. »

Le monde lui semblait être depuis longtemps dans un travail stérile d'enfantement. Les préludes lui souriaient peu. « Mais, disait-il, le Christ est vivant. Sa Providence gouverne le monde. Toutefois, avant que ce chef suprême conduise la pièce au dénoûment, j'aurai achevé la mienne. » En attendant, il recommandait la modération à tous ceux qui le consultaient. Il fit même un petit livre pour exhorter les esprits à la concorde; mais, à vrai dire, il la croyait impossible. Il publia l'explication du Psaume LXXXIII, où il plaida chaleureusement la cause de l'union religieuse. Il proposa de plus certaines concessions qui devaient être faites de part et d'autre.

D'abord il fallait imposer silence à toutes les passions humaines, s'abstenir de toucher aux principes immuables de la foi, ne pas s'écarter, sans de grandes raisons, de ce qui était consacré par la tradition et un long usage. Sur la question du libre arbitre, plus épineuse qu'utile, on devait se contenter de reconnaître que l'homme, par ses propres forces, ne pouvait rien et devait tout au don de la grâce. On pouvait concéder qu'il est justifié, c'est-à-dire purifié par la foi, si l'on avouait en même temps que les œuvres de la charité sont nécessaires au salut. Il ne fallait pas rejeter les mots de récompense et de mérite, parce que Dieu dans sa bonté acceptait et récompensait ce qu'il opérait en nous ou par nous. Mais on devait bien se garder de faire entendre à la foule ces propositions paradoxales : les œuvres n'importent nullement; ayez seulement la foi et vous serez sauvé; tout ce que fait l'homme est péché.

C'était un pieux sentiment de croire que les prières et les

bonnes œuvres des vivants sont utiles aux morts, surtout si, pendant leur vie, ils ont eu soin eux-mêmes d'en faire. Mais ceux qui n'en étaient pas persuadés ne devaient point troubler la simplicité des autres. Sur l'invocation des saints, Érasme demandait la même tolérance, pourvu que ce culte fût exempt de superstition. Il n'approuvait pas la proscription des images, pourvu qu'elles fussent décentes et employées avec discrétion. On pouvait également tolérer les reliques, tout en rappelant que la meilleure manière d'honorer les saints, c'était d'imiter leur vie.

Sur l'institution divine ou humaine de la *confession*, Érasme s'en remettait à la décision du concile général. Mais en tout cas il fallait en maintenir l'usage, qui était salutaire, avait de nombreux avantages et se trouvait consacré par une longue suite de siècles. On pouvait d'ailleurs en corriger les abus et en éloigner toute minutie superstitieuse.

La Messe devait être religieusement conservée; mais là aussi on devait corriger certains abus que l'ignorance, la cupidité ou d'autres causes avaient pu introduire dans la célébration de ce mystérieux sacrifice. Érasme professait le dogme de la présence réelle du corps et du sang du Seigneur dans l'Eucharistie. Quant aux autres points que l'on discutait au sujet de ce mystère, il en renvoyait la définition au concile.

Il demandait que le nombre des fêtes fût diminué, que le jeûne et l'abstinence ne fussent plus imposés comme une obligation essentielle. A ses yeux, il en était de même des autres constitutions épiscopales qui devaient être observées comme des conseils salutaires et non comme des lois absolues. Toutefois il ne donnait pas son opinion comme une règle certaine. Il s'en rapportait à la décision du concile. Il condamnait les anabaptistes auxquels ne suffisait pas un seul baptême qui avait suffi pendant quatorze cents ans.

Comme on devait s'y attendre, l'écrit sur *la concorde* chrétienne ne satisfit ni les catholiques ni les protestants. Les uns

et les autres trouvèrent excessives les concessions proposées. A Rome, ce petit livre déplut à certains cardinaux (1). D'autre part, Luther ne publiait rien sans flétrir son adversaire du nom de papiste et d'ennemi du Christ.

Là se bornèrent les efforts du chef de la Renaissance pour modérer la Réforme; efforts infructueux en grande partie. Dans les temps de révolution, la puissance appartient aux partis extrêmes. Les esprits ardents dominent d'ordinaire les esprits sages et modérés. Mais quand la fièvre des passions s'est calmée, quand chaque parti, impuissant à détruire ses adversaires, commence à sentir la fatigue, alors la modération reprend son légitime empire. On considère avec effroi les excès où l'on est tombé, les ruines qu'on a faites. Mais le temps de la sagesse ou des regrets inutiles était loin encore. On doit croire cependant que les conseils et l'influence d'Érasme ne furent pas étrangers aux dispositions conciliantes que les hommes sages des deux partis firent paraître en plusieurs occasions et particulièrement à l'assemblée d'Augsbourg.

A la fin du moyen âge, une réforme était nécessaire dans la religion. L'Église catholique, immuable dans son dogme et dans sa constitution apostolique, peut conformer sa discipline intérieure aux besoins du temps. Elle peut modifier ses rapports avec la société temporelle, selon la marche de la civilisation. Les deux sociétés, mêlées et confondues pendant plusieurs siècles, allaient se dégager l'une de l'autre, reprendre leur indépendance originelle et vivre d'une vie distincte. Érasme pressentit la grande transformation qui devait s'accomplir. Il fut le promoteur de la réforme. Puis, quand Luther apparut, il vit d'un regard pénétrant que ces préludes, applaudis de tous, aboutiraient à la révolte. Dès lors il essaya de modérer le mouvement, sans désirer pourtant qu'il fût étouffé; car il voulait la réforme, mais accomplie sans bouleversement, par une voie pacifique et légale, par l'initiative et l'autorité des chefs ecclésiastiques et civils, par le progrès des lumières et de la pensée publique. Son plan de réforme pouvait-il se concilier avec l'orthodoxie catholique? C'est une autre question. Toutefois Érasme, en proposant ses idées, les soumettait au jugement de l'Église. Au reste, il n'était pas le champion de l'orthodoxie rigide dans ce mouvement réformateur du XVIe siècle; il était plutôt le père et l'organe de la liberté philosophique. Ce qui fait honneur à son bon sens, c'est d'avoir pris pour devise la modération; c'est d'avoir aperçu nettement cette vérité devenue banale, mais alors nouvelle, que les réformes volontaires, prévoyantes, opérées à propos, sont dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, le meilleur ou plutôt l'unique moyen de prévenir les schismes et les révolutions.

(1) *V.* 1er vol., p. 650.

CHAPITRE X

Érasme adversaire de la Réforme. — Il défend la liberté morale de l'homme contre la doctrine fataliste de Luther.

COL. COLL. LIBRARY N. YORK.

I

On a vu plus haut comment Érasme, après avoir essayé vainement de modérer la Réforme, fut amené à la combattre. La question du libre arbitre, sur laquelle la lutte s'engagea, était considérée par lui comme une de ces questions spéculatives, plus épineuses qu'utiles, qui pouvaient être discutées sobrement dans les écoles, mais qu'il fallait bien se garder de soumettre au jugement de la foule, car la solution qu'on en donnait pouvait avoir pour elle des conséquences dangereuses et immorales. En publiant son petit livre, il déclarait qu'il n'était pas sur son terrain; il avait raison en un certain sens. La question du libre arbitre, étroitement liée aux questions de la prescience et de la providence divine, compliquée encore dans le christianisme par la doctrine de la grâce, demande, pour être examinée à fond, un dialecticien exact et délié, un métaphysicien profond et en même temps un esprit juste qui, au milieu des spéculations les plus abstraites, ne perde pas le sentiment de la réalité. En effet, cette question n'est qu'une face de ce grand problème de la philosophie : comment concilier le fini avec l'infini, le contingent avec le nécessaire, ce qui commence à être par le fait d'autrui avec ce qui est par soi, avec ce qui par nature a la plénitude de l'existence?

De toutes les qualités requises, Érasme ne possédait à un haut degré que le bon sens, le sentiment de la réalité. Son esprit était plus étendu que profond, plus riche que précis, plus brillant que rigoureux. Les discussions subtiles et serrées de la dialectique, les recherches abstraites et approfondies de la métaphysique n'allaient pas à son génie. Il avait toujours eu pour elles peu de goût et peu d'estime. Cependant le *Traité du libre arbitre* est un de ses plus beaux titres de gloire. C'est mieux qu'un livre, c'est un acte. C'est une revendication modérée, trop modérée peut-être, mais suffisamment nette et positive de la liberté morale de l'homme, anéantie par la doctrine de Luther. Lorsqu'un esprit et un cœur, comme ceux de Mélanchthon, sans parler des autres, recevaient docilement ce dogme brutal qui tarissait dans sa source la moralité humaine, il est glorieux pour Érasme d'être descendu dans l'arène, d'avoir protesté au nom du bon sens et de la conscience. Tel est en effet le caractère, telle est la valeur de son petit livre. Il ne faut pas y chercher une argumentation vigoureuse, une investigation pénétrante et profonde des mystères de la métaphysique et de la théologie. Il ne vise pas si haut; il promet seulement une discussion et non une démonstration; il s'établit solidement sur le terrain de la réalité, de la conscience, du sens commun; il ne cherche pas à être original, il cherche à être vrai, ce qui vaut mieux, surtout dans un sujet si délicat et si riche en conséquences morales.

Il commence d'une façon simple et modeste, qui pourtant ne manque ni de finesse ni de malice. « Parmi les difficultés, dit-il, qui se rencontrent, non en petit nombre, dans les divines Écritures, à peine est-il un labyrinthe plus inextricable que la question du libre arbitre; car cette matière a jadis exercé merveilleusement la sagacité des philosophes, puis celle des théologiens anciens et modernes, mais, à mon

sens, avec moins de fruit que de peine. Dernièrement le débat a été renouvelé par Carlostadt et Jean d'Eck, mais avec assez de modération. Bientôt il est devenu plus ardent entre les mains de Martin Luther dont il existe une thèse dogmatique sur le libre arbitre. Quoique plusieurs lui aient déjà répondu, cependant, d'après l'avis de mes amis, j'essaierai moi-même si, par cette courte dissertation, je pourrai rendre la vérité plus claire. Je sais que certaines gens se bouchant les oreilles vont se récrier : Érasme oser se mesurer avec Luther ! C'est une mouche aux prises avec un éléphant. Afin de les calmer, s'il est possible d'obtenir un peu de silence, je dirai pour toute préface ce qui est vrai, c'est que jamais je n'ai juré sur la parole de Luther. Ainsi nul ne doit trouver révoltant que je sois sur quelques points en dissentiment ouvert avec lui, comme un homme peut être en désaccord avec un autre, pour ne rien dire de plus; tant il s'en faut qu'il y ait crime à douter de quelqu'une de ses doctrines, surtout si c'est par amour de la vérité qu'on se mesure avec lui dans une discussion modérée. Certes je ne crois pas que Luther s'indigne qu'on soit en désaccord avec lui, lorsque lui-même se permet d'appeler des décisions, non-seulement de tous les docteurs, mais aussi de toutes les écoles, de tous les conciles, de tous les pontifes. »

Érasme réclamait avec esprit et mesure contre cette prétendue infaillibilité que l'adversaire du pouvoir pontifical s'attribuait. Luther le comprit et sa colère éclata. Le chef de la Renaissance insistait avec une maligne ironie : « C'est une liberté, disait-il, que Luther s'arroge ouvertement et franchement. Ses amis ne doivent pas me faire un crime de ce que je la réclame pour moi. Qu'on ne s'y trompe donc pas. Cette lutte ne ressemblera pas à un combat de gladiateurs mis aux prises. Je combattrai un seul point de sa doctrine, en vue de faire jaillir, s'il est possible, de la comparaison des textes sacrés et des raisonnements l'évidence de la vérité dont la recherche a toujours été le but le plus honorable des

hommes d'étude. Point d'injures; c'est le parti le plus convenable pour des chrétiens et le moyen le plus sûr de découvrir la vérité que l'on perd souvent dans l'ardeur de la dispute. »

Il avouait son éloignement pour les luttes de cette espèce, pour le dogmatisme présomptueux; son penchant même au scepticisme qu'il subordonnait pourtant à l'autorité de l'Église. « Je n'ignore pas, disait-il, combien je suis peu propre à une telle lutte. A peine assurément trouverait-on un autre homme moins exercé que moi qui, par un instinct secret de la nature, ai toujours eu les combats en horreur et qui pour cela ai toujours mieux aimé me jouer dans les libres champs des Muses que lutter avec le fer corps à corps. J'ai d'ailleurs si peu de goût pour le dogmatisme que je me rangerais volontiers à l'opinion des sceptiques partout où me le permettraient l'autorité inviolable des divines Écritures et les décrets de l'Église auxquels je soumets volontiers mon sens privé en toutes choses... Et je préfère ce caractère à celui que je vois en certains hommes qui, violemment attachés à leur sentiment, détournent tout ce qu'ils lisent dans les Écritures à l'appui de l'opinion à laquelle ils se sont une fois asservis, semblables aux jeunes gens qui, trop épris d'une jeune fille, de quelque côté qu'ils se tournent, croient voir partout ce qu'ils aiment; ou bien plutôt, pour employer une comparaison plus juste, comme des combattants acharnés qui se font des armes de tout ce qu'ils trouvent sous la main, *coupes* et *disques*. Chez des gens ainsi passionnés quelle peut être l'intégrité du jugement, ou quel peut être le fruit de semblables discussions, sinon que chacun se retire du combat, conspué par son adversaire ? Or toujours il y aura un grand nombre d'hommes tels que les dépeint l'apôtre Pierre, ignorants et mobiles, qui corrompent les Écritures pour leur propre perdition. » C'était, sous un voile assez transparent, accuser Luther et ses partisans de torturer les textes sacrés au profit de leurs opinions.

Après ce préambule digne de son esprit élégant et fin, Érasme entrait en matière. Au milieu des opinions diverses des anciens, il n'avait de conviction arrêtée que sur un point, c'est que le libre arbitre avait une certaine force. Il avait lu la thèse de Luther avec une impartialité mêlée de cette faveur dont le juge d'ordinaire entoure un accusé. Tous ses arguments, toute sa véhémence n'avaient pu encore le persuader; c'était peut-être lenteur d'intelligence, incapacité; mais les esprits moins heureusement doués devaient pouvoir, ne fût-ce que pour s'instruire, se mesurer avec les génies plus favorisés de Dieu. Il croyait avoir compris Luther; mais il pouvait se tromper. Il venait pour discuter et non pour juger, pour chercher et non pour dogmatiser, prêt à s'instruire auprès de quiconque présenterait quelque chose de plus vrai et de plus clair. « Ce que je voudrais persuader aux esprits ordinaires, disait-il, ce serait de ne point apporter dans les questions de ce genre une opiniâtreté de controverse plus propre à blesser la concorde chrétienne qu'à servir la piété. »

Sous ce langage si mesuré et si calme, on sent une raillerie contenue qui dut exciter la véhémence éloquente de Luther. Érasme poursuivait ainsi : « Les Écritures ont leurs sanctuaires où Dieu ne nous a pas permis de pénétrer trop avant, et plus nous voulons avancer, plus nous sentons les ténèbres s'épaissir autour de nous, comme pour nous faire reconnaître la majesté insondable de la divine sagesse et l'infirmité de l'esprit humain : c'est l'antre de Corycus; d'abord il vous séduit et vous attire par un charme délicieux; puis quand on est entré plus avant, un certain frémissement et la majesté du Dieu qui l'habite vous forcent à reculer. Une fois donc que l'on est parvenu jusque-là, il est plus sage et plus pieux de s'écrier avec saint Paul : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!* que de définir ce qui dépasse la mesure de l'esprit humain. Beaucoup de mystères sont réservés pour le temps où nous

verrons la gloire de Dieu sans miroir et sans énigme, face à face... Savoir que si nous sommes dans la voie de la piété, nous devons encore devenir meilleurs, que si nous sommes dans les langes du péché, nous devons faire tous nos efforts, recourir au remède de la pénitence, implorer la miséricorde de Dieu sans laquelle ni volonté ni effort humain ne sont efficaces, que nous devons imputer à nous le mal, à Dieu le bien, à Dieu dont la bonté nous a donné l'existence même; se persuader que tout ce qui nous arrive en ce monde de joyeux ou de triste, est envoyé par lui pour notre salut et que Dieu, juste par essence, ne peut faire injustice à personne, quoique certaines choses paraissent arriver à ceux qui ne les ont pas méritées; croire enfin que personne ne doit désespérer de la miséricorde d'un Dieu très clément par nature; voilà ce que nous enseigne l'Écriture au sujet du libre arbitre et ce qui suffit à la piété chrétienne, sans qu'on ait besoin de s'aventurer par une curiosité irréligieuse dans des questions obscures et inutiles. Il y a des mystères qu'il faut adorer en silence, sans prétendre en percer les voiles; mais Dieu nous a fait connaître expressément les préceptes pour bien vivre. Cet enseignement, nous n'avons pas besoin de le chercher dans les hauteurs du ciel, ni par-delà des mers éloignées. Il est, pour ainsi dire, placé près de notre oreille et de notre cœur. Voilà ce que tous doivent apprendre. Quant au reste, il vaut mieux adorer, sans le comprendre, ce qui ne peut être sondé.

« Ces controverses sur des questions insolubles sont non-seulement inutiles, mais dangereuses pour la concorde chrétienne... Quand même il serait vrai en quelque manière, comme l'a enseigné Wiclef, comme l'a soutenu Luther, que tout ce qui est fait par nous, l'est non par libre arbitre, mais par pure nécessité, quoi de moins utile que de livrer ce paradoxe au monde? D'un autre côté, lors même qu'il serait vrai en un certain sens, comme l'a écrit quelque part saint Augustin, que Dieu fait le bien et le mal en nous, qu'il récom-

pense en nous ses bonnes œuvres et qu'il punit en nous ses mauvaises œuvres, quelle porte ouverte à l'impiété du vulgaire, si ces paroles étaient abandonnées à la foule et interprétées par elle à sa façon! Lenteur d'esprit, indolence charnelle, penchant incurable au mal et à l'impiété, plus d'efforts pour se corriger, impossibilité d'aimer Dieu, telles sont les conséquences qu'elle en ferait sortir... Il est peut-être permis de traiter de telles matières dans les assemblées des doctes ou même dans les écoles théologiques; et encore faut-il y mettre de la sobriété; mais faire paraître des pièces de ce genre sur le théâtre d'une multitude confuse et ignorante, ce n'est pas seulement inutile, c'est pernicieux. »

Jusque-là Érasme n'a guère fait que préluder à la discussion. Il va maintenant aborder la matière de plus près. Luther repoussait l'autorité des docteurs et ne voulait écouter que les Écritures canoniques. Son adversaire accepte la lutte sur ce terrain. Cependant il rappelle pour mémoire la longue et illustre suite des défenseurs de la liberté morale : Origène, Basile, Chrysostome, Cyrille, Damascène, Théophylacte, Tertullien, Cyprien, Hilaire, Ambroise, Augustin, Jérôme, Thomas d'Aquin, Scot et d'autres grands dialecticiens du moyen âge. « Si mes arguments, dit-il, valent ceux de Luther, l'autorité de tant d'hommes éminents a bien aussi quelque valeur, ainsi que celle de tant d'universités, de conciles, de souverains pontifes... Les partisans du libre arbitre ont pour eux un chœur tout entier de saints. Je ne voudrais pas comparer à ces anciens docteurs certains prédicateurs du nouvel Évangile; car une telle comparaison aurait l'air d'une épigramme. Mais, dit-on, ce sont des hommes; sans doute, ce sont des hommes comparés à des hommes et non à Dieu. Aux apôtres on demandait des miracles; maintenant chacun se contente d'affirmer qu'il a l'esprit évangélique. C'étaient par des prodiges que les disciples du Christ faisaient croire aux dogmes nouveaux et aux mystères qu'ils annonçaient. Les nouveaux apôtres n'ont pu encore *guérir un*

cheval boiteux; et plût à Dieu que certains, même sans opérer des miracles, nous fissent voir la pureté et la simplicité des mœurs évangéliques qui seraient pour nous, hommes d'un esprit un peu lent, comme des miracles! »

C'était sans doute à ce passage que Mélanchthon faisait principalement allusion, quand il regrettait qu'Érasme eût semé dans son petit livre *du sel noir*. « Mais enfin, poursuivait le chef de la Renaissance, comment reconnaître celui qui a le don de l'Esprit parmi tant de gens qui prétendent l'avoir? Comment, d'un autre côté, supposer que l'esprit du Christ ait pu souffrir durant plus de treize cents ans une erreur de son Église, qui importe si fort au salut des hommes, et que parmi tant de saints personnages il n'y en ait eu aucun qui fût digne de recevoir par inspiration ce dogme que l'on regarde comme le principal de la doctrine évangélique. Mais, dit-on encore, qu'est-il besoin d'interprète là où l'Écriture est parfaitement claire? — Alors pourquoi tant d'hommes éminents ont-ils été aveugles sur un point de cette importance? Si l'Écriture n'a point d'obscurité, pourquoi, au temps des apôtres, était-il besoin de l'inspiration de l'Esprit céleste pour l'interpréter? »

Depuis le christianisme, nul n'avait encore osé supprimer totalement le libre arbitre, excepté les Manichéens et Wiclef. L'opinion de Manès était peut-être moins nuisible à la piété que celle de Wiclef; car il rapportait le bien et le mal à deux natures dans l'homme, attribuant le bien à Dieu dont nous pouvons implorer le secours. Wiclef, rapportant tout à la pure nécessité, ne laissait rien à nos prières, rien à nos efforts. Ainsi Érasme établissait d'abord qu'il avait pour sa cause l'autorité de la science, de la sainteté, du martyre, des conciles, de l'épiscopat, de la papauté. « Mais, disait-il, je ne veux pas faire comme dans les assemblées humaines, compter ou peser les suffrages. Le grand nombre n'a pas toujours raison et souvent la majorité se déclare contre la cause la meilleure. L'autorité de l'Ecriture sainte doit l'emporter sur

tous les suffrages des mortels; car en traitant la question présente je me place moins au point de vue de la philosophie qu'au point de vue de la religion. »

Il cherche donc à faire sortir la vérité de la confrontation des témoignages sacrés, comme le feu jaillit du choc des cailloux. Beaucoup de passages semblent établir clairement la liberté morale de l'homme; quelques-uns paraissent la supprimer entièrement. Or l'Écriture, œuvre de l'Esprit saint, ne peut se contredire. Comment donc expliquer et concilier cette contradiction apparente? Pour commencer, il détermine le sens du mot. « Par libre arbitre, dit-il, nous entendons ici une force de la volonté humaine par laquelle l'homme puisse s'attacher aux choses qui conduisent au salut éternel ou s'en détacher. » Puis il trace la méthode qu'il va suivre. D'abord il passera en revue les textes qui établissent le libre arbitre; ensuite il s'efforcera d'expliquer ceux qui paraissent le combattre.

On lit dans l'*Ecclésiastique*, livre admis par tous les chrétiens (1) : « Au commencement Dieu forma l'homme et le laissa dans la main de son conseil; il ajouta ses commandements et ses préceptes en lui disant : si tu veux observer mes commandements, ils te sauveront. » Adam fut donc créé libre avec la faculté de se détourner du bien vers le mal. Dans le Paradis terrestre il pouvait choisir librement entre la vie et la mort. Plus tard Dieu, parlant à Caïn, montre la récompense attachée au bien, la peine au mal, le penchant mauvais pouvant être dominé et vaincu par la volonté. Il dit à Moïse : « J'ai placé devant ta face la route de la vie et la route de la mort; choisis ce qui est bien. » Il laisse donc manifestement à l'homme la liberté du choix. Autrement ce seraient des paroles dérisoires.

Dans le *Deutéronome* la même doctrine est positivement enseignée. Les mots *proposer*, *choisir*, *détourner*, qui s'y

(1) *L'Ecclésiastique* a été rejeté par les protestants.

trouvent, impliquent la liberté; autrement ce serait dire à un homme dont les bras attachés ne pourraient s'étendre qu'à gauche : tu as à droite du vin excellent, à gauche du poison, étends la main du côté que tu voudras. Remarquons en passant qu'Érasme, tout en paraissant ne s'appuyer que sur les témoignages des Écritures, démontre le libre arbitre par les attestations mêmes de la conscience humaine; car les termes dont l'Écriture se sert, répondent à ce que chacun sent au dedans de soi.

Après le Deutéronome, il cite Isaïe où l'on trouve ces paroles : *Si vous voulez, si vous ne voulez pas... Si vous cherchez... tournez-vous vers moi et venez.* Si le libre arbitre n'existe pas, ce serait dire à un homme enchaîné : dégage-toi et viens. Ce passage de Zacharie, « tournez-vous vers moi et je me tournerai vers vous, » montre l'effort de la volonté libre et la grâce prête à le seconder. L'Écriture sainte est pleine de semblables exhortations; tout en elle respire l'effort, le travail et la conversion des pécheurs. On ne voit que promesses, menaces, reproches, instances, bénédictions, malédictions, préceptes; toutes choses qui, sans l'existence de la liberté morale, seraient vaines et n'auraient point de sens. L'Ancien Testament abonde en passages semblables. Vouloir les rassembler serait superflu.

Arrivant au Nouveau Testament, Érasme fait voir que les paroles du Christ sur Jérusalem seraient dérisoires, si le libre arbitre n'avait rien de réel. Ce n'était pas la nécessité que le Christ accusait, mais une volonté mauvaise et rebelle. On lit dans saint Mathieu : « Si tu veux entrer dans la voie de la vie, garde les commandements... Si tu veux être parfait, va et vends... » Dans saint Luc : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il fasse abnégation de lui-même. » Dans saint Jean : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom... » Et plus loin : « Est-ce que vous aussi vous voulez vous en aller?... » Parler de bonnes et de mauvaises actions, de récompenses et de châtiments, c'est

proclamer la liberté morale de l'homme. Sans elle, quel sens pourrait avoir la parabole des ouvriers de la vigne? Doit-on appeler ouvriers ceux qui n'opèrent rien?

On dit que Dieu récompense la foi de l'homme à ses promesses. Mais la foi aussi dans une certaine mesure relève du libre arbitre qui s'applique à croire ou s'en détourne. Le serviteur qui a augmenté le bien de son maître est loué. Lorsque le Christ invite les justes au partage du royaume éternel, il ne parle pas de nécessité, mais de bonnes actions : « Vous m'avez donné à manger... vous m'avez donné à boire. » D'un autre côté, il reproche aux méchants placés à gauche, non la nécessité, mais l'omission volontaire des œuvres. L'Évangile est rempli d'exhortations, de paraboles sur l'obligation de garder la parole de Dieu. Tout nous excite au zèle, à la vigilance, à l'activité, afin de ne pas périr en négligeant la grâce divine. Les menaces, les reproches ne manquent pas non plus. Il est dit : *vous les connaîtrez à leurs* fruits, c'est-à-dire à leurs œuvres. Les passages de même nature sont innombrables et présents à la pensée de tous. Érasme ne veut pas fatiguer le lecteur en les recueillant. Il passe à saint Paul, cet énergique défenseur de la grâce.

Dans l'*Épître aux Romains*, nous lisons : « Est-ce que tu méprises les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? Ignores-tu que la miséricorde de Dieu te conduit au repentir?... » Ces paroles supposent évidemment le libre arbitre. Un peu plus haut l'apôtre dit : « Car nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui font de telles choses. » Mais où serait la justice de Dieu, si l'homme n'était pas libre? Il dit encore : « Selon ta dureté et ton cœur impénitent, tu amasses sur toi la colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres. » Les termes mêmes que saint Paul emploie attestent l'action volontaire, la liberté morale, la responsabilité humaine et en même temps la justice de Dieu, incompatible avec la doctrine de la nécessité. Si

Dieu nous imputait seulement les bonnes œuvres qu'il accomplirait par nous, on devrait applaudir à sa bonté; et pourtant même alors saint Paul représente l'homme se prêtant à l'action de la grâce, *patientiam boni operis*, et cherchant la vie éternelle. Mais si Dieu infligeait le châtiment au pécheur comme faisant le mal, tandis qu'en réalité il n'accomplirait rien volontairement et ferait tout par nécessité, où serait sa justice? Si rien ne doit être attribué à notre effort, que deviennent ces comparaisons de saint Paul où il est question de ceux qui courent dans le stade, du prix de la victoire, de la couronne? La couronne n'est donnée qu'à ceux qui combattent; elle est le prix du combat pour ceux qui ont mérité cet honneur. « Combattez, dit-il, le généreux combat de la foi; saisissez la vie éternelle. » Ailleurs, il ajoute : « Celui qui lutte dans les jeux n'est point couronné, s'il n'a pas combattu convenablement. » Et un peu plus haut : « Travaillez comme un bon soldat du Christ. » Dans la même épître, parlant de lui-même, il dit : « J'ai combattu un bon combat; j'ai achevé ma course; désormais est réservée pour moi la couronne de la justice que le Seigneur, ce juge plein de justice, remettra en ce jour. »

De même saint Jacques attribue le péché, non à la nécessité, mais à la concupiscence dépravée de l'homme. *Dieu ne tente personne*, dit-il. Comment d'ailleurs rapporter à Dieu le meilleur des êtres les fruits les plus mauvais? La concupiscence n'entraîne pas la nécessité de mal faire, si l'on veut résister avec l'aide de la grâce qui nous porte secours, sans nous forcer nécessairement. C'est ce que marque saint Paul, quand il dit : « Si donc quelqu'un s'est purifié de ces souillures, il sera un vase d'honneur. » Avec ces paroles s'accordent celles de saint Jean : « Tout homme qui a cette espérance en lui se sanctifie. » On lit encore dans saint Paul : « Rejetons les œuvres de ténèbres, dépouillant le vieil homme avec ses actes... vouloir est en mon pouvoir; mais accomplir le bien, je ne sais. »

On peut citer beaucoup d'autres passages du même apôtre où le libre arbitre est reconnu implicitement, comme ceux-ci : « L'esprit des prophètes est soumis aux prophètes... Ne négligez pas la grâce qui est en vous. » Saint Pierre veut que nous unissions nos efforts à la grâce divine, pour arriver par degrés à la perfection. Mais à quoi bon accumuler les citations? Partout dans les livres divins on retrouve le même témoignage en faveur du libre arbitre. « Toute l'Écriture, dit saint Paul, inspirée par Dieu, est utile pour enseigner, accuser, reprendre, instruire. » Mais ce serait inutile, si tout s'accomplissait par une nécessité absolue et inévitable. Pourquoi tant d'éloges donnés aux saints dans l'*Ecclésiastique*, si rien n'était dû à nos efforts? L'obéissance est louée partout. A quoi bon, si nous ne sommes qu'un instrument entre les mains de Dieu; comme la hache entre les mains de l'ouvrier?

C'est là pourtant ce que veut la doctrine de Wiclef, disant qu'avant et après la grâce tout bien et tout mal, les actions moyennes elles-mêmes, tout en un mot se fait par une nécessité absolue : opinion que Luther approuve; car telles sont ses paroles extraites de ses thèses : « J'ai eu tort de dire que le libre arbitre avant la grâce n'avait qu'une réalité nominale. Je devais dire absolument : le libre arbitre dans la réalité est une pure fiction ou un mot sans réalité, parce qu'il n'est au pouvoir de personne de penser quelque chose de mal ou de bien; mais tout, comme l'article de Wiclef, condamné à Constance, l'enseigne fort bien, arrive absolument par nécessité. » Sur ce point, Mélanchthon pensait comme Luther, quoique l'on ait prétendu le contraire. « Puisque tout ce qui arrive, disait-il, arrive nécessairement d'après la prédestination divine, notre volonté n'a aucune liberté. »

II

Mais il y a dans les Ecritures quelques passages qui paraissent détruire entièrement le libre arbitre. Érasme va les examiner. Il y en a deux plus frappants que les autres et de telle nature qu'à la première apparence saint Paul, en les interprétant, semble ne rien laisser aux œuvres humaines et au libre arbitre. L'un de ces passages, tiré de l'*Exode*, est expliqué dans l'Épître aux Romains : « Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon et celui-ci ne les écouta pas... Et plus loin : Je t'ai placé pour que je montre en toi ma force et que mon nom soit célébré dans toute la terre. » Saint Paul interprète ces paroles en les rapprochant d'un autre endroit de l'*Exode :* « J'aurai pitié de celui dont j'ai pitié et j'aurai commisération de celui dont j'ai commisération. » Le second passage se trouve dans le prophète Malachie : « Jacob n'était-il pas le frère d'Ésaü, dit le Seigneur? Et pourtant j'ai aimé Jacob et j'ai pris en haine Ésaü. » Saint Paul l'explique ainsi : « Car lorsqu'ils n'étaient pas nés encore et qu'ils n'avaient rien fait de bien et de mal, pour bien établir que la prédestination selon le choix était fondée non sur les œuvres, mais sur la vocation de Dieu, il lui fut dit : l'aîné sera assujetti au plus jeune ainsi qu'il est écrit : j'ai aimé Jacob et j'ai pris en haine Ésaü.»

Comme il semble contraire à la raison que Dieu, non-seulement juste, mais bon, endurcisse au mal le cœur de l'homme, afin de faire éclater sa puissance, Origène, pour résoudre la difficulté, rapporte l'occasion de l'endurcissement à Dieu, mais la faute à Pharaon qui, à cause de sa méchanceté, est rendu plus opiniâtre par ce qui devrait l'amener au repentir. La pluie qui féconde la terre cultivée ne produit que des ronces dans un sol inculte; le même soleil fait fondre

la cire et durcir le limon; de même la bonté de Dieu qui supporte les méchants, amende les uns et rend les autres plus obstinés dans le mal. Ici l'Écriture parle d'une manière figurée. Cette figure est même usitée dans le langage vulgaire. « C'est moi qui t'ai perdu, » dit un père qui a négligé tout d'abord de punir les égarements de son fils. On la retrouve dans ce passage d'Isaïe : « Pourquoi avez-vous endurci notre cœur, pour nous empêcher de vous craindre?» Saint Jérôme l'explique à la manière d'Origène. Pharaon est coupable, parce que libre, il a fait le mal librement. Dieu tire profit de la malice de ce roi pour sa gloire et pour le salut de son peuple, afin qu'il soit manifeste que les hommes font des efforts vains quand ils résistent à la volonté de Dieu. Fénelon exprime une pensée analogue dans cette parole célèbre : l'homme s'agite; Dieu le mène.

Mais de même que Dieu tourne les efforts des méchants au bien des hommes pieux, de même les efforts des hommes pieux n'atteignent le but désiré que par le secours de la faveur gratuite de Dieu qui prévient notre volonté, l'accompagne dans son effort et la conduit au but désiré. C'est en ce sens que saint Paul dit : « C'est l'œuvre de la miséricorde de Dieu. » Cette parole, *le Seigneur endurcit*, peut être prise comme cette autre parole de saint Paul, *il les livra au sens réprouvé;* de telle sorte que le péché et le châtiment du péché soient une même œuvre; car ceux dont il est ici question, ont mérité par leurs actes précédents d'être punis. Mais là où règne la nécessité pure, il n'y a ni mérite ni démérite, ni bien ni mal. En outre il est certain que l'opération divine concourt à chacun de nos actes; car tout acte est une chose réelle et même un certain bien, si mauvais et si coupable qu'il soit; mais la malice de l'acte vient de l'homme et non de Dieu qui permet le mal et ne le fait pas.

Érasme aborde ensuite le second passage relatif à Esaü et à Jacob. D'abord il ne s'agit pas en cet endroit du salut éternel. En second lieu, Dieu n'aime pas comme l'homme. Il ne hait personne, s'il faut presser le sens de la lettre. En troisième lieu, saint Paul se propose ici, non de prouver la nécessité, mais de rabattre l'orgueil des Juifs qui voulaient s'attribuer la grâce évangélique à l'exclusion des Gentils. Enfin Dieu aime ou hait d'après de justes motifs; et la haine ou l'amour qu'il a pour ceux qui ne sont pas nés encore, ne nuit pas plus à la liberté de l'homme que son amour ou sa haine pour ceux qui existent déjà. Il hait ceux qui ne sont pas encore nés, parce qu'il sait d'avance leurs crimes futurs. Les Juifs sont rejetés, parce qu'ils ne veulent pas croire et les Gentils sont reçus, parce qu'ils croient à l'Évangile. Saint Paul le dit lui-même : ils ont été brisés à cause de leur incrédulité. Toutefois il fait espérer à ceux qui ont été retranchés d'être regreffés de nouveau, si, renonçant à leur incrédulité, ils veulent croire. Quant à ceux qui ont été greffés sur l'olivier, il leur fait craindre d'être retranchés de nouveau, s'ils se détournent de la grâce de Dieu. Réprimer l'arrogance des uns et des autres, tel est le but de l'apôtre.

Il y a dans les prophètes deux passages remarquables, l'un d'Isaïe, l'autre plus explicite de Jérémie, où Dieu est comparé au potier et l'homme à la boue qu'il façonne. Ils sont présentés plus fortement encore dans saint Paul : « Le potier n'a-t-il pas pouvoir sur la boue? Ne peut-il pas de la même matière former un vase d'honneur et un vase d'opprobre? Que si Dieu voulant montrer sa colère et manifester sa puissance a souffert dans sa longue patience les vases de colère destinés à la destruction pour montrer les richesses de sa gloire dans les vases de sa miséricorde, etc. »

Pour bien entendre la portée de ces deux passages, il faut faire attention que les deux prophètes réprimandent le peuple, murmurant contre les châtiments de Dieu, qui ont pour but de le corriger. L'homme alors doit être entre les mains de Dieu, comme la boue dans celles du potier. Mais ceci ne retranche entièrement ni la force du libre arbitre, ni notre coopération au salut éternel. En effet, Jérémie exhorte bien-

tôt le peuple à la pénitence; ce qui serait vain, si tout se faisait par nécessité. De même saint Paul veut seulement réprimer les murmures des Juifs contre Dieu; car il dit ailleurs : « Si donc quelqu'un se purifie de ces souillures, il deviendra un vase d'honneur, sanctifié et utile au Seigneur, préparé pour toute œuvre bonne. » Il ne faut pas abuser du langage figuré de l'apôtre. Le rapport exprimé par une figure n'est pas exact en tout point. Le mot *boue* ne doit pas être pris tout à fait à la lettre; autrement on arrive à des conséquences absurdes et contradictoires; c'est le potier qui est responsable; la boue est innocente; pourquoi donc est-elle punie? Il faut plutôt interpréter la figure en vue de l'enseignement que l'apôtre veut donner par elle, sans chercher une ressemblance minutieuse dans les détails. Saint Paul ne se contredit pas dans les deux passages cités. Dans le premier, il ferme la bouche à ceux qui murmurent contre Dieu; dans le second, il aiguillonne l'activité; il détourne à la fois de la sécurité et du désespoir.

Érasme rapproche de ces textes un passage analogue d'Isaïe : « La hache se glorifie-t-elle en face de celui qui coupe avec elle, ou la scie s'élèvera-t-elle contre celui qui la tire? » Ceci était dirigé contre un roi impie dont Dieu s'était servi pour châtier son peuple et qui s'enorgueillissait de son œuvre, comme si elle avait été sienne. C'était un instrument, mais vivant et raisonnable; la hache ne l'est pas. L'esclave aussi est l'instrument vivant de son maître; et pourtant on ne dit pas que l'esclave qui obéit à son maître ne fait rien. Ainsi la comparaison du prophète ne détruisait pas le libre arbitre; elle réprimait l'orgueil de ce roi impie qui rapportait ce qu'il avait accompli, non à Dieu, mais à sa propre force et à sa propre sagesse.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer un passage d'Ézéchiel cité par Origène : « Je leur ôterai leur cœur de pierre et je mettrai en eux un cœur de chair. » Le maître aussi peut dire à l'élève : « Je t'enlèverai ta langue barbare et je mettrai à

la place une élocution pure. » Le libre arbitre ne supprime pas la nécessité de la grâce pour aider à la conversion d'un pécheur endurci. De nombreux passages de l'Écriture établissent la coexistence de l'un et de l'autre. Érasme en cite plusieurs. Nous n'en reproduirons que deux empruntés à saint Paul : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement, » et dans une autre épître : « Le même Dieu qui opère tout en nous. » Ces deux passages semblent se contredire. Le seul moyen de les concilier, c'est de reconnaître la coexistence et la coopération de la grâce et de la liberté. On peut en citer beaucoup d'autres dont la contradiction apparente s'explique de même. Les partisans de la nécessité donnent une interprétation forcée des innombrables passages qui leur sont contraires. Ils substituent partout l'action de la grâce à l'action humaine. Quand l'Écriture dit : « Étends la main vers ce que tu voudras. » Il faut, suivant eux, interpréter ainsi : « La grâce étendra ta main vers ce qu'elle voudra. » Dans la comparaison du potier, comme dans celle de la hache, on s'attache à la lettre; ici on s'en écarte, selon le besoin de la cause. C'est comme si l'on disait : *Pierre écrit*, et que l'on dût entendre : *Quelqu'un écrit dans la maison de Pierre.*

Pour saper le pouvoir du libre arbitre, Luther se fondait principalement sur les passages des livres sacrés qui déclarent le penchant de l'homme au mal. Mais ce penchant ne détruit pas entièrement le libre arbitre, quoiqu'il ne puisse pas être complétement vaincu sans le secours de la grâce divine. D'ailleurs, si tout dépend de la nécessité, pourquoi Dieu donnait-il au genre humain le temps de se repentir avant le déluge? Luther considère l'homme comme s'il n'était que chair. Mais il y a de plus en lui l'âme et l'esprit; l'esprit par lequel nous tendons au bien et que Platon nommait raison ou faculté dirigeante. Peut-on dire qu'il n'y a eu aucun effort vers le bien chez les philosophes qui enseignaient qu'on devait souffrir mille fois la mort plutôt que de

faire une action honteuse, dût-elle être ignorée des hommes et pardonnée de Dieu? Saint Paul montre qu'il y a dans les bons un esprit humain différent de l'esprit divin, quand il dit : « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes les fils de Dieu. » Si l'on veut prétendre que ce qu'il y a de plus noble dans l'homme n'est que chair, c'est-à-dire affection ou penchant impie, il faut le faire voir par les témoignages de l'Écriture. Or l'Écriture dit : « Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit. Saint Jean enseigne que ceux qui *croient à l'Évangile naissent de Dieu, sont fils de Dieu et même dieux*. Il faut donc admettre au moins que l'homme, né de nouveau par la foi, n'est pas seulement chair, puisqu'il est une *créature nouvelle dans le Christ*, selon la parole de saint Paul.

Érasme va plus loin; conformément à la doctrine des anciens, il reconnaît que certaines semences de bien sont déposées dans nos âmes, mais qu'il s'y est ajouté des tendances plus grossières qui nous sollicitent au mal. Le pouvoir qu'a la volonté de se tourner vers l'un ou vers l'autre constitue le libre arbitre. Quoique peut-être notre nature soit plus portée au mal qu'au bien à cause du penchant au péché qui a été laissé en nous, cependant nul n'est entraîné au mal que de son consentement. Luther citait un passage de Jérémie : « Je sais, Seigneur, que l'homme n'est pas le maître de sa volonté et qu'il ne dépend pas de lui de marcher et de diriger ses pas. » — « Ce passage, dit Érasme, prouve seulement la nécessité de la grâce pour bien régler sa marche; mais nous demandons du secours, sans renoncer à notre propre effort. Il établit le libre arbitre, bien loin de le détruire. » Luther empruntait encore au même chapitre ces paroles : « Le Seigneur a tout fait pour lui-même, même l'impie pour le jour mauvais. » Érasme répond : Dieu n'a formé aucun être mauvais en lui-même, et de plus il fait tourner le mal à notre bien et à sa gloire. Lucifer est devenu méchant par sa faute. Dieu se sert de sa méchanceté pour exercer les bons et punir les

méchants. Luther s'appuyait encore d'un passage du livre des *Proverbes* : « Comme les divisions des eaux, ainsi le cœur du roi est dans la main du Seigneur ; il l'inclinera du côté où il voudra. » Mais celui qui incline ne force pas nécessairement; et d'ailleurs nul ne nie que Dieu puisse faire violence à la pensée humaine.

Enfin Luther apportait comme une preuve invincible en faveur de sa doctrine ce passage de saint Jean : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Mais ne rien faire peut être pris pour *ne pas atteindre le but désiré;* et alors le libre arbitre n'est pas anéanti. Si au contraire on devait prendre ce *rien* à la lettre, il s'ensuivrait qu'on ne peut pécher sans le Christ, ou que le péché n'est rien. Ce que dit saint Jean-Baptiste, « l'homme n'a rien pu recevoir qui ne lui ait été donné d'en haut, » ne détruit pas davantage le libre arbitre et son effort propre; mais ce qui est fait par nous étant très peu de chose, on rapporte tout à Dieu, comme le pilote lui attribue le salut de son navire, le laboureur sa riche récolte, le père ses beaux enfants, le malade sa guérison, le général sa victoire. Rien ne vient sans la pluie céleste; mais la bonne terre rapporte; la mauvaise est stérile.

Il faut entendre de même cet endroit de saint Mathieu : « Ce n'est plus vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle en vous. » Autrement les prédicateurs auraient tort de se préparer avec soin à prêcher. Cette inspiration accordée aux apôtres était une faveur spéciale à laquelle leur volonté consentait et concourait. Il y a dans saint Jean un passage qui peut paraître plus embarrassant : « Nul ne peut venir à moi, si mon père ne l'a pas attiré à lui. » Mais le mot *attirer* n'entraîne pas la nécessité. Dieu nous attire doucement et fait ce que nous voulons, ce que nous pouvons ne pas vouloir. Il nous touche par la grâce et nous cédons à son attrait volontairement.

On lit encore dans saint Paul : « Ce n'est pas que nous soyons capables de penser quelque chose de nous-mêmes *et*

en vertu de notre faculté propre; mais toute notre capacité vient de Dieu. » Ici il y a deux manières de sauver le libre arbitre. Certains pères de l'Église distinguent trois degrés dans l'acte humain : penser, vouloir, accomplir. Ils ne donnent place au libre arbitre que dans le second où la grâce et la volonté humaine concourent de telle façon que la grâce soit la cause principale. Le pouvoir même de consentir et de coopérer à la grâce divine étant un don de Dieu, l'homme ne peut rien s'attribuer dans l'œuvre bonne. En second lieu, le *de nous-mêmes* de saint Paul, marquant l'origine et la source, n'embarrasserait pas même celui qui croirait que l'homme par les forces de la nature veut efficacement le bien; car ces forces ne viennent pas de lui, tout bien partant de Dieu comme de sa source. Lorsque saint Paul écrit : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » et ailleurs : « Qui accomplit tout selon le conseil de sa volonté, » ce sont des leçons d'humilité qu'il donne à l'homme. Il nous enseigne que nous devons tout rapporter à la grâce divine qui nous a appelés, lorsque nous nous détournions d'elle, qui nous a purifiés par la foi et qui a donné à notre volonté le pouvoir même de coopérer avec elle.

Dans l'épître aux habitants de Philippes, l'apôtre dit : « Car Dieu opère en nous le vouloir et le faire selon la bonne volonté. » Mais d'après saint Ambroise, ces mots *selon la bonne volonté* se rapportant à l'homme montrent la volonté qui agit avec la grâce agissante. Tous les passages analogues s'interprètent de même. Ils attribuent à Dieu la part principale; car Dieu ne veut pas que l'homme s'attribue quelque chose, lors même qu'il pourrait le faire avec quelque raison. Avant tout il doit éviter l'orgueil et dire : Je suis un serviteur inutile. Mais Dieu relève ceux qui s'humilient en leur disant : « Courage, serviteur honnête et fidèle..., je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis... Venez à moi les bénis de mon père. » Il raconte les bonnes œuvres qu'ils ne savent pas eux-mêmes avoir faites.

Quand nous lisons dans saint Mathieu : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? et pourtant aucun d'eux ne tombe sur la terre sans la volonté de votre père, » il faut comprendre, non pas que tout est soumis à une nécessité fatale, mais que rien n'arrive sans la permission de Dieu et en dehors des conseils de sa providence, que ses disciples sont l'objet de sa sollicitude et qu'ils ne doivent rien craindre. Tantôt le Seigneur veut nous donner confiance en lui, nous ôter la crainte des hommes; tantôt il veut nous détourner de l'arrogance. Dans la parabole de l'Enfant prodigue, le double rôle de la grâce et du libre arbitre se trouve parfaitement marqué. Il l'est aussi dans la parabole de la Veuve. La grâce est à notre nature ce que l'architecte est à l'ouvrier. L'ouvrage est rapporté à l'architecte, quoique l'ouvrier ne soit pas demeuré sans rien faire. Si la grâce nous aide, nous dirige, elle ne fait pas tout. « L'*Esprit*, dit saint Paul, aide notre faiblesse. » Partout dans l'Écriture on trouve ces mots : aide, assistance, secours, appui. Or ces mots supposent dans l'homme l'action, la liberté. Ainsi tous les passages qui parlent de *secours* établissent le libre arbitre, et ils sont innombrables. A ceux qui disent : l'homme ne peut rien sans le secours de la grâce divine; donc aucune œuvre de l'homme n'est bonne; on a droit de répondre : l'homme peut tout avec la grâce de Dieu; donc toutes les œuvres de l'homme peuvent être bonnes.

Ce qui a fait naître des opinions diverses, c'est que ceux qui ont expliqué l'Écriture se sont proposé un but particulier et différent auquel ils ont subordonné leur interprétation. Les uns, pour nous réveiller de notre indolence et nous préserver du désespoir, ont trop accordé au libre arbitre; d'autres, pour réprimer l'orgueil humain et la confiance excessive dans les œuvres et les mérites, l'ont déclaré impuissant pour le bien ou même ont soumis l'homme à une nécessité absolue. Ils veulent que nous mettions toute notre confiance et tout notre espoir dans les promesses de Dieu et que, reconnaissant com-

bien par nous-mêmes nous sommes misérables, nous aimions et admirions son immense miséricorde qui nous prodigue gratuitement tant de biens; que nous nous soumettions entièrement à sa volonté, soit que sa providence veuille nous perdre ou nous sauver; que, bien loin de nous arroger quelque mérite de nos bonnes actions, nous en rapportions toute la gloire à la grâce divine, pensant que l'homme n'est rien autre chose que l'instrument vivant de l'esprit de Dieu qui l'a purifié et consacré lui-même par sa bonté toute gratuite, qui le dirige et le gouverne selon son impénétrable sagesse. Il n'y a rien là que nous puissions attribuer à nos forces; cependant nous devons, avec une confiance assurée, espérer de lui le prix de la vie éternelle, non que nous l'ayons méritée par nos bonnes actions; mais il a plu à sa bonté de le promettre à ceux qui ont foi en lui. Le rôle de l'homme, c'est de le prier sans cesse, pour qu'il nous accorde et augmente en nous son esprit, de lui rendre grâces du bien qui a pu être accompli par notre moyen, d'adorer en tout sa puissance, d'admirer sa sagesse, d'aimer sa bonté.

Cette doctrine, Érasme la croit digne d'approbation, conforme aux Écritures, en rapport avec les principes de ceux qui, une fois morts au monde, ensevelis avec le Christ par le baptême, doivent vivre en mortifiant la chair et être conduits par son esprit, étant devenus par la foi les membres de son corps; il y applaudit de bon cœur, jusqu'aux exagérations exclusivement. Mais quand on prétend qu'il n'y a pas de mérites humains, à tel point que toutes les œuvres même des hommes pieux sont des péchés, que notre volonté n'agit pas plus que l'argile dans la main du potier, que tout ce que nous faisons ou voulons doit être attribué à la nécessité pure, il se sent arrêté par des difficultés nombreuses et insolubles.

D'abord si les actions des hommes les plus pieux sont des péchés tels que, sans le secours de la miséricorde divine, ils doivent faire descendre en enfer celui que le Christ a voulu sauver par sa mort, pourquoi l'Écriture nous représente-

t-elle les saints de la Loi comme pleins de bonnes œuvres, comme ayant pratiqué la justice? Comment est-il question de récompense là où il n'y a aucun mérite? Pourquoi louer l'obéissance aux ordres de Dieu et condamner la désobéissance à ces mêmes ordres? Pourquoi tant de fois est-il question du jugement, si les mérites ne sont nullement pesés? Que signifie un jugement pour ceux qui n'ont rien fait avec liberté? A quoi bon tant de préceptes, de reproches, de menaces, d'exhortations? A quoi bon la prière, la veille, la lutte, si nous sommes sous la loi d'une nécessité absolue? Le martyr qui souffre mille tortures n'a aucun mérite; il pèche même en exposant son corps aux supplices, dans l'espoir de la vie éternelle. Tel est le paradoxe que l'on ne craint pas de soutenir. Pour se tirer d'embarras, on dit que nous devons adorer ce que nous ne pouvons comprendre. Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il veut ne peut être que très bon, parce que lui-même est très bon par nature.

« Que Dieu, répond Érasme, couronne en nous ses dons, qu'il impute à ses fidèles par une bonté gratuite ce qu'il a opéré en eux, sa bonté peut nous aider, jusqu'à un certain point, à le concevoir; mais comment sa justice pourrait-elle punir de supplices éternels ceux qui n'ont pas eu de liberté morale? Si un roi accordait une récompense magnifique à un officier n'ayant pris part à aucun fait de guerre, sans priver de leur salaire accoutumé ceux qui auraient bravement rempli leur devoir, ces derniers après tout ne pourraient pas se récrier contre l'injustice. Mais un souverain serait-il juste, s'il récompensait un chef auquel il aurait procuré tous les moyens de vaincre, tandis qu'il punirait un officier malheureux qu'il aurait laissé dépourvu des ressources nécessaires? Celui-ci pourrait dire : Pourquoi punis-tu ce qui est l'effet de ta faute? Le maître qui affranchirait un esclave n'ayant rien fait pour mériter cette faveur et qui frapperait de verges un autre esclave pour un défaut corporel et indépendant de sa volonté, passerait à bon droit pour injuste et cruel, surtout

s'il avait le pouvoir de corriger ce défaut physique, ou s'il en était même l'auteur; et s'il commandait à un serviteur enchaîné des mouvements qui lui seraient impossibles, ne serait-ce pas une sanglante dérision? Si l'on se contentait d'exalter outre mesure la foi et la charité, on pourrait le supporter; car nos crimes viennent de la froideur de notre foi endormie, superficielle et purement verbale; mais en exaltant la foi, il ne faut pas anéantir le libre arbitre, sans lequel on ne peut expliquer la justice et la miséricorde de Dieu. »

Ce sujet a fort embarrassé les anciens. Certains d'entre eux imaginèrent deux dieux, le dieu de l'Ancien Testament qui était juste, sans être bon, et le dieu du Nouveau Testament qui était bon, sans être juste. Cette erreur a été suffisamment bafouée par Tertullien. Manès rêva deux natures dans l'homme, l'une qui ne pouvait ne pas faire le mal, l'autre qui ne pouvait ne pas faire le bien. Pélage, craignant pour la justice de Dieu, donna trop au libre arbitre. De lui se rapprochent un peu ceux qui veulent que l'homme, en vertu de ses forces naturelles, puisse mériter par des œuvres moralement bonnes la grâce suprême qui justifie. Ceux-ci paraissent avoir voulu encourager les efforts de l'homme en lui montrant l'espoir de parvenir au salut. Ils peuvent citer à l'appui de leur opinion l'exemple du centurion Corneille, de l'Eunuque, de saint Augustin qui, cherchant le Christ avec zèle dans les épîtres de saint Paul, mérita de l'y trouver. Il est possible cependant de satisfaire ceux qui ne souffrent pas que l'homme puisse quelque chose par lui-même, en disant que tout l'ouvrage n'en est pas moins dû à Dieu sans lequel nous ne pouvons rien, que l'influence du libre arbitre est très petite, que ce pouvoir d'appliquer notre esprit aux choses du salut ou de coopérer à la grâce est lui-même un don de Dieu.

Saint Augustin devint moins favorable au libre arbitre dans sa lutte contre Pélage. De son côté Luther, qui auparavant donnait quelque chose à la liberté humaine, en est venu

dans la chaleur de la controverse à l'anéantir complétement. C'est comme Lycurgue qui fit couper les vignes en haine de l'ivresse. On peut cependant reconnaître l'existence du libre arbitre, tout en évitant la confiance trop grande en nos mérites et les autres inconvénients que Luther redoute.

Selon Érasme, l'opinion qui peut tout concilier est celle qui attribue entièrement à la grâce de Dieu l'attrait qui d'abord excite l'âme. Seulement dans la course, elle donne quelque chose à la volonté de l'homme qui ne s'est pas soustraite à la grâce de Dieu. Comme en toutes choses, il y a ici le commencement, le progrès et le résultat final ou consommation. On attribue les deux extrêmes à la grâce. On prétend seulement que la volonté et la grâce concourent dans la deuxième période. Mais la cause principale est encore la grâce, et la cause secondaire est la volonté qui ne peut rien sans la grâce, celle-ci se suffisant à elle-même.

Érasme ajoute des exemples et des comparaisons pour mieux faire comprendre sa pensée. L'œil de l'homme même sain ne voit rien dans les ténèbres; l'œil malade ne voit rien même à la lumière. Avant le péché, l'œil était sain; il est vicié par le péché. Que peut s'attribuer celui qui voit? Il peut néanmoins s'imputer quelque chose, s'il ferme volontairement les yeux, ou s'il les détourne. C'est l'image de la grâce et du libre arbitre. On la retrouve dans cette autre comparaison : à un enfant qui ne peut encore marcher, on montre un fruit; le père le relève dans sa chute, le soutient dans ses efforts pour marcher et lui fait attendre le fruit qu'il lui met enfin dans la main comme le prix de sa course. Que peut revendiquer l'enfant? Cependant il a fait quelque chose; mais il n'a pas à se glorifier de ses forces; car il est redevable de tout à son père.

Érasme veut bien que l'on fasse la part de la liberté humaine dans l'œuvre du salut un peu plus petite que celle de l'enfant; mais quelques-uns trouvent que c'est trop encore. Selon eux, la grâce agit seule en nous et notre esprit

est toujours l'instrument passif de l'esprit divin. Elle opère moins en nous par le libre arbitre que dans le libre arbitre, comme le potier opère dans l'argile et non par l'argile. On parlerait d'une manière plus digne d'être approuvée, si l'on disait que la volonté, mue par la grâce, agit à son tour. Ainsi le corps humain a dans l'âme le principe de son mouvement et ne peut se mouvoir sans elle. Toutefois, non-seulement il se meut lui-même, mais il meut aussi d'autres corps et, devenant le compagnon des travaux de l'homme, il participe à sa gloire.

Avec la doctrine de la nécessité absolue, Dieu est l'auteur du mal comme du bien. Il est injuste; il est cruel. Il n'y a plus de responsabilité humaine. On répond, il est vrai, que Dieu, du moment qu'il existe, ne peut faire que ce qui est très bon et très beau, si l'on considère la convenance de l'ensemble. Même ce qui est mal en soi est bon à ce point de vue et relève sa gloire. La créature ne doit pas juger le Créateur, mais se soumettre entièrement à lui; et s'il lui plaît de condamner celui-ci ou celui-là, elle n'a aucune raison de murmurer. Qui pourrait supporter l'homme disant à Dieu : Pourquoi ne m'as-tu pas fait ange? C'est comme si la grenouille se plaignait de ne pas être un paon. Dieu peut répondre simplement : « Ainsi j'ai voulu; cela convenait à la beauté de l'ensemble. Je ne t'ai pas fait injustice pas plus qu'aux mouches et aux autres insectes dont chacun présente en soi une merveille. L'araignée est plus merveilleuse que l'éléphant. C'est assez d'être parfait en son genre. Tout a son utilité, même le venin de la vipère, comme remède et aussi pour se défendre, elle et ses petits. »

« Mais, dit Érasme, il ne s'agit pas ici des êtres privés de raison. La discussion roule sur l'homme, créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, pour qui toutes choses ont été faites. Comment expliquer dans le genre humain ces différences prodigieuses du physique et du moral, ces monstruosités de toute sorte, par rapport à la justice et à la miséricorde de Dieu ? C'est peut-être le cas de s'écrier avec saint Paul : « O profondeur! » On voit qu'Érasme touche ici à la question du mal physique ; il en indique la gravité en passant, mais sans chercher à la résoudre. Puis il continue : « Ce qui est un problème plus difficile encore, c'est d'expliquer pourquoi Dieu couronne les uns et punit les autres d'éternels supplices, si l'on admet la doctrine de la nécessité absolue. Pour défendre le paradoxe, on a recours à d'autres paradoxes. On exagère immensément le péché originel. « Ce péché, dit-on, a tellement corrompu les plus nobles facultés de la nature humaine qu'elle ne peut par elle-même qu'ignorer et haïr Dieu ; le penchant au mal, dérivant de la faute de nos premiers parents, est invincible ; l'homme même justifié par la foi ne peut accomplir aucun précepte divin et tant de commandements n'ont d'autre but que d'étendre la grâce de Dieu qui donne le salut sans égard aux mérites. » Ainsi tantôt on étend, tantôt on restreint la miséricorde divine, comme celui qui donnerait un dîner frugal pour faire mieux briller la somptuosité du souper, ou comme les peintres se servent des ombres pour faire mieux ressortir les effets de la lumière.

« Mais, dire que l'homme justifié par la grâce n'est encore que pécher, n'est-ce pas accuser en elle une étrange parcimonie? En outre Dieu, chargeant l'homme de tant de préceptes qui ne servent qu'à lui faire haïr davantage son Créateur et qu'à rendre sa condamnation plus rigoureuse, ne devient-il pas plus impitoyable que ce tyran de Sicile qui faisait des lois pour avoir occasion d'en punir la violation, avec cette différence que l'on pouvait, si l'on voulait, observer les lois du tyran, tandis que l'observation des commandements divins est impossible ?...

« Luther se plaît à ce genre d'exagérations, en vue de repousser d'autres excès. A l'exagération de ceux qui vendaient avec les indulgences les mérites des saints, il a répondu par une autre exagération en soutenant qu'il n'y a pas de mérites des saints et que tous les actes humains, même ceux des

hommes pieux, sont des péchés devant causer la damnation éternelle, si la foi et la miséricorde de Dieu n'étaient venues en aide. C'est par une exagération semblable qu'il appelle la confession une invention de Satan, qu'il nie le purgatoire et la nécessité d'une satisfaction, qu'il soutient enfin que toutes les constitutions des papes, des conciles, des évêques, sont hérétiques et antichrétiennes. On dit vulgairement que pour redresser un bâton il faut le fléchir en sens contraire. Ainsi a fait Luther, non-seulement pour corriger les mœurs, mais pour réformer les dogmes; et pourtant dans la discussion, quand on veut établir des principes, il est bon de s'abstenir de ces paradoxes... Luther a commencé par mutiler le libre arbitre en lui coupant seulement le bras droit; bientôt après il l'a immolé et anéanti...

« Quand un membre a éprouvé une luxation, on doit le remettre à sa place et non produire une luxation en sens contraire. Il faut donc s'attacher à la modération. Ainsi on reconnaîtra quelque œuvre bonne, mais imparfaite; et l'homme n'en pourra tirer aucune arrogance. Il y aura quelque mérite; mais la principale part doit en revenir à Dieu. L'homme est assez misérable pour déposer l'orgueil, sans qu'on ait besoin de prétendre que, même justifié, il n'est que péché. »

Mais voici que deux objections se présentent. Ne peut-on pas dire que la nécessité se trouve à un double titre dans les événements, puisque la prescience de Dieu est infaillible et sa volonté au-dessus de tout obstacle? « Toute nécessité, répond Érasme, ne supprime pas la volonté libre. Dieu savait d'avance que Judas trahirait son maître, et il voulait en quelque façon ce qu'il savait par prescience. Il devait donc arriver nécessairement que Judas trahît le Seigneur, et pourtant il pouvait s'abstenir de son dessein impie... La prescience n'est pas cause de ce qui arrive; mais ce qui arrive est plutôt la cause de la prescience. Il en est ainsi de l'éclipse prédite par les astronomes. » Érasme ne va pas plus loin. Il ne recherche pas comment la prescience des actes libres est possible; c'est

pourtant le point le plus délicat, pour ne pas dire le nœud insoluble de la question. D'après lui, nul n'a mieux expliqué la difficulté de la prescience que Laurent Valla.

Au sujet de la volonté et de la Providence divine, l'objection lui paraît plus difficile à résoudre; car Dieu veut ce qu'il connaît par prescience. Il faut en effet qu'il le veuille en quelque façon, puisque, pouvant l'empêcher, il ne le fait pas; et saint Paul dit : « Qui résiste à sa volonté? » Ainsi la volonté de Dieu, cause principale de tout ce qui se fait, semble détruire notre libre arbitre. Saint Paul ne lève pas la difficulté; mais il réprimande celui qui discute et murmure avec impiété : « O homme, qui es-tu, toi qui réponds à Dieu? » C'est comme si un maître disait à un esclave raisonneur : que t'importe de savoir pourquoi je donne cet ordre? fais ce que je commande. Il répondrait autrement au serviteur sage et bienveillant qui voudrait apprendre modestement de son maître la raison d'un ordre nuisible en apparence. Dieu a voulu la mort misérable de Pharaon; mais celui-ci n'a pas été forcé par la volonté de Dieu à persévérer dans son impiété. C'est comme si un maître, connaissant le mauvais naturel d'un esclave, lui confiait une charge où il trouverait occasion de mal faire, afin que découvert il servît par son châtiment d'exemple aux autres. Il sait d'avance que cet homme se mettra en faute, qu'il suivra son mauvais naturel; il veut donc sa mort et même en quelque sorte sa faute; et pourtant ceci n'excuse pas l'esclave qui a failli par sa propre méchanceté; car déjà auparavant il a mérité que sa méchanceté révélée à tous fût punie.

Au reste, il n'est pas exact de dire que Dieu fait tourner toujours les desseins des hommes autrement qu'ils ont voulu. Ceci a lieu plus souvent pour les mauvais desseins que pour les bons. Le centurion Corneille obtint ce qu'il désirait, et saint Paul, la couronne qu'il recherchait. Érasme ne veut pas examiner si Dieu, incontestablement cause première et suprême de tout ce qui se fait, accomplit certaines choses au

moyen des causes secondes, de telle façon que son action n'intervienne point, ou s'il accomplit tout de telle manière que les causes secondes coopèrent avec la cause principale, sans toutefois être soumises à la nécessité. Mais on ne peut douter en tout cas que Dieu, s'il veut, ne puisse changer en sens contraire l'effet naturel de toutes les causes secondes, faire par exemple que le feu rafraîchisse et rende humide, que l'eau durcisse et dessèche, et ainsi du reste. C'est ce que l'on appelle un miracle. C'est ce qui arriva pour Daniel dans la fournaise, pour Balaam voulant maudire et ne le pouvant pas. Dieu peut donc amortir les forces de la volonté et la contraindre de servir ses desseins. Mais même dans ces faits exceptionnels dont nous venons de parler, il veut d'après des motifs justes, quoique souvent ignorés de nous. Nul ne peut résister à une telle volonté ; mais on ne résiste que trop souvent à la volonté ordonnée de Dieu, à la volonté de commandement.

Arrivé au terme de son petit livre, Érasme conclut en ces termes : « Si donc la matière est telle qu'il n'est pas bon pour la piété de trop l'approfondir, surtout auprès des simples, si notre opinion s'appuie sur des témoignages de l'Écriture plus nombreux et plus évidents que l'opinion contraire, s'il est reconnu que l'Écriture sacrée est fort souvent obscurcie par les figures, ou en désaccord avec elle-même au premier aspect, si pour cette raison nous devons nous éloigner quelquefois des termes et de la lettre, modérer la pensée par l'interprétation, si enfin on considère les conséquences fâcheuses, pour ne pas dire absurdes, de la suppression du libre arbitre, si notre opinion laisse évidemment subsister ce que Luther a exposé pieusement et chrétiennement sur la suprême charité en Dieu, sur la défiance de nos mérites, de nos œuvres et de nos forces, sur la confiance qui doit être mise entièrement en Jésus-Christ et en ses promesses, je prie le lecteur de voir s'il est légitime de condamner la pensée de tant de docteurs de l'Église, approuvée par

tant de siècles et de nations, pour recevoir certains paradoxes qui maintenant portent le trouble dans le monde chrétien. S'ils sont vrais, j'avoue avec ingénuité ma lenteur d'esprit qui ne les comprend pas. Je ne résiste pas sciemment à la vérité, et j'applaudis de cœur à la liberté vraiment évangélique, comme je déteste tout ce qui est contraire à l'Évangile.

« Je ne remplis pas ici le rôle de juge, comme je l'ai dit ; mais je discute ; et pourtant je puis assurer que j'ai apporté dans la discussion l'impartialité religieuse que jadis on exigeait avec serment des juges dans les causes capitales. Quoique vieux, je ne rougirai ni ne ferai difficulté de m'instruire auprès d'un jeune homme, si, avec une douceur évangélique, il m'enseigne une doctrine plus évidente. Ici on me dira, je le sais : « Qu'Érasme *apprenne le Christ* et laisse de côté la sagesse humaine. Nul ne comprend ces choses, s'il n'a l'esprit de Dieu. » Certes, si je ne comprends pas encore ce qu'est le Christ, je me suis jusqu'ici égaré bien loin du but ; et pourtant j'apprendrai volontiers quel esprit a possédé depuis treize cents ans tant de docteurs et de peuples chrétiens qui n'ont pas compris cela. J'ai conféré : que d'autres jugent. »

C'est en se plaçant sur le terrain du christianisme qu'Érasme a défendu la cause du libre arbitre. Concilier l'action divine, c'est-à-dire la grâce et l'action humaine, c'est-à-dire la liberté, tel est le but qu'il a voulu atteindre. Il a fait voir que d'innombrables passages des Écritures attestent ou supposent le libre arbitre, que des passages aussi nombreux et non moins péremptoires témoignent en faveur de la grâce, qu'aucun de ces passages sainement entendu ne détruit la liberté morale de l'homme, que la justice et la miséricorde divine sont incompatibles avec le système de la nécessité qui fait de Dieu un juge injuste et un tyran cruel, que la doctrine de Luther, en supprimant toute spontanéité dans l'homme, compromet la réalité même de la personne humaine, que

la question du mal physique et du mal moral, mystérieuse et peut-être impénétrable pour ceux qui admettent le libre arbitre, conduit à des conséquences absurdes ceux qui le nient et renverse la notion vraie de la divinité.

Maintenant si nous dégageons son argumentation de ce qu'elle emprunte aux Écritures et à la théologie chrétienne, pour ne voir que ce qui appartient proprement à la démonstration rationnelle et philosophique de la liberté morale, que trouvons-nous? D'abord ces innombrables passages de l'Écriture qui témoignent en faveur du libre arbitre sont l'écho de la conscience qui sent en elle la liberté toujours présente, toujours agissante.

Ils contiennent l'affirmation sourde et latente, pour ainsi dire, d'une vérité de sens intime que le raisonnement fait ressortir et que la conscience reconnaît. Ils nous conduisent donc naturellement à la source d'où dérive toute démonstration de la liberté humaine. L'existence du libre arbitre est une vérité de fait, une vérité immédiate. L'homme est libre, parce qu'il se sent libre dans la détermination de la volonté et dans l'effort qui la suit. Telle est la base sur laquelle repose la croyance au libre arbitre; aussi est-elle inébranlable. Un faux rationalisme essaie vainement de la saper en interprétant à sa manière des textes sacrés, en exagérant la doctrine de la grâce, en étalant à plaisir les mystères de la prescience et de la providence divine; la conscience proteste contre le paradoxe. Le langage comme la conduite le dément en toute occasion; et il est impossible même au fataliste le plus déterminé d'étouffer cette protestation invincible du sens intime déclarant sans cesse que non-seulement l'homme existe comme réalité individuelle, mais qu'il est libre comme personne morale.

De plus, Érasme fait voir nettement qu'une foule de notions, patrimoine du sens commun, telles que les notions de travail, d'action, d'effort, de commandement, de précepte, d'exhortation, de menace, de conseil, de prière, supposent

nécessairement le libre arbitre; puis, partant de l'idée de Dieu conçu comme juge, comme très juste et très bon, il en fait sortir la démonstration de la liberté morale dans l'homme. Aux preuves *à posteriori*, soit immédiates, c'est-à-dire puisées dans la conscience, soit médiates, c'est-à-dire tirées par le raisonnement des notions du sens commun, il joint les preuves *à priori* déduites de la nature morale de Dieu.

Il y a donc dans le petit *Traité du libre arbitre* une démonstration solide qui se dégage aisément des questions spéciales soulevées par les dogmes chrétiens. On y trouve ce bon sens, cette judicieuse mesure, ce sentiment de la réalité qui, sous une teinte de scepticisme, n'abandonne jamais Érasme. Même aujourd'hui, même après les recherches de la philosophie moderne, son petit livre peut être lu avec fruit par tous ceux qui veulent vérifier et approfondir la notion du libre arbitre ou concilier cette notion avec la doctrine chrétienne de la grâce. Remarquons encore que dans cet écrit Érasme, contrairement à la tendance qui le faisait pencher un peu vers le sentiment de Pélage, se prononce en faveur de l'opinion la plus favorable à la grâce, tout en conservant une petite place au libre arbitre. Il espérait par là trouver plus facilement accès auprès de Luther et de ses partisans.

III

Le *Traité du libre arbitre* fut approuvé des catholiques, même des catholiques ardents. Ils reprochèrent seulement à l'auteur d'avoir trop ménagé son adversaire. Le prince de Carpi, quoique mal disposé pour Érasme, s'exprimait ainsi : « Vous venez de nous faire voir par votre *Traité du libre arbitre* ce que vous pouvez faire. Non-seulement vous réfutez Luther, mais vous le confondez, vous le détruisez. Bon Dieu!

quelle abondance d'arguments! quelle force! quelle multitude de témoignages tirés de l'Écriture! Avec quel esprit et quel art vous avez renfermé un très grand nombre de choses en peu de mots! Avec quelle clarté vous avez expliqué les matières les plus difficiles! Ce que l'on peut seulement vous reprocher, c'est d'avoir traité avec trop de douceur un furieux et un hérétique obstiné. Il semble que vous le flattiez. On ne peut approuver ni le commencement ni la fin de votre livre. »

Ces ménagements que lui reprochaient les catholiques ardents, ne pouvaient le garantir contre la colère des luthériens. « Je n'ignore pas, écrivait-il, quels frelons je vais irriter contre moi. Mais m'apercevant que la plupart prenaient ma modération pour de la connivence, voyant aussi apparaître une nouvelle génération d'hommes, intraitable, insupportable à Luther lui-même qu'elle méprise, tout comme les évêques et les princes, je descends dans la lice à l'âge où Laberius parut sur la scène. » Les nouveaux évangéliques se vengeaient de ce qu'ils appelaient sa désertion par des libelles et des peintures diffamatoires. Luther lui-même dans ses lettres ne l'épargnait pas, le déclarant digne de pitié, étranger à l'intelligence du Christ, novice dans la science de l'esprit, cloué encore à la lettre. Érasme, de son côté, poursuivait de sa moquerie leurs emportements licencieux. Parlant de la guerre faite aux images, il ajoutait : « Plût à Dieu qu'on bannît des âmes les idoles que je vois plus montrueuses chez ceux qui prennent orgueilleusement le titre d'évangéliques! Autrefois, par amour de l'Évangile, ceux qui avaient des épouses les quittaient. Maintenant l'Évangile fleurit, si quelques hommes épousent des femmes bien dotées. Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je désapprouve absolument le mariage des prêtres, s'il est contracté par nécessité et avec l'autorisation des supérieurs, sans révolte, avec un cœur pur. A présent je crois que beaucoup se marient uniquement parce que c'est défendu par les lois des chefs. Si un moine déposait avec

son froc toute sa méchanceté, je n'empêcherais personne de le rejeter. Maintenant on en voit partout qui le rejettent sans raison et sans permission des supérieurs. De mauvais moines qu'ils étaient, ils deviennent laïques pires encore. Le changement d'habit n'a pour eux d'autre effet que de leur permettre de faire avec impunité tout ce qui leur plaît. Il en est, je l'avoue, dont le naturel est étouffé par le froc. Il en est d'autres dont la nature est telle qu'il faudrait les retenir par dix frocs plutôt que de les livrer à leur propre volonté. Assurément le froc en nourrissait beaucoup qui, sous l'inspiration de la pauvreté, courent risque de prendre où il ne faut pas. Mais que dire de ceux qui, dans un âge mûr, malgré le conseil de leurs amis, sciemment, volontairement, de propos délibéré, se sont voués au froc? Ceux-là du moins ont à rougir de leur inconstance; et pourtant ils proclament beau ce qu'ils ont fait et engagent les autres à suivre leur exemple. »

Mais c'était surtout dans une lettre confidentielle à Mélanchthon qu'Érasme mettait à nu toutes les plaies morales de la Réforme (1). Mélanchthon ayant répondu qu'il était injuste d'imputer à la doctrine ce qui était la faute des disciples, Érasme insista sur la légitimité de ses plaintes. « La téméraire audace de ces hommes, disait-il, perd tout à la fois les bonnes études et la cause de la doctrine évangélique. Je ne doute pas que Luther ne soit indigné contre de tels monstres. Au reste, ils dédaignent fièrement son autorité toutes les fois que cela leur convient, et je ne sais comment dans les deux partis le même fait s'est présenté. Nul n'a plus nui à la cause papale que ceux qui luttaient avec le plus de force pour le pape; nul n'a fait plus de mal à Luther que ceux qui veulent avec ardeur paraître luthériens...

« Quant à l'esprit qui l'inspire, ce n'est pas à moi de le juger. Beaucoup de points me blessent dans sa doctrine. Ce qui me déplaît surtout, c'est sa véhémence pour défendre toutes

(1) *V.* plus haut et 1er vol., p. 417 et suiv.

ses opinions. Dans sa fougue, il ne s'arrête pas avant d'avoir abouti à une révoltante exagération, et si on l'avertit, il renchérit encore. Car pour cette arrogance qui lui est propre, peut-être est-il permis de l'interpréter comme la confiance d'une bonne conscience... Les dogmes enseignés par lui fussent-ils vrais, en considération des méchants toujours prêts à saisir l'occasion de mal faire, il ne fallait pas, sans profit pour la piété chrétienne, dire à la foule ignorante, inculquer aux jeunes gens que le pape est l'Antechrist, que les évêques et les prêtres sont des génies malfaisants, que la confession est pernicieuse, que les œuvres, les mérites, les efforts sont des mots hérétiques, qu'il n'y a point de libre arbitre, que tout se fait par nécessité, que la qualité des œuvres humaines est indifférente. Ces propositions toutes nues sont colportées par quelques hommes et interprétées par les méchants dans le sens le plus dépravé. Vous direz sans doute qu'il ne faut pas imputer à Luther les fautes commises par quelques monstres, par les plus pervers des *êtres à deux pieds*, comme vous les appelez. Et pourtant ceux que Luther honore comme les chefs de la doctrine évangélique caressent ces monstres... Autrefois l'Évangile enfanta dans le monde une génératioa nouvelle. Maintenant quels hommes produit le nouvel Évangile? Mon esprit se refuse à le dire. Il est possible qu'ils soient autres chez vous. Mais ceux du moins que je connais ici sont tels presque tous que j'aimerais mieux avoir affaire aux papistes qu'à eux, si je devais conclure quelque contrat... Dans l'état tel quel des choses, il est très périlleux d'ébranler la voûte du monde. Platon, lorsqu'il rêvait sa république idéale, vit que la multitude ne pouvait être gouvernée sans mensonge. Chez les chrétiens, arrière le mensonge! Il n'est pas bon cependant de livrer à la foule toute vérité ni de toute manière.

« Il y a dans la thèse de Luther sur le libre arbitre bien des choses contre lesquelles je pouvais lancer de violentes invectives, non sans raison ; mais j'ai mieux aimé plaider la cause que j'avais en main. Est-ce un crime d'être quelquefois en

dissentiment avec celui qui n'est peut-être pas toujours d'accord avec lui-même? Mais alors pourquoi ces hommes se séparent-ils des opinions du maître toutes les fois qu'ils le trouvent commode? Faut-il parler de Zwingle, d'Œcolampade, de Carlostadt, de certains évangéliques de Strasbourg, lorsque les plus infimes répondent : « Nous ne sommes pas les serviteurs de Luther? » Il a écrit cela ; c'est vrai. Il a écrit avec l'esprit de l'homme. Il a écrit pour faire plaisir à Mélanchthon (1)? En quelques-uns de ces hommes, je vois, mon cher Philippe, des esprits si excessifs que, s'ils venaient à réussir, Luther, je le crains, regretterait lui-même la tyrannie des évêques et des papes. Qui en effet pourrait retenir ceux qui n'écoutent ni pontifes, ni princes, ni magistrats, ni même Luther? Ils n'ont à la bouche que l'Évangile ; mais un évangile dont ils veulent être eux-mêmes les interprètes. Peut-être serait-ce encore supportable, s'ils étaient aussi bien d'accord entre eux qu'ils sont en désaccord avec les anciens.

« Je n'ai aucun doute sur la pureté de vos intentions. Ce que vous faites, vous le faites de bonne foi. Quant à l'esprit qui anime Luther, il y a beaucoup de choses qui inspirent des doutes. Quoique je n'ose tout à fait me fier à mon jugement, je crois cependant surprendre les sentiments de cet homme dans ses écrits aussi bien que je le ferais dans le commerce de la vie. Son caractère est ardent et impétueux. Partout vous retrouvez la colère du fils de *Pélée qui ne sait pas céder*. Vous n'ignorez pas combien l'ennemi du genre humain est habile. Ajoutez le succès de cette affaire, la faveur, les applaudissements du théâtre, si étourdissants qu'ils pourraient corrompre même l'esprit le plus modeste. Vous pouvez déjà voir avec moi de quelles fortes ancres, de quel lest puissant, de quel gouvernail a besoin le navire qui s'est

(1) On lit dans une autre lettre : « Thrasymaque et Eubule n'osent se montrer, de peur d'être lapidés des deux côtés, s'ils voulaient tant soit peu lever la tête. » On reconnaît aisément Luther dans Thrasymaque et Mélanchthon dans Eubule.

confié à une telle tempête, pour ne pas être détourné de la droite route... » Il envisageait de plus en plus avec dégoût les emportements des nouveaux apôtres. Son esprit pénétrant apercevait dans un avenir prochain des maux plus grands encore. Les folies des anabaptistes semblaient apparaître déjà vaguement à son imagination épouvantée.

Comme l'anglais Tunstall, il voyait la Réforme se précipiter dans la confusion et l'anarchie. « Je ne suis pas bien pénétrant, disait-il ; mais depuis longtemps je prévois ce dénoûment. S'il se réalise, je crains qu'à la place des pontifes, des évêques et des princes renversés, nous ne subissions des maîtres subalternes cent fois plus durs. Car depuis longtemps, ceux qu'on appelle anabaptistes murmurent tout bas le mot d'anarchie. Il germe d'autres dogmes monstrueux, et, s'ils viennent à faire irruption, Luther paraîtra presque orthodoxe. On murmure aussi que le baptême n'est nécessaire ni dans les adultes, ni dans les enfants. Si l'on parvient à persuader, comme certains hommes s'efforcent de le faire, qu'il n'y a dans l'Eucharistie que du pain et du vin, je ne vois pas ce qu'ils nous laisseront des sacrements de l'Église. Il s'est produit un autre genre de délire ; il y en a qui se donnent comme prophètes ; mais tout le monde se rit d'eux. Il ne s'est encore élevé aucune secte qui parle du Christ avec une impiété ouverte. Toutefois ce tumulte d'opinions inspire à beaucoup une audace telle qu'ils osent non-seulement proférer des blasphèmes sur la nature divine du Christ, mais aussi mettre en doute l'autorité de toutes les Écritures. C'est ainsi qu'il arrive, quand une fois, ayant rompu toute barrière, la témérité humaine se précipite dans le champ de la licence. Elle ne met aucune borne à son délire, jusqu'à ce qu'elle enveloppe tout dans une commune ruine. »

De qui sont ces remarquables paroles? d'Érasme ou de Bossuet? On pourrait presque s'y méprendre. La réforme luthérienne avait marché vite. Il n'y avait pas encore huit ans que Luther avait donné le signal de la liberté évangélique; et déjà on niait le christianisme tout entier. On attaquait la société elle-même dans sa base. L'insomnie maladive de Mélanchthon se comprend (1). Une âme comme la sienne ne pouvait porter légèrement sa part de la responsabilité commune. Mais, illusion étrange ! Érasme ne voyait pas que toutes ces négations, que tous ces excès, signalés par lui avec une éloquence incisive, se trouvaient en germe dans ses écrits.

Luther hésita longtemps à lui répondre (2). Il affectait de ne pas le craindre. « La vérité, disait-il, est plus puissante que l'éloquence. La victoire est à celui qui balbutie la vérité et non à celui qui débite éloquemment le mensonge. » Il parlait de son adversaire avec la verve sarcastique et la hauteur méprisante qui lui étaient propres : « Quoi ! tant d'éloquence pour une si mauvaise cause ! On dirait un homme qui sur des plats d'or et d'argent sert de la boue et du fumier. On ne peut vous saisir nulle part. Vous êtes comme une anguille qui glisse entre les mains, ou comme le Protée des Poètes qui se transforme dans les bras mêmes de celui qui veut l'étreindre. » Raillant les moines et les théologiens qui triomphaient de son silence, il les faisait parler ainsi : « Où est donc à présent votre Luther? Où est-il le grand Machabée? Qu'il paraisse dans la lice ; qu'il s'avance. Ah ! ah ! il a donc enfin trouvé l'homme qu'il lui fallait. Il sait maintenant rester sur les derrières ; il a appris à garder le silence. »

Il s'efforça d'établir que Dieu opère tout dans la conversion de l'homme. « Appeler notre volonté une volonté libre, disait-il, c'est faire comme les princes qui entassent de longs titres, s'appelant seigneurs de tels royaumes, de telles principautés et îles lointaines, tandis qu'ils n'y exercent pas le moindre pouvoir. » Plus loin il ajoutait sans se mettre en peine de la contradiction : « La volonté de l'homme peut

(1) *V.* 1er vol., p. 458.
(2) *V.* 1er vol., p. 465. — Dix-huit mois environ séparent la publication du traité d'Érasme et celle du livre de Luther.

être dite une volonté libre, non par rapport à ce qui est au-dessus de lui, c'est-à-dire à Dieu, mais par rapport à ce qui est au-dessous, c'est-à-dire aux choses de la terre. Quand il s'agit de mes biens, de mes champs, de ma maison, de ma métairie, je puis agir, faire, administrer librement. Mais dans les choses qui regardent le salut, l'homme est captif. Il est soumis à la volonté de Dieu, ou plutôt à celle du diable. Montrez-moi un seul de ces docteurs du libre arbitre qui ait su trouver en lui-même assez de force pour endurer une petite injure, une attaque de colère ou seulement un regard de son ennemi, et pour le faire avec joie. Alors, sans lui demander même d'être prêt à abandonner son corps, sa vie, ses biens, son honneur et toutes choses, je déclare que vous avez gagné votre cause (1). »

Il disait à Érasme : « Si les passages que vous citez établissent qu'il vous est facile de faire le bien, pourquoi disputons-nous? Quel besoin avons-nous du Christ et du Saint-Esprit? Le Christ a donc agi follement en répandant son sang pour nous obtenir une force que nous avons déjà de notre nature. » Ailleurs il ajoutait : « Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un père appelle à lui son faible enfant et lui dit : « Mon fils, veux-tu venir? viens, viens donc; » afin que l'enfant apprenne à invoquer son secours et à se laisser porter par lui. » Plus loin il apostrophait la dissertation d'Érasme avec une véhémence bouffonne : « Chère dissertation, puissante héroïne, toi qui prétends avoir renversé cette parole du Seigneur dans saint Jean : *sans moi, vous ne pouvez rien faire*, que tu regardes pourtant comme la parole la plus forte et que tu appelles l'*Achille* de Luther, écoute-moi un peu. A moins que tu ne penses que ce mot *rien* non-seulement peut, mais encore doit signifier peu de chose, toutes tes hautes paroles, tous tes magnifiques exemples ne font pas plus d'effet que si un homme voulait avec des brins de paille combattre un immense incendie. Que nous importent ces assertions? « Cela peut vouloir dire; on peut ainsi l'entendre;... » tandis que tu devrais nous démontrer que cela doit être ainsi entendu... Si tu ne le fais pas, nous prenons cette déclaration dans le sens naturel et nous nous moquons de tous tes exemples, de tes grands préparatifs et de ton pompeux triomphe. »

(1) *V.* l'*Histoire de la Réforme*, par Merle d'Aubigné.

Enfin, dans une dernière partie, Luther prétendait démontrer et toujours par l'Écriture que c'est la grâce de Dieu qui fait tout en nous... « En somme, disait-il, puisque l'Écriture oppose partout Christ à ce qui n'a pas l'esprit de Christ, puisqu'elle déclare que tout ce qui n'est pas Christ et en Christ est sous la puissance de l'erreur, des ténèbres, du diable, de la mort, du péché et de la colère de Dieu, il en résulte que tous les passages de la Bible qui parlent du Christ sont contre le libre arbitre. Or ces passages sont innombrables. Ils remplissent toutes les saintes Écritures. »

Luther ne se contentait pas d'argumenter contre Érasme. Il avait souvent recours à l'injure ou à l'ironie. « Je confesse, lui disait-il, que vous êtes un grand homme. Où a-t-on jamais vu plus de science, d'intelligence, d'aptitude à parler et à écrire? Quant à moi, je n'ai rien de tout cela; il est une seule chose dont je puisse tirer gloire... Je suis chrétien. Que Dieu vous élève dans la connaissance de l'Évangile infiniment au-dessus de moi, en sorte que vous me surpassiez autant à cet égard que vous le faites déjà en toute autre chose! »

Il avait d'abord voulu être modéré, si l'on s'en rapporte à ce qu'il écrivait à Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe. « Il m'est désagréable, lui disait-il, d'être obligé de répondre à un savant livre d'un si savant homme. » Mais en dépit de cette modération qu'il avait annoncée, il s'était abandonné à toute sa fougue et à toute sa fureur. Érasme ne s'attendait pas à tant d'injures, quoiqu'il dût suffisamment connaître ce caractère violent et emporté. Les amis même de Luther virent avec peine ces excès de polémique. Jonas osa lui faire

des représentations. S'il faut en croire l'historien Seckendorf, Érasme demanda justice à l'électeur de Saxe, protecteur de Luther; mais l'électeur répondit qu'il s'agissait d'une dispute théologique dans laquelle il ne convenait pas de faire intervenir un prince, comme si de telles injures appartenaient à une discussion théologique. Mais Luther avait prodigué bien d'autres outrages au pape et au roi d'Angleterre. On peut voir dans l'*Histoire des Variations* quelques-unes de ces saillies grossières où la bouffonnerie est poussée jusqu'à l'extravagance. Ce qui consolait un peu Érasme, c'est que les injures de Luther ne permettaient pas de supposer qu'il y avait entre eux collusion, comme on n'aurait pas manqué de le dire, si son adversaire avait été plus modéré.

Il avait cru dans le principe que Mélanchthon avait pris part au livre du *Serf arbitre*. Il exprima ce soupçon dans la première partie de sa *Défense*. Mélanchthon en ressentit du chagrin. Il écrivait à Camerarius : « Luther me fait beaucoup d'ennemis, sans que je l'aie mérité. Il est cause qu'on m'attribue la partie la plus odieuse de son ouvrage. » Il pria même un ami de détromper le chef de la Renaissance. « Érasme a grand tort, disait-il, de soupçonner que Luther se sert de ma plume..., car je n'aime pas ces disputes violentes; vous connaissez mon caractère. D'ailleurs je ne voudrais pas voir ces deux hommes écrire l'un contre l'autre. »

Le livre de Luther fut reçu avec applaudissement par ceux de son parti et lu avec avidité même par ses adversaires dont le plus grand nombre haïssait Érasme. En très peu de temps on en publia dix éditions. Érasme fit imprimer avec une incroyable rapidité la première partie de sa *Défense*. Quant à la seconde, il hésita longtemps à la mettre au jour. Mais voyant que d'une part les luthériens regardaient son silence comme l'aveu de sa défaite et que d'un autre côté les catholiques ardents lui reprochaient de ne pas avoir déployé toutes ses forces et d'avoir ménagé son adversaire, il reprit la plume et montra cette fois une violence qui remplit d'un

étonnement douloureux les luthériens demeurés fidèles à son amitié. Mélanchthon en parlait ainsi à Camerarius : « Avez-vous jamais vu un écrit plus violent que celui d'Érasme? C'est un vrai serpent. » Jonas qui avait blâmé la violence de Luther entra dans un autre sentiment, quand il vit les représailles de son adversaire. Luther l'en félicita : « Vous connaissez donc enfin cet Érasme dont vous faisiez tant l'éloge; vous voyez bien que ce n'est qu'une vipère remplie de dards mortels. »

En dépit de son arrogance dogmatique, il paraît avoir chancelé dans son opinion sur la nécessité absolue. Déjà dans son livre sur le *Serf arbitre*, il avait semblé un moment se ranger au sentiment de saint Augustin qui laissait une petite place à la liberté pour le bien et pour le mal. Il avait reconnu dans l'homme l'application et l'effort. Soit que les arguments d'Érasme eussent touché son esprit, soit que la force de la vérité eût parlé à son âme, il consentit à l'article de la *confession d'Augsbourg* qui admettait le libre arbitre dans tous les hommes ayant l'usage de la raison.

Les deux livres de la *Défense* n'ajoutaient rien de fondamental au traité du *Libre arbitre*. La plus grande partie du premier était consacrée à repousser des injures personnelles, à réfuter les accusations de scepticisme, de pélagianisme, d'épicurcisme, d'impiété, d'athéisme, que Luther ne lui avait pas épargnées. Il justifiait la définition qu'il avait donnée du libre arbitre et l'exposition qu'il avait faite des diverses opinions touchant la grâce. Il marquait la distance qu'il y avait entre la doctrine de Luther et celle de saint Augustin pour laquelle il se prononçait.

Dans le second livre, il développait et défendait contre les attaques de son adversaire la démonstration qu'il avait présentée du libre arbitre concilié avec l'action de la grâce. Il montrait que sur plusieurs points des textes sacrés, l'interprétation de Luther était forcée, fausse, contraire au sens commun. « La grâce, disait-il, au lieu d'exclure le libre

arbitre, l'aide, comme une lumière éclatante, frappant les yeux, dissipe la somnolence et fait voir clairement... Luther n'est pas d'accord avec lui-même. Tantôt il affirme que le libre arbitre n'a de pouvoir que pour le mal, tantôt il lui reconnaît une efficacité réelle dans les choses inférieures; ailleurs il déclare que ce n'est qu'un vain nom et que l'homme, par la force du libre arbitre, ne peut même lever de terre un brin de paille... Il attribue à une volonté mystérieuse de Dieu la perte de quelques hommes (1) abandonnés et réprouvés d'après un plan arrêté d'avance, tandis qu'il faut plutôt l'attribuer aux antécédents ou à la volonté humaine se détournant de la grâce qui lui était offerte .. Ne pouvant souffrir en rien la mesure, il raisonne ainsi : « Le libre arbitre est; donc la grâce n'est pas. Le libre arbitre peut; donc il peut tout sans la grâce. La volonté de l'homme agit; donc elle fait tout sans aucun secours surnaturel. Il n'y a pas nécessité absolue; donc il y a pleine liberté. Le libre arbitre ne peut pas tout; donc il ne peut rien. Il n'agit qu'avec un secours; donc il ne fait rien. »

« Pour soutenir son système, Luther est obligé de donner un sens forcé aux mots de récompense, de mérite, d'exhortation et aux autres mots de même genre, non sans faire violence au sens commun... Les passages des Écritures qu'il rejette sont reconnus par saint Augustin comme témoignant en faveur du libre arbitre... Il accorde une grande place aux figures dans l'interprétation des livres sacrés, quand elles paraissent favorables à ses opinions, et il les déclare sans valeur, quand elles favorisent ses adversaires. Il corrompt la vraie notion du libre arbitre, en le plaçant non dans la volonté, mais dans le pouvoir d'agir sur les choses inférieures et dans l'événement. Il confond la *volition* ou l'acte libre avec l'exécution qui ne dépend pas toujours de nous. Le libre arbitre n'est donc nullement détruit, parce que les événements ne sont pas en toute circonstance conformes à la volonté de l'homme. Enfin la volonté n'est pas véritablement volonté, si elle n'est pas libre ; et si elle est quelquefois empêchée, elle n'en est pas moins libre par nature. L'insuffisance du libre arbitre sans la grâce ne prouve nullement sa non existence. »

(1) *Aliquos ex proposito.*

Érasme examinait la question de l'origine du mal. Il faisait voir qu'on devait rapporter cette origine au libre arbitre et non à une volonté mystérieuse de Dieu ou à toute autre cause fatale, telle que le mouvement général imprimé par la cause première, l'opération de la toute-puissance divine, les lois de l'univers. Sur ce dernier point, il ne répondait pas d'une manière très satisfaisante ; il disait : « Dieu ne peut-il pas interrompre le mouvement du soleil, faire rebrousser le cours des fleuves ? » C'était recourir aux miracles. Leibnitz a été mieux inspiré en faisant intervenir la sagesse en Dieu et le libre arbitre dans l'homme, et en reconnaissant que les lois du monde physique sont subordonnées aux lois supérieures du monde moral.

C'est en s'élevant à la même hauteur, qu'il cherchait la solution de cette autre question indiquée par Érasme et posée plus tard par Bayle : « Pourquoi Dieu laisse-t-il périr tant de pécheurs ? » Érasme renonçait à la résoudre et s'en remettait à la justice de Dieu qui ne pouvait rien faire ou rien permettre, sinon avec jugement. « Il vaudrait mieux, disait Luther, que l'homme fût privé du libre arbitre et qu'il eût été formé ou fortifié de manière à ne pouvoir tomber dans le mal. » Érasme répondait que dans l'ordre établi brillaient davantage la justice et la bonté de Dieu (1) qui veut être craint de façon à être aimé, qui veut être aimé de façon à être craint. On sait comment plus tard Leibnitz repoussait la même objection renouvelée par Bayle. Pour lever la difficulté, le grand philosophe s'appuyait sur le système de l'op-

(1) *V.* tome X, p. 1409.

timisme et sur l'idée de la sagesse divine qui avait dû mettre des créatures libres dans le meilleur des mondes possibles. Érasme n'effleurait qu'avec répugnance de telles questions ; il était près de s'écrier avec saint Paul : « *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu*! Il est Dieu et il fait ce qu'il lui plaît. »

Il insistait sur le sujet de la prescience divine qui avait été traité un peu trop succinctement dans son petit livre. C'était un des points sur lesquels Luther le pressait le plus dans sa réponse, refusant à Dieu la connaissance certaine des actes libres. Érasme répondait que Dieu connaissait l'avenir de la même manière que le passé. Il faisait voir avec beaucoup de netteté que l'infaillibilité de la prescience en Dieu pour qui tout est présent pouvait très bien se concilier avec le libre arbitre dans l'homme, sans réussir pourtant à dissiper toutes les ombres, sans résoudre toutes les difficultés que soulève la prescience des actes libres ; ce que du reste il n'avait pas la prétention de faire. D'ailleurs Luther, en reconnaissant le libre arbitre dans les choses inférieures, n'échappait point à ces difficultés, sans compter qu'il se mettait en contradiction avec lui-même. Érasme disait ironiquement : « Avec son système, il faut refuser à Dieu le pouvoir de connaître d'avance si tel homme tuera ou ne tuera pas un chapon pour son dîner. »

La doctrine de Luther tendait à tout ramener à une cause unique, à supprimer les causes secondes; il était sur la pente suivie plus tard par Spinosa. C'est là, en effet, que mène logiquement le fatalisme : tout réduire à une cause unique, à une seule substance. Érasme montrait que cette doctrine éteignait l'ardeur de l'âme pour agir, qu'elle anéantissait la conscience et la raison dont la présence était attestée par les plus grands criminels comme Phèdre et Judas; qu'il y avait dans la raison même des païens un certain effort vers le bien; que Luther en plusieurs endroits, se contredisant lui-même, admettait la coopération, quelquefois même l'action et l'effort

du libre arbitre sans la grâce (1), tandis que partout ailleurs il déclarait que c'était l'esprit de Dieu qui pensait et qui priait en nous, mettant ainsi en péril de tout côté la personne et l'individualité humaine.

Dans sa *réponse aux moines espagnols*, il résumait sa pensée sur la question par ces remarquables paroles : « Il est reconnu qu'il y a quelque libre arbitre; mais on n'est pas encore bien d'accord sur ce qu'il est. Quelques passages des Écritures semblent le détruire entièrement et d'autres l'établir. C'est par la comparaison des uns avec les autres que nous avons défendu la liberté morale de l'homme ; mais le sujet s'enfonce dans des abîmes insondables sur la prédestination, les futurs contingents et la prescience divine sur lesquels l'Écriture elle-même nous impose silence. »

Tel fut en substance le grand débat entre Érasme et Luther au sujet du libre arbitre. Luther avait pour lui l'appareil de la dialectique, la moquerie tranchante, la fougue passionnée, la véhémence entraînante. Érasme avait de son côté la fine ironie, le bon sens, la raison, le sentiment de la réalité, la vérité enfin qui triomphe des paradoxes.

(1) *V.* tome X, p. 1489.

CHAPITRE XI

Érasme véritable promulgateur du principe de la liberté de conscience, incompatible avec le fatalisme de Luther. — Luther révolutionnaire et sectaire. — Érasme libéral et philosophe.

En défendant le libre arbitre contre Luther, Érasme plaidait la cause de toutes les libertés humaines ; car toutes ont pour condition et pour fondement la liberté morale, la conscience, la raison, la responsabilité. Le droit individuel repose sur le devoir qui lui-même implique le libre arbitre. La brute soumise à la loi de la nécessité n'a ni devoirs ni droits. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués aux êtres raisonnables et libres, aux personnes morales. Si l'on admet le système de la nécessité professé par Luther, on a beau dire ; il n'y a pour l'homme ni devoir, ni droit individuel, ni liberté religieuse et politique. Le despotisme ou l'anarchie ; telle est la conséquence logique du fatalisme. Avec lui, ce qu'on appelle droit, c'est la force qui empêche la société de se dissoudre et de tomber dans le chaos.

Cependant on croit communément que Luther a fondé la liberté de conscience. Aux yeux d'un grand nombre, c'est son honneur, c'est sa gloire ; mais nous venons de voir que le droit de la conscience est incompatible avec la doctrine de la nécessité, avec la négation du libre arbitre. L'opinion commune est-elle donc le jouet d'une illusion? Sous une apparence de rigueur logique, Luther était l'inconséquence même. Il constitua le sens privé, arbitre suprême de la croyance ; car

il lui abandonnait sans contrôle l'interprétation des Écritures sacrées ; il ne lui donnait d'autre frein que la parole divine ; et il put voir de ses propres yeux, combien ce frein était léger pour la pensée humaine et pour la liberté évangélique. Par là il exaltait la raison individuelle. Mais en même temps par sa doctrine de la grâce et de la nécessité, il détruisait le libre arbitre, il supprimait la responsabilité, anéantissait la raison personnelle, affaiblissait, effaçait presque l'individualité. Il ne voyait dans l'homme que l'action divine, que l'esprit, et par esprit, il entendait l'esprit de Dieu.

La contradiction paraît étrange ; elle étonne dans une intelligence de cette trempe. Toutefois, si l'on va au fond des choses, elle s'explique. S'il n'y a de réel dans l'individu que l'action de l'Esprit, c'est-à-dire l'action divine, s'opposer à l'individu, c'est s'opposer à l'esprit, c'est s'opposer à Dieu. L'homme, ainsi considéré comme instrument passif de l'esprit, est non-seulement libre, mais il est souverain; rien ne doit lui résister.

Ne voit-on pas apparaître ici le germe des deux systèmes de la philosophie allemande, qui, partant l'un du moi, l'autre de l'absolu, aboutissent en définitive au même abîme, c'est-à-dire absorbent l'homme en Dieu ou Dieu en l'homme? On comprend dès lors comment Luther pouvait à la fois établir la souveraineté de la raison individuelle et refuser à cette raison une véritable individualité. Mais on voit en même temps que tout droit personnel est anéanti. L'homme destitué de toute action propre, déshérité du libre arbitre, n'a point, à vrai dire, de devoirs à remplir ; dès lors il n'a point de droits. S'il reste encore un droit, c'est le droit absolu de Dieu; et s'opposer à son action dans l'homme, ce n'est pas une violation de la liberté humaine ; c'est un attentat sacrilége contre la volonté immuable de Dieu.

Luther n'a donc pas connu le principe de la liberté de conscience dans sa vraie nature ; car ce principe a sa base légitime dans le devoir qui oblige moralement tout homme d'honorer Dieu selon sa conscience. Ce devoir engendre pour

lui un droit qui impose à ses semblables la tolérance. Or ce devoir et ce droit sont incompatibles avec la doctrine qui nie le libre arbitre. Ainsi Luther n'a pu légitimement promulguer le principe de la liberté de conscience, admis aujourd'hui plus ou moins par tous les peuples civilisés. Qu'a-t-il donc fait? Il a fondé une secte; il n'a pas fondé la tolérance. A l'autorité catholique, il a opposé ce qu'il appelait la liberté évangélique; à la souveraineté du pape, il a opposé la souveraineté de chacun, renfermée, il est vrai, dans le cercle de la doctrine révélée. Il a déchiré violemment l'unité religieuse; il a élevé église contre église.

Favorisé par les circonstances, protégé par des princes puissants, il a défié les foudres des pontifes; il a osé brûler leurs bulles, comme on brûlait ses livres. En un mot, il a opposé la force à la force; il a été assez heureux et assez habile pour réussir dans une entreprise où d'autres avaient échoué. Dès qu'il eut intéressé à sa cause les princes et les peuples, elle devint invincible. L'Europe se trouva partagée en deux camps, et comme aucun des deux partis ne put écraser l'autre, il fallut bien se résoudre à vivre côte à côte, à se tolérer mutuellement et à reconnaître enfin le principe de la liberté de conscience. Ce principe reçut une première consécration en France dans le mémorable édit de Nantes. Il fut reconnu définitivement en Allemagne après la guerre de Trente-Ans. Il passa chez nous par de rudes épreuves et ne triompha pleinement que sous l'influence des idées nouvelles qui allaient enfanter la révolution française.

S'il faut parler selon la vérité, Luther n'a connu ni la vraie nature, ni le véritable fondement de ce principe. Logiquement sa doctrine l'anéantissait; et cependant en fait il l'a servi; il en a préparé de loin le triomphe; il a rendu ce triomphe possible par le succès de sa révolte. En un mot, il a défendu le principe de la liberté de conscience en révolutionnaire et en sectaire. Érasme l'a établi en philosophe chrétien, dans sa vraie nature, sur sa véritable base, c'est-

à-dire sur le droit naturel, et en même temps sur l'Évangile.

Déjà dans l'*Éloge de la Folie*, il s'élève contre l'interprétation que Nicolas de Lyra donne d'un passage de saint Luc. Il s'agit de savoir si le Christ a commandé à ses disciples la résistance avec le fer. Par le glaive qu'il leur ordonnait d'acheter, ce théologien entend une défense modérée. Voici comment Érasme le combat par l'organe de la Folie. « Cette pensée, dit-elle, est aussi peu d'accord avec les sentiments du Christ que l'eau avec le feu. En effet, menacé d'un extrême péril, dans un de ces moments où les clients fidèles ont coutume d'assister surtout leurs patrons et de combattre pour eux par tous les moyens en leur pouvoir, le Christ voulant arracher de l'âme de ses disciples toute confiance en de pareils secours, leur demanda si quelque chose leur avait jamais manqué, lorsqu'il les avait envoyés quelque part, bien qu'il ne leur eût donné aucune provision pour le voyage et qu'il ne les eût pas même pourvus de chaussures pour les protéger contre les épines et les pierres de la route, ni de besace pour les garantir de la faim. Comme les disciples répondirent que rien ne leur avait manqué, il ajouta : « Maintenant, que celui qui possède un petit sac le prenne, comme aussi une besace, et que celui qui n'en a pas vende sa tunique et achète un glaive. »

« Lorsque toute la doctrine du Christ ne grave dans nos âmes que la douceur, la patience, le mépris de la vie, qui ne voit clairement quelle est ici sa pensée? Il veut que ses envoyés soient plus désarmés encore, qu'ils négligent non-seulement les chaussures et la besace, mais qu'ils rejettent même leur tunique, afin que nus et dégagés ils entreprennent la mission de l'Évangile et ne préparent pour eux que le glaive, non pas ce glaive dont s'arment les brigands et les parricides, mais le glaive de l'esprit qui pénètre jusque dans les replis intimes de l'âme, qui une fois pour toutes retranche si bien toutes les passions qu'on n'a plus à cœur que la piété.

« Mais voyez, je vous prie, comme ce célèbre théologien torture le sens de ce passage. Par le glaive, il entend la défense contre la persécution (1), par le sac des provisions suffisantes, comme si le Christ, adoptant une pensée contraire et trouvant qu'il avait envoyé ses ambassadeurs avec un appareil peu royal, rétractait ses enseignements antérieurs, ou comme si, oubliant qu'il leur avait dit qu'ils seraient heureux, quand ils seraient accablés d'injures, d'outrages et de supplices, leur défendant de repousser le mal par le mal; car la béatitude appartenait à ceux qui étaient doux et non à ceux qui étaient violents; comme si, oubliant enfin qu'il leur avait proposé pour exemple les passereaux et les lis, il ne voulait pas maintenant les laisser partir sans glaive, leur ordonnant même de vendre leur tunique pour en acheter et aimant mieux les voir aller nus que non armés de fer!... Et c'est ainsi que cet interprète de la pensée divine, après avoir pourvu les apôtres de lances, de balistes, de frondes, de bombardes, les conduit à la prédication du crucifié! Il les charge de coffres, de valises, de bagages, de peur qu'ils ne soient obligés de quitter l'auberge sans avoir dîné; et cet homme n'est pas même déconcerté, en voyant bientôt ce même maître ordonner avec reproche de remettre dans le fourreau ce glaive qu'il avait commandé si expressément d'acheter et en songeant qu'on n'avait jamais entendu dire que les apôtres se fussent servis de glaives et de boucliers contre la violence des païens; et certes ils s'en seraient servis, si le Christ avait eu la pensée que lui prête ce théologien. »

Un peu plus loin, la Folie condamne les supplices des hérétiques avec une verve pleine d'ironie. « Moi-même, dit-elle, j'ai assisté dernièrement à une discussion théologique, ainsi qu'il m'arrive fréquemment. Là, comme quelqu'un de-

(1) Érasme cite à l'appui de son sentiment Origène, saint Chrysostome, saint Basile, Théophylacte, saint Ambroise, saint Jérôme, Bède le Vénérable. Saint Augustin, il est vrai, oppose ce passage à Fauste qui condamnait absolument la guerre.

mandait avec insistance quel texte des divines Écritures ordonnait de vaincre les hérétiques en les brûlant plutôt que de les réfuter en discutant avec eux, un vieillard sévère et que l'on reconnaissait pour un théologien même à son front sourcilleux, répondit avec beaucoup de colère que saint Paul avait porté cette loi quand il avait dit : *Devita hominem hæreticum* (1), après une ou deux réprimandes. Comme il répétait plusieurs fois ces paroles d'une voix tonnante et que la plupart ne comprenaient pas ce qui avait pu arriver à cet homme, il expliqua enfin qu'il fallait retrancher de la vie l'hérétique, *devita tollendum hæreticum*. Quelques-uns se mirent à rire. Il y en avait cependant qui trouvaient cette explication parfaitement théologique. Mais comme quelques-uns se récriaient encore, un docteur d'une autorité irréfragable vint au secours de la cause et trancha, comme on dit, le nœud de la question. « Écoutez, dit-il, voici; il est écrit : « Ne laissez pas vivre celui qui fait le mal. Or tout hérétique fait le mal; donc.... » Tous ceux qui étaient présents admirèrent le génie de cet homme et leurs têtes qui étaient rustiques se rangèrent à son avis... et nul ne songea que cette loi regardait les devins, les enchanteurs, les magiciens...; autrement il eût fallu punir de mort la fornication et l'ivresse. »

Dans les *Adages*, Érasme ne parle pas avec moins de force contre ceux qui veulent défendre la religion par la violence et par le fer. « On appelle hérétique, dit-il, celui qui en quelque manière n'est pas d'accord avec les propositions magistrales des théologiens même en fait de grammaire, et l'on n'appelle pas hérétique celui qui, en opposition avec le sentiment du Christ, lorsque les apôtres vont partir pour prêcher l'Évangile, les arme du fer pour se défendre de la persécution au lieu du glaive de l'esprit! et pourtant c'est lui qui, retranchant toutes les passions humaines, fait seul qu'il n'est pas besoin de fer. »

(1) Évitez l'homme hérétique.

Il exprimait plus tard les mêmes sentiments dans la lettre qu'il adressa au roi François Ier en lui dédiant la *Paraphrase* de saint Marc : « Le Seigneur Jésus, disait-il, a enlevé le glaive à Pierre; il ne l'a pas enlevé aux princes... Il a voulu que Pierre n'eût point d'autres armes que le glaive évangélique, c'est-à-dire la parole céleste qui, comme l'enseigne saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, est vivante, efficace, plus pénétrante qu'aucun glaive à deux tranchants, et parvient jusqu'à la division même de l'âme et de l'esprit. Car celui qui ordonne de remettre l'épée dans le fourreau fait plus que s'il l'enlevait. Pourquoi ordonne-t-il de remettre l'épée dans le fourreau? C'est pour que le pasteur évangélique ne fasse pas la guerre. Mais pourquoi n'ordonne-t-il pas ou ne défend-il pas de déposer le glaive? C'est pour nous faire comprendre qu'il ne faut pas préparer la vengeance, même quand on a la force suffisante pour venger une injure. Il a voulu arracher du cœur de ses disciples tout désir de se défendre par la force contre les persécutions. « Pourquoi, dit saint Ambroise, m'ordonnes-tu d'acheter un glaive, toi qui me défends de frapper? Pourquoi me recommandes-tu d'avoir ce glaive que tu m'interdis de tirer, sinon peut-être pour que la vengeance soit prête, de façon que je paraisse avoir pu me venger, mais ne l'avoir pas voulu? » Bientôt il ajoute : « Ceci paraît injuste à beaucoup; mais le Seigneur n'est pas injuste, lui qui, pouvant se venger, a mieux aimé être immolé. » Par les deux glaives de l'Évangile, ce docteur entend les deux Testaments : « Celui qui s'est muni de la doctrine des deux Testaments, dit-il, ne manque de rien. »

« Les pasteurs évangéliques ont donc un glaive évangélique qui leur a été remis par le Christ et avec lequel ils immolent les vices, pour ainsi dire, et retranchent les passions humaines. Les rois ont aussi leur glaive qui leur a été confié par le même maître pour effrayer les méchants et protéger les bons... Il y a deux espèces de glaives comme il y a deux espèces de royaumes. Les prêtres ont leur royaume, comme ils ont leur glaive propre. Au lieu de diadèmes et de casques, ils ont des mîtres; au lieu de sceptre, la houlette pastorale. Ils ont leur cuirasse, leur baudrier, enfin une armure complète que saint Paul, ce guerrier intrépide, décrit en plus d'un endroit. Les rois évangéliques sont appelés pasteurs; mais les rois profanes sont dits aussi par Homère pasteurs des peuples. Les uns et les autres poursuivent le même but; mais leur fonction est différente, comme dans une pièce les acteurs remplissent différents rôles. Que si les uns et les autres tenaient toujours leur glaive prêt à frapper, c'est-à-dire se servaient comme il faut du pouvoir qui leur a été confié, nous, chrétiens, qui sommes appelés tels plutôt que nous ne le sommes réellement, nous ne tirerions pas tant de fois, je pense, un glaive impie contre les entrailles de nos frères. »

Aux traitements rigoureux et cruels dont on usait envers ceux que l'on appelait ennemis de l'Église, Érasme opposait la conduite du Christ et des apôtres. Pendant tout le cours de sa vie, le Christ ne voulut être que sauveur, consolateur, bienfaiteur. Dans le temple, dans les assemblées, en public, sur la route, en particulier, dans l'intérieur d'une maison, sur une barque ou dans le désert, il enseignait la multitude, guérissait les malades, purifiait les lépreux, rétablissait les paralytiques, les estropiés, les aveugles, mettait en fuite les démons malfaisants, ressuscitait les morts, délivrait ceux qui étaient en péril, rassasiait ceux qui avaient faim, réfutait les pharisiens, protégeait ses disciples et la pécheresse prodigue de ses parfums, consolait la chananéenne et la femme adultère... « Repassez toute la vie de Jésus, disait Érasme, il n'a jamais fait de mal à aucun mortel, quoiqu'il fût lui-même exposé à tant de mauvais traitements et qu'il lui eût été facile de se venger, s'il l'avait voulu. Partout il se montrait sauveur, partout bienfaisant. Il rétablit l'oreille de Malchus que Pierre avait coupée... Attaché à la croix, il sauva l'un des larrons. Mort, il attira le centurion à la foi chrétienne. Être

utile à tous et ne faire de mal à personne, c'était là être véritablement roi. »

Saint Paul, d'après les écrits apostoliques, *n'a livré à Satan* (1), c'est-à-dire n'a retranché de la société des fidèles que trois hommes, les deux premiers pour s'être opposés opiniâtrement à l'Évangile, quoique tenus pour chrétiens, et l'on ne voit pas qu'ils aient jamais été réintégrés; le troisième pour s'être uni à la femme de son père, pour avoir commis un inceste public et notoire; et cependant l'apôtre ne prononça contre lui qu'après avoir pris les suffrages de tous. Il ne fit connaître son nom nulle part, satisfait d'avoir signalé la faute dans la condamnation. En le réconciliant, il ne parle même pas du crime, de manière que l'on comprend qu'il a sévi contre la faute et non contre l'homme. Alors d'ailleurs être livré à Satan, c'était simplement être évité pour un temps par les autres, afin que la honte amenât le repentir. C'était, comme dit l'apôtre, affliger la chair, afin que l'esprit fût sauvé au jour du Seigneur. La sévérité par laquelle il est porté remède au mal respire chez lui la charité apostolique. Mais bientôt avec quel zèle il recommande le même homme aux Corinthiens, pour qu'ils le reçoivent dans leur société, après qu'il est corrigé! Dans sa sollicitude, il craint qu'il ne périsse victime d'un trop grand chagrin.

« Tel était, dit Érasme, le châtiment dont se contentait la douceur apostolique. En outre, quoique beaucoup fussent en faute, il ne voulut en punir qu'un seul qui servît d'exemple aux autres, et encore d'un châtiment modéré qui était un remède plutôt qu'un supplice. Il épouvante les autres dans ses lettres par de fréquentes menaces pour les amener à résipiscence, comme ne devant pas avoir le droit de punir ceux qui se seront repentis. Maintenant, avec quelle tyrannie nous sévissons contre le peuple faible, nous reconnaissant nous-mêmes coupables de plus grands méfaits !... Saint Paul sa-

(1) V. *Paraphrase* des *Épîtres aux Corinthiens*, t. VII, p. 850 et suiv.

vait que les faux prophètes étaient très pernicieux; toutefois il les tolère pour un temps, de peur de troubler l'état public de l'Église en sévissant contre quelques-uns. De même saint Augustin pense qu'il faut accuser certains hommes en secret et non en public, de crainte qu'ils ne soient poussés à un plus grand délire et que de pécheurs déréglés, ils ne deviennent tyrans ou hérésiarques. »

« Saint Ambroise, dans le livre des *Veuves*, poursuit Érasme, explique encore plus clairement quelle est la nature des armes dont parle l'apôtre. « L'Église, dit ce docteur, triomphe des puissances qui lui sont contraires, non avec les armes du siècle, mais avec les armes spirituelles qui sont puissantes par Dieu, » et un peu plus loin : « Les armes de l'Église, c'est la foi, c'est l'oraison qui triomphe de son adversaire. » Ce sentiment est approuvé du pape Nicolas... Avec ces armes, avec ces forces, avec des soldats ainsi préparés, saint Paul, ce conquérant invincible, après avoir subjugué la Grèce et une grande partie de l'Asie-Mineure, attaqua le peuple romain et s'empara d'un empire inexpugnable aux armes de tous les rois. Mais tous les pays qu'il dompta, il les conquit pour le Christ et non pour lui-même. Fort de son aide, ce qui le rendit invincible, ce fut précisément qu'il ne s'appuyait sur aucun secours humain. Il revendiqua le royaume céleste avec des armes célestes; il fit la guerre évangélique avec des ressources évangéliques : corroyeur et pontife, balayure du monde, mais instrument choisi du Christ qui a voulu que la gloire de son nom fût publiée dans la Judée superstitieuse, dans la Grèce savante, dans Rome, reine du monde, par cet homme sublime dans sa bassesse, puissant dans sa parole inhabile, éloquent dans sa langue imparfaite et obscure. »

Telle était, aux yeux d'Érasme, la véritable force de l'Église. Elle devait triompher par les armes avec lesquelles le Christ avait vaincu. Plus elle était destituée de tous les secours humains, plus elle se trouvait fortement préparée à

cette guerre. Elle devait rejeter la besace et la tunique pour être plus dégagée et plus alerte. Elle n'avait besoin que du glaive du Christ qui retranchait et extirpait si bien toutes les affections charnelles que celui qui en était armé ne redoutait ni les tourments, ni la mort, bien loin de craindre la faim et la nudité. Toutefois le Christ n'avait pas ôté aux princes le droit de faire la guerre, pourvu qu'elle fût faite chrétiennement. On ne pouvait condamner le droit du glaive, quand il s'exerçait selon les lois ; mais la piété évangélique aimait mieux guérir que mettre à mort. « Le Christ, disait Érasme, ne voulut ni condamner ni absoudre la femme adultère, avertissant tout à la fois les prêtres de leur mission qui est de guérir et non de perdre, sans enlever aux magistrats le pouvoir public qui sert la justice divine, lors même qu'ils sont idolâtres. Il refusait d'être arbitre dans le partage d'une succession. Il ne reconnaissait pas l'effigie de César ; mais il ordonnait de lui rendre ce qui lui appartenait (1). »

Partout dans l'Évangile, comme dans les écrits apostoliques, se trouve clairement marquée la distinction des deux puissances, des deux ordres, l'ordre temporel et l'ordre spirituel. Ces deux pouvoirs, ces deux ordres, s'étaient mêlés au moyen âge par l'effet de circonstances particulières. Ce mélange qui avait commencé sous Constantin avait produit du bien et du mal. C'est à cette confusion qu'il faut attribuer en grande partie les rigueurs reprochées à l'Église. Toutefois le bien avait de beaucoup surpassé le mal. Mais les circonstances qui avaient amené cette confusion ayant changé, l'Eglise devait rejeter le droit du glaive qui n'appartenait qu'au pouvoir temporel, n'invoquer contre ses ennemis que les armes mêmes qui lui avaient été remises par le Christ et avec lesquelles elle triompha du monde païen, propager la religion, non par la guerre, la force, la contrainte, mais par la foi, la charité, la patience, les bienfaits, en un mot par toutes

(1) *V.* t. VI, p. 319 et suiv.

les vertus surnaturelles dont le maître avait donné le précepte et l'exemple.

« Le Christ (1), dit Érasme, extirpe du fond du cœur, bannit complétement le vice de la cruauté, en invitant les hommes par tant de paraboles à la clémence, à la facilité du pardon, comme lorsque dans saint Mathieu il parle de l'esclave qui ne veut point pardonner à son compagnon de servitude, quoique lui-même ait éprouvé la douceur du maître commun, ou lorsqu'il ordonne de corriger en secret et sans témoin un frère qui s'égare, ou quand il commande de pardonner à celui qui se repent pour la soixante-dix-septième fois. Et encore au chapitre IX de saint Luc, lorsque les Samaritains ne veulent pas recevoir le Christ, Jacques et Jean lui disent : « Voulez-vous que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel pour les consumer ? » Aussitôt il les rappelle de ce premier mouvement au sentiment de la mansuétude, et les reprenant avec vivacité : « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.

« Ce n'est point avec des machines de guerre qu'il a subjugué les royaumes du monde, ni avec les syllogismes des philosophes, ni avec les arguments des rhéteurs, ni avec les richesses, ni avec les honneurs, ni avec les séductions des plaisirs. Il n'a voulu mêler à cette œuvre aucun des secours humains... Il a vaincu par la douceur, par la bienfaisance, par la vérité même dont la force est plus efficace que tous les enchantements. Il n'affirme presque rien qu'il ne soutienne par le témoignage de l'Écriture même. Quand il est provoqué par l'injure, il s'appuie sur la raison et sur les textes sacrés, comme par exemple quand on l'accuse de chasser les démons avec le secours de Belzébuth, ou quand il est frappé devant le tribunal. Il ajoute des miracles, mais ces miracles eux-

(1) *V.* t. V, p. 97 et suiv. *Méthode de la vraie théologie.*

mêmes étaient des bienfaits. Par sa mort et celle de ses disciples, il confirme la foi en sa doctrine ; car il n'y a point de témoignage plus efficace que celui du sang (1).

« C'est par ces moyens que le Christ et après lui les apôtres ont surmonté l'obstination des Juifs, vaincu la philosophie superbe des Grecs, dompté la férocité de tant de nations barbares, que les armes n'avaient pu vaincre, soumis au joug de la foi les tyrans et les satrapes du monde entier. Il n'est pas question ici de syllogismes enlacés avec art, de menaces et de foudres, de troupes armées de fer, de massacres, de bûchers. C'est le jugement qu'il s'agit de convaincre ; c'est sur lui qu'il faut remporter la victoire. Pour se l'assurer, le Christ n'a pas recours aux machines de guerre. On n'entend parler que de mansuétude et de bonté envers les faibles qui laissent espérer quelque bon fruit. Ce n'est pas un vainqueur formidable qui pille et opprime ceux qu'il a soumis. Non ; c'est un vainqueur en qui les nations, vaincues par les bienfaits, ont placé l'espérance de leur salut. »

Les apôtres ont marché sur les traces du maître. « Avec quelle ingénieuse adresse, dit Érasme, saint Paul se tourne et se retourne pour gagner des âmes au Christ, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, accommodant toujours son enseignement à ceux qui doivent le recevoir, flattant et menaçant tour à tour, ne s'arrogeant pas la domination, mais se donnant pour le dispensateur et le ministre de la doctrine, ou même pour le serviteur de tous, rapportant au Christ et à Dieu tout ce qu'il a pu faire de louable, appelant toujours les fidèles ses fils ou ses frères, bien différent de certains évêques de nos jours qui traitent leur peuple comme des esclaves achetés ou plutôt comme des troupeaux !

« Avec quel art insinuant il parle aux Athéniens ! Comme il sait tirer habilement parti d'une circonstance locale ! Comme

(1) Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. « Pascal, *Pensées.* »

il ménage leur superstition et leur vanité ! Il ne cite pas les prophètes qui n'auraient pas eu beaucoup d'autorité auprès d'eux, mais un vers du poète Aratus. Il rejette leur impiété et leurs mœurs impures sur la faute des temps. Enfin il n'appelle pas sur-le-champ le Christ un Dieu, mais un homme par lequel Dieu avait résolu de régénérer le monde et qu'il avait ressuscité d'entre les morts.

« Écrivant aux Romains naturellement fiers, il vante d'abord leur foi ; et ce n'est qu'avec précaution qu'il en vient à parler des vices de leur vie passée. C'est ainsi que toujours il commence par attirer et charmer ceux qu'il veut guérir. Les Galates étaient retombés ; il les enfante une seconde fois au Christ. Il avertit les Romains de ne pas rejeter celui qui est faible dans la foi, mais de le soutenir avec soin et tendresse jusqu'à ce qu'il grandisse. Il donne bientôt le même enseignement au chapitre XV : « Nous sommes plus fermes ; nous devons soutenir les infirmités des faibles et ne pas nous complaire en nous-mêmes ; » et un peu plus loin : « Ainsi soutenez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a adoptés pour l'honneur de Dieu... » Avec quelle affection et quelle douceur il rappelle à de meilleurs sentiments les Galates qui avaient abandonné un tel maître pour se ranger sous de faux apôtres ! Ce n'est pas un maître sévissant contre ceux qui avaient mérité d'être punis ; c'est une mère tendre qui souffre de la maladie d'un fils. Il invite les autres à la même douceur : « Mes frères, dit-il, si quelqu'un a été surpris en faute, vous qui êtes dociles à l'Esprit, formez-le pareillement dans un esprit de douceur, vous considérant vous-mêmes, de peur que vous ne soyez tentés aussi. »

« Il montre jusque dans la sévérité une singulière mansuétude. Dans la seconde épître aux habitants de Thessalonique, il ordonne de censurer et même d'éviter celui qui refuserait avec obstination d'obéir à de salutaires avertissements. Dans quel but ? Pour qu'il périsse ? Nullement, mais pour qu'il rougisse de honte... Quoi de plus doux qu'un tel supplice ? Et

pourtant il l'adoucit encore : « Et n'allez pas le regarder comme un ennemi, mais reprenez-le comme un frère. » Dans la première épître à Timothée, il veut que l'évêque ne réprimande pas avec violence le vieillard qui a failli, mais qu'il le supplie comme un père, qu'il avertisse comme des frères les jeunes gens qui s'égarent, les femmes âgées comme des mères, les jeunes filles comme des sœurs. Mais, dira-t-on, il est à craindre que cette douceur ne soit pour beaucoup un mauvais enseignement. Bien au contraire, c'est cette douceur qui a régénéré le monde. Si dans l'administration d'un royaume, la clémence fait souvent plus que la rigueur, combien plus elle est convenable en ceux qui sont appelés non pas maîtres, mais pères, et qui ont reçu le glaive non pour frapper, mais pour guérir ! »

Dans sa lettre à Titus, saint Paul veut qu'on cherche à gagner même les Gentils par ces moyens : « Ne maudire personne, ne pas être querelleurs, mais modestes, montrant toute douceur à l'égard de tous les hommes. » D'un autre côté, comme il se met à la place de ceux qui ont passé d'une vie honteuse à la religion du Christ ! « Car, dit-il, nous étions nous aussi autrefois insensés, incrédules, errants, esclaves des désirs et des plaisirs divers, vivant dans la méchanceté et l'envie, haïssables nous-mêmes et haïssant les autres à notre tour. » Saint Paul n'avait jamais été tel ; mais il suppose qu'il l'a été, afin que rien ne leur soit une pierre d'achoppement.

De même saint Pierre, dans sa première épître, avertit les autres évêques comme ses collègues et ses compagnons. Bien plus, il les supplie d'être pour le troupeau qui leur a été confié, non pas des maîtres, mais des pasteurs. Dans les Actes des apôtres, lorsqu'il commence la prédication apostolique, avec quelle douceur il repousse l'injure qu'on faisait aux disciples en les accusant d'être pris de vin et en délire ! Ensuite il montre que la prophétie s'applique, non à David, mais au Christ. Il adoucit ce que ses paroles pouvaient avoir de choquant : « Mes frères, il est permis de le dire hardiment devant vous. » Bientôt, quand leurs cœurs sont consternés, il ne leur impose que le repentir et la régénération du baptême. Puis il impute leurs crimes au siècle : « Sauvez-vous, leur dit-il, d'une génération perverse. » Enfin, dans le chapitre suivant, comme il atténue l'attentat horrible des Juifs qui avaient mis à mort le Christ ! « Et maintenant, mes frères, je sais que vous avez agi par ignorance, comme vos princes eux-mêmes. » Il les appelle *fils des prophètes* à qui le Christ a été réellement promis.

« Voulez-vous savoir, dit Érasme, ce que produisit cette douceur ? Déjà le nombre des croyants était monté à cinq mille. Quant à nous, aveugles et sourds à cet enseignement, à ces exemples, nous ne faisons qu'épouvanter, que menacer ; nous contraignons, nous n'enseignons pas ; nous traînons de force, nous ne conduisons pas, rapportant tout à notre gloire et à notre avantage... Voulez-vous connaître le résultat ? La religion du Christ, qui jadis était florissante dans une si vaste étendue de pays, vous voyez dans quelles limites étroites elle est resserrée. Saint Paul, sentant quel fléau c'était que la discorde enseigne avant tout l'union, la paix, la charité mutuelle non-seulement avec ceux qui partagent notre religion, mais même avec ceux qui sont étrangers à nos mystères. Il dit aux habitants de Thessalonique : « Voyez que personne ne rende le mal pour le mal ; mais recherchez toujours ce qui est bien entre vous mutuellement, comme à l'égard de tous. » Non-seulement il veut la paix avec tous, mais il désire que l'on s'efforce de faire du bien à tous. Dans l'épître aux Romains, il s'explique avec plus de force encore. « Bénissez, dit-il, ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas. » Bientôt après il ajoute : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui à boire. » Il pratiqua lui-même ce qu'il enseignait. « Nous sommes maudits, écrit-il, et nous bénissons ; nous souffrons la persécution et nous la supportons ; on blasphème contre

nous et nous prions. » Il imite celui qui sur la croix pria son père pour ses bourreaux. »

Érasme revient souvent sur ce sujet. « Le Christ, dit-il, a prêché à tous sa doctrine; mais il n'a jamais attiré personne à lui par des caresses ou par des promesses humaines. Il n'a jamais contraint personne de vive force, quoiqu'il fût tout puissant. Il attira par ses bienfaits; il attira par l'exemple de sa vie. Les apôtres firent de même. » « Il faut donc voir, ajoute-t-il, si on a raison de vouloir rendre les Turcs chrétiens avec des machines de guerre seulement. » Il n'approuvait pas beaucoup la guerre contre les infidèles. Il était peu éloigné de la condamner, comme faisait Luther; mais leur motif n'était pas le même. Luther voyait dans les Turcs les instruments de la vengeance divine. Érasme avait une aversion naturelle pour la guerre, et il pensait que la propagation du christianisme ne devait pas se faire par les armes. Le vrai moyen de convertir les infidèles, c'était, selon lui, d'envoyer chez eux des missionnaires semblables aux apôtres, et de présenter à leurs yeux le spectacle des vertus chrétiennes. « Il convient, disait-il, que nous nous montrions bons chrétiens, non pas en tuant le plus d'hommes que nous pourrons, mais en sauvant le plus grand nombre d'infidèles qu'il sera possible, en les rendant pieux, d'impies qu'ils sont. Autrement, si nous ne sommes pas animés d'un tel esprit, nous deviendrons Turcs plutôt que nous n'attirerons les Turcs à notre croyance... On étendra l'empire du pape et des cardinaux et non le royaume du Christ qui n'est florissant que lorsque la piété et la charité fleurissent. » Érasme oubliait ici que les Turcs étaient les agresseurs, et que pour l'Europe chrétienne c'était un droit et même un devoir de se défendre et de repousser de son sein l'invasion du mahométisme et de la barbarie (1). L'amour de la paix, porté à ce degré excessif, enfantait l'utopie et le paradoxe.

(1) Érasme le reconnaît ailleurs.

Dans l'explication oratoire du psaume LXXXV, il expose encore quelle doit être la conduite de l'Église envers ses ennemis. « Nous ne lisons nulle part, dit-il, ni dans les évangiles, ni dans les écrits apostoliques, que l'Église ait demandé dans ses prières la mort de ses persécuteurs. Mais plutôt, à l'exemple de son chef, elle prie pour ses ennemis, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vivent... Pour les hommes même les plus impies, tant qu'ils vivent, elle prie, afin qu'ils se dégagent des liens du démon. Elle demande avec prière la victoire, mais, si faire se peut, une victoire non sanglante. » Il explique avec le même esprit un passage du psaume LXXXIII. « Dans l'harmonie universelle, dit-il, l'horreur même de l'enfer aide à la convenance. Mais que l'homme en cette vie n'aille pas se réjouir de la perte de l'homme. Car, bien que dans les écrits des prophètes on demande souvent par les prières que les ennemis soient confondus et périssent, nous devons entendre un autre genre de vengeance, c'est-à-dire qu'ils soient confondus de manière à se repentir, que l'homme impie meure en eux et que l'homme pieux commence à vivre. »

Dans l'explication du psaume XXXVIII, Érasme nous montre David, bien des siècles avant l'Évangile, donnant un exemple accompli de douceur évangélique à l'égard de Séméi. Le monarque fugitif réprimande le serviteur fidèle qui voulait le venger, comme le Christ réprimanda saint Pierre. Plus loin, il se défend de plaider la cause des hérétiques reconnus et légitimement convaincus qui troublent par une méchanceté opiniâtre la paix de l'Église; mais il veut qu'ayant conscience de sa propre infirmité, on soit indulgent pour les fautes humaines, et que là où la faute est trop grave pour être dissimulée, on ramène le délinquant avec franchise par des avertissements secrets dans la bonne voie, s'il a péché par ignorance ou par conviction.

« Si son erreur est doublée de malice, dit-il, nous ne devons cependant rien omettre pour guérir notre prochain et

ne recourir aux derniers remèdes qu'avec une profonde douleur. Saint Paul menace les Corinthiens de venir vers eux avec la verge apostolique. Mais de quoi les menace-t-il en réalité? Viendra-t-il entouré de satellites dans leur assemblée avec la verge du préteur? Non; mais comme le père le plus tendre, il s'efforcera de corriger ses enfants. Cependant il menace d'employer contre les opiniâtres l'autorité apostolique, c'est-à-dire une réprimande plus sévère et publique, ou, s'il est nécessaire, l'excommunication... On voit aussi saint Pierre étendre sa verge contre Ananias et sa femme qui tombent frappés de mort, aussitôt qu'il leur a reproché leur fraude. Mais saint Pierre n'est pas l'auteur de leur mort. Il l'annonce seulement et avec beaucoup de douceur. »

« Les successeurs des apôtres, ajoute Érasme, ont donc une verge, non pour venger leurs injures privées, mais pour corriger et reprendre les rebelles qui font obstacle au progrès de l'Évangile. Toutefois ils s'en servent rarement et seulement après avoir essayé tous les moyens, lorsque la nécessité les force d'avoir recours aux remèdes extrêmes. Le remède extrême, c'était l'excommunication, qui se bornait à ordonner d'éviter le pécheur incorrigible, afin que, si la honte ne le faisait pas revenir à lui, il ne pût du moins infecter les autres. Combien peu ressemblent aux apôtres certains hommes qui ont non-seulement la verge apostolique, mais les prisons, les chaînes, la confiscation des biens, le bras séculier, enfin des bombardes, des gardes armés et mille autres moyens de terreur par lesquels ils vengent plutôt leur injure privée que celle de l'Évangile! »

A l'appui de ces principes de tolérance, Érasme cite le sentiment de saint Hilaire. Ce docteur de l'Église se plaint à l'empereur Constance, comme d'une chose révoltante, que l'on veuille, par un exemple nouveau, contraindre les hommes à la foi plutôt que les persuader. En combien d'endroits saint Augustin lui-même intervient avec de pressantes instances auprès de l'empereur, pour que les donatistes, non-

seulement hérétiques, mais exerçant un horrible brigandage contre les orthodoxes, ne soient pas mis à mort! Il veut seulement qu'ils soient réprimés. Tant de fois exposé à leurs embûches, a-t-il jamais levé une troupe armée pour arrêter leur violence? Dans une lettre il dit que le martyre des saints est souillé, si leurs ennemis sont tués à leur tour. Expliquant le psaume XXXVII, il écrit : « Il faut prier pour ses ennemis, non afin qu'ils soient tués, mais afin qu'ils soient corrigés. » De là Érasme conclut que s'il n'est pas permis de prier Dieu pour que nos ennemis soient punis par un juste supplice, à plus forte raison il n'est pas permis de les mettre à mort.

« Les esprits libres et généreux, dit-il dans plusieurs lettres, se laissent instruire volontiers; mais ils ne veulent pas être contraints (1). » Il ajoute : « Toujours contraindre, c'est le propre des tyrans; être toujours contraint, c'est la condition des ânes. » Il écrivait à Jacques Hochstrate, l'adversaire acharné de Reuchlin : « Si la cause réclame de la sévérité, que du moins la violence soit toujours absente. La vraie piété a quelquefois son indignation, mais tempérée par la douceur de la charité. Il n'est pas sage d'irriter ceux que l'on peut guérir et d'éloigner ceux que l'on peut ramener par la douceur. Plus le nom d'hérésie est odieux, plus il faut s'en abstenir autant qu'il est permis. » Il s'exprimait avec plus de force dans sa lettre au cardinal de Mayence. « Quoique le propre des théologiens, disait-il, soit d'instruire, j'en vois maintenant qui ne font que contraindre, perdre, anéantir, tandis que saint Augustin n'approuve pas même contre les donatistes..., ceux qui se bornent à contraindre sans instruire. Des hommes à qui surtout conviendrait la douceur, ne semblent avoir soif que de sang humain. Ils n'ont qu'un désir, c'est de voir Luther pris et perdu; et pourtant c'est se conduire en bourreau, mais non en théologien... Que s'il ne se livre pas aux mains de certains hommes qui aime-

(1) Pour ce qui suit, voir 1er vol.

raient mieux le voir anéanti que vertueux, il n'y a rien là qui doive paraître étonnant. » Plus loin il ajoute : « Autrefois on écoutait même avec respect un hérétique; on l'absolvait, s'il donnait des explications satisfaisantes. Si, au contraire, il était convaincu et persistait, le châtiment suprême, c'était de ne pas l'admettre à la communion catholique. Maintenant l'accusation d'hérésie est autre chose; et cependant pour le plus léger motif on a aussitôt à la bouche ce mot : hérésie. »

Érasme demande que l'on use jusqu'à un certain point de tolérance même envers les Pyghards de la Bohême malgré les excès dont on les accuse. « Que si, dit-il, rompant toutes les barrières de la pudeur, ils persistent ouvertement dans leur conduite criminelle, de même qu'ils doivent être réprimés en quelque façon, de même il n'appartient pas à n'importe qui de les poursuivre, et je ne suis pas d'avis qu'on emploie les armes contre eux, de peur que l'exemple de la violence une fois donné ne fournisse l'occasion de sévir contre des innocents. » Il comprenait bien qu'il y avait certains excès de licence factieuse qui ne pouvaient être tolérés; mais c'était le droit de la conscience qu'il réclamait pour tous.

Il veut que l'on gagne les hommes par les exhortations, au lieu de les contraindre par l'autorité du commandement. Il s'indigne contre ceux qui ont soif du sang de Luther, qui veulent le dévorer, comme il dit, *bouilli* ou *rôti*. On trouve dans une de ses lettres cette belle parole : « Quiconque se trompe de bonne foi est digne de pitié. » Il écrit au recteur de l'université de Louvain : « Dans la guerre toute victoire n'est pas belle. En brûlant les livres de Luther, on pourra peut-être l'enlever des bibliothèques; mais je ne sais si on pourra l'arracher des âmes. » Il veut qu'on l'attaque par des arguments, par une discussion modérée, et non par la violence et la rigueur; qu'on le réfute et non qu'on l'étouffe par la force; qu'on en triomphe par un jugement équitable et non qu'on le livre à la vengeance passionnée des dominicains. Il revient souvent sur la contrainte insupportable aux nobles

âmes. « Ce qui m'afflige, dit-il, c'est que nous sommes contraints et non instruits. »

Dans le plan de pacification religieuse concerté avec le dominicain Jean Faber, on retrouve la même répugnance pour la rigueur et la compression violente. Un peu plus tard il applaudit à l'exemple donné par le roi Henri VIII, qui a voulu combattre Luther avec la plume plutôt qu'avec les armes. Il espère que les autres princes s'efforceront d'imiter ce bel exemple. Fidèle à ses sentiments d'humanité et à ses principes de tolérance, il intervient auprès du président du conseil de Malines en faveur de deux hommes instruits et intègres, mais accusés de luthéranisme et poursuivis avec acharnement comme tels, au moment où il est lui-même en butte aux ardentes attaques de ses ennemis. Il plaide aussi la cause de la douceur auprès d'Adrien VI, comme il l'avait plaidée auprès de Léon X. Sous le pontificat de Clément VII, il persiste, sans jamais se démentir, à conseiller la modération et à repousser la violence. On lit dans une de ses lettres : « J'ai écrit quelque chose au pape Adrien, à Clément VII, au cardinal Campége et à l'empereur touchant les moyens de retrancher les sources du mal; mais, à ce que je vois, on aime mieux user des remèdes vulgaires, des chaînes et des fagots... Pour moi, j'ai toujours détourné les princes de la rigueur autant que j'ai pu, le cas de sédition excepté. » C'était la seule limite qu'Érasme imposait à la liberté de conscience.

Non-seulement il condamne la contrainte et la violence en matière de foi; mais il les regarde comme impuissantes. Lorsque Mélanchthon lui reproche d'avoir par son écrit sur le libre arbitre encouragé les tyrans à user de rigueur, il répond avec vérité que nul n'a plus soigneusement et plus librement détourné les princes des mesures cruelles. « Je serais, ajoute-t-il, tout dévoué à *la secte papiste*, que je ne conseillerais pas davantage la rigueur. Elle ne fait que propager ce qu'on veut étouffer. Aussi Julien avait-il défendu de mettre à mort les chrétiens. Les théologiens ont cru que si l'on brû-

lait un ou deux hommes à Bruxelles, tous les autres s'amenderaient; leur mort n'a fait que multiplier les luthériens. »

Il ne tenait pas un langage différent à George de Saxe, un des chefs du parti catholique. « Les princes contraires à Luther, lui disait-il, paraissaient résolus à calmer cette dissension par la rigueur. Pour l'exécution de ce dessein, en supposant qu'il fût juste et conforme à la vérité, je voyais clairement qu'on n'avait pas besoin de mes services. Admettons donc qu'il faille livrer au feu celui qui combat contre les articles de foi, ou contre ce qui a été reçu avec un grand accord par l'Église de manière à obtenir la même autorité que ces articles. Mais il n'est pas équitable que toute erreur soit punie du feu, à moins que la sédition ne s'y ajoute, ou un autre crime digne d'un tel supplice. Les théologiens de Paris sont en désaccord avec les Italiens sur beaucoup d'articles au sujet du pouvoir pontifical. Il est nécessaire que l'un des deux partis soit dans l'erreur. Cependant aucun d'eux ne condamne aux flammes le parti contraire... Maintenant je crains beaucoup que par ces remèdes vulgaires, j'entends les rétractations, les prisons, les bûchers, on ne fasse qu'envenimer le mal... Si je parle ainsi, ce n'est pas pour dire qu'il faut le négliger, mais pour montrer qu'il ne faut pas l'aigrir par de tels remèdes. Quel homme est touché d'une rétractation arrachée par la crainte du bûcher? Mais supposons que le mal puisse être étouffé par ces moyens, à quoi bon, s'il doit bientôt renaître avec plus de violence (1)? »

Malgré ses concessions, on voit combien son âme répugne à l'emploi des mesures rigoureuses, toutes les fois que la sédition ne se mêle pas à l'erreur. « Par mes paroles, comme par mes écrits, dit-il dans *sa défense* contre Luther, j'ai détourné les princes de la rigueur. Ai-je bien ou mal fait? Je

(1) Dans sa réponse aux censures de la Sorbonne, on trouve une concession analogue. « Pourquoi, dit-il, me soupçonne-t-on de croire qu'on ne doit pas mettre à mort les hérétiques, puisque dans des livres publiés je combats ceux qui soutiennent cette opinion? *V.* t. IX, p. 906.

laisse à d'autres le soin d'en juger. Pour moi, je ne puis être bourreau. » Le duc George ne le trouvait pas assez antiluthérien, parce que de temps en temps dans ses lettres il l'invitait à la modération. Érasme alléguait pour excuse qu'il avait écrit plusieurs fois en termes semblables à l'empereur et à son frère qui prenaient cette franchise en bonne part, car ils connaissaient la pureté de ses intentions. « Je me suis bien gardé, disait-il, d'accuser Ferdinand de cruauté; mais je préfère la persuasion et les moyens non sanglants au massacre de tant de milliers d'hommes, et j'ai pour moi l'exemple de saint Augustin, de saint Jérôme, et de tous les illustres défenseurs de la foi chrétienne. Ce n'est pas l'intérêt des hérétiques que j'ai en vue, mais celui des princes et des orthodoxes. Le fléau a pris une immense extension; beaucoup de gens honnêtes et pieux se trouveraient enveloppés dans la tempête, sans compter que le dénoûment des guerres est incertain. » « Si je n'écoutais, ajoutait-il, que la passion humaine, je pousserais de toutes mes forces les princes à la rigueur; mais la charité chrétienne et l'intérêt du monde catholique conseillent autre chose. Donner des conseils, ce n'est pas empiéter sur le droit des princes qui reste entier. J'avoue que la méchanceté des hérétiques provoque les rigueurs; mais vouloir guérir les hommes séduits, au lieu de les tuer, c'est un sentiment pieux. »

Il écrivait encore au même prince : « L'empereur et Ferdinand paraissent vouloir recourir à la rigueur comme à l'ancre sacrée; et assurément ils y sont poussés par ceux qui, sous prétexte de l'Évangile, veulent qu'on leur accorde toute licence. Mais je crains que l'affaire ne tourne de mal en pis. Le désir de piller excitera beaucoup de gens même contre des innocents et quiconque possède quelque chose sera exposé au péril. Ceux qui n'ont rien prospéreront et ce sera par les maux d'autrui, comme il arrive dans la guerre... Si le mal ne peut être enlevé sur-le-champ, il peut du moins être adouci temporairement, jusqu'à ce que la maladie sup-

porte la main du médecin... C'est un remède funeste, celui qui perd plus de malades qu'il n'en sauve. » A son avis, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de fermer les yeux pour un temps et de supporter les dissidents comme on avait supporté jusque-là les Bohémiens et les Juifs.

Un peu plus tard, en 1530, lorsqu'une guerre de religion semble imminente, il écrit deux fois au cardinal Campége et lui propose un plan hardi de tolérance. Il plaide avec une chaleur éloquente la cause de la paix et peint avec de sombres couleurs les maux sans nombre que la guerre doit enfanter. « Si l'empereur, disait-il, épouvante les dissidents par des menaces de guerre, je ne peux que louer son habileté. Si au contraire il désire sérieusement la guerre, je ne voudrais pas être un augure sinistre ; mais mon âme frémit, toutes les fois que j'envisage par la pensée le spectacle qui, selon moi, se présentera une fois qu'on en sera venu aux armes. J'avoue que la puissance de l'empereur est très grande. Mais toutes les nations ne reconnaissent pas ce titre, et les Allemands ne le reconnaissent que sous des conditions déterminées, sous la condition de commander plutôt que d'obéir. En outre il est certain que ses États et ses forces sont épuisés par des voyages et des expéditions continuelles. L'incendie de la guerre est dès à présent allumé dans la Frise qui nous touche. Son prince, dit-on, professe déjà l'Évangile de Luther. Beaucoup de cités vers l'Orient et vers le Danemark font de même. De là la chaîne du mal s'étend jusqu'à la Suisse.

« Que si l'empereur, dans sa piété, annonce qu'il fera tout selon la volonté du pape, il est à craindre qu'il ne trouve pas beaucoup de soutiens. Ajoutez que de jour en jour on attend l'invasion des Turcs dont nous pourrons à peine écraser la puissance en unissant nos cœurs et nos forces... et pourtant la tendance des choses semble annoncer que la plus grande partie du monde va être inondée de sang ; et comme les chances de toute guerre sont incertaines, il y a péril que ce mouvement tumultueux n'amène le renversement de l'Église, alors surtout que la foule est persuadée que l'affaire est conduite seulement à l'instigation du souverain pontife et en très grande partie par les évêques et les abbés. Je crains même que l'empereur ne soit pas à l'abri de tout danger. Puisse le ciel écarter ce présage !

« Je reconnais et je déteste l'insolence de ceux qui sont les chefs, ou les partisans des sectes. Mais il faut plutôt considérer dans l'état présent ce que demande la tranquillité du monde que ce que mérite leur méchanceté. Au reste, on ne doit pas désespérer tellement de la situation de l'Église. Elle fut jadis battue par de plus violentes tempêtes sous Arcadius et Théodose. Quel était alors l'état du monde ? La même ville avait des ariens, des païens, des orthodoxes... et cependant, au milieu de si grandes discordes, l'empereur tenait les rênes de l'empire, sans verser de sang, et retranchait peu à peu des hérésies monstrueuses. Le temps lui-même guérit quelquefois des maux incurables. Si les sectes étaient tolérées à certaines conditions fixées... ce serait, j'en conviens, un mal grave, mais moins grand qu'une telle guerre. »

Lorsqu'on apprit que tout espoir de conciliation était perdu, Érasme écrivit encore au cardinal légat pour empêcher la guerre, si c'était possible. « Nous espérions moins que nous ne souhaitions la paix de l'Église, lui disait-il. Je vois maintenant qu'il ne reste plus qu'à prier le Christ de s'éveiller, pour qu'il ordonne aux flots de se calmer. Cependant j'ai encore quelque espoir que Dieu mettra dans l'esprit de l'empereur des pensées de paix, surtout envers des chrétiens. Nous n'avons, hélas ! que trop éprouvé combien est grande la barbarie des Turcs. Ce qu'ils préparent n'est ignoré de personne, et quand nous pouvons à peine leur résister en réunissant toutes nos forces, qu'arrivera-t-il si, divisés entre nous de tant de façons, nous engageons la guerre avec un ennemi non moins puissant que cruel ? Si l'Allemagne commence une fois encore à s'agiter dans des guerres civiles,

je ne voudrais annoncer rien de sinistre, mais Dieu nous préserve de ce dont les préludes nous menacent! Si, fermant les yeux pour un temps sur l'affaire des sectes, nous joignons nos forces pour faire ce qui est pressant, j'espère que le temps apportera quelque remède. A Bâle, déjà le peuple, à ce que j'entends dire, s'amende et ne craint pas de poursuivre publiquement ses ministres de ses sarcasmes et de ses injures... Je ne rappellerai point qu'écraser les hérétiques par les armes et surtout par une guerre étendue sur un si vaste espace est chose assez nouvelle. Mais fût-elle très ancienne, il importe de considérer ce qui convient à la douceur chrétienne et ce qui est utile au bien commun, non ce que mérite la méchanceté d'un petit nombre d'hommes. »

Dans une lettre écrite à l'évêque de Trente, chancelier du roi Ferdinand, il exprimait aussi ses vœux pour le rétablissement de la paix de l'Église, sans effusion de sang. « Arrivé au dernier acte de la vie, disait-il, je quitterais la scène, le cœur satisfait, si la piété de l'empereur, l'intégrité des évêques et l'union des princes pouvaient aboutir à cette heureuse issue. Les plus méchants sont souvent les plus forts, les armes à la main, et il ne faut pas un grand génie pour égorger. Mais ramener la plus violente tempête au calme par la sagesse de ses conseils, voilà une œuvre digne du plus grand prince. Nous ne désespérons pas. »

C'est ainsi qu'Érasme faisait de nobles efforts pour épargner à l'Allemagne le fléau d'une guerre de religion. Il s'indignait contre ceux qu'il accusait de chercher par un tel moyen l'affermissement de leur *tyrannie mondaine*. « Le sang des paysans, écrivait-il, leur a paru si délicieux qu'ils ont soif de celui de toute l'Allemagne, et font tout au monde pour la plonger d'un bout à l'autre dans des guerres intestines aussi funestes à la religion qu'au peuple. Pendant ce temps, spectateurs de la calamité publique, ils chanteront, comme Néron, la ruine de Troie! » Parlant des princes, il ajoutait : « Eux du moins, ils sont hommes. Si leur cruauté

avait été aussi grande que celle de ces masques de théâtre, depuis longtemps déjà les langues avec les bonnes lettres seraient reléguées chez les Nomades ou plutôt au fond des enfers. »

Il trouve dans son cœur des paroles vengeresses contre tous les persécuteurs. Il flétrit les bourreaux partout où il les rencontre, soit qu'ils brûlent Louis de Berquin, soit qu'ils fassent tomber la tête de Morus et de l'évêque de Rochester. Son humanité ne se dément qu'une fois, lorsqu'il semble atténuer l'horreur des massacres commis par les paysans révoltés de la Souabe. Il opposait sa conduite à celle de Luther qui avait publié contre eux un écrit impitoyable, lui qu'on accusait avec raison d'avoir donné occasion à cette révolte par ses petits livres en langue allemande contre les moines et les évêques, contre ce qu'il appelait la tyrannie humaine. Il allait plus loin dans un autre endroit : « Si à cet esprit que révèlent vos écrits, disait-il à Luther, s'ajoutaient la puissance, l'autorité, le pouvoir des pontifes romains, on verrait assez ce que nous devrions attendre. Si je ne me trompe, vous enverriez ici vos satellites et vos troupes en armes. Certes ils maltraiteraient avec le fer un peu plus cruellement ceux qui diffèrent de votre opinion, que vous ne les maltraitez maintenant avec la plume. »

Ce n'était qu'une supposition; mais Luther y donnait lieu par la violence de ses écrits. Son livre contre les paysans de la Souabe contenait ces paroles qui respirent le sang : « Frappe, transperce et tue qui peut. » On connaît sa lettre menaçante au chapitre de Wittemberg, pour requérir l'abolition de la Messe (1). « Je vous prie amicalement, disait-il, et je vous sollicite sérieusement de mettre fin à tout ce culte sectaire. Si vous vous y refusez, *vous en recevrez, Dieu aidant, la récompense que vous aurez méritée*. Je dis ceci pour

(1) Elle est citée avec éloge par le nouvel historien de la Réforme, M. Merle d'Aubigné.

votre gouverne et je demande une réponse positive et immédiate. Oui ou non, avant dimanche prochain, afin que je sache ce que j'ai à faire. Dieu vous donne sa grâce. » Jeudi, 8 décembre 1524. M. Luther, prédicateur à Wittemberg.

La Messe fut abolie. La tolérance était peu compatible avec ce caractère. Zwingle, le réformateur de la Suisse, ne la pratiqua pas mieux que Luther. Il persécuta les anabaptistes à Zurich où il avait un pouvoir non moins respecté que ne le fut celui de Calvin à Genève. Manquant de franchise, il cachait son intolérance derrière l'autorité civile qui n'agissait que par sa volonté. Dans toutes les villes d'Allemagne où la Réforme triomphait, le culte ancien était aboli. Érasme écrivait, en 1531, à un habitant d'Augsbourg : « Je voudrais que l'on ne vît pas chez vous cet état de choses qui existe, dit-on, dans certaines villes où la foule des sectes multipliées ne laisse aucun calme, où les évangéliques ont toute licence, tandis que les autres sont contraints d'admettre ce qu'ils n'approuvent pas. Assurément la contrainte n'a rien d'évangélique. Pour moi, je crains vraiment que, pendant que les uns sont luthériens, d'autres zwingliens, d'autres anabaptistes, tout en combattant contre les Turcs, nous ne devenions Turcs nous-mêmes. » A Bâle, l'amende et le bannissement étaient infligés à ceux qui communiaient même secrètement. En 1526, à la diète de Spire, les luthériens refusèrent d'accorder la liberté de conscience aux catholiques. On sait comment Calvin entendait la tolérance. Théodore de Bèze, plus franc que les autres réformateurs, déclarait que le principe de la liberté de conscience était un dogme diabolique.

Luther était un révolutionnaire. La Révolution a magnifiquement parlé de la tolérance; elle ne l'a point pratiquée; elle y a conduit. La tolérance est venue après elle, lorsque la modération vraiment libérale a repris son empire. Elle est venue après la Ligue, grâce à la politique prudente et conciliatrice d'Henri IV. Elle a été enfin largement et solidement établie en France après les convulsions révolutionnaires,

lorsque les idées sages et vraiment progressives ont prévalu au milieu des ruines que la tempête avait semées sur son passage. Alors, mais alors seulement, les vœux des philosophes ont été satisfaits. Érasme le premier, à l'aurore des temps modernes, a démêlé, promulgué et déterminé dans sa légitime étendue le principe qui reconnaît et consacre la liberté de conscience, la plus respectable des libertés humaines.

CHAPITRE XII

Érasme réformateur de la politique. — Le *prince* de Machiavel. — L'*Institution du prince* d'Érasme. — L'*Utopie* de Morus.

I

La question de la liberté de conscience est une question mixte qui touche en même temps à la politique et à la religion. L'esprit réformateur et novateur d'Érasme a embrassé dans ses aspirations la politique tout entière. Sa libre hardiesse attaque les abus partout où il croit les rencontrer, et indique avec une sagacité pénétrante la voie du progrès où la société moderne doit marcher.

Au commencement du XVIe siècle, trois hommes remar-

quables écrivent sur la politique presque en même temps, Machiavel, Érasme et Thomas Morus. Machiavel composa son livre *du Prince* en 1514. Dès lors il en communiqua le manuscrit à Laurent de Médicis dont il gagna ainsi la faveur, et qui le nomma historiographe de Florence; mais ce livre ne fut publié qu'après sa mort, en 1531. Érasme fit paraître en 1516 son petit traité *sur l'Institution du prince*, offert et dédié à Charles, prince des Pays-Bas et roi de Castille, qui fut plus tard Charles V; le jeune monarque n'avait alors que seize ans. L'*Utopie* de Morus fut imprimée à Louvain vers la fin de la même année.

Entre Machiavel et les deux autres écrivains, le contraste est tel qu'il ne saurait être plus grand. Entre Érasme et Morus, il y a presque en tout communauté d'idées; car cette société fantastique dont Morus nous donne le plan dans son *Utopie*, n'est, à nos yeux, qu'une fantaisie d'imagination, un jeu d'esprit où, sous une forme originale, attrayante, l'auteur a voulu cependant proposer des idées sérieuses sur la politique. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet. Machiavel représente le *réalisme* politique. Ce n'est pas assez dire; il professe le pessimisme le plus odieux. Il laisse à d'autres le soin d'exposer ce que la politique doit être, selon la morale sans doute. Il se propose de faire connaître ce quelle est. Pour lui, la politique n'a rien de commun avec la morale, avec la justice. Il cherche comment les princes héréditaires ou nouveaux peuvent se maintenir. C'est à ce but que doivent tendre tous leurs efforts. Quant aux moyens, pourvu qu'ils réussissent, il faut les approuver, quelque mauvais qu'ils soient devant la morale.

« Désirer d'acquérir, dit-il, est une chose parfaitement naturelle et ordinaire; et toujours quand les hommes entreprennent selon leur pouvoir, il sont loués et non blâmés; mais quand ils veulent au-delà de ce qu'ils peuvent, là est le blâme, là est l'erreur. » Ainsi la cupidité et l'ambition, pourvu qu'elles aient la force en main, peuvent tout se permettre. Pour elles il n'y a d'autre barrière que l'impuissance. Quant au frein moral, quant à la justice, il n'en est pas question. « Voulez-vous asseoir votre domination dans un pays conquis, envoyez-y des colonies. Dépouillez un petit nombre d'habitants de leurs champs et de leurs maisons pour les donner aux nouveaux colons. Ces habitants ainsi dépouillés ne sont que la moindre partie de l'État : dispersés et pauvres, ils ne pourront jamais vous nuire. Quant aux autres, n'ayant pas été blessés dans leurs intérêts, ils se tiendront tranquilles, d'autant plus éloignés de se révolter qu'ils redouteront le sort de ceux qui ont été dépouillés. Vous joignez à un État héréditaire une province comprise dans la même circonscription géographique, parlant la même langue, ayant les mêmes coutumes; il est facile de la garder et de la posséder avec sécurité, surtout si les habitants ne sont pas accoutumés à vivre libres. Vous n'avez qu'à exterminer la race des princes qui dominaient sur elle.

« Un principe à noter, c'est qu'il faut amadouer les hommes ou s'en défaire; ils se vengent des offenses légères; ils ne peuvent se venger des grandes; l'offense doit être faite de telle sorte qu'elle n'ait point à craindre la vengeance. » On sent la cruauté qui se cache sous ces paroles; car il n'y a guère que les morts qui ne peuvent se venger. Il continue : « Si l'État conquis est accoutumé à la liberté et à ses lois, il y a trois moyens de le conserver. Le premier de ces moyens, c'est de le ruiner; le second, c'est d'y aller demeurer; le troisième, c'est de lui laisser ses propres lois. » Machiavel insiste sur l'efficacité du premier moyen. Après avoir dit que les Romains s'étaient mal trouvés d'avoir laissé la liberté à la Grèce, il conclut ainsi : « Le meilleur moyen de conserver les villes libres que l'on a conquises, le seul qui donne la sécurité, c'est de les ruiner; et celui qui devient maître d'une cité habituée à vivre libre et qui ne la ruine pas, doit s'attendre à être ruiné par elle, à moins qu'il n'aille y habiter. »

Machiavel ne croit qu'à la force. Parlant des nouveaux

États que le prince acquiert par sa valeur et par ses propres armes, il dit : « Les difficultés pour se maintenir naissent en partie des nouvelles institutions et coutumes qu'il est forcé d'introduire pour fonder sa domination et sa sécurité. Rien de plus hasardeux, de plus difficile, de plus périlleux ; car l'introduction de ces nouveautés a pour ennemis ceux qui se trouvaient bien des anciennes coutumes et pour défenseurs tièdes ceux qui doivent se trouver bien des nouvelles. Cette tiédeur vient tout à la fois de la crainte de leurs adversaires que les lois anciennes favorisaient, et de l'incrédulité des hommes qui ne croient véritablement à une chose nouvelle que lorsqu'ils en voient l'expérience assurée. Ceux qui font des innovations réussissent presque toujours, quand ils ont des forces propres et peuvent contraindre. S'ils ont besoin de prier, ils échouent toujours et n'arrivent à rien ; car, indépendamment de ce qui a été dit, la nature des peuples est mobile. Il est facile de leur persuader une chose, mais difficile de les maintenir dans cette persuasion. Il faut donc que, lorsqu'ils cessent de croire, on puisse les faire croire par la force. »

Machiavel considère ensuite les principautés nouvelles que l'on acquiert par le secours d'autrui ou par fortune. Il les regarde comme difficiles à conserver. Il cite pour exemple César Borgia qui échoua, bien qu'il fît tout ce que devait faire un homme prudent et *vertueux* pour donner de bonnes racines à son pouvoir dans les États que les armes et la fortune d'autrui lui avaient livrés. « Si l'on considère, dit-il, tous les progrès du duc, on verra qu'il avait préparé de grands fondements à sa future puissance, et je crois qu'il n'est pas superflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple pour un prince nouveau que le sien. » Quand Alexandre VI mourut, il était grièvement malade. « Le duc, dit son admirateur, avait tant de courage et de vertu ; il savait si bien comment on gagne les hommes et comment on s'en défait ; les fondements qu'il avait jetés en si peu de

temps étaient si solides, que s'il n'avait pas eu derrière lui de puissantes armées, ou s'il avait été en santé, il aurait paré à tous les périls. » — « Après avoir réfléchi sur toutes ses actions, ajoute Machiavel, je ne saurais y rien reprendre ; mais je crois devoir le proposer comme modèle à tous ceux qui, par fortune ou par les armes d'autrui, sont montés à l'empire. » Plus loin il en parle encore : « Je ne me lasserai jamais de proposer l'exemple de César Borgia. »

Dans un autre chapitre, il traite de ceux qui sont devenus princes par des crimes. Il cite deux exemples. L'un est celui d'Agathocle. Devant tant de cruautés et de crimes, il n'ose le ranger parmi les grands hommes. Il se contente de le placer au nombre des plus grands capitaines. Il s'exprime ainsi : « Véritablement on ne peut pas dire que ce soit vertu de tuer ses concitoyens, de trahir ses amis, d'être sans foi, sans religion, sans humanité... Mais si je considère l'intrépidité d'Agathocle dans les dangers et sa constance invincible dans les revers, je ne vois pas qu'il doive être estimé inférieur aux plus grands capitaines. »

Il se demande ensuite pourquoi certains princes ont réussi par la cruauté, tandis que d'autres n'ont pas réussi même en temps de paix. « Je crois, dit-il, que cela vient du mauvais usage qu'ils ont fait des cruautés. Les cruautés bien employées, s'il est permis de dire du bien de ce qui est mal, sont celles qui se font une seule fois, par nécessité et pour assurer son pouvoir, mais qui ne se continuent pas ensuite et font place le plus possible aux bienfaits. Les cruautés mal employées sont celles qui, bien que petites d'abord, croissent plutôt qu'elles ne diminuent avec le temps. Ceux qui usent ainsi de la cruauté ne sauraient se maintenir. Celui qui s'empare d'un État doit se hâter de faire *toutes les cruautés d'un seul trait*, afin de ne pas avoir à y revenir chaque jour et de pouvoir, en ne les renouvelant pas, rassurer les hommes et se les attacher avec des bienfaits. Le prince qui agit autrement, par timidité ou par mauvais conseil, est forcé de tenir

toujours le couteau en main. Ainsi le mal se doit faire tout à la fois, afin que ceux à qui on le fait n'aient pas le temps de le savourer; au contraire le bien doit se faire peu à peu, afin qu'on le savoure mieux. »

La cruauté pour Machiavel est donc une affaire de coup d'œil. Il faut verser le mal à haute dose, le bien à petite dose. Le crime et l'assassinat, pourvu qu'ils soient utiles, lui semblent choses à peu près indifférentes. Au sujet du général Carmagnole, il dit tout simplement que les Vénitiens, le voyant refroidi pour la guerre et ne pouvant le renvoyer, se virent dans la nécessité de le faire disparaître. Ne reconnaissant d'autre droit que celui de la force, il veut que le prince ne se propose d'autre pensée que la guerre. L'art de la guerre est la seule chose à laquelle il doive s'appliquer. Il est bon qu'il s'abstienne de tout ce qui ne se rapporte pas à cet art, le seul important pour celui qui commande.

Nous avons dit que Machiavel était en politique un réaliste. Voici ses propres paroles : « Celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire, prépare sa ruine plutôt que sa conservation, parce qu'un homme qui voudrait en tout suivre le bien doit se ruiner parmi tant de gens qui ne sont pas bons. Il est donc nécessaire, pour un prince qui veut se maintenir, de se préparer de façon à pouvoir n'être pas bon et à se servir de la méchanceté ou à ne pas s'en servir, selon la nécessité. Ainsi, laissant de côté ce qui a été imaginé au sujet d'un prince pour s'attacher à ce qui est vrai, il faut reconnaître que tous les souverains ont certaines qualités louables ou blâmables. Ils doivent se garder des vices, s'ils le peuvent, mais ils ne doivent pas s'en mettre fort en peine. Il ne faut pas même qu'ils s'inquiètent de s'exposer à l'infamie de ces vices, sans lesquels ils peuvent difficilement sauver l'État; car, à tout bien considérer, on trouvera que ce qui paraît vertu peut causer la ruine, et que ce qui paraît vice produit la sécurité et le bien-être. Le prince devrait être à la fois aimé et craint; mais comme cela est difficile et qu'il faut

choisir, il est plus sûr d'être craint; car il est vrai de dire que tous les hommes sont ingrats, inconstants, dissimulés, timides, intéressés... Ils sont tous méchants. Toutefois le prince doit se faire craindre de telle manière que s'il n'est pas aimé, du moins il ne soit pas haï. Pour cela, il faut qu'il respecte les biens et les femmes des citoyens. Les hommes oublient plus volontiers la mort de leur père que la perte de leur patrimoine. »

Certes on n'accusera pas Machiavel de se nourrir d'illusions par excès d'optimisme. « Le prince peut être clément, dit-il, quand son intérêt le demande ou le permet; mais il doit prendre garde d'user de la clémence mal à propos. Une clémence inopportune est souvent funeste. Il doit encore sur ce point prendre pour modèle César Borgia. Un prince nouveau ne peut éviter le renom de cruauté, parce que les pouvoirs nouveaux sont entourés de périls. Mais c'est surtout quand il commande une armée qu'il ne doit nullement se soucier d'être réputé cruel. On blâme la cruauté d'Annibal et l'on admire ses actions; mais cette cruauté fut la principale cause de ses victoires. C'est montrer peu de jugement. »

Voilà comment Machiavel comprend la clémence dans un prince. Voyons ce qu'il pense de la bonne foi : « Garder sa parole, vivre avec intégrité et non avec astuce, c'est fort louable dans un prince, comme chacun sait. Mais l'expérience de notre temps a montré que les princes qui ont fait de grandes choses sont ceux qui ont tenu peu de compte de la bonne foi et ont su par leur astuce tromper les autres. Ils ont fini par triompher de ceux qui se sont appuyés sur la loyauté. Il y a deux manières de commander; l'une est propre aux hommes et l'autre aux bêtes; l'une commande par les lois et l'autre par la force. Comme la première souvent ne réussit pas, il faut recourir à la seconde. Le prince doit savoir user de l'une et de l'autre, s'il veut durer. Étant donc dans la nécessité de savoir bien faire la bête, il doit réunir en lui le renard et le lion, parce que le lion ne se défend pas des

piéges et le renard ne se défend pas des loups. » Cela posé, Machiavel poursuit ainsi : « Certes un prince prudent ne peut ni ne doit garder sa foi, lorsque cette fidélité tourne contre lui et que les raisons qui lui ont dicté sa promesse n'existent plus. Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne vaudrait rien; mais puisqu'ils sont méchants et infidèles à leur parole, vous pouvez l'être à la vôtre. Au reste, jamais un prince ne manquera de motifs légitimes pour colorer son infidélité à ses engagements. »

Machiavel est embarrassé de choisir parmi les exemples modernes, tant ils sont nombreux. Il choisit pourtant et avec beaucoup de tact. Il cite Alexandre VI qu'il nomme parce qu'il est mort, et Ferdinand le Catholique, qu'il ne nomme pas, parce qu'il est vivant, mais il le fait assez reconnaître. « Celui qui a le mieux réussi, dit-il, est celui qui a su le mieux contrefaire le renard; mais il faut être assez habile pour bien colorer sa conduite ; il faut savoir bien feindre et dissimuler. La plupart des hommes sont d'une étrange simplicité. Le trompeur trouvera toujours qui tromper. Alexandre VI ne fit jamais autre chose ; et ses tromperies furent toujours couronnées de succès. Il est un prince qui ne prêche jamais que la paix et la bonne foi ; mais s'il avait observé l'une et l'autre, elles lui auraient fait perdre plus d'une fois ses États et sa réputation. »

Machiavel veut mieux préciser sa pensée. Il a énuméré les qualités que le vulgaire loue dans un prince, la clémence, la bonne foi, l'humanité, la religion, l'intégrité. Il termine ainsi : « Non-seulement il n'est pas nécessaire de posséder toutes ces vertus; mais les avoir et les pratiquer toujours est préjudiciable ; paraître les avoir est utile ; vous devez paraître clément, loyal, religieux, humain, intègre ; mais au besoin il faut pouvoir et savoir être le contraire. Un prince et surtout un prince nouveau ne peut observer toutes ces choses pour lesquelles les hommes sont tenus bons, étant souvent dans la nécessité d'agir contre l'humanité, la bonne foi et la religion.

Il faut donc que son âme sache se retourner, selon que le vent ou les variations de la fortune le lui commandent, sans s'écarter du bien, tant qu'il le peut, mais en sachant entrer dans le mal, quand c'est nécessaire.

« Au reste, il doit avoir grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche aucune parole qui ne soit pleine des cinq qualités marquées plus haut, de manière qu'à le voir et à l'entendre, il paraisse tout bonté, tout intégrité, tout bonne foi, tout humanité, tout religion. Cette dernière qualité est celle dont l'apparence importe le plus, parce que les hommes en général jugent d'après ce qui frappe leurs yeux et non d'après la réalité qui se touche et se sent. Tous voient donc ce que vous paraissez être; peu sentent ce que vous êtes; et cette petite minorité n'ose pas s'opposer à l'opinion du plus grand nombre qui a d'ailleurs pour elle la majesté de l'État. Dans toutes les actions des hommes, ce que l'on regarde, c'est la fin. Que le prince maintienne son pouvoir, et les moyens seront toujours tenus pour honorables et loués de chacun. Le vulgaire ne juge que d'après l'événement ; et dans le monde il n'y a que le vulgaire. Le petit nombre ne trouve place que lorsque la multitude ne sait où s'appuyer. »

Machiavel ajoute encore ceci : « Il est à remarquer que l'on encourt tout autant la haine en faisant le bien qu'en faisant le mal. C'est pour cela qu'un prince qui veut maintenir son pouvoir est souvent contraint de n'être pas bon : car lorsque le parti dont vous croyez avoir besoin est corrompu, il faut le contenter ; et pour lors vous n'avez pas la liberté de bien faire. » — « Les hommes, répète-t-il plusieurs fois, sont toujours méchants, si par nécessité ils ne sont pas rendus bons. »

La perversité native de l'homme ; l'égoïsme, règle absolue des actions du prince ; le droit unique de la force qui prend la forme du lion ou du renard tour à tour, lorsqu'elle n'allie pas l'un à l'autre, voilà les fondements sur lesquels repose le système politique tracé par Machiavel. Gloire et richesses,

voilà, s'il faut l'en croire, la fin que tous les hommes se proposent. Ne lui parlez pas de justice, de devoir, de dévouement. Tout cela est bon pour les philosophes dans leur cabinet ou dans leurs livres, pour les prédicateurs en chaire. Mais pour les princes, il n'y a qu'une loi, l'intérêt de leur domination. Maintenir leurs États ou les accroître, quand ils le peuvent, n'importe par quels moyens, tel est le but unique auquel ils doivent tendre. Un prince doit-il favoriser l'industrie, l'agriculture, le commerce? Oui, parce qu'il en recueillera lui-même des avantages pour sa puissance et sa sécurité. Mais faire le bonheur de son peuple par bonté, par devoir, par dévouement, le prince de Machiavel ne s'en inquiète guère. C'est bien lui qui peut dire : l'État, c'est moi.

Nous avons reproduit quelques traits de ce livre, petit de volume, mais considérable par le bruit qu'il a fait dans le monde. C'est l'œuvre d'un grand esprit, mais d'un esprit corrompu et tourné vers le mal. Il a fait des élèves, mais il a eu des maîtres. Dans la politique, comme dans les autres arts, la pratique devance la théorie ; les grands artistes précèdent les grands critiques. Certes Machiavel n'avait qu'à ouvrir les yeux. Les modèles ne lui manquaient pas. Il y avait Louis XI ; il y avait Alexandre et son fils ; il y avait Ferdinand le Catholique, pour ne parler que des noms les plus marquants en fait de crimes et de fourberies. Machiavel a donc fait la théorie de la politique de son temps, et il l'a faite en homme de génie, avec un relief extraordinaire, avec des couleurs ineffaçables.

Nous avons montré la révoltante immoralité des principes. On rencontre d'ailleurs sur son passage beaucoup de pensées profondes, justes, pleines de saillie, qui font songer à Thucydide, à Tacite, à Montesquieu. Nous en citerons quelques-unes : « Les principautés élevées par le peuple sont plus faciles à maintenir que celles qui sont créées par les grands... Les États qui étaient libres avant d'être conquis sont plus difficiles à conserver que ceux qui étaient esclaves. Ils ont toujours pour prétexte et pour mobile dans la rébellion le nom de la liberté et les coutumes antiques, que ni la longueur du temps ni les bienfaits ne peuvent abolir. Dans les républiques, la haine d'un maître étranger est plus grande, le désir de la vengeance plus fort. Le souvenir de l'ancienne liberté ne leur permet pas de se reposer dans la servitude. »

Cet homme qui a écrit le *Manuel de la tyrannie*, a le goût de la liberté ; il en connaît le prix et la force. Il sait que la liberté est la séve qui entretient la vie sociale. Il a senti qu'une nation qui est vraiment libre ne peut pas mourir.

C'est lui qui a dit encore : « Il n'y a pas de meilleure forteresse pour un prince que de n'être point haï du peuple. » Voici d'autres pensées d'un caractère différent, mais aussi d'une haute portée : « Entre deux puissants voisins, la neutralité est fâcheuse. Mieux vaut la guerre. Les princes mal résolus embrassent d'ordinaire la neutralité pour se tirer de l'embarras présent, et le plus souvent ils se perdent. » Montesquieu a fait à Machiavel l'honneur de lui emprunter cette idée juste et profonde. Quelle finesse incisive dans cette classification des esprits ! « Les uns entendent par eux-mêmes ; d'autres entendent ce qu'on leur montre ; d'autres enfin n'entendent d'aucune manière ni par eux-mêmes, ni par les indications d'autrui. »

On voit des hommes, enfants gâtés de la Fortune, qui nient sa puissance et ne voient en elle qu'un vain nom. Machiavel pense autrement. Il croit à ce torrent irrésistible des choses humaines que l'intelligence la plus forte ne saurait dominer. « La Fortune, dit-il, est la maîtresse de la moitié de nos actions ; mais elle nous laisse presque gouverner l'autre moitié. C'est comme un fleuve impétueux que l'on peut retenir par des digues préparées à l'avance ; mais ces digues elles-mêmes sont plus d'une fois emportées par les eaux. »

Ce qu'il dit de la force des armées nationales et de la faiblesse des armées mercenaires, de la France vaincue pour avoir employé les Suisses au lieu de former une armée exclu-

sivement française, mérite d'être remarqué. Il a expliqué admirablement pourquoi les conjurations réussissent peu. Il a sainement apprécié le rôle du Parlement en France, de ce corps intermédiaire élevé pour contenir les grands et protéger les petits sans jeter de l'odieux sur le roi : « Car, dit-il, le prince doit faire appliquer les peines par d'autres, mais distribuer les grâces lui-même. »

On trouve chez lui beaucoup d'autres pensées pleines de sens et d'éclat, celle-ci, par exemple : Toute guerre qui est nécessaire, est juste, et les armes que l'on prend pour la défense d'un peuple qui n'a point d'autre ressource, sont miséricordieuses. » Ici Machiavel semble entraîné par l'élan de son âme hors de son froid système d'égoïsme. On sent qu'en écrivant cette phrase, il songeait à sa chère Italie, à sa patrie opprimée.

Ce qui a manqué à Machiavel, ce n'est pas assurément la profondeur de la pensée, la vigueur de l'esprit, la beauté simple et mâle du style. Ce qui lui a fait défaut, c'est le sens moral. Le spectacle des crimes et des perfidies qu'il avait sous les yeux a flétri et desséché son âme. Toutefois, au milieu de cette ruine morale, deux nobles sentiments restent debout, mais tristes et découragés, l'amour de la liberté et l'amour de la patrie. Ce sont comme deux fleurs épargnées par l'orage, belles encore, mais languissantes et penchées vers la terre.

II

Machiavel a réduit en système la politique réaliste et païenne de son temps ; Érasme, dans son *Institution du prince*, a essayé de tracer le plan d'une politique morale et chrétienne. Le premier a prétendu nous montrer le prince tel

qu'il est; le second a voulu le former tel qu'il doit être. Suivant Érasme, la notion du pouvoir, telle qu'elle devait naître de la philosophie chrétienne, a été corrompue. Indépendamment des passions humaines et de la barbarie du moyen âge, deux causes d'un autre ordre y ont contribué, l'influence d'Aristote et les principes des lois impériales. Aristote, déclarant les biens corporels et les richesses nécessaires au bonheur, favorise l'égoïsme et la cupidité, source de la plupart des crimes. Divisant les hommes en deux classes séparées par nature, les hommes libres et les esclaves, il donne à la servitude et à la tyrannie une base naturelle et philosophique. D'autre part les lois impériales altèrent la loi dans son principe en la faisant dériver de la volonté arbitraire du prince. Il faut donc rétablir la vraie notion du pouvoir d'après la philosophie platonicienne et plus encore d'après la doctrine évangélique.

Un État n'est pas un domaine ; un peuple n'est pas un troupeau d'esclaves ; tous les hommes sont libres, à plus forte raison les chrétiens ; le prince n'est donc pas un maître, c'est un pasteur et un père ; c'est l'administrateur des intérêts communs. Le pouvoir n'est pas une propriété, c'est un service public. Dès lors ce qui fait le souverain légitime, c'est le consentement du peuple, consentement exprimé ou tacite. Par une longue possession, tout pouvoir devient légitime, parce que cette longue possession implique l'assentiment national.

Ce n'est donc pas dans son intérêt personnel, mais dans l'intérêt de tous que le prince doit gouverner. Il doit faire son bonheur de la félicité publique. Machiavel veut que l'égoïsme soit le mobile de toutes ses actions ; Érasme veut que le dévouement soit le principe qui dirige toute sa conduite. L'opposition la plus complète se montre dès le premier pas. Machiavel demande avant tout un guerrier ; Érasme demande un philosophe. Il adopte cette maxime de Platon : la république ne sera heureuse que lorsque les princes deviendront philosophes, ou les philosophes princes. Par philosophe, il

entend celui qui poursuit les vrais biens. Pour lui, être philosophe et être chrétien, c'est la même chose sous deux noms différents, et la doctrine chrétienne est la vraie philosophie, la vraie morale.

Il n'admet pas qu'il y ait deux morales, l'une pour les princes, l'autre pour les particuliers. « Dieu, dit-il, ne demande pas qu'il lui soit permis de faire ce qui n'est point honnête; s'il le faisait, il ne serait plus Dieu. Le prince ne doit pas rougir d'obéir à la loi du bien à laquelle obéit Dieu lui-même. Le souverain qui agit autrement se dégrade. En un mot, nul ne peut être un bon prince, s'il n'est homme de bien; mais on peut être homme de bien, sans être un bon prince. Aujourd'hui telles sont les mœurs de certains souverains que ces deux choses semblent opposées, être homme de bien et être prince. Ils se trompent ceux qui croient que la sagesse est nuisible dans le gouvernement, parce qu'elle affaiblit la vigueur de l'âme et la rend plus timide. Le courage ne consiste pas à ne rien craindre, parce qu'on ne prévoit rien. Suivre son caprice et son bon plaisir, c'est agir en femme. Se faire craindre, au risque de se faire haïr, c'est oublier que la crainte est une mauvaise garantie de la durée. Celui qui a le bien public en vue, est roi; celui qui ne considère que son propre bien est tyran; mais que dire de ceux qui alimentent leur félicité par les maux de la patrie? »

Sur la forme de gouvernement, Érasme n'a pas d'opinion exclusive. En quelques endroits il semble pencher pour la république. « Peut-être, dit-il, aurait-il mieux valu ne pas introduire le lion dans la bergerie. » Mais presque toujours il se déclare pour la monarchie qui garantit mieux l'ordre et l'unité. Il veut seulement qu'elle soit tempérée et contenue par l'autorité du Sénat, des magistrats et du peuple. Si le prince possédait toutes les vertus d'une manière parfaite, il faudrait désirer la monarchie pure; mais comme peut-être un tel prince ne se rencontre jamais, il vaudra mieux tempérer la monarchie par un mélange d'aristocratie et de démocratie. Si le prince est bien intentionné pour l'État, il jugera que cette limitation de son pouvoir lui est un secours et non une gêne; s'il ne l'est pas, il est d'autant plus utile qu'il y ait un frein qui arrête et réprime la violence d'un seul.

Commander à des hommes libres qui obéissent volontairement, c'est une fonction divine; commander à des animaux muets ou à des esclaves qui sont soumis par contrainte, c'est une fonction vulgaire. Mais, dira-t-on, régner ainsi, c'est être esclave et non pas roi. « Tout au contraire, répond Érasme, c'est la plus noble manière de régner. Dieu est-il esclave, parce qu'il gouverne le monde gratuitement et répand ses bienfaits sur toute la création? Régner sur des ânes est moins beau que régner sur des êtres raisonnables et libres. Celui qui défend la liberté et la dignité des citoyens relève d'autant plus la majesté royale. Dieu aussi a voulu commander à des êtres libres, et voilà pourquoi il a donné le libre arbitre aux anges et aux hommes, afin de rehausser la majestueuse beauté de son empire. » Mais, dira-t-on encore, parler ainsi, c'est enlever au prince son droit. — Bien loin de là; c'est revendiquer pour lui le droit qui lui est propre, afin qu'il le possède d'une manière plus honorable et plus sûre. D'abord ceux que vous opprimez sous le joug de la servitude ne vous appartiennent pas. « Ceux-là seulement sont à vous, dit Érasme, qui vous obéissent spontanément et volontairement. La crainte vous soumet les corps et non les âmes; mais la charité chrétienne unit la nation et le prince. Il y a réciprocité de services et d'obligations. Alors le monarque obtient de son peuple tout ce que la nécessité réclame. On n'accorde à personne plus d'honneur qu'à celui qui n'exige aucun honneur. On ne donne son argent à personne plus volontiers qu'à celui qui l'emploie pour le bien public. »

Entre la monarchie héréditaire et la monarchie élective, Érasme ne se prononce pas absolument, bien qu'il semble préférer la première. Si elle est élective, il faut dans le choix du souverain ne considérer que l'intérêt commun et faire

compte des qualités morales plus que des qualités physiques et de convention. Un naturel doux et calme, sans lenteur et sans faiblesse, est celui qui convient le mieux.

Dans l'état héréditaire, il faut remédier par l'éducation du prince à l'impossibilité où l'on est de le choisir. Il importe de lui donner des principes solides et purs de vertu morale, d'affranchir son âme des préjugés vulgaires et de la remplir de pensées justes et saines, de salutaires maximes, de bons exemples. « Le prince, dit Érasme, n'est ni prêtre ni moine; mais il est chrétien. Il doit aussi porter sa croix, c'est-à-dire suivre toujours l'équité, veiller sans cesse, pour que les autres puissent dormir d'un profond sommeil. Providence terrestre, il est l'image vivante de Dieu; mais il faut que l'image réponde au modèle. La théologie chrétienne reconnaît en Dieu trois attributs principaux : la puissance, la sagesse, la bonté. Ce sont aussi les trois qualités principales d'un bon roi. Il ne doit être un sujet de terreur que pour les criminels. Encore parmi ceux-ci, l'espoir du pardon doit-il être laissé à ceux qui ne sont pas incurables. »

Il faut donc que le jeune prince soit formé surtout aux arts et aux vertus de la paix. C'est le contraire de ce que veut Machiavel. Érasme demande des peines sévères contre ceux qui corrompent son âme par leurs basses flatteries et le portent au mal. Nourrices, camarades, domestiques, précepteurs, magistrats, prédicateurs, conseillers, ambassadeurs, chapelains, grands seigneurs, médecins, confesseurs, poètes, orateurs, magiciens, devins, astrologues, engeance funeste au monde, tous deviennent flatteurs en vue de leur intérêt personnel; mais les plus pernicieux sont ceux qui en flattant se donnent un air de liberté. Les lois elles-mêmes sont quelquefois adulatrices, ayant été recueillies ou rédigées par ceux qui étaient sujets des rois ou des empereurs, lorsqu'elles nient que le souverain soit lié par elles, lorsqu'elles se soumettent à sa volonté, lorsqu'elles lui donnent pouvoir sur toutes choses.

Il faut écarter avec soin du jeune prince ces pièges séduis-

teurs. Tout ce qui l'entoure doit lui parler le langage de la vérité. Les statues, les peintures doivent être morales, porter son âme à la vertu et non à la volupté, au faste, à la tyrannie. Quant aux titres d'honneur, Érasme ne les refuse pas aux souverains; mais il préfère ceux qui les avertissent de leur devoir, comme *très intègre*, *très clément*, *très pacifique*. Les livres donnent des avis avec liberté. Ceux dont Érasme recommande la lecture au prince, sont, dans l'ordre sacré, les *Proverbes* de Salomon, l'*Ecclésiastique*, le *Livre de la Sagesse*, et surtout les Évangiles de morale; dans l'ordre profane, les *Apophthegmes* de Plutarque, ses traités, ensuite Sénèque qui élève l'âme et la détourne de la tyrannie, certaines parties de la *Politique* d'Aristote et des *Offices* de Cicéron. Mais, suivant lui, c'est Platon qui parle le plus saintement de ces choses, et Cicéron l'a suivi souvent. Les historiens développent la prudence politique; mais il faut les lire avec discernement. Les histoires d'Achille, d'Alexandre, de César, les romans d'Arthur et de Lancelot sont des lectures fort dangereuses pour un jeune prince. Mais dans ces vies même, il y a de belles choses à imiter. Choisir dans les personnages de l'histoire ce qu'il y a de bon en eux, repousser le mal dont ils ont donné l'exemple, employer pour le bien les moyens dont ils se sont servis pour le mal, voilà le but qu'il doit se proposer en lisant les historiens. Érasme attache une si grande importance à la bonne éducation du souverain, qu'il la regarde comme la meilleure sauvegarde contre la tyrannie.

Après avoir considéré le Pouvoir d'une manière générale, il aborde les divers objets auxquels s'applique son activité. Dès le commencement du XVIe siècle, les questions d'argent et de finances tendent à devenir la préoccupation principale des gouvernements. « La plupart des séditions, dit Érasme, sont nées d'exactions immodérées. Le prince devra se souvenir qu'il n'est pas un mercenaire. Ses fonctions sont plus sublimes. Les conseillers qui s'ingénient pour trouver de nouveaux moyens d'extraire de l'argent au peuple, servent mal

ses intérêts. Le moyen d'avoir son trésor toujours plein, c'est l'économie. Il doit éviter les dépenses superflues, les voyages dispendieux, les offices inutiles et surtout la guerre. Quand il devient nécessaire d'imposer des charges, il faut ménager les pauvres le plus possible. Les réduire à la faim et au désespoir, n'est ni humain ni sûr. Il faut donc moins grever d'impôts les choses dont l'usage est commun au peuple, le blé, le pain, la bière, le vin, les étoffes de laine et les autres objets de première nécessité. »

Au temps d'Érasme c'étaient les matières les plus chargées. Les tailles, les péages, les monopoles pesaient lourdement sur le peuple pour donner un peu de revenu au souverain. « Avant tout, dit-il, le prince doit resserrer les dépenses; mais si des impôts sont nécessaires, il faut les établir de préférence sur les marchandises étrangères, qui sont, non de première nécessité, mais de luxe et propres à l'usage des riches... De cette manière les impôts tomberont sur ceux dont la fortune peut les supporter. La perte qu'ils éprouveront ne les réduira pas à l'indigence, mais profitera aux mœurs en modérant le luxe. » Érasme ajoute cette observation dont on ne saurait contester la justesse : « Toute charge imposée au peuple en raison des temps, une fois établie, ne peut plus être supprimée; et pourtant ne devrait-on pas ôter la charge quand la nécessité qui l'a fait imposer a disparu? On devrait même chercher à rendre ce qui a été donné. »

Comme Th. Morus, il flétrit les princes qui altèrent les monnaies de diverses façons, qui en changent la valeur suivant l'intérêt du fisc, l'élevant quand il paie, et l'abaissant quand il reçoit. Il censure l'abus fiscal qui a été fait de très bonnes lois. « La coutume, dit-il, ne justifie pas l'erreur et ne doit pas empêcher d'abroger ce qui est mauvais. Ainsi, en certains endroits, les biens de l'étranger qui est mort sont dévolus au fisc, qu'il y ait des héritiers ou non... De même certains princes et certains magistrats s'attribuent tout ce qui est trouvé chez un voleur, au lieu de le rendre à ceux qui ont

été dépouillés... Même abus pour les biens des naufragés, rejetés par la mer. En certains lieux, le préfet maritime les revendique et les naufragés sont dépouillés doublement. »

Ces abus sont nés de mesures très sages qui avaient pour but de prévenir toute rapine au détriment des propriétaires légitimes. Ils sont communs à presque toutes les nations. Jadis, aux frontières des États, il y avait des officiers qui surveillaient les importations et les exportations pour protéger les voyageurs et les marchands contre les brigandages, punir les malfaiteurs et faire rendre à leurs victimes ce qui avait été ravi. Maintenant, le voyageur est partout arrêté par les péages. Les étrangers sont soumis à des vexations et les marchands à la spoliation. Ces exactions croissent tous les jours. Quant à protéger les voyageurs, on ne s'en inquiète nullement. Ici encore l'esprit réformateur d'Érasme devance l'avenir.

Ses vues sur la législation ne méritent pas moins d'être remarquées. « Un état est heureux, dit-il, lorsque tous les citoyens obéissent au prince, lorsque le prince lui-même obéit aux lois et que les lois, répondant au modèle du juste et de l'honnête, ne tendent qu'au progrès du bonheur public. Il ne s'agit pas d'établir beaucoup de lois, mais d'en faire d'excellentes... La multitude des lois accumulées les unes sur les autres les fait mépriser et engendre la tyrannie. Il faut avant tout prendre garde qu'elles n'aient un caractère de fiscalité et qu'elles ne soient faites pour l'avantage particulier des grands, au lieu de l'être en vue du bien public sainement entendu. Une loi n'est point une loi, si elle n'est pas juste, équitable, conforme à l'intérêt général. La volonté du prince ne fait point la véritable loi, si cette volonté n'est pas dirigée par la justice. »

Érasme veut que les lois soient motivées et non pas seulement énoncées en très peu de mots ; car devant être préventives plutôt que répressives, elles doivent parler à la raison de tous. Il faut leur donner la plus grande publicité, à l'exemple des anciens qui les gravaient sur des tables. Elles ne doi-

vent pas être comme des piéges cachées sous les pas en vue de saisir une proie. Il importe qu'elles soient formulées d'une façon claire, nette et précise, en sorte que l'on n'ait guère besoin ni de jurisconsultes ni d'avocats, race très âpre au gain chez les modernes.

Érasme veut encore qu'elles obligent également tous les citoyens. « Autrement, ce sont, dit-il, des toiles d'araignée qui ne prennent que les mouches. » L'égalité de tous devant la loi, voilà ce que la justice demande. Il ne faut pas assurément que le premier venu puisse mettre en discussion l'équité de lois ; mais le prince en les portant doit se souvenir que les plus humbles citoyens ont le sens commun. L'homme, le plus noble des êtres, doit être invité au devoir non pas tant par les menaces et les supplices que par les récompenses. Il faut donc que les lois récompensent les services publics, comme elles punissent les délits. Les citoyens doivent comprendre dès l'enfance que les grâces sont dues non à la fortune ou à la noblesse, mais aux bonnes actions.

Érasme distingue trois sortes de noblesses, celle de la vertu, celle de la science, celle du sang. Celle-ci n'est rien, à ses yeux, si elle n'a pour premier fondement la vertu. Au reste la véritable égalité ne consiste pas dans l'égalité des récompenses, des droits, des honneurs, qui est quelquefois une très grande inégalité.

Mais c'est surtout en parlant des lois pénales qu'il se montre humain et libéral. « La loi, dit-il, doit être plus portée à pardonner qu'à punir. Par là elle répond mieux à la bonté divine dont la vengeance est si lente. Le coupable qui a échappé à la justice, peut être repris ; l'innocent condamné ne peut être secouru. Lors même qu'il n'a pas péri, comment le dédommager? comment fixer le prix de sa douleur? » L'emprisonnement préventif sous les plus légers prétextes, une longue détention avant d'être jugé, sont considérés par lui comme des abus détestables. On emprisonne ceux qui possèdent quelque chose et on ne les relâche que pour une

grosse rançon. Il ne réprouve pas moins l'usage barbare de la torture. « Les magistrats, dit-il, sont trop disposés à ordonner la question. On a vu souvent des innocents victimes des aveux de la torture. »

Il ne veut pas que les juges tirent profit des délits et des crimes. Autrement ils seraient intéressés à ce qu'il y eût beaucoup de coupables.

Il demande que la loi protége principalement les faibles plus exposés à l'injustice. Il faut que l'humanité de la législation compense l'inégalité de la fortune qui leur donne moins d'appuis. Elle doit punir plus sévèrement la violence faite à un pauvre, un magistrat corrompu, un noble coupable. Il importe aussi que le châtiment soit proportionné au délit. On ne doit recourir à la peine capitale qu'à la dernière extrémité. L'État est un corps, et l'on ne retranche point un membre lorsqu'il peut être guéri autrement. Les délits doivent être appréciés, non d'après les passions, mais d'après l'équité. Comme Th. Morus, Érasme déplore que le simple vol soit partout puni de mort, tandis que l'adultère est presque impuni. Cette disproportion entre la peine et le délit blesse la justice ; elle a pour conséquence de porter le voleur à tuer le principal témoin de son crime. Elle a sa source dans l'estime exagérée de l'argent.

Ce n'est pas l'horreur des supplices qui détourne du mal. On s'y accoutume, s'ils sont fréquents. C'est la nouveauté des supplices qui épouvante. Il faut donc les rendre très rares, si l'on veut qu'ils servent pour l'exemple.

Au surplus, il vaut mieux prévenir les crimes que d'avoir à les punir. Le prince doit faire ses efforts pour retrancher ou affaiblir toutes les causes d'où ils naissent. Les principales sont les opinions fausses, l'estime accordée aux richesses et le mépris attaché à la pauvreté, mais par-dessus tout l'oisiveté qui prend diverses formes. Il faut donc s'appliquer à donner aux citoyens par l'instruction d'excellents principes et des idées justes. Les préjugés sont difficiles à déraciner. « Le prince,

dit Érasme, ne doit pas flatter la corruption du peuple, mais il doit temporairement condescendre à ses goûts et le ramener peu à peu au vrai et au bien, soit par adresse, soit même par une tromperie salutaire... Convaincu de l'importance capitale de l'éducation, il donnera le plus grand soin aux écoles publiques et privées, à l'éducation des jeunes filles comme à celle des jeunes garçons, afin que sous d'excellents maîtres on apprenne la morale du Christ et les lettres honnêtes. De cette manière, on n'aura besoin ni de beaucoup de lois ni de beaucoup de supplices. » Pour remédier à l'estime exagérée des richesses, le prince doit priser et honorer chacun, non d'après sa fortune, mais d'après ses vertus et ses mœurs. Si l'on voit au contraire la considération, les magistratures, les honneurs, les charges suivre la fortune, les âmes vulgaires rechercheront les richesses par tous les moyens permis ou criminels. D'autre part, il faut veiller à ce que l'inégalité des fortunes ne soit pas trop grande, non qu'il faille dépouiller quelqu'un par la violence; mais il importe de trouver les moyens d'empêcher que les richesses ne soient concentrées chez un petit nombre d'hommes. C'est en partie pour cette raison qu'Érasme condamne la liberté absolue de tester; mais il la repousse plus encore comme contraire au sentiment naturel et comme périlleuse pour la propriété héréditaire dont la légitimité repose sur la famille.

La source la plus communes des délits, c'est l'oisiveté. Tous la recherchent, et une fois qu'on y est accoutumé, si l'on n'a pas de quoi la nourrir, on a recours aux mauvais moyens. La vigilance du souverain doit faire en sorte que le nombre des oisifs soit aussi restreint que possible, en poussant au travail ou en expulsant de l'État ceux qui ne veulent pas travailler. Platon chassait de sa république tous les mendiants. Ceux qui sont infirmes, si leur famille ne peut les nourrir, devront être soignés et entretenus dans des asiles et des hospices. Celui qui se porte bien et se contente de peu n'a pas besoin de mendier. Il faut donc honorer les arts

utiles et ne point appeler noblesse l'oisiveté inactive. Si jadis les patriciens furent écartés des arts mécaniques, ce n'était pas pour folâtrer, mais pour étudier les sciences utiles au gouvernement de l'État. Il n'y aurait rien de honteux à ce que les citoyens riches ou nobles fissent apprendre à leurs enfants un métier. Pendant qu'ils s'y appliqueraient, ils seraient préservés de beaucoup d'excès dégradants. « Cet art, ajoute Érasme, s'ils n'en ont pas besoin, ne fait tort à personne; mais si au milieu de l'instabilité des choses humaines la fortune les abandonne, ce métier les nourrira. » Cette idée, jetée ici en passant, aura un grand succès au XVIIIe siècle, grâce à la plume de Rousseau.

Parmi les causes amenant l'indigence et multipliant les crimes, Érasme compte avec raison l'usure. Une doctrine fâcheuse qui a prévalu jusqu'aux premières années de ce siècle, interdisant aux fidèles le prêt à intérêt, mettait les malheureux emprunteurs à la merci d'usuriers qui n'avaient ni pudeur ni conscience. Sans oser attaquer une opinion qui s'appuyait sur les autorités les plus hautes et les plus saintes, Érasme a sainement apprécié la question. « Ce n'est pas, dit-il, que je sois particulièrement ennemi des prêteurs à intérêt dont je vois qu'on pourrait défendre la profession par de bonnes raisons, surtout en tenant compte des mœurs du temps. J'approuverais plutôt un prêteur à intérêt que cette vile espèce de commerçants qui par leurs ruses, leurs mensonges, leurs artifices, sont à la piste de tout gain misérable, achetant ici pour vendre ailleurs le double, ou dépouillant le peuple par leurs monopoles. »

Si les lois sont d'une importance capitale, les magistrats et les agents du pouvoir ont une grande influence sur la félicité publique. Ils peuvent abuser des meilleures lois et les tourner à la perte de l'État. Érasme demande que leur responsabilité soit réelle, efficace, et qu'ils soient punis très sévèrement, s'ils sont reconnus coupables. Il condamne la vénalité des charges. « En effet, dit-il, celui qui a payé cher son office

doit se refaire aux dépens de ses administrés. Comment exiger que les juges soient incorruptibles, lorsque le prince lui-même vend la charge de juge et enseigne la corruption? »

Suivant lui, la politique étrangère doit se proposer pour but l'utilité publique et la paix. Les traités qui sont faits en vue des intérêts particuliers du souverain, et contrairement à ceux du peuple, ne sont pas des traités, mais des conspirations. Entre les princes chrétiens l'alliance est naturelle. Il faut maintenir la paix avec tous, mais principalement avec ses voisins. Il y a pourtant des nations d'humeur difficile, insociables, arrogantes, avec lesquelles on ne doit avoir ni guerre ni amitié trop étroite. Il ne faut pas attaquer, mais il ne faut pas non plus associer à nos destinées les nations lointaines ou séparées de nous par de hautes montagnes ou par des mers. Le royaume de France, de beaucoup le plus florissant de tous, serait plus florissant encore, s'il n'avait pas voulu conquérir l'Italie.

La paix et l'amitié conviennent surtout aux nations parlant la même langue, rapprochées par le pays, le caractère, le commerce, et qui ne pourraient subsister sans des relations mutuelles. Le prince doit tenir une simple promesse, à plus forte raison observer un traité solennel, consacré par ce qu'il y a de plus saint parmi les chrétiens. Cependant les traités sont violés sans cesse, et si un article n'est pas observé, on déclare tout le traité rompu. Ne vaudrait-il pas mieux ménager un arrangement ou même fermer les yeux sur beaucoup de choses, comme on fait dans les amitiés privées, et suivre, non la colère, mais l'intérêt public? Aujourd'hui les traités, au lieu d'avoir pour but la paix, sont conclus en vue de la guerre. Entre gens de bonne foi, il n'est pas besoin de nombreux et minutieux écrits. Le grand nombre des traités est le signe de la mauvaise foi. Ils en sont le remède impuissant et deviennent souvent la source de nouveaux démêlés et de nouvelles guerres. Leurs articles innombrables fournissent autant de prétextes de rupture.

Dans un livre dédié à celui qui devait être Charles V, c'était une assez grande hardiesse que de condamner les alliances matrimoniales avec des princes d'un pays éloigné. Érasme veut que le souverain ne s'allie par des mariages qu'avec des compatriotes ou avec des voisins sur l'amitié desquels il puisse compter. Il doit consulter l'intérêt public et non l'intérêt ou l'orgueil de famille. La femme qui donne à un bon prince une bonne épouse, est toujours assez noble, quelle que soit son origine. « On attache, dit-il, une importance extrême à ces mariages politiques, et pourtant ces alliances entre familles de souverains ont de graves inconvénients. D'abord elles altèrent dans les enfants le caractère national. Des princes ainsi nés à l'étranger ne peuvent posséder entièrement le cœur du peuple ni lui donner entièrement le leur. La ressemblance physique et morale, une sorte de parfum natif attaché à la patrie, cette espèce de parenté mystérieuse entre tous les enfants d'une même nation, exercent une merveilleuse influence.

« En second lieu le vulgaire voit à tort dans ces alliances des garanties de paix. En fait, elles engendrent mille querelles et sont la source des plus grands bouleversements. Le mariage de Jacques IV, roi d'Écosse, avec une princesse d'Angleterre, ne l'a pas empêché d'envahir ce royaume. La paix ne peut être stable et de longue durée que si elle repose sur des conditions équitables et sur la vérité des choses. Enfin, grâce à ces mariages, les États éprouvent des révolutions et passent sous le sceptre d'un prince étranger. Ils s'accroissent ou s'amoindrissent, et de là naissent les plus graves commotions. Souvent pour le grief le plus léger d'un seul membre de la famille, tous courent aux armes, et une grande partie de la chrétienté est noyée dans le sang. » Érasme conclut ainsi : « Ces alliances peuvent quelquefois servir les intérêts des princes; elles font peut-être la grandeur des monarques; mais elles sont désastreuses pour les nations. » Il déplore en même temps le sort des princesses sacrifiées à l'ambition,

envoyées dans des contrées lointaines chez des peuples si différents par la langue, les mœurs, le caractère, l'extérieur physique. Il n'espère pas qu'on renonce à une coutume si générale, mais il a voulu présenter ces observations. « Peut-être, dit-il, l'événement trompera mon attente. »

Mais si le prince ne fait pas la guerre, comment échappera-t-il à l'ennui? Pour l'en préserver, Érasme veut qu'il remplisse publiquement les fonctions royales au sein de la paix. Rien de plus beau pour un prince, quoi qu'on en dise. Éducation et moralisation du peuple, législation, administration, police, travaux publics, assainissement des villes et des campagnes, canaux, ports, fortifications, agriculture, commerce; tels sont les objets principaux qui partagent la vigilante sollicitude des gouvernements au sein de la paix. Le chef de la Renaissance a vu assez nettement cette mission compliquée. Elle suffit à l'activité du prince qui n'a pas besoin de recourir à la guerre ou au jeu pour tromper le temps. Érasme se déclare hautement contre l'esprit de conquête. « Cette ambition, dit-il, a perdu bien des souverains. Il faut se rappeler le proverbe grec : Le sort t'a donné Sparte; rends-la plus belle. »

Partisan des réformes conduites avec art et avec mesure, ennemi des innovations brusques qui aspirent à tout changer dans les usages publics et dans les lois, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie ne l'empêchent pas de condamner la révolte. « Il faut supporter les tyrans, dit-il, de peur qu'à la tyrannie ne succède l'anarchie, mal plus funeste encore, comme l'a prouvé l'exemple d'un grand nombre de républiques, et dernièrement la révolte des paysans en Allemagne nous a montré que le despotisme des princes est un peu plus supportable que l'anarchie qui produit une confusion universelle. En effet, les coups de la foudre épouvantent tout le monde, mais ne frappent qu'un petit nombre d'hommes. La mer qui déborde n'épargne personne. Par elle tout est enveloppé, tout est englouti. »

III

J'ai avancé plus haut qu'en fait de politique il y avait analogie parfaite entre les idées d'Érasme et celles de Thomas Morus : je vais essayer de l'établir. L'*Utopie* fut publiée quelques mois seulement après l'*Institution du prince*. Un peintre habile retraça la figure même de l'île. L'ouvrage comprend deux livres. Dans le premier, Morus cherche à montrer pourquoi les États se trouvent en mauvaise situation. Il a surtout en vue l'Angleterre qu'il a profondément étudiée. Dans le second, il décrit la république d'Utopie. Il avait d'abord composé à loisir le second livre. Bientôt il ajouta le premier d'improvisation. De là quelque inégalité dans le style. L'*Utopie* a la forme du dialogue. Il y a trois interlocuteurs, un voyageur philosophe, ancien compagnon d'Améric Vespuce, Morus lui-même et son ami Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers.

Les opinions sont partagées sur le vrai caractère de cet ouvrage. Suivant les uns, c'est un plan nouveau d'organisation politique et sociale, présenté aux hommes comme susceptible d'être réalisé. Selon d'autres, c'est la censure et la satire des abus politiques et sociaux sous la forme d'une sorte de roman politique. D'autres enfin ne voient dans l'*Utopie* qu'un jeu d'esprit, une œuvre de pure imagination (1). Pour résoudre la question, il convient d'interroger la correspondance de l'auteur et le livre lui-même. Dans la correspondance, on voit Morus préoccupé du noble désir de fonder sa

(1) *V. Études sur la Renaissance*, par M. D. Nisard : — *Morus et Campanella*, par M. Dareste.

réputation de lettré ; il ne dissimule pas l'amour de la gloire; il s'inquiète en même temps du jugement que les hommes politiques porteront sur son ouvrage. Il craint que les idées exprimées dans l'*Utopie* ne leur déplaisent. Quand il apprend par une lettre d'Érasme que son livre a obtenu les suffrages du chancelier de Bourgogne et de l'ambassadeur d'Angleterre, il éprouve une vive joie. De là il semble déjà permis d'inférer que le caractère de l'*Utopie* est en même temps littéraire et politique, qu'il faut y voir tout à la fois un jeu d'esprit et un fond sérieux.

Dans l'ouvrage même le nom d'Utopie est tiré d'Utopus, fondateur de cette république. Mais dans ses lettres Morus l'appelle *nusquamam* (1), indiquant ainsi un état purement idéal, qui non-seulement n'existe pas, mais qui ne saurait exister ailleurs que dans la pensée. On verra que tous les noms imaginés par l'auteur ont le même caractère fantastique, exclusif de toute application réelle. Érasme, ami intime de Morus, confident de toutes ses pensées, écrit de son côté au célèbre médecin G. Copus : « Procurez-vous ce livre, si vous voulez rire, ou plutôt si vous voulez voir à fond les sources d'où découlent tous les maux de l'État. » Lorsque Morus est ravi aux lettres par les affaires et par la politique, son ami s'en afflige : « Rien, dit-il, ne vient d'Utopie pour nous faire rire. » Ces passages font voir suffisamment qu'une bonne partie de l'ouvrage au moins n'a rien de sérieux.

L'auteur lui-même, dans une lettre, raconte plaisamment qu'il s'est vu en rêve prince d'Utopie, couvert du manteau des franciscains, avec une couronne d'épis sur la tête et un faisceau de tiges de blé pour sceptre, au milieu de sa garde rustique, recevant les ambassadeurs étrangers, misérables et ridicules sous leurs parures de femmes. Malheureusement son rêve s'est dissipé avec l'aurore. Ce qui l'a consolé, c'est

(1) Qui n'est nulle part. Le mot utopie, dérivé du grec οὐ τόπος, a la même signification.

que les royautés véritables ne durent pas beaucoup plus longtemps. Ce badinage est une nouvelle preuve qu'il ne prenait pas au sérieux l'organisation politique d'Utopie. Le caractère même de Th. Morus semble appuyer cette induction. Érasme parle sans cesse de son enjouement. Sa vie et sa mort font voir ce qu'il y avait de grave et de profond sous cet enjouement. Dans sa jeunesse il avait fait des *déclamations* à la manière des anciens pour exercer sa plume. Les thèses paradoxales ne lui déplaisaient donc pas, au moins comme jeu d'esprit et comme exercice littéraire. D'un autre côté, n'oublions pas qu'un Anglais, même lorsqu'il s'élance dans les régions de l'idéal, ne perd jamais de vue la terre.

Si maintenant nous ouvrons le livre, que voyons-nous? J'ai dit un mot des noms qui s'y rencontrent; mais il faut insister un peu plus sur ce point qui a de l'importance. Le personnage principal s'appelle Hythlodée, ou faiseurs de contes. C'est, comme on dirait de nos jours, un rêveur, un idéologue. La capitale du pays porte le nom d'Amaurote, qui signifie inconnue, invisible. Elle est baignée par le fleuve Anydre, c'est-à-dire sans eau. Le président du sénat s'appelle Adème, c'est-à-dire sans peuple. Il est question de deux nations voisines d'Utopie, les Alaopolites ou habitants d'un pays invisible et les Néphélogètes, ou enfants des nuées. Tous ces noms trahissent le vrai caractère de cette construction sociale. Parvenu au terme de son livre, Morus nous en donne lui-même le secret. « Il y a, dit-il, dans les coutumes et les lois d'Utopie des absurdités sans nombre... Je ne puis approuver dans son ensemble le plan que cet homme nous a tracé du meilleur gouvernement possible. J'avoue néanmoins qu'il renferme une foule de vues très utiles et nombre d'institutions très sages. »

Hythlodée prétend que la guérison radicale de l'État ne sera pas obtenue tant qu'on y maintiendra la propriété personnelle, car on ne peut faire du bien à l'un, sans diminuer l'avoir de l'autre. Morus combat ce sentiment et répond

ainsi : « Point de bonheur possible dans un État où existe la communauté des biens. Qui fera naître l'abondance, si l'espoir du gain n'éveille la paresse, n'excite l'activité de l'ouvrier et du négociant? Qui travaillera, si chaque individu, assuré de son bien-être, se repose sur la diligence et le savoir-faire de son voisin? Mais cette paresse d'habitude traînant à sa suite la pauvreté, on verra bientôt la force et la violence lever la hache pour défendre, au défaut des lois, la propriété des épargnes et des bénéfices qu'on aura pu faire. » Le voyageur, au lieu de répondre à ces raisons solides et irréfutables, expose ce qu'il a vu dans la république d'Utopie où le système de la communauté des biens et de l'égalité parfaite est mis en action. Mais dès le premier mot on se sent transporté dans un monde imaginaire et impossible. Il semble donc difficile de ne pas reconnaître qu'il y a dans l'*Utopie* la part de la raison, comme la part de l'imagination et du bel esprit. Ce qu'il y a de sérieux, c'est la critique des abus, des préjugés et des vices ; c'est l'indication de certaines réformes à opérer dans le gouvernement, dans l'administration de la justice, en un mot dans les institutions sociales et politiques.

La république d'Utopie est pour Morus à peu près comme la Germanie pour Tacite. Certes, le grand historien n'a pas la prétention de ramener les mœurs de Rome aux mœurs de la Germanie, pas plus que Morus ne veut imposer aux hommes de son temps la constitution des Utopiens. Mais l'un, en présentant aux Romains dégénérés le tableau un peu embelli des mœurs des Germains, veut réveiller dans leur âme le goût des mâles et austères vertus ; l'autre, en opposant la peinture idéale du gouvernement d'Utopie à l'état social et politique des nations européennes, veut indiquer par le contraste même leurs maladies morales et les moyens d'y remédier. Comment croire que Morus, l'habile praticien, le futur chancelier cher au peuple d'Angleterre, le catholique sincère et scrupuleux qui souffrira la mort pour ne pas manquer à sa

conscience dans une question délicate et longtemps controversée, ait voulu offrir comme un modèle à imiter et à réaliser cette république idéale où tout est artificiel, chimérique, impossible, où dans la guerre on soudoie les traîtres et les assassins, où l'on met à prix la tête du prince ennemi ainsi que celle de ses ministres et de ses officiers, où non-seulement l'on permet, mais où l'on conseille le suicide à certains malades incurables, où avant le mariage les fiancés sont mis sans voile en présence l'un de l'autre sous les yeux d'une matrone, sans parler de tant d'autres choses bizarres, imaginées par l'écrivain avec plus ou moins de goût pour captiver ses lecteurs et donner à son livre l'attrait d'un roman?

Il y a donc à distinguer l'écrivain et le philosophe. Aux yeux de Morus, la vraie philosophie est celle qui sait s'accommoder aux lieux et aux circonstances, respecter les personnes sans bassesse et sans roideur. « Heurter de front les erreurs, dit-il, c'est perdre son temps... Il y a un esprit habile de conciliation. Quand on ne peut tirer le plus grand bien possible d'un cas donné, il faut faire en sorte qu'il en résulte le moins de mal possible. » Voilà le langage de Morus dans l'*Utopie*, tandis que le voyageur condamne ces ménagements comme trahissant la vérité. Telle était aussi sa conduite à l'époque où l'ouvrage fut publié. « Morus fréquente la cour avec nous, écrivait Ammonio, secrétaire du roi. Nul ne le devance pour aller porter le salut du matin au cardinal d'York. »

On se rappelle ce passage de Tacite, où il se demande s'il existe un milieu entre une indépendance farouche, intraitable, et une adulation servile. L'historien moral par excellence se déclare pour l'affirmative. Il croit que le sage peut s'écarter un peu de la rigidité des principes, quand la conscience et la justice ne sont pas blessées. Ainsi pensait Thomas Morus. Il n'approuve pas le rigorisme tranchant d'Hythlodée, tout en admirant ses plans fondés sur la justice et la raison, ses vues profondes sur plusieurs points importants de l'admi-

nistration, ses grandes maximes qui expriment des vérités de tous les temps et renferment en quelque sorte les germes de la félicité publique.

Il y a donc, pour ainsi parler, un triage à faire dans l'*Utopie*. Mais comment choisir? Comment reconnaître la vraie pensée de l'auteur? Ici Érasme nous sera d'un grand secours. A l'époque où parut l'*Utopie*, on peut affirmer qu'il y avait sur la plupart des points communauté de vues entre les deux amis. L'*Éloge de la Folie* fut dédié à Morus qui en prit vivement la défense. Il goûtait beaucoup les premières *Lettres des hommes obscurs* écrites par Hutten contre les dominicains de Cologne, adversaires de Reuchlin. Le but même de l'*Utopie* ne s'éloigne pas tellement de celui de l'*Éloge de la Folie*. La forme et le style sont très différents, mais la pensée et la tendance générale sont analogues. Th. Morus est réformateur à la manière d'Érasme. Il veut une réforme modérée, pacifique, amenée par le progrès naturel des lumières et de la civilisation. Il ne veut pas une rupture complète et radicale avec le passé. Entre Érasme et lui, il y a des nuances ; mais le fond paraît le même. Plus tard, il est vrai, la divergence fut sensible sans détruire leur amitié qui dura jusqu'à la mort. Morus se rattacha plus étroitement à l'orthodoxie en haine des novateurs factieux. Érasme resta plus froid entre les deux partis qui divisaient la chrétienté. Mais quand son ami écrivait l'*Utopie*, le nom de Luther n'avait pas retenti encore dans le monde. L'esprit satirique et réformateur de la Renaissance se donnait libre carrière. Il se retrouve dans l'*Utopie* de Morus comme dans la *Folie* d'Érasme, quoique pourtant avec moins de licence.

Le principe fondamental sur lequel repose toute cette organisation sociale et politique, décrite par le voyageur philosophe, c'est le principe de la communauté des biens. Il est présenté plusieurs fois comme la base de la félicité publique. La propriété, au contraire, est considérée comme la source de tous les abus, de tous les malheurs, de tous les crimes.

Morus veut-il donc réellement l'abolition de la propriété et la communauté des biens? Mais on vient de voir qu'il oppose à ce système des objections invincibles. Cependant il admet ce principe, mais comme un idéal d'union fraternelle et de parfaite égalité d'après lequel la société doit se diriger. Il faut se rappeler que la Renaissance réagit fortement contre la philosophie d'Aristote. Or ce philosophe a vivement combattu le principe de la communauté adopté par Platon dans sa république. « Aristote, dit Érasme, a été reçu tout entier dans la théologie, et son autorité est devenue presque plus respectable que celle du Christ... C'est de lui que nous avons appris qu'un État où tout serait en commun ne pourrait être florissant. »

Dans ce passage d'Érasme, l'*Utopie* se trouve en germe. De même que Morus, il ne veut pas que l'on repousse absolument la communauté comme mauvaise en soi. Il la voit admise dans la république de Platon qui n'est qu'une chimère ; mais il la voit aussi pratiquée dans l'Église naissante comme une conséquence découlant de la doctrine évangélique. Sans doute, l'homme étant ce qu'il est, avec ses passions et ses vices, la communauté évangélique est impraticable dans l'État. Mais si la communauté et l'égalité parfaite ne peuvent exister dans l'ordre réel, elles doivent planer au-dessus du monde comme un idéal vers lequel la société tout entière doit tendre. Il faut qu'elle s'efforce de réaliser la communauté dans la mesure du possible, non par une organisation artificielle, mécanique, énervante, destructive de toute liberté, mais par la bienfaisance et la charité sociale. Il faut qu'elle s'efforce de réaliser l'égalité, non par l'abolition de la propriété, qui est impossible, mais par la suppression des priviléges, par l'égalité devant la loi, par le progrès de la justice, par le partage de plus en plus équitable des avantages sociaux. Telle est, ce me semble, la pensée de Morus et d'Érasme suivant les traces de Platon à la clarté de la lumière évangélique.

Il ne faut pas s'arrêter aux apparences; il faut aller au fond des choses. Leur doctrine est une réaction contre l'égoïsme cupide et la tyrannie oppressive de leur temps. Ce qu'ils veulent en définitive, c'est que les principes de fraternité et d'égalité qui se trouvent au fond du christianisme pénètrent les entrailles de la société, inspirent la législation et la politique, fassent disparaître chez les nations chrétiennes l'oppression et la misère, la guerre et le brigandage.

De là dans l'*Utopie* ces attaques contre le despotisme des princes qui ne veulent avoir pour ministres que des esclaves; contre l'esprit de routine et la jalousie ombrageuse des ministres, rétifs aux idées les plus sages, quand ils ne les ont pas eues les premiers; contre les monarques guerriers qui voient toujours de nouvelles provinces à conquérir plutôt que de songer à bien gouverner celles dont le ciel les fit maîtres; contre les rois qui entretiennent des armées nombreuses, nullement nécessaires à la sûreté de leur royaume. « Vous n'avez la guerre, dit Morus, que lorsqu'il vous plaît de l'avoir. » Pour lui comme pour Érasme, le dévouement au bien public doit être l'unique mobile du pouvoir. Il demande des rois philosophes et repousse les princes conquérants. Une politique franche et pacifique lui paraît plus salutaire qu'une politique guerroyante, perfide et raffinée. Il cite un roi des Acheres, nation imaginaire, qui abdique lui-même un empire conquis par ses armes. « Chaque nation, dit-il, doit avoir son prince, comme chaque maître a son palefrenier, et chaque maison ses gens. Les conquêtes appauvrissent, épuisent l'État, sans compter que la fortune est changeante. Maintenir la paix, faire fleurir les sciences et les arts, répandre le bonheur par une sage administration, aimer les peuples et s'en faire aimer : telle est la fonction du monarque. »

Comme Érasme et par les mêmes raisons, mais avec plus de force encore, Morus s'élève contre la peine de mort appliquée au vol. « Les lois qui punissent de mort le voleur, dit-il, ressemblent à ces maîtres barbares qui trouvent plus court de fustiger leurs élèves que de les reprendre avec douceur et de leur montrer leur devoir. Il faudrait plutôt arracher l'homme au désespoir de l'indigence et par suite aux supplices. » Il énumère les causes qui donnent naissance à la classe nombreuse des voleurs. Le vice et le vagabondage ne sont pas les seules. Le travail n'est pas à la portée de tous, comme on le dit quelquefois. Les soldats infirmes; les gens au service des grands, devenus malades ou congédiés à la mort de leur maître; les fermiers ruinés par les exigences oppressives des propriétaires; les paysans dépouillés de leurs champs par les gentilshommes désireux d'étendre leurs enclos et leurs parcs; les artisans et les villageois, réduits à l'indigence par la débauche, le jeu, le luxe qui a fait d'effrayants progrès et a confondu les rangs, tous ces gens-là n'ont d'autre ressource pour vivre que la mendicité et le vol.

La substitution des troupeaux à la culture du blé, a fait qu'un seul bouvier ou un seul berger a suffi sur un sol qui demandait auparavant un grand nombre de bras. Cet abandon des campagnes a produit la cherté des grains, sans que le prix des laines ait diminué. Comme les propriétaires des troupeaux sont tous opulents, rien ne les oblige à se défaire promptement de leurs marchandises; ils sont maîtres d'en fixer le prix à leur volonté; et comme les moutons engraissés donnent le meilleure profit, on néglige les autres bestiaux. On ne songe même pas à la reproduction et à l'élève du bétail, en sorte que cette avidité excessive produira une disette absolue. Aussi les chefs de famille, par suite de la cherté des subsistances, gardent-ils le moins de bouches qu'ils peuvent : ce qui augmente encore le nombre des mendiants et des voleurs.

On trouve ici des renseignements curieux sur l'état social, agricole et moral de l'Angleterre au commencement du XVIe siècle. On est étonné de voir que l'on se plaignait déjà des progrès effrayants du luxe, de la cherté des subsistances, de l'abandon des campagnes. L'*Utopie* ne se contente pas de

signaler le mal, elle en indique le remède. « Murez, dit le voyageur, les cabarets et les lieux de débauche. Ordonnez que ces citoyens barbares qui ont renversé vos bourgs pour agrandir leurs paccages, les rebâtissent à leurs frais, ou cèdent gratuitement le sol à ceux qui se chargeront de les faire reconstruire. Réprimez par des lois rigoureuses les monopoleurs. Ne souffrez pas un seul homme oisif. Rendez à la terre les bras qu'elle redemande. Donnez à vos manufactures de draps toute l'activité dont elles sont susceptibles. Qu'elles soient ouvertes à ceux que le défaut d'occupation a forcés de se faire voleurs... Mais avant tout il faut changer la mauvaise éducation de la jeunesse dont les mœurs se corrompent sous nos yeux. Il ne faut pas élever des scélérats pour avoir un jour le plaisir de les condamner au dernier supplice. »

Ainsi parle Hythlodée, toujours tranchant dans son langage de réformateur. S'échauffant au sujet de la peine de mort, il ajoute : « La vie d'un seul être surpasse en valeur tous les trésors de cet univers. On dit que l'on punit moins le vol que la violation des lois, comme s'il fallait adopter le paradoxe des stoïciens sur l'égalité des fautes... Dieu a défendu le meurtre et vos magistrats l'ordonnent pour le vol d'un écu! Mais comment réprimera-t-on les voleurs? On aura recours au moyen des Romains. On les condamnera aux travaux publics et la durée de la peine sera proportionnée à la gravité du délit. On ne touchera qu'au bien des coupables en respectant celui de leurs femmes et de leurs enfants. Le système pénitentiaire sera tout à la fois efficace et humain. Il devra être fondé sur ce principe, qu'il faut sévir contre le crime en épargnant le criminel, dompter son naturel vicieux, lui rendre la vertu douce et aimable, lui faire enfin réparer ses torts par une conduite exemplaire. On doit lui laisser l'espoir de rentrer dans son premier état, et tous les ans il convient de libérer un certain nombre de ces travailleurs forcés pour prix de leur bonne conduite. »

L'*Utopie* nous montre l'application de ces principes chez

un peuple fictif, tributaire de la Perse, chez les Polylérites, ou grands radoteurs. On trouve en effet chez eux des coutumes bizarres que l'on ne doit pas prendre au sérieux. Les vagabonds, les gens sans aveu doivent aussi être employés à des travaux publics. Quant aux infirmes et aux vieillards, les riches monastères pourraient leur donner asile.

Hythlodée commence enfin à décrire ce gouvernement d'Utopie, si bien combiné, si salutaire, où le crime est toujours puni, la vertu toujours récompensée, où règne la parfaite égalité des biens, où tous jouissent d'une douce aisance. Voilà l'État idéal qu'il veut opposer aux États de l'ordre réel qui lui ressemblent si peu, à ces États où le droit de propriété domine tout le reste, où l'argent est le mobile universel de toutes les actions, où la fortune est l'unique dispensatrice des talents, des vertus, de la considération, où les priviléges rendent impossible le règne de la justice, où ce malheureux droit du *tien* et du *mien* produit sans cesse les querelles, les divisions, les brigandages, les incendies, les massacres, en un mot, la plupart des crimes. Nous ne le suivrons pas dans cette description chimérique. Nous signalerons seulement quelques traits saillants, les idées applicables, les maximes salutaires et fécondes qui jaillissent du sein de cette république imaginaire. Le sens pratique du génie anglais s'y montre en beaucoup d'endroits. Ainsi l'on y trouve un moyen artificiel de faire éclore les poulets, des considérations sur l'emploi des bœufs pour le labour et les charrois de préférence aux chevaux dont les Utopiens usent peu dans les travaux de l'agriculture. En effet, les bœufs sont moins sujets aux maladies, plus faciles à nourrir, et quand ils sont hors de service, ils donnent une bonne nourriture.

La capitale est bâtie en amphithéâtre, à mi-côte. Elle a un fort beau quai, un pont en pierres de taille, à l'endroit du fleuve le plus éloigné de la mer pour la commodité des vaisseaux. Les rues sont larges, les maisons simples, alignées, de

même forme : ce qui donne, selon Hythlodée, un coup d'œil très agréable. Derrière se trouvent des jardins entretenus avec soin. La façade est en pierres de taille et en briques. Les toits sont plats et enduits d'un ciment qui ne coûte presque rien. Pour les fenêtres, on se sert de verre ou d'une toile très fine imbibée d'huile transparente ou d'ambre fondu.

Les marchés sont commodes et tenus avec une propreté admirable. Les abattoirs, les boucheries, les marchés aux poissons et aux volailles sont hors de la ville, sur les bords de la rivière. Les questions de propreté, de salubrité, de commodité, tiennent une grande place en Utopie. Là, Morus se montre non-seulement pratique, mais initiateur. Il y a quatre hôpitaux publics, situés près des portes de la ville. Ils sont très vastes, pour que les malades soient à leur aise et respirent un bon air. Il n'y a nulle cohabitation entre ceux qui n'ont que des maladies accidentelles et ceux qui sont attaqués de maladies contagieuses. Nul n'est contraint d'aller dans ces hôpitaux; mais on s'y rend volontairement, persuadé qu'on y sera mieux soigné que dans sa maison.

Chaque mère allaite ses enfants, sauf le cas d'empêchement naturel. Sur ce sujet, Morus pense comme Érasme, deux siècles et demi avant Rousseau. Les Utopiens ne visent pas à l'austérité. Ils sont d'avis que toute volupté, dont la suite n'est pas dangereuse, est permise. Pendant le souper, qui est chez eux le principal repas, on exécute des symphonies. Des cassolettes exhalent d'agréables parfums. On a devant soi des desserts exquis; enfin on réunit tout ce qui peut flatter et chatouiller les sens des convives.

Les tailleurs ont peu à faire. Pour le travail, on a un vêtement de peau qui dure sept ans. Hors du travail, on porte par-dessus un pourpoint en laine de couleur naturelle et dont la forme ne change jamais. On recherche, non la finesse, mais la propreté. On fait grand usage du linge; mais on ne regarde que la blancheur. Six heures de travail sont exigées seulement, afin de laisser au corps le temps de se reposer et

à l'esprit le loisir de s'instruire. Les belles lettres sont volontairement cultivées par quantité d'ouvriers ; mais on n'oblige que certains jeunes gens d'élite à suivre les leçons publiques, données tous les jours avant le lever du soleil. Ce sont eux qui forment la classe des lettrés, seule aristocratie reconnue dans la république d'Utopie. Pourquoi demande-t-on aux citoyens si peu d'heures de travail ? C'est qu'il n'y a là ni moines inactifs, ni vagabonds, ni mendiants, ni riches oisifs, ni arts inutiles et corrupteurs qui diminuent le nombre des ouvriers utiles.

Ce qui regarde le commerce mérite quelque attention. Les Utopiens sont approvisionnés pour deux ans. L'exportation du superflu est permise. Le septième de leurs marchandises est donné aux pauvres des pays où ils vont commercer. Ils vendent le reste à un prix très modéré. La plus grande partie des affaires se traite avec du papier. Les corps municipaux des villes sont chargés du recouvrement. Ils jouissent des sommes recouvrées, jusqu'à ce qu'elles soient réclamées. Chez les Utopiens il n'y a nul cours d'espèces. Leur vaisselle est de terre cuite ou de verre. Elle est aussi propre qu'agréable. L'or et l'argent sont réservés pour les vases nocturnes et les ustensiles les plus vils. On en fait de fortes chaînes pour attacher les pieds et les mains des esclaves qui chez eux ne sont que des condamnés. Ceux qui sont notés d'infamie portent comme punition des pendants d'oreilles en or, une quantité prodigieuse de bagues et de colliers avec une large plaque du même métal sur le front. Les perles et les diamants servent aux petits enfants d'ornements et de joyaux. Hythlodée raconte plaisamment la mésaventure d'une ambassade qui se présenta couverte d'or et de pierreries. Elle fut moquée et bernée de toute manière par les Utopiens ennemis du faste et de la pompe extérieure qui ne leur inspirent que du mépris.

Dans cette république, on trouve certains principes de gouvernement dont les États de l'ordre réel peuvent faire

leur profit. Les affaires y sont toujours expédiées avec la plus grande diligence. Dans le conseil du président, on ne décide rien sans que la motion en ait été faite et admise en plein Sénat trois jours auparavant. Une coutume strictement observée, c'est de ne jamais trancher une question le jour où elle est proposée. On en remet toujours la décision à la séance suivante, afin d'éviter les mesures précipitées.

La tolérance n'est pas, comme on l'a dit, l'indifférence; c'est le respect de la liberté humaine qui est l'œuvre de Dieu. Chez les Utopiens, il y a tolérance parfaite pour les diverses religions. Vouloir contraindre les consciences, c'est à leurs yeux une tyrannie révoltante. La douceur, la patience, la persuasion, tels sont chez eux les moyens légitimes de prosélytisme. Ils croient à la puissance de la vérité qui finit toujours par triompher. Ils punissent le zèle indiscret et les déclamations outrées, comme séditieuses et capables de troubler la paix publique. Le matérialisme qui nie l'immortalité de l'âme, et à plus forte raison l'athéisme, ne sont pas tolérés en Utopie. Mais les matérialistes et les athées ne sont ni tourmentés ni envoyés au supplice. On ne les force même pas à déguiser leurs sentiments. Tout mensonge et toute hypocrisie sont en horreur chez les Utopiens. Mais défense leur est faite de dogmatiser publiquement. Morus, plus tard devenu chancelier, fit emprisonner un certain nombre de novateurs qui propageaient leur doctrine par des déclamations diffamatoires et des menées séditieuses. De nos jours, on lui a reproché cette rigueur comme étant en contradiction avec les principes de l'*Utopie*. Ce qui précède réfute cette accusation. Pour Morus et même pour Erasme, la tolérance doit s'arrêter là où la sédition commence.

Dans la république d'Utopie le divorce est permis, mais seulement en cas d'adultère bien prouvé (1). L'adultère, à peu

(1) Au sujet du divorce, Érasme pensait à peu près comme Morus.— *V.* plus haut, ch. VIII. Il n'approuvait pas les mariages clandestins. Quant à ceux qui étaient contractés en secret sans le consentement des parents, il était d'avis qu'on devait les regarder comme nuls. Il exprimait un vœu digne d'être remarqué. Il désirait qu'un mariage ne fût valide qu'après que les parties, accompagnées de témoins, auraient déclaré leur volonté de se marier devant des magistrats désignés à cet effet, laquelle déclaration serait consignée sur un registre et conservée. *V.* t. V, p. 649 et suiv.

près impuni ailleurs, entraîne chez les Utopiens la peine de l'esclavage. La rechute est punie de mort sans miséricorde. Là se trahit encore le caractère critique de l'*Utopie;* car la servitude est la peine des crimes même les plus graves. Aussi rigoureuse que la peine de mort pour les scélérats, elle est plus utile pour la république. Ils sont pour les autres un exemple toujours présent.

Les Utopiens pratiquent l'intervention en faveur des nations opprimées (1). Persuadés que la bonne foi est la sauvegarde des empires, ils regardent les traités comme inutiles. En effet, chez les autres peuples, les conventions sont étrangement violées. Hythlodée fait ironiquement une exception pour les États chrétiens. « Mais, dit-il, chez les peuples non chrétiens, plus on multiplie les cérémonies solennelles, plus les traités sont fragiles. Les termes ambigus, les clauses captieuses ne font jamais défaut. Les plénipotentiaires les emploient à dessein et se permettent une duplicité qu'ils puniraient sévèrement chez les particuliers. Ils regardent sans doute la probité comme une qualité vulgaire, ou bien ils distinguent deux espèces de probité, l'une pour le peuple, l'autre plus élevée et plus libre pour les princes et les grands. Celle-ci est la vertu favorite des rois. » Morus parlait en connaissance de cause; il avait déjà été ambassadeur.

Il est temps de conclure : Dieu a mis dans le cœur de l'homme deux sentiments, deux principes d'activité, qui, comme un double foyer, animent la vie individuelle et la vie sociale ; j'entends l'amour de soi et l'amour de ses semblables. Mais développés sans mesure et à l'exclusion l'un de l'autre, le premier engendre l'égoïsme, un individualisme

(1) Ici Morus est d'accord avec Machiavel.

effréné ; le second aboutit à l'absorption de l'individualité libre dans la communauté sociale. Ces deux principes contraires sont représentés dans la philosophie par deux grands noms, Aristote et Platon. Le christianisme les a conciliés dans l'harmonie à l'aide d'un troisième principe, l'amour de Dieu dont le germe est aussi en nous. A la fin du xve siècle, l'égoïsme sans frein et sans pudeur rongeait la société chrétienne et corrompait la politique. C'est alors qu'Érasme et Morus ont rappelé aux hommes et surtout aux puissants de la terre la communauté idéale de Platon, la communauté réelle du christianisme naissant, pour réveiller dans les âmes les principes de l'humanité, de la justice et du dévouement, si étrangement oubliés. De là est née l'*Utopie*, type imaginaire, souvent bizarre, présenté en contraste avec la société réelle pour mettre en saillie et en relief sous une forme piquante ses abus et ses vices, pour en montrer la source et en préparer le remède.

CHAPITRE XIII

Érasme prédécesseur de l'abbé de Saint-Pierre. — Moyens qu'il propose pour faire cesser la guerre et rendre la paix durable entre les nations chrétiennes.

I

On a souvent reproché à Érasme la mollesse flottante de sa pensée ; mais s'il est un point sur lequel il ait été ferme et n'ait jamais varié, c'est la guerre. Il ne la condamne pas cependant d'une manière absolue ; passant en revue les hérésies qui, moins éloignées de la piété, exigent par excès de zèle plus qu'il ne faut, il range dans cette classe l'erreur de ceux qui ont voulu interdire toute guerre entre les chrétiens (1). Quelquefois même il ne semble pas loin de penser, sur la destination providentielle de la guerre, comme le comte de Maistre. « Il est sans doute plus heureux, dit-il, d'éviter la guerre que de la faire courageusement. Mais la paix ne peut être de longue durée, ou bien elle engendre la corruption des mœurs, à moins que les conseils d'hommes sages ne la gouvernent (2). »

Au fond il ne croyait la guerre permise que dans le cas de légitime défense. Il ne l'approuvait même pas contre

(1) T. III, p. 573.
(2) T. III, p. 1810.

les Turcs, si elle avait pour but de propager la foi chrétienne et non de repousser leurs invasions violentes; car ce n'était point par les armes et par la force, mais par la parole, par l'enseignement, par l'exemple contagieux des vertus chrétiennes, qu'il fallait étendre l'empire du Christ. Quant à la guerre que se font entre elles les nations civilisées, pour agrandir leur territoire, il la déclare impie, contraire à la charité et à la fraternité évangéliques, comme à la nature même de l'homme, pernicieuse enfin aux lettres, aux mœurs, à la religion.

Dans ses livres comme dans sa correspondance, en toute occasion, il la poursuit avec une éloquence et une verve qui ne se lassent jamais. Il la poursuit non-seulement en elle-même, dans les malheurs et les crimes qu'elle enfante, mais aussi dans ceux qui en font leur métier. Il n'a pas assez de mépris, assez de sarcasmes amers pour les gens de guerre. Hâtons-nous de dire que ces railleries, ces injures ne s'adressent pas aux soldats qui combattent pour défendre le sol de la patrie. Si Érasme avait pu connaître le guerrier moderne, tel qu'il existe surtout chez les nations libres, il lui aurait rendu justice; mais il ne voyait autour de lui que des bandes mercenaires toujours prêtes à se vendre au plus offrant, à piller indistinctement amis et ennemis. Voilà les guerriers qu'il a peints avec des couleurs ineffaçables.

Cette horreur de la guerre pénétra de bonne heure dans son âme naturellement timide et pacifique. Il fut témoin de l'entrée triomphante de Jules II à Bologne et à Rome. Il n'en fut pas édifié; il la comparait à la marche des apôtres. Longtemps après il s'en indignait encore. « A parler sans fard, disait-il, je regardais alors ces triomphes non sans gémir en secret. » Il a très probablement en vue Jules II, quand il met dans la bouche de la Folie ces véhémentes paroles : « Comme si le Christ n'existait pas pour défendre les siens à sa manière, on a recours au fer; et quoique la guerre soit une chose si horrible qu'elle convient à des bêtes sauvages et

non à des hommes; si insensée que même, selon les fictions des poètes, c'est un fléau déchaîné par les furies; si funeste qu'elle amène la ruine générale des mœurs; si injuste que les pires brigands sont souvent ceux qui la font le mieux; si impie qu'elle n'a rien de commun avec le Christ; on néglige cependant tout le reste pour ne s'occuper que d'elle. On peut voir sur ce terrain même des vieillards décrépits déployer la vigueur d'une âme jeune, ne point se laisser rebuter par les dépenses, ni fatiguer par les travaux, ni effrayer par la pensée qu'ils vont bouleverser de fond en comble la religion, la paix, toutes les affaires humaines; et il ne manque pas d'adulateurs diserts qui donnent à ce délire les noms de zèle, de piété, de courage, imaginant, s'il est possible, un moyen de tirer le fer qui donne la mort et de le plonger dans les entrailles de son frère sans blesser cette charité parfaite que, d'après le précepte du Christ, un chrétien doit montrer pour son prochain. »

Mais il ne se contenta pas de lancer de véhémentes invectives ou des épigrammes acérées contre ceux qui provoquaient la guerre ou qui la faisaient. Il usa de l'influence que lui donnait sa renommée pour gagner à la cause de la paix les princes et les puissants du monde. Le 14 mars 1514, peu de temps après la mort de Jules II, il écrivait à l'abbé de Saint-Bertin, Antoine de Bergues, qui avait un grand crédit auprès de l'empereur Maximilien, à la cour des Pays-Bas et même à celle d'Angleterre : « Je vois naître de grands mouvements; où aboutiront-ils? On ne sait; daigne la faveur de Dieu calmer cette tempête de la chrétienté! Je me demande souvent avec étonnement ce qui peut pousser, je ne dis pas des chrétiens, mais des hommes à un tel point de démence qu'ils se précipitent à leur perte mutuelle avec tant d'ardeur, de dépenses, de périls. Peut-il y avoir dans le monde un objet de si grand prix qu'il nous porte à une extrémité si pernicieuse, si horrible, qui, même quand elle est parfaitement juste, déplaît à tout homme vraiment honnête?

« Je vous en prie, considérez les gens que l'on emploie pour la faire. Ce sont des meurtriers, des joueurs, des incestueux, des débauchés, les plus vils mercenaires, à qui le moindre gain est plus cher que la vie. Ce sont d'excellents soldats; car ce qu'ils faisaient auparavant à leurs risques et périls, ils le font maintenant pour un salaire et avec gloire. Il faut recevoir ce ramas d'hommes dans les champs et dans les villes; il faut se faire leur esclave pour se venger d'un autre... Les désordres moraux que la guerre amène se prolongent bien des années après qu'elle est finie... Calculez maintenant les dépenses; même étant vainqueur, vous avez plus de perte que de profit; et d'ailleurs, quel royaume pourrait valoir la vie et le sang de tant de milliers d'hommes?... Le peuple fonde et embellit les villes; la folie des princes les détruit. Enfin, lorsque nous voyons les affaires humaines agitées par des changements et des bouleversements continuels, à quoi bon acquérir avec tant d'efforts un empire qui, à la première accasion, passera en d'autres mains? Que de sang coûta l'empire romain! et comme sa chute fut prompte!

« Mais direz-vous, il faut soutenir le droit des princes. Il ne m'appartient pas de parler légèrement de leurs actes. Je sais seulement une chose; c'est que souvent le droit absolu est la suprême injustice, et qu'il y a des princes qui déterminent d'abord ce qu'ils veulent et cherchent ensuite quelque prétexte pour couvrir leur conduite... Et je le demande, au milieu de ces innombrables changements, parmi tant de traités faits et rompus, qui donc manquera de prétexte? même quand l'intérêt débattu est très grand, quand c'est la possession d'une souveraineté, pourquoi tant de sang? Il ne s'agit pas en effet du salut du peuple, mais seulement de savoir s'il appellera prince celui-ci ou celui-là. Les pontifes et les évêques, les hommes éclairés et justes peuvent décider ces questions sans faire naître la guerre et sans bouleverser les choses divines et humaines. C'est la mission propre du pontife romain, des cardinaux, des évêques, des abbés, d'apaiser les divisions des princes chrétiens. C'est là qu'ils doivent déployer leur autorité et montrer ce que peut le respect dont on les entoure. Jules II, pontife non loué de tous assurément, a pu exciter cette tempête guerrière; Léon X, homme docte, intègre et pieux, ne pourra-t-il la calmer? Jules menacé était un prétexte pour entreprendre la guerre; la cause est retranchée, et pourtant la guerre ne cesse pas!

« En outre nous devons nous souvenir que tous les hommes sont libres, surtout les chrétiens. Après qu'ils ont prospéré longtemps sous quelque prince, qu'ils le reconnaissent déjà, qu'est-il besoin d'ébranler le monde pour opérer une révolution? Un long consentement suffit pour faire un prince, même chez les païens, bien plus encore chez les chrétiens où la souveraineté est un service public et non une propriété, de sorte que celui à qui l'on a enlevé une portion de ses États devrait paraître soulagé d'une partie de sa charge et non lésé dans son droit. » — « Pour moi, dit Érasme en finissant, tout ce que j'ai de fortune, je l'ai chez les Anglais; mais j'y renoncerais volontiers et entièrement, si à cette condition la paix devait être cimentée entre les princes chrétiens. »

Le même amour de la paix respire avec plus d'apprêt dans la lettre qu'Érasme écrit à Léon X lui-même, une année plus tard. « Le monde, dit-il, a senti sur-le-champ que Léon X était monté au pouvoir. Tout à coup ce siècle plus que de fer s'est transformé en un siècle d'or. Il s'est opéré en tout un changement si grand, si providentiel, que chacun a reconnu manifestement la main de Dieu. Les flots de la guerre se sont calmés; les démonstrations menaçantes des princes ont été contenues; les cœurs des plus grands rois, divisés par de violentes haines, ont été ramenés à la concorde chrétienne... Que d'autres élèvent par leurs louanges les guerres hardiment fomentées ou heureusement faites par Jules II; qu'ils passent en revue ses victoires obtenues par les armes et ses triomphes célébrés à la manière des rois; quelle qu'en soit la gloire, ils seront forcés d'avouer

qu'elle est associée à la douleur d'un grand nombre. Celle de Léon X ne fait gémir, ne fait murmurer personne, et il n'est pas à craindre que la postérité, comme c'est l'ordinaire, condamne ce que les contemporains auront applaudi... Qu'y a-t-il, en effet, de plus doux que la paix, surtout après les agitations si funestes et si longues de tant de guerres par lesquelles nous nous heurtions les uns contre les autres avec une immense effusion de sang chrétien, au milieu de la très profonde douleur des gens de bien, à la grande joie des Turcs? »

C'est ainsi qu'Érasme encourageait Léon X à poursuivre la pacifique mission qu'il semblait s'être donnée. Un peu plus tard il écrivait à François Ier : « Entre tous les rois de France, vous me paraissez particulièrement digne de ce nom si beau de très chrétien qui leur est propre. En effet, comme le Christ a voulu que les siens se fissent reconnaître uniquement à leur concorde mutuelle, vous aussi, après avoir montré par l'expédition contre les Suisses que le courage et les ressources ne vous manquaient pas pour faire la guerre, vous avez mieux aimé cependant vous appliquer de toutes vos forces à calmer pour jamais les agitations guerrières et à lier par une paix désormais indissoluble les plus grands princes de la chrétienté. Vous avez remarqué sagement que les divisions des rois amènent la ruine de tout ce qu'il y a de bon, qu'elles déchaînent sur les mortels comme un océan de maux, tandis que la paix et une sincère amitié, unissant les cœurs et les forces, feront refleurir la religion, les bonnes lois et tous les arts honnêtes... Votre âme vraiment royale comprend de la manière la plus nette que vous serez surtout un monarque fortuné et plein de gloire, non pas si vous commandez à un très grand nombre d'hommes, mais si vous rendez vos peuples aussi bons et aussi heureux que possible. »

Érasme parle au roi d'Angleterre, Henri VIII, comme à Léon X et à François Ier : « Il est permis de croire, je le vois, qu'après tant d'orages l'Éternel est enfin réconcilié avec nous, puisqu'il inspire de tels sentiments aux plus grands rois de notre époque, qui n'ont rien plus à cœur que les intérêts de la paix et de la piété... Quoique Votre Majesté ait toujours été dans les mêmes dispositions, cependant jusqu'ici des tempêtes fatales y ont fait obstacle. Maintenant que les circonstances sont plus favorables, vous réalisez ce qu'il y a de mieux. Plusieurs princes éminents aspirent à partager cette gloire; mais Votre Majesté mérite d'en recueillir la plus belle part, car c'est sous ses auspices, par ses exhortations et sa sagesse, que l'affaire a été entreprise et qu'elle est dirigée. »

La paix fut conclue enfin comme il le désirait. Léon X, Henri VIII, François Ier, Charles d'Autriche, semblaient rivaliser de zèle pour la consolider et la rendre perpétuelle. Érasme fut dupe un moment de ces démonstrations menteuses. Il disait dans une lettre privée : « Je voudrais presque rajeunir un peu, uniquement pour voir l'âge d'or qui va renaître, tant les cœurs des princes, comme changés par une inspiration divine, s'appliquent de toutes leurs forces à établir la paix et la concorde à l'instigation surtout du pape Léon et du roi de France. » Ce prince ne recule devant aucun acte, devant aucun sacrifice pour écarter la guerre et cimenter la paix. Moins soigneux de sa grandeur et de sa dignité que des intérêts communs du monde, en ceci comme en tout le reste, il montre une âme vraiment supérieure. »

« Heureuse l'Allemagne, dit-il dans une autre lettre, si enfin il lui est permis de se reposer de ses guerres! j'espère que ce sera bientôt, grâce à la sagesse des monarques; et cependant, il se trouve dans le vulgaire obscur quelques hommes qui jettent dans les âmes des brandons de guerre contre la France. O pensées impies! Le monde chrétien conspirer contre la partie la plus pure et la plus florissante de la chrétienté!... Nulle part où ne voit un sénat plus auguste, une école plus célèbre et plus chaste; nulle part l'autorité des lois n'est plus puissante; l'unité de l'État plus forte. Qui

est plus digne de l'empire que ceux qui l'exercent le mieux? Aurions-nous la victoire, que pourraient souhaiter les Turcs et même de plus grands ennemis du Christ aussi ardemment que de voir la partie la plus belle et la plus puissante de la chrétienté livrée au fer et au feu, la fleur du christianisme foulée aux pieds indignement? Prions le Dieu très bon et très grand pour que la faveur de la fortune et le suffrage des princes ne secondent pas un tel délire. »

C'était un Hollandais, un sujet de la maison d'Autriche, qui écrivait cet éloge éloquent de la France, où respire en même temps l'ardent amour de la paix. Lorsque la fortune eut trahi François Ier à la journée de Pavie, il plaida auprès de Charles V la cause de la clémence et de la magnanimité. Il s'indignait des lenteurs que les ministres des princes mettaient à conclure un traité. « Ils sont arrêtés, disait-il, par des questions de frontières ou de mariages; car les tragédies des souverains finissent souvent comme les comédies, par des mariages; pour moi, si j'étais l'empereur, j'aurais tout fini sans retard avec le roi des Français, de cette manière; je lui aurais dit : « Mon frère, quelque mauvais génie a excité entre nous cette guerre; toutefois nous n'avons pas combattu pour nous arracher la vie, mais la domination. Ce qui dépendait de toi, tu l'as fait; tu t'es conduit en guerrier brave et vaillant; la fortune m'a favorisé et t'a mis en mon pouvoir. Ce que tu as éprouvé, j'aurais pu l'éprouver moi-même et ton malheur nous avertit de la fragilité humaine. Nous savons par expérience combien cette lutte est fâcheuse à l'un et à l'autre.

« Eh bien! engageons entre nous un combat tout différent : je te donne la vie, je te donne la liberté. Tu étais mon ennemi, je te reçois comme ami. Mettons en oubli tous les maux passés; retourne vers les tiens sans rançon et libre; garde ce qui t'appartient; sois bon voisin, et désormais luttons seulement à qui l'emportera sur l'autre en loyauté, en bons offices, en bienveillance : luttons, non pas à qui aura

des États plus étendus, mais à qui les gouvernera plus honnêtement. Dans la première lutte, j'ai eu la gloire d'être heureux; celui qui sera vainqueur dans la seconde remportera un honneur bien plus brillant. Pour moi, cette renommée de clémence me donnera plus de véritable gloire que la conquête de toute la France. Pour toi, l'opinion qu'on aura de ta reconnaissance te fera plus d'honneur que si tu m'avais chassé de toute l'Italie. Ne m'envie pas la gloire que j'ambitionne; à mon tour, je favoriserai si bien la tienne que tu te reconnaîtras volontiers débiteur envers mon amitié. »

Voilà, certes, des paroles pleines de simplicité et de grandeur. Érasme ajoutait cette réflexion profonde, éternellement vraie : « Des conditions trop rigoureuses recouvrent la plaie, mais ne la guérissent pas. A la première occasion, elle se rouvre et le mal éclate de nouveau avec plus de violence. »

En même temps qu'il attaquait l'ambition des princes avec les armes d'une raison éloquente, il poursuivait le soldat mercenaire avec les traits d'une fine et mordante ironie. Voici un fragment de dialogue où il le met en scène :

HANNON ET THRASYMAQUE.

HANNON. — D'où viens-tu? Mercure, en partant, te voilà devenu Vulcain.

THRASYMAQUE. — De quels Vulcains et de quels Mercures parles-tu?

HANNON. — En t'en allant tu avais des ailes, maintenant tu boites.

THRASYMAQUE. — C'est ainsi qu'on a coutume de revenir de la guerre.

HANNON. — Qu'avais-tu à faire à la guerre, toi qui es plus prompt à fuir que n'importe quel daim?

THRASYMAQUE. — L'espoir du butin m'avait rendu brave.

HANNON. — Tu rapportes donc beaucoup de dépouilles?

THRASYMAQUE. — Je rapporte ma ceinture vide.

HANNON. — Tu es d'autant moins chargé de bagages.

THRASYMAQUE. — Mais je reviens chargé de crimes.

HANNON. — Certes, c'est un lourd fardeau, si, comme le dit le prophète, le péché est du plomb.

THRASYMAQUE. — J'ai vu et commis là plus de crimes que jamais auparavant dans toute ma vie.

HANNON. — En quoi donc la vie de soldat te plaît-elle?

THRASYMAQUE. — Il n'y a rien de plus criminel et de plus misérable.

HANNON. —Quelle est alors l'idée de ceux qui, pour un écu ou même gratis, courent à la guerre comme à un banquet?

THRASYMAQUE. — Je ne saurais conjecturer autre chose, sinon qu'ils sont poussés par des furies malfaisantes, se sont donnés tout entiers à l'esprit malin, et ont sur cette terre anticipé l'enfer.

HANNON. — Il paraît bien en être ainsi, car à peine avec tout l'argent du monde pourrait-on les engager à une entreprise honnête. Mais raconte-nous comment le combat s'est passé et de quel côté a penché la victoire.

THRASYMAQUE. — Le fracas, le tumulte, le tintamarre des clairons, les cris des guerriers étaient si grands, que je n'ai pu voir ce qui se passait; c'est à peine si je savais où j'étais moi-même.

HANNON. — D'où vient donc que les autres qui reviennent de la guerre dépeignent tout ce que chacun a dit et fait, comme s'ils avaient assisté à tout en spectateurs oisifs.

THRASYMAQUE. — Je crois qu'ils mentent magnifiquement; ce qui s'est passé dans ma tente, je le sais; ce qui s'est passé dans le combat, je l'ignore complétement.

HANNON. — Sais-tu au moins comment tu es devenu boiteux?

THRASYMAQUE. — A peine; puisse Mars me prendre en haine! je soupçonne que j'ai été blessé au genou par une pierre ou par le pied d'un cheval.

HANNON. — Mais moi, je le sais.

THRASYMAQUE. — Tu le sais? quelqu'un te l'a-t-il raconté?

HANNON. — Non, mais je le devine.

THRASYMAQUE. — Dis-le donc.

HANNON. — Comme tu fuyais éperdu, tu es tombé à terre et t'es heurté contre un caillou.

THRASYMAQUE. — Que je meure, si tu n'as pas touché la chose du doigt, tant est vraisemblable ta conjecture?

HANNON. — Va-t'en à la maison raconter tes victoires à ta femme.

THRASYMAQUE. — Elle ne fera pas entendre à mon oreille de douces louanges; je reviens sans argent.

HANNON. — Mais d'où tireras-tu pour rendre ce que tu as ravi?

THRASYMAQUE. — Je l'ai rendu depuis longtemps.

HANNON. — A qui?

THRASYMAQUE. — Aux filles de joie, aux marchands de vin et à ceux qui m'ont vaincu au jeu.

HANNON. — C'est se conduire en soldat.

Un peu plus loin le mercenaire prétend avoir entendu dire aux maîtres de la doctrine qu'il est permis à chacun de vivre de son métier. « Le beau métier, répond Hannon, brûler des maisons, piller des églises, forcer des vierges sacrées, dépouiller des malheureux, tuer des innocents.—Thrasymaque : Les bouchers sont payés pour égorger un bœuf; pourquoi blâmer notre métier? Nous sommes payés pour égorger des hommes.— Hannon : Tu ne t'inquiétais pas du lieu où irait ton âme, si tu venais à succomber à la guerre?— Thrasymaque : Pas beaucoup; j'avais bon espoir; car un jour je m'étais recommandé à sainte Barbe. »

Arrêtons-nous à ce trait digne de Pascal. Ailleurs il s'en prend aux engins de guerre et aux instruments de musique militaire, particulièrement à la trompette et au tambour. « L'antiquité, dit-il dans une lettre, rapporta aux dieux les

arts inventés pour l'utilité de la vie humaine... Quant à l'invention de la poudre, je crois que la gloire n'en peut appartenir qu'à un mauvais génie, aussi habile que pervers. Si Salmonée avait su imaginer une pareille invention, il aurait pu braver Jupiter lui-même ; et cependant aujourd'hui voilà le jeu des chrétiens et même des enfants... Jadis les corybantes poussaient les hommes à la rage de la fureur avec le son des tambours phrygiens et des trompettes; car ce son a une merveilleuse puissance pour émouvoir les âmes; mais nos tambours rendent un son bien plus terrible, tantôt éclatant par des anapestes, tantôt par des pyrrhiques; et pourtant, nous chrétiens, nous nous en servons dans la guerre à la place des trompettes, comme si la bravoure ne suffisait pas et qu'il fallût encore la fureur du délire!

« Mais pourquoi parler de la guerre? Nous nous en servons dans les noces, aux jours de fête, dans les églises même. C'est au son furieux de ces instruments que les jeunes filles s'avancent en public, que la nouvelle mariée danse, que l'on célèbre une fête d'autant plus joyeuse qu'un tapage digne des corybantes et plus affreux encore remplit la ville pendant la journée entière. Mais moi, je pense qu'en enfer on ne célèbre pas avec un autre instrument les fêtes, si toutefois il y en a quelques-unes en ce lieu. Platon croit que le genre de musique en usage dans une cité est d'une grande importance. Qu'aurait-il dit, s'il eût entendu une telle musique parmi des chrétiens? Déjà le son réuni des instruments à vent et des instruments à cordes dans les églises ne plaît point à certaines gens, s'il ne surpasse de beaucoup celui de la trompette guerrière; et cet horrible fracas est entendu des vierges saintes pendant le sacrifice divin! Ce n'est pas assez; des prêtres à l'autel donnent à leur voix l'éclat du tonnerre, et il n'en est point qui plaisent davantage à certains princes d'Allemagne, tant il est vrai que rien n'est agréable à nos âmes, sinon ce qui respire la guerre! »

Mais si Érasme profite de toute occasion pour combattre

cette folie sanglante par les arguments sérieux de la raison comme par les saillies brillantes de l'esprit, il a voulu cependant traiter le sujet *ex professo* d'une manière suivie et développée. Il l'a fait dans les *Adages* avec assez d'étendue; il a repris la matière un peu plus tard dans la *Plainte de la paix*. Son argumentation peut se réduire à quelques points : 1° la guerre est contraire à la nature; 2° elle est opposée à la doctrine chrétienne; 3° elle est funeste à ceux qui la font, aux vainqueurs comme aux vaincus.

Elle est contre nature, car l'extérieur et la forme du corps humain nous montrent un être né pour l'amitié et non pour la guerre, pour conserver et non pour détruire, pour faire du bien et non du mal. Rien dans ses membres ne semble avoir été formé pour le combat ou pour la violence; pendant longtemps il a besoin de l'assistance d'autrui pour subsister. Son air doux et calme respire l'affection; ses bras se fléchissent pour embrasser; dans la douceur du baiser, les cœurs s'unissent en quelque sorte et se touchent. Seul il connaît le rire, indice de la joie qui s'épanouit, les larmes, symbole de la clémence et de la pitié. Sa voix n'est pas menaçante et terrible, comme celle des bêtes sauvages, mais douce et sympathique. A lui seul la nature a donné la raison et la parole, liens puissants de bienveillance mutuelle; elle a mis en lui l'amour de la société; elle a voulu que l'amitié fût la chose la plus agréable et la plus salutaire : elle y a joint le goût des études libérales qui dépouillent le caractère humain de toute rudesse. L'admirable variété des qualités physiques et morales, partagées entre les hommes, fait que chacun trouve dans autrui ce qui mérite d'être aimé ou admiré comme excellent, recherché et apprécié comme utile ou nécessaire. Enfin une étincelle de l'esprit divin brille en nous, pour que, même sans avoir en vue la récompense, nous nous plaisions à faire du bien à tous. Dieu a donc placé l'homme en ce monde, comme une image de lui-même, comme une sorte de Providence terrestre. Aussi voyons-nous dans les dangers

suprêmes les animaux même les plus féroces recourir à son assistance, dernier refuge, ancre sacrée, autel inviolable pour tous.

A ce portrait de l'homme Érasme oppose l'image de la guerre, des cohortes barbares, horribles à voir, horribles à entendre, des troupes bardées de fer rangées en bataille, des canons mugissants, inventés par l'enfer et qui vomissent la mort, des clameurs insensées, un choc furieux, un égorgement épouvantable, des amas de cadavres entassés, des plaines inondées de sang, l'homme le plus inoffensif massacré par son semblable à qui jamais il ne fit de mal même en paroles. Nous ne pouvons pas reproduire dans tous les détails cette peinture qui a été faite cent fois et qui est devenue un lieu commun. Érasme y déploie une véhémence qui est souvent éloquente, mais qui parfois dégénère en déclamation et tombe dans le mauvais goût tant reproché à la Renaissance.

« Croyez-vous, dit-il, que la nature reconnût son propre ouvrage? Cet homme doux, bienveillant, divin, ami et sauveur de toutes les autres créatures, est devenu un monstre infernal et destructeur... En effet, qu'est-ce que la guerre, sinon l'homicide en grand, le brigandage avec de plus larges proportions? Elle a fini par remplir toute la vie des hommes : on se heurte, nation contre nation, royaume contre royaume, cité contre cité, prince contre prince : on renonce à la paix, mère et nourrice de tout ce qui est bon, à la paix qui n'est que l'amitié entre un grand nombre d'hommes, à la paix qui, semblable au printemps, fait tout refleurir d'une nouvelle jeunesse, les champs, les troupeaux, les fermes, les villes, les richesses, les plaisirs, les lois, les mœurs, la religion, la justice, l'humanité, les arts, les lettres, les sciences.

« La guerre pourtant ne blesse pas moins la religion que la nature. Qu'est-ce que la vie du Christ, sinon une leçon vivante de concorde et d'amour? Ses préceptes, ses paraboles, n'inspirent que la paix et l'affection mutuelle. Isaïe promet-il un destructeur de villes, un guerrier? Non, il promet le prince

de la paix. Les chrétiens appellent Dieu leur père; les enfants d'un même père doivent-ils se déchirer par des guerres perpétuelles? On rougit de rappeler pour quels motifs honteux ou frivoles les princes chrétiens font prendre les armes au monde. L'un a trouvé ou simulé quelque droit suranné, comme s'il importait beaucoup que tel ou tel gouverne un État, pourvu que les intérêts publics soient bien administrés. Un autre prend pour prétexte un point omis dans un traité de cent chapitres. Celui-ci a un ressentiment personnel contre celui-là pour une fiancée refusée ou ravie, pour une raillerie un peu trop libre. Maintenant c'est presque un juste motif de guerre que le voisinage d'un royaume un peu trop florissant. Qu'on se rappelle seulement les guerres de ces douze dernières années, qu'on examine leurs causes, on verra qu'elles ont toutes été entreprises par le bon plaisir des princes et faites pour le grand malheur du peuple qui n'y avait pas le plus petit intérêt. Voilà pourtant ce qu'on appelle soutenir son droit.

« Mais laissons à ce droit toute la portée qu'il plaît de lui donner; admettons qu'il n'y ait aucune différence entre une terre privée et un État, entre des troupeaux achetés avec votre argent et des hommes non-seulement libres, mais chrétiens; il appartient cependant à un prince sage d'examiner si cet objet est d'un prix assez grand pour qu'il doive le poursuivre en causant aux siens de si grands maux. Si vous ne pouvez montrer les sentiments d'un souverain, faites voir du moins l'esprit d'un commerçant. Il néglige une perte d'argent, s'il voit qu'elle ne peut être évitée sans un plus grand dommage, et il regarde comme un profit ce qu'il a sauvé par une transaction peu onéreuse. »

II

Tel est le point de vue auquel Érasme se place pour condamner les guerres que l'ambition, la cupidité, l'amour-propre, font naître sans cesse parmi les chrétiens. Mais quels sont les moyens proposés pour les faire cesser ou tout au moins pour les rendre plus rares? Le premier moyen de pacification qui se présente, c'est la monarchie universelle. Le monde ancien en a vu l'essai dans l'empire romain qui, cependant, a été loin d'embrasser l'univers alors connu. « Je ne sais, dit-il, si ce vieil empire, tel qu'il fut jadis, doit être constitué de nouveau. En vérité, je ne pense pas qu'il se rencontre un homme pour le désirer, quand même on pourrait le faire par de simples vœux ; tant il s'en faut que l'on doive bouleverser le monde et répandre des torrents de sang chrétien pour restaurer et reconstituer ce que déjà des siècles accumulés ont abrogé et aboli en très grande partie. Ne suffit-il pas à chaque pays d'avoir son souverain, sans en reconnaître encore un autre qui doublera la servitude des peuples, s'il est mauvais? En parlant ainsi, je ne nie pas que la meilleure forme de l'État ne soit la monarchie, pourvu que le monarque, à l'exemple de Dieu, surpasse les autres en sagesse et en bonté autant qu'en puissance. Mais d'abord la nature humaine ne comporte peut-être pas un tel homme, et même s'il existait, l'esprit d'un mortel ne saurait embrasser une si vaste domination. Enfin, comment un prince vivant si loin, à Constantinople, par exemple, pourra-t-il connaître ce qui se passe chez les Éthiopiens ou sur les bords du Gange? Et s'il le connaît, comment pourra-t-il envoyer des secours à temps? Quant à celui qui n'est empereur que pour lever des impôts, il n'est rien moins qu'un empereur. »

Les progrès de la science ont amoindri quelques-uns des obstacles qu'Érasme oppose à la monarchie universelle; mais son ferme bon sens a vu parfaitement ce qu'il y avait de chimérique dans cette prétention que la maison d'Autriche devait renouveler au XVIe siècle. Il ajoute avec ironie : « Le monde ne regrettera pas beaucoup de ne point avoir la monarchie universelle, si la concorde unit les princes chrétiens. Le véritable et unique roi du monde, c'est le Christ. Si nos princes se soumettent d'un commun accord à ses commandements, la chrétienté sera vraiment florissante ; si l'on agit au gré des passions humaines, nous serons les jouets et les victimes de perpétuels changements. Mais comment inspirer aux princes cet amour de la concorde? Comment faire pénétrer dans leur politique la morale chrétienne? Érasme va le dire : « Les États ne peuvent être heureux que si les princes, élevés vertueusement et chrétiennement, apportent sur le trône des sentiments qui en soient dignes, mesurent leurs résolutions sur le bien public, s'éloignant de toute apparence de tyrannie comme d'un fléau et s'efforçant de transmettre à leur successeur un État non pas agrandi, mais plus florissant; si tous s'appliquent également à éviter toute guerre plutôt qu'à être vainqueurs dans la guerre, à n'avoir pas besoin de troupes plutôt qu'à s'en procurer d'excellentes, à paraître grands dans les actes de la paix qui ne demandent que les conseils et les forces de l'âme... Il faut qu'ils soient habiles pour leur peuple et non pour eux, qu'ils aient pour l'État les sentiments d'un père pour ses enfants; que les grands, que les magistrats prennent aussi ces sentiments des princes et règlent toutes leurs actions, tous leurs conseils d'après l'intérêt public.

« Mais ce qu'il faut avant tout, c'est que les instituteurs des monarques les élèvent comme des princes chrétiens; que les pontifes, les cardinaux, les évêques fassent leur devoir; que les prêtres soient vraiment prêtres; que les moines se souviennent de leurs engagements; que les théologiens en-

seignent ce qui est digne du Christ ; que tous conspirent et élèvent la voix contre la guerre ; qu'en public, en particulier, ils prêchent la paix, la vantent, l'impriment dans les âmes. S'ils ne peuvent empêcher la guerre, que du moins ils ne l'approuvent pas, qu'ils ne l'autorisent point par leur présence et par les honneurs décernés à une chose mauvaise ou tout au moins suspecte. S'il y a une morale qui l'admet, c'est une morale grossière qui a dégénéré de l'Évangile et qui porte le poids des richesses mondaines... Qu'y a-t-il, en effet, qu'on ne puisse défendre à quelque point de vue, surtout quand les acteurs sont précisément ceux dont les crimes mêmes sont loués souvent par l'adulation et dont personne n'oserait reprendre les égarements? »

Érasme veut encore que la guerre, c'est-à-dire la chose du monde la plus périlleuse, ne soit entreprise que du consentement de toute la nation, que la passion ou la folie d'un seul ne puisse pas attirer sur le monde le plus grand des fléaux. Pour mieux faire entrer dans l'âme des princes et des peuples l'horreur de la guerre, il faut leur représenter sans cesse que la paix est imposée par l'intérêt bien entendu comme par la morale chrétienne. Quoi de plus périlleux que de s'en remettre au hasard des batailles? Pour se venger d'une injure, pour ajouter à ses États un territoire, quelquefois une petite place, pour soutenir un droit souvent douteux ou chimérique, on va compromettre sa puissance, sa liberté, sa vie ; on va faire couler le sang de ses sujets, attirer sur eux tous les maux que la guerre même la plus heureuse amène avec elle, extorquer de l'argent à son peuple pour payer des mercenaires sans foi, toujours prêts à vous trahir ; mettre ses États, sa personne, les campagnes, les villes à la discrétion de ces bandes soldées qui ne connaissent que la rapine, qui ne respectent ni amis ni ennemis; humilier son orgueil de prince jusqu'à se faire le courtisan de quelques chefs qui ne cherchent qu'à s'enrichir, jusqu'à flatter avec des paroles et de l'argent un vil ramas d'étrangers.

Ne vaut-il pas mieux cent fois, même pour l'orgueil, même pour l'intérêt, fermer les yeux sur certains griefs, négliger des prétentions plus ou moins fondées, que d'exposer et soi-même et son peuple à tant de périls, à tant de calamités, que de s'attirer la haine et les malédictions de tant de malheureux réduits à la famine et à la misère, que de faire couler des flots de sang? Érasme va plus loin encore; il est d'avis que l'on doit même quelquefois acheter la paix. « Si l'on compte, dit-il, ce que la guerre devra coûter, combien de citoyens seront sauvés de la mort, elle paraîtra achetée à bon marché, quoiqu'on l'ait payée cher. Calculez les maux évités, les biens conservés, et vous ne regretterez pas la dépense. » L'amour de la paix l'entraîne ici au-delà du vrai. Il oublie que les nations vivent d'honneur, et que payer la paix, c'est s'avilir, sans même atteindre le but qu'on se propose ; car ceux à qui l'on a payé la paix voudront se la faire payer encore. Mais on peut pardonner une erreur qui a sa source dans l'amour de l'humanité. Graver la morale chrétienne dans le cœur des princes, les éclairer sur leurs véritables intérêts ; voilà deux moyens qui, à ses yeux, doivent être efficaces pour faire cesser la guerre ou du moins pour la rendre plus rare.

Érasme ne s'en tient pas là. « Il faut, dit-il, trouver un moyen d'empêcher les souverains de changer si souvent et de se promener, pour ainsi dire, d'un État à un autre État ; car tout changement politique produit un trouble, et le trouble engendre la guerre. On y arrivera aisément, si les fils des rois sont mariés dans l'intérieur du royaume; ou, si l'on veut les marier dans un pays voisin, qu'ils perdent tout droit à la succession. Qu'il ne soit pas permis à un prince de vendre ou d'aliéner quelque portion de ses États. Des cités libres ne sont pas des domaines privés ; celles où un roi commande sont libres, celles où règne un tyran sont esclaves. Maintenant, par suite de ces mariages, un homme qui a vu le jour en Irlande peut devenir roi des Indiens, et celui qui naguère

commandait en Syrie devient tout à coup roi d'Italie. Il en résulte qu'aucun des deux pays n'a de monarque, car il abandonne le premier; et le second ne reconnaît pas son souverain dans un prince étranger pour lui et né dans un autre monde. Pendant qu'il cherche à s'assurer de l'un, à triompher des résistances, à consolider son autorité, il épuise et foule l'autre. Quelquefois il les perd tous les deux, en s'efforçant d'embrasser deux États, bien qu'il soit à peine capable d'en administrer un seul. Que les monarques s'unissent donc entre eux, non par des alliances de famille, mais par une amitié sincère et pure, surtout par un commun désir de faire du bien au genre humain; que le prince ait pour successeur celui qui est le plus près de lui par la naissance ou celui qui sera jugé le plus capable par les suffrages du peuple. Que les autres se contentent d'occuper un rang honorable parmi les grands. »

Il n'est pas besoin de faire remarquer la hardiesse de ces paroles dans la bouche d'un sujet de la maison d'Autriche, d'un conseiller de Charles V. Mais ce qu'il va proposer est bien plus hardi encore. « Si l'on peut, dit-il, changer quelque chose sans bouleversement, je pense qu'il serait d'une grande importance pour la tranquillité générale de la chrétienté de fixer par des traités positifs, d'après l'intérêt public ou d'après la convenance commune, *ex usu publico*, les limites de chaque État, lesquelles une fois établies ne pourront être portées en avant ou ramenées en arrière par aucune alliance de famille, par aucune convention, en abrogeant les vieilles prétentions que chacun affiche selon les circonstances, lorsqu'on cherche la guerre. Mais si l'on vient à se récrier et à dire que c'est enlever aux princes je ne sais quel droit qu'ils s'attribuent, que l'on songe s'il est juste, pour des droits pareils qu'un homme possède peut-être réellement ou forge à plaisir, de livrer la chrétienté à des guerres impies, fratricides, perpétuelles, de causer la mort ou la perte de tant de victimes innocentes, de laisser désoler ou corrompre

tant de femmes indignes d'un tel sort, d'introduire au sein de la vie humaine toute cette tragédie de calamités que la guerre entraîne après elle; car c'est évidemment de ces sources que sont sorties presque toutes les guerres que nous avons vues de nos jours. »

On voit qu'Érasme ne propose pas de convoquer une assemblée de jurisconsultes pour sonder les arcanes du droit historique. Pour lui, le vrai droit, c'est l'intérêt public, ce sont les convenances et les affinités des peuples qu'il faut consulter; car, ainsi qu'il le dit à plusieurs reprises, un État n'est pas un domaine. Il ne faut point, au nom d'un vieux parchemin, d'une prétention abolie par le temps, exhumée des monuments de l'histoire, renverser celui qui a pour lui de longues années de possession, l'habitude du gouvernement, qui est reconnu par les siens et qui remplit la charge de prince. Mais si des chrétiens ne peuvent dédaigner des biens passagers et misérables, s'ils veulent à tout prix faire valoir ce qu'ils appellent leur droit, pourquoi recourir sur-le-champ aux armes? Il y a des pontifes, des évêques graves et instruits, des abbés vénérables, des personnages imposants par l'âge, éclairés par une longue expérience, des assemblées, des conseils institués non en vain par nos pères. Pourquoi ne pas soumettre à leur arbitrage les griefs puérils des princes?

Depuis qu'Érasme livrait ces pensées alors nouvelles au monde à peine sorti du moyen âge, trois siècles et demi se sont écoulés. La guerre n'a pas disparu; mais elle est devenue plus noble et plus douce; elle tend à devenir plus rare (1). Les plus hautes intelligences cherchent encore les moyens d'établir la paix? Que proposent-elles? Sur quoi fondent-elles leurs espérances? Otez la différence du langage; enlevez

(1) Ces lignes étaient écrites bien avant la guerre sauvage qui a dévasté la France. Je les laisse telles quelles. Je crois au progrès, mais non au progrès continu. La civilisation peut s'arrêter dans sa marche, reculer même, parce que l'homme est libre. Mais elle reprend bientôt la route que la Providence lui a marquée et regagne le temps perdu.

cette écorce particulière dont les écrivains de la Renaissance recouvrent leurs idées, vous trouverez que le fond est le même. L'introduction de la morale chrétienne au cœur de la politique, la force de l'opinion et des institutions libres, le respect des frontières naturelles, le principe des nationalités sainement entendu, le concert des gouvernements civilisés : voilà ce que l'on présente, ce en quoi l'on espère pour asseoir solidement la paix de l'Europe chrétienne qui est la tête et le cœur de l'humanité. Or, c'est précisément ce que nous trouvons dans les écrits d'Érasme, abstraction faite de quelques différences dans la forme.

Dans une digression des *Adages*, *l'Aigle et le Scarabée*, il nous a laissé sous le voile d'un jeu d'esprit la satire piquante des princes de son temps. Il demande pourquoi, d'un commun accord, on a décerné la royauté parmi les oiseaux, non pas au paon, le plus beau, le plus brillant, le plus majestueux, le plus superbe d'entre eux, mais à l'aigle, le plus mâle et le plus fort de tous. C'est que certains oiseaux, instruits par une longue expérience, comme les corneilles et les corbeaux, pensèrent que si l'on donnait l'empire au paon, il arriverait ce que l'on a pu voir depuis un grand nombre d'années en certains monarques, et qu'il serait roi seulement par le nom et par l'apparat bruyant, tandis que l'aigle, même en se passant du suffrage populaire, exercerait véritablement la royauté. « Quant aux poètes, hommes très sages, dit Érasme, ils ont parfaitement vu qu'ils ne pouvaient représenter sous une image plus vraie la vie et les mœurs des rois. Je parle de la plupart, et non de tous; car en tout genre les bons ont été et seront toujours en petit nombre...

« Il y a des oiseaux naturellement doux et pacifiques; il y en a d'autres qui sont sauvages, mais qui s'apprivoisent et s'adoucissent. Seul, l'aigle n'est susceptible d'aucune éducation. Nul effort ne saurait l'apprivoiser. Il suit aveuglément l'impulsion de sa nature et veut pouvoir satisfaire librement tous ses caprices. Horace a peint au naturel

le caractère d'un aiglon généreux. Ils sentent bien la vérité de cette peinture, les pays qui savent par expérience ce que leur ont coûté ces élans indomptables des jeunes princes... Et parmi les aigles on a choisi celui qui a le bec le plus recourbé, les serres les plus crochues, annonçant un oiseau carnivore, ennemi de la paix, né pour la lutte, la rapine et le brigandage... On me dit peut-être à voix basse : quel rapport a cette image avec un roi dont le mérite propre est la clémence, la volonté de ne nuire à personne, quoiqu'il ait le plus grand pouvoir; qui seul est sans aiguillon et se dévoue tout entier aux intérêts de son peuple, en sorte qu'un sage à qui l'on demandait quelle était la chose la plus utile, répondit : un roi?... Tel est le portrait que les philosophes nous font d'un souverain, et peut-être de tels princes administrent-ils les affaires publiques dans la république de Platon. Mais dans l'histoire à peine en trouverez-vous un ou deux que vous osiez rapprocher de ce modèle.

« Certes, si l'on examine les princes des époques récentes, on n'en rencontrera guère à qui ne convienne le mot si outrageux d'Homère, roi *mangeur de son peuple*. On ne s'est pas contenté du nom de roi qui paraissait excessif même aux anciens empereurs de Rome; on a appelé dieux ceux qui n'étaient pas même des hommes, invincibles ceux qui furent toujours vaincus, augustes ceux qui sont petits en toutes choses, sérénissimes ceux qui troublent le monde par les orages de la guerre et par des agitations insensées, illustrissimes ceux qui sont plongés dans la plus profonde ignorance, catholiques ceux qui ont tout en vue plutôt que le Christ. Tout le temps que laissent à ces dieux, à ces illustres, à ces triomphateurs, le jeu, les festins, la chasse, la débauche, ils le consacrent à des pensées vraiment royales. Ils mettent toute leur application à faire que les lois, les édits, les guerres, la paix, les traités, les conseils, les jugements, le sacré comme le profane, amènent la fortune de tous les citoyens dans leur trésor, c'est-à-dire dans un tonneau percé, et qu'à

l'exemple des aigles, ils s'engraissent, eux et leurs petits, avec les entrailles des oiseaux inoffensifs.

« La figure même et la physionomie de l'aigle, ses yeux avides et cruels, son *rictus* menaçant, ses joues dures, son front farouche, cet air terrible que Cyrus aimait tant dans un prince, ne nous offrent-ils pas une image de roi, image magnifique et pleine de majesté? Ajoutez encore la couleur fauve, sombre, sinistre, sa voix odieuse, terrible, qui glace d'épouvante, ce battement d'ailes grinçant et plaintif qui fait trembler tous les animaux : ce sont autant de signes caractéristiques. Il les reconnaît sur-le-champ, celui qui a éprouvé lui-même ou qui a vu seulement combien sont redoutables les menaces des rois même proférées par badinage. Tout tremble, quand leur voix terrible se fait entendre. Peuple, sénat, noblesse, juges, théologiens, jurisconsultes, lois, institutions, justice, religion, humanité, tout cède à ce cri odieux et discordant de l'aigle, plus puissant que les accords les plus harmonieux des oiseaux chanteurs qui pourraient cependant émouvoir des rochers.

« Il y a une espèce d'aigle qui plaisait infiniment au philosophe Aristote, peut-être parce qu'il désirait qu'Alexandre, son élève, lui ressemblât. Il n'est ni moins ravisseur, ni moins vorace, mais il est un peu plus modéré, plus taciturne, et en somme il a moins de férocité. Il élève même ses petits... Car les autres, comme des parents dénaturés, abandonnent les leurs; ce que ne font pas même les tigres... Au temps où l'aigle couve ses œufs, la nature, dit-on, a imposé un frein à sa rapacité... Il serait à souhaiter qu'il en fût ainsi pour les aigles romains. Mais il n'en est rien, car ils ne mettent ni fin ni mesure à leurs déprédations sur le peuple. Leur soif d'exactions s'accroît avec l'âge, et jamais ils ne s'abattent sur leur proie avec plus de fureur que lorsqu'un aiglon leur est né... On en voit qui, tout rapprochés des dieux qu'ils sont par leur sceptre et les images de leurs aïeux, ne dédaignent pas de flatter parfois des hommes de rien et de jouer, pour ainsi dire, auprès d'eux le rôle de parasites, pourvu qu'ils soient poussés par l'espoir d'un butin considérable. »

Érasme, du reste, a soin d'avertir qu'il n'a en vue que certains princes. Il fait ses réserves une fois pour toutes en faveur de ceux qui sont pieux et bons. Puis il poursuit son parallèle satirique : « Un couple d'aigles a besoin d'un vaste espace qui suffise à sa rapacité. Pour nos aigles, quel royaume ne se trouve pas étroit? Quel désir d'étendre leur domination à l'infini!... Quelles luttes avec les aigles ou les milans voisins au sujet des limites de leurs États, c'est-à-dire, au sujet de l'étendue de leur proie! Il ne suffisait pas à l'aigle d'avoir un bec et des serres crochues, il lui fallait encore des yeux plus perçants que ceux du lynx, capables de regarder fixement le soleil. Ils peuvent donc épier leur proie de loin. Toutefois le roi des oiseaux n'a que deux yeux, un bec, quelques serres, un ventre unique. Mais chez nos aigles combien d'oreilles, d'yeux, de serres, de becs, de ventres insatiables! Rien n'est à l'abri de ces ravisseurs, pas même ce qui est enfoui dans l'endroit le plus retiré et dans les coffres les plus cachés de nos maisons.

« A la force et aux armes du corps, l'aigle joint la ruse de l'esprit. En marchant, il rentre ses serres, pour que leur pointe ne s'émousse pas; il attaque seulement celui auquel il se croit supérieur en force. Il ne s'abat pas sur sa proie d'une seule volée, de peur de se blesser; il ne chasse qu'à ses heures et lorsqu'il n'y a personne dans les champs. Il ne dévore pas sa proie sur place, de peur d'une surprise; il l'emporte dans son aire comme dans son camp, après avoir consulté et refait ses forces... Il engagea un jour la tortue à se laisser enlever dans les airs, promettant de lui apprendre à voler; mais il la laissa tomber sur un rocher pour faire ses délices du malheur d'autrui, à la manière des tyrans. Que si l'on réfléchit aux ruses, aux stratagèmes, aux machines, aux artifices dont s'arment les mauvais princes pour dépouiller le peuple, lois fiscales, amendes, faux prétextes, guerres

simulées, dénonciations, alliances de famille, on conviendra que l'aigle n'est pas digne de porter le nom de roi.

« Mais à quels ennemis fait la guerre ce noble brigand? Il laisse aux éperviers les toutes petites proies; il attaque les quadrupèdes, non sans péril, mais non sans espoir de la victoire, comme il convient à un chef intrépide. Le lièvre est sa victime accoutumée, et une espèce d'aigle est surnommée *léporaire*, comme Scipion fut appelé l'Africain. Il ne dédaigne pas cet ennemi poltron, en considération de sa chair succulente. S'il a peu de gloire, il a beaucoup de profit. Il triomphe du cerf; mais il a besoin de joindre à sa force *la peau du renard;* il se roule d'abord dans la poussière; ensuite se perchant sur les cornes du cerf, il secoue ses ailes sur les yeux de l'animal. Le renard est son ennemi irréconciliable, depuis que l'aigle, par une perfidie royale, dévora les petits de son voisin absent. Il a aussi une violente inimitié contre le vautour, son rival en ruse et en férocité, mais il est plus cruel et plus noble que lui, car il ne dévore que l'animal qu'il a tué.

« Il n'est pas étonnant qu'il soit en guerre avec les cygnes, ces oiseaux poétiques. Ce qui est surprenant, c'est qu'un monstre si belliqueux soit vaincu par eux. La race des poètes non plus n'est guère agréable aux monarques dont la conscience n'est pas pure; car c'est une race indépendante et bavarde qui aime mieux quelquefois être ramenée aux carrières que de se taire. Si quelque sujet les irrite, ils le gravent en lettres noires dans leurs écrits et transmettent à la postérité les mystères des rois. L'aigle n'est pas non plus l'ami des grues, sans doute parce qu'elles aiment passionnément la démocratie, très odieuse aux monarques... Enfin il fait une guerre acharnée à l'épervier de nuit. Les tyrans aussi ne détestent rien tant que ceux qui, très éloignés de penser comme le vulgaire, voient trop clair au milieu des ténèbres.

« En un mot, il n'y a ni amitié, ni relations d'alliance... ni

traités, ni trève entre l'aigle et aucun animal; il est l'ennemi de tous... il le sait bien; aussi fait-il son nid sur des rochers abruptes ou sur des arbres très élevés, roulant sans doute dans sa pensée cette maxime des tyrans : Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent.

« Cependant parmi tant de vices, cet oiseau mérite des éloges sur deux points; il n'est ni buveur ni lascif. Il enleva Ganymède, mais ce n'était pas pour son compte. Bien différents, quelques-uns de nos aigles enlèvent et Ganymèdes et jeunes filles et matrones, plus insupportables encore par ces excès que par leurs rapines. En définitive, on ne voit pas pourquoi des hommes si sages ont choisi l'aigle pour être comme l'image du roi, l'aigle qui n'est ni beau, ni chanteur, ni bon à manger, l'aigle carnivore, rapace, pillard, dévastateur, guerrier, solitaire, odieux à tous, fléau de tous, très puissant pour faire le mal et voulant en faire plus qu'il ne peut. Il en est de même du lion parmi les quadrupèdes; nul animal n'est plus féroce et plus puant. Beaucoup sont utiles à l'homme; lui n'est que tyran; il est l'ennemi et le mangeur de tous. Il n'est en sûreté que par la force et par la crainte; animal vraiment royal comme l'aigle! Les poètes, de même, ont donné dans le ciel la royauté à Jupiter, fils impie, époux incestueux, tant de fois illustré par le viol, l'adultère, le rapt, épouvantant l'univers de ses sombres sourcils et de son tonnerre fumant. »

Dans un temps où les princes pratiquaient sans pudeur cette politique froidement cruelle et perfide dont Machiavel écrivait la théorie avec une dédaigneuse impassibilité, dans un temps où l'ambition effrénée ne voyait que le but, sans se mettre en peine de la légitimité des moyens, il semblait opportun qu'un philosophe comme Érasme ou Thomas Morus fît briller aux yeux du monde le flambeau salutaire d'une politique vraiment morale, vraiment chrétienne, même en l'exagérant au-delà du possible. Plus tard aussi, vers la fin du XVIIe siècle, lorsque l'orgueil fastueux de Louis XIV sa-

crifiait pour se satisfaire les intérêts de la justice et de l'humanité, il était bon et utile que Fénelon, dans une nouvelle et immortelle utopie, offrît au petit-fils du grand roi l'image d'une politique toute contraire, dût-il passer auprès du monarque enivré pour l'esprit le plus chimérique de son royaume.

CHAPITRE XIV

Érasme érudit, théologien, philosophe, écrivain.

I

Pour achever cette longue étude, il nous reste à juger dans Érasme l'érudit, le théologien, le philosophe, l'écrivain. On ne peut lui refuser l'étendue et la variété du savoir; mais son érudition n'est pas toujours sûre. De là ces accusations exagérées des Italiens qui l'appelaient avec dérision *Errasmus*, *Atrasmus*, *Erasinus*. On doit apprécier ses travaux de critique et d'interprétation d'après l'état de la science à l'époque où il vivait, et non d'après les découvertes et les progrès ultérieurs. Il connaissait bien les langues et les littératures classiques. On doit cependant regretter que dans ses travaux sur l'Ancien et sur le Nouveau Testament,

il n'ait pu s'aider d'une suffisante connaissance de l'hébreu dont il n'avait qu'une très légère teinture.

Qu'il se soit trompé plusieurs fois en matière de critique, d'interprétation, de philologie, d'histoire, de géographie, rien de plus naturel. C'était inévitable, surtout si l'on considère la nature et la multiplicité des travaux qu'il entreprit. Ses détracteurs n'ont rien fait contre sa gloire, quand ils ont signalé dans ses écrits des erreurs ou des lacunes. Ce qu'il faut reprendre en lui, c'est une légèreté et, si j'ose dire, une étourderie qui étonnent dans un homme si pénétrant, si laborieux, si érudit, mais qui s'explique par la vivacité même de son esprit et par la publication précipitée de tant de volumes. C'est ainsi qu'il place Rhegium en Grèce, Constantinople en Macédoine, Nicopolis, qui tire son nom de la victoire d'Auguste, en Thrace, Capoue en Apulie, Cordoue en Lusitanie; c'est ainsi que dans une lettre il confond Laberius le mimographe avec Publius Syrus, erreur qui fut relevée par Louis Vivès. On sait qu'Alexandre Sévère était dit fils de Mammée, parce que sa mère portait ce nom. Érasme prétend qu'on l'appela Mammée à cause de sa complaisance aveugle pour sa mère. On lui reprocha plus d'une fois des méprises de ce genre.

Comme il en convient lui-même, il n'a pas cette longue patience que l'on a prise pour le génie. Il ne sait pas se hâter lentement selon le précepte d'Horace son maître. La première édition de Sénèque fourmillait de fautes; elle fit scandale dans le monde savant. Le texte qu'il donna au public était inintelligible même pour une sibylle, suivant l'expression de Vivès... Comment expliquer autrement que par la mobile inconsistance de son esprit ces changements profonds, ces remaniements continuels que subirent ses grands ouvrages de critique, les *Annotations* du Nouveau Testament et les *Adages?* S'il n'y avait eu que des additions, des éclaircissements, des corrections de détail, on ne s'en étonnerait pas dans des œuvres de cette nature. Mais les changements sont

trop considérables, pour qu'on ne doive pas y reconnaître l'effet d'un esprit léger, hasardeux, libre avec excès dans la restauration des textes comme dans leur interprétation, dans la philologie comme dans la critique. Ainsi qu'il le dit lui-même, il est toujours en travail d'enfantement, et ses enfants, venus avant terme, ont besoin, comme les petits de l'ours, d'être retouchés et façonnés de nouveau. C'est un labeur qu'il doit recommencer sans cesse et qui n'aboutit jamais à une composition définitive. Il s'en plaint; il s'en accuse; mais né improvisateur, il se déclare incorrigible.

Les exemples de cette légèreté impardonnable abondent. En voici quelques-uns. Dans ses notes sur le Nouveau Testament, il affirme que saint Jérôme ne dit nulle part qu'il a vu le texte hébreu de saint Mathieu. On trouve le contraire formellement énoncé dans les écrits du grand docteur. C'était cependant un point qui avait une grande importance et qui méritait d'être examiné avec attention. Assurément, la perspicacité ne lui manquait pas. Il a montré en plusieurs occasions autant de sagacité que de sens critique, comme, par exemple, quand il refusait de reconnaître pour authentiques les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite (1) et les lettres de saint Paul à Sénèque. Mais il ne prenait pas toujours le temps de regarder et de voir. C'est ce qui lui arriva pour le *Commentaire d'Arnobe sur les Psaumes*. La médiocrité de cet ouvrage aurait dû prévenir sa méprise. Le savant Cujas disait que c'était le seul livre dont il n'eût tiré aucun profit. Tillemont et tous les autres critiques ont rejeté l'opinion d'Érasme et ont pensé que ce commentaire, beaucoup trop vanté par lui, ne fut composé qu'après le concile de Chalcédoine. Il commit une méprise plus inexcusable encore lorsque, dans

(1) L'authenticité de ces écrits avait été déjà contestée par l'italien Valla et par l'anglais Grocin, qui d'abord avait professé l'opinion contraire. Le syndic de la Sorbonne, Bedda, soutint avec violence contre Érasme qu'ils étaient l'œuvre de Denys l'Aréopagite. — *V.* t. IX, p. 676, 916 et 917.

son édition de saint Cyprien, il donna comme étant vraiment de ce Père un livre où il est question de Dioclétien et des Turcs (1).

Dans les exemples que nous venons de citer, Érasme a failli dans la critique par excès de facilité. Il paraît s'être laissé aller au défaut contraire en rejetant les *Commentaires de saint Basile sur Isaïe* et la seconde homélie du même père sur le *Jeûne*. Tillemont a réfuté ses raisons que les plus célèbres critiques n'ont pas voulu admettre. Son jugement semble encore s'être égaré, quand il a voulu enlever à saint Chrysostome le *Commentaire sur les Actes des Apôtres* et les *Sept homélies sur la seconde épître aux Corinthiens*. Dans l'édition qu'il donna de saint Irénée, il admit légèrement et contre toute vraisemblance que ce père avait écrit en latin. Son opinion n'a été suivie par aucun des critiques venus après lui. Il hésita lui-même dans la suite. Le père Massuet, savant éditeur de saint Irénée, juge ainsi le travail de son devancier. « Quoique l'on ait beaucoup d'obligation à Érasme, qui a d'ailleurs si bien mérité des lettres, d'avoir le premier publié les livres de saint Irénée, il est fâcheux que, privé des meilleurs manuscrits, il n'ait pu mieux faire. Son édition est si pleine de fautes, de lacunes, de périodes inutiles, que souvent l'on cherche Irénée dans Irénée, sans pouvoir découvrir ce qu'il pense. »

Cette appréciation, empruntée à un critique aussi équitable que savant et judicieux, nous conduit à parler de la méthode d'Érasme dans la restauration des textes. Sa manière de procéder est trop hardie, trop conjecturale. Sans parler de ses détracteurs, qui accumulent les accusations contre lui à ce sujet, les savants les plus graves lui adressent des reproches qui nous semblent mérités. Assurément, nous ne prétendons pas interdire d'une manière absolue la méthode conjecturale au critique et au philologue. Nous savons qu'elle

(1) *V.* plus haut, chap. V.

peut amener et qu'elle amène en effet de grandes découvertes. La conjecture joue dans le domaine de la philologie et de la critique le même rôle que l'hypothèse dans celui des sciences. Mais l'une et l'autre doivent être soumises à un contrôle sévère. Toute conjecture doit être vérifiée par l'étude patiente et minutieuse des textes et des sources historiques, comme toute hypothèse doit l'être par l'observation et l'expérimentation. C'est ce que trop souvent Érasme a négligé de faire.

Ce sont les *Adages* qui ont fondé sur une base solide sa réputation d'érudit. Jules Scaliger lui-même n'a pu s'empêcher de louer ce livre. Son fils Joseph confirme son jugement et ajoute : « On ne peut lui reprocher que d'être trop long; il sent trop l'allemand, et l'on voit les mêmes choses répétées jusqu'à trois ou quatre fois. » Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les louanges emphatiques ou mesurées que l'on a données à ce grand ouvrage. Nous cherchons plutôt les critiques dont il a été l'objet. Nous ne parlerons pas d'Etienne Dolet qui prend les injures pour des raisons. Jules Scaliger, pour compenser l'éloge qui lui était échappé, affirme dans une lettre que les hommes instruits ont trouvé une multitude infinie de fautes dans les citations, dans les explications, dans la langue et dans le style. Un italien plein de de science, quoique jeune encore, Robortello d'Udine ne se contenta pas de déclamer contre Érasme avec la dernière violence. Il releva des erreurs, les unes imaginaires ou sans gravité, les autres réelles même aux yeux de Pierre Nannius qui le réfuta. Nannius convenait que les citations des *Adages* n'étaient pas toujours exactes parce que l'auteur se fiait quelquefois trop à sa mémoire. Un critique d'une autorité plus grande, Muret, traite ce livre d'une façon assez méprisante. Il dit formellement qu'aucun ouvrage ne justifie mieux l'ancien proverbe : un gros livre est un grand mal. Suivant lui, l'auteur ayant précipité son travail, s'est trompé dans ses explications; il a rangé parmi les *Adages* beaucoup de pensées qui

n'en sont pas, et par contre il en a omis plusieurs. Henri Estienne protesta contre ce jugement de Muret qu'il mettait bien au-dessous d'Érasme pour les talents naturels et pour le génie (1). Ce qui semble résulter de ces jugements opposés, c'est que les *Adages*, malgré la vaste érudition qu'ils révèlent, portent la trace de ce travail précipité, de cette hardiesse conjecturale d'affirmation et d'interprétation dont nous avons parlé.

Les mêmes défauts se retrouvent dans l'ouvrage *du Nouveau Testament*. On sait quelle sensation profonde il produisit dans l'Europe chrétienne. « Depuis le christianisme, dit Burigny, il n'avait rien paru de comparable au point de vue de la critique et de la science. » Il excita chez les uns la plus vive admiration, chez les autres la plus violente colère. Cependant, si l'on compte et si l'on pèse les suffrages, on voit qu'il eut pour lui la quantité comme la qualité. Parmi ses admirateurs déclarés, il faut ranger le pape Léon X, qui félicita l'auteur par un bref, le cardinal Campége, l'archevêque de Cantorbéry, le vertueux et savant évêque de Rochester, le cardinal Ximénès, Adrien d'Utrecht, G. Latimer, Cutbert Tunstall, un des plus doctes et des plus judicieux personnages de l'Angleterre, Ammonio, nonce du pape dans ce royaume, Louis Berus de Bâle, savant théologien qui avait mérité le premier rang dans les luttes de la Sorbonne. L'évêque de Winchester, Richard Fox, déclarait que la version du Nouveau Testament, donnée par Érasme, lui tenait lieu de dix commentaires, tant elle apportait de lumière. De son côté l'évêque de Rochester écrivait à l'auteur : « Dans le *Nouveau Testament* que vous avez traduit pour l'utilité commune de tous, rien ne peut blesser un homme sensé; car non-seulement vous avez éclairci une infinité d'endroits par votre science; mais grâce à la perfection de votre travail, chacun peut maintenant le lire et le comprendre tout entier avec

(1) *V.* Burigny, t. II, p. 369 et suiv.

beaucoup plus de facilité et de plaisir qu'auparavant (1). »

Plus tard Joseph Scaliger, plus juste que son père, le défendit contre les critiques de Théodore de Bèze. « Bèze, dit-il, s'amuse et s'abuse à reprendre Érasme ; son *Nouveau Testament* est bon. » Il reconnaît qu'il y a dans ce livre des observations très doctes. Le savant Huet a beaucoup vanté la traduction d'Érasme. Il la trouve exacte, claire, élégante. Richard Simon, esprit morose et difficile, tout en l'accusant de faire en plusieurs endroits le métier d'un déclamateur plutôt que d'un interprète et de ne pas être exact dans ses citations, ajoute : « Nonobstant ces défauts, on doit lui rendre cette justice qu'il a été un des plus habiles critiques de son temps pour tout ce qui appartient à l'étude des livres sacrés. Il a fourni de grandes lumières à ceux qui ont travaillé après lui. » Le savant Leclerc est allé plus loin dans ses éloges. « Erasme, dit-il, s'est acquitté de tous les devoirs d'un bon interprète autant qu'on pouvait le faire de son temps et dans les circonstances où il se trouvait... Ses notes renferment beaucoup de très bonnes remarques philosophiques et théologiques, fondées sur la connaissance qu'il avait de la langue grecque et du style de l'Écriture sainte. Il est certain qu'il a montré le chemin à suivre (2). »

Mais si cet ouvrage valut à Érasme des témoignages éclatants d'approbation, il lui attira des ennemis qui le poursuivirent jusqu'à la mort. Nous laissons ici de côté le point de vue théologique pour ne considérer que le traducteur, le critique, le philologue. On ne peut s'arrêter à cette boutade de Jules Scaliger qui l'accuse d'avoir, non pas traduit, mais détruit le texte sacré. Toutefois il faut reconnaître que son travail sur le Nouveau Testament est très imparfait. Leclerc, son grand admirateur, en convient lui-même. Quant aux critiques publiées de son vivant, même à ne les considérer qu'au regard

(1) T. III, p. 1812.
(2) *V.* Burigny, t. I, p. 344 et suiv.

de la science pure, elles ne paraissent pas avoir toujours été sans fondement. Il fut obligé plusieurs fois de mettre à profit les remarques de l'anglais Lée et les observations de l'Espagnol Stunica. Il est forcé d'en convenir malgré le mépris qu'il témoigne pour eux. Stunica prétendit qu'à la suite de ses critiques, il avait corrigé près de quarante endroits dans la nouvelle édition. Les annotations de cet Espagnol ont été reproduites par les grands critiques. Leclerc avoue qu'il a souvent raison, quoique la plupart du temps il ne fasse que des chicanes sur des points de peu d'importance.

En mourant, Stunica exprima la volonté que ses annotations manuscrites sur le Nouveau Testament fussent réservées à l'usage d'Érasme, en vue du bien public. Le chef de la Renaisance, peu sensible à ce legs d'un ancien adversaire, disait qu'il importait à la réputation de Stunica qu'elles ne fussent pas publiées, parce qu'il y avait beaucoup de choses frivoles et de critiques fausses. Mais suivant Sepulvéda, la gloire d'Érasme n'y était pas moins intéressée; au lieu de refuser à son contradicteur les éloges qui lui étaient dus, il devait profiter de ses avis, afin que personne ne fût tenté, en voyant son ingratitude, de publier ces annotations. Stunica était, en effet, un des plus savants hommes de son temps. Il entendait le grec et le latin aussi bien qu'Érasme. Il savait de plus l'hébreu et il était exercé dans l'art de la critique. Ce qui semble établi, c'est que, malgré son incontestable mérite et son grand succès, l'ouvrage sur le Nouveau Testament était le fruit d'une érudition vaste et variée, mais peu discrète et peu sûre.

Les travaux d'Érasme sur les Pères, dont les critiques les plus judicieux se plaisent à reconnaître la grande importance et la précieuse utilité, donnent lieu à des observations analogues. Le *Saint Jérôme* lui avait coûté un travail infini. S'il faut l'en croire, il avait failli mourir à la peine. Cependant son édition souleva les plus graves critiques. Marianus Victorius, qui édita les ouvrages de saint Jérôme sous le pon-

tificat de Paul IV, prétendait avoir rétabli près de quinze cents passages. Il relevait dans les notes une foule d'erreurs et de lacunes qui, suivant lui, faisaient douter de la science d'Érasme en fait de grec. Joseph Scaliger a réformé ce qu'il y avait d'excessif dans la censure de Marianus. Il reconnaît pourtant qu'Érasme a été trop hardi dans ses restitutions, et qu'il a corrompu le texte en plusieurs endroits. Les Bénédictins n'ont pas épargné son édition de saint Hilaire qu'ils ont soumise à une critique sévère, tout en avouant qu'elle avait un véritable mérite. Ils n'ont pas jugé plus favorablement celle de saint Ambroise. Ils ont prétendu qu'Érasme s'était plus fié à ses conjectures qu'à l'autorité des manuscrits. Nous ne dirons rien de l'*édition* de saint Augustin, regardée comme le chef-d'œuvre de Jean Froben. Elle ne paraît pas avoir donné lieu aux mêmes critiques. Son travail sur saint Chrysostome ne semblait pas à R. Simon digne d'un homme qui s'était acquis une si grande réputation. Cette critique regarde surtout les traductions qu'Érasme a faites de quelques écrits du saint docteur. On a signalé dans ces traductions une foule de fautes.

A vrai dire, le génie d'Érasme se prêtait mal au rôle de traducteur. Il n'avait pas la précision nécessaire, il ne serrait pas le texte d'assez près et laissait trop flotter sa pensée dans une vague et insuffisante approximation. La paraphrase allait mieux que la traduction à cet esprit improvisateur, abondant et facile. Assez souvent même le sens lui échappait, faute de l'avoir cherché dans l'étude patiente du texte. Dans l'interprétation littérale comme dans la critique, comme dans la philologie, il donnait trop à la conjecture. Son esprit merveilleusement vif cherchait moins à comprendre qu'à deviner. Il faut ajouter qu'il avait appris le grec un peu tard. Budé semble l'avoir emporté de beaucoup sur lui pour la connaissance approfondie et l'intelligence de cette langue. Il y eut entre eux quelques passes d'armes sur le terrain de la philologie grecque. Budé eut l'avantage. Avec cette sagacité

d'esprit et cette sûreté d'érudition qui faisaient de lui l'oracle de la science, il expliqua sans peine et très nettement deux passages de saint Luc où Érasme s'était embarrassé (1).

Il y a dans les *Colloques* un repas poétique, assaisonné de philologie selon le goût du temps. On y trouve plusieurs explications aussi justes qu'ingénieuses. Il en est d'autres qui sont subtiles ou qui manquent de précision. Quelquefois Érasme entrevoit la vérité; mais au lieu de s'y arrêter ou de la faire jaillir, il la quitte, multiplie les conjectures, se jette dans le vague et aboutit à un sens forcé, confus, raffiné, qui ne répond pas au texte. On sera plus indulgent pour ces faiblesses d'un grand esprit, si l'on songe qu'on était alors privé des ressources qui rendent aujourd'hui la science facile.

On a vu ailleurs quel orage excita la substitution du mot *Sermo* au mot *Verbum* dans l'Évangile de saint Jean. Érasme écarta sans peine l'accusation d'hérésie. Mais il nous semble que le changement n'était pas heureux. Le mot *sermo* paraît plutôt convenir à la parole humaine qui est successive, qu'au Verbe divin qui est un et indivisible. On aurait compris davantage qu'il eût traduit λόγος par *ratio;* mais, à dire vrai, la langue de Cicéron n'avait pas d'expression pour rendre l'idée du Verbe, tel que l'entendaient les chrétiens. Le mot *Verbum*, adopté par saint Augustin, avait pris dans la langue sacrée une acception nouvelle; mais il avait l'avantage d'exprimer aussi bien que possible l'unité indivisible de cette Parole éternelle qu'ils adoraient.

Après l'examen rapide que nous venons de faire, on peut juger si nous avons eu raison de dire : la science d'Érasme est grande et variée; mais elle n'est pas toujours sûre. S'il est permis d'emprunter une parole célèbre, pour réaliser le parfait érudit, il aurait fallu attacher à son intelligence non pas des ailes, mais du plomb.

(1) *V.* la note M.

II

Le jugement que nous venons de porter sur l'érudit peut faire présumer ce que nous allons dire du théologien. La théologie n'est pas immobile; mais elle se meut dans un cercle tracé d'avance et d'où elle ne peut sortir sans se démentir elle-même. Elle reçoit de l'autorité le dogme fixé et défini. Tout son mouvement consiste à faire effort pour l'étayer sur le raisonnement et la tradition, le coordonner, l'éclaircir, l'expliquer même dans une certaine mesure, déduire les conséquences religieuses et morales qui en découlent, former, en un mot, un ensemble puissant dont toutes les parties soient nettement déterminées et fortement liées. Telle est l'idée que nous nous formons de la théologie positive. Elle demande tout à la fois un esprit rigoureux et délié, ingénieux et solide, profond et circonspect. Le moindre mouvement inconsidéré entraîne l'imprudent sur la tangente du cercle et le jette hors de l'orbite. Il faut une logique serrée, un langage précis jusqu'à la sécheresse. Les stoïciens comparaient la logique à la main fermée et la rhétorique à la main ouverte. Cette comparaison convient à la théologie comme à la logique. Pour elle, les libres allures de la rhétorique sont pleines de péril. Sous sa dialectique molle et flottante, dans ses larges amplifications, le dogme court grand risque de s'altérer ou de se perdre. Ajoutez une souveraine liberté d'esprit qui se porte sur toutes choses, qui s'ouvre à tous les doutes, qui sonde toute difficulté et tout mystère, qui jette en se jouant la conjecture sur tout sujet s'offrant à son investigation. Que deviendra la théologie dans de telles mains? Elle s'effacera, elle s'évanouira malgré même les efforts que l'on fera pour la retenir. Elle glissera au contact d'un esprit

ondoyant et divers. Au lieu d'un dogme rigoureux, inflexible, il ne restera qu'une croyance vague, indécise, flottante. Pour tout dire d'un mot, Érasme était né pour les lettres et non pour la théologie.

On lui rapporta un jour que Jean d'Eck l'avait déclaré incapable de parler sur la théologie, *infans in theologiâ* (1). Il fut profondément blessé. Le docteur d'Ingolstadt, l'ayant appris, lui écrivit qu'il n'aurait eu garde de s'exprimer de la sorte ; car il ne parlait jamais de lui que comme du plus éloquent des théologiens. Je ne sais si Érasme fut satisfait de cet éloge équivoque. De son côté Luther, avec cette humilité superbe qui était dans son caractère, lui faisait entendre assez durement que les lettres étaient son domaine, qu'il devait s'y tenir et ne pas s'engager dans les controverses de la théologie qui dépassaient sa mesure. C'était l'expression hautaine dont il se servait.

Érasme sentait lui-même que la théologie n'allait pas à son esprit et à son goût. Dans l'*Abrégé de sa vie* qu'il fit passer en 1524 au professeur Goclenius, il parle ainsi des dispositions de son âme, pendant qu'il étudiait à Paris : « Il avait beaucoup d'éloignement pour l'étude de la théologie, parce qu'il ne se sentait point porté à renverser tous les principes sur lesquels s'appuyaient les théologiens de l'époque ; et puis il craignait de se faire appliquer le nom d'hérétique (2). » En 1516, au moment où il travaillait sur le Nouveau Testament, il écrivait : « Alors dégagé de ces épines théologiques, l'esprit libre et tranquille, je serai tout entier aux Muses et à mes amis. » Un peu plus tard, il revient sur le même sujet dans une lettre à Budé : « Pendant toute une année et demie, je me suis occupé d'un genre d'étude tel que ni mon corps

(1) Le mot latin *infans*, signifiant à la fois un enfant qui ne parle pas encore et un homme inhabile à parler, présente ici une équivoque intraduisible.

(2) *A studio thelogiæ abhorrebat, quod sentiret animum non propensum, ut omnia illorum fundamenta subverteret; deinde futurum, ut hæretici nomen inureretur.*

ni mon esprit n'étaient capables de porter ce fardeau, surtout quand à l'ennui du travail s'ajoutait la pensée que tant de peine ne serait guère payée que par l'ingratitude et l'injure.» Pour exprimer son ennui, il multiplie les figures : il est ballotté sur les flots ; le port lui apparaît au loin. Il est au moulin à tourner la meule; mais tandis qu'il est ainsi caché, il est plus que jamais sur le théâtre du monde. Il s'est versé lui-même cette liqueur ; il est juste qu'il la boive. Il s'est tellement épuisé en efforts pour la *seconde édition* du Nouveau Testament, qu'il y a pris racine, et qu'en voulant le rajeunir et le dérouiller, il a vieilli et s'est rouillé doublement. Il remarque plus d'une fois que les Muses n'aiment pas les théologiens.

Quand on le presse d'écrire contre Luther, il déclare, ironiquement il est vrai, que cette tâche dépasse la *petite mesure* de sa science et de son esprit. Beaucoup de motifs l'en détournaient ; mais peut-être aussi avait-il le sentiment plus ou moins distinct de son insuffisance théologique contre un lutteur si redoutable. L'évêque de Rochester l'ayant exhorté vivement à terminer son livre sur la prédication, il promet d'y consacrer l'hiver suivant ; mais il ajoute : « J'avais résolu pourtant de ne plus toucher aux matières de controverse et d'employer mon loisir à traduire les Grecs et à traiter des sujets profanes, mais utiles aux mœurs. » Fatigué de disputes sans cesse renaissantes, il avait compris enfin pleinement que la théologie n'était pas son véritable domaine et qu'il avait dû contraindre sa nature pour s'engager sur ce terrain dangereux et glissant. Nous allons voir comment il s'y est tenu, comment il y a marché.

Un spirituel critique écrivait au commencement du XVIIe siècle : « Érasme indique plutôt ce qu'il faut éviter que ce qu'il faut admettre. A vrai dire même, il ne nie rien ou pas grand chose ; il affirme peu ; il ébranle tout. » Non que le doute ou la négation soit son but. Il prétend rester dans les limites de l'orthodoxie. Il n'aspire pas à fonder une école ou une secte.

Le schisme déplaît à son âme cosmopolite. Il s'attache à l'unité. Ce n'est ni à l'individualisme de la philosophie, ni au fractionnement du protestantisme qu'il aspire, mais à la conciliation universelle. Il ne veut pas démembrer l'Église ; il veut l'étendre. Il trouve que le christianisme est confiné dans un trop petit espace. Il voudrait le voir reculer ses limites et ajouter à son empire des nations nouvelles. Mais aux yeux d'Érasme, cette expansion pacifique ne peut s'opérer qu'à certaines conditions, et la première qui frappe son esprit, c'est la nécessité de simplifier le dogme, de réduire les articles de foi, multipliés, selon lui, outre mesure par une théologie indiscrète et subtile, de ramener la doctrine chrétienne à la simplicité du symbole apostolique. Une fois engagé dans cette route, il ne s'arrête pas, et, relâchant de plus en plus les liens de la doctrine, la laissant flotter dans un vague où rien ne semble défini et catégoriquement affirmé, il aboutit à une sorte d'*évangélisme* indéterminé qui est la négation même de la théologie positive.

Cependant il ne cesse de répéter qu'il ne veut pas proscrire la science de l'École, qu'il prétend seulement la rendre plus sobre et moins subtile. Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il chez lui défaut de sincérité? Voulait-il saper avec adresse ce qu'il n'osait attaquer ouvertement? Non certes ; Érasme n'était pas un de ces révolutionnaires qui, n'ayant pas assez d'audace pour employer la violence, ont recours à la ruse. Il désirait la réforme des abus qu'il croyait apercevoir ; il ne voulait rien détruire de fondamental. Les partis et les solutions extrêmes ne pouvaient plaire ni à son esprit modéré ni à son cœur timide. Sa pensée, hardie dans l'investigation, méticuleuse dans l'affirmation, cherchait à concilier le dogmatisme et le doute, la foi et la science. Grâce à la magie d'une rhétorique habile et séduisante dont il s'enivrait lui-même, grâce aux évolutions d'un esprit singulièrement souple et ingénieux dont il était dupe tout le premier, il en venait, sans le vouloir, à supprimer à peu près la théologie de l'École.

Mais en réduisant la science théologique à la connaissance approfondie de l'Écriture, conserve-t-il à celle-ci toute son autorité? Il ouvre une porte au doute en paraissant admettre que les évangélistes, inspirés par le Saint-Esprit dans les choses essentielles, ont pu se tromper sur des points de moindre importance par défaut de mémoire. Mais quelles sont ces choses essentielles? Qui fera le choix? Où sera le *criterium*? Sera-t-il dans la raison individuelle, dans l'inspiration privée? Sera-t-il dans la raison générale? Quelquefois Érasme exalte l'inspiration intérieure et le sens privé; mais presque toujours il reconnaît comme règle souveraine le consentement universel de l'Église. Là où il hésite, il s'en remet à sa décision. Il croit et il déclare souvent que l'assistance du Saint-Esprit la préservera de toute erreur grave et persistante; mais il ne semble pas toujours admettre que ses décrets même sur des questions de foi et de morale soient absolument à l'abri de toute erreur. Il laisse un peu dans l'ombre son caractère apostolique et son économie doctrinale. Lorsqu'il propose au pape Adrien VI un projet de pacification religieuse, il demande, non pas un concile, non pas une assemblée d'évêques, mais une réunion d'hommes sages, doctes, vertueux, pris dans les deux camps opposés, qui discuteront les points contestés, feront les concessions nécessaires, résoudront les difficultés dogmatiques, décideront les réformes utiles. Le pontife ensuite ratifiera, proclamera la décision et lui donnera force de loi, sans y avoir autrement participé.

Ici Érasme a bien l'air de traiter les questions théologiques comme des questions humaines. Pour les trancher, il y applique des moyens purement humains. Ce n'est pas ainsi que l'église catholique a procédé contre les hérésies qui se sont élevées dans son sein. Érasme, peut-être à son insu et contre sa volonté, méconnaissait, en apparence du moins, les principes sur lesquels repose la constitution de cette Église. Son langage sur les décrets des conciles généraux et sur ceux des papes est variable, indécis, contradictoire. Tantôt il en parle

assez légèrement; tantôt il leur reconnaît une très grande autorité; mais il n'attribue ni aux uns ni aux autres l'infaillibilité absolue. Il insinue même en plusieurs endroits qu'ils ont erré, qu'ils se sont contredits l'un l'autre. Quelquefois, au contraire, il exalte l'autorité de l'Eglise jusqu'à l'exagération. « Même en supposant, dit-il, qu'il n'y ait dans les Écritures aucun passage qui prouve le péché originel, est-ce que pour cela je ne croirai point ce que l'Église me commande de croire? » On lit dans un autre endroit : « Enfin pourquoi tant nous agiter sur l'auteur de tel ou tel livre sacré, puisque les écrits des apôtres ont pour nous tant d'autorité, non parce qu'ils sont venus d'eux, mais parce qu'ils ont été approuvés par le consentement de l'Église (1)? » Il ne faut pas l'oublier; pour une autorité quelconque, rien de plus dangereux que l'exagération de ceux qui l'étendent au-delà du vrai.

Si maintenant nous passons aux dogmes qui constituent la théologie chrétienne, nous trouvons chez Érasme les mêmes variations, la même témérité, la même inconsistance de doctrine et de langage. Il ne nie pas le péché originel; il atteste au contraire qu'il y croit, comme on vient de le voir; mais il ébranle ce dogme en rejetant le plus puissant des témoignages dont les saints Pères se sont servis contre les pélagiens (2). Il ajoute que les anciens docteurs, dans leurs controverses contre les hérétiques, accommodaient certaines choses au besoin de faire triompher leur cause. « Ce n'est pas, dit-il, que je veuille prêter secours aux sectateurs de Pélage; mais la doctrine chrétienne est d'autant plus fermement éta-

(1) T. IX, p. 214 et 1170.

(2) Saint Paul, Épître aux Romains, chap. V, 12 : *Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt.* Suivant saint Augustin, ce passage ne peut s'entendre que du péché originel. Érasme, prétendant suivre plusieurs anciens docteurs, trouve plus naturel de n'y voir que le mauvais exemple du péché d'Adam pour ses descendants.

blie, que les théologiens usent d'arguments plus solides et interprètent l'Écriture avec plus de vérité. » Un de ses plus beaux titres de gloire dans l'ordre moral, c'est d'avoir défendu le libre arbitre de l'homme contre Luther. Toutefois, il n'y a pas de question sur laquelle il ait plus varié. Souvent il s'exprime de façon à se faire accuser de pélagianisme. Quelquefois il semble s'accorder avec Luther et se rapprocher de Wiclef. Il regarde comme une erreur légère ce paradoxe du chef de la Réforme : tout ce que fait le juste est péché (1). Dans plus d'un passage, il a l'air de dire que la foi suffit sans les œuvres. La Sorbonne releva ses propositions équivoques sur cet article de la doctrine catholique. Au reste, ces discussions théologiques sur les mérites, sur le libre arbitre et sur la grâce, paraissent lui causer une sorte de vertige (2).

Touchant la divinité de Jésus-Christ, il n'est pas plus d'accord avec lui-même. Il ne la conteste nulle part; il la confesse au contraire en toute occasion. Mais en même temps il semble prendre à tâche de montrer que tels et tels passages des Écritures sur lesquels les Pères s'appuient ne sont pas concluants, ou tout au moins ne sont pas irréfragables. Lui qui accuse les anciens orthodoxes de faire violence aux textes sacrés pour triompher des hérétiques, il les torture souvent d'une manière étrange comme pour venir à leur secours (3). Il parle de l'arianisme en termes si avantageux qu'on les croirait sortis de la bouche d'un adepte. Il insiste avec une affectation marquée sur l'hésitation du monde chrétien au sujet de cette doctrine. Il fait observer que les ariens avaient pour eux l'empereur, la supériorité de la science et peut-être celle du nombre, qu'ils n'étaient pas aussi condamnables qu'on l'a cru généralement. Il trouvait mauvais qu'on eût voulu les forcer d'admettre le mot *consubstantiel*, parce que

(1) Il est vrai qu'il compare cette erreur à celle qui nie l'immortalité de l'âme. *V.* plus haut, chap. VIII.
(2) T. IX, p. 1082 et p. 883 et suiv.
(3) T. IX, p. 1046 et suiv.

c'était un mot nouveau qui n'était pas dans l'Écriture et qu'il eût été plus convenable de sacrifier à l'intérêt de la paix et de la concorde. Il voyait en eux des séditieux et des schismatiques plutôt que des hérétiques. Ailleurs il convient que l'arianisme est une hérésie. Il a même donné un argument de sa façon contre les sectateurs d'Arius qui, voyant dans le Fils un Dieu, un grand Dieu, béni par-dessus toutes choses, refusaient pourtant de reconnaître en lui le vrai Dieu. Il le tire des passages de l'Écriture où Jésus est appelé *Fils unique* de Dieu. « Jésus-Christ, dit-il, n'est donc pas fils par la grâce, comme les autres saints, mais par la nature. Par conséquent, il est né de la substance du Père. Mais celle-ci, qui est d'une simplicité parfaite, ne peut être communiquée par le partage. Elle est donc la même numériquement dans le Père et dans le Fils (1). »

Mêmes fluctuations sur la divinité du Saint-Esprit. Dans la préface du *Saint Hilaire*, où l'on a cru voir un penchant décidé pour Arius, il dit : « Nous, plus hardis que saint Hilaire, nous osons appeler le Saint-Esprit vrai Dieu, procédant du Père et du Fils; ce que les anciens pendant longtemps n'ont pas eu la hardiesse de décider (2). » Attaqué sur ce chef, il se défendit faiblement; mais plus tard il confessa d'une manière très positive la divinité du Saint-Esprit. Lorsqu'on lui reprochait ses tergiversations, il répondait : « Je ne tergiverse pas pour mon compte, mais pour examiner et discuter. Je montre comment un autre pourrait tergiverser. »

Au sujet de l'eucharistie, il est bien près de se ranger à l'opinion d'Œcolampade. Il déclare son argumentation presque irréfutable. Il n'est arrêté que par la tradition de l'Église qui n'a pu être si longtemps dans l'erreur sur un point de cette nature. Ailleurs il professe nettement la croyance à la *présence réelle*, non-seulement comme conforme à la tradition constante de l'Église, mais comme établie sur les Écri-

(1) T. IX, p. 1175.
(2) T. IX, p. 1172.

tures. Touchant la primauté du pape, le baptême, la confession, le mariage, la vie monastique, le culte des saints, la vénération des images, les indulgences, le purgatoire, le célibat des prêtres, le jeûne, l'abstinence, il montre la même indiscrétion de langage, la même inconsistance de pensée. Esprit éminemment libre et léger, sans sortir de la religion surnaturelle et révélée, il s'y met à l'aise. Dans ses doutes, dans ses recherches, dans ses tendances, il va parfois bien plus loin que Luther. Il ouvre, en passant, la porte aux sacramentaires; d'un mot, il montre la route aux communistes; il aplanit en se jouant le chemin aux unitaires: en plaçant dans le ciel certains sages du paganisme et jusqu'à l'épicurien Horace (1), en proclamant que les Turcs sont plus près du vrai christianisme que beaucoup de chrétiens, il prépare l'indifférence en matière de religion. Il donne des armes aux athées eux-mêmes, lorsqu'il avance étourdiment que non-seulement Dieu ne peut être compris, mais qu'il ne peut être conçu par la pensée. Enfin il semble abaisser les barrières devant le scepticisme universel par ces paroles de la *Plainte de la paix* : « Les écoles sont en lutte avec les écoles, comme si la vérité changeait avec le lieu. Il y a des opinions qui ne franchissent pas la mer; il y en a qui ne passent pas les Alpes, d'autres qui ne vont pas au-delà du Rhin (2). »

Le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre*, se heurtent dans ses écrits. On dirait quelquefois un déclamateur, une sorte de sophiste qui se joue à réunir les contraires. Est-ce un sceptique arrêté seulement dans ses négations par la crainte du bûcher, ou par la peur plus vulgaire de perdre ses pensions? Ces deux sentiments peuvent avoir influé quelquefois sur les tergiversations de sa pensée et de son langage; mais la nature de son esprit peut seule les expliquer. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que sous cette parole vive et souple, toujours libre et parfois licencieuse, si l'exactitude du théologien manque, l'accent de la bonne foi se fait sentir. On lit dans une lettre intime adressée à B. Pirckheimer : « J'ai dit entre amis que je pourrais me ranger au sentiment d'Œcolampade, s'il avait pour lui l'autorité de l'Église; mais j'ai ajouté que je ne pouvais en aucune façon être en dissentiment avec elle. Or, j'appelle Église l'accord général de tout le peuple chrétien. Je ne sais si les hypocrites dont vous faites mention ont tenu le même langage; moi, du moins, j'ai parlé sans fard et du fond de mon âme, et je n'ai jamais chancelé sur la vérité de l'eucharistie. Je ne sais ce que vaut pour d'autres l'autorité de l'Église; elle est pour moi d'un si grand poids que je pourrais partager les sentiments des ariens et des pélagiens, si l'Église avait approuvé ce qu'ils ont enseigné. Sans doute les paroles du Christ me suffisent; mais il n'est pas étonnant que je suive l'interprétation de l'Église dont l'autorité me fait croire aux Écritures canoniques. D'autres peut-être ont plus d'esprit ou de force. Quant à moi, je ne me repose jamais plus sûrement que dans les décisions certaines de l'Église. On peut raisonner et argumenter sans fin. »

(1) T. I, p. 683. *Colloques*, convivium religiosum.

(2) Pascal a exprimé des pensées analogues avec plus de relief : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle changent toute la jurisprudence : vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

III

Mais si Érasme n'avait pas l'exactitude et la rigueur nécessaires au théologien, il avait l'esprit philosophique à un degré éminent. J'entends par là cette liberté de penser qui veut tout soumettre au contrôle de la raison et ne s'en rapporter qu'à l'évidence. A cet égard, il est de la famille de Socrate et de Descartes, pour ne pas dire de Lucien et de Voltaire.

Toutefois, il ne faut pas chercher en lui un philosophe original et profond. Sa philosophie est celle du sens commun. Il n'aime pas la métaphysique. Il n'y croit pas. Il rejette ses spéculations comme inutiles et chimériques. C'est un point qui lui est commun avec le chef des philosophes du XVIIIe siècle. Quand il fait des excursions dans ces régions transcendantes, et ces excursions sont très rares, il ne se fie pas à ses propres ailes ; il emprunte celles des anciens, de Platon, de Cicéron, des pères de l'Église. En un mot il n'est pas métaphysicien. Sa défense de la liberté morale est surtout fondée sur le sens commun et la conscience. S'il faut résoudre les difficultés que le problème soulève et répondre à la logique pressante, au dogmatisme arrogant de Luther, il ne s'aventure dans les abîmes de la métaphysique qu'à son corps défendant, et montre dans cette carrière plus de bon sens et de mesure que de vigueur dialectique et de profondeur spéculative. Il n'est guère que l'habile interprète de ses devanciers, sans presque rien ajouter de son propre fonds. Le grand mérite de cette défense du libre arbitre, c'est l'à-propos. Ce n'est pas seulement un petit livre sensé, vrai, substantiel ; c'est un acte éclatant, une protestation de la conscience humaine contre la doctrine fataliste de Luther. Mais, à vrai dire, Érasme ne fut un philosophe original que dans la morale et la politique, dans la politique principalement.

En morale, ce qui est surtout remarquable chez lui, c'est le mélange sagement tempéré de la morale païenne et de la morale évangélique. Non-seulement il fond ensemble ces deux morales à l'aide de cet esprit large et conciliateur qui était le trait dominant de sa nature ; mais il concilie entre eux les païens eux-mêmes. Il emprunte un peu à toutes les écoles, à Platon, à Zénon, à Épicure, à Cicéron, à Sénèque, à Horace. Il tempère l'élévation idéale de Platon, la roideur gourmée de Sénèque, par le bon sens aimable et indulgent de l'ami de Mécène. Toutefois il a eu dans sa jeunesse le tort de trop aimer Sénèque. Dans ses amplifications morales, on sent

l'influence funeste de cet écrivain. Il se laisse aller trop souvent à l'emphase, à la déclamation. L'étude de Sénèque, jointe au mauvais goût de l'époque, gâte son esprit naturellement délicat, ami de la simplicité et du naturel. Plus tard il plaça mieux son culte. Il fut comme transporté d'un pieux enthousiasme pour les ouvrages de Cicéron qu'il lut avec plus d'attention et de maturité. Mais dans son jeune âge, l'esprit étincelant et la véhémence forcée de Sénèque l'avaient séduit.

Ce qui fait que les amplifications morales d'Érasme ont de l'intérêt en dépit de leurs défauts, ce qui leur donne la vie, c'est que l'auteur ne s'en tient pas à la peinture générale des vices de l'humanité. Il s'attaque aux mœurs, aux travers, aux désordres de son siècle. Il voit le monde endormi dans l'ivresse de ses vices, mettant sa confiance dans des superstitions trompeuses, achetant à deniers comptants la licence du plaisir et du crime. A l'aspect de cette corruption qui ronge la société chrétienne, sa verve s'anime ; il s'arme du fouet de la satire et s'efforce de réveiller de sa léthargie ce monde corrompu, superstitieux et vénal. Il prend tour à tour le ton de la véhémence et de l'ironie. Il est vigoureux, éloquent, incisif. Ces peintures sont vivantes parce qu'elles reproduisent des réalités actuelles ; elles sont expressives, parce que l'auteur ne reste pas froid devant les désordres qui frappent ses yeux. Son émotion, sa colère, les animent et les colorent. Ce sont les vices incurables de la nature humaine qu'il poursuit ; mais ces vices sont saisis et exprimés sous leur forme actuelle et vivante. Ce ne sont pas des types abstraits contre lesquels le philosophe dans son cabinet échauffe son imagination et se remplit d'une colère factice. Voilà pourquoi la déclamation et la surabondance enflée qui trop souvent déparent les peintures morales d'Érasme ne les empêchent pas d'être vraies. Elles sont l'image de son temps, l'expression fidèle de ses sentiments et de son âme. C'est pour cela qu'elles ont une originalité réelle, quoique souvent elles roulent sur un fond commun.

Érasme est donc un moraliste expressif, passionné, satirique, qui s'attache au réel plutôt qu'à l'idéal, soit que dans ses peintures il vise à la force et à la véhémence, soit qu'il déguise la satire sous le voile d'une fine et ingénieuse ironie. L'homme qu'il nous présente est bien l'homme de tous les temps ; mais c'est avant tout l'homme du commencement du XVIe siècle. Les vices, les passions, les préjugés, les erreurs, toujours les mêmes dans leur source, prennent ici un caractère, une physionomie, un costume particulier et original. Rien de vague, rien d'abstrait; c'est la réalité que nous avons sous les yeux. Ce que l'on perd du côté de la généralité, on le gagne du côté de la précision, de la force, de la couleur, de la vie. Quelle vérité, quelle finesse, quelle sobriété dans la peinture satirique du soldat mercenaire! S'il exprime avec des traits ineffaçables les vices, les préjugés, l'ignorance et la perversité de certains moines corrompus, il ne représente pas avec un burin moins vigoureux les enfants perdus de la Réforme, ces vagabonds qui ont quitté le froc et qui, de la liberté évangélique, n'ont pris que la licence du vice et de la débauche. S'il a peint l'orgueil intolérant de certains théologiens et de certains prédicateurs de son époque, il n'a pas épargné l'arrogance de Luther et de ses disciples. Le tyran cruel et rusé du XVe siècle est esquissé avec une vérité et une finesse de trait remarquable dans l'histoire de l'Aigle et du Scarabée. Avec quelle verve mordante il censure cette société corrompue, ignorante et grossière, égoïste et vicieuse, mêlant la superstition à la débauche, livrée au pharisaïsme le plus révoltant ! C'est dans les ouvrages d'Érasme, c'est dans sa correspondance que l'on peut étudier l'état moral du monde au commencement du XVIe siècle. Seulement il faut se tenir en garde contre les exagérations de la satire ; car il est écrivain satirique autant et plus que moraliste.

Mais ce qui surtout constitue son originalité dans la philosophie morale, c'est l'alliance intime de la morale évangélique et de la morale païenne. Vous ne trouvez pas chez lui, comme chez d'autres moralistes du XVIe siècle, comme dans Charron et Montaigne, par exemple, une pensée exclusivement païenne où le christianisme n'a presque point laissé d'empreinte. Dans Érasme, le souffle de l'Évangile anime, échauffe, dilate cette morale si belle d'ailleurs qu'il admirait dans Platon et dans Cicéron avec un enthousiasme presque naïf. C'est la charité chrétienne qui vient s'ajouter à la doctrine austère du devoir pour guérir l'égoïsme, ce vice incurable de l'homme, mais qui était plus particulièrement encore la plaie morale de son temps. Comme son ami Thomas Morus, il est persuadé que cet égoïsme, cet intérêt privé est la source de tous les maux, de tous les désordres qui remplissent le monde. Il voit le remède dans le retour à la charité et au détachement évangélique. La commmunauté des premiers temps du christianisme est un idéal qu'il faut présenter aux hommes, mais non pour la réaliser de nouveau, car c'est impossible. Son bon sens et la mesure qui distinguent son esprit l'avertissent que la communauté évangélique ne peut s'étendre à une société qui embrasse une nation entière. Ce qu'il veut, c'est qu'on rallume la charité chrétienne au foyer de l'Évangile ; c'est qu'on la fasse pénétrer plus intimement au sein de la société politique comme au sein de la famille.

A ses yeux, elle s'est refroidie au contact d'Aristote et du droit romain. La morale d'Aristote, saine en elle-même, puisqu'elle recommande la mesure en toutes choses et place la vertu dans un juste milieu également éloigné des contraires, ne s'accorde qu'imparfaitement avec la morale du Christ qui est une morale de détachement, d'amour, de fraternité, de dévouement poussé jusqu'au sacrifice. Les lois impériales expriment la justice, mais la justice rigoureuse. Elles altèrent l'idée même du droit en plaçant le principe de la loi dans la volonté de l'empereur. Sa source est plus auguste et plus sainte. Il faut donc débarrasser la morale chrétienne d'un alliage impur, la ramener à sa véritable source, la retremper dans la doctrine même du Christ et la faire en-

trer profondément dans l'homme individuel, dans la famille, dans le gouvernement, dans la société tout entière. Le paganisme et le judaïsme sont encore vivants dans les lois et dans les mœurs, dans l'abus des pratiques superstitieuses, dans l'organisation sociale et politique, dans la tyrannie des princes, dans l'intolérance cruelle, dans la guerre enfin, le plus grand fléau de l'humanité. On dirait qu'un souffle précurseur du XVIIIe siècle a passé sur l'esprit et sur l'âme du chef de la Renaissance. Il entrevoit la plupart des principes que la philosophie moderne doit faire triompher ; mais il se distingue de cette philosophie par le caractère chrétien. La philosophie du dernier siècle est ennemie du christianisme, parce qu'elle veut détruire les abus du passé. Elle confond dans sa haine le fond et la forme, la religion et la superstition ; et pourtant la morale politique du XVIIIe siècle n'est en définitive que l'expansion de la morale chrétienne appliquée à l'organisation politique et à la vie sociale.

Érasme a été plus vrai, parce qu'il a été plus modéré. Il a poursuivi les abus ; mais il n'a pas prétendu abolir l'Évangile. Il a voulu au contraire l'imprimer plus profondément au cœur de la société chrétienne. Il a prêché la tolérance ; mais il l'a fondée sur la doctrine évangélique. Le premier de tous les modernes, il a proclamé le principe de la liberté de conscience ; mais il ne l'a pas opposé au christianisme. Il l'a fait dériver du christianisme lui-même qui est une doctrine d'amour, qui aspire à conquérir les âmes et non les corps seulement, qui demande l'acquiescement libre d'hommes libres et non l'adhésion contrainte et mécanique d'esclaves. Ce n'est point par la force, ce n'est point par les armes que le Christ a fondé son empire ; ses disciples ne doivent pas employer d'autres moyens que ceux qu'il a recommandés et pratiqués.

Érasme fait de même pour la guerre. Il montre qu'elle est contraire à la nature comme à la doctrine évangélique, qu'elle est interdite aux hommes et à plus forte raison à des

chrétiens, sauf le cas de légitime défense. Il veut que tous les efforts réunis de la raison et de la religion luttent de concert pour extirper de la terre cet horrible fléau. Il ne demande pas avec moins de vigueur la répression de la tyrannie. Partisan de la monarchie, mais d'une monarchie sagement tempérée et limitée qui ne puisse dégénérer en despotisme, il l'établit sur le droit national, sur le consentement du peuple et non sur le droit historique ou divin. Sur le prêt à intérêt, sur le commerce, sur les péages et les impôts, sur la mendicité, il émet des idées saines et fécondes qui devancent l'avenir et annoncent de loin la science nouvelle de l'économie politique. Mais ce qu'il n'oublie jamais, c'est le côté moral et chrétien. Là il est novateur ; il est précurseur des temps nouveaux. Il franchit d'un seul pas deux siècles. Il pose les bases de la philosophie politique du monde moderne, mais en restant chrétien.

IV

Du moraliste à l'écrivain la transition est naturelle ; car nous n'avons pu juger l'un sans parler de l'autre. Érasme a été poète et prosateur. Il a fait des vers latins, comme en faisaient tous les lettrés de son temps. Ils commencèrent sa réputation littéraire. Il aimait la poésie avec passion dans son jeune âge et n'avait pour la prose que de l'aversion. C'était cependant par la prose qu'il devait acquérir une gloire immortelle. Il s'essaya dans tous les genres de poésie, même dans l'églogue qui allait si peu à la nature de son esprit. On a de lui une pièce en ce genre composée à l'imitation de Virgile, lorsqu'il était élève à Deventer. Il n'avait pas alors quatorze ans. Leclerc juge d'après cette églogue que si Érasme se fût appliqué à la poésie, il serait devenu un excellent

poète. Il est permis d'en douter ; car cette pièce est fort médiocre. Elle ne brille ni par le naturel, ni par l'élégance soutenue, ni par l'harmonie. Il est très heureux pour sa gloire qu'il n'ait pas eu la prétention de devenir un excellent poète.

A dix-huit ans, il composa une élégie contre les vices et surtout contre la débauche et l'ambition. Ses amis la firent imprimer sans son aveu. Ce sont généralement des vers faciles, mais prosaïques et négligés sur un fonds d'idées assez communes. Un an plus tard, se promenant dans les vertes prairies de la Hollande avec son ami Guillaume de Ter-Gow, ils improvisèrent en se jouant un dialogue poétique sur le printemps, dont le plus grand mérite est d'avoir été improvisé. On a parlé ailleurs du poème qu'il écrivit en trois jours pour célébrer la famille royale d'Angleterre ainsi que la nation anglaise. Dans cette pièce, comme dans les autres, on trouve quelques traits heureux et fins avec beaucoup de prosaïsme et peu de poésie.

Il aimait beaucoup, il le dit lui-même, à faire des épigrammes. On le conçoit aisément ; il en a tant fait en prose et d'excellentes. C'étaient ses moments perdus qu'il employait à ce genre de composition, quand il se promenait, quand il était en récréation ou à table. On lui en demandait souvent et il en faisait par complaisance. Il est à croire que cette complaisance lui coûtait peu. Il ne s'imaginait pas qu'on dût les publier. On imprima cependant à son insu celles qu'il avait composées dans sa première jeunesse. Il accuse un domestique de les lui avoir dérobées pour les vendre à un libraire. Celui de tous ses poèmes qui a été le plus loué, c'est son poème sur la vieillesse. Il le composa en traversant les Alpes à cheval. Quel scandale pour les touristes de nos jours ! Mais les lettrés de la Renaissance comptaient pour peu la nature. Érasme nous a laissé des récits de voyage assez piquants, mais en prose. Au reste, la nature y tient peu de place.

Cette pièce de vers qu'il appelait *Carmen équestre* ou plutôt *alpestre*, fut dédiée au célèbre médecin Guillaume Copus. Érasme étant à Bâle la retoucha. Il y a dans ce petit poème beaucoup de piété, mais fort peu de poésie. Il avait pris Horace pour modèle ; mais il n'a pas su lui dérober sa grâce ni cette fleur de poésie que l'on trouve sous la négligence apparente, ni cet abandon charmant qui a tant d'attrait pour les esprits délicats. Il n'a reproduit que sa finesse et sa netteté ; mais ces qualités lui étaient naturelles. L'étude d'Horace n'a pu que les fortifier et les développer.

Tout médiocres qu'ils étaient, ses vers eurent beaucoup de réputation dans son temps. Il paraît d'après une lettre citée ailleurs qu'il ne se faisait guère illusion sur leur mérite. Il sentait qu'il était né prosateur et non poète, que la poésie avait pu charmer sa jeunesse, mais qu'elle ne pouvait le conduire à une gloire solide et durable. Dans une autre lettre il parle de ses vers avec la même modestie. Il n'a jamais, dit-il, travaillé ce genre d'ouvrages avec assez de soin pour faire quelque chose vraiment digne d'Apollon. Il prie son ami de ne pas trop vanter ces bagatelles. Il avoue qu'étant à Paris il s'est peu occupé de poésie, craignant de se mesurer avec les poètes éminents que possédait cette université.

On s'est accordé dans les temps qui ont suivi à ne pas tenir en grande estime les compositions poétiques d'Érasme. Selon Jules Scaliger, ce n'est qu'un versificateur. Un autre critique lui refuse la majesté héroïque, le feu, l'agrément, qui font les grands poètes. Leclerc lui-même avoue que ses vers sont bien inférieurs à sa prose, qu'il n'a ni l'inspiration ni le style poétique. Il y trouve cependant beaucoup d'esprit. A nos yeux, Érasme est infiniment plus spirituel en prose qu'en vers.

Mais même en prose, s'il a produit des œuvres brillantes, il n'a pas fait de livre achevé. Ses meilleurs écrits ont des défauts graves qui sont devenus plus sensibles avec le temps. L'*Éloge de la Folie*, quelques-uns de ses *dialogues*, une di-

gression des *Adages*, un certain nombre de lettres, sont les seules fleurs de sa couronne littéraire qui aient conservé de l'éclat et de la fraîcheur. Le temps a fané le reste. On peut encore en faire un sujet d'étude, y découvrir çà et là quelques passages dignes d'être tirés de l'oubli ; on n'y trouve plus intérêt et plaisir. Sa plus grande faute, ou plutôt son malheur, c'est d'avoir écrit dans une langue morte. On lui en a fait reproche. On a dit : « Érasme a confié ses idées à une langue savante ; il ne s'est adressé qu'aux gens instruits ; voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer la surface du monde ; il n'a pas pénétré au sein du peuple. Luther a été plus habile ; il a parlé aux multitudes dans leur propre langue. Elles se sont remplies de ses idées ; elles se sont passionnées pour sa réforme et la révolution s'est accomplie ; elle est devenue invincible. L'influence d'Érasme n'a eu qu'un éclat éphémère ; elle a passé vite et le chef de la Renaissance est demeuré seul, délaissé et presque oublié. »

Ce que l'on ne dit pas, c'est que Luther avait à sa disposition une langue nationale, rude encore, mais qui avait enfanté déjà des écrits remarquables, une langue que parlaient des millions d'hommes. Érasme était dans une situation bien différente. Sa langue maternelle était un dialecte obscur et grossier qui n'avait pour lui aucun monument littéraire, qui n'était parlé que sur un territoire de peu d'étendue par un peuple regardé alors comme épais d'esprit et méprisé comme tel. Ce n'était certes pas en langue hollandaise qu'il pouvait s'adresser au monde, se faire écouter et comprendre. Devait-il parler en allemand ? Mais c'était emprunter un idiome étranger qu'il n'aurait pu manier qu'avec gaucherie. Il ne connaissait que les langues savantes, ne parlait que le latin. Il dédaignait les idiomes vulgaires comme des jargons barbares qui n'étaient d'ailleurs entendus que d'une nation. Il prétendait s'adresser au monde entier, ou du moins à l'élite du monde, à l'aristocratie des intelligences ; car il s'inquiétait peu de la foule ; il se défiait de son jugement et trouvait

même dangereux de la mettre dans la confidence des questions qui s'agitaient au-dessus d'elle.

Luther et ses disciples eurent d'autres pensées; on sait quels désordres et quels excès en furent la suite. Il triompha; mais les paysans de la Souabe furent tour à tour égorgeurs et égorgés; les anabaptistes de Munster déshonorèrent sa cause. Érasme voulait une réforme pacifique, il devait donc parler au monde éclairé; il voulait une réforme universelle, il devait donc parler la langue universelle qui était alors le latin. Le temps était loin encore, où Voltaire pourrait se faire lire et entendre de toute l'Europe éclairée, en écrivant dans sa langue nationale. Ainsi rien de plus vain et de plus injuste que le reproche adressé à Érasme. Il ne pouvait faire autrement, quand même les préjugés de la Renaissance ne l'auraient pas détourné d'employer une langue vulgaire. Mais ce qui n'était pas une faute fut un malheur. En écrivant dans une langue savante, il subit les inconvénients attachés à l'emploi d'un tel instrument. On a dit plus haut comment et à quel prix il les a combattus et amoindris pour donner à ses œuvres la couleur et la vie. Il ne pouvait y réussir qu'imparfaitement. Écrites dans une langue morte, ses productions devaient se flétrir avant le temps. Elles étaient condamnées inévitablement à une vieillesse anticipée.

Une faute qui lui est plus imputable, quoiqu'il ait essayé quelquefois de s'en excuser, c'est d'avoir voulu trop produire, d'avoir multiplié ses œuvres sans mesure, de les avoir improvisées avec une fécondité et une précipitation qui ne pouvaient donner que de brillantes ébauches. Il avait beau dire qu'il s'inquiétait peu de composer des livres parfaits, s'il faisait des livres utiles, qu'il préférait l'avantage du public studieux à sa propre réputation. Ce n'était qu'une excuse spécieuse, ou du moins ce n'était pas toute la vérité. Il a eu quelquefois plus de franchise. Il a reconnu son défaut, capital qui tenait à sa nature. Il était né improvisateur. Il ne pouvait prendre le temps de méditer profondément le plan

de ses ouvrages, de mûrir ses idées, de polir son style, d'épurer son langage. Il s'abandonnait à la facilité de sa plume, sans s'arrêter même pour relire ce qu'il avait écrit. C'était merveilleux, comme improvisation; mais il y avait les défauts inhérents à l'improvisation, une composition indigeste, un style inégal et négligé, des répétitions sans nombre, des inexactitudes et des erreurs, quelquefois des méprises étranges, une surabondance et une diffusion fastidieuses.

Lui qui est si net, si vif et si sobre dans certaines lettres, dans quelques dialogues, il se charge trop souvent d'un lourd fratras et se fait accuser par Joseph Scaliger d'écrire comme un allemand. Mais laissons-le juger lui-même ses ouvrages et sa méthode de composition. « Je ne suis pas, dit-il, autrement affecté à l'égard des fruits de mes veilles que le sont d'ordinaire à l'égard de leurs enfants les parents dont la fécondité n'a pas été fort heureuse, parce qu'ils ont mis au monde des fils laids et maladifs, ou bien tels qu'ils ont causé le déshonneur et la ruine des auteurs de leurs jours. Je suis à ce sujet d'autant plus mécontent de moi-même, que les maux qui viennent des enfants ne peuvent pas toujours être imputés aux parents, tandis que les défauts des livres ne sont imputables qu'à leurs auteurs, à moins que peut-être je ne veuille accuser le pays et l'époque qui n'étaient pas favorables. Mais il y a des points sur lesquels je ne pourrais me défendre. Avant tout, celui qui prétend se faire un nom honorable par ses écrits doit choisir un sujet qui convienne à sa nature et qui lui permette de déployer tout son talent... C'est ce que je n'ai jamais fait. Mais j'ai pris un sujet au hasard, ou pour me conformer au jugement de mes amis plutôt qu'au mien. En second lieu, il faut traiter avec soin le sujet qu'on a choisi, tenir longtemps son œuvre cachée et la polir souvent avant de la mettre au jour. Moi, ce que j'ai une fois entrepris, je l'achève presque d'une seule haleine, et je n'ai jamais pu dévorer l'ennui de châtier un écrit... Aussi, après une publication précipitée, la force des choses m'oblige

à refondre quelquefois un ouvrage d'un bout à l'autre; et je m'étonne qu'à une époque si éclairée, il se trouve des gens qui lisent mes ouvrages. »

L'aveu est aussi franc et aussi complet que possible. Il le répète souvent dans ses lettres. Longueil avait indiqué ce que les connaisseurs regrettaient de ne pas trouver en lui. Érasme répondait : « Ces observations m'ont été aussi agréables qu'utiles. Il y a cependant quelques points au sujet desquels je pourrais trouver quelque faux-fuyant, tel quel, si j'étais moins prévenu en faveur de votre jugement. Quant à ce que vous écrivez, que j'aime mes défauts, croyez-moi, ce n'est pas amour; c'est ignorance ou plutôt paresse. Je suis ainsi fait et ne puis vaincre la nature. J'épanche toutes choses plus que je ne les écris, et c'est pour moi un travail plus insupportable de revoir que de composer. Pour ce qui est du choix des mots, je ne veux pas, sans doute, paraître tout à fait négligent. Mais je ne pense pas qu'en traitant un sujet sérieux, il convienne de mettre un soin trop minutieux à parer sa diction d'ornements empruntés. »

Ceci était à l'adresse des cicéroniens, au nombre desquels Longueil se flattait d'être compté. « On ne sera pas étonné, ajoutait Érasme, que le ruisseau de mon éloquence coule troublé et fangeux, si l'on songe qu'il rencontre sur son passage des auteurs impurs et terreux qui doivent nécessairement y déposer quelque vase. » On lit dans une lettre : « A l'exemple des ours, je façonne peu à peu, en les léchant, les enfants informes de mon esprit. » Il revient ailleurs sur sa mauvaise manière de composer. « Il m'arrive, dit-il, la plupart du temps comme à ces jeunes femmes qui se hâtent trop d'être mères et qui n'enfantent qu'un fruit avorté... Ce défaut, je le vois, m'est commun avec quelques autres. Je reconnais cependant que c'est de ma part une faute grave. Je suis ainsi fait. Je ne puis supporter les ennuis de la gestation; et pour avoir voulu me délivrer trop vite de mon travail, je suis forcé de dévorer bien des fois le même labeur. »

Plus tard encore, répondant aux critiques des Italiens, il disait : « Je précipite les fruits de mes veilles; il y a longtemps que j'ai confessé ma faute et je m'en punis... Quant à la beauté du style, je ne m'en suis jamais inquiété minutieusement. Il me suffit de parler sans incorrection tant bien que mal et d'être compris. On regrette de ne pas trouver en moi le vieux type du langage latin. Mais parmi les anciens auteurs, quelle différence de style! En quoi Sénèque ressemble-t-il à Quintilien, Quintilien à Cicéron, Valère-Maxime à Salluste, Tite-Live à Quinte-Curce, Ovide à Horace?... Il en est des esprits comme des goûts. Les jugements furent toujours divers, sans cesser pour cela d'être libres... Si ce que nous avons traduit dans les *Adages* répond peu aux traductions d'Hécube et d'Iphigénie, Aléandre, mieux que tout autre, peut en dire la raison, lui qui m'a vu écrire d'improvisation cet ouvrage, à mesure qu'on l'imprimait... Quand je traduisais les tragédies, je ne m'occupais pas d'autre chose; et cependant même alors je traduisais souvent cent vers d'un seul trait. J'ai traduit les vers avec la même célérité que la prose. »

Quelquefois il accusait la fortune qui lui avait imposé des sujets peu adaptés à son talent. « Il arrive, disait-il, je ne sais par quelle mauvaise fatalité, que la fortune me détourne de ce à quoi je paraissais propre et m'appelle dans un champ tout différent... En effet, lorsque je semblais né pour ce genre de diction abondant et libre que l'on emploie d'ordinaire dans les discours, dans les délibérations ou même dans les *déclamations*, j'ai consacré une bonne partie de mon travail à des recueils de proverbes, à des scholies, à des annotations. » Ailleurs il se reproche d'épuiser un fonds maigre et peu fertile, sans le laisser reposer, sans le réparer et le nourrir par un bon engrais.

Il ne faut donc pas s'étonner de ne point trouver dans Érasme cette beauté de composition qu'il n'a pas pris le temps de rechercher ni cette pureté et cette perfection de style auxquelles il ne prétendait même pas. On rencontre dans ses écrits une foule d'expressions qui n'appartiennent pas à l'ancienne langue latine et qui pourraient être d'un exemple dangereux, si l'on n'y prenait pas garde. « Mais, comme l'a remarqué un judicieux critique, il s'est abandonné à la veine et à la nature propre de son génie qui pouvaient seules donner à son style l'unité de ton et de couleur. Si la première qualité de la diction est la netteté, nul à cet égard n'a égalé Érasme. Sa plume heureuse et facile suivait si merveilleusement les pensées intimes de son âme qu'à peine aurait-on aperçu quelques ratures dans ses manuscrits; et cependant sa science jette partout une si vive lumière qu'on voit bien que cette exquise abondance découle de l'esprit le plus fécond. » La netteté, l'abondance, la facilité, la finesse, l'enjouement gracieux et piquant, telles sont en effet les qualités qui frappent, quand on lit les ouvrages d'Érasme.

Comme écrivain religieux, trois choses lui ont manqué, la fermeté et la vivacité de la foi, la rigueur de l'esprit théologique, les élans du mysticisme chrétien qui ravissent l'âme et l'unissent à Dieu. Une rhétorique froide, une théologie flottante, une ferveur compassée et artificielle, voilà les défauts dominants de ses livres qui roulent sur la religion et la piété. On y trouve aussi trop de polémique. Le livre de la *Préparation à la mort* est celui de tous où il y a le plus d'onction (1). Érasme semble avoir senti lui-même ce qui lui manquait en ce genre. Parlant de saint Basile qui nous offre un modèle parfait de cette haute inspiration, de cette onction chrétienne, il s'étonne d'éprouver tant d'attrait pour cette grande éloquence; car il reconnaît qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'esprit du saint docteur et le sien. Saint Ignace de Loyola, dit-on, s'étant aperçu que par la lecture du *Manuel d'Érasme* sa dévotion se refroidissait, ne lut plus ses ouvrages et défendit de les lire dans sa société. Les chartreux

(1) *V.* la note N.

firent de même. Saint Cyran, à ce sujet, pensait comme saint Ignace.

La polémique occupe une large place dans les écrits d'Érasme. Ses apologies, ses réponses à ses adversaires de tout genre sont remarquables par la souplesse, la netteté, la finesse mordante, souvent même par une modération et une civilité fort rares à cette époque. On peut citer particulièrement ses apologies contre Lefebvre, contre Latomus, contre Bedda et surtout sa réponse aux censures de la Sorbonne, qui est un modèle en ce genre. Mais les écrits de polémique n'ont qu'un intérêt passager, un éclat fugitif.

Pour goûter l'écrivain dans Érasme, il faut le considérer surtout dans l'*Éloge de la Folie*, dans les *Colloques*, dans la correspondance. Nous ajouterons ici peu de chose à ce que nous avons dit plus haut de l'*Éloge de la Folie*. C'est un ouvrage à part, auquel rien ne ressemble, qui plaira toujours aux esprits fins, qui mérite de vivre et qui vivra, quoi qu'il ait été écrit dans une langue morte et par un homme de la Renaissance. On a quelquefois rapproché de cette satire les *Lettres des hommes obscurs*, qu'un écrivain de nos jours appelle les *Provinciales* du XVIe siècle. Il n'y a pas moins de gaieté et d'esprit; mais il y a moins de grâce et de délicatesse. La satire d'Ulric de Hutten est plus grossière. Elle est personnelle comme celle d'Aristophane. Celle d'Érasme est plus générale. Elle attaque les vices et les ridicules de son temps; mais elle respecte les personnes. La raillerie de Hutten est souvent amère; celle d'Érasme est recouverte d'un voile de bonhomie qui en double le charme. Dans les *Lettres des hommes obscurs*, il y a quelque chose de plus spontané; dans l'*Éloge de la Folie*, il y a plus d'art et de science. Au reste, le petit livre d'Érasme a précédé celui de Hutten, et si l'un des deux écrivains a imité l'autre, ce n'est pas à coup sûr le chef de la Renaissance.

Malgré la vivacité et la délicatesse de son esprit, l'auteur de l'*Éloge de la Folie* n'a pu rejeter entièrement l'appareil

pédantesque de son époque. Il y a plus de simplicité et d'abandon aimable dans les *Colloques*, ainsi que M. Nisard l'a remarqué. Toutefois c'est encore un ouvrage bizarre où les idées les plus hardies, pour ne pas dire les plus agressives, se trouvent mêlées à des modèles de langage et de style, à des exercices de grammaire et de littérature. Quoi de plus singulier, de plus original, qu'un pamphlet caché sous la forme d'un livre d'éducation? Ce qui en fait le charme, c'est une gaieté, une verve intarissable; c'est un badinage franc et malin, rarement grossier, souvent délicat et de bon goût.

Nous ne dirons qu'un mot du dialogue où l'écrivain attaque l'abus des pèlerinages. Il y a là des traits fort vifs que Voltaire lui-même ne désavouerait pas. On rencontre dans quelques-uns de ces entretiens des accès de gaieté aristophanesque, des plaisanteries d'une saveur douteuse, comme dans celui où il est question d'un nez démesurément long. Les calembours y abondent. Nous passons vite sur ces misères. Nous avons cité plus haut une partie de ce beau dialogue où Érasme met en scène le soldat mercenaire du XVIe siècle. Jamais il n'est plus vrai, plus sobre, plus incisif. Il revient sur le même sujet dans le *Colloque* du Soldat et du Chartreux. L'âme du mercenaire est comparée au cloaque de la place Maubert. Le soldat se moque de la tête rasée, du costume, de la solitude et de l'esclavage où vit le chartreux. Celui-ci raille à son tour. « De combien de couleurs te voilà bigarré! dit-il. Il n'y a point d'oiseau qui ait un plumage aussi varié. »

Dans un autre dialogue, on trouve sur la natation un passage digne d'être noté. « Il valait mieux nager, dit l'un des interlocuteurs. — La vie des grenouilles ne me plaît pas, dit l'autre. Je suis un animal terrestre et non amphibie. — Mais pourtant cet exercice était regardé autrefois comme particulièrement libéral et même comme utile. — Pourquoi? — S'il faut fuir à la guerre, ceux qui sont exercés à courir et à nager sont ceux qui l'emportent.— Tu parles d'un art qui n'est point à mépriser; car il n'y a pas moins de gloire quelquefois

à bien fuir qu'à se battre bravement... Mais il en est beaucoup d'habiles en ce genre, dit-on, qui ont essayé de nager et qui ne se sont pas sauvés. »

Certains colloques présentent le plus singulier mélange. On y fait de la théologie, de la grammaire, de la rhétorique. Il y a des incidents comiques, des plaisanteries libres, des jeux de mots. Un esprit vif et enjoué fait pardonner la bizarrerie de la composition. Dans un dialogue d'un genre bien différent, on voit une jeune fille belle, bonne, spirituelle, qui, tout en ressentant de l'affection pour un jeune homme, ne veut pas se marier, afin de se consacrer à la vie religieuse. Le jeune homme lui dit : « Tu vois cette rose qui replie ses feuilles à l'approche de la nuit ? » La jeune fille répond : « Je la vois ; et après ? — Tel est ton visage. » Quelle gracieuse délicatesse !

Le *Colloque* du Menteur et du Véridique a un tout autre caractère. C'est une satire très piquante. Érasme y fait le portrait d'un de ces hommes esclaves de l'intérêt avant tout, et qui croient que la parole n'a été donnée aux mortels que pour cacher leurs pensées. Ils mentent et fraudent de toute façon en affaires, pourvu qu'ils puissent se mettre à couvert de la vengeance des lois. Pour eux, il n'y a point de crimes ; il n'y a que des fautes. Il n'y a ni bons ni méchants ; il n'y a que des sots et des habiles. A leurs yeux, tout le secret de la vie consiste à duper. Cette race est aussi ancienne que le monde. Mercure et Ulysse en sont les patrons. Elle ne fait que croître et se multiplier avec le progrès du temps.

Le dialogue *sur les Auberges* est très curieux. On y remarque un rare talent d'observation satirique. Le caractère allemand est esquissé avec beaucoup de finesse. C'est un mélange de rudesse, d'indépendance, de bonne foi et de candeur. Nous savons par expérience que depuis Érasme ce caractère a bien changé. Il y a des traits heureux sur les Français. Cette peinture, pleine d'esprit et de saillie, est d'un grand intérêt au point de vue historique.

Le *Festin poétique* commence d'une manière enjouée et assez gracieuse. On fait des vers latins et même des vers grecs avec une aisance parfaite. Ils coulent de source. On voit une servante qui raille la sottise des poètes dans les choses de la vie. On trouve çà et là des plaisanteries assez spirituelles. C'est comique, c'est gai, c'est bizarre. C'est bien là un dîner de lettrés et de poètes. Les saillies se succèdent sans interruption. La verve est inépuisable. Ces poètes font maigre chère et boivent du mauvais vin. Ils sont pauvres et gueux, comme l'étaient alors les hommes de lettres. Ils sont même un peu pédants. Qui donc ne l'était pas en ce temps-là ? Nous n'avons pas lieu de nous en plaindre. Ils restituaient l'antiquité. Ils font de la philologie à table, scandent les vers de Térence ou de Plaute, corrigent et commentent Sénèque, essaient de comprendre et d'interpréter Aristote, mais sans y réussir.

Ailleurs Érasme place la scène dans un coche. Deux vieillards, anciens compagnons de plaisirs, se rencontrent. Ils ont vécu ensemble à Paris. Ils étaient à peu près de même âge. Depuis lors ils sont fort changés. Glycion est assez bien conservé à soixante-six ans. La mise en scène est vive et gaie. Le style est rapide, élégant, avec un certain abandon qui plaît. Glycion raconte comment il a vécu pour retarder la vieillesse autant que possible. D'après le conseil d'un homme sage, il prit une femme d'une fortune médiocre comme la sienne. « D'autres, dit-il, aiment avant de choisir. Pour moi, je choisis avant d'aimer. » Il y a dans le latin un jeu de mots qui n'est pas sans grâce (1). Il a eu soin d'éviter toute inimitié, de ne blesser personne. On trouve là d'excellents conseils pratiques pour assurer le bonheur de la vie. Ils paraîtront peut-être à quelques-uns déceler une âme timide, froide et même un peu égoïste ; mais ils sont sages. C'est une sorte

(1) *Alii prius diligunt quam deligant; ego judicio delegi quam diligerem.*

d'épicuréisme chrétien et honnête qui recherche le vrai bonheur en mettant de la modération en tout.

Pompilius est d'un caractère tout opposé. Il change aussi souvent de costume et de rôle que les acteurs au théâtre. C'est un homme d'imagination mobile, d'humeur vagabonde et enthousiaste. Il y a dans cette peinture des coups de pinceau très heureux. Le dialogue tout entier est d'un intérêt soutenu. Érasme, selon sa coutume, lance en passant des traits satiriques contre les moines. Dans le dialogue dirigé particulièrement contre les religieux mendiants, il n'épargne ni le clergé régulier, ni le clergé séculier ; mais il montre en même temps ce qui peut être à la louange de la vie monastique sincèrement pratiquée. Le religieux Conrad ne nous apparaît pas sous un jour odieux. C'est un homme aimable, tolérant, large, plein de bon sens. Il n'a pas le zèle ardent du missionnaire, ni la rigidité de l'anachorète ; c'est un prêtre honnête et sage, qui penche même un peu vers les idées de réforme, mais avec mesure, un homme qui aime la paix et non les révolutions violentes. Plus d'un trait de son caractère se retrouve dans Érasme lui-même.

Un des colloques les plus parfaits au point de vue littéraire, c'est celui de l'*Abbé et de la Femme savante*. Un abbé épais et ignorant s'entretient avec une dame spirituelle et lettrée. Il s'imagine qu'une femme ne doit lire que des livres amusants en langue vulgaire. Il paraît que les romans français étaient alors fort en vogue, non sans danger pour la morale. L'abbé s'étonne en voyant la bibliothèque de la dame qui lit des livres grecs et latins. Rien de plus commun que cet homme ? il ne comprend rien aux choses de l'esprit. C'est un voluptueux d'un genre grossier. Il tient ses moines dans l'ignorance pour qu'ils soient plus serviles. La dame fait voir qu'une femme ne doit pas seulement connaître le fuseau et la quenouille. Elle doit être instruite pour administrer ses affaires domestiques, et bien élever ses enfants. « Il y a, dit-elle, en Espagne, en Italie, beaucoup de femmes qui pourraient

lutter de science avec n'importe qui. En Angleterre il y a les filles de Morus, en Allemagne les sœurs de Bilibald et de Blaurerus. Si vous n'y prenez pas garde, il viendra un moment où nous présiderons aux écoles théologiques, où nous prêcherons dans les temples, où nous nous emparerons de vos mîtres.—Dieu nous en préserve !—Ce sera bien plutôt à vous de l'empêcher. Mais si vous continuez de faire comme vous avez commencé, les oies chanteront plutôt que de souffrir des pasteurs muets. Vous voyez que déjà le monde change de scène. Ou il faut déposer le masque, ou chacun doit remplir son rôle.—Pourquoi ai-je rencontré cette femme? Si vous venez nous voir un jour, je vous recevrai plus agréablement. —Comment?—Nous danserons, nous boirons à souhait, nous chasserons, nous jouerons, nous rirons. — Pour moi, il me plaît de rire dès à présent. »

Pour sentir ce qu'il y a de vif et de saisissant dans ces paroles, il faut se rappeler que la réforme de Luther grandissait en ce moment même à Wittemberg. Le dialogue est court; mais il est éclatant d'esprit, de verve et de raison. On ne saurait mieux faire valoir l'importance de l'instruction même pour une femme. Érasme ne pense pas sur ce sujet comme le Chrysale de Molière. Au reste, il loue, non la femme vaine de sa science, mais la femme instruite et modeste. Ce dialogue fait pressentir le mouvement intellectuel qui doit s'opérer par la Réforme. Il annonce les théologiennes du XVIe siècle.

L'*Alchimiste* peut être le sujet d'un rapprochement curieux. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, nous a présenté un personnage analogue. Mais son alchimiste est un fou ; celui d'Érasme, un fripon. Ce dialogue a pour nous encore un autre intérêt. Le dupé ressemble beaucoup à certains actionnaires et le dupeur à certains exploiteurs de mines chimériques. Le fripon industriel est toujours le même au fond ; il n'y a que l'habit de changé. L'alchimiste est surpris en adultère. Il trouve encore le moyen de désarmer son bailleur de fonds,

homme dévot et superstitieux. Il raconte qu'il a été sauvé par la protection de la Vierge à qui il avait fait un don. Cet alchimiste a bien l'air d'être de la même famille que Tartufe. Comme étude de mœurs, le dialogue est d'une vérité parfaite et d'une application facile à toutes les époques. Il est plein de vivacité et de verve comique.

Le *Colloque de l'Accouchée* a déjà fixé notre attention. Le génie d'Érasme s'y montre sous un nouveau jour. Sa sensibilité se révèle. C'est son cœur qui a dicté les nobles paroles que nous avons traduites. Pourquoi faut-il qu'il y ait mêlé, non-seulement une dissertation déplacée sur la nature de l'âme d'après Aristote, mais des allusions grossières et malsaines. Il y a bien d'autres dialogues qui sont dignes de nous arrêter un moment. Qui ne connaît le *Colloque* intraduisible du jeune Homme et de l'Écho, véritable tour de force où s'est joué l'esprit singulièrement souple d'Érasme? Quelle énergie de pinceau dans le *Mariage mal assorti!* Que de bons sens assaisonné de malice dans le *Synode des grammairiens!* Comme il raille d'une façon comique et piquante ces commentateurs qui font mille conjectures extravagantes et laissent échapper le sens vrai et naturel, quoiqu'il dût s'offrir le premier à leur esprit! Dans le *Colloque de Charon*, quel triste regard jeté sur le monde ravagé par la guerre! Celui qui écrivait jadis *la Plainte de la paix bannie*, vient d'écrire l'épitaphe de la paix morte sans retour. Les ombres, au nombre de plus de deux cent mille, attendent déjà Charon sur le rivage. Sa barque ne suffit plus. Il est allé chez les mortels acheter une trirème. Le dialogue tout entier respire l'amour de la paix et la haine de la guerre. Érasme mêle un spirituel badinage à la véhémence satirique.

Dans le *Cyclope*, il raille avec un enjouement plein de vivacité ceux qui mènent une vie grossière et brutale à la façon des gens de guerre. Mais un des colloques les plus piquants est celui de la *fausse noblesse*. On ne saurait peindre avec plus de verve les ridicules, les vices, les friponneries de la

noblesse d'épée. Cette peinture, dont une bonhomie apparente augmente l'effet, pourrait être dangereuse pour certains esprits tournés au mal qui seraient tentés de mettre en pratique les conseils ironiques d'Érasme. Il ne faut pas non plus passer sous silence l'*Assemblée des femmes*, dialogue qui contient une critique mordante, renouvelée d'Aristophane et un peu dans son goût. On était dans un temps d'agitation. Les femmes s'ennuyaient d'obéir; elles voulaient commander à leur tour et secouer la tyrannie conjugale. C'est cette prétention qu'Érasme livre à la risée publique en nous faisant assister à la première séance d'une assemblée, j'allais dire d'un club de femmes. Remarquons en passant que ce sont surtout les prétentions des femmes nobles qu'il tourne en ridicule.

Nous ne parlerons pas de certains dialogues roulant sur des questions religieuses, où, sous le masque d'une bonhomie feinte, il s'abandonne à une licence de badinage que le XVIIIe siècle devait à peine surpasser. Le mal qu'il attaque avait un fond réel; la religion n'est pas la superstition; mais trop souvent ses attaques dépassent la mesure. Il répand la moquerie à pleins flots sur des objets qu'il aurait dû toucher d'une main plus discrète et plus réservée. On trouve là une apparence de scepticisme railleur qui semble ne rien épargner et qui pouvait scandaliser même un disciple de Luther. Quelquefois il passe de l'ironie mordante et satirique à une véhémence éloquente qui rappelle à la pensée les *petites Lettres* de Pascal.

Le colloque de l'*Épicurien* termine heureusement cet ouvrage. Il respire la piété et la morale la plus pure. Érasme montre admirablement que le bonheur, recherché par les épicuriens, n'est pas dans la volupté vulgaire, mais dans la piété, dans la vertu, dans le calme de la conscience. Son langage est plein d'élévation et de chaleur. Une dialectique naturelle conduit sans effort à la conclusion qui est consolante.

Tel est cet ouvrage singulier, enrichi d'accroissements successifs, qui en ont changé la nature primitive, contenant les

matières les plus diverses, des exercices de grammaire et de rhétorique, des thèses théologiques d'une extrême hardiesse, des satires mordantes contre les moines et contre le clergé en général, des méditations philosophiques d'une élévation sereine, des commentaires de philologie, des discussions littéraires et même scientifiques. Ce qui met une sorte d'unité dans cette confusion, c'est un fonds inépuisable de moquerie qui se rit de tout, une liberté d'esprit qui se joue des objets les plus respectables. Dans ces dialogues comme dans l'*Éloge de la Folie*, la raillerie est d'autant plus incisive qu'elle se dissimule presque toujours sous l'apparence d'une ironique bonhomie. A cet égard Érasme est encore le devancier de Pascal. Mais il n'y a pas chez lui cette rigueur géométrique, cette puissante discipline qui modéraient l'auteur *des Provinciales* dans sa fougue et arrêtaient ses écarts. Il y a de la tristesse sous le rire de Pascal; il y en a sous le rire d'Érasme; mais ce n'est pas le même caractère. L'un est toujours un peu géomètre; l'autre est toujours un peu rhéteur. Pascal cherche la règle; il a horreur du doute et a peur d'y tomber; Érasme s'y complaît, sans y prendre racine. Ce que son esprit aime par-dessus tout, c'est la liberté. Et puis, quelle différence d'instrument! Il confie sa raillerie à une langue qui n'est plus vivante; Pascal dépose la sienne dans un idiome jeune, assez formé pour prendre sous sa plume une force et un éclat inouï. Érasme vit dans un siècle qui sort de la barbarie, dans un siècle surchargé d'un fatras pédantesque et qui trop souvent confond la saillie avec la grossièreté. Pascal écrit dans un temps où la littérature et le goût de la nation française parviennent à leur maturité et à toute leur délicatesse.

L'auteur des *Colloques* aurait plus de ressemblance avec Voltaire qui sut allier un rare bon sens à un esprit incomparable. L'un et l'autre attaquent les institutions du passé avec les armes de la satire. L'un et l'autre déversent le sarcasme et la dérision sur ce que les hommes avaient coutume d'honorer. Mais Voltaire va plus loin qu'Érasme. La licence des

Colloques est timide, si on la compare à celle qui se montre dans certaines œuvres du philosophe de Paris. Il y a plus de vigueur satirique dans la raillerie de Voltaire; il y a plus de bonhomie dans celle d'Érasme. Quel ne devait pas être l'effet de ce badinage licencieux, tombant au milieu d'un monde en fermentation! Aujourd'hui que les passions qui agitaient le XVIe siècle sont amorties, que des horizons nouveaux se sont ouverts à la pensée humaine, on se sent encore ébloui par cet esprit brillant. Les *Colloques* ont résisté à la flétrissure du temps comme l'*Éloge de la Folie*.

On peut en dire autant d'une partie de la correspondance d'Érasme. C'est là peut-être que la netteté, la vivacité, la grâce naturelle et facile de son génie se manifestent avec le plus de bonheur. Je ne parle pas de ses lettres d'apparat où il a trop souvent recours à une pompe emphatique, à une rhétorique affectée. J'ai en vue surtout les lettres plus ou moins familières où il n'a pas besoin d'enfler sa parole pour flatter un grand personnage, où il écrit sous l'inspiration de son humeur, sous la dictée des événements et des circonstances. Il n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il parle sans gêne et sans apprêt. Il en est de lui comme de Voltaire. On peut admirer les lettres écrites à Frédéric; mais on aime mieux celles qui sont à l'adresse de M. d'Argental.

On a vu plus haut avec quelle netteté, avec quelle force, avec quelle sobriété, Érasme plaide la cause de la paix auprès de l'abbé de Saint-Bertin. Bien qu'il ne soit pas entièrement libre avec ce personnage, il n'est pas trop gêné avec lui; et d'ailleurs il ne songe qu'à l'objet présent qui lui tient au cœur comme une affaire personnelle. Il faut que l'abbé agisse dans l'intérêt de la paix. Il n'a pas le loisir d'être rhéteur. Voilà pourquoi il est si vrai, si précis et si ferme. Il ne s'amuse pas à faire des phrases boursouflées. Il tranche dans le vif.

C'est aussi l'émotion personnelle, douloureuse, profonde, qui rend si éloquente et si pathétique la lettre où, sous des

noms supposés, il raconte au secrétaire de Léon X comment il fut engagé sans vocation dans la vie religieuse. Lorsque Guillaume, son ami et son camarade d'études, lui écrit d'une façon amère et insultante, il trouve dans son cœur blessé les accents de la plus touchante éloquence. Bien accueilli au château de Tournehens par Anne de Borselles, son imagination s'exalte. Il prend la plume et adresse au comte Montjoy un pittoresque récit qui fait penser aux paysages de l'École hollandaise. A part quelques traits de mythologie, inévitables dans un écrivain de la Renaissance, tout y est vrai, naïf, plein de grâce.

La même vivacité d'impression se montre dans les lettres qu'il écrit d'Angleterre, lors de son premier voyage. C'est elle qui leur donne la couleur et la vie. Il veut être spirituel et il y réussit. Il y a plus de simplicité et de naturel dans celle où il raconte sa première visite au cardinal Grimani. La politesse exquise, la conversation charmante, les offres délicates et généreuses de ce prince de l'Église, avaient laissé dans son âme un souvenir ineffaçable. C'est sous l'impression de ce souvenir qu'il écrivait, après vingt années écoulées, le récit attachant de cette entrevue.

Dans sa correspondance, son esprit se plie à tous les tons. Les comédies des princes pour se procurer de l'argent excitent souvent sa verve ironique. Alors sa plume légère manie la satire avec une fine malice. Il écrit à son ami Morus : « Le pape et quelques princes jouent de nouvelles comédies, prétextant contre les Turcs une guerre terrible. O malheureux Turcs ! Chrétiens, ne soyons pas trop cruels. Cette guerre regarde aussi les femmes. Tous les maris ayant plus de vingt-six ans et moins de cinquante seront forcés de prendre les armes. Mais pendant ce temps le pape défend aux femmes de ceux qui seront absents pour la guerre de se donner chez elles aucun plaisir. Elles devront s'abstenir de toute parure élégante de soie et d'or, de pierreries, de fard, de vin. Elles jeûneront tous les deux jours, afin que Dieu protége leurs

époux dans une guerre si sanglante... Je sais que ces prescriptions seront peu agréables à beaucoup de femmes trop peu pénétrées de la grandeur de l'affaire. Mais la vôtre, dans sa sagesse et dans son zèle pour la religion chrétienne, obéira volontiers, je le sais.» On reconnaît ici l'auteur des *Colloques* et de l'*Éloge de la Folie*.

Le ton est bien différent, quand il parle de la cour d'Angleterre où ses meilleurs amis remplissent presque les premiers rôles. « Vous savez, dit-il, combien j'ai toujours eu d'éloignement pour les cours des princes : une telle vie ne me paraît qu'une brillante misère, une félicité menteuse. Mais si je pouvais rajeunir, je me transporterais volontiers dans cette cour-là. Le roi, le plus sage des princes de notre temps, aime les bons livres. La reine est lettrée ; sa science est merveilleuse pour son sexe. Elle n'est pas moins admirable par sa piété que par son instruction. Auprès d'eux sont en grand crédit tous ceux qui excellent dans les bonnes lettres et dans la sagesse. Thomas Linacer remplit le rôle de médecin. Je vanterais en vain un homme dont les ouvrages imprimés révèlent le mérite. Cutbert Tunstall est archiviste, charge éminente en Angleterre. Vous ne sauriez croire quel cercle immense de nobles qualités j'embrasse sous le nom d'un tel personnage. Thomas Morus est conseiller du roi, Morus enfant bien-aimé des Muses, des Jeux et des Grâces, dont vous avez pu en partie pressentir le génie d'après ses ouvrages. R. Pace, son vrai frère, est secrétaire royal. G. Montjoy commande le service de la reine. Jean Colet est prédicateur. J'ai seulement passé en revue les principaux... Tels sont les hommes qui remplissent ce palais plus semblable à un temple des Muses qu'à une cour. »

Nous voudrions donner une idée de la merveilleuse souplesse de cet esprit. Un poète du temps avait fait des vers à sa louange. Érasme, le remerciant, lui disait avec autant de grâce que de bon sens : « Aimez votre Érasme aussi immodérément que vous voudrez ; mais louez-le plus sobrement... On

nous fait moins de mal en nous ôtant le mérite que nous avons, qu'en nous attribuant celui que nous n'avons pas. Pour vous, toutes les fois que, poussé par l'affection, vous vous déchaînez avec force contre ceux qui accordent à Érasme trop peu au gré de votre bienveillance, convenez-en, vous ne faites qu'exciter ces hommes à parler encore plus mal de moi et vous m'exposez à l'envie qui peut-être doit retomber en partie sur vous. Depuis longtemps je suis accoutumé aux injures, comme je suis rassasié de louanges et de gloire. Confessant avec ingénuité que je ne suis rien, je fais ce que je peux ; et, en général, à quoi se réduit toute la science humaine ? Car je ne veux rien dire de la mienne. J'ai à peu près terminé ma pièce ; il ne me reste plus qu'à dire : adieu, applaudissez. Je me réjouis de voir s'élever de tous côtés des talents qui obscurciront mon nom, si toutefois j'ai un nom. Je leur souhaite prospérité à tous et surtout à vous. Puisse la générosité de notre empereur vous couvrir d'or ! » Quelle gracieuse délicatesse ! Quelle douce et fine ironie !

Les lettres si nombreuses d'Érasme qui roulent sur la Réforme brillent par la pénétration judicieuse de la pensée comme par le bonheur et le relief de l'expression. Nous avons cité ailleurs de nombreux passages de ces lettres où son caractère et son esprit ressortent par leur contraste avec ceux de Luther. On n'a pas oublié ces traits satiriques sur les vertus des nouveaux apôtres ni ces pages éloquentes qui semblent avoir frappé Bossuet lui-même. A quoi bon multiplier ici les citations, puisqu'elles remplissent tout notre ouvrage ? Elles suffisent pleinement pour donner une idée juste du mérite d'Érasme dans le genre épistolaire. Soit qu'il décrive la maison du chanoine Botzemus, demeure des Muses et des Grâces, et ce lac de Constance, si vaste, si riant, où le Rhin fatigué se repose doucement comme dans une délicieuse hôtellerie, soit qu'il célèbre la vertu du vin de Bourgogne, merveilleux remède pour sa santé, soit qu'il retrace la révolte des paysans de la Souabe, soit qu'il raconte la mort de Louis

de Berquin ou les derniers moments de Thomas Morus, il se montre grand peintre et grand écrivain.

Pour nous résumer en deux mots, Érasme a été dans l'art d'écrire un des plus brillants improvisateurs qui aient jamais existé. Mais il est inégal. On chercherait vainement en lui cette perfection exquise de la forme que l'improvisation ne peut atteindre. Son génie d'écrivain ne se révèle tout entier que dans la polémique, dans le pamphlet, dans le genre épistolaire. Là il est sur son véritable terrain ; là il est supérieur ; sans surfaire son mérite, on peut dire qu'il a été le digne prédécesseur de Pascal, de Voltaire et de Mme de Sévigné, mais dans une langue morte.

NOTES

A

On trouve des renseignements sur ces auteurs barbares dans la savante préface du glossaire latin de Du Cange, n° 44 et suiv., et aussi dans sa dissertation en tête du Thesaurus de R. Estienne. La Bibliothèque de Versailles possède l'ouvrage d'Ébrard, en vers libres, commenté par Jean-Vincent Quillet, régent à l'Université de Poitiers. Nous l'avons feuilleté, troublant un repos dont il semblait avoir joui longtemps. Il comprend quatorze livres. Le premier traite des figures, le second des vices du discours, *de vitiis*, le troisième *de coloribus rhetoricis et de prosodia*, le quatrième de l'orthographe et de la transmutation des lettres, le cinquième des monosyllabes, le sixième des noms propres grecs, masculins, féminins et neutres, ainsi que des pronoms, le septième des verbes, le huitième de l'adverbe, le neuvième du participe, le dixième de la conjonction, le onzième de la préposition, le douzième de l'interjection, le treizième des accidents des noms, le quatorzième des accidents des verbes. Ébrard ou Hébrard de Béthune composa ce livre en 1212 ou en 1224. Il était intitulé *Græcismus*, parce que l'auteur y expliquait un grand nombre d'expressions grecques ou d'étymologie grecque.

Jean de Garlande, né vers 1040, a écrit sur les synonymes et les *équivoques* un livre en vers, imprimé à Cologne en 1495. Rabelais se moque de son ouvrage *De modis significandi*. Quant au *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, cordelier de Dol en Bretagne, écrit en vers léonins vers 1242, il était divisé en quatre parties; les deux premières parties seulement furent imprimées en 1493. On l'imprima

en entier à Cologne en 1506. C'est dans la première partie, chap. IV, *De generibus nominum,* qu'on trouve ce vers appliqué par Louis XI au cardinal Bessarion :

Barbara græca genus retinent quod habere solebant.

Érasme parle plusieurs fois d'autres auteurs semblables, Papias, Hugution, *Mammotrectus, Catholicon, Breviloquus.* Papias, qui florissait en 1063, avait composé un dictionnaire qui était en même temps une grammaire. Il fut imprimé à Venise en 1496. Hugution était de Pise. Il devint évêque de Ferrare. On a de lui une grammaire suivie d'un vocabulaire tiré de Papias, mais augmenté de plusieurs mots et d'étymologies la plupart impertinentes copiées par les auteurs du *Catholicon* et du *Breviloquus.* Il écrivit son ouvrage vers 1192. Jean de Balbi, né à Gênes, continuateur de Papias et d'Hugution, est l'auteur du *Catholicon* ou *Summa.* Ce livre fut terminé en 1286. On l'imprima dès 1640 à Mayence. Écrit dans un latin barbare, il n'était pas sans valeur théologique. Le *Mammotrectus* ou *Mammotrect,* appelé par Rabelais *Marmotret* ou *Marmotretus,* fut composé par un cordelier natif de Reggio, dans le Modenais. L'auteur lui-même explique ce nom dans la préface : *et quia morem geret talis decursus pædagogi qui gressus dirigit parvulorum, Mammotrectus poterit appellari.* Il dérive ce nom de l'ancien mot lombard *mammo,* petit enfant, et de *tractus, puer tractus manu.* Ce livre initie les jeunes Frères à l'intelligence des termes de la Bible et du Bréviaire. Luc Wadingue nomme l'auteur Marchesino ou Marchesinus, et le fait vivre vers 1300. L'ouvrage fut imprimé vers 1470, dans les premiers temps de l'imprimerie. Le *Vocabularius Breviloquus,* attribué à Reuchlin, était un abrégé du *Catholicon* avec certaines additions. Il donnait des étymologies ridicules, des notions de grammaire, de prosodie, de rhétorique, etc. Rabelais, qui s'est moqué de ces livres barbares, livre I, chap. XIV et XV, a tourné aussi en ridicule l'éloquence du temps dans la harangue de maistre Janotus de Bragmardo à Gargantua, pour recouvrer les cloches, livre I, chap. IX.

B

Bien avant la publication du traité d'Érasme, des hommes très distingués, d'après divers passages des auteurs grecs et latins, conjecturaient que la prononciation fut autrefois différente. Alde Manuce, dans son petit livre *De potestate litterarum,* toucha ce sujet en passant. Jacques Ceratinus, dans un écrit sur la valeur et la prononciation des lettres grecques, ouvrage dédié à Érasme, l'anglais Chekus, dans des lettres adressées à l'évêque de Winchester, et publiées à Bâle en 1535, Théodore de Bèze, Adolphe Mekerchius, de

Bruges, Jacques Gretserus, André Helvigius et d'autres encore traitèrent la question dans des écrits divers. Dès la fin du XVIe siècle, la réforme proposée par Érasme fut adoptée et mise en pratique en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, mais non sans résistance. Étienne, évêque de Winchester, Scaliger, Salmasius, défendirent la prononciation moderne. Jean-Rodolphe Wetstein soutint la même thèse par des *Discours sur la vraie prononciation de la langue grecque;* Bâle, 1686.

Ceratinus fait remonter la corruption de cette prononciation jusqu'à Cicéron et au-delà. Bèze remarque l'altération de la prononciation grecque dans Eustathe, qui vivait au XIIe siècle. Sont-ce les savants ou les ignorants qui l'ont altérée? Chekus n'ose le décider. S'il faut en croire Crusius, les Athéniens, sous les Turcs, étaient de tous les Grecs ceux qui parlaient le plus mal. Cicéron au contraire vante la prononciation du peuple athénien, qu'il préfère à celle des Asiatiques même instruits. Walton signale la corruption graduelle et inévitable de la langue et de la prononciation grecques. Il en trouve les causes dans la négligence et l'affectation qui amenèrent le raccourcissement des mots, la confusion des diphthongues et des voyelles, la différence de prononciation, la transposition des accents. La langue hébraïque fut corrompue à partir de la captivité de Babylone. La langue latine s'est altérée aussi. On dit, il est vrai, que la langue grecque était dans de meilleures conditions pour conserver sa pureté; mais on n'explique pas comment elle a pu échapper entièrement à une loi qui semble générale. Pour montrer la corruption de la prononciation moderne, on cite ce vers de Cratinus :

Ὁ δ' ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων βαδίζει.

Que l'on prononce *vi, vi,* l'onomatopée disparaît. « La langue, dit Wetstein, ne doit pas être confondue avec la prononciation. » Il veut que la prononciation dite moderne date au moins des siècles où la Grèce était encore florissante. Selon lui, les Grecs n'ont rien corrompu dans le son; mais comme ils en avaient le droit, ils ont écrit à leur gré. Il s'appuie sur Quintilien, qui dit : « *Non possumus esse tam graciles, simus fortiores; subtilitate vincimur, valeamus pondere.* Cicéron dit lui-même en parlant des Grecs : « *Ex filiis, sic eorum patres locutos esse judico, sic majores, non aspere, non vaste, non rustice, non hiulce, sed presse et æqualiter et leniter.*

C

Agricola, né à Bafflen, village à deux lieues de Groningue, vers 1442, fit ses premières études à Louvain. De là il se rendit à l'Université de Paris. Mais, peu satisfait des méthodes suivies dans ces

écoles, il passa en Italie où il fit de grands progrès dans les langues latine et grecque. Admiré des Italiens eux-mêmes, il ne craignit pas de parler en public à Ferrare où il fut applaudi. Il devint professeur de philosophie à Heidelberg. Sur la fin de sa vie, il donna toute son application à l'étude de l'hébreu et de l'Écriture sainte. Dans les *Adages*, chil. I, cent. IV, prov. 39, Érasme le vante beaucoup. Hermolaüs ne l'estimait pas moins. On a vu ailleurs ce que l'évêque de Rochester pensait de sa *Dialectique*. (*V.* 1er vol., p. 151.) Agricola avait composé aussi un livre, *De inventione rhetorica*. Il n'avait pas traité seulement des sujets profanes. Il avait célébré avec la plus grande éloquence Anne, mère de la vierge Marie : « Autant de fois je lis ses écrits, disait Érasme, autant de fois je vénère dans mon cœur avec respect et amour ce génie sacré et vraiment céleste... En poésie, c'était un second Virgile. En prose, il égalait Politien par la grâce et le surpassait par la majesté. Son langage, même dans l'improvisation, était si pur, d'une latinité si vraie, qu'on eût dit non un Frison, mais un véritable Romain de naissance. Son érudition égalait son élégance. Il avait pénétré tous les mystères de la philosophie. Il connaissait à fond toutes les parties de l'art des Muses ou des lettres. » Il avait traduit l'*Axiochus* de Platon, le traité d'Isocrate à Démonique et quelques dialogues de Lucien.

Hermolaüs a écrit son épitaphe en distiques :

Invida clauserunt hoc marmore fata Rodolphum
Agricolam, frisii spemque decus que soli.
Scilicet hoc vivo meruit Germania laudis
Quidquid habet Latium, Græcia quidquid habet.

Vers le même temps, un autre Frison, Wessel Gunsford, *la lumière du monde*, après être allé chercher des maîtres jusqu'en Grèce, établit des écoles de grec à Groningue, à Heidelberg et à Paris; mais ses efforts ne paraissent pas avoir obtenu un grand résultat. Reuchlin était déjà vieux en 1515. Fort savant en grec et en hébreu, il n'avait pas dans la pensée et dans le style cette élégante et facile clarté qui s'ouvre l'accès de tous les esprits. De plus, il se trouva engagé dans des querelles qui troublèrent et absorbèrent presque toute sa vieillesse.

Grocin est vanté par Érasme comme l'homme le plus honnête et le meilleur de toute l'Angleterre. Une lettre de lui avait été imprimée avec *la Sphère* de Proclus. Il s'affaissa vers 1517. Quoiqu'il ait vécu jusqu'à un grand âge, il n'a rien laissé après lui, « ayant gardé sa science sans la communiquer, disait Érasme, comme font les avares de leur argent. » Atteint de paralysie, il se survécut à lui-même une année.

Thomas Linacer était un homme d'un goût délicat et sévère, d'un esprit pénétrant, d'une science consommée. Il traduisit avec plus de soin *la Sphère* de Proclus déjà traduite, mais imparfaitement. Cette traduction parut sous Henri VII et lui fut dédiée. Le précepteur du prince de Galles, flatteur de la pire espèce, avertit le roi que ce petit livre avait été déjà traduit. Le roi, se croyant joué, en conçut une haine mortelle contre Linacer. Ce savant avait composé une grammaire latine que Jean Colet repoussa de son école, non sans blesser un peu l'amour naturel qu'un auteur a pour les enfants de son génie. Budé le jugeait comme Érasme. Il l'avait vu à Paris. Il le regardait comme un homme extrêmement instruit, honnête, bon et sans morgue.

D

Pour professer la langue grecque, Érasme voulait d'abord un Grec de naissance en vue de la bonne prononciation; car il n'avait pas encore, à ce qu'il paraît, les idées qu'il exposa une douzaine d'années plus tard. Il s'adressa donc à Jean Lascaris, maître de Budé, de Pierre Danès et de Rabelais, le priant d'indiquer un homme capable. Il promettait des frais de voyage, un salaire convenable, un logement et une fidélité inviolable dans l'exécution des promesses dont il se portait garant. Mais sa lettre, envoyée à Rome où Lascaris dirigeait l'école grecque, n'y trouva pas ce savant qui avait passé de nouveau en France. Informé de ce contre-temps par son ami Bombasio, Érasme n'insista pas. L'émigration grecque ne comptait plus que quelques érudits presque octogénaires. Deux candidats se présentèrent, Rutger Reschius ou Rescius, et Jacques Ceratinus. Le premier l'emporta. M. Nève, dans son savant Mémoire sur le collége des trois langues, parle d'un troisième candidat nommé Robert César; par inadvertance il a pris au sérieux une plaisanterie d'Érasme : « *Cæsari gratulor tantum græcitatis. Video quid agat; ambit græcanicam professionem in hoc novo collegio.* » « Je félicite Robert César de ce qu'il sait tant de grec. Je vois son dessein : il aspire à professer cette langue dans le nouveau collége. » (*V.* t. III, p. 1651, 1789, 178 et 238.) Ce Robert César était un ami du conseiller Clava et d'Érasme. Il étudiait le droit et le grec en amateur, paraît-il, et sans beaucoup de succès.

Les professeurs recevaient soixante-dix ducats par an; mais leur salaire pouvait être augmenté en raison du mérite personnel. Un très petit nombre de personnes étaient nourries par le collége, un président ou préfet qui avait l'administration de l'établissement, trois professeurs et douze jeunes gens environ. Quelques autres étaient logés dans la maison; mais ils vivaient à leurs frais, chez le préfet ou chez les professeurs : la situation du collége était assez belle et son architecture ne manquait pas d'élégance. Les professeurs quelquefois n'avait pas moins de trois cents auditeurs. L'Université de Louvain devint la première du monde après celle de

Paris, pour le nombre des élèves. Elle comptait environ trois mille étudiants, et leur nombre croissait tous les jours. Érasme se plaint souvent dans ses lettres des luttes qu'il dut soutenir contre les adversaires du nouveau collége.

E

La première cause du différend était un poème latin que chacun d'eux avait composé sur la guerre entreprise au sujet du pape Jules II. Morus, dans ses *Épigrammes,* avait attaqué Germain de Brie. Celui-ci usa de représailles. Érasme eut beau lui écrire pour l'apaiser. L'*Anti-Morus* parut et fut mis en vente. Cet écrit ne brillait ni par la modération ni par la politesse. Érasme, qui regrettait vivement la publication des *Épigrammes,* déplora la violence de l'*Anti-Morus,* et pour l'auteur qui était son ami et pour les bonnes lettres que cette rupture tragique compromettait à la grande joie des barbares. Il s'efforça de rétablir la paix entre les combattants. Il engagea Morus à ne pas répondre : l'écrit de son adversaire ne pouvait entamer sa réputation. Il ne devait pas surtout, par une réponse peu mesurée, faire penser de lui ce que tout le monde pensait de Germain de Brie : « On vous pardonnera d'autant moins les invectives, lui disait-il, que votre rang est plus élevé. Un de vos principaux titres de gloire, c'est la douceur de votre caractère et de votre génie. Si vous voulez répondre, vous devez seulement vous justifier, vous abstenir de toute parole trop violente et vous donner l'honneur de mettre fin à ce démêlé. Vos vers spirituels et piquants ont fait rire aux dépens du poète français. De là cet emportement et ces représailles.» Il le priait donc instamment de souffrir qu'on supprimât désormais les épigrammes contre Germain de Brie. De son côté, il empêcherait qu'on ne répandit l'*Anti-Morus.*

Cet ouvrage était arrivé à Londres bien avant la lettre d'Érasme. Des amis que Morus regardait comme très sages, lui conseillèrent de ne pas dédaigner cette attaque. Averti depuis deux ans du projet de son adversaire, il aurait voulu lui écrire amicalement : mais des informations certaines lui avaient dénoncé la fureur et la soif de vengeance d'un homme qui n'écoutait ni Béraud, ni Lascaris, ni Budé, ni de Loin, et qui allait de maison en maison récitant des vers souvent mal venus. Il avait espéré que le temps calmerait le feu de sa passion et que Germain de Brie ne serait pas plus amer au sein de la paix qu'il ne l'avait été lui-même au milieu de la guerre. Il s'attendait à voir quelque chose de fin et de poli, et à rire des plaisanteries délicates qui lui seraient adressées; car la raillerie même un peu libre ne lui déplaisait pas. Au lieu d'or, il n'avait trouvé que du *charbon tout noir,* un ouvrage rare par le ridicule,

bien inférieur à la *Chordigera* elle-même; c'était le nom du poème de Germain de Brie.

Pour se justifier, il réunit dans un même volume la *Chordigera,* les *Épigrammes,* l'*Anti-Morus* et sa réponse. Cependant lorsqu'il reçut la lettre de son ami, il acheta tous les exemplaires de son livre, excepté deux envoyés, l'un à Érasme, l'autre à Pierre Gilles, et cinq autres déjà vendus. Mais il prévoyait que Germain de Brie ferait difficilement le sacrifice de son ouvrage. Au reste, il ne lui reconnaissait qu'un talent médiocre, quoique bien supérieur au sien, et il ne ressentait aucune sympathie pour un homme dont le cœur était trop haut et trop fier. Il ajoutait, et ce trait peint bien la candeur de son âme : « Maintenant, revenu de ma colère, je me sens disposé à l'aimer en considération des bonnes lettres. » Il était donc prêt à faire tout ce qu'Érasme aurait décidé dans sa sagesse.

Germain de Brie montra moins de franchise et de modestie : il consentait à se réconcilier avec Morus, satisfait de voir qu'Érasme lui accordait une science supérieure. Il se trompait. « L'*Anti-Morus,* lui répondit Érasme, est si peu redoutable pour votre adversaire, qu'il l'a fait imprimer lui-même. » Il traitait durement l'ouvrage. « Peu le lisent, disait-il, nul ne le loue. » S'il avait désiré un arrangement, il avait eu surtout en vue la réputation de Germain de Brie, celle de la France, l'intérêt des lettres. Morus l'avait attaqué, mais après avoir été provoqué lui-même. Il avait écrit en temps de guerre. Il n'avait relevé dans Germain de Brie que l'aveuglement du patriotisme. Germain de Brie, au contraire, accusait Morus auprès du roi Henri VIII, comme un détracteur de la gloire de son père. Il devait traiter un tel homme avec plus de respect. Il n'avait pas le droit de le mépriser.

Érasme désirait la paix entre deux hommes qui étaient ses amis, et il offrit de s'entremettre encore : toutefois, n'espérant pas calmer seul une irritation si vive, il invoqua l'intervention de Budé. « Les deux adversaires, lui écrivait-il, sont pleins de mépris l'un pour l'autre... Que peut-il naître de ce mépris mutuel, sinon une inimitié toujours croissante? » Morus était surtout blessé des critiques hostiles qui pouvaient le compromettre auprès du roi. Ce n'était pas un jeu que d'avoir une affaire à démêler avec Jupiter, bien qu'il n'eût rien à craindre de Henri VIII qui le chérissait, mais Germain de Brie n'en avait pas moins laissé voir une intention peu loyale. Il saisissait toute occasion de se déchaîner contre lui. Budé et ses amis devaient calmer cette ardeur juvénile : Germain de Brie pourrait bien amoindrir un peu la réputation de Morus; il ne parviendrait pas à détruire sa gloire.

Cette querelle fut enfin apaisée au bout d'un an, grâce aux instances de Budé. Érasme en ressentit une vive joie, il remercia le prince des savants français au nom des lettres et de l'amitié. (V. *Etudes sur la Renaissance* de M. Nisard, p. 188 et suiv., Paris, 1855.)

F

Dans son sermon *De quatuor domibus, parte secundà,* Gerson dit qu'il parle non *de la théologie qui a été réduite à une loquacité verbeuse et sophistique, et à je ne sais quelle géométrie ou algèbre chimérique, mais de celle qui recueille la foi pour moisson et qui règle les mœurs.* Ailleurs, *Leçons sur saint Marc, première partie,* il accuse d'imprudence, pour ne pas dire d'impudence, ceux qui apportent dans les actes publics des écoles des propositions *vraies selon la logique, mais fausses selon la rhétorique et la politique,* comme celle-ci : *Ecclesia manens Ecclesia potest errare. Deus et creatura nihil sunt.* Un peu plus loin, il ajoute : « Pourquoi les théologiens de notre temps sont-ils appelés sophistes, loquaces et même chimériques, *phantastici,* sinon parce qu'ils abandonnent ce qui est utile et intelligible selon la nature de leurs auditeurs, pour s'élancer dans la logique pure, dans la métaphysique et même dans les mathématiques, où et quand il ne faut pas ? »

Dans *la même partie,* au sujet des vraies et des fausses visions, Gerson dit encore : « Le vérificateur de cette monnaie spirituelle doit être un théologien habile tout à la fois par l'art et par la pratique, non tel que sont ceux qui apprenant toujours ne parviennent jamais à la science de la vérité, non tel que sont ces hommes bavards, verbeux, impudents, disputeurs, livrés enfin aux mœurs les plus mauvaises. »

On lit dans l'*Imitation,* livre III, chap. XLIII : « Malheur à ceux qui interrogent les hommes sur plusieurs questions curieuses et s'inquiètent peu des moyens de me servir... J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans arguments et sans disputes... Ils ont plus profité à quitter tout, qu'à étudier des questions subtiles. De même, liv. I, chap. III : « Que sert de disputer avec subtilité sur des choses cachées et obscures, puisque nous ne serons pas repris, au jour du jugement, de les avoir ignorées. C'est un grand aveuglement de négliger l'utile et le nécessaire pour nous appliquer à des choses curieuses et dommageables... Pourquoi nous inquiéter des genres et des espèces ?... »

G

On peut rapprocher du *Prédicateur* d'Érasme, non-seulement les *Dialogues* de Fénelon *sur l'éloquence* et sa *Lettre à l'Académie,* mais aussi les Sermons de Bossuet *sur la parole de Dieu, sur la circoncision* et *sur le mystère de l'Ascension,* le *Discours* d'Arnauld *sur l'Éloquence des prédicateurs,* le *Discours* de Fleury *sur la Prédication,* ainsi que son *Discours sur l'Histoire ecclésiastique,* enfin le chapitre de La Bruyère intitulé *De la Chaire.* Comme Érasme, ils demandent au prédicateur une éloquence familière, simple, naturelle, éloignée de toute ambition mondaine, exempte d'affectation et de bel esprit, ne cherchant ni les exordes raffinés et sans rapport au sujet, ni les divisions subtiles et alambiquées, tout à la fois instructive et touchante, pleine des Écritures et des Pères, ramenant les dogmes et les cérémonies à leur source et faisant voir toute la suite de la religion, mettant les passions en mouvement par l'expression vive et sensible des choses, par une action accommodée aux sentiments et aux paroles, écartant avec soin tout jeu d'esprit, tout moyen théâtral, comme toute bouffonnerie, n'oubliant jamais la noble gravité qui convient à la chaire chrétienne. Bossuet, Fénelon et Fleury ne se sont pas contentés de recommander cette méthode, ils l'ont mise en pratique dans leurs sermons et dans leurs écrits.

H

Tel était Robert de Licio. Au dire des Italiens qui l'avaient entendu, il avait reçu de la nature un merveilleux talent pour la parole. Il appartenait d'abord à l'ordre des *Observants.* S'accommodant peu de leur règle, il passa dans l'ordre des *Conventuels,* dont la vie était plus libre. Dans un repas où se trouvait avec lui un vicaire des *Observants,* homme instruit, pieux et grave, il se vantait de faire pleurer ses auditeurs, toutes les fois qu'il voulait. « De qui donc, lui dit le vicaire, feriez-vous couler les larmes, si ce n'est peut-être des enfants et des femmes simples ? » « Trouvez-vous demain à mon sermon, répliqua Robert, et placez-vous à l'endroit que je vous désignerai, de manière à être vu de moi ; si je ne vous arrache pas des larmes, vaincu, je vous donnerai un souper splendide ; mais si je vous fais pleurer, vaincu, vous aurez soin de faire préparer le festin. » Le vicaire occupa la place indiquée. Après avoir montré avec d'éloquentes amplifications, d'une part l'amour et la bonté de Dieu pour les hommes, d'autre part l'ingratitude et la dureté des hommes envers Dieu, Robert apostropha ainsi le cœur de l'homme, au nom de Dieu : « O cœur plus que de fer ! O cœur plus dur que le diamant ! Le fer est fondu par le feu ; le diamant est dompté par le sang de bouc ; et moi, quoique je ne laisse rien à faire, je ne puis t'arracher même une seule larme ! » Il ne cessa de poursuivre son apostrophe avec de grands cris, jusqu'à ce qu'il vît les larmes jaillir des yeux du vicaire. Alors, étendant la main droite, il s'écria : j'ai vaincu. Dans le repas qui suivit, Robert

célébrant sa victoire, le vicaire la contesta. « Ce n'est pas votre éloquence, lui dit-il, qui m'a fait verser des larmes, mais ma pitié, en songeant combien il était indigne qu'une nature si heureuse fût esclave du monde plutôt que du Christ. (*V.* t. V, p. 982.) Érasme, un peu plus loin, page 986, rapporte d'autres anecdotes piquantes au sujet de Robert de Licio, qui fut un des prédicateurs les plus renommés du xve siècle. Il parle aussi de Savonarole.

I

Saint Jérôme, dans son *Catalogue des écrivains illustres,* affirme positivement que saint Mathieu a écrit son évangile en lettres et en langage hébraïques. De son temps, un exemplaire du texte hébreu était conservé dans la bibliothèque de Césarée, que saint Pamphyle, martyr, avait formée. Saint Jérôme ajoute que les Nazaréens de Bérée en Syrie, qui se servaient de ce volume, lui avaient donné aussi la faculté de le copier, *voluminis describendi factam fuisse copiam à Nazaræis, qui eo in Beræa urbe Syriæ uterentur.* En outre, il cite deux passages de l'Évangile hébreu. Dans la *Lettre à Hedibie, quatrième question,* il parle en ces termes : « L'évangéliste Mathieu, qui a écrit l'Évangile en hébreu, me paraît *non tam vespere dixisse quam sero.* » Dans la *Lettre à Damase,* il dit encore : « Enfin Mathieu, qui a écrit l'Évangile en hébreu, a mis ainsi : *Osanna, Berama.* » Eusèbe et saint Jérôme racontent que saint Pantène rapporta de l'Inde à Alexandrie l'Évangile de saint Mathieu, écrit en *caractères hébraïques.* Mais comme ils n'ajoutent pas qu'il était en langage hébraïque et comme saint Jérôme distingue par cette marque l'Évangile hébreu de saint Mathieu et l'Évangile apocryphe des Nazaréens, on ne peut pas assurer que l'Évangile apporté par saint Pantène était véritablement l'Évangile hébreu de saint Mathieu. Dans Eusèbe, liv. III, ch. 30, Papias, disciple de saint Jean, s'exprime ainsi : « Mathieu écrivit en langue hébraïque les *Logia,* τὰ λόγια ; chacun interpréta, comme il put, ce que l'Apôtre avait écrit. » Il y a quelques années, il s'était formé comme un gros nuage autour de cette expression τὰ λόγια, où l'on ne voulait voir que les discours, les paroles, les sentences de Jésus. Mais bientôt une saine critique l'a dissipé, de l'aveu même de Strauss. *V.* le livre de M. Vallon, *De la croyance due à l'Évangile,* p. 168 et suiv.

K

Érasme dit que pendant longtemps l'Épître aux Hébreux ne fut pas reçue par les Latins, ou du moins ne fut pas reçue sous le nom

de saint Paul, parce qu'il y avait certaines choses qui dans l'apparence du langage ne semblaient pas s'éloigner des opinions d'Origène. Elle a été attribuée par quelques-uns à saint Barnabas, au pape saint Clément, à saint Luc. Clément d'Alexandrie dit que l'Épître aux Hébreux a été écrite en hébreu pour les Hébreux et mise en grec par saint Luc. Origène, qui la cite toujours comme de saint Paul, la croyait rédigée par un écrivain inconnu sous sa direction. Saint Clément, pape, dans son *Épître aux Corinthiens,* y fait quelques emprunts. Saint Irénée la cite. Elle exprime incontestablement la doctrine de saint Paul. Origène atteste que depuis les temps les plus anciens, elle était reçue dans toutes les églises. Ce fut au IIe siècle que des doutes s'élevèrent à cause de l'abus qu'en faisaient certains hérétiques. On peut admettre avec probabilité, et cette opinion lève toutes les difficultés, que l'Épître écrite par saint Paul en hébreu, a été traduite en grec sous ses yeux, pour être répandue en cette forme parmi les juifs fidèles de toutes les Églises.

La deuxième Épître de saint Pierre a été contestée, comme le rapportent saint Jérôme et Eusèbe, parce qu'elle diffère de la première par le style. Saint Jérôme rejette cette différence sur le traducteur dont saint Pierre se servit alors. De même pour l'Évangile, on rapporte que saint Marc a été l'interprète de saint Pierre. Autrefois on eut aussi des doutes sur l'Épître de saint Jacques, pleine d'ailleurs de préceptes salutaires, parce qu'elle ne semble pas reproduire en tout la majesté et la force apostolique, et aussi parce qu'on n'y trouve pas autant d'hébraïsme que l'on en attendrait de saint Jacques, évêque de Jérusalem. Saint Jérôme en parle ainsi. « Il écrivit une seule épître qui est une des sept épîtres canoniques et qui elle-même, à ce qu'on prétend, fut publiée par un autre sous son nom, bien que peu à peu elle ait obtenu l'autorité. » On ne sait en quelle langue elle a été écrite. Il y eut plusieurs disciples du nom de Jacques. Dans les manuscrits grecs, le nom d'apôtre ne se trouvait pas ajouté au nom de l'auteur.

On reconnait d'un commun accord comme authentique la première Épître de saint Jean. Quant aux deux dernières, saint Jérôme dit qu'elles étaient attribuées à Jean Presbyter, dont on montrait encore le tombeau à Éphèse avec celui de saint Jean. (*V.* Eusèbe, liv. III, chap. XCIX.)

Dans une *lettre à Dardanus,* saint Jérôme atteste que de son temps, dans les discussions, l'Épître aux Hébreux était rejetée d'ordinaire par les Latins et pareillement l'Apocalypse par les Grecs, mais que les anciens prenaient des citations dans l'une et dans l'autre. Ailleurs et à plusieurs reprises, il recommande l'Apocalypse contre les Grecs. « Ce livre, dit Érasme, composé tout entier d'allégories, n'a pas autant d'efficacité pour la démonstration, mais il sert beaucoup pour connaître les commencements de l'Église... Même parmi les pierres précieuses, il y a quelque différence. Il y a un or plus pur et plus estimé qu'un autre. » Ce qui lui inspirait des doutes, c'était parti-

culièrement le soin inquiet que prenait l'auteur de divulguer son nom, contre la coutume de saint Jean qui dans l'Évangile l'indique seulement par certains signes. En outre, dans les manuscrits qu'il avait vus, le titre portait Jean le théologien, et non Jean l'évangéliste, sans compter la grande différence du style. Quant aux endroits censurés par quelques-uns, comme sentant les opinions des millénaires, il ne croyait pas qu'il fût difficile de réfuter ces accusations.

Dorothée, évêque de Tyr, qui parle de l'Évangile de saint Jean, ne fait nulle mention de l'Apocalypse. Anastase n'ose affirmer qu'elle soit l'œuvre de l'apôtre. Denys, évêque d'Alexandrie, se sépare de ceux qui l'attribuaient à Cérinthe; mais il suppose qu'elle a été écrite par un saint personnage autre que l'évangéliste. Eusèbe la range parmi les livres du Nouveau Testament dont on a douté. Il cite Cajus, écrivain orthodoxe, qui attribuait cet ouvrage à Cérinthe et montrait longuement quels poisons cet hérétique avait mêlés à ce livre. « Mais, dit Érasme, je ne puis me persuader que Dieu eût permis à la ruse du diable d'abuser impunément pendant tant de siècles le peuple chrétien ; car il est reconnu que cet ouvrage est très ancien, puisque saint Irénée et saint Justin, plus ancien encore, l'ont jugé digne de leurs commentaires. » Eusèbe conjecture que Jean Presbyter est l'auteur de l'Apocalypse. Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, en parle ainsi : « Pour l'Apocalypse, on y trouve la même magnificence et le même enthousiasme que dans les prophètes. Les expressions sont souvent les mêmes, et quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. » Bossuet, préface de l'Apocalypse, est encore plus expressif dans son admiration : « Toutes les beautés de l'Écriture, dit-il, sont ramassées dans ce livre. Tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et dans les prophètes, y reçoit un nouvel éclat et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles... Il ne faut pas s'imaginer que saint Jean soit seulement imitateur des prophètes ses prédécesseurs; tout ce qu'il en allègue, il le relève; il y fait trouver l'original même de toutes les prophéties qui n'est autre que Jésus-Christ et son Église. Poussé du même instinct qui animait les prophètes, il en pénètre l'esprit, il en détermine le sens, il en révèle les obscurités et il y fait éclater la gloire de Jésus-Christ tout entière. » Mais si Érasme n'a pas senti l'inspiration prophétique de l'Apocalypse, il a reconnu dans une page remarquable (t. VI, p. 433) le caractère imposant de vérité que présentent les Actes des apôtres, caractère que M. Wallon a fait si bien ressortir dans l'ouvrage cité plus haut.

L

Ce petit dialogue, de trente pages grand in-8°, se trouve à la bibliothèque Mazarine, et fait suite aux Actes du premier concile de Pise, Paris, 1672, sous ce titre : *Dialogus viri cujuspiam eruditissimi festivus sane et elegans.* A l'appui de notre opinion, il y a des preuves intrinsèques et des preuves extrinsèques. Nous avons parlé du style et de la pensée en général. On peut ajouter que l'auteur connaît bien l'état religieux et politique de l'Europe, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie. Ce qu'il en dit est conforme a ce que l'on trouve dans la correspondance d'Érasme. On y voit que l'Angleterre est peu dépendante du pape. Il y est question de la guerre contre ceux de la Gueldre. Maximilien, Henri VIII, Ferdinand le Catholique y sont jugés d'une manière assez remarquable. L'empire est appelé l'ombre d'un grand nom. Dans une lettre intime adressée au nonce Ammonio en 1512, Érasme dit : *Nam magnopere velim audire num vere Julium agat Julius*, t. III, p. 106. Dans le *Dialogue*, nous lisons : *Vere Julium agerem.* Nous avons vu comment, dans l'*Éloge de la Folie*, Érasme parle du patrimoine de saint Pierre; l'auteur du dialogue s'exprime presque dans les mêmes termes : *Quod, obsecro, mihi narras patrimonium, qui relictis omnibus nudum Christum nudus sum secutus?* Au sujet des *dispenses*, des *bénédictions* pontificales, du faste de la cour romaine, nous retrouvons dans le *Dialogue* les mêmes pensées, les mêmes expressions que dans *la Folie* et dans d'autres ouvrages d'Érasme : *Quæso te, non reputabas tecum, cum esses summus ecclesiæ pastor, quibus modis nata esset ecclesia, quibus aucta, quibus constabilita; num bellis, num opibus, num equis?*

Dans l'*Éloge de la Folie*, nous lisons : *Priscum et obsoletum, nec horum omnino temporum, miracula edere;* dans le Dialogue : *Claruisti miraculis? — obsoleta loqueris.* Il est souvent question dans la correspondance d'Érasme des traités faits et rompus sans cesse par les pontifes. Dans le Dialogue, il en est de même, *ruptis, discessis, discussis fœderibus.* On a vu avec quelle âpreté Érasme parle de Jules II, toutes les fois qu'il en a l'occasion. Dans le Dialogue, ce pape est représenté comme simoniaque, faux-monnayeur. Dans *la Folie*, il est fait allusion à un vice infâme. On trouve la même allusion dans le Dialogue. *La Folie* nous fait voir le souverain pontificat acheté quelquefois à prix d'argent, obtenu par toute sorte de moyens; le *Dialogue* contient la même accusation. Une lettre d'Érasme à Ammonio fait mention du médecin juif qui devrait administrer de l'ellébore à Jules II. Dans le Dialogue, ce juif joue aussi un rôle : *Judæus ille medicus qui Diu mihi vitam arte suâ prorogârat, amplius proferre potuisset.* Érasme distingue souvent les deux glaives. De même saint Pierre dit à Jules II : *Sane cum istum tenerem locum, nullum novi*

gladium, nisi gladium spiritus, quod est verbum Dei. On lit dans une lettre d'Érasme : « Autrefois le cardinalat était une charge, maintenant c'est une royauté; » dans le Dialogue : « *Nunc regnum est ac tyrannis.* » On a vu avec quelle verve Érasme poursuit les brigands soldés pour faire la guerre; l'auteur du Dialogue s'indigne aussi contre ces *latrones conductitios.* On reconnaît encore la pensée, le style et l'ironie d'Érasme dans ce passage du Dialogue : *Secus loquereris, si vel unum meorum triumphorum spectasses, vel eum quo Bononiam sum invectus, vel quem egi Romæ subactis Venetis, vel quo, Bononia fugiens, sum Romam revectus, vel quem hic egi postremum, Gallis præter omnem spem fusis apud Ravennam. Si mannos, si Caballos, si militum, armorum speciem, si ducum ornamenta, si delectorum spectacula puerorum, tum Scipiones, Æmilios, Augustos, sordidos ac frugales dixisses præ me.* V. au chapitre XIII de ce volume, un passage très violent de *la Folie*, contre Jules II.

Les preuves *extrinséques* ne sont pas moins décisives. Le 1er mars 1517, Érasme écrit à Morus : « Ce Dialogue de Jules II et de saint Pierre, *ut intelligo*, est déjà dans les mains du grand chancelier, τῷ Καγκελλαρίῳ μεγάλῳ, et *lui plaît singulièrement, unice placet.* Il s'agit du chancelier Sauvage. Au mois d'août de la même année, de nombreuses copies de l'ouvrage circulaient à Cologne, *V.* t. III, p. 1622 et 1626, et le bruit courait qu'Érasme en était l'auteur. Celui-ci, tout en protestant contre cette rumeur fâcheuse, prie Jean Césarius et le comte de Nuenar, ses amis, de faire en sorte que ce petit livre soit tenu caché ou plutôt détruit, *ut cures premendum vel potius abolendum. V.* 1er vol., p. 200. Environ deux mois après, le 3 novembre, il écrit à Bilibald avec mystère : *De libello illo premendo idem sentio quod scripsi.* Le Dialogue fut néanmoins publié dans les premiers mois de 1518. Le 5 mars, Érasme annonce cette publication à Morus en des termes qui doivent être remarqués : « On m'écrit de Cologne qu'on a déjà imprimé *je ne sais quel* petit livre sur Jules II discutant avec saint Pierre à la porte du Paradis; *on n'ajoute pas le nom de l'auteur.* Le 19 juin, pendant qu'Érasme est à Bâle, Pierre Gilles, son ami intime, lui écrit : « Le Dialogue de Jules II, *œuvre de je ne sais qui, mais assurément d'un homme instruit,* est vendu ici de tous côtés; tout le monde l'achète; je voudrais beaucoup que vous l'eussiez vu, quoique je ne doute pas qu'il ne soit vendu aussi là où vous êtes. « Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on peut reconnaître dans un tel langage un ami de l'auteur. Le 14 juillet suivant, le théologien Dorpius lui adressa une lettre où l'on trouve ce passage : » Le petit livre sur Jules II exclu du ciel, est lu en tous lieux par tout le monde ; et je ne sais comment il se fait que peu le condamnent; vous avez raison d'être *en colère contre l'auteur,* qui rend plus que jamais les lettres odieuses.» Y avait-il dans ces paroles candeur ou malice? On ne saurait le dire.

La rumeur générale qui attribuait à Érasme cet écrit satirique, pouvait produire une fâcheuse impression à la cour d'Angleterre ; le 1er janvier 1519, il écrit à Morus : « Mes calomniateurs, qui ne cessent de remuer toute pierre pour me nuire, avaient fait croire *à une ou deux personnes,* à Cologne, que ce petit livre badin de Jules II exclu du ciel, avait été composé par moi. Ils en auraient persuadé un plus grand nombre, si présent je n'avais pas étouffé cette impudente calomnie. Si chez vous, de même, ce soupçon s'est glissé en quelque manière, car en pareil cas les conjectures s'étendent ordinairement sur plusieurs, je vous envoie une copie de ma lettre à Paul Bombasio ; il serait trop long, en effet, de répéter à plusieurs les mêmes choses. » Quatre mois plus tard, le 1er mai 1519, il adresse une lettre quelque peu embarrassée au cardinal Campége, légat en Angleterre, pour écarter ce qu'il appelle une calomnie. Dans cette lettre, il déclare qu'il a parcouru ce petit livre, il y a cinq ans, tandis que, dans ses lettres à Morus, il a l'air d'en parler par ouïdire. C'est le cas de se rappeler que la vérité est *une* et le mensonge *divers.* Il refuse de reconnaître son style ; mais sentant combien la ressemblance est frappante, il cherche à l'expliquer par l'imitation, non sans profit pour sa vanité, comme si l'imitation pouvait reproduire à ce point l'esprit, la pensée intime, la forme originale du langage et du style. Le cardinal ne paraît pas avoir été dupe ; mais, en politique habile, il dissimula. *V.* 1er vol., p. 239. Quelques jours après, le 18 mai, il écrit au tout puissant Wolsey. Dans sa lettre, il prétend avec peu de vraisemblance que ce pamphlet a été composé à l'occasion du dernier schisme. Il se défend d'en être l'auteur; mais il laisse échapper la vérité, quand il dit : « Celui qui a écrit ce petit livre a fait une chose extravagante ; mais celui qui l'a divulgué est digne d'un plus grand supplice. » Il est probable, en effet, que ce dialogue fut livré au public contre son gré. Il se plaint maintes fois de la perfidie des Allemands à son égard. Dans l'*Éponge*, t. X, p. 1659, rappelant diverses indiscrétions commises par eux, il ajoute : *Præter alia quædam incivilius vulgata.* Peut-être a-t-il en vue la publication du *Dialogue de Jules II.*

Le savant Baluze, malgré le désaveu formel d'Érasme, était persuadé qu'il en était l'auteur. Il consigna son opinion à ce sujet dans une préface manuscrite ajoutée à l'exemplaire dont il était possesseur. Le catalogue de sa bibliothèque faisait mention de cette préface. *V.* Burigny, t. II, p. 552, qui s'appuie d'une *remarque critique* sur le Dictionnaire de Bayle, édition de Trévoux.

M

Le mot κατηχήθης, au commencement de saint Luc, avait arrêté Érasme. Budé l'expliqua sans peine et cita deux passages de Lucien où le mot se trouve. Il fit voir que ce verbe, à l'actif, signifiait ins-

truire de vive voix, inculquer, et que l'on ne devait pas rendre κατηχήθης comme κατήχησο, ainsi qu'Érasme l'avait fait. Il ne montra pas moins de savoir et de sagacité judicieuse pour interpréter le mot παρηκολουθηκότι dans la première phrase du même évangile. Il s'était d'abord mépris sur le sens et avait traduit comme si l'Évangéliste avait dit qu'il avait été le compagnon des témoins oculaires; mais, sur l'observation d'Érasme qui avait contesté cette interprétation, il établit le vrai sens avec cette abondance d'érudition et cette sûreté de jugement qui le distinguaient. La *Vulgate* avait rendu παρηκολουθηκότι par *assecuto* qu'Érasme avait blâmé. Budé le défendit et montra que le mot grec répondait à ἐφιγμένῳ. Il cite Démosthène, discours *de l'Ambassade* et discours *de la Couronne*, ainsi que Galien qui l'emploie d'une manière analogue pour marquer la connaissance intime et complète d'une chose. Érasme, qui substituait le mot *persequi* au mot de la Vulgate *assequi*, rapportait les deux parties de la phrase à la composition même du récit embrassant tout depuis le commencement. *V.* t. III, p. 248 et 259.

N

Les ouvrages de piété que nous avons en vue sont le *Manuel du Soldat chrétien*, les *Explications des Psaumes*, la *Miséricorde du Seigneur*, dédiée à l'évêque de Bâle en 1524, le petit livre sur la *Manière de prier*, la *Préparation à la mort*, l'écrit sur le *Symbole*, le *Traité du mépris du monde*, ouvrage de sa jeunesse, la *Veuve chrétienne*, diverses formules de prières, diverses pièces de vers d'un caractère tout religieux, la *Comparaison de la virginité et du martyre*, adressée aux religieuses macchabéitiques de Cologne, une lettre écrite aux saintes filles de l'Ordre de Saint-François, près Cambridge, enfin une explication de la Prière dominicale, donnée en 1523.

COL. COLL.
LIBRARY.
N. YORK.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. — Érasme réformateur de l'éducation. — A l'enseignement scholastique et barbare, il substitue l'enseignement littéraire et classique. 3

CHAPITRE II. — Érasme propagateur et vulgarisateur de la Renaissance 40

CHAPITRE III. — Érasme modérateur de la Renaissance. — *Le Cicéronien* 115

CHAPITRE IV. — Érasme fondateur de la république des lettres. — Son esprit cosmopolite. 140

CHAPITRE V. — Érasme réformateur des études sacrées. — Ses travaux sur les Écritures et sur les Pères 157

CHAPITRE VI. — Érasme réformateur de la Prédication. — Grand rapport entre la méthode qu'il recommande et celle qu'ont suivie Bossuet, Fénelon et Fleury. 213

CHAPITRE VII. — Érasme fondateur de l'exégèse biblique chez les modernes. — Son ouvrage sur le Nouveau Testament. 260

CHAPITRE VIII. — Érasme préparateur de la Réforme. — *Manuel du Chrétien.* — *Éloge de la Folie.* — *Dialogue de Jules II* 286

CHAPITRE IX. — Érasme modérateur de la Réforme 318

CHAPITRE X. — Érasme adversaire de la Réforme. — Il défend la liberté morale de l'homme contre la doctrine fataliste de Luther 382

CHAPITRE XI. — Érasme véritable promulgateur du principe de la liberté de conscience, incompatible avec le fatalisme de Lu-

Pages.

ther. — Luther révolutionnaire et sectaire. — Érasme libéral et philosophe 430

CHAPITRE XII. — Érasme réformateur de la politique. — Le *Prince* de Machiavel. — L'*Institution du Prince* d'Érasme. — L'*Utopie* de Morus 459

CHAPITRE XIII. — Érasme prédécesseur de l'abbé de Saint-Pierre. — Moyens qu'il propose pour faire cesser la guerre et rendre la paix durable entre les nations chrétiennes. 501

CHAPITRE XIV. — Érasme érudit, théologien, philosophe, écrivain. 528

NOTES 577

TABLE DES MATIÈRES. 593

ERRATA

TOME I

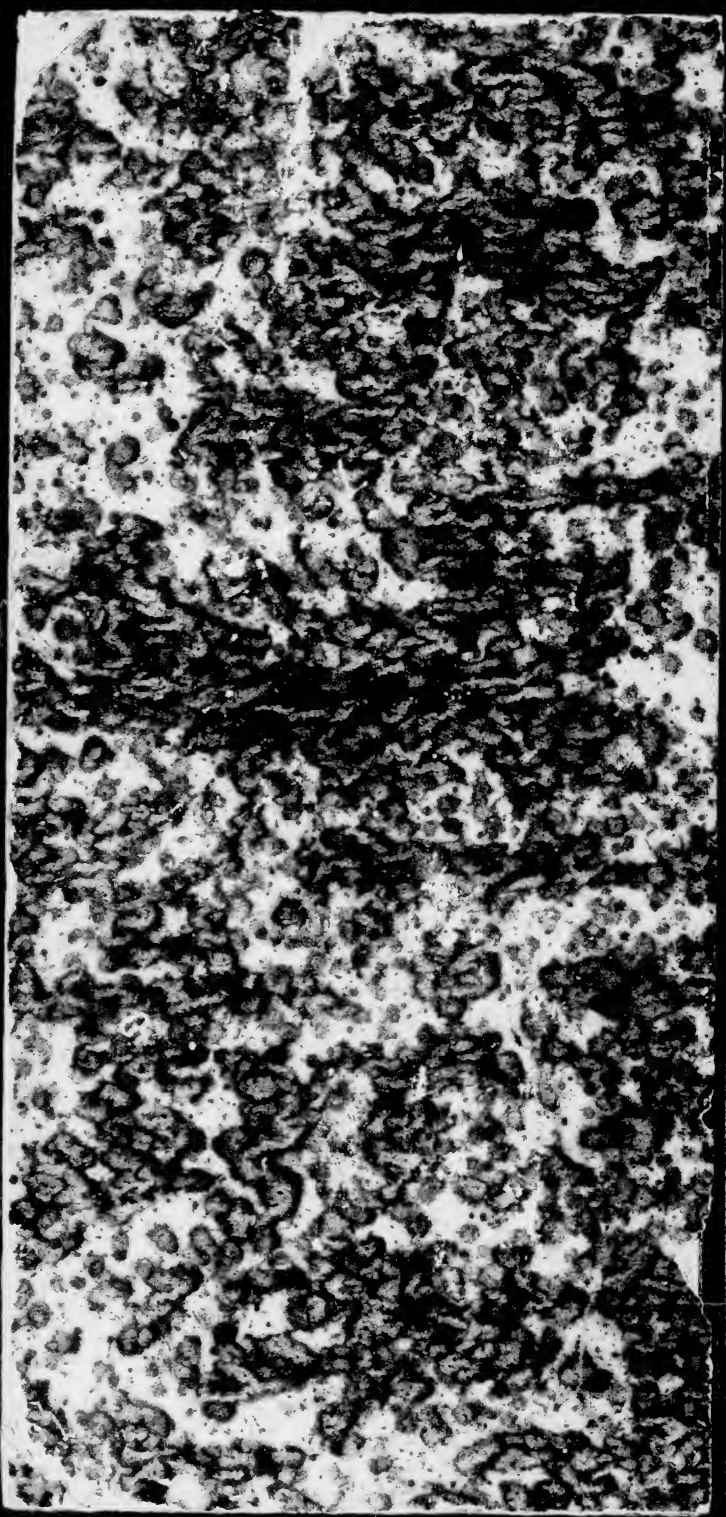
Pages 73, lignes 8 et 9, de composer, *lisez* d'écrire.
100, 19, qu'il allait trouver, *lisez* qu'il trouverait.
110, 32, des rois ; peut-être, *lisez* des rois, peut-être.
184, 24, repoussé par, *lisez* repoussé pour.
226, 23, Erfurth, *lisez* Erfurt.
270, 19, enjouement., *lisez* enjouement. »
276, 13, que je me reconnais, *lisez* que je ne me reconnais.
321, 32, il parlait. Érasme attribue ceci non à Jérôme Aléandre, comme le dit M. Merle d'Aubigné, mais à son collègue. Réponse à Alb. Pius, t. IX, p. 1105.
378, 9, publiquement à Rome, *lisez* publiquement.
435, 16, voudraient ne point, *lisez* voudraient, ne point.
515, 27, Marveille, *lisez* Marville.
526, 22, Epphendorp; mais, *lisez* Epphendorp, mais.
541, 7, comme on l'a dit plus haut, le prince, *lisez* le prince.
637, 32, acquis. Sans, *lisez* acquis, sans.
645, 26, modération. Il, *lisez* modération, il.
649, 32, avais craint, *lisez* avais redouté.

TOME II

28, 20, il doit, *lisez* on doit.
34, 26, sûr, *lisez* su.
109, 30, on eut recours à, *lisez* on mit en jeu.
110, 7, avait produit, *lisez* avait vu naître.
111, 30, roi; Emmanuel, *lisez* roi Emmanuel.
128, 26, bruit, persuadé, *lisez* bruit; persuadé.
128, 28, souci; il, *lisez* souci, il.

Pages 132, lignes 6, plus loin encore, *lisez* plus loin.
135, 1, comme lui, *lisez* comme Cicéron.
153, 29, pouv..., *lisez* pouvait les.
179, 7, Bolyen, *lisez* Boleyn.
183, 18, toute imparfaite, *lisez* tout imparfaite.
202, 20, lié, *lisez* liée.
222, 28, phiysques, *lisez* physiques.
236, 34, sépare., *lisez* sépare!
246, 7, vertu ou, *lisez* vertu, ou.
248, 25 et 26, Elles... Elles, *lisez* Ils... Ils.
249, 33, allégories; et les, *lisez* allégories et les.
272, 5, fait, *lisez* accompli.
299, 30, palfreniers, *lisez* palefreniers,
301, 32, d'Itaile, *lisez* d'Italie.
314, 1, contraire? *lisez* contraire,.
395, 20, jeune ainsi, *lisez* jeune, ainsi.
419, 9, Mélanchthon? *lisez* Mélanchthon.
425, 22, consacrée, *lisez* consacrée par l'auteur.
435, 11, *devita,* lisez *de vita.*
475, 10, Évangiles de morale, *lisez* Évangiles.
475, 11, traités, *lisez* traités de morale.
478, 1, cachées, *lisez* cachés.
493, 24, meilleure, *lisez* meilleur.
494, 4, paccages, *lisez* pacages.

---

loin
ne '

COLUMBIA UNIVERSITY
0032190492